



**HAL**  
open science

# Les inscriptions grecques et latines des pierres gravées antiques : abréviations, configurations, interprétations et lectures

Sébastien Aubry

## ► To cite this version:

Sébastien Aubry. Les inscriptions grecques et latines des pierres gravées antiques : abréviations, configurations, interprétations et lectures. Archéologie et Préhistoire. Université de Lyon, 2017. Français. NNT : 2017LYSE2090 . tel-02888848

**HAL Id: tel-02888848**

**<https://theses.hal.science/tel-02888848>**

Submitted on 3 Jul 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITÉ  
LUMIÈRE  
LYON 2

N° d'ordre NNT : 2017LYSE2090

THESE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

Opérée au sein de

L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

**École Doctorale : ED 483 Sciences sociales**

Discipline : Mondes anciens

Soutenue publiquement le 31 octobre 2017, par :

**Sébastien AUBRY**

---

# **Les inscriptions grecques et latines des pierres gravées antiques**

*Abréviations, configurations, lectures et interprétations*

---

Devant le jury composé de :

Jean-Luc LAMBOLEY, Professeur des universités, Université Lumière Lyon 2, Président

Giulia BARATTA, Professeure ordinaire, Université de Macerata, Rapporteuse

Marc MAYER OLIVÉ, Professeur d'université, Université de Barcelone, Rapporteur

Jean-Marc MORET, Professeur des universités émérite, Université Lumière Lyon 2, Directeur de thèse

## Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « [Paternité – pas d'utilisation commerciale – pas de modification](#) » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.



Sébastien AUBRY  
Bd. James-Fazy 13  
CH-1201 GENÈVE



# *LES INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES DES PIERRES GRAVÉES ANTIQUES*

*ABRÉVIATIONS, CONFIGURATIONS,  
LECTURES ET INTERPRÉTATIONS*



THÈSE DE DOCTORAT EN ARCHÉOLOGIE CLASSIQUE

SOUS LA DIRECTION DE

MONSIEUR LE PROFESSEUR  
JEAN-MARC MORET  
UNIVERSITÉ LYON II LUMIÈRE (F)

<b><u>SOMMAIRE</u></b>	1
AVANT-PROPOS	7
<b><u>INTRODUCTION</u></b>	11
1. LA GLYPTIQUE : INTRODUCTION SOMMAIRE	11
1.1. FONCTION DES GEMMES	12
1.1.1. <i>Fonction magique</i>	12
1.1.2. <i>Fonction ornementale</i>	13
1.1.3. <i>Fonction sphragistique (sigillaire)</i>	13
1.2. USAGES DIVERS DES GEMMES DANS LA VIE QUOTIDIENNE	15
1.2.1. <i>Présent, cadeau</i>	15
1.2.2. <i>Instrument de propagande, panégyrique</i>	16
1.2.3. <i>Talisman, amulette</i>	17
1.2.4. <i>Usages annexes</i>	18
1.3. FORMES DES PIERRES GRAVÉES ET MATÉRIAUX UTILISÉS POUR LEUR CONFECTION	18
1.3.1. <i>Scarabées (et scarabéoïdes), disques métalliques, intailles et camées</i>	18
1.3.2. <i>Matériau, couleur, aspect, dureté, minéralogie</i>	20
1.4. MOYENS DE DATATION DES PIERRES GRAVÉES ET ÉLÉMENTS DE COMPARAISON	23
1.4.1. <i>Facteurs endogènes et exogènes</i>	23
1.4.2. <i>Inscriptions</i>	25
1.5. TYPES D'INSCRIPTION RETENUS ET CORPUS TRAITÉ	40
1.5.1. <i>Pierres non-traitées ou à la limite extrême de la portée de ma recherche</i>	41
1.5.2. <i>Corpus traité</i>	46
1.6. CHRONOLOGIE ET TRADITION ÉPIGRAPHIQUE	48
1.6.1. <i>Grèce (pierres et anneaux des périodes archaïque, classique et hellénistique)</i>	49
1.6.2. <i>Étrurie (gemmes étrusques et italiennes)</i>	60
1.7. LES INSCRIPTIONS SUR PIERRE GRAVÉE DANS L'HISTORIOGRAPHIE	69
1.7.1. <i>Recueils et synthèses</i>	69
1.7.2. <i>Catalogues et articles</i>	74
1.8. LES SUPPORTS DE COMPARAISON	77
1.8.1. <i>Épigraphie</i>	77
1.8.2. <i>Numismatique</i>	78

1.8.3. <i>Instrumenta inscripta latina et graeca</i>	79
--	----

\*\*\*\*\*

<u>PARTIE I</u> : ASPECTS FORMELS DES INSCRIPTIONS	83
1. TYPES D'INSCRIPTIONS	83
1.1. TYPES DOMINANTS ET RÉCESSIFS	84
1.2. TYPES TANGENTS	104
1.3. TYPES COMPOSITES ET NATURE COMPOSÉE	105
1.4. TYPES TRANSVERSAUX	112
1.4.1. <i>Axe vertical</i>	112
1.4.2. <i>Axe horizontal</i>	113
1.4.3. <i>Axe oblique</i>	114
1.5. TYPES MARGINAUX	116
1.5.1. <i>Types « entre les pattes »</i>	116
1.5.2. <i>Types « en barres »</i>	117
1.5.3. <i>Types « en étoile »</i>	118
1.5.4. <i>Place de l'inscription sur le support gravé (symétrie, ressaut, « contrainte de cadre » et « héraldique »)</i>	120
1.5.4.1. <i>Symétrie et « contrainte de cadre »</i>	120
1.5.4.2. <i>Ressaut et « contrainte de cadre »</i>	123
1.5.4.3. <i>Mauvaise anticipation du traitement spatial de l'inscription (dissymétrie)</i>	125
2. PARTICULARISMES ÉPIGRAPHIQUES	128
2.1. CAS	128
2.1.1. <i>Nominatif</i>	128
2.1.2. <i>Accusatif</i>	131
2.1.3. <i>Datif</i>	134
2.1.4. <i>Génitif</i>	140
2.1.5. <i>Ablatif</i>	147
2.1.6. <i>Vocatif</i>	148
2.2. CONFIGURATION DES INSCRIPTIONS	152
2.2.1. <i>Initiales</i>	152
2.2.2. <i>Abréviations</i>	160
2.2.3. <i>Termes</i>	165
2.2.4. <i>Formules</i>	171

2.2.5.	<i>Contractions et crases</i>	176
2.2.6.	<i>Nexus</i>	184
2.2.7.	<i>Monogrammes</i>	193
2.3.	SPÉCIFICITÉS ÉPIGRAPHIQUES SUR PIERRE GRAVÉE	195
2.3.1.	<i>Plans de lecture des lettres, sens de déchiffrage des légendes et types inversés</i>	196
2.3.2.	<i>Les différents types C et leurs configurations spatiales et épigraphiques (deux à six caractères)</i>	206
2.3.2.1.	Types C <sup>1</sup> -C <sup>5</sup> (configuration en « triangle » à trois caractères)	206
2.3.2.2.	Type C <sup>6</sup> (configuration « transversale » à deux caractères)	215
2.3.2.3.	Type C <sup>7</sup> (configuration « en carré » en quatre à six caractères)	230
2.3.3.	<i>Formes des lettres, corruptions, permutations, altérations, amuïssement</i>	239
2.3.3.1.	Lettres corrompues et dédoublement	239
2.3.3.2.	Absence de lettre initiale ou terminale (amuïssement)	244
2.3.3.3.	Interversion et inversion	247
2.3.3.4.	Formes différentes d'une même lettre et indice de datation	254
2.3.3.5.	Lettres trompeuses et semblants d'inscriptions	279
2.3.4.	<i>Interponctuation</i>	282
2.3.4.1.	Signes séparatifs (formes)	282
2.3.4.2.	Signes abrégatifs	288
2.3.4.3.	Délimitation et fin de formule	291
2.3.4.4.	Modes de séparation des termes	291
2.3.4.5.	Points « parasites »	305
2.3.4.6.	Indice d'un ajout tardif	313
*****		
	<u>PARTIE II</u> : CLASSIFICATION DES DÉNOMINATIONS ET THÈMES TRANSVERSAUX	339
1.	APPELLATIONS	339
1.1.	TRIA NOMINA	339
1.1.1.	<i>Trois initiales sans signes d'interponctuation (incluant les types C<sup>1-5</sup>)</i>	340
1.1.2.	<i>Trois initiales avec signes d'interponctuation ou en combinaison avec une séparation par le truchement du registre figuré</i>	342
1.1.3.	<i>Trois initiales avec signes d'interponctuation à fonction abrégative</i>	343
1.1.4.	<i>Tria nomina abrégés sans signes d'interponctuation</i>	343
1.1.5.	<i>Tria nomina abrégés avec signes d'interponctuation ou en combinaison avec une séparation par le truchement du registre figuré</i>	343
1.1.6.	<i>Tria nomina abrégés avec signes d'interponctuation à fonction abrégative</i>	345

1.1.7.	<i>Tria nomina entiers (au moins une des parties d'appellation)</i>	345
1.1.8.	<i>Tria nomina à quatre termes</i>	346
1.1.9.	<i>Tria nomina romains translittérés en grec</i>	347
1.2.	DUO NOMINA	347
1.2.1.	<i>Deux initiales (grecques ou latines) sans signes d'interponctuation (à l'exclusion des inscriptions de type C<sup>6</sup>)</i>	347
1.2.2.	<i>Deux initiales (grecques ou latines) avec signes d'interponctuation ou en combinaison avec une séparation par le truchement du registre figuré</i>	348
1.2.3.	<i>Deux initiales avec signes d'interponctuation à fonction abrégative</i>	348
1.2.4.	<i>Duo nomina abrégés sans signes d'interponctuation</i>	348
1.2.5.	<i>Duo nomina abrégés avec signes d'interponctuation</i>	350
1.2.6.	<i>Duo nomina abrégés avec signes d'interponctuation à fonction abrégative</i>	350
1.2.7.	<i>Duo nomina entiers (« première manière » et « seconde manière »)</i>	351
1.2.8.	<i>Duo nomina romains translittérés en grec (abrégés et entiers)</i>	352
1.3.	APPELLATIONS DE FEMMES	352
1.3.1.	<i>Appellations latines (abrégées ou entières)</i>	353
1.3.2.	<i>Appellations latines translittérées en grec</i>	354
1.3.3.	<i>Appellations grecques (ὄνοματα)</i>	355
1.3.4.	<i>Appellations grecques translittérées en latin</i>	355
1.4.	PARTIES D'APPELLATIONS	356
1.4.1.	<i>Prénom (latin ou translittéré du grec)</i>	356
1.4.2.	<i>Gentilice romain (latin ou translittéré du grec)</i>	357
1.4.3.	<i>Surnom romain, italique ou étrusque, nom diacritique (signum) et translittérations en grec</i>	358
1.4.4.	<i>Ὄνομα grec et translittération en latin</i>	362
1.5.	COMPLÉMENTS AUX APPELLATIONS	364
1.5.1.	<i>Indices de filiation ou de parenté</i>	364
1.5.2.	<i>Indices géographiques (ville, ethnique) ou d'appartenance à une entité (tribu, gens, collègue sacerdotal)</i>	367
1.5.3.	<i>Indices du cursus honorum ou du rang militaire</i>	370
1.5.4.	<i>Indices du statut social (esclave, affranchi)</i>	371
	1.5.4.1. Esclaves	372
	1.5.4.2. Affranchis	376
1.5.5.	<i>Indices d'une fonction officielle ou d'une norme légale</i>	380
1.6.	APPELLATIONS SÉMANTIQUES OU PARONOMASTIQUES, NOMS THÉOPHORES ET ÉPICLÈSES	381
1.6.1.	<i>Appellations sémantiques ou paronomastiques, noms « parlants »</i>	381
1.6.2.	<i>Noms théophores et épiclèses</i>	384

2.	COMPLÉMENTS AU REGISTRE FIGURÉ (« DIDASCALIES »)	386
2.1.	DIVINITÉS, MUSES	387
2.2.	PERSONNIFICATIONS	389
2.3.	HÉROS, PERSONNAGES MYTHOLOGIQUES, SAINTS, ANGES, HOMMES ILLUSTRES	391
2.3.1.	<i>Panthéon gréco-romain et mythologie</i>	391
2.3.2.	<i>Iconographie chrétienne</i>	393
2.3.3.	<i>Hommes illustres</i>	394
2.4.	PORTRAITS	394
2.4.1.	<i>Cas particulier : les compositions allégoriques incluant un ou plusieurs portraits</i>	398
2.5.	ANIMAUX	399
2.6.	SCÈNES DE GENRE	402
2.6.1.	<i>Les courses de chars</i>	402
2.6.2.	<i>Venationes et scènes de chasse</i>	405
2.6.3.	<i>Thème nautique et navigation</i>	406
2.6.4.	<i>Lieux, objets</i>	408
2.7.	QUALIFICATIFS, ÉPITHÈTES ET ASSIMILATIONS	409
	*****	
	<u>CONCLUSION</u>	415
	*****	
	APPENDICE 1	419
	BIBLIOGRAPHIE	427
	*****	
	<u>PLANCHES</u>	
	PLANCHES COULEUR	A-Z
	PLANCHES NOIR-BLANC	1-133



## AVANT-PROPOS

*Gemmae supersunt et in artum coacta rerum naturae maiestas, multis nulla parte mirabilior* (Pline l’Ancien, *Histoire Naturelle*, XXXVII, 1) : cette phrase, épigraphe de mon mémoire de licence à l’Université de Neuchâtel en 2005, m’a inspiré tout au long de ma recherche doctorale. Elle a été le philtre immuable de ma foi en la beauté de ces minuscules artefacts que sont les gemmes. Et au terme de ma démarche, je peux vraiment le confirmer : oui, en aucun autre domaine que celui des pierreries, à mes yeux, la majesté de la nature n’est plus admirable. Mais si Pline l’Ancien voyait cela dans la beauté des pierres elles-mêmes, mon travail de thèse, lui, porte avant tout sur des considérations d’ordre épigraphique et glyptique visant à éclaircir l’approche des inscriptions sur les pierres gravées. Et si ces dernières ne peuvent pas être qualifiées d’« admirables », à tout le moins sont-elles autant passionnantes que mystérieuses.

L’intitulé de mon travail, « ÉTUDE SUR LES INSCRIPTIONS, ABRÉVIATIONS ET INITIALES LATINES ET GRECQUES DES PIERRES GRAVÉES ANTIQUES », rend témoignage de la visée purement gréco-romaine de ma démarche. Il s’agit d’une étude portant sur la glyptique de l’Antiquité classique et paléochrétienne, c’est-à-dire spécifiquement sur la Grèce hellénistique et la Rome républicaine et impériale, jusqu’au déclin du Bas-Empire (Antiquité tardive). Cette recherche a pour dessein d’étudier les inscriptions grecques et latines sous leurs formes les plus variées (abréviations, initiales, termes ou formules) en corrélation avec l’iconographie et la stylistique du registre figuré des intailles et camées. Sa visée est donc de traiter, d’une part, non seulement les intailles (pierres fines gravées en creux) mais également les camées (gravés en relief), et, d’autre part, en sus des inscriptions en langue latine, tous les aspects des ajouts en grec sur les gemmes. Il est toutefois important de souligner que cette enquête n’étudie « que » les inscriptions gravées sur les pierres non magiques : l’interprétation des formules ésotériques ne figure ni dans le domaine d’analyse paléographique, ni dans la portée archéologique de ce travail. Toutefois, bien que la nature même de formule magique de ces inscriptions (dont les racines sémantiques sont orientales pour la plupart) les exclut de mon analyse, la disposition des inscriptions sur les pierres à fonction d’amulette, elle, peut permettre d’éclairer, voire d’apporter des solutions, à la lecture d’apparence obscure de certaines pierres. Pour ce faire, tout au long de ma démonstration, l’argumentaire sera régulièrement émaillé de références aux amulettes et aux intailles à portée ésotérique.

La recherche, qui s’agence en périphérie d’un vaste réseau de disciplines en interconnexion (épigraphie, numismatique, glyptique, onomastique), se scinde en trois parties. La première, l’introduction, est avant tout une actualisation des connaissances sur la glyptique gréco-romaine se basant sur les recherches les plus récentes. Elle consiste en un aperçu des différents aspects de l’artisanat des gemmes de l’Antiquité, avec un accent mis en particulier sur l’art des pierres gravées dans le monde grec, des époques classique et hellénistique, et à Rome durant les périodes républicaine et impériale. Cette partie introductive est traitée selon une approche chronologique (émergence et diffusion de la glyptique dans le bassin méditerranéen, civilisations et creusets culturels, héritages artistiques), thématique (historique des intailles et des camées, configurations des pierres, procédés de gravure, spécificités artistiques, matériaux, fonctions, iconographie, techniques de datation) et historiographique (collections, gemmologie, études antérieures sur les inscriptions) – la dimension économique (modes et courants stylistiques, ateliers, marchés et expansion, voies commerciales, indices de prospérité, facteurs sociaux) étant mise en exergue. Cette présentation est émaillée d’illustrations et de renvois à différentes pièces – connues, inédites ou insolites – qui sont analysées en guise d’exemplification au texte. D’un point de vue strictement méthodologique, l’étude de la glyptique du Proche-Orient et des royaumes hellénistiques apporte un éclairage non négligeable sur l’interprétation des inscriptions sigillaires, étant donné que cette problématique spécifique n’a cessé de faire l’objet de recherches onomastiques depuis plus de quatre-vingt ans.

La seconde partie est un examen épigraphique qui, à l’aube de ma prospection doctorale en 2006, aurait dû voir l’émergence de la dimension archéologique de ma démarche et aurait eu pour thème essentiel l’étude des pierres gravées d’Aquilée (Frioul, Italie), cité dont la particularité du matériel archéologique mis au jour provient, d’une part, du caractère indigène et local de l’ensemble des

trouvailles, et, d'autre part, de la quantité et de la diversité des gemmes mises au jour (env. 7'000 pierres gravées). Il aurait dû s'agir, d'abord, de l'analyse d'une centaine de pièces (une estimation préliminaire se basant sur un ratio s'élevant statistiquement à 2% du nombre de pierres total d'une collection), portant la trace – même lacunaire – d'inscriptions grecques ou latines, et, ensuite, de la mise en parallèle des critères iconographiques, stylistiques et épigraphiques des pierres fines avec d'autres gemmes répertoriées dans différents musées autour du globe (notamment les collections du British Museum, de Vienne, de Berlin et des *Civici Musei* de Florence). L'intérêt de cette étude systématique et inductive aurait eu pour but primordial d'apporter une solution – voire une confirmation – à différentes questions que l'on peut, préalablement, se poser en étudiant les inscriptions sur les pierres fines : Y a-t-il un lien entre les inscriptions et le propriétaire de la pierre ? Le registre figuré peut-il avoir un rapport direct avec l'inscription et, dans ce cas précis, peut-il aider à sa compréhension ? L'inscription peut-elle être l'insigne du statut légal de son porteur (affranchi, voire esclave), et si oui, dans quels cas précis ? Et, surtout, est-il possible de tirer un lien – et donc un indice chronologique permettant une datation – entre l'inscription, la pierre fine et le propriétaire présumé au travers de mises en parallèle avec les vestiges archéologiques (monnaies, stèles funéraires, estampilles, timbres amphoriques, mosaïques, graffiti,...) de l'antique cité d'Aquilée (à savoir les *Instrumenta inscripta latina et graeca*) ? Mais consécutivement à différents problèmes administratifs visant à obtenir l'autorisation d'étudier les pierres inédites déposées à la Surintendance et au musée national d'Aquilée et qui menèrent en 2008 à une voie sans issue malgré ma participation à un colloque qui s'y était tenu en mai 2008<sup>1</sup>, l'analyse fut recentrée, pour Aquilée, sur le seul corpus de 1'500 intailles et camées publié par G. Sena Chiesa en 1966. Las, ce corpus étant bien insuffisant pour y consacrer un travail de thèse (même en y joignant les trouvailles archéologiques ponctuelles publiées dans les revues spécialisées locales)<sup>2</sup>, la stratégie d'investigation fut recentrée sur les grandes collections muséales européennes (Berlin, Paris, Londres, Copenhague), sur les collections privées et sur les pierres gravées issues de fouilles. Or, une série de recherches menées, en parallèle à la Vénétie Julienne, sur certains sites qui ont livré des pierres gravées (Gaule, Bretagne et surtout Germanie – site de *Carnuntum*, *Xanten*, etc.) permet, comme nous le verrons, d'apporter certains éléments de réponse à la problématique. Il est en outre fort intéressant d'analyser les inscriptions que l'on trouve sur les empreintes de sceaux et les timbres provenant en particulier de Délos, de Cyrène, du Proche-Orient (pour l'époque hellénistique) et de Bretagne (dès l'invasion romaine), et qui constituent des corpus de crétules et de *bullae* synthétiques et locaux, donc – à l'instar d'Aquilée – archéologiquement pertinent.

La partie centrale de ma recherche totalement inédite s'avère donc consacrée à l'étude et à la différenciation des types d'inscription que l'on trouve gravés sur support glyptique selon une démarche déductive. L'accent est donc mis sur les spécificités épigraphiques des gemmes grecques, puis, selon une pertinence chronologique – et partant de la conviction que le monde grec a influencé de manière assurée l'émergence et l'essor de la glyptique romaine tout autant que la civilisation étrusque ayant, d'une certaine manière, servi de relais – sur les particularités – et surtout les disparités – des inscriptions latines (et grecques) dans le monde romain. Cette analyse, qui met l'accent tant sur la forme (initiales, abréviations, formules, monogrammes) et la nature des inscriptions (appellations, dédicaces, magistratures, chiffres, compléments au motif iconographique) que sur les particularismes épigraphiques (interponctuation, formes de certaines lettres, *nexus*, plan de lecture par rapport au registre figuré, particularismes phonétiques ou dialectaux) va de pair à une mise en parallèle consciencieuse de la glyptique avec divers témoins archéologiques pouvant servir à l'éclairer, tels les monnaies (pour l'iconographie et les légendes monétaires), l'épigraphie proprement dite (lois, décrets, épitaphes, discours, ex-voto, bornes milliaires, etc.) ou les sources manuscrites antiques. Intégré à cette partie centrale, un chapitre primordial se penche en particulier sur quelques

---

<sup>1</sup> Voir AUBRY 2009.

<sup>2</sup> Voir FONTANA, PROVENZALE 2003, pp. 167-175, figg. 9-11 : deux gemmes – une pâte de verre portant une inscription ainsi qu'une calcédoine – découvertes lors des fouilles de 2002-2003 dans les quartiers Nord d'Aquilée (Via Bolivia).

pièges à éviter qui menacent la pertinence de l'analyse. On peut tout d'abord citer le danger des erreurs d'interprétation, notamment en ce qui concerne soit les signes séparatifs et le sens de lecture des inscriptions (sens des aiguilles d'une montre, sens inverse ; boustrophédon ; lecture aléatoire en cas d'inscription dont les termes sont disséminés autour du registre figuré) ; ensuite le risque de décalage chronologique entre la confection du motif figuré sur la pierre fine et la gravure de l'inscription. En fin de propos, il convient également de souligner le lien qu'entretiennent le type d'inscription (formule, complément au registre figuré), sa disposition spécifique par rapport à la partie iconographique (une dizaine de « types » épigraphiques seront distingués) et le matériau de la pierre (par exemple, portraits en nicolo ou en jaspe, terme reprenant une vertu ou une formule augurale sur une pierre dont le matériau est potentiellement le vecteur d'un effet magique ou prophylactique, etc.).

La troisième partie, elle, a à dessein d'appliquer les normes épigraphiques exposées dans la seconde partie à divers types iconographiques selon une thématique transversale ; cela afin de donner, pour un registre figuré spécifique (portrait, course de chars, divinités), des clés d'interprétation et une grille de lecture. Cette partie met donc essentiellement l'accent sur l'influence des deux civilisations méditerranéennes l'une sur l'autre – absorption et imprégnation – et sur l'interpénétration stylistique et épigraphique – voire historique – en découlant sur les intailles et les camées, et permettant d'éclairer l'interprétation des inscriptions gravées sur ce type particulier de support.

Pour résumer, ce travail de recherche vise à apporter une sorte d'exégèse des inscriptions sur les pierres gravées au travers de cas d'espèce archéologiquement pertinents en constituant des normes d'interprétations et des grilles de lecture. Mais il tend avant tout à réactualiser les connaissances acquises depuis plus d'un siècle sur la glyptique gréco-romaine et à révéler, outre la fausseté ou l'inexactitude de l'interprétation – considérée comme acquise – de certaines inscriptions, le sens et la nature même des intailles et des camées au travers d'une mise en lumière cartésienne et méthodique de leur fonction intrinsèque et de leur usage dans la vie quotidienne des Anciens.

\*\*\*\*\*



## INTRODUCTION

Ce travail sur la glyptique a pour dessein principal non pas de résoudre l'énigme que représente l'interprétation des initiales et abréviations grecques et latines sur les intailles gréco-romaines (cela relèverait davantage de l'ambition), mais de fournir une base solide et référencée de ces abréviations et d'apporter une vision générale de la question et des perspectives de recherche pour permettre de comprendre dans quelle mouvance sociale, politique ou institutionnelle se place la problématique des inscriptions sur les pierres gravées. Il ne s'agit donc pas de définir « à qui » appartiennent les gemmes étudiées (c'est-à-dire l'identité du possesseur), mais de se pencher plutôt sur le problème de savoir « à quel type de personne » on peut les attribuer (esclaves, affranchis, étrangers, citoyens), s'il s'agit de signatures, ou quelle est leur fonction intrinsèque en tant que bijou (talisman, ex-voto, instrument de propagande, sceau) si les lettres gravées ne sont pas en rapport avec une identité, que ce soit celle du possesseur présumé, du graveur ou de l'atelier de gravure. Le corpus des intailles et camées portant des inscriptions est important, tant au point de vue des types de ces dernières (initiales, abréviations, termes ou formules)<sup>3</sup> que de la forme de l'écriture (légendes en latin, en grec, en phénicien ou en langue archaïque – linéaire A et B sur les pierres gravées minoennes et mycéniennes, hiéroglyphes et écriture cunéiforme). Conséquemment cette recherche se borne à traiter spécifiquement les intailles et camées de l'Antiquité classique et tardive (Grèce, Rome, péninsule italique – Étrurie et Grande Grèce – et provinces romaines impériales), et plus particulièrement les ajouts alphanumériques – car il y a en effet également des chiffres soumis à l'analyse – en latin et en grec en y adjoignant également les termes orthographiés en entier ou les textes. Les formules sur les pierres magiques ou ésotériques – dont l'interprétation ne pose pourtant pas grand problème<sup>4</sup> – sont écartées de l'étude purement épigraphique ; toutefois leur configuration spatiale sur les pierres gravées sera étudiée à titre de comparaison à l'agencement des inscriptions non-magiques (voir point 2.3.1. de la Partie I, §5). Cependant, s'il est nécessaire de se restreindre au niveau de l'analyse linguistique, il est judicieux d'élargir le spectre de recherche à différents types de matériels voisins des pierres gravées afin d'augmenter les supports de comparaison. Aux gemmes il est donc utile d'associer les empreintes de sceaux (crétules, *bullae*, cachet en plomb) et les bijoux annulaires dans leur acception la plus large (anneaux métalliques, disques)<sup>5</sup> : pour ainsi dire, toutes les parures à fonction sigillaire ou ornementale que l'on peut porter au(x) doigt(s) et dont le chaton – ou le cachet résultant de leur impression – est incisé d'une inscription.

### 1. LA GLYPTIQUE : INTRODUCTION SOMMAIRE

§1. La glyptique (γλυπτική τέχνη) est l'art de la gravure sur pierres fines (ou gemmes), en creux (intaille) ou en relief (camée). Le terme de gemme, lui, est issu du latin *gemma*, et désigne chez les auteurs latins (dont Pline l'Ancien) les pierres, que ces dernières soient gravées ou non, sans qu'il soit fait mention d'une distinction claire entre les pierres précieuses (saphir, émeraude, rubis), les pierres fines (dérivés de la silice – calcédoine, jaspe, cornaline –, famille des quartz – améthyste, béryl, hyacinthe, grenat, tourmaline, topaze) et les copies en pâte de verre (que Pline qualifiait de « pierres vulgaires » par opposition aux « pierres nobles »)<sup>6</sup>.

---

<sup>3</sup> Pour les différents types d'inscriptions, leur différenciation étant incluse dans la portée de cette thèse, j'y reviendrai plus tard (voir ci-dessous, Partie II, chapitre I).

<sup>4</sup> Par exemple, le nicolo de Besançon (n° inv. 872.7.1), qu'illustre l'ouvrage d'Hélène Guiraud (GUIRAUD 1988, p. 192, n° 924, pl. LXI), porte l'inscription **AVE EVTYCHA**. Cette formule de salutation n'a nul besoin d'être interprétée ; elle parle d'elle-même (voir n° 229 ci-dessous, pour une analyse plus approfondie de la légende).

<sup>5</sup> Voir SPIER 2007, p. 22, n<sup>os</sup> cat. 35-36, pl. 7.

<sup>6</sup> *NH*, XXXVII, 195.

§2. Une intaille est un bijou de petite dimension (de douze millimètres sur huit, en moyenne), qui peut prendre les configurations géométriques les plus variées (rond, carré, rectangulaire, polygone – en particulier hexagone ou octogone), mais qui est le plus souvent ovale, très rarement en forme d'amande. Son profil est un indice de datation relatif, selon qu'il est plat, bombé ou rhomboïde. Il est généralement d'usage d'estimer qu'une intaille romaine à surface bombée est républicaine, et qu'une gemme à face gravée plate date de l'Empire. Sur l'une des surfaces polies, l'artisan aura gravé un thème iconographique donné (figures anthropomorphes ou animales, scènes de genre, personnifications, symboles ou allégories, objets ou inscriptions – est c'est ce qui nous intéresse dans le cadre de cette étude). La composition en résultant est consécutivement en creux et apparaît en relief lorsqu'on l'utilise comme tampon (sceau) sur une surface molle. Conséquemment, les inscriptions sur les intailles sont le plus souvent rétrogrades afin que, sur le cachet ou le moulage de la pierre gravée, les lettres s'inscrivent à l'endroit selon le principe de l'inversion gauche-droite. On parle alors d'« écriture spéculaire »<sup>7</sup>. Comparativement aux intailles, les camées sont généralement de plus grande taille, leur fonction principale étant ornementale (pectoral, reliquaire). Et, si les intailles sont gravées en creux dans différents types de pierres fines, les camées, pour faire ressortir de manière efficiente les volumes de l'image en relief<sup>8</sup>, sont sculptés généralement dans la sardonix (minéral quartzique composé de fines strates de sardoine – brune – et de calcédoine – de couleur laiteuse). Ils sont, le plus souvent, de dimensions plus grandes que celles des intailles et représentent des bustes ou des scènes bien plus complexes, la surface gravée étant plus grande (le *Grand Camée de France*, de forme ovoïde, fait 31 centimètres à sa dimension la plus large)<sup>9</sup>.

## 1.1. FONCTIONS DES GEMMES

On reconnaît usuellement trois fonctions aux pierres gravées.

### 1.1.1. FONCTION MAGIQUE

§1. Tout d'abord il en est de la fonction magique (vertu ésotérique), laquelle est définie par la matière et le sujet gravé. Les vertus prophylactiques des pierres chez les Romains, ainsi que les croyances qui en découlaient, sont connues grâce à Pline l'Ancien (*Histoire Naturelle*, XXXVII, 124) : le plus souvent, le motif iconographique augmentait la puissance protectrice de la pierre. Les amulettes sont en outre facilement reconnaissables par le fait qu'elles sont décorées sur les deux faces, voire sur la tranche, et portent presque toujours une inscription selon la tournure d'une formule incantatoire à visée prophylactique adressée à une divinité d'origine orientale (par exemple, *Bès-Pantheos* ou Sérapis) ou d'une composition de mots magiques et obscurs, parfois répétés à l'envi<sup>10</sup>. À titre d'exemple, un héliotrope du *Dölger-Institut* à Bonn [Pl. A, fig. 1]<sup>11</sup>, représentant la déesse lunaire Hécate sur une face et la naissance de la divinité solaire de l'autre, porte sur le contour biseauté de la face B de la gemme l'inscription **ΑΒΛΑΝΑΘΑΝΑΛΒΑ** (palindrome) **ΦΥΛΑΞΟΝ ΡΩΜΑΝΑΝ**, « La divinité – en l'occurrence Hécate et Harpocrate – protège *Romana* » [*id.*, fig. 1b].

<sup>7</sup> Voir MASTROCINQUE 2014, p. 208, n° cat. 582 : cornaline convexe présentant un taureau dont les cornes sont sommées par les bustes de Séléne et d'Hélios ; en exergue, le nom du propriétaire de l'intaille "*en écriture spéculaire*", **HELIODORVS**.

<sup>8</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 371, fig. 222, pl. 55.

<sup>9</sup> GIRARD 1998, p. 17.

<sup>10</sup> Voir MICHEL 2001, pp. 243-244, n° 383, pl. 56 : répétition de la même sentence à onze reprises pour apaiser les douleurs menstruelles. Voir aussi *ibid.*, p. 213, n° 338, pl. 50 ; 246, n° 388, pl. 57 : le fait de répéter par trois fois l'impératif **ΠΕCCE**, ou l'initiale **Κ Κ Κ**, donne à la formule un caractère formel propre à conjurer le sort (dans ce cas, les coliques).

<sup>11</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 2002, p. 95, n° cat. 115 ; 119, fig. 16 (pl. coul.).

### 1.1.2. FONCTION ORNEMENTALE

§1. Tant les intailles que les camées peuvent également être employés comme ornement (dont un emploi singulier sur le fourreau d'une épée)<sup>12</sup> ou comme bijou, insérés dans des bracelets, des fibules, des pendentifs (colliers ou pendants d'oreille), des cuirasses, voire plus rarement sur des broches ou des diadèmes. Au Moyen-Âge, on les retrouve notamment enchâssées dans des reliquaires (par exemple, croix de Didier de Brescia, châsse des Rois Mages du *Dom* de Cologne ou, entre autres, coffret reliquaire de Teudéric appartenant au trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune) [Pl. Q, figg. 119-120]<sup>13</sup>. En règle générale, les thèmes iconographiques des gemmes ornementales ne diffèrent que très peu de ceux utilisés à des fins sigillaires : de manière générale, il s'agit simplement de sujets ou de scènes réjouissantes (comme la représentation d'une divinité tutélaire, de scènes pastorales ou d'allégories). Ainsi il n'était pas rare qu'une effigie d'Aphrodite ou d'Éros soit un garant d'amour et, par extension – pour anticiper sur un usage attesté des pierres fines comme cadeau – un gage de fidélité entre deux personnes s'échangeant mutuellement des présents. D'ailleurs, dans ce cadre particulier, ladite utilisation peut être soulignée par une légende *ad hoc* : **TH KAIΛH TO ΔIΪPON**, « Un cadeau à la belle » apparaît ainsi en trois lignes sur un camée du *British Museum*<sup>14</sup>. C'est dans cette optique ornementale, réunissant dans le travail de la pierre les éléments d'un art plastique à part, que les Romains, à partir du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. se sont passionné pour les intailles autant que pour les camées, "certains membres de la noblesse (réunissant) des collections. La première « dactylothèque » fut formée par Scaurus, puis Pompée offrit celle de Mithridate à Jupiter Capitolin et César en dédia six à Vénus Genetrix (Pline, NH, 37, 11)"<sup>15</sup>.

### 1.1.3. FONCTION SPHRAGISTIQUE (SIGILLAIRE)

§1. Mais, "à une époque où les lois somptuaires limitaient l'usage des bijoux, comme la *Lex Oppia* (...) et où l'usage des anneaux d'or était réservé aux sénateurs, chevaliers et tribuns militaires (Tite-Live, 23, 12, 2 ; Appien, *Libyca*, 104), le goût pour les pierres gravées rejoignait une nécessité pratique (*utilitas*), celle de sceller (*signare*) les documents officiels"<sup>16</sup>. Conséquemment, à l'exception des gemmes clairement magiques, les intailles peuvent avoir une fonction sphragistique – à savoir servir de sceau (*signum*) –, ce qui permettait d'authentifier un document en absence de signature (attestation de conformité, légalisation d'un document) : en atteste la reconstitution d'un document légal (tablette) mis au jour en 1875 dans la maison du banquier *L. Caecilius Lucundus* à Pompéi [Pl. 1, fig. 1]; il s'agit de la quittance pour le bail d'une *fullonica* sur laquelle ont été apposés les sceaux du banquier et de trois témoins (dont un esclave)<sup>17</sup>. Dans le cas de missives en papyrus ou en parchemin, une *bullā* en argile ou en cire scellait la fermeture du pli, en garantissait l'origine, et attestait du caractère non ouvert de ce dernier si le cachet était intact à l'arrivée chez le destinataire<sup>18</sup>. Or, si l'étude des inscriptions sur les pierres gravées et les anneaux métalliques se situent au croisement entre différentes disciplines (épigraphie, numismatique surtout), elle est aussi, du fait de cette fonction sphragistique, tributaire dans une certaine mesure des connaissances acquises sur la sigillaire antique : cette dernière, en effet, met davantage en lumière la distinction entre les différentes catégories juridiques et les fonctions des personnes qui en usaient. C'est pourquoi il est nécessaire faire la lumière sur l'utilisation des cachets (et non des tampons) dans l'Antiquité et d'introduire la différence conceptuelle entre sceaux publics et privés avant d'en venir à la dimension épigraphique

<sup>12</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 18, ill. 2 ; 337, fig. 11, pl. 4.

<sup>13</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 1998, p. 15, fig. 2, ANTOINE-KÖNIG 2014, pp. 52-55, n° cat. 9 (= ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 238-239 ; 259-260 ; 466, ill. 824, pl. 183 ; 472-473, ill. 851 et 853, pls. 193-194), et SENA CHIESA 1997.

<sup>14</sup> RICHTER 1971, p. 81, n° 404, ill. 404 (= WALTERS 1926, p. 349, n° 3712).

<sup>15</sup> Voir SAURON 2013, p. 183.

<sup>16</sup> Voir *ibidem*.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 99 ; 146, pl. 114.

<sup>18</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 6.

des pierres gravées proprement dites. La plupart des sceaux qui nous sont connus sont privés, souvent de petite taille, ovales ou en forme d'amande, et dont les registres figurés sont variés. Les sceaux publics, eux, renvoient à une institution, un magistrat ou font référence à la date d'apposition du cachet. L'inscription qu'ils portent est appelée γλύμμα ou γλυφή. On utilise des cachets en cire (à usage quotidien), en argile, en plomb, voire en bitume<sup>19</sup>. Servant avant tout à garantir le caractère privé de ce qu'ils scellent (document, mobilier), ils en marquent la propriété ou servent à la préserver<sup>20</sup>. En effet, dans les maisons, le maître a parfois pour habitude de fermer ses réserves, ses celliers pour les garder du vol et du chapardage des esclaves domestiques, ou lorsqu'il laisse sa femme seule. Dans la pièce d'Eschyle, Clytemnestre s'enorgueillit de n'avoir brisé aucun des sceaux qu'Agamemnon a posé lors de l'expédition troyenne (*Agamemnon*, 606-610). Le dessein est avant tout que le sceau soit intact au moment de la réouverture pour garantir que ce dont il assure la fermeture n'a pas été utilisé à mauvais escient. N'est-ce pas Pompée (Plutarque, *Vie de Pompée*, X, 14) qui a apposé des sceaux sur les glaives de ses soldats afin qu'ils ne s'entretuent pas ? Mais les sceaux ont différentes autres fonctions : s'ils servent à identifier leur porteur ou à le reconnaître, à sceller les correspondances ou à valider un contrat, ils sont également utilisés pour marquer d'un signe les animaux sacrifiés lors des offrandes (en Égypte Lagide notamment). D'une manière générale – et comme exposé précédemment dans le cas du banquier *Lucundus* –, la présence d'un nombre donné de témoins est nécessaire autant pour ratifier un contrat que dans le cadre de procédures judiciaires ou de la mise en œuvre de dispositions légales : ce faisant, les sceaux deviennent publics. À l'époque hellénistique, le contrôle sur ces sceaux est exercé par les offices de l'État. Conséquemment, la chasse à la falsification des tampons publics est, dès l'époque de Solon, une préoccupation constante des magistrats en charge des fraudes (ce qui n'est pas le cas des sceaux privés qui peuvent être imités relativement facilement et sans grand risque). Les sceaux officiels – ceux de l'administration royale ou impériale et des magistrats étatiques – sont utilisés pour autoriser et valider certains documents ou pour représenter le pouvoir en place vis-à-vis de la population ou des dirigeants des autres États. À Athènes, l'épistate des prytanes est le gardien du sceau public (σφραγίς δημοσία)<sup>21</sup>. Mais à part être un symbole étatique, les sceaux publics se réfèrent aux offices et aux autorités elles-mêmes : le cachet d'un roi symbolise sa puissance et celui qui possède le sceau, même par procuration, a les rênes du pouvoir. Ainsi Alexandre, âgé de seize ans, fut-il nommé *kyrios* de l'administration et du sceau royal en l'absence de son père parti en campagne (Plutarque, *Vie d'Alexandre*, IX, 1). Conséquemment, aux époques hellénistiques et impériales, les gouvernants désignent leur successeur en leur cédant leur sceau. Finalement, si les documents scellés sont usuellement conservés dans des archives publiques ou personnelles, les temples sont, selon la tradition, également des dépôts sûrs.

§2. Sur les pierres gravées proprement dites, la fonction sigillaire peut être soulignée par les inscriptions de trois manières : d'abord le sens de lecture de l'inscription, ensuite son message ou sa racine étymologique. Premièrement, il semble évident de supposer qu'une appellation se présentant à l'envers sur le tampon – inscription rétrograde sur la pierre fine elle-même – aura une fonction sphragistique plutôt qu'ornementale, la finalité étant que l'inscription soit lue à l'endroit sur le cachet. Cette considération entendue – et dans le cas de termes uniques inscrits en entier sur la gemme – le cas au génitif d'appartenance est aussi un indice supplémentaire en sous-entendant « le sceau de... ». Ensuite, l'ajout d'une forme verbale ou d'une formule contenue dans le « message » de l'inscription constitue un indice supplémentaire – sinon une preuve – même si dans ce cas marginal le sens de lecture est aléatoire. On peut citer entre autres le scarabée éginétique de *Thersis*, datant du deuxième quart du VI<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (glyptique grecque archaïque), sur lequel apparaît l'inscription non-rétrograde (!) ΘΕΡΣΙΟΥ ΕΜΙ ΞΑΜΑ ΜΕ ΜΕ ΑΝΟΙΓΕ, « Je suis le sceau (ou les « armoiries » [σημα]) de

<sup>19</sup> Voir ROSTOVITZ 1933, p. 5.

<sup>20</sup> Voir PLANTZOS 1999, pp. 18-22.

<sup>21</sup> Voir *IG II<sup>2</sup>*, n° 1445, ll. 23-24.

*Thersis* ; ne m'ouvrez pas ! »<sup>22</sup> (n° 60 ci-dessous). Dans d'autres cas, la référence au sceau n'est que sous-entendue par la formule verbale **EMI**, εἰμί, « Je suis ... / J'appartiens à ... », mais sans que le sens de lecture n'influe sur la fonction sigillaire supposée. À titre d'exemple, si **KPEONTI-ΔΑ(I) EMI** est rétrograde sur un scarabée contemporain de celui de *Thersis*<sup>23</sup>, tel n'est pas le cas d'un scarabéoïde eubéen de la deuxième moitié du VI<sup>ème</sup> s. av. J.-C. portant la marque **XAPIΔIEMO**<sup>24</sup>. Dans ce second cas, c'est la disposition épigraphique en lignes qui le rattache aux sceaux à texte phéniciens et chypriotes dont il est directement inspiré<sup>25</sup>, même si l'appellation est inscrite à dessein car constituée de la racine **EMI**. Et c'est ce caractère sémantique qui détermine le troisième critère cumulé (mais non nécessaire) de définition implicite de la fonction sigillaire : en lien avec un motif iconographique qui se réfère directement à la racine linguistique de l'appellation, il caractérise un emblème qui fait office d'« armoiries », donc de moyen de reconnaissance et de « signature » pour son porteur. Ainsi en est-il notamment de deux intailles du Cabinet des Médailles<sup>26</sup>, une cornaline et une calcédoine, portant respectivement les inscriptions rétrogrades **CORNVF** et **MVS** : la première consiste en l'abréviation du gentilice *Cornuficius* (voire du surnom *Cornuficianus*)<sup>27</sup> en lien avec la représentation d'un bélier, tandis que la seconde, en corrélation avec une image de rat, reprend le surnom *Mus*<sup>28</sup>. Toutefois, dans le cas de certaines *gentes* et de personnages illustres, le recours à une légende complémentaire sur la gemme n'était pas nécessaire. Nous y reviendrons au point 1.2. du présent chapitre lorsque nous traiterons de l'utilisation des pierres fines comme talismans. D'une autre manière, les intailles utilisées comme tampons ont pu servir pour imprimer des images sur des vases pour en enrichir le décor<sup>29</sup> ou comme marque de fabrique dans certaines manufactures. En témoigne une amulette à visée médicale pour un *collyrium* portant l'inscription **HEROPHILI OPOBALSAMVM**, « Pommade pour les yeux de *Herophilos* »<sup>30</sup>. Il est cependant nécessaire de préciser que la fonction ornementale ou sphragistique de la gemme peut n'être que temporaire : elle peut servir de sceau pendant une génération, puis être ensuite réutilisée comme souvenir, enchâssée dans un bijou – bracelet, pendentif – ou un reliquaire, ou servir de sceau à la suite de la gravure à postériori du nom du propriétaire sur une intaille héritée ou reçue en cadeau – le registre figuré peut servir à orner des bijoux puis, après adjonction d'une légende, être utilisé comme emblème de sceau.

## 1.2. USAGES DIVERS DES GEMMES DANS LA VIE QUOTIDIENNE

Il est cependant primordial de distinguer les fonctions reconnues des gemmes (3) et les usages qu'on peut en faire.

### 1.2.1. PRÉSENT, CADEAU

§1. Un de ces emplois le plus connu est celui de cadeau ou de présent honorifique : selon Plutarque (*Vie de Lucullus*, II, 3), Ptolémée IX offrit à *L. Licinius Lucullus* une intaille en émeraude sertie dans un

<sup>22</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 36 (explication de l'inscription) ; 350, fig. 79, pl. 25. BOARDMAN 1968a, p. 76, n° 176, fig. 2.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 74, n° 175, pl. XI.

<sup>24</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, I, p. 85 : à l'époque archaïque, le O avait la valeur de l'oméga, de l'oméga et de la diphtongue -ou. De fait, le génitif apparaît sous la forme d'une terminaison en -O, cela jusqu'à la réforme euclidienne de 403/402 av. J.-C. (*ibid.*, p. 87).

<sup>25</sup> Voir BOARDMAN 1968a, p. 22, n. 13, n° 21, pl. I.

<sup>26</sup> LE BLANT 1896, p. 142, n° 390 ; 159, n° 491.

<sup>27</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 61 (*Cornuficius*) ; 318 (*Cornuficianus*).

<sup>28</sup> Voir *ibid.*, p. 366 (*Mus*).

<sup>29</sup> GUIRAUD 1996, p. 15.

<sup>30</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 143 ; 430, fig. 595, pl. 124, et DASEN 2011, p. 72, pl. 7.

Ce *Hérophilos* devait sans nul doute être créateur d'onguents pour les yeux, et il utilisait son sceau comme marque de fabrique de ses produits.

anneau en or, sur laquelle était gravé son portrait. Par ce biais, on pouvait également formuler des vœux à un ami ou, comme c'est le cas sur un intaille en cristal de roche des *Staatliche Museen* de Berlin (185-192 apr. J.-C.), directement à l'empereur<sup>31</sup>. Cette démarche peut également prendre la forme d'une manifestation de sympathie : selon Polybe [XV, 31, 9], un certain *Aristoménès*, qui voulait flatter *Agathoclès*, un favori du roi Ptolémée IV *Philopator* (222/1-205/4 av. J.-C.), portait un anneau avec son portrait et avait appelé sa fille *Agathocléia*.

### 1.2.2. INSTRUMENT DE PROPAGANDE, PANÉGYRIQUE

§1. Les pierres gravées peuvent également être utilisées pour véhiculer des propos, des idées à visée de propagande en rapport avec une doctrine politique : elles peuvent signifier ou clarifier les intentions des gouvernants ou exalter les réalisations de ces derniers, à l'instar des panégyriques, au travers de thèmes iconographiques allégoriques que l'on retrouve sur les monnaies notamment. Il s'agit conséquemment d'une sorte de mise en scène du pouvoir par lui-même. À l'instar de ce qu'ont fait les souverains des royaumes hellénistiques, les empereurs romains – et avant eux les princes et les dignitaires de la République – se sont fait confectionner de nombreuses pierres, gravées certes plus sous la forme de camées que d'intailles, les représentant seuls ou avec des objets, des animaux, des signes marquant leur pouvoir, leurs intentions de gouvernement ou les hauts faits de guerre de leurs ancêtres ou d'eux-mêmes<sup>32</sup>. Ainsi, si pour les camées impériaux il demeure des exemples remarquables tels que le *Grand Camée de France*<sup>33</sup> ou la *Gemma Augustea*<sup>34</sup> sous la forme de véritables panégyriques gravés à grande échelle sur pierre fine, force est de constater que ces chefs-d'œuvre se démarquent totalement des canons de la numismatique. Leur composition iconographique complexe, l'équilibre et la cohésion internes ainsi que le rejet de toute schématisation occultent la tradition héritée des grands camées hellénistiques (comme le *Camée Gonzague*<sup>35</sup> ou le *Camée de Vienne*)<sup>36</sup> et caractérisée par l'interpénétration stylistique et iconographique entre la glyptique et la numismatique (motif des *capita iugata* dont le type est hérité du monnayage ptolémaïque, même si la différence de taille entre camée et monnaie est notable). Or, tel n'est pas le cas de certaines intailles augustéennes de grande valeur qui, elles, en gardant les dimensions minuscules qui les caractérisent, font directement écho à la production monétaire de leur époque. Citons entre autres une sardoine de Boston dont le registre figuré, à quelques détails près, se retrouve sur les monnaies contemporaines<sup>37</sup>. Malheureusement, les pierres confectionnées par de grands artisans-graveurs sont le plus souvent des commandes de particuliers et non une production à grande échelle en vue de satisfaire une clientèle plébéienne. Il s'agit de bijoux de grande qualité, tels les portraits, les symboles politiques, les

---

<sup>31</sup> AGDS II, 1, pp. 197-198, n° 561, pl. 96 : inscription fragmentaire en périphérie de la gemme qui se comprend comme un vœu de Nouvel-An adressé à l'empereur Commode, FELI[CI IMP]ERA[TOR]I ANNVM N[OVVM] FA[VSTVM FELIC]EM•.

<sup>32</sup> Pour illustrer ce dernier cas, il suffit de prendre en exemple un monnayage de la République daté de l'année 58 avant J.-C., frappé par les monétaires *Marcus Aemilius Scaurus* et *Publius Plautius Hypsaeus* (*BMC/RR*, I, p. 484, n° 3876-3882, pl. XLVIII/13-14 ; *RRC*, pp. 446-447, n° 422/1, pl. LI/14) et qui fait référence, au droit, à la révolte nabatéenne du roi Arétas de Pétra que *Marcus Aemilius Scaurus* réprima en 62 avant J.-C., et, au revers, à la prise de *Privernum* (cité au sud de Rome) en 329 avant J.-C. par un ancêtre du monétaire, le consul *Caius Plautius Hypsaeus Decianus* (Tite-Live, *Histoire romaine*, VIII, 20-21).

<sup>33</sup> Voir GIRARD 1998 (23-29 apr. J.-C.).

<sup>34</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 432-434, fig. 610, pl. 128 (10-12 apr. J.-C.). Voir également LAPATIN 2015, p. 145, pl. 113 (pl. coul.) ; 252.

<sup>35</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 371, fig. 221, pl. 55 (datation sujette à caution : soit hellénistique, soit de l'époque flavienne). Voir également LAPATIN 2015, p. 140, pl. 103 (pl. coul.) ; 249.

<sup>36</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 370-371, fig. 219, pl. 54 (autour de 278 av. J.-C.).

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 421, fig. 505, pl. 109 : Octavien-Neptune sur un char tiré par un attelage d'hippocampes. *RIC*, I, Augustus, p. 59, n° 256 : monnaie représentant Octavien *Pantocrator*, tenant *aplustrum* et sceptre. Selon C. Pérez (PÉREZ 1986, p. 350), Octavien, *imperator terra marique*, apparaît, au lendemain d'Actium, comme un véritable *cosmocrator*.

représentations de divinités ou les thèmes mythiques exaltant l'origine de certaines *gentes*, et exécutés à la demande de patriciens fortunés<sup>38</sup>. Conséquemment, si la numismatique a cet avantage de pouvoir faire passer les messages cryptés à travers les strates de la société romaine à cause de sa nature même de moyen de paiement nécessaire à tous, le vecteur de propagation de « codes » gravés sur les pierres ne peut se faire que par le recours à la pâte de verre comme matière première, cette dernière étant d'une fabrication rapide et d'un coût de production moindre. Cela autorise la manufacture de ces gemmes à grande échelle afin de toucher un maximum de personnes. Ces intailles sont particulièrement nombreuses à la fin de la République, lors des luttes entre diverses factions pour la prise du pouvoir, et l'avènement d'Octavien Auguste<sup>39</sup>.

### 1.2.3. TALISMAN, AMULETTE

§1. Un autre usage important qu'on leur attribue est celui de talisman ou d'amulette (à ne pas confondre avec les vertus ésotériques des pierres magiques). Le talisman est souvent adjoint à une formule augurale (par exemple, *Di te servant* ou, comme c'est le cas sur une calcédoine de l'époque augustéenne<sup>40</sup>, **SILVIDTS, *Silvi di te servant***, « Que les dieux sylvestres t'assistent ! » – voir n° 250 ci-dessous – ou **LXVRI DI TE SERVENT** sur une cornaline de la collection Guardabassi<sup>41</sup>) tandis que l'amulette a une fonction protectrice (ainsi, ornée d'une figure de Méthé, ladite gemme protège de l'ivresse)<sup>42</sup> mais exclusivement sur les pierres gravées dont le registre figuré reprend une effigie de divinité salutaire (le plus souvent *Bonus Eventus* ou *Fortuna*). Anépigraphe ou enrichie d'une inscription de nature autre qu'une formule augurale – comme une appellation –, l'usage de ces gemmes en tant que porte-bonheur est défini par les attributs de la personnification dont leur surface est ornée : une corne d'abondance et un gouvernail représentés avec la Fortune font de cette dernière une divinité panthéistique, autant une dispensatrice de chance qu'un guide du destin [Pl. A, fig. 2]<sup>43</sup>. Afin de tendre à une finalité similaire, des symboles de bonheur (blé, pavot) ou des animaux (vertu ou attribut d'un dieu)<sup>44</sup> peuvent également être choisis à l'exemple du sceau que l'empereur Galba tenait d'une tradition familiale, un chien sur un rostre, qui est un symbole de vigilance. Le matériau de la pierre influe aussi sur la portée apotropaïque des intailles<sup>45</sup>. L'éventail des possibilités de protection est d'autant plus grand que les divinités, en particulier, ont des personnalités multiples et peuvent être honorées pour plusieurs fonctions. Enfin, selon les circonstances ou la période particulière de la vie d'un homme, ce dernier pouvait faire appel à des divinités diverses tout au long de son existence et en changer au gré de ses besoins. Ce qui implique d'autant les variations potentielles de l'effigie gravée sur l'intaille d'un tel personnage. Ainsi, pour en revenir brièvement à la fonction sphragistique des bagues des personnes illustres, l'empereur Auguste n'utilisa-t-il pas moins de trois intailles à fonction sigillaire dont les types lui sont restés propres, que ce soit sur les monnaies ou sur les gemmes (Pline

<sup>38</sup> Voir E. ZWIERLEIN-DIEHL 2005, pp. 321-343, et VOLLENWEIDER 1966, pp. 17-22.

<sup>39</sup> On peut citer trois portraits sur intaille à l'effigie des *principes* Brutus, Pompée et Octavien dont il a dû circuler de nombreuses copies en pâte de verre. WALTERS 1926, p. 208, n° 1965 (améthyste [Pl. A, fig. 6]) et 1972 (sardoine), pl. XXV. FURTWÄNGLER 1896, p. 240, n° 6536, pl. 46 (jaspe).

<sup>40</sup> AGDS II, 1, p. 164, n° 435, pl. 77.

<sup>41</sup> Voir VITELLOZZI 2010b, p. 274, n° 307 : figure de Jupiter debout, tenant foudre et sceptre, avec la formule augurale **LXVRI D-I TE SERVIENT** (type A1<sup>CG</sup>), « Ô *Luxurius*, que les dieux te gardent ! » [*"O Luxurius, gli dei ti conservino"*].

<sup>42</sup> Voir GUIRAUD 1996, p. 10. Méthé, personnification de l'ivresse, n'est pas une divinité importante et on en connaît peu de représentations hors du cercle privé des intailles.

<sup>43</sup> Voir SENA CHIESA 1966, p.237, n° 579, pl. XXIX : l'inscription, **IULI IANI** (*sic*), gravée autour de la représentation de *Fortuna* tenant une corne d'abondance et un gouvernail, reprend le nom du propriétaire.

<sup>44</sup> Voir COMMELIN 1994, p. 15 : le lion représente entre autres la force physique, le courage, mais est aussi un des animaux représentatifs de la déesse Cybèle.

<sup>45</sup> La cornaline, l'hématite, l'améthyste et le jaspe renforce le rôle de talisman et augmente ainsi la puissance protectrice de la pierre. Voir AUBRY 2009, p. 317, n. 58 (jaspe rouge ou noir). Voir également GUIRAUD 1996, p. 10 ; 31-36.

l’Ancien, *Histoire Naturelle*, XXXVII, 8 ; Suétone, *Vie des Douze Césars*, II, 50 ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LIII, 3, 4)<sup>46</sup>. Il avait tout d’abord choisi comme sceau une sphinx<sup>47</sup>, bijou hérité de sa mère – le fait qu’un bijou soit réutilisé de génération en génération pose le problème de la datation de la pierre, c’est-à-dire de la date de sa confection<sup>48</sup>. Ensuite, il opta pour l’effigie d’Alexandre le Grand avant de jeter son dévolu sur son propre portrait – dont on sait que le graveur *Dioscouridès* l’exécuta entre 28 et 17 avant J.-C. (Dion Cassius, *Histoire*, LI, 3, 6)<sup>49</sup>. On peut cependant s’étonner qu’il n’ait jamais utilisé son signe zodiacal, le capricorne<sup>50</sup>, comme sceau, alors qu’il est couramment utilisé sur ses monnaies<sup>51</sup>. Quant à Jules César, qui prétendait descendre, par le biais de sa *gens*, directement d’Énée, il utilisait l’effigie de ce prestigieux ancêtre – type du prince Énée portant son père Anchise sur l’épaule – ou la représentation de la mère du Troyen, la déesse Vénus (Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLIII, 43, 3)<sup>52</sup>.

#### 1.2.4. USAGES ANNEXES

§1. Pour en terminer, et à titre d’utilisations annexes, une pierre gravée peut aussi être, comme nous le verrons et pour autant qu’elle porte une inscription, une attestation – voire une légitimation – du statut civique de son porteur (affranchi, esclave), une indication de l’étape de son *cursus honorum* (mention de la magistrature) ou un indice de son appartenance ou non au corps des citoyens par le biais de l’adjonction de son ethnique ou de sa tribu (citoyen, pérégrin, étranger). Dans de telles circonstances, au sein d’un groupe spécifique donné (famille, association, réunion), la bague est susceptible d’agir aussi comme un signe de reconnaissance : n’est-ce pas Électre qui, dans la tragédie de Sophocle, reconnaît son frère prétendument mort au fait qu’il porte le sceau de son père ?

### 1.3. FORMES DES PIERRES GRAVÉES ET MATÉRIAUX UTILISÉS POUR LEUR CONFECTION

La variété dans la conformation des pierres gravées est relativement vaste si on s’attache à un spectre de recherche très large remontant à leur origine<sup>53</sup>.

#### 1.3.1. SCARABÉES (ET SCARABÉOÏDES), DISQUES MÉTALLIQUES, INTAILLES ET CAMÉES

§1. Toutefois, du fait de la portée épigraphique de ce travail (c’est-à-dire spécifiquement les inscriptions grecques et latines), je ne m’attacherai pas à décrire la glyptique crétoise, mycénienne ou phénicienne dans lesquelles on rencontre des disques, des cylindres, des lentoïdes ou des

---

<sup>46</sup> Voir INSTINSKY 1962.

<sup>47</sup> Voir VOLLENWEIDER 1966, p.18.

<sup>48</sup> Le contexte archéologique de trouvaille des pierres est souvent inconnu – surtout si, comme moi, on étudie des collections muséales dont la confection remonte, pour certaines, à la Renaissance – et, de toute manière assez peu pertinent : les gemmes sont des bijoux familiaux, qui se transmettent de père en fils (les intailles serties dans des bagues sont des bijoux lourds, donc peu féminins ; de plus, comme dans l’Antiquité la femme n’a pas de personnalité juridique à proprement parler, elle n’a aucune raison de porter un tampon à son doigt – la pierre gravée revêtant dans ce cas la fonction de sceau, étant donné que la signature n’existe pas). Conséquemment, le *terminus ante quem* de la découverte d’une bague ou de la seule pierre gravée peut être bien postérieur à sa confection.

<sup>49</sup> Voir ZAZOFF 1983, p. 315.

<sup>50</sup> Voir Suétone, *Vie des Douze Césars*, II, 94 : la Lune était en Capricorne à la naissance d’Auguste.

<sup>51</sup> *RIC*, I, Augustus, p. 49, n° 124, pl. 2 (denier / revers) ; 50, n° 128, pl. 3 (*id.*).

<sup>52</sup> *BMC/RR*, II, East, p. 469, n°s 31-35, pl. CX/20 ; *RRC*, p. 471, n° 458/1, pl. LIV/10 : denier de Jules César présentant au droit un buste diadémé de Vénus et, au revers, Énée portant son père sur l’épaule.

<sup>53</sup> Voir BOARDMAN 1979, pp. 384-385 (tableau récapitulatif des formes de pierres et d’anneaux, de l’époque pré-palatiale à celle des royaumes hellénistiques).

amygdaloïdes<sup>54</sup> à partir des alentours de 1900 av. J.-C. en connexion avec des inscriptions sémitiques, en hiéroglyphes<sup>55</sup> ou en linéaire A et B. Toutefois, si je traite de la glyptique étrusque dans cette recherche, j'y reviendrai en détail lorsque je parlerai de la tradition épigraphique de leur légende (voir point 1.6.2. ci-dessous). Pour le creuset archéologique grec, si l'époque géométrique (900-700 av. J.-C.) n'apporte que peu d'éléments intéressants au niveau épigraphique, la période intéressante débute avec les productions grecques archaïque et insulaire (à partir du VII<sup>ème</sup> s. av. J.-C.), qui voient l'apparition non seulement des inscriptions en lettres grecques, mais une évolution ainsi qu'une stylisation de la forme des scarabées et scarabéoïdes, eux-mêmes hérités de la tradition égyptienne<sup>56</sup>.

§2. Les pierres gravées archaïques marquent ainsi le point de départ de tout examen de la glyptique grecque dite « classique » ainsi que la première attestation d'inscriptions en lettres grecques : celles-ci apparaissent dans le deuxième quart du VI<sup>ème</sup> s. av. J.-C. sur deux scarabées d'Égine<sup>57</sup> et un disque en cristal de roche provenant vraisemblablement d'Eubée<sup>58</sup>. Tous trois sont directement d'influence phénicienne et font référence à la fonction sphragistique du tampon<sup>59</sup>. Vers la fin du VI<sup>ème</sup> siècle, la forme de la surface gravée est encore relativement ovale – dû en cela à la forme générale des scarabées – mais tend soit à s'effiler quelque peu, soit à s'arrondir, lorsque le motif incisé se retrouve sur des chatons de bague métalliques ou des disques de section cylindrique ou des lentoïdes<sup>60</sup>. Les principales caractéristiques de la période classique (*grosso modo* les V<sup>ème</sup> et IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) sont, tout d'abord, la dominance de la forme archaïque des scarabéoïdes (les lentoïdes, les rhomboïdes et les cylindres se font plus rare)<sup>61</sup>, mais aussi le gain de popularité des bagues portant des chatons métalliques gravés ou ornées d'intailles de section semi-bombée<sup>62</sup>. Sur les anneaux en or, en argent ou en électrum, les formes varient selon le motif figuré, allant des conformations rondes à ovale – voire carrément « en amande » – jusqu'aux surfaces rectangulaires ou en losange<sup>63</sup>.

§3. Avec la période hellénistique, l'art des pierres gravées – au niveau du style, des sujets gravés et des formes des gemmes – opère une transition, se définissant davantage comme précurseur de la glyptique romaine républicaine que comme dépositaire de la tradition grecque classique. La forme de gemmes la plus caractéristique des III<sup>ème</sup> et II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. est un type de large pierre gravée ovale dotée d'une face légèrement convexe – forme basique étant apparue à la fin de l'époque archaïque. Toutefois, cette nouvelle tendance emprunte également beaucoup aux scarabéoïdes du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. dont le côté bombé et stylisé fut progressivement préféré à la face plate pour y graver des motifs divers : enlève les perforations des scarabéoïdes – pour les porter en pendentifs – et la section épaisse de la bordure, et vous obtenez la forme-type de l'intaille hellénistique<sup>64</sup>. À l'instar des gemmes classiques, la conformation de la surface de gravure est dépendante du motif à y faire figurer : ainsi, par exemple, on préférera des pierres rondes ou légèrement ovale pour les bustes, ou des supports de section plus convexe pour les portraits frontaux ou les *capita iugata* (afin de gagner en profondeur) – la mode hellénistique préférant le traitement des sujets mythologiques au travers de représentations individuelles. Les compositions éminemment plus complexes – comme la *Gemme Felix* [Pl. A, fig. 3] (voir n° 143 ci-dessous)<sup>65</sup> – sont davantage considérées en Italie sur des pierres plates de plus petites

<sup>54</sup> Voir *ibid.*, p. 37, ill. 59-60.

<sup>55</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 23, fig. 23, pl. 10.

<sup>56</sup> Voir BOARDMAN 1970, pp. 140-141, figg. 185-186, et ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 35, ill. 3.

<sup>57</sup> BOARDMAN 1968a, p. 73-74, n<sup>os</sup> 175-176.

<sup>58</sup> BOARDMAN 1963, p. 126, n° F26, pl. XV, et BOARDMAN 1968a, p. 22, n° 20, pl. I.

<sup>59</sup> Nous avons déjà parlé au point 1.1. ci-dessus en traitant de la fonction sigillaire des gemmes.

<sup>60</sup> Voir BOARDMAN 1970, p. 157 ; 188, n<sup>os</sup> 441, 443, ill. 441, 443. Le second exemple se présente sous la forme d'une boîte cylindrique montée sur un anneau à la façon des scarabées.

<sup>61</sup> Voir *ibid.*, p. 203, figg. 2-5 ; 7.

<sup>62</sup> Voir *ibid.*, pp. 189-191, ill. 200.

<sup>63</sup> Voir *ibid.*, p. 213, ill. 217.

<sup>64</sup> Voir *ibid.*, p. 359, ill. 217.

<sup>65</sup> Voir *ibid.*, p. 363, fig. 2.

dimensions. Ainsi Rome reprend à son compte l'héritage des royaumes hellénistiques, mais n'opère pas de grand changement relativement à la forme et à la section des pierres : s'il est de coutume d'estimer que les pierres convexes datent de la République et les plates de l'Empire, elles restent pour la plupart relativement ovale.

§4. Pourtant, suivant un phénomène amorcé dans la glyptique hellénistique – les camées notamment [Pl. 1, fig. 2]<sup>66</sup> dont le *Camée de Vienne*<sup>67</sup> – ou hérité de la tradition des scarabées [Pl. 1, fig. 3]<sup>68</sup>, la perfection géométrique des contours s'abâtardissent quelque peu dans le courant du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., notamment dans le cas de pierres italiennes<sup>69</sup> – pierres romaines de tradition étrusque – ou d'inspiration hellénistique [Pl. 1, fig. 4]<sup>70</sup> – voir également n° 161 ci-dessous [Pl. 18, fig. 120]. L'essor des camées à l'aube de l'époque impériale – et du fait de leur utilisation davantage ornementale (pectoral<sup>71</sup>, mobilier) – ne fait que renforcer ce phénomène : certains d'entre eux virent au rectangle tronqué (arrondi aux angles), à l'ovoïde ou au pyriforme [Pl. A, fig. 4]<sup>72</sup>. Mais ce n'est pas la seule évolution au niveau des tailles de pierre : si les gemmes ou les disques à surface rectangulaire ou carrée apparaissent déjà aux époques classique et hellénistique [Pl. 1, figg. 5-6]<sup>73</sup> – d'ailleurs la mode se perpétue à Rome du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. jusqu'au Bas-Empire, autant sur les intailles [Pl. 1, fig. 7]<sup>74</sup> que sur les camées<sup>75</sup> et les anneaux métalliques<sup>76</sup> –, on croise par contre des pierres octogonales [Pl. A, fig. 5]<sup>77</sup> (voir point 1.5.4.1. de la Partie I, §2), un rare exemple de jaspe rouge sculpté en *tabula ansata*<sup>78</sup>, ainsi que des camées « en amande » voire « en feuille de laurier » présentant des devises galantes ou des mots doux [Pl. 2, fig. 8]<sup>79</sup>. Vers la fin du Haut-Empire, aux alentours du dernier quart du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., apparaissent également les pierres à facettes [Pl. 68, fig. 465], sorte de variation en relief des pierres octogonales<sup>80</sup>.

### 1.3.2. MATÉRIAU, COULEUR, ASPECT, DURETÉ, MINÉRALOGIE

§1. Ce sont presque toujours les mêmes minéraux, environ une douzaine, qui sont utilisés pour graver intailles et camées. En marge, il existe pourtant d'autres matériaux employés de manière plus

<sup>66</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 372, fig. 228, pl. 56.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 370, fig. 219, pl. 54.

<sup>68</sup> Voir *ibid.*, pp. 387-388, fig. 317, pl. 76. Voir n° 191 ci-dessous.

<sup>69</sup> Voir MORET 1995, pp. 47-48 ; 53, fig. 6 ; 63, fig. 26.

<sup>70</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 412, fig. 456, pl. 99 : Éros attaché à un *tropaion* sur une améthyste du troisième quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. signée AVA OY.

<sup>71</sup> À l'exemple de la *Gemma Augusta*. Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 243.

<sup>72</sup> Voir VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 179-180, n° 228, pl. 23 (coul.) ; 120. RICHTER 1956, p. 132, n° 657, pl. LXXV. KRUG 1977, pp. 81-82, n° 3, pl. 14.

<sup>73</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 363, fig. 174, pl. 43 (env. 400 av. J.-C.) ; 379, fig. 277, pl. 68 (III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.).

<sup>74</sup> AGW III, p. 137, n° 2139, pl. 79 (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) ; 103-104, n° 1924, pl. 50 (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). WEISS 2007, p. 314, n° 648, pl. 85. AGDS IV, Hannover, p. 299, n° 1630, pl. 216 (III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) ; 304, n° 1666, pl. 220 (IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>75</sup> HENIG 1990, pp. 24-25, n°s 43-44 (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) ; AGDS IV, Hannover, p. 306, n° 1686, pl. 221 (III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>76</sup> HENKEL 1913, pp. 17-18, n° 116, pl. VI (IV<sup>ème</sup>-V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>77</sup> SENA CHIESA 1966, p. 418, n° 1533, pl. LXXVII (béryl). HENKEL 1913, p. 171, n° 1884, pl. LXXI (jaspe rouge). AGDS I, 3, p. 116, n° 2884, pl. 274 (jaspe rouge / III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). AGDS IV, Hannover, p. 300, n° 1635 pl. 217 ; 304, n° 1665, pl. 220 (jaspes rouges / III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 448, fig. 699, pl. 155 ; 450, fig. 715, pl. 158. NAGY 2011, p. 76, pl. 2 = BARATTE, LANG, LE NIECE, METZGER 2002, p. 76, fig. 82 ; 85-86, pl. II, fig. h.t. 5 (pl. coul.) ; 89 (datation) (nicolo / IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). Voir également PLATZ-HORSTER 2009, pp. 136-138, figg. 13-14 (= PLATZ-HORSTER 2012, pp. 60-65, n° 27).

<sup>78</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 80, n° 211, pl. I.

<sup>79</sup> AGW III, p. 219, n° 2472, pl. 153. HENIG 1990, pp. 16-17, n°s 27-30, pl. I. DEMBSKI 2005, p. 174, n°s cat. 1240-1241, pl. 128. NEVEROV 1988, pp. 116-117, n° 260.

<sup>80</sup> HENIG 2007, pp. 181-182, n°s 744-746, pl. LIII.

marginal. Et selon le traitement que les pierres ont subi au fil du temps – en particulier les dégâts dus à l’incinération –, elles peuvent s’avérer plus difficile à identifier, leur surface se trouvant blanchie ou craquelée<sup>81</sup>. Toutes ou presque sont des pierres fines appartenant pour la plupart à la famille de la silice ; les pierres précieuses, du fait de leur coût et de leur indice de dureté plus élevés, étaient gravées plus rarement.

§2. L’aspect et la couleur des pierres fines sont très variés : tantôt translucide, voire transparent, tantôt opaque, et passant allègrement du vert au rouge et du jaune au violet. Pour cette raison, il est d’usage de classer les pierres fines par ordre décroissant de dureté (échelle de Mohs, dont les indices vont de 10 – le diamant – à 1 – la stéatite)<sup>82</sup>. Ces considérations minéralogiques ne sont toutefois d’aucune importance particulière en ce qui concerne les inscriptions : si la gravure des lettres et des chiffres nécessite indubitablement une habileté particulière sur ce type de support lithique, la dureté du matériau n’a pas la moindre incidence sur la fluidité ou la schématisation des inscriptions. Conséquemment, n’a aucun fondement l’hypothèse (sensée) partant du prédicat que les lettres seront proportionnellement arrondies ou angulaires selon qu’est croissante la dureté des gemmes et, partant, la difficulté à les inciser. Nous y reviendrons au point 2.3.3.4. de la Partie I, §16.

Dans un ordre de dureté décroissant, on trouve tout d’abord le grenat, pierre translucide de tonalité rouge, mais avec des colorations virant de l’orange au brun, voire au bordeaux selon la luminosité. De dureté oscillant entre 7 et 7.5, il est très prisé durant l’Antiquité, mais surtout à l’époque hellénistique pour orner les parures ; à l’époque romaine, peu courant, il n’apparaît qu’au tournant de notre ère. Dans la même catégorie de silicate, la topaze (dorée), l’aigue-marine (transparente et légèrement bleutée) et le lapis-lazuli (bleu foncé opaque) sont encore plus rares. Ensuite, dans la famille des quartz, le cristal de roche est le plus dur (6.5-7 Mohs). Du fait de sa transparence et des givrures traversant la pierre incolore – ce qui rendait sa gravure confuse –, les Grecs et les Romains pensaient qu’il s’agissait de glace pétrifiée (Pline, *Histoire naturelle*, XXXVII, 23). Il est très fréquent à l’époque minoenne et apparaît fréquemment dans les lenticules grecs archaïques<sup>83</sup>. Certaines variétés de quartz sont colorées, telle l’améthyste dont les tonalités vont du lilas pâle au violet foncé et dont la fonction principale – comme sa racine étymologique l’indique<sup>84</sup> – est de protéger de l’ivresse. Très rare à l’époque archaïque et classique, on la retrouve souvent aux périodes hellénistique et républicaine pour la confection de portraits d’une grande finesse [Pl. A, fig. 6]<sup>85</sup>. Passant à un degré de dureté moindre (6.25-6.5 Mohs), on trouve des gemmes davantage siliceuses comme la calcédoine – translucide et de couleur « nuageuse » allant du gris au brun en passant par un bleu pâle, ce qui en fait une pierre idéale pour représenter Zeus/Jupiter, maître des cieux – et le plasma, calcédoine verte relativement foncée et opaque. La première est très utilisée pour les scarabéïdes archaïque tardif et à l’époque classique. Le prase, issu de la même série, est davantage translucide, ce qui n’empêche pas d’éprouver une certaine peine à le distinguer du plasma – d’autant plus que chez les Romains le terme *prasius* englobe les deux variétés ; de fait, au I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. – époque à laquelle les pierres vertes étaient à la mode –, on applique au prase une forme davantage bombée pour mettre en valeur sa translucidité et la rapprocher de l’émeraude. D’une dureté très légèrement inférieure (5-6.0-6.25), la cornaline est la pierre préférée à n’importe quelle époque : elle est le matériel dominant dans l’art archaïque, se targue d’une popularité égale à la calcédoine à l’époque classique, constitue la grande majorité des scarabées étrusques et représente statistiquement plus du tiers des pierres gravées romaines. À cela deux raisons : les tonalités variables dans les couleurs chaudes (rouge cerise, passant à l’orangé et au rouge plus jaune – d’où l’appellation de cornaline « blonde ») d’une part, et la structure de la pierre qui n’impose pas qu’on lui applique une forme particulière (plate ou bombée). La sardoine, de couleur plus sombre, virant au brun, est parfois confondue avec elle, d’autant plus que le terme latin pour la

<sup>81</sup> Voir WÜNSCHE, STEINHART 2010, pp. 42-43, n<sup>os</sup> 22-24.

<sup>82</sup> Voir *ibid.*, p. 32 : classement des pierres fines par ordre décroissant sur l’échelle de Mohs.

<sup>83</sup> Voir BOARDMAN 1970, p. 375.

<sup>84</sup> GUIRAUD 1996, p. 43, fig. 21.

<sup>85</sup> Voir WALTERS 1926, p. 208, n<sup>o</sup> 1965.

cornaline était *sarda* – de Sardes, en Lydie, où elle fut trouvée à l’origine. En descendant encore d’un cran dans l’échelle de Mohs (5.75-6.0), et en demeurant toujours dans la famille des calcédoines, on côtoie des pierres de plus en plus opaques. Avec les gemmes rubanées (agate, onyx, sardonix), on demeure dans la catégorie des supports légèrement translucides : ce qui les caractérise avant tout est la présence de strates colorées ou bichromes qui, si elles sont en largeur ou disposées transversalement – comme c’est le cas pour l’agate rubanée de couleurs variées dont la mode est héritée des Étrusques – nuisent à la lecture du motif. Cette dernière est pourtant très prisée aux époques archaïque et classique pour la confection de cylindres et de rhomboïdes. L’onyx et la sardonix, en revanche, présentent des couches superposées de calcédoine blanche et de sardoine dans l’épaisseur de la pierre, ce qui en fait les deux matériaux de prédilection pour la confection des camées hellénistiques et impériaux – bien qu’à l’instar de l’agate rubanée il arrive que les strates soient transversales<sup>86</sup>. Par extension, le principe des strates étant identique, le nicolo pourrait aussi prétendre à de la gravure en relief si l’alternance de ces couches tantôt d’un bleu clair, tantôt d’un bleu marine virant au noir, n’apportait pas un contraste suffisant. Gravée en creux, une figure donnée traversant la couche claire de surface ressort au contact de la seconde strate plus sombre : elle a un certain succès à partir du I<sup>er</sup> s., mais surtout au II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. Les pierres résolument opaques apparaissent avec les jaspes – toujours de la famille des calcédoines : ils sont de couleurs variées et éclatantes et, s’ils ne contiennent ni givrures, ni strates transversales, ils renferment des impuretés sous forme de mouchetures dont le jaspe sanguin, aussi appelé héliotrope, tire le mieux avantage (jaspe vert avec des inclusions de pigments d’oxyde de fer rouge vif) ; sa racine étymologique la prédispose à se voir orné de représentations de divinités solaires, dont il retire des vertus magiques. Du fait de sa couleur, le jaspe jaune, lui aussi, est apprécié pour la confection d’amulettes. Mais c’est la variété rouge qui est le plus à la mode entre les I<sup>er</sup> et III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., sa couleur allant de pair avec les représentations des divinités salutaires comme *Fortuna* ou *Bonus Eventus* et les symboles de prospérité (*modius*, corne d’abondance)<sup>87</sup> : à l’inverse du nicolo – qui agit sur la strate sous-jacente –, la couche de surface brillante des jaspes, qu’ils soient vert, jaune, rouge ou noir, découpe très nettement les contours du thème iconographique gravé et le fait ressortir en relief par un effet d’illusion optique. Très en vogue sous l’Empire, il n’est paradoxalement utilisé que sporadiquement dans la glyptique grecque à l’instar de l’hématite. Minéral à part entière dérivé de l’oxyde de fer, cette dernière n’apparaît d’ailleurs que presque exclusivement dans le domaine des amulettes : gris métallique, opaque, sa dureté plus faible que les quartz (5.5-6.0 Mohs) autorise à le piler. Ainsi, réduit en poudre afin de l’absorber avec un liquide, il agit contre les saignements et se révèle d’une aide précieuse lors des grossesses et des accouchements. Enfin, la serpentine – dont les couleurs variées rappellent le jaspe – est la pierre la moins dure qui est utilisée pour la confection de gemmes (2.5-4 Mohs). Elle apparaît tant à l’époque archaïque, lorsque les techniques de gravure sont encore en phase de perfectionnement, qu’au Bas-Empire où l’abâtardissement du style ne nécessite plus de gemmes de grande qualité (en parallèle des pâtes de verre).

§3. En marge de ces pierres fines, on trouve donc une production à large échelle de leurs succédanés, les pâtes de verre, souvent copiées sur des originaux un peu à la manière de la technique à la cire perdue de la statuaire antique. La pâte de verre proprement dite est le moulage d’une matrice vraisemblablement en plâtre, elle-même se révélant être l’empreinte d’un original en pierre fine. Le principe de production est simple : il suffit d’enfoncer dans ladite matrice un fragment de verre chauffé aussi mou que du miel cristallisé et de le presser dans les moindres interstices. Ainsi on obtient un tampon en pâte de verre dont la conformation en creux est identique à l’intaille d’origine. Issues d’un phénomène apparu durant la République romaine, ces dernières imitent tout d’abord les agates rubanées de tradition étrusque en adoptant des couleurs marron-orangé sur fond clair (aux III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) puis les pierres translucides (cornaline, grenat, sardoine, améthyste). Mais au I<sup>er</sup> s. av. J.-C.,

<sup>86</sup> WÜNSCHE, STEINHART 2010, p. 39, n° 18.

<sup>87</sup> Voir SENA CHIESA 1966, p. 408, n° 1469, pl. LXXIV. PANOFKA 1851, p. 429, n° 52, pl. II/3. WÜNSCHE, STEINHART 2010, p. 37, n° 14. GUIRAUD 1996, p. 42, fig. 19.

les couleurs des pâtes rubanées s'éloignent progressivement de la réalité pour obtenir en définitive des bandes blanches et bleues sur fond vert<sup>88</sup>. À l'époque d'Auguste, la plupart des pâtes de verre imitent le nicolo avec des tonalités bleu clair et marine. Mais après une période de désintérêt, la véritable production en série s'amorce à l'aube du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. Elle se caractérise par une baisse de la qualité de confection que traduisent des types peu lisibles et une texture granuleuse couverte de trous d'air. Cette mode durera à peine un siècle avant de laisser place à de simples ornements globulaires sans motif iconographique.

#### 1.4. MOYENS DE DATATION DES PIERRES GRAVÉES ET ÉLÉMENTS DE COMPARAISON

Un des éléments à considérer dans la portée d'une recherche sur les inscriptions réside dans la potentialité d'apporter, entre autres, des indices qui confirment – ou réfutent – la datation d'une pierre. Mais avant d'en venir à la fonction de l'épigraphie comme calibrage chronologique, il est nécessaire de souligner qu'il existe divers autres moyens de dater les gemmes.

##### 1.4.1. FACTEURS ENDOGÈNES ET EXOGÈNES

§1. La diffusion, pendant l'Antiquité classique, de pierres gravées faites sur quasiment les mêmes modèles stylistiques et thématiques selon les étapes de progression des modes (et selon la conformation des pierres) ne permet pas l'élaboration d'un système chronologique sûr. Mais la quantité considérable d'intailles retrouvées permet d'enrichir les listes de comparaisons et de mieux circonscrire les datations potentielles : en effet, plus la masse de matériel est importante, plus les chances sont élevées que certaines pierres qui la composent aient été retrouvées dans un contexte archéologique défini. Les fouilles représentent donc une circonstance particulière propice à la collecte d'éléments chronologiques utilisables pour une datation. Mais les dates ne sont pas toujours très précises, car la pierre provenir d'un site dont seule la durée d'activité est connue, sans *terminus* assuré. En revanche, la découverte en stratigraphie peut se révéler très utile, tout autant que des incidents ponctuels dont on peut retrancher la date. À grande échelle, une catastrophe comme l'éruption du Vésuve (79 apr. J.-C.) et, dans une mesure plus restreinte, l'incendie d'une maison, sont des éléments « historiques » dont l'incidence est de sceller un *terminus ante quem* utilisable pour dater les matériels détruits (dont les pierres peuvent constituer un élément). Des espaces scellés ou confinés comme les tombes et surtout les trésors sont des contextes intéressants : ils ont eu vocation à stocker des biens thésaurisés comme des monnaies, ces dernières étant susceptibles de dater la limite et la période de constitution du dépôt. Les bijoux dans lesquels sont serties les intailles sont aussi utiles pour dater les pierres : leur forme et leur style sont plus simples à cataloguer. Mais ils définissent en fait moins des dates précises que des points de repère chronologique assez large. Toutefois, à l'instar des pierres qui peuvent se transmettre d'une génération à l'autre en demeurant dans le patrimoine familial, un bijou peut avoir servi de support à plusieurs gemmes, et conséquemment ne pas être pertinent pour la datation. Les bagues sont les montures les plus couramment employées<sup>89</sup>, mais par contre il y a très peu de bracelets ornés d'intailles et il ne reste qu'assez peu de pierres gravées utilisées comme pendentifs et encore moins comme ornements de fibule. Selon H. Guiraud<sup>90</sup>, on peut trouver dans la Gaule romaine des pierres serties dans des bracelets mais seulement à partir du III<sup>ème</sup> siècle de notre ère lorsque ces derniers sont munis de fermoirs. Quant aux fibules, jusqu'au IV<sup>ème</sup> siècle après J.-C., elles sont pour la plupart en bronze et les plus originales ornées d'incrustations d'émail ou de filets d'argent. En ce qui concerne les pendants d'oreille, les gemmes n'en sont pas l'ornement type : on y voit plus habituellement des perles et des pierres non gravées comme des émeraudes ou des grenats.

---

<sup>88</sup> Voir *ibid.*, p. 46, n° 26.

<sup>89</sup> Voir GUIRAUD 1988, pp. 77-81 (annexe), pl. LXV-LXVIII. MARSHALL 1907. HENKEL 1913.

<sup>90</sup> Voir GUIRAUD 1996, p. 94.

§2. À ces éléments de datation que l'on peut qualifier d'extérieurs (ou exogènes) s'ajoutent des paramètres intrinsèques à la gemme : mais, à l'instar de l'étude des couches stratigraphiques ou de la typologie des bijoux, qui permet de fixer des repères chronologiques, l'analyse de la forme des pierres (plates ou bombées) n'apporte qu'une tendance, voire une estimation assez vague de l'âge de la pièce étudiée. Cela d'autant plus que pour certains matériaux, le façonnage demeure immuable : dans le cas des pierres gravées translucides (prase, améthyste), la gemme est toujours assez bombée pour permettre le jeu de la lumière à travers l'intaille. L'iconographie, le motif représenté peut aussi être d'un certain secours. Par exemple, comme les pâtes de verre sont souvent des copies d'originaux en matière fine, il suffit que l'original soit calibré dans le temps pour définir ce dernier en tant que *terminus post quem* applicable aux pierres gravées de la série en verre. Un motif peut aussi se dater par lui-même : nonobstant les effigies des empereurs romains ou des dynastes hellénistiques, on peut citer les portraits anonymes qui présentent, par exemple, des coiffures connues par les images impériales frappées sur les monnaies ou des bustes inconnus sculptés sur des stèles funéraires datées par des inscriptions<sup>91</sup>. Certaines figures de personnifications peuvent consister intrinsèquement, de par leur thème même, en des bornes chronologiques : la figure de la *Fides Publica*, par exemple, connut un essor à partir du moment où le type monétaire fut créé par l'empereur Vespasien en 71 apr. J.-C. (*terminus post quem*). Mais les pierres gravées ne sont pas seulement des objets que l'on peut étudier sur le plan formel : la nature du matériau, le type de gravure ou – et c'est un des points que ce travail va tâcher d'exploiter – la technique de l'inscription peuvent servir à déterminer la fourchette chronologique de confection de l'intaille. Cependant, le meilleur parallèle que l'on puisse définir pour la glyptique, tant au point de vue de la standardisation iconographique qu'à celui de la contingence matérielle du volume du support, demeure la monnaie. Il existe en effet une interconnexion – voire une interdépendance – entre la glyptique et la numismatique, et cela de tous temps : la technique et la thématique étaient alternativement copiés sur l'une à partir de l'autre. Et même si les correspondances entre l'iconographie de la glyptique et les thèmes utilisés sur la céramique, la vaisselle de métal et les peintures sont nombreuses, ce sont évidemment les monnaies qui, du fait de leurs dimensions, se révèlent les plus proches des pierres gravées. Les rapprochements se vérifient dans tous les domaines, tant au point de vue du style que du répertoire, mais sans que l'on puisse savoir ce qui, de la monnaie ou de l'intaille, a servi de modèle<sup>92</sup>. Il est d'ailleurs fort probable que l'artisan-graveur ait aussi opéré dans la confection des coins monétaires<sup>93</sup>, ce prédicat pouvant servir de base à une investigation visant à établir des parallèles entre les inscriptions des pierres gravées et les légendes monétaires (ou les marques d'atelier) – voir n° 13 ci-dessous. Mais l'aspect primordial de la numismatique en tant que parallèle est, d'une part, le matériel de comparaison qu'il y a à disposition – cela dû à la quantité de monnaies émises et sur lesquelles les motifs figurés sont variés – et d'autre part le fait que la miniaturisation des types y a déjà été effectuée, ce qui fait des pièces de monnaie des modèles accessibles, et sur lesquels on trouve les mêmes exigences de simplification que sur les pierres gravées. Comme certains thèmes de la statuaire antique grecque se retrouvent sur les intailles<sup>94</sup>, on peut conjecturer que les monnaies ont pu servir de relais entre le modèle sculpté et les pierres gravées ou tout au moins supposer que la création monétaire a lancé la vogue du motif en glyptique.

---

<sup>91</sup> C'est en partant de ce prédicat de la potentialité de parallèles possibles entre, d'une part, la glyptique et, d'autre part, la numismatique et l'épigraphie que mon travail de recherche va se développer.

<sup>92</sup> Voir VOLLENWEIDER 1966, p. 17, et FURTWÄNGLER 1900, III, pp. 277-278 ; 289-290.

<sup>93</sup> Voir DE CALLATAÏ 1997, pp. 144-147 : l'auteur estime, en lien avec les portraits grecs sur pierre gravée, que "*si les noms gravés sur les gemmes sont souvent ceux des artistes, ce n'est pratiquement jamais le cas, en dehors de la Sicile et de l'Italie du Sud, pour les monnaies [grecques]*" (p. 144).

<sup>94</sup> Voir HORSTER 1970, et AUBRY 2014a, pp. 87-92.

Mais iconographiquement, la mise en parallèle du matériel numismatique et des gemmes ne peut servir que dans quelques cas adaptés : elle permet avant tout de dater de manière précise la fabrication des intailles d'un certain type uniquement<sup>95</sup>.

#### 1.4.2. INSCRIPTIONS

§1. L'analyse des inscriptions sur pierres gravées n'a pas la prétention de dater toutes les intailles ornées d'une légende. Pourtant, à l'instar des parallèles avec les monnaies et les contextes de fouilles, la dimension épigraphique des gemmes ne peut calibrer la chronologie que dans des cas adaptés, et souvent en combinaison avec certains des facteurs exogènes ou endogènes présentés ci-avant – dans l'éventualité où elle ne les contredit pas. Ainsi, par l'apport des inscriptions au domaine de la datation des gemmes, on arrive à des résultats intéressants.

En rapport avec un contexte de fouilles, on peut s'intéresser spécifiquement à quelques pierres d'Aquilée, cité du nord de l'Adriatique dont l'intérêt provient du fait qu'on y a mis au jour, depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle, plus de 7'000 intailles et camées en zone stratigraphiée provenant exclusivement de l'aire archéologique urbaine et suburbaine de la *colonia latina*. Il est donc intéressant, lorsque on trouve une gemme, de pouvoir établir des liens, d'une part, avec l'onomastique locale et, d'autre part, avec les données issues des prospections archéologiques. Dans le premier cas, on peut citer quelques pierres dont on trouve des échos dans les répertoires épigraphiques locaux :

1. SENA CHIESA 1966, p. 132, n° 149, pl. VIII [Pl. B, fig. 7] : sur une sardoine apparaît une représentation d'Athéna avec, dans le quadrant inférieur droit, l'inscription **ATTI** (rétrograde) qui reprend un gentilice (*Attius*) attesté à plusieurs reprises à Aquilée entre le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (*INSCRAQ*, n° 47) et le II<sup>ème</sup> apr. J.-C. (*INSCRAQ*, n°s 2252 ; 2765). Ce qui nous placerait dans une fourchette chronologique de quasiment trois siècles si la pierre n'était stylistiquement datable du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.
2. CILIBERTO, GIOVANNINI 2008, p. 154, n° 39 ; 161 ; 163, n. 24-26 = *AGW* III, p. 142, n° 2161, pl. 82 : on peut citer également un nicolo de la collection du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, portant la mention **LINI** en écriture spéculaire – sous-entendant « (Sceau) de *Linus* » – et attribué à un atelier d'Aquilée de l'époque tardo-républicaine. L'intérêt de cette pierre réside avant tout dans la récurrence peu élevée de cet élément onomastique dans le nord de l'Italie. On y trouve cependant une correspondance dans le *corpus* épigraphique d'Aquilée, provenant d'un bloc mutilé du baptistère de San Stefano dans le quadrant suburbain nord-ouest de la cité où s'élevait au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. le temple de la *Bona Dea*<sup>96</sup>. L'inscription lapidaire **SEXTIA | LINI•TR̄ | [D]E•LIB•AVG**, *Sextia, Lini tr(i)erarchi [d]e lib(urna) Aug(usta)*, fait référence à un certain *Linus*, dont *Sextia* serait l'épouse déclarée. Si dans les recueils d'inscriptions<sup>97</sup> *Linus* est considéré comme un *cognomen* attesté à partir de la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. jusqu'au siècle suivant, "la charge de triérarque qu'il occupe dans notre cas induit plutôt à voir en lui le simplex nomen d'un pérégrin de l'époque augustéenne"<sup>98</sup>. Le recentrage à l'époque julio-claudienne est toutefois validé par l'utilisation de la mention *liburna Augusta* : il s'agit en effet d'un type d'embarcation mis en service peu après la moitié du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.<sup>99</sup>

§2. Parallèlement, les contextes de fouilles nous renseignent aussi pour la datation relative des gemmes mises au jour, à cela près que l'on ne peut obtenir que des *termini ante quem* du fait de la durée de vie d'une pierre gravée. Ainsi, à titre d'exemples, en est-il de quatre cas portant inscription, l'un d'Aquilée sur pâte de verre, et les trois autres de Rhénanie, de Kertch (Pont-Euxin) et d'Ancona (Marche, Italie) sur des anneaux métalliques :

<sup>95</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, III, p. 277. L'auteur avait réussi à dater et à trouver la provenance probable de gemmes romaines d'un même motif en les comparant avec des types monétaires.

<sup>96</sup> *INSCRAQ*, II, pp. 958-959, n° 2821 (= *CIL* V, n° 1048).

<sup>97</sup> Voir *OPEL* III, p. 28, « *Linus* ».

<sup>98</sup> Voir CILIBERTO, GIOVANNINI 2008, p. 161 ; 163, n. 26.

<sup>99</sup> Voir BUCHI 2003, pp. 194-195, n. 144.

3. FONTANA, PROVENZALE 2003, pp. 167-175, figg. 9-11 : la pâte de verre aquiléenne, portant l'inscription fragmentaire **VIM[-]** au-dessus d'un corbeau [**Pl. 2, fig. 9**] – associée à une calcédoine anépigraphie figurant un masque de silène – fut découverte lors des fouilles de 2002-2003 dans les quartiers Nord d'Aquilée (Via Bolivia). Issues du remblai de rehaussement d'une chaussée à l'époque tardive (V<sup>ème</sup>-VI<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), elles se trouvaient toutefois dans une couche qui renfermait du matériel de la fin de la République et du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. ainsi que de la sigillée africaine. Aussi, si l'unité stratigraphique ne nous renseigne que très peu sur une datation, l'homogénéité du matériel mis au jour dans la poche nous rapproche du style de gravure des deux intailles : à savoir entre la fin du I<sup>er</sup> s. av. et le courant du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. (période à laquelle la production de ce type de pâtes de verre est notamment importante). Il existe d'ailleurs deux autres gemmes en verre d'une iconographie similaire et portant inscription – l'une [**C**]YNT également mutilée – que l'on peut rattacher à la même période<sup>100</sup>.
4. RICHTER 1968, p. 124, n° 486, ill. 486. MICHELI 2012, p. 49, n° cat. A.LI.1 [**Pl. M, fig. 92**] : anneau de bronze, de section lamellaire, portant l'inscription **ΛVII, ave**, trouvé à Heidenburg bei Kreimbach<sup>101</sup>. Les trouvailles du site lui-même datent des III<sup>ème</sup> et IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (*terminus ante quem*), mais la technique de gravure de l'inscription en pointillé ainsi que les lettres « E », sous forme d'un double « II », et « A », sans barre horizontale, nous ramène plutôt vers la fin du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. L'écriture pointillée apparaît cependant bien plus tôt sur les anneaux métalliques : déjà à l'orée du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., sur les bijoux de tradition hellénistique, les noms et formules sont incisés en pointillé sur les chatons en amande. En témoignent notamment deux anneaux en or, l'un issu d'une tombe d'enfant de Kerch datable de la fin du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., conservé à l'*Ashmolean Museum* d'Oxford et portant la légende à connotation funéraire **ΑΥΛΕΙΝΗΣ | ΠΝΕΥΜΑ** (type G), *Αύλεινης πνεῦμα*, « L'âme d'Auleinê<sup>102</sup> », l'autre provenant de la tombe LI, lieu-dit *Baluardo del Cardeto, Via Benvenuto Stracca 57* à Ancona (II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) et portant le nom d'origine illyrique de sa propriétaire, **ΤΕΡΣΕΝΑ**. Quant aux inscriptions latines, déjà au I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. apparaît ce style de gravure, comme en témoigne une autre bague en or de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford portant la consécration **FAVS**, « Faveur »<sup>103</sup> (la salutation **ΛVII, elle**, remonte stylistiquement, par l'adjonction à l'écriture pointillée du particularisme graphique du « A » et du « E » de *ave*, à la fin du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. – voir n° 378 ci-dessous).

§3. Dans certains cas, on peut analyser la cohésion interne de la gemme en confrontant le thème iconographique gravé avec l'inscription qui l'accompagne. Mais cette dernière est susceptible d'induire en erreur si l'on manque d'attention :

5. VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 82, pl. 142/1-2; II, p. 200 [**Pl. 2, fig. 10**] : cornaline représentant Octavien muni d'une légende de part et d'autre du buste : **AEG | IP, Aeg(ypti) I(m)p(erator)**. La pierre, stylistiquement, date des alentours de 44-43 av. J.-C. grâce à la mise en parallèle avec les monnaies. Cependant, Octavien ne put pas être salué *imperator* après sa victoire en Égypte avant 30 av. J.-C. : **AEG IP** – et non pas **IMP**, erreur épigraphique significative pour n'importe quelle personne versée dans les abréviations latines – est donc sans doute un ajout tardif.
6. SPIER 2007, p. 131, n° 719 ; 133 ; pl. 102 [**Pl. 2, fig. 11**] : l'empereur Néron (Νέρων), représenté en Hélios, conduit un quadriges de face sur une calcédoine gravée en camée à deux couches<sup>104</sup>. Dans le registre supérieur, l'inscription **ΝΕΡΩΝ (sic) Α(Υ)ΓΟ-ΥΤΕ** le définit par le

<sup>100</sup> AGDS IV, pp. 243-244, n° 1277 ; 1280, pl. 175.

<sup>101</sup> HENKEL 1913, p. 77, n° 761, pl. XXXI. Voir également PFAHL 2012 (*ILGIL*), p. 160, n° cat. 141-142, pl. 12.

<sup>102</sup> Voir LGPN IV, p. 59, « Αύλεινη » : autojustification d'une telle appellation, le LGPN se référant à la seule occurrence de cet ὄνομα, à savoir l'anneau en or du catalogue de G.M.A. Richter !

<sup>103</sup> HENIG, MCGREGOR 2004, p. 74, n° cat. 6.4, ill. 6.4.

<sup>104</sup> Voir MEGOW 2011, pp. 174-175, fig. 6.

titre de « Néron Auguste ». Il semblerait difficile de reconnaître ce personnage en Néron sur un camée datable stylistiquement du tournant du V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. à la composition quelque peu hagiographique, voire ostentatoire, si on ne trouvait un style et une iconographie similaires sur les médaillons contorniates<sup>105</sup> de la même époque et sur lesquels le personnage de l'empereur apparaît. En effet, selon E. Babelon<sup>106</sup>, "[c]e camée, destiné à être porté au cou, comme une médaille talismanique, a été exécuté longtemps après la mort de Néron ; son style le place au V<sup>e</sup> siècle environ, à l'époque où la mémoire de Néron était honorée comme organisateur ou restaurateur des jeux du cirque".

§4. De même, les parentés stylistiques ou les singularismes épigraphiques avec une autre pierre gravée peuvent autoriser à tenter un calibrage chronologique si le support de comparaison est pertinent. On peut donc s'attacher autant à l'aspect général de la pierre (contour, style, façonnage) qu'à la forme de certaines lettres, au traitement du motif iconographique ou à la disposition de l'inscription par rapport au registre figuré.

7. DEMBSKI 2005, p. 164, n° cat. 1139, pl. 117 [Pl. 68, fig. 465] : les pierres à facettes (variation en relief des pierres polygonales ressemblant, pour certaines, à des pyramides tronquées) sont habituellement datables à partir du milieu du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. Aussi, dans le cas d'une cornaline de Carnuntum, portant la légende **S|VA|VI|S | VE|NI** (*sic*), *suavis veni*, « Viens, (ma) douce ! », et dont la datation n'est pas assurée, il semble avisé tout du moins de lui appliquer un *terminus post quem* comparable aux pierres de la même catégorie<sup>107</sup>. Il existe cependant quelques auteurs, dont M. Maaskant-Kleibrink, qui font remonter cette tradition à l'aube du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.<sup>108</sup>

Le style inhérent au traitement du registre figuré est également d'une importance certaine.

8. BOUSSAC 1988, pp. 324-325, fig. 32 [Pl. 2, fig. 12] : à titre d'exemple, on peut mentionner la représentation d'une tête de jeune homme adjointe à l'inscription **HEI** (pour le gentilice *Heius*) sur une crétule délienne (empreinte d'un sceau privé). Or, le traitement de la chevelure n'est pas sans rappeler les portraits républicains de la fin du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.<sup>109</sup>, cela d'autant plus que la similitude s'étend également à la configuration de l'inscription et à la taille des lettres d'une sardoine du même groupe (buste de jeune homme avec la mention de ses *duo nomina*, **N•CLAV, N. Clau(dius)** [Pl. 2, fig. 13], les lettres – comme à Délos – ayant des extrémités globulaires)<sup>110</sup>.

Comme c'est souvent le cas dans les catalogues et les synthèses anciennes qui ne fournissent que les données techniques des intailles et camées (matériau, forme, motif, inscription), au demeurant avec des illustrations de piètre qualité (ou des gravures idéalisées ou trahissant le rendu réel de l'artefact), la datation manque. Fort heureusement, dans le cas de restitutions fidèles des légendes, la forme des lettres et les altérations phonétiques – **AVII** (*sic*) pour la salutation *ave* sur un anneau en bronze par exemple (voir n° 4 ci-dessus) – peuvent se révéler des indices de datation assez précis.

9. SEYRIG 1968, pp. 284-285, fig. 2 = DELATTE, DERCHAIN 1964, p. 191, n° 254 : tel est le cas d'un jaspe rouge de la collection Herbert Cahn<sup>111</sup> sur lequel la représentation de Némésis et Hécate

<sup>105</sup> Voir ALFÖLDI 1976-1990, I, p. 112, pl. 250/2.

<sup>106</sup> Voir BABELON 1897, p. 149-150, n° 287, pl. XXXII.

<sup>107</sup> HENIG 2007, pp. 181-182, n° 744-746, pl. LIII (III<sup>ème</sup> s., voire tournant du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). WALTERS 1926, p. 263, n° 2688, fig. 65 (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>108</sup> Voir MAASKANT-KLEIBRINK 1986, pp. 50-51, n° 103 : nicolo avec inscription **S|I V|IS | V|IV|AM** ("*Nicolos and their Imitations in the Classicising Style. 1st-2nd century A.D.*").

<sup>109</sup> Voir VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pp. 10-11, pl. 11.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 11, n° 11, pl. 11. Une copie de cette pierre existe à Würzburg (ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 93, n° 138, pl. 29). Voir n° 248 ci-dessous [Pl. 30, fig. 198].

<sup>111</sup> Catalogue de vente : *Geschnittene Steine der Antike*, Sonderliste K, Münzen und Medaillen A.G., Bâle, décembre 1968, p. 61, n° cat. 146 ; 59, n° 146.

est combinée à une dédicace (composition idéographique<sup>112</sup>), vraisemblablement introduite par un verbe sous-entendu gouvernant l'accusatif (selon H. Seyrig), **KAI TON K|YPION HM|ION | OY** (*sic*), joint à **PANON** sur le biseau de la gemme, à savoir "ὀρκίζω (Ἐκάτην καὶ Νέμεσιν) καὶ τὸν κύριον ἡμῶν Οὐρανόν", « (Je prête serment aux noms) [d'Hécate, de Némésis] et de notre Seigneur le Ciel ». Or, dans notre cas, le « O » est de la forme carrée caractéristique des inscriptions de la fin du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. comme on en trouve sur les amulettes et les pierres païennes de la même période<sup>113</sup>. Quant à la problématique des formes de lettres amorcées avec la salutation **AVII** (voir n° 4 ci-dessus), nous y reviendrons au point 2.3.3.1. de la Partie I.

La parenté stylistique, autant qu'épigraphique, a ainsi son importance.

10. FURTWÄNGLER 1896, p. 300, n° 8189, pl. 59 = PANOFKA 1851, p. 397, n° 12, pl. I/12. WALTERS 1926, p. 190, n° 1770 [Pl. B, fig. 8] : à titre de parallèle, il existe un certain nombre de représentations sur intailles (à ma connaissance, une douzaine environ) dont la composition d'ensemble (motif et inscription) est relativement similaire : sur la surface plane est gravé une divinité ou une personnification (Diane, Mercure, Déméter, Athéna, Apollon, Mars, *Fides* et *Bonus Eventus*), debout de profil, et à côté de laquelle (dans son dos le plus souvent) une inscription en trois lettres apparaît (les *tria nomina* du possesseur ou un *nomen* abrégé). On peut mentionner **F A F** sur un nicolo du *British Museum* (voir n° 450 ci-dessous) [Pl. 72, figg. 493-494] ou **C V F** sur une agate des *Staatliche Museen* de Berlin, dans les deux cas en marge d'une figure de *Bonus Eventus*. Cette série d'intailles paraît donc homogène et datable entre la deuxième moitié du I<sup>er</sup> s. et la moitié du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.<sup>114</sup> L'inscription sur un cas litigieux, daté stylistiquement du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., paraît être un ajout tardif<sup>115</sup> ; de même, dans deux autres cas de la première moitié du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., les personnages sont assis et non debout<sup>116</sup>. Il est donc relativement aisé, dans le cas où les pierres ne sont pas datées (à l'exemple de l'agate de Berlin et de l'onix de Londres), de les englober dans cette fourchette chronologique. Il est même loisible de les faire remonter à la fin du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., étant donné qu'autant à Londres qu'à Berlin, il s'agit de deux représentations de *Boni Eventus* faisant une libation dont les parallèles exacts (les inscriptions se trouvent également dans le dos de la personnification) ont été confectionnés à cette période, à l'exemple d'un nicolo du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne incisé des initiales **T L C** reprenant vraisemblablement les *tria nomina* *T(---) L(---) C(---)* [Pl. 3, fig. 14]<sup>117</sup>. Un dernier cas, datant du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. et d'un style davantage schématique<sup>118</sup>, atteste que cette composition a encore perduré au-delà de la fourchette chronologique proposée.

§5. Rétrospectivement, les exemples que j'ai cités jusqu'à présent nécessitent que des facteurs combinés soient réunis pour qu'un indice chronologique puisse être proposé. Or, pour aborder le nœud du problème, et en terminer avec les moyens de dater les pierres gravées, il est nécessaire de démontrer que, dans certains cas, l'inscription elle-même et le registre figuré forment un tout. Étant interdépendant l'un de l'autre, ils peuvent déterminer une condition suffisante au calibrage chronologique de la pierre sur laquelle ils sont gravés. Or donc le motif global peut définir, selon sa

<sup>112</sup> Pour ces compositions idéographiques incluant un ou plusieurs logogrammes (comme sur l'intaille Cahn) : voir n°s 198 et 223 ci-dessous, et point 2.1.2. de la Partie I, §2.

<sup>113</sup> RICHTER 1956, p. 64, n° 251, pl. XXXVII (IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.); 341, n° 342, pl. XLV. MICHEL 2001, pp. 169-170, n° 275, pl. 40 ; 252-253, n° 399, pl. 58.

<sup>114</sup> AGDS I, 3, p. 65, n° 2503, pl. 229 (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. / Déméter). AGDS III, Kassel, p. 201, n° 26, pl. 90 (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. / Diane). AGDS IV, Hannover, p. 156, n° 766, pl. 99 (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. / Diane) – voir n° 453 ci-dessous ; 282-283, n° 1534, pl. 205 (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. / Déméter). WEISS 2007, pp. 181-182, n° 195, pl. 28 (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. / *Fides*).

<sup>115</sup> AGDS IV, Hannover, p. 160, n° 785, pl. 101.

<sup>116</sup> AGDS III, Kassel, p. 212, n° 66, pl. 93 (1<sup>ère</sup> moitié du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. / Mercure). AGDS IV, Hannover, p. 156, n° 764, pl. 99 (1<sup>ère</sup> moitié du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. / Apollon).

<sup>117</sup> DEONNA 1925, p. 30, n° 17, pl. 4. AGWI, p. 145, n° 457, pl. 76.

<sup>118</sup> AGDS I, 3, p. 62, n° 2478, pl. 226.

teneur, trois moyens d'ancrer la confection de la pierre gravée ou, à tout le moins, le sien propre dans le temps : il peut déterminer un simple *terminus ante* ou *post quem*, une fourchette chronologique, et même, dans certains cas extrêmement rares, une datation ferme quasiment à l'année près. Pour chaque éventualité, il existe de nombreux exemples que je vais tenter d'exemplifier dès à présent en suivant une progression qui m'amènera à être de plus en plus précis dans le calibrage chronologique. Tout d'abord, à l'instar des éléments de datation résultant d'une mise au jour dans un contexte stratigraphié, l'inscription et le thème iconographique traités peuvent définir un *terminus*, une date-butoir qui fixe l'antériorité ou la postériorité d'un événement par rapport à eux deux et à partir duquel le moment de la confection – ou de l'utilisation sigillaire – peut être estimé.

§6. *TERMINI ANTE QUEM* : pour exemplifier la problématique, le recours aux empreintes de sceaux (privés ou publics) ou aux crédules de Délos semblerait logique : non seulement on peut arrêter le moment de leur ultime utilisation à 69 av. J.-C. (*terminus ante quem* lorsque la « Maison des Sceaux » du quartier de la Skardana a brûlé, scellant le corpus dans le temps), mais corrélativement, si ces dernières sont antérieures à cette borne chronologique, elles conservent la particularité d'avoir, dans certains cas, une échéance pour leur utilisation (à l'instar des monnaies impériales ou hellénistiques qui cessent de circuler à partir du moment où le personnage dont l'effigie est frappée sur le flan a fini de régner). Il est donc nécessaire, pour étudier ce genre d'artefact, d'avoir connaissance du contexte historique général de la période que l'on étudie.

11. BOUSSAC 1992, pp. 44-45, n° cat. Απ 148, pl. 10 [Pl. 17, fig. 109] : prenons en exemple un sceau privé sur crédule dont on peut circonscrire la confection (pour autant qu'il ait existé et qu'il ne se soit pas agi d'une matrice) durant la période de la Seconde domination athénienne<sup>119</sup> sur l'île de Délos. Le motif iconographique met en scène Apollon assis à la proue d'un navire et sur le *proembolon* de laquelle se présente une inscription qui semble se déchiffrer par **ΔΑΖ[Ο]Υ**, « (Sceau de) *Dazos* ». L'aspect intéressant de la composition réside dans le fait que ce nom est illyrien et que le motif se retrouve comme type monétaire sur quelque tétradrachmes d'argent macédoniens, sans doute de la dynastie antigonide<sup>120</sup>. Et c'est bien là que le bât blesse puisque si un Illyrien a un tampon d'inspiration macédonienne, cela veut peut-être dire que sa patrie d'origine est encore sous le joug des rois de Macédoine. On peut donc légitimement fixer un *terminus ante quem* aux alentours de 168 av. J.-C. pour l'utilisation de ce sceau privé, période jusqu'à laquelle la partie orientale de l'Illyrie était encore occupée. Il s'avère donc vraisemblable d'estimer que ce cachet date de l'époque antérieure au retour de l'île sous giron athénien en 167 av. J.-C., étant donné que le *terminus ante quem* probable se situe juste avant la transition.
12. COLLINGWOOD, WRIGHT 1990, pp. 92-93, n°s 2411.34-36, pl. VII, fig. D : sur trois autres empreintes de sceau en plomb, de Bretagne celles-ci, figure la représentation d'un taureau et de l'inscription **PBI** au-dessus de l'animal. Or ces initiales et le motif définissent le cachet officiel de la province de Bretagne Inférieure – (*sigillum p(rovinciae) B(ritanniae) I(nferioris)*). Le premier sceau lui-même peut être daté durant la période d'occupation du site où il fut trouvé (camp fortifié de Walton Castle, Suffolk), à savoir approximativement entre 276 et 285 apr. J.-C. Mais les deux autres, provenant respectivement d'*Eboracum* (York) et de *Vinovia* (Binchester), ne peuvent être calibrés chronologiquement de manière aussi précise. C'est pourquoi on ne peut leur appliquer qu'un *terminus ante quem* à l'année 314 apr. J.-C., date à laquelle la *Britannia Inferior* cesse d'exister après la réorganisation des provinces de Bretagne.

<sup>119</sup> Voir BOUSSAC 1992, p. xii ; 12. La fourchette chronologique s'étend de 166 av. J.-C. (institution de la charge d'épimélète à Délos) à 69 av. J.-C. (date de la destruction de la Maison de Skardana). Période de la Seconde domination athénienne sur Délos.

<sup>120</sup> Voir LIMC II, « Apollon », 1, p. 196, n° 57 ; 2, p. 187 : tétradrachme d'attribution incertaine – d'après M.-F. Boussac – sans doute frappé sous le règne d'Antigone III Doson, vers 227-221 av. J.-C.

§7. *TERMINI POST QUEM* : les intailles y sont davantage représentées (bien qu'une empreinte de sceau et deux anneaux en or soient encore étudiés), car c'est la date de leur confection qui est susceptible d'être déterminée, et non la limite temporelle de leur utilisation. Encore une fois, dans la majorité des cas, le registre figuré doit être intimement combiné avec la légende qui l'accompagne, et les deux éléments analysés comme une entité à part entière (pour autant qu'il ne s'agisse pas d'un ajout épigraphique postérieur). Le recours aux monnaies est également très utile, soit comme parallèle chronologique, soit comme élément constitutif du registre figuré (voir n° 220 ci-dessous).

13. BOUSSAC 1992, p. 14, n° cat. SP 15, pl. 2 [Pl. 29, fig. 194]. SPIER 1992, p. 38, n° 63 [Pl. 88, fig. 600] : bien qu'il puisse se heurter à des considérations d'ordre stylistique, la mention d'un ethnique – dans une configuration identique à celle des sceaux publics et des frappes monétaires – permet de circonscrire un *terminus post quem*. Tel est le cas d'un sceau de la cité d'Éphèse au type de l'Artémis poliade mis au jour à Délos ; les lettres **E** et **Φ** de chaque côté de la divinité confirme cette allégeance. Certains détails du style témoignent d'une ressemblance étroite entre l'iconographie du cachet et le type monétaire des statères d'or d'Éphèse depuis la création de la province romaine d'Asie en 134/3 av. J.-C. Toutefois, cette datation est sujette à caution et pourrait même remonter à la fin du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., lorsque la cité ionienne était sous domination ptolémaïque (244-197 av. J.-C.), lorsqu'on compare le traitement du motif avec les frappes d'argent de la cité à l'époque attalide<sup>121</sup>. Iconographiquement, le sceau définit conséquemment un *terminus post quem* qui demeure encore « savonneux ». Celui-ci est toutefois mieux circonscrit, même s'il se heurte à nouveau à des considérations d'ordre stylistique, sur un anneau en or du *Paul J. Getty* de Malibu figurant le même ethnique, **E / Φ** (pour Ἐφεσίω<sup>122</sup>) de part et d'autre du motif de l'abeille directement inspiré du type monétaire de droit des V<sup>ème</sup> et IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. [Pl. 88, fig. 600<sup>bis</sup>]<sup>123</sup>. Cependant, la forme du chaton de la bague, plutôt arrondi, ainsi que la technique de gravure, qui diffèrent de la configuration générale des bagues hellénistiques du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. dont serait issu l'anneau, imposent de repousser la date de sa confection vraisemblablement au III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (selon J. Spier, qui s'accorde sur ce point avec K. Schefold, lequel avait déjà répertorié un autre exemplaire identique)<sup>124</sup>. Le *terminus post quem* est paradoxalement davantage définissable dans le cas d'une pâte de verre issue d'une vente aux enchères (collection privée) [Pl. V, figg. 155a-b] est sur laquelle le type d'un Génie tenant une patère et une corne d'abondance (*cornucopia*) est directement moulé à partir d'un *follis* frappé à Alexandrie par *Domitius Domitianus* au nom des Tétrarques (*t.p.q.* 296-297 apr. J.-C.) [Pl. V, fig. 156] ; outre le type monétaire du revers, une partie de la légende est lisible, notamment l'atelier (**ALE** pour *Alexandria*) ainsi que l'officine (**B**)<sup>125</sup> (voir également n° 220 ci-dessous).

Mais venons-en à présent aux gemmes :

14. AGDS II, 1, pp. 197-198, n° 561, pl. 96 [Pl. 3, fig. 15] : sur la périphérie d'une intaille en cristal de roche se présente une inscription fragmentaire – dont certaines parties ont été restituées sur la monture en or moderne (*en souligné*) – qui se comprend comme un vœu de Nouvel-An adressé à l'empereur Commode (étrenne), **FELICI IMPERATORI ANNVM NOVVM FA[VS]TVM FELICEM**, « À (notre) bien-aimé empereur, une bonne et heureuse année ! » Dans le champ se présente notamment une feuille de laurier, une figue et un phallus (une datte selon L. Chrzanovski)<sup>126</sup>. Mais l'élément intéressant demeure la représentation de trois

<sup>121</sup> Voir JENKINS 1987.

<sup>122</sup> Voir BOUSSAC 1988, p. 316, n. 30.

<sup>123</sup> Voir KRAAY, HIRMER 1966, pp. 356-357, n°s 599-600, pl. 179 : respectivement didrachme (420-400 av. J.-C.) et tétradrachme (375-300 av. J.-C.).

<sup>124</sup> Voir SCHEFOLD 1960, p. 318, n° 608 : "Fingerring, auf der Platte graviert. Beine zwischen E-Φ (Ephesos). 3. Jahrhundert, entspricht den Münzbildern von Ephesos. Sammlung M. Hauck, Frankfurt a.M.".

<sup>125</sup> Voir RIC IV, Alexandria, p. 663, n° 20, pl. 16/20, et SEAR 2000-2014, IV, p. 128, n° 12980.

<sup>126</sup> Voir CHRZANOVSKI 2005, p. 81.

pièces de monnaie ; ce sont ces dernières qui principalement, au-delà du style de gravure, permettent de poser un *terminus post quem* précis pour la confection de cette gemme. La première de ces monnaies représente le buste de l'empereur Commode avec la légende monétaire **M COMM•ANT P F II** ; la seconde, une Victoire avec couronne et palme (qui sont ses attributs usuels) et la légende **VICTO** ; et la troisième avec l'image d'un temple tétrastyle à l'intérieur duquel se trouve la statue d'une divinité tenant un sceptre ou s'appuyant sur une lance (Mars ?). La légende **M COMM•ANT P F II, M(arcus) Comm(odius) Ant(onius) p(ius) f(elix) (iterum)** indique la titulature de Commode au moment où fut gravé le motif sur la gemme. Et comme ce dernier reçut le titre de *Pius* en 183 apr. J.-C. et qu'il fut acclamé en tant que *Felix* en 185 après J.-C., on peut placer un *terminus post quem* pour la confection de cette intaille à partir de l'année suivante, 186 apr. J.-C., étant donné que la légende monétaire fait mention de sa seconde salutation [II] en tant que *Pius Felix*. Cette datation est corroborée par le fait que le type de la Victoire (dont l'iconographie – même si elle ne peut prêter à confusion – est confirmée par la légende **VICTO** pour *Victoria*) ne se retrouve que sur le monnayage du début de règne de Commode ainsi que sur une monnaie<sup>127</sup> datée justement de l'année 186 apr. J.-C. Quant à la pièce figurant un temple, il n'y a pas de frappe datant du règne de l'empereur Commode avec l'image d'une façade tétrastyle ; ce type est donc plutôt à comprendre comme un témoignage du culte exercé par son père, l'empereur Marc-Aurèle (*religio Augusta*), sur le monnayage duquel se retrouve d'ailleurs ce type architectural<sup>128</sup>.

15. PANOFKA 1851, pp. 465-467, n° 97, pl. II/48 [Pl. 117, fig. 816] : on retrouve le même subterfuge iconographique – représentation d'une monnaie – sur une pâte de verre publiée par Th. Panofka. Le registre figuré se compose d'une main au rendu schématisé qui enserre entre ses doigts un denier de *L. Calpurnius Piso Frugi*, comme en atteste la légende lisible sur la gemme, **L•PISO•FR**. La composition iconographique est en fait une référence à une victoire quelconque lors d'une manifestation sportive ou d'un festival, et la pièce est une partie des *praemia*. La fonction de ce denier est donc double. Il indique premièrement dans quelle circonstance la récompense en argent fut obtenue – au travers du type du revers, référence aux *Ludi Apollinares* ; et, deuxièmement, il scelle dans le temps le *terminus post quem* de la confection de l'intaille, déterminé par la légende monétaire et la marque de série [II] figurant au-dessus du cavalier et qui correspond à l'année 90 av. J.-C.<sup>129</sup> La seconde inscription qui orne le registre inférieur de la pâte de verre, **PROTIG, pro tigris** ou *pro Tigri*, peut nous éclairer de deux manières : soit elle nous renseigne davantage sur la nature même de la compétition remportée – sans doute une *venatio* – au cours de laquelle le cheval est allé plus vite que le fauve, soit elle reprend le nom-même dudit cheval, « pour Tigris », et fait référence à la pièce elle-même consacrée par le cavalier – dont ce serait la main – au coursier qui lui a fait remporter la palme.

Ces cas d'intailles, sur lesquelles apparaissent *strico sensu* des pièces de monnaies, sont marginales. La plupart du temps, il faut analyser la composition iconographique en lien avec le contexte historique de confection du bijou.

16. WALTERS 1926, p. 221, n° 2131, pl. XXVI [Pl. B, fig. 9] : en gardant une thématique agonistique similaire, une autre gemme, un jaspé rouge, met en scène trois auriges, dont deux sont explicitement définis par leur nom en abrégé, **SCOR** et **EVPR**. Il s'agit assurément de l'*agitor* *Scorpianus*, aurige célèbre du Haut-Empire, et d'*Euprepes*, l'un de ses contemporains. Ce détail permet de formuler une datation relative pour la gravure du thème iconographique : le *terminus post quem* se situe au milieu du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., d'après la période d'activité des

<sup>127</sup> Voir *BMC/RE*, IV, Commodus, p. 723, n° 190, pl. 95/19.

<sup>128</sup> Voir *BMC/RE*, IV, M. Aurelius, p. 628, n° 1443, pl. 83/7 : monnaie datée de l'année 172/173 apr. J.-C.

<sup>129</sup> Voir *RRC*, p. 340, n° 340/1, pl. XLIV/4, et *BMC/RR*, I, pp. 257-259, n°s 1895-1936, pl. XXXIII/12-14 (type III, var. *d-e* : chiffre au-dessus du cavalier).

- auriges<sup>130</sup>. En exergue, la fin de la légende, **CEIA**, renvoie à un certain *Ceianus* ou *Ceianius*. Comme on ne connaît aucun aurige de ce nom, il pourrait s'agir du propriétaire de la gemme.
17. HENKEL 1913, pp. 13-14, n° 87, pl. V : comme nous l'avons vu (voir n° 13 ci-dessus), les *termini post quem* s'appliquent également à des cas de bijoux annulaires métalliques. Citons un nouvel anneau en or sur lequel sont représentés, dans trois panneaux ovales, respectivement l'empereur Marc-Aurèle, sa femme Faustine, ainsi que le symbole de la *dextrarum iunctio*. Le chaton rectangulaire convexe étant entièrement utilisé pour les trois représentations, une inscription, **SIT | IN E|VM C|ONC|ORD|I**, court sur la face externe du contour facetté de l'anneau. Il s'agit selon toute vraisemblance d'un *annulus pronubus*. Or, selon Dion Cassius (*Histoire romaine*, LXXI, 31), après la mort de Faustine en 175 apr. J.-C., le Sénat aurait fait ériger dans le temple de Vénus et de Rome deux statues en argent de Marc-Aurèle et Faustine ainsi qu'un autel, devant lequel chaque jeune fille désirant se marier devait faire une offrande en compagnie de son fiancé. Le couple impérial remplace donc, à partir de cette date, l'impératrice Livie dans le rôle de protecteur du mariage (voir n° 412 ci-dessous). Après l'offrande, l'administration du temple octroyait à la future mariée un *annulus pronubus* en échange d'une donation. L'inscription votive, *sit in eum concordi (animo)*, « Que cela soit dans (l'esprit) de l'harmonie ! » et les motifs de l'anneau étaient donc la résultante d'une production standardisée : raison pour laquelle le rendu des deux portraits est schématique et le message impersonnel. Les représentations de Marc-Aurèle et Faustine, dont est ornée la bague, fixent donc nécessairement un *terminus post quem* à l'année 175 apr. J.-C.
18. HENKEL 1913, p. 13, n° 85, pl. IV [Pl. 28, fig. 190] : un cas particulier, pour déterminer un *terminus post quem*, est donné par un anneau militaire portant la fonction et l'affectation de son porteur. En effet, le nom, le numéro et les épithètes d'une légion, selon leur ordonnancement, peut être un indice de datation relatif à l'instar des titulatures sur les légendes monétaires. Disposée sur trois lignes, la légende **▲C▲A▲ | LEG▲XXII | P▲P▲F**, *c(ustos) a(rmorum) leg(ionis) (duo)etvicesimae P(rimigeniae) P(iae) F(idelis)*, est gravée au poinçon (d'où la forme triangulaire des signes d'interpunctation), et fait référence à un armurier (maître d'armes ou officier responsable du magasin d'armes)<sup>131</sup> de la XXII<sup>ème</sup> Légion *Primigenia Pia Fidelis*. Si ces données impersonnelles ne nous renseignent pas sur l'identité du porteur, elles permettent d'établir la date à partir de laquelle cet anneau a été confectionné : en effet, en 86 apr. J.-C., après la répression par Domitien de la révolte de Saturninus, la XXII<sup>ème</sup> Légion *Primigenia* obtint les épithètes de *Pia Fidelis Domitiana*, abrégés **P•F•D**. Toutefois, après la mort de l'empereur et sa *damnatio memoriae* décrétée par le Sénat en 96 apr. J.-C., la légion perdit son « D » terminal<sup>132</sup>. La gravure de l'inscription sur l'anneau en or se situe donc à partir de cette date.

§8. FOURCHETTE CHRONOLOGIQUE : la plupart des pierres que l'on peut calibrer dans un intervalle temporel se trouve être des portraits de rois ou d'empereurs pour lesquels il n'est pas nécessaire d'une légende. Tel est le cas des quatre grands camées hellénistiques et impériaux que sont le *Camée de Vienne*, le *Camée Gonzague*, la *Gemma Augustea* et le *Grand Camée de France*. Dans ces cas particuliers, en effet, le motif représenté (buste ou scène de nature panégyrique) nous éclaire sur le laps de temps durant lequel l'œuvre a pu être confectionnée en rapport avec un épisode particulier qu'il relate ou en prenant comme indice la durée de règne des personnes portraiturées. Ainsi, le *Camée de Vienne* représentant en *capita iugata* le roi Ptolémée II et sa sœur – et épouse – Arsinoë II (selon les dernières indentifications proposées par E. Zwierlein-Diehl)<sup>133</sup> est datable des alentours de 278 av. J.-C., date de leur union. Pour le *Camée Gonzague*, exposé au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, il n'est cependant pas possible d'appliquer une datation aussi précise : en effet, l'identification de la paire

<sup>130</sup> Voir HORSMANN 1998, pp. 208-209 ; 284-286. Voir également AUBRY 2011a, p. 647.

<sup>131</sup> Voir LE BOHEC 2002, p. 52 ; 128.

<sup>132</sup> Voir FRANKE 2000, pp. 97-98.

<sup>133</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 59-61.

représentée – en *capita iugata* à nouveau – n’est pas assurée. Depuis 1542, date à laquelle le camée fut acquis par Isabella d’Este, l’historiographie se perd en conjecture sur la restitution des deux portraits : tous les grands couples ou paires mère-fils de l’époque hellénistique aux Flaviens ont été proposé (d’Alexandre / Olympias à Hadrien / Sabine). La dernière hypothèse en date placerait la pierre à la basse époque hellénistique, dans le courant du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., tout en reconnaissant toutefois qu’il ne s’agit pas d’un camée lagide – peut-être un souverain du Pont<sup>134</sup>. Du fait de leurs compositions iconographiques beaucoup plus complexe, les deux grands camées impériaux, eux, sont d’une datation plus aisée. La *Gemma Augustea*, mettant en scène l’accueil de Germanicus et Tibère par Auguste consécutivement à la campagne victorieuse de Pannonie, est donc datable à partir de 9 apr. J.-C. (*terminus post quem*), mais pas au-delà du 23 octobre de l’an 12 de notre ère (*terminus ante quem*), date à laquelle le triomphe d’une autre campagne – celle de Dalmatie – eût lieu. Corrélativement, il paraît peu probable que le travail de gravure lui-même, ayant été initié à l’hiver 9/10 apr. J.-C., n’ait pas été achevé avant l’an 12<sup>135</sup>. Le *Grand Camée de France*, lui, est plus tardif d’une génération : il est une allégorie de l’apothéose d’Auguste (dans le registre supérieur) et met en scène, dans le registre médian, l’empereur Tibère et la famille julio-claudienne telle qu’elle se présentait au moment de la gravure, comme un instantané pris à une époque donnée. Et ce sont justement certains personnages figurés sur le camée qui servent à étalonner les *termini* de sa confection : le *terminus post quem* est fixé par la présence de Drusus II (*Drusus Minor*), décédé en 23 apr. J.-C., dans le registre supérieur des morts héroïsés (l’Olympe donc), tandis que la présence de Livie, mère de Tibère, dans le registre médian implique que la gemme a été confectionnée avant sa mort en 29 apr. J.-C. (*terminus ante quem*). Bien-sûr, nombreux sont les autres exemples de portraits de monarques que l’on peut dater avec une certaine précision. Mais l’intérêt est avant tout de considérer l’impact que peuvent avoir les ajouts épigraphiques sur le calibrage chronologique des gemmes. Ainsi, en ayant recours dans certains cas aux légendes monétaires pour nous éclairer, quelques inscriptions permettent de déterminer un intervalle de plus ou moins longue durée au cours de laquelle le motif de la pierre ou la légende qui l’orne a pu être exécuté.

Tout d’abord, certaines inscriptions ne nous renseignent qu’indirectement sur la date de confection (au travers du nom du graveur ou d’un qualificatif) ou peuvent s’avérer trompeuses :

19. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 72 ; 377, fig. 262, pl. 65 = ZAZOFF 1983, p. 207, n. 86, pl. 54, fig. 3 [PI. 22, fig. 146] : pour prendre un exemple de dynaste hellénistique, on peut citer le grenat représentant Mithridate IV du Pont conservé au Musée d’Art et d’Histoire de Genève, dont la datation nous est fournie par la durée de règne de ce dernier : 169-150 av. J.-C. Il porte également la signature de **NIKIAΣ**, artisan-graveur contemporain du monarque<sup>136</sup>, dont la qualité du travail rend justice aux traits du prince, ce qui permet de le reconnaître grâce à son effigie sur ses monnaies<sup>137</sup>. Ces deux éléments se combinant, ils permettent de valider la datation durant le règne de Mithridate IV.
20. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 444, fig. 660, pl. 148 [PI. 3, fig. 16] : sur quelques portraits romains, l’inscription reprend un qualificatif, une vertu, que la personne représentée incarne. C’est notamment le cas d’un portrait de *Matidia* sur un nicolo d’une collection privée de Bonn, lequel est joint de part et d’autre du buste à la légende **PIE/TAS**. Si l’intaille peut stylistiquement être datée de son époque (à savoir le premier quart du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), elle est susceptible de voir l’intervalle chronologique de sa datation resserrée grâce à mention de la vertu *pietas* : cette dernière lie la gemme à différentes monnaies des environs de 115-117

<sup>134</sup> Voir *idid.*, pp. 62-65.

<sup>135</sup> Voir *idid.*, pp. 149-154 (notamment p. 153).

<sup>136</sup> Voir ZAZOFF 1983, p. 207, n. 86, pl. 54, fig. 3.

<sup>137</sup> Selon M.-L. Vollenweider (voir VOLLENWEIDER 1980, pp. 147-148 ; 150-151 [graveur *Nikias*] ; pl. 37/6-6b). Voir également DE CALLATAÏ 1997, pp. 146-147, pl. 27 : l’auteur contredit M.-L. Vollenweider en estimant que *Nikias*, l’artisan-graveur, ne peut être confondu avec le monogramme du monétaire homonyme ( $\overline{\text{NK}}$ ) sur des monnaies d’Antiochos III frappées à Tarse, ou sur celles de Persée de Macédoine (*id.*, pls. 30-31).

apr. J.-C., notamment un denier célébrant *Matidia* en tant qu'*Augusta* et au revers duquel le type de la *Pietas* est frappée – l'impératrice elle-même personnifiant la divinité<sup>138</sup>. Cet exemple est d'autant plus intéressant qu'une composition similaire se retrouve au Cabinet des Médailles : également sur un nicolo, le portrait d'une patricienne romaine (vraisemblablement *Matidia*, à nouveau)<sup>139</sup> est joint à l'initiale **P** pour *Pietas* [Pl. 3, fig. 17]<sup>140</sup> – les auteures datent iconographiquement la pierre, grâce au type de coiffure à la mode durant le premier quart du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. ("*composé d'une épaisse tresse entourant le sommet de la tête*"), plus précisément vers de 100-110 apr. J.-C.

21. VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 182-183, n° 233, pl. 23 (pl. coul.) ; 122 [Pl. B, fig. 10] : toutefois, les inscriptions sur pierres gravées – notamment sur les portraits – peuvent être trompeuses car résultant d'un ajout tardif. Tel est le cas d'une améthyste à l'effigie de l'empereur Caracalla : à l'époque byzantine furent ajoutées une croix dans son dos ainsi qu'une inscription, **O | ΠΙΕΤ|Ρ|Ο|Ι|C**, courant verticalement devant son visage, et le transformant en Saint-Pierre. Or, le portrait est reconnaissable par le fait que certaines monnaies frappées à Rome en 212 apr. J.-C.<sup>141</sup>, c'est-à-dire peu avant sa mort en 217 apr. J.-C., présentent "*une ligne de profil assez similaire*"<sup>142</sup>. Conséquemment, on peut avancer une fourchette chronologique pour la gravure de ce portrait entre 212 et 217 apr. J.-C.

Dans beaucoup de cas, cependant, l'inscription se présente sous la forme d'une titulature dont les éléments constitutifs nous renseignent – si besoin est – sur le personnage dont le portrait est illustré. Les ajouts des quatre premiers exemples ci-dessous ne servent apparemment qu'à définir le registre figuré, sans réel indice de datation de prime abord.

22. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 208-209, n° 560, pl. 99 [Pl. 131, fig. 914] : sur une intaille en verre de Würzburg apparaît le portrait d'Auguste, de profil, accompagné sur les registres latéraux, d'une inscription verticale en deux parties, **CAES / AVG**, *Caes(ar) Aug(ustus)* (au nominatif, car il reprend directement le registre figuré), qui permet de l'identifier avec une absolue certitude. La mise en parallèle de ce portrait avec certaines monnaies des ateliers d'Espagne entre 19 et 15 av. J.-C.<sup>143</sup> permet d'appliquer à la pierre les mêmes limites temporelles. Le *terminus post quem* du titre d'Auguste (16 janvier 27 av. J.-C.), en rapport avec la titulature présente sur la pâte de verre, n'est dans ce cas pas utile.
23. HENIG 2007, p. 186, n° 785, pl. XXII ; LVIII = COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, p. 17, n° 2422.8 : sur un second exemple, on trouve un motif de *capita opposita* mettant en scène les bustes de Marc-Aurèle et de Lucius Verus sur un anneau en or provenant de Colchester (*Camulodunum*). Le rendu des bustes étant très schématique, une inscription dans le registre supérieur, **IMP**, *Imp(eratores)*, précise l'illustration. Comme les deux personnages partagèrent la fonction impériale de 171 à 179 apr. J.-C., cela donne un intervalle durant lequel cette bague a pu être ciselée.
24. RICHTER 1956, p. 132, n° 657, pl. LXXV : la même titulature apparaît sur un camée sur lequel est représenté le buste d'un patricien romain glabre. Sur la bordure de la pierre est inscrit la dédicace **DIVO CLAUDIO IMPERATO(RI)**, « Au divin empereur Claude ». Or, si le traitement du visage n'offre que peu de ressemblance avec l'empereur Claude du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. (dynastie julio-claudienne), l'interprétation à lui appliquer est d'y voir les traits de Claude II le Gothique, qui régna entre 268 et 270 apr. J.-C., et sur le monnayage posthume duquel apparaît la

<sup>138</sup> RIC, II, Trajan, p. 301, n° 759 (*aureus* et denier).

<sup>139</sup> Voir AUBRY 2011b, p. 244, fig. 29, n. 110-112.

<sup>140</sup> VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, p. 139, n° 162, pl. 96.

<sup>141</sup> BMC/RE, V, Septimius, Caracalla, and Geta, p. 402, n° 219, pl. 59/4 ; 404, n° 223, pl. 59/7 ; 417-418, n° 272-277, pl. 62/7-9.

<sup>142</sup> VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 183.

<sup>143</sup> BMC/RE, I, Augustus, pp. 64-65, n° 362-366, pl. 7/14-18.

légende DIVO CLAVDIO (au datif comme sur la gemme)<sup>144</sup>. Un *terminus post quem* se situe donc à sa mort, en août 270 apr. J.-C. Pourtant, le bât blesse au niveau de l'iconographie impériale : sur le camée, Claude II le Gothique est glabre, là où sur les monnaies il apparaît barbu. La raison en est fournie par la conformation de la pierre ainsi que par le style qui appartiennent davantage à l'époque constantinienne. Or il est avéré que Constantin I<sup>er</sup> le Grand, aux alentours de 317-318 apr. J.-C., fit frapper des *folles* en commémoration, entre autres, de son prédécesseur, vainqueur des Goths, et dont il se réclamait le descendant direct<sup>145</sup>. Bien que relativement large, la fourchette chronologique se situe donc dans l'intervalle de l'émission de ces deux séries distinctes, entre 270 et 318 apr. J.-C.

25. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 445-446, fig. 673, pl. 150 [Pl. 3, fig. 18]<sup>146</sup> : par extension – et par phénomène d'imprégnation également –, les rois barbares se firent eux aussi faire leur portrait à la manière des empereurs, en prenant soin que la fonction ou la titulature fût inscrite. Ainsi en est-il du buste d'Alaric II gravé de manière relativement schématique sur un saphir convexe de la collection du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne. Il reprend clairement les mêmes canons iconographiques – pour ne pas dire hagiographiques – qu'une pierre gravée antérieure de plus d'un siècle, et dont je vais parler tout de suite dans le cadre des titulatures plus complexes. Mais, pour l'heure, l'aspect intéressant réside dans la légende en écriture spéculaire qui l'accompagne : **ALARICVS REX GOTHORVM** (*sic*), *Alaricus rex Gothorum*, « Alaric, roi des Goths ». Une nouvelle fois, l'inscription permet, d'une part, de pallier l'impossibilité totale de reconnaître le personnage représenté sur la gemme, et, d'autre part, de faire globalement remonter la confection de l'intaille au règne d'Alaric II (487-507 apr. J.-C.)<sup>147</sup>.
26. HENKEL 1913, pp. 16-17, n<sup>os</sup> 100-105, fig. 6, pl. VI ; 91, n<sup>o</sup> 973, fig. 47. SPIER 2010, pp. 62-63, n<sup>os</sup> 42-45 (pl. coul.) [Pl. T, fig. 137] : la problématique est identique pour les anneaux en or ne portant sur le contour qu'une inscription, comme les serments d'allégeance à un empereur (*fides*) typiques de l'époque constantinienne (entre Constantin et Magnence / 325-353 apr. J.-C.). Ainsi, ce sont autant les formules **FIDEM CONSTANTINO**, « (J'accorde ma) fidélité à (l'empereur) Constantin ! », **FIDEM D N CONSTANTI AVGVSTO**, *Fidem d(omino) n(ostro) Constanti Augusto* (Constance Auguste), **FIDEM DOMINIS NOSTRIS AVGVSTIS**, "(I swear) loyalty to our lord emperors" : ces dernières – sans recours à quelque registre figuré que ce soit – permettent respectivement d'attribuer globalement leur gravure dans le courant du règne de l'empereur Constantin en tant qu'empereur unique (post-Tétrarchie / 325-337 apr. J.-C.) et, après la mort de ce dernier, aux règnes conjoints de ses fils, Constantin II, Constans et Constance II. Paradoxalement, dans certains cas bien précis, lorsque l'inscription ne renseigne en rien sur la période durant laquelle elle fut gravée (où que son message est courant, voire stéréotypé), un examen métallographique permet de la calibrer chronologiquement. Ainsi en est-il de la légende **VIVA|S IN D|EO**, formule pouvant être autant païenne que chrétienne : l'analyse des inclusions et des impuretés contenues dans le minéral utilisé pour la confection de l'anneau date d'une fourchette chronologique se situant entre Dioclétien et Constantin II (284-340 apr. J.-C.).

Une titulature plus complète, dérivée directement des canons des légendes monétaires, permet de préciser d'autant mieux la datation potentielle, située entre deux bornes chronologiques, de confection d'une intaille ou d'utilisation d'un sceau. Divers cas exemplifient l'étroite connexion qui peut lier l'art des pierres gravées, la sigillaire et la numismatique. On y retrouve les mêmes types

<sup>144</sup> RIC, V/1, Claudius Gothicus, pp. 233-237, n<sup>os</sup> 256-299, pl. 6/90-92.

<sup>145</sup> RIC, V/1, Claudius Gothicus, p. 203, pt. 3 ; VII, Rome, n<sup>o</sup> 106 ; 109 ; 112 ; 116 ; 119 ; 122 ; 125, pp. 310-312, pl. 7.

<sup>146</sup> Voir SPIER 2007, pp. 27, n<sup>o</sup> 83. Voir également AUBRY 2011b, p. 239, fig. 6 ; 245, n. 13.

<sup>147</sup> Voir KORNBLUTH 2008, pp. 300-301.

d'abréviations et un sens certain de la mise en scène quelque peu hagiographique dans le traitement des portraits :

27. SPIER 2007, p. 25, n° 76, pl. 13 [Pl. 3, fig. 19] = SPIER 2010, pp. 66-67, n° 47 (pl. coul.) [Pl. T, fig. 138]<sup>148</sup> : à la manière du saphir d'Alaric (voir n° 25 ci-dessus), un unique exemple de portrait sur intaille, un grenat d'une collection privée, définit le buste gravé de face comme celui de Théodose II grâce à l'adjonction de la légende rétrograde inspirée de la numismatique : **D N THEODO/SIVS AVG+**, *D(ominus) n(oster) Theodosius Aug(ustus)*, « Notre seigneur Théodose Auguste » – la particule **PF**, *p(ius) f(elix)*, qui apparaît sur les *solidi* de l'empereur, est absente de la composition épigraphique de la gemme. La seule attestation d'une représentation de Théodose II de face sur les monnaies date d'une série de *solidi* de 416-418 apr. J.-C. dont il ne demeure (à ce jour) qu'un seul exemplaire<sup>149</sup>. Ce *terminus post quem*, adjoint au style de la gemme – caractéristique d'un atelier de Constantinople, qui doit dater de la seconde moitié du règne de l'empereur –, impose de placer la fourchette chronologique pour sa confection entre 425 et 450 apr. J.-C.
28. SPIER 2007, pp. 19-20, n° 12, pl. 3 [Pl. 4, fig. 20] : un saphir aujourd'hui perdu propose une autre approche de la titulature au travers du traitement iconographique général de la pierre. Ici, point de portrait : juste une scène de chasse au sanglier quelque peu allégorique puisqu'elle met en scène l'empereur d'Orient Constance II (337-361 apr. J.-C.), identifié par la légende **CONSTANTIVS AVG**, *Constantius Aug(ustus)*, un sanglier du nom de **ΞΙΦΙ-ΑC** (Ξιφίας, littéralement, « en forme d'épée ») et la personnification de la cité de Césarée de Cappadoce, **ΚΕCΑΡΙΑ ΚΑΠΠΑΔΟΚΙΑ**, *Κ(αι)σαρ(ε)ία (τῆς) Καππαδοκία(ς)*. L'intérêt de cette intaille est moins la titulature elle-même que l'indication de l'endroit où a eu lieu cette chasse : en effet, cette dernière se tient au milieu des arbres, donc vraisemblablement dans les jardins de la résidence d'été de l'empereur à Césarée. Le type iconographique dérive sans doute d'une mosaïque ou d'une peinture de la cour impériale.
29. COLLINGWOOD, WRIGHT 1990, pp. 90-91, n°s 2411.20-23 ; 25, pl. VI-VII : mais la plupart des attestations de titulatures des empereurs se retrouve, de manière fort logique, sur les cachets en plomb de l'administration impériale et byzantine. Et les monnaies demeurent le facteur de calibrage le plus performant, étant donné que les coins monétaires et les matrices sigillaires sont pratiquement identiques. Ainsi, un sceau de Constantin, daté du temps de son règne, porte l'inscription **CONSTANTINVS P AVG**, *Constantinus P(ius) Aug(ustus)*, et le type rappelle à s'y méprendre une monnaie – type lauré de profil, cercle de grènetis. Sur son monnayage, d'ailleurs, la légende **CONSTANTINVS P AVG** apparaît entre 313 et 324 apr. J.-C. Mais comme l'empereur paraît relativement jeune sur le cachet en plomb, il serait judicieux de réduire l'intervalle entre 313 et 316 apr. J.-C. De même, un second cachet, de Constantin II celui-là, portant le titre de César – **[CONSTANTINVS] IVN NOB C**, *[Constantinus] Iun(ior) Nob(ilissimus) C(aesar)* – est datable entre 330-335 apr. J.-C. grâce au revers du cachet identique à celui des frappes à la Victoire portant la légende **CONSTANTINOPOLIS** durant ce laps de temps<sup>150</sup>.
30. *Road to Byzantium*, pp. 174-175, n°s cat. 149-151 : cette tradition se perpétue à l'époque byzantine, comme en atteste trois sceaux portant chacun les titulatures des empereurs qui leur correspondent, et dont on peut tirer une datation équivalente à la durée de leur règne (aucune autre considération ne pouvant en préciser la période d'utilisation). Tout d'abord un cachet en plomb de Zénon, **D N ZEN**, *D(ominus) n(oster) Zen(on)* datable entre 474 et 491 apr. J.-C. ; ensuite deux autres empreintes datant de l'époque d'Anastase (491-518 apr. J.-C.) – **AN[ASTA]SIVS P P AVG**, *An[astasius] p(er)p(etuus) Aug(ustus)* – et de Justinien I<sup>er</sup> (527-565 apr. J.-C.) – **[D N IVSTINI]ANVS P P [AVG]**.

<sup>148</sup> Voir également AUBRY 2011b, p. 239, fig. 5 ; 245, n. 13.

<sup>149</sup> Catalogue de vente : *Numismatica Genevensis*, Auction 2 (18 novembre 2002), lot 142. Voir AUBRY 2011b, p. 239, fig. 4 ; 245, n. 10.

<sup>150</sup> Voir LRBC, I, p. 5, n° 77 (« Period II, 330-335. »).

C'est donc selon toute logique que les – rares – gemmes portant ces types iconographiques se sont inspirées autant des monnaies que des sceaux impériaux dont, d'une certaine manière, ils partageaient la fonction sigillaire à l'exemple des intailles d'Alaric et de Théodose (voir n<sup>os</sup> 25 et 27 ci-dessus) dont les inscriptions rétrogrades soulignaient cette utilisation potentielle.

Les sceaux hellénistiques, eux, ainsi qu'une intaille romaine issue de la région de Nimègue (Pays-Bas), se singularisent par le fait qu'ils portent quelquefois non pas une titulature, ni un portrait, mais la mention d'un magistrat dont le nom (s'il est éponyme, par exemple) ou la fonction peut conduire à une datation relative. Tel est le cas, notamment, de trois sceaux de Délos :

31. BOUSSAC 1992, pp. 11-12, n<sup>os</sup> cat. SP 1-2, pl. 1 [PI. 4, fig. 21]. : sceau de fonction, à l'effigie d'un homme barbu (selon l'auteure, vraisemblablement soit la personnification de Démos, soit une représentation idéalisée de Thésée), dont l'inscription ΕΠΙΜΕΛΗΤΟΥ | ΕΝ ΔΗΛΩΙ (respectivement ΕΠΙΜΕΛΗΤΟΥ ΕΝ ΔΗΛΩΙ pour le second cachet) reprend la charge d'épimélète, chef de l'administration athénienne dans l'île durant la Seconde occupation d'Athènes sur Délos à partir de 167 av. J.-C. La légende souligne le caractère "*officiel et impersonnel*" du sceau, afin qu'à chaque nouvelle nomination, on n'ait pas à en changer. La fourchette chronologique pour l'utilisation de ce sceau est, dans l'absolu, relativement large, puisque le *terminus post quem* se situe en 166 av. J.-C., lorsque la charge d'épimélète fut instituée, et le *terminus ante quem* en 69 av. J.-C., date à laquelle la « Maison des Sceaux », demeure d'un banquier romain dans le quartier de Skardana, fut détruite et scella par le feu le corpus délien traité par l'auteure.
32. BOUSSAC 1988, p. 317 ; 319, figg. 17a-b. MAASKANT-KLEIBRINK 1986, p. 4, n<sup>o</sup> 3 : le nom d'un magistrat romain apparaît sur un troisième sceau, lequel représente non plus un portrait mais un cavalier sur un cheval cabré, tous deux de dos. L'inscription, elle, se présente verticalement dans le registre latéral et se lit **DOLABEL** pour DOLABEL(LA). Elle fait référence à un membre d'une des branches de la *gens Cornelia*, les *Cornelii Dolabellae*. Or, antérieurement au *terminus ante quem* de la destruction des archives en 69 av. J.-C., un personnage en particulier a été probablement mêlé aux affaires déliennes : *Cn. Cornelius Dolabella*, qui fut proconsul de Cilicie entre 80 et 79 av. J.-C. et dont il est attesté par Cicéron<sup>151</sup> qu'il fit un arrêt à Délos sur le chemin de l'Asie. L'utilisation de ce sceau (dont quatre empreintes ont subsisté) pourrait donc être englobée dans un intervalle d'approximativement dix ans. Une composition soulignant davantage le lien potentiel entre l'inscription et un registre figuré symbolique se retrouve sur une calcédoine issue de la collection du *Rijksmuseum G.M. Kam* de Nimègue : la légende y fait à nouveau référence à une appellation abrégée, **AI** pour *Aimilius* ou *Aemilius*. Cette dernière se restitue plus aisément grâce au registre figuré représentant une massue (*clava*) que M.-L. Vollenweider<sup>152</sup> associe notamment (en lien avec les attributs de Diane) à la Troisième guerre de Macédoine menée par Rome dans la première moitié du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (dans la même fourchette chronologique que la datation stylistique de la gemme) ; la particule **AI** se rapporte donc vraisemblablement, selon l'auteure, à *L. Aemilius Paullus* (Paul-Émile), qui conduisit les légions victorieuses à Pydna en 168 av. J.-C. contre les armées de Persée, fils de Philippe V de Macédoine. D'ailleurs les frappes du monarque hellénistique portent également le type de la massue en référence au culte que ce dernier vouait à Hercule [PI. 85. Fig. 587]<sup>153</sup>. "*Aemilius*

<sup>151</sup> *Seconde action contre Verrès*, I, XVII, 44 – XVIII, 48.

<sup>152</sup> Voir VOLLENWEIDER 1967-1983, II, p. 478-480, n<sup>os</sup> 539-541.

<sup>153</sup> Voir LIAMPI 1998, p. 116, n<sup>o</sup> M 39a, pl. 25 : tétrobole d'argent, frappé sous Philippe V et Persée de Macédoine (187-168 av. J.-C.). Au droit, un bouclier macédonien dont l'épissime est composé de l'ethnique ΜΑΚΕ (pour ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ) au-dessus et en-dessous d'une massue disposée horizontalement ; au revers, un casque macédonien avec monogrammes (3) et symbole de trident. Voir aussi *SNG Copenhagen*, 10, Macedonia, III, n<sup>os</sup> 1282-1297, pl. 33 (notamment n<sup>o</sup> 1283), et BLOESCH 1987, I, p. 153, n<sup>o</sup>1638 ; II, pl. 72 (187-179 av. J.-C.).

*himself may have had a seal showing Perseus' club, but of course the soldiers Aemilius honoured (or was honoured by) after the battle, may have worn seals such as this specimen. Aemilius sacrificed intensively to Heracles before the battle and certainly must have felt the the hero's favour was transferred from Perseus to himself*<sup>154</sup> : M.-L. Vollenweider, reprise par M. Maaskant-Kleibrink, souligne l'usurpation, par les Romains, de la massue, "symbole de l'ascendance de la dynastie macédonienne" des Antigonides ("Ainsi des participants à la bataille de Pydna auraient porté en bague cette image en souvenir de cette victoire")<sup>155</sup>.

§9. DATATION FERME : dans moins d'une dizaine de cas, à ma connaissance (et en incluant différents exemplaires d'une même pierre ou les copies en pâte de verre), l'on peut dater la pierre ou le sceau quasiment à l'année près grâce à l'inscription, le plus souvent commémorative, qui se réfère à un événement précis rapporté par les sources primaires antiques (textes manuscrits et documents lapidaires), ou à la combinaison de la légende incisée et d'un détail du registre figuré.

Tout d'abord, six exemples de pierres gravées font référence à un événement précis dont le calibrage chronologique est attesté par les auteurs anciens ou les témoignages épigraphiques.

33. PANNUTI 1994, p. 233, n° 198 [Pl. B, fig. 11] : sur une cornaline de Naples, datée stylistiquement du début du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., la représentation d'un *agitor*, tenant palme et couronne, est entourée d'une légende latine translittérée en grec : **N- IKA ΔIO|KΛ|H|C ΘINΠO|NΠC|IANΘ**, *Nica Diocles Θ (= 9) in Pompeiano*, « Vive Dioclès, (vainqueur) avec *Pompeianus* pour la neuvième fois ! ». Il s'agit d'une référence à l'aurige Dioclès et à l'un de ses chevaux timoniers, *Pompeianus* (la partie **IN** reprend vraisemblablement une fonction spécifique du cheval, *introiugus*<sup>156</sup>, et la lettre **Θ** – à ne pas confondre avec le *theta nigrum* – est l'équivalent du chiffre 9 en épigraphie grecque<sup>157</sup>). L'intaille, de par son inscription, fait écho à une des premières courses de Dioclès pour les Rouges (*factio Russata*)<sup>158</sup>, vers 131-132 apr. J.-C.<sup>159</sup> (voir également n° 175 ci-dessous).
34. AGW III, pp. 118-119, n° 2021, pl. 63 [Pl. 4, fig. 22] : sur une seconde intaille, une calcédoine du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, apparaît ce qui ressemble à un thème prophylactique (deux serpents de part et d'autre d'un autel en flamme tenant chacun dans sa bouche une palme) joint à l'inscription rétrograde **SÆCVLA (sic) | SAC | S- C | A GET**, *Saecula(ria) sac(ra) (ex) s(enatus) c(onsulto) a Get(a)*. La légende, ainsi que le registre figuré, font clairement référence à un culte impérial, précisément les *Ludi Saeculares* de 204 apr. J.-C. La fonction sigillaire évidente de l'intaille (motif « héraldique », inscription spéculaire) peut en conséquence être attribuée à l'année même de son utilisation (en tout cas, l'emploi comme cachet ne paraît sensée que dans le rapport immédiat avec la célébration des *Ludi Saeculares*. C'est pourquoi il n'y aurait aucune raison valable de penser qu'un tel motif ait pu être utilisé avant ou après la date de 204 apr. J.-C.
35. VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, p. 159, n° 196, pl. 109 [Pl. 4, fig. 23] : le même type d'inscription commémorative apparaît sur un jaspe sanguin du Cabinet des Médailles – aussi appelé héliotrope – dont le matériau, à la différence de la pierre précédente qui était une calcédoine, souligne d'autant sa possible utilisation comme amulette. On y retrouve un type analogue de représentation symbolique (autel, serpent) à la différence près que le portrait d'un empereur apparaît : il s'agit sans doute de *Pescennius Niger*, comme l'inscription tend à le confirmer. Cette dernière, **A | I | CAB | OYH | EOH | Y | AKΓ ΠE N Δ**, se lit, d'après les

<sup>154</sup> Voir MAASKANT-KLEIBRINK 1986, p. 4, et Plutarque, *Vie de Paul Émile*, XVII, 8.

<sup>155</sup> Voir VOLLENWEIDER 1967-1983, II, p. 476-478, n° 537 ; 539.

<sup>156</sup> Voir GOLDEN 2004, p. 87 : le *iugalis* est aussi appelé *introiugus* (pluriel : *introiugi*). JUNKELMANN 1990, pp. 140-142 : le *iugalis dexter* est dit *introiuga* (pluriel : *introiugae*).

<sup>157</sup> Voir LASSÈRE 2005, I, p. 57, et MCLEAN 2002, pp. 61-63.

<sup>158</sup> Voir CAMERON 1976, pp. 56-61.

<sup>159</sup> Voir AUBRY 2011a, pp. 661-664.

références données par les auteures, Ἀ(σκληπιῶ) Ἰ(ούλιος) Σαβ(ῖνος) ο(ι)ων(ιστής) ἔθη(κε) (ἐπί) Ὑ(γεία) Α(ὐτοκράτορος) Κ(αῖσαρος) Γ(αίου) Πέ(σκεννίου) Ν(ίγρου) Δ(ίκαιου), « À Esculape, *Iulius Sabinus*, devin, a consacré (cette pierre) pour la santé de l'empereur César *Caius Pescennius Niger*, le Juste ». La référence à la Santé (*Salus Augusti*) est validée par la représentation du serpent sacré à travers l'autel en flammes<sup>160</sup>. La partie inférieure de l'inscription, qui précise le portrait, semble être un ajout postérieur à la confection du motif initial : en attestent, d'une part, une copie en cornaline de la collection Lewis sur laquelle la partie basse de la légende n'apparaît pas [Pl. 60, fig. 410]<sup>161</sup> ; d'autre part, la forme du « E », différente entre la consécration proprement dite et le destinataire de celle-ci (l'empereur), comme s'il était nécessaire de préciser l'identité du buste dont les traits rappellent davantage Septime Sévère ou Commode (voir n° 400 ci-dessous). Cette pierre avait vraisemblablement la visée de protéger le légat, proclamé empereur par ses troupes, pendant la campagne de Syrie contre Septime Sévère. Raison pour laquelle on se situerait en 194 apr. J.-C., peu avant la bataille d'Issos.

36. LE BLANT 1896, p. 12, n. 1 : le libellé même des inscriptions peut servir à en marquer l'âge. Tel est aussi le cas lorsqu'une titulature apparaît sous une forme développée, notamment sur les gemmes « à texte ». Ainsi en est-il d'une intaille, aujourd'hui disparue, que F. Ficononi<sup>162</sup> publia en 1757 et sur laquelle, en trois lignes, est gravé **Q F C | M F A | COS**. Il s'agit des initiales en *tria nomina* des deux consuls (pour *consules* – usuellement abrégé COSS en épigraphie latine<sup>163</sup>) de l'année 130 apr. J.-C., *Quintus Fabius Catullinus* et *Marcus Fabius Aper*. Ce qui nous donne une datation potentiellement ferme. Une autre pièce de type G, provenant de Vienne [Pl. 4, fig. 24]<sup>164</sup>, paraît-elle aussi très prometteuse quant à la potentialité de la dater précisément : une cornaline républicaine, fortement bombée, sur laquelle est gravée en deux lignes : **L•Q•C | COS•II**. Toutefois, le seul nom qui correspondrait aux initiales et à la fonction de consul pour la seconde fois serait *L. Quinctius Cincinnatus* en... 457 av. J.-C.<sup>165</sup> La pierre en question ne peut donc définir qu'un *terminus post quem* étant donné qu'elle est datée stylistiquement de la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.
37. LINDERSKI 1996, pp. 145-147 = CADES 1836, *Impronte gemmarie Museo Nott*, 5, n° 266 [Pl. 4, fig. 25] : sur un moulage de T. Cades conservé au *Deutsches Archäologisches Institut* de Rome, une troisième inscription « à texte », celle-ci à nouveau en trois lignes à l'instar de la gemme Ficononi, **•Q• | •SCIPIO• | •IMP•**, se réfère, d'après J. Linderski, à *Q. Caecilius Metellus Pius Scipio Nasica*, consul en 52 av. J.-C. L'aspect intéressant ici est le titre qui semble lui être attribué. Or, en 49 av. J.-C., lorsqu'il était proconsul de Syrie, il fut acclamé *imperator* par ses troupes suite à une expédition contre les populations du Mont Amanus (César, *Guerres civiles*, I, XXI, 1). Cet événement est d'ailleurs relayé par deux inscriptions contemporaines de Pergame<sup>166</sup>. Quant à la ponctuation décorative de la légende (voir n° 484 ci-dessous et point 2.3.4.6, §3 : **•CAT• / •CEN•** et **•CALIGVLA•**), elle découle moins d'un indice de confection tardive (XVI<sup>ème</sup>-XVIII<sup>ème</sup> siècles) que d'une recherche de calligraphie, d'esthétique ou d'équilibre de la composition.
38. SPIER 2007, p. 27, n° 85, pl. 14 : dans un dernier cas, le registre figuré joue cette fois un rôle très important. En effet, sur un saphir est représenté, de face, un personnage dont l'identité est révélée par l'inscription périphérique : **RICIMER VINCAS**, « Ricimer, puisses-tu vaincre ! ». Il s'agit donc du général (*magister militum*) et patrice romain d'origine gothique, *Flavius Ricimer*, qui était au pouvoir en Occident de 456 à 472 apr. J.-C., ce qui nous donne au

<sup>160</sup> Voir ZAHN 1972, p. 177.

<sup>161</sup> Voir MIDDLETON 1892, C, pp. 80-81, n° 20 = HENIG 1975, p. 58, n° 242, pl. 14.

<sup>162</sup> FICORONI, GALEOTTI 1757, p. 51, n° 6, pl. VII.

<sup>163</sup> Voir LASSÈRE 2005, II, p. 578.

<sup>164</sup> AGW III, p. 142, n° 2162, pl. 82.

<sup>165</sup> Voir BROUGHTON 1951-1986, I, p. 37 (consul suffect en 460) ; p. 41 (consul en 457).

<sup>166</sup> SIG<sup>3</sup>, pp. 441-442, n<sup>os</sup> 758-759.

minimum une fourchette chronologique pour la confection de la pierre précieuse. Cependant, un détail du traitement de son effigie permet de préciser cette datation : comme il porte les habits et les attributs consulaires, cela date la gemme à l'année de sa nomination, 459 apr. J.-C.

Enfin, à titre de conclusion à cette partie sur les datations des gemmes, sceaux et anneaux métalliques, les crétales de Délos nous fournissent un ultime exemple de datation à l'année près en ayant recours, dans l'inscription, à la mention d'une date (comme cela est d'ailleurs attesté bien plus tard sur les intailles *rinascimentali* et néo-classiques – voir §10 ci-dessous) :

39. BOUSSAC 1992, pp. 16-17, n° cat. SP 10, pl. 2 : il s'agit du sceau du *koinodikion*, tribunal mixte connu en particulier chez les Lagides. Il est donc de nature judiciaire et se présente sous une forme bilingue, les trois premières lignes étant en caractères sémitiques et les deux dernières en grec. Chaque partie linguistique fait référence à une date, indiquée selon l'ère séleucide, et dont la partie grecque, **ΚΟΙΝΟΔΙΚ[ΙΟΥ] | Λ ΕΠΡ** est déchiffrable ainsi : κοινοδικ[λου] | Λ (ἔτους) επρ', « (Sceau du) *koinodikion*, (année) 185 E.S ». L'ère employée est signifiée par la lettre « Λ », sigle d'introduction d'usage lagide attesté notamment en Phénicie, et les trois dernières lettres forment le chiffre 185 – l'an 185 de l'ère séleucide [E.S.] qui correspond à 128/7 av. J.-C.

§10. Un dernier cas, qui certes n'entre pas à proprement parler dans le spectre de recherche de mon travail, peut être cité pour terminer : il s'agit d'une inscription moderne (rétrograde), au revers d'une sardoine de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford représentant le groupe du Laocoon (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.)<sup>167</sup>, qui se répartit en trois lignes en-dessous d'un symbole cruciforme (soulignant l'allégeance chrétienne du porteur) et qui peut facilement être datée à l'année 1710 *anno Domini* de par sa teneur, un indice de filiation adjoint à une date en chiffres arabes, **ἸΩΒΑΝῆΣ | Τ(Ο)Υ ΓΕΩΡΓΗ(ΟΥ) | 1710**, Γεωβάνης τ(ο)ῦ Γεοργ(ί)ου 1710, "*John son of Georges 1710*" [Pl. 83, fig. 571] !! La même particularité apparaît sur une intaille en nacre de la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle représentant le buste lauré d'Henri IV, roi de France et de Navarre (gravée dans l'orbe des œuvres de Guillaume Dupré) : tout autour de la bordure supérieure, à l'instar des médailles contemporaines, se développe la titulature royale, en latin cette fois-ci, adjointe à la date de confection inscrite en fin de formule en caractères de taille réduite, **HENRICVS•IIII•DEI•GRATIA•FRANCO•ET•NAVAR(RE) | 1596**, *Henricus (quartus), Dei gratia Franco et Navar(re), 1596*, « Henri IV, (par) la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre. 1596 » [Pl. O, fig. 105]<sup>168</sup>. La disposition spatiale de la légende à une connotation quelque peu hagiographique sur laquelle nous reviendrons dans la Partie II (point 1.2., §1 / type A1<sup>B3</sup>).

## 1.5. TYPES D'INSCRIPTION RETENUS ET CORPUS TRAITÉ

Ces différents exemples, visant à exemplifier les méthodes de datation des pierres gravées, ont montré que l'étude des ajouts épigraphiques sur intailles et camées se situent au milieu d'un vaste réseau d'inscriptions que l'on trouve autant sur les monnaies que sur ce qu'il est convenu d'appeler les *Instrumenta domestica* ou *Instrumenta inscripta latina et graeca* : tous les supports autres que les pierres monumentales (stèles, décrets, épitaphes, etc.)<sup>169</sup>. Si l'on peut citer des artefacts de différentes natures (timbres amphoriques, *signacula*, graffiti, estampilles, mosaïques, peintures murales, bijoux – pierres précieuses ou fines, orfèvrerie –, équipements militaires – armes, casques, boucliers –, outils, ex-voto, vaisselle, verre), ceux qui nous servent à éclairer les inscriptions sur pierre gravée sont surtout – comme nous l'avons vu jusqu' alors – les empreintes de sceaux, les anneaux en métal (or, argent,

<sup>167</sup> Voir HENIG, MCGREGOR 2004, p. 108, n° cat. 10.59, ill. 10.59.

<sup>168</sup> Voir KAGAN, NEVEROV 2000, p. 145, n° cat. 180/87.

<sup>169</sup> M. Hainzmann traite de cette différenciation de manière éloquente dans un article succinct. Voir HAINZMANN 2012.

bronze, fer) ou d'une matière autre que la pierre (ambre, os, jais) et – dans une certaine mesure – les objets domestiques (pesons, lampes, céramiques, jetons et tessères). Nous y reviendrons. Mais tout d'abord, dans le vaste domaine de la glyptique, il y a différents types d'inscriptions que je ne traiterai pas, et d'autre, à la limite de mon champ d'investigation, dont je me servirai comme parallèles.

#### 1.5.1. PIERRES NON-TRAITÉES OU À LA LIMITE EXTRÊME DE LA PORTÉE DE MA RECHERCHE

§1. La première barrière que je me suis refusé à franchir a été celle de la langue : ainsi, seules les inscriptions grecques et latines ont été prises en compte dans l'étude des pierres gravées de tradition grecque, étrusque et romaine. Point de légendes en écriture sémitique, punique ou pehlevi de l'époque sassanide sauf si, comme tel était le cas au n° 39 ci-dessus, la légende est bilingue ou en rapport avec du grec ou du latin :

40. VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 75-76, n° 80, pl. 62 [Pl. 5, fig. 26] : calcédoine portant l'effigie de Tibère couronné de myrte. Dans le registre périphérique, une inscription pehlevi ajoutée postérieurement. Le style du portrait est caractéristique du style de la cour impériale à l'aube du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. (vers 10 av. J.-C.). Mais l'inscription trahit une destinée postérieure qui nous échappe.
41. BOUSSAC 1992, pp. 48-49, n° cat. Απ 157, pl. 11 : devant une représentation d'Apollon archer est gravée une inscription en caractère sémitique qui n'a pour seule utilité que de donner un *terminus post quem* au IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., les lettres qui la composent n'apparaissant pas avant cette date.

§2. De même, les copies modernes de pierre ou les bijoux de la Renaissance ou du Néo-Classicisme portant des inscriptions en français<sup>170</sup> (ou autre) [Pl. 82, fig. 562] ont été bannies car elles s'inspirent de leurs modèles antiques et n'offrent aucun moyen de mieux comprendre ces derniers quant à la tradition épigraphique. Je consacrerai toutefois un petit paragraphe aux inscriptions tardives ou modernes pour évoquer comment l'Occident, au sortir du Moyen-Âge et à l'aube de la Renaissance, s'est réapproprié les canons épigraphiques antiques pour les appliquer à ses propres créations (voir point 2.3.4.6. de la Partie I, §5).

§3. Ensuite, la racine sémantique des termes inscrits sur pierre gravée est également importante : dans le domaine des pierres magiques, techniquement et épigraphiquement très proches des intailles, les termes, phrases ou expressions soulignant une parenté linguistique avec l'hébreu, l'araméen<sup>171</sup> et l'assyrien<sup>172</sup> ont été mises de côté à l'exception de rares cas où, soit la disposition épigraphique peut éclairer celle des légendes grecques ou romaines, chrétiennes ou païennes, soit le terme grec ou latin n'a rien, en apparence, d'une incantation obscure à usage apotropaïque :

42. PHILIPP 1986, pp. 57-58, n° 60, pl. 16 [Pl. 5, fig. 27] : chrysoprase du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. présentant l'effigie de la déesse Isis, assise, et portant les attributs de *Fortuna* (gouvernail et corne d'abondance). Sous la ligne de sol, en exergue, l'inscription **AAKH**, littéralement « force, puissance, bravoure », mais aussi « puissance protectrice ». L'effet du motif de la gemme, à fonction ésotérique, est donc renforcé par cet ajout épigraphique relatif à une vertu.

---

<sup>170</sup> Voir GRAMATOPOL 1974, p. 97, n° 780, pl. XXXVII (cornaline moderne mettant en scène *Amor* joint à l'inscription périphérique **VNIS A IAMAIS**), KAGAN, NEVEROV 2000, p. 107, n° cat. 91/41 (sardonix à double face du XVII<sup>ème</sup> siècle avec, d'un côté, Hécate sur un char tiré par des taureaux et la devise **VIS•CEDIT•AMORI** sur une banderole, « La force cède devant l'amour » ; de l'autre Saint-Georges terrassant le dragon avec en périphérie, sur la bordure biseauté, l'inscription de la devise de l'ordre de la Jarretièrre, **HONI•SOIT•QVI•MAL•Y•PENSE**) et PLATZ-HORSTER 1994, pp. 149-150, n° 208, pl. 38 (*Amor*, à nouveau, sur une autre cornaline du XVI<sup>ème</sup>-XVII<sup>ème</sup> siècle avec la légende rétrograde **SVFFIT** : cette dernière peut se lire autant en français qu'en latin « il chauffe, il parfume », restitution moins en lien avec la figure de la divinité. L'impératif « suffit » souligne davantage la volonté du porteur de se libérer des tourments de l'amour).

<sup>171</sup> Voir PHILIPP 1986, p. 47, n° 41, pl. 10 : inscription en grec **MAPMA|ΠΑΙΘΟ**, tiré de l'araméen.

<sup>172</sup> Voir *ibid.*, p. 87, n° 124, pl. 30 : inscription en grec **EYΛAMOΘ**, tiré de l'assyrien *ullamu* qui signifie « éternel ».

43. MICHEL 2001, p. 17, n° 26, pl. 4 [Pl. 5, figg. 28a-b] : la mention du nom du possesseur (ou de la personne à protéger) se trouve être un autre type d'inscription sans portée magique sur amulette. Sur une sardoine du *British Museum* est gravée, sur la face A, le buste de Sérapis entourée de l'indice onomastique translittéré (de latin en grec) du propriétaire au génitif d'appartenance : **KOKHIOY / EPTYXOY** (rétrograde), « (pierre) de *Coc(c)ei*us *Eutyches* ». Il s'agit toutefois d'un ajout postérieur (mais résolument antique). Sur la face B, une représentation féminine, nue, qui tient une serviette à la manière de l'Aphrodite telle qu'elle est représentée souvent en glyptique. La légende mutilée dans le registre périphérique gauche (sur la pierre), **KAP[-]**, reprend vraisemblablement le terme **KAPIC**, pour **XAPIC**, « la Grâce » ; en atteste une autre amulette où l'inscription **H X|API|C** est gravée au revers d'une effigie de Sérapis (donc iconographiquement en lien indirect avec notre cas)<sup>173</sup>.
44. MICHEL 2001, p. 176, n° 281, pl. 41 [Pl. 5, fig. 29] : la mention du nom du possesseur peut aussi se présenter en latin, sans doute pour se démarquer de la tradition antique qui voulait que les légendes ésotériques soient formulées en grec<sup>174</sup>. Tel est le cas d'un disque en bronze du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., perforé en son centre (afin d'être porté en pendentif), et représentant une divinité non-identifiable sans le secours de l'inscription. Cette dernière reprend, au nominatif, les *duo nomina* du propriétaire intégrés dans une formule répétitive à dessein augural : **AVRELIVS TATIANVS AVRELIVS F|ORTV|LVATVS**, le dernier terme à comprendre par **FORTV|NATVS**, « *Aurelius Tatianus, Aurelius le Fortuné* » dans le sens de « bienheureux ». De cette légende il semble avisé de conclure qu'elle se rapporte à l'effigie du personnage qu'elle circonscrit, à savoir probablement une divinité salutaire comme *Bonus Eventus* ou plus vraisemblablement *Fortuna*, divinité éponyme.
45. MASTROCINQUE 2008, p. 124, n° cat. Ra 16, pl. XXXVI [Pl. B, fig. 12] : dans le cas d'une cette cornaline du musée archéologique de Ravenne, la dénomination – d'une femme cette fois-ci<sup>175</sup> – apparaît de nouveau en latin. Les lettres, **PASC-HV-SA**, sont disséminées autour d'un motif de capricorne reprenant le signe astrologique du possesseur.
46. *AGDS* I, 3, p. 120, n° 2907, pl. 279 [Pl. 5, fig. 30] : un dernier exemple (dont je reparlerai de la configuration épigraphique au point 2.3.2.2.) reprend une troisième fois une inscription latine sur une amulette. Cette fois-ci, la dénomination prend la configuration des *duo nomina* de son propriétaire, mais sous la forme d'initiales latines : **A / L** (rétrograde) de part et d'autre d'une effigie d'anguipède alectorocéphale. Le registre figuré ainsi que le matériau de la pierre (héliotrope) sont toutefois caractéristiques des pierres à vertu magique.

§4. En marge des cas précédemment cités que je n'ai pas traités (sauf à titre exceptionnel), il y a toute sorte d'autres gemmes qui entrent dans les critères d'analyse de mon travail. En premier lieu des pierres à double face, à la manière des pierres magiques, mais dont la portée, au travers de la légende ou du motif figuré, n'est nullement ésotériques :

47. LE BLANT 1896, p. 141, n° 383 : sur une intaille, répertoriée par l'auteur au musée du Vatican, apparaît sur la face A l'inscription **CN•CAT**, et au revers **TERTI**. Il s'agit sans le moindre doute du nom du propriétaire de la pierre au génitif d'appartenance, « (Sceau) de *Cn. Cat(tius) Tertius* » (restitution d'après E.F. Le Blant).
48. WALTERS 1926, p. 215, n° 2055, pl. XXVI [Pl. 5, figg. 31a-b] : nicolo figurant, sur chacune des deux faces, un portrait respectivement d'un patricien romain et d'une matrone, stylistiquement datable de l'époque de l'« Anarchie militaire » et des « Trente Tyrans » (240-260 apr. J.-C.), malgré le fait qu'il semble avoir les traits de Caracalla et Plautille. Autour de chacun des portraits est gravé une (pseudo-)inscription, à la manière des formules incantatoires des amulettes, qui doit vraisemblablement prendre la configuration d'une maxime galante (les portraits de l'époque impériale – surtout les camées – portaient souvent

<sup>173</sup> MASTROCINQUE 2008, pp. 24-25, n° cat. Bo 2, pl. V.

<sup>174</sup> Voir MICHEL 2001, p. 176, n° 281 (texte explicatif).

<sup>175</sup> Voir OPEL III, p. 126, « Paschusa ».

des devises de ce type car ils étaient destinés à être offerts en cadeau) ou d'une pseudo-légende à fonction purement décorative. Sur la face A, on peut lire **VE | MT**, *teum* (?), de part et d'autre du buste masculin ; sur la face B, une suite de lettres tout autour du registre figuré et selon le même plan de lecture, et dont deux d'entre elles se présentent sous la configuration d'un *nexus* **TE** : on déchiffre, dans le sens des aiguilles d'une montre et en partant du bas, **MAVTEADMTE**.

§5. Ensuite, un type de pierre gravée que nous avons déjà croisé, à savoir les pierres octogonales à facettes latérales (voir n° 7 ci-dessus) et, par extension, les anneaux à contour polygonal<sup>176</sup> : pour les gemmes elles-mêmes, elles se situent toutes à partir de la fin du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. et sont d'un certain intérêt relativement aux devises amoureuses ou galantes (**M|H|H| | VI|VA|S, A|VE | ME|A V|IT|A, AN|IM|A | M|E|A**)<sup>177</sup>. Toutefois, leur champ de comparaison étant de ce fait relativement restreint, elles sont utilisées moins pour argumenter sur les légendes que pour comprendre dans quelle mouvance sociale se situait la mode des cadeaux entre fiancés.

§6. Par extension, quelques pierres et anneaux métalliques – qui ne sont pas à facettes pourtant – ont la particularité relativement marginale de voir leur légende déborder sur la tranche ou le biseau de la pierre (sans doute par le truchement d'une mauvaise appréciation par l'artisan-graveur de la longueur de l'inscription et de la place nécessaire à son incision sur la surface à graver). À ma connaissance, leur nombre se limite à quatre exemplaires (voir n° 355 ci-dessous : **E / Y / Φ / P** et **CI** sur la tranche), dont le premier a déjà été traité ci-dessus (voir n° 9 : **KAI TO-N K|Y-P-ION HM|ON | OY** et **PANON** sur le biseau) :

49. *AGDS* II, 2, p. 95, n° 2720, pl. 254 [Pl. 5, fig. 32]. MARTINEZ, BARALIS, MATHIEUX, STOYANOV, TONKOVA 2015, p. 160, n° cat. 114 [Pl. V, fig. 153] : le second exemple est une représentation tardive d'Hercule combattant le lion de Némée (IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). Autour du registre figuré court une inscription incompréhensible qui se finit sur le biseau du jaspe rouge sur lequel elle est incisée : **ΚΕΡΚΟΧΟΦΟCΙ** et **ΚΚΙ**. Le type d'inscription, gravé à la hâte et aussi schématiquement que le thème iconographique, est d'un style abâtardi spécifique de l'époque tardive. De plus, la configuration périphérique de la légende rappelle les formules des amulettes<sup>178</sup>, ce qui est confirmé par la thèse de H. Philipp<sup>179</sup> selon laquelle le thème herculéen avec le lion de Némée était utilisé contre les coliques, surtout en lien avec un matériau rouge (comme le jaspe)<sup>180</sup>. La légende est certainement une invocation, composée notamment de la lettre « K » à répétition, ce qui donne, à l'instar des trois lettres **ΚΚΚ** à la suite, un caractère formel propre à conjurer le sort. La troisième attestation d'une légende débordant de la surface gravée (ou incisée) est la célèbre – et problématique – bague d'Ezerovo (Bulgarie), datant de la fin du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voire du début du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) : sur le chaton ovale et mobile de cette bague, avec anneau en forme d'étrier, apparaît une dédicace funéraire en langue thrace composées de soixante et un caractères grecs en *scriptio continua* (sans séparation de mots), disposés en huit lignes, dont quatre lettres figurent sur la tranche, **ΡΟΛΙΣΤΕΝΕΑΣ ΝΙΕΡΕΝΕΑ ΤΙΛ|ΤΕΑΝ ΗΣΚΟ Α|ΡΑ<Σ> ΖΕΑ ΔΟΜ|ΕΑΝ ΤΙΛΕΖΥ|Π ΤΑ ΜΙΗ Ε|ΡΑΖ** puis **ΗΛΤΑ** que V. Georgiev traduit par "*Ô Rolistena, moi, ta jeune épouse, choisie (ou Nerenea Tiltea ?), je meurs à côté (de toi) mon reposant-en-paix, (moi) qui ai élevé les enfants*". Toutefois, un autre linguiste, O. Hansen<sup>181</sup>, voit dans les lignes 3 à 8 une dédicace à Arès (ce dernier déchiffrant **A(I)|ΡΑ(Σ) ΖΕΑ**, « Arès, fils de Zeus »). Comme cette inscription est l'un des rares témoignages épigraphiques de cette langue, elle a suscité "*un immense*

<sup>176</sup> Voir HENKEL 1913, p. 4, n° 12, pl. I, et PFAHL 2012 (*ILGIL*), p. 149, n° cat. 14 ; 19, pl. 1.

<sup>177</sup> HENIG 2007, pp. 181-182, n°s 744-746, pl. LIII.

<sup>178</sup> Voir PHILIPP 1986, p. 43, n° 32, pl. 7 ; 45, n° 36, pl. 9.

<sup>179</sup> Voir *ibid.*, pp. 69-70, n° 84, pl. 20.

<sup>180</sup> Voir MICHEL 2001, pp. 248-250, n°s 390-394, pl. 57-58, et MASTROCINQUE 2008, p. 63, n° cat. Fi 75, pl. XVIII ; 111, cat. n° Pe 19, pl. XXXII ; 123, n° cat. Ra 13, pl. XXXVI ; 192, n°s cat. Vr 19-20, pl. LVI.

<sup>181</sup> Voir SEG 38 (1988), n° 733.

*intérêt scientifique*" dès sa première publication à l'aube du XIX<sup>ème</sup> siècle (1912-1913) "et donné lieu à de nombreuses interprétations et publications, sans qu'aucun consensus n'émerge encore"<sup>182</sup>.

§7. Au niveau de l'apparence des inscriptions, hormis les lettres gravées qui sont l'objet de l'étude, celles incisées à la façon des graffiti sont, dans une certaine mesure, également prises en compte, que ce soit sur les tampons autant que sur les empreintes :

50. HOFFMANN, DAVIDSON 1965, p. 257, n° 116 = BOARDMAN 1970, p. 226 ; 300, n° 745, ill. 745 [PI. 87, fig. 599a] = SPIER 1992, p. 35, n° 55 [PI. 87, fig. 599b] : un des plus anciennes attestations de graffiti sur une bague (en l'occurrence un anneau en or à chaton ovale) remonte à la fin IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. sur un exemplaire du *Paul J. Getty Museum* de Malibu. Il met en scène un acteur de théâtre, interprétant une femme, et portant de ses deux mains un masque. Dans son dos (type A1), un graffiti court verticalement de bas en haut : L. Mildenberg (cité par J. Spier) le déchiffre **ΣAMH**, que H. Hoffmann et P.F. Davidson estime être soit le nom de la propriétaire, soit celui de la personne représentée, Σάμη (non-attesté onomastiquement) ; à moins qu'il ne s'agisse d'une référence malhabile à *La Samienne* de Ménandre (Σαμία)<sup>183</sup> au travers, vraisemblablement, d'un déchiffrage erroné de l'incision.
51. DEMBSKI 2005, pp. 56-57, n° cat. 40, pl. 5 ; 77, n° 246, pl. 24 [PI. 6, fig. 33] ; 77, n° cat. 246, pl. 24 : sur la face B d'un onyx représentant Jupiter-Sérapis, datant du début du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., a été incisé en lettres cursives le nom du vendeur ou du commerçant ayant cédé la gemme, **AT(T)ANI**. La fonction de ce dernier est conjecturée par le fait que l'inscription, gravée très légèrement à la façon d'un graffiti, n'était pas censée être lisible car se trouvant du côté non-visible de la pierre (dans l'hypothèse où cette dernière était prévue pour être sertie dans un bijou). Un second exemple fournit, lui, un message de bon augure au revers d'un nouvel onyx à l'effigie d'Éros archer (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). Il s'agit de nouveau de lettres cursives très légèrement incisées, où on lit **FELICIT[AS]**.
52. HENKEL 1913, p. 95, n° 1017, pl. XL [PI. 6, fig. 34] : ce type d'incision, bien que de meilleure facture, se retrouve également sur les anneaux métalliques. On peut citer bague en bronze dont le chaton ovale (ou disque) est orné d'une inscription en cinq lignes, **PERVIN | STABILIS | COL FABR|ORVM | D D**, *Pervin(cius) Stabilis col(legio) fabrorum d(ono) d(edit)*, incisée relativement soigneusement en lettres cursives, et qui se comprend comme le cadeau fait par *Pervincius Stabilis* au collège des artisans<sup>184</sup>. Au revers du chaton, on peut lire, en écriture pointillée, les *duo nomina* **D SEC** : ils reprennent sans doute le nom du possesseur de l'anneau que sa position au sein de la corporation autorisait à porter. Il est ici important de noter que la mention **D•D / DD**, à part sur trois gemmes (voir n°s 243 et 280 ci-dessous) n'est attestée que sur un seul autre anneau en argent (à ma connaissance), provenant probablement de Xanten (?) d'après F. Henkel, et sur le chaton ovale duquel l'inscription, à nouveau pointillée, le définit comme un cadeau du vétérinaire *Flavius Simplex* à ses camarades à l'occasion de la fin de leur service militaire (*honesta missio*) : **DVPL | ET SESQVIPL | ALA VETER | FLAV SIMPLEX | VET R EX DVP | ALE EIVSD | D D**, *Dupl(icariis) et sesquipl(icariis) alae*

<sup>182</sup> Voir MARTINEZ, BARALIS, MATHIEUX, STOYANOV, TONKOVA 2015, p. 160, n. 1-3.

<sup>183</sup> Nom attesté autant dans les Cyclades (*LGPN I*, p. 401 / IV<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) qu'à Athènes (*LGPN II*, p. 393 / III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.).

<sup>184</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2010, p. 254 : "Die Inschrift eines Bronzeringes aus Mainz in Kassel lautet übersetzt : „Pervincius Stabilis hat (den Ring) dem Kollegium der Feuerwehrlaute zum Geschenk gemacht“. (...)” – en effet, F. Henkel interprète le *collegium fabrorum* comme la guilde des pompiers. Toutefois, la titulature d'un tel collège (*collegium fabrorum* au lieu de *collegium fabrum*) apparaît notamment sur l'autel de la corporation des artisans, exposé au *Lapidarium* du *Museo Archeologico* de Milan (*CIL V*, n° 4122), ainsi que sur une dédicace à Neptune et Minerve (voir *RIB I*, n° 91 = *CIL VII*, n° 11) – pour une analyse approfondie de cette inscription dédicatoire, voir également <http://romaninscriptionsofbritain.org/inscriptions/91>.

*veter(anae) Flav(ius) Simplex vet(eranus) R(etentus) ex dup(licario) al(a)e eiusd(em) d(ono) dedit* [Pl. 6, fig. 34<sup>bis</sup>]<sup>185</sup>.

53. BOUSSAC 1988, pp. 322-323, figg. 26-27, n. 55 : bien que rares sur les sceaux pour établir l'identité de ceux qui furent en contact avec les archives, les inscriptions sur les empreintes le sont bien davantage. Pourtant M.-F. Boussac en répertorie deux exemplaires dans le corpus de crétules déliennes. Le premier est incisé du nom de **ΨΥΧΗ**, au stylet sur la surface imprimée du cachet ; il s'agit vraisemblablement de l'identité non pas de la femme dont le portrait orne le registre central du sceau, mais d'un des intervenants aux transactions à l'occasion desquelles le cachet a été utilisé. Le second, lui, est apposé sur la tranche de la pastille, **ΔΙΦΙΛΟΣ**, un peu à l'instar des n<sup>os</sup> 9 et 49 ci-dessus, à la différence près qu'ici l'emplacement de l'inscription n'est pas la résultante d'un manque de place sur la surface gravée.

§8. Toutefois, la nature de l'inscription à étudier peut être tributaire de son support : ainsi, sur les anneaux métalliques, pourra-t-on rencontrer des écritures pointillées (voir n° 52 ci-dessus), inscrites au poinçon, des légendes chantournées, en relief – à la manière des camées – ou des lettres étant la résultante d'insertions d'un métal d'une autre nature que celui du support. Les deux derniers cas seront cités ici à titre d'exemples bien qu'ils ne s'insèrent pas dans la portée de la recherche :

54. RICHTER 1956, p. 120, n° 598, pl. LXV [Pl. 6, fig. 35] : dans le cas des inscriptions en pointillé, on peut citer une injonction, **ΦΥΛΑC** pour φύλασσε, « Garde-moi / Protège-moi ! », qui apparaît sur un anneau en or de la fin du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
55. HENKEL 1913, p. 98, n° 1056, pl. XLI : les légendes chantournées, elles, correspondent à des bagues à fonction purement ornementales et tiennent davantage de l'orfèvrerie que de la glyptique proprement dite. Toutefois on peut y trouver des légendes dont de nombreux parallèles apparaissent sur les pierres gravées ou les anneaux métalliques à fonction d'ex-voto. On peut citer, à titre d'exemple, un anneau en bronze dont le chaton rectangulaire est ciselé d'une inscription contractée : **MATB**, *Mat(ri)b(us)*, « aux Déesses-Mères ! », légende qui apparaît souvent sur les bagues votives métalliques<sup>186</sup>.
56. HENKEL 1913, p. 167, n° 1844, pl. LXIX. BOARDMAN, VOLLENWEIDER 1978, p. 155, n<sup>os</sup> 153-154, pl. XXIX [Pl. 80, figg. 549a-b] = WIEGANDT 2009, p. 96 ; 212-213, n<sup>os</sup> cat. Gbb3-Gbb4, pl. CLVI : sur le contour d'un anneau métallique apparaît l'appellation **EVSEBIAE**, *cognomen* féminin au génitif d'appartenance<sup>187</sup>. Rien que de très commun si ce n'est la manière dont l'inscription se présente le support gravé : elle est composée d'un remplissage en argent des sillons préparatoires des lettres incisés dans le bronze de la bague. La confection de la légende n'est toutefois pas de même nature sur deux disques en argent, le premier de la fin du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. et le second plus tardif (davantage hellénistique du fait de la forme des lettres et de l'usage d'un **C** en lieu et place d'un **Σ**<sup>188</sup> – H. Wiegandt les date pourtant tous les deux du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C.), sur lesquels apparaissent des ὀνόματα, l'un seul, **ΞΕΝΟΔΟΚΑΣ** (génitif de Ξενοδόκα en dialecte dorique<sup>189</sup>), et l'autre sous la forme d'un indice de filiation, **ΦΙΛΑ | CIMMI|A** (*sic*), Φίλα Σιμμία, « *Phila*, fille de *Simmias* » (voir n° 76 ci-dessous) : en effet, les caractères s'y présentent au contraire en relief et rehaussés d'une patine dorée ("*gilt relief inscription*")<sup>190</sup> – alors que G.M.A. Richter avait décrit la première inscription comme étant "*engraved*" sur le chaton circulaire d'un anneau en or (!)<sup>191</sup>.

<sup>185</sup> Voir HENKEL 1913, p. 52, n° 380, pl. XIX, et ZWIERLEIN-DIEHL 2010, p. 254.

<sup>186</sup> Voir HENKEL 1913, p. 49, n° 355, pl. XVIII (argent) : **MAT** ; 68, n° 591, pl. XXVI (bronze) : **MATRIBV** ; 84-85, n° 902, pl. XXXIV (bronze) : **MATB**.

<sup>187</sup> Voir OPEL II, p. 128 (CIL V, n° 231), « [Eu]sebia ».

<sup>188</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, I, p. 377, et GUARDUCCI 1987, p. 82, pt. 1 : "*lettere « lunate »*".

<sup>189</sup> Voir IGASM V, n° 46 (Locres, 550-500 av. J.-C.). Voir également LGPN III, A, p. 334 (500 av. J.-C.)

<sup>190</sup> Voir BOARDMAN 1970, p. 428.

<sup>191</sup> Voir RICHTER 1968, p. 124, n° 487, ill. 487.

§9. Par extension, le matériau utilisé pour la confection des anneaux (ou des bagues dans lesquelles sont serties des pierres fines) est assez hétéroclite : à côté des métaux communs (or, argent, bronze, fer, voire cuivre), on trouve des inscriptions sur des supports annulaires en ambre, en jais, en ivoire, en os et en verre. J'en citerai ici quelques exemples :

57. PAVESI, GAGETTI 2001, p. 436, n° 232 = HENKEL 1913, p. 152, n° 1675, pl. LXII [Pl. 74, fig. 504] : sur le chaton ovale d'une bague en ambre se lisent deux initiales de part et d'autre de la représentation d'une feuille lancéolée à fonction d'*hedera* : **V / F, u(tere) f(elix)**, « Fais-en bon usage (sous-entendu, la bague) ! ». La confection de parure à fonction purement ornementale date de la deuxième moitié du II<sup>ème</sup> s., voire du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.<sup>192</sup>
58. HENKEL 1913, p. 149, n° 1639, pl. LXII : la même inscription apparaît de manière un peu plus développée sur une bague en jais au contour polygonal sur les facettes duquel les lettres se répartissent : **VTE|RE | F|ELI|X P|IA**, « Fais-en bon usage, mon amour ! » ou « Fais-en bon usage, *Pia* ! ».
59. HENKEL 1913, p. 153, n° 1682 ; 154, n° 1695, pl. LXIII. HENIG, MCGREGOR 2004, p. 134, n° cat. 15.9, ill. 15.9 [Pl. 84, fig. 581] : les anneaux en ivoire ou en os sont également susceptibles de se voir ornés d'une légende. Dans deux cas, le chaton rectangulaire est incisé respectivement du mot **MARIVS** (gentilice) et de **TITE** (vocatif de Titus ou abréviation d'un *nomen* plus élaboré). Références aux noms de leur possesseur, il ne s'agit pourtant pas de bijoux à fonction sphragistique mais, comme précédemment, de simples ornements : dans les deux cas les appellations se présentent à l'endroit sur la bague. Un troisième cas, sur un anneau à chaton ovale de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.), fait apparaître – nonobstant deux symboles parasites, une croix et un point, en exergue – une formule votive, incisée à l'endroit sur le support gravé : **VRD – v(ir) r(eligiosus) d(edit)**<sup>193</sup>.

### 1.5.2. CORPUS TRAITÉ

Comme je l'avais souligné dans l'avant-propos, la base de ma recherche aurait dû être le corpus des pierres gravées issus de fouilles de l'antique colonie d'Aquilée (Vénétie-Julienne). Or, sur les 7'000 gemmes y étant attestés (à ma connaissance), seuls un choix de plus de 1'500 éléments ont pu être analysé : il s'agit du nombre d'intailles – il n'y a en effet aucun camée – publié par G. Sena Chiesa en 1966. Et sur ces 1'573 pierres inventoriées, seules une trentaine exactement portaient des inscriptions grecques ou latines utilisables par mes soins (en mettant de côté les pierres magiques dont les légendes sont d'une racine sémantique ou d'une langue que mon travail n'intègre pas), soit un facteur statistique de moins de 2%. C'est pourquoi il m'a été nécessaire de compiler des informations issues d'autres horizons, d'autres pays, mais ayant toutes en commun d'appartenir au monde gréco-romain. Je vais donc à présent décrire brièvement le corpus des gemmes que j'ai étudié et leur provenance. On peut subdiviser mon échantillonnage de pierres gravées en trois sources : les collections muséales ou privées, les gemmes issues de fouilles mises au jour en Europe, et enfin les archives et sceaux hellénistiques et romains.

#### §1. Les collections muséales, privées et les dactylothèques

La majeure partie des gemmes sélectionnées pour établir un corpus significatif d'inscriptions provient des grandes collections des musées d'Europe et des collections privées issues des grandes dactylothèques de la Renaissance. Ainsi en est-il de différents pays que je vais analyser les uns après les autres et pour lesquels je vais donner les sources principales que j'ai utilisé.

*ITALIE* : mis à part la collection du musée national d'Aquilée, on peut citer, pour l'Italie, les collections du *Museo Archeologico Nazionale di Napoli*, du *Museo Nazionale Romano delle Terme Diocleziane*

<sup>192</sup> Voir PAVESI, GAGETTI 2001, pp. 436-437, n° 232.

<sup>193</sup> Voir LASSÈRE 2005, II, p. 1097.

(publié par R. Righetti en 1959)<sup>194</sup>, du *Museo Archeologico di Bari*, des *Civici Musei di Udine*, du *Museo Civico di Bologna*, du *Museo dell'Istituto di Archeologia dell'Università di Pavia*, des *Civici Musei di Verona* et les *Gemme e Cammei della Collezione Guardabassi nel Museo Archeologico Nazionale dell'Umbria a Perugia*. Il existe cependant des collections privées dont j'ai pu retirer quelques informations. Je citerai notamment le trésor de la *Via Alessandrina* à Rome, dont la majorité des pierres sont exposées aux musées Capitolins, certains éléments de la *Dactyliotheca Capponiana*, et les intailles et camées des collections Médicis et Lorena inventoriées au *Museo Archeologico di Firenze*.

**ALLEMAGNE** : l'inventaire des pierres des grandes collections allemandes se trouve répertorié dans la série des *Antike Gemmen in Deutschen Sammlungen*, dont on compte aujourd'hui cinq volumes. Les collections suivantes sont ainsi traitées : tout d'abord la *Staatliche Münzsammlung München*, puis le *Staatliche Museum Preussischer Kulturbesitz Antikenabteilung Berlin* (qui reprend certaines pierres publiées par A. Furtwängler en 1896 dans son ouvrage *Beschreibung der geschnittenen Steine im Antiquarium*). Les recueils traitent ensuite les musées de *Braunschweig*, *Göttingen*, *Kassel* (AGDS III), *Hannover*, *Hamburg* (AGDS IV) et *Nürnberg* (AGDS V). On peut y ajouter les pâtes de verre conservées au *Martin-von-Wagner-Museum der Universität Würzburg*, les gemmes romaines du *Rheinisches Landesmuseum Trier*, les pierres gravées antiques de la collection Heinrich Dressel in der *Antikensammlung Berlin* ou encore celles de la fondation Helmut Hansmann<sup>195</sup>.

**ANGLETERRE** : en marge des collections d'anneaux, de bagues et de pierres gravées du *British Museum* publiées au début du siècle dernier par F.H. Marshall et H.B. Walters, les universités britanniques possèdent, pour certaines, des glyptothèques très intéressantes et dont le matériel a été publié dans une large mesure. On peut citer notamment les collections Ionides<sup>196</sup>, Lewis (conservée au *Corpus Christi College* à Cambridge)<sup>197</sup>, Marlborough<sup>198</sup>, Berry<sup>199</sup>, les camées de Jeffrey Content, les pièces inventoriées dans les musées d'Exeter et à l'*Ashmolean Museum* d'Oxford ou encore les pierres gravées de la collection du Comte de Southesk<sup>200</sup>.

**FRANCE** : tout d'abord les collections du Cabinet des Médailles à Paris, dont les portraits grecs et romains furent publiés entre 1995 et 2003<sup>201</sup>, les camées de la Bibliothèque Nationale<sup>202</sup>, les collections Pauvert de la Chapelle<sup>203</sup>, Montigny<sup>204</sup>, De Clerq et D'Orléans et les recueils de Levesque de Gravelle, Mariette, Millin, Stosch compilés par S. Reinach<sup>205</sup>.

**AUTRICHE** : on peut surtout citer la collection du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, éditée en 3 volumes entre 1973 et 1991.

**PAYS-BAS** : catalogue du *Royal Coin Cabinet* de La Haye et du *Rijksmuseum G.M. Kam* de Nimègue<sup>206</sup>.

**SUISSE** : les ouvrages de M.-L. Vollenweider relatifs au Musée d'Art et d'Histoire de Genève et à la collection Merz<sup>207</sup>.

**DANEMARK** : catalogue du Thorvaldsen Museum<sup>208</sup>.

**ROUMANIE** : catalogue du Cabinet numismatique de l'Académie Roumaine<sup>209</sup>.

---

<sup>194</sup> RIGHETTI 1957-1959.

<sup>195</sup> WÜNSCHE, STEINHART 2010.

<sup>196</sup> BOARDMAN 1968b.

<sup>197</sup> HENIG 1975. MIDDLETON 1892.

<sup>198</sup> BOARDMAN, SCARISBRICK, WAGNER, ZWIERLEIN-DIEHL 2009.

<sup>199</sup> BERRY 1969.

<sup>200</sup> CARNEGIE 1908.

<sup>201</sup> VOLLENWEIDER 1995, et VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003.

<sup>202</sup> BABELON 1897.

<sup>203</sup> BABELON 1899.

<sup>204</sup> Catalogue de vente : *Pierres gravées. Collection de Montigny*, Hôtel des Commissaires-Priseurs, rue Drouot, n° 9 (22 mai 1887), Paris, 1887.

<sup>205</sup> REINACH 1895.

<sup>206</sup> MAASKANT-KLEIBRINK 1975, MAASKANT-KLEIBRINK 1978, et MAASKANT-KLEIBRINK 1986.

<sup>207</sup> VOLLENWEIDER 1967-1983, et VOLLENWEIDER 1984.

<sup>208</sup> FOSSING 1929.

<sup>209</sup> GRAMATOPOL 1974.

*HONGRIE* : catalogue des pierres gravées, des anneaux et fibules du *Magyar Nemzeti Múzeum* (Musée National Hongrois), respectivement par. T. Gesztelyi et E. Tóth.

*SLOVÉNIE* : catalogue des gemmes romaines de Slovénie<sup>210</sup>.

*RUSSIE* : on peut mentionner les publications du musée de l'Ermitage<sup>211</sup>, à Saint-Pétersbourg.

*ÉTATS-UNIS* : catalogues de G.M.A. Richter du *Metropolitan Museum of Art* de New York<sup>212</sup>, ainsi que celui de la collection Burton Y. Berry (*Indiana University Art Museum*)<sup>213</sup> et du *Paul. J. Getty Museum* de Malibu<sup>214</sup>.

Beaucoup des ouvrages qui répertorient les collections muséales impliquent dans leurs publications les anciennes dactyliothèques, collections et publications des XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles, telles que celles de Lippert (Leipzig), Raspe (Londres), Eckhel (Vienne), Gori (Florence) ou Fol (Genève), qui ont été depuis disséminées ou récupérées par différents musées.

### §2. *Les recueils de pierres gravées et d'anneaux issus de fouilles*

En parallèle aux catalogues des musées et des collections privées, il existe diverses publications qui prennent comme sujet les pierres gravées issues de fouilles et dont on peut tirer quelques éléments archéologiques pertinents.

En faisant un tour d'Europe beaucoup plus bref, on peut citer les ouvrages d'H. Guiraud relatifs aux intailles et camées d'époque romaine en Gaule<sup>215</sup>, les articles de A. Krug sur les gemmes issues de fouilles en Allemagne<sup>216</sup>, le catalogue des pierres gravées trouvées à *Carnuntum*<sup>217</sup> ou provenant de Rhénanie (les pierres de Xanten<sup>218</sup> n'ayant pas d'intérêt réellement épigraphique)<sup>219</sup> ou celles ayant été mises au jour sur divers sites britanniques et dont le catalogue a été compilé par M. Henig<sup>220</sup>. Pour divers exemples de gemmes issus de l'un de ces creusets archéologiques, les circonstances de fouilles et les lieux de trouvaille permettent de recentrer chronologiquement la datation de la pierre (celle de sa dernière utilisation plutôt que de sa confection).

### §3. *Les sceaux et archives*

La majeure partie des sceaux hellénistiques que je traite provient de Délos<sup>221</sup> et du Proche-Orient<sup>222</sup> (les crétules de Cyrène n'ayant rien apporté de concluant)<sup>223</sup>. Ces derniers permettent avant tout de faire la lumière sur l'utilisation des cachets (et non des tampons) dans l'Antiquité et de faire la distinction entre sceaux publics et sceaux privés, dichotomie qui se retrouve sur les pierres gravées et les anneaux métalliques.

## 1.6. CHRONOLOGIE ET TRADITION ÉPIGRAPHIQUE

La tradition des inscriptions sur pierres gravées remonte à l'époque des cylindres mésopotamiens au IV<sup>ème</sup> millénaire av. J.-C., puis elle s'est diffusée successivement dans l'Égypte pharaonique (notamment sur les scarabées), en Crète minoenne et dans la Grèce mycénienne (inscriptions en

---

<sup>210</sup> NESTOROVIĆ 2005.

<sup>211</sup> NEVEROV 1971, NEVEROV 1976a, et NEVEROV 1988.

<sup>212</sup> RICHTER 1920, et RICHTER 1956.

<sup>213</sup> BERRY 1968.

<sup>214</sup> SPIER 1992.

<sup>215</sup> GUIRAUD 1988, GUIRAUD 1996, et GUIRAUD 2008.

<sup>216</sup> KRUG 1975, KRUG 1977, KRUG 1978, et KRUG 1980.

<sup>217</sup> DEMBSKI 2005.

<sup>218</sup> PLATZ-HORSTER 1987, et PLATZ-HORSTER 1994.

<sup>219</sup> HENKEL 1913.

<sup>220</sup> HENIG 2007.

<sup>221</sup> BOUSSAC 1988, BOUSSAC 1992, STAMPOLIDIS 1992, et BOUSSAC, INVERNIZZI 1996.

<sup>222</sup> ROSTOVITZ 1933.

<sup>223</sup> MADDOLI 1963-1964.

linéaire A et B). Mais ni l'écriture cunéiforme, ni les hiéroglyphes, ni le linéaire n'entrent dans la portée thématique de ce travail. Aussi, pour dresser un aperçu chronologique de l'apparition et de l'évolution des légendes grecques et latines sur pierres gravées, il convient de revenir aux premières attestations en langue grecque sur les scarabées et scarabéoïdes archaïques, puis d'analyser les mouvements convergents, entre l'Étrurie et la Grèce des époques classique et hellénistique, qui ont amené à la profusion – tant au niveau des configurations épigraphiques que de la thématique – des inscriptions grecques et latines dans le monde romain républicain et impérial. Cette dernière période sera d'ailleurs traitée à part et en détail dans la partie centrale de mon travail (Partie II). Aussi cet aperçu chronologique, partant des premières attestations d'inscriptions sur les gemmes grecques et étrusques, et mettant en lumière leur évolution et leur typologie, n'a pour seul dessein que de préparer le terrain à l'étude approfondie des catégories d'inscriptions qui se diversifient à partir du moment où tous les courants stylistiques et épigraphiques des civilisations du bassin méditerranéen convergent vers le monde romain (c'est-à-dire *grosso modo* à l'avènement de César Auguste et à l'apogée de la glyptique hellénistique). Toutes les légendes qui sont la résultante d'un ajout moderne ne seront pas traitées dans le présent chapitre, à moins qu'elles ne servent à étayer l'argumentaire.

### 1.6.1. GRÈCE (PIERRES ET ANNEAUX DES PÉRIODES ARCHAÏQUE, CLASSIQUE ET HELLÉNISTIQUE)

§1. À l'origine, les inscriptions se réfèrent au nom du propriétaire et se présentent sous la forme d'une simple appellation ou d'une formule dite « parlante »<sup>224</sup>, qui sous-entend « Je suis le sceau de... ». Ces légendes apparaissent dans le second quart du VI<sup>ème</sup> s. av. J.-C. Il s'agit, à ma connaissance, de l'attestation la plus ancienne d'une inscription en caractères grecs sur une pierre gravée.

60. BOARDMAN 1968a, pp. 73-74, n° 176, fig. 2 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 350, fig. 79, pl. 25 [PI. 6, fig. 36] : scarabée de *Thersis*, premier quart du VI<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voir ci-dessus, point 1.1.), il représente sur sa surface gravée le symbole d'un dauphin ainsi que l'inscription en quatre lignes **ΘΕΡΣΙΟΥ | ΕΜΙ ΞΑΜΑ | ΜΕ ΜΕ ΑΝΙΟΙΓΕ**, « Je suis le sceau (ou les « armoiries » [σῆμα]) de *Thersis* ; ne m'ouvrez pas ! »<sup>225</sup>.
61. BOARDMAN 1968a, pp. 21-22, n° 21, pl. I = BOARDMAN 1970, p. 141, fig. 186 [PI. 40, fig. 266] ; 144, n° 315, ill. 315 [PI. 6, fig. 37] : mais lorsqu'il s'agit d'un simple terme, au milieu VI<sup>ème</sup> s. av. J.-C., ce dernier n'apparaît qu'au nominatif, **ΜΑΝΔΡΩΝΙΑΕ** ou dans une forme archaïque abrégée du génitif avec un *omicron* à la place de la diphtongue –ou, **ΧΑΡΙΑΙΜΟ**, équivalant à la forme classique **ΧΑΡΙΑΙΗΜΟΥ**, *Χαρίδημου*<sup>226</sup>.
62. BOARDMAN 1968a, pp. 132-133, n° 427, pl. XXXI : à la fin du VI<sup>ème</sup> s. av. J.-C., une troisième légende simple, **ΑΡΙΣΤΟΤΕΙΧΗΣ**, semble elle-aussi reprendre le nom du propriétaire sur une gemme figurant un lion (animal gardien du porteur<sup>227</sup>). Or il n'en est rien car il s'agit de la première attestation d'un nom de graveur dont l'identité est révélée par la taille des lettres, plus petites que celle utilisées pour signifier l'identité du possesseur de la gemme.

Parallèlement aux appellations, on trouve une formule de salutation assez insolite sur un scarabée du *British Museum* du même groupe que celui d'*Aristoteichês* (n° 62 ci-dessus), ainsi qu'une interjection potentielle sur un autre scarabée grec archaïque provenant, lui, du Fonds Beazley à Oxford :

63. WALTERS 1926, p. 64, n° 522, pl. IX = BOARDMAN 1968a, pp. 133-134, n° 447, pl. XXXII [PI. 7, fig. 38]<sup>228</sup>. BOARDMAN, WAGNER 2003, p. 5, n° 5, pl. 5 : en-dessous d'une représentation de chimère

<sup>224</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, III, p. 353. Il ne faut pas confondre la notion de « parlant » chez M. Guarducci avec celle utilisée par M. Pastoureau (PASTOUREAU 2003, p. 251). Voir également point 1.6. de la Partie II.

<sup>225</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 36 (explication de l'inscription).

<sup>226</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, I, pp. 85-87 ; 97-98 : à l'époque archaïque, la lettre **O** avait la valeur de -o, de -w et de la diphtongue -ou. De même, le **E** valait pour -ε, -η et -ελ.

<sup>227</sup> Voir HENIG 1997, p. 47.

<sup>228</sup> Voir également SPIER, OGDEN 2015, p. 61, fig. 17.

apparaît, entre les pattes de l'animal, l'inscription **XAIPE**, χαῖρε. Ce type d'interpellation se retrouve souvent sur les *skyphoi* à figure noire<sup>229</sup>, mais il aurait semblé moins funeste sur une gemme ne portant pas l'effigie d'un monstre mythologique quelque peu malfaisant (σήματα λύγρα). La même divergence préside à un autre scarabée de la fin du VI<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voire début du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C.), provenant du bassin oriental de la Méditerranée (Ionie, Chypre) : la représentation d'un cheval se cabrant, thème ne faisant pas partie de l'iconographie du thiasse dionysiaque, est potentiellement adjoint au cri de joie bacchique de « l'évohé »<sup>230</sup>, εὐοῖ, sous la forme archaïque **EFOI** incluant un *digamma*.

§2. Au V<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., la tendance qui fait se côtoyer les noms des propriétaires avec ceux des artisans-graveurs se confirme. Les légendes se complexifient, intégrant des ethniques dans les appellations ou devenant de nature composée (mêlant une appellation de propriétaire avec celle du graveur). Les formules verbales elles-aussi évoluent, ne se référant plus seulement au possesseur (racine **EMI**) mais également au graveur (**EΠOIE**) :

64. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 40-41 ; 352-353, figg. 95 et 97, pl. 29 [**Pl. 70, fig. 478 ; 86, fig. 591**] ; 359-360, figg. 141-142 ; 144, pl. 37 = BOARDMAN 1970, p. 184, n<sup>os</sup> 355, 358, ill. 355, 358 ; 195, n<sup>os</sup> 466, 468-469, ill. 466, 468-469 [**Pl. 7, fig. 39**]. SPIER 1992, pp. 19-20, n<sup>o</sup> 18 = *LIMC* VIII, « Zeus », I, p. 358, n<sup>o</sup> 361 ; II, p. 234 [**Pl. 86, fig. 592**] : le tout début du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voire l'extrême fin du VI<sup>ème</sup> s. av. J.-C.<sup>231</sup>) voit l'apparition de *Sêmon* (*Semon Master* selon M.-L. Vollenweider, citée par J. Boardman)<sup>232</sup> et *Epimênes*, qui sont les premiers artisans-graveurs à signer leurs œuvres. Sur un scarabée en agate figurant une jeune fille remplissant une hydrie à une source (Atalante ?) apparaît ainsi le nom de **ΣΗΜΟΝΟΣ** au génitif, Σήμωνος<sup>233</sup>, « De *Sêmôn* », alors que sur un scarabéoïde en calcédoine, une scène de dressage est jointe à la mention évidente du graveur **EΠΙΜΗΝΕΣ / EΠ-ΩIE** (rétrograde), « *Epimênès* a fait ! ». Toutefois, dans le cas de *Sêmôn*, J. Boardman concède qu'en l'absence du verbe *époïe* dans la formule, on ne peut assimiler totalement le nom de *Sêmon* à celui de l'artiste bien que la taille et la forme des lettres s'y prêtent<sup>234</sup>. C'est un problème que l'on retrouve, dans le sens inverse, avec le scarabéoïde en calcédoine du *Paul J. Getty Museum* sur lequel apparaît l'appellation rétrograde **XAPON**, Χάρων<sup>235</sup> (vers 470 av. J.-C.) : J. Spier reconnaît que l'inscription "*is probably the name of the owner rather than the artist. The letter forms recall those of Epimenes and Anakles*<sup>236</sup> (...) although not distinctive enough for a certain attribution". L'auteur met également l'accent sur le fait que *Chârôn*, à l'instar des deux autres appellations (*Sêmôn*, *Epimênes*), est un nom d'insulaire (Cyclades) comme en atteste la substitution de l'*omega* par l'*omicron* (pré-réforme euclidienne) ainsi que la forme ionique des caractères<sup>237</sup> ; toutefois, si *Epimênes*, qui œuvrait aux alentours de 500 av. J.-C., a utilisé la forme correcte des voyelles longues dans sa signature (l'*omicron* archaïque ne se substituant pas à l'*omega*), c'est principalement, selon J. Boardman<sup>238</sup>, parce que l'artiste "*learnt his letters in a place where E and H, O and Ω regularly transpose their usual values*". Toutefois, si sa technique de gravure (recherche de perspective dans l'espace) s'inspire directement de la sculpture en haut-relief et, plus particulièrement, du traitement

<sup>229</sup> Voir BEAZLEY 1956, p. 162, n<sup>o</sup> 4 (« Eucheiros, son of Ergotimos, Potter ») ; 168 (« Phrynos, Potter ») ; 171, n<sup>os</sup> 1-6 (« Sakonides ») ; 180, n<sup>o</sup> 37 ; 181, n<sup>o</sup> 10 (« Tleson Painter ») ; 669 (« Lykis ») ; 675, n<sup>o</sup> 3 (« Stroibos ») : formule **XAIPE KAI ΠΙEΙ** et dérivés. Voir également n<sup>o</sup> 252 ci-dessous.

<sup>230</sup> Voir BIRAUD 2010, pp. 155-158 : cri que l'on trouve notamment sous la forme εὐαῖ et εὐοῖ.

<sup>231</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 352, fig. 95.

<sup>232</sup> Voir BOARDMAN 1968a, p. 95.

<sup>233</sup> Voir *LGPN* I, p. 405 « Σήμων ».

<sup>234</sup> Voir BOARDMAN 1970, p. 148.

<sup>235</sup> Voir *LGPN* I, p. 485.

<sup>236</sup> Voir BOARDMAN 1968a, pp. 110-111, n<sup>o</sup> 333, pl. XXIII.

<sup>237</sup> Voir *ibid.*, p. 95.

<sup>238</sup> Voir *ibid.*, p. 93.

iconographique de certains registres de la céramique athénienne à figure rouge (Euphronios par exemple), le style du cheval apparaissant sur la gemme trahit une parenté typiquement insulaire (comme l'a démontré J. Beazley)<sup>239</sup>.

Quelques décennies plus tard, au milieu du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., c'est au graveur *Dexamenos* de participer également de cette nouvelle tradition épigraphique. Pour ce faire – et à l'instar de ces deux prédécesseurs –, il utilise soit son nom, **ΔΕΞΑΜΕΝΟΣ**, au nominatif cette fois-ci, soit une formule « parlante » incluant un verbe qui le définit en tant qu'artisan-graveur, **ΔΕΞΑΜΕΝΟΣ | ΕΠΟΙΕ**. Son ethnique – l'île de Chios – est même précisé sur un scarabéoïde en calcédoine mettant en scène un héron : **ΔΕΞΑΜΕΝΟΣ | ΕΠΟΙΕ ΧΙΟΣ**, « *Dexamenos* de Chios, a fait ! ».

65. BOARDMAN 1970, p. 152, n° 394, ill. 394 [Pl. 7, fig. 40] ; 186, n° 397, ill. 397 = AGDS II, p. 78, n° 169, pl. 38 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 359, ill. 139, pl. 36 : à l'aube du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., les formules « parlantes » faisant référence au propriétaire de la gemme existe toujours. Pour exemple, un autre scarabéoïde en calcédoine, dont la légende a la même configuration, autour du registre figuré, que la pierre de *Mandrônax* (n° 61 ci-dessus) : **ΕΡΜΟΤΙΜΟ ΕΜΙ**, « (J'appartiens) à *Ermotimos* ! ». Allié à la taille des lettres, au génitif d'appartenance et à un sens de lecture rétrograde sur la pierre qui indique une potentielle fonction sphragistique, même une inscription fragmentaire, à l'instar de **[-]ΙΔΟΣ** sur un scarabéoïde en cornaline de l'*Antikenabteilung* des *Staatliche Museen Preussischer Kulturbesitz* de Berlin (vers 480-470 av. J.-C.), est susceptible de reprendre (selon E. Zwieler-Diehl, J. Boardman, lui, ne se prononçant pas – il restitue la légende par ". . dos") le nom du propriétaire : la mention partielle de la dénomination se retrouve au-dessus de la représentation d'un taureau, dans l'espace inclus entre le dos de l'animal et la bordure hachurée ornant le pourtour du registre figuré.

Les deux éléments onomastiques (graveur et propriétaire) peuvent également se retrouver réunis sur une même pierre. Et le second (comme nous le verrons ci-dessous) est susceptible de reprendre le registre figuré proprement dit :

66. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 360, n° 147, pl. 38 = BOARDMAN 1970, pp. 195-196, n° 467, ill. 467 [Pl. B, fig. 13] : tel est le cas d'un superbe scarabéoïde de calcédoine bleutée du milieu du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., appartenant à **ΜΙΚΗΞ** – représentée sur la pierre en compagnie d'une jeune esclave – et signé par l'artisan-graveur *Dexamenos* (**ΔΕΞΑΜΕΝΟΣ**). Cette tradition d'une légende composite, mêlant l'identité du graveur à celle du propriétaire, se retrouve beaucoup plus tard sur la *Gemme Felix* (dernier quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – voir n° 143 ci-dessous) [Pl. A, fig. 3] (voir n° 143 ci-dessous).

Si les appellations simples perdurent également, elles commencent à se présenter sous forme abrégées, leur disposition spatiale variant également en connexion avec le registre figuré :

67. RICHTER 1956, pp. 27-28, n° 105, pl. XVIII. RICHTER 1968, p. 124, n° 484, ill. 484 [Pl. 126, fig. 879] = WIEGANDT 2009, p. 96 ; 212, n° cat. Gbb1, pl. CLVI. BOARDMAN 1968a, p. 106, n° 308, pl. XXI : à l'instar de la configuration de la légende sur la pierre d'*Aristoteichês* (n° 62 ci-dessus), les appellations se présentent toujours en un mot, comme sur un scarabéoïde de la collection du *Metropolitan Museum*, datant de la deuxième moitié du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. représentant un cheval avec l'inscription **ΣΤΗΣΙΚΡΑΤΗΣ**. Mais elles tendent également à s'abrégées lors de la transition stylistique entre les époques archaïque et classique (*Group of the Beazley Europa*)<sup>240</sup> : ainsi la référence au nom du propriétaire se présente-t-elle en deux lettres<sup>241</sup>, **ϜΟ**, sur un scarabée en cornaline mettant en scène un jeune guerrier nu et se retrouve sur

<sup>239</sup> Voir BEAZLEY 1920, n° 28, pp. 20-24, pl. 2 et 9 = BOARDMAN 2002, pp. 25-27, n° 28, pl. 5.

<sup>240</sup> Voir *ibid.*, pp. 106-110, et BOARDMAN 1970, pp. 146-147.

<sup>241</sup> Voir VOLLENWEIDER 1995, p. 30, n° 16, pl. 18 : l'auteure estime qu'il s'agit de deux lettres phéniciennes.

une œuvre contemporaine de *Dexamenos* où la simple mention **OI** apparaît<sup>242</sup>. On trouve cependant une appellation davantage développée, dont manque juste la terminaison révélant le cas grammatical : il s'agit d'un scarabéoïde en calcédoine de facture archaïque ("*archaic shape*"), provenant de Lesbos et conservée au *British Museum*<sup>243</sup>, et sur la surface plate duquel est gravé, en deux lignes et de manière spéculaire (fonction sphragistique), la mention **ΙΣΑΙΓΟΡ**, vraisemblablement pour le nominatif Ἰσαγόρ(ας) ou le génitif d'appartenance Ἰσαγόρ(ου).

68. BOARDMAN 1970, p. 196, n° 473, ill. 473 [Pl. 7, fig. 41] : toutefois, la séparation des termes dans les légendes n'est pas pour autant une nouveauté. On peut s'en convaincre par les exemples de **ΧΑΡΙΑ|ΕΜΟ** en deux lignes (voir n° 61 ci-dessus)<sup>244</sup>, de la légende **ΔΑ|ΜΟ** apparaissant de part et d'autre d'un griffon sur une boîte cylindrique des alentours de 500 av. J.-C. [Pl. 18, fig. 115]<sup>245</sup> ou de l'appellation **ΝΙ|ΣΤ** (appellation potentiellement d'origine gréco-persique) sur un scarabéoïde du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. figurant un griffon [Pl. 20, fig. 135]<sup>246</sup>. En atteste une autre représentation de cheval sur scarabéoïde du milieu du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. portant l'inscription de la propriétaire, **ΠΟΤΑ|ΝΕΑ**. Toutefois, les inscriptions commencent petit à petit non seulement à s'abrèger (voir n° 67 ci-dessus), mais également à se mêler au registre figuré, comme en témoigne l'appellation **Π|Ω|Λ|Ο|**, Πῶλος<sup>247</sup> au génitif d'appartenance (forme archaïque – voir n° 61 ci-dessus) – ou **Γ|Ω|Λ|Ο|** telle que la déchiffre A. Furtwängler<sup>248</sup> – disséminée entre les pattes de deux hérons et la tige d'une plante de silphium apparaissant sur une calcédoine de Boston [Pl. 7, fig. 42]<sup>249</sup>. Cette dernière inscription, à la différence des gemmes à partir du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voir n° 81 ci-dessous), n'est cependant pas encore entièrement circonscrite dans le registre figuré.
69. BOARDMAN 1970, pp. 216-220, n°s 672, 676, 688, ill. 672, 676, 688 [Pl. 7, fig. 43] : les anneaux en or eux-aussi sont ornés d'inscriptions reprenant le propriétaire. Entre le deuxième et le quatrième quart du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., on peut citer trois bagues métalliques à chaton ovale sur lesquelles sont incisés des noms comme **ΑΝΑΞΙΛΗΣ**, **ΑΠΟΛΛΟΝΙΔΗΣ** ou encore le génitif **ΣΚΥΘΟΔ-ΟΚΟ**, ce dernier en deux parties périphériques à l'instar d'un scarabéoïde en jaspe des alentours de 500 av. J.-C. portant le nom de **ΒΡΥΗ-ΗΛ** (à la différence que le second cas est inscrit les lettres tournées vers l'intérieur) [Pl. 21, fig. 139]<sup>250</sup>.
70. VOLLENWEIDER 1967-1983, I, pp. 159-160, n° 216, pl. 83/1-5 [Pl. 7, fig. 44] : cependant, au V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. il est peu probable qu'apparaissent également des appellations plus schématisées, voir abrégées. Une représentation de griffon sur un scarabéoïde en cristal de roche du milieu du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., conservé au Musée d'art et d'histoire de Genève, présente trois lettres éparpillées sous le registre figuré : un **T** mis en travers, et **A Π**. En épigraphie grecque archaïque et en numismatique, le signe initial signifie « drachme » ou reprend les lettres « E, H, I » ou la diphtongue « EI »<sup>251</sup>. Il peut aussi se référer à un « H » aspiré. Si les lettres, d'apparence archaïque, ne doivent cependant pas reprendre une appellation composée (à l'instar des *tria nomina* romains) mais plutôt un nom abrégé (comme Ἀπλοῖδας, attesté en Crète, mais pas avant le II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.), il semble évident que la légende a été ajoutée à

<sup>242</sup> BOARDMAN 1970, pp. 198-199, fig. 204.

<sup>243</sup> Voir WALTERS 1926, p. 71, n° 595, pl. X.

<sup>244</sup> Voir BOARDMAN 1968a, p. 22, n. 13, n° 21, pl. I.

<sup>245</sup> Voir BOARDMAN 1970, p. 157 ; 188, n° 443, ill. 443 : cet exemple se présente sous la forme d'une boîte cylindrique monté sur un anneau à la façon des scarabées.

<sup>246</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 60, n° 45, pl. XII, et WEISS 2007, p. 120, n° 12, pl. 3 : il s'agit vraisemblablement d'un ajout tardif.

<sup>247</sup> Voir *IG* XII, 3, n° 1611.

<sup>248</sup> Voir *ibid.*, II, p. 276, n° 39, pl. LXI.

<sup>249</sup> BOARDMAN 1970, p. 198 ; 289, n° 492, ill. 492.

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 152, n° 395. Voir également BOARDMAN 1968a, p. 153 : *Bryésis* est la forme ionienne du nom carien *Bryaxis*.

<sup>251</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, I, pp. 84-85 ; tab. I-II (note).

posteriori (pas avant le milieu du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., époque à laquelle le « T » de travers apparaît sur le monnayage de Grande-Grèce notamment)<sup>252</sup>. Il ne semble toutefois pas que ce caractère insolite puisse être interprété comme le signe claudien visant à introduire dans l'alphabet latin la lettre *upsilon* grecque (mais cela exclusivement dans les mots d'origine grecque également)<sup>253</sup>. De même, les doubles lettres **E E**, apparaissant sur un scarabée du premier quart du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. [**Pl. C, fig. 14**], sont également des ajouts tardifs (modernes dans ce cas précis)<sup>254</sup>.

Mais à l'instar des pierres étrusques contemporaines du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., les inscriptions des pierres grecques classiques et des bagues métalliques (or) font désormais également référence au registre figuré. Toutefois, je commencerai par parler brièvement d'une pierre archaïque qui fait partie d'un groupe de transition à l'aube de l'époque classique (*Groupe of the Beazley Europa*, premier quart du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C.), et dont la cohésion interne pose problème :

71. BOARDMAN 1968a, p. 107, n° 326 ; 109 [**Pl. 8, fig. 45**] : s'il s'avérait fondé que l'inscription reprenne le motif iconographique, cette agate convexe en forme de losange serait le premier exemple connu sur les pierres grecques qui combinerait un registre figuré spécifique avec une légende le complétant. Elle met en scène un personnage assis sur un cygne, vraisemblablement Hyacinthe à qui Apollon avait accordé le privilège de manœuvrer son attelage conduit par des cygnes dès qu'il en émettait le souhait. Le motif, pourtant, fait davantage penser à l'iconographie de Ganymède, même si dans le mythe c'est un aigle qui est censé amener ce dernier à Zeus. Entre la tête et l'aile de l'animal représenté apparaît la mention **EΠOΣ**. Or il est clair que ni le garçon représenté ne possède d'ailes, ni la divinité Éros n'a besoin du moindre support pour pouvoir s'envoler. Une hypothèse d'interprétation serait de voir en **EΠOΣ** non pas Ἐρωσ (la divinité Éros) mais le substantif ἔρωσ qualifiant le sentiment amoureux en lien avec le mythe de Hyacinthe aimé d'Apollon – la position du jeune homme enserrant le cou du cygne entre ses jambes pouvant servir de métaphore au coït intercrural en vogue à l'époque classique dans les actes de pédérastie. C'est d'ailleurs selon cette acception sémantique que s'interprète une sardoine du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. sur laquelle la figure de la poétesse Sappho est jointe à la mention **EΠOΣ**<sup>255</sup>. Une autre solution – évoquée par J. Boardman – est de convenir que l'inscription de la gemme se rapporte au mot Ἡρωσ, « (le) Héros »<sup>256</sup> ; auquel cas, l'identification du personnage en tant que Hyacinthe, amené par le cygne à Apollon, pourrait permettre l'adjonction du qualificatif **EΠOΣ** dans la scène, lequel se rattache au « héros » lacédémonien<sup>257</sup>. Toutefois, comme il n'existe aucune autre attestation, sur les pierres archaïques (même tardives – pas avant le deuxième quart du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C.), d'un complément au registre figuré<sup>258</sup>, il serait sensé d'estimer soit que la légende reprend un nom propre quelconque, soit qu'il s'agit d'un ajout tardif (antique possiblement). Le même paradoxe se retrouve sur une sardoine d'époque impériale conservée au *British Museum* [**Pl. X, fig. 165**]<sup>259</sup> : en marge d'un buste d'Hercule portant la *léonté* autour du cou, une étoile derrière l'occiput, se lit la légende **ΕΠΩC**. Il s'agit d'un ὄνομα grec, ou plutôt d'un surnom latin maladroitement translittéré (Ἐρωσ au lieu de Ἡρωσ), que le possesseur de la gemme a choisi de faire apparaître sur son sceau (l'inscription est rétrograde) par analogie à

<sup>252</sup> Voir *BMC Italy*, Metapontum, pp. 244-245, n° 59 ; 62.

<sup>253</sup> Voir PRUNELLE 1995, pp. 470-474.

<sup>254</sup> BOARDMAN 1970, p. 203, fig. 1 (pl. coul.) ; 286, n° 444, ill. 444.

<sup>255</sup> Voir WALTERS 1926, p. 73, et FURTWÄNGLER 1900, II, p. 66, n° 21, pl. XIV.

<sup>256</sup> Voir *ibid.*, III, pp. 443-444, fig. 218.

<sup>257</sup> À Sparte, la célébration des Hyakinthies était dédiée à Apollon, mais aussi au « héros » Hyacinthe. Voir PRIEUR 2014, pp. 24-27 (héroïsation et culte d'Hyacinthe).

<sup>258</sup> Voir ZAZOFF 1983, p. 102, n. 18.

<sup>259</sup> Voir WALTERS 1926, p. 201, n° 1895.

la racine étymologique de son propre nom : ce dernier est moins en lien avec la figure d'Éros qu'avec le statut de « héros » du demi-dieu Hercule (voir Partie III, tableau 2.7., n<sup>os</sup> a-c).

L'intérêt ici est de constater que les inscriptions reprenant le motif iconographique se retrouvent sur des supports différents (métal, scarabée, intaille bombée – voir Partie III, tableau 2.3., n<sup>os</sup> α-ζ) :

72. BOARDMAN 1968a, p. 111, n° 339, pl. XXIV [Pl. 8, fig. 46] = ZAZOFF 1968, p. 147, n° 351 = FURTWÄGLER 1900, II, p. 77, n° 21, fig. 21 ; III, p. 183, fig. 125 : sur la surface d'un scarabée des environs de 500 av. J.-C. est représenté une jeune femme nue accompagnée d'attributs impliquant une activité sportive (aryballe, strigile, éponge et probablement un disque). Dans son dos court une inscription qui donne son identité : **ΑΤΑΛΑΝΤΑ**, l'Atalante athlète de la tradition béotienne. Toutefois, P. Zazoff émet un doute sur l'origine grecque de ce scarabée, préférant lui attribuer une descendance étrusque ou, à tout le moins, une œuvre « pour les Étrusques »<sup>260</sup>. Il existe également un scarabéoïde fragmentaire, datable de la seconde moitié du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., mettant en scène un centaure, une peau d'animal autour du cou et une flèche l'ayant atteint dans le dos<sup>261</sup>. Dans le quadrant inférieur droit apparaissent les lettres **XI**. Il s'agit sans doute d'une œuvre de *Dexamenos* ou de l'un de ses élèves – d'où l'hypothèse que la légende reprenne **XIOΣ** (voir n° 64 ci-dessus) –, ce qui exclut une marque de série sous la forme d'un chiffre romain (même si l'incision semble un ajout plus tardif). Si A. Furtwängler<sup>262</sup> estime que ces deux lettres reprennent le début du nom du propriétaire (voir n° 67 ci-dessus), H.B. Walters<sup>263</sup> y voit, lui, l'abréviation du registre figuré, **X(ε)ί(ρων)**, le centaure Chiron. Il faut cependant reconnaître que dans le mythe, le centaure fut atteint par Héraclès à la jambe et non dans le dos<sup>264</sup>. On peut juste concéder que la partie manquante de la pierre devait fournir des éléments supplémentaires sur la nature de cette inscription.
73. BOARDMAN 1970, p. 215, n° 656, ill. 656 [Pl. 8, fig. 47] : sur le chaton ovale – presque en amande – d'un anneau en or datant du second quart du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. est incisée l'effigie d'une femme assise, pensive. L'inscription placée dans le quadrant supérieur gauche (sur le moulage) indique son identité : il s'agit de Pénélope, **ΠΑΝΕΛΟΠΙΑ**, femme d'Ulysse, sous sa forme sémantique dorienne<sup>265</sup>.
74. *AGDS* II, pp. 72-73, n° 153, pl. 35 [Pl. 8, fig. 48] : représentation des Dioscures, Castor et Pollux, l'un en face de l'autre et jouant aux astragales (ou osselets) sur une intaille d'époque classique (milieu du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C.). Au-dessus d'eux, une croix ansée (*ankh*) – qui rattache la confection de la gemme à la production chypriote<sup>266</sup> – et en exergue, l'inscription qui permet d'identifier les deux personnages en cas de doute : **ΔΙΟΣΚΟΡΟΙ**<sup>267</sup>.

L'utilisation d'un symbole – à la manière des marques monétaires – va de pair avec l'apparition des monogrammes à l'aube du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. :

75. BOARDMAN 1968a, pp. 147-153, n° 517, pl. XXXIV : dans le registre supérieur d'une représentation d'un bélier, dont le style est identique à celui de *Bryêsis* (n° 69 ci-dessus), apparaît le monogramme ionique **ΗΓ**. L'utilisation de sigles personnels est déjà attestée sur les sceaux achéménides d'Asie Mineure et est peut-être la résultante, sur les gemmes grecques, d'un effet d'imprégnation culturelle facilitée par la proximité géographique. Il est

<sup>260</sup> Voir ZAZOFF 1983, p. 102, n. 18.

<sup>261</sup> *Ibid.*, p. 147, n. 115, pl. 35, fig. 6.

<sup>262</sup> Voir FURTWÄGLER 1900, II, p. 64, n° 30, pl. XIII.

<sup>263</sup> Voir WALTERS 1926, p. 67, n° 557, pl. X.

<sup>264</sup> Voir BOARDMAN 1970, p. 196, n° 478, ill. 478.

<sup>265</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, III, p. 525.

<sup>266</sup> En atteste les symboles (*ankh* ou autre) figurant sur les pièces du groupe des *Cyprus Lions* (voir BOARDMAN 1970, pp. 152-153, fig. 193 ; 179) ainsi que le monnayage de Salamine de Chypre (voir FRANKE, HIRMER 1972, pl. 194, n° 677).

<sup>267</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 109, n° 272 : l'auteur restitue l'inscription par **ΔΙΟΣΚΟΡΟΙ** : il s'agit pourtant de la même pierre (anc. Collection Pourtalès).

toutefois nécessaire de concéder que ces signes sont plutôt caractéristiques des marques monétaires et des sigles de marchands (notamment sur la céramique).

§3. Le IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., lui, voit la confirmation de certaines tendances épigraphiques visant à disséminer la légende de part et d'autre du registre figuré, à abrégé les appellations ou, au contraire, à leur adjoindre un indice de filiation, et à se référer au registre figuré. De plus, en toute fin de siècle, une nouvelle tendance se fait jour, à savoir l'apparition de formes verbales inédites et de formules complexes en découlant :

76. BOARDMAN 1970, pp. 226-227, fig. 233 [Pl. 53, fig. 362] = WIEGANDT 2009, p. 212, n° cat. Gba20, pl. CLV (moulage) : sur le chaton ovale d'un anneau en or, dont le type iconographique est caractéristique de la Crète (une pointe de flèche), sont incisées dans les registres latéraux les deux lettres Γ / Α en écriture spéculaire. Elles reprennent vraisemblablement le début du nom du propriétaire (voir n° 356 ci-dessous) à l'instar du courant étant apparu marginalement à la toute fin du style archaïque – vers 500 av. J.-C. avec le cylindre orné de l'inscription ΔΑΙΜΟ (voir n° 68 ci-dessus). Toutefois, par opposition à cette mode des abréviations, la mention des noms de possesseurs peut se voir enrichir, certes marginalement, d'un indice de filiation : tel est le cas (un *unicum*, à ma connaissance, sur les pierres gravées grecques) sur un anneau en argent d'Oxford (*Ashmolean Museum*) dont la légende, en relief et rehaussée d'une patine dorée (voir n° 56 ci-dessus), se déchiffre ΦΙΛΑ | CΙΜΜΙΑ (*sic*), Φίλα<sup>268</sup> Σιμμία<sup>269</sup>, « *Phila*, fille de *Simmias* » [Pl. 80, fig. 549b]. Bien que cette inscription ait été considérée comme telle par tous les auteurs qui l'ont étudiée (J. Boardman, M.-L. Vollenweider, H. Wiegandt)<sup>270</sup>, il s'agit pourtant moins d'une dénomination simple (ὄνομα non-attesté) que d'une appellation adjointe à un indice de filiation, cela par analogie à l'inscription ΦΙΛΑ | ΣΙΜΙΑ apparaissant sur une stèle funéraire conservée au Musée archéologique d'Istanbul (II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.)<sup>271</sup>. Mais la singularité de la légende vient également de l'utilisation d'un *sigma* luné (C au lieu de Σ – voir Point 2.3.3.4. de la Partie I, §§1-2) en tant que lettre initiale de l'ὄνομα paternel : cette spécificité typographique de facture hellénistique<sup>272</sup> permet d'ancrer la confection de cet artefact entre la fin du IV<sup>ème</sup> et le III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. Mais, si dans le cas des terminaisons des mots, la forme lunée du *sigma* est sans doute directement inspirée de la minuscule grecque « ς » usitée en fin de terme (voir n° 399 ci-dessous), son utilisation sur la bague de l'*Ashmolean Museum*, tout autant qu'un indice chronologique, a pour dessein de singulariser la seconde dénomination (CΙΜΜΙΑ) par rapport à la partie initiale de la légende (ΦΙΛΑ) ; en effet, en l'absence de signe d'interponctuation (au contraire des *duo nomina* translittérés en grec ANNIA•CΕΒΑCΤH sur un scarabée italique de la fin du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. – voir n° 103 ci-dessus), le simple retour à la ligne ne semble pas suffisant à opérer la distinction entre les différents termes, son utilisation pouvant résulter soit d'une simple « contrainte de cadre »<sup>273</sup> (le A final relégué en troisième ligne en étant

<sup>268</sup> Voir LGPN I, p. 458 ; II, p. 445 ; III, A, p. 446 ; III, B, p. 420 ; IV, p. 342 ; V, A, p. 446 ; V, B, p. 424.

<sup>269</sup> Σιμμίας : voir LGPN I, p. 406 ; II, p. 398 ; III, A, p. 395 ; III, B, p. 378 ; IV, pp. 310-311.

<sup>270</sup> Voir BOARDMAN, VOLLENWEIDER 1978, p. 155, n° 154, pl. XXIX, et WIEGANDT 2009, p. 96 ; 213, n° cat. Gbb4, pl. CLVI.

<sup>271</sup> Voir SEG 24 (1969), n° 672. Voir également PFUHL, MÖBIUS 1979, p. 565, n° VIII, pl. 329, et ŁAJTAR 2000, p. 92, n° 73. On retrouve le même type d'inscription filiative au féminin (terminaisons identiques) sur la dédicace d'une statuette provenant de Mécène, et contemporaine de celle d'Istanbul (fin du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. – II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) : Λυσιμάχα Περίτα (...), « *Lysimacha*, (fille de) *Peritas* ». Voir GUARDUCCI 1967-1978, III, p. 103, et ORLANDOS 1971, p. 116, n° 3, pl. 135, ill. γ.

<sup>272</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, I, p. 377, et GUARDUCCI 1987, p. 82, pt. 1.

<sup>273</sup> Voir BRUNEAU, BALUT 1997, pp. 105-106 (proposition 85) : "L'ouvrage porte l'empreinte des paramètres de la conjoncture qui, inégalement contraignants selon les cas, sont cependant, de soi, à parité". En d'autres termes, le cadre du support de gravure impose parfois, selon la taille prise par le registre figuré sur ce dernier, des compromis d'ordre esthétique ou spatial.

potentiellement un effet), soit d'une volonté d'équilibre calligraphique de la composition voulue par l'artisan-graveur.

77. RICHTER 1956, p. 22, n° 80, pl. XIV [Pl. 8, fig. 49] : à l'instar du siècle précédent, les anneaux en or gardent également l'habitude de porter des sujets mythologiques auxquels se rapporte directement la légende qui les orne. Ainsi, une bague en or à chaton ovale, datée entre 400 et 380 av. J.-C., met-elle en scène le personnage de Cassandre ayant trouvé refuge au pied du *Palladion* avec le complément **ΚΑΣΣΑΝΔΡΑ**<sup>274</sup>.
78. RICHTER 1968, p. 87, n°s 269-270, ill. 269-270 [Pl. 8, figg. 50-51] ; 124, n° 485, ill. 485 [Pl. 126, figg. 882a-b] = WIEGANDT 2009, p. 96 ; 212, n° cat. Gbb2, pl. CLVI : la mode des petits monogrammes du début du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. se perpétue (n° 75 ci-dessus [Pl. 9, fig. 52]), comme en atteste un scarabéoïde, daté entre 450 et 400 av. J.-C. et un anneau en argent à chaton arrondi. Dans le premier cas, le traitement du monogramme (ainsi que son emplacement sur la surface gravée) offre des similarités flagrantes avec son parallèle du siècle précédent : au-dessus de la représentation d'un jeune laçant ses sandales (identifié à Philoctète par J. Boardman et à Hermès par E. Babelon)<sup>275</sup>, les deux lettres liées **ΗΔ** (type A<sup>1</sup>). Le second exemple, clairement du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. propose une parenté presque évidente avec les monnaies, notamment certaines frappes hellénistiques de la toute fin du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., tant au point de vue de la marque de série que de l'iconographie de Zeus trônant<sup>276</sup>. L'abréviation, presque par effet d'imitation, ressemble à s'y méprendre avec une marque de série. Le monogramme, **ΛΕ** (type A<sup>11</sup>), se retrouve notamment, à une époque plus tardive, sur les tétradrachmes milésiens<sup>277</sup>. Toutefois, à la même époque, commencent à apparaître – certes de façon extrêmement marginale – des monogrammes davantage complexes dans leur structure ainsi que dans leur transcription : en atteste un scarabéoïde en agate, datant entre le IV<sup>ème</sup> et le III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. et conservé au *British Museum*, sur la surface gravée duquel se lit une inscription monogrammatique dont quatre caractères peuvent être isolés : **B, E, Y** et **Ω**. Il s'agit vraisemblablement des premières lettres de l'ὄνομα du porteur, disposées de manière à donner à la composition épigraphique d'ensemble la fonction d'un ambigramme (lisible autant sur le tampon que sur le cachet, si la pierre a eu vocation sphragistique) ; on peut proposer une restitution de la dénomination en convenant que, sur le tampon, le monogramme se déchiffre **ΞΥΒΩ** (*sic*) pour **EYBΩ** (seule reconstitution plausible), abréviation de **Εὐβώ(λα), Εὐβω(λιδας), Εὐβω(λίων) ou Εὐβω(λος)**<sup>278</sup>.
79. MARSHALL 1907, p. 99, n° 576, pl. XVII. DESCAMPS-LEQUIME 2011, pp. 341-342, n° 216/5 [Pl. C, fig. 15] : à la différence du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., qui avait vu l'apparition de verbes (**ΕΜΙ** ou **ΕΠΟΙΕ**) et de qualificatifs qui complétaient l'inscription, ce n'est plus le propriétaire ou le graveur qui est spécifié, mais le destinataire du cadeau représenté par le bijou lui-même. Ainsi, à l'extrême fin du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., sur deux anneaux métalliques en or n'est incisée qu'une inscription, sans registre figuré. Sur le premier, en écriture quelque peu maladroitement gravée, **ΧΑΙΡΩ | ΤΩΙ ΔΩΡΩΙ ΔΙΑ ΤΗΝ ΦΙΛΙΗΝ ΤΟΥ | ΔΟΝΤΟΣ**, « J'apprécie ce cadeau pour l'amitié du donateur ! »<sup>279</sup>. Sur le second, également uniquement au travers d'un texte simple, est incisé en une ligne **ΚΛΕΙΤΑΙ ΔΩΡΟΝ**, « Cadeau à *Kleita* » (datif, première déclinaison : **Κλειτᾶ**), qui traduit souvent le présent fait d'un fiancé à sa promise (ce qui est le cas ici) ou inversement. À titre indicatif et en marge du monde grec, on retrouve d'ailleurs

<sup>274</sup> Sur le mythe de Cassandre sur les pierres gravées, on peut se référer notamment à MAASKANT-KLEIBRINK 1997, pp. 26-30, et TOSO 2007, pp. 149-155.

<sup>275</sup> Voir BOARDMAN 1968a, p. 153, et BABELON 1899, p. 34, n° 83, pl. 6 ("*Hermès attachant ses endromides*").

<sup>276</sup> Voir LIMC VIII, « Zeus », I, pp. 365-366, n°s 491-492 (306-301 av. J.-C.) ; II, pp. 239-240. On peut également citer un tétradrachme d'*Antigoneia* (?), de la même période. Voir PRICE 1991, I, p. 398, n° 3191 (vers 305-300 av. J.-C.).

<sup>277</sup> Voir *ibid.*, p. 287, n°s 2164-2165 ; 2168A.

<sup>278</sup> Voir LGPN I, p. 172 (**Εὐβωλος**) ; III, A, p. 161 (**Εὐβωλιδας, Εὐβωλος**) ; III, B, p. 150 (**Εὐβώλα, Εὐβωλιδας, Εὐβωλίων, Εὐβωλος**) ; V, B, p. 158 (**Εὐβωλος**).

<sup>279</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, III, p. 528.

ce type de dédicace complexe, à fonction potentiellement funéraire cette fois, sur la bague thrace d'Ezerovo datant de la fin du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., voire du début du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voir n° 49 ci-dessus) [Pl. V, fig. 153] : à l'instar des parallèles étrusques contemporains, la langue thrace use de caractères grecs sur ce rare témoignage épigraphique.

§4. Au III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., l'évolution ne se fait que dans de rares registres : les compléments au registre figuré s'abrègent et trouvent de nouvelles configurations :

80. VOLLENWEIDER 1995, pp. 61-62, n° 43, pl. 33 [Pl. 9, fig. 53] : portrait d'un monarque hellénistique dont l'identité est révélée par l'inscription abrégée qui l'accompagne dans le registre inférieur, **ΑΛΕ ΕΠΕ**. Il s'agit vraisemblablement d'Alexandre II d'Épire et la légende peut se restituer par **ΑΛΕ(ΞΑΝΔΡΟΣ) ΕΠΕ(ΙΡΩΤΩΝ)** (*sic*) pour Ἀλέ(ξανδρος) (τῶν) Ἡπε(ρωτῶν) βασιλεὺς, « Alexandre, roi des Épirotes ». La chevelure étant recouverte symboliquement par une peau d'éléphant, référence à l'une des campagnes d'Alexandre II aux côtés de son père Pyrrhos en Italie et en Sicile, l'effigie – et par extension l'agate qui lui sert de support – doit être datée peu avant la mort du roi, c'est-à-dire aux alentours de 260 av. J.-C.
81. AGDS II, pp. 132-133, n° 326, pl. 61 [Pl. 9, fig. 54] : les légendes, par ailleurs, commencent à s'intégrer dans le registre figuré, répondant en cela à la contingence mythologique de certains thèmes traités par les artisans-graveurs. Par exemple, le personnage d'*Othryadès* gravant **VIC** sur son bouclier, tel qu'il apparaît sur une cornaline des *Staatliche Museen* de Berlin datant de la première moitié du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., implique que l'inscription soit circonscrite à l'intérieur du motif.

§5. À partir du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., l'interpénétration culturelle avec le monde romain implique l'apparition de divers particularismes épigraphiques – notamment au niveau des formes des appellations, des *nexus* – et l'émergence des maximes philosophiques dérivées de la culture grecque dont le monde romain promeut l'émulation. Toutefois, en premier lieu, la formulation des appellations change, et leur configuration se diversifie :

82. MORET 1997, pp. 19-20, n° 15, pl. 5 [Pl. 9, fig. 55] : à l'instar d'un sceau contemporain de Délos datant du II<sup>ème</sup> siècle av. J.-C. (voir n° 11 ci-dessus) et dans la droite ligne des contingences épigraphiques découlant d'un thème iconographique donné (voir n° 81 ci-dessus), les inscriptions peuvent parfois se trouver circonscrites à l'intérieur du registre figuré. Tel est le cas d'une représentation de Diomède, datant du dernier tiers du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., en train de dérober le *Palladion* : l'inscription, **ΜΑΤ** (appellation abrégée), est incisée sur la colonne par souci esthétique. Mais le cas de cette agate convexe (Chatsworth, Duke of Devonshire) est un exemple parmi tant d'autres qui tend à démontrer qu'il n'y a pas de lien obligé entre le style d'une intaille et l'inscription apposée, qu'elle soit grecque ou latine.
83. BOARDMAN 1970, p. 360, n° 997, ill. 997 [Pl. 9, fig. 56] : la tradition perdue, qui était apparue au IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., de placer le nom du propriétaire en deux initiales de chaque côté du registre figuré (n° 76 ci-dessus). En témoignent, à titre de transition entre les III<sup>ème</sup> et II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., un superbe saphir du dernier quart du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. ainsi qu'une empreinte de sceau de Délos. Les deux portent respectivement les lettres **Π/Υ** et **Θ/Η** de chaque côté d'une effigie de Poséidon et d'Éros (l'un horizontalement, l'autre verticalement). Si le second exemple reprend le début de l'appellation du propriétaire (ou des *duo nomina* comme il s'agit d'un sceau provincial romain), l'interprétation du cas initial est sujet à caution. En effet, d'aucuns ont estimé que les deux lettres **Π/Υ** reprenait le graveur d'Alexandre le Grand, *Pyrgoteles*<sup>280</sup>. Au mieux, il s'agit donc d'une référence à lui, mais au travers d'un portrait d'une réalisation et d'une qualité technique similaires à ses œuvres mais de plus d'un siècle postérieur. Peut-être faut-il y voir la marque d'une officine ou la main de l'un de ses – lointains – disciples qui se réclame ainsi de son enseignement.

<sup>280</sup> Voir BOARDMAN 1970, p. 371, n° 997.

Les appellations, à partir du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., deviennent bilingues (grec et latin), voire translittérées. Et elles adoptent petit à petit les canons onomastiques romains :

84. BOUSSAC 1988, pp. 322-325, fig. 31. STAMPOLIDIS 1992, p. 111, n° cat. M23 (358), pl. XX/8-9 ; 126, cat. n° M2 (438), pl. XXIV/18 : tout d'abord apparaissent, sur les sceaux notamment, les *duo nomina*, entiers (ΓΑΙΟΥ ΑΥΦΙ[ΔΙΟΥ]Υ), abrégés (ON |•HM) ou sous forme d'initiales (A•4).
85. GRAMATOPOULOS 1974, p. 45, n° 80, pl. IV. BOUSSAC 1988, p. 325 ; 327, fig. 37 : toutefois, dans la droite ligne du phénomène des monogrammes de l'époque classique, les *nexus* font leur apparition dans les appellations. Les sceaux déliens en *duo nomina* ne font pas exception (P•OCRĀT), mais cette particularité apparaît aussi sur les gemmes, limitée toutefois aux appellations traditionnelles grecques configurées en un terme unique (nom diacritique). Ainsi, sur une cornaline convexe d'époque hellénistique (vraisemblablement de la fin du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) est représentée une fourmi : la légende, ΔΙ-Ο-Γ/Ε-ΝΗ-С, est disséminée autour de l'insecte, entre ses pattes, et par gain de place, deux lettres sont liées l'une à l'autre (*nexus*).
86. BOUSSAC 1988, pp. 324-325, figg. 33-34 [Pl. 70, fig. 480] ; 36. MORET 1997, p. 77, n° 107, pl. 24 = FURTWÄNGLER 1896, p. 236, n° 6470, pl. 45 [Pl. 9, fig. 57]. FURTWÄNGLER 1900, II, p. 134, n° 2, pl. XXVII ; III, p. 273 : la forme en *tria nomina* trouve aussi ces pendant sur les sceaux provinciaux romains des deux derniers siècles avant notre ère, ainsi que sur une intaille italique de tradition hellénistique (selon A. Furtwängler). Elle apparaît le plus souvent en latin, sous des formes variées (à l'instar des *duo nomina*). Ainsi les empreintes déliennes fournissent-elles deux appellations abrégées (P•GR•A et Q•NON / DIP) ainsi qu'une dénomination composée entière mais fragmentaire – le surnom est illisible T•NAEVI•[-]. Selon le recueil *Die antiken Gemmen* de A. Furtwängler, on trouve des *tria nomina* entiers sur une intaille en girasol (quartz laiteux, d'après C.W. King) de tradition romano-campanienne<sup>281</sup> datant du début du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. : à une représentation d'Éros attaché à une colonne ionique, accompagné de l'allégorie de Psychè en papillon, est jointe l'appellation composée M•MĀVSI•PRISCI. À titre comparatif, si on ne trouve aucun *tria nomina* en initiales à proprement parler sur les pierres hellénistiques, tel n'est pas le cas, bien-sûr, des pierres romaines contemporaines de traditions étrusque et gréco-romaine : sur le moulage d'une sardoine plate de la deuxième moitié du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., et disséminée sur la bordure gauche (sur le moulage) en marge d'une représentation de Diomède, l'inscription M•L• / B est clairement une appellation romaine. Il faut toutefois concéder que ce type de dénomination abrégée n'a probablement pas pu apparaître en glyptique grecque avant le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. étant donné qu'il est attesté sur les scarabées italiques – donc ceux dont se sont directement inspirés les artisans-graveurs romains – seulement à une époque contemporaine des sceaux déliens. Nous y reviendrons.
87. BERRY 1968, p. 42, n° 75 [Pl. 10, fig. 58] : la seule attestation de *tria nomina* en grec apparaît, dans le cas des pierres hellénistiques, vers le début du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., sur un nicolo de la collection B.Y. Berry : on lit ΦΛΓ, suite de trois lettres qui semble impropre à la restitution d'un terme unique<sup>282</sup>.

Les appellations latines simples (gentilice ou surnom), elles, se présentent également sur les sceaux hellénistiques comme nous l'avons déjà vu dans les chapitres précédents (n°s 8 et 32 ci-dessus : DOLABEL, *Dolabella* et HEI, *Heius*).

<sup>281</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, III, p. 273 : "(...) Klasse echt römischer Gemmen mit lateinischen Inschriften zusammen (...) aus dem dritten bis zweiten Jahrhundert (...). Blickt dort Rom nach Norden, nach Etrurien [Italische Gemmen : 1) Etruskisierende Gruppe], so blickt es hier nach Süden, nach Kampanien [Italische Gemmen : 2) Hellenisierende Gruppe]. Wir konnten diese Gemmen auch Kampanisch-römische nennen".

<sup>282</sup> L'auteur avait transcrit la première lettre sous la forme d'un Ψ renversé. Une cornaline du Cabinet des Médailles, elle aussi mal restituée, possède la même caractéristique : le Φ tronqué a été interprété comme un Ψ. Voir VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 187-188, n° 239, pl. 126.

Toutefois, à la même époque qu'elle apparaît sur les pierres romaines ou gréco-romaines, la mention d'un statut quelconque qui renseignerait sur l'identité ou le rang social du porteur trouve une attestation sur un sceau délien :

88. BOUSSAC 1988, pp. 324-325, fig. 35 : empreinte portant la représentation d'un lion allant vers la gauche, elle est ornée d'une inscription qui, non seulement définit la fourchette chronologique de son emploi – la *gens Aemilia* est attestée à Délos entre le milieu du II<sup>ème</sup> et le début du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. –, mais aussi le rang d'affranchi de celui qui a usé du sceau : **T•AIMILI•P•L** pour **T•AEMILI•P•L**, *T. Aemili(i /-ius) P(ublili) I(iberti /-us)*.

À toutes ces modifications au niveau de la forme des appellations, qui profitent d'un effet de romanisation progressive du monde grec et des royaumes hellénistiques, s'ajoutent différentes nouveautés en ce qui concerne le contenu des inscriptions :

89. STAMPOLIDIS 1992, pp. 108-119, n<sup>os</sup> M5 (340), pl. XIX/10 ; M24 (359), pl. XX/10-11 ; M28 (363), pl. XX/15 ; M35 (370), pl. XXI/3 : parallèlement à la tradition, initiée au III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., des anneaux que les époux ou les fiancés s'offraient en cadeau et pour lesquelles la légende faisait explicitement référence à la fonction de présent (voir n<sup>o</sup> 79 ci-dessus), les sceaux déliens, notamment, témoignent de la pérennité de cette usage aux II<sup>ème</sup> et I<sup>er</sup> s. av. J.-C. au travers d'un type d'inscription un peu différent. En effet, un certain nombre d'empreintes de Délos, à l'effigie d'Éros, est inscrit de la formule d'appel au souvenir **MEMNHΣO** (et ses dérivés orthographiques **MEMNHCO** ou **MEMENHCO**, etc.), « Souviens-toi (de moi) ! »<sup>283</sup>. Formule-type des pierres offertes en gage d'amour, sa forme évoluera sous l'Empire (surtout dès le II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) pour donner les séries innombrables de camées et intailles munis des légendes **MEMENTO** (voir n<sup>os</sup> 283 et 378 ci-dessous)<sup>284</sup> ou **MNHMONEYE** (voir n<sup>os</sup> 308-313 ci-dessous)<sup>285</sup>, la forme **μἐμνησο** apparaissant encore à l'orée du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. sur une sardoine de la collection Guardabassi à Pérouse (**MЄMNHCO**)<sup>286</sup>.
90. MARSHALL 1907, p. 100, n<sup>o</sup> 580 : la civilisation romaine étant pénétrée de culture grecque, il est normal qu'à partir d'un certain moment apparaissent sur les pierres gravées des devises, des citations ou des maximes philosophiques. Sur un anneau en or datable approximativement du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. se trouve inscrit, sur deux lignes, la phrase **BPA[Λ]ΥΣ | ΩΚΥΝ**, c'est-à-dire **BPAΔΥΣ | ΩΚΥΝ**, la lettre **Δ** étant corrompue<sup>287</sup>. Il s'agit d'une citation, exhortant à ne pas se hâter, inspirée d'un verset de l'Odyssée d'Homère (VIII, 329) : (...) **κίχάνει τοι βραδύς ώκύον**, « (...) le tardif atteint le rapide ».

§6. L'étude approfondie des pierres gréco-romaines à partir du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. se fera dans la partie centrale de cette recherche (Partie II) mais selon une approche volontairement thématique axée *strico sensu* sur la dimension épigraphique des gemmes (types d'inscriptions, particularismes épigraphiques – cas, configurations spatiales, formes et nature des légendes, interponctuation, indices de datation). Cette étude méthodologique s'appuiera – s'abreuvra même – des connaissances et des parallèles qu'offrent d'une part les intailles et camées d'époque classique et hellénistique et, d'autre part, la glyptique étrusque et italique. C'est pourquoi il m'est tout d'abord nécessaire de traiter les intailles et scarabées issus du creuset archéologique de l'Étrurie : je vais donc m'atteler dès à présent à brosser un aperçu de ce que les pierres préromaines et italiques ont apporté à la connaissance et à l'émergence des inscriptions apparaissant dans la glyptique républicaine et impériale.

<sup>283</sup> Voir également PLANTZOS 1999, p. 109.

<sup>284</sup> Voir GUIRAUD 1988, p. 187, n<sup>o</sup> 880, pl. 58 (= GUIRAUD 1996, p. 140, fig. 96), *AGDS* I, 3, p. 206, 3476, pl. 327, *AGDS* III, Göttingen, p. 156, n<sup>o</sup> 587, pl. 79 ; Kassel, pp. 212-213, n<sup>o</sup> 67, pl. 93, HENKEL 1913, p. 166, n<sup>o</sup> 1829, pl. LXIX, FURTWÄNGLER 1900, II, p. 145, n<sup>o</sup> 69, pl. XXIX, FURTWÄNGLER 1896, p. 148, n<sup>o</sup> 3394, pl. 27, et VOLLENWEIDER 1967-1983, II, pp. 499-502, n<sup>os</sup> 564-566, pl. 140/2-4.

<sup>285</sup> Voir également MADDOLI 1963-1964, p. 131, n<sup>o</sup> 978, fig. 46 (crétule de Cyrène).

<sup>286</sup> VITELLOZZI 2010b, p. 365, n<sup>o</sup> 452.

<sup>287</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, III, p. 529.

### 1.6.2. ÉTRURIE (GEMMES ÉTRUSQUES ET ITALIQUES)

§1. L'art des pierres gravées arrive en Étrurie dans le dernier tiers du VI<sup>ème</sup> s. av. J.-C., avec les importations de vases athéniens et de scarabées de Ionie. Or, si les pierres grecques archaïques ont une fonction sigillaire, les scarabées étrusques, eux, sont avant tout des bijoux, des ornements. Pour cette raison, ils sont le plus souvent montés sur des parures en or (anneaux ou colliers). Certes, la légende rétrograde dans certains cas indique vraisemblablement qu'ils ont été utilisés comme sceaux ; c'est pourquoi leur véritable fonction est longtemps demeurée incertaine.

Au niveau de la configuration de leurs gemmes, les Étrusques ont tenu beaucoup plus longtemps que les Grecs à la forme du scarabée. C'est pourquoi l'évolution de la forme convexe du dos a subi des changements depuis le V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. – époque où ils sont très stylisés et presque taillés en ronde-bosse – jusqu'aux III<sup>ème</sup> et II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., où leur forme s'allonge et les traits se schématisent à la façon des scarabéoïdes grecs, mais tout en gardant un profil extrêmement convexe et une section de la tranche relativement épaisse. Cette transition est aussi marquée par l'apparition, dans la glyptique étrusque (qui devient italique et préromaine), d'intailles légèrement bombés ayant à dessein d'être serties dans des bagues, cela à partir du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. C'est l'apparition de cette nouvelle forme de pierre en parallèle de la production des scarabées en plein essor qui a permis aux deux techniques de coexister par la suite jusqu'au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. En effet, les ateliers étrusquais des artisans romains ont pris la relève de la glyptique étrusque à proprement parler, à partir du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. lorsque le pouvoir politique étrusque s'est affaibli. La surface gravée, le plus souvent, est délimitée par une bordure hachurée (*orlo*) ou en « collier de perles » (*a globolo*) pour les exemples les plus archaïques, et le matériau le plus utilisé est la sardoine.

Aux alentours de 500 av. J.-C. – le premier artisan-graveur dont le style est clairement étrusque étant le Maître de Dionysos vers 530 av. J.-C. –, les ateliers d'Étrurie adoptent un style qui est immédiatement tributaire de celui des gemmes grecques de l'époque archaïque tardive. Le traitement de l'anatomie est rude, presque mécanique, et le rendu du dos des scarabées reste d'autant plus soigné qu'il est stylisé. Au niveau du remplissage du champ à graver, les officines grecques, afin de pouvoir adapter le motif iconographique à la surface ovale, préfèrent des figures en position d'attente, un genou à terre. Les artisans étrusques, eux, ont une prédilection pour les représentations voûtées, une jambe fléchie, ou carrément agenouillées. Ces derniers goûtent aussi aux scènes complexes, réunissant deux voire plusieurs personnages – ce que les Grecs évitent généralement –, dans lesquelles ils peuvent faire montre de leur connaissance des mythes grecs : ainsi sont traités en motif gravé des thèmes tels que les Sept contre Thèbes, la prise de Troie, des scènes du cortège dionysiaque ou des représentations des héros de l'Iliade allant par paire (Achille et Patrocle, Ulysse et Diomède, etc.). Les jeunes éphèbes et les personnages, sur les scarabées italiques du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., manient donc souvent des armes, des équipements ou sont représentés en train d'exercer leur métier (artisan, forgeron) lorsque, par exemple, le thème de Prométhée ἀνθρωποποιός est abordé. Le rendu est donc moins idéalisé que dans la glyptique grecque archaïque.

Mais l'aspect intéressant, ici, réside dans le fait que les mythes grecs sont très populaires en Italie ; cela encourage les artistes à référencer leur création avec les noms héroïques qui leur correspondent<sup>288</sup>. Ces légendes – on peut presque parler de « didascalies » – sont inscrites sous leur étymologie et leur forme grammaticale étrusques, mais en utilisant l'alphabet grec : en effet, du fait de leurs contacts répétés avec les comptoirs grecs et phéniciens, les Étrusques le connaissent de longue date. Ainsi, par exemple, le grec ΚΑΣΤΟΡ devient-il KAṢTVP sur les scarabées étrusques (« didascalies »)<sup>289</sup>.

<sup>288</sup> Pour un aperçu relativement exhaustif de ces « didascalies » dans la glyptique étrusque, voir AMBROSINI 2011, pp. 21-72.

<sup>289</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 59, n° 23, pl. XII ; III, p. 136 = BOARDMAN 1970, p. 211, fig. 216 [ΚΑΣΤΟΡ]. ZAZOFF 1968, pp. 81-82, n° 135, pl. 29 [KAṢTVP].

§2. Les premières attestations d'inscriptions grecques « à la mode étrusque » surviennent donc à l'aube du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. Elles se caractérisent par une tradition visant à compléter le registre figuré, à préciser sa teneur ou les éléments qui le composent.

91. ZAZOFF 1968, pp. 39-40, n<sup>os</sup> 40-41 ; 43-45, n<sup>o</sup> 45, pl. 13-14 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 386-387, fig. 311, pl. 74 ; 313, pl. 75 [Pl. 10, figg. 59-60] : dès le début du premier quart du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., les représentations sur les scarabées étrusques sont munies de « didascalies », de compléments au registre figuré. Selon que l'image gravée sur la surface est unique ou composée, les légendes le seront d'autant. Ainsi, sur un scarabée de la collection Stosch (Berlin), la représentation de l'épisode des Sept Argiens contre Thèbes – mettant en scène cinq personnages seulement – est-elle accompagnée d'autant d'inscriptions permettant de dénommer chacun des protagonistes On retrouve Amphiaros (**AMΦΙΑΡΕ**), Polynice (**ΦΥΛΝΙΣΤΕ**), Parthénopée (**ΠΑΡΘΟΝΑΠΑΕΣ**), Adraste (**ΑΤΡΕΣΘΕ**) et Tydée (**ΤΥΤΕ**). Des compositions plus simples (voir n<sup>o</sup> 191 ci-dessous), réunissant un personnage (Thésée, Persée – **ΘΕΣΕΕ**, **ΠΕΡΣΕΕ** –, Achille, Ajax<sup>290</sup>, Jason), une divinité (Aphrodite – **TVP/AN** chez les Étrusques) ou une paire de héros indissociables l'un de l'autre (comme Héraclès et *Kyknos*, **ΗΕΡΚΛΕ** / **ΚΥΚΝΕ** par exemple) font également partie des thèmes les plus en vogue au V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voir Partie III, tableau 2.3., n<sup>os</sup> i-xiii).
92. WALTERS 1926, p. 79, n<sup>o</sup> 643, pl. XI ; 93, n<sup>o</sup> 759, pl. XII = FURTWÄNGLER 1900, II, p. 79, n<sup>o</sup> 41, pl. XVI ; 101, n<sup>o</sup> 72, pl. XX ; III, p. 180, n. 1 = AMBROSINI 2011, p. 75, n<sup>os</sup> 3-4, figg. 115-116 ; 98-99 = GIOVANELLI 2015, p. 207, n<sup>o</sup> cat. CXXXVII.2 ; 270, n<sup>o</sup> cat. CXLII.181 ; 438-439 [Pl. 112, figg. 783-784] : à l'aube du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. apparaissent également les noms de possesseur sur les scarabées étrusques. C'est un phénomène relativement marginal cependant : à l'instar de la mention **ME-TNA** sur un scarabée en obsidienne, figurant une scène d'accouplement entre gallinacées (poule et coq), qui constitue un *hapax* (forme au nominatif du gentilice *Metena* attesté notamment à Pérouse<sup>291</sup>), on ne retrouve un nom de propriétaire, à cette époque, que sur un second scarabée en cornaline, représentant un athlète, datant du début du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. : il apparaît au génitif, *Tarchnas* (*gens Tarchna* ou gentilice toponymique *Tarχna* lié à la cité de *Tarquinia*<sup>292</sup> – H.B. Walters restitue l'appellation par le latin *Tarquinius*), disséminé tout autour du registre figuré dans le sens inverse des aiguilles d'une montre (dans une sorte de boustrophédon mettant en exergue la technique de gravure de l'inscription, vraisemblablement à dessein de l'artisan en faisant pivoter la gemme de manière circulaire sur la table de travail)<sup>293</sup>.

§3. Au IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., de nouveaux types iconographiques apparaissent (Ixion, Neptune, Pélée – voir n<sup>o</sup> 182 ci-dessous)<sup>294</sup> et les intervenants des scènes complexes du siècle précédent sont individualisés :

93. ZAZOFF 1968, p. 83, n<sup>o</sup> 141, pl. 30. RICHTER 1956, p. 161, n<sup>o</sup> 163, pl. XXVII ; pl. 10 (pl. coul., 2<sup>ème</sup> édition, 2006) ; XXVII [Pl. J, fig. 66]. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 392, fig. 342, pl. 80 = AMBROSINI 2011, p. 73, fig. 111 [Pl. 10, fig. 61] : ainsi le personnage de Capanée, l'un des Argiens, se trouve-t-il représenté déposant ces armes sur un scarabée en agate rubanée du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (*British Museum*). Une légende, disséminée autour de lui, permet de l'identifier : **C-A-PNE**. Le même héros apparaît sur un second scarabée, en cornaline celui-ci, datant du début du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. ; mis en scène dans une position désarticulée, il vient d'être frappé par l'éclair de Zeus au moment où il montait à l'assaut des murailles de Thèbes. La même légende

<sup>290</sup> Voir n<sup>o</sup> 95 ci-dessous.

<sup>291</sup> Voir AMBROSINI 2011, p. 99, n. 2, et SCHULZE 1991, p. 187 : l'inscription de Pérouse (référence *CIE I*, n<sup>o</sup> 4127) se lit *metenal* : W. Schulze rapproche cette appellation du latin *Maetennius* (gentilice selon H. Solin et O. Salomies – SOLIN, SALOMIES 1994, p. 110).

<sup>292</sup> Voir HADAS-LEBEL 2009, pp. 203-205 ; 215, tabl. 4, et SCHULZE 1991, pp. 95-96, « Tarcna ».

<sup>293</sup> Voir AMBROSINI 2011, p. 106 : "L'iscrizione è stata probabilmente realizzata ruotando la gemma (...) sul banco da lavoro". Voir également n<sup>o</sup> 182 ci-dessous.

<sup>294</sup> Voir ZAZOFF 1968, p. 81, n<sup>o</sup> 136, pl. 29 (**NE-□VN-V4**) ; 95, n<sup>o</sup> 182, pl. 36 (**I/X/H/V/N**) ; 97, n<sup>o</sup> 187, pl. 37 (**Π-E-LE**).

apparaît, à ceci près que la dispersion des caractères autour du motif diffère quelque peu du cas précédent : **CAP-N-E**. Toutefois, les légendes s'appliquent également à des scènes de genre ou au nom du propriétaire. L'inscription **NATI**, reprenant la représentation d'un haruspice, se réfère visiblement au propriétaire de l'intaille ; toutefois, la racine étymologique même du terme peut être mise en corrélation avec la parole étrusque « *netś / sviś / s* »<sup>295</sup>, qui correspond au latin *haruspex*. D'ailleurs, il est attesté sur une intaille tardo-étrusque du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., marquant la transition avec les légendes latinisées des gemmes italiques, le terme **ARVPSPE** en lien avec un hoplite agenouillé<sup>296</sup> : ce dernier attend sans doute les augures avant la bataille. Le rapport à l'haruspice est donc clair. Il est donc avisé de reconnaître qu'à partir de la fin du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., les « didascalies » ne se rapportent plus uniquement aux mythes et aux divinités, mais également aux scènes de genre.

§4. Au III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., des transitions s'opèrent, tant au niveau de la langue utilisée pour les légendes (l'alphabet grec était en usage jusqu'ici), qu'au niveau de la formulation des messages. Les pierres dites « italiques » (c'est-à-dire romaines mais étrusquises) prennent petit à petit le pas sur la production indigène étrusque. Mais la première particularité de cette époque de transition est l'apparition des ajouts tardifs d'inscriptions :

94. BOARDMAN, VOLLENWEIDER 1978, pp. 51-52, n° 218, pl. XXXVII = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 390, fig. 334, pl. 78 = AMBROSINI 2011, p. 85, fig. 140 [Pl. 10, fig. 62] : tout d'abord, les « didascalies » commencent à s'abrégées à l'orée du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., lorsque les Étrusques commencent à appliquer les canons épigraphiques italiques. En atteste une représentation de Mercure joint à la légende **MEP**, *Mercurius*, sur un scarabée en cornaline conservé à l'*Ashmolean Museum* d'Oxford. D'aucuns, pourtant, ont estimé que cette abréviation reprenait en fait le surnom du propriétaire de la gemme, *Mercurialis*, qui avait choisi avec cette représentation non seulement le dieu dont la racine étymologique de son nom dérivait, mais aussi sa divinité tutélaire<sup>297</sup>. De fait, si la technique et le rendu de la pierre sont caractéristiques de la production du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., l'inscription a été suspectée d'être plus tardive (à savoir au III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) à cause de la forme de certaines lettres et de la langue utilisée (latin **MER**<sup>298</sup> ou grec **MEP**) qui ne trahissait plus une légende étrusque mais une « didascalie » italique (comme le souligne M. Harari)<sup>299</sup>. Nettement plus problématique que sur cette pierre gravée, la mention MEP, vraisemblablement comme ethnique d'une cité de Grande Grèce, apparaît en lien avec Dionysos et ses attributs sur trois monnaies (didrachme, diobole, trihémitartémorion) sans que l'on puisse avec certitude statuer sur sa signification<sup>300</sup>.
95. ZAZOFF 1968, p. 135, n° 280, pl. 52 : mais paradoxalement, des formules plus complexes se font jour. Comme sur les pierres archaïques grecques du VI<sup>ème</sup> av. J.-C., des formes verbales apparaissent. En témoigne un scarabée mettant en scène Ajax déposant ces armes et préparant le glaive sur lequel il va s'empaler : autour de la scène, les lettres tournées vers l'intérieur **AIA-X VIET**. Selon J.D. Beazley<sup>301</sup>, **VIET** reprend le subjonctif du verbe *vio* (= *eo*), que l'on pourrait traduire par « Qu'Ajax [y] aille ! », sous-entendu « dans le séjour d'Hadès ». La formule agit donc comme une « didascalie » sous la forme d'une sorte de marque d'encouragement.

<sup>295</sup> Voir AMBROSINI 2011, p. 111.

<sup>296</sup> AGWI, p. 67, n° 118, pl. 22.

<sup>297</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 89.

<sup>298</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 97, n° 17, pl. XX : l'auteur la considérait latine (**MER**).

<sup>299</sup> Voir HARARI 2008, p. 348 : "(...) *una gemma dell'Ashmolean Museum di Oxford, con iscrizione MEP per Mercurius, e [un'altra] (...) prodotti etruschi (o etruschizzanti) destinati a clienti di lingua latina*".

<sup>300</sup> Voir PAVINI ROSATI 1962.

<sup>301</sup> BEAZLEY 1947, p. 139, n° 7.

96. AMBROSINI 2011, p. 84, fig. 138 = LIMC VII, 1, « Telephos », p. 866, n° 46 ; 2, p. 599 [PI. 10, fig. 63] : dans la droite ligne de la tradition des « didascalies » du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., les termes entiers continuent à exister pour compléter, préciser ou définir le registre figuré. La plupart d'entre eux demeurent encore rédigés en grec. Toutefois, dans certains cas, la forme et le style des inscriptions, comparés à la facture et au rendu du motif iconographique plus ancien, trahissent un ajout de la légende postérieur à la confection de la gemme. À l'instar du scarabée représentant Mercure (n° 94 ci-dessus), la légende **TH|ΛΕΦΟΣ** reprend le personnage dont l'effigie orne un scarabée d'onyx. Mais si la pierre est à nouveau datable de la seconde moitié du siècle précédent, la disposition particulière – pour ne pas dire maladroite – de l'inscription (sorte de boustrophédon), ainsi que le recours aux formes classiques des lettres grecques, définissent son incision au III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.
97. RICHTER 1956, p. 54, n° 219, pl. XXXIV : à l'instar des gemmes grecques classique, les pierres étrusques, à partir de la deuxième moitié du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., commence à porter des légendes de nature composite. Cette fois pourtant, elles ne mêlent pas le nom du propriétaire avec celui du graveur (voir n° 66 ci-dessus), mais avec un indice précisant le registre figuré. Ainsi, de manière contemporaine aux gemmes grecques (voir n° 81 ci-dessus) – l'Étrurie, et la Rome républicaine plus encore, étant sensible aux mythes grecs et à leur mode sur les pierres gravées – le mythe d'*Othryadès* se retrouve sur une intaille italique en cornaline. La représentation de la scène étant quasiment immuable, le héros gravant le symbole de la victoire sur son bouclier, ce dernier est orné de l'inscription **VICI** (**VICT** ou **NIKH** – voir n° 339 ci-dessous). Mais dans le registre gauche de la scène (sur le moulage) court également une autre légende qui, elle, se réfère au propriétaire : **• / IN** (et non **I-C/IN** comme l'auteur l'avait restitué). C'est la première attestation de *duo nomina* romain sur les pierres italiques.

En conséquence, les noms des propriétaires des pierres gravées apparaissent plus nettement, et presque exclusivement en latin. Pour cette raison, les canons épigraphiques romains s'imposent petit à petit, bien que la disposition des inscriptions, selon la tradition étrusque, demeurent très aléatoire :

98. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 87, n° 112, pl. 25 [PI. 110, fig. 772] : ces appellations sont le plus souvent entières, et malgré la tradition étrusque des « didascalies », elles n'entretiennent aucun lien évident avec le registre figuré. Ainsi, sur une pâte de verre de Würzburg, copie d'une intaille italique perdue du troisième tiers du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., la représentation d'Hercule archer est jointe au surnom<sup>302</sup> **AMAR-ANTHV|S** (en grande partie en exergue, avec un décrochement du **S** final – voir point 1.5.4.3. ci-dessous, §1-2 : **A|NΘIMO|Y** [PI. 111, fig. 774]). On retrouve ce surnom italique dérivé d'un ὄνομα grec (selon B. et M. Overbeck) sur une sardoine de la *Staatliche Münzsammlung* de Munich (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) : **AM|ARAŃTVS** [PI. 113, fig. 791]<sup>303</sup>.
99. WALTERS 1926, p. 113, n° 969 = MARTINI 1971, pp. 95-96 ; 139, n° cat. 91, pl. 18, figg. 5-6 [PI. 109, fig. 765]. AMBROSINI 2011, p. 85, fig. 141 : les noms de femmes apparaissent également vers la fin du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., témoin un onyx rubané du *British Museum* représentant un guerrier devant le corps décapité de son ennemi, sur lequel il pose le pied et dont il scrute le casque dans sa main (motif du *maschalismos*). Autour de lui est disséminée l'appellation **F-AVS|TA**. De même, un autre surnom féminin apparaît à l'orée du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. sur une intaille de sardoine mettant en scène le mythe de Pégase : **PREP|VSA**.
100. MORET 1997, pp. 33-34, n° 31, pl. 10 [PI. 10, fig. 64] : les termes reprenant des noms propres commencent toutefois à s'abrèger progressivement, suivant en cela l'évolution de l'épigraphie romaine, et parallèlement aux « didascalies » (voir n° 94 ci-dessus). Une

<sup>302</sup> Voir OPEL I, p. 46, « Amarantus » (surnom) : l'orthographe *Amaranthus* est attestée (CIL V, n° 4722 notamment).

<sup>303</sup> AGDS I, 2, p. 75, n° 998, pl. 113 = OVERBECK, OVERBECK 2005, p. 104, fig. 100.

représentation de Diomède dérobant le *Palladion* est-elle ainsi jointe à la légende **PERIG**, sans doute pour le surnom *Perigenes*<sup>304</sup>.

101. WALTERS 1926, p. 111, n° 959 = AMBROSINI 2011, p. 78 ; 100, fig. 123 [Pl. 11, fig. 65] : ces simplifications des inscriptions vont de pair avec la mise en œuvre des *nexus*. Ces derniers étaient apparus, je le rappelle, au II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. sur les sceaux hellénistiques et provinciaux romains : peut-être faut-il y voir la marque d'un certain décalage entre la péninsule italienne et l'Orient dans le domaine des canons épigraphiques, cela inversement aux modes artistiques (voir n° 97 ci-dessus). Sur l'intaille italique est représenté le personnage d'Hercule se servant de la *léonté* pour s'abreuver à une source. Dans son dos et entre ses jambes une inscription de nature composite : une partie, dans son dos et à demi-effacée se rapporte à lui : **H[EPC]LE**. Elle situe le *terminus ante quem* pour la confection du motif iconographique et de la légende au premier quart du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. L'autre partie de l'inscription, elle, résulte d'un ajout en latin du dernier quart du même siècle : elle a été restituée **Q QINES** par A. Furtwängler et W. Martini<sup>305</sup>. Or, la disposition de cette dernière, très aléatoire, recèle les mêmes caractéristiques que la légende du scarabée de *Téléphos* (n° 96 ci-dessus), à savoir un sens de lecture rappelant le boustrophédon ainsi qu'une composition intégrée dans le registre figuré : on lit conséquemment **Q | Q | ΣΕΝΤΙ** (si la lettre « S » est sans doute la résultante d'une erreur de gravure, la lettre « E » est rétrograde pour permettre le *nexus* ΣΕΝΤΙ), à savoir soit les *duo nomina* du possesseur, *Q. Sentius*<sup>306</sup> au génitif d'appartenance (comme le suggère L. Ambrosini), soit ses *tria nomina* abrégés, *Q. Q. Senti(nus /-anus)*<sup>307</sup> si on prend le parti de ne pas occulter la lettre **Q** dans le quadrant inférieur droit, derrière la massue du héros.

Outre les premières attestations de *duo nomina* et *tria nomina* italiques, l'orée du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (pour ne pas dire l'extrême fin du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) voit également l'apparition des indices filiatifs :

102. *AGDS* III, Braunschweig, p.10, n° 3, pl. I = MARTINI 1971, p. 19 ; 90-91 ; 133, n° cat. 16, pl. 6, fig. 2 = ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 91, n° 130, pl. 28 (copie) [Pl. 11, fig. 66] : sur une cornaline plate au dos fortement convexe est représenté un type iconographique rappelant la pierre de l'*haruspex* (voir n° 93 ci-dessus), à savoir un hoplite agenouillé, blessé cette fois-ci, se protégeant de son bouclier et fourbissant son épée. Une inscription court derrière son dos ainsi que sur la bordure interne de son ἄσπις κοῖλη : **VIB-IA C F**, *Vibia C(ai) filia* selon A. Furtwängler<sup>308</sup>, référence à la propriétaire de l'intaille. Cette dernière n'est sans doute par une Romaine, et la confection de la gemme probablement la résultante de la transposition d'un scarabée étrusque par un atelier de graveurs de Grande-Grèce. C'est pourquoi, si l'original étrusque doit stylistiquement dater du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., la « copie » italique sur intaille doit être plus tardive (III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.), ce qui expliquerait l'ajout d'une légende latine.

§5. À l'orée du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., les « didascalies » ont presque totalement disparu et statistiquement laissé la place à une palette sans cesse en augmentation de noms de propriétaires. Si au III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., ces appellations romaines ont été effleurées en lien strict avec des inscriptions composites (mention du registre figuré), leur variété va aller en s'accroissant au siècle suivant.

103. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 397, fig. 373, pl. 85 [Pl. 11, fig. 67] : tout d'abord, les appellations de femme trouvent des attestations dont la forme se complexifie. Sur une nouvelle

<sup>304</sup> Surnom romain de racine étymologique grecque (et d'origine servile). Voir *OPEL* III, p. 133, « Perigenes », et SOLIN 2003, p. 143 (notamment *CIL* I<sup>2</sup>, n° 2425 où *Perigenes* est abrégé PERIG).

<sup>305</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 100, n° 52, pl. XX, et MARTINI 1971, pp. 135-136, n° cat. 47, pl. 11, fig. 5.

<sup>306</sup> La forme étrusque *σenti* est d'ailleurs un gentilice dérivé d'un prénom étrusque, phénomène de "*Vornamengentilia*" attesté d'ailleurs entre le III<sup>ème</sup> et le II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., en contemporanéité avec la gravure de la légende latine que l'on retrouve incisée sur l'intaille italique du *British Museum*. Voir BERRENDONNER 2009, pp. 377-378 ; 393.

<sup>307</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 400.

<sup>308</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 114, n° 28, pl. XXIII.

représentation de prêtre – un augure cette fois – est fait mention d’une femme dont l’appellation est mixte : le gentilice, qui fait référence à la *gens*, est formulé en latin – mais potentiellement en alphabet grec) et le surnom est sous une forme sémantique grecque, **ANNIA•CCBACTH**. Il est clair que ce scarabée italique – sa forme ovale oblongue est caractéristique (fin du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) – était la propriété d’une femme de la classe patricienne, *Annia Augusta*, mais qui avait inscrit son surnom en grec pour bien montrer qu’il s’agissait d’une personne cultivée (le grec était à Rome la langue des élites)<sup>309</sup>. Selon M. Mayer Olivé, l’inscription **ANNIA•CCBACTH** ne reprendrait pas une quelconque *Annia Augusta*, mais *Lucilla*, la fille de Marc-Aurèle : la pierre aurait été consacrée en son honneur par le biais d’un ajout épigraphique à la fin du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (entre 149 et 182 apr. J.-C.).

104. RICHTER 1956, p. 59, n° 241, pl. XXXVI : les *duo nomina* masculins se trouvent également dans des formes plus développées, à la différence près que le prénom se réduit toujours à l’initiale. Témoin une intaille en cornaline du début du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., figurant un masque barbu, et dont l’identité du possesseur est révélée par la légende rétrograde **S•PEDI**, « (Sceau) de *S. Pedius* ».
105. ZAZOFF 1983, p. 263, n. 18, pl. 68, fig. 4 [**Pl. 11, fig. 68**] = VITELLOZZI 2010b, pp. 138-139, n° 108 : les dénominations en *tria nomina* sous leur forme complète ont leur première attestation sur les intailles italiques de tradition étrusque au début du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (alors que ces dernières apparaissent déjà à l’aube du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. sur les intailles romano-campaniennes<sup>310</sup> – voir n° 86 ci-dessus). Sur une cornaline du *Museo Archeologico* de Pérouse (début du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. selon P. Vitellozzi), le thème traité est de facture italique et, pour la seconde fois, représente une scène de *maschalismos* (guerrier mutilant son adversaire mort et scrutant sa tête qu’il tient dans sa main – voir n° 99 ci-dessus). Autour de la scène, le nom du propriétaire, **C•IVLIVS•GE/MI•NVS**, séparé en deux parties autour du registre figuré à cause de la « contrainte de cadre »<sup>311</sup> (voir n° 460 ci-dessous).

Dans le cas des appellations simples, on remarque une gradation au niveau de la place prise par l’inscription sur le registre figuré. L’usage des *nexus* se fait par ailleurs croissante :

106. RICHTER 1956, p. 59, n° 239, pl. XXXVI : alors que les initiales ou les abréviations très courtes se placent plutôt dans les quadrants supérieurs, à l’exemple de la légende **TI** sur un scarabée italique<sup>312</sup> ou de l’appellation (?) **MEP** précédemment (voir n° 94 ci-dessus), les dénominations entières, à l’instar des *duo nomina* (voir n° 104 ci-dessus), privilégient la périphérie du registre figuré. On peut citer l’exemple du *cognomen* **PRIMIGENI** sur une sardoine datant de l’extrême fin du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.
107. WEISS 2007, p. 217, n° 307, pl. 41. AMBROSINI 2011, p. 82 ; 102, fig. 133 = ZAZOFF 1968, pp. 102 ; 104, n° 197, pl. 39 = VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 27, pl. 33/1-2 ; II, pp. 44-45 [**Pl. 11, fig. 69**] : par contre, la configuration des inscriptions abrégées (avec ou sans *nexus*) tend à se stabiliser dans la partie basse du registre, de part et d’autre du motif. Un premier exemple, **PR/INC**, dans les quadrants inférieurs d’une troisième représentation typiquement italique d’un guerrier tenant dans sa main la tête de son ennemi, rappelle le type abrégé des appellations du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voir n° 100 ci-dessus) et se rapporte clairement à un surnom romain (*Principius* ou *Principianus*). Mais un second cas, du fait de la présence d’un *nexus* et

<sup>309</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 98, et GUIRAUD 1996, p. 141.

<sup>310</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, III, p. 273 : "(...) Klasse echt römischer Gemmen mit lateinischen Inschriften zusammen (...) aus dem dritten bis zweiten Jahrhundert (...). Blickt dort Rom nach Norden, nach Etrurien [Italische Gemmen : 1) Etruskisierende Gruppe], so blickt es hier nach Süden, nach Kampanien [Italische Gemmen : 2) Hellenisierende Gruppe]. Wir konnten diese Gemmen auch Kampanisch-römische nennen".

<sup>311</sup> Voir BRUNEAU, BALUT 1997, pp. 105-106 (proposition 85) : "L’ouvrage porte l’empreinte des paramètres de la conjoncture qui, inégalement contraignants selon les cas, sont cependant, de soi, à parité". En d’autres termes, le cadre du support de gravure impose parfois, selon la taille prise par le registre figuré sur ce dernier, des compromis d’ordre esthétique ou spatial.

<sup>312</sup> Voir ZAZOFF 1968, pp. 116-117, n° 218, pl. 42.

de la racine étymologique présumée de sa dénomination, est autrement plus intéressant. Il s'agit, sur un scarabée en cornaline du *Museo Archeologico* de Florence, d'une effigie de jeune homme portant un pétase et dont l'inscription circonscrit la datation à la deuxième moitié du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. : **TR/VP**. Du fait de la présence d'un *nexus* reliant les deux dernières lettres, il semble peu probable de voir dans cette inscription les *duo nomina* d'un *Titus Rupilius* comme M.-L. Vollenweider le suggère, non moins que la théorie avancée par L. Ambrosini de voir dans cette légende l'abréviation de « *Turms* », théonyme étrusque d'Hermès (à l'instar de *Turan*, équivalent iconographique d'Aphrodite – voir n° 91 ci-dessus)<sup>313</sup>. En effet, l'absence de caducée et l'inversion peu probable des lettres par le lapicide invalide cette hypothèse. Il s'agit simplement d'une appellation simple, à savoir soit un *nomen gentilicium* (*Truppicus*), soit un surnom (*Trupo*), qui se rapporte à l'effigie au travers d'un culte des ancêtres.

§6. Enfin, au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et de pair avec les pierres romaines républicaines, les gemmes italiennes continuent de mentionner le nom de leur propriétaire sous différentes formes (*tria nomina*, *duo nomina*, appellation simple) avec l'utilisation croissante de *nexus* :

108. TAMMA 1991, p. 31, n° 10 [Pl. 36, fig. 240] = ZAZOFF 1983, p. 287, n. 41, pl. 75, fig. 3 : dans le registre central d'une représentation de *Faustulus*, de la *Lupa Romana* et des jumeaux Romulus et Rémus, est inscrit ce qui peut sembler être, à première vue, des *duo nomina* (**M•NA**). Il s'agit en fait de *tria nomina*, dont la longueur est raccourcie par un *nexus* : **M•N•HŶ**.
109. CADES 1836, cl. 29, III, pl. E/106 [Pl. 108, fig. 752] = TONDO, VANNI 1990, p. 166, n° 17 ; p. 217, ill. 17 = PANOFKA 1851, pp. 446-447, n° 68, pl. II/19. FURTWÄNGLER 1900, II, p. 104, n° 28, pl. XX : pour des *duo nomina* abrégés, au I<sup>er</sup> s. av. J.-C., il faut se référer à deux autres exemples dont le second est avec *nexus*. Le premier cas, un moulage de T. Cades, met en scène Ajax et Teucer et la légende **MAR HERE**, *Mar(cus) Here(nnius)*. La bordure hachurée (*orlo*) indique, tout du moins, qu'il s'agit d'une pierre de tradition étrusque, donc par extension italienne étant donné le caractère latin de l'inscription. La manière dont sont abrégés les deux termes, comparée à d'autres pierres italiennes, place la confection du modèle au I<sup>er</sup> s. av. J.-C.<sup>314</sup> Le second exemple, un jeune homme tenant une tête de bouc et un couteau, est d'un style étrusque remontant au III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., et la légende s'inscrit dans la tradition des ajouts tardifs sur les pierres italiennes : elle se situe à l'intérieur du registre figuré, disposée verticalement, et se lit **L•L/ĀĒ**.
110. ZAZOFF 1968, p. 189, n° 1129 : enfin, sur un dernier exemple, ni le thème du registre figuré (Poséidon tenant le trident, un pied sur une proue de navire), ni l'inscription (**PROPIVVS**) ne sont de tradition étrusque. Seuls la bordure hachurée et la forme ovale quelque peu oblongue – même pour une intaille de sardonix plate – pourraient vaguement faire penser à une parenté avec les gemmes italiennes. Le thème traité fait davantage penser aux gemmes et aux monnaies de propagande du dernier tiers du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., lorsqu'Octavien, au lendemain d'Actium, avait été acclamé *imperator terra marique*. Donc, du fait d'un motif iconographique probablement porteur d'un message politique sous-jacent, l'inscription pourrait se comprendre moins comme le gentilice *Propitius* que comme un qualificatif « propitiatoire », sous l'égide de Poséidon.

Toutefois une nouveauté apparaît en rapport avec le thème des augures, des haruspices ou des prêtres. Si déjà à deux reprises ce thème iconographique était en lien avec des légendes le précisant ou l'évoquant (voir n° 93 ci-dessus), une inscription du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. se révèle d'une nature similaire mais sa forme est inédite :

<sup>313</sup> Voir HARARI 2008.

<sup>314</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 400, fig. 400, pl. 89 [MAEN / P(H)ILEMO], et MORET 1997, pp. 129-130, n° 197, pl. 39 [SEX SE-R].

111. AGW I, pp. 93-94, n° 229, pl. 40 [PI. 101, fig. 699] : au centre d'une surface ovale tronquée qui rappelle la forme de la zone gravée des scarabées est représenté un prêtre de Bacchus (plutôt que Bacchus lui-même) tenant thyrses et *lituus*. Dans la partie inférieure du registre court verticalement, de chaque côté du personnage, l'inscription ΠΡΟΠΙ(ΝΕ) | LI-BE, προπί(νε) λ(ε)ίβε, « D'abord bois, puis verse une libation ! ». Il s'agit de la première attestation sur les pierres italiennes d'une formule d'interpellation sous forme de prière. La légende, de prime abord mixte (bilingue grecque et latine), ne fait que reprendre les canons épigraphiques typiques des pierres étrusques des IV<sup>ème</sup> et V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. – notamment la lettre L au lieu de Λ (voir n° 91 ci-dessus) – afin de donner l'illusion du caractère étrusquant de cette cornaline plate du milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.

§7. Toutes les inscriptions – à l'exception de NATI<sup>4</sup> (n° 93 ci-dessus) et TR/VP (n° 107 ci-dessus) – ont été analysées sous l'angle grec et latin. Aussi les résultats obtenus sont dépendants de cette contingence. Mais il est cependant attesté, sur les légendes de racine étymologique davantage étrusque, d'autres cas de figure qu'il vaut la peine, à mon sens, d'aborder ne fût-ce qu'allusivement.

112. ZAZOFF 1983, p. 265, n. 26, pl. 70, fig. 4 = AMBROSINI 2011, pp. 77-78, fig. 121 [PI. 102, fig. 704] : sur une agate de Florence, datée du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. et connue depuis le début du XVIII<sup>ème</sup> siècle, sont mis en scène deux Saliens en train de transporter six boucliers (*ancilia*). Au-dessus autant qu'au-dessous de ces derniers se présente une inscription en deux parties, APPIV<sup>4</sup> | ALCE, que A. Furtwängler a estimé être des *duo nomina* mixtes, l'un tiré d'un gentilice romain, l'autre d'un surnom dont la racine étymologique est grecque (ἀλκή). Si cette hypothèse va dans la perspective déjà démontrée que certaines appellations sont bilingues sur les pierres de tradition étrusque (voir n° 103 ci-dessus), cela pourtant pas avant le II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., une autre interprétation pourrait sembler séduisante, à savoir de considérer en *alce* une forme primitive étrusque pour *ancile/ancili*. Toutefois, là où le bât blesse, c'est au niveau de l'écriture utilisée, typiquement étrusque, qui prête à confusion et qui, *stricto sensu*, pourrait faire remonter la confection de la gemme à la toute fin du IV<sup>ème</sup> siècle, c'est-à-dire plus d'une cinquantaine d'années avant l'adjonction sur les pierres gravées étrusques d'appellations en latin. Mais cet artifice n'est qu'un leurre, la technique de la pierre, bien que le dessin soit archaïsant, trahissant au niveau du dégradé du relief sa confection au III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. Ce qui est d'ailleurs confirmé par le fait qu'*Appius*, avec la terminaison latine en *-us*, ne se présente pas sous sa forme archaïque de nominatif en *-os*, ni sous la forme étrusque<sup>315</sup> en *-e* (voir n° 385 ci-dessous : APIE MARIV). Cette datation est toutefois trop haute pour pouvoir y appliquer des appellations bilingues grec/latin. Il semble conséquemment qu'il faille tenter, avec cette inscription, une tout autre approche. Selon L. Ambrosini<sup>316</sup>, qui partage l'avis de C. Guittard<sup>317</sup> et G. Colonna<sup>318</sup> sans s'y référer cependant (préférant la

<sup>315</sup> Voir HADAS-LEBEL 2004, p. 64.

<sup>316</sup> Voir AMBROSINI 2011, p. 99 ; 110-111.

<sup>317</sup> Voir GUITTARD 2007, p. 67 : "Sur une intaille d'agate du Musée archéologique de Florence, on peut voir cinq anciles portés par deux personnages vêtus d'un court manteau et la tête voilée selon le ritus Romanus (...) prêtres [Saliens] eux-mêmes. (...) Le dessin de l'intaille est archaïsant mais le travail paraît plutôt remonter à l'époque hellénistique, si l'on tient compte du dégradé du relief. Au-dessus des boucliers on lit le nom du dédicant, sous une forme latine et le verbe étrusque du don : Appius alce. La pièce provient vraisemblablement de Rome ou d'une ville du Latium où était pratiqué le rituel des Saliens, dans une région où les contacts et les influences entre Étrusques et Latins ont longtemps persisté, ce qui explique le caractère hétérogène de l'inscription. (...) [Cette dernière] aurait été gravée longtemps après la création du bijou par un personnage du nom d'Appius, appartenant peut-être à la gens Claudia, qui aurait offert la gemme à un membre de la famille introduit dans la sodalité".

<sup>318</sup> Voir COLONNA 1999, p. 436 : "(...) casi, rari e sempre problematici, di iscrizioni "miste", frutto di una fenomenologia che è stata chiamata di "promiscuità linguistica", come la gemma di età medio-ellenistica con la raffigurazione dei Salii e l'iscrizione in caratteri etruschi : appius alce (ET Ol 3.1) "Appius ha donato", con il gentilizio del proprietario-donatore nella forma latina e il verbo in puro etrusco".

mention qu'en fait M. Torelli<sup>319</sup> dans sa communication sur les Saliens et la présence de la *gens Claudia* en Étrurie), la légende se comprend comme une dédicace votive mêlant le nom du dédicant (*Appius*) avec une forme verbale étrusque, correspondant à la troisième personne du singulier de l'aoriste, soulignant la fonction de don (*alce*)<sup>320</sup> : l'inscription est donc écrite en étrusque, mais par un Romain, membre lui-même du collège des Saliens, et elle signifie « Appius a donné » ou « Don d'Appius ». Il en résulte que la pierre a été gravée dans une région où l'alphabet étrusque était en usage, soit dans l'Étrurie même, soit dans le pays falisque, dont les habitants se servaient aussi de cet alphabet. Il s'agit, selon G. Colonna, de la notion de « promiscuité linguistique » et de nature « mixte » de l'inscription dont il recense divers exemples, dont un fragment de cippe du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (décrit comme un fragment de margelle cylindrique)<sup>321</sup> provenant de la Tombe des Sarcophages à Vulci, et sur lequel apparaît la mention L•OBILI L•F•HEL $\zeta$ , appellation filiative latine avec lexème *hels/ś* – vraisemblablement pour *proprius*<sup>322</sup> – "*attinto di peso dal formulario delle iscrizioni funerarie vulcenti*"<sup>323</sup> ; selon J. Hadas-Lebel, le mot *Hels* est un "*appellatif étrusque*" composant une interférence lexicale et consistant en la "*translittération d'une épithète étrusque présente à Vulci*"<sup>324</sup>. Comme nous le verrons (voir n° 385 ci-dessous) [Pl. 56, fig. 383], l'inscription **APIE MARIV** sur une intaille italique du *British Museum*, est également susceptible de voir interpréter un de ses termes non comme un élément onomastique mais comme une interférence lexicale étrusque – plus précisément un lemme – rappelant un indice d'appartenance ou de filiation.

113. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 87-88, n° 114, pl. 25 = AMBROSINI 2011, p. 77, fig. 120 = TONDO, VANNI 1990, p. 167, n° 28 ; p. 217, ill. 28 [Pl. 85, fig. 585] : jaspe noir des II<sup>ème</sup> et I<sup>er</sup> s. av. J.-C., à l'effigie d'Héraclès musagète, il est accompagné d'une inscription qui peut faire penser à des *tria nomina* de prime abord, **F•TEME $\zeta$ •A**. Elle reprend quoi qu'il en soit le propriétaire d'origine italique (aucun gentilice commençant par *Temes(-)* n'est attesté). Mais c'est la forme particulière de l'inscription qui intrigue : corrélativement à l'exemple précédent (n° 112 ci-dessus), la forme des lettres paraît étrusque (surtout le **A** et le  $\zeta$ ). Donc, à moins de rattacher le gentilice à un toponyme comme la cité de *Temesa* en Grande-Grèce (où les Étrusques avaient des contacts avec les comptoirs grecs), force est de constater que la configuration à trois termes s'insère clairement dans les formules onomastiques étrusques combinant prénom, gentilice et filiation. En conséquence, le gentilice étant attesté sous sa forme « *tes* » ou « *tesí* », il faut restituer l'inscription par « *v. tesés. a.* ». En conclusion, on peut convenir qu'à l'instar des pierres romaines et italiques (voir n° 102 ci-dessus), on trouve également des légendes filiatives sur les gemmes étrusques.
114. ZAZOFF 1983, p. 222, n. 33, pl. 56, fig. 4 = AMBROSINI 2011, pp. 84-85, fig. 139 [Pl. 11, fig. 70] : dans la même veine des inscriptions dont la structure des lettres est étrusque, on peut à présent traiter d'un ajout épigraphique singulier qui apparaît sur un scarabée du musée de Volterra des alentours de 480-470 av. J.-C. L'intérêt de cette légende – qui accompagne la représentation d'un guerrier avec lance, casque, bouclier et cnémides – est qu'elle a été, jusqu'à récemment (2002), restituée de manière impropre : en effet, P. Zazoff, et d'autres après lui, y ont lu **ΑΛΞΑΝΠΡΟΣ**, ce qui n'avait aucun sens. Or, il s'avère – ce qui n'est pourtant

<sup>319</sup> Voir TORELLI 1997, pp. 242-243, n. 69 : concernant *alce*, "*per il significativo della radice \*al- con il valore di "donare, dare" etc., v. gli esempi Rix, ET Ta 3.5 (alce vel tiples), (...)*". Voir RIX 1991, II, p. 61 (Ta 3.5) ; 342 (OI 3.1).

<sup>320</sup> Voir BLOCH 1958, pp. 712-713, fig. 2.

<sup>321</sup> Voir *Studi Etruschi*, XXXI (1963), p. 208, n° 2 : "*Puteale cilindrico di nenfro rinvenuto nella prima camera della Tomba dei Sarcophagi o dei Tutes nel maggio 1930*".

<sup>322</sup> Voir COLONNA 1999, p. 437, n. 8, et *Studi Etruschi*, XXXI (1963), p. 198, n° 2-4 : "2. *hels-c* = « *e ai suoi* », 3. *helś atrś* = « *ai propri familiari* », 4. *hels-c atrś* = « *e ai propri familiari* » (...)".

<sup>323</sup> Voir COLONNA 1999, p. 437.

<sup>324</sup> Voir HADAS-LEBEL 2004, p. 325.

pas une nouveauté<sup>325</sup> – qu’il faut transcrire cette inscription de manière plus logique et entièrement en caractères grecs (sans le L étrusque) : ΛΥΣΑΝΔΡΟΣ (nom attique). Cette appellation, d’après L. Guerrini<sup>326</sup>, reprend le nom d’un graveur. Toutefois, L. Ambrosini<sup>327</sup> concède qu’au vu des anomalies morphologique de certaines lettres, l’artisan ne devait pas être grec mais étrusque. Ce dernier a sans doute soit copié la signature d’un maître grec alors même que le motif était déjà gravé, soit il a imité la composition dans son entier en y adjoignant un nom de graveur, grec, qui n’était conséquemment pas le sien. Cette hypothèse est validée par le fait qu’un scarabée grec d’un traitement similaire, datable du début du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., a été retrouvé à Tharros<sup>328</sup>. Il doit vraisemblablement s’agir d’une œuvre de l’officine dont l’original a été copié par l’artisan-graveur étrusque.

§8. Maintenant que les traditions épigraphiques grecques et étrusques ont été abordées, et avant d’en venir aux inscriptions figurant sur la glyptique romaine et gréco-romaine qui en sont l’aboutissement – et qui représentent le cœur de ce travail – je reviendrai brièvement sur l’historiographie des études sur les inscriptions des pierres gravées dans un ordre chronologique.

## 1.7. LES INSCRIPTIONS SUR PIERRE GRAVÉE DANS L’HISTORIOGRAPHIE

Malgré ce que d’aucuns pensent, mon étude des inscriptions sur les intailles et camées de l’Antiquité classique et paléochrétienne n’a de novateur que sa portée générale et son dessein de tendre à une synthèse. Pourtant, dès le XVII<sup>ème</sup> siècle, des chercheurs, des collectionneurs et des érudits se sont penchés, avec plus ou moins de réussite, sur la problématique des inscriptions en glyptique.

Aussi, si je tiens ici à leur rendre humblement grâce pour leurs avancées qui ont permis à mon travail d’étayer son argumentaire sur des bases relativement solides, j’ai également à dessein de montrer les limites et les erreurs de chacune de ces tentatives qui ont visé, un tant soit peu, à éclairer d’un jour nouveau le vaste dilemme posé par l’appréhension des légendes et des ajouts épigraphiques sur les pierres fines, les anneaux et les sceaux.

### 1.7.1. RECUEILS ET SYNTHÈSES

§1. Déjà dans les recueils de pierres gravées datant de la fin de la Renaissance apparaissent des gemmes avec inscriptions. Ainsi L. Agostini, en 1686, dans son ouvrage des *Gemme Antiche Figurate* fait-il mention d’une pierre gravée à l’effigie de deux portraits dont les noms sont indiqués dans la partie périphérique, *Ermophius* et *Crairus*, mais sans en expliquer davantage<sup>329</sup>. En 1709, D. Maffei est, lui, plus prolixe dans la description des pierres gravées munies de légendes. Toutefois – et c’est un défaut que l’on rencontre également dans les *Pierres gravées* de S. Reinach – le rendu des inscriptions en sujet à caution : soit elles sont mal interprétées, soit mal restituées.

115. MAFFEI 1707-1709, IV, pp. 72-73, pl. 48 : ainsi, un onyx représentant un gladiateur – plutôt un jeune éphèbe tenant un glaive – est-elle jointe à la légende **P / AP**, horizontalement, de part et d’autre de la représentation. D. Maffei estime que "(...) [n]elle tre lettere P A P • l’artefice di questo intaglio compendì il suo nome"<sup>330</sup>. Mais, étant donné la taille des lettres – les signatures de graveur sont usuellement écrites en lettres de petite taille – et le fait que le registre figuré agit comme interponctuation entre les deux parties de la légende, il doit s’agir

---

<sup>325</sup> Voir EAA IV, p. 750 (« Lysandros ») : "(...) – Supposto incisore di gemme; il suo nome appare nella forma ΛΥΣΑΝΔΡΟ su uno scarabeo conservato al museo di Volterra. (...)".

<sup>326</sup> *Ibidem*.

<sup>327</sup> AMBROSINI 2011, p. 103.

<sup>328</sup> Voir *ibid.*, p. 109, fig. h.

<sup>329</sup> AGOSTINI 1686, p. 47, pl. 98.

<sup>330</sup> MAFFEI 1707-1709, IV, p. 73.

davantage d'un terme abrégé – *Pap(-)* – ou de *duo nomina* – *P. Ap(-)* – reprenant le nom du propriétaire ou du gladiateur (?) représenté.

116. MAFFEI 1707-1709, IV, pp. 69-70, pl. 46 [Pl. 11, fig. 71] : un nouvel exemple à thème agonistique – un vrai gladiateur cette fois-ci, tenant une palme – est accompagné de l'inscription en deux parties **NAMΦE/PQC**. Le nominatif indique qu'il s'agit vraisemblablement du personnage mit en scène. Toutefois, la disposition des lettres ne laisse pas de rendre perplexe : les lettres « A » et « M » sont inversées l'une par rapport à l'autre. La solution est de voir davantage dans la lettre « A » un « Y ». Ce qui donnerait la restitution **NYMΦE/PQC** attestée onomastiquement (Νυμφέρως)<sup>331</sup>, et en tant que gladiateur qui plus est [Pl. 129, fig. 898]<sup>332</sup>. La correction est validée par B. de Montfaucon en 1722<sup>333</sup>.
117. IMHOOF-BLUMER, KELLER 1889, pp. 85-86, n° 22, pl. XIV = REINACH 1895, p. 102, n° I/106, pl. 94 = CADES 1836, cl. 43, IV, pl. F/155 [Pls. 11-12, figg. 72-73] : la mise en parallèle des originaux avec les restitutions témoigne de ces erreurs. Ainsi l'inscription **C-RANIANI** sur une cornaline de la collection Mariette (vraisemblablement du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) représentant une scène de chasse au lion impériale (*Craniani* à restituer par *Traiani*, « Chasse de Trajan » selon P.-J. Mariette ?) se présente-t-elle à l'endroit sur un moulage de T. Cades, mais à l'envers sur la gravure qu'illustre S. Reinach dans son ouvrage. À cela s'ajoute, au niveau de l'inscription, une confusion entre la lettre initiale **C** que F. Imhoof-Blumer et O. Keller (repris par S. Reinach) restitue par un **G**<sup>334</sup> – correspondant au génitif du surnom *Granianus*<sup>335</sup>, onomastiquement attesté, au contraire de *Cranianus*. L'altération de la graphie de cette consonne, qui peut prêter à confusion, se retrouve de manière marginale sur les gemmes (voir n°s 301 [PROC•AVC•III, AVC pour *Aug(usti)*], 341 [C / I pour *G(radivus) / I(lia)*] et 363 ci-dessous [L | E / C | V pour *LEG V, Leg(io) (quinta)*]).

§2. De plus, les illustrations sont idéalisées par rapport à la réalité de la gravure, ce qui peut tendre à des confusions. Témoin les planches de la collection A.G. Capponi à la Bibliothèque apostolique vaticane à Rome :

118. UBALDELLI 2001, pp. 270-271, n° 179 [Pl. 12, figg. 74-75] : la représentation d'Harpocrate sur une cornaline du II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (fourchette chronologique pour ce type de représentation "*magico-sincretistiche [della] nascita del dio Sole-Arpocrate*"<sup>336</sup>), accroupi sur une fleur de lotus, est jointe à l'inscription en trois lettres, **Φ/P/H**, dispersée dans le registre supérieur. Cette légende, qui signifie « soleil » en dialecte copte, reprend le registre figuré<sup>337</sup>. Or, sur la gravure qu'en fit S. Ettore à l'intention de A.G. Capponi au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle (ce dernier en accusa réception le 24 mai 1737), non seulement le rendu du motif iconographique est flatteur, mais de plus l'inscription est restituée par **Φ/I/H**.

§3. Le premier ouvrage consacré exclusivement aux inscriptions grecques et latines sur pierre gravée est le fait de Th. Panofka en 1851. Il s'attache à étudier les collections des grands musées d'Europe (Berlin, La Haye, Copenhague, Londres, Paris, Saint-Pétersbourg et Vienne)<sup>338</sup>. Usant de parallèles audacieux avec la numismatique, il est pourtant un précurseur de l'analyse épigraphique en glyptique.

<sup>331</sup> Voir SOLIN 2003, p.130.

<sup>332</sup> Voir SEG 54 (2004), n° 791, 4, et <http://epigraphy.packhum.org/text/322410?bookid=172&location=54> : pavement de mosaïque provenant de l'île de Cos (aire à l'ouest du stade) dépeignant des combats de gladiateurs avec les mentions des antagonistes. Voir également DE MATTEIS 2004, pp. 145-147, n° cat. 70, pl. LXXXV/2-LXXXVI/1-2.

<sup>333</sup> DE MONTFAUCON 1722, p. 265, pl. 153.

<sup>334</sup> Voir IMHOOF-BLUMER, KELLER 1889, p. 86, n° 22 : "(...) ; der erste Buchstabe ist vielleicht als **G** zu lesen und das Ganze = *Graniiani zu nehmen, so dass der Besteller des Steines Granianus hiess.*".

<sup>335</sup> Voir OPEL II, p. 170, « Granianus », et SOLIN, SALOMIES 1994, p. 340.

<sup>336</sup> Voir UBALDELLI 2001, p. 271, n. 7.

<sup>337</sup> Voir PHILIPP 1986, p. 43, n° 32, et MICHEL 2001, pp. 137-138, n° 223, pl. 32.

<sup>338</sup> PANOFKA 1851.

Mais, à l’instar de ses pairs, il cherche davantage à expliquer les légendes par le lien qu’elles peuvent potentiellement entretenir avec les sources antiques, la sémantique et l’iconographie du registre figuré auxquelles elles peuvent se référer. Conséquemment la portée de sa recherche a les défauts de ses qualités (les mêmes que ceux de mon mémoire de licence alors que je n’avais pas lu Th. Panofka !) : il s’agit moins d’une analyse pertinente et comparative des inscriptions qu’une espèce de « fourre-tout » iconographico-linguistico-épigraphique. Sa voie est empruntée peu après par le louable essai de L.J.F. Janssen sur les pierres gravées du Cabinet du Roi des Pays-Bas<sup>339</sup>. Son étude se focalise sur les inscriptions grecques et étrusques des intailles autant que des camées, et son propos est avant tout de définir l’authenticité des inscriptions. Cependant, se basant sur les travaux de ses illustres prédécesseurs (Winckelmann, Millin, Köhler, Stephani, Tölken, Bruun), son catalogue vise avant tout à statuer sur l’originalité ou la fausseté des signatures de graveurs. Il traite toutefois quelques cas auxquels il confère une nature différente, à savoir le nom du possesseur, les souhaits, les déclarations d’amitiés, les expressions d’amour et, de façon plus marginale, quelques exemple "(d') *éclaircissement de la composition même*"<sup>340</sup>. En 1895, en publiant les recueils de différentes collections et dactylothèques privées de son temps (Gori, D’Eckhel, Mariette, Levesque de Gravelle, Millin, Stosch, Marlborough et D’Orléans), S. Reinach mentionne et illustre bon nombre de pierres gravées portant des inscriptions, les référençant avec minutie, mais il n’en donne malheureusement pas pour autant d’interprétations<sup>341</sup>.

§4. En 1896, E.F. Le Blant fait paraître son recueil de sept cent cinquante inscriptions de pierres gravées<sup>342</sup>. Pour la première fois, la dimension épigraphique des gemmes est prise sous un angle davantage méthodologique : classées en divers sous-groupes, les inscriptions sont différenciées selon leur parenté sémantique (salutations, souhaits, devises), leur fonction (mentions d’un présent, anneaux de fiancés ou d’époux, formules d’adorations, amulettes) et l’indice chronologique que leur thématique sous-tend (inscriptions chrétiennes). Dans ces sections initiales, la part belle est donnée à la morphologie et aux déclinaisons par « famille » d’inscriptions. Trois chapitres particuliers regroupent les légendes que l’auteur n’as pu classer dans une catégorie à part entière : les inscriptions diverses (qui sont pour la plupart des compléments au registre figuré, des « didascalies », ou des messages complétant des symboles ou des allégories) et les noms propres écrits en latin ou en grec (et se référant à des appellations latines ou grecques) sans réelle différenciation des indices que ces deux dernières catégories peuvent révéler sur leur porteur (magistrature, affranchi, étranger, etc.). Son approche, bien que novatrice, n’échappe malheureusement pas aux imprécisions et aux erreurs de restitutions :

119. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 374, n° 240, pl. 61 = LE BLANT 1896, p. 182, n° 617 : sur une sardonix de la collection Orsini, si A.F. Le Blant reprend la description d’une gigantomachie faite par P. de Nolhac en 1884<sup>343</sup>, il fait cependant l’erreur de restituer, à l’instar de son prédécesseur, le nom du graveur par **ΔΟΝΝΙΩΝ** (P. De Nolhac : **ΔΟΝΝΙΩΝ**), alors qu’il faut lire **ΑΘΗΝΙΩΝ**.
120. BOARDMAN, SCARISBRICK, WAGNER, ZWIERLEIN-DIEHL 2009, p. 313, n° 779 = LE BLANT 1896, p. 36, n° 82 : dans un second exemple, la propension qu’à A.F. Le Blant à voir sur les gemmes des formules grammaticalement correctes lui font les restituer de manière non-conforme à la réalité. Ainsi, la légende **ΕΥΠΟΡΙ ΑΙΑ ΠΥΤΙΑ** devient-elle **ΕΥΠΟΡΙ ΑΙΣΑ ΠΥΤΙΑ**, erreur mineure j’en conviens. Au mieux aurait-il fallu qu’il restituât le **Ε** entre parenthèses.
121. WALTERS 1926, p. 221, n° 2121, pl. XXVI = LE BLANT 1896, p. 199, n° 713 : en passant outre les erreurs typographiques inhérentes à chaque publication (et qui impose par exemple que la salutation **CINVRA CORINTHINI HAVE** – p. 20, n° 9 – soit reprise en **CINVRA CORINTHI HAVE** à la page 176), on trouve une calcédoine de la collection Blacas avec l’inscription **ΠΥΡΓΩΝ ΙΝΓΕΝΟΥ** chez E.F. Le Blant, légende qui est restituée **ΠΥΡΩΝ ΙΝΓΕΝΟΥ** par H.B. Walters. Il

<sup>339</sup> JANSSEN 1866.

<sup>340</sup> Voir *ibid.*, p. V.

<sup>341</sup> REINACH 1895.

<sup>342</sup> LE BLANT 1896.

<sup>343</sup> DE NOLHAC 1884, p. 168, n° 325.

faut concéder qu'aucune des deux restitutions n'est satisfaisante, tant au point de vue de l'orthographe que de la forme des lettres (**ΠΥΡΩΝ ΙΝΓΕΝΟΥ**).

122. HENKEL 1913, p. 40, n° 271, note = LE BLANT 1896, p. 172, n° 568 : Dans son recueil, F. Henkel, en note du nicolo n° 271, fait mention d'une gemme de la collection Montigny, mettant en scène un bateau, avec la légende **TYRRHENI**. Or, E.F. Le Blant y fait allusion mais en restituant l'inscription par **TYRRENI**.

Ces quelques exemples témoignent, conséquemment, qu'un certain nombre des inscriptions dont E.F. Le Blant fait mention se retrouve rattaché à des pierres de collection que j'ai par ailleurs croisées et qui me servent à illustrer mon propos.

§5. En 1900, l'immense ouvrage de A. Furtwängler, *Die antiken Gemmen*, fait régulièrement mention à la mode des inscriptions selon les époques<sup>344</sup>. Mais il s'applique davantage à spécifier la configuration des lettres (forme des lettres, particularités des terminaisons) qu'à définir des catégories. Ses critères de classifications sont plutôt sémantiques que méthodologiques, même s'il tente parfois une synthèse pour les époques où le recours aux inscriptions est un indice de datation (à partir des gemmes hellénistiques). À l'instar de Th. Panofka avant lui, il établit des parallèles avec les monnaies républicaines tant au niveau du style que des inscriptions (respectivement des légendes monétaires). Dans certains cas, il se permet également d'étudier certaines appellations et particularismes phonétiques au cas par cas. Ainsi, par exemple, il aborde pour les pierres italiques de tradition hellénistique le phénomène des translittérations du grec au latin en rapport avec les noms d'origine grecque (**EPIGENÈS**, **Q•LA-MYRI**) et les acclamations (**NICA**, **NICE**)<sup>345</sup>.

§6. Par la suite F. Henkel consacre en 1913 un chapitre entier de son ouvrage aux inscriptions telles qu'elles se présentent sur les intailles et – surtout – les anneaux métalliques (or, argent, bronze, fer)<sup>346</sup>. Ainsi, il distingue la disposition spatiale des inscriptions (la façon dont elles se présentent sur le chaton ou le contour, en lien ou non avec un registre figuré, sur une ou plusieurs lignes), leur technique de gravure (graffito, incision, technique des lettres chantournées, inclusion) ainsi que les outils utilisés (stylet, foret, ciseaux), pour en terminer avec leur contenu proprement dit. Dans cette dernière catégorie – et au vu du nombre d'inscriptions votives sur les anneaux métalliques particulièrement élevé de son corpus –, il distingue les inscriptions sacrées (au datif dédicatoire) des profanes. Ces dernières sont également distinguées selon qu'elles se réfèrent à des indices « de camaraderie » (incorporation militaire, indication de l'appartenance à un groupe, à une famille, à une association ou à un collègue religieux) ou à l'expression de la sphère privée (mention du nom du propriétaire, message relatif à la vie de couple – cadeau, devise galante, dénomination des deux conjoints). En conclusion, il consacre un paragraphe aux particularismes orthographiques et à l'interponctuation (élément important dans l'épigraphie latine, même en glyptique. Nous y reviendrons). Dans l'ensemble de son catalogue, les inscriptions sont développées et restituées assez régulièrement dans leur contexte de trouvaille, étayées de divers parallèles épigraphiques. Il se permet même, dans certains cas marginaux, de corriger les erreurs d'interprétation de ces prédécesseurs :

123. HENKEL 1913, pp. 13-14, n° 87, pl. V (n° 17 ci-dessus) : l'inscription sur le contour d'un *annulus pronubus*, **SIT | IN E|VM C|ONC|ORD|I**, avait été restituée de façon erronée par le colonel Urich sous la forme **SIT | IN N F|IVM C|CONC|ORD|I**, *sit in(ter) n(os) fi(deli)um concordi(a)*,

<sup>344</sup> FURTWÄNGLER 1900, III, p. 136 (époque classique) ; 163-164 (époque hellénistique / signature des graveurs) ; 180 (scarabées étrusques) ; 221-223 (gemmes italiques étrusquissantes) ; 274-275 (gemmes italiques de tradition hellénistique) ; 290 (dernier siècle de la République) ; 353 (signatures sur les gemmes augustéennes et du Haut-Empire) ; 367 (Bas-Empire).

<sup>345</sup> Voir *ibid.*, p. 274.

<sup>346</sup> HENKEL 1913, pp. 308-326.

bien que ce dernier ait malgré tout reconnu dans les deux portraits représentés sur le chaton Marc-Aurèle et "la très peu-chaste et très-peu fidèle Faustine (jeune)"<sup>347</sup>.

Et comme, dans son analyse, il s'agit à une écrasante majorité d'inscriptions latines – étant donné que son recueil s'occupe des pierres gravées et anneaux romains de Rhénanie – il ne consacre qu'un bref passage aux légendes en grec.

§7. Cette lacune est comblée en 1974 lorsque M. Guarducci publie le troisième volume de son *Epigrafia Greca* consacrée à l'épigraphie de caractère privé. Elle aborde l'analyse graduellement, en introduisant tout d'abord la problématique, puis en opérant des divisions selon des critères pertinents : ce qui lui permet de faire ressortir d'autant mieux les différentes fonctions de pierres gravées au travers des inscriptions qui les ornent. Dans le volume, elle se réfère aux gemmes à deux reprises : tout d'abord sous l'angle des noms de propriétaires<sup>348</sup> – donc, par extension, des formules soulignant la fonction de don des pierres gravées et des anneaux ; puis sous celui des fonctions accessoires (signatures du graveur, légendes explicatives – « didascalies » –, salutations, vœux, acclamations, formules, devises et maximes variées)<sup>349</sup>.

§8. À l'instar du catalogue de F. Henkel sur les *Römische Fingerringe der Rheinlande*, M. Henig consacre, en 1978 (une troisième édition revue et augmentée a été publiée en 2007), un de ces recueils aux pierres gravées britanniques issues de fouilles<sup>350</sup>. Dans son ouvrage, il partage avec F. Henkel le même goût pour les inscriptions (bien qu'il y en ait beaucoup moins), mais palie le manque de données brutes par des parallèles en nombre : en effet, pour chaque pierre portant une légende, il donne une série presque exhaustive de gemmes pour lesquelles, à motif identique, une inscription de même nature est incisée ou, à tout le moins, une référence suivant la même thématique. Cette particularité des notes et des références se retrouve dans son catalogue des camées – surtout des gemmes à texte – de la collection D.J. Content<sup>351</sup>.

§9. En 1996, dans son ouvrage sur les intailles et camées romains<sup>352</sup>, H. Guiraud consacre elle-aussi un sous-chapitre aux inscriptions, mais strictement sous l'angle des noms de possesseurs. Elle émaille cependant son livre de références répétées aux inscriptions et surtout aux pierres dites « à messages » dont la légende se suffit à elle-même (**MEMEN|TO, VIVAS, ZHCAIC, EYTYXI, CONCORDIA, MVLTIS | ANNIS, AMO TE | AMA ME**, etc.)<sup>353</sup>.

§10. En définitive, si à l'aube du XXI<sup>ème</sup> siècle, les inscriptions grecques et latines ont déjà été le sujet de synthèses ou de recherches diverses, les légendes des gemmes étrusques, elles, n'ont été que rarement traitées. Mais cette lacune est comblée en 2011, lorsque L. Ambrosini publie un ouvrage introductif – mais néanmoins intéressant – sur la typologie des inscriptions étrusques, grecques ou latines sur les scarabées et les intailles italiennes<sup>354</sup>. Son approche est très didactique : les inscriptions sont ainsi classées selon leur langue d'écriture et selon la fonction inhérente à leur contenu (référence au propriétaire, fonction de don, « didascalie »).

---

<sup>347</sup> Voir *Mémoires de l'Académie Nationale de Metz – Lettres, Sciences, Arts, Agriculture*, 32<sup>e</sup> année (1850-1851), p. 193.

<sup>348</sup> GUARDUCCI 1967-1978, III, pp. 351-357.

<sup>349</sup> Voir *ibid.*, III, pp. 515-526.

<sup>350</sup> HENIG 2007.

<sup>351</sup> HENIG 1990.

<sup>352</sup> GUIRAUD 1996, pp. 169-173.

<sup>353</sup> Voir *ibid.*, pp. 140-141.

<sup>354</sup> AMBROSINI 2011.

### 1.7.2. CATALOGUES ET ARTICLES

En marge des recueils et des synthèses ayant pour thème – même marginal – les inscriptions sur pierre gravée, les catalogues des grandes collections européennes, de fait, y font également mention.

§1. Le catalogue du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, par E. Zwierlein-Diehl, applique des hypothèses d'interprétation au cas par cas, mais surtout pour les inscriptions sous forme de formules ou de termes entiers (pour lesquelles le recours à une excellente connaissance de la langue et de la phonétique est requis). Par contre, dès qu'il s'agit d'abréviations ou d'initiales – et à l'instar de pratiquement tous les catalogues de pierres gravées – la description de la légende s'en tient exclusivement à sa mention pure et simple. Et les rares fois où l'auteure s'autorise à une restitution, elle ne fait montre que de lacunes flagrantes en épigraphie grecque et latine (à l'exemple du n° 1706)<sup>355</sup>.

§2. Dans le catalogue des gemmes de *Carnuntum* par G. Dembski, il en va de même : les inscriptions sont traitées au cas par cas. Et pour certaines – comme les portraits impériaux – le développement de la légende ainsi que les parallèles donnés sont approfondis (même s'ils ne sont pas exhaustifs) :

124. DEMBSKI 2005, pp. 119-120, n° cat. 662, pl. 66 : une sardoine, datant des alentours de 210 apr. J.-C., représentent les bustes de Septime Sévère, Caracalla et Géta. Dans le registre supérieur, au-dessus des personnages, trois lettres apparaissent : **C C C** ou **G G G**. En se référant aux monnaies sévériennes, G. Dembski en déduit que l'inscription doit se restituer par **(AV)GGG**, *Augustorum*, « (propriété) des (trois) Augustes ». Toutefois, aux alentours de 209/210, comme cela est exemplifié sur les monnaies (G. Dembski le reconnaît lui-même), seule la légende **AVGG** est attestée<sup>356</sup> (les trois **G G G** apparaissent sous Carus)<sup>357</sup>. Pourtant, même si G. Dembski n'y fait pas allusion, la légende **AVGG** se retrouve certes sur les sceaux impériaux figurant les mêmes effigies et datant entre 198 et 209 apr. J.-C.<sup>358</sup>, mais également sur un autre sceau à texte, issu du même contexte archéologique quoique légèrement postérieur (209-211 apr. J.-C.), et portant la légende **AVGGG | NNN | RN**, *Aug(ustorum) n(ostorum) R(-) N(-)*<sup>359</sup>. Cette première hypothèse, bien que repoussée par G. Dembski, semble possible. Mais, à l'instar des autres représentations des trois personnages sur les pierres gravées et des légendes qui les accompagnent, il est également plausible d'opter pour une « didascalie » sous la forme de la triple répétition **C(ΕΒΑCΤΟC)** ou de tenter une restitution sous la forme de **C(ΕΠΤΙΜΙΟC) C(ΕΒΕΡΟC)** – ou **C(ΕΟΥΗΡΟC) – C(ΕΒΑCΤΟC)**, **Σ(επτίμιος) Σ(εουήρος) Σ(έβαστος)**<sup>360</sup>. En effet, sur une autre pierre ornée de la même composition (209-212 apr. J.-C.), une légende, **A C Γ**, cours au-dessous des trois bustes<sup>361</sup> [**PI. 125, fig. 873**] : elle reprend les initiales des *cognomina* distinctifs<sup>362</sup> de chacun des personnages – **Α(ντωνείνος), Σ(εουήρος)** et **Γ(έτα)** – et est cependant restituée par **A(ΝΤΩΝΕΙΝΟC) C(ΕΒΕΡΟC) Γ(ΕΤΑ)** – d'après G. Dembski – ou **A(ΝΤΩΝΕΙΝΟC) C(ΕΠΤΙΜΙΟC) Γ(ΕΤΑC)**, selon T.D. Gerasimov. À titre de parallèle à ces « didascalies » impériales, on peut mentionner le moulage d'une intaille contemporaine, don de H. Rambach, sur laquelle les trois bustes apparaissent à nouveau ; or, ici, deux initiales, **A N** (rétrograde sur la pierre), sont

<sup>355</sup> AGW III, p. 65, n° 1706, et AUBRY 2011a, pp. 643-644, n. 25, fig. 1 ; 661.

<sup>356</sup> Voir RIC, IV/1, Geta, p. 324, n° 73.

<sup>357</sup> Voir *ibid.*, V/2, Carinus Augustus, p. 126 ; 150, n° 125, pl. VI/17 (282-285 apr. J.-C.).

<sup>358</sup> Voir COLLINGWOOD, WRIGHT 1990, pp. 88-90, n° 2411.1-18.

<sup>359</sup> Voir *ibid.*, p. 90, n° 2411.19.

<sup>360</sup> Voir <http://edh-www.adw.uni-heidelberg.de/edh/inschrift/HD035533>.

<sup>361</sup> Voir GERASIMOV 1946, fig. 71.

<sup>362</sup> Septime Sévère (*Lucius Septimius Severus Pertinax*), Caracalla (*Marcus Aurelius Severus Antoninus Augustus*), et Géta (*Lucius Publius Septimius Antoninus Geta*).

inscrites dans le registre inférieur [Pl. 79, fig. 544] et reprennent potentiellement les *duo nomina* du propriétaire.

Toutefois une autre interprétation est également possible, en lien avec les symboles astraux du registre supérieur (et conférant à la pierre une fonction magique ou aux personnages représentés une fonction cosmique s'il s'agissait de divinités) et directement en connexion avec ce que nous venons de voir : la mention **A N** doit se référer à *Augustus noster* ou *Augusti nostri*<sup>363</sup> au singulier (référence à Septime Sévère uniquement) ou, du fait d'une contrainte de cadre ou de l'inexpérience de l'artisan-graveur pour les règles élémentaires de l'épigraphie latine (ce qui était souvent le cas), à *Augusti nostri* ou *Augustorum nostrorum* (abrégé donc usuellement AVGG NN s'il y a deux Augustes, AVGGG NNN s'il y en a trois). Cette dernière hypothèse est d'autant plus intéressante qu'on remarque que les trois bustes sont laurés ; or, Géta (et l'inscription *Augustorum nostrorum* se référant aux trois personnages [AVGGG NNN]) devint le troisième Auguste en 209 apr. J.-C. Ce qui induirait un *terminus post quem* pour la confection de la pierre.

En conclusion, l'inscription **A N** est soit une simple appellation composée (*duo nomina*), soit une référence au pouvoir impérial par le truchement d'un génitif induisant la propriété (ce qui ferait de ce moulage un sceau impérial), soit – et ceci est souligné par les symboles astraux – une intaille à vertu magique ou un ex-voto portant une acclamation, auquel cas la mention *Augustus noster* ou *Augusti nostri* serait au datif dédicatoire [*A(ugusto) n(ostro)* ou *A(ugustis) n(ostris)*] et serait inclus dans la tradition du culte impérial. Dans cette dernière hypothèse, il ne semble pas qu'il faille voir dans les symboles astraux une référence à Sérapis ou aux Dioscures comme cela fut avancé dans le cas d'une intaille en cornaline de Castlesteads figurant vraisemblablement le même trio et joint à une autre acclamation, **E Z** [inversé] **C**, Ε(ίς) Ζ(εύς) C(έραπις) – voir n° 242 ci-dessous [Pl. 28, fig. 188] –, car aucun emblème caractéristique, tel le *modius* capital, n'apparaît.

125. DEMBSKI 2005, p. 164, n° cat. 1140, pl. 117 : également dans le cadre de monogrammes, les tentatives de restitution sont astucieuses, mais ne tiennent parfois pas compte de certaines contingences épigraphiques. Sur une cornaline, on peut identifier dans un monogramme disposé sur deux lignes les lettres **M̄AR(T)IIS**. Si l'auteur propose **M̄AR|IIS**, **M̄ART|IS**, **M̄ARIT|IS** – qui peuvent être corrects –, il penche également pour **AM̄AR|I|I|S**. Or, dans ces restitutions, il ne tient pas compte de deux éléments : Premièrement, si la barre horizontale du **A** se trouve dans la deuxième voûte du **M**, il ne peut s'agir – même dans le cas de *nexus* – de **AM**, mais obligatoirement de **MA**. En conséquence **AM̄AR|I|I|S** n'est pas susceptible d'être retenu. Deuxièmement, la double lettre « **II** », sur les pierres gravées en tout cas, reprend la lettre « **E** »<sup>364</sup>. En conséquence, on peut proposer une quatrième restitution possible : **M̄ART|ES**, contraction de *Martensis* ou *Martelis*, ou pluriel de Mars (« Les fortunes du combat »).
126. DEMBSKI 2005, p. 123, n° cat. 704, pl. 70 : à l'instar de E.F. Le Blant (voir n° 121 ci-dessus : opposition entre **CORINTHI** et **CORINTHINI**), la restitution de l'inscription par G. Dembski est erronée. Une effigie de Sérapis sur un jaspe vert est jointe à l'acclamation périphérique **EIC ZEYC SAPAPIC**, « Un (et identique) sont Zeus et Sérapis ! ». Or l'auteur la restitue de manière erronée à deux niveaux : **EIS SAPAPIDIS ZEYS**. Non seulement il inverse les deux termes principaux, mais il ajoute une terminaison imaginaire à Sérapis (on passera sur le fait qu'il restitue le sigma sous sa forme grecque classique).
127. DEMBSKI 2005, p. 173, n° cat. 1236 ; 1238, pl. 128 : peut-être faut-il voir dans ces restitutions approximatives un manque d'éléments de comparaison. En atteste deux camées (l'un est en pâte de verre à imitation de sardonix à deux couches) dont l'iconographie est courante à partir du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. Le premier, mettant en scène un animal endormi (sans doute un loup ou un chien) est orné en exergue d'une inscription fragmentaire que G. Dembski n'arrive pas à restituer mieux que **[..]HΓEIG[.]**. Or ce motif iconographique se retrouve presque

<sup>363</sup> Voir MILLER 1998, p. xvii, et CAGNAT 1914, p. 411.

<sup>364</sup> Voir point 2.3.3.1. de la Partie I.

exclusivement en lien avec la mise en garde ΓΡΗΓΟΡΙ, « Sois vigilant ! » [Pl. 72, fig. 491]<sup>365</sup> (même si E.F. Le Blant opte pour l'adjectif (?) ΓΡΗΓΟΝ)<sup>366</sup>. C'est conséquemment selon cette acception qu'il faut restituer la légende. Sur le second exemple, une imitation en pâte de verre, sont représentés différents symboles liés à l'armée : un *tuba*, un *gladius* et la tête d'une *hasta pura de beneficiarius* (ou d'un *vexillum argenteum*)<sup>367</sup>. Dans chaque quadrant périphérique, une inscription en ligne que G. Dembski restitue par **PP-OK|OP-TE**. Il s'agit en fait de la formule **PR-OK|OP-TE**, « Prospère ! Réussis » ou « Vas de l'avant ! Progresse ! »<sup>368</sup>. Les symboles militaires donnent un air davantage martial et formel à cette devise.

§3. On trouve aussi différents articles qui, marginalement, évoquent les inscriptions sur pierre gravée. Ainsi en est-il par exemple de la communication de M. Dohnicht qui, en 2005 à l'occasion d'un colloque à Klagenfurt, aborde la problématique de l'inscription de deux pierres – dont l'une appartient à la collection H. Dressel à Berlin – au travers du compte-rendu manuscrit qu'en avait fait l'auteur de la découverte entre 1889 et 1920. Si M. Dohnicht n'aborde que de façon allusive la légende des deux pierres, la mise en parallèle qu'il opère avec les archives permet de remonter aux sources de la découverte et de la problématique :

128. DOHNICHT 2008, pp. 89-97. WEISS 2007, p. 173, n° 170, pl. 25 [Pl. 12, fig. 76] : sur la première pierre, une cornaline, est représenté le buste d'Apollon ou celui d'un aurige, et il est joint, dans sa partie périphérique, à l'inscription **T / M | S** et au monogramme **PE** (ce dernier incitant à penser qu'il s'agit d'un cocher étant donné que ce sigle est dit *palma et laurus* – voir Partie III, tabl. 2.6.1., n° 3). Les trois lettres marginales reprennent vraisemblablement une appellation en *tria nomina*. Mais l'intérêt de M. Dohnicht est surtout de mettre en avant le fait que ces lettres ont été apposées plus tardivement du fait de la présence de ce monogramme datant du Bas-Empire. Le second exemple, une cornaline à nouveau, porte la légende **FILETVS**. S'il s'agit du nom du possesseur, il n'est pas spécifié si l'inscription est rétrograde ou non. Toutefois, l'élément à retenir est que le manuscrit qui fait mention de cette gemme indique également le lieu de trouvaille ainsi que la publication qui en a découlé<sup>369</sup> : la pierre fut trouvée dans le sarcophage d'une certaine *Creperia Tryphaena* lors de fouilles en 1889 dans le *Borgo Sant'Angelo*. G. Gatti, l'auteur de la recension, estime que ce *Filetus* est probablement l'époux de la défunte<sup>370</sup>.

§4. Enfin, dans une mesure davantage accessoire, les catalogues des gemmes magiques sont également intéressants, car ils s'attardent davantage sur l'explication des formules prophylactiques et, partant, sur leur racine sémantique<sup>371</sup>. Toutefois, à l'instar de nombre de leurs prédécesseurs, ils font montre de certaines lacunes au niveau de l'épigraphie grecque et latine et de l'iconographie des sources anciennes :

129. MASTROCINQUE 2003, p. 369, n°s 330-331 = AGDS III, Kassel, p. 217, n° 82, pl. 95. MASTROCINQUE 2008, pp. 66-67, n° cat. Fi 82, pl. XIX. COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, p. 41, n° 2423.30, pl. IX [Pl. 12, figg. 77-78] : ainsi deux représentations plus ou moins similaires sont ornées d'une inscription. Restituée par **AVAX** pour **AIAV** sur un jaspe sanguin des *Staatliche Kunstsammlungen* de Kassel, elle accompagne une composition constituée de deux Fortunes se faisant face, des bustes de Séléne et Hélios, et d'un symbole de *dextrarum iunctio*. Or, sur une hématite présentant une scène similaire, à la différence près que l'une des Fortunes est

<sup>365</sup> Voir HENIG 1990, pp. 26-27, n°s 47-48.

<sup>366</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 117, n°s 296-297. Voir aussi PANOFKA 1851, p. 509, n° 46, pl. IV/46.

<sup>367</sup> Voir BOON 1972, p. 67.

<sup>368</sup> Voir HENIG 1990, p. 26, n° 46.

<sup>369</sup> *Notizie degli Scavi di Antichità*, Ser. 4, n° 6 (1889), pp. 189-192.

<sup>370</sup> Voir *ibid.*, p. 190, n° 3.

<sup>371</sup> Voir PHILIPP 1986, pp. 86-87, n° 123 : inscriptions ΠΗΡΑ et ΚΑΝΘΗ | ΟΥΛΕ expliquées sémantiquement et en contexte. Voir n° 360 ci-dessous.

remplacée par une *Nikè* ailée et le symbole des mains jointes par un lionceau, la même inscription semble apparaître : **ΑΙΑΧ**. Cette seconde pierre, évoquée par A. Mastrocinque dans sa *Sylloge* en 2003, est pourtant reprise par le même auteur en 2008 avec la restitution de la légende **ΧΑΡΑ**, « joie » (avec une forme de « P » inversée). Il semble donc que cette interprétation de l'inscription soit davantage pertinente que d'y lire le nom du héros grec Ajax (d'autant plus que ce dernier s'écrit usuellement **ΑΙΑΣ** en grec – à moins qu'il ne s'agisse de l'**ΑΙΑΧ** latin). L'hypothèse d'une légende appelant à une vertu, cela en concomitance avec des symboles auguraux (*Nikè*, Fortune), est validée par divers autres exemples<sup>372</sup>, en particulier deux intailles : premièrement un prase de Caerleon (*Isca*), portant une inscription identique (**ΧΑΡΑ**, rétrograde sur le moulage) en marge d'une composition réunissant un symbole de *dextrarum iunctio*, une corne d'abondance, un globe, un hippocampe et un corbeau sur un piédestal ; ensuite à nouveau un jaspe, jaune dans ce cas-ci – ce qui renforce la fonction de talisman de la pierre gravée – conservé au *British Museum* (vers 250-300 apr. J.-C.)<sup>373</sup> et représentant une scène analogue au jaspe sanguin de Kassel (*Nikè*, Fortune, buste d'Hélios, *dextrarum iunctio*), et dont la configuration épigraphique de l'inscription, en deux lignes, ne laisse de doute sur sa restitution, **ΧΑΡ|Α** (et non **ΑΙΑΧ**) [Pl. X, fig. 164]. La confusion, sur la gemme, entre les lettres « P » et « I » se retrouve assez souvent en glyptique, notamment sur une gemme de la collection A.G. Capponi [Pl. 12, figg. 74-75] (voir n° 118 ci-dessus) : la représentation d'Harpocrate, accroupi sur une fleur de lotus, est jointe à l'inscription en trois lettres, **Φ|Ρ|Η** qui fut, à l'origine, restituée par **Φ|Ι|Η**. En effet, la forme du « P » avec une haste ouverte qui rappelle davantage un « Γ » est parfois trompeuse.

## 1.8. LES SUPPORTS DE COMPARAISON

Comme souligné précédemment, l'étude des inscriptions se trouve au croisement de plusieurs disciplines qui constituent autant de sources pour appréhender la dimension épigraphique des pierres gravées. On peut scinder ses supports de comparaisons en deux : les sources directes (épigraphie, numismatique et ce qu'il est convenu d'appeler les *Instrumenta inscripta* ou *domestica* – notamment les graffiti et les apports de la céramique) et indirectes (sources manuscrites – histoire, religions, mythologie –, tables statistiques, indices onomastiques, etc.).

Si les sources indirectes nous sont utiles pour les pierres gravées davantage au cas par cas, tel n'est pas le cas des sources directes qui permettent, dans une démarche plus archéologique et empirique, de mettre au point des éléments de comparaison, d'étayer des hypothèses d'interprétation et de mettre au point des clés de lecture. Le sous-chapitre que je vais traiter maintenant vise donc à développer l'apport potentiel de ses sources directes en dressant un aperçu des données que chacune d'elles est susceptible d'apporter à l'identification et à la classification des inscriptions sur les intailles et les camées.

### 1.8.1. ÉPIGRAPHIE

§1. Par épigraphie, j'entends le domaine des inscriptions qui, au sens littéral, sont gravées sur pierre ou sur métal. Elle est d'une aide indispensable dans différents secteurs car elle est le principal support de comparaison pour les légendes des pierres gravées (que l'on peut qualifier d'épigraphie « mineure »). Elle nous renseigne avant tout sur la forme et la nature des appellations – aidée qu'elle est en cela par les recueils d'onomastique dont elle est la source. Outre les *nomina* et les *cognomina*, elle indique également les indices de filiation ou de parenté (*filius/-a*, *pater*, *coniux*, *nepos*, *uxor*, etc.), les statuts civiques (affranchis, esclaves), l'ethnique, la tribu, la *gens*, la cité, le pays d'origine – ou tout

<sup>372</sup> Voir BOARDMAN, WAGNER 2003, p. 48, n° 317, pl. 48, et WALTERS 1926, p. 290, n° 3025 : les deux pierres sont ornées de la mention **ΧΑΡΑ**.

<sup>373</sup> WALTERS 1926, p. 180, n° 1665 (voir également <http://www.britishmuseum.org>).

autre élément géographiques – des étrangers, des pèlerins et des citoyens, ainsi que la racine étymologique des dénominations.

§2. L'onomastique mise à part, l'épigraphie fournit des compléments sur les titulatures (rois hellénistiques, empereurs romains), les magistratures (gouverneurs, légats, procureurs, consuls, bref toutes les étapes du *cursus honorum*), les grades, fonctions et affectations civiles et militaires (prétoriens, *equites*, etc.), les distinctions personnelles (*vir clarissimus*) et les dénominations des troupes (légions, flottes, *alae*, cohortes, etc.). Elle permet également d'éclairer le domaine de la religion et du commerce en référant le nom des divinités poliades ou patronnesses, les formules dédicatoires (*dedit, aram posuit, fecit, ex voto posuit*, etc.), les lieux de culte (*ara, templum, aedes*, etc.), les collèges sacerdotaux et les corporations (ou les factions dans le domaine des jeux du cirque), les fonctions religieuses et les métiers (*ἀρχιέρειος, magister, sacerdos*, augures, saliens, *fabri, lapidarius, aerarius*, etc.) et – par extension – les symboles chrétiens (chrisme, christogramme, stauogramme). Elle recense aussi les chiffres (numéros des légions par exemple), les sommes (en argent), les mesures diverses (pour les gemmes, comme nous le verrons, il s'agit principalement de mesures de contenance), les périodes (durée d'un mariage ou du service dans la légion par exemple), les dates (anniversaires ou périodes de l'année) et les formules diverses de la vie quotidienne comme les épitaphes funéraires, les dédicaces, les formules séculaires (*bono rei publicae natus* par exemple), les acclamations (à l'empereur ou dans le domaine des jeux du cirque à nouveau) et les salutations (*vivas, have*, etc.).

### 1.8.2. NUMISMATIQUE

§1. À cause de leur format relativement identique – surtout au niveau des intailles –, les pierres gravées et les monnaies entretiennent des similarités flagrantes. On peut déjà souligner que les coins monétaires, servant à la frappe des flans (dont la technique rappelle par ailleurs vaguement l'apposition des sceaux, le relief positif du droit ou du revers correspondant à l'empreinte sur argile ou sur cire), sont gravés à la manière des intailles. Le style et le répertoire iconographique se révèlent relativement proches mais sans que l'on sache véritablement lequel des intailles ou des monnaies est le modèle de l'autre<sup>374</sup>. L'hypothèse que proposent conjointement H. Guiraud et E. Zwierlein-Diehl est que le graveur de pierre était potentiellement aussi graveur monétaire (ou du moins que les deux avaient reçu une instruction similaire)<sup>375</sup>. Ce prédicat peut dès lors servir de base à une investigation visant à établir des parallèles entre les inscriptions des pierres gravées et les légendes monétaires (ou les marques d'atelier). L'artisan-graveur de l'époque classique tardive *Phrygillos* (Φρύγιλλος) est un cas exceptionnel, car il est attesté avoir officié autant sur les gemmes que sur les monnaies :

130. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 78-79 ; 383, figg. 298-299, pl. 72 [Pls. 12-13, figg. 79-80] : sur un scarabéoïde en calcédoine datant du dernier quart du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., et représentant Héraclès, sa massue et le trépied delphique, est inscrit verticalement le nom du graveur, **ΦΡΥΓΙΛΛΟΣ**. Or ce même nom, **ΦΡΥΓΙΛΛΙΟΣ**, apparaît sur un tétradrachme de Syracuse (vers 413 av. J.-C.)<sup>376</sup> : le découpage caractéristique du profil et le traitement sphérique de l'œil se retrouvant sur l'effigie d'Aréthuse, laisse à penser qu'il s'agit du même *Phrygillos*. Cet artisan est attesté sur d'autres frappes monétaires de Syracuse et de *Thourioi*, sur lesquelles sa signature est abrégée **ΦΡΥ** ou simplement en **Φ**<sup>377</sup>.

§2. Mais l'aspect primordial de la numismatique en tant que parallèle est, d'une part, le matériel de comparaison qu'il y a à disposition – cela dû à la quantité de monnaies émises et sur lesquelles les

<sup>374</sup> Voir VOLLENWEIDER 1966, p. 17 : l'auteure estime cependant que les monnaies étaient copiées de l'iconographie des pierres gravées.

<sup>375</sup> Voir GUIRAUD 1996, p. 97, et ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 78-80.

<sup>376</sup> Voir FRANKE, HIRMER 1972, pl. 37, n° 107/R.

<sup>377</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 79 ; 383, figg. 299-302, pl. 72-73.

motifs figurés sont variés – et d’autre part le fait que la miniaturisation des types y a déjà été effectuée, ce qui fait des pièces de monnaie des modèles accessibles, et sur lesquels on trouve les mêmes exigences de simplification que sur les pierres gravées (langage clair sans détail trop précis). Iconographiquement, l’on peut tisser des parallèles au niveau des thèmes politiques : les deux arts partagent un goût prononcé pour les portraits des patrices et des gouvernants et les personnifications (notamment celles des vertus publiques romaines comme *Fortuna* ou *Fides Publica*). De même, les allégories – voire les panégyriques –, les divers symboles sous-tendant un message politique, ainsi que les épisodes historiques (à l’instar de la sardoine de Boston dont j’ai déjà parlé et dont le registre figuré, à quelques détails près, se retrouve sur les monnaies contemporaines)<sup>378</sup>, que peuvent souligner la présence de navires de guerre ou d’enseignes de légions, sont également mis en valeur. Les représentations de divinités sont également figurées comme sur les monnaies : on en trouve soit des bustes, soit des effigies en pied ou assises. Corrélativement, comme certains thèmes de la statuaire antique grecque se retrouvent sur les intailles<sup>379</sup>, on peut conjecturer que les monnaies ont pu servir de relais entre le modèle sculpté et les pierres gravées ou tout au moins supposer que la création monétaire a lancé la vogue du motif en glyptique. À titre d’exemple, les premières images de la *Fides Publica* – dont l’iconographie est dérivée de celle de Déméter et reprend peut-être une sculpture de la déesse selon un schéma de Praxitèle datant du IV<sup>ème</sup> siècle avant J.-C.<sup>380</sup> – apparaissent sur des monnaies de Domitien et de Vespasien vers 80 apr. J.-C., période à laquelle ce type surgit également sur les gemmes.

§3. Les monnaies, au-delà de leur rôle de modèle ou de relais, peuvent aussi servir de vecteur d’identification des personnages représentés sur les intailles. Ainsi, les effigies de presque tous les empereurs romains et de leur famille, ainsi que de quelques monarques hellénistiques (surtout de la dynastie lagide) subsistent sur les pierres gravées (notamment les camées) : les monnaies, sur lesquelles les traits particuliers de leur physionomie sont connus, permettent de les reconnaître par comparaison si nécessaire.

### 1.8.3. INSTRUMENTA INSCRIPTA LATINA ET GRAECA

§1. Mais la grande partie des légendes sur pierre gravée trouve écho dans les inscriptions des *Instrumenta domestica*. Ces dernières sont très variées et se trouvent sur des supports divers (métal, céramique, bois, os, cuir<sup>381</sup>, etc.)<sup>382</sup>.

§2. Selon les objets examinés, ils peuvent faire référence en premier à des indices de production : il est en effet fréquent qu’au moment de la fabrication, on appose sur les objets des contremarques avec des poinçons ou à l’aide de stylets sur l’argile encore fraîche. Les inscriptions se rapportent à un nom au nominatif ou, le plus souvent, au génitif. Dans une écrasante majorité des cas, il s’agit d’estampilles ou de timbres appliqués avec un tampon, notamment sur les briques, les amphores et quelquefois sur les objets en métal (ustensiles, *signacula ex aere*<sup>383</sup>). Sur la céramique, les lampes à huile en terre cuite,

<sup>378</sup> Voir *ibid.*, 2007, p. 421, fig. 505, pl. 109 : Octavien est représenté en Neptune sur un char tiré par un attelage d’hippocampes. Or, sur les monnaies datant de la même période (*RIC*, I, Augustus, n° 256, p. 59), Octavien est figuré en (quasi-)divinité *pantocratora*, tenant *aplustum* et sceptre. Il est clair qu’au lendemain d’Actium, Octavien fut salué *imperator terra marique* : il semble donc normal que ce dernier apparaisse sur les gemmes, ainsi que sur les monnaies, en véritable *cosmocrator*. Voir PÉREZ 1986, p. 350.

<sup>379</sup> Voir HORSTER 1970.

<sup>380</sup> Voir GUIRAUD 1996, p. 99.

<sup>381</sup> Voir BARATTA 2008, pp. 1-23.

<sup>382</sup> Voir *Aquileia* 1992, pp. 17-63, et HAINZMAN 1991, pp. 9-12.

<sup>383</sup> Voir BARATTA, MARENGO 2012, pp. 365-408. M. Feugère et S. Mauné (FEUGÈRE, MAUNÉ 2005, pp. 437-455) proposent deux hypothèses distinctes quant à leur fonction : "[L]a première, en relation avec une production artisanale et sa diffusion, postule une utilisation en relation avec des taxes commerciales. La seconde propose que ces objets soient liés à la fiscalité d’une partie des terres des colonies romaines".

le verre et les objets en métal fondu, les inscriptions sont soit reproduites depuis la matrice ou incisées postérieurement à la fabrication. Toutefois il n'est pas toujours clair si les noms mentionnés sur ses marques identifient le propriétaire de l'officine de production, l'artisan qui confectionne l'objet ou le représentant d'une maison-mère dans les filiales périphériques. Les fonctions attribuées à ce type d'inscription sont variées : outre de mentionner et d'identifier le fabricant, ces marques devaient servir à garantir la qualité du produit, de même qu'à indiquer le moyen pour le consommateur de savoir à qui renvoyer le produit en cas de réclamation. Le plus souvent, la marque de l'artisan est jointe à un verbe (usuellement *fecit* ou *ἔποίη*). Dans le détail, on peut recenser des indications sous forme de graffiti, de moulures ou de timbres sur les briques, les fistules (ou le nom de celui qui a obtenu la concession peut aussi figurer), les tuiles, les amphores et la céramique sigillée en particulier, ainsi que sur les lampes en terre cuite, les poinçons à estampille, les verres ou même les ustensiles de la vie quotidienne – compas, strigiles.

§3. Ensuite, les inscriptions des *Instrumenta domestica* peuvent se référer à une activité professionnelle en rapport notamment avec le commerce du vin, de l'huile, du poisson, du blé et des produits de luxe (parfums, pierres fines, bijoux, ambre, métaux et bois précieux et ivoire). Outre les indications de la quantité, de la tare, de la qualité et de la nature du contenu sur les céramiques et les balsamiques, il existe une nombreuse typologie des répertoires d'inscriptions liées au commerce et à ceux qui l'exerçaient. On peut citer des noms propres, sur les amphores, qui font probablement référence aux armateurs (*navicularii*) engagés dans le transport des denrées. Une fois sortis des entrepôts et des magasins, les marchandises étaient étiquetées avec des plaquettes (en métal, en bois ou en os) qui indiquaient des informations sur la nature, le poids et le coût des produits, ainsi que sur leur destination ou leur provenance. Dans ce cas précis, l'usage de sceaux personnels – mentionnant des noms propres – est également attesté. Ainsi on trouve des indices numériques et métrologiques sur les compas, les pesons, les *tabulae plumbeae* faisant office d'étiquettes, les timbres d'oculistes (inclus dans la description de la fonction ou du contenu)<sup>384</sup> et les *tesserae nummulariae*. Les tessères, justement, peuvent également porter des références à la sphère religieuse, des indications quant à leur usage (dans le cas des *tesserae lusoriae*) ou – et c'est utile pour l'étude des gemmes – le nom du commanditaire et de l'esclave sur les *tesserae nummulariae* et les *signacula ex aere*<sup>385</sup>.

§4. Il est bien-sûr évident que certaines inscriptions sont apposées sur les objets au moment de leur acquisition et de leur utilisation dans la sphère publique autant que dans la sphère privée. Dans ce cas, il s'agit le plus souvent d'appellations au génitif ayant pour fonction d'exprimer la possession ou la propriété. Elles se présentent sous la forme de graffiti ou d'incisions sur un éventail extrêmement vaste et disparate d'objets confectionnés dans les matériaux les plus divers (céramique, os, verre, gemme). Sur la vaisselle, l'inscription peut revêtir soit la fonction d'identifier le propriétaire, soit de marquer les récipients selon les denrées contenues, de sorte à ne pas mélanger les goûts et les odeurs. Dans le cercle privé, ces incisions sous forme de graffiti peuvent aussi prendre la configuration de dédicace ou de consécration aux Mânes ou aux Lares (*Genii loci*). Cette tradition de marquer la possession se retrouve également sur les lampes en terre cuite, et peut se rapporter non seulement à des appellations individuelles mais aussi à des groupes, des associations ou des sodalités à caractère privé. Conséquemment on trouve ces indices de propriété ou d'utilisation sur la vaisselle (patère, coupe, plat, couvercle), les lampes à huile, les outils et ustensiles, les étiquettes en métal ou en os et les tessères. Un certain nombre des *Instrumenta domestica* ne sont cependant d'aucune utilité pour la compréhension des gemmes : les lingots d'argent, de cuivre, d'étain (selon les régions) et de plomb. En plus de leur affectation et de la marque consulaire ou impériale qui peut y figurer (intérêt relatif de la titulature), ils ne portent habituellement que des indications de qualité, de poids ou de teneur en minéral.

---

<sup>384</sup> Voir BINSFELD 2008, pp. 41-45.

<sup>385</sup> Voir BUONOPANE 2012, pp. 383-384, n°14 (*CIL* XV, n° 8043) : *ADIVTORIS C·|SENTI·PRISCI (servi)*.

§5. Mais il existe d'autres types de support desquels des indications utiles peuvent être puisées<sup>386</sup>. En premier lieu, on peut citer les diplômes militaires qui nous renseignent notamment sur les listes onomastiques et les affectations militaires (au niveau de la typologie de ces dernières en particulier – abréviations, configurations), les antéfixes de terres cuites, ainsi que les divers équipements des soldats (boucliers, casques, lances, phalères, *tabulae ansatae*, ceinturons, vêtements et éléments en cuir) et sur lesquels les possesseurs ont apposé leur nom ou leur affectation sous forme de graffiti ou d'incisions<sup>387</sup>. Ensuite les objets votifs en or, en argent ou en bronze (plaquette le plus souvent) qui témoignent des habitudes culturelles des peuples antiques et indiquent des formules prophylactiques, des consécration, ainsi que, le plus souvent, le nom des dédicants<sup>388</sup>. On peut également mentionner la mosaïque et la céramique en ce qui concernent leurs apports à la connaissance des signatures d'artisans, des compléments au registre figuré, des mentions du propriétaire ou du commanditaire de l'œuvre, et des devises en usage à l'époque (mises en garde, conseils, maximes philosophiques) et des dédicaces<sup>389</sup>. Les peintures murales, quant à elles, sont intéressantes au niveau des graffiti qui peuvent y être incisés : ces derniers nous renseignent sur la vie quotidienne dans le monde romain, à Rome même ainsi que dans les provinces où la tradition épigraphique des anciens royaumes hellénistiques est encore vivace. En effet, comme cela est attesté sur les vases peints, les graffiti sous forme de texte ou de figures étaient déjà en vogue durant la période classique (et même à l'époque géométrique et archaïque)<sup>390</sup>. La teneur de ces inscriptions est avant tout descriptive : elles nomment les portraits caricaturés, accompagnent de propos diffamatoires ou comiques les scènes érotiques (*Lucius fellator* par exemple), se rapportent à des messages d'appel au souvenir (*Lucius hic* ou *Lucius scripsit*), à des vœux (*feliciter*), à des versets ou des sentences poétiques. Elles peuvent aussi donner des informations ou actualiser des données sur des personnes vivantes ou mortes (*Lucius natus / mortuus est*) à la manière d'un almanach ou se référer aux besoins d'un ménage (*panem feci*)<sup>391</sup>. Mais la grande majorité se présente sous la forme de salutations, de compliments amoureux (*Lucia mea*) et surtout d'acclamations en rapport avec les jeux du cirque et de l'amphithéâtre. Dans cette dernière acception, les indications épigraphiques données nous renseignent sur la tradition orale de ces manifestations et sur la manière dont le public appréhendait les joutes de gladiateurs, les *venationes* et les courses montées ou attelées<sup>392</sup>. Ceux-ci – les gladiateurs surtout – sont souvent mentionnés avec leur nom en lien avec une acclamation (*nika, vincas*), un monogramme servant de porte-bonheur (*palma et laurus*), leur armement (*thraex, murmillo*), le nombre de leurs victoires ainsi que l'école de lanistes ou la faction à laquelle ils appartiennent (*Eros Caes. XVI*, « Éros, de l'école de César, vainqueur de seize combats »<sup>393</sup> / *Pitholaus Digionius veneti*, « Pitholaus et Digionius de la faction verte »<sup>394</sup>).

§6. En conclusion, si l'on peut citer des artefacts de différentes natures (timbres amphoriques, graffiti, estampilles, mosaïques, peintures murales, bijoux, équipements militaires, outils, ex-voto, vaisselle, verre), ceux qui nous servent à éclairer les inscriptions sur pierre gravée sont surtout – comme nous l'avons vu jusqu'alors – les empreintes de sceaux, les anneaux en métal (or, argent, bronze, fer) et – dans une certaine mesure – les objets domestiques (pesons, lampes, céramiques, jetons et tessères).

§7. Maintenant que le cadre général de la glyptique gréco-romaine est dessiné, le corpus des inscriptions utilisées pour ce travail délimité, les moyens de datation appréhendés et l'historiographie de la recherche esquissée, il est temps d'en venir à la substantifique moelle de l'étude : les inscriptions

<sup>386</sup> Voir COLLINGWOOD, WRIGHT 1990, pp. 1-28.

<sup>387</sup> Voir COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, pp. 44-68.

<sup>388</sup> Voir *ibid.*, pp. 69-83.

<sup>389</sup> Voir WACHTER 2001, pp. 281-282.

<sup>390</sup> Voir LANGNER 2001, p. 143.

<sup>391</sup> Voir *ibid.*, pp. 21-26.

<sup>392</sup> Voir *ibid.*, pp. 45-58, pls. 36-70, n<sup>os</sup> 759-1139.

<sup>393</sup> Voir WEISS, AUBRY 2009, p. 250, n. 108.

<sup>394</sup> Voir AUBRY 2011a, p. 660, n. 108.

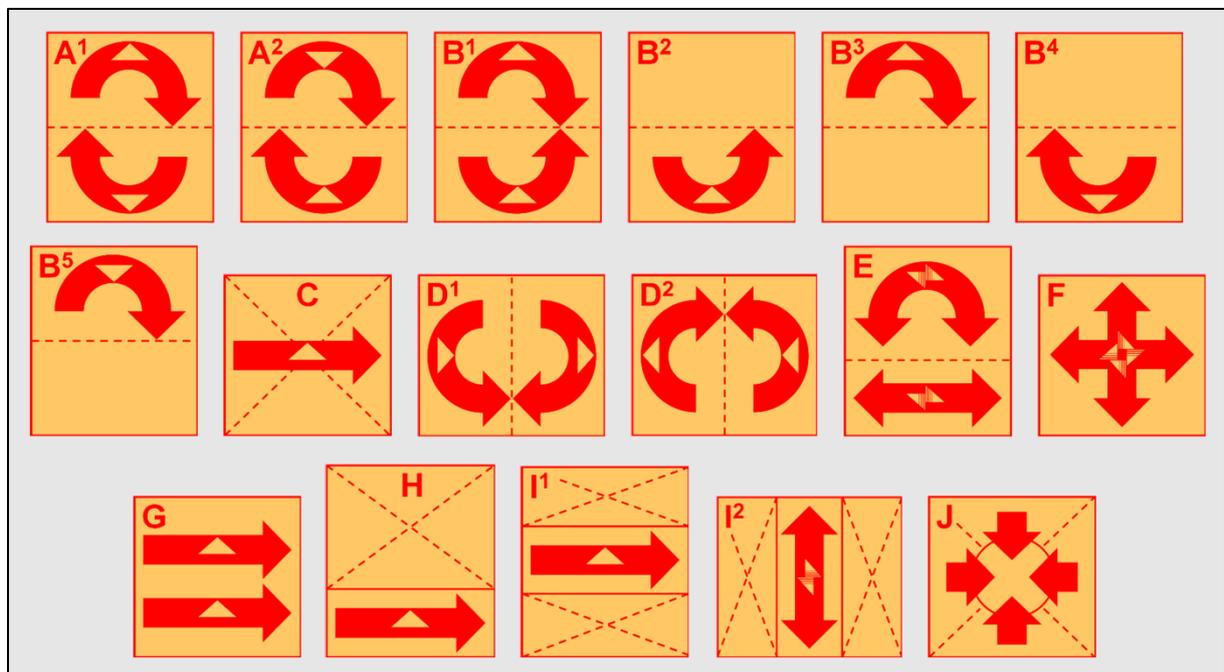
elles-mêmes, leurs types, leurs configurations, leurs particularismes, leurs natures et leurs formes. Cette analyse est présentée dans la seconde partie de mon exposé (Partie II).

\*\*\*\*\*

## PARTIE I : ASPECTS FORMELS DES INSCRIPTIONS

Cette seconde partie est exclusivement consacrée aux types, aux configurations, aux particularismes épigraphiques, à la nature et aux formes des inscriptions sur pierre gravée et support annulaire métallique. Il s'agit d'une approche méthodologique axée exclusivement sur la légende elle-même, comment elle se présente et le message qu'elle apporte.

Comme je l'ai déjà souligné, le spectre d'analyse des inscriptions se répartit entre les pierres gravées (précieuses ou fines), serties ou non dans des bagues, et les anneaux à chaton métallique. Conséquemment, la variété des agencements épigraphiques sur les gemmes et les anneaux dépend principalement de la « contrainte de cadre »<sup>395</sup>, c'est-à-dire de la place à disposition, soit sur le chaton, soit sur le contour du bijou, pour l'incision d'une légende grecque ou latine. Ainsi, si la plupart des inscriptions trouve leur place sur la surface des intailles, des camées et des chatons métalliques, on trouve toutefois des exceptions à cette règle, les légendes pouvant marginalement se situer sur les épaules (voir n° 348 ci-dessous [Pl. 51, fig. 343]), le contour externe circulaire ou polygonal (voir n° 195, 226 et 378 ci-dessous [Pls. 86-87, figg. 594-595 ; 118, fig. 823]), voire la face interne de l'anneau (voir n° 200 ci-dessous [Pl. X, fig. 167]).



III. 1

Les configurations épigraphiques (A-J) réparties en dix-sept groupes (sans type A simple).

### 1. TYPES D'INSCRIPTIONS

§1. Les inscriptions sur les pierres gravées sont classées en dix types principaux – auxquels j'ai donné les lettres A à J – répartis en dix-huit groupes, dont dix-sept sont représentés [III. 1].

Le TYPE A est le plus courant : il reprend les légendes qui courent tout autour de la périphérie du registre figuré. Ces dernières sont de type A (très rare – voir n° 48 ci-dessus)<sup>396</sup>, et surtout A1 ou A2 selon que les lettres qui les composent sont tournées vers l'extérieur [Pl. C, fig. 16] ou vers l'intérieur [Pl. 13, fig. 81]. Par extension, les légendes se trouvant dans la partie médiane, et inscrites verticalement (même

<sup>395</sup> Voir BRUNEAU, BALUT 1997, pp. 105-106 (proposition 85).

<sup>396</sup> Voir également point 1.1. ci-dessous, §10 ci-dessous, paragraphe introductif : différence entre type A<sup>G</sup> et A<sup>A</sup>.

s'il s'agit d'une initiale), sont également classées respectivement dans le type A1 ou A2 [Pl. B, figg. 7-8].

Le TYPE B est une variation du type A qui joue sur la rupture du sens de lecture et qui s'applique à des légendes qui demeurent en périphérie, mais qui sont circonscrites dans les deux quadrants supérieurs ou inférieurs (voire les deux). Le type B1 [Pl. C, fig. 17] résulte d'un compromis entre les types A1 et A2 : l'inscription demeure tout autour du motif iconographique, mais pour distinguer la partie haute de la partie basse de l'image, et pour faciliter la lecture de l'inscription, cette dernière est gravée en deux lignes distinctes impliquant une rupture du sens (comme dans le cas d'un retour à la ligne). Les types B2 [Pl. C, fig. 18] et B3 [Pl. C, fig. 19], en tant que subdivision du type B principal, sont, eux, circonscrits dans les quadrants inférieurs (B2) ou supérieurs (B3), les lettres tournées respectivement vers l'intérieur (B2) et vers l'extérieur (B3). La légende est réduite à une seule et non plus deux lignes. Enfin, les types B4 [Pl. 13, fig. 82] et B5 [Pl. 13, fig. 83] sont les pendants des deux types précédents, à la différence près que la direction des lettres est inversée (vers l'extérieur en B2, ce qui nous donne B4, et vers l'intérieur en B3, ce qui correspond à B5).

Le TYPE C est également très courant et se distingue avant tout par le fait que les lettres – souvent des initiales – sont placées de part et d'autre du registre figuré [Pl. 5, fig. 30 ; pl. 9, fig. 56]. Ce dernier sépare donc les éléments de la légende (qui peut consister en un mot unique).

Le TYPE D – divisé en type D1 [Pl. C, figg. 20-20<sup>bis</sup>] ou D2 [Pl. 13, fig. 84] selon que la légende court de haut en bas ou de bas en haut – est la variante horizontale du type B1 : par rapport au registre figuré, l'inscription n'est plus disposée entre les quadrants supérieurs et inférieurs, mais sur les côtés latéraux et en respectant toujours le principe des deux lignes et de la rupture du sens de lecture. Les deux parties de la légende agissent un peu comme une pince qui tiendrait le registre figuré entre ses mâchoires.

Le TYPE E est caractéristique des inscriptions qui sont disposées aléatoirement sur le registre figuré et, en particulier, des lettres inversées ou indépendantes d'un plan de lecture général [Pl. 13, fig. 85].

Le TYPE F, extrêmement rare sur les gemmes, prend la configuration d'une inscription cruciforme [Pl. D, fig. 21], pour laquelle la première partie de l'inscription se croise à angle droit avec la seconde (laquelle est reconnaissable par le fait qu'elle est coupée en son centre par l'axe de la première, principale donc initiale).

Le TYPE G caractérise les pierres à texte sans registre figuré [Pl. D, fig. 22] : il prend la configuration d'une inscription en une ou plusieurs lignes parallèles (à la manière du type B1, mais sans qu'un motif iconographique ne vienne s'interposer entre les termes de la légende).

Le TYPE H reprend, lui, les inscriptions qui sont à l'exergue, sous la ligne de sol ; cette dernière est primordiale pour le différentier du type B2 [Pl. A, fig. 4 ; pl. 5, fig. 27].

Le TYPE I, caractéristique des inscriptions qui coupent le registre figuré en son milieu, est scindé à l'instar du type A et D en deux sous-catégories : le type I1, qui se présente horizontalement [Pl. D, fig. 23], et le type I2, verticalement, de bas en haut [Pl. S, fig. 133] ou de haut en bas [Pl. 13, fig. 86]. Si la légende est en diagonale (extrêmement rare), on parle simplement de type I « marginal » [Pl. 98, fig. 679].

Enfin, le TYPE J se reconnaît par le fait qu'il est inclus dans un registre figuré délimité hermétiquement – comme dans un bouclier, sur le socle d'une colonne, à l'intérieur d'un cartouche ou d'une *tabula ansata* [Pl. 9, figg. 54-55] – ou englobé par lui [Pl. 12, fig. 78].

## 1.1. TYPES DOMINANTS ET RÉCESSIFS

§1. Toutefois, ce catalogage grossier ne permet pas de souligner les particularités des inscriptions de chaque catégorie. C'est pourquoi il faut convenir que les types qui président à la configuration de l'inscription par rapport au registre figuré sont de deux natures : soit ils sont dominants, soit ils sont récessifs.

Les caractères dominants sont ceux qui régissent l'inscription dans son ensemble ou, à tout le moins, sa partie la plus compacte :

131. FURTWÄNGLER 1896, p. 241, n° 6559, pl. 46 [Pl. 13, fig. 87] = PANOFKA 1851, pp. 430-431, n° 55, pl. II/6. WALTERS 1926, p. 240, n° 2375, pl. XXVIII [Pl. 102, fig. 707] : sur le moulage de T. Cades d'une cornaline de Berlin est figuré une scène à thème dionysiaque. Une panthère saute sur une ciste sur laquelle se trouve un masque de silène. Dans le champ, un thyrses, un plan de vigne et une inscription. Cette dernière se lit **C•C/ANI|NI** (selon Th. Panofka et J.J. Winckelmann) ou **C•C/AVI|NI**. Le type de l'inscription, assez aléatoire, pourrait faire penser à un type E. Toutefois, le plan de lecture de chaque lettre est le même et aucune n'est inversée. La première partie de la légende **C•C/ANI** respectivement **C•C/AVI** est clairement de type B3 : ce dernier sera donc le type dominant. Quant aux indices récessifs, qui précisent davantage le caractère formel de l'inscription, on peut opter pour les types G (car toutes les lettres sont dans le même plan de lecture, les unes sous les autres pour **NI**), J (la dernière lettre est incluse dans un espace fermé entre la ciste, la patte arrière du fauve et la ligne de sol) et C (la partie en B3 étant elle-même séparée en deux par le thyrses – le type C étant caractérisé par sa fonction séparatrice de l'inscription par le registre figuré). En conclusion, la légende **C•C/ANI|NI** ou **C•C/AVI|NI** est de type B3<sup>CGJ</sup>. C'est vraisemblablement la configuration particulière du registre figuré – un animal sur ses pattes arrière – qui impose une telle dispersion des éléments de l'inscription. En effet, sur un jaspe rouge du *British Museum* représentant une chèvre atteignant les branches supérieures d'un palmier, son petit l'allaitant, une légende de type A<sup>EGJ</sup> (trois facteurs récessifs au maximum) est disséminée aléatoirement (E) tout autour (A), à l'exergue (H) et à sous le ventre du capriné (J), mais selon un plan de lecture horizontal (G) : **R S | N | P | Y | C H | I | V** (transcription dans le sens des aiguilles d'une montre, en partant du haut). Cette suite anarchique de lettres reprend vraisemblablement le *cognomen* « crypté » *Phrynichus (Phrunicus)*<sup>397</sup>, homonyme notamment d'un grammairien du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (*Phrynichus Arabius*). L'utilisation d'un **Y** et d'un **V** a possiblement à dessein de différencier les deux voyelles afin de faciliter la restitution de l'ensemble et de souligner la racine étymologique grecque de l'appellation (Φρύνιχος)<sup>398</sup>.

§2. Les caractères récessifs sont conséquemment les types annexes qui précisent la configuration de l'inscription, et leur définition devient alors davantage spécifique. Chaque légende est classée selon un seul type dominant et, au maximum, trois types récessifs.

Sur un corpus de plus de 1'900 inscriptions sur pierres gravées, la répartition se fait comme suit :

TYPE DOMINANT (+1)	NOMBRE D'OCCURRENCES SUR INTAILLES ET CAMÉES	POURCENTAGE (ARRONDI AU 1/20 <sup>È</sup> )	COMBINAISONS DE TYPES RÉCESSIFS ATTESTÉES
Type A	6	0.25%	5
Type A1	359	18.30%	18
Type A2	329	16.70%	16
Type B1	115	5.85%	20
Type B2	180	9.15%	18
Type B3	175	8.90%	12
Type B4	15	0.75%	2
Type B5	10	0.50%	1
Type C	172	8.75%	14 (+7) <sup>399</sup>
Type D1	24	1.20%	3

<sup>397</sup> Voir OPEL III, p. 140, « Phrynichus / Phrunicus / Prunicus ». Voir également ABERSON 2001, p. 625, n. 29 : lamelle d'or à fonction d'ex-voto provenant de fouilles à Strasbourg et portant le nom du dédicant *Phrunicus*, G•C•ARGENT• | PHRVNICVS•, *G(enio) c(astrorum) Argent(oratensium) / Phrunicus* = CIL XIII, n° 5966).

<sup>398</sup> Voir LGPN II, pp. 466-467 (V<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) ; III, A, p. 469 (I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. : *Prunicus* = CIL IV, n° 7941 ; 9112).

<sup>399</sup> Il s'agit de sept types C particuliers dont je traiterai au point 2.3.2. ci-dessous (type C<sup>1</sup> à C<sup>7</sup>).

Type D2	16	0.80%	3
Type E	1 <sup>400</sup>	0.05%	1
Type F	4	0.20%	1
Type G	300	15.25%	18
Type H	78	3.95%	2
Type I	1 <sup>401</sup>	0.05%	0
Type I1	20	1.00%	5
Type I2	15	0.75%	6
Type J	70	3.55%	14
			159 (+7)
Types « composites » <sup>402</sup>	33	1.65%	20
Types inversés <sup>403</sup>	47	2.40%	30
<b>TOTAL (+17)<sup>404</sup></b>	<b>1970</b>	<b>100%</b>	<b>216 (+17)</b>

### III. 2

Table de répartition des inscriptions sur intailles, camées et anneaux métalliques par type (A-J)<sup>405</sup>.

§3. La nature des types diffère selon qu'ils sont dominants ou récessifs. Pour ces derniers, par type, l'interprétation est la suivante :

Le TYPE A, s'il est récessif, indique simplement qu'une inscription d'un type dominant autre (le plus souvent de type C, G et E – dans son unique occurrence) se retrouve en bordure de la pierre :

132. *AGDS* III, Kassel, p. 211, n° 60, pl. 92 [PI. 14, fig. 88]. HENIG 2007, p. 139, n° 380, pl. XLIII = HENIG 2009, p. 141, fig. 1. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 358, n° 1130, pl. 174 [PI. 14, fig. 88<sup>bis</sup>] : en marge d'une représentation de Mercure court une légende en trois lettres **T | R | R**. Elle est de type G<sup>A</sup>, car elle se présente en autant de lignes qu'il y a de lettres, mais sur la bordure de la surface gravée, à l'instar d'une amulette en cornaline du *Royal Coin Cabinet* de La Haye, figurant un personnage nu avec un fléau (Osiris-Sol ?), et donc l'inscription périphérique, **Λ|R|C|A|D** pour *Arcadius*, se développe de part et d'autre de la tête et le long du corps, latéralement, en lignes successives (type G<sup>AC</sup>)<sup>406</sup>. De la même manière, une représentation de *grylloi* sur jaspe rouge provenant du Norfolk (Angleterre / I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) qui constitue la seule attestation d'un type E dominant sur les gemmes [PI. 13, fig. 85] fournit une légende **[I?]-C-E|H**, allusion à la tribu celte des *Iceni* ou des *Cenomagni*, dont le type E dominant va de pair avec une disposition en périphérie du registre figuré. Conséquemment, l'inscription est de type E<sup>A</sup>. Il ne s'agit pas, dans ces cas précis, des types A1 ou A2, car les lettres ne sont tournées ni vers l'intérieur, ni vers l'extérieur, et il y a une discontinuité du plan général de lecture.

§4. Les TYPES A1-A2 sont, eux, extrêmement rarement récessifs et uniquement dans des situations tangentes : tel est le cas, par exemple, du sceau d'*Ermotimos* (n° 65 ci-dessus) pour lequel la légende **EPMOTIMO EMI** est séparée en deux parties [PI. 7, fig. 40]. Si **EPMOTIMO** est placé au-dessus du motif iconographique figurant une brebis (type B3), la forme verbale **EMI** se situe dans le registre latéral médian, toujours les lettres tournées vers l'extérieur. Il serait donc tentant d'appliquer à l'ensemble de l'inscription un type A1<sup>C</sup> (étant donné que le registre figuré coupe cette dernière en deux), mais

<sup>400</sup> Voir n° 132.

<sup>401</sup> Voir n° 496 ci-dessous.

<sup>402</sup> Voir point 1.3. ci-dessous.

<sup>403</sup> Voir point 2.3.1. ci-dessous.

<sup>404</sup> Chaque type dominant (19) compte aussi à titre de type simple, à part les types A et E (-2) ; la seule occurrence du type E en tant que type principal est jointe au type récessif A.

<sup>405</sup> Voir §15 ci-dessous (explication statistique).

<sup>406</sup> Et non par le type A<sup>CG</sup> (voir n° 48 ci-dessus) [PI. 5, fig. 31].

comme la partie principale la plus compacte est clairement dans le registre supérieur et que le verbe est dans la partie médiane (s'il avait été dans un des quadrants inférieurs, la question ne se poserait pas), il est préférable d'opter pour un classement en type B3<sup>A1C</sup>.

§5. Le TYPE B1, de même, implique une précision spatiale par rapport au type dominant, exclusivement le type C :

133. SPIER 2007, p. 41, n° 193, pl. 26 [Pl. 14, fig. 89] : la représentation d'un poisson est accompagnée de deux lettres, I | X, pour la « didascalie » à fonction d'acrostiche IXΘΥC, ἰχθῦς, « poisson » – Ἰ(ησοῦς) Χ(ριστὸς) Θ(εοῦ) Υ(ἰὸς) Σ(ωτήρ), « Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur » –, de part et d'autre du motif (type C), mais selon un axe de lecture vertical et non horizontal, à la manière des types B1. Donc, la configuration est de type C<sup>B1</sup>. On retrouve cette même configuration sur un sceau de Délos<sup>407</sup> avec les deux lettres au-dessus et au-dessous d'un portrait : Θ | Η. On peut toutefois concéder que l'ambilisibilité des lettres (lisibles autant tournées vers l'extérieur que vers l'intérieur) peut, dans les deux cas, indiquer aussi qu'il s'agit d'un type C<sup>A1</sup> ou C<sup>A2</sup> (si, respectivement, les deux caractères ensembles sont orientés en dehors ou en dedans).

§6. Les TYPES B2-B3 eux-aussi ont cette même portée spatiale qui consiste, cette fois, à attirer l'attention sur le fait que l'inscription est soit centrée respectivement dans la zone inférieure ou supérieure de la gemme, soit située dans l'espace libre laissé en-dessous ou en-dessus du registre figuré principal :

134. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 424, fig. 530, pl. 113 = AGDS II, p. 156, n° 411, pl. 72. PANOFKA 1851, p. 411, n° 31, pl. 1/31 [Pl. 14, figg. 90-91] : les caractères récessifs B2 et B3 se retrouvent en connexion avec les types dominants A1, C, D2, G, H, I1 et J. Dans la majorité des cas, il situe l'inscription directement par rapport au registre figuré (et même parfois inclus en partie dans ce dernier). Ainsi, sur une sardonix rubanée de Berlin, datant du milieu du 1<sup>er</sup> s. av. J.-C. et mettant en scène une chasse au sanglier, l'inscription LVPVS – qui reprend le nom du cavalier ou celui du cheval représenté – se situe-t-elle sous le registre principal (le chasseur et sa monture) mais englobée dans un périmètre hermétique créé par les pattes de l'animal, la ligne de sol et le gibier (type J). De fait, la légende est de type J<sup>B2</sup>. Au contraire, sur la gravure d'une cornaline représentant un *Amor* pêchant sur la proue d'un navire à rames (sans doute une galère), l'inscription en deux lignes (type G), que l'auteur restitue par EV|PORA (mais il s'agit vraisemblablement de EV|PORA, une formule augurale<sup>408</sup> ou une appellation sémantiquement inspirée de la *prora* du motif iconographique et translittérée du grec), se place cette fois-ci au-dessus de la scène principale (type G<sup>B3</sup>).
135. SENA CHIESA 1966, p. 414, n° 1503, pl. LXXVI [Pl. D, fig. 24] : de façon similaire, sur une représentation allégorique (symboles de chance et de prospérité) en lien avec un anneau d'adoption, le nom du propriétaire de la sardoine, M•VARRI•Q•F (la mention de la filiation soulignant la notion d'adoption), est inscrit horizontalement, en travers du registre figuré, le coupant d'une certaine manière en deux (type I1). Toutefois, la position de l'inscription en écriture spéculaire ne se situe certes pas sur la bordure inférieure (type B2), puisqu'il y a encore la présence d'une massue et d'un thyrsos sous la légende, mais tout de même suffisamment excentrée par rapport à l'axe central pour lui appliquer un type récessif *ad hoc* (type I1<sup>B2</sup>).

<sup>407</sup> Voir STAMPOLIDIS 1992, p. 278, n° cat. M7 (1259), pl. LXVII/15.

<sup>408</sup> Litt. « Heureuse proue ». On peut trouver un lien avec Éros pêchant et y voir une formule augurale visant à obtenir la faveur d'une pêche en mer fructueuse (bien qu'un navire à rames ne se prête guère à un bateau de pêche). L'ajout de l'inscription semble donc être intervenu à posteriori de la gravure d'un motif iconographique qui « convenait » à cette « didascalie » ; *Euprora*, en tant qu'appellation paronomastique (non-attestée), est également susceptible de s'accorder avec ce décalage chronologique entre la gravure du motif et celle de l'inscription. Voir Partie III, tabl. 1.6.1. (« Appellations sémantiques ou paronomastiques ») et 2.6.3., n°s 1-2.

En sus, le type récessif B2/B3 éclaire sur le sens de lecture de l'inscription de type A1<sup>C</sup> ou A2<sup>C</sup> (voir §7 ci-dessous) selon que cette dernière se déchiffre en passant par le registre inférieur (type A2<sup>B2C</sup> – voir n° 490 ci-dessous<sup>409</sup>) [Pl. 91, fig. 623] ou supérieur de la gemme (type A1<sup>B3C</sup>) [Pl. 91, figg. 625 et 627-628].

§7. Le TYPE C est, de loin, le caractère récessif le plus courant en relation avec les légendes des pierres gravées. Il s'applique dès que l'inscription se trouve, même brièvement, interrompue par le registre figuré. Il apparaît ainsi en concomitance avec pratiquement tous les types dominants. Pour ne citer que divers exemples déjà croisés, on peut mentionner tout d'abord la cornaline de la collection Mariette (voir n° 117 ci-dessus) sur laquelle la légende **C-RANIANI**, reprenant le surnom *Granianus*, est coupée en deux par un arbuste [Pls. 11-12, figg. 72-73] ; comme l'inscription se situe en diagonale au-dessus du registre figuré principal (comme nous venons de le voir), elle est de type B3<sup>C</sup> (voire B3<sup>Cl</sup> car la partie principale pénètre dans le registre figuré – voir §12 ci-dessous). On peut aussi mentionner deux pierres de facture italique : la première, représentant une scène de *maschalismos* (n° 105 ci-dessus) [Pl. 11, fig. 68] et autour de laquelle l'inscription de type A1, **C•IVLIVS•GE/MI•NVS**, est incisée en deux parties, la tête du guerrier ne permettant pas à la légende de suivre en continu la bordure de la surface gravée (type A1<sup>C</sup>) ; et la seconde, une cornaline mettant en scène un hoplite agenouillé et au-dessus duquel, à la limite de la bordure, court l'inscription **VIB-IA C F**, de type B3<sup>C</sup>, voire B3<sup>Cl</sup> (n° 102 ci-dessus) [Pl. 11, fig. 66]. Mais il existe un certain nombre d'autres exemples :

136. WALTERS 1926, p. 169, n° 1549, pl. XXI [Pl. 13, fig. 81] : à l'instar de celle de *C. Iulius Geminus*, l'appellation **L• / VOLCEIV•M•P•AVLVM** est coupée en plusieurs endroits du fait de la place prise par le registre figuré (type A2<sup>C</sup>). Notons que le registre figuré est décrit par H.B. Walters comme étant une effigie de Dionysos ou de jeune homme ne s'accommodant que fort peu des attributs de la divinité ; or, cette composition n'est pas sans rappeler celle du prêtre offrant une libation et portant la formule **ΠΡΟΠΙ(ΝΕ) | LI-BE** (n° 111 ci-dessus), d'où la présence ici du thyrses, d'une amphore et d'un cratère.

§8. Les TYPES D1-D2, quant à eux, se retrouve extrêmement rarement en tant que caractères récessifs sur les gemmes<sup>410</sup>. À ma connaissance, ils n'apparaissent que dans trois cadres distincts : soit sur les gemmes paléochrétiennes à légende « hagiographique » (voir n°s 261 et 274 ci-dessous – type G<sup>D1</sup>), soit sur deux nicolos du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (voir n° 369 ci-dessous – type G<sup>D1</sup> et G<sup>D2</sup>), soit à deux reprises en lien avec les inscriptions dites « composites » (voir point 1.3. ci-dessous, §1) sur lesquelles il est judicieux de revenir dès à présent. Le premier cas est un exemple que nous avons déjà croisé (n° 44 ci-dessus) [Pl. 5, fig. 29] : sur un disque en bronze, représentant sans doute une Fortune, court l'inscription **AVRELIVS TATIANVS AVRELIVS F|ORTV|LVATVS**. Épigraphiquement, la légende est dite « composite » car elle est définie par deux types dominants distincts : la partie **AVRELIVS TATIANVS AVRELIVS F**, périphérique, est de type A1, et le reste, **ORTV|LVATVS**, flaque l'effigie anthropomorphe de bas en haut (type D2). La possibilité de mettre un des types D en mode récessif implique que la légende principale doit subir une rupture du sens de lecture selon un axe vertical. Si dans le cas présentement traité, nous avons opté pour un type A1<sup>D2</sup>, cela impliquerait que c'est la légende périphérique de type A1 elle-même qui a un particularisme de caractère D2 et non l'inscription additionnelle se situant de part et d'autre du motif iconographique. Cet embrouillamini est susceptible d'être éclairci par le second exemple de type D récessif attesté à ma connaissance, et également intégré dans une légende « composite » : il s'agit aussi d'une pierre que nous avons déjà traitée (n° 91 ci-dessus), à savoir le célèbre scarabée étrusque de la collection Stosch mettant en scène cinq des sept rois argiens étant venu assiéger la ville de Thèbes [Pl. 10, fig. 59]. Or, chaque protagoniste se voit

<sup>409</sup> Et non pas le type B2<sup>A2C</sup> (voir n° 65 et point 1.1. ci-dessus, §4 : **EPMOTIMO EMI**) [Pl. 7, fig. 40].

<sup>410</sup> Ne pas confondre le type G<sup>D</sup> et le type G<sup>C</sup>. Voir n° 146 ci-dessous (**I|E|S|V**, type G<sup>C</sup> ou G<sup>D1</sup>) [Pl. 103, fig. 714]. Voir également n° 274 et 369 ci-dessous : respectivement **I|C|S / X|R|S** (type G<sup>D1</sup>) [Pl. 84, fig. 578], et **L|V|R|S|I|A|S** (type G<sup>CD1</sup> ou G<sup>D</sup>) [Pl. N, fig. 97].

attribuer sa dénomination selon sa place dans la scène : à Amphiaros (**ΑΜΦΙΑΡΕ**), assis au centre, correspond une légende de type I2 (inscrite verticalement entre deux sceptres qui coupent la scène en deux). Mais le reste des inscriptions est disposé dans la périphérie correspondant au dos des autres personnages tournés vers Amphiaros. Il semble adopter une configuration apparemment de type A1<sup>C</sup> (toutes les lettres étant tournées vers l'extérieur et l'inscription séparée en deux registres distincts) : à droite – sur la pierre – sont mentionnés Tydée et Polynice (**ΤΥΤΕ | ΦΥΛΝΙΣΕ**) avec un léger chevauchement, presque en deux lignes ; et à gauche, Parthénopée etAdraste (**ΠΑΡΘΑΝΑΠΑΕΣ ΑΤΡΕΨΟΕ**). Toutefois, un œil attentif remarquera que les deux parties divergentes de la légende prétendument de type A1<sup>C</sup> sont lisibles de haut en bas, à la manière du type D1 : il y a donc rupture du sens de lecture mais avec les lettres résolument tournées vers l'extérieur. On peut conséquemment statuer sur un type composé A1<sup>CD1</sup>. L'ensemble de la combinaison épigraphique est « composite » car elle réunit une légende de type I2 avec une autre de type A1<sup>CD1</sup>.

§9. Le TYPE E est, à une exception près (voir n° 132 ci-dessus), exclusivement récessif. Il qualifie les légendes pour lesquelles il y a discontinuité du plan de lecture (voir n°s 179, 300, 452, 469, 471 et 473 ci-dessous)<sup>411</sup>, disposition aléatoire des caractères dans le registre figuré (voir n° 131 ci-dessus) ou inversion des lettres par rapport au sens de progression de l'inscription. On le trouve en connexion avec les types A1, A2, B2, B3 et C :

137. *AGDS I*, 1, p. 106, n° 630, pl. 64 [**Pl. 14, fig. 92**] : le type E souligne en premier une rupture dans le plan général de disposition des lettres (pour le type A1, par exemple, elles sont toutes tournées vers l'extérieur). Sur une cornaline représentant Éros, tenant le foudre et un sceptre, est disposée en périphérie une inscription **E-YXI-Z** (type A2<sup>C</sup>) ou plus vraisemblablement **E-YXIN**. Dans cette seconde hypothèse, le N final serait disposé selon un plan de lecture horizontal (type I) et non plus tourné vers l'intérieur comme le reste de l'inscription (type A2) : dans ce cas, le caractère récessif est applicable à l'inscription prise comme un tout – étant donné que cette dernière fait référence à une appellation ou à une formule dédicatoire<sup>412</sup>. **EYXIN** est donc de type A2<sup>CEI</sup> (voir également n° 474 ci-dessous : **P-E-RE**).
138. *AGWI*, p. 114, n° 318, pl. 55 [**Pl. 14, fig. 93**] : sur une sardoine mettant en scène un voyageur portant une tunique, un manteau et s'appuyant sur un bâton, on retrouve le même type A2<sup>E</sup>. Sauf que dans ce cas précis, le caractère récessif E résulte d'une inversion de lettre dans la gravure de l'appellation : **NOBILIZ** (rétrograde). Le type E résulte moins d'un véritable dessein de l'artiste de mettre une lettre à l'envers (symétrie) que d'une simple erreur de gravure (le sens des lettres est parfois difficile à appréhender pour le lapicide s'il doit de surcroît réfléchir au sens de gravure rétrograde sur la pierre en vue d'un usage sigillaire).
139. *ZWIERLEIN-DIEHL* 1986, p. 265, n° 801, pl. 140 [**Pl. 14, fig. 94**] : sur une pâte de verre de Würzburg, gravée à l'effigie de trois personnages à la manière des portraits impériaux du début du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.<sup>413</sup>, se présente une suite de lettres selon une configuration de type B3 (voire A1) : **И В V A**. Mais l'intérêt ici est double : on y rencontre les deux critères précédemment exposés pour qualifier un type E récessif, à savoir une discontinuité du plan de lecture (entre les lettres **И В V**, d'une part, et la lettre **A**, d'autre part), et une inversion de lettres (sur la pâte de verre elle-même, la lettre **B** ; sur l'empreinte, la lettre **И**). Il faut cependant reconnaître que la légende présente de nombreuses imperfections (haste terminale supérieure du **B**, terminaisons de la lettre **V** qui ne sont pas parallèles à la ligne de sol, lettres inversées, plan de lecture général) qui trahissent le fait qu'elle a dû être

<sup>411</sup> Voir également point 1.5.4.3. ci-dessous, §1-2 (**ΑΙΝΟΙΜΟΙΥ**) : le type récessif n'est pas E, juste B2<sup>CGH</sup>.

<sup>412</sup> Dans *Archeologia* 164 (1982), p. 84 (P. Dessalle, Albi, *annonce*, illustration) et *Archeologia* 166 (1982), p. 86 (N. Thierry, *Commentaire*), sur un ex-voto à une divinité d'Asie Mineure, le début de l'inscription, **EYXIN ΘΕΟΙΣ** est restitué par « offrande aux dieux », littéralement « [J'ai fait une] offrande aux dieux » (stèle du II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>413</sup> Voir *ZWIERLEIN-DIEHL* 2011.

confectionnée par un artisan-graveur amateur ignorant de la syntaxe. On peut concéder à sa décharge que les lettres inversées, autant sur l’empreinte que sur le tampon, avait peut-être à dessein de combiner une lisibilité de la légende autant en positif qu’en négatif à l’instar, par exemple, du timbre d’un plateau de balance romaine en bronze<sup>414</sup>.

140. *AGDS* III, Kassel, pp. 201-202, n° 28, pl. 90 = ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 91-92, n° 133, pl. 28 (copie) [Pl. 15, fig. 95] : sur un nicolo italique (II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) mettant en scène une nouvelle représentation de *maschalismos* (un jeune homme, armé d’un glaive, scrute la tête de son ennemi dont le corps décapité jonche le sol), le quadrant latéral est orné des *duo nomina* abrégés du possesseur de la pierre (type A1), **C•NIG**. Or, ici, l’aspect à priori le plus intéressant réside dans l’apparente inversion de la lettre **N**. Mais cela est dû uniquement à l’inversion gauche-droite entre le moulage et le tampon. Toutefois, si sur l’empreinte la lettre apparaît à l’endroit, le sens de lecture est faussé, puisque la légende se lit de droite à gauche. Dans cette éventualité également, le type E s’applique (type A1<sup>E</sup>). Cette configuration se rapproche des sens de lecture inversés que je traiterai au point 2.3.1. (ci-après).
141. SENA CHIESA 1966, pp. 327-328, n° 948, pl. XLVIII [Pl. D, fig. 25] : tout en restant dans la thématique de l’inversion gauche-droite, il est cependant des cas où les apparences sont trompeuses et pour lesquelles il n’y a aucun indice de type E. Sur un autre nicolo apparaît le philosophe Diogène, assis dans sa *pithos*, et faisant face à un disciple lisant un *volumen*. Disséminée autour du registre figuré, une inscription qui reprend des *tria nomina* : **A C / LO-CVPL/E/S**. De prime abord, il peut sembler que la lettre **S** est inversée (**Œ**) si on la lit en mode B1<sup>C</sup> (deux lignes superposées se lisant chacune de gauche à droite). On remarque toutefois qu’à tout le moins, il y a une inversion du sens de lecture de gauche à droite, puis de droite à gauche (à la manière d’un boustrophédon) entre la partie supérieure et inférieure de l’inscription (un type B1<sup>C</sup> avec inversion en fait). Or, la solution est tout autre : il s’agit simplement d’un type A1 (lettres vers l’extérieur) dont les deux dernières lettres se situent en-dessus de la ligne de sol, incluses dans le registre figuré (type A1<sup>CJ</sup>), et pour lequel aucune lettre n’est inversée. À l’inverse, un traitement épigraphique similaire, apparaissant sur un moulage de T. Cades et représentant une scène allégorique (coq, serpent, épi, pavot) [Pl. 113, fig. 798]<sup>415</sup>, témoignent d’une lisibilité en boustrophédon avec inversion du sens de lecture (voir n° 300 ci-dessous) : on y lit **MARTI** (dans le registre supérieur, en positif sur le cachet) et, selon une inversion gauche-droite (en négatif), les lettres **AL** sous la ligne de sol et **I S** dans le registre médian gauche, entre un coq et un épi de blé, **MARTI|AL|IS**, *Martialis* (surnom)<sup>416</sup>. Paradoxalement dans ce cas-ci, la lettre **S** finale ne semble pas inscrite à l’envers alors que, selon le sens de lecture de la seconde partie de l’appellation théophore *Martialis*, elle est bel et bien disposée de manière rétrograde (**Œ**) (type B1<sup>EGH</sup>). Un troisième cas d’agencement analogue se retrouve sur une cornaline du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. publiée par H. Guiraud [Pl. 114, fig. 800]<sup>417</sup> : tout autour de la représentation d’un animal polymorphe fabuleux (mélange de corps d’échassier, de tête de silène, de pattes de coq, de queue serpentiforme) se lit le surnom romain **A|NTONI|N|VS** (type A<sup>EGJ</sup>)<sup>418</sup>. La terminaison du cas **VS** (nominatif) est inscrite en boustrophédon [**SV**] bien que les lettres soient lisibles à l’endroit, comme le reste de la légende. En effet, bien que le suffixe de déclinaison soit inscrit de manière rétrograde, tous les caractères sont déchiffrables en positif sur le moulage (aucun n’est inversé).

§10. Le TYPE F n’a aucune occurrence en mode récessif. Ce qui n’est de loin pas le cas du TYPE G, dont les configurations sont diverses, autant sur les types A, A1, A2, B1, B2, B3, que sur les types C, D2, I1,

<sup>414</sup> HAINZMAN, WEDENIG 2008, pp. 195-197, figg. 4-5 [BANNAF] : les mêmes lettres (B et N) sont inversées.

<sup>415</sup> Voir CADES 1836, cl. 53, IV, pl. S/199.

<sup>416</sup> Voir OPEL III, pp. 60-61, « Martialis ».

<sup>417</sup> GUIRAUD 1988, p. 191, n° 909, pl. LX.

<sup>418</sup> Voir OPEL I, pp. 60-61, « Antoninus ».

I2 et J. Il caractérise les inscriptions, même périphériques, qui, dans le plan de lecture impliqué par le type dominant, se présentent en deux voire plusieurs lignes. Certains exemples ont déjà été croisés : citons le nicolo du *British Museum* (n° 48 ci-dessus) figurant deux portraits [Pl. 5, figg. 31a-b] et dont les légendes sont constituées d'une suite de lettres en périphérie (type A), mais chacune de ces dernières étant disposée selon un plan de lecture horizontal en lignes (type A<sup>G</sup>). Par comparaison, dans le type inverse (type G<sup>A</sup>, n° 132 ci-dessus), c'est la suite de lettres l'une sur l'autre (type G) qui a la particularité d'être en périphérie d'un quadrant (et non tout autour du registre) [Pl. 14, fig. 88].

142. AGW III, p. 85, n° 1799, pl. 32 ; 115, n°s 2005-2006, pls. 60-61 [Pl. 15, figg. 96-98] : la même logique préside à un jaspe du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne mettant en scène un sanglier aux prises avec un chien de chasse. La légende, **HM / C | S** (reprenant la formule mixte Ἡμ(αράντος) *C(ai) s(ervus)* – voir Partie III, tabl. 1.5.4., n° 2), qui débute dans le quadrant supérieur pour terminer dans le registre médian latéral, est de type B3<sup>C</sup> ; on peut même convenir qu'à l'instar du sceau d'*Ermotimos* (n° 65 ci-dessus, traité dans le cadre des types récessifs A1-A2), elle est de type A1<sup>C</sup>. Mais le point important réside dans le fait que chacun des éléments de l'inscription se situe à un niveau différent de la composition tout en respectant le même plan de lecture (type B3<sup>CG</sup>). On remarque aussi cette particularité « en ligne » si on compare la légende d'un jaspe figurant un crabe (**Q•D•A** de type B3) avec celle d'un nicolo de la même période (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) mettant en scène une *corbita* (navire commercial romain) avec la légende **Q | O | V** (type B3<sup>CG</sup>). La position de la lettre **Q** est éclairante. Paradoxalement, on retrouve un crabe avec trois initiales rétrograde de type B3<sup>CG</sup> (**B | D | P**) sur un jaspe rouge de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) [Pl. 83, fig. 570]<sup>419</sup>.
143. BOARDMAN 1970, pp. 363-365, fig. 2 (pl. coul.) ; 372, n° 1015, ill. 1015 [Pl. A, fig. 3] = VOLLENWEIDER 1966, pp. 43-44, pl. 39, figg. 1-2 = HENIG, MCGREGOR 2004, p. 104, n° cat. 10.20, ill. 10.20 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 121-122 ; 417, fig. 482, pl. 105 : pour citer un autre exemple déjà croisé, la *Gemme Felix* porte une légende « composite » mentionnant respectivement le nom latin translittéré en grec du propriétaire de la cornaline, **ΚΑΛΠΟΥΡΝΙΟΥ | ΣΕΟΥΗΡΟΥ**, *Calpurnius Severus*, et celui du graveur *Felix*, **ΦΗΛΙΞ | ΕΠΟΙΕΙ**. Les deux inscriptions sont d'un type dominant différent : la première, dans le registre supérieur de la pierre et en marge de la scène d'*Ilioupersis*, est de type B3 ; la seconde, incluse dans le socle de l'autel sur lequel est assis Diomède, de type J. Mais chacune des deux se présentent en deux lignes : elles sont donc respectivement de types B3<sup>G</sup> (voir B3<sup>G1</sup> – voir §12 ci-dessous) et J<sup>G</sup>. On retrouve d'ailleurs ce subterfuge iconographique, visant à circonscrire la légende autant dans le registre supérieur que sous un siège, sur une sardoine conservée au Département des Médailles et Antiques de la Bibliothèque nationale de France [Pl. X, fig. 170]<sup>420</sup>. La scène représente deux philosophes cyniques du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., l'un assis, l'autre debout, dont les identités sont précisées par deux inscriptions abrégées : **MHT|POK** (type B3<sup>G</sup>, voire B3<sup>G12</sup> – voir §12 ci-dessous) pour Μητροκλής, Métroclès, et **KP|AT** (type J<sup>G</sup>) pour Κράτης, Cratès (et non Κράτιππος, Cratippe, philosophe du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., comme l'indique la description de la pierre gravée sur le site de la BnF). Dans le cas particulier du type J<sup>G</sup>, il suffit que l'inscription en deux ou plusieurs lignes soit circonscrite par un élément du registre figuré, nul n'est besoin qu'elle soit centrée au sein de la composition iconographique : en témoigne le gentilice **IVL|II**, « (Sceau / Pierre) de *Iulius* », englobé dans une couronne de laurier dans le registre gauche d'une cornaline du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. provenant de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford [Pl. 83, fig. 573]<sup>421</sup>, la partie droite de la gemme étant ornée d'un arbre et d'un épi de blé (symboles auguraux).
144. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 380, fig. 284, pl. 69 = *Cité sous terre* 2010, p. 281 [Pl. D, fig. 26]. AGW II, p. 200, n° 1467, pl. 143 [Pl. 15, fig. 99] : les signatures de graveur sont assez souvent de

<sup>419</sup> Voir HENIG, MCGREGOR 2004, p. 98, n° cat. 9.121, ill. 9.121.

<sup>420</sup> Voir <http://medaillesetantiques.bnf.fr/ws/catalogue/app/report/index.html> (mot-clé : *Froehner.2444*).

<sup>421</sup> Voir *ibid.*, p. 118, n° 11.48, ill. 11.48.

type récessif G<sup>422</sup>. En atteste un grenat du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. figurant Aphrodite avec lance et bouclier. Dans le quadrant latéral, une inscription verticale en deux lignes, les lettres tournées vers l'extérieur (type A1<sup>G</sup>), donne le nom du graveur : ΓΕΛΩΝ | ΕΠΟΕΙ. Dans le cas d'autres signatures de graveur, la configuration épigraphique peut être de type A2<sup>G</sup> (les lettres tournées vers l'intérieur), notamment sur le célèbre cristal de roche de Berlin signé Dioscouridès (voir n° 252 ci-dessous) ou sur une autre gemme – certes confectionnée au XVIII<sup>ème</sup> siècle (voir *ibidem*) – où apparaît la marque du pseudo-Onésas : ΟΝΗCΑC | ΕΠ• (voir également n° 408 ci-dessous : ΜΗΝΟΦΙ[ΛΟC] | ΕΠΟΕΙ). Cet agencement de la légende – à ne pas confondre avec le type D2<sup>G</sup> – apparaît également dans le cas de dénomination du possesseur de l'intaille (voir n° 461 ci-dessous : M•AL | B•HIL) [Pl. M, fig. 88], en particulier sur un nicolo d'époque impériale conservé au *British Museum* (inscription VM | PQ) [Pl. X fig. 163]<sup>423</sup>. Sur un second grenat, du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. celui-là, apparaît une variante de l'Aphrodite précédente : Vénus *Victrix*, tenant lance et casque, appuyée sur une colonne contre laquelle est posé le bouclier. Une inscription rétrograde, qui précise le registre figuré sous forme d'une dédicace au datif (ex-voto ?), court en deux parties distinctes, de bas en haut, de chaque côté de la divinité : ΑΦΡΟΔΕΙΤΗ | ΤΗ ΑΝΕΙΚΗΤΩ (Αφροδειτη τη̅̅ άνεικητω) / VENERI | VICTRICI (type D2<sup>G</sup>).

145. VOLLENWEIDER 1995, p. 179, n° 189, pl. 90 = ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 119, n° 163, pl. 34 (copie) [Pl. 15, fig. 100]. FURTWÄNGLER 1896, p. 311, n° 8488, pl. [Pl. 129, fig. 897]: et toujours dans le cadre des légendes verticales, le caractère régressif G peut préciser une légende de type I. Une représentation en *capita opposita* de Séléné et Hélios – reprenant peut-être un couple royal hellénistique – est gravée sur une cornaline blonde de la collection du Cabinet des Médailles à Paris datant de l'extrême fin du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. Or, une inscription est incisée dans un des seuls espaces propices, à savoir entre les bustes : elle se présente donc verticalement (type I2) et coupe l'intervalle spatial entre les personnages qui se font face – à l'instar d'un autre exemple du même type mentionné précédemment [Pl. 13, fig. 86]. L'intérêt ici est que la légende est constituée de trois lettres en colonne, C | Y | M (type I2<sup>G</sup>), sans doute le début d'une appellation. Comme il s'agit d'une représentation de Séléné, le C initial aurait pu se comprendre comme un croissant de lune si la divinité ne portait pas déjà cet attribut sur son diadème. À titre indicatif, la même disposition se retrouve sur une autre cornaline blonde de la collection Lewis [Pl. 16, fig. 101]<sup>424</sup> : le motif iconographique est composé d'un buste d'empereur (sans doute Caracalla) faisant face à une *Nikè* qui le couronne. Dans l'intervalle laissé libre, deux lettres verticales en colonne, H | X (type I2<sup>G</sup>), qui reprenne probablement aussi un nom diacritique abrégé. On peut même aller plus avant en considérant une intaille des musées de Berlin (voir Partie III, tabl. 2.6.1, n° 13), sur la surface gravée de laquelle deux gladiateurs en opposition sont séparés par une « didascalie » les reprenant tous deux, INDV|S | MAR|IS|CVS : l'inscription, en cinq lignes successives, se développe de la bordure supérieure jusqu'à l'exergue (type H), avec la particule IS circonscrite entre le trident (*fuscina*) et la ligne de sol (type J). Elle est donc de type I2<sup>GHJ</sup>.
146. AGDS IV, Hannover, p. 269, n° 1448, pl. 195. WALTERS 1926, p. 179, n° 1663, pl. XXII [Pl. 16, figg. 102-103]. AGDS III, Kassel, p. 254, n° 213, pl. 117 = SPIER 2007, p. 42, n° 209, pl. 28 [Pl. 103, fig. 714] : enfin, le caractère régressif G est intimement lié avec le type C et vice versa. La distinction entre les types C<sup>G</sup> et G<sup>C</sup> est d'ailleurs relativement facile. Pour exemplifier le premier cas – dont la disposition épigraphique se retrouve sur le revers d'une série de bronze

<sup>422</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 359-360, n° 141 (type B2<sup>G</sup>) ; 144 (type B3<sup>G</sup>), pl.37 [*Dexamenos*] ; 376, n° 252, pl. 63 (type G<sup>A</sup>) [*Nikandros*] ; 377, n° 264, pl. 65 (type B2<sup>G</sup>) [*Dêmas*] ; 380, n°s 282-283, pl. 69 (type G<sup>A</sup>) [*Onesas*] ; 410, n° 442, pl. 97 (type B3<sup>G</sup>) [*Tryphôn*] ; 412, n° 453, pl. 99 (type G<sup>A</sup>) [*Quintus*] ; 415, n° 468, pl. 102 (type A1<sup>G</sup>) [*Eutychés*] ; 471, pl. 103 (type G<sup>A</sup>, voire B2<sup>G</sup>) [*Herophilos*] ; 416, n° 475, pl. 103 (type A2<sup>G</sup>) [*Hyllos*].

<sup>423</sup> Voir WALTERS 1926, p. 173, n° 1591, pl. XXI (voir également <http://www.britishmuseum.org>).

<sup>424</sup> MIDDLETON 1892, B, p. 66, n° 81.

d'Agrippa II (Judée) [Pl. 100, fig. 695]<sup>425</sup> –, on peut prendre l'exemple d'une cornaline du *Kestner-Museum* de Hanovre, à l'effigie d'Aphrodite nue. La légende **GE/R|M/A|N/A** – qui la qualifie d'une épiclese géographique, la Vénus *Germana* – est gravée de part et d'autre de la divinité mais selon l'ordonnement d'une inscription en trois lignes. Il est nécessaire de « passer au travers » le motif iconographique pour lire chaque ligne avant de passer à la suivante : pour cette raison, le type C est dominant par rapport au type G (type C<sup>G</sup>). Il en va de même pour une autre cornaline d'une collection privée dont la légende de type C<sup>G</sup> définit la divinité comme la Tyché de Nicée, **TY/XH | NIK/(A)IA**, donc à nouveau avec une épiclese géographique [Pl. D, fig. 27]. La « contrainte de cadre »<sup>426</sup> et la longueur de l'inscription induisent nécessairement un équilibrage parfois aléatoire des lettres de part et d'autre de la composition iconographique (tantôt un, deux, voire trois caractères par ligne) : à l'instar des exemples précédents, une sardoine de la collection Guardabassi à Pérouse<sup>427</sup> souffre de ce déséquilibre, le motif central de la palme étant circonscrit de l'appellation **R/E|S/T|V/T/V/S** (*sic*) [Pl. 104, fig. 723], forme syncopée<sup>428</sup> du *cognomen Restitutus*<sup>429</sup>. Cette disposition épigraphique se retrouve également sur certaines amulettes pour lesquelles la formule – notamment **ΠΕ/Π|Τ/Ε**, « Digère ! », sur une hématite de la collection Hansmann<sup>430</sup> – est segmentée [Pl. D, fig. 28]. La disposition spatiale restant la même, les types C et G peuvent s'invertir. La différence s'opère uniquement dans la lecture de l'inscription : dans le cas du type G<sup>C</sup>, les lignes priment sur la séparation de la légende par le registre figuré. Sur une serpentine du *British Museum* est gravé le buste de la personnification d'une cité, celle de Césarée de Cappadoce (sa couronne tourelée est ornée d'une représentation du Mont Argée). De part et d'autre du motif, comme précédemment, se trouve une inscription : **ΕΥΤ|ΥΧΙ / ΒΟΚ|ΟΝΤΙ**, εὐτύχ(ε)ι Βοκόντι(ε), « Vis heureux, *Vocontius* ! » [Pl. 16, fig. 104]. Cette fois-ci, cependant, chaque terme se lit d'abord, en deux lignes, d'un côté du registre figuré, puis ensuite de l'autre (type G<sup>C</sup>). Cette même caractéristique se retrouve sur une gemme paléochrétienne, un nicolo du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant de la *Gemmensammlung* de Kassel et repris par J. Spier : il figure les symboles allégoriques de l'ancre et du poisson joints, dans les registres latéraux, de quatre lettres composant, en type G<sup>C</sup> (ou G<sup>D1</sup>)<sup>431</sup> le nom **I|E|S|V**. Il s'agit ici de la forme latine de *Jesus* au génitif – symbolisant l'appartenance du porteur de la gemme à la religion chrétienne comme « serviteur de Jésus » (voir n° 222 ci-dessous) – et non de la translittération du nominatif grec **ΕΙΗCOYC** en **EISV(S)** (type B3<sup>G</sup>) comme le suppose E. Zwierlein-Diehl. Bien que cela s'oppose à une tradition répandue sur les pierres paléochrétiennes et byzantines de voir adjoint le nom du Christ au génitif à des portraits ou des symboles culturels (voir *ibidem*), on peut toutefois concéder, d'une part, que la forme nominative grecque **ΕΙΗCO[ΥC ΧΡΕΙC]ΤOC** apparaît telle quelle en marge d'une composition allégorique similaire (ancre flanquée de poissons) sur une sardoine du *Kestner-Museum* de Hanovre (IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>432</sup>, et, d'autre part, que le phénomène d'amuissement de la consonne finale – tel qu'il est sous-entendu par E. Zwierlein-Diehl dans sa restitution de *Jesus* – est attesté sur les gemmes italiques et romaines (voir point 2.3.3.2. ci-dessous, §2, n°s 385-

<sup>425</sup> Voir *RPC* II, p. 311, n° 2243, pl. 97 : D / tête de Vespasien et légende •ΑΥΤΟΚΡΑ ΟΥΕΣΠΑΣΙ ΚΑΙΣΑΡΙ ΣΒΑCΤΩ• ; R / Tyché avec *kalathos*, tenant une corne d'abondance et deux épis, avec légende transversale ΕΤ ΔΙ/ΒΑ | ΑΓΡΙ/ΠΠΑ. La partie ΕΤ(ΟΥ) ΔΙ / ΒΑ(ΚΙΛΕΩC) ΑΓΡΙ/ΠΠΑ donne la date (« An 14 du règne du roi Agrippa »), c'est-à-dire 73/74 apr. J.-C. Voir également *BMC Palestine*, p. 240, n°s 6-8, pl. XXVI/9 (74 apr. J.-C.), *SEAR* 2001, p. 550, n° 5582, et SCHMITT, PRIEUR 2004, p. 237, n° 2438 (explication de la légende du revers).

<sup>426</sup> Voir BRUNEAU, BALUT 1997, pp. 105-106 (proposition 85).

<sup>427</sup> VITELLOZZI 2010b, p. 367, n° 456.

<sup>428</sup> Voir RIEMAN, GOELZER 1897-1901, I, p. 125, § 209.

<sup>429</sup> Voir *INSCRAQ*, n° 3180, et *OPEL* IV, pp. 27-28, « Restitutus / Restutus ».

<sup>430</sup> WÜNSCHE, STEINHART 2010, p. 101, n° 96.

<sup>431</sup> Ne pas confondre le type G<sup>D</sup> et le type G<sup>C</sup> (point 1.1. ci-dessus, §10). Voir également n° 274 et 369 ci-dessous : respectivement **I|E|S / X|I|R|S** (type G<sup>D1</sup>) [Pl. 84, fig. 578], et **L|V|R|S|I|A|S** (type G<sup>CD1</sup> ou G<sup>D</sup>) [Pl. N, fig. 97].

<sup>432</sup> Voir *AGDS* IV, Hannover, pp. 301-302, n° 1648, pl. 218.

386), tout autant par « contrainte de cadre » que pour raison calligraphique et d'équilibre de la composition (deux lettres de chaque côté du registre figuré dans le cas de I|E|S|V – voir n° 387 ci-dessous). Le type G a également la primauté sur le type C dans les cas où l'inscription, du fait de la « contrainte de cadre », se développe du haut vers le bas du registre figuré, en lignes (à l'instar du type B1<sup>CG</sup> que nous verrons ci-après, n° 147), mais disséminée entre les éléments de la composition iconographique – à l'instar du nicolo de *C. Precilius Fuscus* (voir n° 389 ci-dessous) [Pl. 57, fig. 389]. En atteste de manière criante un jaspe rouge du Département des Médailles et Antiques de la Bibliothèque nationale de France [Pl. Y, fig. 171]<sup>433</sup>, représentant Pan enlevant une épine du pied d'un satyre, sur la surface duquel est dispersée en six lignes l'appellation AC|K|ΛH|ΠI|OΔ|Σ|P|O|Y, Ἀσκληπιοδώρου<sup>434</sup>, « (Sceau / Pierre) d'Asklépiodôros », pour laquelle la lettre finale est placée à l'exergue (type G<sup>CH</sup>).

147. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 266, n° 720, pl. 124 [Pl. 100, fig. 694] : ce caractère récessif de type G nourrit, de manière certes marginale, une accointance singulière avec le type B1. Selon la configuration de l'inscription par rapport au registre figuré, ces deux types seront à tour de rôle dominant ou récessif. Ainsi, sur une intaille en nicolo du *Royal Coin Cabinet* de La Haye (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), la figure d'un sanglier est jointe à l'appellation du propriétaire de la pierre, MVR|R|EN|TI, selon une configuration spatiale composée de trois lignes successives (type G) dont la seconde est transversale (type C) et la dernière sous la ligne de sol (type H) – à priori, le type global est G<sup>CH</sup>. Mais, à l'exemple du jaspe rouge de la Bibliothèque nationale de France (voir n° 146 ci-dessus), si l'on compare cette disposition épigraphique avec un autre jaspe rouge provenant, celui-ci, du *Museo Nazionale Romano* à Rome (représentant une *cista mystica* tout autour de laquelle est inscrite la formule d'adoration ΜΕΓΑ|ΛΗ ΘΕΑ ΠI C / I | ΙΔΙΚΗ avec interversion des initiales C et I – voir n° 389 ci-dessous [Pl. K, fig. 76]), pour lequel le type dominant est clairement de type G (résultante des deux lignes successives dans le registre supérieur) et les types récessifs B1 et C (type G<sup>B1C</sup>), il est nécessaire de convenir que, dans le cas du nicolo de La Haye, le type dominant est moins le type G que le type B1, à l'instar d'une autre représentation de sanglier sur une cornaline des *Staatliche Museen zu Berlin* – voir n° 293 ci-dessous [Pl. 38, fig. 251] : M | ΞΑC (ou ΞΑL) | METR (type B1<sup>GHJ</sup>). Conséquemment, on peut définir la configuration de MVR|R|EN|TI, au minimum<sup>435</sup>, comme un type B1<sup>CGH</sup> ! (voir également n° 163 ci-dessous : M• / ME|TE|LLI•M | F• / POLLIA•FORVM | IVLI – type B1<sup>CGH</sup>, avec en sus un type J récessif).

§11. Le TYPE H est également assez courant comme type récessif des inscriptions : il suffit qu'une ligne de sol apparaisse sur la surface gravée, créant ainsi un exergue, et qu'une partie de légende (ou même une simple lettre) y figure. Sont concernés ici tous les types dominants qui ne commandent pas que l'inscription soit nécessairement dans les registres supérieur (B3, B5) et médian (D1-D2, F, I1). On peut mentionner en particulier les types A1-A2, B1-B2 et J.

Les inscriptions les plus courantes auxquelles s'applique le caractère récessif H, sont avant tout de type A1-A2. Elles peuvent se présenter autant sous forme d'initiales que de termes entiers, voire de formules :

148. AGDS IV, Hannover, p. 299, n° 1628, pl. 216. PHILIPP 1986, pp. 69-70, n° 84, pl. 20 [Pl. 16, figg. 104-105] : autour d'une scène d'iconographie courante sur les gemmes – un lion attaquant un cerf – et gravée sur un jaspe rouge du *Kestner-Museum* de Hanovre, sont inscrites trois lettres, V / N / L (rétrograde). Clairement de type A1<sup>C</sup>, la dernière lettre (L) se situe toutefois à l'exergue (type A1<sup>CH</sup>). Au vu de la forme du N, l'inscription est rétrograde. De plus,

<sup>433</sup> Voir Voir <http://medaillesetantiques.bnf.fr/ws/catalogue/app/report/index.html> (mot-clé : inv.58.1662b).

<sup>434</sup> Voir notamment IG II<sup>2</sup>, n° 958 ; 1963 ; 3003 ; XIV, n° 2393, 169 ; 171 ; 212.

<sup>435</sup> La particule MVR est également de type récessif I1 (voir §12 ci-dessous, n° 154), de même que les deux lettres EN sont de type récessif J (voir §13 ci-dessous). Mais le nombre de types récessifs est limité à trois pour ne pas rendre la description des légendes trop compliquée.

l'ambilisibilité des lettres peut faire penser qu'il s'agit potentiellement d'une légende de type A2 en grec (ΑΝΓ) à ceci près que sur l'empreinte le sens de lecture sera inversé (de droite à gauche). Seule la légende latine de type A1<sup>CH</sup> est concevable. Des formules sont aussi susceptibles d'adopter une configuration similaire : en témoigne un autre jaspe, sanguin cette fois, mettant en scène Héraclès aux prises avec le lion de Némée. Autour du motif gravé, l'invocation<sup>436</sup> **KYPOY EYTY-XI TY/XH**, κυροῦ εὐτύχ(ε)ῖ τύχη, « Vaincs(-le) avec une réussite heureuse ! » ou κύρου (= κυρίου) εὐτύχ(ε)ι Τύχη, « Tyché de mon maître, bonne chance (à toi) ! ». Les deux dernières lettres se situent sous la ligne de sol : il s'agit donc également d'un type A1<sup>CH</sup>. Cette configuration épigraphique est par ailleurs attestée à plusieurs reprises sur d'autres amulettes<sup>437</sup>.

149. WALTERS 1926, p. 247, n° 2470 [Pl. E, fig. 29]. AGDS IV, Hannover, p. 147, n° 703, pl. 91 [Pl. 16, fig. 106] : les légendes de type A2 elles-aussi sont précisées par le caractère récessif H, autant pour les formules complexes que pour les termes seuls. Ainsi, sur un nicolo figurant un coq, la légende périphérique fragmentaire, **CN•LVCILI•CAST[-]** (*tria nomina*) passe-t-elle sous la ligne de sol (type A2<sup>H</sup>). Il en est de même du *nomen* **DE•METRI•V/M** sur une cornaline blonde représentant une sauterelle (type A2<sup>CH</sup>).

Les inscriptions de type B1-B2 passent également assez souvent sous la ligne de sol :

150. AGDS I, 3, p. 51, n° 2414, pl. 218 = OVERBECK, OVERBECK 2005, p. 74, fig. 60 [Pl. E, fig. 30] : sur une sardoine, le nom du propriétaire au génitif d'appartenance, **CN | PHILETI**, est inscrit en partie au-dessus de l'image d'un âne, et le reste sous la ligne de sol (type B1<sup>H</sup>).
151. MORET 1997, pp. 129-130, n° 197, pl. 39 [Pl. 17, fig. 107]<sup>438</sup> : il en va de même pour le type B2 à l'exemple d'une représentation de Diomède sous laquelle le nom du possesseur, en *duo nomina*, a apposé son appellation abrégée, **SEX S/ER**. La configuration épigraphique est à cette occasion de type B2<sup>CH</sup> – voir point 1.5.4.3. ci-dessous, §2.

En dernier lieu, le type J est la dernière configuration qui, dans un cas précis, est en lien avec la ligne de sol :

152. BOARDMAN, SCARISBRICK, WAGNER, ZWIERLEIN-DIEHL 2009, p. 179, n° 399 [Pl. 17, fig. 108] : il s'agit d'une configuration épigraphique que l'on peut rapprocher de la légende **ΔAZ[O]Y** (voir n° 11 ci-dessus) [Pl. 17, fig. 109]. Alors que cette dernière est inscrite horizontalement sur la charpente de la proue – vraisemblablement sur une poutre, située spatialement au milieu du motif iconographique (type J<sup>1</sup>) –, l'inscription sur une intaille en cornaline de la collection Marlborough, figurant le mariage de Thétis et Pélée, se présente selon la même configuration, mais au niveau de la ligne de sol qui se compose d'une dalle ou d'un mince podium. Le nom du graveur, **ΑΜΑΩΝ**, est gravé sur l'épaisseur de la plate-forme : il prend donc la configuration d'un type J<sup>H</sup> (à ne pas confondre avec le type H<sup>1</sup> – voir n° 160 ci-dessous). La même interprétation est applicable à un camée provenant de *Carnuntum*, représentant Éros appuyé sur un dauphin (iconographie funéraire)<sup>439</sup> : le cartouche qui sert de ligne de sol est orné de la légende gravée **AKAKI**. Cette dernière reprend soit l'appellation translittérée *Acacius* ou une formule comme « Soit innocent ! » ou « Garde-toi de tout mal ! » [Pl. E, fig. 31].

§12. Le TYPE I (variantes I, I1 et I2) n'est récessif que dans deux cas distincts (et parfois complémentaires) et un troisième cas beaucoup plus spécifique : tout d'abord lorsque l'inscription se

<sup>436</sup> Selon l'auteure, H. Philipp (p. 69-70, n° 84, p. 70, note), le thème herculéen avec le lion de Némée était utilisé contre les coliques, surtout en lien avec un matériau rouge (jaspe par exemple).

<sup>437</sup> Voir AGDS III, Kassel, p. 242, n° 178, pl. 110 (type A1<sup>CH</sup>), et MASTROCINQUE 2003, pp. 185-186, n° 58 (type A2<sup>CH</sup>); 60 (type A1<sup>CH</sup>).

<sup>438</sup> Voir n° 109 ci-dessus, note.

<sup>439</sup> DEMBSKI 2010, p. 30, n° 17 = DEMBSKI 2005, p. 166, n° cat. 1154, pl. 119.

présente à l'horizontale ou à la verticale (sans qu'il y ait plusieurs lignes au risque de basculer en type G) ; ensuite lorsque la légende est dans un rapport de fusion partielle avec le registre figuré, c'est-à-dire dans l'éventualité où elle pénètre légèrement dans le motif iconographique sans pour autant être totalement englobé par lui (type J). Dans l'occurrence particulière des représentations en *capita opposita* (voir nos 166, 265 et 301 ci-dessous) [Pl. 19, fig. 125 ; 33, fig. 219 ; 39, fig. 261], si l'inscription, même disposée à l'horizontale, se trouve dans l'espace séparant les deux bustes, elle est de type I2 car elle sépare les deux motifs selon un axe vertical. Le type I/I1/I2 apparaît comme élément qualificatif accessoire de l'inscription en rapport avec les types A-A1-A2, B1-B3, C, D1 et J. Le type A<sup>1</sup> ne s'applique qu'aux inscriptions se présentant sous la forme d'une initiale – ou d'une abréviation (voir n° 494 ci-dessous) – placée horizontalement en bordure de la pierre (voir n° 237 ci-dessous) [Pl. 27, fig. 182].

153. AGW I, pp. 138-139, n° 426, pl. 71 ; III, pp. 113-114, n° 1994, pl. 59 [Pl. 17, figg. 110-111] : dans le cas de légendes périphériques des type A1 à B3, on s'attend usuellement à ce que l'élément épigraphique longe la bordure en décrivant un arc de cercle, les lettres tournées vers l'intérieur ou l'extérieur. Or tel n'est pas toujours le cas : bien qu'apparemment cela soit inutile à une meilleure compréhension de la composition générale de la pierre gravée, la configuration de l'inscription est parfois intimement liée à la disposition du motif figuré (voir n° 165 ci-dessous). Ainsi, sur deux intailles du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, les légendes reprennent l'appellation du possesseur. Dans le premier cas, un jaspe jaune figurant un scorpion, les *tria nomina*, •Q•C•E, sont disposés dans le registre inférieur, les lettres tournées vers l'intérieur (type A2), mais en une ligne verticale qui pénètre latéralement le registre figuré (type A2<sup>12</sup>). C'est à croire que le possesseur de la gemme voulait générer – ou souligner – une interconnexion entre son nom et le motif du scorpion (voir point 2.3.4.2. ci-dessous, § « seconde hypothèse »). Toutefois, les *tria nomina* ne trahissent pas une racine étymologique dérivée de *Scorpius* par exemple (inscription •Q•C•E et non pas •Q•C•S). Ce qui n'est peut-être pas le cas du second exemple, une gemme rubéfiée, dont le motif (herme, palme, cruche) fait référence à une victoire sportive, sans doute une course à pied. La légende, PRAPIS, est un surnom qui est susceptible d'être mis en relation avec l'herme d'iconographie vaguement priapique (il n'est cependant pas ithyphallique). Toutefois, l'élément important réside de nouveau dans la disposition de l'appellation : verticale, de type A2, elle pénètre encore davantage dans le motif, ses lettres finales s'intercalant même entre l'herme (auquel l'inscription est parallèle) et la cruche (type A2<sup>12</sup>). Rappelons que la fonction principale du type I est de « couper » le registre figuré en deux. Donc, par extension, lorsque l'élément épigraphique pénètre, ne serait-ce que partiellement, dans le motif iconographique, il est défini par le type récessif I, qu'il soit horizontal (I1), vertical (I2) ou oblique (I).
154. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 187, n° 478, pl. 84 [Pl. 17, fig. 112]. SENA CHIESA 1966, p. 354, n° 1085, pl. LV [Pl. E, fig. 32] : dans le cas des légendes disposées dans les registres inférieur (type B2) ou supérieur (type B3), cette même particularité apparaît : les lettres combinent souvent un plan de lecture horizontal avec une insertion partielle dans le registre figuré dû à un renforcement du motif (dans la courbure dorsale à l'arrière de la tête d'un animal par exemple). Ainsi, sur un jaspe rouge provenant d'Aquilée, les *duo nomina* du possesseur de la pierre, P•S<sup>440</sup>, sont-ils disposés derrière la tête du chien, de même que le sont les *tria nomina* R D V sur une cornaline mettant en scène un cheval se tenant devant un *modius* (type B3<sup>11</sup>)<sup>441</sup>. Corrélativement, une occurrence dans le registre inférieur cette fois-ci (type B2<sup>11</sup>) est attestée sur une pâte de verre de Würzburg : l'inscription, L V L, se situe dans l'espace laissé libre sous les pattes antérieures d'un cheval appartenant à une scène d'apprentissage à l'équitation. La disposition des lettres est à nouveau horizontale, dans le prolongement de la ligne de sol.
155. BOARDMAN 1970, p. 292, n° 562, ill. 562 [Pl. 17, fig. 113] = BOARDMAN, WAGNER 2003, pp. 8-9, n° 31, pl. 10 : toutefois, les légendes de cette catégorie (type récessif I) ne sont pas

<sup>440</sup> M. Henig assimile l'inscription au nom du chien, qu'il restitue PAX. Voir HENIG 1975, p. 53, n° 212, référence.

<sup>441</sup> Voir AGW III, p. 92, n° 1841, pl. 37.

obligatoirement horizontales ou verticales (I1-I2). Il suffit que le renforcement de l'inscription dans le registre figuré soit avéré – comme nous l'avons déjà vu pour la légende **XAIPE** qui suit le mouvement de la patte antérieure d'une chimère vers l'intérieur (n° 63 ci-dessus) [Pl. 7, fig. 38] – pour que la légende (dans notre exemple de type B2) soit adjointe au caractère récessif I (type B2<sup>1</sup>). Un scarabéïde (?) grec du début du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. répond également à cette contingence : de type B3, la légende reprenant le nom du possesseur, **ΠΑΝΑΦΙΔΟΣ** (*sic* avec *digamma*), est incisée autour de la croupe et de l'arête dorsale d'un cerf. Les premières lettres se situent dans le renforcement délimité par le cou et les bois de l'animal (type B3<sup>1</sup>).

En relation avec le type C, le caractère I ne décrit que le caractère de renforcement dans le registre figuré, adjoint quelquefois à la notion d'horizontalité ou de verticalité (I1-I2).

156. AGDS II, p. 183, n° 506, pl. 88. BOARDMAN 1970, p. 157 ; 188, n° 443, ill. 443 [Pl. 18, fig. 114-115] : sur une sardoine ovale des collections de Berlin est représenté une allégorie porte-bonheur en lien avec une adoption – à l'instar d'une sardoine d'Aquilée dont nous avons déjà parlé (n° 135 ci-dessus). Une légende de type C, disposée transversalement selon un plan oblique, traduit une interpellation que le motif iconographique complète : **CO(S)**<sup>442</sup> / **∇Λ**, *co(n)s(ul) va(le)*, « Consul, portes-toi bien ! ». Les lettres, depuis le bord, sont incluses dans le registre figuré allégorique de la périphérie (autour de l'anneau central), mais ne coupent pas le motif global en deux : le type I n'est que récessif (type C<sup>1</sup>). Il en va de même pour la boîte métallique cylindrique d'époque archaïque dont nous avons déjà traité allusivement (voir n° 68 ci-dessus) : la légende transversale **ΔΑΜΟ** – qui est oblique si l'on est attentif à la ligne de sol de la composition générale – est divisée en deux parties dont chacune est combinée au registre figuré (respectivement entre l'aile, la tête et les pattes d'un griffon). Le même type C<sup>1</sup> la définit donc. Dans certains rares cas, cependant, la légende est horizontale ou verticale : sur une sardoine datant du Haut-Empire et mettant en scène différents instruments sacerdotaux (*lituus*, *patère*, *capis*, *simpulium*, *secespita*) sont incisées deux lettres, **A / V**, horizontalement et de part et d'autre du registre figuré (type C) [Pl. 123, fig. 858]<sup>443</sup>. Il s'agit vraisemblablement de l'abréviation de *au(gur)* – ou, déchiffrées en écriture spéculaire, *va(le)*<sup>444</sup>, « Porte-toi bien ! », ce que souligne la fonction augurale des objets figurés. Comme la lettre **A** est intercalée entre la patère et la *capis*, et que l'axe de lecture est horizontal, l'inscription est de type C<sup>1</sup>.

Le type J est également susceptible d'être précisé par le caractère intercalaire I. Nous avons déjà croisé deux exemples qui en témoignent et pour lesquels la légende est intégrée dans un élément hermétique du motif iconographique : passons sur la légende **ΔAZ[O]Y** (voir n° 11 et 152 ci-dessus) [Pl. 17, fig. 109] qui témoigne d'un type J<sup>1</sup> (horizontal) pour revenir brièvement sur le cas du Diomède adjoint à l'inscription **MAT** (n° 82 ci-dessus) [Pl. 9, fig. 55]. L'appellation est cette fois-ci inscrite verticalement, les lettres vers l'extérieur (à la manière du type A1), mais sur le fût d'une colonnette. Circonscrite dans un élément du décor, la légende est de type J. Mais le caractère récessif à lui appliquer n'est pas du type A1 car elle ne se trouve pas disposée en périphérie, sur le contour de la surface à graver en marge du registre figuré, mais incluse en bordure de ce dernier (type I). Et comme le sens de lecture est vertical, la classification de l'inscription est de type J<sup>2</sup>.

157. AGW I, p. 131, n° 395, pl. 66 [Pl. 18, fig. 116] : il n'est toutefois pas nécessaire que l'élément épigraphique soit circonscrit hermétiquement dans le registre figuré pour lui appliquer le

<sup>442</sup> Cette restitution est attestée par un jaspe noir du *British Museum*, portant le même motif allégorique et une inscription transversale de type C<sup>1</sup>, **COS** / **∇Λ** (voir WALTERS 1926, p. 260, n° 2654, pl. XXIX).

<sup>443</sup> WALTERS 1926, p. 258, n° 2635, pl. XXIX (voir également <http://www.britishmuseum.org>).

<sup>444</sup> Notons que, selon Fr. Biville, la forme réduite *ua* (= *va*) n'est pas "une simple abréviation graphique, mais une réduction orale passée en langue, puisque nous la trouvons sous sa forme grecque οὐᾶ chez Dion Cassius (62.20.5)". Voir BIVILLE 1996, p. 314.

type dominant J. Il peut n'être qu'englobé à l'intérieur de l'image, mais à condition que ce soit une disposition plus ou moins centrale (les éléments du registre figuré doivent le cerner de tous côtés). Le cas de la légende **AIA**X – respectivement **XAP**A – en est un exemple (voir n° 129 ci-dessus) [Pl. 12, fig. 78]. Elle est disposée horizontalement dans un registre central délimité, sur trois côtés, par les deux divinités qui se donnent la main et, dans la partie inférieure, par le symbole de la *dextrarum iunctio* : la légende est conséquemment de type J<sup>1</sup> – voire J<sup>B21</sup> si on est sensible au fait que l'inscription est tout de même excentrée vers le bas (voir n° 135 ci-dessus). La variante verticale (type J<sup>2</sup>) est également attestée sur une cornaline à thème allégorique de la deuxième moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. : un surnom (*Festus*), ou un gentilice (*Festius*)<sup>445</sup>, au génitif, **FESTI** (rétrograde), est inscrit de bas en haut, les lettres tournées vers l'intérieur (mais le type A2 ne peut s'y appliquer étant donné que l'inscription, à l'instar de la légende **MAT**Ϛ, ne se situe pas en périphérie). Il est en effet entouré d'un caducée sur la gauche, d'un papillon en bas et, à droite, d'un pied dont les ailes achèvent de clore par le haut l'espace utilisé pour la légende (type J). Le sens de lecture vertical sur la gemme est défini par le motif iconographique lui-même : comme le pied ailé s'appuie sur le papillon, ce dernier doit composer le registre inférieur de la composition.

§13. Pour en finir avec les caractères récessifs, le TYPE J peut servir lui-aussi à préciser, voire à définir, les critères de classification d'une inscription. Il apparaît à ce titre uniquement avec les types dominants A1-A2, C, B1 (voir n° 147 ci-dessus), B2, H et I2. Sa fonction est uniquement de souligner qu'une partie de l'inscription se situe dans un endroit confiné à l'intérieur du registre figuré. Ce peut être une simple lettre ou un élément d'une légende plus complexe (appellation composée, formule) :

158. WEISS 2007, p. 261, n° 442, pl. 59 [Pl. 18, fig. 117]. *AGDS* I, 2, p. 65, n° 934, pl. 107 [Pl. E, fig. 33] : si pour le type A1, il a déjà été donné un exemple de caractère régressif J avec le cas des *tria nomina* **A C / LO-CVPL/E/S** (voir n° 141 ci-dessus) [Pl. D, fig. 25] pour lesquelles les lettres finales **E/S** sont incluses dans le registre figuré, le type A2 lui-aussi peut en certaines occasions être déterminé par le caractère J. Les exemples y relatif s'appliquent soit à des initiales, soit à des appellations entières. Dans le premier cas, une cornaline de la collection Dressel (deuxième moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) figurant une vache en train de paître, les *tria nomina* du propriétaire (rétrograde) sont répartis entre le registre supérieur (**C•**) et l'espace clos entre la ligne de sol et les pattes de l'animal (**V•C**). Même si la première lettre peut être lue autant tournée vers l'extérieur que vers l'intérieur, le sens de lecture impose de lui conférer le type A2 – à l'instar du nicolo d'Aquilée – afin de ne pas avoir une inversion au niveau du déchiffrement entre la partie initiale de l'inscription (de gauche à droite) et le solde qui lui correspond (de droite à gauche) à la manière d'un boustrophédon (type A2<sup>CJ</sup>). Cet écueil est évité lorsqu'à une disposition aléatoire de la légende correspond un terme entier que l'on peut restituer : sur une sardonix gris-brun de Munich est portraituré un jeune homme dont les cheveux sont maintenus par un bandeau fin ; il s'agit probablement d'un aurige. L'inscription, **SEC|V|NDI**, en trois parties (type C) suit la marge du registre inférieur (type B2), derrière l'occiput et la nuque, le **V** sur le cou (type J) et le reste des lettres devant le visage (type B2<sup>CJ</sup>). *Secundus* est susceptible d'être compris comme un *cognomen*, mais il peut aussi être appelé à reprendre un nom d'esclave.

159. GUIRAUD 1988, p. 164, n° 652, pl. XLIV [Pl. 18, fig. 118] : le type B1, lui, est également tributaire du caractère J. Sur un scarabéoïde grec de l'époque classique dont nous avons déjà parlé (n° 68 ci-dessus) [Pl. 7, fig. 41], le nom de la propriétaire, **ΠΟΤΑ|ΝΕΑ**, est de type B1. Toutefois, comme précédemment, la seconde partie de l'inscription se situe entre les pattes de l'animal, au-dessus de la ligne de sol. Le même critère récessif s'y applique donc (type B1<sup>J</sup>). À l'instar du type A2, cette configuration épigraphique s'applique aussi aux initiales (*tria nomina*) : sur un jaspe jaune est représenté un lion marchant vers la droite (sur le moulage), tenant dans sa gueule une tête et s'éloignant d'un arbre qu'il laisse derrière lui. Au-dessus et au-dessous

<sup>445</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 78, « Festius » ; 331, « Festus ».

de l'animal sont incisées les lettres **L S | M**, dont la dernière se situe entre les pattes de l'animal et la ligne de sol (type B1<sup>J</sup> voire J<sup>B1</sup> étant donné que les lettres **L S** sont circonscrites entre l'arête dorsale du lion et une branche).

160. PANNUTI 1994, pp. 112-113, n° 82 [Pl. 18, fig. 119] = TOSO 2007, pp. 207-208, pt. 3.3.a., pl. XXIV, fig. 91 : un camée du *Museo Archeologico Nazionale* de Naples (MANN) présente une inscription originale que d'aucuns ont estimé être un ajout tardif<sup>446</sup> et une référence au graveur *Pyrgothelès*<sup>447</sup>. Cependant c'est bien plus la singularité de cette dernière qui m'autorise à en faire mention. Il s'agit d'un *unicum*, à ma connaissance, d'une configuration épigraphique de type H<sup>J</sup> (à ne pas confondre avec le type J<sup>H</sup> – voir n° 152 ci-dessus). Elle apparaît sous forme de monogramme en exergue d'une représentation de la célèbre lutte pour l'Attique que se livrent Athéna et Poséidon : ΠΥ. En tout point similaire apparemment au type inverse J<sup>H</sup> (voir n° 152 ci-dessus), la légende s'en distingue à un détail près : l'inscription n'est plus incluse dans ce qui fait la ligne de sol (l'épaisseur de la dalle elle-même), elle se trouve gravée en-dessous – c'est-à-dire à l'exergue. Cette dernière est ici représentée par l'épaisseur du sol soutenant la plate-forme maçonnée et mise en évidence par la gravure en relief dans la couche d'onyx. La légende se trouve conséquemment déterminée en priorité par le type H ; le type J souligne uniquement le fait que le monogramme est inclus dans un carré taillé dans l'exergue. Une seconde inscription, datant de la Renaissance, orne accessoirement le registre inférieur, sous l'exergue (type B2<sup>H</sup>) : **LAV•R•MED**, *Lau(rentius) R(ex) Med(ices)* ou *Med(iceus)*<sup>448</sup>, à savoir Laurent II de Médicis, dont la pierre faisait partie de la collection et dont l'*ex-gemmis*<sup>449</sup> se retrouve sur plusieurs pierres antiques et plus tardives (XIII<sup>ème</sup>-XV<sup>ème</sup> siècles) parvenues, grâce à lui, jusqu'à l'époque moderne (voir n° 496 ci-dessous)<sup>450</sup>.
161. VOLLENWEIDER 1966, p. 41, n. 17 ; 104, pl. 33, figg. 1-2 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 110-111 ; 407, fig. 429, pl. 94 [Pl. 18, fig. 120] : finalement, le caractère récessif J peut s'appliquer au type I. Comme pour l'exemple que nous venons de voir, le type I<sup>J</sup> et son contraire (J<sup>I</sup>) sont assez similaires, mais c'est la composition du registre figuré qui les différencie. Autant pour le type J<sup>I</sup>, l'inscription est incluse complètement dans le registre figuré (voir n° 157 ci-dessus), autant pour le type I<sup>J</sup> elle garde sa fonction principale qui est de séparer deux éléments et de créer un intervalle, un « no man's land » iconographique entre deux pôles. Dans le cas d'une cornaline mettant face à face Esculape et Hygie, signée **HCIOY**, *Heios*, l'inscription verticale agit comme séparateur des deux personnages affrontés (type I2). La particule J est applicable par le fait que la signature ne traverse pas entièrement le registre de haut en bas, mais débute à partir de la ligne de sol : elle est donc, d'une certaine manière, enclavée dans la partie inférieure de l'intervalle tout en agissant comme élément de transition et de séparation (type I2<sup>J</sup>).

§14. Maintenant que les types dominants et récessifs ont été abordés, il est important de préciser que toutes les combinaisons relativement à la disposition spatiale de l'inscription n'ont pas été traitées (les associations pouvant aller jusqu'à trois types récessifs). C'est pourquoi, en guise de conclusion, il est

<sup>446</sup> Voir GIULIANO 2009a, pp. 86-88, n° 6, fig. 6 : "Per lo scioglimento della sigla, è stato dubitativamente proposto il nome Pyrgotheles (PESCE, p. 56). Tale soluzione potrebbe però ammettersi solo pensando ad un omonimo dell'incisore di Alessandro Magno. L'attribuzione del cammeo al grande Pyrgotheles è infatti esclusa dai caratteri stilistici dell'opera" (p. 88).

<sup>447</sup> Voir TOSO 2007, pp. 207-208, n. 232, fig. 91, pl. XXIV.

<sup>448</sup> Voir PANNUTI 2009, p. 79, n. 24.

<sup>449</sup> Voir MORET 1997, pp. 151-153, n° 231, et PANNUTI 2009, p. 69 ; 74.

<sup>450</sup> Voir *ibid.*, p. 74 : l'*ex-gemmis* •LAV•R•MED• apparaît notamment sur trente-deux gemmes du *Museo Archeologico Nazionale* de Naples (MANN) – vingt-cinq camées et sept intailles. A. Giuliano, lui, en inventorie quarante-deux, adjoignant à celles de Naples différentes autres pierres gravées du British Museum, du Cabinet des Médailles et du *Royal Coin Cabinet* de La Haye (voir GIULIANO 2009a).

nécessaire de statuer de manière exhaustive sur les possibilités de combinaisons par type dominant qu'il est possible de retrouver sur les gemmes :

TYPE DOMINANT	TYPE RÉCESSIF (1 <sup>E</sup> DEGRÉ)	TYPE RÉCESSIF (2 <sup>E</sup> DEGRÉ)	TYPE RÉCESSIF (3 <sup>E</sup> DEGRÉ)	
Type A	Type E	Type G	Type H Type J	
	Type G	-	-	
	Type I	-	-	
	Type I1	-	-	
Type A1	-	-	-	
	Type B1	-	-	
	Type B3	- Type C	- -	
	Type C	-	-	-
		Type E	-	Type J
		Type G	-	Type I2
		Type H	-	-
		Type I	-	-
		Type I2	-	-
	Type E	Type J	-	-
		Type I1	-	-
	Type G	-	-	-
		Type I2	-	Type J
	Type H	-	-	-
	Type I1	Type C	-	-
Type I2	-	-	-	
Type A2	-	-	-	
	Type B2	Type C	-	
	Type C	-	-	-
		Type E	-	Type I
		-	-	Type J
		Type G	-	-
		Type H	-	Type I
		Type I1	-	-
		Type I2	-	-
		Type J	-	-
	Type E	-	-	
	Type G	-	-	
	Type H	-	-	
	Type I2	-	-	-
Type J		-	-	
Type B1	-	-	-	
	Type A	Type G	-	
	Type C	-	-	

TYPE DOMINANT	TYPE RÉCESSIF (1 <sup>E</sup> DEGRÉ)	TYPE RÉCESSIF (2 <sup>E</sup> DEGRÉ)	TYPE RÉCESSIF (3 <sup>E</sup> DEGRÉ)
Type B1 <sup>bis</sup>	Type C <sup>bis</sup>	Type G	-
			Type H
			Type I2
			Type J
		Type H	-
		Type I1	
		Type J	
	Type E	Type G	Type H
	Type G	-	-
		Type H	-
			Type J
		Type J	-
	Type H	-	-
		Type I1	-
Type I1	-	-	
	Type J	-	
Type J	-	-	
Type B2	-	-	-
	Type C	-	-
		Type E	Type G
		Type G	-
			Type H
			Type J
		Type H	-
	Type I2	Type J	
	Type J	-	
	Type E	-	-
		Type H	-
	Type G	-	-
		Type H	Type J
		Type I1	-
Type H	-	-	
Type I	-	-	
Type I1	-	-	
	Type J	-	
Type J	-	-	
Type B3	-	-	-
	Type A1	Type C	-
			Type G
	Type C	-	-
		Type E	-
			Type I
		Type G	-
		Type J	
Type I	-	-	
Type G	-	-	
	Type I1	-	
Type I	-	-	

TYPE DOMINANT	TYPE RÉCESSIF (1 <sup>E</sup> DEGRÉ)	TYPE RÉCESSIF (2 <sup>E</sup> DEGRÉ)	TYPE RÉCESSIF (3 <sup>E</sup> DEGRÉ)
Type B3 <sup>bis</sup>	Type I1	-	-
Type B4	-	-	-
	Type C	-	-
Type B5	-	-	-
	Type C	-	-
Type C	-	-	-
	Type A	Type G	-
	Type B1	-	-
	Type B2	Type G	-
	Type B3	-	-
		Type G	-
	Type E	Type I	-
	Type G	-	-
		Type I	-
		Type J	-
	Type I	-	-
	Type I1	-	-
Type I2	-	-	
	Type J	-	
Type D1	-	-	-
	Type C	-	-
	Type G	-	-
	Type I2	-	-
Type D2	-	-	-
	Type B3	-	-
	Type C	-	-
	Type G	-	-
Type E	Type A	-	-
Type F	-	-	-
	Type A	Type G	-
Type G	-	-	-
	Type A	-	-
		Type B2	-
		Type C	-
	Type B1	-	-
		Type C	-
		-	Type H
		Type I1	-
	Type B2	-	-
		Type C	-
Type I1		-	

TYPE DOMINANT	TYPE RÉCESSIF (1 <sup>E</sup> DEGRÉ)	TYPE RÉCESSIF (2 <sup>E</sup> DEGRÉ)	TYPE RÉCESSIF (3 <sup>E</sup> DEGRÉ)
<i>Type G<sup>bis</sup></i>	Type B3	-	-
		Type I1	-
	Type C	-	-
		Type H	-
	Type D1	Type H	-
	Type E	-	-
Type H		Type J	
Type H	-	-	-
	Type B2	-	-
	Type J	-	-
Type I	-	-	-
Type I1	-	-	-
	Type B1	Type G	Type H
	Type B2	-	-
	Type C	-	-
		Type G	Type J
Type J	-	-	
Type I2	-	-	-
	Type B2	-	-
	Type C	-	-
		Type J	-
	Type G	-	-
		Type H	Type J
Type J	-	-	
Type J	-	-	-
	Type B1	-	-
		Type I1	-
	Type B2	-	-
		Type C	-
		Type G	-
	Type I1	-	-
	Type B3	Type I1	-
		Type I1	-
	Type C	Type I1	-
	Type E	Type I1	-
	Type G	-	-
		Type I2	-
	Type H	-	-
Type I1	-	-	
Type I2	-	-	
<b>19 TYPES</b>	<b>85 OCCURRENCES</b>	<b>74 OCCURRENCES</b>	<b>30 OCCURRENCES</b>
<b>176 COMBINAISONS</b>	<b>48.30%</b>	<b>42.05%</b>	<b>17.05%</b>

### III. 3

Table de répartition des critères récessifs par type dominant et selon leurs degrés (1-3).

§15. Statistiquement, pour les 19 types dominants attestés (A-J), il existe 176 combinaisons (159 de deux à quatre degrés + 17 types dominants de premier degré<sup>451</sup>) – en ne tenant pas compte des types « composites » (20), des types inversés (30) et des types C particuliers (7) dont je n'ai pas encore traité (216 + 17 compositions au total). Les types dominants sont précisés par des types récessifs dans moins de la moitié des cas (48.30%). Deux inscriptions sur cinq (42.05%) possèdent au moins deux types récessifs, statistique qui tombe à exactement une légende sur sept qui est définie par un triple caractère récessif (17.05%).

En conclusion, on peut dire que plus de la moitié des inscriptions sur pierre gravée peut être classée en usant de leur seul caractère dominant (51.70%).

## 1.2. TYPES TANGENTS

§1. Toutefois, cette classification n'est pas sans laisser une part non-négligeable à l'interprétation personnelle : sur un portrait, par exemple, la notion d'inscription « hagiographique » implique que cette dernière crée une sorte de halo, d'auréole autour de la tête. Si la légende court tout autour du buste, elle est clairement de type A (A1 le plus souvent) [Pl. C, fig. 16] ; mais dans la plupart des cas, la légende périphérique débute aux épaules [Pl. 3, fig. 19], voire un peu plus bas selon l'espace à disposition [Pl. 3, fig. 18], mais ne « ferme pas la boucle » dans le registre inférieur. Elles ne sont, en conséquence, pas *stricto sensu* de type A, mais plutôt de type B3 puisqu'en définitive elles tracent un arc-de-cercle qui passe par le registre supérieur. L'élément à considérer dans ces cas dits « tangents » est « la loi des quadrants » : les types B2 et B3, par définition, se placent respectivement dans les quadrants inférieurs et supérieurs de la surface gravée, en-dessous ou au-dessus du motif iconographique. Or les légendes qui franchissent la ligne médiane (théorique) de partage des quadrants supérieurs et inférieurs ne peuvent pas prétendre à être caractérisées par un des quatre types B partiels quel qu'il soit. C'est pourquoi, les légendes hagiographiques sont classées usuellement dans le type dominant A car elles circonscrivent le portrait gravé au-delà du registre médian. Quoi qu'il en soit, la possibilité est toujours envisageable d'appliquer à une inscription « hagiographique » un type récessif B3 pour en préciser la configuration spatiale.

Cette contingence n'est valable que dans le cas où les inscriptions sont d'un seul tenant et compactes, sans que le registre figuré n'interagissent pour séparer certains termes ou marquer par la rupture un changement dans la nature de l'inscription : dans deux cas abordés précédemment (voir n° 65 ci-dessus, traité dans le cadre des types récessifs A1-A2, et n° 142), la partie la plus compacte se situe dans le registre supérieur (appellation) et un verbe (EMI), respectivement l'indice d'un statut social (C | S, *Caii servus*), dans le quadrant latéral. Le type B3, dans les deux cas, est donc défini par le fait que, d'une part, la particule finale n'est pas dans le registre inférieur et, d'autre part, elle est d'une autre nature syntaxique que le terme principal (verbe ou qualificatif). La séparation est donc la résultante moins d'un manque de place à disposition que de la volonté de l'artisan de marquer la séparation entre les termes de la formule.

Cette « loi des quadrants » s'applique également dans le cas où les inscriptions se situent verticalement dans le registre médian (voir n°s 8 et 10 ci-dessus) [Pl. B, fig. 8 ; pl. 2, figg. 12-13 ; pl. 3, fig. 14]. Du fait de leur position sur la surface gravée, elles ne sont pas de types B2-B5 : leur configuration spatiale ne se localise ni dans le registre inférieur (types B2 et B4), ni davantage dans le supérieur (types B3 et B5). C'est donc spécifiquement le sens des lettres qui va définir la classification de la légende : si les caractères sont tournés vers l'intérieur ou l'extérieur ou disposés selon un plan de lecture horizontal, l'inscription sera respectivement de type A2, A1 ou G<sup>A</sup> (voir n°s 21 et 132 ci-dessus) [Pl. B, fig. 10 ; pl. 14, fig. 88].

Toutefois, le caractère ambilisable des lettres peut parfois empêcher de statuer sur le caractère A1 ou A2 de la légende :

---

<sup>451</sup> Les types A simple et E ne sont pas des types dominants uniques ; le type E, notamment, est joint dans sa seule occurrence dominante au type récessif A (voir n° 132 ci-dessus).

162. *Aquileia* 1996, p. 89 ; 91, n° cat. 161 [Pl. 18, fig. 121] : comme nous l'avons déjà entraperçu sur un scarabée grec du début de l'époque classique (premier quart du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C.), et sur lequel une tête barbue est jointe aux deux lettres **E E** (n° 70 ci-dessus) [Pl. C, fig. 14], les lettres sont parfois ambilisibles (autant vers l'intérieur que vers l'extérieur). Il est donc impossible de statuer ni sur le caractère rétrograde de l'inscription bien que le sens de lecture soit du bas vers le haut. Cette particularité se retrouve également sur un jaspe rouge de la fin de la République (I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – début du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) sur lequel est gravé une composition en *grylloi*. Dans le registre latéral, la légende **H C**, se lit de haut en bas mais sans qu'on puisse savoir dans quelle direction sont tournées les lettres<sup>452</sup>.

§2. Cette particularité est également une source de confusion dans la restitution globale d'une légende selon qu'on lise cette dernière sur l'empreinte ou le tampon. Ainsi, sur un jaspe sanguin inventorié à Kassel (voir n° 129 ci-dessus) [pl. 12, fig. 78], l'inscription peut se lire **AIAX** (ou **AIAX**) à l'endroit ou **XAPA** de manière rétrograde, la forme de la lettre « P » étant parfois un écueil dans la lisibilité et la restitution de la légende.

### 1.3. TYPES COMPOSITES ET NATURE COMPOSÉE

§1. Il existe aussi une trentaine de pierres, regroupées en vingt occurrences typologiques différentes, sur lesquelles figurent des inscriptions de nature « composite », pour lesquelles il n'est pas possible d'établir une classification en leur appliquant un unique type dominant. Il faut au minimum deux caractères pour statuer sur leur typologie épigraphique. Déjà trois exemples de ces configurations « composites » ont été abordés : tout d'abord le scarabée étrusque mettant en scène les « Sept contre Thèbes » ainsi que le disque métallique perforé d'*Aurelius Tatianus Fortunatus* (n°s 44 et 91 ci-dessus, traités dans le cadre des types récessifs D1-D2) [Pl. 4, fig. 29 ; pl. 10, fig. 59], puis la célèbre *Gemme Felix* (n° 143 ci-dessus) [Pl. A, fig. 3]. D'autres cas remarquables peuvent par ailleurs être cités :

163. *AGDS* II, pp. 155-156, n° 408, pl. 72 [Pl. 19, fig. 122]. *AGW* II, pp. 138-139, n° 1153, pl. 95 [Pl. 115, figg. 811a-b] : sur la face B d'une cornaline ovale de Berlin est représenté un thème aphrodisiaque (sept phallus entourant un escargot) qui fait de la pierre un porte-bonheur en lien avec la fertilité. Une inscription en deux parties y est inscrite : de type B1 (voire B1<sup>11</sup>) et disposée horizontalement au-dessus en en-dessous de la scène symbolique, **MESSAL | CLAVDI** (rétrograde) ; et entre chacun des sept phallus, les lettres tournées vers l'extérieur (type A1<sup>C</sup>), **I/N/V/I/C/T/A** (rétrograde). La légende se comprend comme une acclamation à Messaline, femme de l'empereur Claude (ce qui aide à confirmer la datation stylistique au deuxième quart du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) : *Messal(ina) Claudi(i) (uxor), Invicta*. La configuration épigraphique ne peut être classée que par deux types dominants différents (type B1 – voire B1<sup>11</sup> – et A1<sup>C</sup>). La face A, elle [Pl. 47, fig. 319], ne porte pas d'inscription mais est intéressante à un autre niveau : elle est ornée du motif iconographique originel de la gemme – une scène champêtre datant du deuxième quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., composition symbolique et augurale – dont la fonction de talisman a motivé l'adjonction du thème aphrodisiaque sur la face B (voir également point 2.3.2.1. ci-dessous, §2). Une autre gemme, dont la composition épigraphique est complexe à déchiffrer, illustre, elle aussi de manière criante, l'ajout tardif d'une inscription en marge d'un registre figuré préexistant (même si le décalage chronologique ne doit pas dépasser un petit quart de siècle dans ce second exemple)<sup>453</sup> – à l'inverse de la cornaline de Berlin, pour lequel l'ajout correspond à l'aménagement de la face B de la gemme par rapport à une face A préexistante, il s'agit ici de l'adjonction, sur une

<sup>452</sup> Voir aussi n° 243 ci-dessous [Pl. 28, fig. 289].

<sup>453</sup> Stylistiquement, le motif iconographique est de la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., tandis que l'inscription, qui se réfère à la cité de *Forum Iulii* (Fréjus, Narbonnaise), ne peut être antérieure (*terminus post quem*) à 49 av. J.-C., date de sa fondation par Jules César. Voir GÉBARA, MORHANGE 2010, p. 13.

même face, d'une légende à un motif iconographique réalisé antérieurement : la pierre fine en question est une seconde cornaline, convexe, datable entre le deuxième et le troisième quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., sur laquelle apparaissent deux coqs, une palme (signe de victoire) ainsi que la légende **M• / ME|TE|LLI•M | F• / POLLIA•FORVM | IVLI**, *M(arci) Metelli M(arci) f(i)lii Pollia (tribu) Forum Iulii(i)* disposée en quatre lignes entre le registre supérieur, médian et l'exergue (type B1<sup>CGH</sup>) – la partie finale **IVLI** circonscrite, elle, à l'intérieur du motif iconographique (type J). L'inscription se rapporte à une appellation complexe mêlant des *duo nomina*, une indice de filiation, ainsi que la mention de l'institution italique de la tribu (*Pollia*<sup>454</sup>) et de l'ethnique du porteur (originaire de *Forum Iulii*, c'est-à-dire Fréjus en Gaule Narbonnaise). Th. Panofka<sup>455</sup> – qui transcrit la légende de manière erronée **M. METELLIA P. IVLI POLLIANORVM** en faisant fi des signes d'interpunctuation [**Pl. 116, fig. 811c**] – voit dans l'utilisation du nom de la tribu un lien étroit avec le registre figuré (racine *pollus* = *pullus*, « jeune coq » – "(...) *the device may have been a rebus, like the cockerels (...)*" selon M. Henig<sup>456</sup>) : il s'agirait en somme d'une appellation sémantiquement liée au registre figuré et qui ferait de la pierre, par voie de conséquence, les « armoiries » de son porteur, *M. Metellus*. Le rendu et la lisibilité de l'inscription sont, eux, tributaires de la composition iconographique sinon en interconnexion étroite avec cette dernière et la « contrainte de cadre » qu'elle implique : de fait, la légende est « composite » (type B1<sup>CGH</sup> et J) et certains aspects de la gravure incitent à penser que, si le registre figuré et l'inscription sont potentiellement contemporains – la forme de la lettre **F** (que Th. Panofka avait restitué respectivement par un **P** et un **N** alors même que, comparativement, le **P** de **POLLIA** possède une haste fermée)<sup>457</sup> –, la technique d'incision de divers autres caractères semble indiquer que l'ensemble de la composition épigraphique est la résultante d'un ajout à posteriori de la confection du motif allégorique : en effet, on peut notamment remarquer la lettre **R** de **FORVM** « coupant » de manière maladroite la ligne de sol dans le quadrant inférieur droit (sur la pierre), ainsi que la voyelle **V** de **IVLI**, au centre de la composition (type J), « mordant » cette même ligne comme le ferait un élément en surimpression. Cette organisation quelque peu anarchique de l'inscription est vraisemblablement la résultante d'une mauvaise anticipation, par l'artisan-graveur, de la longueur de la légende, le terme final, **IVLI**, ayant été placé dans le seul espace libre restant après que la bordure et l'exergue aient été complètement utilisés ("*IVLI allein in der 3. Zeile ist unverständlich, folglich muss man annehmen, dass der Gemmenschneider den Raum zwischen den Hähnen zunächst aussparte und am Schluss, als er mit dem Raum nicht auskam, das letzte Wort an die einzige noch freie Stelle setzte*" selon E. Zwierlein-Diehl).

164. WALTERS 1926, p. 221, n° 2131, pl. XXVI [**Pl. B, fig. 9**]. *AGDS* III, Kassel, p. 221, n° 99, pl. 97 [**Pl. 19, fig. 123**] : sur deux autres pierres – dont un jaspe du *British Museum* à l'effigie des *agitatores Scorpionius* et *Euprepes* (voir n° 16 ci-dessus) –, les inscriptions sont notamment de types A1 et I1. Sur la première, donc, le nom d'*Euprepes* (**EVPR**) est incisé dans le quadrant latéral, les caractères tournés vers l'extérieur (type A1), tandis que celui de *Scorpionius* (**SCOR**) est au-dessus de sa propre représentation, gravée à une échelle plus réduite que celle du vainqueur couronné (dont la taille a visiblement été magnifiée). Il est écrit horizontalement dans le quadrant supérieur droit (sur la pierre) et légèrement inséré vers l'intérieur du motif iconographique (type B3<sup>11</sup>) du fait d'un renforcement de ce dernier. Le nom du dernier aurige représenté à genoux, **CEIA**, se situe, lui, sous la ligne de sol (type H). Une autre gemme, conservée à Kassel, présente un traitement de l'inscription relativement similaire. La première partie de la légende, longeant le bord du registre médian, les lettres tournées vers l'extérieur (type A1), nomme le propriétaire de l'intaille au génitif, **FIDI**

<sup>454</sup> Voir LASSÈRE 2005, I, p. 118, et VALVO 2003, p. 156 ; 159 : "*M. Otacilius M. f. Pollia (...)* tribù di appartenenza di questo, la 'Pollia' (...)"

<sup>455</sup> Voir PANOFKA 1851, p. 509, n° 45, pl. IV/45.

<sup>456</sup> Voir HENIG 1997, p. 48.

<sup>457</sup> Voir AGW II, p. 139.

(rétrograde). Le deuxième terme, **CAD** (rétrograde), est gravé horizontalement au centre de la composition (type I1) : il est circonscrit par la représentation d'un chien traquant un lapin ; ce dernier a trouvé refuge au pied d'une falaise au sommet de laquelle se tient un aigle qui lorgne également sur lui. Une aile du rapace ainsi que la queue du chien achèvent de clore l'espace dans lequel la légende est contenue (type J<sup>1</sup>). Le type I1 est utilisé ici, comme précédemment, à titre récessif. Et non seulement le traitement est « composite », mais également la nature de l'inscription : si **FIDI** se réfère au propriétaire (*Fidius*)<sup>458</sup>, **CAD** reprend vraisemblablement l'abréviation du nom du chien de chasse **CAD(-)** à l'instar d'une sardoine du *British Museum* où est mentionné, sur une composition similaire (avec un cavalier), le nom des deux chiens mis en scène (**XPYCIC** et **AYPA**)<sup>459</sup> [Pl. 130, fig. 901]. La disposition spatiale de la particule **CAD** se retrouve, pour un traitement iconographique identique (chien, aigle, lapin ou lièvre), sur une cornaline du *British Museum* : on y lit **LVERCI** pour *Lupercus* (surnom du propriétaire de la gemme)<sup>460</sup>.

165. STEFANELLI 1990, p. 45, n° 5 = VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pp. 66-67, pl. 113/1-2 ; II, pp. 163-166 [Pl. E, fig. 34]. UBALDELLI 2001, pp. 320-321, n° 275 = HOEY MIDDLETON 1991, p. 95, n° 155, ill. 155 [Pl. 19, fig. 124] : deux exemples supplémentaires font se combiner les types B3 et C. Dans le premier cas, sur une cornaline du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C issu de la collection A.G. Capponi mettant en scène Énée portant son père Anchise et accompagné d'Ascagne son fils, deux inscriptions apparaissent : la première, de part et d'autre de la représentation du héros troyen (type C<sup>1</sup>), **P / A** (rétrograde) – le type J se justifie par le fait que la lettre « P » est circonscrite dans le registre figuré ; et au-dessus de son fil, le long de la bordure du quadrant supérieur droit (sur la pierre), les lettres **F | H** (rétrograde), disposées selon un plan de lecture vertical avec un léger décrochement (type A1<sup>B3G</sup>, voire A1<sup>GI2</sup> – voir n° 153 ci-dessus) par effet de parallélisme pour souligner le fait que les deux initiales se rapportent au personnage situé dans l'axe de lecture (à savoir Ascagne en-dessous – voir n° 348 et point 1.5.4.2. ci-dessous, §3), l'aspiration **H** pour (*H*)*ascanius* découlant d'un subterfuge du graveur pour assurer la lisibilité de la légende (l'initiale **A** reprenant déjà *Aeneas* ou *Anchises*)<sup>461</sup>. Cette particularité « composite » (type C joint à une légende dans le registre supérieur) se retrouve également sur une sardoine exposée aux Musées Capitolins à Rome et issu du trésor de la *Via Alessandrina* : autour d'un buste de patricien romain vue de profil – sans doute Sextus Pompée<sup>462</sup> – court tout d'abord une inscription en deux parties gravées en arc-de-cercle (type B3<sup>C</sup>), **EPI-CRATES**. Corrélativement deux lettres, **Q / Q** sont inscrites de part et d'autre du portrait selon un plan de lecture horizontal (type C). Le tout forme soit les *tria nomina* du possesseur, sans doute un membre de la faction des *Optimates* aux alentours de 40 av. J.-C., soit des *duo nomina* (**Q / Q**), auquel cas **EPICRATES** serait un qualificatif reprenant le buste de Sextus Pompée (voir n° 487 ci-dessous) ou de Pompée lui-même – sachant qu'*Epicrates*, « le Puissant », était le surnom de Pompée *Magnus* (voir Cicéron, *Atticus*, II, 3).
166. REINACH 1895, pp. 143-144, n° II/45, pl. 130 = KAGAN, NEVEROV 2000, p. 111, n° cat. 100/7 [Pl. N, fig. 100]. ZAHN 1972, p. 181, pl. 20/3-5 [Pl. 19, fig. 125]<sup>463</sup> = KAGAN, NEVEROV 2000, p. 152, n° cat. 194/10 [Pl. O, fig. 101] : deux groupes de portraits impériaux sont aussi très intéressants tant au niveau iconographique qu'épigraphique (bien qu'ils soient suspectés d'être des œuvres *rinascimentali*). Dans le premier cas, gravé sur une calcédoine (une

<sup>458</sup> Voir HENIG 1997, p. 49.

<sup>459</sup> Voir WALTERS 1926, p. 220, n° 2117, pl. XXVI (**XPYCIC | [-]**), et MAFFEI 1709, pp. 116-117, pl. 71 (**XPYCIC | AYPA**). *Xpυσίς*, « en or », et *Αὔρα*, forme translittérée en grec de la forme verbale latine *aurare*, « dorer », ou, au sens littéral (grec comme latin) *αὔρα/aura* « qui fend l'air » : surnoms pouvant s'appliquer à merveille aux deux chiens.

<sup>460</sup> Voir WALTERS 1926, p. 243, n° 2417, pl. XXVIII, et PANOFKA 1851, pp. 477-478, n° 1, pl. IV/1.

<sup>461</sup> Ajout d'une aspiration : voir n° 348 ci-dessous, note (HOEY MIDDLETON 1991, p. 95, n° 155, note).

<sup>462</sup> Voir NEVEROV 1976a, pp. 68-69, n° 89, et WEISS 2009, pp. 298-299, n° 3.

<sup>463</sup> Voir également WARMINGTON 1981, p. 167, n. 4.

cornaline selon S. Reinach), sont représentés en *capita opposita* l'empereur Pertinax, son épouse Titiane et son fils *Helvius Pertinax* César (autrefois, au XVIII<sup>ème</sup> siècle, identifiés en tant que Septime Sévère, *Julia Domna* et Caracalla dans les catalogues du Cabinet de Crozat<sup>464</sup> et du Cabinet d'Orléans<sup>465</sup>). Trois groupes d'inscriptions ornent cette gemme : tout d'abord, dans le registre périphérique, derrière les bustes de Pertinax et de Titiane, **ΔΙΚ / ΤΙΤ** (type A1<sup>C</sup>). L'empereur *Helvius Pertinax* est donc décrit comme δίκαιος (le Juste) et sa femme en tant que telle (Τιτιανή ou *Titiana*). Entre eux deux, un vase décoré de deux palmes fait référence, au travers de l'inscription **ΧΡ** qui l'orne (type J), aux Jeux dits Χρυσάνθινα qui se déroulaient à Sardes. Au-dessus et en-dessous de l'objet (type B1), et situées spatialement toujours entre les bustes (type récessif I2), les épithètes **ΚΑΠΕΤΩΛΕΙΝΑ**, Καπετολεινα (*Capitolina*) | **ΕΛΟΥΙΑ**, Ἐλουια (*Helvia*) apparaissent en trois lignes (type B1<sup>G12</sup>) : ces dernières qualifient les *Chrysanthina*, organisés sur le modèle des Jeux Capitolins et à cause de l'honneur d'avoir eu la présence de l'Empereur, de sa femme et de son fils<sup>466</sup>. Cette pierre, datant du règne de l'empereur Pertinax (du 1<sup>er</sup> janvier au 28 mars 193 apr. J.-C.), peut donc être calibrée dans une fourchette chronologique de trois mois. Toutefois, O. Neverov et J. Kagan, reconnaissant que "*certain auteurs considèrent qu'il s'agit d'une gemme antique et qu'elle appartiendrait aux pierres gravées qui ornaient la couronne impériale durant les jeux à Sardes en 193 (...) et qu'elle devait faire partie des cadeaux commémoratifs que recevaient les spectateurs au cours des jeux*", estiment que la confection de l'intaille remonte à la Renaissance italienne (XVI<sup>ème</sup> siècle).

Sur une autre cornaline, Othon, Néron et Poppée sont représentés en buste. En exergue, un serpent est inséré ainsi que les têtes des Dioscures derrière l'occiput d'Othon. Diverses légendes précisent la composition du registre figuré, mais chacune traite son objet comme un tout, et non comme un élément d'un registre plus complexe. C'est pourquoi il n'est pas concevable d'attribuer à la pierre un type épigraphique simple, mais au contraire une classification « composite ». Tout d'abord, le long de la bordure du quadrant supérieur droit (sur le moulage), la légende **ΘΘΩΝΟΣ Κ(ΑΙ)ΣΑΡΟΣ ΣΕΒ(ΑΣΤΟΥ)** (type B3) est le seul ajout épigraphique en relation avec la bordure de la pierre elle-même : il s'agit indubitablement de la légende principale qui accompagne le buste quelque peu magnifié d'Othon. Ensuite, autour de la chevelure de Poppée représentée dans le registre inférieur en *capita opposita* avec Néron, une « didascalie » s'applique à elle également, **ΠΟΠΠΑΙΑ ΣΕΒΑ(ΣΤΗ)** : la configuration de cette dernière rappelle les légendes de type B3 (ou A1) sur les portraits simples, à la différence près qu'ici le buste fait partie d'une composition plus complexe dans laquelle l'inscription pénètre (type I). Ce traitement épigraphique en arc-de-cercle, propre à la figure de Poppée elle-même prise comme un tout, n'est d'ailleurs pas sans rappeler la mention accompagnant le cerf de *Panavidos*, qui est également de type B3<sup>I</sup> (voir n° 155 ci-dessus) [Pl. 17, fig. 113]. Enfin, dans l'intervalle spatial séparant les deux bustes affrontés est incisé le nom de Néron, **ΝΕΡΩΝ**, en deux lignes (type G<sup>2</sup>). Un ultime élément épigraphique, la lettre **A**, est inscrite au-dessus des deux Dioscures, en bordure de la surface gravée, mais selon un plan de lecture horizontal qui pénètre dans l'arrière de la tête d'Othon (type A<sup>1</sup>). Cette lettre peut avoir une triple signification : soit elle reprend les deux Dioscures au travers d'un qualificatif – ἀ(δελφοί), « jumeaux » –, soit elle se réfère au chiffre 1, mention de la première année du règne d'Othon (à partir du 15 janvier 69 apr. J.-C.)<sup>467</sup>, soit – et c'est le plus probable au vu du cas au génitif – elle se réfère au symbole (et à l'attribut) du serpent et, à l'instar du jaspe sanguin à l'effigie de *Pescennius Niger* (n° 35 ci-dessus) [Pl. 4, fig. 23], se rapporte à Esculape et à *Salus* (Hygie) – Ἀ(σκληπιῶ) (ἐπί Ὑγιεία) – au travers d'une

<sup>464</sup> Voir MARIETTE 1741, p. 18, n° 342.

<sup>465</sup> Voir *Catalogue des pierres gravées du Cabinet de feu son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc d'Orléans, Premier Prince du Sang* (catalogue de vente), Barrois (quai des Augustins, n° 19), Paris, 1786, pp. 40-41, n° 427.

<sup>466</sup> Voir ZAHN 1972, pp. 178-179.

<sup>467</sup> Voir *ibid.*, p. 176.

consécration ; la lettre **A** y est également inscrite en marge de la composition. C'est selon cette relecture qu'il faut interpréter le génitif s'appliquant au portrait d'Othon : combiné à la représentation du serpent sacré, et à l'instar de la gemme du Cabinet des Médailles, il renvoie à la personnification de la *Salus Augusti* et à une formule votive, **Α(ΣΚΛΗΠΙΩ) (ΕΠΙ ΥΓΙΕΙΑ) ΟΘΩΝΟΣ Κ(ΑΙΣΑΡΟΣ) ΣΕΒ(ΑΣΤΟΥ)** « À Esculape, pour la sauvegarde / la santé d'Othon César Auguste ». Les bustes en *capita iugata* des Dioscures apparaissent ainsi davantage comme un symbole politique, une personnification de Rome et de l'Empire liée à l'avènement de l'empereur. Les deux cornalines impériales ont conséquemment la même visée : à l'instar des médaillons contorniates, elles servent à commémorer un événement particulier (dans notre cas, l'accession d'Othon à la charge impériale). Mais comme précédemment pour la calcédoine de Pertinax, et bien qu'ils se réfèrent à R. Zahn pour qui les deux pierres, jointes à l'agate rubanée de *Pancharios*<sup>468</sup>, s'inscrivent dans la famille des intailles et camées impériaux ayant fonction de panégyrique (voir n° 265 ci-dessous) [Pl. 33, fig. 219], O. Neverov et J. Kagan attribuent la confection de ce talisman à un atelier d'Europe du nord du XVII<sup>ème</sup> siècle, la gemme ayant été "probablement inspirée par des esquisses d'antiquaires humanistes de l'époque du baroque", les inscriptions devant, elles, "ajouter de nouveaux traits mystiques aux écrits sur la vie de personnalités historiques célèbres".

§2. En parallèle des inscriptions « composites » sur pierre gravée, il est également intéressant de se pencher sur la problématique des anneaux métalliques, notamment les bagues sigillaires chrétiennes du Bas-Empire : sur ces dernières, on peut marginalement voir apparaître une première inscription sur le contour de l'anneau ainsi qu'un second élément épigraphique de nature différente sur le chaton (voir §3 ci-dessous). La bague à contour décagonal de Silchester (IV<sup>ème</sup>-V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) en est un remarquable exemple (voir n° 206 ci-dessous) [Pl. 118, fig. 823]<sup>469</sup> : sur les neuf facettes périphériques – nonobstant la dixième composée d'un chaton quadrangulaire décoré d'une "tête féminine de facture tout à fait celtique"<sup>470</sup> et de l'inscription rétrograde de type A1 **VE|NVS** [Pl. 117, fig. 822] – se lit la formule **SE|NI|CI|A|INE | VI|VA|S II|NDE**, pour *Seniciane vivas i{j}n de(o)*, « *Senicianus* (ou *Senecianus*<sup>471</sup>), puisses-tu vivre en Dieu ! ». Cet artefact est épigraphiquement remarquable car il combine deux inscriptions hétérogènes tant au point de vue idéologique que chronologique. Tout d'abord, selon J.M.C. Toynbee<sup>472</sup> (reprise notamment par P. Corby Finney en 1994<sup>473</sup>), on est en présence d'une formule chrétienne adjointe moins à une « didascalie » (selon l'auteure) qu'à une dédicace païenne à fonction d'ex-voto : cette dernière se retrouve selon la même césure, mais en deux lignes (type G) sur un anneau en or trouvé près de Mayence<sup>474</sup>, **VE|NVS** (bijou à fonction votive portant une dédicace au nominatif). Dans la mouvance sociale et religieuse du V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., il est intéressant de noter que, dans le cas de la bague de *Senecianus*, un "chrétien portait au doigt une représentation de Vénus (...) [non] plus assimilée alors à une divinité païenne mais à la personnification de l'amour chrétien"<sup>475</sup>.

<sup>468</sup> Voir *ibid.*, p. 180.

<sup>469</sup> Voir CORBY FINNEY 1994. Voir également TOYNBEE 1953, pp. 19-21, COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, p. 18, n° 2422.14, et HENIG 2007, p. 186, n° 789.

<sup>470</sup> CULLIN-MINGAUD, DARDAINE 2011, p. 389. Le rendu physionomique du buste est extrêmement proche du type des monnaies de potin celtiques ; de là il est aisé de conjecturer – comme le fait P. Corby Finney – que l'artisan-graveur de la bague de Silchester était également *sculptor monetae*. Voir CORBY FINNEY 1994, pp. 189-192.

<sup>471</sup> Voir OPEL IV, p. 65, « *Senecianus* » ; 66, « *Senicianus* » (*cognomina*). C'est J.M.C. Toynbee qui propose les deux orthographes. Voir TOYNBEE 1953, p. 20 : "*Senicianus or Senecianus (...)*"; d'ailleurs, c'est par le surnom *Senecianus* que M. Cullin-Mingaud et S. Dardaine restitue l'inscription périphérique de la bague. Voir CULLIN-MINGAUD, DARDAINE 2011, p. 389 : "*(...) l'inscription Seniciane vivas in Deo (...)*",

<sup>472</sup> Voir TOYNBEE 1953, pp. 20-21.

<sup>473</sup> Voir CORBY FINNEY 1994, p. 196.

<sup>474</sup> Voir HENKEL 1913, p. 10, n° 70, pl. IV (*CIL* XIII, n° 10024, 25 : ex-voto). Dans le cas de l'anneau de Silchester, J.M.C. Toynbee opte plutôt pour une « didascalie » du portrait féminin incisé – (TOYNBEE 1953, p. 20 : "*(...) a female bust labelled VENVS*".

<sup>475</sup> CULLIN-MINGAUD, DARDAINE 2011, p. 389.

Cette combinaison originale de deux légendes, adjointe à une effigie féminine rappelant en tout point le rendu des types des monnaies de potin celtiques, témoigne d'un *"syncretism of Roman paganism and of Christianity mixed with Celtic paganism in late Roman Britain"*<sup>476</sup>. Toutefois, il est judicieux de convenir que cette association entre une acclamation chrétienne et une dédicace païenne sur une seule et unique bague est la résultante d'un décalage chronologique manifeste dans la confection des deux éléments principaux qui constituent le bijou – l'anneau et le chaton quadrangulaire. Deux anomalies notables de la légende « de nature composée » (voir point 1.3. ci-dessous, §3) incisée sur l'artefact confirment cette assertion – à savoir [1] la présence, respectivement l'absence, de hastes fléchées sur les lettres capitales du contour et du chaton qui trahit le fait que les deux inscriptions distinctes n'ont pas été gravées de la même main ; et [2], l'absence de la finale **O** de la désinence dative de **DEO** impliquant que le **O** terminal « amui » était visible sur un anneau originel, portant la formule d'allégeance à la foi chrétienne de son porteur, et sur l'une des facettes duquel le chaton orné d'une dédicace (ou d'une « didascalie ») païenne a été ajouté par la suite<sup>477</sup>. Dans cette dernière éventualité, P. Corby Finney estime qu'une analyse métallurgique des deux parties potentiellement distinctes composant le bijou aurait permis de soulever l'incertitude d'une telle conjecture. Cette interprétation est d'ailleurs davantage plausible que celle soutenue par R.S.O. Tomlin, lequel suggère que *"[t]he original ring with its pagan inscription has, apparently later, been inscribed with a Christian formula. This is blundered, since the repetition of the I of IN [IIN] has left no room for the O of DEO"*<sup>478</sup>, cela malgré le recours à un *nexus* [**ND**] pour gagner de la place sur la dernière facette (nous y reviendrons – voir nos 378-379 ci-dessous). Il est évident que l'artisan-graveur (vraisemblablement « les artisans-graveurs ») n'était pas à une « coquille » près dans le rendu de l'inscription : outre le redoublement du « I » de **IN** (qui peut s'expliquer lexicalement par la variante orthographique d'un dialecte vernaculaire latinisé – voir *ibidem*), l'absence du « O » terminal de **DEO** et l'hétérogénéité de la terminaison des hastes entre la légende du contour et celle du chaton (hastes fléchées sur la périphérie de l'anneau), on remarque également l'omission de la barre supérieure du **E** de **VE|NVS** qui, elle, résulte manifestement d'une erreur de gravure.

§3. Au-delà de la simple configuration « composite » de l'inscription, cette dernière peut révéler une nature composée quant à sa teneur : le nom du graveur peut ainsi côtoyer celui du propriétaire de la gemme – à l'instar de la *Gemme Felix* (voir n° 143 ci-dessus) –, ou ce dernier se retrouve en lien avec une « didascalie » ou une formule dédicatoire. La disposition épigraphique ou la séparation simple de deux ou plusieurs termes en est quelquefois l'indice, à l'exemple du scarabéoïde de *Mikês* (n° 66 ci-dessus) [**Pl. B, fig. 13**] qui révèle le nom de la personne représentée sur la pierre, **MIKHΣ**, dans la bordure supérieure (type B3), ainsi que l'appellation du graveur, **ΔΕΞΑΜΕΝΟΣ**, dans la bordure médiane et inférieure (type A1). Un autre cas, déjà abordé (voir n° 101 ci-dessus), fait mention d'un complément au registre figuré représentant Héraclès (**H[ERC]LE**) de type A1 sur la bordure et à demi-effacé, ainsi que des *tria nomina* du propriétaire, **Q | Q | ΣΞΝΤΙ** (types B2<sup>C</sup> et J<sup>12</sup>), disséminés dans la partie basse de manière rétrograde entre les jambes du héros et selon un sens de lecture des plus aléatoires rappelant le boustrophédon [**Pl. 11, fig. 65**]. Le premier **Q** est de type B2, avec un plan de lecture parallèle à la bordure, le caractère tourné vers l'intérieur (il y a donc clairement une rupture de la direction des caractères par rapport à la « didascalie ») ; le second **Q** est vertical, entre les jambes (type J<sup>12</sup>), et le dernier terme également englobé dans le registre figuré verticalement (type J<sup>12</sup>) et selon le même plan de lecture que le **Q** précédent (type G), bien que la disposition des caractères soit totalement inversée (sur le moulage, on lit **ITNES**). Il est clair que la « didascalie » est prévue pour être lue directement sur la pierre, tandis que l'indice onomastique est rétrograde et la résultante d'un ajout plus tardif (voir aussi n° 472 : inversion du plan de lecture).

167. RICHTER 1956, pp. 84-85, n° 371, pl. XLVII : une cornaline du *Metropolitan Museum* (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) répond approximativement à cette même contingence spatiale qui commande

<sup>476</sup> CORBY-FINNEY 1994, p. 195.

<sup>477</sup> Voir CORBY FINNEY 1994, p. 178.

<sup>478</sup> Voir COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, p. 18, n° 2422.14, note.

de séparer, entre les registres supérieur et inférieur (à la manière du type B1), les éléments de différentes natures en usant avantageusement de la ligne de sol. La gemme met en scène deux Νεμέσων<sup>479</sup> se faisant face, l'une tenant un instrument de mesure, l'autre le *sistrum* d'Isis. Derrière l'une des divinités, le long de la bordure, le nom du propriétaire court de bas en haut, ΔΙΟΝΥΚΙΟΥ (type A1), tandis qu'en exergue apparaît un ethnique, ΣΜΥΡ (type H). Selon l'auteure, G.M.A. Richter, l'inscription, prise comme un tout, reprend un certain *Dionysios* de Smyrne, propriétaire du sceau (inscriptions rétrogrades). Toutefois, cette interprétation est sujette à caution par le fait que ΣΜΥΡ se rapporte moins au possesseur de la gemme qu'au motif iconographique de cette dernière qui reprend les deux déesses poliades de la cité ionienne ; l'ethnique agit comme une légende qui précise les personnifications de la cité. De plus, la différence de rendu des deux sigmas (Σ de ΣΜΥΡ, respectivement C de ΔΙΟΝΥΚΙΟΥ) induit probablement un décalage chronologique entre l'incision de la « didascalie » sous la ligne de sol et l'apposition du nom du propriétaire dans le registre médian périphérique de la composition iconographique (voir également n° 56 ci-dessus, et n° 400 ci-dessous).

168. HENKEL 1913, p. 138, n° 1503, pl. LVII : une seconde cornaline allie à nouveau les éléments constitutifs d'une légende de type B1 tout en utilisant à bon escient la séparation spatiale entre les deux termes de la formule pour induire une modification de leur teneur respective. La surface gravée porte un motif iconographique dont chacun des éléments participe, par un effet de symétrie, d'une composition très « héraldique » : deux cornes d'abondance flanquent un caducée qui compose l'axe vertical médian du registre figuré central. Au-dessus, deux lettres, F / P sont inscrites de part et d'autre d'un globe terrestre (type B3<sup>C</sup>). Sous la ligne de sol, une seconde inscription est incisée, ΤΙΜΟ (type H). La composition allégorique implique que la pierre a fonction de porte-bonheur. Du fait des attributs représentés, les lettres F / P reprennent certainement moins une appellation en *duo nomina* qu'une formule augurale. À l'instar du prase de Caerleon (voir n° 129 ci-dessus) [Pl. 12, fig. 77], dont le motif allégorique (notamment un globe et une corne d'abondance) était adjoint à la mention d'une vertu, ΧΑΡΑ, « joie », la cornaline portant les lettres F / P doit se référer également à une vertu, à la personnification de cette dernière ou une divinité salutaire dont les symboles du registre figuré seraient les attributs : au vu de la datation de la pierre aux alentours du 1<sup>er</sup> s. apr. J.-C., il doit probablement s'agir de *F(ortuna) P(ublica)* ou *P(rimigenia)*. Quant à ΤΙΜΟ, il n'est pas un nom grec au génitif, car la terminaison archaïque en -Ο n'a plus cours au 1<sup>er</sup> s. apr. J.-C. Il s'agit donc soit d'un nom diacritique grec translittéré en latin, soit d'un *signum* latin (ce que confirme la graphie latine de la légende de type C) : il est soit au datif et souligne le nom de la personne à qui la pierre à vertu augurale a été donnée en cadeau, soit à l'ablatif et impose ΤΙΜΟ (ablatif de *Timus* ou de *Timos*, translittéré du grec Τίμω) comme le dédicant à la Fortune et l'anneau comme un ex-voto – *F(ortunae) P(ublicae) (ab) Timo (datus est)*. Une dernière possibilité est d'attribuer à ΤΙΜΟ la valeur d'une appellation abrégée reprenant le gentilice du propriétaire, *Timo(nius)*<sup>480</sup>. Pourtant, l'ultime acception de cette inscription est d'y voir des *tria nomina* – les deux lettres F / P pouvant être considérées comme le prénom et le gentilice réduits à l'initiale puisque ΤΙΜΟ est attesté en tant que surnom<sup>481</sup> (voir également n°179 ci-dessous)
169. AGWI, p. 152, n° 488, pl. 80 [Pl. 19, fig. 126] : une troisième cornaline, du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne celle-là, présente un traitement épigraphique similaire : dans le dos d'une représentation d'Omphale, portant massue et léonté, apparaît verticalement de bas en haut l'appellation ΣΙΜΟΝ, Σίμων (type A1 rétrograde), que l'auteure estime être le nom du propriétaire de la gemme (bien que le rendu graphique ainsi que la taille des lettres soient plutôt caractéristiques d'une signature de graveur ; comme nous le verrons cependant – voir

<sup>479</sup> Pausanias, *Description de la Grèce*, VII, 5, 1.

<sup>480</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 186.

<sup>481</sup> Voir OPEL IV, p. 122, « Timo ».

n° 480 ci-dessous –, il s’agit vraisemblablement d’un ajout tardif). En exergue (type H) sont gravées les lettres latines **ID**. Du fait de son caractère bilingue (grec-latin), l’interprétation à apporter à cette configuration épigraphique « composite » est triple. Pierre romaine impériale (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) de tradition visiblement hellénistique, elle est vraisemblablement adjointe à l’identité d’un graveur inconnu (**ΣIMON**), que trahit la finesse et l’espacement des lettres, et indique les *duo nomina* ou le *nomen* abrégé du propriétaire, **ID** ou **ID**, en exergue. À moins que la légende principale ne reprenne, comme le pense E. Zwierlein-Diehl, le nom du propriétaire, en grec ; auquel cas, l’inscription sous la ligne de sol résulterait de l’ajout tardif, à posteriori, des initiales d’un second propriétaire, romain celui-là. En dernier lieu, il peut s’agir d’une « didascalie » en lien avec le mythe d’Omphale<sup>482</sup> : (*ex*) *i(ussu) d(ei)* ou simplement *i(ussu) d(ei)*<sup>483</sup>, « sur l’ordre de la divinité », à savoir Apollon dont l’oracle delphique conseille à Héraclès de se mettre au service de la reine de Lydie. La restitution la plus tentante ainsi que la plus logique est également la plus impropre : voir dans la seconde partie de la légende, **ID**, le prolongement du nom **ΣIMON**, à savoir **ΣIMON|ID(HΣ)**. Le caractère mixte des graphies utilisées (**D** latin et **Σ** grec) empêche de tendre à une telle interprétation, tout autant que la singularité de la bordure du registre médian gauche (sur la pierre), vierge, qui aurait pu accueillir la suite du terme initial si ce dernier avait eu besoin d’être prolongé.

170. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 111 ; 407, fig. 431, pl. 94 [**Pl. 19, fig. 127**] : la combinaison du nom du graveur et d’un complément au registre figuré est attesté par ailleurs sur une pâte de verre répertoriée à l’Institut archéologique d’Heidelberg. Datant du milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., elle est signée par *Heios*, **HEIOY** (rétrograde), dont le nom apparaît dans le registre latéral (type A2), derrière la nuque d’un buste représentant *Codros*, dernier roi légendaire d’Athènes. Son identité est confirmée par une inscription, rétrograde également, sur le bandeau qui lui ceint les cheveux : **ΚΩΔΡΟΣ** (mal orthographié, au lieu de **ΚΟΔΡΟΣ**) **ΒΑΣΙΛΕΥΣ** (type J<sup>1</sup> – type I récessif validé par le fait que l’inscription traverse le registre figuré de manière oblique) – L.P.B. Stefanelli, se basant sur l’inventaire Paoletti, restitue l’inscription par **ΚΡΩΔΡΟΣ (...)**<sup>484</sup>.

#### 1.4. TYPES TRANSVERSAUX

Depuis le début de cette Partie II, nous avons déjà croisé à plusieurs reprises ce qu’il est convenu d’appeler les types transversaux : il s’agit d’inscriptions, à l’instar des types B1 et C, qui se répartissent entre les registres supérieur et inférieur, respectivement gauche et droite, selon un axe horizontal, vertical ou oblique. Si dans la plupart des cas où la légende est complexe (terme entier, appellation composée relativement développée, formule) cette contingence est la résultante de la « contrainte de cadre »<sup>485</sup>, les exemples pour lesquels l’inscription est réduite à l’initiale ou à une formule abrégée est davantage la conséquence d’une recherche d’esthétique et d’équilibre de la composition. Ainsi, autant les appellations composées que les termes entiers se retrouvent scindés en deux parties selon le principe de symétrie axiale.

##### 1.4.1. AXE VERTICAL

§1. Le **TYPE B1** est le plus complexe à appréhender lorsqu’il s’agit d’abréviations disposées selon un axe vertical :

171. AGW III, pp. 142-143, n° 2163, pl. 83. WEISS 2007, p. 315, n° 654, pl. 86 [**Pls. 19-20, figg. 128-129**]. VITELLOZZI 2010b, p. 167, n° 152 [**Pl. S, fig. 132**] : ainsi en est-il d’une agate rubanée

<sup>482</sup> Apollodore, *Bibliothèque*, II, 6, 2-3.

<sup>483</sup> Voir MILLER 1998, p. lx (*I.D. iussu Dei*).

<sup>484</sup> Voir STEFANELLI 2013, p. 143, n° 260, pl. « Tomo VI, cassetto 6 », ill. 260.

<sup>485</sup> Voir BRUNEAU, BALUT 1997, pp. 105-106 (proposition 85).

datant des deux premiers siècles de notre ère et figurant une palme, et dont l'inscription en trois initiales, **L T | N** (rétrograde), se présente en deux registres horizontaux (type B1) alors qu'une gravure en une seule ligne aurait convenu tout autant compte tenu de la surface vierge à disposition. Cette succession de lettres hétérogènes implique nécessairement des *tria nomina*. L'agencement spatial et la recherche de symétrie sont les mêmes sur une cornaline du Vatican ainsi que sur un sceau délien que nous avons déjà abordés (voir n° 133 ci-dessus, avec respectivement l'inscription **I | X et Θ | H**) [Pl. 14, fig. 89] à ceci près que, dans le second exemple, la surface de gravure en amande impose une telle disposition épigraphique. Mais l'aspect intéressant, dans ces deux derniers cas, réside dans le fait que les légendes reprennent vraisemblablement le début d'un terme entier –  $\iota\chi(\theta\acute{\upsilon}\varsigma)$  et  $\Theta\eta(-)$ . Cet usage d'utiliser le type B1 pour répartir le début d'un mot de part et d'autre d'un axe horizontal formé par le motif iconographique est attesté à partir du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., notamment sur un scarabéoïde figurant un griffon et orné de la légende **NI|ΣΤ** (voir n° 68 ci-dessus) [Pl. 20, fig. 135], bien cette dernière soit suspectée d'être un ajout plus tardif (mais toutefois antique)<sup>486</sup>. Cette tradition de séparer un mot en deux parties distinctes entre les registres supérieur et inférieur se retrouve, sans confusion possible sur la nature de l'inscription, sur une sardoine du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. issue de la collection Guardabassi à Pérouse : de part et d'autre d'un hippocampe se déchiffre l'appellation **ER|OS** (rétrograde – type B1<sup>11</sup>). La même logique préside vraisemblablement à un onyx du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., et issu de la collection Dressel : il est incisé de la légende **HI|MA** qui se rapporte donc soit au début d'une appellation, soit à des *duo nomina*. Toutefois, à la différence de la gemme Guardabassi, la seconde hypothèse paraît la plus plausible car la gemme est d'une iconographie et d'une composition similaires à l'agate rubanée de Vienne (palme horizontale et type épigraphique B1) qui, elle, reprend des *tria nomina*. Les deux pierres ont fonction de porte-bonheur et se rapproche de la tradition des *strenae* en ambre<sup>487</sup>.

#### 1.4.2. AXE HORIZONTAL

§1. Ce doute s'évapore dès que l'inscription prend une configuration transversale de TYPE C. Les lettres étant sur le même plan de lecture (horizontal ou oblique), le registre figuré ne fait office que d'axe de symétrie. À l'instar du type C<sup>G</sup> (voir n° 146 ci-dessus) [Pl. D, figg. 27-28 ; pl. 16, fig. 102], les termes entiers ou abrégés traversent, en une ligne cette fois, le motif iconographique. Certains exemples de type C à fonction de « didascalie » ont déjà été croisés, autant sous forme de termes entiers que d'abréviations. On peut citer le buste de *Matidia* muni de la légende **PIE/TAS** (n° 20 ci-dessus) [Pl. 3, fig. 16], la légende **A / V** pour *au(gur)* ou *va(le)* de part et d'autre d'une composition d'instruments sacerdotaux (voir n° 156 ci-dessus) [Pl. 123, fig. 858] ou encore le sceau de la cité d'Éphèse trouvé à Délos – et l'anneau en or du *Paul J. Getty Museum* – dont les initiales **E / Φ** flanque respectivement une effigie de l'Artémis poliade et le type monétaire de l'abeille (voir n° 13 ci-dessus) [Pl. 29, fig. 194 ; 88, figg. 600-600<sup>bis</sup>]. Toutefois, il existe maints autres exemples, soit en rapport avec une « didascalie », soit sans lien apparent avec le registre figuré et qui se rapportent au propriétaire de la gemme :

172. WEISS 2007, p. 317, n° 663, pl. 87. AGDS III, Braunschweig, p. 19, n° 35, pl. 5 [Pl. 20, fig. 130] : ainsi, sur une pâte de verre de la collection Dressel représentant une divinité – sans doute égyptienne – avec les attributs du caducée et de la palme, une inscription court-elle transversalement, **PR/I**. Elle reprend vraisemblablement le début d'un *signum* romain (*Primus, Primulus, etc.*), au même titre qu'on peut trouver des noms diacritiques en grec (**ΘA/M** sur un moulage de T. Cades représentant un *Bonus Eventus*)<sup>488</sup>. Toutefois, ce type de légende, dont la configuration des caractères se répartit en facteur de deux pour un (deux lettres initiales, puis une troisième transversalement), est aussi susceptible de se référer à

<sup>486</sup> Voir WEISS 2007, p. 120, n° 12, note.

<sup>487</sup> Voir *Aquileia* 1992, p. 50, n° cat. 79-80.

<sup>488</sup> CADES 1836, cl. 17, II, pl. G/58.

une formule augurale, surtout si le matériau utilisé pour la confection de la pierre est du jaspe (rouge notamment) et que le motif iconographique est une personnification (comme *Fortuna* ou *Bonus Eventus*) ou une divinité dont la fonction tutélaire suggère une vertu. Sur un jaspe rouge de l'*Herzog-Anton-Ulrich-Museum* de Braunschweig (fin I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. – début II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) est figuré le dieu Mars *Gradivus*, portant lance et *tropaion*. Horizontalement en type C<sup>1</sup>, l'inscription **FO/R** reprend soit une appellation sémantiquement affiliée à la Fortune (*Fortunatus* par exemple), soit la Fortune elle-même au-travers d'une sorte d'invocation par le truchement de l'effigie martiale, dieu belliqueux mais incitant au courage et à la témérité (donc à la réussite).

173. MAFFEI 1707-1709, IV, pp. 72-73, pl. XLVIII. FURTWÄNGLER 1896, p. 311, n° 8481, pl. 60 [Pl. 20, fig. 131] : il existe cependant des inscriptions de même nature, mais dont les lettres sont configurées en facteur un pour deux (le groupe des deux lettres compose la partie finale de la légende, dans le registre médian droit). Tel est le cas d'un onyx illustré par A. Maffei, portant la légende **P/AP**, et d'une pierre publiée par A. Furtwängler en 1896 (**C/AI**, de type C<sup>1</sup>) : les deux registres figurés font référence à un jeune éphèbe armé d'un glaive qu'il tient par le fourreau (le premier est nu, tandis que le second porte un manteau et est flanqué de son casque et de son bouclier, les deux posés à même le sol). La tentation est donc forte d'interpréter ces appellations autant comme des termes simples (*Papius* et *Caius*, pour ne reprendre que des gentilices) que comme des *duo nomina* (*P. Appius* et *C. Aianius* par exemple), le prénom étant usuellement réduit à l'initiale en épigraphie latine et le registre figuré faisant office de signe séparatif, d'interponctuation (voir point 2.3.4.3. ci-dessous, §3, n°s 462-465).

§2. Notons que cette tradition des légendes transversales horizontales se retrouve encore à la Renaissance, notamment sur le sceau en bronze doré du *Collegio Romano delle Arti e dei Dottori in Medicina* (XV<sup>ème</sup> siècle), héritier de l'*Ordo Medicorum Urbis* de l'époque médiévale, conservé au sein de la collection Corvisieri<sup>489</sup> : l'ethnique se retrouve de part et d'autre d'une représentation féminine tenant une livre dans chaque main, **VR/BS** [Pl. Z, fig. 181].

#### 1.4.3. AXE OBLIQUE

§1. Les types transversaux englobent également les configurations obliques ou en diagonale comme certains TYPES A<sup>G</sup>/B3<sup>G</sup>, quelques exemples de TYPE C<sup>1</sup> (voir n° 156 ci-dessus) [Pl. 18, figg. 114-115] ainsi que les TYPES B1 dits « bipartites » sur lesquels je vais revenir dès à présent.

174. HENIG 2007, p. 164, n° 586, pl. XVIII. AGW III, p. 303, n° 2744, pl. 221 : les légendes de type B3<sup>G</sup> ou A<sup>G</sup> se présentent parfois selon une configuration oblique. À l'image du jaspe au sanglier portant l'inscription **HM / C | S** (voir n° 142 ci-dessus) [Pl. 15, fig. 96], le registre figuré impose un agencement de la légende sur la bordure latérale, entre le quadrant supérieur et le registre médian latéral (une sorte de type B3 excentré). Cette configuration est autant la résultante de la « contrainte de cadre » que due à la volonté du graveur (ou du propriétaire) de souligner la fonction particulière de l'inscription. Un autre exemple permet de mieux cerner le caractère spécifique de cette dernière : sur un nicolo du *Corinium Museum* de Cirencester est figuré un cheval, la patte avant levée, et une inscription **AM | L | S** (type B3<sup>G</sup>). Le traitement de la composition iconographique (un animal vers la droite – sur le moulage) ainsi que la configuration épigraphique sont en tout point identiques au jaspe du *Kunsthistorisches Museum* (**HM / C | S**). La probabilité que **AM | L | S** reprenne le nom du cheval de course (sa position est, comme nous le verrons au n° 175 ci-dessous, caractéristique des chevaux vainqueurs) sous la forme d'une contraction – *Am(icu)l(us)* – comme le pense M. Henig, est conséquemment peu probable. Les deux parallèles induisent une parenté dans la teneur de l'inscription. Les motifs iconographiques faisant respectivement référence à la

<sup>489</sup> BALBI DE CARO, BENOCCI 1998, pp. 96-97, n° 99 ; 211, fig. 99 [pl. coul.].

chasse et au domaine agonistique (course montée ou attelée), les légendes reprennent vraisemblablement des appellations d’esclaves – respectivement Ημ(–) *C(ai) s(ervus)* et Αμ(–) *L(uci) s(ervus)* – qui avaient choisis typiquement, avec la chasse et le sport, la représentation de leur profession ou d’une activité exercée pendant les loisirs.

175. CADES 1836, cl. 48, IV, pl. O/22 = FURTWÄNGLER 1896, p. 305, n° 8309, pl. 60. *AGDS* I, 3, p. 25, n° 2246, pl. 197 [Pl. 20, figg. 132-133] : si auparavant, la disposition spatiale est de type dominant B3 – car l’inscription est circonscrite sur les deux quadrants supérieurs –, les types dits « bipartites » reprennent la configuration de type B1 tout en gardant ce caractère excentré impliquant une légende double en diagonale. La majorité des attestations « bipartites » est en rapport avec les scènes agonistiques impliquant des chevaux, soit seuls, soit intégrés dans un attelage (voir Partie III, tabl. 2.6.1., n° 1)<sup>490</sup>. Dans les deux premiers cas, un moulage de T. Cades et une sardoine conservée à Munich, le motif iconographique reprend le thème du cheval vainqueur, la patte avant levée : sa fonction d’animal de course est validée par les attributs qui l’accompagnent. Dans le premier cas, il s’agit de deux ferrades en forme de palme et de couronne de laurier sur les flancs de l’équidé (marques apposées par le propriétaire pour porter chance pendant le concours), et dans le second, d’une palme dressée dans le registre médian latéral. L’intérêt ici est avant tout la disposition des légendes « bipartites » selon un axe oblique qu’impose la configuration du registre figuré. Dans un cas, **CRETV-4 | REVOC·VEN** (rétrograde), *Cretus, revoc(atus factionis) Ven(etae)*, « *Cretus*, (cheval de la faction) bleue (ayant gagné) par *revocatio* »<sup>491</sup>, pour lequel le premier terme, **CRETV-4**, est placé au-dessus de l’arête dorsale de l’animal, dans le quadrant supérieur droit (sur la pierre), et le reste dans le registre inférieur et latéral gauche par rapport à la ligne de sol (type B1<sup>H</sup>) – voir également point 1.5.4.3. ci-dessous, §4 (ressaut, asymétrie). L’axe général est clairement oblique. Tout comme dans l’autre cas<sup>492</sup>, où le nom du cheval est à nouveau incisé au-dessus de lui, en deux lignes (type B3<sup>G</sup>), **ΑΙΘΑ|ΛΗC**<sup>493</sup>, et un monogramme reprenant le sigle du *dominus factionis* gravé transversalement sous la patte levée de l’animal (type général B1<sup>GI</sup>). Un dernier exemple, dont la configuration épigraphique « composite » est éminemment complexe, ne déroge pas à la règle : il met en scène un quadriges autour duquel sont gravées deux inscriptions distinctes, disposées l’une par rapport à l’autre de part et d’autre du registre figuré selon un axe oblique [Pl. B, fig. 11]. Elles reprennent respectivement le nom de l’*agitor* (cocher), **N-ΙΚΑ | ΔΙΟ|ΚΛ|Η|C** (type B3<sup>AG</sup>), et celui de son cheval **ΘΙΝΠΟ|ΠΕΙΑΝΘ** (type B2<sup>GH</sup> – voir n° 33 ci-dessus) – notons au passage que la disposition de la première partie de la légende (**N-ΙΚΑ | ΔΙΟ|ΚΛ|Η|C**) se retrouve sur une sardoine la *Staatliche Münzsammlung* de Munich (vers 200 apr. J.-C.)<sup>494</sup> figurant un portrait masculin joint, dans le registre inférieur cette fois (type B2<sup>AG</sup>), à l’inscription **ΘΕΟ|ΔΟ|C-ΙC**, Θεοδόσις (nom masculin commun dans l’épigraphie chrétienne<sup>495</sup> – il signifie littéralement « don de Dieu ») [Pl. 113, fig. 792].

Toutefois, cette disposition transversale n’est pas un caractère spécifique aux thèmes agonistiques. La « contrainte de cadre » imposée par un registre figuré donné (un perroquet

<sup>490</sup> Voir AUBRY 2011a, p. 655, n. 87 ; 662, n. 115 ; 667-668.

<sup>491</sup> Voir *ibid.*, pp. 660-661, n. 106-109.

<sup>492</sup> Voir *ibid.*, pp. 656-657, fig. 4.

<sup>493</sup> Voir *ibid.*, p. 657, n. 95 : on retrouve la même disposition iconographique (représentation d’un cheval avec ferrade du *dominus factionis* et légende dans le registre supérieur) sur différents panneaux d’un pavement de Bizerte (Sidi Abdallah) exposé au musée du Bardo à Tunis. Voir également DARDER LISSÓN 1996, pp. 57-58, « Alcides » ; 296, doc. 16 ; pl. IV, figg. 1-2 ; X : nom du cheval en deux lignes et ferrade sur la croupe. Conséquemment, même si onomastiquement il n’est pas attesté dans les recueils en tant qu’appellation d’animal (voir LGPN II, p. 14 ; III, A, p. 18, « Αἰθάλης »), la mention **ΑΙΘΑ|ΛΗC** reprend à n’en pas douter le nom du coursier représenté.

<sup>494</sup> *AGDS* I, 3, p. 105, n° 2799, pl. 264.

<sup>495</sup> Voir <http://iospe.kcl.ac.uk/5.274.html>. Voir également SOLIN 2003, p. 74 (Θεοδόσις = Θεοδόσιος = Theodosius), et LGPN IV, p. 163 ; V, A, p. 212 ; V, B, p. 193.

dans le cas d'une sardonix de Vienne datant du milieu du 1<sup>er</sup> s. av. J.-C.) peut forcer une appellation en *tria nomina* (C E | C) à adopter une configuration « bipartite » (type B1<sup>G</sup>) [Pl. 20, fig. 134]<sup>496</sup>.

## 1.5. TYPES MARGINAUX

En lien étroit avec la place prise par l'inscription par rapport au registre figuré, il existe par ailleurs trois types marginaux, pour lesquels le registre figuré prend une dimension particulière en concomitance avec la « contrainte de cadre », ainsi que divers exemples extrêmement rares qu'il convient de traiter dans la perspective d'une véritable fonction « héraldique » des motifs gravés.

### 1.5.1. TYPES « ENTRE LES PATTES »

§1. En connexion directe avec les types transversaux, on peut citer une configuration de type B1<sup>J</sup> que l'on retrouve presque exclusivement avec des représentations d'animaux et qui induit qu'une des lettres (ou une partie de l'inscription) soit circonscrite entre les pattes de l'animal avec (type J) ou sans (type I) la présence d'une ligne de sol. Cette disposition épigraphique a déjà été rencontrée au travers des exemples d'un scarabéoïde grec classique portant l'inscription de type B1<sup>J</sup> ΠΟΤΑ|ΝΕΑ, d'un jaspe jaune de Gaule romaine précisant les *tria nomina* du possesseur (type J<sup>B1</sup>), L S | M (voir n° 159 ci-dessus) [Pl. 7, fig. 41 ; pl. 18, fig. 118] et d'un autre scarabéoïde indiquant l'appellation ΝΙ|ΣΤ, de type B1<sup>I1</sup> (voir n° 68 et 171 ci-dessus) [Pl. 20, fig. 135].

176. DEONNA 1925, p. 98, n° 88, pl. 18 : un premier parallèle reprend presque en tout point le jaspe jaune figurant un lion et mentionnant des *tria nomina*. Il s'agit également d'un jaspe, rouge cette fois, qui reprend le motif du lion comme allégorie du courage, et dont l'inscription Ρ Π | Ο se rapporte à des *tria nomina* transcrits en caractères grecs. Les lettres initiales se plaçant au-dessus du dos du fauve, et le Ο final étant circonscrit par les pattes, le type épigraphique est B1<sup>I</sup>.

177. HENIG 1975, p. 53, n° 212, pl. 13 = TOYNBEE 1948, p. 36, pl. X, fig. 28 = IMHOOF-BLUMER, KELLER 1889, p. 121, n° 49, pl. XIX. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 186-187, n° 477, pl. 84 [Pl. 21, fig. 136] : à la différence du cheval joint à l'inscription ΠΟΤΑ|ΝΕΑ, qui reprend le nom de la propriétaire, on trouve sur un nicolo de la collection Lewis la représentation d'un sanglier accompagné de la mention CER|TVS (type B1<sup>I1</sup>), également au nominatif. Or, J.M.C. Toynbee<sup>497</sup> estime que lorsque sur une gemme un nom apparaît au nominatif en association avec un registre figuré auquel il ne peut visiblement pas se référer, alors il s'agit sans doute du nom du possesseur de la gemme. Cependant, pour CER|TVS (littéralement, « sûr, ferme, décidé, déterminé »), le nom sous forme de qualificatif pourrait se référer à l'animal ou à une vertu, inhérente au sanglier, que le porteur de la gemme se prévaut de posséder<sup>498</sup>. En effet, le type « entre les pattes » ne fait pas toujours strictement référence au nom du propriétaire ou à une « didascalie » sous la forme d'une formule ou d'un qualificatif. Sur une pâte de verre de Würzburg, la représentation d'un cavalier – sans doute un *desultor* – est jointe à une inscription rétrograde de type B1<sup>I1</sup> – à l'instar de l'appellation ΝΙ|ΣΤ – mais sous la forme d'une acclamation : R-OTHE | VA, *Rothe va(le)*, « Vive Rothus ! »<sup>499</sup>. Certes, la légende est une « didascalie », mais la forme acclamative est inédite.

178. CADES, 1836, cl. 14, II, pl. B/176 [Pl. 27, fig. 180]. BOARDMAN 1970, p. 208 ; 294, n° 617, ill. 617 [Pl. 21, fig. 137] : toutefois, la propension à insérer une lettre entre les pattes d'une représentation animale n'est pas l'apanage exclusif des inscriptions composées de type B1.

<sup>496</sup> AGW III, p. 303, n° 2744, pl. 221.

<sup>497</sup> TOYNBEE 1948, p. 36.

<sup>498</sup> Voir HENIG 1997, p. 46.

<sup>499</sup> Voir BIVILLE 1996, p. 314 : c'est ainsi que l'auteure restitue l'acclamation *vale*.

Pour certaines occurrences – comme l’a déjà exemplifié la légende **XAIPE** entre les pattes d’une chimère (n<sup>os</sup> 63 et 154 ci-dessus) [Pl. 7, fig. 38] –, l’inscription se situe exclusivement dans le registre inférieur (type B2<sup>11</sup> ou B2<sup>1</sup> selon la présence ou non d’une ligne de sol). Conséquemment, dans la plupart des cas, la formule est courte, abrégée ou, le plus souvent, réduite à l’initiale. Tel est le cas d’un scarabéoïde grec classique du milieu du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., figurant un griffon et sous les pattes antérieures duquel est apposé un **Σ**. Il s’agit sans doute moins de l’initiale du propriétaire que d’un sigle d’appartenance ou d’« armoiries » à la manière des gemmes archaïques (notamment le groupe des *Cyprus Lions* ou les marques de tradition achéménide sur les pierres grecques de Lydie) sur l’une desquelles la marque apparaît également sous les pattes [Pl. 21, fig. 138]<sup>500</sup>. Le traitement de la légende est similaire sur un moulage de T. Cades mettant en scène Éros retenant l’attelage d’un bige : entre les pattes postérieures des chevaux, le corps de la divinité et la ligne de sol (type J<sup>B2</sup>), est placée la lettre **I**.

§2. Dans quelques très rares cas, le type « entre les pattes » ne s’applique pas à la configuration de type B1 usuelle, mais à un type périphérique (A1 ou A2) :

179. BOARDMAN, WAGNER 2003, p. 66, n° 486, pl. 67 [Pl. 104, fig. 720] : en atteste une mention quelque peu sibylline autour d’une représentation de chèvre sur une cornaline du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. conservée au Fonds Beazley à Oxford (type A1<sup>CE1</sup>). L’appellation, restituée en *duo nomina* **C•ANTIMO** par J. Boardman et C. Wagner (en lien potentiel avec une forme translittérée du grec Ἀνθίμοος<sup>501</sup>), se lit davantage **C•A/NT•T/IM/O** (*sic*) et, de fait, reprend les *tria nomina* *C. Ant(ius /-istius /-onius) Timo*<sup>502</sup> (voire la forme contracte des surnoms *Timocles, Timocrates* ou *Timotheus* étant donné que le gentilice est aussi abrégé)<sup>503</sup>. Spatialement, la forme composée est disséminée tout autour du registre figuré selon un ordonnancement quelque peu aléatoire, les lettres des registres supérieur et inférieur formant un type A1<sup>C1</sup> (particule **MI** entre les pattes, caractères tournés vers le bas), les éléments typographiques latéraux (*nexus* **NT•** et finale **O**) parallèles à la ligne de sol engendrant une discontinuité du plan de lecture (type récessif E) agissant, entre la terminaison **NT•** de *Ant(...)* et l’initiale **T** de *Timo(...)*, comme une césure distinguant le gentilice du surnom. Un second cas, davantage lisible, exemplifie davantage le lien unissant la configuration « entre les pattes » avec un agencement périphérique de l’inscription : en effet, sur une sardonix du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne datant du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., la représentation d’un griffon la patte posée sur la roue, attribut de Némésis, est adjointe à l’appellation **M-A-PIO-N** (type A2<sup>C1</sup>) [Pl. 65, fig. 442] (voir n° 416 ci-dessous)<sup>504</sup>. Cette configuration singulière découle principalement du fait que la place sous la ligne de sol ne permet pas d’y insérer une lettre, cela à la différence, par exemple, du jaspe rouge de Hanovre figurant une scène de lion attaquant un cerf et en exergue de laquelle apparaît la lettre **L** (l’une des composantes de l’inscription rétrograde **V / N / L** – voir n° 148 ci-dessus [Pl. 16, fig. 104]).

### 1.5.2. TYPES « EN BARRES »

§1. Les légendes « entre les pattes » se retrouvent également en corrélation avec d’autres types épigraphiques, en particulier les types A2/B2 pour lesquels une inscription d’un seul terme peut être disséminée sous l’animal :

180. CADES 1834, Centuria IV, p. 125, n° 43 [pl. 21, fig. 140]. HENIG, MCGREGOR 2004, pp. 79-80, n° cat. 7.29, ill. 7.29 [Pl. 120, fig. 835] : à l’instar du sceau de *Bryésis* (n° 69 ci-dessus) [Pl. 21, fig.

<sup>500</sup> Voir BOARDMAN 1970, pp. 152-153, fig. 193 ; 180, n° 292, ill. 292 ; 185-186, n° 390, ill. 390.

<sup>501</sup> Voir LGPN II, p. 32 ; III, A, p. 41.

<sup>502</sup> Voir OPEL IV, p. 122, « Timo ». Voir également n° 168 ci-dessus (F / P | TIMO).

<sup>503</sup> Voir *ibidem*.

<sup>504</sup> Voir AGW III, pp. 79-80, n° 1758, pl. 26.

**139]** dont la seconde partie de l'appellation (rétrograde) est insérée sous les pattes d'un bélier (type B2<sup>Cl</sup> comme il n'y a pas de ligne de sol), la légende **I/V/CV-NDI** procède du même principe, à la différence près que les lettres initiales **I/V/CV** sont véritablement disséminées entre les pattes et la tête d'une mule montée par un silène (**I/V** cloisonné en type J avec la ligne de sol, **CV** de type B2<sup>Cl</sup>). L'inscription est corrélativement de type B2<sup>Cl</sup> (voire A2<sup>Cl</sup> étant donné que la particule **-NDI** passe au-dessus de la ligne de démarcation médiane de la composition). On retrouve le même agencement épigraphique sur un jaspe noir de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) sur lequel est figuré la représentation d'un cavalier casqué tenant une lance et un long bouclier de type celtique : entre les pattes, la queue du cheval et la base de la *hasta* se trouve disséminées quatre lettres, **B/A/C/I**, formant probablement le début d'un terme grec (βασιλεύς comme l'avancent M. Henig et H. McGregor) ou d'une appellation latine (*cognomen Bacinus*)<sup>505</sup>.

§2. Cet agencement spécifique de la légende préside à un nouveau type épigraphique particulier : celui dit « en barres », qui ne nécessite pas que le motif iconographique soit un animal :

181. BOARDMAN 1970, p. 198 ; 289, n° 492, ill. 492 [**Pl. 7, fig. 42**]. STEFANELLI 1990, p. 50, n° 17 [**Pl. F, fig. 36**] : la disposition de l'inscription est entièrement tributaire d'un registre figuré qui induit une « contrainte de cadre ». L'agencement des éléments iconographiques est vertical et a pour conséquence un cloisonnement de l'espace dans le registre supérieur ou inférieur (à l'instar des pattes de l'animal pour le type vu précédemment). Cela impose donc un arrangement des éléments épigraphiques à l'horizontale (types B1-B3 et C). À titre d'exemplification, l'appellation **Π/Ω/Λ/[O]** – ou **Γ/Ω/Λ/[O]** selon A. Furtwängler<sup>506</sup> –, telle qu'elle apparaît sur un scarabéoïde grec d'époque classique (voir n° 68 ci-dessus), est disséminée entre trois axes verticaux (trois « barres ») formés par les pattes de deux hérons et la tige d'une plante de silphium (type C<sup>11j</sup>) – la même configuration épigraphique se retrouvant sur un moulage de T. Cades<sup>507</sup> figurant Hector (**H/KT/ΩP**) [**Pl. 124, fig. 864**] (voir Partie III, tabl. 2.3., n° 2). Le nom du propriétaire d'une cornaline (plutôt un jaspe) du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., issu du trésor de la *Via Alessandrina* à Rome, présente une disposition transversale similaire, mais de type B1<sup>Cl1j</sup>. Au-dessus et entre les pieds d'une petite table sur laquelle se tapit une souris, on lit **S/A/R/T|VC**, selon l'auteure ; pour ma part, j'y vois davantage **S/A/R/I|VC** ou, mieux, l'abréviation potentielle d'un gentilice plus développé, comme *Sariucus* ou *Sartucus* (non-attestés). En effet, étant donné que les lettres initiale (**S**) et finale (**C**) ne peuvent être en même temps un « S », elles sont le signe soit d'une appellation plus longue, soit d'une erreur de gravure de l'artisan, sans doute d'origine grecque, ayant mal translittéré les caractères grecs en latin, raison pour laquelle il n'a pas adopté la même forme pour le « S » initial (σ) et le « S » final (ς). Le gentilice *Sarius* est toutefois attesté<sup>508</sup>. Nous y reviendrons (voir point 2.3.3.4. ci-dessous).

### 1.5.3. TYPES « EN ÉTOILE »

§1. Dans le prolongement de la même logique qui impose que l'inscription soit segmentée par rapport au registre figuré, un dernier type marginal peut être défini : il s'applique aux inscriptions périphériques de type A1-A2 et, conséquemment, est dit « en étoile ». Les pierres à facettes (voir nos 7 et 58 ci-dessus) pourraient être cataloguées dans cette catégorie, à cela près que ce n'est pas le registre figuré mais bien la forme de la pierre elle-même qui disjoint l'inscription. Sur les intailles, la cornaline de Berlin consacrée à Messaline (voir n° 163 ci-dessus) [**Pl. 19, fig. 122**] en est un premier exemple, bien que paradoxalement le choix du type de l'inscription centrale, **I/N/V/I/C/T/A** (type A1),

<sup>505</sup> Voir OPEL I, p. 107, « Bacinus ».

<sup>506</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 276, n° 39, pl. LXI.

<sup>507</sup> Voir CADES 1836, cl. 29, III, pl. E/104.

<sup>508</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 162, et OPEL IV, p. 49, « Sarius ».

soit manifestement issu de la volonté même du graveur d'appliquer cette configuration au thème allégorique de la pierre.

182. ZAZOFF 1968, p. 95, n° 182, pl. 36 [Pl. 21, fig. 141] : le précurseur de ce style « en étoile » est indubitablement un scarabée étrusque du milieu du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. mettant en scène le mythe d'Ixion. Rien ne se prête mieux à un compartimentage de la légende périphérique que le symbole de la roue en feu sur laquelle le Lapithe est enchaîné. La « didascalie » qui se réfère à lui, **I/X/H/V/N**, *Ichsiun*, est de type A<sup>CE</sup>, car le plan de lecture de certaines lettres est aléatoire – notamment le **N** final. Mais c'est toujours le même principe qui préside à la séparation des caractères de la légende. Cette disposition spatiale est vraisemblablement la résultante de la technique de gravure spécifique de l'inscription, à dessein de l'artisan, sur la table de travail ("*L'iscrizione è stata probabilmente realizzata ruotando la gemma (...) sul banco da lavoro*")<sup>509</sup>.
183. RICHTER 1971, p. 74, n° 352, ill. 352 [Pl. 22, fig. 142] = BABELON 1899, pp. 57-58, n° 160, pl. IX. FURTWÄNGLER 1896, p. 85, n° 1437, pl. 16 = PANOFKA 1851, p. 391, n° 4, pl. I/IV [Pl. 133, fig. 931] : cette caractéristique se retrouve notamment sur deux intailles. La première, une sardoine, représente un Géant, tenant une massue et s'enfonçant dans le sol, ses jambes déjà prises jusqu'aux genoux dans les anneaux de deux serpents (animaux chtoniens). Tout autour du motif iconographique, dans les registres médian et supérieur, sont disséminées cinq lettres que l'on lit de droite à gauche **I/G/R/A/C** : elles forment soit les *duo nomina I(unius) Grac(ius)*<sup>510</sup> par exemple, soit l'appellation **G/R/A/C/I** (type A2<sup>C</sup>), auquel cas le **I** final est placé maladroitement juste avant le **G** initial, ce qui révèle une mauvaise anticipation par le graveur de la place nécessaire à la légende. La seconde intaille est un anneau en argent mettant en scène un squelette, une main sur la hanche, l'autre tenant un bâton d'où pend un aryballe. Sur le côté une amphore au-dessus de laquelle virevolte un papillon, symbole de l'âme. La légende périphérique, **P/O/L/I/O** (type A2<sup>C</sup>), fait clairement référence au surnom du possesseur. L'iconographie ainsi que le matériau utilisé sont fidèles à la lettre du discours que le *Trimalchion* de Pétrone (XXXIV, 10) récite après que l'on a porté sur sa table un squelette d'argent, et incitant ses convives à profiter de la vie au constat du caractère éphémère de cette dernière.

§2. Différents exemples annexes démontrent que les trois types particuliers dont je viens de parler ont tous un point commun : celui d'être tributaire de l'agencement spatial du registre figuré. Aussi il n'est pas rare que ces configurations épigraphiques s'entremêlent :

184. BERRY 1968, p. 96, n° 174 [Pl. 22, fig. 143]. BOARDMAN, WAGNER 2003, p. 59, n° 411, pl. 57 [Pl. 103, fig. 715] : sur une cornaline de la collection B.Y. Berry est figuré un sanglier se tenant devant un arbre, les pattes écartées (sans doute s'étrille-t-il contre le tronc qui se prolonge sous lui, dans un effet de perspective, jusqu'à la ligne de sol). Une appellation au nominatif entoure le motif iconographique, une lettre sous la ligne de sol (type H), une seconde entre les pattes antérieures et la hure (type I), et le reste autour des branches de l'arbre : **P/R/IMV/S** (type A2<sup>CH</sup> ou A2<sup>CH</sup>). À la différence de la particule **-CV** de **I/V/CV-NDI** (n° 180 ci-dessus) [Pl. 21, fig. 140], qui se situe également entre les pattes antérieures et la tête de la mule mais dont le plan de lecture évite le registre figuré, la lettre **R** de **P/R/IMV/S**, du fait de la « contrainte de cadre », pénètre nettement plus dans l'image : c'est pourquoi elle est de type I. Ainsi, sur une seule et même pierre, les types « entre les pattes » et « en étoile » coexistent-ils. Il en est de même d'un jaspe noir conservé au Fonds Beazley à Oxford (I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) sur lequel la figure d'un jeune cavalier s'attaquant à un sanglier est circonscrite de la mention rétrograde **X/Y/S/T/V/S** (type A2<sup>CJ</sup> ou A2<sup>CJ</sup>) interprétable soit par un qualificatif

<sup>509</sup> Voir AMBROSINI 2011, p. 106. Voir également n° 92 ci-dessus (*Tarchnas*).

<sup>510</sup> Pour le prénom *Iunius*, voir SALOMIES 1987, p. 75, n° 19. Pour le gentilice *Gracius*, voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 89.

à fonction de « didascalie » – selon les auteurs du catalogue d'Oxford, "an exercise area"<sup>511</sup> – soit, à l'instar de **LVPVS** sur une sardonix de Berlin présentant une composition iconographique similaire (voir n° 134 ci-dessus [Pl. 14, fig. 90]), par une appellation vraisemblablement d'origine servile<sup>512</sup> (surnom latin dérivé du grec Ξυστός)<sup>513</sup>. La validité de ce constat est d'ailleurs étayée par l'existence d'une troisième gemme, un nicolo du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), dont la composition iconographique et la dimension épigraphique sont similaires [Pl. 103, fig. 718]<sup>514</sup> : une scène de chasse (au lièvre) et une dénomination d'esclave, **AV|LV|S / SI|RI** (type B1<sup>CG</sup>), « *Aulus*, (esclave) de *Sirius* »<sup>515</sup>. *Aulus* est certes un prénom romain, mais qui peut aussi avoir la valeur d'un surnom ; et en tant qu'appellation d'esclave, il représente une translittération du grec Αὔλος / Ὠλος<sup>516</sup>. Quant à *Siri*, c'est le génitif du *cognomen Sirius* ou du gentilice abrégé *Sirius*<sup>517</sup>. Ces trois exemples de pierres gravées devaient être, selon E. Zwierlein-Diehl qui commente le nicolo de Vienne, les sceaux d'esclaves qui, de manière significative, avaient choisi comme thème iconographique la représentation d'une activité agréable exercée pendant leurs loisirs ("Siegel eines Sklaven, der mit der {Hasen}Jagd die Darstellung einer angenehmen Freizeitbeschäftigung wählte")<sup>518</sup>.

#### 1.5.4. PLACE DE L'INSCRIPTION SUR LE SUPPORT GRAVÉ (SYMÉTRIE, RESSAUT, « CONTRAINTE DE CADRE » ET « HÉRALDIQUE »)

§1. En marge des trois types marginaux que nous venons d'aborder, il existe un petit échantillonnage de gemmes dont la configuration épigraphique est également tributaire de la place prise par le registre figuré. On peut classer ces inscriptions en trois sous-catégories selon qu'elles dépendent, d'une part, d'une recherche « héraldique » de symétrie et d'équilibre entre la légende et le thème iconographique résultant du dessein du graveur ou simplement de la « contrainte de cadre »<sup>519</sup> ; d'autre part, d'une mauvaise anticipation par l'artisan de la longueur de l'inscription ayant paradoxalement pour résultante un déséquilibre dans le traitement de l'inscription ou un phénomène de ressaut.

##### 1.5.4.1. Symétrie et « contrainte de cadre »

§1. Tout d'abord, la « contrainte de cadre » induit une dispersion des lettres tout autour du registre figuré qui peut être soit imposée par ce dernier, soit optimisée calligraphiquement par l'artisan-graveur. Ainsi, sur un jaspe noir du British Museum<sup>520</sup> orné d'un thème allégorique (*grylloi* aviforme à tête d'Athéna casquée), le surnom du propriétaire, *Charito* (ou nom diacritique féminin translittéré du grec Χαριτώ selon Th. Panofka)<sup>521</sup> est dispersé en quatre parties **CHA-R-IT-O** tout autour du registre figuré selon la place qu'il y avait à disposition pour l'apposer (type A2<sup>C</sup>) [Pl. 99, fig. 686]. De fait, selon le thème traité et la longueur de l'appellation, le traitement spatial de l'inscription différera en conséquence comme en attestent deux légendes ornant un motif iconographique identique (à savoir une amphore richement ornée de rubans en *taenia*) : sur l'une, une cornaline provenant à l'origine des

<sup>511</sup> *Xystus*, du grec ξυστός qui signifie « portique couvert d'un gymnase où s'exerçaient les athlètes, avec une surface soigneusement aplaniée pour les exercices d'hiver » ou, chez les Romains, « promenade » (dictionnaires Gaffiot et Bailly).

<sup>512</sup> Voir SOLIN 1996, p. 396, et SOLIN 2003, p. 157, « *Lupus* » ; 733-734, « *Xystus* ».

<sup>513</sup> Voir LGPN III, A, p. 338 : *C. Pomponius Xystus* (CIL X 3695-3695a / II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>514</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 449, fig. 714, pl. 157.

<sup>515</sup> Voir WEISS, AUBRY 2016, pt. I.B.2.e).

<sup>516</sup> Voir SALOMIES 1987, p. 24.

<sup>517</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 172, et OPEL IV, p. 85, « *Sirus* ».

<sup>518</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 191.

<sup>519</sup> Voir BRUNEAU, BALUT 1997, pp. 105-106 (proposition 85).

<sup>520</sup> WALTERS 1926, p. 248, n° 2484, pl. XXVIII.

<sup>521</sup> Voir PANOFKA 1851, p. 487, n° 12, pl. IV/12. Pour la forme latine *Charito*, voir OPEL II, p. 53, « *Charito* ».

*Königliche Museen zu Berlin* et publiée par Th. Panofka [PI. 99, fig. 687]<sup>522</sup>, la panse est ornée de guirlandes et le pied flanqué, de part et d'autre, des *duo nomina* **L•VIEG•** (**L•VEC•** pour J.J. Winckelmann et A. Furtwängler), *L(ucius) Veg(ius)* ou *Vec(ius)*<sup>523</sup>, respectant – certes pas forcément à dessein – un équilibre parfait de la composition (en comptant les signes typographiques d'interpunctation, on trouve trois caractères de chaque côté) ; sur l'autre exemple cependant, un moulage de T. Cades<sup>524</sup> sur lequel l'amphore représentée est vraisemblablement panathénaïque (sur la panse est figuré un bige) [PI. 99, fig. 688], le nom du propriétaire apparaît sous la forme de *tria nomina* **T / •CVR• / IV•** dont la partie principale (*nomen* et *cognomen*) est disposée, comme précédemment, de chaque côté du pied de la céramique, mais dont l'initiale du prénom est placée dans le registre supérieur par souci d'équilibre de la composition (type B1<sup>C</sup> voire B1<sup>Cl1</sup>). Et bien que l'effet de symétrie soit moins réussi que sur la cornaline de Berlin (malgré le recours à un *nexus* pour raccourcir le gentilice), la position de l'initiale **T** témoigne à tout le moins d'une prétention du graveur à un relatif esthétisme dans l'incision de la légende. Et c'est bien ici que le bât blesse car, dans de rares cas, cette quête calligraphique nuit à la lisibilité de l'inscription : ainsi, sur une cornaline de La Haye, publiée par Th. Panofka, la représentation allégorique d'un caducée flanqué de deux épis est-elle adjointe à une inscription en quatre parties, donc chaque syllabe est disposée symétriquement dans les quadrants de la bordure, **HO / RO / PA / ME** [PI. 100, fig. 689]<sup>525</sup>. Or, l'auteur restitue l'inscription par l'appellation féminine translittérée *Homeropa* (sémantiquement dérivée du grec Ὀμηρος mais non-attesté onomastiquement), ce qui implique que nous avons ici affaire à une configuration spatiale composite mêlant deux types B distincts : dans le registre supérieur, un type B3<sup>C</sup> pour lequel les syllabes sont interverties dans le sens de lecture (**ME / HO** au lieu de **HO / ME**) ; et, dans le registre inférieur, un type B4<sup>C</sup> standard (**RO / PA**). En outre, Th. Panofka estime que, combinée à la thématique pacifique du caducée, la racine étymologique du nom, "*die auf Geiseln sieht*<sup>526</sup>, *als Synonym von Waffenstillstand sehr wohl übereinstimmt und die beiden Ähren auf den Seegen des Friedens hinweisend damit nicht in Widerspruch stehen*", s'intègre parfaitement à la thématique allégorique du registre figuré. Dans ce dernier cas, la recherche esthétique de symétrie et d'équilibre de la composition, alliée à la corrélation sémantique liant le registre figuré à l'inscription, érige vraisemblablement cette cornaline au rang de d'« armoiries » de la personne à laquelle elle appartient<sup>527</sup> ; elle s'inscrit donc dans une certaine tradition « héraldique » que l'on retrouve également dans le cas des inscriptions de type C (voir nos 203, 247 et 341 ci-dessous).

§2. La disposition spatiale de la légende **HO/ME/RO/PA**, dont chaque syllabe est parallèle à la bordure incurvée de la gemme, se retrouve plus spécifiquement sur les pierres gravées dont le contour est angulaire. Or, si les légendes périphériques des pierres à facettes peuvent, dans l'absolu, être cataloguées dans la catégorie des types « en étoile » (voir point 1.5.3. ci-dessus, §1), il n'en est pas de même des gemmes octogonales qui, du fait de l'angularité de la bordure de la pierre gravée, induisent moins une dispersion des caractères de la légende qu'un phénomène de décrochement du sens de lecture par effet de parallélisme des lettres par rapport aux arêtes du polygone. Ainsi, si la contrainte de cadre implique fatalement des arrangements corrélativement à la longueur de la légende, la recherche de symétrie y est toujours visuellement tangible. En attestent notamment différents jaspes rouges confectionnés entre la fin du II<sup>ème</sup> et le IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (ce matériau, par un effet de mode,

<sup>522</sup> Voir PANOFKA 1851, p. 463, n° 93, pl. II/44 = FURTWÄNGLER 1896, p. 265, n° 7103, pl. 53.

<sup>523</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 199.

<sup>524</sup> CADES 1836, cl. 44, IV, pl. H/9.

<sup>525</sup> Voir PANOFKA 1851, pp. 498-499, n° 28, pl. IV/28.

<sup>526</sup> L'adjectif ὄμηρον signifie « otage » ou « gage ». Sémantiquement, l'appellation agit comme un gage de la paix et de la prospérité signifiés par le caducée et les épis.

<sup>527</sup> Voir point 1.1. de la Partie I (fonction de sceau) : les sceaux portant les inscriptions **MVS** et **CORNVF** pour lesquelles le motif iconographique (respectivement un rat et un bélier) se réfère directement à la racine linguistique de l'appellation et caractérise un emblème qui fait office d'« armoiries ».

permettant une taille en polygone à l'instar du nicolo [Pl. Q, fig. 121]<sup>528</sup> et du béryl – voir point 1.3.1. de l'Introduction, §4 [Pl. A, fig. 5]). Tout d'abord une intaille du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C, issu de la collection du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne<sup>529</sup>, et sur lequel deux personnages en pied se faisant face, Esculape et *Salus* (Hygie), sont circonscrits par la formule augurale **ΕΥΤΥΧ-Ι ΜΑ-ΚΑΡΙ** (type A1<sup>C</sup>), scindée en trois parties entre les registres latéraux et supérieur [Pl. 100, fig. 690]. Par effet de parallélisme donc, on dénote un léger décrochement du sens de lecture, dû à l'angle de la gemme, entre **ΕΥ** et **ΤΥΧ**, tandis que les lettres initiale et finale de la formule – respectivement **Ε** et **Ι** – sont, elles, incisées dans le même plan de lecture que les caractères auxquels elles sont rattachées. Ce détail trahit, de la part du graveur, moins une recherche de symétrie de la composition qu'une volonté de lisibilité optimale de l'inscription malgré les contingences de la « contrainte de cadre » ; ce que confirme également la répartition inégale des lettres autour du registre figuré – étant donné qu'il y a douze caractères, le lapicide aurait pu opter pour un agencement en trois parties de quatre lettres (4-4-4) plutôt que pour un rapport 5-3-4. Sans doute par effet de mode, ces caractéristiques épigraphiques (« contrainte de cadre », symétrie, parallélisme, déséquilibre dans l'agencement des groupes de lettres) se retrouvent également sur deux autres intailles (jaspes rouges), l'une à nouveau du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (troisième quart du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>530</sup>, l'autre de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford<sup>531</sup> datant du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. Dans le premier cas, le nom du possesseur au génitif d'appartenance, **ΦΟΡΤ-ΟΥΝΑΤ-ΟΥ** (type B3<sup>C</sup>, voire A1<sup>B3C</sup>), est disposé de manière symétrique, en trois groupes de lettres à nouveau, au-dessus d'un motif iconographique en *capita opposita* mixte, mais selon un ordonnancement inégal des caractères (rapport 4-5-2) – voir n° 255 ci-dessous [Pl. 32, fig. 212] ; le second exemple, lui, voit la figure d'Héraclès étranglant le lion de Némée circonscrite de la mention rétrograde du nom du propriétaire au génitif, **Μ-Α-ΡΑ-Ι-Ν-ΟΥ** (type A1<sup>C</sup>) pour *Μαρίνος* / *Μαρεινός*<sup>532</sup>, *Marinus*<sup>533</sup> [Pl. 100, fig. 691], mais selon un ordonnancement des lettres plus dispersé (et avec une altération phonétique du I/EI en AI – voir point 2.3.3.1. ci-dessous, §2). Toutefois, outre l'agencement spatial spécifique de ces intailles, c'est aussi l'interprétation de la légende du premier exemple qui est intéressante : en effet, le terme **ΜΑΚΑΡΙ** peut être autant considéré comme un nom propre translittéré du grec (*Macarius*, *Μακάριος*)<sup>534</sup>, dont Hygie et Esculape seraient les divinités tutélaires (selon E. Zwierlein-Diehl<sup>535</sup>), que comme un adjectif qualificatif ou un complément de manière substantivé (qualité, vertu – *μακάριος* signifiant « heureux, bienheureux ») ; conséquemment, le souhait *εὐτύχη Μακάρι* (ou *μακάρι*) est susceptible de se traduire autant par « Bonne chance, *Macarius* ! » que par « Bonne chance et sois bienheureux ! » – voir n° 246 et 268 ci-dessous)<sup>536</sup>.

Mais outre les trois cas cités ci-dessus, il existe quand même quelques rares exemples pour lesquels l'agencement périphérique de la légende, parallèlement aux arêtes de la pierre, offre une symétrie et un équilibre de l'ensemble quasi-parfaits, tant au niveau d'inscriptions de type B3<sup>C</sup> (comme **ΦΟΡΤ-**

<sup>528</sup> Voir BARATTE, LANG, LE NIECE, METZGER 2002, p. 76, fig. 82 ; 85-86, pl. II, fig. h.t. 5 (pl. coul.) ; 89 (datation), et NAGY 2011, p. 76, pl. 2 : intaille octogonale mettant en scène Isis *Pelagia* accompagnée de la formule augurale rétrograde **ΝΑΥΙ-ΓΑ FELIX** (type B3<sup>C</sup> / IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). Selon O.M. Dalton, il s'agit d'un nicolo, tandis que C. Metzger, elle, décrit l'intaille comme une agate gris bleuté. Voir également DALTON 1901, p. 39, n° 247. Toutefois, la forme *naviga felix* est également susceptible d'être, dans sa forme littérale, la transcription latine de l'une des épithètes de la divinité, *Εὐπλοια*, et consister conséquemment en une « didascalie » bien que ce chaton de bague fût potentiellement usité comme sceau. Voir BRICAULT 2006, p. 63, fig. 25, n. 29 ; 101-102.

<sup>529</sup> AGW II, p. 153, n° 1200, pl. 103 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 191 ; 450, fig. 715, pl. 158.

<sup>530</sup> AGW III, pp. 75-76, n° 1734, pl. 21 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 448, n° 699, pl. 155

<sup>531</sup> HENIG, MCGREGOR 2004, p. 105, n° cat. 10.30, ill. 10.30.

<sup>532</sup> Voir LGPN II, pp. 297-298.

<sup>533</sup> Voir OPEL III, p. 58, « *Marinus* ».

<sup>534</sup> Voir LGPN III, A, p. 286 (IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>535</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 191 : "*Der Gruppe von Salus und Aesculap ist ein Glückwunsch an den Träger des Ringes beige geschrieben ; er gehörte einem Kultverein mit Namen Macarii an, der offenbar die beiden Heilgötter zu Schutzpatronen hatte*".

<sup>536</sup> Voir également DIEHL 1907, p. 412 ; 416 : au sujet de *Macarius*, à l'instar de *Amelius*, *Gelasius*, *Hilarius*, l'auteur estime qu'il s'agit de "*griechischen Adjektiven auf -ιος*" qui correspondent à des *signa*.

**OYNAT-OY**) que carrément périphériques (A1<sup>C</sup> – **M-A-PA-I-N-OY**). Ainsi en est-il des deux jaspes rouges supplémentaires, l'un provenant de la collection Lewis au *Corpus Christi College* de Cambridge (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) [**Pl. 100, fig. 692**]<sup>537</sup>, l'autre publié par E.F. Le Blant à partir d'une gemme de sa propre collection<sup>538</sup> – voir n° 203 ci-dessous [**Pl. 100, fig. 693**]. Sur la gemme britannique, une nouvelle représentation d'Esculape et Hygie est, cette fois, accompagnée du nom du propriétaire, ce dernier scindé toujours en trois parties distinctes (à l'instar de la formule **ΕΥΤΥΧ-Ι ΜΑ-ΚΑΠΙ**, disposé entre les bordures latérales et supérieure), mais selon une répartition davantage équilibrée (rapport 3-4-3) : **ΑΛΕ-ΞΑΝΔ-ΡΟΥ** (type B3<sup>C</sup>, voir A1<sup>B3C</sup>). Le jaspe de la collection Le Blant, lui, est orné de la figure d'une Victoire debout tenant une couronne et dont la légende périphérique, la formule augurale **ΒΙΚΤΟΠΙ / ΕΥΤΥΧΟΥ**, suit scrupuleusement les arêtes de la pierre en respectant, à chaque angle, un léger décrochement du sens de lecture par souci de parallélisme avec la bordure polygonale ; on peut toutefois concéder qu'il y a un léger tassement des deux dernières lettres de l'appellation au datif (**ΠΙ**) dû moins à une mauvaise appréciation de la longueur de l'inscription par l'artisan (voir point 1.5.4.3. ci-dessous, §4) qu'à la « contrainte de cadre » imposée par le bras tenant la couronne, empêchant que la lettre **Ι** ne soit incisée dans l'angle supérieur droit de la gemme. L'inscription, que l'on peut transcrire par « Bonne fortune à Victor ! » (voir n° 203 ci-dessous), se rapporte au nom de la personne à qui le bijou a vraisemblablement été offert et pour qui la divinité représentée, liée sémantiquement au nom du récipiendaire, agit comme divinité tutélaire et protectrice (comme pour **ΕΥΤΥΧ-Ι ΜΑ-ΚΑΠΙ**) ; E.F. Le Blant avance toutefois l'hypothèse qu'il s'agit des « armoiries » de *Victor*, ce qu'infirmement le caractère non-rétrograde de la légende ainsi que sa portée augurale.

#### 1.5.4.2. Ressaut et « contrainte de cadre »

Ce décrochement volontaire, dû soit à une recherche d'esthétisme et d'équilibre de la composition, soit à une contingence résultant de l'exigüité ou de la forme du support gravé, trouve son prolongement dans le phénomène du ressaut.

§1. L'utilisation du ressaut est induite tout d'abord par la « contrainte de cadre » inhérente à l'insuffisance de place à disposition en marge de la surface ornée du motif iconographique. Cela impose une configuration spatiale de l'inscription parfois aléatoire : en atteste notamment le scarabée de *Têlêphos* (voir n° 96 ci-dessus [**Pl. 10, fig. 63**]) pour lequel la légende, revêtant la forme d'un ajout à posteriori, a dû se satisfaire des espaces laissés libre par le registre figuré, induisant non seulement un ressaut (un « à-la-ligne ») de l'appellation en deux parties distinctes (**ΤΗ|ΛΕΦΟΣ**), mais également une inversion du sens de lecture à la manière du boustrophédon (voir n° 300 ci-dessous).

§2. Son deuxième usage, davantage dans le dessein de l'artisan-graveur, est à fonction de distinction des divers éléments composant l'inscription : il peut s'agir d'une différenciation entre un nom et une forme verbale – à l'instar de la formule d'interpellation oratoire **ΠΡΟΠΙ(ΝΕ) | ΛΙ-ΒΕ, προτί(νε) λ(ε)ίβε**, « D'abord bois, puis verse une libation ! » sur une cornaline italique du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (voir n° 111 ci-dessus [**Pl. 101, fig. 699**]) – ou d'une séparation des différentes termes d'une appellation. Dans ce dernier cas, on peut citer une agate rubanée du *British Museum*, publiée par Th. Panofka<sup>539</sup>, sur laquelle la représentation d'un satyre assis caressant un bouc (une chèvre selon H.B. Walters) est jointe à l'inscription **SA OC-T** (voir n° 469 ci-dessous [**Pl. 77, fig. 527**]) : or, dans le cas de cette gemme londonienne, et bien que ni la « contrainte de cadre », ni une bordure angulaire ne l'impose (voir point 1.5.4.1. ci-dessus, §2), la légende subit un décrochement du sens de lecture (type E) entre la syllabe **SA** et **OC-T** (la position du **T**, non signalé par H.B. Walters dans son catalogue, dérivant, elle, explicitement de ladite « contrainte de cadre ») de manière à distinguer les deux composantes de *duo nomina* « seconde manière », alliant *nomen* et *cognomen* (vraisemblablement

<sup>537</sup> HENIG 1975, p. 28, n° 82, pl. 6.

<sup>538</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 35, n° 75, pl. I.

<sup>539</sup> Voir PANOFKA 1851, pp. 493-494, n° 21, pl. IV/21 = WALTERS 1926, p. 172, n° 1583.

*Satyrius Octavus /-ianus* par analogie sémantique avec le registre figuré selon Th. Panofka – voir n° 469 ci-dessous).

§3. Le ressaut peut aussi résulter d'une recherche esthétique visant à faciliter l'interprétation de l'inscription en la mettant en lien étroit avec le motif iconographique (effet de parallélisme – voir n° 153 ci-dessus : **•Q•C•E [Pl. 17, fig. 110]**) comme c'est d'ailleurs le cas sur la cornaline italique de Vienne (§2 ci-dessus) et sur laquelle l'inscription **ΠΡΟΠΙ(NE) | LI-BE** se rapporte directement, de par son lien supposé avec le vin (« Bois ! ») et le décrochement de **LI-BE**, au motif figurant Bacchus). Ainsi en est-il notamment des initiales **F | H** englobée dans le quadrant supérieur droit d'une cornaline du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. issue de la collection A.G. Capponi (voir n° 165 ci-dessus et n° 348 ci-dessous) : les deux caractères, reprenant potentiellement *filius Hascanius* (pour *Ascanius*), sont disposés verticalement au-dessus du personnage qu'elles déterminent (type A1<sup>B36</sup>, voire A1<sup>Gl2</sup>), ce dernier étant situé dans un axe de lecture du bas vers le haut impliquant une interconnexion spatiale entre Ascagne et les lettres **F | H** (type récessif I2) **[Pl. 19, fig. 124]**. Ce lien présumé porte autant sur la fonction de « didascalie » des deux initiales (*filius Hascanius*) que sur le potentiel lien sémantique entre le personnage d'Ascagne et les lettres **F** et **H** reprenant les *duo nomina* du propriétaire – surnom (*H*)*ascanius*.

§4. On retrouve ce décrochement de deux initiales dans un même axe de lecture sur une pâte de verre du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant du *Martin-von-Wagner-Museum* de l'Université de Würzburg (voir n° 238 ci-dessous **[Pl. 27, fig. 183]**) à ceci près que c'est la « contrainte de cadre », non le dessein de l'artisan à proprement parler, qui est la cause de ce ressaut. Il paraît évident que, dans le processus de gravure, les initiales ont été incisées après la création du portrait, mais pas nécessairement après l'adjonction, devant le visage du personnage, d'une branche de laurier visant à préciser sa qualité de poète (symbole d'Apollon, le laurier est consacré à la victoire, mais également aux chants et aux poèmes). Conséquemment, autant ce symbole allégorique que les initiales ont pour fonction de préciser l'identité du buste et, par extension, se complètent. Il est fort probable que l'artisan ait tout d'abord opté pour le symbolisme du laurier afin de caractériser le buste en tant que portrait d'Horace avant d'y ajouter, par souci de lisibilité, les lettres **H** et **F** selon un ordonnancement spatial tributaire de la « contrainte de cadre ».

Mais dans la plupart des cas, ce ressaut dénote une mauvaise anticipation par le graveur de la longueur ou de la place prise par la légende par rapport au registre figuré. Sur une pâte de verre d'époque classique publiée par Th. Panofka (voir n° 190 ci-dessous **[Pl. 23, fig. 149]**), la légende **ΛΑΜΠ-ΑΔΙΑΣ** est incisée verticalement en marge d'une représentation de Castor avec bouclier et torche (le terme *λαμπαδίας* agissant soit comme « didascalie »<sup>540</sup>, soit comme appellation sémantiquement liée au registre figuré<sup>541</sup>). Or, bien que ce soit à nouveau un détail symbolique de la composition iconographique – le flambeau – qui provoque un décrochement de la légende vers l'extérieur (type A1<sup>F</sup>), on ne peut s'empêcher d'estimer que le lapicide a fait montre, dans la réalisation de l'inscription, d'une certaine maladresse, à croire qu'il avait décidé d'ajouter la torche après avoir commencé l'incision de la légende (**ΛΑΜΠ**). Mais au vu des exemples cités auparavant (voir §3 ci-dessus), il est également fort probable qu'il ait eu à dessein de souligner une interconnexion entre la mention *λαμπαδίας* (assimilable au *λαμπαδοῦχος*, « porteur de flambeau » selon M. Guarducci) et le symbole de la torche. Sur une autre intaille, cependant, une sardoine à fonction magique du *Museo Archeologico Nazionale* de Naples (*MANN*) **[Pl. R, fig. 125a]**<sup>542</sup>, on retrouve la même disposition épigraphique selon un plan de lecture horizontal (voir également point 1.5.4.3. ci-dessous, §4) : il s'agit vraisemblablement d'une intaille antique, figurant une Victoire conduisant un bige, qui fut réutilisée à postériori comme amulette par l'adjonction de trois *voces* sur la face B de la gemme et de la formule **NIXΑΡΟΠ-ΛΗΞ** (anagramme de *πλῆξον χάριν*, "*incita / sprona il favore*"<sup>543</sup>, c'est-à-dire « inciter la

<sup>540</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, III, p. 525.

<sup>541</sup> Voir LGPN III, A, p. 267 : *λαμπαδίας* (Corfou / époque impériale).

<sup>542</sup> Voir MASTROCINQUE 2008, p. 94, n° cat. Na 22, pl. XXVII.

<sup>543</sup> Voir MASTROCINQUE 2003, pp. 106-107, et MASTROCINQUE 2008, p. 15, n° cat. Aq 8, pl. II (pl. coul.).

faveur, la bienveillance, les bonnes dispositions », comme elle apparaît sur un jaspe noir publié par A. Delatte et Ph. Derchain (ΠΛΗΞΟΝ ΧΑΡΙ – type A1)<sup>544</sup>. Bien que cette *vox* accompagne usuellement les représentations d'Amour et Psychè, du dieu solaire léontocéphale, de l'anguipède à tête de coq ou – surtout – d'Osiris (avec parfois la vertu d'une *defixio* en lien avec la divinité ayant pouvoir sur les lieux infernaux)<sup>545</sup>, il faut vraisemblablement la comprendre, dans le cas de la représentation d'un attelage, comme une incitation à la sympathie, aux marques de faveur et aux applaudissements. Il est d'ailleurs à supputer que la formule ΝΙΧΑΡΟΠ-ΛΗΞ a été choisie par analogie au registre figuré et à la tradition de l'acclamation ΝΙΚΑ / ΝΙΧΑ / ΝΙΧΑ sur les gemmes à figurations agonistiques<sup>546</sup> (notamment l'acclamation ΝΙΚΑ ΔΙΟΚΛΗΣ sur une autre cornaline du MANN (voir n° 33 ci-dessus [Pl. B, fig. 11]). De fait, l'impératif νικά<sup>547</sup> se rapporte le plus souvent à des appellations au nominatif ou au vocatif (ce à quoi la particule ΡΟΠΛΗΞ peut être vaguement assimilée), comme dans le cas d'acclamations donc, ou, plus spécifiquement dans le domaine de l'utilisation des amulettes ou des talismans, dans le cadre d'invocations à la divinité à l'instar des nombreuses formules dédiées à Sérapis (voir n° 232 ci-dessous)<sup>548</sup>, pendant lagide de l'Osiris égyptien justement. Mais cette relecture de la composition d'ensemble n'est valable qu'à condition que la pierre et l'inscription soient contemporains (ce dont U. Pannuti doute<sup>549</sup>) : la technique de gravure de la face B [Pl. R, fig. 125b] se retrouve sur une sardonix en camée « problématique » [*Problematistische Stücke*] de la première moitié du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., issue de la collection Merz, et toutefois potentiellement incisée à postériori (voir n° 353 ci-dessous [Pl. 52, fig. 356b]). En définitive, peut-être faut-il y voir une mauvaise compréhension de la portée magique de la *vox* ou une réattribution lexicalement erronée (confusion ΝΙΧΑ-invocation *versus* ΝΙΚΑ-acclamation), indice d'un ajout tardif<sup>550</sup> (ce que renforcent la rectilignité et la rudesse spatiale de l'inscription, sur les deux faces, d'une technique d'incision relativement peu antique – voir nos 490-492 et 498 ci-dessous).

#### 1.5.4.3. Mauvaise anticipation du traitement spatial de l'inscription (dissymétrie)

Comme nous l'avons vu plus haut (voir point 1.5.4.1. ci-dessus), la « contrainte de cadre » est susceptible d'aller de pair avec une recherche d'esthétique, de symétrie, conséquemment d'équilibre global de la composition iconographique et épigraphique. S'il s'agit, dans la plupart des cas, de légendes périphériques (type A1/A2 et B1), ces dernières, dans des configurations plus ténues, recèlent également des spécificités épigraphiques masquant ou trahissant ladite « contrainte de cadre » : le ressaut (point 1.5.4.2), mais également le particularisme corollaire d'une relative dissymétrie de l'élément épigraphique résultant d'une longueur excessive de l'inscription et constituant un autre indice de mauvaise anticipation de la longueur de cette dernière.

§1. Les légendes de type B2<sup>C</sup> – voire B2<sup>CH</sup> – en sont les meilleurs exemples, qui allient un traitement spatial de l'inscription tantôt maîtrisé, tantôt relativement anarchique selon la place à disposition pour l'incision des lettres, à l'instar des deux moulages de T. Cades à thème amphorique (voir point 1.5.4.1. ci-dessus, §1) [Pl. 99, figg. 687-688]. En effet, à la différence des types périphériques pour lesquelles

<sup>544</sup> Voir DELATTE, DERCHAIN 1964, p. 237, n° 326 : représentation d'Éros tenant des objets indistincts.

<sup>545</sup> Cette *vox* apparaît même en lien avec un *trapaion*, symbole du pouvoir solaire d'après S. Michel, ou un *gorgoneion*, métaphore de la maladie vaincue selon H. Philipp. Voir MICHEL 2001, pp. 155-156, n° 252, pl. 36 (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), et PHILIPP 1986, p. 46, n° 38, pl. 10 (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>546</sup> Voir AUBRY 2011a, pp. 651-653.

<sup>547</sup> Voir *ibid.*, p. 652, n. 62.

<sup>548</sup> Voir MICHEL 2001, p. 23, n° 37, pl. 5 = LE BLANT 1896, pp. 82-83, n° 217 (ΝΙΚΑ | Ο ΣΕΡΙΑΠΙΣ / ΤΟΝ ΦΙΘΟΝΟ|Ν, « Sérapis, vaincs le mauvais œil ! »). Voir aussi MASTROCINQUE 2003, p. 182, n° 51 (ΠΑΝΤ-Α ΝΙΚΑ Ο ΣΑΡ-ΑΠΙΣ).

<sup>549</sup> Voir PANNUTI 1994, pp. 205-207, n° 272 : "*L'intaglio, di buona fattura, sembra più antico delle iscrizioni gnostiche appostevi*" (p. 206).

<sup>550</sup> Problématique que l'on retrouve dans la troisième hypothèse d'interprétation faite par M.-L. Vollenweider du camée en sardonix de la collection Merz (voir n° 353 ci-dessous [Pl. 52, fig. 356b]). Voir VOLLENWEIDER 1984, p. 292 : "*Es müsste also die Bildseite samt den Lettern Θ und X vorher geschnitten und die Inschrift auf der Rückseite ad hoc später beigefügt worden sein*".

l'inscription est susceptible d'être littéralement disséminée tout autour du registre figuré [Pl. 99, fig. 687 : **CHA-R-IT-O**], les légendes du registre inférieur répondent à un certain cloisonnement délibéré, à une délimitation spatiale voulue par le lapicide, pour laquelle les *errata* de la conception et de l'incision se font jour de manière plus manifeste (surtout lorsqu'il y a présence d'une ligne de sol). Ainsi, à l'instar de **CHA-R-IT-O**, ouvertement de type A2, la mention du *nomen* **DE-METRI-V/M** sur une cornaline blonde du *Kestner-Museum* de Hanovre (voir n° 149 ci-dessus) [Pl. 16, fig. 106] répond, elle également, à un agencement spatial dispersé avec toutefois présence d'une ligne de sol (type A2<sup>CH</sup>), ce qui accentue la dissymétrie.

Les inscriptions les plus intéressantes sont ainsi celles que l'on peut continger à l'exergue à l'exemple des *duo nomina* **L•FLAVI** en marge de la représentation d'une souris et de la *clava* herculéenne (massue) sur une sardoine du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. provenant de la collection Guardabassi [Pl. R, fig. 126]<sup>551</sup>, ou encore le *nomen / cognomen*<sup>552</sup> **4ALVIV4** (rétrograde) sur une sardoine de la *Staatliche Münzsammlung* de Munich (II<sup>ème</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) figurant une panthère et un thyrsos (voir point 2.3.3.4. ci-dessous, §17) [Pl. R, fig. 127]<sup>553</sup>. Si la place à disposition sous la ligne de sol n'est pas suffisante, on peut pallier la forme tronquée des caractères des extrémités (le 4 final de **4ALVIV4** en est un exemple) par à nouveau une recherche de symétrie au-delà de la ligne de sol, mais selon une démarche préalable (anticipation réussie) : ainsi, la longueur de l'appellation **A|NΘ|MO|Y**, "Ανθίμοος"<sup>554</sup>, « (Sceau) de *Anthimos* », sur une cornaline du *Metropolitan Museum of Art* (II<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. – voir n° 98 ci-dessus)<sup>555</sup> est-elle contrebalancée par le positionnement de l'initiale **A** et de la finale **Y** dans un alignement discontinu (plan de lecture différent – type E) par rapport au reste de la dénomination grecque en exergue, au-dessus de la ligne de sol, de part et d'autre des deux divinités constituant le motif iconographique, Esculape et Hygie (type B2<sup>CGH</sup>) [Pl. 111, fig. 774].

§2. Mais cet ultime exemple est une exception, la plupart des artisans-graveurs n'étant pas en mesure d'anticiper de manière calligraphique la disposition spatiale de l'inscription, comme l'exemplifient deux cas spécifiques. Dans la première occurrence, à l'instar de la cornaline de New-York mais de manière nettement plus maladroite, l'appellation se développe sous la ligne de sol, en exergue d'une représentation de Diomède tenant *Palladion* et épée sur une sardoine publiée par J.-M. Moret<sup>556</sup> (*Auktion Sternberg*) : **SEX S/ER** (type B2<sup>CH</sup>) – voir n° 151 ci-dessus [Pl. 17, fig. 107]. On remarque d'emblée la maladresse avec laquelle le lapicide a par trop espacé les trois premiers caractères (**SEX**), induisant un débordement des deux lettres finales de la seconde partie d'appellation au-delà de la ligne de sol selon un plan de lecture de type A2 (à l'inverse de **A|NΘ|MO|Y** pour lequel les lettres spatialement excédentaires étaient disposées selon un plan de lecture horizontal). On peut toutefois reconnaître l'effort de l'artisan pour assurer une lisibilité optimale, les deux termes abrégés étant distingués l'un de l'autre par une divergence dans le positionnement vertical de la finale **X** (de **SEX**), penchée vers la gauche, et de l'initiale **S** (de **SER**), inclinée en contre-balancement vers la droite (sur le moulage). Un second exemple, une cornaline du milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. provenant du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne [Pl. 101, fig. 702]<sup>557</sup>, fait se combiner une représentation champêtre (une chèvre et un arbre) à des *tria nomina* disposés dans le registre inférieur (type B2<sup>H</sup>) : **L•LIC•EROS**, *L. Lic(inius) Eros* vraisemblablement. Or, à l'instar de la sardoine Sternberg, l'appellation déborde sur l'un des côtés de la ligne de sol – ce dernière ne chapeautant que les lettres **L•LIC•E(...)** –, provoquant un déséquilibre manifeste de la composition d'ensemble, certes contrebalancé par le fait que la gemme est vraisemblablement sertie de travers dans la monture moderne, pour compenser le

<sup>551</sup> VITELLOZZI 2010b, p. 180, n° 174.

<sup>552</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 161 (gentilice) ; 396 (surnom), et OPEL IV, pp. 45-46, « *Salvius* » (C / N).

<sup>553</sup> AGDS I, 2, p. 61, n° 909, pl. 104 = OVERBECK, OVERBECK 2005, pp. 70-71, fig. 55 (pl. coul.).

<sup>554</sup> Voir LGPN II, p. 32 ; III, A, p. 41.

<sup>555</sup> RICHTER 1956, pp. 79-80, n° 341, pl. XLV.

<sup>556</sup> Voir MORET 1997, pp. 129-130, n° 197, pl. 39.

<sup>557</sup> AGWI I, p. 128, n° 384, pl. 65.

décalage ; la ligne de sol est toutefois visiblement disposée de manière légèrement oblique afin de centrer la légende selon un axe de symétrie vertical.

§3. Cette mauvaise anticipation de la place prise par l'inscription sur le support gravé se traduit également, dans de rares cas, par un tassement ou un resserrement des caractères. En atteste un camée à texte de la collection Content provenant d'Asie Mineure (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>558</sup> sur lequel la forme verbale est complète (particularisme phonétique de la *koinè* grecque – voir n° 246 ci-dessous, note) et jointe à un complément de manière au datif dont la terminaison a été amuïe du fait de la « contrainte de cadre » : **ΕΥΤΥΧΕΙ | ΕΝΔΕΛΕΧΙ**, εὐτύχει ἐνδελεχ(ε)ῖ, « Puisses-tu avoir de la chance de manière continue », "*May you have good fortune, always!*" [Pl. 88, fig. 606]. Mais l'aspect important réside surtout dans une gravure plus tassée des quatre dernières lettres [**ΛΕΧΙ**], attestation s'il en est de la mauvaise évaluation par l'artisan de la longueur du mot proportionnellement à la place sur le support à graver.

§4. En conclusion à cette partie sur la place prise par l'élément épigraphique sur la surface gravée (ressaut, dissymétrie, « héraldique »), il est utile de citer un exemple marginal de pierre gravée sur lequel apparaissent plusieurs de ces particularismes témoignant d'une mauvaise anticipation de l'incision de l'inscription par le lapicide. Il s'agit d'une sardoine conservée à la *Staatliche Münzsammlung* de Munich (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.)<sup>559</sup> sur laquelle apparaît le type du cheval vainqueur d'une course (patte avant levée en direction d'une palme dressée devant lui dans le registre médian latéral – voir n° 175 ci-dessus [Pl. 20, fig. 133]). Or, l'inscription « bipartite » (voir *ibidem*) qui le définit en tant que coursier de la faction des Bleus ayant gagné par *revocatio*<sup>560</sup>, **CRETV-4 | REVO-C-VEN** (rétrograde), allie deux particularismes épigraphiques que nous venons de rencontrer. Tout d'abord le phénomène du ressaut dans le cas du premier terme placé au-dessus de l'arête dorsale de l'animal, **CRETV-4**, et qui voit la lettre finale 4 « angulaire » (voir point 2.3.3.4. ci-dessous, §17) être incisée en décalage vertical vers le haut, au niveau des oreilles du cheval, par rapport au reste de la dénomination de l'équidé ; cette similitude spatiale est identique à celle singularisant la formule **ΝΙΧΑΡΟΠ-ΛΗΞ** – voir point 1.5.4.2. ci-dessus, §4 – à ceci près qu'ici, dans le cas de **CRETV-4**, on ne peut tenir grief au graveur d'avoir essayé de corriger l'angle d'incision horizontal des caractères initiaux **CR** par un traitement épigraphique en oblique pour éviter, sans succès toutefois, que la fin du mot ne soit décalée (tout à l'inverse de la rigidité et de la rectilignité horizontale de la formule ésotérique sur l'intaille de Naples). Ensuite, en second lieu, on peut mettre en exergue le particularisme de la dissymétrie du traitement de la seconde partie de la légende sous la ligne de sol, **REVO-C-VEN**, résultante d'une mauvaise anticipation par le graveur de l'espace nécessaire à l'incision de chacune des deux abréviations : en témoigne de manière criante le décalage de la lettre finale **C** (de **REVO-C**) au-delà de la limite de la ligne de sol et, partant, la nécessité de l'utilisation d'un signe typographique d'interponctuation pour séparer ce caractère esseulé de l'adjectif **VEN** (pour *venetae*). Il aurait été plus logique de placer **REVO** entièrement sous la ligne de sol, et **VEN** dans le registre médian latéral, le registre figuré agissant comme signe séparatif (voir point 2.3.4.4. ci-dessous, §3). Mais, à nouveau, on peut reconnaître à l'artisan-graveur un dessein spécifique en convenant que cette césure originale – et maladroite au premier abord – répond en fait à une volonté d'équilibre de la composition qui, au-delà de l'effet de miroir voulu par le type « bipartite » de l'inscription (la partie **CRETV-4** dans le quadrant supérieur droit faisant écho à **REVO-C-VEN** dans le quadrant inférieur gauche, selon un angle de quarante-cinq degrés), scinde la seconde partie de la légende en deux groupes distincts formés de quatre caractères chacun (nonobstant le signe séparatif).

<sup>558</sup> HENIG 1990, p. 18, n° 32, pl. I (pl. coul.).

<sup>559</sup> AGDS I, 3, p. 25, n° 2246, pl. 197.

<sup>560</sup> Voir AUBRY 2011a, pp. 660-661, n. 106-109.

§5. La présentation générale des différentes configurations épigraphiques sur les pierres est à présent arrivée à son terme. Le second volet de l'analyse des inscriptions va traiter maintenant des particularismes inhérents aux légendes sur pierre gravée.

\*\*\*\*\*

## 2. PARTICULARISMES ÉPIGRAPHIQUES

Dans ce chapitre seront traités les cas grammaticaux qui président aux inscriptions (nominatif, accusatif, datif, génitif, ablatif et vocatif), la forme syntaxique des légendes (initiales, abréviations, termes, formules, crases, contractions, *nexus*, monogrammes), la morphologie des caractères (lettres corrompues ou trompeuses, dittographies, redoublement, absence des lettres initiales ou finales, formes selon les époques, espacement, inversion, interversion) et la fonction de l'interpunctation (signes séparatifs ou abrégatifs, symboles décoratifs, indices d'un ajout tardif).

### 2.1. CAS

Toutes les inscriptions sur pierre gravée sont régies par un des cas grammaticaux usuels grecs ou latins. Ainsi leur fonction peut être mieux cernée en rapport ou en complément du registre figuré.

#### 2.1.1. *NOMINATIF*

§1. Le nominatif préside aux noms de propriétaires, aux compléments au registre figuré (« didascalies ») et aux noms de graveur. On le retrouve autant pour les appellations en latin que pour celles en grec, et indifféremment pour les femmes autant que pour les hommes (*tria nomina*, *duo nomina*, noms diacritiques, surnoms, *signa*) :

185. DEMBSKI 2005, p. 163, n° cat. 1118, pl. 115. AGW III, p. 78, n° 1750, pl. 24 [Pl. 22, fig. 144] : à l'instar de l'appellation latine translittérée en grec **ANNIA•CEBACTH** (n° 103 ci-dessus), des *tria nomina* **C•IVLIVS•GE/MI•NVS** (n° 105 ci-dessus) [Pl. 11, figg. 67-68] et du surnom **P/R/IMV/S** (n° 184 ci-dessus) [Pl. 22, fig. 143], les dénominations au nominatif reprennent le propriétaire ou le possesseur de la gemme, cela dès l'époque grecque archaïque (voir n° 61 ci-dessus : **ΜΑΝΔΡΩΝ|ΑΞ**) ainsi que sur les scarabées étrusques dès l'aube du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voir n° 92 ci-dessus : **ME-TNA**). Mais au lieu d'utiliser le génitif d'appartenance, l'inscription souligne davantage l'iconographie de pierre et s'attache à l'aspect « héraldique » de cette dernière. Le nominatif est plus formel car il souligne le sujet, l'origine du cachet, lorsque la symbolique ne suffit pas – comme le capricorne pour Auguste ou la déesse Vénus pour la *gens Iulia* – et se traduit par l'assertion « Je suis ... ». Corrélativement, le génitif s'attache davantage à souligner l'appartenance matérielle de la pierre en sous-entendant « La pierre / le sceau de ... ». À titre de parallèle, les légendes monétaires des empereurs romains sont au nominatif. Ainsi, le nominatif fait davantage référence au porteur de la pierre lui-même et la fonction sigillaire n'en est que plus recentrée sur le signataire proprement dit que sur le tampon. Une pierre à texte (sans motif iconographique) portant une dénomination au nominatif et incisée de manière rétrograde (sur la gemme), ne fera que renforcer cet office : l'appellation **IVLIA** sur un jaspe de *Carnuntum* en est un exemple. En parallèle, les bustes portant des appellations au nominatif font usuellement référence au porteur portraituré, même si l'inscription n'est pas rétrograde et agit davantage comme une « didascalie » à l'exemple

d'un autre jaspe, du troisième quart du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., portant la dénomination féminine **ΑΛΕΞΑΝΔ-ΡΑ** (type A1 « hagiographique »)<sup>561</sup>.

186. RICHTER 1956, p. 64, n° 251, pl. XXXVII = *LIMC* VIII, « Zeus/Iuppiter », 1, p. 441, n° 228 ; 2, p. 289 [Pl. 69, fig. 471] : toutefois, les inscriptions relatives aux propriétaires des gemmes peuvent résulter d'un ajout tardif. Ainsi en est-il d'une cornaline figurant Zeus et *Fortuna*, dont le type iconographique remonte au IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., confectionnée à l'époque augustéenne. La légende **ΑΠΟ|ΛΟΔ|ΩΡΟΣ**, Ἀπολλόδωρος<sup>562</sup> (type B3<sup>A1CG</sup>), du fait de la forme de certains lettres (notamment les lettres **O** et **C** quadrangulaires), a été incisée, elles, aux alentours du début du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (voir n° 435 ci-dessous).
187. LE BLANT 1896, p. 155, n° 471. WEISS 2007, p. 315, n° 656, pl. 86 [Pl. 22, fig. 145] : les *tria nomina* sont parfois munis de surnoms finissant par -O qui pourrait faire penser à un usage de l'ablatif ou du datif si les termes précédents n'étaient pas clairement au nominatif comme c'est le cas sur une cornaline de la collection de Montigny (**L•VOLVSIVS•SECVNDIO**) ainsi que sur une sardoine de la collection Dressel (**P CORN|ELIVS FR|ONTO**). L'analyse est toutefois complexifiée dans les occurrences de simples surnoms, à l'instar de l'anneau en argent du *Metropolitan Museum* portant la légende **P/O/L/I/O** (voir n° 183 ci-dessus) [Pl. 22, fig. 142] ou encore d'une sardoine de l'*Antiquarium* de Berlin (deuxième moitié du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) sur laquelle le portrait d'un athlète – à moins qu'il ne s'agisse de Jugurtha – est joint à l'appellation **STRATO**<sup>563</sup> (type B2<sup>A2</sup>). Dans les deux cas, l'onomastique permet de valider que la forme sémantique est régie par le nominatif (*Strato*) ou, à tout le moins, est la forme abrégée d'un surnom plus développé (*Stratonicus*, *Stratonius*)<sup>564</sup>.

Le nominatif est susceptible également de reprendre le nom du graveur, à savoir l'artisan qui a confectionné l'ensemble de la pierre (taille de la gemme, gravure du motif iconographique, signature) :

188. VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 16-17, n° 2, pl. 7 (pl. coul.) ; 34 [Pl. F, fig. 37] = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 108 ; 407, fig. 427, pl. 94 : un superbe grenat datant du premier tiers du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. est orné du portrait d'un patricien romain, sans doute *Titus Quinctius Flamininus* (voir n° 492 ci-dessous). Derrière l'occiput, de haut en bas (type A2) est incisé le nom du graveur présumé, **ΔΑΙΔΑΛΟΣ**, au nominatif, à l'instar des œuvres d'époque classique de *Dexamenos* (voir n° 64 ci-dessus) ou du portrait hellénistique de *Nikias* (n° 19 ci-dessus) [Pl. 22, fig. 146].
189. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 380, fig. 238, pl. 69 = VOLLENWEIDER 1966, p. 23 ; 95-96 ; 141, pl. 12, fig. 1 ; 13, fig. 1 [Pl. 22, fig. 147] : l'adjonction d'un verbe impliquant que le nom du graveur en soit le sujet confirme l'utilisation du nominatif pour les appellations des artisans. Comme dit précédemment, cet usage remonte déjà au graveur *Dexamenos* (voir n° 64 ci-dessus) et se retrouve notamment sur le grenat signé *Gelôn* (n° 144 ci-dessus) [Pl. D, fig. 26] et sur un camée de l'époque augustéenne signé *Prôtarchos* (dont E. Zwierlein-Diehl place plutôt la confection à la fin du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>565</sup>. Sur ce dernier, conservé au *Museo Archeologico* de Florence, est représenté Éros sur un lion ; en exergue (type H) apparaît la signature du graveur, **ΠΡΩΤΑΡΧΟΣ ΕΠΟΕ[Ι]**. La même marque apparaît également sur une autre de ses œuvres, un camée monochrome en onyx provenant de la collection du *Museum of Fine Arts* de Boston mettant en scène Aphrodite et Éros (type A1<sup>G</sup>).

<sup>561</sup> Voir point 1.2. ci-dessus (« Types tangents »).

<sup>562</sup> Voir *IG* I<sup>3</sup>, n° 1032 ; 1322bis ; II<sup>2</sup>, n° 791 ; 1011 ; 1299 ; 1335 : ὄνομα attesté surtout en Attique et à Rome à l'époque impériale (voir SOLIN 2003, pp. 24-25). Voir également *LGPN* II, p. 42-44 ; III, A, pp. 49-50.

<sup>563</sup> FURTWÄNGLER 1896, p. 98, n° 1890, pl. 18 = VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 36, pl. 50/7 ; II, p. 78, n. 22.

<sup>564</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 380, « Pol(l)io », et *OPEL* IV, p. 95, « Strato ».

<sup>565</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 68.

En dernier lieu, la plupart des « didascalies », qui se rapportent directement au motif iconographique, sont au nominatif. Cela est valable autant pour les pierres grecques que pour les gemmes étrusques et romaines :

190. VOLLENWEIDER 1995, pp. 223-224, n° 253, pl. 113 = LANG 2012, p. 56 ; 151, n° cat. G Ep5, pl. 3, fig. 22 [Pl. 23, fig. 148]. FURTWÄNGLER 1900, II, p. 62, n° 1, pl. XIII = PANOFKA 1851, pp. 487-488, n° 13, pl. IV/13 [Pl. 23, fig. 149] : à l'instar de la représentation des Dioscures jouant aux osselets (voir n° 74 ci-dessus) [Pl. 8, fig. 48] datant de l'époque classique, les gemmes grecques portent des compléments au registre figuré au nominatif. En témoignent un portrait hellénistique d'Épicure (40-30 av. J.-C.), sur le quadrant latéral duquel est inscrit **ΕΠΙΚΟΥΡΟΣ** (type A2), ainsi qu'une pâte de verre d'époque classique représentant Castor avec bouclier, torche et la légende **ΛΑΜΠ-ΑΔΙΑΣ**. Selon M. Guarducci<sup>566</sup>, *λαμπαδίας* semble devoir s'interpréter par le terme équivalent *λαμπαδοῦχος*, c'est-à-dire « porteur de flambeau », bien qu'il puisse tout aussi bien s'agir d'une appellation<sup>567</sup> sémantiquement liée au registre figuré (voir n° 254 et 363 ci-dessous) à fonction d'« armoiries » (voir point 1.5.4.1. ci-dessus, §1 : **HO/ME|RO/PA**).
191. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 387-388, fig. 317, pl. 76 ; 388, fig. 321, pl. 77. ZAZOFF 1968, pp. 43-45, n° 45, pl. 14 = MAASKANT-KLEIBRINK 1997, p. 31, fig. 13 [Pl. 23, figg. 150-151] : les scarabées étrusques ne dérogent pas à cette tradition, en atteste notamment les représentations mythologiques en rapport avec les cycles thébain et troyen (n° 91 ci-dessus) [Pl. 10, figg. 59-60]. Il existe cependant moult autres exemples, mettant en scène des héros mythologiques ou des divinités. On peut citer les représentations du héros argien Tydée, que définit la légende **TVTE**, et qui tient un strigile [Pl. 1, fig. 3], de Persée (rétrograde **Φ/EP/4/E**), tenant la tête de la Gorgone et la gouge, ou de la déesse Aphrodite, portée par son fils Énée, et définie par son nom étrusque (rétrograde) **TVP/AN** (type B3<sup>C</sup>).
192. BERRY 1968, p. 75, n° 139 [Pl. 122, fig. 848]. BOARDMAN, SCARISBRICK, WAGNER, ZWIERLEIN-DIEHL 2009, p. 88, n° 141. VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 91-92, n° 98, pl. 71. VOLLENWEIDER 1967-1983, II, pp. 33-34, n° 32, pl. 13/2 [Pl. 23, figg. 152-154]. WÜNSCHE, STEINHART 2010, p. 84, n° 68 [Pl. F, fig. 38] : l'échantillonnage des exemples sur les pierres romaines est encore plus vaste, autant sur les intailles que sur les camées. On y trouve des personnifications, des divinités, des héros et autant de personnages historiques. Sur une cornaline de la collection Berry est représenté le dieu-fleuve Méandre, allongé sur une amphore-source et accompagné d'un dauphin et d'une personnification assise – l'affluent *Eudonos* – tenant deux branches ou deux épis (allégorie de la prospérité) ; en exergue (type H), la légende **MAIANΔΡΟΣ** reprend le motif iconographique (voir point 2.2. de la Partie II). De même, sur le moulage d'une cornaline de la collection Marlborough est illustré Mars *Ultor*, de face, armé d'une lance, d'un bouclier et d'un casque à cimier : il est flanqué de l'inscription en deux parties **MARS / VLTOR** (type A2). On retrouve aussi le héros Achille pleurant son ami Patrocle sur un jaspe rouge ayant appartenu à H. Hansmann : il est assis en face d'un pilier au pied duquel est posée une palme (offrande), et son nom est inscrit dans les registres inférieur et médian, derrière lui, les lettres tournées vers l'intérieur (rétrograde), **AXI/ΛΛΕΥC** (type B2<sup>CH</sup>). Comme nous l'avons vu précédemment, les portraits eux-aussi portent des légendes au nominatif (voir n° 185 ci-dessus) [Pl. 22, fig. 144]. Toutefois le lien entre l'inscription et le personnage portraituré n'en est que plus facilement décelable si ce dernier est un personnage historique : sur deux camées, l'un au Musée d'art et d'histoire de Genève, datant de la fin du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., et l'autre au Cabinet des Médailles (37-68 apr. J.-C.), sont représentés respectivement le poète Horace – **ORAT/[I]VS** pour (*H*)*oratus* (voir n° 384 ci-dessous) en type A1<sup>B3C</sup> – et l'empereur Caligula – avec la légende **•CALIGVLA•** dans le registre médian (type A1) – dont la représentation des trois sœurs (Agrippine, Drusilla et

<sup>566</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, III, p. 525.

<sup>567</sup> Voir LGPN III, A, p. 267 : *Λαμπαδίας* (Corfou / époque impériale).

Julia) orne le registre inférieur (chacune désignée par son initiale, **A, D** et **I**). L'authenticité de ce dernier camée est sujette à caution. Nous y reviendrons (voir n° 484 ci-dessous).

193. SPIER 2007, p. 117, n° 695, pl. 99 [Pl. 23, fig. 155] ; 97, n° 575, pl. 72 = SPIER 2011, p. 203, pl. 56 [Pl. F, fig. 39] : au Bas-Empire et au début de l'époque paléochrétienne, les références au registre figuré s'accroissent davantage en fonction de l'iconographie et des symboles chrétiens (anges, Saints, symbole du poisson **ΙΧΘΥΣ**<sup>568</sup> ou référence au Christ avec la légende **ΕΙΗCOYC XΠEICTOC**)<sup>569</sup>. Ainsi, la représentation très schématisée de l'archange Saint Michel sur une pierre byzantine des VI<sup>ème</sup>-VII<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (cristal de roche) est-elle accompagnée de la légende **ΑΓΙΟ-С ΜΙΧΑΗ[Λ]** (type A1<sup>C</sup>). Une autre représentation sur un lapis-lazuli byzantin contemporain met en scène une composition réunissant Saint Paul et Saint Pierre flanquant la croix. Dans le registre supérieur, l'inscription (type B3<sup>C</sup>), **ΕΜΜΑ-ΝΟΥΗΛ**, est une épithète de Jésus-Christ et se rapporte au portrait de ce dernier, de face, qui agit comme pivot entre les deux parties de la légende.

### 2.1.2. ACCUSATIF

§1. Grammaticalement, la légende à l'accusatif se présente comme un complément d'objet direct. Il est introduit soit par un sujet implicite, soit par un verbe, soit par une préposition. Ce cas apparaît principalement dans le cadre d'inscriptions traduisant une fonction votive, sous-entendant la plupart du temps la formule « Je souhaite ... » et impliquant en tant que sujet de la proposition celui qui offre la pierre (ces gemmes sont le plus souvent des cadeaux entre amis ou des présents de courtoisie) :

194. FURTWÄNGLER 1896, p. 244, n° 6654, pl. 47. LE BLANT 1896, p. 31, n° 54 : à l'instar de la gemme en cristal de roche évoquant un vœu de bonne année adressé à l'empereur Commode, **FELI[CI IMP]ERA[TORI] ANNVM N[OVVM] FA[VSTVM FELIC]EM**• (voir n° 14 ci-dessus) [Pl. 3, fig. 15], il existe un petit nombre de pierres gravées dont la légende fait référence à un vœu, à l'accusatif. Ainsi en est-il notamment d'une cornaline de Berlin, où la légende de type B2, **[F]IDEM•FELICITATEM**, « (Je souhaite) fidélité et bonheur » – dans le cadre d'un mariage, d'une union –, est accompagnée d'une composition allégorique mêlant le symbole de la *dextrarum iunctio* (la concorde) avec des thèmes de bon augure tels que des palmes et des épis de blé (réussite et prospérité). On peut citer également une seconde gemme, dont fait mention E.F. Le Blant, et qui porte la légende en deux lignes (type G), **BONAM | VITAM**.
195. HENKEL 1913, pp. 16-17, n°s 100-103, pl. VI. ΤÓΤΗ 1985, pp. 19-20, ill. 6 ; 48, 57, pl. 11, fig. b [Pl. 86, figg. 594a-b] ; pl. 13, fig. a [Pl. 87, fig. 595] : l'inscription **FIDEM / CONSTANTINO**, « (J'accorde) fidélité à (l'empereur) Constantin » apparaît sur quatre anneaux en or de Rhénanie, quatre provenant de *Sirmium*, et un neuvième issu de la collection Ferrell (voir n° 26 ci-dessus) ; il en existe cependant plus d'une vingtaine qui ont été mis au jour, que ce soit en Gaule, en Germanie, en Pannonie ou dans le bassin du Danube. L'inscription, disséminée entre le chaton quadrangulaire et le contour de l'anneau, précise l'usage qui était fait de ce type de bague qui tenait lieu de récompense pour la fidélité que son porteur, vraisemblablement un officier<sup>570</sup>, avait accordé à l'empereur Constantin I<sup>er</sup> (306-337 apr. J.-C.) durant les troubles qui amenèrent ce dernier à s'emparer du trône impérial (en Pannonie, ces présents font suite à l'antagonisme entre Constantin et Licinius). Un anneau du même type, trouvé en Croatie (Varaždin), porte un gage de fidélité à l'empereur Valens (364-378 apr. J.-C.), de part et d'autre d'un chaton à motif architectural (sur les épaules de l'anneau) : **VALENTI / AVG FIDEM**, *Valenti Aug(usto) fidem*.

<sup>568</sup> Voir SPIER 2007, p. 24, n° 152, pl. 21.

<sup>569</sup> Voir AGDS IV, Hannover, pp. 301-302, n° 1648, pl. 218 : **ΕΙΗCO[ΥC XΠEIC]TOC** avec le symbole de l'ancre flanqué de poissons.

<sup>570</sup> Voir SPIER 2010, p. 62 : "(...) rings of this type (...) were presented to military officers as part of their annual bonus payments".

La présence du verbe dans la proposition clarifie la fonction du complément d'objet direct à l'accusatif :

196. HENKEL 1913, p. 118, n° 1296, pl. XLIX ; 149, n° 1638, fig. 99, pl. LX. PLATZ-HORSTER 1984, pp. 49-50, n° 33, pl. 8 [PI. 23, fig. 156] : le premier exemple est une formule d'appel au souvenir sur le contour d'un anneau en bronze du *British Museum*, publié par F. Henkel, **ESCIPE MEMORIAM**, « Préserve le souvenir ! ». On retrouve cette même formule verbale sur une bague en jais, mise au jour à Cologne, et sur le chaton strié (*Zwillingsring*) de laquelle se lit en quatre lignes successives la devise galante **ESCIPE | SI AMAS | PIGNVS | AMANTIS**, « Prends / Recueille, si tu aimes, le gage des amoureux ! ». Le terme *pignus* est un accusatif de la quatrième déclinaison. Cependant, d'autres verbes président à l'accusatif sur les gemmes, notamment sur une calcédoine du *Rheinisches Landesmuseum* de Bonn datant du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. : tout autour d'une représentation de Jupiter assis, tenant sceptre et patère, et devant les jambes duquel se tient un aigle, est inscrite la légende **IOVEM•FORMANVM•COL(L)EGI(VM) RESTITVIT** (type A2), "*Das Collegium (die Behörde) hat den Jupiter in Formiae wiederhergestellt*", c'est-à-dire « Le *Collegium* (à savoir les autorités) de *Formiae* a rétabli Jupiter ». Cette inscription fait vraisemblablement référence au culte ou à une statue de Jupiter à *Formiae*, mais probablement pas à un sanctuaire ou à un temple étant donné que celui de Jupiter *Anxur* se situe à Terracina, à moins de vingt-cinq kilomètres plus au nord.

L'accusatif peut également être introduit par une préposition. Tel est le cas sur deux légendes grecques de pierres gravées romaines :

197. MASTROCINQUE 2003, p. 186, n° 60 [PI. 24, fig. 157]. VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 179-180, n° 228, pl. 23 (pl. coul.) ; 120 [PI. A, fig. 4] : sur une cornaline semi-sphérique, anciennement de la collection Caylus, est mise en scène une triade de divinités en pied. Au centre, magnifié, se présente Sérapis tenant un sceptre ; sur sa gauche, réduite de moitié en taille, Aphrodite nue, et, à droite, à une échelle de deux tiers, un *Genius* tenant un rameau de palme et une situle (?). Tout autour de la composition iconographique, scindée en quatre parties distinctes, court la légende **KATA X-PHM-ATI-CMON** (type A1<sup>CG</sup>), littéralement *κατὰ χρηματισμόν* « Selon la réponse (des dieux) ». Il s'agit probablement d'une gemme faisant office d'*ex-voto*, et dédiée à la divinité pour obéir à un oracle. Le second cas, un camée en sardonix à trois couches, met en scène l'empereur Septime Sévère, cuirassé, accompagné de ses deux fils, Caracalla et Géta, chacun des deux couronné par une Victoire ailée. En exergue, une dédicace fragmentaire à fonction commémorative **[-] ΝΕΙΚΗΝ ΤΩΝ ΚΥΡΙΩΝ ΚΕΒ(ΑΤΩΝ)**, « [Pour la] victoire des Seigneurs Augustes ». En lien avec une réussite militaire, cette pièce proclame l'investiture de ses deux fils par l'empereur en rapport avec la paix conclue à la fin de l'année 209 apr. J.-C. (Caracalla proclamé *Britannicus* ou *Britannicus Maximus* et Géta recevant le titre d'*Augustus*). L'aspect intéressant réside cependant dans la restitution de la partie initiale manquante de la légende : E. Babelon, dans son catalogue des camées de la Bibliothèque Nationale<sup>571</sup>, comble la lacune par **[ΥΠΕΡ ΤΗΝ]**, « [En l'honneur de la] victoire de nos Seigneurs les Empereurs ». Cette interprétation est intéressante, voire séduisante, à cela près qu'elle n'est attestée nulle part ailleurs en épigraphie grecque (à ma connaissance). En effet, la forme **ΤΗΝ Ν(Ε)ΙΚΗΝ** – avec la forme du *iota* long sans recours au particularisme linguistique de la diphtongue assez commun au Bas-Empire – se retrouve davantage introduite par les préposition *ἐπί*<sup>572</sup> ou *πρός*<sup>573</sup> (vers, en vue de...), présidant également à l'accusatif. Quoi qu'il en soit, du fait de la place à disposition dans la lacune de la légende (de cinq à six lettres) et du sens à donner à la dédicace, la présence d'une préposition introduisant un accusatif est nécessaire.

<sup>571</sup> Voir BABELON 1897, p. 157, n° 301, pl. XXXIV.

<sup>572</sup> Voir *IG II*<sup>2</sup>, n° 1612 : forme **ΝΙΚΗΝ**.

<sup>573</sup> Voir *ibid.*, n° 1421 : forme **ΝΙΚΗΝ**.

§2. Il est un cas particulier que l'on rencontre sur les gemmes, à savoir des noms propres (appellations simples ou composées) ou des substantifs déclinés à l'accusatif sans qu'il soit fait mention d'un autre élément grammatical. Sur une agate rubanée du *British Museum* que nous avons déjà traité allusivement (voir n° 136 ci-dessus) est représenté Dionysos, de profil, tenant le thyrsos et un canthare libatoire [Pl. 13, fig. 81]. Tout autour du registre figuré court une inscription qui reprend les *tria nomina* du possesseur, **L • VOLCEIV/M • P • AVLVM**. Cette tournure à l'accusatif se retrouve également sur une cornaline du *Kestner-Museum* de Hanovre (voir n° 149 ci-dessus) [Pl. 16, fig. 106] sur laquelle apparaît l'appellation **DE-METRI-V/M** autour de la représentation d'une sauterelle. La solution à ce dilemme grammatical est fournie par deux amulettes en pâte de verre du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. montées en pendentif mises au jour en Hongrie (Keszthely-Dobogó) dans les années 1960<sup>574</sup> : elles mettent en scène toutes deux une grenouille jointe à l'inscription **ZO/HN** (type A1<sup>C</sup>), accusatif de ζῴη (ionien), « Vie » [Pl. 104, fig. 725]. Symbole de fertilité, le batracien est, pourrait-on dire, « garant » de la vie (il la « protège » selon R. Gordon)<sup>575</sup> et autorise à déchiffrer le bijou comme un tout (registre figuré et inscription) formant une sentence idéographique incluant un logogramme : « [La grenouille] (garantit / protège) la vie ». L'élément iconographique est conséquemment la clé du cas grammatical. Comme la grenouille, la sauterelle de la cornaline de Hanovre a une vertu prophylactique, une fonction d'*apotropaion*, et l'accusatif souligne l'utilisation d'une préposition ou d'un verbe sous-entendu à l'instar d'une agate de la collection Caylus [Pl. 24, figg. 158a-b]<sup>576</sup>, avec une formule protectrice que l'auteur a mal restituée : **ΑΚΡΙΣ ΕΧΕ ΠΟΙΡ ΖΥΣΤΕ ΚΡΑΤΟΥ** au lieu de **ΑΚΡΙΣ ΕΧΕ ΠΟΙΡ ΤΙΣΙΚΡΑΤΟΥ(Σ)**, ἀκρίς, ἔχε ποιρ Τισικράτους (Τισικράτης au nominatif – troisième déclinaison). Cet énoncé à fonction apotropaïque est transcrit par le latin *locusta serva penem Tisicratis* par C.W. King<sup>577</sup>, alors que F. Imhoof-Blumer et O. Keller optent pour *inguen* (le bas-ventre). Le substantif à l'accusatif ποιρ (pour ποιρὶν)<sup>578</sup> est une forme abâtardie tardive de πηρὶν (équivalent de τὸ αἰδοῖον)<sup>579</sup> avec la variation phonétique du -η- en -οι- due à la iotisation passée en langue (la voyelle longue et la diptongue se prononcent de la même manière). La signification globale de la légende est toutefois claire : « La sauterelle tient (ou plutôt sert) le pénis – ou les testicules – de Tisicratès », à savoir que l'insecte soigne les affections génitales. La sculpture en marbre de la collection Caylus exemplifie cette fonction protectrice en adjoignant à la représentation de la sauterelle en ronde-bosse la légende sur sa base autour de la figure d'un lézard. Ce dernier renforce le rôle médicinal de la pierre par sa symbolique régénératrice intrinsèque (selon O. Keller, qui étaye son argumentaire par le fait que la queue du batracien repousse si on la sectionne)<sup>580</sup>. Il paraît conséquemment sensé d'estimer que la représentation de la sauterelle sur la gemme de Hanovre répond à la même contingence : l'appellation à l'accusatif implique un verbe sous-entendu comme le grec ἔχω ou le latin *servare* (tenir, garder, donc protéger) et le registre figuré reprend la fonction du sujet sous la forme d'un logogramme – « [La sauterelle] (protège) **DEMETRIVM** ». Par extension, ce raisonnement s'applique également à **L • VOLCEIV/M • PAVLVM**, où c'est Dionysos qui le « garde » sous son égide, la scène de libation représentée valant symboliquement comme un gage du porteur à la divinité. La dénomination à l'accusatif peut cependant être tout aussi bien déterminée par une préposition, à l'instar des cas déjà mentionnés (voir n° 197 ci-dessus) : dans l'exemple qui nous occupe, on pourrait opter pour *erga*, « envers, au bénéfice de ... », qui lie le motif iconographique salutaire (et protecteur) avec la personne à sauvegarder, et dont l'identité est énoncée par la légende à l'accusatif qui orne la pierre. Cette logique protectrice se retrouve donc avant tout sur les amulettes et les talismans, avec ou sans terme sous-entendu, mais en lien étroit avec la composition iconographique (voir point 1.1.1. ci-dessus, §1 :

<sup>574</sup> Voir GRADVOHL 2012, pp. 440-443, figg. 1-2.

<sup>575</sup> Voir GORDON 2007, p. 133.

<sup>576</sup> Voir CAYLUS 1764, pp. 136-138, pl. XLI, figg. IV-V. Voir également IMHOOF-BLUMER, KELLER 1889, p. 142, n° 31, pl. XXIII, note.

<sup>577</sup> KING 1887, pp. 212-213, n° 8, n. 1.

<sup>578</sup> Voir ESTIENNE 1829, p. 1055 ; 1329 : [Ποιρὶν. V. Πηρὶν].

<sup>579</sup> Voir ADLER 1971, p. 127, n° 1536.

<sup>580</sup> Voir KELLER 1913, II, pp. 273-274.

**ΑΒΛΑΝΑΘΑΝΑΛΒΑ ΦΥΛΛΑΞΟΝ ΡΩΜΑΝΑΝ**, « La divinité – en l’occurrence Hécate et Harpocrate – protège *Romana* »).

198. MASTROCINQUE 2008, p. 67, n° cat. Fi 84, pl. XIX [Pl. F, fig. 40] : l’interprétation, à une subtilité près cependant, est identique pour la légende d’un jaspe rouge de Florence à fonction d’amulette. Le motif iconographique représente Hécate tricéphale, tenant un fouet et un flambeau abaissé. Une inscription à l’accusatif, **ΕΚΑΤ/Η/Ν**, parcourt transversalement le personnage (type C<sup>G</sup>). Toutefois, cette dernière se rapporte moins à la divinité qu’à la propriétaire de cette gemme magique, dont le nom est sémantiquement l’homonyme d’Hécate (**ΕΚΑΤΗ**). La formule sous-entendue est à nouveau une sorte de composition idéographique incluant un logogramme (ou idéogramme) – « Hécate » (protège) **ΕΚΑΤΗΝ**, c’est-à-dire « [Hécate] (protège) Hécate » – et s’inscrit accessoirement dans la tradition dittographique ou dittologique<sup>581</sup> des gemmes ésotériques (*ptérygōma*). Celle-ci se définit comme la répétition de termes à l’identique, dont le développement orthographique se fait en mode croissant ou décroissant, et qui est très prisée sur les amulettes pour renforcer leur vertu protectrice<sup>582</sup>.

Toutefois une autre interprétation est envisageable : comme le souligne M. Mayer Olivé, l’utilisation de l’accusatif peut répondre à la nécessité, pour le propriétaire de la gemme, de souligner la fonction de sceau pour lequel le registre figuré ferait office d’emblème reconnaissable, d’ « armoiries » – dans le cas de **DEMETRIVM**, [*locusta*] (*significas*) *Demetrium*, « [La sauterelle] (représente) *Demetrius* ».

§3. La notion de verbe implicite appelant à un complément d’objet direct se retrouve également sur le jaspe rouge de la collection Herbert Cahn<sup>583</sup> (voir n° 9 ci-dessus) sur lequel la représentation de Némésis et Hécate est combinée à la légende **ΚΑΙ ΤΟ-Ν Κ|Υ-Ρ-ΙΟΝ ΗΜ|ΩΝ | ΟΥ**, joint à **PANON** sur le biseau. Dans ce cas-là, l’inscription reprend bel et bien le registre figuré et non une appellation quelconque se rapportant au possesseur de la gemme. Selon H. Seyrig, la dédicace lisible sous-entend "un verbe approprié, gouvernant l’accusatif, par exemple *ὀρκίζω* (*Εκάτην καὶ Νέμεσιν*) καὶ τὸν κύριον ἡμῶν Οὐρανόν", « Je prête serment aux noms d’Hécate, Némésis et notre seigneur le Ciel ».

### 2.1.3. DATIF

§1. À l’instar du cas précédent, les propositions régies par le datif sont tributaires de prépositions ou de la nature de l’inscription : le datif dédicatoire signale la fonction de cadeau ou d’offrande, mais aussi une fonction votive déterminée par la structure de la proposition et le sujet de l’inscription. En premier lieu, une préposition figurant dans la structure de la légende peut appeler un datif :

199. ROSTOVITZEFF 1933, p. 26, n° 1, pl. IV/1 [Pl. 24, fig. 159] : à l’instar de deux sceaux de fonction déliens (voir n° 31 ci-dessus) [Pl. 4, fig. 21], dont l’inscription **ΕΠΙΜΕΛΗΤΟΥ | ΕΝ ΔΗΛΩΙ** (respectivement **ΕΠΙΜΕΛΗ|ΤΟΥ ΕΝ ΔΗΛΩΙ** pour le second cachet) reprend la charge d’épimélète (type D1), une *bullā* conservée à l’*Ashmolean Museum* d’Oxford présente le buste d’un monarque séleucide en Apollon (ou vice versa) et est frappée d’une légende de type D1 également, initiée par une génitif soulignant la formule « Le sceau de ... », **ΧΡΕΟΦΥΛΑΚΙΚΟΣ | ΕΝ ΟΡΧΟΙΣ** : elle se rapporte à la fonction de *chréophylax* d’*Orchoi*. Cette charge équivaut à une sorte de notaire : il s’agit d’une catégorie de magistrats financiers et fiscaux, royaux et non municipaux, et responsables du recouvrement des dettes et du calcul

<sup>581</sup> Voir McLEAN 2002, p. 17.

<sup>582</sup> Voir MICHEL 2001, p. 243, n° 383, pl. V (pl. coul.) ; 56.

<sup>583</sup> Catalogue de vente : *Geschnittene Steine der Antike*, Sonderliste K, Münzen und Medaillen A.G., Bâle, décembre 1968, p. 61, n° cat. 146 ; 59, n° 146.

de l'impôt<sup>584</sup>. L'aspect intéressant de ces divers exemples est l'utilisation de la préposition *év* pour marquer l'indice géographique au datif plutôt qu'au génitif (**ΟΡΧΩΝ**)<sup>585</sup>.

Toutefois, la fonction principale du datif est de souligner l'usage votif de la gemme ou de l'anneau métallique sur lequel figure la légende. Cette fonction peut être introduite autant par le substantif *ad hoc* que par un souhait ou une tournure nominatif-datif impliquant les noms de deux fiancés ou de deux membres d'une même famille :

200. LE BLANT 1896, pp. 66-67. SCARISBRICK, WAGNER, BOARDMAN 2016, p. 203, n° cat. 197 [Pl. X, fig. 167] : les noms accouplés sur les pierres gravées ou sur les disques du Bas-Empire, reprenant une femme et un homme en terme ou en image, sont souvent le signe de ce que E.F. Le Blant appelait les "anneaux de fiancés ou d'époux"<sup>586</sup>. Ils marquent l'alliance de deux êtres qui sont appelés à vivre ensemble sous le signe de la concorde ; raison pour laquelle est parfois joint aux portraits ou au motif de la *dextrarum iunctio* (ce dernier souvent sur des petits camées) la légende tant grecque que latine soulignant cette union consentie, **ΟΜΟΝΟΙΑ**, ὁμόνοια [Pl. 63, fig. 434] ou **CONCORDIA** [Pl. 13, fig. 86]<sup>587</sup>. Les appellations accouplées sont parfois au nominatif, en latin (**AIAX | OPTATA** sur un nicolo « à texte » – type G – du *Rijksmuseum G.M. Kam* de Nimègue datant du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.<sup>588</sup>) ou en grec (**ΖΩΤΙΚΟΣ | ΤΕΡΤΥΛΛΑ**, sur une sardoine du *British Museum*, les deux appellations incluses dans une couronne de laurier et séparées par une palme<sup>589</sup>). Signalons d'ailleurs un cas particulier d'inscription qui apparaît sur la face interne de l'anneau : il s'agit d'une bague romaine du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. issue de la collection Guy Ladrière à Paris, sertie d'un saphir, et sur laquelle se lit **+FAVSTINA+AGAPIVS** (avec des croix comme signe d'interponctuation témoignant de l'allégeance des deux fiancés à la foi chrétienne). Mais dans la majorité des cas, la mention conjugue le nom des deux parties consiste en une association d'un terme au nominatif avec un avec un second d'un cas différent – à savoir le datif (voir nos 216-217 ci-dessous) et non le génitif, sauf exception (voir n° 202 ci-dessous) avec le plus souvent une altération ou un amuïssement de la terminaison –, qui indique que la bague est un don qu'un époux ou un fiancé a fait à son conjoint (ou inversement). Ainsi en est-il d'un anneau d'or portant la légende **QVINTVS MARTINE** (pour la fiancée, **MARTINAE**)<sup>590</sup> ou d'intailles qui représentent le symbole de la *dextrarum iunctio* (signe de concorde) adjoint aux inscriptions **IVSTINA ASCLEPIADE** (pour le fiancé, Ἀσκληπιαδῆ) ou **PROTEROS VGIAE** (pour **HYGIAE**).
201. HENKEL 1913, p. 11, n° 72, fig. 2, pl. IV : cette formulation adjoignant un datif à un nominatif, et soulignant la fonction de don, se retrouve également sur un anneau en or mis au jour à Darmstadt et datant de la première moitié du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. L'inscription est scindée en trois termes répartis sur le chaton – entre deux lignes décoratives en cordeaux (type 11) – et les épaules du bijou : **EMERITA / IANVARIO / PARENTI**. Cette dernière fait référence à l'anneau lui-même, offert en cadeau par une certaine *Emerita* à son père *Ianuarius*.
202. GRAMATOPOUL 1974, p. 42, n° 44, pl. III. RICHTER 1971, p. 81, nos 404-405, ill. 404-405 [Pl. 24, fig. 160] : à l'instar de l'anneau en or hellénistique portant la légende **ΚΛΕΙΤΑΙ ΔΩΡΟΝ** (voir n° 79 ci-dessus) [Pl. C, fig. 15], la fonction de don peut être simplement signifiée par le substantif *ad hoc*. Tel est le cas notamment d'une sardoine d'époque impériale du *British Museum*

<sup>584</sup> Voir LERICHE 2011, p. 25, et ARNAUD 1986, p. 150.

<sup>585</sup> ROSTOVZEFF 1933, p. 23, n° 43, pl. VII/4.

<sup>586</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 65.

<sup>587</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 208 ; 457, fig. 769, pl. 169 [**ΟΜΟΝΟΙΑ**], et SPIER 2007, p. 22, n° 36, pl. 7 [**CONCORDIA**].

<sup>588</sup> MAASKANT-KLEIBRINK 1986, pp. 69-70, n° 135 : "The names *Ajax and Optata* probably indicate the names of a man and a woman, perhaps a married couple". Voir également n° 412 ci-dessous.

<sup>589</sup> WALTERS 1926, p. 263, n° 2686, pl. XXIX. Voir également *LGPN* II, p. 199 [Ζωτικός] ; 426 [Τέρτυλλα]. Ces noms correspondent au latin *Zoticus* (voir *ibid.*, III, A, p. 191) et *Tertulla* (voir *OPEL* IV, p. 116, « Tertullus » ; 191, « Zoticus ») et sont attestés comme appellations translittérées (voir *LGPN* V, A, p. 428 : [Τερ]εντία Τέρτυλλ[α]).

<sup>590</sup> Voir également HENKEL 1913, p. 10, n° 68, pl. IV.

portant la légende en trois lignes (type G<sup>E</sup>), **ΚΟΡΙΣΚΙΩ ΔΩΡΟΙΩ**, « Cadeau à *Koriskos* », ou d'une sardoine hellénistique mettant en scène Aphrodite nue ; tout autour d'elle (type A2<sup>C</sup>), la légende **ΚΛΙΤΑ ΠΙΟ ΔΩΡΟΝ**, « *Cleita*, présent à *Pius* », reprend la même appellation que sur l'anneau d'or précédemment cité tout en adoptant la forme grammaticale du cadeau d'*Emerita* à son père (voir *supra*). De nombreux autres exemples existent, qui font mention du don (δῶρον), mais en s'adressant à l'être aimé sous la forme d'un qualificatif ou d'un substantif de portée générale au datif (terminaison amuïe) : un camée à texte en nicolo du *British Museum*, ainsi qu'un cornaline-onyx de la collection Guardabassi à Pérouse (III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>591</sup>, portent sur trois lignes l'inscription **ΤΗ ΚΑΛῆ ΤΟ ΔΙΩΡΟΝ** (type G), τῆ καλῆ τὸ δῶρον, « Le présent à la belle », circonscrite dans une couronne de laurier (type J<sup>G</sup>) ; en outre, une autre intaille à texte de Pérouse, bombée et en quartz hyalin (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), est ornée, elle, de la mention **ΚΥΡΙΑ | ΔΩΡΟΝ** (type G) pour κυρία δῶρον, « Cadeau à (ma) dame » ("*dono alla (mia) signora*")<sup>592</sup>. Toutefois la mention **ΔΩΡΟΝ** peut également être introduite par un génitif soulignant le nom du donateur, à l'exemple de **ΓΕΝΕΣΙΟ-Υ ΔΩΡ-ΟΝ** (rétrograde), « Don de *Genesius*<sup>593</sup> » (type A2<sup>C</sup>), sur une cornaline du II<sup>ème</sup> siècle apr. J.-C. figurant un capricorne, anciennement de la collection Content (voir également n° 220 ci-dessous)<sup>594</sup> ; l'animal, reprenant vraisemblablement le signe zodiacal du destinataire, est à vertu augurale [**Pl. T, fig. 140**].

Les formules de souhaits, comme celles régies par l'accusatif, sont également tributaires dans certains cas de l'accord d'un verbe conjugué ou d'une construction grammaticale non-acclamative imposant l'usage du datif :

203. EICHLER, KRIS 1927, p. 86, n° 98, pl. 17 = HENIG 2007, p. 181, n° 742, note ; 197, Appendix n° 30, note. LE BLANT 1896, p. 35, n° 74 [**Pl. 100, fig. 693**] ; 76. KAGAN, NEVEROV 2000, p. 60, n° cat. 9/7 [**Pl. N, fig. 99**] : il existe différents exemples d'appellations au datif suivant l'adverbe **ΕΥΤΥΧΩΣ**, εὐτυχῶς (pendant grec du latin *feliciter*)<sup>595</sup>. On peut citer tout d'abord des appellations grecques avec la déclinaison en -ω de la seconde déclinaison comme **ΑΛΕΞΑΝΔΡΙΝΩ ΕΥΤΥΧΩΣ**, « Bonne fortune à *Alexandrinus* », sur un prime d'émeraude référencé par E.F. Le Blant. Les appellations latines sont cependant parfois translittérées en grec. Conséquemment les noms sont accordés selon la déclinaison grecque ou latine *ad hoc* (suivant la désinence de la déclinaison latine) : seconde déclinaison dans le cas de **ΕΥΤΥΧΩΣ ΙΟΥΚΤΩ** (pour *Iustus*) sur une sardoine de la collection Pereisc, ou **ΕΥΤΥΧΩΣ | ΦΑΥΚΤΙ|ΝΙΑΝΩ** (type G), "*Chance à Faustinien !*", sur une cornaline « à texte » du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. issue, à l'origine, de la collection Fulvio Orsini (incorporée par la suite à celle du Duc d'Orléans) ; troisième déclinaison **ΒΙΚΤΟΠΙ ΕΥΤΥΧΩΣ** sur un jaspe rouge octogonal à l'effigie de la Victoire. Dans ce dernier cas, l'appellation *Victor* est donc sémantiquement connectée avec le registre figuré, ce qui en fait vraisemblablement moins les « armoiries »<sup>596</sup> de son porteur que la représentation de sa divinité tutélaire et protectrice (ce que renforce la formule augurale). On trouve également une autre inscription translittérée régée par la troisième déclinaison sur un camée du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne : **ΟΥΑΛΕΝΤΙ ΕΥΤΥΧΩΣ**, « Bonne fortune à *Valens* ».

<sup>591</sup> Voir VITELLOZZI 2010b, p. 377, n° 473.

<sup>592</sup> Voir *ibid.*, p. 375, n° 469.

<sup>593</sup> Voir SOLIN 2003, pp. 1013-1014.

<sup>594</sup> Voir <http://medusa-art.com/antiquities-gallery/roman/roman-carnelian-intaglio-with-a-capricorn.html>. Medusa Ancient Art, item n° M6212. © 2014 MEDUSA ANCIENT ART, INC. All rights reserved.

<sup>595</sup> Voir YANGAKI 2009, p. 249.

<sup>596</sup> Voir point 1.1. de l'Introduction (fonction de sceau) : les sceaux portant les inscriptions **MVS** et **CORNVF**, pour lesquelles le motif iconographique (respectivement un rat et un bélier) se réfère directement à la racine linguistique de l'appellation, sont rétrogrades et caractérisent un emblème qui fait office d'« armoiries ».

204. AGDS IV, Hannover, p. 217, n° 1095, pl. 148. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 206, n° 468, pl. 88 [Pl. 24, figg. 161-162] : l'appellation peut aussi être introduite par le terme **VITA**. Mais ce dernier préside autant au datif qu'au vocatif. En atteste deux exemples, l'un de La Haye, l'autre de Hanovre. Sur un plasma du *Royal Coin Cabinet* datant stylistiquement du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., le portrait d'un patricien romain barbu est accompagnée d'une inscription fragmentaire de type A1<sup>E</sup>, **CON[-]IO VITA**. « Longue vie à *Con[-]ius* ». Étant donné la longueur de la lacune et en conjecturant, en se basant sur un doute raisonnable, que l'inscription suit la bordure du registre supérieur sans interruption, il doit manquer entre six à sept lettres : une restitution par *Con[stantin]ius* ou *Con[gonnet]ius* pourrait convenir<sup>597</sup>. La formulation associant une appellation au datif à la formule **VITA** est attestée par ailleurs sur une cornaline référencée à Milan par E.F. Le Blant : on y lit en deux lignes de type A1<sup>B1</sup>, **PARENTIJO VITA**, « Longue vie à *Parentius* » – ce surnom est assez rare<sup>598</sup> pour ne pas être confondu avec une forme bâtarde dérivée de *parens, parentis*. La forme **VITA** peut cependant s'insérer dans une acclamation et s'accorder avec le vocatif. En atteste une cornaline blonde conservée au *Kestner-Museum* de Hanovre, datant de la première moitié du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., et sur laquelle le portrait d'un couple en *capita opposita* est jointe à la légende **PHOBE•IVVE•V•ITA** (type A2<sup>C</sup>). Si la forme **IVVE** est abrégée, elle reprend le nom de la femme étant donné que le sens de lecture de la légende correspond à l'ordonnement du registre figuré (**PHOBE**, appellation entière, commence derrière le buste masculin : le canon épigraphique des *capita opposita* impose donc que le terme lui corresponde)<sup>599</sup>. Conséquemment, **PHOBE** reprend le *cognomen Phoebus* au vocatif, et **IVVE**, *Iuvenula, Iuvenilia, Iuvenna* ou *Iuventilla*<sup>600</sup>. La légende se comprend donc ainsi : « *Pho(e)bus, Iuve(nna)*, longue vie ! ».

Le datif préside à la majeure partie des dédicaces et des ex-voto. Ces derniers se rapportent majoritairement aux divinités, aux mortels divinisés et aux acteurs de la vie publique :

205. WALTERS 1926, p. 148, n° 1305, pl. XVIII : les premiers exemples font montre d'une simple dédicace à la divinité sans pour autant impliquer que la gemme fut utilisée comme ex-voto (bien que Th. Panofka en soit convaincu)<sup>601</sup>. La légende dédicatoire apparaît en corrélation avec un registre figuré qu'elle complète et officie conséquemment comme une « didascalie » : tel est le cas du grenat du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, à l'effigie de Vénus *Victrix* accompagné de l'inscription au datif **ΑΦΡΟΔΙΤΗ | ΤΗ ΑΝΕΙΚΗΤΩ** (Ἀφροδείτη τῆ ἀνεικήτω) / **VENERI | VICTRICI** (voir n° 144 ci-dessus) [Pl. 15, fig. 99]. Un autre cas peut être cité sur une agate rubéfiée du *British Museum* : la déesse Déméter y est représentée avec un sceptre et deux épis de blé qu'elle tient dans la main. Autour d'elle, en trois parties, la légende **CE-R/ERI**, « À Cérès ». Quoi qu'il en soit, la fonction de ses deux pierres n'est pas clairement établie : soit elles décoraient les statues cultuelles de marbre de ces déesses<sup>602</sup>, soit elles avaient pour fonction de rappeler au donneur le souvenir d'une consécration, soit elles formaient, seules ou avec d'autres objets précieux, un ex-voto à Aphrodite Ἀφίκτης ou Déméter (voir Partie III, tableau 2.1., n<sup>os</sup> 1-2 et 15).

<sup>597</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, pp. 59-60 (*nomina*) ; 317-318 (*cognomina*).

<sup>598</sup> Voir CHAMBON 2005, p. 434, pt. 3 ; 436, pt. (6).

<sup>599</sup> Sur plusieurs exemples qui font correspondre un couple en *capita opposita* avec une légende reprenant leurs noms respectifs, la dénomination masculine commence toujours derrière le buste qui lui correspond. Voir SPIER 2007, p. 18, n° 1, pl. 1 [ΕΥΤΥΧΙ ΠΑΝΧΑΡΙ ΜΕΤΑ ΤΗΣ ΚΥΡΙΑΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΑΙ ΠΑΥΛΙΝΑΣ, *Pancharios*] ; 22-23, n° 35 [SEPTIMI ELIA, *Septimius*] ; 40 [CRESCENTINE APVLE, *Crescentinus*] ; 43, pl. 7-8 [LVCIANE AVGVSTA, *Lucianus*].

<sup>600</sup> Voir OPEL II, p. 211, « Iuve.. » ; III, p. 140, « Phoebus ».

<sup>601</sup> Voir PANOFKA 1851, p. 503, n° 34.

<sup>602</sup> Voir LE BLANT 1896, pp. 3-4 : "Les idoles aussi avaient leur part des anneaux et des pierres précieuses dont les anciens aimaient à se faire présent (...). Une statue d'Isis avait au petit doigt deux bagues avec diamants, à l'annulaire une autre bague avec émeraude et perles, au doigt du milieu une bague avec émeraude. Une troisième idole [Vénus] avait reçu un anneau orné d'une pierre de choix [CIL II, n° 2326 : ANNVLVM•AVREVM•GEMMA•MELIORE]". Voir également CIL II, n° 3386.

206. *CIL* XIII, n° 10024, 20 = DESSERT-LIPPITZ 1985, p. 32, n° cat. 145, pl. 51 = HENKEL 1913, p. 12, n° 78, pl. IV [Pl. 75, figg. 511-512] ; 44, n° 310, pl. XVI. COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, p. 20, n° 2422.21 : les anneaux en métal portant le nom d'une divinité au datif sont, dans une écrasante majorité, des ex-voto, destinés à orner des idoles ou les statues cultuelles proprement dites. Quelques exemples sont ornés de légendes complètes au datif dédicatoire : citons, entre autres, un anneau en or (deuxième moitié du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) mis au jour à Mayence portant une inscription en trois lignes, **MIN|ERV|AE\*** – motif floral à quatre pétales (voir point 2.3.4.1. ci-dessous) –, « (consacré) à Minerve », qui devait, selon F. Henkel, être prédéterminé à orner le doigt d'une statuette en bronze de la divinité. La dédicace peut aussi être davantage développée et inclure une épiclese ou un préfixe : sur le contour d'un anneau à facettes en argent, de section octogonale, se lit la légende **I|O|V|I | O|P|T|I|M(O)**, « (consacré) à Jupiter le Très-bon » ; sur une autre bague en argent, de conformation identique et trouvée à York (*Eboracum*), l'inscription est circonscrite en deux lignes sur une des facettes quadrangulaires, **DEO | SVCEL(L)O**, et se rapporte au dieu celte gaulois *Sucellus* (cette bague est l'unique attestation épigraphique de cette divinité en Bretagne romaine).
207. HENKEL 1913, p. 45, n° 314, pl. XVI ; 49, n°s 354-358 ; 50, n° 367, pl. XVIII [Pl. 24, fig. 163] = PFAHL 2012 (*ILGIL*), p. 149, n° cat. 21, pl. 2. GUIRAUD 1988, p. 192, n° 929 = *CIL* XIII, n° 10024, 24. TÓTH 1985, pp. 49-50 ; 56, pl. 9, fig. b [Pl. 87, fig. 596] ; 23-24, ill. 7, pl. 11, fig. a [Pl. 87, figg. 597a-b/haut] : parfois, la légende est accompagnée d'un verbe qui souligne la fonction d'offrande joint au nom du dédicant à l'exemple d'une cornaline fracturée, retrouvée dans un tombeau d'enfant du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. de l'Aisne et publiée notamment par H. Guiraud, mais dont la confection remonte davantage au II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. : on y lit, en deux lignes, **V•ALEXAN[-] | VOTO•P[-]**, restitué *V. Alexan[der ex] voto p[osuit]* par J. Pilloy<sup>603</sup> – l'initiale **V** reprenant un gentilice (probablement *Ulpus* ou *Valerius*). Au vu du surnom de racine étymologique grecque, il s'agit vraisemblablement d'un affranchi ayant consacré cette gemme votive ; le caractère abrégé de la forme verbale n'est cependant dû qu'à la fracture de l'intaille et non à une volonté de l'artisan-graveur de raccourcir la formule. Ce qui n'est pas le cas d'un anneau métallique en argent trouvé près de Mayence, à nouveau de section octogonale, mais à facettes crénelées en forme de losange cette fois-ci, sur le contour duquel se répartit la dédicace **IO|V|I|INA |•M|IN|ER|VE|•D•**, *lovina Minerv(a)e dat*, « *lovina* a consacré (la bague) à Minerve ». Selon une forte probabilité, cette formule incite à penser que le bijou était destiné à une statue. L'utilisation d'un verbe abrégé (**D** pour *dat*, ou **D•D** voire **DD** pour *donum dat / dono dedit* – voir n° 52 ci-dessus et n° 280 ci-dessous) permet de compléter des dédicaces beaucoup moins développées à l'exemple de l'inscription **I.O.V.C** (*sic*) apparaissant sur le chaton rectangulaire d'une bague en argent mise au jour près de Wiesbaden (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) : elle se restitue par *I(ovi) O(ptimo) v(oti) c(ompos)*<sup>604</sup>, « Celui dont le vœu s'est réalisé (consacre cet anneau) à Jupiter le Très-bon ». Corrélativement aux verbes réduits à l'initiale, les inscriptions exprimant des noms de divinités sont, dans la plupart des cas, également abrégées. Aussi est-ce la tradition des anneaux métalliques à fonction d'ex-voto, présentant une légende sans motif iconographique, qui autorise à déduire une déclinaison au datif. Les exemples d'anneaux en argent ou en bronze sont nombreux, qui nomment l'objet du culte par un mot entier ou une abréviation : **IOVI**, **APOL** pour *Apol(lini)*, **MAT** ou **MATRS** (monogramme) pour *Mat(ribus)*, « Aux Déesse(s)-Mère(s) ! » – voir aussi n° 55 ci-dessus, **MATB** –, **MAR** pour *Mar(ti)*, **MIN** – voire **MI|NE** – pour *Min(ervae)*, **MER** – voire **ME|RC** – pour

<sup>603</sup> Voir PILLOY 1895, p. 269, pl. 19, n° 27. La formule *ex voto posuit* est attestée épigraphiquement. Voir LAZZARO 1993, pp. 134-135, n° 101 (*CIL* XIII, n° 5476) : (...) *Carantillus serv(us) | actor ex voto | posuit, | v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)*.

<sup>604</sup> Voir *CIL* VI, n° 402, et BRICAULT 2005, pp. 538-539, réf. n° 501/018 : *I(ovi) O(ptimo) M(aximo) SOLI SERAPIDI | SCIPIO ORFITVS V(ir) C(larissimus) | AVGVR | VOTI COMPOS REDDITVS*, « À Jupiter Très Bon Très Grand Soleil Sarapis, Scipion *Orfitus*, clarissime, augure, dont le vœu s'est exaucé ».

*Merc(urio)* ou encore **IVN** pour *lun(oni)*<sup>605</sup>. Il existe même quelques rares cas pour lesquels le nom du dédicant apparaît (voir ci-dessus), notamment un anneau en or de Pannonie au contour polygonal, consacré à *Silvanus* (IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), qui s'inscrit chronologiquement dans les derniers soubresauts des cultes païens à une époque où le Christianisme s'implantait partout dans l'Empire d'Occident : sur chacune des douze facettes se lit la dédicace **S|S|S|V|R|S|I|N|I|V|I|M** (*sic*) *S(ancto) S(ilvano) s(acrum)*<sup>606</sup> *Ursini(us) v(otum) l(ibens) m(erito) solvit*<sup>607</sup>, « Consacré à Saint *Silvanus*, *Ursinius* s'est acquitté de son vœu de bonne grâce et à juste titre »<sup>608</sup>. Les trois derniers caractères (dont l'incision maladroite du second, par comparaison au **I**, s'apparente davantage à un **L** avec l'amorce d'un trait oblique vers le bas), qui peuvent certes consister en un *supernomen* commençant par *Vim(-)*, se rapproche davantage des dédicaces que l'on retrouve sur ce type de bagues votives dédiées à *Silvanus*, à l'instar d'un second anneau en or contemporain sur lequel se déchiffre la formule **V|O|T|V|M|S|I|L|V|A|N|O** (*sic*), *votum Silvano*, « Offrande à *Silvanus* » [Pl. 87, fig. 597b/bas]<sup>609</sup>. D'ailleurs c'est selon cette relecture dédicatoire que l'auteur reprend l'anneau d'*Ursinius*, ainsi que différents autres ex-voto sous forme de bijoux et de *bullae*, dans un article paru en 1989 consacré à *Silvanus Viator*<sup>610</sup>.

Les dédicaces peuvent également se rapporter aux mortels divinisés – le plus souvent des empereurs – sous la forme de consécration ou de simples appels au souvenir ; à moins qu'elles se réfèrent aux exploits sportifs des auriges et des gladiateurs ou au culte des ancêtres au sein de clans familiaux :

208. WALTERS 1926, p. 261, n° 2666, pl. XXIX [Pl. C, fig. 20]. *Aquileia* 1992, p. 61, n° 129 : comme nous l'avons déjà vu avec le camée à l'effigie de Claude II le Gothique portant la dédicace **DIVO CLAUDIO IMPERATO(RI)**, « Au divin empereur Claude » (voir n° 24 ci-dessus), les gemmes peuvent valoir, à l'instar des monnaies, comme instrument appelant à la commémoration (Constantin le Grand, dans notre cas, se réclamait le descendant direct de son illustre prédécesseur, vainqueur des Goths. Raison pour laquelle il fit frapper des *folles* vers 317-318 apr. J.-C. portant la légende **DIVO CLAUDIO**)<sup>611</sup>. En parallèle, les victoires lors des jeux du cirque, de l'amphithéâtre ou à l'occasion de concours sportifs, pouvaient valoir à leurs auteurs non seulement les éloges et les vociférations du public, mais également un véritable culte de l'image au travers de l'érection de statues et, notamment, de la production de gemmes portant des acclamations et des dédicaces (voir nos 33 et 175 ci-dessus) [Pl. B, fig. 11]. Ainsi une cornaline du *British Museum* (deuxième moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.)<sup>612</sup> se réfère, sous la forme d'une dédicace, au nom d'un esclave ayant remporté une épreuve sportive, comme le laisse supposer la représentation d'une main tenant une palme. La légende au datif, **STEFAN-O | T̄•HATILI•TI•S** (type D1<sup>C</sup>), *Stefano, T. Hatili Ti(-) s(ervo)*, « À *Stefanus*<sup>613</sup>,

<sup>605</sup> Voir également PFAHL 2012 (*ILGIL*), pp. 149-50 et 160-161, nos cat. 22-23 et 150, pls. 2 et 13 [IVN] ; 27 [MII – voir n° 378 ci-dessous] ; 28-31 et 154 [MER] ; 32 [ME|RC] ; 155 [ME(R)C] ; 33-36 et 156-160 [MIN] ; 37 [MI|NE] ; 149 [IOVI].

<sup>606</sup> Voir *CIL* III, nos 10846, 11176, 11308, 13985, 14970 ; XI, 6945, et *AE*, 1939, n° 176.

<sup>607</sup> *AE*, 1979, n° 478. Voir LASSÈRE 2005, II, p. 1097 : la dédicace est abrégée **V•L•M•S** en temps normal. Sur l'anneau d'*Ursinius*, le **S** de *solvit* se confond avec les trois autres **S S S** de *S(ancto) S(ilvano) s(acrum)*.

<sup>608</sup> Voir *ibid.*, I, pp. 544-544. Transcription en hongrois par E. Tóth : "A szent *Silvanusnak Ursinius*".

<sup>609</sup> *AE*, 1979, n° 477.

<sup>610</sup> Voir TÓTH 1989, p. 15, ill. 1, fig.4 ; 118, n° 4, et HAINZMAN, *VIZY* 1991, pp. 57-59 (extrait).

<sup>611</sup> *RIC*, V/1, *Claudius Gothicus*, p. 203, pt. 3 ; VII, Rome, pp. 310-312, n° 106 ; 109 ; 112 ; 116 ; 119 ; 122 ; 125, pl. 7.

<sup>612</sup> La pierre est toutefois datée entre le I<sup>er</sup> et le III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. sur le site en ligne des collections du *British Museum*. Voir <http://collection.britishmuseum.org/id/object/GAA34264>.

<sup>613</sup> *Stephanus/Stephanus* est un nom attesté d'esclave ou/et d'affranchi. Voir SOLIN 1996, pp. 548-550, et SOLIN 2003, pp. 1267-1272. On retrouve *Stephanus* dans une formulation au datif sur une inscription sépulcrale (*CIL* VI, n° 38932a) : **D•M•STEPHANO | L•ANTONI•SILONIS | PRIMO [patère] PILARIS | SER•VO | CONS•ERVI | FECERVNT**. Quant

esclave de *T. Hatilius Ti(-)* », est vraisemblablement le cadeau fait par son maître à un esclave pour lui avoir fait honneur (il s'agit potentiellement d'un aurige, car un *Stefanus* est attesté en tant que tel dans la seconde moitié du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>614</sup>. La même iconographie, jointe à une appellation apparemment au datif, se retrouve également sur une sardoine du milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., issue de la collection Guardabassi à Pérouse<sup>615</sup> (main tenant une palme avec inscription périphérique rétrograde dans le registre latéral, **LVCRIO**). Or ici, à la différence de *Stefanus* pour lequel il n'est onomastiquement pas attesté de forme *Stefano* au nominatif, le surnom *Lucrio*, dénomination d'esclave et d'affranchi très répandue<sup>616</sup>, adopte cette terminaison en *-o* au nominatif (datif *Lucrioni*) alors que, paradoxalement, *Lucrius* (qui donnerait le datif *Lucrio*) est exclusivement un gentilice de citoyen romain et en aucune manière le nom auquel répondrait une personne de basse extraction. Il convient donc de concéder que, au cas par cas, la sémantique et l'onomastique nous renseignent sur le cas grammatical à appliquer à une inscription, surtout si cette dernière adopte la configuration d'un seul terme (nom propre). Un dernier cas marginal peut être traité pour clore l'utilisation du datif au sein des inscriptions sur pierre gravée : il s'agit d'un jasper rouge provenant d'Aquilée (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) sur lequel se lit, en deux lignes (type G), le surnom *Servianus* au datif pluriel, **SERVIANIS**, « Aux *Serviani* ». Cette attestation du *cognomen Servianus*<sup>617</sup> au pluriel se rapporte à l'usage, au Bas-Empire, du *signum*, commun aux différents membres d'un même clan (chacun étant singularisé par un nom diacritique)<sup>618</sup>. En l'occurrence, dans le cas de la gemme aquiléenne, il s'agit d'une dédicace (ex-voto) se rapportant vraisemblablement au culte des ancêtres.

#### 2.1.4. GÉNITIF

§1. Le génitif préside avant tout aux noms de propriétaires ou de possesseurs car il souligne l'appartenance : devant l'appellation est sous-entendu le terme *signum* ou *σφραγίς*<sup>619</sup>, « Le sceau de ... ». Les dénominations au génitif sur les gemmes se rapportent autant aux hommes qu'aux femmes, mais également aux indices de filiation, à l'origine ethnique ou géographique, au statut social de leur porteur (affranchi, esclave) ainsi qu'à leur appartenance religieuse – **XPIC|TOY**, sur une intaille « à texte » du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., sous-entend « (serviteur) du Christ »<sup>620</sup> (voir n° 222 ci-dessous) ; et de façon extrêmement marginale, également à la fonction de don (voir n° 202 ci-dessus). À l'instar des cas précédents (accusatif, datif), le génitif peut être aussi impliqué par une préposition dans le cas de formules plus complexes qui complètent le registre figuré (« didascalies »). Et en dernier lieu, les noms

---

à l'orthographe *Stefanus/Stefano*, elle est attestée sur diverses inscriptions (CIL VI, n°s 22490 ; 26840 ; 26842 ; 28532 ; 37351 [*Stefanus*] ; n°s 20275 ; 28532 [*Stefano*]).

<sup>614</sup> Voir HORSMANN 1998, p. 292, n° 200, SOLIN 2003, p. 1271, et AUBRY 2011a, p. 670.

<sup>615</sup> Vitellozzi 2010b, pp. 192-193, n° 196.

<sup>616</sup> Bien que *Lucrius*, respectivement *Lucrio*, soient attestés en tant que *nomen* et *cognomen* (voir SOLIN, SALOMIES 1994, 107 ; 354, et OPEL III, p. 37), I. Kajanto estime que les *cognomina* dérivés d'adjectifs ayant valeur de compléments de circonstance ou de qualité [*"Cognomina relating to circumstances"*], et notamment ceux traduisant l'idée de « chanceux » (*Faustus, Felix*), « agréable » (*Acceptus, Blandus, Suavis*), « fameux » (*Clarus, Nobilis*) et surtout « utile » ou « en forme » [*"fit"*] (*Aptus, Habilis, Lucrio, Utilis*) se rapportent la plupart du temps à des esclaves ou des affranchis (voir KAJANTO 1982, pp. 71-73 ; 285, « *Lucrio* », "*gainful*", profitable). Voir également SOLIN 1996, pp. 66-67, « *Lucrio* », et CIL X, n° 8056, 192b = ILLRP, II, p. 352, n° 1230 : timbre amphorique orné d'une tête de Mercure et de l'inscription LVCRIO•RVL[LI]•ST•S, *Lucrio Rulli St(ati) s(ervus)* d'après A. Degrassi.

<sup>617</sup> Voir OPEL IV, p. 73, « *Servianus* ».

<sup>618</sup> Voir AUBRY 2011b, p. 243, n. 80-82 : sur une cornaline du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., provenant de la Méditerranée orientale, apparaissent les noms diacritiques *Vis, Anis* et *Ninas* – qui se réfèrent aux trois bustes apparaissant sur la gemme – adjoints au *signum Ulravis*, commun aux trois noms (voir *Road to Byzantium*, p. 163, n° cat. 96).

<sup>619</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 134.

<sup>620</sup> SPIER 2007, p. 30, n° 103, pl. 17.

de graveurs, s'ils ne sont pas au nominatif ou suivi du verbe *fecit* ou ἐποίη (ou ἐποίησεν) <sup>621</sup>, se présentent au génitif, sous-entendant « Le travail / L'œuvre de ... ».

Mais revenons tout d'abord sur l'utilisation du génitif pour souligner l'identité du porteur de la pierre gravée :

209. STAMPOLIDIS 1992, p. 111, n° cat. M22 (357), pl. XX/7 : les noms de propriétaires se retrouvent au génitif autant en grec qu'en latin, ainsi que sur de rares pierres étrusques ou italiques (voir n° 92 ci-dessus : *Tarchnas*). Sur les pierres grecques archaïques, le génitif se présente sous la forme abrégée avec un *omicron* à la place de la diphtongue -ou à l'exemple de l'appellation **ΧΑΡΙΔΙΕΜΟ** (voir n° 61 ci-dessus), avant que la forme classique n'apparaisse après la réforme euclidienne de 403/2 av. J.-C. (à l'exemple d'une crétule délienne portant la légende **[Δ]ΙΟΔΩΡΟΥ**) <sup>622</sup>.
210. WALTERS 1926, p. 224, n° 2161, pl. XXVII [Pl. 74, fig. 502]. SENA CHIESA 1966, p. 418, n° 1533, pl. LXXVII [Pl. A, fig. 5] : à l'époque hellénistique et républicaine, le grec étant la langue des élites (et pour traduire un certain snobisme) <sup>623</sup>, les noms romains sont translittérés en grec à l'image de *Calpurnius Severus* sur la *Gemme Felix* (voir n° 143 ci-dessus) [Pl. A, fig. 3] ou de *Claudius Proclus* (**ΚΛΑΥΔΙΟΥ | ΠΡΟΚΛΟΥ**) <sup>624</sup> sur un jaspe rouge du *British Museum* représentant un motif allégorique inspiré du thème de la pêche. La problématique est donc de savoir si le terme translittéré du latin en grec est régi par la déclinaison grecque ou latine, ce qui est parfois aléatoire. Dans le cas des souhaits (voir n° 203 ci-dessus), la formule **ΕΥΤΥΧΟΣ** elle-même permettait d'appliquer à l'appellation à laquelle elle correspondait le datif grec ou latin qui a une forme identique pour la troisième déclinaison. Dans un cas précis de filiation latine translittérée en grec (voir Partie III, tabl. 1.5.1., n° B), l'inscription (en boustrophédon et à la manière des filiations grecques <sup>625</sup>) est manifestement régie par la désinence latine : **ΓΑΙΟΣ | ΙΠΠΙΛΙΦ** (*sic*) pour Γάιος Φίλιππι au lieu de Γάιος Φιλίππου). Mais dans l'éventualité où l'appellation translittérée est seule, comme pour un béryl octogonal d'Aquilée portant la légende **ΛΑΥΡΕΝΤΙ**, il est difficile de savoir s'il s'agit du datif grec – ce qui ferait de la pierre une dédicace ou un cadeau à *Laurens* ou *Laurentius* – ou du génitif latin, strictement de la seconde déclinaison, de *Laurentius* avec la chute du second « l ».
211. WALTERS 1926, p. 230, n° 2239 : comme nous venons de le voir, les appellations latines, elles, sont davantage problématiques du fait de la terminaison en -l. En effet, sur les gemmes, l'usage est d'abandonner le second « l » de la forme au génitif des appellations en -ius. Il est donc relativement mal aisé de convenir du caractère abrégé ou non de certains *nomini* : si une légende comme **CN | PHILETI** (voir n° 150 ci-dessus) [Pl. E, fig. 30], du fait de sa configuration en *duo nomina*, ne peut pas prêter à confusion (**PHILETI** reprenant obligatoirement le gentilice *Philetius* et non les surnoms *Philetus* ou *Philetianus*) <sup>626</sup>, tel n'est pas le cas d'appellations plus courtes, même sous la forme de *duo nomina*. Citons entre autres une sardoine du *British Museum* avec une scène champêtre et les *duo nomina* **P•CASSI**, ou encore une cornaline de l'*Antiquarium* de Berlin <sup>627</sup> sur laquelle le portrait d'un patricien romain est jointe à la légende **M• / M̄ARCI** que M.-L. Vollenweider restitue par *M. Marcus* : or, **MARCI** peut tout aussi bien reprendre un gentilice davantage développé comme *Marcianus*, *Marcianus*, *Marcidius* ou *Marcilius* <sup>628</sup>, tout autant que **CASSI** est susceptible de se voir appliqué aux gentilices *Cassius*, *Cassianus*, *Cassicius* ou encore *Cassienus* <sup>629</sup>.

<sup>621</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, III, p. 517 (parfait et aoriste).

<sup>622</sup> Voir *ibid.*, I, pp. 85-87 ; 97-98 : à l'époque archaïque, la lettre « O » avait la valeur de -o, de -ω et de la diphtongue -ou.

<sup>623</sup> Voir BERRY 1968, p. 54, n° 98.

<sup>624</sup> Voir également LE BLANT 1896, p. 198, n° 711 : jaspe « à texte » avec l'inscription rétrograde **ΠΡΟΚΛΟΥ**.

<sup>625</sup> Voir *IG II<sup>2</sup>*, n° 2055 : Λήμνιος Ἑρμείου | Ζηνόβιος Φιλίππου [*folium*] | Μηνόδωρος Ἡρακλείδου.

<sup>626</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 142, « Philetus », et OPEL III, p. 137, « Philetus / Philetianus ».

<sup>627</sup> FURTWÄNGLER 1896, p. 240, n° 6535, pl. 46 = VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 84, pl. 143/5.

<sup>628</sup> Voir *ibid.*, pp. 55-56, « Marcianus / Marcianus / Marcilius », et SOLIN, SALOMIES 1994, p. 112, « Marcidius ».

<sup>629</sup> Voir *ibid.*, p. 49.

212. CADES 1831, Centuria II, p. 110, n° 38 = LE BLANT 1896, p. 154, n° 461 = RICHTER 1956, p. 85, n° 373, pl. XLVII. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 119-120, n° 165, pl. 35 [Pl. 25, figg. 164-165] : ce problème se rencontre également dans le cas de *tria nomina*. Tout d'abord, un cas dont la restitution est certaine : sur une pâte de verre de Würzburg, le buste hermaïque archaïsant d'une divinité barbue datant du milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. est ornée d'une légende de type A2, **M•SAVFEI•RV**. Cette dernière reprend sans nul doute le gentilice *Saufeius* au génitif – *Saufei(i)* – englobé dans une appellation en *tria nomina*, *M. Saufeius Ru(fius)*<sup>630</sup>, par exemple. Mais le même degré de certitude ne commande pas à un moulage de T. Cades, représentant un *Bonus Eventus* autour duquel court l'inscription, de type A2<sup>c</sup>, **L•D• / VIRILI** (que G.M.A. Richter restitue par **L•D• / VIRILL**). Il ne peut s'agir du gentilice *Virilus* (la place de **VIRILI** / **VIRILL** dans l'ordonnement de la légende implique qu'il s'agit d'un surnom) ni davantage des surnoms *Virilis* (même forme au génitif) – à moins que ce ne soit un datif ou un ablatif – *Virillus* et *Virilio*, la place à disposition sur la gemme permettant d'adjoindre si nécessaire la lettre terminale. Si on s'en tient à la restitution de G.M.A. Richter, le surnom est conséquemment la forme abrégée du *cognomen Virillianus* ou, plus vraisemblablement comme cela est attesté à plusieurs reprises en épigraphie, dont deux fois sous la forme **VIRILL** sur un cippe d'Arles et une stèle funéraire d'Aquitaine<sup>631</sup>, de *Virill(io)*. Bien qu'il s'agisse à première vue du nom du propriétaire de la gemme, la déclinaison au génitif n'est donc pas du tout assurée concernant ce moulage.
213. WALTERS 1926, p. 350, n° 3716 : le génitif d'appartenance s'applique également aux appellations de femme, comme en témoignent un anneau en bronze avec inclusion de lettres en argent portant l'appellation **EVSEBIAE** (voir n° 56 ci-dessus) ainsi qu'un camée à texte du *British Museum* sur lequel se lit l'inscription **VLP•PRISCELLAE**, *Ulp(iae) Priscellae*.

Les noms de graveurs également, lorsqu'ils ne sont pas joints à une forme verbale comme *fecit* ou *époie*, sont susceptibles de se retrouver au génitif sous-entendant « L'œuvre de ... » :

214. OVERBECK, OVERBECK 2005, pp. 120-121, fig. 125 [Pl. F, fig. 35]. RICHTER 1956, pp. 101-102, n° 463, pl. LVI ; 14 (pl. coul., 2<sup>ème</sup> édition, 2006) [Pl. F, fig. 41]. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 110-123 ; 407-418, figg. 428-432 ; 435-436 ; 439-441 ; 443 ; 456 ; 459-467 ; 472-478 ; 481 ; 487 [Pl. 25, fig. 166] : cette tradition se retrouve principalement à l'époque augustéenne, entre la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et la première moitié du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. Ainsi peut-on citer des artisans tels que *Gnaios* (**ΓΝΑΙΟΣ** ou **ΓΝΑΙΟΥ**), *Pamphilos* (**ΠΑΜΦΙΛΟΥ**), *Dioscouridès* (**ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΟΥ**), *Hyllos* (**ΥΛΛΟΥ**) ou encore *Aspasios* (**ΑΣΠΑΣΙΟΥ**), *Aulos* (**ΑΥΛΟΥ**), *Sôstratos* (**ΣΩΣΤΡΑΤΟΥ**), *Apollônios* (**ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ**), *Teukros* (**ΤΕΥΚΡΟΥ**), *Thamyras* (**ΘΑΜΥΡΟΥ**) et *Agathangelos* (**ΑΓΑΘΑΝΓΕΛΟΥ**). Un dernier cas, non moins intéressant, est celui d'*Heios* (**ΗΕΙΟΥ**) dont il existe plusieurs œuvres connues (voir n° 170 ci-dessus) [Pl. 19, fig. 127] dont une représentation, sur une cornaline, de la déesse Diane à la biche. La signature du graveur, telle que l'interprète E. Zwierlein-Diehl, apparaît sous la ligne de sol (type H) ; or, la même légende se retrouve également en exergue sur une sardoine d'une collection privée mettant en scène un cortège dionysiaque (procession) composé de trois érottes, dont l'un est monté sur une chèvre et tient le thyrses, et de plans de vigne. Les auteurs, B. et M. Overbeck, restituent la légende par un cri de joie bacchique<sup>632</sup> – "(...) *Inscript HEIOY, dem bacchantischen Freudenruf, (...)*" (voir n° 63 ci-dessus : **EFOI**), alors qu'il s'agit sans nul doute de la signature du graveur, soit – comme c'est souvent le cas pour les inscriptions de type H

<sup>630</sup> Voir *ibid.*, pp. 393-394 : il existe 83 occurrences de surnom commençant par *Ru-*.

<sup>631</sup> Voir *CIL* XII, n° 346 (*L. Valerius Virillio* : **D M | L•VALER VIRILL | VALERIA MARCĒLLA | MĀRITO OPTIMO**) ; XIII, n° 1350 (**VIRILL MEMORIA**).

<sup>632</sup> Voir BIRAUD 2010, pp. 155-158 : B. Overbeck fait vraisemblablement référence au cri que M. Biraud appelle « l'évohé » et que l'on trouve notamment sous la forme εὐαῖ et εὐοῖ.

– du nom du propriétaire<sup>633</sup>. D'ailleurs M.-L. Vollenweider estime que sur la cornaline à l'effigie de Diane, l'inscription reprend vraisemblablement le possesseur et non le graveur<sup>634</sup>.

Le génitif apparaît également en rapport avec les indices de filiation, les statuts maritaux et les rapports de subordination (esclave ou affranchi) :

215. LE BLANT 1896, p. 193, n° 680 : bien qu'il soit la majeure partie du temps réduit à l'initiale – voir n° 135 ci-dessus, **M•VARRI•Q•F**, *M. Varri(i) Q(uinti) f(iiii)* [Pl. D, fig. 24] – l'indice filiatif au génitif se présente toutefois, dans quelques rares cas en latin mais plus communément en grec, sous sa forme complète. Tel est notamment le cas d'un camée à texte en onyx portant l'inscription **ΜΕΛΙΤΙΝΗ ΑΤΤΑΛΟΥ ΤΡΥΦΕΙΝΑ**, Μελιτίνη Ἀττάλου Τρύφε(ι)να<sup>635</sup> (translittération en grec), où le patronyme fait office de filiation – « *Melitene Tryphaena*, (fille) d'Attale ».
216. LE BLANT 1896, p. 67, n° 176 = FURTWÄNGLER 1900, II, p. 244, n° 42, pl. L = CARNEGIE 1908, I, p. 114, n° J 8, pl. X. KRUG 1995, p. 67, n° 71, pl. 39, fig. A (pl. coul.) [Pl. N, fig. 93] ; 54 [Pl. 86, fig. 588]. SPIER 2007, pp. 20-21, n° 25, pl. 5 : on retrouve ce même cas en latin, à une nuance près cependant, c'est qu'à l'inverse de la combinaison d'un nom d'homme au nominatif avec celui d'une femme au datif soulignant la fonction de cadeau (voir n° 200 ci-dessus), si l'appellation féminine est au nominatif en liaison avec un nom masculin au génitif, cela indique davantage un lien marital sous-entendant plutôt le terme *uxor* que *filia*<sup>636</sup>. Ainsi, sur un jaspe rouge de la collection de Montigny (époque hadrienne selon A. Furtwängler), accompagnant un buste de femme drapée, se lit l'inscription **IVSTINA SEVERI**. Bien que H. Carnegie, reprenant A. Furtwängler, se borne à indiquer que *Iustina Severi* est le nom de la personne représentée, il convient donc de préciser qu'à l'instar de la cornaline de Berlin (voir n° 163 ci-dessus) [Pl. 19, fig. 122] portant la légende **MESSAL | CLAVDI** (rétrograde), *Messal(ina) Claudi(i)* (*uxor*), la gemme Montigny fait référence à *Iustina*, femme de *Severus*. Il en est de même de la formule augurale **PRVDENTIA / RODANI VIVA(S)** apparaissant sur l'épaule d'un anneau en or du *Rheinische Landesmuseum Trier* (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) dont le chaton est serti d'un nicolo présentant une composition de deux colombes sur les anses d'un cratère (symbolique de la concorde<sup>637</sup> et de la prospérité – voir aussi n° 382 ci-dessus) : l'appellation se réfère au nom de la femme pour qui le bijou a été créé, joint au nom de son époux, *Rodanus*, au génitif, ainsi qu'à la formule *vivas*. Comme le souligne A. Krug (en reprenant F. Henkel)<sup>638</sup>, "[d]ie Nennung ihres Mannes Rodanus kennzeichnet sie als Ehefrau, somit ist der Ring nicht als Hochzeitsgeschenk zu verstehen, sondern war für einen anderen festlichen Anlass gedacht" – en l'occurrence un jubilé de mariage. On retrouve cette configuration grammaticale nominatif-génitif également en grec, notamment sur un cristal de roche du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. sur la surface gravée duquel deux portraits en *capita opposita* (mari et épouse) sont joints à la mention translittérée **ΜΑΤΡΩΝ[chi-rho]Λ / ΠΡΟΒΙΛΑΝΟΥ**, Ματρώννα (γυνή) Προβιανού = *Matrona (uxor) Probiani* [Pl. 125, fig. 876]<sup>639</sup>, pour lequel le christogramme fait office de pivot à l'inscription dans le registre supérieur (peut-être a-t-il été placé là initialement à l'instar d'autres exemples sur disque figurant une composition en *capita opposita* [Pl. 126, fig. 877]<sup>640</sup>). Le registre figuré « marital » aide à l'interprétation de la légende (*uxor* et non *filia*).

<sup>633</sup> Voir AUBRY 2011a, p. 647, n. 41.

<sup>634</sup> Voir VOLLENWEIDER 1966, p. 18, n. 13 ; 93, pl. 8, fig. 4.

<sup>635</sup> Voir SEG 29 (1979), n° 606 : Κορ(νηλία) Τρύφενα (translittération en grec de *duo nomina* latins). Dans notre cas, le surnom Τρύφεινα est la translittération du latin *Tryphaena* (voir OPEL IV, pp. 131-132, « Tryphaena »). D'autre part, *Melitene* est un surnom romain de racine étymologique grecque (voir OPEL III, p. 74, « Melitene »).

<sup>636</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 67.

<sup>637</sup> Voir KRUG 1995, p. 65, n° 63.

<sup>638</sup> Voir HENKEL 1913, p. 37, n° 257.

<sup>639</sup> Voir OPEL III, p. 66, « Matrona » ; 164, « Probianus ».

<sup>640</sup> Voir SPIER 2007, pp. 22-24, n° 42, pl. 7 (christogramme); 45, pl. 8 (croix). Voir également AUBRY 2011b, p. 242, pls. 18-20.

217. LE BLANT 1896, p. 167, n° 547. PANOFKA 1851, pp. 491-492, n° 17, pl. IV/17 [Pl. 25, fig. 167] : cette règle ancienne, selon E.F. Le Blant, qui commande que le terme *uxor* soit sous-entendu en relation avec une combinaison liant un nominatif féminin avec un génitif masculin, n'a plus cours à une époque beaucoup plus tardive. En atteste l'inscription sur les épaules d'une bague en bronze mérovingienne (d'après la forme des caractères) sur le chaton de laquelle est gravé un lion : on y lit **SIPVRA / SATVGENI**, où *Sipura* est moins la femme de *Satugenius* que sa fille. Le motif iconographique, qui n'est en lien ni avec un motif de *dextrarum iunctio* ou une quelconque allégorie de la concorde (corne d'abondance par exemple)<sup>641</sup>, ni avec le portrait d'un des deux époux (à l'inverse de **ΜΑΤΡΩΝ[chi-rho]Λ / ΠΡΟ[ΒΙ]ΛΝΟΥ** – n° 216 ci-dessus), confirme cette interprétation. Un indice de parenté se retrouve également sur une cornaline de Saint-Pétersbourg mettant en scène un silène aviné sur un âne accompagné d'une bacchante : au-dessus de la tête de l'animal et entre ses pattes, l'inscription en deux parties (type B1<sup>CI1</sup>) **LVCILIA PIE-RIS**. Th. Panofka y voit la restitution **LVCILIA PIERI S** pour *Lucilia Pieri s(oror)* pour laquelle **PIERI** reprendrait le génitif d'appartenance de *Pieros* dont la racine étymologique en rapport avec les Muses<sup>642</sup> coïncide avec le thème bacchique traité. Cette hypothèse de voir la lettre « S » détachée du reste de l'appellation est d'autant plus séduisante que **PIERI** apparaît également sur une cornaline fracturée de Hanovre (*Kestner-Museum*) comme référence au propriétaire de la gemme<sup>643</sup>. La particule **S** est toutefois susceptible de reprendre le terme *servus* (dans notre cas *serva*) à cela près que *Lucilia*, utilisé comme *nomen* ou *cognomen*<sup>644</sup>, n'est pas attesté comme ayant été porté par une esclave à la différence de *Lucilla*. Par suite, il paraît plus sensé d'estimer, à la lumière du fait que la lettre « S » n'est pas séparée du reste de la légende par un espace conséquent ou un quelconque signe séparatif, que **PIERIS** ne forme qu'un seul terme, à savoir un surnom certes musaphore (Πιερίς, une Muse)<sup>645</sup>, et que la légende au complet doit se comprendre comme des *duo nomina* au nominatif.

La thématique servile est cependant en lien direct avec l'usage du génitif sur les pierres gravées pour marquer l'appartenance d'un individu à un maître :

218. WALTERS 1926, p. 234, n° 2292 [Pl. F, fig. 42] : à l'instar de la cornaline de *Stefanus* (voir n° 208 ci-dessus) [Pl. C, fig. 20], les noms d'esclaves sont adjoints à celui de leur maître au génitif d'appartenance, ce qui est davantage évident lorsque cette dernière appellation est complète (**STEFAN-O | T̄HATILI-TI-S**). Un second exemple peut être cité : celui d'une sardonix bombée, également conservée au *British Museum*, et illustrée du buste d'une femme portant un diadème radié (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). Autour de l'effigie court une inscription de type A2, **AESC•A•EQVITI**, *Aesc(hines /-inus)*<sup>646</sup>, *A(uli) Equiti (servus)*, pour laquelle la mention de la servitude est sous-entendue. La représentation d'un portrait féminin fait clairement référence à la maîtresse de l'esclave bien que ce soit le maître de maison qui soit mentionné dans la légende ; il est conséquemment judicieux de convenir que cette formulation s'applique à la « maison » de *Aulus Equitius* en analogie avec la titulature épigraphique de la famille impériale<sup>647</sup> – *Aesc(hines /-inus) (domus*<sup>648</sup>) *A(uli) Equiti (servus)*, « *Aeschines / Aeschinus*, esclave de la maison de *Aulus Equitius* ». D'ailleurs, un jaspe rouge

<sup>641</sup> Voir les représentations de la *Concordia* sur les gemmes, dont les attributs sont toujours la patère et la corne d'abondance à l'instar de *Fortuna* (AGW II, p. 215, n° 1554, pl. 155 ; 217, n° 1570, pl. 157).

<sup>642</sup> *Pieros* est un roi qui avait donné les noms des Muses à ses neuf filles, les Piérides.

<sup>643</sup> AGDS IV, Hannover, p. 186, n° 926, pl. 121 : représentation d'un éphèbe (Hercule ?), debout en face d'une colonne et tenant un skyphos.

<sup>644</sup> Voir OPEL III, p. 35, « *Lucilia* ».

<sup>645</sup> Voir *ibid.*, p. 141, « *Pieris C/F* ».

<sup>646</sup> Voir SOLIN 1996, p. 255.

<sup>647</sup> Voir LASSÈRE 2005, II, pp. 613-615.

<sup>648</sup> *Domus* : génitif *domus* (4<sup>ème</sup> déclinaison).

du Cabinet des Médailles<sup>649</sup>, datant des alentours de 160 apr. J.-C., présente une combinaison similaire mêlant un nom d'esclave à un portrait féminin [Pl. 78, fig. 536] : sur la gemme est représentée Faustine II, et dans le registre inférieur (type B2<sup>C</sup>), l'inscription Π-ΠΟ-ΚΛ se rapporte à un certain *Procles*, *Proclos* ou *Procleides*, vraisemblablement serviteur de l'impératrice (potentiellement un client également), qui se servait de l'intaille sûrement comme "symbole de transaction ou dans l'exercice d'un privilège".

Corrélativement, l'indice géographique (maison, cité ; localisation ou origine) peut s'avérer être également au génitif :

219. ROSTOVITZ 1933, p. 37, n° 43, pl. VII/4. BOUSSAC 1988, pp. 315-316, n°s 4-5, figg. 13-14 = BOUSSAC 1992, pp. 14-15, n°s cat. SP 6-7, pl. 2 [Pl. 25, fig. 168] : tel est le cas notamment pour les sceaux publics de certaines cités grecques trouvées à Délos ou pour un autre exemple d'une *bullā* du *chréophylax* d'*Orchoi* (voir n° 199 ci-dessus) [Pl. 24, fig. 159]. Pour les exemples déliens, on peut citer le sceau de Colophon (Ionie) où la légende, de type A1<sup>C</sup>, entoure le type traditionnel de la cithare à cinq cordes, ΚΟΛΟΦ-Ω-ΝΙΩΝ, ou encore celui de la cité de Tralles (Lydie) où l'ethnique ΤΡΑΛΛΙΑΝΩΝ surmonte la figure du zébu, symbole des cités du Sud-Ouest de l'Asie Mineure. Dans le cas des cachets séleucides en rapport avec les *chréophylakes*, la mention de la cité de rattachement de l'office est attestée soit au datif précédé d'une préposition introduisant le cas grammatical (ΧΡΕΟΦΥΛΑΚΙΚΟΣ | ΕΝ ΟΡΧΟΙΣ), soit par le génitif – ce qui nous intéresse ici – sous la forme ΧΡΕΟΦΥΛΑΚΙΚΟΣ | ΟΡΧΩΝ, « (Le sceau) du *chréophylax* d'*Orchoi* » (type D1<sup>1</sup>), sur une *bullā* à l'effigie d'Apollon nu, debout, tenant un arc et s'appuyant sur le trépied oraculaire.
220. LE BLANT 1896, p. 112, n° 281 : il existe cependant d'autres exemples dont la référence à une cité souligne moins la localisation que l'origine du porteur de la pierre ou du sceau. Tel est le cas d'une cornaline signalée par E.F. Le Blant, mettant en scène le buste d'un cavalier coiffé d'un bonnet phrygien avec devant lui l'encolure de son cheval, et portant l'inscription ΕΑΡ ΤΡΑΠΕΖΟΥΝΤΙΩΝ (d'après E.F. Le Blant). Si l'ethnique prend la forme du génitif pluriel de Τραπεζούντιος, littéralement « originaire / habitant de Trapézonte », le terme ΕΑΡ – un singulier qui manifestement doit induire un pluriel – est davantage problématique à cerner. Or, un passage d'Athénée de Naucratis (*Deipnosophistes*, III, 99d)<sup>650</sup> fait référence aux ἔφηβοι ἔαρ τῆς πόλεως, « les éphèbes, printemps de la cité », proposition dans laquelle le complément de lieu est au pluriel : c'est selon cette acception que l'auteur restitue la légende. ΕΑΡ ΤΡΑΠΕΖΟΥΝΤΙΩΝ reprend donc vraisemblablement « les jeunes gens originaires de Trapézonte (du Pont) ». Toutefois, cette intaille en cornaline, comme le révèle L. Robert<sup>651</sup>, est l'exacte réplique des monnaies de la cité pontique frappées en 198-199 apr. J.-C. sous Caracalla (au droit, buste de Caracalla drapé et lauré ; au revers, buste drapé de Mithra coiffé d'un bonnet phrygien radié avec, devant lui, la protomé de son cheval) [Pl. 116, figg. 812-813]<sup>652</sup>. Elle porte par ailleurs exactement la même légende, ΤΡΑΠΕΖΟΥΝΤΙΩΝ ΕΤΟΥΣ ΕΑΡ en exergue : la particule ΕΑΡ ne reprend donc pas un terme métaphorique (printemps = jeunesse) mais un chiffre, à savoir la 135<sup>ème</sup> année de l'ère de la ville (198-199 apr. J.-C.). Il est donc fort possible que le graveur de la cornaline ait confondu le *lambda* avec un *alpha*, à moins que ce ne soit E.F. Le Blant qui ait commis une erreur de

<sup>649</sup> VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, p. 149, n° 182, pl. 104.

<sup>650</sup> On peut également citer Platon (*Constitution d'Athènes*, III, 21) : (...) ἔαρ τοῦ δήμου τοὺς ἐφήβους.

<sup>651</sup> Voir ROBERT 1937, pp. 299-300.

<sup>652</sup> Voir catalogue de vente : *Kölner Münzkabinett, Auktion 43 : Münzen, Antike bis Neuzeit, Medaillen, etc.*, Kölner Münzkabinett Tyll Kroha, Cologne, 13-14 avril 1986, pp. 32-33, n° cat. 254. Voir également IMHOOF-BLUMER 1890, pp. 582-583, n° 74, pl. V, fig. 6, WOJAN 2006, pp. 201-202, IX, b (Caracalla), n°s cat. 41-42, pl. XX, figg. 41a-42b, ARSLAN 2008, p. 716, tabl. 2, n° 9 ; 730, n°s 29-30, pl. 4, figg. 29-30, et DALAISON, RÉMY 2013, pp. 40-42 ; 50, n°s réf. R 35-36 ; 56, fig. 8.

lecture. Cette inscription nous permet d'ailleurs de définir précisément un *terminus post quem* pour la confection de la gemme.

Toutefois, à l'instar des cas précédents à l'accusatif et au datif, le génitif, sur les pierres gravées, se trouve également – mais de façon marginale – introduit par une préposition :

221. HENIG 1990, p. 22, n° 41. LE BLANT 1896, p. 127, n° 329 : sur un camée d'onyx à texte de la collection Content apparaît l'inscription en trois lignes **ΟΥΡΑΝΙΟ | ΠΑΡΑ ΜΝΗ|ΜΟΝΙΟΥ**, que J. Spier traduit par "*To the heavenly one, for a remembrance*", à savoir « Au céleste – c'est-à-dire à celui dans l'Au-delà – pour un souvenir / à titre de souvenance ». Le souvenir est ici sûrement en rapport avec un amour terrestre, bien que l'amant – le message paraît être adressé à un homme – soit interpellé comme appartenant à « l'autre monde » (le monde divin ou celui des morts). Toutefois, l'interprétation la plus simple à assigner à la légende serait de voir dans les deux substantifs des noms propres reprenant respectivement le destinataire et le donateur du cadeau – à savoir le camée –, auquel cas le terme **ΔΥΡΟΝ** serait sous-entendu (voir n° 202 ci-dessus) : « À *Ouranios*, (cadeau) de la part de *Mnêmonios* ». On trouve également un autre exemple de génitif, introduit par la préposition μετά cette fois-ci, sur une agate du cabinet de Rascas de Bagaris, publiée par E.F. Le Blant, sur laquelle se lit, autour d'un buste d'homme, la légende **ΕΥ|ΓΕ|ΝΙ | ΛΕΟΝ|ΤΙΟΥ / ΞΗ|C|CΕ (sic) | ΜΕ|ΤΑ**, Εὐγένι ζησαῖς μετά Λεόντιου, que l'on peut traduire soit « Eugène, vis (heureux) avec *Leontium* ! » (traduction de l'auteur) en accord avec l'hypothèse « des noms propres » de O. Masson (voir n° 268 ci-dessous), soit « Vis (heureux et) beau avec *Leontius* / *Leontios* ! » (type F<sup>AG</sup> – voir n° 449 ci-dessous). On retrouve la préposition μετά gouvernant le génitif sur la célèbre agate du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (voir n° 265 ci-dessous : **ΕΥΤΥΧΙ ΠΑΝΧΑΡΙ ΜΕΤΑ ΤΗΣ ΚΥΡΙΑΣ ΒΑΣΙΛΙCΣΗΣ ΚΑΙ ΠΑΥΛΙΝΑΣ**) [Pl. 33, fig. 219].

En dernier lieu, sur les pierres cultuelles, soulignant l'appartenance religieuse de leur porteur, la formulation est également au génitif et agit, en quelque sorte, comme complément au registre figuré (« didascalie ») bien que la gravure de l'inscription soit aléatoirement à l'endroit ou rétrograde sur la gemme :

222. BOARDMAN, WAGNER 2003, p. 42, n° 261, pl. 40 [Pl. 103, fig. 713]. SPIER 2007, p. 18, n°s 2-3, pl. 1 ; 42, n°s 206-207, pl. 27 : ce phénomène apparaît le plus souvent en lien avec le nom du Christ au génitif sur les pierres gravées paléochrétiennes et byzantines. Ainsi, sur ces dernières, on trouve souvent la mention **ΧΡΙCΤΟΥ** ou **ΙΗCΟΥ ΧΡΙCΤΟΥ**, notamment sur deux calcédoines de la fin du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., l'une de la collection Karapanos (Athènes), l'autre conservée à la Bibliothèque Nationale (Paris), et pour lesquelles les inscriptions christiques sont en lien avec deux bustes (l'un barbu, l'autre glabre). Il s'agit du portrait de leur porteur respectif (l'un adjoint au symbole ichtyen en exergue<sup>653</sup> [Pl. 103, fig. 712]) et non du visage du Christ<sup>654</sup> accompagné de la « didascalie » *ad hoc*. Toutefois ce type de légende se retrouve également en relation avec l'image métaphorique du poisson et de l'ancre, au génitif pour le nom du Christ (en grec ou en latin), au nominatif pour **ΙΧΘΥC** (voir n° 146 ci-dessus [Pl. 103, fig. 714] et n° 303 ci-dessous [Pl. 40, fig. 265]) ; dans ces derniers cas, la légende – respectivement **IESV** et **ΙΧΘΥC**, ou encore **ΧΡΙCΤΟΥ** [Pl. 13, fig. 82] – agit davantage comme une « didascalie », par le truchement de la subordination du porteur de la gemme à la religion chrétienne. Dans cette mouvance spirituelle, l'utilisation du génitif pour qualifier la mention du Christ se comprend comme une référence indirecte, sous-entendue, au propriétaire de la

<sup>653</sup> Le mot **ΙΧΘΥC**, homophone du terme grec signifiant « poisson », se rapporte au monogramme du Christ, lequel reprend en acrostiche le nom du Sauveur : **Ιησοῦς Χριστός Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ** signifiant « Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur ». Voir SPIER 2007, p. 35.

<sup>654</sup> Voir *ibid.*, p. 18 : "*The portrait is surely of a private individual and not meant to depict Jesus. The inscription, in the genitive, refers to the owner as a Christian*".

Pierre gravée en tant que « serviteur de ... »<sup>655</sup>, raison pour laquelle, dans la plupart des cas, la « didascalie » est gravée de manière rétrograde afin de permettre une fonction potentiellement sphragistique. Cette caractéristique du témoignage d'allégeance à un culte de la part du possesseur (et qui le qualifie en tant que tenant de ladite religion) se retrouve, de manière certes marginale, sur les intailles païennes. En atteste notamment un scarabée italique du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., une cornaline conservée au Fonds Beazley à Oxford figurant Jupiter : la divinité, figurée nue tenant lance et foudre, est jointe dans le registre inférieur à la mention rétrograde **IOVIS / O M** (type D2, *Iovis O(ptimi) (Maximi)*, « (Serviteur de) Zeus *Optimus Maximus* » ou, comme pierre gravée à fonction cultuelle, « (Image de) Zeus *Optimus Maximus* » (voir également Partie III, tableau 2.1., n° 9 : **IOVIS** en marge d'une représentation de Jupiter).

#### 2.1.5. ABLATIF

§1. En parallèle aux autres cas apparaissent également, quoique relativement marginalement, des tournures à l'ablatif soulignant en particulier la circonstance, le moyen ou la cause :

223. SENA CHIESA 1966, p. 202, n° 454, pl. XXIII [Pl. G, fig. 43]. FURTWÄNGLER 1900, II, p. 278, n° 67, pl. LXI : sur une sardoine légèrement convexe se présente une figure de Méthé, divinité faisant partie du thiasse dionysiaque et protégeant les buveurs de l'ivresse, dont la légende périphérique, **UINO** (type A1), se comprend comme une allusion au caractère prophylactique du registre figuré<sup>656</sup>. À l'instar de certaines formulations à l'accusatif (voir n° 197 ci-dessus, et développement), le cas à l'ablatif – il ne s'agit vraisemblablement pas d'un datif dédicatoire – sous-entend une préposition soulignant la cause et composant une sentence idéographique dont le registre figuré agit en tant que logogramme : (*a / de*) *vino*, « [Méthé] (protège) du vin ». Selon H. Guiraud, pour ce type d'amulette, une améthyste aurait été plus appropriée<sup>657</sup>. Toutefois, la même préposition (*a*, *ab*) apparaît en toutes lettres cette fois-ci dans deux cas. Premièrement sur la calcédoine du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, en rapport avec la célébration des *Ludi Saeculares* de 204 apr. J.-C. par Septime Sévère et ses fils (voir n° 34 ci-dessus) [Pl. 4, fig. 22], et sur laquelle apparaît le nom de Géta comme dispensateur du motif sigillaire **SAECVLA** (*sic*) | **SAC** | **S- C** | **A GET**, *Saecula(ria) sac(ra) (ex) s(enatus) c(onsulto) a Get(a)*, « Les jeux Séculaires sacrés, avec l'accord du Sénat, par Géta ». Le même ablatif de circonstance préside à une cornaline publiée par A. Furtwängler, à l'effigie d'Apollon lauré, sur laquelle la légende définit une consécration d'Auguste à la divinité – **AB AVGVSTO** (type A1) – et souligne le patronage de la confection du type sphragistique (inscription rétrograde) par l'empereur (bijou commémoratif).
224. CADES 1836, *Impronte gemmarie Museo Nott*, 5, n° 268 [Pl. 25, fig. 169] : notons au passage que la formule à l'ablatif **EX S C**, *ex s(enatus) c(onsulto)*, se retrouve en toutes lettres (et pas seulement avec la préposition sous-entendue comme sur la calcédoine de Vienne) sur un moulage de T. Cades, ayant appartenu à la collection Nott, et sur laquelle une inscription composite est incisée. La partie initiale de la légende, de type C<sup>G</sup>, **EX / S C**, se répartit transversalement de part et d'autre d'une composition allégorique combinant un globe, un gouvernail, une couronne de laurier et un thyrses. La pierre a vraisemblablement fonction de porte-bonheur étant donné l'accumulation des symboles de bon augure<sup>658</sup>. Dans le registre inférieur de la gemme est incisé le nom abrégé du propriétaire de la pierre (type B2),

<sup>655</sup> Voir AUBRY 2009, p. 317, n. 57 (références).

<sup>656</sup> Voir GUIRAUD 1996, p. 101.

<sup>657</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>658</sup> La place centrale tenue par le globe n'est pas sans rappeler la composition iconographique d'un nicolo du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, portant l'inscription **C PR[IEC/IL]I FV[SC]I**, *C. Precili Fusci*, et au centre de laquelle est figuré un bouclier rond ou un instrument rappelant une timbale. Voir AGW III, pp. 140-141, n° 2156, pl. 82 [Pl. 57, fig. 389].

**CN•LENO**, *Cn. Leno(nius)*, la partie **LENO** ne pouvant constituer que le gentilice, et non le surnom *Leno*, étant donné qu'elle est précédée de l'abréviation **CN** reprenant un prénom. Malgré la terminaison en -O, il ne s'agit pas obligatoirement d'un ablatif. Toutefois, la position de l'appellation dans le registre inférieur, à l'exergue d'une certaine manière, se rapproche de celle de Géta (**A GET**) et incite à penser que le patronage de cette gemme à portée politique et culturelle (à nouveau en rapport avec un culte impérial ou une fonction votive – bijou commémoratif) puisse être attribué à ce *Cn. Lenonius*.

§2. Mais l'ablatif, sur les gemmes, peut être également introduit par la préposition *in* : tel est le cas de la cornaline de Naples (voir n° 33 et 175 ci-dessus) [**Pl. B, fig. 11**] sur laquelle la forme **IN ΠΟΝΠΕΙΑΝΟΥ** se restitue comme la forme translittérée en grec du latin *in Pompeiano*, « avec Pompeianus ».

§3. La formulation à l'ablatif, sur les gemmes dont les légendes apparaissent sous la forme de « didascalies » (inscription reprenant, identifiant ou complétant le registre figuré), se présente dans un seul cas (à ma connaissance) selon une tournure acclamative :

225. *AGDS* III, Kassel, p. 215, n° 76, pl. 94 [**Pl. 25, fig. 170**] : cette dernière revêt la forme d'une proposition subordonnée en apposition (le registre figuré agit comme sujet) mais se suffisant à elle-même et rappelant l'ablatif absolu à cela près qu'il n'y a pas de verbe conjugué au participe inclus dans la légende. Celle-ci, de type A1<sup>C</sup>, **VIRT-VTE / HERCVLIS**, est incisée en périphérie d'une représentation d'Hercule en train d'accomplir une libation, sur une cornaline datée stylistiquement du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. : le demi-dieu tient la massue et la *léonté* dans une main ainsi qu'une patère dans l'autre. Ainsi, l'inscription apparaît soit comme une acclamation (« Par la valeur / puissance d'Hercule ! »), soit comme une prière (« Avec l'aide d'Hercule ! »)<sup>659</sup> renforçant la vertu augurale de la pierre dont la fonction est vraisemblablement votive.

#### 2.1.6. VOCATIF

§1. Les inscriptions se présentant au vocatif sont majoritairement la résultante de formules exclamatives comme les salutations, les acclamations et les invocations. C'est pourquoi elles sont souvent jointes aux verbes à l'impératif et au subjonctif ou, plus marginalement, aux substantifs soulignant la fonction de souhait. Dans cette dernière acception, la forme **VITA**, « Longue vie ! », a déjà été croisée en rapport avec une appellation au vocatif ou au datif (voir n° 204 ci-dessus) [**Pl. 24, figg. 161-162**]. Les formes conjuguées, elles, sont par contre beaucoup plus répandues et davantage variées quant à leur tournure.

226. *SPIER* 2007, pp. 22-24, n° 41, pl. 7 ; 52, pl. 9 [**Pl. G, fig. 44**] ; 69, pl. 11 [**Pl. 26, figg. 171-172**] ; 65, n° 412, pl. 49 [**Pl. 26, fig. 173**] : la forme subjonctive **VIVAS**, « Puisses-tu vivre ! » – que l'on peut traduire à l'instar de **VITA** par « Longue vie ! » –, est très courante sur les gemmes (notamment les camées et les disques métalliques tardo-antiques). Pendant latin de la forme grecque ζήσαις<sup>660</sup>, il s'accorde le plus souvent soit avec l'adjectif **FELIX** (voir n° 454 ci-dessous)<sup>661</sup>, soit avec une appellation au vocatif (lorsque le complément ne s'applique pas à la divinité – **VIVAS IN DEO** par exemple)<sup>662</sup>. Sur un disque en argent serti dans une monture en or est représenté le buste d'un homme ; la bordure supérieure de la surface gravée (type

<sup>659</sup> Voir Plaute, *Aulularia*, II, 1, 44 : *Ego virtute deum (= deorum) et maiorum nostrum dives sum satis*, « Grâce à la bonté des dieux et à la prudence de nos ancêtres, j'ai assez de biens ».

<sup>660</sup> Voir AUBRY 2011b, p. 240.

<sup>661</sup> Voir également KRUG 1995, p. 67, n° 70, pl. 54 (camée rectangulaire en sardonix du II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. orné de l'inscription de type G **VIVAS | FELIX**), et *AGDS* IV, Hannover, p. 306, n° 1686, pl. 221 (autre camée rectangulaire, du III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. celui-ci, sur lequel la légende est inversée : **FELIX | VIVAS**).

<sup>662</sup> Voir *SPIER* 2007, p. 20, n° 23, pl. 5 ; 23, n° 48, pl. 8. LE BLANT 1896, p. 125, n° 324. HENIG 2007, pp. 186-187, n° 790, pl. LVIII.

A1 « hagiographique »)<sup>663</sup> est orné de la légende **SPESINIANE VIVAS**, « Longue vie, *Spesinianus* ! ». La formule conjuguée se présente également parfois sous une forme plus abrégée mais dont la déclinaison vocative du substantif lui étant affilié permet une restitution facilitée : tel est le cas d'un autre disque en argent du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., mettant en scène un couple en *capita opposita*, et dont la légende **PR-IMVL-E V-IV**, *Primule viv(as)*, « Puisses-tu vivre (heureux avec ton épouse), Primulus ! », est dispersée autour du registre figuré (type A1<sup>C</sup>). Les appellations au vocatif sont variables également, selon qu'elles reprennent un nom féminin (**SERVANDA VIVAS** en rapport avec la scène biblique de l'Ancien Testament mettant en scène le sacrifice d'Isaac par Abraham – type B3) ou un *nomen* terminant en –IVS (**IANVA/RI VIVAS** de part et d'autre d'un motif allégorique mêlant un palmier, un agneau, deux colombes et deux brebis – type A1<sup>C</sup> ; **ANASTASI VIVAS** en lien avec un portrait – type A1)<sup>664</sup>. La mention d'une appellation au vocatif peut également être combinée avec l'allégeance religieuse à l'exemple d'un anneau en or du *Museo Histórico Municipal* de Baena (Espagne) dont le contour est orné de la mention **SABINA VIVAS IN** pour se terminer par un christogramme **XP** sur le chaton circulaire (*Sabina vivas in Christo*)<sup>665</sup>. La célèbre bague à contour décagonal de Silchester (IV<sup>ème</sup>-V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) en est un autre exemple [**Pl. 118, fig. 823**]<sup>666</sup> : sur les neufs facettes périphériques – nonobstant la dixième composée d'un chaton quadrangulaire décoré d'une « tête féminine de facture tout à fait celtique »<sup>667</sup> et de l'inscription rétrograde de type A1 **VE|NVS** (voir point 1.3. ci-dessus, §2) [**Pl. 117, fig. 822**] – se lit la formule **SE|NI|CI|A|NE | VI|VA|S II|NDE**, pour *Seniciane vivas i{i}n de(o)*, « *Senicianus*, puisses-tu vivre en Dieu ! ».

227. HENIG 1990, p. 20, n° 36. HENKEL 1913, pp. 33-34, n° 231, pl. XI = KRUG 1977, p. 84, n° 8, pl. 15 : la forme verbale peut également se présenter en grec avec une appellation au vocatif. Tout d'abord avec le pendant grec de **VIVAS**, à savoir **ZHCAIC**, ζήσαις, que l'on retrouve sur un camée à texte de la collection Content en rapport avec le nom *Eugenios*, **ΕΥΓΕΝΙ(Ε) | ZHCAIC**, bien que l'auteur ne voie dans le premier terme qu'un qualificatif en rapport avec la racine étymologique de l'origine noble du porteur (εὐγενής). Un autre cas, bilingue, fait correspondre une appellation latine à la forme ζήσαις : il s'agit d'un camée « à texte » du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (mis au jour dans une tombe alémane du V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. de la nécropole de Wiesbaden-Adlerstrasse) sur la surface duquel se lit, en deux lignes, **PVLVERI | ZHCAIC** (*Pulverius*)<sup>668</sup>.
228. MASTROCINQUE 2008, p. 114, n° cat. Pe 26, pl. XXXIII [**Pl. G, fig. 45**] = VITELLOZZI 2010a, pp. 104-105, n° A44 : on trouve également une autre formule d'interpellation, en grec, sur les amulettes, qui associe un verbe conjugué à l'impératif avec un nom propre au vocatif. Il s'agit de l'invocation **ΠΙΕ | TANTA|ΛΕ**, en trois lignes, sur la face B d'une hématite dont la face A est ornée d'une représentation de l'utérus. Il y a un rapport entre la formule « Bois, Tantale ! » et le sang (ménorrhagie) en rapport avec le châtement de Tantale aux Enfers. L'amulette agit conséquemment pour prévenir ou apaiser les problèmes menstruels. La légende est la forme abrégée de l'inscription **ΔΙΨΑC TANTA(Ε) ΑΙΕΜΑ ΠΙ(Ε)**, Διψᾶς Τάνταλ' ; αἷμα (= αἷμα) πίε, « Tu as soif, Tantale ? Bois du sang ! », que l'on trouve à de nombreuses reprises en *ptérygôma* sur les gemmes magiques<sup>669</sup>.

<sup>663</sup> Voir point 1.2. ci-dessus (« Types tangents »).

<sup>664</sup> SPIER 2011, p. 194, pl. 7 : disque en argent avec buste masculin (IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>665</sup> Voir GIMENO PASCUAL 2012, pp. 218-219, n° 20, fig. 5.

<sup>666</sup> Voir CORBY FINNEY 1994. Voir également TOYNBEE 1953, pp. 19-21, COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, p. 18, n° 2422.14, et HENIG 2007, p. 186, n° 789.

<sup>667</sup> Voir CULLIN-MINGAUD, DARDAINE, p. 389.

<sup>668</sup> Voir également PFAHL 2012 (*ILGIL*), p. 112, fig. 9.3 ; 119.

<sup>669</sup> Voir DELATTE, DERCHAIN 1964, pp. 258-259, §2, n° 364, et MICHEL 2001, p. 243, n° 383.

Sur les pierres gravées, toutefois, la majeure partie des appellations au vocatif sont la résultante de formules exclamatives introduites le plus souvent par *ave*, *vale*, *eutyxi* et *nika* (ou *nica* dans sa forme latinisée). Si les salutations **HAVE** / **AVE** ou **VALE** sont seules et sans registre figuré dans la plupart de leurs occurrences (surtout sur les anneaux métalliques), cela à l'instar de **KAIPE** / **XAIPE**<sup>670</sup> – mis à part l'exemple d'époque grecque archaïque déjà cité (voir n° 63 ci-dessus) [Pl. 7, fig. 38] –, elles se rapportent toutefois dans quelques rares cas à un sujet au nom propre ou à un qualificatif :

229. LE BLANT 1896, p. 111, n° 280. GUIRAUD 1988, p. 192, n° 924, pl. LXI ; p. 23 (pl. coul.) = GUIRAUD 1996, pp. 140-141, fig. 97 : le terme *ave* (« Salut ! ») se retrouve sur les gemmes et les anneaux avec l'orthographe **AVE** ou **HAVE**. Dans le premier cas, sur un nicolo à texte datant du I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (conservé au Musée des Beaux-Arts de Besançon), se lit l'inscription en deux lignes **AVE** | **EVTYCHA** – transcrit en **AVE EYTYCHIA** par E.F. Le Blant<sup>671</sup>. À l'instar des pierres qui vont suivre, le second terme peut reprendre autant une appellation (féminine, ce que semble souligner la restitution de E.F. Le Blant) qu'un qualificatif, dans notre cas en rapport avec la forme grecque εὐτύχ(ε)ι (« Sois heureux ! ») dont la terminaison en –A découlerait d'un particularisme linguistique régional. D'ailleurs, cette dernière forme verbale, comme ce fut le cas sur une serpentine du *British Museum* qui portait la légende **ΕΥΤΥΧΙ** / **ΒΟΚΙΟΝΤΙ**, « Vis heureux, *Vocontius* ! » (voir n° 146 ci-dessus) [Pl. 16, fig. 103], détermine également une appellation au vocatif : conséquemment il composerait, avec **AVE**, une double interpellation. Ainsi, dans le cas du nicolo de Besançon, H. Guiraud penche pour une restitution par « Salut ! Bonne chance ! ». Un second exemple, sur une sardoine à deux couches du Cabinet des Médailles répertoriée par E.F. Le Blant, fait mention d'une « didascalie » au buste de la déesse *Roma*, casquée avec lance et bouclier : **HAVE ROMA** (rétrograde). Ici, la formule de salutation se présente selon une « façon d'écrire *ave* qui avait cours au temps de Quintilien (*Institution oratoire*, I, 6) », c'est-à-dire au I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. selon E.F. Le Blant<sup>672</sup>, mais que G. Sauron fait remonter, dans le cas de la même formule **HAVE** sur le pavement en mosaïque du portail d'entrée de la maison du Faune à Pompéi, aux dérives dialectales (osques notamment) en usage dans la cité vésuvienne déjà dans le courant du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.<sup>673</sup>. Or, on retrouve également cette orthographe sur une acclamation rupestre de la nécropole de l'antique *Caere* (Cerveteri) datant du dernier siècle de la République : **TVLLI·HĀVĒ** [Pl. 94, fig. 651]<sup>674</sup> ; les trois dernières lettres composent un double *nexus* (voir point 2.2.6. ci-dessous, §1) que l'on retrouve selon la même configuration, **ĀVĒ**, sur un anneau en bronze d'époque impériale provenant d'Aquilée [Pl. 94, fig. 650]<sup>675</sup>. Citons, en dernier lieu, un camée « à texte » du *British Museum* (**HAVE**), daté lui des deux premiers siècles de notre ère, qui tend à démontrer que ce particularisme orthographique a perduré à l'époque impériale<sup>676</sup>.
230. AGDS IV, Hannover, p. 305, n° 1677, pl. 220. SENA CHIESA 2009a, p. 17, fig. 1 [Pl. 26, figg. 174-175]: quant à la forme *vale*, elle apparaît en entier (rétrograde) sur une pâte de verre de Hanovre (*Kestner-Museum*) datant de la deuxième moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., voire du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. ou sur le dessin par G.D. Bertoli d'une pâte de verre représentant Esculape et Hygie et portant la formule augurale **VALE·VI·F** (type H), « Portes-toi bien, fils de *Vi(-)* ! ». Dans ce dernier cas, la formule *vale* souligne vraisemblablement la fonction de talisman de la pierre qui, adjointe au registre figuré, avait vertu de talisman ou d'amulette afin d'aider au

<sup>670</sup> Voir *Aquileia* 1992, pp. 58-59, n° cat. 121-123, HENKEL 1913, p. 77, n° 761 ; 79, n° 783, pl. XXXI (**AVII** = **AVE**), WEISS 2007, p. 314, n° 648, pl. 85 (**XAIPE**), et AGDS IV, Hannover, p. 305, n° 1677, pl. 220 (**VALE**).

<sup>671</sup> LE BLANT 1896, p. 19, n° 2.

<sup>672</sup> LE BLANT 1896, pp. 19-20, n° 5-9 (**HAVE**, **HAVE** | **VITA**, **DOMNE** | **HAVE**, **CINVRA CORINTHINI HAVE** – voir n° 121 ci-dessus). Voir également *IRC V*, p. 206, n° 174, pl. XC (**HAVE** | **VITA**).

<sup>673</sup> Voir SAURON 2013, pp. 32-34, fig. 14.

<sup>674</sup> *AE*, 1990, n° 335. Voir également GASPERINI 1999, p. 412 ; 434, fig. 6.

<sup>675</sup> Voir *Aquileia* 1992, p. 59, n° cat. 123.

<sup>676</sup> Voir WALTERS 1926, p. 349, n° 3714 (voir également <http://www.britishmuseum.org>).

rétablissement du porteur de la gemme. Toutefois, ce type de salutation est le plus souvent abrégé sur les intailles lorsqu'il apparaît conjointement à une appellation ou un qualificatif au vocatif, comme en atteste la pâte de verre de Würzburg portant la légende **R-OTHE | VA**, *Rothe va(le)*, « Vive Rothus ! » (voir n° 177 ci-dessus) [Pl. 21, fig. 136] : Notons que, selon Fr. Biville – pour qui *vale* est une acclamation qu'elle traduit également par « Vive ! » –, la forme réduite **VA** n'est pas "une simple abréviation graphique, mais une réduction orale passée en langue, puisque nous la trouvons sous sa forme grecque οὐ̃ chez Dion Cassius (62.20.5)"<sup>677</sup>.

231. AGW III, p. 139, n° 2148, pl. 80. ZAZOFF 1983, p. 342, n. 288, pl. 110, fig. 6. RICHTER 1971, p. 81, n° 406, ill. 406 [Pls. 26-27, figg. 176-177] : le troisième type de formule exclamative est la salutation **XAIPE**, χαῖρε, qui s'orthographe marginalement **KAIPE**<sup>678</sup>. Il apparaît autant sur les gemmes grecques que sur les intailles romaines, et, comme le souligne E.F. Le Blant, "[il] n'indique pas nécessairement une origine grecque pour les pierres gravées sur lesquelles il se rencontre. Ce mode de salutation était à Rome d'un usage (...) courant. C'est l'équivalent du latin *gaudeas*<sup>679</sup>, dont il semble avoir pris la place sur les intailles"<sup>680</sup>. Sur ces dernières, il est parfois accompagné d'un nom propre, d'un qualificatif reprenant une personne ou d'une parole affectueuse au vocatif<sup>681</sup>. Ainsi rencontre-t-on à diverses reprises la légende **KYPIA | XAIPE**, tant sous la forme de texte sans image, sur une cornaline du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) que comme « didascalie » d'un portrait (celui de la « maîtresse » dont il est question dans la salutation, sur une autre cornaline datant du début du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., du *Landesmuseum* de Karlsruhe celle-ci), ou encore la légende **ΨΥΧΗ | XAIPE** sur une sardoine du *British Museum* (type G), formule de salutation s'appliquant à un qualificatif sous la forme d'une devise galante (« chère âme »).
232. VOLLENWEIDER 1967-1983, II, p. 367, n° 413, n. 1 : l'acclamation **NIKA**, elle-aussi, préside au vocatif dans certains cas où elle est jointe à une appellation ou à un qualificatif. Ainsi, sur un nicolo du Cabinet des Médailles figurant une scène de cheval victorieux accompagné d'un employé du cirque (*sparsor* ou *conditor*), la légende **ΕΥΤΡΟΠΙ(Ε) NIKA** se rapporte-t-elle vraisemblablement au nom du propriétaire : auquel cas, il s'agirait du vocatif translittéré en grec de l'appellation *Eutropius* / *Εὐτρόπιος*<sup>682</sup>, « Vive Eutropius / Eutropios ! ». L'auteure, M.-L. Vollenweider, y voit cependant la forme **NIKA** accompagnée non pas d'un nom, mais d'un adjectif reprenant, au datif dédicatoire, une vertu du cheval représenté (auquel cas **NIKA** aurait la valeur d'un substantif en dialecte dorien, à savoir le nom propre Νίκα) : **ΕΥΤΡΟΠ(Ω) NIKA**, « À l'habile, la Victoire ! ». Toutefois, la forme *nika* se rapporte le plus souvent à des appellations au nominatif, comme dans le cas d'acclamations – comme celle de l'aurige Dioclès (voir n° 33 ci-dessus) [Pl. B, fig. 11] – ou d'invocations à la divinité à l'instar des formules à Sérapis, nombreuses sur les gemmes à fonction d'amulette (par exemple **NIKA | Ο ΣΕΡΑΠΙΣ / ΤΟΝ ΦΙΘΟΝΟ|Ν**, « Sérapis, vaincs le mauvais œil ! » ou « Puisse Sérapis vaincre le mauvais œil »)<sup>683</sup>. Il est conséquemment parfois malaisé, lorsqu'on se heurte à la forme verbale **NIKA**, de déduire s'il s'agit de l'impératif *νίκα*, « Vive ! » ou du subjonctif, troisième personne du singulier, *νικῶ*, « Puisse ... vaincre » ou « Que ... vainque ! ».

Par extension, certaines invocations, en dernier lieu, peuvent prendre la forme de « didascalies » dont le cas au vocatif trahit le caractère d'interpellation. Elles caractérisent ainsi la fonction

<sup>677</sup> Voir BIVILLE 1996, p. 314.

<sup>678</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 22, n° 13 (**KAIPE**).

<sup>679</sup> Subjonctif, 2<sup>ème</sup> personne du singulier : « Puisses-tu te réjouir ! ».

<sup>680</sup> Voir *ibid.*, p. 21.

<sup>681</sup> Voir *ibid.*, pp. 22-23, n°s 14-18.

<sup>682</sup> Voir OPEL II, p. 128, « Eutropius » (forme translittérée du *cognomen* : *Εὐτρόπιος*) et SOLIN 2003, p. 1368 ; 1476, « Eutropi vivas ». Voir également MAMA I, n° 38, l. 1 (Laodicée, Lycaonie / II-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) : Αἰλι<ι>ος Εὐτρόπιος (translittération des *duo nomina* latins « seconde manière » *Aelius Eutropius*).

<sup>683</sup> Voir MICHEL 2001, p. 23, n° 37, pl. 5 = LE BLANT 1896, pp. 82-83, n° 217. Voir aussi MASTROCINQUE 2003, p. 182, n° 51 (**ΠΑΝΤ-Α ΝΙΚΑ Ο ΣΑΡ-ΑΠΙΣ**).

votive de la pierre ou témoignent d'un signe de dévotion (chrétienne) voire d'adoration (païenne) de leur porteur à une divinité symbolisée sur le support gravé, que peut également souligner une forme verbale *ad hoc* ou le simple usage du vocatif :

233. SPIER 2007, pp. 117-118, n° 698, pl. 100 : sur un cristal de roche de l'époque byzantine (VI<sup>ème</sup> -VII<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) est représenté Saint Georges en tenue militaire, avec bouclier et lance. Autour du registre figuré (type A1) court l'inscription **ΑΓΙΕ ΓΕΟΡΓΙ**. À la différence d'un autre cristal de roche à l'effigie de l'archange Saint Michel (voir n° 193 ci-dessus) [Pl. 23, fig. 155] pour lequel la « didascalie » se présentait au nominatif, le vocatif traduit ici une supplication, une prière adressée au personnage saint afin qu'il vienne en aide au porteur de la gemme<sup>684</sup>, à l'instar des invocations articulées autour des formes verbales **ΒΟΗΘΙ** et **ΕΛΕΗCON**.
234. SPIER 2007, p. 136, n° 743. AGW II, p. 156, n° 1216, pl. 106 [Pl. 27, fig. 178] : les deux impératifs mentionnés ci-avant se retrouvent eux-aussi en lien avec des appellations ou des qualificatifs impersonnels (entité ou divinité) au vocatif. Tout d'abord, sur une cornaline byzantine du VI<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. se lit en trois lignes, circonscrite par une couronne de laurier et deux croix (type J<sup>c</sup>), la prière **ΚΥΡΙΕ | ΒΟΗΘΙ | ΜΑΡΙΑ**, Κύριε βοήθη(ε)ί Μάρια, « Seigneur, aide Maria ! ». Ensuite, on retrouve la seconde formulation sur une autre cornaline, plus ancienne (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), mettant en scène les personnifications de *Fortuna* (Némésis) et de la Victoire, avec leurs attributs usuels (corne d'abondance, gouvernail, coiffure en *modius* – ou *kalathos* – pour la première, palme et couronne pour l'autre) ; la légende rétrograde **ΚΥΡΙΑ ΝΕΜΕCΙ ΕΛΕΗCON** (type A1<sup>c</sup>), κυρία Νέμεσι<sup>685</sup> έλεησον, « Maîtresse Némésis, aie pitié (de moi) ! », complète la composition iconographique et agit indirectement comme « didascalie » (inscription et registre figuré se complétant mutuellement) à l'instar d'un disque en or monté sur une fibule en argent d'époque byzantine – provenant de Hagyharsány (Hongrie / VI<sup>ème</sup>-VII<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) – représentant un personnage ailé auréolé tenant un sceptre cruciforme (croix manquante) dont la légende périphérique en deux parties le qualifie en tant qu'archange (**ΑΡΧΑΝΓΕ[Λ]ΛΕ ΒΟ[ΗΘΙ]** – type A1<sup>c</sup>) [Pl. R, fig. 124]<sup>686</sup>.

## 2.2. CONFIGURATION DES INSCRIPTIONS

Les inscriptions sur les intailles et camées, quelle que soit leur configuration spatiale et la répartition des éléments alphanumériques sur la surface gravée (types A-J), se présentent sous différentes formes quant à leur développement orthographique : elles apparaissent sous forme de lettres seules, d'initiales, d'abréviations, de termes entiers voire de formules plus élaborées (notamment dans le cas de dédicaces ou de formules prophylactiques). Par souci de gain de place sur le support gravé – dit « contrainte de cadre »<sup>687</sup> –, les éléments constitutifs de la légende peuvent également adopter la configuration d'une contraction ou d'une crase lorsqu'il ne s'agit pas de *nexus* ou de monogrammes. Les abréviations en usage dans l'épigraphie publique – pour les titulatures notamment – sont respectées en glyptique – **COS** pour *consul* par exemple (voir n° 156 ci-dessus).

### 2.2.1. INITIALES

§1. Une grande majorité des lettres isolées ou des initiales reprennent des appellations (prénom, surnom, *duo nomina*, *tria nomina*) ou le symbole d'« armoiries » (voir n° 178 ci-dessus) ; quelques rares cas se réfèrent spécifiquement au registre figuré. Mais, à l'instar des monnaies, les lettres isolées sont

<sup>684</sup> Voir SPIER 2007, p. 124 : "(...) Greek inscription appealing to the saint (in the vocative, thus beseeching « help »)."

<sup>685</sup> 3<sup>ème</sup> déclinaison, comme πόλις, -εως.

<sup>686</sup> Voir GESZTELYI 2010, p. 106 ; 108, n° 5, pl. VII/2 [pl. coul.].

<sup>687</sup> Voir BRUNEAU, BALUT 1997, pp. 105-106 (proposition 85).

également susceptibles de reprendre des marques de série ou des numéros de matrice, dans le cas des productions à grande échelle comme pour les pâtes de verre.

235. CADES 1836, cl. 31, III, pl. F/43. BEAZLEY 1920, p. 25, n° 30, pl. 2 et 9 [Pl. 86, fig. 593] = BOARDMAN 2002, p. 28, n° 30, pl. 6. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 219-220, n° 590, pl. 106 [Pl. 27, fig. 179] : les pierres "marquées d'une lettre isolée étaient, comme le sont encore aujourd'hui tant d'objets, préparés à l'avance afin que chacun y pût trouver l'initiale de son nom"<sup>688</sup>. Sur une gemme de Würzburg, le portrait de Vespasien lauré est accompagné de l'initiale L (type A2). Même s'il s'agit d'une pâte de verre, la lettre incisée semble de facture trop grossière pour être confondue avec une marque de série ; comme le suppose l'auteure, il s'agit de l'initiale d'une appellation. Cette caractéristique « grossière » au niveau de la taille de la lettre se retrouve sur un moulage de T. Cades (type A2) ainsi que sur un scarabée archaïque grec du début du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (type A1) portant les deux la voyelle A et mettant en scène des thèmes guerriers (respectivement Ulysse et un hoplite): à l'instar de E. Zwierlein-Diehl, J.D. Beazley estime que "the letter A, very large, [is] no doubt the first of the owner's name" ; dans le cas de la sardoine archaïque, l'adjonction d'une initiale résulte vraisemblablement d'un ajout postérieur à la confection de la pierre, eu égard à la différence de traitement de l'élément épigraphique comparé au registre figuré. De même, la lettre I apparaissant entre les pattes d'un cheval (voir n° 178 ci-dessus) [Pl. 27, fig. 180] se comprend comme l'ajout de l'initiale du propriétaire et non comme une « didascalie » ou un numéro de série, le même thème iconographique étant traité de manière anépigraphe sur un second moulage de T. Cades issu de la même série d'empreintes<sup>689</sup>. Ces initiales isolées pouvaient également être marquées à posteriori sur le revers (face B) de l'intaille [Pl. 48, figg. 322a-b ; 81, figg. 558a-b]<sup>690</sup> à la manière des amulettes – voir n° 321 ci-dessous [Pl. 43, figg. 289a-b] ou des talismans (voir n° 163 ci-dessus [Pl. 19, fig. 122] et point 2.3.2.1. ci-dessous, §2 [Pl. 47, fig. 319]). Il est en effet notable qu'il existe différents cas d'intailles à fonction d'ornement ou de porte-bonheur qui exemplifient la réattribution d'une portée magique à des intailles plus anciennes par l'adjonction d'une formule ésotérique au revers (voir n° 343 ci-dessous [Pl. 50, figg. 336a-b]) ou directement en périphérie du motif iconographique (voir n° 320 ci-dessous [Pl. 43, fig. 288]). Nous y reviendrons dans d'autres cas d'initiales (voir nos 338 et 342 ci-dessous).
236. AGDS I, 3, p. 21, n° 2217, pl. 193 [Pl. 27, fig. 181] : selon le thème iconographique gravé sur la gemme, on peut opérer une transition quant à la nature de l'initiale. Cette dernière, dans certains cas marginaux, peut se référer à une appellation sous la forme d'un nom sémantiquement en connexion avec le registre figuré. Ainsi en est-il d'une sardoine du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. dont la représentation de Persée et jointe à la lettre P (type A2). La boucle ouverte de cette dernière est susceptible de faire penser qu'il s'agit d'un Γ (l'auteur s'y est d'ailleurs trompé) alors que cela se révèle être une forme de « P » typique de l'époque républicaine comme nous le verrons (voir point 2.5. ci-dessous). Dans le cas qui nous occupe, le « P » reprend soit le registre figuré (*Perseus*), soit un surnom dérivé de cette même racine (*Perseus*, *Perseo*)<sup>691</sup>.
237. AGDS I, 2, pp. 63-64, n° 924, pl. 106 [Pl. 27, fig. 182] : si le sens de lecture change (type A<sup>11</sup>), la signification de l'initiale n'en est pas forcément altérée pour autant. Sur un autre exemple de buste, représentant le portrait d'une patricienne du début du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (sans doute *Matidia*)<sup>692</sup>, ce dernier est joint à l'initiale P à titre de qualificatif se rapportant à *Pietas* (voir

<sup>688</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 206

<sup>689</sup> CADES 1836, cl. 14, II, pl. B/175.

<sup>690</sup> Voir HENIG, MCGREGOR 2004, p. 84, n° cat. 8.2, ill. 8.2. : la lettre, incisée avec une certaine maladresse, semble d'une confection plus tardive ou plus approximative (ce qui ferait penser à une adjonction au cas par cas, « à la va-vite », selon l'appellation de l'acheteur de la pierre au moment de la transaction) que le motif iconographique de la face A (acteur ou Génie de la Comédie, tenant un masque et un *pedum*).

<sup>691</sup> Voir SOLIN 2003, p. 557-558, et OPEL III, p. 133, « Perseus ».

<sup>692</sup> Voir AUBRY 2011b, p. 244, fig. 29, n. 110-112.

n° 20 ci-dessus) [Pl. 3, fig. 17], mais inscrit à l'horizontale (type A<sup>11</sup>). Corrélativement, sur un plasma de l'époque républicaine (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), la représentation d'une corne d'abondance est accompagnée de la lettre **F** (rétrograde – type A<sup>11</sup>). Cette lettre unique, elle, reprend sans doute aussi un qualificatif – en l'occurrence celui de *Fortuna* – en rapport direct avec le registre figuré (la corne d'abondance étant un attribut de la divinité)<sup>693</sup>. Bien que dans le cas des initiales il soit aléatoire, le sens de lecture peut aussi influencer sur l'interprétation de la lettre en tant que référence au propriétaire (« armoiries » ou noms « parlants »)<sup>694</sup> ou en tant que « didascalie », surtout dans le cas de portraits ou de personnages mythologiques (voir n° 165 et point 1.5.4.2. ci-dessus, §3 : décrochement par effet de parallélisme des initiales **F | H**)<sup>695</sup>.

238. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 269-270, n° 819, pl. 142 [Pl. 27, fig. 183] : les initiales de type C elles-aussi, en rapport notamment avec des portraits, se réfèrent à l'identité de la personne représentée. À témoin une pâte de verre du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. ornée du portrait d'Horace et dont les deux lettres périphériques, **H / F** (rétrograde), disposées transversalement avec un léger décrochement dû à la « contrainte de cadre », l'identifie avec encore davantage de certitude (*Horatius Flaccus*).
239. WALTERS 1926, p. 112, n° 964, pl. XIV = MARTINI 1971, pp. 81-82 ; 140, n° cat. 101, pl. 20, fig. 5 [Pl. 27, fig. 184]. AGDS III, Kassel, p. 212, n° 66, pl. 93 [Pl. 28, fig. 185] : consécutivement, dans le cas d'appellations en *duo* ou en *tria nomina*, il est courant de voir apparaître la légende sous forme d'initiales, avec ou sans interponctuation. Tel est notamment le cas, premièrement, sur le moulage d'une cornaline italique de l'époque républicaine, représentant une scène amazonomachique sur laquelle l'épisode d'Achille soutenant Penthésilée : la composition iconographique est jointe aux *tria nomina* **L•V•F** (rétrograde sur le tampon), de type A1. Ensuite, sans signes séparatifs, une autre appellation en *tria nomina* d'un type similaire (A2) orne un jaspe rouge des *Staatliche Kunstsammlungen* de Kassel : devant la représentation d'un *Bonus Eventus* au caducée apparaissent les trois initiales **T E R** (rétrograde)<sup>696</sup>. L'espacement entre les lettres implique qu'il ne s'agit pas d'un unique terme abrégé mais bel et bien de *tria nomina*.

À l'instar de certaines appellations réduites à l'initiale, ces dernières peuvent être complétées par d'autres données abrégées telles que l'indice de filiation ou le statut civique :

240. VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 7, pl. 7/14 ; II, p. 14, n. 13 [Pl. 115, fig. 809] = VOLLENWEIDER 1960, pp. 138-139, n° cat. 1 ; 146, fig. 1. FURTWÄNGLER 1896, p. 236, n° 6466, pl. 45 = PANOFKA 1851, pp. 456-457, n° 82, pl. II/33 [Pl. 28, fig. 186] : l'indice filiatif se présente presque exclusivement, en latin, sous la forme d'un « F » pour *filius/filia*, d'un « N » pour *nepos* ou d'un « S » pour *soror*, précédé d'un prénom au génitif, abrégé le plus souvent lui aussi. S'il est attesté des filiations directes à foison sur les pierres gravées – voir notamment n° 135 ci-dessus : **M•VARRI•Q•F** [Pl. D, fig. 24] ; ou n° 102 : **VIB-IA C F** [Pl. 11, fig. 66] –, la particule **N** reprenant le petit-fils ne se retrouve, à ma connaissance, que sur une sardoine du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. issue de la collection du Musée d'art et d'histoire de Genève : un buste d'un jeune homme « du peuple » (d'après M.-L. Vollenweider)<sup>697</sup> est entouré du nom du propriétaire, **T M•CÂT•M•N** (type A2), que l'auteure restitue de façon erronée par *T(itus) / T(iberius) M(arcus) Cat(o), M(arci) n(epos)*. Tout d'abord, *Marcus* ne peut être un gentilice – à l'inverse de *Marcus* –, mais un prénom ou un surnom ; ensuite, le surnom *Cato* ne s'applique qu'à la *gens Porcia* et non à la *gens Marcia*, enfin, si les trois derniers termes, du fait de l'interponctuation

<sup>693</sup> Voir *ibid.*, p. 244, n. 113.

<sup>694</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 81 (gentilice *Fortunius, Fortunatius*) ; 334 (surnom *Fortuna, Fortunalis, Fortunatus*). Voir également point 1.6. de la Partie II.

<sup>695</sup> Voir également n° 348 ci-dessous.

<sup>696</sup> Voir n° 10 ci-dessus (iconographie des *Boni Eventu*).

<sup>697</sup> Voir VOLLENWEIDER 1960, p. 138.

notamment, peuvent être facilement restitués, les deux lettres initiales, quant à elles, sont plus difficiles à comprendre du fait de l'absence étonnante d'un signe séparatif (mais ne peuvent se rapporter à un même terme étant donné l'« espace blanc »<sup>698</sup> entre les deux). Le **T** doit avoir une fonction annexe ou externe à la filiation usuelle en quatre termes – pour laquelle le **M** serait le prénom réduit à l'initiale et **CĀT** le gentilice (*Catius* par exemple) – *M(arcus) Cat(ius), M(arci) n(epos)* : il est en l'occurrence soit la résultante d'un ajout tardif, soit un sigle (du fait de sa forme rappelant davantage la lettre « J »), soit une particule impliquant une interpellation (**T** pour *tu* ou *tibi*), « (À) toi, *Marcus Catius*, petit-fils de *Marcus* ! » et soulignant probablement un fonction de cadeau. Quant à la particule « S » pour *soror*, elle semble pouvoir s'appliquer à deux pierres traitées par Th. Panofka : la première, dont j'ai déjà parlé (voir n° 217 ci-dessus) [Pl. 25, fig. 167], peut hypothétiquement être restituée par **LVCILIA PIERI S(oror)**, mais la démonstration n'est pas convaincante, non plus que celle visant à interpréter **S** par *serva* ; il paraît plus sensé d'y voir des *duo nomina* (*Lucilia Pieris*). Un autre cas, encore davantage complexe à interpréter en apparence, est toutefois plus simple à restituer : de part et d'autre de la représentation d'une figure masculine nue, tenant une grappe de raisin et un panier au bout d'une barre, est inscrite la légende **PHIL-OD / AGI-L Q•S** (type A2<sup>c</sup>) – que E.H. Tölken et J.J. Winckelmann avaient restitué par l'appellation **PHILOD(emos /-amus) AGILOS**, et pour laquelle A. Furtwängler avait omis le signe séparatif. D'après Th. Panofka, qui voit une danseuse dans le motif iconographique, le **S** terminal se comprend comme l'abréviation de *soror* au génitif : *Philod(emo) Agil(i) Q(uintus) s(orori)* – ce qui, grammaticalement, n'a aucun sens. De fait, *Quintus* devrait être au génitif, et ni *Philodemo* (génitif grec archaïque translittéré en latin) ni *Agili* (surnom ou qualificatif du personnage) ne sont des noms féminins. La partie **Q•S** – dont l'interponctuation opère comme une séparation en l'absence d'un élément du registre figuré comme entre **PHIL-OD** et **AGI-L** – se restitue donc comme *Q(uinti) s(ervus)*. Le reste de l'inscription reprend le *nomen* de l'esclave translittéré du grec (Φιλοδεσπότης en *Philodespotus* ou *Philodamus*, ce qui serait des noms idéaux – et attestés<sup>699</sup> – pour un esclave) et un qualificatif en apposition qui se réfère moins à son activité (métier)<sup>700</sup> qu'à une vertu nécessaire au jongleur ou au danseur, à savoir l'agilité (*agilis*); et comme l'inscription complète directement le registre figuré, elle opère comme une « didascalie » et s'accorde probablement au nominatif – *Philod(espotes), agil(is), Q(uinti) s(ervus)*. On peut ajouter, pour renforcer cette transcription de l'appellation comme celle d'un esclave, que l'inscription **P(H)ILOD** se retrouve sur une dénomination d'affranchi sur un onyx rubané de la collection Sommerville (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) [Pl. 119, fig. 831]<sup>701</sup> : tout autour d'une tête d'Apollon apparaît la légende **P(H)ILOD•ENNI•L•L**, que l'auteur, D. Berges, restitue par *P(h)ilod(ami), Enni(i) L(ucii) l(iberti)* au génitif d'appartenance – « (Sceau) de *Philodamus*, affranchi d'*Ennius Lucius* » (gentilice et surnom attestés)<sup>702</sup>. Cette restitution est toutefois un non-sens : la particule **L•L** reprend, selon les canons épigraphiques, le prénom du maître, *Lucius* certes, mais pas sous la forme d'un surnom. L'ordonnement de l'inscription souligne également que le graveur n'avait pas de notions suffisantes d'onomastique latine (un grec peut-être ?) : l'ancien nom de l'esclave, en l'occurrence *Philodamus* ou *Philodemos*, se place normalement en fin d'inscription, (*L.*) *Enni, L. l(ibertus), Philod(amus)*, c'est-à-dire « (Sceau) de *Lucius Ennius Philodamus*, affranchi de *Lucius* ». L'inscription aurait donc dû se présenter ainsi : **L•ENNI•L•L•P(H)ILOD** (voir n° 241 ci-dessous). La solution la plus convaincante – la particule **L•L** étant assurée de reprendre le statut et la

<sup>698</sup> Voir n° 459 ci-dessous.

<sup>699</sup> Voir SOLIN 1996, pp. 232-233 (*Philodamus*) ; 418-419 (*Philodespotes*).

<sup>700</sup> Voir AMIRI 2016, pp. 36-39 : double mention du statut et de la profession dans la séquence onomastique servile.

<sup>701</sup> BERGES 2002, p. 30, n° 67, pl. 16.

<sup>702</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 73, « Ennius » ; 354, « Lucius ».

référence au *patronus* – est de voir dans **P(H)ILOD•ENNI** un double *cognomen*<sup>703</sup>, à savoir l'ancien surnom de l'affranchi (dérivé de son idionyme d'esclave) suivi d'un second *cognomen*, latin, choisi pour asseoir la réputation de l'affranchi dans la pratique quotidienne et, en apparence, « gommer » la *macula* de son passé servile (voir Partie III, tableau 1.5.4.2., n° H). Pour faire bonne mesure et écho à *Philod(amus)*, le surnom romain est lui aussi abrégé – *Enni(anus)*<sup>704</sup>.

241. WALTERS 1926, p. 265, n° 2712 [Pl. D, fig. 21] : par extension – comme nous venons de le voir – les indices du statut social (esclaves et corrélativement affranchis) se présentent également sous la forme d'initiales. En atteste deux pierres, dont l'une, déjà traitée, portait une appellation d'esclave typique en cinq termes sous la forme d'une dédicace (voir n° 208 ci-dessus) [Pl. C, fig. 20] : **STEFAN•O | T̄•HATILI•TI•S** (type D1<sup>C</sup>), *Stefano, T. Hatili Ti(-) s(ervo)*, « À *Stefanus*, esclave de *T. Hatilius Ti(-)* ». Une seconde gemme – une sardoine du *British Museum* – est ornée d'une inscription cruciforme (type F) reprenant une appellation d'affranchi : **L•NVNIVS•L•L | ME•NĒS**, *L(ucius) Nunius, L(ucii) I(ibertus) Menes(theus /-tratus)*, « *Lucius Nunius Menestheus / Menestratus*, affranchi de *Lucius* »<sup>705</sup>. À l'instar des noms d'esclaves, la particule se référant au statut d'affranchi s'exprime par l'initiale **L** précédée de celle du prénom de son maître, dont le cas au génitif d'appartenance est sous-entendu (dans notre cas, **L•L**).

Différentes autres formules sont réduites à l'initiale du fait de leur caractère communément usité en épigraphie latine sous leur forme abrégée :

242. FURTWÄNGLER 1896, p. 67, n° 1005. HENKEL 1913, p. 49, n° 359, pl. XVIII ; p. 79, n° 788, pl. XXXI. GRAMATOPOULOS 1974, p. 46, n° 98, pl. V. MCCANN 1968, p. 182, § j., pl. XCII [Pl. 28, fig. 188] : ainsi en est-il notamment des dédicaces et autres acclamations à des divinités que l'on retrouve sur les anneaux métalliques à fonction d'ex-voto. La plus fréquente d'entre elles l'acclamation à Jupiter le Très-bon et le Très-grand, *I(ovi) O(ptimo) M(aximo)*, qui apparaît sur les bagues sous la forme **I O M** ou **I•O•M**, en ligne ou disséminé autour du registre figuré à l'exemple d'une agate de l'Académie roumaine mettant en scène Jupiter, tenant dans ses mains respectivement un sceptre et une personnification de la Victoire, assis en face d'un aigle rétrocéphale perché sur le foudre. Un autre exemple d'acclamation abrégée nous est fourni par une cornaline de Castlesteads (Cumberland), que l'auteur estime représenter les bustes de Septime Sévère et de ses deux fils (Caracalla et Géta), le premier couronné du *modius* et personnifiant Sérapis, les seconds radiés – il s'agit davantage, selon R. Veymiers<sup>706</sup>, d'une triade associant simplement Sérapis aux Dioscures. Dans le registre inférieur apparaît la formule **Є Z** [inversé] **C** qui reprend l'éloge **ЄIC ZEYC CЄPAΠIC** ou **ЄЄPAΠIC** [Pl. 28, fig. 187]<sup>707</sup>, « Un (et identique) sont Zeus et Sérapis ! » (voir n° 126 ci-dessus). La composition iconographique générale est identique aux sceaux impériaux figurant les trois Augustes et datant de la première décennie du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (voir n° 124 ci-dessus). En lien avec l'iconographie impériale, et relativement à l'interprétation iconographique de la cornaline publiée par A.M. McCann, il est cependant troublant de constater que sur différentes pierres du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., le nom de *Severus* (en latin ou translittéré en grec) apparaît. On peut notamment citer une cornaline provenant du *National Museum* de Copenhague<sup>708</sup> sur laquelle le buste du dieu, portant le *kalathos* et le corne de bélier, est joint au nom propre **SEV/ERVS** (type A1<sup>C</sup>) [Pl. 58, fig. 397]<sup>709</sup>, ou encore la figure d'un Sérapis trônant sur une

<sup>703</sup> Voir FABRE 1981, p. 107.

<sup>704</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 326.

<sup>705</sup> Voir AUBRY 2009, p. 314, fig. 4, n. 18.

<sup>706</sup> Voir VEYMIERS 2009, p. 359, n° VI.DA 11, pl. 66.

<sup>707</sup> Voir PHILIPP 1986, p. 55, n° 55, pl. 15.

<sup>708</sup> Voir VEYMIERS 2009, p. 349, n° VI.BA 5, pl. 60.

<sup>709</sup> *Ibid.*, p. 349, n° VI.BA 5, pl. 60.

seconde cornaline, provenant des *Staatliche Kunstsammlungen* de Kassel, et accompagnée de la légende **CEYHPOY** (type A1<sup>C</sup> également) [Pl. K, fig. 77]<sup>710</sup>. Toutefois, comme le pense R. Veymiers<sup>711</sup>, il s'agit à chaque fois du nom du propriétaire – l'inscription étant rétrograde et, dans l'un des cas, formulée au génitif d'appartenance – et non d'une « didascalie » s'appliquant au buste de l'empereur Septime Sévère en Sérapis.

243. AGW I, pp. 76-77, n° 160, pl. 28 [Pl. 28, fig. 189] : Par extension – en lien direct avec les acclamations, les invocations ou les prières – la formulation indiquant une fonction votive est aussi abrégée, comme en attestent deux gemmes (voir n° 280 ci-dessous) [Pl. 35, figg. 231-231<sup>bis</sup>] et quatre anneaux métalliques (trois en argent et un en bronze) déjà mentionnés (voir n° 52 et 207 ci-dessus) [Pl. 6, figg. 34-34<sup>bis</sup> ; pl. 24, fig. 163] pour lesquels les lettres **D** (pour *dat*), **D D** (pour *dono dedit*) et **V•C** (pour *voti compos*) en fin d'inscription soulignaient l'utilisation des bagues comme ex-voto (voir n° 207 ci-dessus : **I.O.V.C** [Pl. 24, fig. 163]). Toutefois, ces abréviations usuelles ne sauraient impliquer automatiquement que la pierre avait eu à dessein d'être consacrée à la divinité. Ainsi, sur une sardoine du milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., la double initiale apparaît jointe à un signe séparatif – qui est le canon épigraphique de cette abréviation sur les inscriptions publiques apparaissant sur les autels notamment<sup>712</sup> – en marge de la représentation d'une divinité barbue archaïsante : **D•D** (inscription endommagée). E. Zwierlein-Diehl avait estimé qu'on pouvait y lire *dono dedit* – le thème iconographique correspondant à la divinité prétendument honorée. Toutefois, depuis lors, l'auteure a émis des doutes quant à cette restitution, le groupe iconographique dont est issu la pierre étant majoritairement accompagné d'appellations ; de plus, la taille des lettres incite davantage à penser qu'il s'agit en effet de simples *duo nomina*. Notons au passage que, à l'instar de quelques autres inscriptions sur pierre gravée<sup>713</sup>, la légende **D•D** est ambilisible : on peut la déchiffrer autant sur le tampon (type A1) que sur le moulage (type A2).
244. BOARDMAN, SCARISBRICK, WAGNER, ZWIERLEIN-DIEHL 2009, p. 229, n° 511. VOLLENWEIDER 1984, p. pp. 190-192, n° cat. 313, ill. 313 ; pp. 198-199 (pl. coul. intercalaire) [Pl. G, figg. 46-47]. HENKEL 1913, p. 13, n° 84, pl. IV [Pl. 28, fig. 191] : de même sont abrégées ou réduites à l'initiale les références à une mention légale, une norme officielle ou un organe décisionnel dont le canon épigraphique est usuellement reconnu au travers des documents publics (décrets, lois, etc.). Dans le cas des pierres gravées, cela est extrêmement rare, étant donné la portée davantage en écho à la sphère privée. Toutefois, comme dans le cas de mentions de magistrature, une nomination ou une reconnaissance publique peuvent valoir au porteur d'une gemme la confection d'un bijou commémoratif à l'exemple du moulage de T. Cades issu de la collection Nott sur laquelle apparaît la norme abrégée **EX SC**, *ex s(enatus) c(onsulto)* (voir n° 224 ci-dessus) [Pl. 25, fig. 169]. La seconde partie, **SC**, apparaît avec un signe séparatif (**S•C**) sur un onyx de la collection Merz datant du début du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. : ce dernier est à l'effigie de l'empereur Caracalla lauré devant le visage duquel a été ajouté tardivement une enseigne portant la marque prétendument du Sénat. Selon M.-L. Vollenweider, il s'agit d'un symbole chrétien – en l'occurrence un *labarum* – portant les initiales de *Sanctus Constantinus* sous l'égide duquel l'identité du portrait a été détourné à partir de l'époque paléochrétienne. Une autre norme apparaît elle-aussi sous sa forme canonique sur un second onyx datant de la Renaissance issu de la collection Marlborough. Il met en scène un combat de cavaliers au-dessus duquel flotte un étendard portant la mention **S•P•Q•R**, *Senatus Populusque Romanus*. Par extension, sont également réduites à l'initiale certaines titulatures des légions – non pas de l'abréviation *legio* par **L** ou **LEG** mais des indices complémentaires – sur plusieurs bagues métalliques. Citons l'exemple de deux anneaux en or, l'un trouvé près de Mayence (voir n° 18 ci-dessus) [Pl. 28, fig. 190], l'autre près de Cologne, pour lesquels le numéro de la

<sup>710</sup> AGDS III, Kassel, p. 243, n° 179, pl. 110 = VEYMIERS 2009, p. 285, n° II.AB 9, pl. XIII.

<sup>711</sup> Voir *ibid.*, p. 216.

<sup>712</sup> Voir *CIL* I, n° 184 ; XIV, n° 2568, et CAGNAT 1914, p. 253.

<sup>713</sup> Voir n° 162 ci-dessus.

légion est suivi des initiales de sa titulature. Si, dans le premier cas, l'inscription en trois lignes **▲C▲A▲ | LEG▲XXII | P▲P▲F** (type G), *c(ustos) a(rmorum) leg(ionis) XXII P(rimigeniae) P(iae) F(idelis)*, fait référence à un armurier (ou maître d'armes) de la XXII<sup>ème</sup> Légion *Primigenia Pia Fidelis* aux alentours de 96 apr. J.-C., le second cas, lui, se rapporte à un *optio* de la I<sup>ère</sup> Légion *Minervia Pia Fidelis* : sur la bordure d'un chaton circulaire, séparé du registre principal – Minerve – par un cercle de grènetis à demi-effacé, est incisé la mention **OPT•LEG•I•M•P•F** dont la ponctuation terminale est composée d'une sorte de rosette à cinq points.

245. BOUSSAC 1992, p. 174, n° cat. AE 29, pl. 66. *AGDS* I, 3, p. 52, n° 2419, pl. 218 [**Pl. 29, figg. 192-193**] : enfin, en dernier lieu, une simple initiale peut se référer, à l'instar des monnaies ou des sceaux publics, à un numéro de série ou à l'indication d'une matrice dans le cas des pâtes de verre produites en série. Ainsi, sur un sceau délien datant du II<sup>ème</sup> – I<sup>er</sup> s. av. J.-C., la représentation de l'Artémis d'Éphèse est-elle jointe, dans le registre latéral gauche, à la lettre **Δ** : cette dernière révèle probablement le numéro de matrice d'un type sigillaire stéréotypé. Or, sur un jaspe rouge daté stylistiquement entre le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et le I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., et conservé à la *Staatliche Münzsammlung* de Munich, apparaît la même lettre en marge de la représentation d'un chameau, animal symbolisant une vertu chère au possesseur de la gemme – à savoir la sobriété davantage que l'endurance. Le matériau utilisé – le jaspe – devait renforcer la fonction prophylactique du type iconographique qui, à l'instar de la figure de Méthé (voir n° 222 ci-dessus) [**Pl. G, fig. 43**], devait prémunir le porteur des effets de l'ivresse. Conséquemment, la lettre **Δ** ne peut être comprise ni comme une didascalie – autant les racines sémantiques grecque (κάμηλος) que latine (*camelus*) ne correspondent à cette initiale –, ni comme l'abréviation d'une formule apotropaïque (comme **UINO**).

§2. En marge de ces différentes natures d'initiales (appellations, « didascalies », numéros de série, filiation, fonction, magistrature, norme), il est nécessaire de revenir sur la fonction symbolique de certaines d'entre elles, en particulier sur les camées à texte des II<sup>ème</sup> et III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. – voire IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (voir n° 412 ci-dessous) – qui offrent un échantillonnage de gemmes original mais relativement marginal, circonscrit autant dans le temps (deux à trois siècles), dans le matériau utilisé (onyx, sardonix, nicolo) que dans la technique spécifique de gravure en relief caractéristique des pierres fines en camée.

246. HENIG 1990, pp. 10-14, n° 3-23, pl. I (pl. coul) [**Pl. 88, figg. 604-605**] : il existe une variété particulière de camées de l'époque romaine ["(...) *dating from the Roman period, (...)*"<sup>714</sup>] qui, hormis une quelconque symbolique nuptiale (voir n° 412 ci-dessous : **Є**) [**Pl. 63, fig. 432**] ou magique (voir nos 338 et 342 ci-dessous : lettres et **Φ I**) [**Pls. 48-49, figg. 322a-b ; 332**], révèlent une teneur ou un sens métaphorique qui fait encore débat. Il s'agit de gemmes ornées purement et simplement d'une initiale unique avec parfois l'adjonction d'un motif décoratif en périphérie de la surface sculptée : tel est d'ailleurs le cas d'un onyx provenant vraisemblablement de Jordanie et sur lequel apparaît la lettre **T** circonscrite dans une couronne de laurier. L'auteur du catalogue de la collection Content, M. Henig, estime que la pierre, prise comme un tout, devait être sertie dans un anneau ou un pendentif "*as the initial letter of a sweetheart's name*". Mais ces initiales uniques, apparaissant sur des camées distincts, peuvent également former un groupe de lettres qui, montées en collier et selon l'ordonnement dans lequel on les arrange, composent des noms propres (comme **B/Є/P/Є/N/I/K/Є**), pour Βερενίκη, « Bérénice », dans le cas des gemmes Content nos 12-19), des personnifications ou des vertus (**Є/Y/NO/M/A**, εὐνομία, « justice, équité », pour les nos 3-6 et 9-11). Toutefois, là où le bât blesse, c'est au niveau des lettres supplémentaires de chaque ensemble distinct de camées – **Π, Ο** et **K** dans le groupe de Βερενίκη (nos 20-22), **Z** et **I** dans celui de εὐνομία (nos 6-7). Ce à quoi A. Krug<sup>715</sup> oppose une autre théorie qui consiste à estimer que chaque lettre sous-entend une formule interpellative (souhait, appel, vœu – voir

<sup>714</sup> Voir HENIG 1990, p. 6.

<sup>715</sup> Voir KRUG 1995, p. 60, n° 39, commentaire.

n° 412 ci-dessous) ; ainsi, la lettre **Ϸ** reprendrait εὐτύχ(ε)ι, à l'instar du **Z** qui se rapporterait à ζήσας ou **K** à καλή. Une troisième hypothèse – qui me paraît également plausible – serait de combiner les deux restitutions proposées par M. Henig et A. Krug afin de tendre à une relecture de la quasi-totalité des camées (par ensemble distinct) par le truchement d'une formule augurale davantage complexe : en effet, les groupes de gemmes constituant des noms propres pourraient se voir enrichis d'une forme verbale dont l'initiale ne serait pas retranchée des caractères composant l'appellation (donc pas d'impératif εὐτύχ(ε)ι à partir de l'un des **Ϸ** de l'ensemble Content, n°s 12-19). Ainsi, à **B/Ϸ/P/Ϸ/N/I/K/Ϸ** serait susceptible d'être adjoint l'une des trois lettres additionnelles (**Π**, **Ϯ** et **K**), à savoir le **K** de καλή (« Ma belle Bérénice ») à l'instar d'autres formules attestées sur les camées à texte plus conventionnels (type G) où l'être aimé est mentionné nommément au vocatif (**ΛϷΙϷ**<sup>716</sup> **ΚΑΛΗ**<sup>717</sup> ou **ΑΙΛΙΑ | ΚΑΛΗ**<sup>718</sup> – voir n° 455 ci-dessous). Et dans l'autre ensemble, à **Ϸ/Y/N/O/M/I/A**, en tant que nom propre<sup>719</sup>, pourrait être associée la lettre **Z** supplémentaire (l'autre étant un **I**) pour ζήσας, « *Eunomia*, puisses-tu vivre (heureuse) ! » ; ce qui engendrerait une similitude avec diverses autres formules augurales combinant à **ZHCAIC** soit des appellations comme *Leontios* et *Asteria* (pour laquelle une tradition répandue sur les gemmes, issue d'une altération phonétique en lien avec la prononciation antique, veut que la terminaison masculine soit amuïe en **ΛϷONTI(Ϸ)** – voir n° 385 ci-dessous)<sup>720</sup>, soit des compléments de manière (qualités, vertus – voir point 1.5.4.1. ci-dessus, §2 : **ϷΥΤΥΧ-I MA-KAPI**), soit des impératifs de verbe, parfois substantivés, commençant par le préfixe εὐ-, comme *Eugenios* et *Eustathios* (voir n° 227 ci-dessus et n° 268 ci-dessous : formes **ϷΥΓϷN(Ϸ)I** ou **ϷΥΓϷNI(Ϸ)**<sup>721</sup>, respectivement **ϷΥCTAΘI(Ϸ)** ou **ϷΥCTAΘ(Ϸ)I**)<sup>722</sup>. Or, ironie du sort, c'est sur cette même particule que s'appuie la structure lexicale du nom *Eunomia* (dérivé sémantiquement de εὐνομέω) ! : cela implique que, assimilé à une qualité, ce substantif – ayant valeur de complément de manière au datif ne dérivant pas de l'adjectif εὐνομος – s'intègre vraisemblablement à la formule augurale **Ϸ/Y/N/O/M/I/A I Z(HCAIC)**, εὐνομίᾳ ζήσας, « Puisses-tu vivre avec équité ! ». Le caractère **I**, figurant sur le camée surnuméraire et

<sup>716</sup> Translittération du vocatif grec ou latin du *cognomen Leius / Leia* (*OPEL* III, p. 22, « Leius ») qui, à l'instar de Βερενίκη, est restitué avec une altération de la terminaison de la 1<sup>ère</sup> déclinaison (**Ϸ**, respectivement pour **H** et **A** de Λεία). Voir point 2.3.3.1 ci-dessous, §2.

<sup>717</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 51, n° 135.

<sup>718</sup> Voir RICHTER 1971, p. 81, n° 403, fig. 403.

<sup>719</sup> Voir *LGPN* II, p. 179 ; III, A, p. 170 (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)

<sup>720</sup> Il en est de même de l'impératif εὐτύχει qui, à de rares exceptions près, se présente sous la forme εὐτύχι, la phonétique primant sur la syntaxe. Il existe sinon trois cas particulier : tout d'abord une agate du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant vraisemblablement de Carie (voir n° 455 ci-dessous : **ΑΥΡ•ΠΑΠΙΑΝΗ•ϷΥΤΥΧΕΙ ΑΝΠΕΛΙ** [Pl. C, fig. 16]), dont la forme syntaxique est similaire à la légende d'une sardoine provenant du Cabinet numismatique de l'Académie Roumaine (*GRAMATOPOΛ* 1974, p. 102, n° 845, pl. XL) sur laquelle la forme verbale est orthographiée à l'identique (**[E]IΒIC ϷΥΤΥΧΕΙ ΠΟΛΟΝΑ**) bien que cette dernière pierre soit suspectée d'être moderne ; enfin un camée à texte de la collection Content provenant également d'Asie Mineure (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) sur lequel la forme verbale est à nouveau complète et jointe à un complément de manière au datif dont la terminaison a été amuïe du fait de la « contrainte de cadre » (on remarque une gravure plus tassée des quatre dernières lettres **ΛϷΧI**) comme si l'artisan avait mal évalué la longueur du mot proportionnellement à la place sur le support à graver) : **ϷΥΤΥΧΕΙ | ϷΝΔϷΛϷΧI**, εὐτύχει ἐνδελεχ(ε)ῖ, « Puisses-tu avoir de la chance de manière continue », "*May you have good fortune, always!*" [Pl. 88, fig. 606]. Voir HENIG 1990, p. 18, n° 32, pl. I (pl. coul.). Les deux intailles antiques étant contemporaines et issues du même creuset archéologique (Asie Mineure), elles mettent en exergue l'opposition entre le particularisme phonétique de la *koinè* grecque et la tradition épigraphique de l'Occident romain où la terminaison de l'impératif est contractée. Voir également AUBRY 2011b, p. 240, fig. 12, n. 27-28 ; 30.

<sup>721</sup> Adjectif εὐγενής au datif de manière (εὐγενεῖ) ou nom propre au vocatif avec amuïsement de la diphtongue finale.

<sup>722</sup> Nom propre au vocatif, adjectif εὐσταθής au datif ou impératif εὐσταθ(ε)ι. Voir MASSON 1997, p. 60 = MASSON 2000, p. 267.

remplissant la fonction de *iota* souscrit, reste subséquemment non-amuï, ce qui est très inhabituel en ce qui concerne les pierres gravées impériales. Sur ces dernières, la terminaison des noms de la première déclinaison est le plus souvent au nominatif ou au vocatif sous sa forme complète (**ACTEPIA** – voir ci-dessus), mais est le plus souvent altérée, à de rares occasions au vocatif (**ΓΑΛΑΤΙ ΜΑΚΕΔΟΝΙΩ ΖΗΧΑΙC**, « *Galatia*, puisses-tu vivre (heureuse) avec *Macedonios* ! »<sup>723</sup>) mais souvent au datif (voir n° 200 ci-dessus : **QVINTVS MARTIN(A)E**) ; elle n’est en tout cas aucunement flanquée d’une flexion sous-entendue dans la formulation manuscrite et dans le champ lexical des désinences (le *iota* n’apparaît pas dans sa forme souscrite dans les inscriptions des pierres gravées – voir n° 364 ci-dessus : **M / A | C / O**, Μάσω). L’adjonction de ce caractère grammaticalement souscrit témoigne davantage d’un particularisme marginal sur ce type de camées groupés en ensemble homogène et interdépendant, et où chaque lettre – même la plus infime – participe des éléments d’un puzzle le plus exhaustif possible. Cette forme du datif sans altération du substantif n’est toutefois pas un *unicum*, bien qu’elle n’apparaisse uniquement que sur deux anneaux d’or hellénistiques remontant au IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voir n° 79 ci-dessus : **ΚΛΕΙΤΑΙ ΔΩΡΟΝ**, « Cadeau à *Kleita* » [féminin, première déclinaison], **ΧΑΙΡΩ | ΤΩΙ ΔΩΡΩΙ** (...), « J’apprécie ce cadeau (...) » [neutre, deuxième déclinaison], ainsi que sur une cornaline du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (fin I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – début I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) où la translittération **ERMEI**, Ἐρμεῖ, sous sa forme génitive complète (voir n° 398 ci-dessus).

Enfin, pour conclure relativement au premier ensemble de camées traité (« groupe de Bérénice »), les initiales **Π** et **Θ** inusitées, elles, s’intègrent vraisemblablement à une devise sibylline de portée galante, articulée autour de Βερενίκη καλή, et doivent consister en deux éléments syntaxiques supplémentaires dont le déchiffrement demeure malheureusement obscur.

### 2.2.2. ABRÉVIATIONS

§1. Le support gravé des intailles et camées étant limité spatialement (contrainte de cadre), le recours aux abréviations pour raccourcir la formulation tout en préservant la clarté de l’ajout épigraphique est très courant sur les pierres fines. Dans cette partie, l’accent sera donné principalement sur les abréviations par « suspension » : le nombre de lettres omises peut s’appliquer à tout ou partie des caractères du mot à l’exception de l’initiale (par exemple, ἀγαθός s’abrège autant **A** que **ΑΓΑ**)<sup>724</sup>.

247. BOUSSAC 1992, p. 13, n° cat. SP 3, pl. 2 [**Pl. 29, fig. 195**] : en restant dans le domaine des sceaux, il est un cas où l’inscription peut être abrégée : celui des « armoiries » de cités-états. Ainsi, comme nous l’avons déjà vu (voir n° 13 ci-dessus) [**Pl. 29, fig. 194**], le sceau de la cité d’Éphèse au type de l’Artémis poliade était orné, de part et d’autre du registre figuré, des lettres **E** et **Φ** (type C) pour Ἐφ(εσίωv)<sup>725</sup>. De même, le sceau de l’île de Mykonos, au type « monétaire » de la grappe de raisin accostée d’un grain d’orge, est joint à l’inscription de type C<sup>GI</sup> **M / Y | K / O** (Μυκονίωv)<sup>726</sup>.

248. SENA CHIESA 1966, p. 252, n° 654, pl. XXXIII ; 320, n° 911, pl. XLVI [**Pl. G, figg. 48-49**]. *AGDS* I, 2, p. 77, n° 1009, pl. 114 [**Pl. 29, fig. 196**] : dans le cas des appellations – qui peuvent se présenter sous la forme de simples initiales (voir n° 239 ci-dessus) – le recours aux abréviations est également attesté de manière assez récurrente sur les gemmes. Ainsi autant les *duo* et *tria nomina*, tels que **L•NAE / QVI**, *L. Nae(vius) Qui(etus)* ou al.)<sup>727</sup>, que les appellations simples (gentilice, surnom ou nom diacritique comme **APPV̂L** pour *Appuleius* /

<sup>723</sup> LE BLANT 1896, p. 69, n° 184<sup>bis</sup>.

<sup>724</sup> Voir OIKONOMIDES 1974, p. 21.

<sup>725</sup> Voir BOUSSAC 1988, p. 316, n. 30.

<sup>726</sup> Voir LESCHHORN 2009, p. 173.

<sup>727</sup> G. Sena Chiesa restitue l’inscription de manière erronée **L / NAF / QVI** (type B2), en marge de la représentation d’un archer agenouillé.

*Appuleianus*<sup>728</sup> (type A2 – voir n° 470 ci-dessous : **Q / APPV̄L** ?) ou **ΘΑΛ**, pour *Thales / Thallus*)<sup>729</sup> sont légion. Une part non-négligeable est cependant laissée à l'interprétation et à la restitution des terminaisons des dénominations, à l'instar d'un portrait sur sardoine du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, datant du milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. [**Pl. 29, fig. 197**]<sup>730</sup>, dont l'identité du personnage représenté est définie par les *duo nomina* inscrits sur la bordure médiane (type A2), **C•AVFI**. Il faut toutefois convenir que le gentilice abrégé ainsi est susceptible d'être complété par plus de dix-huit gentilices attestés allant de *Auficius* à *Aufius*, en passant par *Aufidius* et *Aufillenus*<sup>731</sup>, la restitution par *Caius Aufus* (au génitif d'appartenance) proposée par l'auteure n'étant pas attestée dans les recueils onomastiques (voir n° 487 ci-dessous). Cette particularité se retrouve sur un autre portrait de la République, daté stylistiquement vers la fin du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., sur lequel le buste est joint aux *duo nomina* **N•CLAV** (type A2), non plus situés devant le visage mais derrière la tête [**Pl. 2, fig. 13 ; 30, fig. 198** (copie)]<sup>732</sup>. L'abréviation CLAV peut reprendre les gentilices *Claudianus*, *Claudius*, *Claunius*, *Clausius* ou *Clavius*<sup>733</sup>, le *nomen Clavenius* datant plutôt de l'Empire<sup>734</sup>.

249. AGDS IV, Hannover, p. 232, n° 1198, pl. 162 [**Pl. 30, fig. 199**] : toutefois, si les prénoms sont usuellement réduits à l'initiale en lien avec un gentilice – comme dans les deux cas précédents – ou toute autre forme d'appellation (voir n° 240 ci-dessus), il est un cas particulier sur une sardoine conservée au *Kestner-Museum* à Hanovre : en marge de la représentation d'une chèvre se cabrant au-dessus d'un palmier sont inscrites, dans le registre médian, les lettres **CN**. Elles reprennent vraisemblablement un prénom seul, *Cnaeus* en l'occurrence, usuellement abrégé par deux lettres en épigraphie latine. Ces dernières, toutefois, sont de par leur sens de lecture (type A<sup>1</sup>) en rapport direct avec le registre figuré (voir n° 237 ci-dessus) ; or, si l'inscription **CN** ne se réfère pas directement à la racine sémantique de la chèvre (*capra*), elle peut cependant reprendre le prénom du propriétaire dont le thème iconographique se rapporte aux « armoiries » familiales, donc par extension au *cognomen Capra* attesté, d'après Varron (*Économie rurale*, II, 1, 10), chez la *gens Annia*. Cette logique onomastique pourrait ainsi expliquer la raison pour laquelle seul le prénom du possesseur est apposé sur la gemme, le registre figuré se suffisant à lui-même pour compléter la dénomination (*Cn. Annius Capra*).

Il existe cependant d'autres cas, sur les pierres gravées, pour lesquels les termes sont abrégés, notamment les magistratures, les formules verbales stéréotypées ou les exemples de réductions orales passées en langue (les acclamations en particulier) :

250. WALTERS 1926, p. 265, n° 2708 [**Pl. D, fig. 22**] : sur les pierres gravées, les mentions des magistratures sont, pour la plupart, abrégées selon les canons épigraphiques usuels. Ainsi, le titre de *consul* est-il contracté **COS** – voire **CO** en cas de « contrainte de cadre » (voir n° 156 ci-dessus) [**Pl. 18, fig. 114**] – sur la plupart des gemmes faisant apparaître cette titulature (voir n° 36 ci-dessus), et *imperator*, **IMP**, cela autant sur les pierres gravées (voir n° 37 ci-dessus) [**Pl. 4, figg. 24-25**] que sur les anneaux métalliques (à l'exemple d'une bague en or, mise au jour à Colchester, figurant les empereurs Marc-Aurèle et Lucius Verus adjoint à

<sup>728</sup> Voir OPEL I, pp. 67-68, « Appuleianus (surnom) et « Appuleius » (gentilice et surnom).

<sup>729</sup> Voir AUBRY 2009, p. 314, n. 14 : jaspe vert sur lequel est gravé une personnification de la *Virtus Augusti*. Un affranchi du nom de *Thallus* est attesté à Aquilée (*INSCR AQ*, n° 347), ainsi qu'un certain *L. Qu(inctius /-inctilius) Thal(es)* sur une estampille (ZACCARIA 1993, p. 147, n° 55).

<sup>730</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 400, n° 405, pl. 90.

<sup>731</sup> OPEL I, p. 94, et SOLIN, SALOMIES 1994, p. 26.

<sup>732</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 93, n° 138, pl. 29 (pâte de verre) = FURTWÄNGLER 1896, p. 97, n° 1874, pl. 18 (original en sardoine) = VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 11, pl. 11/11 ; II, pp. 17-18 [**Pl. 2, fig. 13**].

<sup>733</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>734</sup> OPEL II, p. 62, « Clavenius ».

l'inscription rétrograde **IMP**)<sup>735</sup>. Toutefois, cette dernière abréviation ne saurait être restituée par *imperator* en toute circonstance : sur un nicolo des II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., de la collection du *Museo Nazionale Romano* à Rome, est figuré un buste de Sérapis au-dessus d'un globe et d'une base. Dans les registres médians latéraux (type A1) est inscrite la formule augurale **S•IMP / •DTS**, *S. Imp(-), d(i) t(e) s(ervent)*, « *S. Imp(-)*, que les dieux te protègent ! », pour laquelle la première partie est interprétée par R. Veymiers comme les *duo nomina* du propriétaire (qui sollicite l'aide des dieux) plutôt que comme la mention d'une titulature impériale comme cela est attesté dans *l'Histoire Auguste*<sup>736</sup> – bien que l'on puisse déduire du registre figuré une restitution telle que, par exemple, *S(erapis) Imp(erator)* impliquant que le patrice est l'incarnation de la divinité à l'instar de Néron salué comme nouveaux Hercule et Apollon (voir n° 288 ci-dessous). On peut toutefois objecter à la relecture de R. Veymiers le fait qu'il n'existe aucun gentilice commençant par *Imp(-)*, mais uniquement des *cognomina*<sup>737</sup>. Sur une cornaline du *British Museum*, un troisième type de titulature apparaît, en lien avec une formule de salutation : **VA | L•CESTVS | PR**, *Va(le), L. Cest(i)us, pr(aetor)* : il s'agit d'un bijou commémoratif (voir n° 223-224 et n° 244 ci-dessus), dans ce cas précis se référant spécifiquement à une étape du *cursus honorum* que le porteur, *L. Cest(i)us*, vient de franchir. Le fait que les deux premières lettres se présentent d'une part sous la forme d'un *nexus* et, d'autre part, sur une ligne différente que la suite de l'inscription (**L•CESTVS**), incite à penser qu'il s'agit de deux termes différents, sans lien onomastique – on ne peut restituer ce texte de type G par des *duo nomina* « seconde manière », alliant *nomen* et *cognomen*, tels que *Val(erius) Cestus*, tous deux attestés respectivement comme gentilice et surnom.

251. PHILIPP 1986, p. 41, n° 28, pl. 6. SENA CHIESA 1966, p. 417, n° 1532, pl. LXXVII [PI. 30, fig. 200-201] : comme ce fut déjà le cas précédemment, la mention d'une magistrature est jointe à une salutation abrégée (voir n° 156 ci-dessus : **CO(S) / VA**), et à nouveau sous la forme d'un *nexus*. Elle reprend la formule *va(le)*, « Porte-toi bien ! Salut ! », qui est très fréquent dans l'univers du cirque et de l'amphithéâtre. Cette forme réduite que l'on retrouve aussi en grec (οὐᾶ) est, selon F. Biville, non pas une "simple abréviation graphique", mais une "réduction orale passée en langue"<sup>738</sup>. Toutefois, tous les **VA** en *nexus* ne sont pas des salutations : ils peuvent reprendre des appellations (ou être intégrée dans une dénomination abrégée à l'instar des *tria nomina* **CN•VA**• (ou **NAT**) | **STAB**• sur une sardonix du *British Museum* [PI. C, fig. 17])<sup>739</sup>, surtout lorsque le registre figuré ne s'y prête pas (voir également n° 459 ci-dessus : **CN / VA STAB**). En effet, de par la fonction augurale de la formule *vale*, cette dernière apparaît plutôt sur les pierres gravées dont le thème iconographique ou la formulation de la légende est en lien avec des épreuves agonistiques, des messages de félicitations consécutifs à une nomination (le terme **VA** y est rattaché à une magistrature), des symboles auguraux porte-bonheur (voir n° 156 ci-dessus) [PI. 18, fig. 114] ou des ex-voto à Esculape ou à Hygie (voir n° 230 ci-dessus : **VALE•VI•F**) [PI. 26, fig. 175]. Paradoxalement, toutes les salutations ou acclamations *vale* (et *ave* – voir *infra*) ne sont pas en *nexus* : ainsi, comme nous l'avons déjà vu (voir n° 230 ci-dessus : **R•OTHE | VA**), la forme **VA** reprend bien une interpellation comme en atteste l'appellation au vocatif la précédant. Il en est de même pour deux cornalines à texte, l'une conservée au Département égyptien des *Staatliche Museen* de Berlin-Charlottenbourg, l'autre issue d'une collection privée de Bruxelles (don de

<sup>735</sup> Voir HENIG 2007, p. 186, n° 785, pl. XXII ; LVIII (vers 161-169 apr. J.-C.), et COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, p. 17, n° 2422.8.

<sup>736</sup> Voir VEYMIERS 2011, p. 240, n. 24-25 ; 250, n° I.G 8, pl. 9. L'auteur se réfère à deux passages de *l'Histoire Auguste* qui font mention de Macrin et d'Alexandre Sévère salués par l'acclamation – respectivement – *Macrine imperator / Alexander imperator, di te servent*. Un graffito du Palatin fait toutefois également référence à la même formule augurale, mais adjointe cette fois-ci aux *duo nomina* d'un quidam (*Ulpia Phoebe, di te servent*).

<sup>737</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 344, « Impeditus, Impendus, Imperatus, Imperiosus, Impetratianus, Impetratus ».

<sup>738</sup> Voir BIVILLE 1996, p. 314.

<sup>739</sup> Voir WALTERS 1926, p. 254, n° 2572, pl. XXIX (n° 2573 !).

H. Rambach), et sur lesquelles apparaissent sur deux lignes, respectivement, la formule **PHOEN[II]X VA** (rétrograde) et **PHOENI[X LV**, *Phoenix av(e)*. On peut ajouter que la même disposition de l'inscription – sur deux lignes, avec la lettre finale du terme initial à la ligne – préside à un cristal de roche mis au jour à Aquilée et sur le moulage duquel se lit **MNESTE | R V A**, de part et d'autre d'une palme horizontale (type B1 – voir n° 171 ci-dessus [Pls. 19-20, figg. 128-129]). À la lumière de l'exemple précédent, il semble qu'il faille comprendre cette légende comme une formule de salutation, *Mnester va(le)* – *Mnester* est attesté en tant que nom, notamment en Gaule Narbonnaise (*CIL* XII, n° 3752) –, étant donné que l'on trouve le même agencement épigraphique entre la dernière lettre du nom placé à la ligne inférieure et la forme caractéristique du « A » sans barre horizontale. Toutefois, il ne faut pas négliger la possibilité qu'il s'agisse également de la translittération du grec en latin de la formule **MNHCOH**,  $\mu\eta\sigma\theta\eta$ <sup>740</sup>, qui dans ce cas serait suivie de *tria nomina* en initiale (**R V A**), bien que cet usage sur les pierres « à texte » à fonction de souvenir ne soit attesté qu'en grec et suivi d'une appellation simple à l'instar, entre autres<sup>741</sup>, d'un lapis-lazuli de la collection Guardabassi à Pérouse (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>742</sup> orné de la mention en trois lignes (type G) **MNHCOIH EΦECI|A**,  $\mu\eta\sigma\theta\eta$  Ἐφέσια, « *Qu' Ephesia se rappelle !* » ("*che Efesia rammenti*") ou d'un jaspe de la collection Dressel à Berlin (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>743</sup> inscrit de la légende **MNHCOH | POYΦOC**,  $\mu\eta\sigma\theta\eta$  Ροῦφος (*Rufus*)<sup>744</sup> sur deux lignes [Pl. 104, fig. 724] (voir également n° 379 ci-dessous).

252. HENKEL 1913, p. 88, n° 936, fig. 45 [Pl. 30, fig. 202]. SPIER 2007, pp. 22-23, n° 43 ; 55, pl. 8 [Pl. 30, fig. 203]. *AGDS* II, pp. 169-171, n° 456, pl. 80-81 [Pl. 31, fig. 204]. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 380, fig. 282, pl. 69 [Pl. 31, fig. 206]. ZAZOFF 1968, p. 140, n° 299, pl. 55 [Pl. 85, fig. 586] : en dernier lieu, les formes verbales stéréotypées telles que *vivas/vivatis* ou  $\acute{\epsilon}\pi\omicron\iota\epsilon/\acute{\epsilon}\pi\omicron\iota\epsilon\iota/\acute{\epsilon}\pi\omicron\epsilon\iota$  (parfait), voire  $\acute{\epsilon}\pi\omicron\iota\eta\sigma\epsilon$  (aoriste), sont quelquefois abrégées, la fonction du verbe étant déjà impliquée par le registre figuré ou le cas (anneaux de fiancés ou d'époux présentant des bustes en *capita opposita* et une déclinaison au vocatif) ou par la mention du nom du graveur (voir n° 189 ci-dessus). Ainsi, la forme **VIVAS** peut s'abrégé **VIV** – comme nous l'avons vu sur un disque en argent du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. sur lequel une composition en *capita opposita* était adjointe à la légende **PR-IMVL-E V-IV**, *Primule viv(as)* (voir n° 226 ci-dessus) [Pl. 26, fig. 171] – mais aussi **VI** sur un autre disque en argent portant l'image d'un buste masculin (**GVRDA VI**), abréviation que l'on retrouve sur une bague en bronze à chaton carré provenant de Bregenz et que F. Henkel revêt de la même signification. Par extension, la formule verbale *vivas* s'abrège également par l'initiale à l'exemple d'un autre disque en argent du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., présentant une composition en *capita opposita* et la légende périphérique (type A1<sup>c</sup>) **LVCIANE AVGVST-A V**, *Luciane Augusta v(ivatis)*. De même, les signatures de graveur ont parfois la forme verbale **EΠOIE** abrégée. Il existe cependant deux seuls cas où cela se produit : lorsque la pierre est endommagée ou lorsque la signature est soupçonnée d'être un ajout tardif, voire l'attestation d'un faux ou d'une copie moderne. Pour exemplifier la première occurrence, il suffit de se référer au célèbre cristal de roche de Berlin, signée par *Eutychés* (fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), dont la surface convexe est incisée d'un buste de Minerve de face : sur le registre médian gauche (sur la pierre), on lit la signature du graveur en quatre lignes (type A2<sup>c</sup>) **ΕΥΤΥΧΗΣ | ΔΙΟ[Σ]ΚΟΥΡΙΔΟΥ | ΑΙΓΕ[Α]ΙΟΣ ΕΠΟΙ[ΕΙ]**, « *Eutychés*, fils de Dioscouridès,

<sup>740</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, III, pp. 223-226.

<sup>741</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 45, n° 117-119 (**MNHCOIH EΛIΛEHOΣ**, **MNHCOH | EΘEPIA**, **MNHCOH | KATAIΛΛA**) ; 63, n° 168 (**MNHCOH NEIKH**) : pierres « à texte » toujours sur une ou deux lignes ou, marginalement, avec registre figuré allégorique (Voir PANOFA 1851, pp. 473-474, n° 108, pl. III/12 = FURTWÄNGLER 1896, p. 314, n° 8576, pl. 61 = HENIG 1997, p. 48 : **MNHCOH ΘEOΓENEIC** (type A1) autour de la représentation d'une souris mangeant un petit pain, "*chthonic and nocturnal [animal, which] remind the wearer of the beloved whom he or she meets at night*"). Voir également REHM 1940-1941.

<sup>742</sup> VITELLOZZI 2010b, p. 377, n° 472.

<sup>743</sup> WEISS 2007, p. 313, n° 645, pl. 85.

<sup>744</sup> Pour la translittération de *Rufus* en grec, voir BIVILLE 2009, p. 412.

d'*Aigeai* (Cilicie), a fait ». Or, on aurait pu croire que la forme verbale finale eût été abrégée **ΕΠΟΙ** si un éclat de cristal n'avait emporté la terminaison, en laissant toutefois de légers fragments d'inscription de part et d'autre de la cassure, témoignant de la présence de deux lettres supplémentaires sur une quatrième ligne [Pl. 31, fig. 205]. Il est attesté cependant d'autres cas pour lesquels la formule a été abrégée, notamment deux pièces portant la signature d'*Onésas* (fin IV<sup>ème</sup> – début III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.). Tout d'abord sur une sardoine fracturée représentant la déesse Athéna, avec lance et bouclier, regardant le casque qu'elle tient dans la main ; en marge du thème iconographique est inscrit, dans le registre médian, **ΟΝΕΑΑΚ | [Ε]ΠΟ** (sur le moulage de T. Cades), sur deux lignes (type G<sup>A</sup>, voire G<sup>A1</sup>). Il a été longtemps disserté sur l'authenticité de la signature : si H.B. Walters et E. Zwierlein-Diehl<sup>745</sup> estiment qu'il s'agit d'un ajout du XVIII<sup>ème</sup> s. sur une œuvre du début du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (probablement d'*Onésas* lui-même, quoique D. Plantzos en doute et situe la gravure du motif au II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.)<sup>746</sup>, A. Furtwängler et G.M.A. Richter l'estime authentique<sup>747</sup> – cela malgré le fait que la lettre **H** soit remplacée par **Ε** dans le nom du graveur. Et à l'instar de l'Athéna d'*Eutychês*, le fait que la partie inférieure de la gemme soit fracturée, à la limite de l'inscription, incite à penser que la terminaison **ΙΕΙ** de la formule verbale *ἐποίησεν* a disparu avec l'éclat. Tel n'est cependant pas le cas d'une autre pierre [Pl. 31, fig. 207]<sup>748</sup>, une cornaline du XVIII<sup>ème</sup> siècle, copie de la pâte de verre hellénistique d'*Onésas* (III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) mettant en scène une muse jouant de la lyre [Pl. 31, fig. 208]<sup>749</sup>. Si, sur l'original (moulage de T. Cades), la signature est complète – **ΟΝΗΑΑΚ | ΕΠΟΙΕΙ** (type G<sup>A</sup>), avec **H** cette fois-ci –, la gemme moderne, elle, présente une inscription, située toujours derrière le pilier, mais inscrite en type A2<sup>G</sup>, **ΟΝΗΑΑΚ | ΕΠ•**. L'interponctuation fait ici office de signe abrégatif de la forme verbale : l'absence de la terminaison n'est donc pas la résultante d'un éclat de la pierre mais de la volonté de l'artisan-graveur. Cet usage d'utiliser un point terminal est également, comme nous le verrons (voir point 2.3.4.6. ci-dessous), l'indice d'un ajout tardif de la légende ou d'une copie moderne (en corrélation avec l'analyse stylistique du registre figuré). De manière plus marginale, on peut citer également l'impératif **ΕΥΤΥΧΙ** ou **ΕΥΤΥΧΙ**, *εὐτύχε(ι)* (voir n° 267 ci-dessous) qui, dans trois cas distincts, à cause de la « contrainte de cadre » – et outre le fait que la tradition de l'Occident romain contracte la terminaison de *εὐτύχει* en *εὐτύχι* (voir n° 246 ci-dessus, notes) –, se retrouve abrégé **ΕΥΤ•Υ** (voir n° 268 ci-dessous) ou simplement **EY**. Cette dernière occurrence se retrouve sur un camée « à texte » de l'Ermitage (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.)<sup>750</sup> où il est associé, comme souvent (voir n° 410 ci-dessous, ainsi qu'un autre camée de l'Ermitage au motif de la *dextrarum iunctio*<sup>751</sup>), au substantif *ὁμόνοια*, **ΟΜΟ|ΝΟΙΑ•ΕΥ(TYXI)**, « Consentement, union, harmonie / Par bonheur ! À votre bonne chance ! »<sup>752</sup> que l'on peut comprendre comme « L'entente, c'est le bonheur ! » ; toutefois, la partie *εὐ* peut aussi s'interpréter comme un adjectif qualificatif de *ὁμόνοια*, ce qui reviendrait à rendre l'inscription par « Bonne entente, entente bienheureuse ». La particule *εὐ*, sous la forme impropre **EV** (translittération ?), se retrouve sur un scarabée italique (fin III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. – début II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) en lien avec l'impératif **ΠΙΕΙ** (type A1) inclus dans une inscription résultant d'un ajout tardif entre le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et le IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., vraisemblablement au Bas-Empire du fait de son caractère mixte (voir ci-dessous), même si P. Zazoff parle d'ajout moderne. H.B. Walters en donnait une restitution adverbiale (*"πίει*

<sup>745</sup> Voir WALTERS 1926, p. 131, n° 1143, pl. XVII. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 75-76 ; 380, fig. 282, pl. 69.

<sup>746</sup> Voir PLANTZOS 1999, p. 84.

<sup>747</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 168, n° 43, pl. XXXIV. RICHTER 1968, pp. 143-144, n° 553, ill. 553.

<sup>748</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 494, fig. 947, pl. 219.

<sup>749</sup> *Ibid.*, p. 380, fig. 283, pl. 69.

<sup>750</sup> Voir NEVEROV 1988, pp. 115-116, n° 255.

<sup>751</sup> Voir *ibid.*, p. 148-149, n° 393 : camée datant des II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. portant l'inscription **ΕΥΤΥΧΙ | ΟΜΟΝΟΙΑ** (type J<sup>B1</sup>).

<sup>752</sup> O. Neverov traduit ainsi la légende grecque [На счастье! Согласи].

εὔ<sup>753</sup>). Si la terminaison de la forme verbale en -ει est attestée à de nombreuses reprises sur la céramique à figure noire<sup>754</sup>, elle ne paraît pas convenir à une légende d'époque tardo-républicaine et impériale. L'ensemble de cette légende interpellative se restitue comme une formule reprenant la boisson, ΠΙΕΙ ΕΥ(TYXI) (*sic*), « Bois et sois heureux ! » – ou « Bois bien ! » si on suit H.B. Walters –, d'où un lien direct avec le registre figuré représentant un *kyathos* (coupe à une anse). Cette relecture avec l'impératif εὐτύχ(ε)ι est étayée par l'analogie à certaines autres inscriptions comme la seconde partie de celle, mixte et translittérée également, apparaissant sur la bordure interne du *Wint Hill Bowl* (IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), VIVAS CVM TVIS PIE Z [inversé] pour ΠΙΕ Ζ(HCHC), « Longue vie à toi et aux tiens ; bois et bonne santé à toi ! »<sup>755</sup>. L'adjonction de cette inscription en périphérie du motif de la coupe est vraisemblablement la résultante d'une réutilisation du scarabée italique comme talisman au Bas-Empire ; le style d'incision maladroit des caractères ainsi que les fautes de syntaxe (utilisation d'une formule verbale obsolète et confusion de caractères grecs et latins) trahissent un travail d'amateur peu enclin au respect de la tradition épigraphique de son temps. La problématique de la lettre Z inversée – que l'on retrouve autant sur la cornaline de Castlesteads publiée par A.M. McCann (voir n° 242 ci-dessus [Pl. 28, fig. 188]) que sur deux bols, celui de *Wint Hill* et un autre ("*Glaskugelabschnittschale*") mis au jour à Augsburg<sup>756</sup> – souligne la racine sémantique grecque du terme que le « Z » rétrograde détermine (à savoir ζήσας), voire le caractère translittéré du grec en latin de la formule ; remarque que confirme une agate du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., issue de la collection Guardabassi<sup>757</sup> sur laquelle apparaît en deux lignes horizontales (type B1), englobant la représentation d'un paon et d'un lièvre, la devise galante PALLADI | Z[inversé]OE MV (*sic*), translittération en caractères latins de la formule dédicatoire Παλλάδι ζοή μου, « À Pallas, ma vie ! » [Pl. 101, fig. 696]<sup>758</sup>.

### 2.2.3. TERMES

§1. Bien que la « contrainte de cadre » oblige, comme nous l'avons vu, la réduction des inscriptions en initiales ou l'abréviation de certains termes, il est des cas où l'ajout épigraphique se doit d'être gravé en entier afin de faciliter sa lecture et la portée de sa signification. L'élément de première importance dans le fait de rencontrer sur les gemmes des termes entiers est l'indication de la terminaison du mot qui renseigne sur le genre (masculin, féminin, neutre) et le cas grammatical :

253. AGDS I, 3, p. 116, n° 2883, pl. 274 [Pl. 61, fig. 421]. AGW III, p. 116, n° 2013, pl. 62 [Pl. 31, fig. 209] : tout d'abord, dans le cadre des noms de propriétaires, une appellation entière permettra de définir si ces derniers sont des hommes ou des femmes. Conséquemment, dans la majorité des cas, les dénominations de femmes (*nomen* simple ou *duo nomina*) sont entières, la proportion de leur récurrence sur les gemmes étant quasiment marginale par comparaison aux noms masculins (statistiquement, le coefficient se monte à moins de dix pour cent). Ainsi, sur les pierres gravées à texte, le nom d'une femme permet de statuer sur la fonction prétendument de cadeau entre amoureux (ce qui est souligné par la gravure non-rétrograde sur le tampon lui-même) : tel est le cas d'un onyx rubané des collections munichoises sur lequel se lit, sur deux lignes (type G), ΘΕΟΔ|ΩΠΑ (II<sup>ème</sup>-V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). On

<sup>753</sup> Voir WALTERS 1926, p. 108, n° 929, pl. XIV.

<sup>754</sup> Voir BEAZLEY 1956, p. 162, n° 4 (« Eucheiros, son of Ergotimos, Potter ») ; 168 (« Phrynos, Potter ») ; 171, n°s 1-6 (« Sakonides ») ; 180, n° 37 ; 181, n° 10 (« Tleson Painter ») ; 669 (« Lykis ») ; 675, n° 3 (« Stroibos ») : formule ΧΑΙΡΕ ΚΑΙ ΠΙΕΙ et dérivés. Voir également n° 252 ci-dessous.

<sup>755</sup> VOIR HARDEN 1960 et AUBRY 2011b, p. 243, n. 87-89.

<sup>756</sup> Voir PFAHL 2012 (*ILGIL*), p. 242, n° cat. 1057, pl. 129 : bol mis au jour à Augsburg (*terminus post quem* : 346-354 apr. J.-C.) présentant une scène de la Génèse (Adam et Ève découvrant leur nudité) sur le médaillon central ; en périphérie court la légende VIVAS-IN-[D]JEO-P-Z [inversé] pour *P(ie) Z(eses)*.

<sup>757</sup> VITELLOZZI 2010b, p. 326, n° 386.

<sup>758</sup> Pour le surnom féminin Παλλάς (3<sup>ème</sup> déclinaison), voir LGPN III, A, p. 348 (1<sup>er</sup> s. av. J.-C. – II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

- trouve également des appellations féminines en lien avec des thèmes iconographiques *lambda*, comme par exemple **POSTVMA** inscrit sous le symbole du foudre (type B2) sur un plasma conservé au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (deuxième moitié du I<sup>er</sup> – première moitié du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) ou encore – comme nous l’avons déjà vu (voir n° 103 ci-dessus) [**Pl. 11, fig. 67**] – l’appellation mixte **ANNIA-CEBACTH** jointe à la représentation d’un augure.
254. CADES 1836, *Impronte gemmarie Collezione Kestner*, 3, n° 80 [**Pl. 31, fig. 210**] : par extension, les noms de femmes peuvent faire office de « didascalies » dans le cas de portraits (voir n° 185 ci-dessus : **ΑΛΕΞΑΝΔ-ΡΑ**) [**Pl. 22, fig. 144**] ou lorsque le registre figuré fait office de d’« armoiries » ou est sémantiquement lié à l’appellation du propriétaire. Tel est le cas, par exemple, d’une inscription en *duo nomina* sur un moulage de la collection *Kestner* par T. Cades : tout autour de la représentation d’une divinité féminine tenant une corne d’abondance, un gouvernail et portant le *kalathos* (*Fortuna*) est inscrit, en trois parties, la légende **FO-RTVN/ATA** (ou **FO-RTVN-ΑΤΙΑ**) **BAEBIA** (type A1<sup>c</sup>). Cette appellation reprend un *nomen* ou *cognomen* attesté (*Baebius*, *Baebia*)<sup>759</sup>, joint soit à un autre *cognomen* (*Fortunata*)<sup>760</sup>, soit au gentilice *Fortunatia* (auquel cas la lettre « I » serait sous-entendue dans l’inscription ou incluse sous la forme d’un *nexus* dans le **A** final), soit à un simple qualificatif, « *Baebia*, la Fortunée ». Il y a donc une connexion sémantique entre le nom (ou le qualificatif) et le registre figuré qui fait office d’« armoiries » (l’inscription étant rétrograde sur le tampon, la gemme devait avoir une fonction sphragistique).
255. AGW III, pp. 75-76, n° 1734, pl. 21 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 448, fig. 699, pl. 155. MIDDLETON 1892, B, pp. 68-69, n° 101 = HENIG 1975, p. 50, n° 196, pl. 12 [**Pl. 32, figg. 211-212**]. BOARDMAN, WAGNER 2003, p. 65, n° 475, pl. 66 [**Pl. 103, fig. 717**]. FURTWÄGLER, LEHMANN 2013, p. 70, n° 78. MARSHALL 1907, p. 31, n° 188, fig. 32, pl. V = OGDEN 1992, pp. 59-60, fig. 43 (centre) : corrélativement, les termes entiers fournissent les terminaisons des mots et, partant, leur cas. Cela est important pour souligner soit l’appartenance de la gemme au nom qui lui est rattaché (génitif ou nominatif impliquant l’assertion « Je suis... » – voir n° 185 ci-dessus), soit les fonctions de « didascalie » (nominatif en rapport direct avec le thème iconographique) ou de cadeau (datif ou génitif en lien avec un portrait, une composition en *capita opposita* ou en *dextrarum iunctio* – voir n° 200 ci-dessus), soit une quelconque interpellation (vocatif). Cette contingence parfois nécessaire d’inscrire le terme en entier, ajouté à la « contrainte de cadre » résultant de l’exiguïté du support à graver, induit parfois une dispersion des éléments épigraphiques autour du registre figuré ou à l’intérieur de ce dernier. Or, parfois, la terminaison elle-même est séparée du reste de l’inscription, comme si elle consistait en un élément à part qu’il est nécessaire de mettre en exergue. À témoins, on peut citer cinq exemples sur pierre gravée ainsi qu’un anneau métallique : deux cornalines, la première de la collection Lewis au *Corpus Christi College* (Cambridge) et la seconde anciennement de la collection Content ; deux jaspes rouges octogonaux conservés l’un à l’*Archäologisches Museum der Martin-Luther-Universität* de Halle-Wittenberg, l’autre à Vienne ; un onyx conservé au Fonds Beazley (Oxford) ; ainsi qu’une bague en or à chaton ovale conservée au *British Museum*. Dans le premier cas, le motif iconographique de la cornaline Lewis (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), consistant en une Victoire accrochant un bouclier sur un *tropaion* en présence d’un jeune porteur de lance assis (doryphore), est accompagné d’une inscription dans le registre supérieur (type B3) qui définit de prime abord un qualificatif : **ΚΑΛΙΣΤ** (que J.H. Middleton avait restitué avec un seul *lambda*). Or, du fait soit de la contingence de place, soit d’une mauvaise appréciation de la longueur de l’inscription par l’artisan-graveur, deux lettres supplémentaires, qui constituent la terminaison et définissent le cas du terme principal, ont été placées dans un espace confiné entre le trophée et la divinité : **OY** (type J). L’ensemble de la légende reprend donc le nom du propriétaire, *Kallistos*, au génitif d’appartenance (type B1<sup>J</sup> – voir n° 159 ci-dessus). Il en est de même du second cas, une cornaline du II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s.

<sup>759</sup> Voir OPEL I, p. 108-109, « Baebius » (*cognomen* et *nomen*).

<sup>760</sup> Voir *ibid.*, II, p. 150-151, « Fortunatius » (*nomen*), « Fortunatus » (*cognomen*).

apr. J.-C., provenant d'une enchère<sup>761</sup> et issue de la collection Content à Oxford [Pl. U, fig. 143] : si la terminaison génitive de l'appellation ΔΙΟΔΩΡ/ΟΥ se situe au-dessus du front d'un buste de Sérapis (le reste de l'inscription étant gravé dans son dos et sa nuque / type A2, voire A2<sup>B5</sup> « tangent » – voir point 1.2. ci-dessus, « Types tangents »), c'est moins par dessein du graveur que par « contrainte de cadre » ou mauvaise appréciation de la longueur du nom, quoiqu'un agencement en type B3 (voire B5) aurait été potentiellement envisageable, la place à disposition dans les registres latéraux étant suffisante. Cette « contrainte de cadre » est toutefois manifeste sur un jaspe rouge octogonal issu d'une collection privée et exposée en 2013 à Halle (vers 200 apr. J.-C.) [Pl. U, fig. 145]. Sur l'intaille, sertie dans un anneau en argent, le registre figuré met en scène un aigle, ailes déployées, se repaissant d'un lapin qu'il tient dans ses serres ; dans le registre supérieur (type B3C), on déchiffre l'appellation ΕΥΛΑΓΙΟΥ, *Eulagios* / *Eulagius* (= *Eulogius*, Εὐλόγιος)<sup>762</sup>, dont la terminaison, du fait de la contingence d'espace à disposition au-dessus des ailes du rapace, est mise en exergue dans le registre latéral. À l'inverse, dans les quatrième et cinquième exemple – un anneau en or du *British Museum* (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) et un jaspe octogonal issue des collections du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (troisième quart du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) –, si la « contrainte de cadre » joue un rôle certain dans l'agencement de la légende, il faut toutefois convenir que le dessein du graveur répond aussi à une certaine recherche d'esthétique et d'équilibre de la composition générale (voir point 1.5.4.1. ci-dessus, §2) : conséquemment les deux inscriptions sont disposées de manière symétrique soit au-dessous, soit au-dessus du registre figuré. Dans le premier cas, le chaton de l'anneau métallique est orné d'une représentation de la déesse *Roma* adjointe, dans le registre inférieur, à la mention ΓΕΡΟΝΤΙΟΥ en écriture spéculaire, *Gerontios*<sup>763</sup> (type A1<sup>B2</sup>) [Pl. 126, fig. 881]<sup>764</sup> ; dans le second cas, l'inscription périphérique ΦΟΡΤ-ΟΥΝΑΤ-ΟΥ apparaît dans le registre supérieur d'un motif iconographique en *capita opposita* mixte (type B3<sup>C</sup>, voire A1<sup>B3C</sup> – voir nos 139, 142 et 186 ci-dessus, et point 1.2., « Types tangents »). En ce qui concerne la bague de *Gerontios*, la recherche de singularisation de la terminaison est manifeste, qui rompt avec une disposition potentiellement équilibrée de la légende incisée – ordonnancement équitable des caractères (rapport 3-3-3, ΓΕΡ-ΟΝΤ-ΙΟΥ) – que la « contrainte de cadre » aurait rendue tout à fait possible. Pour l'intaille de *Fortunatus*, néanmoins, la terminaison est mise en exergue, elle, moins par souci de souligner le cas (génitif) que par nécessité – la place à disposition dans les registres latéraux n'étant pas égale : en effet, dans la recherche optimale de symétrie dans la gravure de la légende, il aurait été préférable de fractionner l'appellation plus logiquement, en plaçant non pas quatre mais trois lettres derrière le buste féminin (ΦΟΡ), cinq lettres – comme c'est déjà le cas – dans le registre supérieur (ΤΟΥΝΑ) et les trois dernières, faisant écho à la première syllabe, derrière le portrait masculin (ΤΟΥ). Le génitif, lui, attribue la propriété des gemmes, respectivement, à un certain *Gerontios* et à *Fortunatus* – vraisemblablement un affranchi selon E. Zwierlein-Diehl<sup>765</sup> –, qui est probablement également l'homme portraituré sur le jaspe rouge en compagnie de sa fiancée (ou de son épouse)<sup>766</sup>. Dans ce second cas, comme il s'agit sans doute d'un anneau de fiancés, la tentation est toutefois grande de voir dans l'usage du génitif une fonction votive – à comprendre comme « (Le cadeau) de *Fortunatus* (aux époux) ». Toutefois, sur ce genre de pierres gravées (et aussi de manière plus générale), c'est le datif qui est usuellement utilisé pour souligner la notion de cadeau (voir nos 200-202 ci-dessus) et non le génitif. Dans le

<sup>761</sup> Voir <http://medusa-art.com/antiquities-gallery/roman/roman-carnelian-intaglio-with-a-capricorn.html>. Medusa Ancient Art, item n° M6955. © 2014 MEDUSA ANCIENT ART, INC. All rights reserved.

<sup>762</sup> Voir MALEC 1994, p. 214, « Eulogius », pt. I.

<sup>763</sup> Voir notamment MAMA I, n° 169b, l. 1-2 (Laodicée, Lycaonie / IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) : Γερώντιος.

<sup>764</sup> Voir également <http://www.britishmuseum.org>.

<sup>765</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 188.

<sup>766</sup> Voir AUBRY 2011b, p. 242, n. 67.

dernier cas traité – l’onyx d’Oxford –, la mise en exergue (au sens propre comme au sens figuré) de la terminaison génitive de l’appellation translittérée **METI|OY** (pour le gentilice *Met(t)ius*<sup>767</sup> / type B1<sup>H</sup>) a été effectuée à dessein par l’artisan-graveur de part et d’autre de la représentation d’une vache allaitant son petit : **METI** au-dessus du dos du bovidé, et **OY** sous la ligne de sol (la place entre les pattes – voir n° 159 et point 1.5.1. ci-dessus – étant prise par le veau). Une relative cohérence dans l’équilibre spatial, ajouté à la « contrainte de cadre » dans le registre supérieur, aurait imposé d’inciser l’ajout épigraphique entièrement en exergue. En conséquence, la visée du lapicide était visiblement de mettre la particule **OY** en évidence.

§2. Nonobstant les interjections et certaines salutations qui dépendent principalement de la tradition orale (*vale* s’écrit autant **VA** [ουᾶ] que **VALE**, et **VIVAS**, **VIV**, **VI** ou **V**<sup>768</sup>; mais **XAIPE**, **NIKA**, **AVE** et leurs dérivés – **KAIPE**, **HAVE**, **NICA** – ne s’abrègent pas<sup>769</sup>), les ultimes éléments figurant sur les pierres gravées qui nécessitent, indépendamment de leur terminaison, une formulation en terme entier sont les invocations, les interpellations et les prières (verbes à l’impératif, mention de vertus protectrices ou augurales) :

256. *AGDS* IV, Hannover, p. 305, n° 1669, pl. 220. *MASTROCINQUE* 2008, p. 68, n° cat. Fi 87, pl. XIX [Pl. G, fig. 50] : ainsi la plupart des « phylactères » se présentant sous la forme d’un terme simple – à l’instar de la sardoine portant la légende **UINO** (voir n° 222 ci-dessus) [Pl. G, fig. 43] – sont entiers. On peut citer comme exemple les dérivés des verbes φυλάσσω – **ΦΥΛΙΑΣΣΕ** (type G) sur une améthyste convexe du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. conservée à Hanovre, ou **ΦΥΛΙΑΣΣΑΙ** (type A1) sur une autre améthyste, de Florence, à l’effigie d’un personnage de comédie au masque de *pornoboskos* – ou πέπτω<sup>770</sup> (voir n° 146 ci-dessus) [Pl. D, fig. 28], à l’impératif, impliquant que les pierres gravées ornées de cette formule ont une fonction d’amulette favorisant respectivement la sauvegarde (« Garde-toi ! ») et la digestion (« Digère ! »).
257. *PHILIPP* 1986, p. 47, n° 40, pl. 10 [Pl. 32, fig. 213] : par extension, les invocations à la divinité se présentent également en un seul terme parfois sur les amulettes. Ainsi, sur un jaspe (ou « galet du Nil ») du milieu du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. figure, sur une face, Éros tenant arc et flèche dans une main et un flambeau de l’autre ; au-dessous de la divinité ailée apparaît l’inscription rétrograde **ΑΧΙΘΦΙ** (type B2). Cette dernière reprend vraisemblablement Ἀχθιωφι(φ), selon H. Philipp (d’après K. Preisendanz<sup>771</sup>), une invocation à Séléné, Hécate ou – dans notre cas – Aphrodite.
258. *NEVEROV* 1988, p. 145, n° 381 [Pl. 32, fig. 214] : il en va de même des invocations et des prières sur les pierres gravées non-magiques – mais toutefois, pour certaines, encore à double face – à fonction de talisman, d’ex-voto ou à usage purement décoratif. Sur un camée de Saint-Pétersbourg, en l’occurrence, apparaît la formule **ΕΛΕΥΣ**, « Sois miséricordieux ! » – que O. Neverov transcrit *Смилуйся!*, « Prends pitié ! ». Daté entre le III<sup>ème</sup> et le IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., il met en scène une femme agenouillée, en imploration, motif que la légende complète. E.F. Le Blant mentionne un jaspe rouge représentant la tête de Jupiter et portant la même formule<sup>772</sup> en expliquant qu’à la faveur des dieux « *se recommandaient les dévots* ». Toutefois, les dédicaces à la divinité proprement dites sont, à l’instar des interjections, d’une formulation variable (entière ou abrégée, selon la « contrainte de cadre »), comme nous l’avons déjà vu (voir nos 206-207 ci-dessus : **MIN|ERV|AE•** ou **MIN**).

<sup>767</sup> Voir *OPEL* III, p. 80, « Mettius » (orthographe *Metius* : voir *CIL* XIII, n° 8556 et *AE*, 1933, n° 19), et *SOLIN*, *SALOMIES* 1994, p. 118 (*Metius* : voir *CIL* XIII, n° 7288 ; *AE*, 1980, n° 233).

<sup>768</sup> Voir nos 251-252 ci-dessus (**VA**, **VIVAS**).

<sup>769</sup> Voir nos 229-232 ci-dessus.

<sup>770</sup> Voir *PHILIPP* 1986, pp. 106-107, n° 170, note (références).

<sup>771</sup> Voir *PREISENDANZ* 1974, p. 14, VII/317 : Ἄλλο φυλακτήριον πρὸς σελήνην Ἀχθιωφι(φ) ..., « *Anderes Schutzmittel, zum Mond: 'Z W mit Aktiôphi (...)* ».

<sup>772</sup> Voir *LE BLANT* 1896, p. 87, n° 222.

259. HENIG 1975, p. 33, n° 109, pl. 7 : la thématique du personnage en gémflexion joint à une prière ou à une invocation se retrouve également sur un second jaspe rouge, provenant de la collection Lewis et daté du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. Si sur l'une des faces apparaît la légende **BOHΘEI** (type G), « Viens-moi en aide ! », sur l'autre apparaît *Fortuna*, debout le corps de face, tenant une corne d'abondance et portant un *kalathos* sur sa tête de profil. En face d'elle se tient agenouillé un adorateur nu. Notons que la composition générale de la gemme, combinant un pan iconographique (au travers de la symbolique de la divinité et de ses attributs) autant qu'épigraphique, et se rapportant à une prière pour obtenir l'assistance divine, met l'accent sur la croyance répandue que la Fortune est le pouvoir qui gouverne l'univers. Sur les gemmes païennes, l'invocation *βοῆθει* – conservée par les Chrétiens "pour appeler le secours d'en haut"<sup>773</sup> – est en effet de façon récurrente en connexion avec *Fortuna* et, plus particulièrement, Némésis (qui peut lui être iconographiquement assimilée – voir n° 234 ci-dessus [Pl. 27, fig. 178] – avec également la supplication **ΕΛΕΗCON**) comme en atteste deux exemples cités par E.F. Le Blant<sup>774</sup>, et sur lesquels apparaissent les légendes **BOHΘEI** et, de manière plus précise, **ΝΕΜΕΣΙ ΒΟΗΘΕΙ**.
260. LE BLANT 1896, pp. 70-72, n°s 188 ; 190-193 : enfin, à l'instar de certaines pierres dont le registre figuré est précisé par un qualificatif sous forme d'initiale et reprenant une vertu, diverses gemmes portent des paroles de bon augure à l'intention, le plus souvent, de couples, telles que les substantifs « Fidélité », « Concorde », « Confiance », et écrites en entier (en l'occurrence, la vertu de « Piété » apparaît sur deux portraits impériaux, et y est respectivement invoquée autant par la lettre **P** que par le terme **PIE/TAS** – voir n°s 20 et 237 ci-dessus). Ainsi, nombreuses sont les pierres gravées sur lesquelles sont inscrites des vertus telles que **FIDES**, **ΠΙCΤΙC**, **ΟΜΟΝΟΙΑ**, qui sont en relation avec des symboles les complétant (*dextrarum iunctio*) ou pour lesquels une simple inscription apparaît. Les incantations sur les amulettes, parfois, se résument également à de simples substantifs soulignant une vertu ou un état de fait instauré par la divinité invoquée (par exemple **CIΓA**, *σίγα*, « Silence ! », sur la face B d'une amulette en cornaline du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. figurant Séléne)<sup>775</sup>.
261. LE BLANT 1896, p. 109, n° 270. MASTROCINQUE 2008, pp. 24-25, n° cat. Bo 2, pl. V [Pl. H, fig. 51]. HENIG, MCGREGOR 2004, p. 71, n° cat. 5.51, ill. 5.51. AGW III, p. 219, n° 2472, pl. 153 [Pl. 81, figg. 555-556] : en dernier lieu, pour souligner, à de très rares reprises, la marque de respect lors de la supplique à la divinité ou à une personne quelconque (héros, Saint, quidam, être aimé), le qualificatif ou le nom de l'entité ou de la personne invoquée est précédée d'une formule de déférence sous la forme de l'article grec masculin ou féminin au nominatif (ὁ ou ἡ). L'inscription, dans certains cas, ne fait que conjuguer l'article avec un substantif (**H XAPIC**, « La Grâce », **H KYPIA**, « La Dame / La Maîtresse<sup>776</sup> », **H KALLH**, « La Belle ») ou un nom propre (**O ΠETPOC** – voir n° 21 ci-dessus [Pl. B, fig. 10]). Dans le premier cas, la légende **H XAPIC** apparaît sur cinq gemmes : la première est un jaspe rouge, mentionné par E.F. Le Blant, et la référence à la « grâce » se rapporte à une composition mettant en scène Éros et Psychè à proximité d'une colonnette sur laquelle est placée une statue d'Aphrodite. Cette expression, qui peut faire référence autant au "nom de la divinité ou au don qu'on invoque"<sup>777</sup> qu'au registre figuré (Aphrodite – voir n° 43 ci-dessus : **XAP[.]**), se retrouve également sur un jaspe vert et une pâte de verre mentionnés par S. Michel<sup>778</sup> et réunissant respectivement Diane et Arès à Aphrodite (qui tient un miroir sur la seconde gemme), sur un lapis-lazuli de l'Université

<sup>773</sup> *Ibid.*, p. 87, n° 224 (texte).

<sup>774</sup> *Ibid.*, pp. 87-88, n°s 224-225.

<sup>775</sup> Voir HENIG, MCGREGOR 2004, p. 126, n° cat. 13.19, ill. 13.19.

<sup>776</sup> Voir Partie III, tableau 2.1., n° 13 : **H KYPIA/C ICIC/ C AΓNHIC**, ἡ κυρία{ς} ἱσας ἀγνή{ς}, « Isis, la maîtresse, la pure ».

<sup>777</sup> Voir MATTER 1828, p. 96, pl. X, fig. 5.

<sup>778</sup> Voir MICHEL 2001, pp. 50-51, n° 75, pl. 11 [ΠΟCΙ | ΕΘΝΙΑ | H XAPIC]. MICHEL 2004, p. 252, pt. 5.3., pl. VI/9 ; 84/3 [H XAPIC].

du Michigan figurant Isis et Harpocrate (Musée d'archéologie)<sup>779</sup> ainsi que sur une amulette en pâte de verre représentant Sérapis trônant (face A), l'inscription sur trois lignes **H X|API|C** (type G) apparaissant sur le côté B. Dans le dernier cas, un portrait de Caracalla assimilé, à l'époque byzantine, à l'effigie de Saint Pierre, est corrélativement flanqué de la légende verticale **O | ΠΙΕ|ΤΙΡ|ΟΙ|C** (type G<sup>A</sup> – voir n° 132 ci-dessus) : cet ajout postérieur à la confection du thème iconographique opère non seulement comme une « didascalie », mais aussi comme une formule de vénération traduisant la révérence de l'adorateur, par extension possesseur de l'intaille. En outre, elle traduit une tradition épigraphique remontant à l'époque byzantine qui consiste à adjoindre, sur les portraits des Saints, une légende verticale : en atteste plusieurs camées de la Bibliothèque Nationale où les effigies de Saint Georges, Saint Démétrius ou Saint Jean l'Évangéliste sont complétées par autant de **ΟΑ | ΤΩ | Ο | ΘΙΕ / ΟΙΛ|ΟΙ|ΓΟ|C**, Ὁ ἄ(γίος) Ἰω(άννης), ὁ θεολόγος, ou **Γ|ΟΑ (sic) | ΔΙ|Μ|Η|ΤΡΙ|ΟΙ|C**, Ὁ ἄγ(ίος) Διμήτριος<sup>780</sup> (type G<sup>D1</sup>), tradition qui se perpétue jusqu'au XIII<sup>ème</sup> siècle – voir n° 274 ci-dessous [Pl. N, figg. 95-96] – comme en atteste une pâte de verre publiée par P. Zazoff<sup>781</sup> avec, une nouvelle fois, une effigie de Saint Démétrius rappelant stylistiquement un type monétaire (**O | ΔΗ|ΜΗ|ΤΡΙ|ΟΙ|C**) [Pl. 93, fig. 643]. Quant aux deux cas intercalaires, **H ΚΑΛΗ** et **H ΚΥΡΙΑ**, ils appartiennent à l'univers des devises galantes et exemplifient les attentions et cadeaux que se faisaient les amants. La formule **H ΚΑΛΗ** (« Beauté ! » selon O. Neverov, dans l'acception « femme qui est belle »)<sup>782</sup> apparaît le plus souvent sur les camées à texte ovale [Pl. 81, fig. 554 : inscription de type J<sup>11</sup> au centre d'un décor en rinceau sur la gemme du Musée de l'Ermitage] ou « en amande » en vogue entre le I<sup>er</sup> et le III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.<sup>783</sup> – dans notre exemple, un camée de la fin du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne – tandis que l'acclamation **H ΚΥΡΙΑ**, elle, est lisible en exergue du portrait impérial en buste d'une patricienne (sur un jaspe rouge du milieu du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) conservé à l'*Ashmolean Museum* d'Oxford. Dans ce dernier cas, l'inscription agit comme une « didascalie » (la « Dame » est la personne portraiturée).

262. DEMBSKI 2005, p. 164, n° cat. 1133, pl. 117. *AGDS* IV, Hannover, p. 304, n° 1668, pl. 220 [Pl. 32, fig. 215]. HENIG 1990, p. 25, n° 45, pl. III [Pl. H, fig. 52] : mais dans la plupart des cas, l'article sert principalement à définir le cas du substantif auquel il se rapporte. Ainsi, la formule τῆ καλῆ, « À la belle » (et sa version plus développée **ΤΗ ΚΑ|ΛΗ ΤΟ Δ|ΥΡΟΝ** – voir n° 202 ci-dessus), implique l'usage du datif et, partant, la fonction de cadeau de la pierre. On retrouve cette formulation raccourcie à deux termes autant sur un camée à trois couches de la collection Content figurant un portrait (**ΤΗ ΚΑΛΗ** – type B2)<sup>784</sup>, que sur pierres à texte (type G), deux cornalines, l'une, datant des III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. mise au jour à *Carnuntum* (**ΤΗ ΚΑ|ΛΗ**), et l'autre, relativement contemporaine (III<sup>ème</sup>-V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), conservée au *Kestner-Museum* de Hanovre et présentant un *nexus* entre l'article et le substantif (**ΤΗ|Κ|ΑΛΗ**).

Toutefois, ces derniers exemples associant l'article au substantif (nominatif ou datif) consistent moins en des termes uniques qu'en des formules. Ces cas particuliers sont donc le point de transition entre les « termes » et les « formules ». La problématique traitant de ces dernières va donc être abordée dès à présent.

<sup>779</sup> Voir TRAN TAM TINH, LABRECQUE 1973, pp. 158-159, n° A-163.

<sup>780</sup> Voir BABELON 1897, pp. 183-186, n<sup>os</sup> 341-343, pl. XL.

<sup>781</sup> Voir ZAZOFF 1983, p. 380, n. 31, pl. 126, fig. 7.

<sup>782</sup> Voir NEVEROV 1988, pp. 116-117, n° 259.

<sup>783</sup> Voir également DEMBSKI 2005, p. 174, n° 1241, pl. 128 (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>784</sup> Voir AUBRY 2011b, p. 240, fig. 12.

#### 2.2.4. FORMULES

§1. Sur certaines pierres gravées, l'importance de l'inscription est égale à celle du registre figuré, quitte à parfois l'occulter totalement, voire à le rendre inutile. Ainsi, il existe toute une gamme de pierres gravées « à texte » – notamment des camées – qui véhiculent des pensées affectueuses, des appels au souvenir à usage sentimental ou funéraire, des célébrations (au travers de vœux ou de panégyriques), des locutions, proverbes et préceptes philosophiques ou encore des acclamations et des invocations à la divinité :

263. MASTROCINQUE 2003, p. 182, n° 51. MICHEL 2001, pp. 50-51, n° 75, pl. 11 [Pl. 32, figg. 216-217] : ainsi, dans la droite ligne des deux points précédents, il existe diverses autres formules d'appel à la divinité, d'invocations, plus complexes, qui induisent une formulation empreinte de déférence et incorporant un article devant le substantif. La majorité de ces dernières se retrouvent sur les amulettes, car le contenu des messages inscrits a pour visée de protéger d'une maladie ou d'aider à y remédier, à l'exemple de la formule d'interpellation ayant à dessein de soulager les problèmes menstruels (voir n° 228 ci-dessus : ΔΙΨΑC TANTAΛ(Ε) ΑΙΕΜΑ ΠΙ(Ε)) ou de l'appel à Sérapis pour écarter le mauvais œil et pour lequel on retrouve l'usage d'un article masculin (voir n° 232 ci-dessus : ΝΙΚΑ | Ο CΕΡ|ΑΠΙC / ΤΟΝ Φ|ΘΟΝΟ|Ν). On peut citer d'autres exemples pour lesquels Η ΧΑΡΙC ou Ο CΕΡΑΠΙC intègrent des formules plus développées : ainsi, sur un jaspe vert du British Museum, mettant en scène Diane et Aphrodite sur la face A, est inscrite en quatre lignes l'invocation ΠΟCΙ | ΕΘΝΙΑ | Η ΧΑΡΙC, Πόσ(ε)ι αἰώνια ἢ χάρις, « La grâce aux époux ! », formulation déférente et « poétique »<sup>785</sup> d'en appeler à la πόθος, l'aspiration au désir (sexuel) dans le couple – l'utilisation de l'article permet de comprendre que χάρις est la vertu et non un simple qualificatif. De même, sur un jaspe rouge inventorié par A. Mastrocinque apparaît Sérapis émergeant d'un *saeptum* et flanqué de deux aigles sur la tête desquels sont posés deux vases canopes. En périphérie (type A1<sup>C12</sup>) court l'acclamation ΠΑΝΤ-Α ΝΙΚΑ Ο CΑΡ-ΑΠΙC, Πάντα νικᾷ ὁ Σάραπις, traduit d'après l'auteur « Sérapis, sois vainqueur de toutes choses ! » plutôt que « Que Sérapis soit vainqueur de toutes choses » (subjonctif, non impératif – voir n° 232 ci-dessus).
264. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 251-252, n° 756, pl. 131 [Pl. 33, fig. 218] : à l'instar des formules magiques, l'intitulé de certaines légendes apparaissant sur les pierres gravées ne peut être perverti. Ainsi en est-il en particulier des citations d'auteurs antiques, des proverbes ou des locutions érigées en préceptes philosophiques (voir n° 90 ci-dessus). Sur une copie en pâte de verre d'une cornaline de la collection Mertens-Schaaffhausen (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) est mis en scène un squelette, de face, et dont le crâne est muni d'oreilles (comme c'est couramment le cas d'après l'auteur)<sup>786</sup> ; tout autour du registre figuré court l'inscription ΓΝΩΘΙ CΕΑΥΤΟΝ (type A1). L'iconographie ainsi que la légende se rapporte au discours du *Trimalchion* de Pétrone (XXXIV, 10), dans lequel il incite ses invités à profiter de la vie au constat du caractère éphémère de cette dernière (voir n° 183 ci-dessus) [Pl. 22, fig. 142]. Cette maxime trouve écho sur deux autres pierres à formule mentionnées par E.F. Le Blant. La première, une améthyste, est gravée de la légende en deux lignes ΚΤΥ | ΚΡΥ (pour ΧΡΥ), que l'auteur restitue par *posside, utere*, « Sache jouir/profiter de ce que tu possèdes »<sup>787</sup>. Cette interprétation en rapport avec la philosophie épicurienne est renforcée par la symbolique figurant sur la gemme (patère, couronne, canthare) et par le fait qu'on retrouve la même inscription (type D1) sur une autre intaille publiée par F. Buonarroti qui, elle, figure le squelette, un papillon, une patère et un canthare<sup>788</sup> : l'auteur traduit, lui, la formule grecque par "« *possiedi e servitene* », cioè *godì le cose, che tu possiedi*". La particule χρῶ (impératif

<sup>785</sup> Voir MICHEL 2001, p. 50 : "episch für πόθος (...)".

<sup>786</sup> Voir AGDS I, 3, p. 105, n° 2797, pl. 263.

<sup>787</sup> LE BLANT, pp. 114-115, n° 290, et DE JORIO (A.), *Scheletri Cumani*, Stamperia Simoniana, Naples, 1810, p. 14, n. c : "Sappi godere di ciò, che possiedi".

<sup>788</sup> Voir BUONARROTI 1716, pp. 192-193. Voir également BABELON 1899, p. 58, qui s'y réfère.

présent de χράομαι) se retrouve par ailleurs englobée dans deux autres formules augurales, l'une sur un pendentif en pâte de verre publié par A.F. Le Blant (voir n° 455 ci-dessous : **ΕΙΡΗΝΗ | ΧΡΥ**, « Sers-t'en (de la pierre), Irène ! »), l'autre sur une amulette en calcédoine de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford (**ΧΡΥ ΕΥΤΥΧΟΣ ΘΕΟΔΩΡΑ**, pendant grec de la formule latine *utere felix / feliciter Theodora*, « Fais-en bon usage, *Theodora* ! » – "*Fare ye well, Theodora*" d'après les auteurs)<sup>789</sup>. Une seconde gemme, un camée d'agate, est orné de l'inscription en deux lignes (type G), **ΜΗ ΣΠ[ΟΥ]ΔΑΙΟΣ**, Μὴ σπουδαίως, « Sans souci »<sup>790</sup>, tiré d'un distique de Palladas (*Anthologie grecque*, X.72 : σκηνὴ πᾶς ὁ βίος καὶ παίγνιον· ἢ μάθε παίζειν τὴν σπουδὴν μεταθεῖς, ἢ φέρε τὰς ὁδύνας, « La vie est un théâtre et un jeu : ou apprenez à jouer, laissant là toute idée sérieuse, ou bien sachez supporter le malheur »)<sup>791</sup>. Cette inscription rappelle le mot d'Horace *linque severa* (Horace, *Odes*, III.8.27 : *Dona praesentis rape laetus horae, linque severa*, « Saisis avec joie les dons de l'heure présente, laisse toute affaire sérieuse »), et les autres adages de la philosophie épicurienne (en rapport avec les représentations de squelettes tels ceux que nous venons de traiter).

265. SPIER 2007, p. 18, n° 1, pl. 1 = AGW III, pp. 74-75, n° 1733, pl. 21 [Pl. 33, fig. 219] : en troisième lieu, les vœux, les dédicaces et les acclamations sous forme de panégyrique à l'intention des instances gouvernantes (empereur, roi, patrice, noble) se présentent, dans la plupart des cas, sous une forme épigraphique complète (pour laquelle les abréviations sont moins la résultante de la volonté de l'artisan-graveur que de la contingence de place sur le support à graver). Ainsi en est-il notamment du camée du Cabinet des Médailles mettant en scène l'empereur Septime Sévère et ses deux fils, Caracalla et Géta (voir n° 197 ci-dessus) [Pl. A, fig. 4], et pour lequel la dédicace fragmentaire en exergue, **[ΥΠΕΡ ΤΗΝ] ΝΕΙΚΗΝ ΤΩΝ ΚΥΡΙΩΝ** **ΣΕΒ(Α)ΚΤΩΝ**, « [Pour la] victoire des Seigneurs Augustes », n'était abrégée volontairement qu'en fin de formule du fait de la « contrainte de cadre » ou d'une mauvaise estimation de la longueur de la légende par le lapicide. Il est cependant courant que les inscriptions en périphérie (type A, B ou H) soient régulièrement endommagées : l'absence de la préposition initiale sur le camée cité ci-avant est la résultante d'un éclat sur la strate supérieure d'onyx. Heureusement, il est davantage aisé de restituer les inscriptions lacunaires – à l'exemple du cristal de roche de Berlin dont les bordures de la surface plate ont été fortement endommagées, mais dont les lettres restantes permettent de restituer un vœu de bonne année adressé à l'empereur Commode, **FELI[CI IMP]ERA[TORI] ANNVM N[OVVM] FA[VSTVM FELIC]EM**• (voir n° 14 et 194 ci-dessus [Pl. 3, fig. 15] – si ces dernières sont composées de longue formule dont les éléments ne sont pas abrégés. Toutefois, il existe des cas où l'inscription a été préservée en entier : sur une agate rubanée du milieu du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., conservée au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne et mettant en scène les trois bustes d'une famille du patriciat romain (dont les deux parents sont en *capita opposita*), apparaît un vœu de bonne augure adressé aux personnes portraiturees en les identifiant nommément, **ΕΥΤΥΧΙ ΠΑΝΧΑΡΙ ΜΕΤΑ ΤΗΣ ΚΥΡΙΑΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΑΙ ΠΑΥΛΙΝΑΣ** (type A1 « tangent »), εὐτύχ(ε)ι Πάνχαρι μετὰ<sup>792</sup> τῆς κυρίας Βασιλίσσης καὶ Παυλίνας, « Bonne chance, *Pancharios*, avec les

<sup>789</sup> HENIG, MCGREGOR 2004, pp. 126-127, n° cat. 13.18, ill. 13.18. Voir n° 203 ci-dessus, et n° 277 ci-dessous. La formule *utere feliciter*, bien moins répandue que *utere felix*, se retrouve néanmoins à de rares occasions, notamment sur un pavement de mosaïque conservée au *Museo del Castello Ursino* de Catane (*CIL* X, n° 7037), ainsi que sur diverses bagues, gemmes et vaisselle d'usage courant. Voir *AE*, 1989, n° 491b (anneau gallo-romain d'Eauze, Gers) ; ALFÖLDI-ROSENBAU 1994, pp. 82-83 : dans ce dernier article, l'auteure fait référence, notamment, à un « bractéate d'or » portant la formule **ΕΥΤΥΧΟΣ ΧΡΥ**, qu'elle rapproche du latin *utere felix* ou *utere feliciter*. Sur un fragment de vaisselle en verre provenant de Noirmont (Belgique), le pendant latin de ladite formule apparaît sous la forme **SULPICIA VTERE FELICITER** (voir BLAMPAIN 1997, p. 32) ou encore **VTERE | SEBERINE | FELICITE[R]** (type G) sur une pâte de verre issue du catalogue des *Königliche Museen zu Berlin* (FURTWÄNGLER 1896, p. 234, n° 6432, pl. 44).

<sup>790</sup> LE BLANT, pp. 114, n° 289.

<sup>791</sup> Voir CRAI 40 (2), 1896, p. 147-148.

<sup>792</sup> Voir n° 221 ci-dessus : génitif introduit par la préposition μετὰ.

nobles *Basilissa* et *Paulina* ! »<sup>793</sup>. La configuration épigraphique générale de la pierre est toutefois « composite », car elle présente deux autres inscriptions : un vœu, **ZOH, ζόνη**, « Vie », placé dans le registre supérieur entre les *capita opposita* (type B3<sup>12</sup>), et une acclamation, **IC ΘΕ-OC, (ε)ἷς θεός**, « Un seul dieu ! » (type B2<sup>C</sup>) sous les trois bustes. Assimilées à un tout, ces inscriptions sont de type B1<sup>CG12</sup> !

266. WALTERS 1926, p. 347, n° 3694, fig. 79. NEVEROV 1988, pp. 112-113, n° 246 : en parallèle à cette superbe agate rubanée, d'une qualité telle qu'elle fut offerte par le pape Pie VII à l'empereur François I<sup>er</sup> d'Autriche, et à sa mention votive, on peut citer les différents exemples d'appel au souvenir (souvent à connotation funéraire) incluant la formule verbale **MNHMONEYE, μνημονεύε**, « Souviens-toi ! » – parfois combinée avec l'impératif **EYTYXI, εὐτύχ(ε)ι** (voir n° 267 ci-dessous) –, et dont la configuration épigraphique est, elle-aussi, en bordure de la gemme la plupart du temps (type A)<sup>794</sup>. Sur un camée impérial (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) conservé au *British Museum*, et dont le quadrant inférieur droit est endommagé, est représenté une main tenant, par le pouce et l'index, le lobe d'une oreille (selon les Anciens, le siège de la mémoire<sup>795</sup>), le tout en-dessous d'un cordon composé de nœuds. Tout autour de ce motif métaphorique court une inscription dont la partie finale peut être restituée assez facilement (dans l'esprit en tout cas) : **MNHMONΕΥΕ ΜΟΥ ΤΗΣ ΦΙΛΙΑΣ ΟΠΟΥΠΟΤΕ [ΕΙ ?]** (type A1 « tangent »), **μνημόνευέ μοῦ τῆς φιλίας όπουποτε (εἶ)**, « Souviens-toi de mon amitié où que (tu sois) ! »<sup>796</sup>. Un second exemple du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., provenant du Musée de l'Ermitage, utilise une autre formule, tout aussi complexe, en rapport avec le souvenir et l'iconographie de l'oreille « pincée » par la main : **MNHMONΕΥΕ ΜΟΥ ΤΗΣ ΚΑΛΗΣ ΨΥΧΗΣ, μνημόνευέ μοῦ τῆς κάλης ψύχης** (type A1 « tangent »), « Souviens-toi de mes bonnes grâces envers toi ! » – traduit **Помни о моем к тебе расположении** par O. Neverov – formule que l'on retrouve en type A1 sur un camée d'onyx de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>797</sup> en lien avec le même thème iconographique (traduit par l'invocation "*Remember me, your dear sweetheart*" d'après M. Henig et A. McGregor).
267. BOARDMAN, SCARISBRICK, WAGNER, ZWIERLEIN-DIEHL 2009, p. 232, n° 522 [Pl. H, fig. 53] : enfin, mêlant les impératifs **MNHMONEYE** et **EYTYXI**, on retrouve une formule complexe – et étonnamment longue pour ce type de pierre gravée – sur un camée des II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (même V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>798</sup> reprenant en intégralité la composition iconographique du camée de Londres (main, oreille, avec dans la partie supérieur cordon, diadème ou collier<sup>799</sup>). Tout le long de la bordure de la pierre d'onyx est inscrite la légende (type A1 « tangent ») **MNHMONΕΥΕ ΜΟΥ ΤΗΣ ΤΗΣ ΚΑΛΗΣ ΨΥΧΗΣ ΕΥΤΥΧΙ ΣΩΦΡΟΝΙ(Ε)** – le dernier signe, considéré par J. Boardman, comme un **E**, est vraisemblablement davantage un point final (voir point 2.9.3. ci-dessous) sous la forme d'un symbole (*hedera*) –, « Souviens-toi de mes bonnes grâces envers toi (et) bonne chance, *Sophonios* ! ».
268. TONDO, VANNI 1990, p. 43, n°s 145 ; 148-149 ; p. 89, ill. 149 (pl. coul.) ; pp. 128-129, ill. 145 ; 148-149. AGW III, pp. 218-219, n° 2471, pl. 153 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 338, fig. 12, pl. 4 [Pl. 33, fig. 220]. NEVEROV 1988, p. 116, n° 257. HENIG 1990, p. 21, n° 39 : en dernier lieu, le creuset le plus intéressant de gemmes sur lesquelles on trouve des formules recherchées et complexes dans leur structure – intégrant notamment **EYTYXI**, comme précédemment – sont

<sup>793</sup> Voir AUBRY 2011b, p. 243, fig. 23.

<sup>794</sup> Voir LE BLANT 1896, pp. 39-44, n°s 90-113.

<sup>795</sup> Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XI, 251. Horace, *Saturnales*, I, 9, 76. Selon M.-L. Vollenweider (voir VOLLENWEIDER 1967-1983, II, p. 499), ces pierres (souvent des pâtes de verre) "*servaient-elles à rappeler quelque chose à leurs propriétaires*" comme par exemple dans "*l'Asinaria de Plaute (939) (...) [lorsque] Philénie rappelle à Déménète « De palla memento » : « N'oublie pas ton manteau »*".

<sup>796</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, III, pp. 528-529, fig. 217.

<sup>797</sup> Voir HENIG, MCGREGOR 2004, pp. 113-114, n° cat. 11.11, ill. 11.11.

<sup>798</sup> Voir BOARDMAN 1968b, p. 43 : "*The lettering (...) cut in very shallow relief, suggests a date no earlier than the fifth century AD*".

<sup>799</sup> Voir *ibid.*, pp. 102-103, n° 79.

les « camées à texte » : il s'agit de pierres gravées sans registre figuré dont la visée principale était soit d'y faire apparaître des vœux divers (bonne santé, chance, prospérité), soit d'être offertes en cadeau à l'être aimé pour témoigner de son amour – elles portaient en l'occurrence des devises galantes comme **EMANHN | NYGMATEI**, ἐμάνην νύγματ{ε}ι<sup>800</sup>, « Je suis devenu fou par la piqûre (de l'amour) »<sup>801</sup> –, s'en prévaloir ou permettre de s'en rappeler. Dans la première acception, on peut mentionner tout d'abord les formules augurales mêlant l'impératif à un nom propre ou un qualificatif (voir n° 229 ci-dessus) comme **ΕΥΤΥΧΙ | ΕΥΓΕΝΙ** (type G)<sup>802</sup>, « Bonne chance, *Eugenios* ! » sur un camée du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. Toutefois, l'auteur traduit cette inscription par « Soit heureux et beau ! » [Будь счастлив и благочестив!]<sup>803</sup>. En effet, dans divers cas, les « appellations » **ΕΥΓΕΝΙ** ou **ΕΥΣΤΑΘΙ** sont combinées à **ΕΥΤΥΧΙ** et **ZHCAIC**, notamment sur deux camées « à texte » des III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., l'un de la collection Content (**ΕΥΤΥΧΙ | ΕΥΓΕΝΙ | ZHCAIC**, « Puisses-tu vivre heureux et beau ! »)<sup>804</sup>, l'autre conservé à l'*Ashmolean Museum* d'Oxford (**ΕΥΤΥΧΙ | ΕΥΣΤΑΘΙ | ZHCAIC**, « Puisses-tu vivre heureux et en bonne santé ! »)<sup>805</sup>, mais sans que l'on puisse appliquer avec une absolue certitude au terme médian la valeur d'un nom propre (respectivement *Eugenios* et *Eustathios*) ou celle d'un qualificatif<sup>806</sup>. O. Masson estime pour sa part, contre le tenant de cette théorie J.-M. Pailler, que cette « juxtaposition auprès de l'impératif d'εὐτυχεῖν d'un autre impératif de verbe en -ειν commençant aussi par le préfixe εὐ- »<sup>807</sup> est inexacte : il s'agit en tous les cas de noms propres tardifs bien connus. Par contre, ce problème ne se pose pas sur deux autres camées, datant du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. ceux-là, provenant des collections du Musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg<sup>808</sup> : sur ces deux exemples, **ZHCAIC** et **ΕΥΤΥΧΙ** se réfèrent à une appellation, *Leontius* (**ΕΥΤΥΧΙ | ΛΕΟΝΤΙ | ZHCAIC**), non seulement par le fait que **ΛΕΟΝΤΙ** ne se rapporte visiblement pas à un qualificatif, mais aussi parce que l'ordonnement des

<sup>800</sup> ἐμάνην : aoriste passif, 1<sup>ère</sup> personne du singulier, de μαίνομαι, « être furieux » / νύγματ{ε}ι : datif de νύγμα, -ατος, « piqûre » (3<sup>ème</sup> déclinaison).

<sup>801</sup> Voir BABELON 1897, p. 191, n° 354, pl. XLI : camée-amulette, en forme de tablette oblongue, portant une devise amoureuse en deux mots, dont chacun occupe une des faces.

<sup>802</sup> Voir YANGAKI 2009, p. 255 ; 286, fig. 9.

<sup>803</sup> Voir aussi HENIG 1990, pp. 18-19, n°s 33-35 : camées du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. sur lesquels se lisent, en deux lignes (type G), **ΕΥΤΥΧΙ | ΕΥΣΤΑΘΙ**, « Bonne chance et bonne santé » ou « Bonne chance, *Eustathios* ! » ; **ΕΥΤΥΧΙ | ΓΟΡΓΟΝΙ**, « Bonne chance, *Gorgonios* ! » – J.-M. Pailler, contre l'avis de O. Masson (pour qui cette théorie est invraisemblable – voir MASSON 1997, p. 60), voudrait voir ici « sans doute un souhait de protection (*ΓΟΡΓΟΝΙ* sur γοργονειον (sic) = bouclier à tête de Gorgone, comme impératif de γοργονειν = 'sois protégé(e)', 'protège-toi') ? » (voir SCHAAD 1992, p. 79 : grec non accentué) ; **ΕΥΤΥΧΙ | ΓΕΛΑΣΙ**, « Puisses-tu avoir de la chance et rire ! » ou « Bonne chance, *Gelasios* ! » (M. Henig traduit par « May you have luck and laughter! »). Voir aussi AUBRY 2011b, p. 246, n. 31 : E. Zwierlein-Diehl a démontré que la racine étymologique de *Gelasius* était dérivée de γελάω, « je ris », et avait rattaché d'autres *signa* sur les sceaux dérivés directement d'adjectifs substantivés soulignant le rire ou la joie, comme *Hilaris* ou *Gaudentius*. Combinés avec *vivas* ou εὐτύχ(ε)ι, ils composaient des vœux de vie heureuse. Voir également DIEHL 1907, p. 416.

<sup>804</sup> Voir HENIG 1990, p. 20, n° 37.

<sup>805</sup> Voir YANGAKI 2009, p. 255 ; 286, fig. 8.

<sup>806</sup> Voir *ibid.*, p. 255 ; 285-286, figg. 5-9. Voir également HENIG 1990, pp. 18-20, n°s 32-36, RICHTER 1956, p. 120, n° 602, pl. LXV (nicolo, serti dans un anneau en or, portant l'inscription **ΕΥΤΥΧΙ ΕΥΣΕΒΙ**, que l'auteur restitue par εὐτύχει εὐσέβει, « prosper and be reverent »), et VITELLOZZI 2010b, pp. 447-448, n° 555 : **ΕΥΤΥΧΙ | ΗΣΥΧΙ** (sic), εὐτύχ(ε)ι ἡσύχι, « Buona fortuna, vivi sereno ! » [transcription inspirée de l'impératif contracté du verbe ἡσυχάζω, « être tranquille, vivre en paix »], oppure : « Buona fortuna, o Esichio ». Pour le nom diacritique *Hesych(i)us* (respectivement *Hesychios*), voir SOLIN 2003, pp. 835-837, LGPN III, A, p. 197 (Ἡσύχιος), et SEG 18 (1962), n° 752 : Καλόκερε Ἡσύχι χαῖρε (salutation ou acclamation au vocatif avec deux *cognomina* distincts) « Calocerus [et] Hesychius, Salut (à vous) ! » (Cyrène, IV<sup>ème</sup>-V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. / Pour le *cognomen* *Calocerus/Calocaerus/Καλόκαρε/Καλόκαιρος*, voir SOLIN 2003, p. 102, et LGPN II, p. 255). Voir également OPEL II, p. 25, « Calocaerus » ; 181, « Hesychius » (*cognomina*).

<sup>807</sup> Voir MASSON 1997, p. 60 = MASSON 2000, p. 267.

<sup>808</sup> Voir NEVEROV 1988, p. 115, n°s 251-252.

éléments constitutifs de la formule sur le second camée induit la mise en évidence du nom propre par rapport aux autres termes (**ΕΥΤΥΧΙ | ΖΗΣΑΙΣ | ΛΕΟΝΤΙ**, « Vis heureux, *Leontius* / *Leontios* ! » [Живи счастливо, Леонтий!]). Ces formules votives peuvent être toutefois davantage développées et jointes à des termes divers (formes verbales, qualificatifs ou noms propres) en sus d'**ΕΥΤΥΧΙ** ou **ΖΗΣΑΙΣ**, à l'exemple d'un autre camée à deux couches, de la collection Content, où l'inscription se répartit en trois lignes (type G) : **ΕΥΤΥΧΙ | ΠΡΟΚΟΠΤΕ | ΑΚΑΚΙ**, « Bonne chance, puisses-tu prospérer et ne pas connaître la maladie » ou – les remarques précédentes de O. Masson "*valent encore pour Σοφρόνι, Ακάκι, Ακάκιν (...)*" – la même formule adressée à *Akakios*. Ainsi, sur un camée des collections du musée archéologique de Florence, une légende en trois lignes (type G) **ΑΣΤΕΡΙΑ | ΖΗΣΑΙΣ ΑΕ|ΚΑΛΩΣ** s'adresse à une certaine *Asteria* en lui souhaitant le meilleur dans notre monde, mais aussi – peut-être – dans l'autre<sup>809</sup> (« *Asteria*, puisses-tu vivre toujours bien ! ») : la pierre aurait ainsi une connotation funéraire et aurait pu servir d'ex-voto. En effet, on peut citer deux autres exemples de camées paléochrétiens, conservés à Florence, pour lesquels la symbolique concomitante à l'inscription valide cette interprétation : tout d'abord un camée lequel l'inscription en trois lignes, **ΜΑΚΑΡΙ | ΜΕΛΙ ΑΤ|ΤΙΚΩΝ**, « Doux miel d'Attique » – sans doute le surnom d'un bien-aimé disparu – se situe à l'intérieur d'un encadrement (corniche) typique du culte des morts ; ensuite, le vœu **ΕΥΤΥΧΙ**, « Sois heureux ! » [Pl. 133, fig. 928], en-dessous de la représentation allégorique d'un papillon et d'un dauphin (type B2), symboles de l'âme, et composant une métaphore du voyage souterrain – une telle interprétation à connotation funéraire ne saurait s'appliquer, par exemple, à la sardoine du *Rijksmuseum G.M. Kam* de Nimègue<sup>810</sup> sur laquelle la formulation abrégée de l'impératif εὐτύχ(ε)ι (voir n° 267 ci-dessus), **ΕΥΤ-Υ(ΧΙ)**, est adjointe à une effigie de *Fortuna* ! Certaines autres formules font des camées sur lesquels elles sont inscrites des amulettes visant à se préserver d'un vice ou, le plus souvent, des tours joués par l'amour : ainsi opère, sur un camée du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. conservé au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, l'inscription en quatre lignes **ΟΥ ΦΙΛΩ (ΣΕ) | ΜΗ ΠΛΑΝΩ | ΝΟΥ ΔΕ | ΚΑΙ ΓΕΛΩ** (type G), « Je ne t'aime pas, ne te trompe pas, mais je comprends et je ris »<sup>811</sup>.

269. SPIER 2007, p. 30, n°s 111, pl. 17 ; 135, n° 737, pl. 104 [Pl. 33, fig. 221]. WEITZMANN 1979, p. 306, n° 279 = SPIER 2007, p. 138, n° 752, pl. 106 [Pl. 33, fig. 222] : à l'époque paléochrétienne, la majorité des camées « à texte » adoptent la forme d'invocations à la divinité, autant en grec (**ΗΡΑΚΛΙΤΟΣ ΖΗΣΕΣ ΕΝ ΘΕΩ**, « *Herakl(e)itos*, puisses-tu vivre en Dieu ! », sur un camée du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), qu'en latin, mais sans que la configuration de la légende ne soit systématiquement disposée en lignes : en effet, il existe un cas marginal pour lequel la légende latine adopte un agencement spatial cruciforme, à l'instar d'un denier de *Caius Cossutius Maridianus* (44 av. J.-C.)<sup>812</sup>, à ceci près qu'elle se développe selon la conformation d'un chrisme mêlé à une croix (fusion d'un *khi-rho* avec un *tau*). Sur ce camée en cornaline de l'extrême fin du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (entre 398 et 407 apr. J.-C.) se lit, sur la face A, la légende votive **MARIA | Η|Ο|Ν|Ο|Ρ|Ι|** (barre verticale – type I2<sup>G</sup> – et boucle du *rho*) **STELI-CHO S|E|R|H|N|A** (*sic*) (barres obliques du *khi* – types C<sup>I</sup> et C<sup>GI</sup>)<sup>813</sup> **VIVA-TIS** (barre horizontale – type C)<sup>814</sup> : ce pendentif (ou bulle), confectionné pour l'impératrice *Maria*, femme d'*Honorius*, mentionne les membres de sa famille, *Maria Honori (uxor)*, *Stelicho (et) Serena (parentes)*, *vivatis (in Christo)*. La connotation théologique est clairement chrétienne comme en

<sup>809</sup> Voir AUBRY 2009, p. 317, n. 54.

<sup>810</sup> Voir MAASKANT-KLEIBRINK 1986, pp. 44-45, n° 90.

<sup>811</sup> On retrouve la formule complète (avec le pronom personnel **ΣΕ**) sur un camée de la Bibliothèque Nationale. Voir BABELON 1897, p. 190, n° 351, pl. XLI.

<sup>812</sup> *BMC/RR*, I, p. 552, n°s 4187-4190, pl. LV/4, et *RRC*, p. 491, n° 480/19, pl. LVII/11 : légende C•COSSVTIVS | MARID-IANVS | A|A|A|FF.

<sup>813</sup> Voir n° 156 ci-dessus (type C<sup>I</sup>).

<sup>814</sup> Voir WEITZMANN 1979, p. 306, n° 279.

témoigne, d'une part, la symbolique intrinsèque de la composition (chrisme et croix) et, d'autre part, le sigle cruciforme (croix ansée) faisant office d'interponctuation centrale, de pivot et de point de césure à l'ensemble des termes de l'inscription. Certaines intailles portent également des formules soulignant l'appartenance religieuse sans registre figuré, cela à l'instar des invocations (païennes ou chrétiennes)<sup>815</sup> sur les faces B des amulettes (voir n° 263 ci-dessus)<sup>816</sup>. Ainsi, sur une agate rubanée du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. se lit en trois lignes (type G) l'inscription **TIMOΘEIOY XPICTIOY IHCOY**, « (Pierre de) Timothée, (serviteur) de Christ Jésus » : elle nous renseigne autant sur le nom du propriétaire de la gemme (Timothée) que sur la conversion affichée de ce dernier à la foi chrétienne.

## 2.2.5. CONTRACTIONS ET CRASES

§1. Les Anciens ont souvent exprimé par des sigles les mots et les formules d'un usage courant<sup>817</sup>. La contraction est une méthode d'abréviation qui diffère de la « suspension » par l'omission non pas de tout ou partie des lettres à l'exception de l'initiale, mais des caractères de la portion médiane du terme (par exemple, par suspension, *Χριστός* s'écrit **XP** ; par contraction **XC**)<sup>818</sup>. Ce phénomène apparaît dans les légendes des pierres gravées au Haut-Empire – surtout sur les anneaux à fonction votive ou dédicatoire mais également dans un rare cas d'appellation en *duo nomina* : sur une cornaline bombée du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. issue de la collection Dressel<sup>819</sup>, une scène allégorique de *venatio* mêlant divers animaux (lion, chiens ou chevaux) est jointe à l'inscription **CL HD** dans le registre supérieur (type B3) ; il s'agit d'une appellation en *duo nomina* « seconde manière » adjoignant au gentilice *Cl(audius* par exemple) le surnom *H(a)d(rianus)*<sup>820</sup>. L'usage de la contraction tend à se développer au-delà d'une tradition purement marginale aux époques paléochrétienne et byzantine. Elle fait écho à la nécessité, sur les camées « à texte » principalement, de gagner de la place lors de la gravure de formules complexes. Quant aux intailles et aux anneaux métalliques, la surface à graver ou le chaton étant autrement plus exigü que sur les camées et la concomitance avec un thème iconographique davantage récurrent, il s'agit avant tout, pour l'artisan-graveur, d'aller à l'essentiel, sans fioriture (surtout dans le cas de pièces n'ayant pas à dessein d'avoir une fonction ornementale mais plutôt un usage d'ex-voto), ou de composer avec la « contrainte de cadre ».

270. SPIER 2007, pp. 136, n<sup>os</sup> 739 ; 741 ; 744 ; 749, pl. 105 [Pls. 33-34, figg. 223-224] : Κύριε est le premier cas à traiter. À l'instar des acclamations ou des professions de foi, les implorations incluant ce vocatif ainsi que la forme verbale βοήθει (μοί), « Viens(-moi) en aide ! » se retrouvent sur les camées byzantins, mais pas toujours sous la forme d'une disposition en lignes (type G). Ainsi, sur une cornaline byzantine du VI<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., un cheval paissant est entouré de la légende périphérique (type A1) **ΚΥΡΙΗ (sic) ΒΟΗΘΙ ΙΟΥΛΙΑΝΟΥ**, « Seigneur, viens en aide à *Ioulianos* ! » ; un signe séparatif en forme de croix sert de terminaison ainsi que de point d'ancrage (référence) marquant simultanément le début et la fin de la légende<sup>821</sup>. Toutefois, la forme orthographique correcte du vocatif Κύριε se retrouve sur un autre camée contemporain, dont l'inscription est cette fois-ci de type G<sup>1</sup> (les bordures supérieure et inférieure étant ornées de motifs floraux), sur lequel se lit la prière **ΚΥΡΙΕ ΒΟΗΘΙ | ΚΕΥΗΡΙΑΝΟΥ | ΚΑΙ ΘΑΛΙΑ**, « Seigneur, viens en aide à *Severianos* et *Thalia* ! ». Et c'est bien là le point important car, à diverses reprises, le terme initial se trouve contracté en **ΚΕ** : tel est

<sup>815</sup> Voir MICHEL 2001, p. 291, n° 470, pl. 71 : **ΑΓΙΕ ΠΡΟΚΟΠΙ**, « Saint *Procopios* ! », Saint Procope auréolé et flanqué de deux croix (IV<sup>ème</sup>-V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>816</sup> Voir SPIER 2007, p. 103, n° 595, pl. 77 : jaspe noir, datant du V<sup>ème</sup>-VI<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., sur lequel apparaît la Vierge (?) [face A], et l'acclamation **ΕΙC | ΘΕΟΙC** (type G) [face B].

<sup>817</sup> Voir LE BLANT 1896, pp. 80-81, n° 211 : **FCR** pour *fecerunt*, **B•N•M•R•BVS** pour *benemerentibus*, **MDICMT** pour *medicamentum*.

<sup>818</sup> Voir OIKONOMIDES 1974, p. 21.

<sup>819</sup> WEISS 2007, p. 252, n° 407, pl. 55.

<sup>820</sup> Voir MILLER 1998, p. lv.

<sup>821</sup> Voir AUBRY 2011b, p. 242, figg. 19-21.

notamment le cas de deux cornalines, l'une à deux couches, l'autre monochrome, sur lesquelles sont inscrits en trois lignes respectivement **ΚΕ ΒΟΗΘΙ ΠΑΥΛΙΝΩ** et **ΚΕ ΒΥΗΘΙ ΛΟΝΓΙΝΟΥ**, « Seigneur, viens au secours de *Longinos* ! » (III<sup>ème</sup>-VI<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

271. SPIER 2007, p. 136, n° 742, pl. 105 [Pl. 34, fig. 225] : sur un autre camée de cornaline, conservé au Musée d'art de l'Université d'Indiana à Bloomington, se déchiffre une inscription similaire, mais mixte (c'est-à-dire bilingue grec/latin – voir n°s 169, 253, et Partie III, tabl. 1.5.4., n°s 2 et 8) en trois lignes (type G) **ΧΕ ΒΥΗΘΙ VS|IGIO** (*sic*), pour laquelle les deux lettres initiales **ΧΕ** se rapportent non plus à Κύριε mais à Χριστέ, « Christ, viens en aide à *Hysigios* (*Heysichios*) ! ».
272. SPIER 2007, p. 141, n°s 771-772, pl. 108 = BABELON 1897, pp. 180-181, n°s 336-337, pl. XXXIX [Pl. 34, fig. 226] : il existe quelques cas isolés, figurant la scène de l'Annonciation, pour lesquels le « Seigneur » est mentionné au nominatif, joint à l'article (signe de déférence – voir n° 261 ci-dessus), et en l'occurrence sous forme contractée **Ο Κ̅** pour ὁ Κύριος. On retrouve cette contingence sur deux camées de la Bibliothèque Nationale, datant des VI<sup>ème</sup>-VII<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., dont le traitement iconographique est identique : l'ange Gabriel salue la Vierge Marie, debout, une chaise derrière elle et un panier rempli de laine à ses pieds. Tout autour du registre figuré (type A1) court le verset tiré de Luc (1:28), respectivement **ΧΑΙΡΕ** (...) et **ΧΕΡΕ ΚΕΧΑΠΙΤΟΜΕΝΗ Ο Κ̅ ΜΕΤΑ COY+**, « Je te salue, toi qui a été comblée de grâces, le Seigneur est avec toi ! »<sup>822</sup>. Comme pour le camée de *Ioulianos* (voir n° 270 ci-dessus), la légende se termine par un signe séparatif cruciforme qui fait office de point de référence et de ponctuation. Notons que la forme **ΧΕΡΕ** se retrouve sur un héliotrope de Berlin, publiée par A. Furtwängler<sup>823</sup> et représentant Hélios, portant dans le champ la mention **ΧΕΡΕ / ΚΙΔΟΝΙΑ** (type A1) [Pl. M, fig. 86] : l'iconographie de la divinité, datable du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.<sup>824</sup>, rappelle l'une des représentations possibles du colosse de Rhodes<sup>825</sup> et ancre la provenance de la pierre dans l'Est de l'Empire (hypothèse étayée par la racine étymologique latine translittérée en grec de l'appellation féminine *Sidonia*<sup>826</sup>, « de la région de Sidon (Phénicie)», qui agit davantage comme un ethnique que comme une dénomination personnelle simple).
273. SPIER 2007, p. 136, n°s 745-746 ; 749, pl. 105 [Pl. 34, fig. 227] : le nom du propriétaire du bijou (ou de celui à qui le vœu est adressé ou à qui la pierre a été offerte en cadeau) n'est pas toujours mentionné nommément et est quelquefois remplacé par une formule neutre en rapport l'usage à faire de la gemme. Ainsi, sur une cornaline gravée en camée du Cabinet de Numismatique de l'Académie Roumaine (VI<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>827</sup>, se lit en quatre lignes adjacentes à deux croix **+ΚΥΡΙΕ | ΒΟΗΘΙ | ΤΩ ΦΟΡ|ΟΥΝΤΙ+**, « Seigneur, viens en aide au porteur ! ». Or, ce substantif est lui-aussi susceptible d'être contracté comme en atteste la légende sur un autre camée byzantin d'onyx **ΚΕ ΒΟ|ΗΘΙ | ΤΙΟ** (*sic*) **ΦΝ**<sup>828</sup>, Κ(ύριε βοήθ(ε)ι τῷ φ(οροῦ)ν(τι), ainsi que sur une cornaline pour laquelle un autre terme inédit (Θεοῦ) est également contracté : **ΘΥ ΧΑ|ΡΙC ΕΥ|ΤΥΧΟC** (*sic*) | **ΦΟΠΙ**, Θ(εο)ῦ χάρις εὐτυχῶς φορ(οῦν)τι, « Grâce de Dieu, bonne chance au porteur ! ».
274. SPIER 2007, p. 97, n° 574, pl. 72 ; 104, n° 596, pl. 78 [Pl. 34, figg. 228-229]. BABELON 1897, p. 183, n° 339, pl. XL. HENIG, MCGREGOR 2004, p. 129, n° cat. 14.7, ill. 14.7 [Pl. 84, fig. 578] : par extension, il semble somme toute assez logique que le nom de Jésus-Christ lui-même, eu égard au fait qu'il est symbolisé par divers sigles abrégatifs (notamment le chrisme **XP** pour

<sup>822</sup> Voir BABELON 1897, p. 181 : l'auteur restitue par "(...) pleine de grâces, (...)".

<sup>823</sup> FURTWÄNGLER 1896, p. 317, n° 8653, pl. 61. Voir également HOEPFNER 2003, p. 69, fig. 99b (pl. coul.).

<sup>824</sup> Voir MICHEL 2001, pp. 148-149, n° 243, pl. 35.

<sup>825</sup> Voir HOEPFNER 2003, pp. 65-71.

<sup>826</sup> Voir OPEL IV, p. 80, « Sidonia » (*CIL* II, n° 122 [Suppl., n° 5189] ; XIII, n° 4277).

<sup>827</sup> GRAMATOPOUL 1974, pp. 94-95, n° 746, pl. XXV.

<sup>828</sup> LE BLANT 1896, p. 127, n° 334 : si E.F. Le Blant restitue la mention du porteur ainsi, J. Spier (p. 137) y déchiffre les deux lettres **ΦΗ**.

Χριστός)<sup>829</sup>, se retrouve sur certaines gemmes sous une forme contracte. En atteste une gemme disparue, dont le matériau est de couleur noir (jaspe, verre, obsidienne) et sur laquelle apparaît le thème de la Vierge à l'Enfant. Une inscription au nominatif est gravée en périphérie, dans le registre supérieur (type B3), de part et d'autre d'une croix faisant office de pivot, et agit comme une « didascalie » : **IC + XC**, Ι(ησοῦ)ς Χ(ριστὸ)ς. Cette même inscription apparaît sur une agate rubanée de la *Staatliche Münzsammlung* de Munich, datant de la fin du V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., voire légèrement postérieure d'après J. Spier<sup>830</sup>, et mettant en scène le Christ assis sur un trône et flanqué des douze Apôtres : de part et d'autre du nimbe crucigère l'auréolant apparaît l'inscription **IC / XC** (type C<sup>B3</sup>)<sup>831</sup>. Un dernier terme se retrouve contracté sur un troisième camée byzantin, un jaspe sanguin (!) conservé à la Bibliothèque Nationale, pour lequel on retrouve d'autres abréviations rencontrées jusque-là. Il est gravé du buste à mi-corps de la Vierge tenant sur son bras l'Enfant Jésus. Sur la périphérie de la surface gravée apparaissent quatre groupes de deux lettres : tout d'abord, au-dessus de la tête de l'enfant, **IC XC** (type A<sup>1</sup>) – le désignant comme Jésus-Christ –, puis, de part et d'autre du registre figuré – comme pour caractériser le thème principal de la gemme et agir comme une « didascalie » –, **MP / ΘΥ**, Μ(ήτη)ρ Θ(εο)ῦ (type C<sup>1</sup>)<sup>832</sup>. Un cas particulier sur intaille, tant iconographique qu'épigraphique, nous est donné par un autre héliotrope (jaspe sanguin) à fonction d'amulette conservé au Musée d'Art et d'Histoire de Genève<sup>833</sup> [PI. Y, figg. 172a-b] : sur ces faces sont respectivement représentés deux bustes, l'un de Sérapis (de face), l'autre vraisemblablement d'Isis voilée (de profil), datant d'époque romaine (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), lesquels ont été modifiés et réattribués à l'époque byzantine, afin de personnifier Jésus-Christ et la Vierge, au travers l'ajout, sur la face A, d'un nimbe crucigère (qui masque l'ancien *kalathos* de Sérapis) et de deux inscriptions de type C, respectivement **IC / XC** (face A) et **M̄ / Θ̄** (face B). En outre, ces canons épigraphiques de contraction en lien avec le Christ ou la Vierge se perpétuent sur les camées encore à l'époque médiévale comme en témoignent une sardonix ainsi qu'un héliotrope de la collection Content à Oxford<sup>834</sup> : la première pierre, du XIII<sup>ème</sup> siècle, met en scène le Christ debout, nimbé, la main droite levée en signe de bénédiction, le buste flanqué de l'inscription **IC / XC** (type C) [PI. N, fig. 95] ; la seconde, datant du X<sup>ème</sup> ou du XI<sup>ème</sup> siècle et montée en broche, représente un buste de la Vierge, les deux mains levées en prière, et adjoint à la mention **MP / ΘΥ** (type C<sup>1</sup>) [PI. N, fig. 96]. Toutefois, il existe une mention du nom du Christ sur une intaille en cornaline de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford (V<sup>ème</sup> ou VI<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) qui consiste, quant à sa formulation, en un *unicum* sur les pierres paléochrétiennes et byzantines : de part et d'autre d'une représentation de l'archange Michaël, debout de face, tenant une bannière-croix et une orbe crucifère, se développe verticalement (type G<sup>D1</sup>)<sup>835</sup>, à la manière des représentations hagiographiques des Saints à l'époque byzantine (voir n° 261 ci-dessus), une légende en deux parties, **ΙΙΕΙΣ / ΧΙΡΙΣ**, Ιη(σοῦ)ς Χρ(ιστὸ)ς ou plutôt *le(su)s Xr(istu)s (sic)*. Non seulement le subterfuge d'abréviation recourt autant à la contraction qu'à la « suspension », mais il use, par souci de clarté et de concision, d'un mélange de caractères grecs (*khi, epsilon* « luné » – voir point 2.3.3.4. ci-dessous, §3 – en lieu et place d'un *eta*) et latins (« R », « S », graphème toutefois vraisemblablement dérivé du *sigma* grec final). Conséquemment, cette gemme s'inscrit dans une tradition épigraphique (ainsi que stylistique) typique du VI<sup>ème</sup> s. apr.

<sup>829</sup> Voir SPIER 2007, pp. 30-31, n<sup>os</sup> 112-135, pl. 18-20.

<sup>830</sup> Voir *ibid.*, p. 98.

<sup>831</sup> Voir aussi BERRY 1968, p. 141, n° 257 : buste du Christ, de face (XI<sup>ème</sup> s.) avec inscription de part et d'autre de l'image hagiographique, **IC / XC** (type C).

<sup>832</sup> Voir McLEAN 2002, p. 56.

<sup>833</sup> Voir MARTINIANI-REBER 2011, pp. 34-35, n° 9.

<sup>834</sup> HENIG 1990, pp. 121-122, n<sup>os</sup> 194-195, pl. XLVI (pl. coul.).

<sup>835</sup> Ne pas confondre le type G<sup>D</sup> et le type G<sup>C</sup> (point 1.1. ci-dessus, §10). Voir n° 146 ci-dessus (ΙΙΕΙΣΙΥ, type G<sup>C</sup> ou G<sup>D1</sup>) [PI. 103, fig. 714]. Voir également n° 369 ci-dessous : **L|V̄R|S|I|A|S** (type G<sup>CD1</sup> ou G<sup>D</sup>) [PI. N, fig. 97].

J.-C. que l'on peut rapprocher de la tradition "bizantino-occidentale"<sup>836</sup> d'une autre gemme, provenant du *Museo Lázaro Galdiano* de Madrid, publiée par J. Spier, sur laquelle apparaît également, entre autres, une abréviation contractée bilingue, **XPS**, Χρ(ι)στ(ο)ς ou plutôt Χρ(ι)στ(ο)ς (*sic*), pour *in Christo*, étant donné la structure de l'ensemble de l'inscription (**+AGV/STINI VIT/A XPS**, « La vie d'*Augustinus* est dans le Christ »)<sup>837</sup>. Toutefois, si **I|E|S / X|I|R|S** n'est manifestement pas une simple « suspension », il n'est cependant pas rare de retrouver cette méthode d'abréviation spécifique typiquement dans le cas de l'appellation de Jésus-Christ en grec : ainsi, autant sur une intaille en onyx rubanée provenant à nouveau de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) que sur une agate de la collection Lewis (*Corpus Christi College*, Cambridge) légèrement postérieure (IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), la représentation d'un navire de « pêcheurs d'hommes » est-elle jointe, dans un cas, à la mention **IHC | XP** (chrisme) (type B3<sup>CG</sup> rétrograde) [**Pl. 84, fig. 579**]<sup>838</sup>, et, dans l'autre, de **IHX** (type B2, rétrograde sur le moulage) [**Pl. 84, figg. 580a-b**]<sup>839</sup>, pour lesquelles seules les lettres initiales sont mentionnées, selon un degré d'abréviation qui diffère d'un cas à l'autre (respectivement trois caractères pour deux, et deux pour un). **IHC** n'est ici pas à comprendre comme une contraction – **IHC(OY)C** – mais comme une abréviation par « suspension » – **IHC(OYC)**, car il est rare, durant l'Antiquité, d'usiter de deux méthodes d'abréviations différentes au sein d'une même inscription, à l'exception près de la légende **BON / EVT** dans l'exemple qui va suivre (voir également point 2.3.4.6. ci-dessous, §4 : **HANI• / KRTH•**).

275. HENIG 1975, pp. 33-34, n° 112, pl. 7 : pour s'extraire du domaine chrétien, il est attesté une autre inscription sous forme de termes contractés sur un nicolo du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. d'iconographie païenne, provenant de la collection Lewis au *Corpus Christi College* (Cambridge). Elle peut valoir autant comme un complément au registre figuré que comme une formule augurale ou une invocation. Elle apparaît de part et d'autre d'une représentation d'Isis, tenant un *sistrum* et une situle dans chaque main, et se déchiffre **BON / EVT** (type C<sup>11</sup>). E.F. Le Blant réfute l'hypothèse de voir dans ces deux abréviations **BON / EVT** une légende hybride grecque et latine, associant *Bona (Fortuna)* à Εὐτ(υχία), mais plutôt la forme contractée de *Bon(us) Ev(en)t(us)*. En conséquence, il s'agit soit d'une invocation à ce dernier (iconographiquement sans réel lien avec Isis), soit plutôt d'une formule augurale conjuguant une figure de divinité salutaire (Isis parfois assimilée à *Fortuna* – voir n° 42 ci-dessus) avec la mention d'un *Genius* lié aux événements qui ont un heureux aboutissement. À l'instar de la plupart des talismans, la légende ne ferait que renforcer la fonction de porte-bonheur du motif iconographique conjugué au matériau de la pierre ; il agirait ainsi, en quelque sorte, comme une « didascalie ». Notons ici que le second terme, **EVT**, est abrégé selon une méthode mixte : la contraction (lettre du milieu du mot, **T**) y est mêlée à la « suspension » (lettres initiales **EV**) ; nous retrouverons ce phénomène avec la dédicace **MATB** (voir n° 278 ci-dessous).
276. LE BLANT 1896, p. 80, n° 211, pl. I. MASTROCINQUE 2008, p. 126, n° cat. Ra 25, pl. XXXVII [**Pl. H, fig. 54**] : acclamation d'un usage courant sur les amulettes, **EIC ZEYC CΑΡΑΠΙC** ou **CΑΡΑΠΙC**, « Un (et identique) sont Zeus et Sérapis ! » (voir n° 126 ci-dessus) trouve son pendant épigraphique tant sous forme d'initiales (voir n° 242 ci-dessus : **E Z** [inversé] **C**) que selon la configuration de termes contractés. Ainsi, E.F. Le Blant mentionne un jaspe rouge de sa collection sur lequel est inscrit, en deux lignes (type G), **ICZ | CΠI**, (E)ἰς Ζ(εὺς) Σ(έ)ρ(α)π(ι)ς. Il

<sup>836</sup> Épigraphie grecque byzantine mêlée d'influences lombardes ou wisigothiques (fréquente surtout dans le cas de monogrammes cruciformes). Voir GUTIÉRREZ CUENCA, HIERRO GÁRATE 2009.

<sup>837</sup> Voir SPIER 2007, p. 99, n° 579, pl. 73 : émeraude, présentant Pierre et Paul en *capita opposita*, sertie dans un anneau en or autour du chaton quadrangulaire duquel court la légende **+AGV/STINI VIT/A XPS**, « La vie d'*Augustinus* est dans le Christ ». Chaque épaupe est ornée du monogramme **AVGVSTINVS**.

<sup>838</sup> HENIG, MCGREGOR 2004, p. 131, n° cat. 14.21, ill. 14.21.

<sup>839</sup> MIDDLETON 1892, E, p. 85, n° 2 = HENIG 1975, p. 39, n° 140, pl. 9 = SPIER 2007, p. 52, n° 314, pl. 38.

n'est d'ailleurs pas rare que le pronom numéral εἷς se retrouve contracté en **IC** : à l'instar de *vale* (voir n° 230 ci-dessus – **VA**), on l'écrivait comme on le prononçait. Ainsi on le retrouve sur l'acclamation figurant sur l'agate rubanée de *Pancharios* (voir n° 265 ci-dessus) [**Pl. 33, fig. 219**] ainsi que sur un jaspe vert du Musée archéologique de Ravenne où, sur deux lignes, on lit **IC Θ|ΕΟC**, « Un unique dieu ! ».

277. HENIG, MCGREGOR 2004, p. 134, n° cat. 15.10, ill. 15.10 [**Pl. 85, fig. 582**]. *Aquileia* 1992, pp. 61-62, n° cat. 131. DEMBSKI 2010, p. 70, n° 57 = DEMBSKI 2005, p. 174, n° cat. 1239, pl. 128 [**Pl. H, fig. 55**] : de même, la formule votive *utere felix*, « Emploie-la (à savoir la bague) en homme heureux ! »<sup>840</sup> – pendant latin de **XPΘ EYTYXΘC** (voir n° 264 ci-dessus) – peut se présenter selon la configuration de deux initiales (anneau en or de Mayence inscrit des deux lettres **VF**, de même qu'une bague en argent du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford)<sup>841</sup>, d'une ou plusieurs abréviations (anneau en argent de Regensburg<sup>842</sup> avec la formule rétrograde **VTF**, à l'endroit sur un anneau en or du *Museo de Cabra* à Cordoba<sup>843</sup>, ou encore **VT | FE** sur un anneau en or de la seconde moitié du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant du *Römisch-Germanisches Zentralmuseum* de Mayence<sup>844</sup>), de termes entiers (**VTERE | FELIX** sur une bague en jais du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., mis au jour à *Carnuntum* ou sur les épaules d'un anneau métallique de Pannonie de la même période<sup>845</sup>), d'une formule davantage complexe incluant une autre forme verbale (**VTERE FELIX | TV FECISTI** sur une *gemma vitrea* de couleur bleue du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. issue de la collection Ferrell [**Pl. T, fig. 139**])<sup>846</sup>, ou incidemment sous forme contractée comme c'est le cas sur un nicolo d'Aquilée daté des I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. Sur ce dernier, l'inscription rétrograde **VTR | FEX, ut(e)r(e) fe(li)x**, est en lettres capitales sur deux lignes (type G). De par sa teneur propitiatoire, cette formule se retrouvait également souvent sur les bijoux et l'orfèvrerie (souvent les fibules<sup>847</sup>, mais aussi les miroirs<sup>848</sup>), et parfois en lien avec le mariage et les « anneaux de fiancés ou d'époux » : en atteste une sardonix de la collection Guy Labrière (Paris), datant du début du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., sur laquelle une scène de *dextrarum iunctio* (serment de mariage) est jointe à la légende transversale **V / T / F, ut(ere) f(elix)** [**Pl. 124, fig. 861**].
278. HENKEL 1913, p. 84, n° 902, pl. XXXIV : les formules dédicatoires ne sont, elles-aussi, pas épargnées par le phénomène de la contraction. À titre d'exemple, on peut citer deux anneaux en bronze, l'un des environs de Berlin, l'autre mis au jour vraisemblablement aux alentours de Mayence (voir n° 55 ci-dessus), sur lesquels apparaît l'invocation **MATB**, respectivement **MATB** (en lettres chantournées), pour *Mat(ri)b(us)*, « Aux Déeses-Mères ! ». Ils s'inscrivent dans la tradition des anneaux métalliques à fonction d'ex-voto qui nomment l'objet du culte par une légende abrégée ou contractée potentiellement au datif (voir n° 207 ci-dessus) ; en

<sup>840</sup> *Utere*, impératif de *utor*, à ne pas confondre avec l'infinitif, *uti*, qui apparaît tel quel sur un anneau en argent à chaton bombé d'Aquilée (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C) ou sur une bague d'enfant (*annulus puerilis*) en or conservée à l'*Ashmolean Museum* d'Oxford (également III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). Voir *Aquilée* 1992, pp. 59-60, n° 124 et HENIG, MCGREGOR 2004, p. 75, n° cat. 6.11, ill. 6.11 [**VTI**].

<sup>841</sup> HENKEL 1913, p. 12, n° 79, pl. IV.

<sup>842</sup> *Ibid.*, p. 53, n° 387, pl. XIX, et LE BLANT 1896, p. 38, n° 87.

<sup>843</sup> Voir GIMENO PASCUAL 2012, pp. 213-214, n° 7, fig. 1.

<sup>844</sup> Voir DEPERT-LIPPITZ 1985, p. 32, n° cat. 143, pl. 51.

<sup>845</sup> Voir TÓTH 1985, p. 26 ; 57, pl. 13, fig. b.

<sup>846</sup> Voir SPIER 2010, p. 81, n° 63 [pl. coul.] : évocation d'Aphrodite et Éros avec la mention **VTERE FELIX** en périphérie (type A1), "*Use it with luck*", et inscription **TV FECISTI** en exergue (type H), "*You did it!*" (type « composite » B1<sup>H</sup>) ; si l'acclamation *utere felix* est une formule répandue sur les *instrumenta inscripta* visant à se voir accorder la bonne fortune, la phrase *tu fecisti* apparaît, elle, comme étant un éloge du porteur de l'anneau suite à un quelconque accomplissement, sans doute une conquête amoureuse comme le suggère le thème de l'image gravée.

<sup>847</sup> Voir TÓTH 1985, p. 35-36, ill. 11b/d ; 52 ; 59, pl. 22, HAINZMAN, VIZY 1991, pp. 110-111, n° cat. 146, et *Aquileia* 1992, p. 63, n° cat. 135.

<sup>848</sup> Voir BARATTA 2012, pp. 284-285, fig. 17.

l'occurrence, seul **MATB**, du fait de sa structure syntaxique (incluant le « B » de la terminaison grammaticale), exige de se décliner au datif ou à l'ablatif (*Matribus* dans les deux cas).

279. WALTERS 1926, p. 160, n° 1435, pl. XX [PI. 34, fig. 230]. MASTROCINQUE 2008, pp. 67-68, n° cat. Fi 85, pl. XIX [PI. H, fig. 56]. HOEY MIDDLETON 1991, pp. 117-118, n° 211, ill. 211a-b = HENIG, MCGREGOR 2004, p. 89, n° cat. 9.28, ill. 9.28 [PI. 119, fig. 830] : beaucoup plus difficile à définir sont les inscriptions contractées qui ressemblent davantage à une suite de lettres incompréhensibles. La marge d'interprétation y est donc importante. Nous pouvons prendre comme exemple une intaille conservée au *British Museum*, un jasper rouge – le matériau pourrait inciter à penser qu'il s'agit d'une invocation magique –, datable du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., sur lequel apparaît Arès, debout avec casque et bouclier, faisant face à Aphrodite qui lui ouvre les deux bras ; un petit Éros se tient derrière le dieu-soldat. Selon Hésiode, les deux divinités formaient un couple et vivaient en bonne intelligence. La pierre agit donc comme une allégorie de l'amour (évoqué autant par Aphrodite que par Éros tenant le flambeau, ce dernier, à l'instar de l'arc, symbolisant la blessure amoureuse). Il est donc pertinent d'estimer que la légende périphérique (type A1) **MCIAETCS ERSS** se traduit par une formule votive en rapport avec cette iconographie. H.B. Walters indique l'interprétation probable à appliquer aux lettres initiales, "*M(ar)cia et C(aius)*" en estimant conséquemment qu'il s'agit de termes contractés. Séparée du premier groupe de caractères par le registre figuré, la seconde partie de la légende se comprend vraisemblablement comme la suite d'une formule dont le registre figuré est l'inspirateur et pour lequel le couple Arès/Aphrodite reprendrait métaphoriquement les amoureux *Marcia* et *Caius* : dans l'esprit, on pourrait restituer l'ensemble de l'inscription par *M(ar)cia et C(aius) (cum)<sup>849</sup> Er(ote) s(emper) s(int)*, « Que *Marcia* et *Caius* soient toujours avec Éros ! », souhait visant à promouvoir l'amour et la passion au sein du couple. Toutefois, le double **SS** en fin de légende peut cacher un qualificatif au pluriel (comme c'est le cas pour la titulature **AVGG**, *Augustorum* – voir n° 124 ci-dessus) comme *servi* ou *servitores* ; auquel cas, il faudrait transcrire la légende *M(ar)cia et C(aius) Er(otis) s(ervi) /-ervitores duo*). En atteste notamment une cornaline provenant de Bosnie et conservée à l'*Ashmolean Museum* d'Oxford (I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) pour laquelle la structure grammaticale de la légende est identique (conjonction « et » et redoublement d'une consonne pour marquer le pluriel)<sup>850</sup> : dans le champ d'une représentation de sanglier apparaît l'inscription **M ET L | P LL / G** (type B1<sup>CJ</sup> en boustrophédon – voir n° 300-301 ci-dessous), c'est-à-dire *M(arcus) et L(ucius) P(ublili) l(iberti duo) G(-)* – ou au génitif d'appartenance *M(arci) et L(ucii) P(ublili) l(ibertorum duorum) G(-)*, pour lequel le **G** final agirait comme l'initiale du gentilice au pluriel<sup>851</sup>, commun aux deux affranchis. Il aurait été toutefois plus adéquat, épigraphiquement parlant, de placer le gentilice avant la mention du statut et du patron (particule **P LL**) : *M(arcus) et L(ucius) G(-), Publii l(iberti duo)*. Le rendu quelque peu chaotique de l'inscription (en boustrophédon notamment) pourrait permettre de concevoir que l'artisan-graveur a incisé le **G** dans le champ avant de devoir se résoudre à terminer la séquence onomastique dans l'espace clos entre le ventre de l'animal et la ligne de sol ; ou, à dessein – "*dans l'ordre de la nomenclature de l'affranchi, le gentilice [occupant] une place centrale*"<sup>852</sup> –, une manière comme un autre pour lui de singulariser le gentilice du reste de la légende en le gravant isolément (**M ET L | G | P LL** [type B1<sup>GJ</sup>]) – voir Partie III, tabl. 1.5.4.2., n° G.

De plus, à l'instar du jasper rouge du *British Museum* dont nous venons de traiter, la symbolique d'un personnage annexe de la composition iconographique peut être liée à l'inscription, de même que le type principal se rapporte au possesseur de la gemme ou à la divinité invoquée par ladite personne. Ainsi, si *Marcia* et *Caius* sont personnifiés par Arès et

<sup>849</sup> Grammaire : *cum* + ablatif, « avec ».

<sup>850</sup> Voir CAGNAT 1914, p. 369.

<sup>851</sup> Voir FABRE 1981, p. 113, n. 181.

<sup>852</sup> Voir *ibid.*, p. 113.

Aphrodite sur la gemme britannique, tel n'est pas tout à fait le cas d'une agate votive tardo-républicaine représentant Καίρως, le « moment opportun », tenant une balance et derrière lequel – à nouveau – se tient une petite figure masculine assimilée à Hercule. Or l'inscription, **M•M(A)RCI(VS)** – ou plutôt **M̄ARCI(VS)** (voir n° 292 ci-dessous) – **HE-RACLEO**<sup>853</sup> (type A2<sup>C</sup>), qui reprend les *tria nomina* du possesseur, est sémantiquement apparentée non pas à Καίρως – qui est gravé sur la gemme pour lui donner la fonction de porte-bonheur –, mais au petit personnage annexe. Le porteur de la gemme (ou le destinataire si l'intaille est un présent) se met donc, dans un cas, sous l'égide de la divinité secondaire (Éros), mentionné par l'inscription, et s'identifie au thème principal (Arès ou Aphrodite) ; et, dans l'autre cas, il voit son nom également lié sémantiquement au personnage annexe (Hercule) au travers de la légende, mais se met cette fois sous la protection d'une personnification, ayant à dessein d'apporter à celui qui l'invoque la chance d'agir en toute chose au moment propice, mais à laquelle il ne s'identifie pas. Corrélativement, la présence d'un petit autel sur l'agate de Florence incite à penser, comme nous le verrons immédiatement ci-dessous, que la gemme avait une fonction dédicatoire (ex-voto) et que **HERACLEO** pourrait s'apparenter à une séquence au datif, indépendante de **M•M̄ARCI** (*duo nomina* du dédicant au génitif ou au nominatif – sous-entendant la terminaison amuïe en **-VS**) : dédicace « De *M. Marcius* à Hercule », respectivement invocation « À Hercule, *M. Marcius* ! » (voir n° 280 ci-dessous). Cette lecture expliquerait, d'une part, l'absence de signe d'interpunctuation entre l'appellation en *duo nomina* et la dédicace et, d'autre part, la racine étymologique grecque de la divinité invoquée (*Heracleo* au lieu de *Herculo* de souche latine).

280. AGDS III, Kassel, pp. 216-217, n° 81, pl. 95 [PI. 35, fig. 231]. HENKEL 1913, p. 84, n° 893, pl. XXXIV, 88, n° 939, pl. XXXVI : la même structure épigraphique que le jaspe rouge du *British Museum* – mêlant des appellations contractées, une conjonction de coordination et un verbe conjugué – semble présider à la légende d'une agate rouge, tachetée de vert et de gris, des *Staatliche Kunstsammlungen* de Kassel, vraisemblablement une dédicace. Elle se compose iconographiquement de deux registres superposés horizontalement : dans la partie supérieure est représenté le dieu Vulcain, assis et faisant face à une jeune divinité s'appuyant sur un bâton ; l'autre scène fait intervenir un dédicant, tenant un animal sacrificiel, devant un autel en flamme de l'autre côté duquel se tient un *Genius*. L'inscription, elle, se scinde en trois parties et est rétrograde, **VS | CC ET FS | DD** ; la partie médiane sépare les deux scènes figurées (type I1), et le reste se place entre le registre supérieur (type B3) et l'exergue (type H) – le type général de l'inscription est I1<sup>B1GH</sup>. E. Zwierlein-Diehl doute toutefois du caractère antique de la gemme (datée à priori du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.)<sup>854</sup> en estimant sa confection entre la deuxième moitié du XVI<sup>ème</sup> et la première moitié du XVII<sup>ème</sup> siècle (se basant sur des critères stylistiques, iconographiques ainsi que le caractère rétrograde peu indiqué pour une dédicace – voir *infra*)<sup>855</sup>. Ce qui n'empêche pas A. Mastrocinque d'estimer que la légende se restitue *V(otum) S(olvit) C(-) C(-) et f(ilius) s(uus) d(onum) d(ant)*<sup>856</sup>, transcription qui se contredit (*votum solvit* étant au singulier, « Il s'est acquitté de son vœu » ; et *dant* au pluriel, « Ils ont fait don d'offrande ») ; les lettres **CC** reprendraient ainsi des *duo nomina*. Toutefois, une autre relecture peut être avancée, à savoir une « didascalie » et une formule votive (libation et dédicace) en apposition : du fait de la position des lettres **VS** directement au-dessus de Vulcain et légèrement excentrées par rapport à l'axe vertical des parties de la légende, elles peuvent agir comme une « didascalie » et reprendre la forme contractée de *V(ulcanu)s*. Auquel cas, le reste de l'inscription demeurerait à fonction votive, mais sans pour

<sup>853</sup> Voir OPEL II, p. 177, « Heracleo » (*cognomen*).

<sup>854</sup> Doutes dont elle m'a fait part lors d'un échange de mails en date du 12 septembre 2009 : "Ob wir AGD III Kassel Nr. 81 zur Lösung [für DD als d(ono) d(edit) oder d(e)d(icavit)] heranziehen dürfen, hängt davon ab, ob das Stück antik ist. Wie ich schrieb, scheint es mir verdächtig".

<sup>855</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2010, p. 255.

<sup>856</sup> Voir MASTROCINQUE 2003, p. 58, n. 57, et MASTROCINQUE 2008, pp. 67-68, n° cat. Fi 85, n. 1.

autant exclure que le **DD** final<sup>857</sup> – par symétrie spatiale entre les registres supérieur et inférieur, **VS** faisant écho à **DD** – ne reprennent aussi la configuration d’une contraction, à savoir *d(e)d(icavit)* ou *d(e)d(icaverunt)*<sup>858</sup>. Cette interprétation de la forme verbale impliquant une dédicace est validée par le parallèle avec une autre gemme : en effet, la même formulation **DD**, pour *d(ono) d(edit)* cette fois, apparaît également en exergue (type H) d’une intaille en cornaline du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant de la collection Mertens-Schaaffhausen. Bien que perdue, elle est connue par un moulage de la dactylothèque [Pl. 35, fig. 231<sup>bis</sup>]<sup>859</sup> : “[’] image montre Saturne assis sur le trône dans le type de l’image cultuelle du temple sur le Forum Romanum. (...) L’inscription, écrite en lettres latines” **MYTHVNIM DD** (type A2<sup>H</sup>) “a été gravée ultérieurement, mais probablement pas beaucoup plus tard que l’image”<sup>860</sup>. E. Zwierlein-Diehl estime que, “parce que c’est une dédicace, elle est gravée dans le sens normal des aiguilles d’une montre sur l’original”, caractère qui ne se retrouvait pas sur l’agate de Kassel (voir *supra*) et qui plaide en faveur d’un ajout tardif de la légende sur cette dernière. Sur la cornaline Mertens-Schaaffhausen, l’inscription associe une appellation incomplète (très légèrement contractée pourrait-on dire), *Mythun(il)im* – un nom punique<sup>861</sup> latinisé signifiant « don des dieux » et dont l’omission de deux lettres résulte de la faute du graveur qui ne savait pas le punique d’après E. Zwierlein-Diehl – à la forme verbale *dono dedit* (ou *dedit*) ; ce qui fait de la pierre gravée un présent fait par ce *Mythulinim* à une autre personne. De plus, il n’est pas étonnant, pour un Punique, que ce cadeau soit orné de la figure de Saturne, cette divinité étant identifiée au “dieu suprême Baal” (Baal-Hammon) en Afrique du Nord<sup>862</sup>.

Quoi qu’il en soit, cette tradition n’est pas nouvelle, qui consiste à associer une divinité ou une forme verbale soulignant la fonction d’ex-voto à une appellation abrégée ou contractée : ainsi en est-il notamment d’un anneau en bronze trouvé près de Riddes (Valais) sur lequel se lit la légende votive **IIDM, I(-) I(-) D(eo) M(ercurio)**, pour lequel, selon F. Henkel, la partie **II** reprend des *duo nomina* (il propose, à titre d’exemple, “*I(ulius) I(talicus)*” – il ne peut en tout cas pas d’agir de l’altération graphique de la lettre **E** (voir point 2.3.3.2. ci-dessous), qui induirait que **EDM** reprenne une acclamation introduite par **EIC** (voir n° 242 ci-dessus : **EIC ZEYC CAPAΠIC**), étant donné que l’inscription est en lettres latines. Et, à l’instar des supplications (voir n° 273 ci-dessus), le nom du dédicant n’est pas toujours mentionné nommément (même sous forme d’initiales) et est quelquefois remplacé par une formule neutre en rapport avec la fonction votive. Un anneau en bronze, mis au jour dans le Titelberg (Luxembourg) [Pl. 89, fig. 609], exemplifie ce phénomène particulier : sur le chaton ovale est incisé, sur trois lignes (type G), la dédicace **D:M | CVLTOR | EIVS**<sup>863</sup>, *D(eo) M(ercurio /-arti) cultor eius*, « Au dieu Mercure/Mars, son adorateur ! », ne mentionne que le sacerdoce du dédicant, et non son appellation.

§2. Le phénomène des crases (qui préfigure la problématique des *nexus*) est totalement marginal sur les pierres gravées. À ma connaissance, il n’en existe qu’une seule occurrence :

281. LE BLANT 1896, p. 78, n° 206 = BERGES 2002, p. 42, n° 157, pl. 31 = VEYMIERS 2009, p. 316, n° V.AAD 7, pl. 48 [Pl. 35, fig. 232] : sur un jaspe rouge du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., issu de la collection de Maxwell Sommerville, une inscription qui reprend l’acclamation Μέγα τὸ ὄνομα τοῦ Σέραπι (ou Σέραπιδος) possède la particularité d’avoir une crase entre le pronom τὸ et

<sup>857</sup> Même si sous la forme **DD**, il est attesté reprendre *d(ono) d(edit)* sur un anneau en bronze (voir n° 52 ci-dessus).

<sup>858</sup> Voir MILLER 1998, p. xxxvi, « DD ».

<sup>859</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2010, pp. 251-259 ; 266, figg. 1-2.

<sup>860</sup> Voir *ibid.*, p. 251.

<sup>861</sup> Voir CIL VIII, n° 10525 (*Muthulinim*), et IRT, n° 873 (*Mythulinim* / <http://inslib.kcl.ac.uk/irt2009/IRT873.html>).

<sup>862</sup> Voir CADOTTE 2007, pp. 25-29. Voir également LE GLAY 1966 et LE GLAY 1975.

<sup>863</sup> Restitué **D:M** | (...) par F. Henkel. Pour la problématique du double point [:], voir n° 489 ci-dessous.

ὄνομα, **ΜΕΓΑ ΤΟΝΟΜΑ ΤΟΥ ΣΕΡΑΠΙ(ΔΟΣ)**, « Grand est le nom de Sérapis ! ». Si E.F. Le Blant y avait déjà fait référence dans sa synthèse, sa restitution était sujette à caution étant donné que la description qu'il fait du registre figuré de la face A est erronée : il s'agit d'un buste de Sérapis et non du dieu debout. Heureusement, diverses autres sources valident sa transcription. Il est toutefois nécessaire de convenir que cette inscription est originale à deux titres, premièrement en ce qui concerne la crase (d'habitude, sur les intailles « à texte », il y a redoublement de la lettre « O » – **ΜΕΓΑ ΤΟ ΟΝΟΜΑ ΤΟΥ ΣΕΡΑΠΙΣ** sur un jaspe d'époque impériale du Musée de l'Ermitage<sup>864</sup> (voir également n° 400 ci-dessous) ou **ΜΕΓΑ ΤΟ | ΟΝΟΜΑ ΤΙΟΥ ΜΟΝ(ΟΥ) ΘΕΟΥ**, « Grand est le nom du dieu unique ! » sur un jaspe vert du V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant du *British Museum*<sup>865</sup> –, ensuite relativement à la terminaison ; en effet, sur les pierres gravées qui portent cette acclamation caractéristique du phénomène du mégathéisme, à partir du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., visant à célébrer la prééminence du dieu, on trouve plus communément la formule Μέγα τὸ ὄνομα τοῦ Σέραπις ου, dans une mesure beaucoup plus marginale Σεράπιδος<sup>866</sup> comme sur une intaille en jaspe du Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg (voir n° 300 ci-dessous) [**Pl. 80, fig. 545**]<sup>867</sup>. La forme du génitif en Σέραπι, quant à elle, est encore plus rare, mais néanmoins attestée épigraphiquement<sup>868</sup>.

282. MICHEL 2001, pp. 17-18, n° 27, pl. 4. VEYMIERS 2009, p. 234, n° I.AB 16, pl. III (pl. coul.) [**Pl. K, fig. 74**] ; 285, n° II.AB 15, pl. XIV (pl. coul.) [**Pl. K, fig. 73**] = DELATTE, DERCHAIN 1964, p. 82, n° 101 : ces éloges ne se présentent pas toujours sous la forme d'un texte en lignes (type G), mais également selon la configuration d'une légende périphérique (type A). Pour un de ces cas, d'ailleurs – un jaspe sanguin du Cabinet des Médailles (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) mettant en scène Sérapis trônant –, la partie de l'inscription où pourrait se trouver la crase se situe en exergue où un éclat de la pierre l'a effacée partiellement, **ΜΕΓΑ Τ[Ο Ο]ΝΟΜΑ ΤΟΥ ΣΕΡΑΠΙΣ** (type A2). De toute manière, la place à disposition sous la ligne de sol, de même que les traces fragmentaires des lettres manquantes, induisent qu'il devait bel et bien y avoir deux caractères. On retrouve cette double lettre **O**, sans la crase qui pourrait en fluidifier la lecture, sur un buste de Sérapis incisé dans une sardonix du Musée numismatique d'Athènes et sur laquelle le nom du dieu est formulé **ΣΑΡΑΠΙΣ**.

## 2.2.6. NEXUS

§1. La prolongation du phénomène de la crase, au niveau épigraphique, est le *nexus* : il ne s'agit plus de l'élision d'une voyelle à double (**ΤΟ ΟΝΟΜΑ** en **ΤΟΝΟΜΑ**), mais de deux lettres liées par une ligature et formant un sigle simple (à l'inverse d'un monogramme pour lequel la majorité des lettres – voire toutes – forme un symbole complexe). Sur les gemmes, la fonction principale des *nexus* est le gain de place. Ils servent cependant aussi, comme nous le verrons, à marquer la liaison entre différents termes lorsqu'on ne peut leur adjoindre un signe séparatif ou à singulariser une partie d'appellation (gentilice ou surnom). Sur un corpus traité de plus de 1'900 inscriptions sur pierre gravée, on trouve plus d'une centaine d'exemples de *nexus*, et majoritairement liant les lettres **VA** (ou **AV**, par extension **AN**), **MA** (ou **AM**), **AT** (ou **TA**), **HE**<sup>869</sup>, **NE**, **TE**, **MV**, mais aussi **ME** et **AE** (ensemble parfois – voir n° 429 ci-dessous

<sup>864</sup> VEYMIERS 2009, p. 372, n° A.23, pl. 72.

<sup>865</sup> MICHEL 2001, p. 321, n° 542, pl. 80.

<sup>866</sup> Voir *CIG* IV, 39, n° 7043, et LE BLANT 1896, p. 79, n° 206<sup>bis</sup> : **ΜΕΓΑ ΤΟ ΟΝΟΜΑ | ΤΟΥ ΣΕΡΑΠΙΔΟΣ**.

<sup>867</sup> Voir VEYMIERS 2009, p. 358, n° VI.DA 6, pl. 65.

<sup>868</sup> Voir *CIG* IV, 39, n° 7043b (**ΜΕΓΑ | ΤΟ ΟΝΟΜΑ ΤΟΥ ΣΕΡΑΠΙ**). VIDMAN 1969, p. 56, n° 123 (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) : Αγαθῆ τύχη. | Κ(οίντων) Φλάβιον Ἐρ|μαδίωνα τὸν | ἀξιολογῶτα ||[το]ν οἱ θρησκευ|[ταί] τοῦ Σεράπι | [τὸ]ν εὐεργέτην | [μνή]μης χάριν ; 146-147, n° 283 (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) : (...)θεοῦ Α|[πόλ]λωνος καὶ θεοῦ | Σερ|άπι, (...).

<sup>869</sup> Voir SENA CHIESA 1966, p. 418, n° 1534, pl. LXXVII [**ΤΥΧΗ | ΗΕ-R**] (type G<sup>c</sup>).

– ou en double *nexus* **AVE** – voir n° 229 ci-dessus) [**PI. I, fig. 57**]<sup>870</sup>, et marginalement **VP**<sup>871</sup>, **VT**<sup>872</sup>, **NT**<sup>873</sup> et **PI** (ou **IP**)<sup>874</sup>. Selon la manière dont les lettres fusionnent, la restitution peut être aléatoire (notamment avec les *nexus* incluant la lettre « A »).

283. MARLBOROUGH 2009, p. 191, n° 431. WEISS 2007, pp. 222-223, n° 322, pl. 43. ZWIERLEIN-DIEHL 2002, pp. 90-91, n° cat. 99, fig. 91 [**PI. 35, figg. 233-234**]. VITELLOZZI 2010b, p. 194, n° 199 [**PI. S, fig. 130**] : en premier lieu, les *nexus* répondent à un besoin de gain de place sur la surface à graver (« contrainte de cadre »), et cela autant sur les légendes inscrites en lettres grecques que sur celles en latin. C'est pourquoi, lorsqu'ils ont cette fonction, ils se retrouvent le plus souvent à deux ou trois reprises, combinés, dans la même inscription. Ainsi, sur une cornaline blonde de la collection Dressel représentant un jeune homme nu, tenant un *aplustum*, le pied posé sur une proue de navire (à la manière d'Octavien personnifiant Neptune) – la pierre date conséquemment des années 30 av. J.-C. – se lit l'inscription de type A2<sup>C</sup> **T•I•V̂L•F̂IR** (*tria nomina* du propriétaire). Le second *nexus* en **IR**, est reconnaissable par le fait que l'haste verticale du « R » dépasse le niveau de la boucle supérieure : elle consiste donc en un « I ». Le *nexus* **V̂L**, quant à lui, se retrouve par ailleurs sur une sardoine fracturée, conservée à Hanovre (*Kestner-Museum*) et datée de la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., voire du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., et sur laquelle se lisent, de manière rétrograde, les *duo nomina* [**T]I•F̂V̂LV**, *Ti(berius) Fulv(ius) /-inius*) [**PI. 35, fig. 235**]<sup>875</sup>. Un second exemple peut être mentionné : un jaspe rouge sur lequel un motif allégorique est gravé (trois chevreaux émergeant d'une jarre) ainsi que l'inscription maladroitement rédigée **ΑΔ-С|ΚΛΗΠΙΑΔ(Η)С**, Α{δ}σκληπιάδ(η)ς (type B1<sup>C</sup>) – le *nexus* **ΑΔ**, nécessaire à la dernière syllabe, se trouvant en première position. Sur une cornaline de la collection Marlborough, datant des II<sup>ème</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C., apparaissent des groupes de *nexus* qui, bien que relativement courants les uns pris indépendamment des autres (en l'occurrence **MĒ** et **AN**), se retrouvent rarement réunis sur une seule et même gemme. Dans le registre supérieur (type B3) d'une composition allégorique, mettant en scène des armes (bouclier, lance, glaive, cnémides), un chien et une palme sous un palmier-dattier, apparaît la dénomination **MĒĀNDER** (surnom latinisé tiré du grec Μαίανδρος, attesté en Ionie, ou Μένανδρος)<sup>876</sup>. L'appellation reprend Méandre ou Ménandre selon J. Boardman, qui se réfère à l'avis de C.W. King. Enfin, sur une calcédoine noire circulaire de la collection Guardabassi (deuxième moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), un terme entier est à nouveau constitué de plusieurs *nexus* (**NĪ** et **MĒ** – avec une double récurrence du second) afin de pouvoir inciser la « didascalie » sans avoir recours à une forme abrégée (gain de place) : au-dessous d'une main tenant un lobe auriculaire avec le pouce et l'index (métaphore de la mémoire chez les Anciens<sup>877</sup>) se lit la formule d'appel au souvenir **MĒMĒNTO**, « Souviens-toi ! » (voir n° 89 ci-dessus). Notons que la configuration épigraphique est de type B2 ou A2 selon que l'on regarde l'intaille selon le plan de lecture de l'inscription (horizontal), respectivement du registre figuré (la main tenant l'oreille selon un axe vertical).

<sup>870</sup> Don de H. Rambach (Londres) : cornaline d'une collection privée représentant une crevette autour de laquelle court l'inscription (**H**)**ISTORIAĒ•MĒĀĒ•DA•** (type A2).

<sup>871</sup> Voir n° 107 ci-dessus [**TR/V̂P**], et PANOFOKA 1851, pp. 397-398, n° 13, pl. I/13 [**E•V̂P|E-MI**] (type B1<sup>C</sup>).

<sup>872</sup> Voir n° 462 ci-dessous [**Q•TV̂TILI / C•L** et **T•RV̂T**].

<sup>873</sup> Voir WALTERS 1926, p. 234, n° 2290, pl. XXVII [**QVIN̂TIPOR•COCIDEI**] (type A2), et VITELLOZZI 2010b, p. 194, n° 199 [**MĒMĒNTO**]. Voir également n° 289 ci-dessous.

<sup>874</sup> Voir HENIG, MCGREGOR 2004, p. 133, n° cat. 15.4, ill. 15.4 [**M ĪP S**] (intaille à texte).

<sup>875</sup> AGDS IV, Hannover, p. 306, n° 1688, pl. 222.

<sup>876</sup> Voir LGPN V, A, p. 277. Le nom grec, reprenant le nom du dieu-fleuve, apparaît sur une gemme de la collection Lewis : **ΜΑΙΑΝΔΡΟΣ** (type H). Voir BERRY 1968, p. 175, n° 139.

<sup>877</sup> Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XI, 251, et Horace, *Saturnales*, I, 9, 76. Selon M.-L. Vollenweider (voir VOLLENWEIDER 1967-1983, II, p. 499), ces pierres (souvent des pâtes de verre) "*servaient-elles à rappeler quelque chose à leurs propriétaires*" comme par exemple dans "*l'Asinaria de Plaute (939) (...) [lorsque] Philénie rappelle à Déménète « De palla memento » : « N'oublie pas ton manteau »*".

284. FURTWÄNGLER 1896, p. 107, n° 2288, pl. 20 = PANOFKA 1851, pp. 460-461, n° 88, pl. II/39. *AGDS* IV, Hannover, p. 142, n° 671, pl. 87 [PI. 35, fig. 236]. *AGW* II, p. 136, n° 1133, pl. 91 [PI. 36, fig. 237] : si, dans le cas de formules diverses, le *nexus* peut agir comme notre unique exemple de crase (voir n° 281 ci-dessus : **TONO|MA** pour τὸ ὄνομα), à savoir comme lien entre l'article et le substantif auquel il se réfère (voir n° 262 ci-dessus : **TH̄K|AAH**), sa fonction est quelque peu similaire dans le cas d'appellations. En effet, il sert le plus souvent à lier le prénom et le gentilice, voire ce dernier et le surnom, lorsqu'il y a contingence de place. Il n'est en effet pas toujours possible d'adjoindre le signe séparatif pour marquer la division des termes entre eux. Un cas que nous avons déjà croisé (voir n° 208 ci-dessus) [PI. C, fig. 20] permet d'exemplifier le rôle particulier des *nexus* comme moyen de séparation ou de singularisation des éléments d'une appellation, autant que comme moyen de gagner de l'espace sur le support gravé. La cornaline de *Stefanus* est ainsi incisée d'une légende qui nous renseigne sur le statut servile de ce dernier, **STEFĀN-O | T̄HATILI•TI•S**, « À *Stefanus*, esclave de *T. Hatilius Ti(-)* ». L'inscription est notamment composée de deux *nexus* : le premier a à dessein d'insérer la lettre « N » juste avant le ressaut du registre figuré (en l'occurrence la main tenant une palme) par pure volonté de gagner de la place (ou par mauvaise estimation de la longueur de la formule par l'artisan-graveur) ; le second, lui – et c'est ce qui nous intéresse – lie le **T** et le **H**, respectivement l'initiale du prénom et la première lettre du gentilice du maître, *T. Hatilius*. Or, comme si la ligature ne suffisait pas à faire comprendre au « lecteur » que les deux lettres doivent être considérées comme indépendantes l'une de l'autre, un point a été glissé à dessein dans l'intervalle [**T̄•H**]. Il souligne ainsi le caractère syntaxique hétérogène des deux caractères et, partant, la fonction de signe séparatif sous-entendu par le *nexus*. Par voie de conséquence, ce dernier revêt cette valeur même lorsqu'il apparaît seul, sans autre marque de ponctuation. Ainsi, sur une sardoine des musées de Berlin apparaît une chaussure (*caliga*) au-dessus de laquelle est inscrit **CN̄L** (type B5) : cela reprend des *duo nomina*, à savoir *Cn(aeus) L(-)*. Toutefois, Th. Panofka, lui, voit dans le « N » la barre horizontale d'un « A », et restitue l'inscription par **CN̄ĀL** : selon lui, si le prénom *Gn(aeus)* ne fait aucun doute, la légende fournit également le gentilice *Caligarius* (non-attesté) ou, plutôt, la fonction du propriétaire de la gemme, sans doute un *caligarius* en rapport avec le registre figuré. La gemme ferait ainsi office de tampon pour l'officine de ce dernier. Sur une cornaline du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne de la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., une inscription en *nexus* apparaît en bordure de la représentation d'une sphinx. Restitué **MN-A** par E. Zwierlein-Diehl, cette dernière y voit soit des *duo nomina* – *Mn(-) A(-)* –, soit des *tria nomina* – *M. N(-) A(-)*. Pourtant, même si Th. Panofka<sup>878</sup> non plus n'y prête pas attention, il semble qu'il faille voire une ligature entre les lettres « M » et « N » (**M̄N̄**). Conséquemment, les *nexus* pouvant lier un prénom et un nom, la légende complète se comprend comme des *tria nomina* pour lesquels c'est le registre figuré qui fait office de signe séparatif entre le gentilice et le surnom : **M̄N̄-A**. Il faut toutefois prendre également en considération le fait que la ligature entre le **M** et le **N** puisse cacher un « V » : auquel cas, la légende se comprendrait simplement comme une appellation simple commençant par **M̄V̄N̄-A** pour le gentilice *Muna(tius /-tidius)* ou le surnom *Muna(tianus)*<sup>879</sup>. Le *nexus* **M̄V̄** en tant que tel est d'ailleurs attesté sur un moulage de T. Cades qui mentionne les *tria nomina* du propriétaire de la gemme d'origine, **M•M̄V̄SI•PRISCI**, *M. Musi(i) Prisci* (type A2) [PI. 36, fig. 238]<sup>880</sup> – A. Furtwängler y avait vu **M•M̄V̄SI•PRISCI**<sup>881</sup> – ainsi que sur une cornaline du *Rijksmuseum G.M. Kam* de Nimègue (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) sur laquelle apparaissent les *duo nomina* **M̄V̄•LOR** (type B3), *Mu(nicius /-rcius /-sidius) Lor(arius /-enianus /-ianus)*<sup>882</sup> [PI. 85,

<sup>878</sup> Voir PANOFKA 1851, p. 510, n° 47, pl. IV/47 : il restitue l'inscription **MNA** par *Mv̄á(σρας)*.

<sup>879</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 122, « Munacius, Munatidius, Munatius » ; 365, « Munatianus ».

<sup>880</sup> CADES 1836, cl. 15, II, pl. B/308 : représentation d'Éros avec un papillon (symbole de l'âme).

<sup>881</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 134, n° 2, pl. XXVII.

<sup>882</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 123 ; 353.

**fig. 585]**<sup>883</sup> ; une configuration épigraphique et onomastique identique (*duo nomina* abrégé, mais sans interponctuation), alliée au *nexus* **MV**, apparaît également sur une calcédoine de la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. issue de la collection Guardabassi<sup>884</sup>, **MV** / **BAR** (type A2<sup>C</sup>), *Bar(batus /-bus)*<sup>885</sup> – surnom de *duo nomina* « seconde manière » – ou *Mu(tilius)*<sup>886</sup> *Bar(batius /-bius)*<sup>887</sup> (« première manière »), restitué de manière erronée **MI BAR** (rétrograde) par P. Vitellozzi (il ne peut s’agir d’un seul terme commençant par *Mubar-* ou *Mibar-* [non-attesté onomastiquement]). Un dernier cas permet d’exemplifier l’utilisation de *nexus* pour lier, cette fois-ci, le gentilice et le surnom : il s’agit d’une sardoine conservée au *Kestner-Museum* de Hanovre, datée du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., et sur laquelle un taureau est gravé. Au-dessus de lui (type B3) apparaît une inscription restituée **P•POMP** par l’auteur (pour *P. Pomponius* par exemple). Toutefois, il faut réinterpréter l’ultime lettre de la composition épigraphique. En effet, le dernier « P » de **POMP** ne ressemble pas aux autres « P » de l’inscription (avec boucle ouverte) : il s’agit d’un **T** ou d’un *nexus* **TP** (ou **PT**) impliquant le troisième terme de *tria nomina*, ce que soulignerait la rupture du sens de lecture. Ainsi, on peut restituer la légende *P. Pomt(inus) P(-)* ou *P. Pomp(onius) T(-)*. En dernier lieu, s’il s’agit bel et bien de *duo nomina*, ils ne peuvent impliquer que les gentilices *Pomptienus*, *Pomptilius* ou *Pomptin(i)us*<sup>888</sup>.

285. WALTERS 1926, p. 265, n° 2716 ; 318, n° 3373 [**PI. I, fig. 58-59**] : certaines inscriptions, dont les deux ou trois premières lettres sont en ligature, sont toutefois susceptibles de reprendre autant un terme entier (gentilice ou surnom) que des *duo nomina*. Ainsi, sur une pâte de verre du *British Museum* se présente une scène assez complexe : sur un trépied est figuré un lion, à côté duquel un autre fauve bondit en direction de son congénère. Dans le registre droit figure un coq et dans la bordure supérieure de la gemme, sans signes séparatifs, est inscrit **MRIV** (type B5). Or, si on y regarde de plus près, on remarque une barre horizontale dans la seconde boucle du « M » : conséquemment, il faut déchiffrer la légende par **MARIV** pour *Mariu(s)* – il n’est pas rare sur les gemmes que la terminaison du cas soit éludée (voir point 2.3.3.2. ci-dessous, §2)<sup>889</sup>. Il n’est cependant pas inutile de préciser que, au vu de ce que nous venons de voir, il peut fort bien s’agir également de *duo nomina*, en l’occurrence *M. Ariu(s)*. Cette même « exception » commande à une autre gemme du *British Museum*, une agate noire dont l’inscription est restituée **TARI** par H.B. Walters. Dans ce second exemple, non seulement les lettres « T » et « A » sont en ligature [**TĀ**] – auquel cas on pourrait restituer la légende soit par le gentilice *Tari(us)*<sup>890</sup>, le surnom *Tari(nus)*<sup>891</sup>, soit par les *duo nomina* *T. Ari(us /-dius)*<sup>892</sup> – mais elles sont également susceptibles de masquer une troisième lettre : un « N » [**TĀN** ou plutôt **TĀN**]. On remarque en effet une différence de traitement entre la barre oblique du « A », droite – qui correspond à la barre médiane du « N » –, et celle du « R », qui est davantage courbée. En conséquence, il faut concéder que l’inscription se restitue plus probablement *T. Nari(us)*<sup>893</sup>, la place à disposition sur la surface à graver n’étant pas suffisante, au vu de la taille des lettres, pour permettre de graver la lettre

<sup>883</sup> MAASKANT-KLEIBRINK 1986, pp. 51-52, n° 105.

<sup>884</sup> VITELLOZZI 2010b, p. 155, n° 133.

<sup>885</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, pp. 300-301.

<sup>886</sup> Voir SALOMIES 1987, pp. 105-106, n° 30, « Mitulus / Mutilus » (osque) : ce prénom rare s’abrège usuellement *Mit./Mut.*

<sup>887</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, pp. 31-32.

<sup>888</sup> Voir *ibid.*, p. 146.

<sup>889</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 9, n. 8.

<sup>890</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 181 : *Taricius*, *Taricus*, *Taridius*, *Tariolenus* ou *Tarius*. Dans l’hypothèse du nom de famille *Tarius*, l’inscription serait diminuée du *l* supplémentaire de sa déclinaison génitive [*Tarii*]. Dans les autres cas, les radicaux des noms propres seraient altérés.

<sup>891</sup> Voir *ibid.*, p. 410 : *Tarianus* ou *Tarinus*.

<sup>892</sup> Voir *ibid.*, p. 21 (dix-sept occurrences commençant par *Ari-*).

<sup>893</sup> Voir *ibid.*, p. 125. Une inversion des lettres **NĀ** / **ĀN** en *T. Anri(-)* n’est pas attesté onomastiquement.

« A » après le *nexus*. Un sigle similaire, groupant les trois mêmes lettres (**A, N, T**) mais avec la barre horizontale du « T » sur l'haste droite du « N », se retrouve sur le moulage de T. Cades d'une gemme du milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. mettant en scène un jeune éphèbe sur un cheval : en périphérie est incisé les *tria nomina* du propriétaire de l'intaille d'origine (rétrograde sur celle-ci), **M•ANT•NYMP**, *M. Ant(onium) Nymph(ias /-hios)*<sup>894</sup>. En dernier lieu, la même contingence que le *nexus* de la cornaline de Berlin à scène dionysiaque (voir n° 131 ci-dessus : **C•C/ANI|N|** ou **C•C/AVI|N|** [Pl. 13, fig. 87]) gouverne à la légende de l'agate de Londres : les lettres « A » et « N » en ligature – reprenant usuellement la syllabe « AN » comme sur la cornaline de la collection Marlborough (voir n° 283 ci-dessus : **MĒĀNDER**) – peuvent cacher en fait le *nexus* **ĀV**, par analogie à **VA** qui, entre autres, reprend *vale* (voir n° 250-251 ci-dessus). Auquel cas, l'inscription se restituerait *T. Auri(us), Taurius* (gentilice) ou *Tauri* (c'est-à-dire le surnom *Taurus* au génitif d'appartenance)<sup>895</sup>.

286. AGWI, p. 70, n° 131, pl. 24. TAMMA 1991, p. 31, n° 10 = ZAZOFF 1983, p. 267, n. 41, pl. 75, fig. 3 [Pl. 36, figg. 239-240]. WALTERS 1926, p. 254, n° 2572, pl. XXIX (n° 2573 !) [Pl. C, fig. 17]. HENIG, MCGREGOR 2004, p. 133, n° cat. 15.4, ill. 15.4 [Pl. 85, fig. 583] : outre le fait de souligner la transition d'un terme à un autre dans les dénominations sans interponctuation, les *nexus* servent également à mettre en évidence une partie d'appellation (si cette dernière est composée) par rapport aux autres dans le cas d'initiales ou d'abréviations (gentilice ou surnom) et, cette fois-ci, presque exclusivement lorsqu'il y a présence de signes séparatifs (soit sous forme de point, soit par le truchement du registre figuré). Ainsi, à l'instar de la gemme au nom de *M. Musii Prisci* (voir n° 284 ci-dessus), il est des cas de *duo* ou de *tria nomina* pour lesquels la première syllabe du gentilice (ou ce dernier en entier lorsqu'il est abrégé) se présente sous la forme d'un *nexus*. On peut mentionner tout d'abord un nicolo du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, datant de la fin du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. et de facture italique, où le nom du propriétaire est gravé dans le registre supérieur (type B5), au-dessus d'une scène d'artisan travaillant à la confection d'un herme : **L / VA**, pour lequel le registre figuré fait office de signe séparatif. Toutefois, étant donné la forme particulière du *nexus*, on ne peut totalement exclure qu'il ne s'agisse également d'une salutation, *L. va(le)* (voir n° 251 ci-dessus), à l'inverse d'une agate-cornaline de la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., issue de la collection Guardabassi à Pérouse<sup>896</sup>, et sur le registre latéral de laquelle est incisé **C•VA** (rétrograde – type A2), *duo nomina* certifiés par l'interponctuation. La problématique du *nexus* **VA** se retrouve à plusieurs reprises sur les gemmes italiques du II<sup>ème</sup> et I<sup>er</sup> s. av. J.-C., mais à chaque occurrence, il est délicat de savoir s'il s'agit d'une salutation (voir n° 472 ci-dessus : **VA / Φ**) ou d'une appellation abrégée (voir ci-dessus : **L / VA**), surtout dans le cas où ledit *nexus* apparaît seul, à l'instar de la légende apparaissant en marge d'une scène de *maschalismos* sur une sardoine du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. conservée au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne [Pl. 112, fig. 785]<sup>897</sup>. Ainsi, comme je l'avais déjà souligné, tous les **VA** en *nexus* ne sont pas des salutations : ils peuvent être intégrés dans des dénominations abrégées à l'instar des *tria nomina* **CN•VAT• | STAB•** apparaissant sur une sardonix du *British Museum*, inscrits dans les registres supérieur et inférieur (type B1) d'une représentation allégorique de *grylloi* (voir n° 251 ci-dessus). Sur une sardoine du Musée archéologique de Bari du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (voir n° 108 ci-dessus), c'est cette fois-ci le surnom qui est mis en exergue par un *nexus* : au milieu d'une scène champêtre mettant en scène le berger *Faustulus*, assis en face de la *Lupa Romana* allaitant les jumeaux Romulus et Rémus, sont inscrits les *tria nomina* **M•N•HŶ** (type J<sup>11</sup> – voire J<sup>B311</sup>), voir même **M•N•HŶL** si on tient compte de la petite ligne horizontale à

<sup>894</sup> Voir VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 76, pl. 132/4 ; II, p. 182, n. 36.

<sup>895</sup> Voir *ibid.*, p. 28 [Aurius] ; 182 [Taurius] ; 410 [Taurus].

<sup>896</sup> VITELLOZZI 2010b, p. 192, n° 195.

<sup>897</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 105, n° 39, pl. XXI, AGW II, pp. 54-55, n° 742, pl. 27, et MARTINI 1971, p. 62 ; 138, n° cat. 74, pl. 15, fig. 6 : tous ces auteurs restituent l'inscription par *Au(-)* qui se lit ainsi sur le moulage et non directement sur la gemme, au contraire de *Va(-)*.

l'extrémité de l'haste gauche (rétrograde) du « H » ; ainsi, le surnom y relatif serait *Hyl(as)*, *Hyl(lus)* ou *Hyl(atianus)*<sup>898</sup>. La seule exception probable à la singularisation du gentilice, au sein d'une appellation composée (*duo* ou *tria nomina*), sans le recours à des signes d'interponctuation nous est donné par un jaspe rouge du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., provenant de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford, est sur la surface ovale de laquelle apparaît les *tria nomina* **M PFS**, *M(arcus) Pi(narius /-scius /-sentius) S(ecundus ?)*, sans registre figuré (intaille à texte). L'usage du *nexus* y est volontaire car la place à disposition sur la surface de la gemme aurait été suffisante pour adjoindre les quatre caractères séparément (d'autant plus que la lettre « I » est aisée à insérer dans une légende horizontale).

En outre, si les invocations à la divinité et les professions de foi sont, pour certains termes usuels (Κύριος, Χριστός, Μήτηρ entre autres), enclins à être contractés (voir nos 270-274 ci-dessus), il en est de même pour certains autres qualificatifs ou substantifs réduits sous forme de *nexus* :

287. GRAMATOPOUL 1974, p. 94, n° 737, pl. XXXV : sur un jaspe rouge d'époque byzantine est représenté un Saint guerrier, tenant lance et croix. Dans les champs latéraux apparaissent les lettres sous forme d'une dittographie (qui, à l'instar des amulettes, a pour dessein de renforcer l'invocation)<sup>899</sup> : **ΑΓ / Μ | Μ / ΑΓ** (type C<sup>G</sup> ou G<sup>C</sup>, l'inscription pouvant être lue autant en ligne qu'en colonne) pour Ἅγιος Μικαήλ, voire le vocatif soulignant la supplication (voir n° 233 ci-dessus), Ἅγιε Μίκαελ. Le terme de « Saint » étant courant comme qualificatif sur les pierres paléochrétiennes et byzantines, il semble envisageable qu'il fût parfois abrégé sous forme de *nexus*. La forme en ligature des signes peut également faire penser qu'ils reprennent des *charakteres*<sup>900</sup>, des signes magiques tels qu'ils apparaissent sur certaines amulettes (voir n° 289 ci-dessous) [Pl. 42, fig. 278].

§2. Notons au passage que cette tradition des *nexus* est liée, assez souvent, avec les configurations épigraphiques de type C : la gravure des inscriptions à l'horizontale nécessite, en effet, une recherche particulière au niveau du gain de place. Ces sigles, qui sont en relation directe avec le registre figuré de par leur configuration épigraphique (« didascalie »), sont les précurseurs, sur les gemmes, des monogrammes plus complexes qui, eux, reprennent les « armoiries » du propriétaire ou la marque de l'officine de l'artisan-graveur :

288. AGW III, pp. 67-68, n° 1720, pl. 19 [Pl. 36, fig. 241] : sur une première pierre, une cornaline blonde datée stylistiquement aux alentours de 64-68 apr. J.-C., est représenté le buste de l'empereur Néron lauré, portant l'égide sur le torse ; de part et d'autre du cou, une inscription rétrograde, **I / ΗΡ** (type C) que E. Zwierlein-Diehl estime être le nom du propriétaire écrit en grec – à savoir « I(-) (fils de) Ηρ(-) » – et voit donc l'origine de cette pierre en Orient. Toutefois, cette légende de type C est vraisemblablement une « didascalie » en rapport avec un passage de Dion Cassius (*Histoire Romaine*, LXIII, 20, 5) qui fait mention des acclamations en l'honneur de Néron à son retour à Rome après avoir, entre autres, remporté les Jeux Olympiques et Pythiques en 68 apr. J.-C. : "(...) Νέρωνι τῷ Ἡρακλεῖ (...) Αὔγουστε. ἱερά φωνή (...)", « À Néron Hercule ! (...) Auguste ! Divine voix ! » (voir n° 411 ci-dessous). L'attribut de la couronne de laurier ferait ainsi autant référence au rôle d'empereur qu'à celui de vainqueur de joutes sportives et oratoires. Sur la pierre gravée, Néron serait

<sup>898</sup> Voir OPEL II, p. 187.

<sup>899</sup> Voir MICHEL 2001, p. 255 : le fait de répéter trois fois une formule (comme un impératif par exemple) lui donne davantage un caractère de supplication. On retrouve notamment, dans le cas d'initiales, l'usage du triple K (Κ Κ Κ) ou du triple Y (Υ Υ Υ), l'un contre les coliques et les problèmes menstruels (voir n° 343 ci-dessous), l'autre pour protéger la « matrice », l'organe génital féminin (voir DASEN 2015, p. 91, figg. 3.4a-b ; n. 18). On peut encore mentionner un lapis-lazuli de la Bibliothèque Nationale à Paris dont les deux faces sont ornées de triades : sur la face A, triades de scarabées, de faucons, de caprinés, de crocodiles et de serpents ; et sur la face B, une triple lettre O (Ο Ο Ο) se référant à l'*ourobomos*, symbole de l'éternel retour et, par extension, de rajeunissement, voire de résurrection.

<sup>900</sup> Voir DELATTE, DERCHAIN 1964, pp. 360-361 (χαρακτῆρες).

ainsi assimilé à Hercule par le biais d'une formule le reprenant directement, cela à l'instar d'un autre portrait, celui de *Matidia* personnifiant *Pietas*, également selon une configuration de type C de la légende (voir n° 20 ci-dessus, et point 1.4.2., « Axe horizontal ») [Pl. 3, fig. 16]. La formule ainsi définie peut se révéler mixte – *l(imperator) / Ἡρ(ακλῆς)* par exemple, bien que *imperator* s'abrège usuellement **IMP** (voir n° 37 ci-dessus) – ou directement tirée de la référence à Dion Cassius – *ἱ(ερός) Ἡρ(ακλῆς)*, « Divin Hercule ». Elle est conséquemment accordée soit au nominatif (« didascalie »), soit au datif s'il s'agit d'une dédicace : *ἱ(ερω) Ἡρ(ακλεῖ)*, « Au divin Hercule ! ». Dans cette dernière acception, la pierre aurait vraisemblablement une fonction votive. La datation de la cornaline est de ce fait recentrée aux alentours de 68 apr. J.-C. (le retour à Rome définissant un *terminus post quem*).

289. AGW II, p. 153, n° 1202, pl. 104. VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 64, pl. 106/5 ; II, p. 147 [Pl. 36, figg. 242-243] : une seconde gemme conservée au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, un jaspe noir de la fin du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., met en scène Hercule et Apollon, de face, chacun d'eux le bras posé sur l'épaule de l'autre, tenant respectivement une massue et une lyre. De part et d'autre des deux personnages, dans les registres médians latéraux, un groupe de deux *nexus* : **AB** (ou **AB**) / **NT** (type C). Chacun des sigles doit reprendre un terme, un signe magique (*charakteres* sur les amulettes à fonction ésotérique)<sup>901</sup> – comme cela est attesté sous forme de *nexus* **AP** / **TE** (type C également) sur une agate de Kassel du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. [Pl. 42, fig. 278]<sup>902</sup> –, voire une appellation simple ou en *duo nomina* : leur fonction est la même que sur un portrait conservé au *Museo Archeologico* de Florence (40-30 av. J.-C.) pour lequel l'inscription, séparée en un *nexus* et un monogramme de chaque côté du cou – **AT** (ou **TA**) / **POB** – reprend soit le nom du propriétaire de la gemme (par ailleurs portraiture sur celle-ci), *Pob(licius) At(ilianus)*, soit ce dernier (**AT** pour le *nomen* *Atilius* ou **TA** pour *Tadius* par exemple) ainsi que le sigle de l'officine (monogramme **POB**). Comme le soutient S. Reinach<sup>903</sup>, il reste néanmoins envisageable que ce dernier sigle reprenne le surnom *Poblicola* (*CIL* V, n° 4484-4485 : *Sex. Valerius Poblicola*) en rapport avec le portrait d'un personnage de la même époque, peut-être le *duovir* d'Ostie, *C. Cartilius Poblicola* ou *Poplicola* (env. 40-30 av. J.-C.)<sup>904</sup> ou, selon L.P.B. Stefanelli<sup>905</sup>, *P. Valerius "Publicola"* (consul en 509 av. J.-C.), auquel cas le *nexus* **AT** se rapporterait à un nom indépendant du registre figuré (propriétaire ou marque de fabrique). Cette transcription expliquerait pourquoi il y a concomitance d'un *nexus* et d'un monogramme : la nature de chacun des éléments épigraphiques est différente dans sa portée ainsi que dans son rapport à la personne ou à l'objet auquel chaque sigle se réfère respectivement, ceci à l'instar d'un denier de *L. Titurius Sabinus*<sup>906</sup>, pour lequel l'un des termes, abrégé celui-ci, reprend le monétaire (SABIN), et le *nexus* **TA**, le portrait figuré (*Tatius*, roi des Sabins).

Pour en terminer avec les *nexus*, il est souhaitable de revenir sur un aspect problématique de leur restitution ou de leur relecture en prenant comme exemple l'ambilisibilité apparente des sigles comme **TA** ou **AT**, **MA** ou **AM**, ou encore le groupe de caractère en ligature **MAE** (qu'on peut aussi restituer par **NAE**) :

290. STEFANELLI 2007, p. 211, n° 16, pl. « Tomo III, cassetto 1 », ill. 16 [Pl. 36, fig. 244] : comme nous venons de le voir, le *nexus* **AT** est, dans sa forme, identique à **TA** – à savoir une lettre « A » surmontée d'une barre horizontale. Ce sont donc des facteurs exogènes à la simple analyse

<sup>901</sup> Voir MASTROCINQUE 2008, p. 132, n° inv. Ro 7, pl. XXXIX.

<sup>902</sup> Voir AGDS III, Kassel, p. 248, n° 197, pl. 113 : représentation d'une main de *Sabazios*.

<sup>903</sup> Voir REINACH 1895, p. 27, n° I/42, 11, pl. 21 : "15 X 12. Cornaline. Prétendu *Publicola* (...)".

<sup>904</sup> Voir CÉBEILLAC GERVASONI 1998, p. 118 : « Date : Fin Rép. ». MEIGGS 1997, pp. 39-40 : son monument funéraire, dans le quartier de *Porta Marina* à Ostie, date des alentours de 30-20 av. J.-C.

<sup>905</sup> Voir STEFANELLI 2007, p. 212, n° 43, pl. « Tomo III, cassetto 1 », ill. 43.

<sup>906</sup> *RRC*, p. 352, n° 344/1a, pl. XLV/6 (89 av. J.-C.) : le *cognomen* du magistrat monétaire explique le type du revers (scène d'enlèvement des Sabines). Voir aussi VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 10, pl. 10/10.

paléographique qui commandent à la restitution, par exemple, d'un gentilice en *At(ilius)* ou en *Ta(dius)*. Dans le cas du denier de *L. Titurius Sabinus*, cet élément externe consistait en le lien évident unissant le portrait du roi *Tatius*, frappé au droit, et le *nexus*, à comprendre conséquemment comme  $\widehat{TA}$ , *Ta(tius)*. On rencontre d'ailleurs exactement les mêmes thème et inscription sur un moulage en verre de la collection Paoletti (copie en verre d'un original antique ou *rinascimentale*) : le sigle apparaît sous le buste du Sabin.

291. LIMC VIII, « Tyché/Fortuna », 1, p. 135, n° 149 ; 2, p. 104 = HOEY MIDDLETON 1991, pp. 78-79, n° 114, ill. 114. WEISS 2007, p. 298, n° 586, pl. 77. PANOFKA 1851, p. 413, n° 35, pl. I = FURTWÄNGLER 1896, p. 244, n° 6643, pl. 47 [PI. 37, figg. 245-247] : la transcription du *nexus*  $\widehat{MA}$  /  $\widehat{AM}$ , lui, dépend de la position de la barre transversale du « A », selon que celle-ci se place dans la première ou la seconde boucle du « M ». La différence entre ces deux *nexus* est exemplifiée par le moulage d'un prase des alentours de 20 av. J.-C., provenant d'une collection privée d'Oxford, et sur lequel est représenté *Fortuna* : la divinité est adjointe à divers attributs qui lui sont caractéristiques (corne d'abondance, gouvernail) ainsi que de quelques symboles auguraux et politiques qui soulignent la fonction de la gemme autant comme porte-bonheur que comme vecteur de propagande à l'égard d'Octavien-Auguste *cosmocrator* (globe, *modius*, palme, signe astrologique – capricorne –, autel, symboles lunaire et stellaire). Cette pierre s'intègre dans la mouvance politique des dernières décennies de la République, à l'époque où émerge le futur empereur (auquel se réfère le signe zodiacal du Capricorne figuré sur la gemme). Dans le registre latéral médian sont incisés les *tria nomina* du propriétaire (type A2), incluant divers *nexus* :  $L \cdot \widehat{SAM} \cdot \widehat{MATR}$ , *L. Sam(ius /-nius) Matr(ius /-ianus)* – on retrouve d'ailleurs le *nexus*  $\widehat{ATR}$  sur deux intailles du tournant du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.<sup>907</sup> Dans le cas du gentilice, la barre du « A » se situe dans la première boucle du « M », et dans la seconde pour le surnom. Ce critère de différenciation permet de restituer plus facilement certaines autres légendes moins complexes, à l'exemple des *duo nomina* abrégés  $C \cdot \widehat{MA}$  (type A2) sur une pâte de verre convexe de la collection Dressel (première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) ou, de manière encore plus assurée, la devise sentimentale à connotation funéraire  $\widehat{AMO}$  (type I2<sup>B3</sup>) qui, avec le papillon (symbole de Psychè) et le caducée (qui se réfère à Hermès Psychopompe), souligne l'Amour *Pandamator*, « Je (t') aime (au-delà de la mort) ! », sur une sardoine des *Staatliche Museen* de Berlin. Ce *nexus* se retrouve également dans sa fonction d'élément liant – et singularisant – le prénom du gentilice (voir n° 284 ci-dessus) sur un nicolo du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., issu de la collection du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne [PI. 107, fig. 744]<sup>908</sup> : en marge d'une représentation de *Fortuna*, avec ses attributs de la corne d'abondance et du gouvernail, se lisent les *tria nomina*  $\widehat{AM} P$ .
292. VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 84, pl. 143/5 ; II, p. 200, n. 58 = FURTWÄNGLER 1896, p. 240, n° 6535, pl. 46 [PI. 37, fig. 248] : cependant, il arrive parfois qu'avec ou sans la présence de la barre horizontale englobée dans le « M », la restitution soit facilitée par le reste de l'inscription. Ainsi, sur une cornaline du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. conservée aux musées de Berlin, le portrait d'un jeune patricien est-il joint aux *duo nomina* sur la bordure inférieure de la surface gravée (type B2<sup>c</sup>) :  $M \cdot / \widehat{M}ARCI$  (voir n° 211 ci-dessus). En cette circonstance, la forme entière du gentilice au génitif d'appartenance aurait suffi à déduire que la première lettre, « M », cachait le *nexus*  $\widehat{MA}$  sans qu'il y ait eu nécessairement besoin d'adjoindre dans la seconde boucle de la lettre une barre horizontale. Il en est exactement de même, notamment, de l'agate de Florence, représentant  $\text{Καὶρὸς}$  (n° 279 ci-dessus) [PI. H, fig. 56] : sur celle-ci apparaissent les *tria nomina*  $M \cdot M(A)RCI(VS) HE-RACLEO$ , à la différence près qu'aucune barre horizontale n'est ajoutée à la lettre « M » initiale du gentilice. Mais ce dernier, du fait de la cohésion interne de la légende, ne peut s'appliquer, comme précédemment, qu'à la *gens Marcia* : il faut donc convenir que le **M** du *nomen* sous-entend la syllabe « MA », à savoir un *nexus* incorporant un « A » sans barre horizontale ( $\widehat{M}ARCI$ ).

<sup>907</sup> Voir CADES 1836, cl. 35, IV, pl. C/77 = AUBRY 2011a, p. 656 ; BERRY 1968, p. 35, n° 62.

<sup>908</sup> AGW II, p. 213, n° 1538, pl. 153.

293. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 400, fig. 400, pl. 89 [PI. 37, fig. 249]. GRAMATOPOL 1974, p. 75, n° 474, pl. XXIII : cette problématique du  $\widehat{M\bar{A}}$  en *nexus* se retrouve dans un autre type d'abréviation plus complexe. Ce dernier fait fusionner les trois premières lettres du gentilice du propriétaire en un seul et même sigle, leur ordonnancement permettant cette liberté – respectivement  $\widehat{M\bar{A}\bar{E}N}$  /  $\widehat{P(H)I\bar{L}E\bar{M}O}$  et  $\widehat{CN.M\bar{A}\bar{E}.SY\bar{N}\bar{E}-G}$  (*sic*). En effet, la syllabe MAE est plus facile à mettre en *nexus* que MEA (voir n° 283 ci-dessus :  $\widehat{M\bar{E}\bar{A}\bar{N}\bar{D}\bar{E}\bar{R}}$ ). Toutefois, autant que le *nexus*  $\widehat{A\bar{V}\bar{R}}$  ne peut se confondre avec une combinaison d'autres lettres – comme c'est le cas sur la légende monétaire d'un denier de *M. Aurelius Cotta*<sup>909</sup> et sur une cornaline de *Carnuntum* (voir point 2.2.7. ci-dessous) –, autant le sigle  $\widehat{M\bar{A}\bar{E}}$  peut se restituer par les trois lettres « MAE » ou « NAE », car il existe autant de gentilices commençant par *Mae(-)* que par *Nae(-)* – respectivement *Maenius* ou *Maevius*, et *Naevius*. Ainsi, sur la cornaline de l'Académie roumaine mettant en scène un légionnaire (type A2<sup>CJ</sup>), la restitution est davantage aléatoire que sur le jaspe de Vienne des II<sup>ème</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (image de satyre) sur lequel la lettre « N » vient compléter le gentilice (type A2<sup>C</sup>). Dans ce dernier cas, comme il n'existe aucun *nomen* commençant par *Naen(-)*, la restitution en  $\widehat{M\bar{A}\bar{E}}$  est logique. Un second argument numismatique permet de trancher : sur un denier de *P. Maenius Antias* (ou *Antiaticus*) apparaît bel et bien le sigle  $\widehat{M\bar{A}\bar{E}}$  [PI. 37, fig. 250]. Quoi qu'il en soit, les deux termes finaux des inscriptions (à savoir  $\widehat{P(H)I\bar{L}E\bar{M}O}$  et  $\widehat{SY\bar{N}\bar{E}-G}$ ) doivent se comprendre comme des noms d'affranchis voire d'esclaves<sup>910</sup> ; d'ailleurs l'appellation *Philemo* est attestée également sans « H », d'une part en tant que surnom sur deux inscriptions publiques (l'une reprenant une dénomination d'esclave)<sup>911</sup>, d'autre part sur une *tessera nummularia* –  $\widehat{P(I)E\bar{L}E\bar{M}O}\cdot\widehat{F(V)LVI}\cdot\widehat{Q}\cdot\widehat{S}$ , *P(h)ilemo, Fulvi Q(uinti) s(ervus)*<sup>912</sup>. C'est ainsi, en tout cas, que l'interprète E. Zwierlein-Diehl (p. 103), *Maen(ii) (libertus) Philemo*. Quant au second nom d'*inhonesta persona* probable (bien qu'il soit attesté en tant que surnom en Dalmatie)<sup>913</sup>, restitué  $\widehat{TY\bar{N}\bar{E} C}$  par M. Gramatopol (type A2<sup>CJ</sup>), il se déchiffre en fait  $\widehat{SY\bar{N}\bar{E}-G}$  et reprend *Syneg(demus)*<sup>914</sup> ou *Syneg(oris)*<sup>915</sup>, esclave ou affranchi de *Cn. Mae(nius) /-vius*). Sur les pierres gravées, il n'est cependant pas rare de retrouver des sigles associant trois lettres : quelquefois même, ces dernières sont ligaturées de telle manière qu'il peut y avoir confusion : sur une cornaline conservée à Berlin et mettant en scène un sanglier, l'inscription reprend les *tria nomina* du propriétaire,  $\widehat{M} | \widehat{\Xi\bar{A}\bar{C}}$  (ou  $\widehat{\Xi\bar{A}\bar{L}}$ ) |  $\widehat{M\bar{E}\bar{T}\bar{R}}$  (type B1<sup>GHJ</sup>), *M. Aec(ius)* ou *Ael(ius) Metr(obus) /-odorus* [PI. 38, fig. 251]<sup>916</sup>. La partie centrale de l'appellation, entre les pattes de l'animal (type J), se rapporte à une gentilice commençant par *Aec(-)* ou *Ael(-)* comme *Aecius* ou *Aelius* étant donné que, malgré l'ordonnancement apparent du sigle (le  $\widehat{\Xi}$  incisé à la gauche du  $\widehat{A}$ , donc le précédant), il faudrait y lire un terme s'initiant par *Eac(-)*, respectivement *Eal(-)*. Or, une telle racine étymologique n'est pas attestée dans l'onomastique latine. Le gentilice sous forme de monogramme est sans doute à nouveau la résultante du manque de place ; à moins qu'il ne s'agisse d'une marque d'officine. En effet, selon Th. Panofka, le monogramme doit se lire  $\widehat{\Xi\bar{A}\bar{C}}$  pour *caelator* (graveur), inscription dont la nature rétrograde par rapport au reste de l'inscription, marquerait sa nature particulière. *M. Metr(ius) /-obius* serait donc en même temps le propriétaire et l'artisan de la pierre. Mais cette abréviation pour « graveur » n'est attestée nulle part ailleurs sur les pierres gravées : l'usage est plutôt d'ajouter au nom de l'artisan une forme verbale *ad hoc* (comme *fecit* ou

<sup>909</sup> RRC, p. 279, n° 249/1, pl. XXXVII/6 (132 av. J.-C.).

<sup>910</sup> Voir SOLIN 2007, II, pp. 798-799, « Philemo ».

<sup>911</sup> Voir OPEL III, p. 137, « Philemo » (*cognomen*) : CIL II, n° 5927 – (...) *Pilemo Aleidi L(uci) s(ervus) / (...)* ; XII, n° 4689 – (...) *P(ublius) Marcus / [---] Pilemonis / (...)*.

<sup>912</sup> Voir CIL I<sup>2</sup>, n° 949, et SANDYS 1927, p. 147, n° (6).

<sup>913</sup> Voir CIL III, n° 1770 : (...) *C•STERTINIVS•SYNEGDEMVS | (...)*.

<sup>914</sup> Voir SOLIN 1996, p. 482 (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), et SOLIN 2003, p. 1062, « Synegdemus ».

<sup>915</sup> Voir *ibid.*, II, p. 1091, « Synegoris » (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>916</sup> FURTWÄNGLER 1896, p. 241, n° 6560, pl. 46 = PANOFKA 1851, pp. 389-391, n° 3, pl. I/2.

ἑποίει). Quant à la disposition épigraphique particulière de la gemme en lien avec un animal tourné vers la droite, on la retrouve sur une calcédoine convexe du II<sup>ème</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C. provenant de Bosnie et sur laquelle le nom du propriétaire est disséminé en trois parties (type A1<sup>GHJ</sup>) entre le registre supérieur (type B5 : **MIC**), les pattes de l'animal – vraisemblablement un chien (type J : **IO**) – et l'exergue (type H : **FVLLIS**), *Mici(us) Ofullis* (d'après l'auteure)<sup>917</sup>.

### 2.2.7. MONOGRAMMES

§1. L'exemple de la cornaline de Berlin offre une transition entre les *nexus* et les *cosidetti* « monogrammes ». Comme nous l'avons déjà souligné, les lettres composant certains sigles ne peuvent que très difficilement être restituées de manière erronée. Pourtant, à l'exemple du *nexus* **AVR** apparaissant sur un denier du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (voir n° 293 ci-dessus), une inscription sur une cornaline blonde trouvée près de *Carnuntum* présente elle-aussi le même sigle (**AVR** voire **M<sup>̄</sup>AVR**) que l'auteur restitue par **M AVR SE|C** (visiblement des *tria nomina*)<sup>918</sup>. Les monogrammes, eux, sont éminemment plus complexe à interpréter, comme en atteste une autre intaille « à texte », une cornaline blonde à nouveau, sur laquelle se lit, sur deux lignes, **M<sup>̄</sup>AR(T)|IIS** (voir n° 125 ci-dessus), qui peut reprendre autant **M<sup>̄</sup>AR|IIS**, **M<sup>̄</sup>ART|IS**, **M<sup>̄</sup>ARIT|IS** – qui peuvent être corrects –, que **AM<sup>̄</sup>AR|I|I|S** (impropre étant donné que la barre horizontale du « A » se trouve dans la deuxième voûte du « M »), voire la forme contractée **M<sup>̄</sup>ART|ES**.

La plupart des monogrammes reprennent le nom du propriétaire de la gemme, sans qu'il soit fait mention de la moindre référence au thème iconographique ou en absence de ce dernier. Ces sigles sont également susceptibles de reprendre le registre figuré ou une marque d'officine à l'instar des symboles sur les frappes monétaires<sup>919</sup>. Un exemple remarquable d'interprétation d'un monogramme en rapport avec le nom du possesseur de la pierre nous est fourni par une sardoine de la collection du comte de Southesk :

294. **CARNEGIE 1908**, p. 110, n° I 15, pl. XI : sur la surface ovale apparaît le nom théophore<sup>920</sup> du possesseur au génitif d'appartenance, **ΠΑΡΑΛΙΟΥ**, entre la représentation d'un lézard dans le registre inférieur, et une composition mêlant un croissant de lune, une étoile, un vase et un monogramme dans le registre supérieur (type I1). Or, le sigle, reprenant les lettres **ΠΑΡ** notamment, est une répétition du terme principal, c'est-à-dire le nom du propriétaire. Cette intaille, au travers des différents symboles qui l'ornent, devait avoir une fonction prophylactique (le lézard notamment à une fonction régénératrice)<sup>921</sup>.

Un cas particulier dans l'utilisation des monogrammes réside dans leur apparition en marge de bustes ou de portraits, auxquels ils peuvent se référer directement, indirectement, voire pas du tout :

295. **BERRY 1968**, p. 23, n° 38 [**Pl. 38, fig. 252**] : on retrouve un monogramme en rapport avec un buste qui, à l'instar de la sardoine de Florence (voir n° 289 ci-dessus : monogramme **POB**), se développe en colonne du fait d'une certaine contingence de place en marge du registre figuré. Sur ce grenat de l'époque hellénistique (III<sup>ème</sup>-II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) apparaît la tête d'une ménade, le front ceint d'une couronne de lierre et en face du visage de laquelle est inscrit un monogramme combinant les lettres grecques **P, O, A, Λ** et **Υ** (de haut en bas) : on peut le déchiffrer comme le nom du propriétaire au génitif à nouveau, **ΛΑΥΡΟΥ**.

<sup>917</sup> Voir HOEY MIDDLETON 1991, pp. 43-44, n° 24, ill. 24.

<sup>918</sup> Voir DEMBSKI 2005, p. 163, n° cat. 1120, pl. 115.

<sup>919</sup> Voir GARDTHAUSEN 1924, p. vii ; 60-62.

<sup>920</sup> Dérivé de l'épiclèse d'Artémis Παράλια (« à côté de la mer »). Voir SEG VI (1932), n° 823 ; 826, et <http://www.sites.univ-rennes2.fr/lahm/crescam> (base de données des épicleses grecques).

<sup>921</sup> Voir KELLER 1913, II, pp. 270-275 (notamment pp. 273-274).

296. SPIER 2007, p. 27, n° 84, pl. 14 = WILLERS, RASELLI-NYDEGGER 2003, pp. 160-161, n° cat. 166 [pl. coul.] = VOLLENWEIDER 1984, pp. 196-198, n° cat. 317, ill. 317 [Pl. 38, fig. 253] : sur un autre buste, une célèbre améthyste de la collection Merz datant de la fin du V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., est représenté un roi gothique, identifié selon certains auteurs à Théodoric I<sup>er</sup> le Grand (notamment d'après une caractéristique morphologique au niveau de la lèvre inférieure)<sup>922</sup>. Le monogramme apparaissant dans le registre inférieur (type B2) le reprendrait directement : **D N THEODERICVS**, *D(ominus) n(oster) Theodericus*, ou simplement **THEODERICVS**.

Dans certains cas, le monogramme est susceptible de reprendre autant le propriétaire de la gemme sur laquelle il est gravé qu'une marque d'officine ou, comme nous l'avons vu, le thème iconographique :

297. TONDO, VANNI 1990, p. 167, n° 27 ; p. 187, ill. 27 [Pl. I, fig. 60] : sur les monnaies de la République, on retrouve à plusieurs reprises un monogramme mêlant visiblement les lettres **A**, **M** et **P**, notamment sur un denier de *L. Caesius* (112-111 av. J.-C.) [Pl. 38, fig. 254]<sup>923</sup>. Et, autant que sur différents deniers de *M. Fonteius* (85 av. J.-C.)<sup>924</sup>, M. Crawford estime que le monogramme reprend l'effigie du droit, à savoir Apollon, plutôt que la mention *A(rgento) P(ublico)* ou le monogramme *ROMA* tel qu'on le retrouve sur le monnayage contemporain de *L. Piso Frugi* (90 av. J.-C.) [Pl. 38, fig. 255]<sup>925</sup>. En l'occurrence, les monogrammes monétaires sont susceptibles de reprendre autant l'atelier de frappe que le registre figuré (voir n° 290 ci-dessus : **TA** pour *Tatius*). Un monogramme similaire apparaît sur un moulage de T. Cades (voir n° 175 ci-dessus) [Pl. 20, fig. 132] : il reprend spécifiquement le nom du *dominus factionis*, le propriétaire d'une écurie de chevaux de course. Dans un tel cas, donc, le sigle se rapporte non pas au propriétaire de la gemme, mais à celui de l'animal représenté au travers du registre figuré (à l'instar de l'artisan-graveur à qui « appartient » la gravure du motif et qui appose son nom comme une marque de fabrique, un tampon commercial). Conséquemment, il apparaît donc plus que plausible que les marques d'officine de graveur se présentent également sous la forme de monogrammes étant donné que certains de ces artisans usaient déjà à l'époque hellénistique de sigles ou d'abréviations pour le signifier (voir nos 83 et 160 ci-dessus : nom du graveur *Pyrgothelès* abrégé respectivement **Π/Y** et **ΠΥ**) [Pl. 9, fig. 56 ; 18, fig. 119]. Tel est donc vraisemblablement le cas d'une cornaline romaine (datée entre le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et le IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) conservée au musée archéologique de Florence et représentant Ganymède amené au ciel par l'aigle de Jupiter<sup>926</sup>. Dans le registre inférieur droit (type A<sup>1</sup>) est incisé un monogramme complexe, voire peut-être tardif, qui reprend soit l'officine du graveur, soit les armoiries *rinascimentali* du propriétaire. Les auteurs ne remettent en tout cas pas en cause l'authenticité de l'ajout épigraphique.

Toutefois, la plupart des monogrammes apparaissant sur les gemmes se présentent sans registre figuré (en particulier à l'époque paléochrétienne et byzantine). Ces derniers sont formulés autant en grec qu'en latin :

298. SPIER 2012, pp. 50-53, n° cat. 4 [Pl. W, fig. 159]. WÜNSCHE, STEINHART 2010, p. 100, n° 94 [Pl. I, fig. 61] : dans la tradition des jaspes rouges du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., on peut citer divers exemples d'intailles sur la surface desquelles est incisé en un seul bloc, de manière rétrograde, un monogramme qui constitue la combinaison du nom du propriétaire de la gemme au génitif d'appartenance. Dans le premier cas, une bague en or provenant du *Museum für angewandte Kunst* de Cologne et publiée par J. Spier, on déchiffre les lettres grecques **A**, **E**,

<sup>922</sup> Voir AUBRY 2011b, p. 242, fig. 16, n. 55.

<sup>923</sup> *RRC*, p. 312, n° 298/1, pl. XL/19.

<sup>924</sup> *RRC*, p. 369, n° 353/1, pl. XLVI/13.

<sup>925</sup> *RRC*, p. 340, n° 340/1, pl. XLIV/3.

<sup>926</sup> Voir AUBRY 2009, p. 315, n. 26.

**K, O, P, T** and **Y** qui reprennent de manière plausible le nom **KPATEROY**, Κρατεροῦ, « (Sceau de) *Krateros* » ; sur le second jaspe rouge, issu de la collection H. Hansmann, on peut restituer l'appellation **ANTONIOY**, « (Sceau) d'*Antonius* ». L'aspect intéressant de ce deuxième exemple, comme le révèle C. Weiss, réside dans le fait que, si on tourne la pierre de cent quatre-vingts degrés, un chrisme (monogramme *khi-rho*) est lisible dans le coin inférieur droit de la lettre « N » principale : cet indice révèle qu'*Antonius* était chrétien. Au V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., l'adjonction d'une petite croix au-dessus du sigle remplit cette fonction [Pl. 39, fig. 257]<sup>927</sup>, tandis qu'à une époque plus tardive (VI<sup>ème</sup>-VII<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), la forme même des monogrammes incite à dévoiler l'allégeance de leur porteur : ils adoptent en effet un agencement cruciforme sur les gemmes, les anneaux métalliques et les empreintes sigillaires [Pl. 39, fig. 258]<sup>928</sup>. Pour en revenir au jaspe rouge de la collection Hansmann, il est nécessaire de convenir du caractère translittéré de l'appellation : en effet, bien que se référant à un *nomen* latin, le sigle est formulé en grec. Ce qui est souvent le cas sur les pierres paléochrétiennes notamment, dans le cas de *nomina* de racine étymologique grecque ou latine, indistinctement. On peut citer divers exemples, datant de la seconde moitié du V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. – courant dans lequel s'inscrit le monogramme de Théodoric (voir n° 296 ci-dessus), qui se rapportent autant à des femmes qu'à des hommes, et décliné au nominatif comme au génitif : ainsi on trouve autant d'**AKAKIO(C)**, de **ΠΑΥΛΟΥ**, de **ΜΑΡΚΟΥ**, d'**ΑΝΤΟΝΙΝΟΥ**, de **ΦΙΛΙΠΠΟΥ**, de **ΜΑΡΙΑC** (ce dernier exemple adjoint à une petite croix) que de **CΥΦΡΟΝΙΟΥ** [Pl. 39, fig. 259]<sup>929</sup>.

299. HENKEL 1913, p. 90, n° 960, pl. XXXVII. *AGDS* I, 3, p. 117, n° 2890, pl. 275 [Pl. 38, fig. 256] : il existe toutefois différents exemples de monogrammes en latin, notamment sur une cornaline provenant de la *Staatliche Münzsammlung* de Munich, ainsi que sur une bague en bronze mise au jour aux environs de Mayence. Sur la gemme octogonale, datée entre le IV<sup>ème</sup> et le VI<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., figure à nouveau un monogramme-bloc (rétrograde) reprenant vraisemblablement **PHAENI** (génitif du gentilice *Phaenius*)<sup>930</sup> puisqu'on peut déchiffrer les lettres **A, N, H, P, E** ainsi que **I** intégré dans les hastes verticales du « N » principal. Un second exemple, provenant d'Allemagne également, est incisé sur un chaton ovale et se déchiffre par **MAVR(I)VS** (à nouveau la barre horizontale du « A » dans la deuxième boucle du « M » – voir n° 291 ci-dessus), le nominatif sous-entendant « (Je suis) *Maur(i)us* »<sup>931</sup>.

### 2.3. SPÉCIFICITÉS ÉPIGRAPHIQUES SUR PIERRE GRAVÉE

En dehors des configurations générales des inscriptions (initiales, formules, contractions, etc.) et des cas grammaticaux qui les régissent, il existe une myriade de petites particularités épigraphiques que l'on trouve à foison sur les pierres gravées. Il s'agit de manière générale des plans et des sens de lecture aléatoires, de la forme de certaines lettres selon les époques, de la corruption de divers caractères, des multiples signes d'interponctuation, des types mixtes ou bilingues (grec-latin) voire des translittérations, de la recherche de symétrie de l'inscription en lien étroit avec la « contrainte de cadre » et la composition iconographique, pour finir par les légendes trompeuses et les semblants d'inscription.

<sup>927</sup> Voir SPIER 2007, p. 90, n°s 536-541, pl. 67.

<sup>928</sup> Voir BERRY 1968, p. 140, n°s 254-255 : monogrammes cruciformes qui se déchiffrent **ΠΑΥΛΟΥ CΤΡΑΤ**, « (Sceau) de Paul, στρατηλάτης – c'est-à-dire « général » –, et **ΑΝ(Α)CΤΑCΙΟΥ**. Voir également SPIER 2007, p.93, n°s 542-546, pl. 67, et SPIER 2012, pp. 132-143, n°s cat. 21-23.

<sup>929</sup> Voir *ibid.*, pp. 89-90, n°s 527 ; 529 ; 532-535 ; 538, pl. 66-67.

<sup>930</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 142, « Phaenius ».

<sup>931</sup> Voir *ibid.*, p. 115, « Maurius » (*gentilice* ?) ; 361, « Maurus » (surnom). Voir aussi OPEL III, p. 68, « Maurus » (surnom).

### 2.3.1. PLANS DE LECTURE DES LETTRES, SENS DE DÉCHIFFRAGE DES LÉGENDES ET TYPES INVERSÉS

§1. Comme nous l'avons vu plus haut, le plan de lecture des lettres est parfois aléatoire, mais sans que cela influe réellement sur le sens de la légende que ces dernières composent (à l'exception du n° 315 ci-dessous) : les *tria nomina* potentiels apparaissant sur deux gemmes du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne [Pl. 15, fig. 97-98] ainsi que sur un jaspe de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford [Pl. 83, fig. 570] (voir n° 142 ci-dessus) n'ont pas le même type épigraphique. Sur le jaspe figurant un crabe, l'appellation **Q•D•A** est de type B3, tandis que sur l'autre jaspe au même registre figuré ainsi que sur le nicolo de la même période (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) mettant en scène une *corbita* (navire commercial romain), les légendes **B | D | P** et **Q | O | V** sont, elles, de type B3<sup>CG</sup>, les lettres se situant sur un même plan de lecture horizontal. Toutefois, il faut convenir que cette dernière particularité, comme nous l'avons vu (voir n°s 235-237 ci-dessus), si elle peut découler d'une interconnexion manifeste avec le registre figuré (signe zodiacal du porteur ou, comme nous le verrons plus bas, l'indice d'un terme entier, interprétation soulignée par l'absence d'interponctuation), n'est pas une règle générale sur toutes les pierres : certaines initiales de type A1/A2 se rapportent au thème iconographique et agissent comme « didascalies », et d'autres lettres isolées, de type récessif I1 ou G, se révèlent moins des compléments au registre figuré que les initiales du propriétaire ou une marque de série. Conséquemment, le plan de lecture d'une initiale (ou de plusieurs) n'a dans l'absolu pas de réelle incidence sur la compréhension de cette dernière, en rapport ou non avec l'image gravée. Toutefois, autant **Q•D•A**, **B | D | P** que **Q | O | V** peuvent reprendre des *tria nomina*, mais le troisième peut se révéler être l'abréviation d'une appellation simple ; mais ce n'est pas parce que cette dernière est de type B3<sup>CG</sup> que le propriétaire de la gemme était forcément un marchand ou un armateur (image de la *corbita*). En fait, la réelle difficulté sur les gemmes réside davantage dans les sens de lecture inversés voire aléatoires qui obscurcissent la lisibilité de la légende.

§2. Il existe deux traditions principales à ces inscriptions aléatoires : l'inversion du sens de lecture (boustrophédon) et la permutation des termes selon un axe transversal (vertical en type B1, horizontal en type D). En tout, sur plus de 1'900 inscriptions sur pierre gravée retenues pour l'élaboration de ce travail, trente – séparés donc en deux sous-familles – sont des types dits « inversés » :

300. ZAZOFF 1968, p. 193, n° 1198 = AMBROSINI 2011, p. 47, n° 67, fig. 59 ; p. 92 [Pl. 39, fig. 260]. AGDS IV, Hannover, p. 128, n° 575, pl. 76 ; 260, n° 1395, pl. 190 [Pl. 39, fig. 261-262]. VEYMIERS 2009, p. 358, n° VI.DA 6, pl. 65 [Pl. 80, fig. 545] : le premier courant vise à procéder à une inversion gauche-droite entre la première partie d'une inscription et la seconde, cela à l'échelle d'un seul terme même (ou d'une formule continue – voir Partie III, tabl. 1.5.1., n° B : **ΓΑΙΟΣ | ΙΠΠΙΛΙΦ** (*sic*) pour Γάϊος Φίλιππι – voir n° 210 ci-dessus : désinence latine). C'est une erreur de gravure, volontaire ou fortuite, dont les premières attestations se retrouvent sur les scarabées étrusques. Le plus ancien de ces témoignages, en boustrophédon, se retrouve sur un scarabée en cornaline de la première moitié du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. : il met en scène Philoctète et *Palamédès*, deux héros grecs du cycle troyen, au-dessus desquels apparaît la « didascalie » **T-ALM|IΘΞ**, *Talmithe* (nom étrusque de Παλαμήδης), incisée de manière un peu particulière en deux lignes dans le registre supérieur (type B3<sup>CGI</sup>). On remarque d'emblée que la seconde partie du terme est rétrograde par rapport à la première. Sur un second scarabée (que nous avons déjà croisé – voir n° 96 ci-dessus) [Pl. 10, fig. 63], remontant, lui, à la seconde moitié du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., est mis en scène le héros mysien *Téléphos* à la nudité héroïque, avec lance, glaive et bouclier, comme en atteste la « didascalie » ajoutée au III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (selon E. Zwierlein-Diehl)<sup>932</sup>, **TH|ΛΕΦΟΣ** (type A1<sup>GI2J</sup>). Or, celle-ci est également inscrite en partie à rebours : la première syllabe **TH** se présente en type A1 le long de la bordure, dirigée de bas en haut (à l'endroit sur la gemme), alors que la seconde partie de la « didascalie », les lettres toujours dirigées vers l'extérieur (type A1), est disposée de manière rétrograde, de haut en bas, entre la jambe fléchie du guerrier et sa lance (type I2<sup>J</sup>). De même, sur deux

<sup>932</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 390, fig. 334.

pierres de Hanovre (*Kestner-Museum*), l'inscription qui se réfère au propriétaire de la gemme subit une inversion du sens de lecture. Dans le premier cas, une sardoine des alentours de 40-30 av. J.-C., apparaît un couple en *capita opposita* adjoint au nom translittéré du grec **IA|PO-Y** pour *Hilarus* (type B1<sup>B4Cl2</sup>). La première syllabe, les lettres tournées vers l'intérieur dans le registre inférieur (type B2<sup>Cl2</sup>), se répartit entre l'arrière de la nuque de l'homme (**I**) et l'espace intermédiaire entre les bustes (**AA**). La terminaison au génitif, elle, subit une inversion du sens de lecture derrière la nuque de la femme (**PO**), les lettres tournées vers l'extérieur (type B4), et se termine par la voyelle finale dans le registre supérieur (type B3<sup>l2</sup>). Dans cette disposition spatiale où le début de l'inscription se situe dans le registre inférieur, on anticipe déjà la seconde sous-famille des types « inversés », à savoir la permutation de la légende sur l'axe vertical, à l'image d'une cornaline du premier quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. conservée à l'*Antikenabteilung des Staatliche Museen Preussischer Kulturbesitz* de Berlin [**Pl. 39, fig. 263**]<sup>933</sup>. Dans cet exemple précis, nul recours à une inversion du sens de lecture : le nom du propriétaire, **HERM|AISCVS**, est simplement disposé du bas vers le haut (type A1<sup>C</sup>), la seconde partie de l'inscription relevant davantage du type B5. Nous y reviendrons (voir n° 302 ci-dessous). Une seconde intaille, une cornaline des II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., met en scène Diane et Mercure, debout, se faisant face. Tout autour du registre figuré, une inscription reprend à nouveau le nom grec du possesseur, **Δ|A|M|O|K|PATHC** (type A<sup>EGH</sup>) : la première partie, **Δ|A|M|O**, est disséminée aléatoirement dans les registres médian et supérieur de la gemme selon un plan de lecture horizontal (type A<sup>EG</sup>). Mais à partir de la lettre **K**, l'inscription opère à nouveau une inversion du sens de lecture, devient rétrograde, et se termine sous la ligne de sol (type H). Ce caractère inversé, que nous avons déjà croisé dans le cas du moulage Cades portant l'appellation **MARTI|AL|IS** (voir n° 141 ci-dessus / type B1<sup>EGH</sup>) [**Pl. 113, fig. 798**], se retrouve également dans le cas de formule stéréotypée comme des acclamations : en témoigne la légende périphérique (type A1<sup>A2E</sup>) d'un jaspe du Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, représentant un buste de Sérapis, **ΕΙC ΖΕΥC CΕ|ΡΑΠΙΔΟ-C**. La première partie de l'inscription est de type A1 avant qu'il n'y ait une rupture dans le sens de lecture dans la continuité du nom de la divinité, les lettres étant tournées vers l'intérieur dans la seconde portion de l'acclamation après la transition par le registre figuré (« contrainte de cadre »).

301. *AGDS* III, Kassel, pp. 204-205, n° 38, pl. 91 [**Pl. 40, fig. 264**] : comme nous l'avons déjà vu, le caractère composite d'une inscription peut induire une inversion du sens de lecture, selon que la légende combine une « didascalie » avec le nom du propriétaire par exemple. Tel était d'ailleurs le cas d'une intaille italique déjà abordée (voir n° 101 ci-dessus) [**Pl. 11, fig. 65**], pour laquelle la nature composée de l'inscription était soulignée non seulement par le caractère rétrograde d'un de ses termes, mais aussi par une transition linguistique : cette sardoine faisait mention d'un complément au registre figuré en grec représentant Héraclès (**H|ERC|LE**) de type A1 sur la bordure et à demi-effacé, ainsi que des *tria nomina* du propriétaire en latin, selon un ordonnancement rétrograde, **Q | Q | ZĒNTI** (types B2<sup>C</sup> et J<sup>Gl2</sup>). Un héliotrope du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. conservé aux *Staatliche Kunstsammlungen* de Kassel présente, lui-aussi, une transition dans la nature de l'inscription signifiée par une inversion du sens de lecture, bien que, à la différence de l'exemple précédent, cette dernière ne soit pas renforcée par un changement de langue. Paradoxalement, dans le cas de la cornaline de Σίμων (voir n° 169 ci-dessus) [**Pl. 19, fig. 126**], c'est le caractère bilingue qui signifiait la nature composée de la légende, sans qu'il ne soit besoin d'un recours à une transition rétrograde des lettres pour la rendre davantage manifeste. Toutefois, à l'instar de ce dernier exemple, l'héliotrope de Kassel présente une inscription sous forme d'initiales sous la ligne de sol (type H), **L•V**, qui

<sup>933</sup> *AGDS* II, p. 161, n° 428, pl. 75 = FURTWÄNGLER 1896, p. 241, n° 6576, pl. 46 = PANOFKA 1851, p. 424, n° 45, pl. I/45. Voir également ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 102 ; 399, fig. 394, pl. 88 : le registre figuré, comme l'avait déjà souligné Th. Panofka, fait référence à l'épisode du petit Hermès volant les taureaux d'Apollon ; le nom du propriétaire, *Hermiscus* – qui signifie « petit Hermès » selon E. Zwierlein-Diehl – est en lien sémantique avec le registre figuré. Voir *OPEL* II, p. 179, « Hermiscus » (surnom).

se réfère également aux *duo nomina* du propriétaire (**I D** pour la cornaline de Vienne – appellation composée *I(-) D(-)* ou *nomen Id(-)*). Le reste de l'inscription, elle, court de manière rétrograde autour du registre figuré mettant en scène un satyre barbu jouant avec un *satyriscos*, un pilier sur le chapiteau duquel est posé une idole ithyphallique, ainsi qu'une jarre : il s'agit d'une titulature, **PROC•A-VG** (et non pas **AVC**)<sup>934</sup> •**III**, *proc(urator) Aug(usti) (quartum)*, sans doute celle du possesseur, *L(-) V(-)*. Il existe différents autres exemples de cette inversion du sens de lecture soulignant le caractère composite de l'inscription, qui seront cités par la suite (voir n° 471 ci-dessous).

§3. Au-delà de la rupture du sens de lecture au sein d'une même inscription, une seconde sous-famille de configurations épigraphiques peut être intégrée aux types « inversés » : celle qui résulte d'une interversion, entre les registres inférieur et supérieur, de la direction générale de lecture d'une légende. L'inscription est disposée du bas vers le haut alors qu'usuellement l'œil humain est habitué à lire un texte en ligne du haut vers le bas :

302. *AGDS I*, 2, p. 230, n° 2167, pl. 187 [**Pl. 40, fig. 266**] : à l'instar de la cornaline d'*Hermaiscus* (voir n° 300 ci-dessus), une pâte de verre de la collection munichoise, qui présente comme motif iconographique une empreinte de pied et une palme, fait apparaître une légende de type A2<sup>c</sup>, **FVF|DI**, « (Sceau de) *Fufidius* » (gentilice), dont la syllabe initiale se situe dans le registre inférieur, et la partie finale en type B5. Il faut toutefois convenir du fait que si l'on tourne la surface gravée d'un quart de tour dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, on obtient un simple type A2<sup>c</sup> ! Tout est une question de perspective.

Si de tels ajouts épigraphiques de type A2 ne posent pas réellement de problème de déchiffrement, il n'en est pas de même des légendes qui subissent des ruptures du sens de lecture (à l'instar d'un retour à la ligne) :

303. *SPIER* 2007, p. 49, n° 300, pl. 36 [**Pl. 40, fig. 265**] : un nouvel exemple, opérant comme une transition logique aux légendes bilingues avec inversion du sens de lecture, nous est donné par un jaspe rouge paléochrétien des *Staatliche Museen* de Berlin. Mêlant une composition mixte dans la nature de l'inscription – et composite dans sa configuration – à une permutation dans l'axe vertical de lecture, il est daté entre le III<sup>ème</sup> et le IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. et fait apparaître sur la surface gravée les symboles de l'ancre et du poisson : une légende précise – si besoin était – le registre figuré, **IX|Θ|YC | MT**. La configuration générale de l'inscription est composite et hétérogène (à la limite d'un type E dominant, bien que la disposition ne soit pas totalement aléatoire) : les parties **IX** et **YC** forment un type B1, **Θ** et **MT** un type D2. **IXΘYC** est le symbole des aspirations chrétiennes, du baptême et de l'eucharistie<sup>935</sup> ; les lettres **MT** – reprenant sans doute *μετά*<sup>936</sup>, donc par extension *μετάστας*, « transformation » – sont sans doute en lien avec le phénomène de transsubstantiation pour lequel le jaspe ajoute à la portée magique. En effet, sur une autre pierre, un plasma à deux faces aujourd'hui perdu, la représentation similaire de deux poissons flanquant une ancre était jointe à la légende **METACTA[C]HC**<sup>937</sup>. Toutefois, la même combinaison de lettres (**MT**) apparaissant sur une calcédoine de production aquiléenne

<sup>934</sup> Voir MILLER 1998, p. xcv. L'inscription a été restituée **PROC•AVC IIII** par l'auteur du catalogue de Kassel. Il est pourtant manifeste que le « C » de **PROC** n'a pas la même forme terminale que la lettre finale de l'abréviation **AVC/AVG**. On retrouve la même forme de « G » sur un nicolo fracturé du *Kestner-Museum* de Hanovre (*AGDS IV*, Hannover, p. 282, n° 1532, pl. 204 / II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) sur lequel la personnification de Tyché à la couronne tourelée est jointe à l'inscription **BEN/IG**, vraisemblablement pour *Benignius* (gentilice) ou *Benignus* (surnom) [**Pl. 40, fig. 264<sup>bis</sup>**]. Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 33 ; 302.

<sup>935</sup> Voir SPIER 2007, p. 42. Le mot *ιχθύς*, homophone du terme grec signifiant « poisson », se rapporte au monogramme du Christ, lequel reprend en acrostiche le nom du Sauveur : *Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτὴρ* signifiant « Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur ».

<sup>936</sup> Voir OIKONOMIDES 1974, p. 87.

<sup>937</sup> Voir SPIER 2007, pp. 60-61, n° 408.

impériale en connexion avec un indice numéral (**XI**), laisse à penser qu'il pourrait aussi s'agir des initiales du propriétaire<sup>938</sup> ; cela ne ferait d'ailleurs que renforcer le caractère mixte du jaspe rouge, combinant une « didascalie » (**IXΘΥC**) à une appellation. Mais l'aspect intéressant réside dans le fait que, pour lire *ιχθύς*, « poisson », il faut progresser du bas vers le haut, en passant par le registre médian gauche.

Cette tradition de l'interversion des éléments épigraphiques selon un axe de lecture vertical remonte à l'époque grecque archaïque (au milieu du VI<sup>ème</sup> s. av J.-C. plus précisément) : en atteste le sceau de *Χαρίδημος* (voir n° 61 ci-dessus) [Pl. 40, fig. 267], pour lequel le nom est inscrit en deux lignes superposées, à la manière phénicienne, mais de bas en haut, **XAPIΔ|EMO**. La même logique présidait au jaspe rouge trouvé à Rome dans le trésor de la *Via Alessandrina*, et sur lequel le nom du propriétaire, **S/A/R/I|VC**, inscrit selon une configuration « en barres » (voir n° 181 ci-dessus) [Pl. F, fig. 36], n'en subissait pas moins une inversion de l'axe de lecture entre le bas et le haut. Pourtant, il existe également des cas tangents pour lesquels l'axe de lecture est horizontal :

304. VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 92, pl. 149/17 [Pl. 40, fig. 268] : sur une sardoine du *Museo Archeologico* de Florence, publié par M.-L. Vollenweider, un buste d'Octavien diadémé, adjoint à une pointe de lance en guise de symbole, est précisé par une inscription de type D1, en deux parties, **SER | TVL**, l'identifiant comme *Servius Tullius*, le sixième roi de Rome. Il s'agit manifestement soit d'un ajout tardif voire moderne, soit d'une réattribution erronée du portrait du monarque à postériori. Quoi qu'il en soit, on remarque l'inversion du sens de lecture : les abréviations se développant de haut en bas, la partie **SER** aurait dû se trouver derrière l'occiput, **TVL** devant la lance, comme une inscription en deux lignes normale. Or, force est de constater que c'est bel et bien l'inverse qui s'est produit (voir également n° 385 ci-dessous [Pl. 57, fig. 387]).

En définitive, on peut citer deux pierres gravées, des jaspes rouges, sur lesquelles sont réunis les deux critères des sous-familles appartenant aux types dits « inversés », à savoir la rupture du sens de lecture (boustrophédon) combinée à une permutation des termes selon un axe vertical (voir *infra*) ou horizontal (voir n° 355 ci-dessous : **A K | Ξ Π**) [Pl. 102, fig. 711] :

305. MASTROCINQUE 2008, p. 197, n° cat. Vr 35, pl. LVII [Pl. I, fig. 62]. VITELLOZZI 2010b, p. 245, n° 267 = VITELLOZZI 2010a, p. 31, n° G8 [Pl. S, fig. 135] : tout d'abord, sur une intaille conservée au *Museo Civico di Castelvechio* à Vérone est représenté un cheval s'abreuvant à un calice (!). Scindée en deux entre les registres inférieur et supérieur, la légende reprend le nom de Salomon, **COΛO|ΜΩΝ** (type B1<sup>H</sup>). La première partie est rétrograde sous la ligne de sol, et la seconde à l'endroit (sur la pierre) au-dessus du thème iconographique. L'inscription est donc « inversée » à double titre. La composition générale de la pierre, elle, en fait une amulette, fonction renforcée par l'usage du jaspe comme matériau<sup>939</sup> : la mention de Salomon fait référence au roi sage qui tient une place importante dans la magie, eu égard à sa victoire mythique sur certains démons ennemis des enfants. "On considère donc ces amulettes comme des protecteurs du premier âge"<sup>940</sup>. L'image du cheval, elle, était utilisée corrélativement pour confectionner des gemmes à fonction magique qui favorisaient l'accouchement (ou l'avortement). Un second exemple, également sur jaspe rouge (collection Guardabassi, Pérouse – fin du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), fait, lui, intervenir la représentation d'un quadriges conduit par Hélios/*Sol* : le registre figuré est adjoint à une

<sup>938</sup> Voir *Aquileia* 1992, p. 60, n° cat. 127.

<sup>939</sup> Voir AUBRY 2009, p. 317, n. 58.

<sup>940</sup> Voir DELATTE, DERCHAIN 1964, p. 261.

appellation de racine étymologique servile<sup>941</sup> (qui ne reprend pas un *agitor*<sup>942</sup>), ΕΥΠΟ[Ρ]ΙΟΥ (type B1), disposé de manière bipartite (voir n° 175 ci-dessus), la terminaison déterminant le cas séparée du reste de la légende (à l’instar de ΚΑΛΙΚΤΙΟΥ – voir n° 255 ci-dessus [Pl. 32, fig. 211]) et arrangée dans le registre supérieur avec une inversion du sens de lecture.

En dernier lieu, on peut faire mention de trois dernières gemmes dont la composition épigraphique est particulière au sens des types « inversés » d’axe vertical :

306. WEISS 2007, pp. 315-316, n° 657, pl. 87 [Pl. 40, fig. 269]. LE BLANT 1896, p. 197, n° 793. SPIER 2007, p. 38, n° 182, pl. 24 : sur une cornaline convexe de la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. apparaît une inscription en trois lignes, CVS | STATI | FLA (type G). Partant de l’évidence qu’il s’agit de *duo nomina*, la restitution de la légende peut se faire de deux façons : soit il s’agit d’une appellation composée mêlant un gentilice abrégé à un surnom – *Stati(us) /-nius) Flac(c)us*<sup>943</sup> –, soit de la combinaison d’un prénom et d’un *nomen* – *Fla(vus)*<sup>944</sup> *Staticus*<sup>945</sup>. La seconde possibilité est davantage probable étant donné la datation paléographique de la pierre au dernier siècle de la République (*duo nomina* « première manière »). Conséquemment, l’inscription aurait été gravée de bas en haut pour des raisons calligraphiques. Toutefois, la possibilité de *duo nomina* « seconde manière » ne peut être totalement exclue du fait de l’évidence épigraphique (à part *Sex(tus)* ou *Ser(gius)*, il n’a pas de prénom romain abrégé en trois initiales)<sup>946</sup>. Partant, il faudrait convenir du fait que le gentilice abrégé STATI a été gravé au centre de la composition épigraphique, et que le surnom FLA|CVS l’enveloppe (type G<sup>B1</sup>). Cette configuration ne se retrouverait, à ma connaissance, que sur deux autres pierres : d’abord un onyx de l’ancienne collection Castellani (publié par E.F. Le Blant) est sur lequel un buste de femme est joint à l’inscription ΠΛΟ | Ε / Υ | ΥC (lisible en trois lignes, du haut vers le bas) ; cette légende reprend en fait un substantif sous forme de vœu, ΕΥ|ΠΛΟ|ΥC, εύπλοῦς, « Heureuse traversée » ou « Heureuse navigation », que l’on déchiffre sur la gemme en commençant par la partie médiane, transversale Ε / Υ. La restitution par un ὄνομα (Εύπλους<sup>947</sup>), nom masculin au nominatif, n’étant pas pertinente du fait qu’il n’est pas au génitif d’appartenance (Εύπλου) ; il ne peut non plus consister, comme dans le cas des « armoiries », en la « didascalie » onomastique du portrait de femme apparaissant sur le support gravé (sous-entendu « Je suis *Euplous* » – voir n° 185 ci-dessus). Ensuite, la troisième pierre portant cette configuration particulière est une intaille en nicolo aujourd’hui perdue (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), publiée par J. Spier, et dont il ne demeure qu’un croquis à la *Libreria Vaticana* : sur la représentation de la surface gravée, un poisson et une crevette entourent une inscription en trois lignes circonscrites entre eux deux, IX | CΥTHP | ΘV (*sic*) pour Ἰ(ησοῦς) Χ(ριστός) Θ(εοῦ) Υ(ιός) Σωτήρ, reprenant la didascalie à fonction d’acrostiche ΙΧΘΥC, ἰχθῦς, « poisson ». Comme précédemment, la ligne centrale se déchiffre en dernier.

En conclusion, bien que ce phénomène des inscriptions « inversées » soit certes marginal à l’échelle du corpus de pierres traités dans la présente étude, il ne faut pas occulter la part d’erreurs de gravure et d’approximations épigraphiques qui en est principalement la résultante, ainsi que les effets des ajouts tardifs. En effet, dans le cas de l’intaille italique à l’effigie d’Hercule s’abreuvant

<sup>941</sup> Voir WEISS, AUBRY 2016, pt. I.B.3. Voir également SOLIN 1996, p. 405, « Eupor(us) », et SOLIN 2003, p. 766 : Εὔπορος (*ICUR*, n° 23330 = *IG XIV*, n° 1608 – III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. : ΕΥΠΟΡVΣ (*sic*) | ΟΥΡΒΙΚΩΦΙ | ΛΙΩΒΕΝΕΜΕ | ΡΕΝΤΙΦΗΚΙ, *Euporus Urbico filio benemerenti feci*).

<sup>942</sup> Voir AUBRY 2011a, p. 643, n. 20. Le nom *Euporos/Euporus* n’est pas attesté dans HORSMANN 1998.

<sup>943</sup> Voir OPEL II, p. 143-144, « Flac(c)us ». La forme *Flacus* est attestée à 6 reprises (*CIL* II, n<sup>os</sup> 406 ; 950 ; 1416 ; 2480 ; 2531 ; 3536).

<sup>944</sup> Voir SALOMIES 1987, p. 103, n° 20.

<sup>945</sup> Voir OPEL IV, p. 93, « Staticus » (*nomen*).

<sup>946</sup> Voir LASSÈRE 2005, p. 84.

<sup>947</sup> Voir LPGN II, pp. 180-181 ; III, A, p. 172.

(voir n° 301 ci-dessus), l'adjonction du nom du propriétaire en latin à la « didascalie » étrusque (formulée en caractères grecs) est résolument la conséquence d'une addition postérieure à la confection du motif initial. L'agencement rétrograde n'en est sans doute que l'attestation la plus visible. Toutefois, dans certains cas où la confection de la gemme semble contemporaine à l'incision de la légende, il faut laisser à l'artisan le bénéfice d'une simple erreur de gravure involontaire :

307. AGW III, p. 89, n° 1824, pl. 35 [Pl. 41, fig. 270] : à l'instar de l'héliotrope de Kassel et de la cornaline de Vienne appartenant à Σίμων (voir n° 301 ci-dessus), on retrouve sur une troisième gemme une configuration épigraphique qui répartit l'inscription entre la périphérie du registre figuré (type B3 ou A1) et l'exergue (type H). Toutefois, dans ce nouvel exemple, il n'y a pas de nature différente à chaque partie de la légende (nom du propriétaire, graveur, registre figuré) : elle reprend strictement le nom du propriétaire. Il s'agit d'un jaspe rouge octogonal conservé à Vienne et datant stylistiquement du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. ; il porte l'effigie d'un lion marchant à gauche (sur le tampon) et une appellation court tout autour de motif (type B1<sup>H</sup>), ΔΥ-ΡΕΟ|ΥC, génitif de Δωρής (Δωρέας en dialecte ionien). Or, si la partie initiale, de type B3, est disposée à l'endroit en bordure du registre supérieur, les deux lettres terminales sont rétrogrades. À l'instar d'autres appellations ou « didascalies » – en l'occurrence le scarabée de *Têlephos* – qui ont subi une inversion dans le sens de lecture (voir n° 300 ci-dessus), la configuration épigraphique impropre est davantage la résultante d'une maladresse du graveur que de la volonté de ce dernier de joindre à un motif iconographique donné un caractère ambilisible (une partie pouvant se lire à l'endroit sur la pierre, l'autre sur le moulage).

§4. Force est de constater que l'agencement spatial des inscriptions sur le support gravé est parfois relativement aléatoire, cela en partie dû à la place prise par le registre figuré ou à la volonté du graveur d'ajouter la légende à posteriori, une fois le thème iconographique achevé. On peut ainsi définir des cas précis pour lesquels, l'inscription et le registre figuré étant les mêmes, le type épigraphique diffère. Un exemple peut être cité plus que tous les autres, la légende étant intimement liée à un registre figuré stéréotypé : c'est la formule d'appel au souvenir ΜΝΗΜΟΝΕΥΕ, μνημονέυε, « Souviens-toi ! Rappelle-toi ! », en lien avec la représentation allégorique d'une main tenant le lobe d'une oreille (voir nos 266-267 ci-dessus), dont on peut distinguer six configurations différentes sur les gemmes, même sous la forme de types « inversés » :

308. AGDS IV, Hannover, p. 302, n° 1652, pl. 218 [Pl. 41, fig. 271] : sur un cornaline-onyx du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., l'inscription de type B1 se présente sur la bordure gauche (sur la pierre), lisible du haut vers le bas, avec une inversion du sens de lecture entre la partie ΜΙΗΜΟΙ (rétrograde) et ΕΥΕ (type B2). On remarque également une gravure maladroite des lettres avec de flagrants ressauts dans le plan de lecture (les caractères ΜΙΗ incisés à l'horizontale, Μ à quarante-cinq degré, et ΟΙ à la verticale) alors que l'inscription aurait pu longer la bordure de manière plus fluide.

309. SPIER 2007, p. 35, n° 166, pl. 23 [Pl. 41, fig. 272] : on retrouve le second type d'inversion (sur l'axe vertical), en rapport avec la même forme verbale, sur une cornaline du *British Museum* datant de la fin du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. En connexion cette fois-ci non seulement avec une main tenant une palme (!) mais aussi avec un chrisme (type B3<sup>11</sup>), l'inscription rétrograde en trois lignes successives se développe dans le registre inférieur (type B2<sup>GA</sup>) et se déchiffre Ο|ΜΝΗΜ|ΝΕΥΕ, la voyelle médiane Ο se retrouvant en première position, derrière la main. Il y a donc bel et bien inversion dans l'ordre logique de disposition des lettres.

310. FURTWÄNGLER 1896, p. 148, n° 3391, pl. 27. AGDS III, Kassel, pp. 219-220, nos 94-95, pl. 96. AGW III, p. 122, n° 2047, pl. 66 [Pl. 41, figg. 273-274] : toutefois, cette manière de scinder μνημονέυε en trois parties – en usant de la lettre Ο comme pivot – est la plus répandue sur les gemmes gravées à ce motif (dans la plupart des cas des cornalines datant du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). L'inscription se présente le plus souvent en type B1<sup>GA</sup>, le Ο étant positionné soit devant la main, soit derrière.

311. *AGDS IV*, Hannover, p. 302, n° 1653, pl. 218 [Pl. 41, fig. 275]. VITELLOZZI 2010b, p. 363, n° 449 [Pl. 104, fig. 722] : sur une énième cornaline, datant elle-aussi du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., la configuration épigraphique est beaucoup plus classique. L'inscription court tout autour du registre figuré, les lettres tournées vers l'extérieur, scindée en trois blocs de trois lettres chacun (type A1<sup>C</sup>), **MNH/MON/ΕΥΕ**. Le thème iconographique, à l'exception de la cornaline du *British Museum* (voir n° 309 ci-dessus), représente une nouvelle fois une main tenant le lobe d'une oreille avec le pouce et l'index. Ce type A1<sup>C</sup>, assez courant sur les intailles, se retrouve notamment sur une améthyste du II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. issue de la collection Guardabassi à Pérouse : la dispersion des caractères de la formule est cette fois-ci dépendant d'une certaine « contrainte de cadre », **MNH-MO-ΝΕΥΕ**.

Sur les camées, que l'on peut dater majoritairement entre le I<sup>er</sup> et le IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., les configurations épigraphiques sont beaucoup plus standardisées :

312. WALTERS 1926, p. 347, n° 3692, fig. 78. NEVEROV 1988, p. 113, n<sup>os</sup> 247-248 ; 148, n<sup>os</sup> 391-392. TONDO, VANNI 1990, p. 43, n° 146 ; p. 129, ill. 146 [Pl. 42, fig. 276]. HENIG 1990, pp. 29-30, n<sup>os</sup> 52-54, pl. IV/52 (pl. coul.) [Pl. J, fig. 63] : à l'instar de la cornaline du *British Museum* (voir n° 309 ci-dessus), la plupart des compositions sur les camées, mêlant une main tenant l'oreille à la formule **MNHMONΕΥΕ**, s'organise selon un plan vertical. La main vue de dos tient le lobe, les doigts finement stylisés, et l'inscription apparaît sur la bordure du registre supérieur (type B3). Cet agencement est également valable, comme nous l'avons vu, pour les formules de souvenir plus complexes (voir n<sup>os</sup> 266-267 ci-dessus) [Pl. H, fig. 53].
313. KRUG 1977, pp. 81-82, n° 3, pl. 14/3 [Pl. 42, fig. 277] : toutefois, ce type épigraphique n'est pas la norme, étant donné qu'il existe, à ma connaissance, une variante de type B1<sup>G</sup>. Elle apparaît sur un camée de forme vaguement trapézoïdale mis au jour près de Mayence (Mainz-Zahlbach), datant des III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., et sur lequel le traitement du thème iconographique est similaire à l'exemple précédent. Toutefois, l'inscription, elle, se divise en deux parties entre les bordures supérieure et inférieure : **MNHMO|ΝΕΥΕ**. Ce type de représentation de la main, de face, n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle apparaissant sur une amulette en agate des *Staatliche Kunstsammlungen* de Kassel, à la différence près que cette dernière est présentée de face, se rapporte à *Sabazios*, et est flanquée de deux *charakteres* sous forme de *nexus* [Pl. 42, fig. 278] (voir n° 289 ci-dessus).

§5. Parallèlement à la formule  $\mu\eta\eta\mu\omicron\nu\epsilon\upsilon\epsilon$ , apparaissant autant sur les intailles que sur les camées, il est un autre exemple d'inscription qui, loin d'être caractéristique d'un seul registre figuré, nous renseigne, de par sa disposition spatiale sur les gemmes, sur l'éventail des possibilités d'agencement épigraphique de légendes courtes, et par extension des abréviations et des initiales : il s'agit de la formule magique **ΙΑϚ** qui peut reprendre, d'après divers auteurs<sup>948</sup>, autant la divinité alectorocéphale à laquelle elle est souvent associée, que le Jahvé hébreu, l'égide des hommes – raison pour laquelle, comme nous le verrons, l'inscription apparaît parfois sur un bouclier. Reprenant également trois des sept voyelles de l'alphabet grec – chacune pour une des planètes du système solaire –, **ΙΑϚ** se réfère expressément, sur les gemmes, au nom du dieu du soleil. Sur les pierres gravées où apparaissent ces trois lettres, la configuration de ces dernières se dissocie en neuf types – dont la plupart intègrent le type récessif G – et rassemblent une vingtaine de cas particuliers :

314. MASTROCINQUE 2001, p. 278, n° 209 = *AGDS III*, Kassel, pp. 247-248, n° 195, pl. 113 [Pl. 42, fig. 279] : dans un premier groupe de cinq pièces, on peut réunir les inscriptions dont l'agencement spatial rappelle un triangle, et pour lequel tous les caractères sont gravés selon un plan horizontal. On trouve tout d'abord, sur une sardonix des II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. de la collection de Kassel, la représentation d'un taureau écrasant un scorpion, et au-dessus duquel apparaissent disséminées dans le registre supérieur (type B3<sup>CG</sup>) les trois lettres **ΙΑ|Ϛ** selon un plan de lecture horizontal. Cette configuration épigraphique n'est pas sans rappeler

<sup>948</sup> Voir DELATTE, DERCHAIN 1964, p. 25. MICHEL 2001, p. 375. MASTROCINQUE 2003, p. 69.

celle ornant le nicolo du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne au type de la *corbita*, et qui portait la légende **Q | O | V** (voir n° 142 ci-dessus) [Pl. 15, fig. 98] : à la lumière du parallèle magique, il paraît judicieux d'estimer que cette dernière inscription peut être restituée autant par des *tria nomina* que par une appellation abrégée, *Qov* (–) – ce qui n'est pas attesté –, ou en *duo nomina*, *Q. Ov(ius)* par exemple, le fait que les lettres soient séparées n'ayant pas d'incidence sur l'interprétation de l'inscription (de type « triangulaire » en particulier).

315. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 358, n° 1133, pl. 174 [Pl. 42, fig. 279<sup>bis</sup>]. MASTROCINQUE 2001, p. 382, n° 348 = *AGDS* III, pp. 247-248, n° 195, pl. 113. MICHEL 2001, pp. 128-129, n° 206, pl. 30 [Pl. 42, figg. 280-281] : sur un héliotrope du *Royal Coin Cabinet* de La Haye, une représentation similaire à la sardonix de Kassel dans la configuration spatiale et le traitement du registre animalier (cavalier radié incisé dans le sens de la largeur de la pierre) est, elle aussi, jointe à la formule ésotérique **I|A|O**, à ceci près que la légende se lit d'abord transversalement, puis ensuite vers le haut (!) – type C<sup>B3G</sup> « inversé » (voir n° 300 ci-dessus) car le sens de lecture est en boustrophédon, entre **I** et **A** d'une part (gauche-droite), **A** et **O** d'autre part (droite-gauche), mais le caractère ambilisible des lettres rend cette inversion moins perceptible. C'est exemple, qui est certes un *unicum* dans le vaste échantillonnage des inscriptions de type B3, est toutefois susceptible de remettre en question le sens de lecture de certaines légendes considérées comme des appellations : ainsi, à la lumière de ce qui vient d'être exposé (et pour reprendre du nicolo de Vienne), les initiales **Q | O | V** pourraient être transcrites comme des *tria nomina* ou des *duo nomina* abrégés – respectivement *Q.V.O.* et *Q. Vo(conius /-cusius)*<sup>949</sup> par exemple – tout autant que comme les trois premières lettres d'une appellation simple – **QVO** pour le *cognomen Quo(tidianus)*<sup>950</sup>. C'est une configuration spatiale identique que l'on retrouve sur deux autres exemples d'amulette. Tout d'abord, sur un jaspe ayant appartenu à la collection La Cointe et publié par A. Mastrocinque, l'inscription est cette fois-ci en connexion avec le type habituel de l'anguipède alectorocéphale, et se présente selon une configuration relativement similaire au cas précédent : la seule différence réside dans le fait que les lettres **I** et **A** se situe à la limite des quadrants inférieurs (type C<sup>AG</sup>). Selon la « loi des quadrants » (voir point 1.2., « Types tangents »), toute lettre, faisant partie d'une légende de type B3/B5, qui se trouve plus ou moins dans le registre médian par rapport à l'équilibre général de la composition iconographique, est assimilé à un type A. Ainsi, en comparant les deux exemples que nous venons d'étudier, autant la formule **IAO** se situe au-dessus du registre principal (taureau) sur la sardonix de Kassel, autant une partie des lettres qui la compose sont gravées en-dessous de l'axe médian constitué par les bras de la divinité à tête de coq sur le jaspe. L'inverse est également vrai, si la lettre **O** se retrouve, non pas dans le registre supérieur, mais en exergue et que les deux autres lettres de la formule constituent toujours un axe transversal dans le registre médian – comme c'est le cas sur un héliotrope du *British Museum* à l'effigie de la même divinité.
316. MICHEL 2001, p. 132, n° 214, pl. 31 [Pl. 42, fig. 282] : sur un second jaspe, vert, conservé aussi à Londres et daté du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., l'inscription a subi une translation latérale à quatre-vingt-dix degrés : les trois lettres **I|A|O** sont ici disséminées dans le registre latéral droit (sur la pierre), en colonne, entre la tête de coq, le bouclier et l'exergue (type A<sup>CG</sup>).
317. PHILIPP 1986, pp. 79-80, n° 107, pl. 26 [Pl. 42, fig. 283] : sur le quatrième exemple, un jaspe vert du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., mettant en scène Harpocrate et conservé au Département égyptien des *Staatliche Museen* de Berlin-Charlottenbourg, la légende se présente, d'une certaine manière, à l'opposé du jaspe de la collection La Cointe : les lettres **I** et **A** se retrouve dans le registre supérieur, de part et d'autre de la figure de la divinité, et le **O** final sous la momie d'Osiris (sur laquelle Harpocrate est assis). Nous avons donc ici affaire, non plus à un type

<sup>949</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 212.

<sup>950</sup> Voir OPEL IV, p. 21, « Quotidianus » (*CIL* XII, n° 5256).

A<sup>CG</sup>, mais bien plus à un type B1<sup>CG</sup> étant donné la réelle opposition spatiale de l'inscription entre les registres supérieur et inférieur.

318. MASTROCINQUE 2001, p. 195, n° 79 [Pl. 43, fig. 284] : un dernier cas de configuration épigraphique en « triangle » peut être exposé : il est en tout point similaire à la disposition de la formule sur la gemme La Cointe à la différence près que la lettre finale, **Ϝ**, se retrouve à nouveau à l'exergue mais sous une ligne de sol (type B1<sup>CGH</sup>). La légende **I/A|Ϝ** apparaît, en cette circonstance, en marge d'une représentation d'Anubis (?) sur un moulage de la collection Hörwarth, et se lit dans le sens des aiguilles d'une montre en partant du quadrant supérieur gauche.

Un second groupe de configuration épigraphique rassemble les types transversaux d'axe horizontal (voir point 1.4.2. ci-dessus, §1, n°s 172-173) :

319. MASTROCINQUE 2003, p. 421, n° 393 [Pl. 43, fig. 285]. MICHEL 2001, pp. 71-72, n° 109, pl. 15 [Pl. 43, fig. 286] : il réunit trois exemples bien distincts dont le premier, une seconde empreinte de la collection Hörwarth mentionnée par A. Mastrocinque, sert de transition aux deux groupes typologiques : il met en scène un arbre dans les branches duquel sont suspendues trois *gorgoneia*. La formule **I|A|Ϝ**, rétrograde sur le moulage, se déchiffre d'abord en colonne dans le registre latéral droit (**I|A**) (type A<sup>G</sup>), puis transversalement (type C) : elle est donc de type A<sup>CG</sup>. Cette configuration peut aussi être la résultante de la contingence de place, auquel cas le registre figuré interférerait pour séparer les caractères de la formule comme la face A d'une magnétite conservée au *British Museum* (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) représentant Harpocrate assis dans le calice de lotus (types « L » ou « Γ » – voir n° 334 ci-dessus).
320. PHILIPP 1986, p. 97, n° 146, pl. 38 [Pl. 43, fig. 287]. MICHEL 2001, p. 332, n° 574, pl. VII (pl. coul.) ; 83 = BOARDMAN 1970, p. 196 ; 288, n° 475, ill. 475 [Pl. 43, fig. 288] : mélangeant types périphérique (A) et transversal (C), ces exemples introduisent les configurations typiquement de type C à l'instar d'un jaspe rouge conservé à Berlin-Charlottenbourg, datant des II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., et sur lequel l'image d'une divinité alectorocéphale en pied (Hermanubis ?), tenant une palme, est jointe à la légende transversale (type C<sup>l</sup>). Sur un scarabée grec archaïque en calcédoine du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C., la même inscription apparaît mais résulte en un ajout tardif du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (du fait de la fonction magique du cheval sur les amulettes – voir n° 305 ci-dessus) : à l'instar de la sardonix de Kassel (voir n° 314 ci-dessus : taureau écrasant un scorpion) [Pl. 42, fig. 279] – dont l'agencement spatial de l'inscription en concomitance avec un animal est relativement similaire à cela près que celui-ci se situe à plusieurs niveaux de lecture (type récessif G) –, le point de césure de la légende par le motif iconographique se situe après la lettre initiale **I** (**I|A|Ϝ**), ce qui était l'inverse sur le jaspe rouge (**I|A|Ϝ**) et le second moulage Hörwarth.
321. PHILIPP 1986, pp. 97-98, n° 147, pl. 39 [Pl. 43, figg. 289a-b] : le troisième groupe, dont la configuration épigraphique est toujours de type C, se distingue des précédents par le fait que la formule **IAϜ** se répartit, comme sur toutes pierres principalement à fonction d'amulette, sur les deux faces de la gemme. Ainsi, sur un chrysoprase des I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. issu de la collection du Département égyptien des musées de Berlin-Charlottenbourg, la face A est-elle ornée d'une divinité cynocéphale en position assise flanquée des lettres **I/A** (type C), tandis que la face B est rehaussée de la seule lettre **Ϝ**.
322. MASTROCINQUE 2008, p. 94, n° cat. Ra 5, pl. XXXV [Pl. 44, fig. 290]. MICHEL 2001, pp. 21-22, n° 34, pl. 5 [Pl. 44, fig. 291] ; 70-71, n° 107, pl. 15 : si cet agencement de l'inscription sur les deux faces d'une gemme magique est marginal, il n'en est pas de même des faces B ornées uniquement d'une légende sans registre figuré. La formule **IAϜ** ne déroge pas à cette tradition<sup>951</sup> : elle apparaît ainsi sur le dos d'un jaspe vert du *Museo Archeologico Nazionale*

<sup>951</sup> Voir également MICHEL 2001, pp. 117-119, n°s 183-186, pl. 26-27 ; 126, n°s 200-201, pl. 29 ; 130, n° 209, pl. 30 ; 162-163, n° 264, pl. 38 ; 301-302, n° 493, pl. 74 ; 335, n° 582, pl. 84.

de Ravenne représentant un coq anguipède lauré, avec fouet et bouclier, ainsi que sur un héliotrope du *British Museum* figurant Harpocrate assis dans le calice de lotus. Dans les deux cas, l'inscription se développe selon la forme d'un mot sur une seule ligne. Or, sur une autre amulette londonienne, une obsidienne du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. présentant une figure de Sérapis debout, la face B est toujours ornée de la mention à Jahvé, mais cette fois-ci en deux lignes, **IA|U** (type G).

323. PHILIPP 1986, p. 103, n° 160, pl. 41 [Pl. 44, fig. 292]. MICHEL 2001, p. 135, n° 219, pl. 31 ; 139-140, n° 226, pl. 32 ; 250-251, n° 395, pl. 58 [Pl. 44, fig. 295]. MASTROCINQUE 2008, p. 206, n° cat. GM 14, pl. LIX [Pl. J, fig. 64] : cette configuration en deux lignes, qui se retrouve sur différentes pierres gravées, se caractérise par le biais d'un cinquième type épigraphique au type J dominant. Sur un certain nombre d'amulettes à représentation d'anguipède alectorocéphale ou léontocéphale, le bouclier de ce dernier est orné de ladite référence. Elle se présente donc soit en deux lignes (**IA|U** – type J<sup>G</sup>) comme c'est le cas sur un héliotrope daté entre le II<sup>ème</sup> et le III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. et conservé dans la collection égyptienne des musées de Berlin-Charlottenbourg<sup>952</sup> ; soit en ligne (**IAU** – type J) sur un jaspe veiné vert et brun d'une collection privée publié par A. Mastrocinque ; soit « en colonne » (**I|A|U** – type J<sup>G12</sup>) sur une hématite du début du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. du *British Museum*. Dans ces adjonctions de la formule **IAU** en rapport avec un bouclier, une distinction doit être faite entre les inscriptions sur le bouclier ou à l'intérieur de celui-ci : en effet, dans le second cas, le bras de l'anguipède, visible, coupe la légende en deux (type J<sup>G</sup>). On la trouve conséquemment autant sous la forme **I|AU** que **IA|U**, respectivement sur un jaspe sanguin et un jaspe noir, tous deux du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. et conservés au *British Museum* [Pl. 44, figg. 293-294]<sup>953</sup>. La seconde gemme est également ornée de la légende **ABP-ACA-Ξ** (type A1<sup>C</sup>), nom cryptographique de l'anguipède alectorocéphale sur les pierres magiques ou basilidiennes<sup>954</sup>.
324. MICHEL 2001, p. 179, n° 286, pl. 41 [Pl. 44, fig. 296] : le type « en colonne » (I2<sup>G</sup>) se retrouve corrélativement sur une autre pierre ésotérique, mais sans qu'il soit circonscrit dans un bouclier étant donné que le thème iconographique est différent. Il s'agit, dans le cas de ce jaspe vert du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., d'une scène allégorique, symbolisant la rédemption par-delà la mort : ainsi sont associés sur la surface gravée une divinité alectorocéphale chevauchant un lion (personnifiant Hélios *Pantocrator* et rédempteur), piétinant un corps nu allongé sur le sol, et faisant face à une figure féminine debout. Pour ajouter à la portée magique de la pierre ont été ajoutés les symboles de l'étoile et du croissant lunaire. L'inscription **I|A|U** sert d'axe de séparation vertical entre les deux protagonistes principaux de la composition iconographique et souligne probablement le contraste entre le monde des dieux (et de la mort) et celui des mortels (auquel appartient le personnage féminin).

Les septième et huitième configurations épigraphiques, elles, sont tout aussi répandues sur les amulettes que sur les pierres non-magiques. Elles reprennent les types B2 ou, par extension, H :

325. DEMBSKI 2010, p. 69, n° 56 [Pl. J, fig. 65] : si on dénombre plusieurs configurations périphériques pour la formule **IAU** (voir nos 314-319 ci-dessus) [Pls. 42-43, figg. 279-286], presque toutes respectent un plan de lecture horizontal à différents niveaux (type récessif G). L'autre grand type de disposition spatiale en lien avec le nom de Jahvé fait apparaître la forme abrégée de ce dernier dans le registre inférieur d'une représentation d'anguipède à tête de coq ; cette composition est très fréquente<sup>955</sup>. À titre d'exemple, on peut citer un jaspe rouge mis au jour à *Carnuntum* et daté stylistiquement et stratigraphiquement du III<sup>ème</sup> s.

<sup>952</sup> Voir également *ibid.*, p. 143, n° 232, pl. 33.

<sup>953</sup> Voir PHILIPP 1986, pp. 103-104, n° 161, pl. 42.

<sup>954</sup> Voir MICHEL 2001, p. 372, « Abrasax ».

<sup>955</sup> Voir PHILIPP 1986, pp. 101-102, n° 158, pl. 41 ; 104, nos 162-163, pl. 42 ; 105, n° 166, pl. 43. MICHEL 2001, pp. 119-120, n° 188, pl. 27 ; 120-121, n° 190, pl. 27 ; 122-123, n° 193, pl. 28 ; 129-130, nos 207-208, pl. 30 ; 131, n° 211, pl. 30 ; 159-160, n° 259, pl. 37.

apr. J.-C. : elle met donc en scène la divinité alectorocéphale au-dessous de laquelle est inscrite la légende **IAO** (type B2).

326. MICHEL 2001, p. 112, n° 176, pl. 25 [Pl. 44, fig. 297]. HENIG, MCGREGOR 2004, p. 125, n° cat. 13.13, ill. 13.13 [Pl. 83, fig. 575] : toutefois, ce canon épigraphique ésotérique subit marginalement – et inévitablement – des variantes d’ordre stylistique ou typologique. À témoin, sur une intaille en magnétite (gris-noir), l’*abrasax* est remplacé par une composition iconographique affublant d’une tête de chacal un corps anthropomorphe hybride composé d’une figure de *Bès-Pantheos* et d’un abdomen de scarabée (carapace). L’inscription **IAO**, elle, se trouve à l’exergue, à l’intérieur d’un anneau en *ouroboros* : elle est donc de type B2<sup>1</sup>. Cette configuration en exergue se rapproche du type H usuel, sous la ligne de sol, tel qu’on le retrouve sur une amulette en verre cordiforme de section lentoïde (pendentif) provenant de l’*Ashmolean Museum* d’Oxford et sur la face B de laquelle figure une scène composée d’un ibis, d’un autel, d’une fleur de lotus, de deux serpents en suspension sur les registres latéraux, ainsi qu’à nouveau de la formule **IAO**.

Le dernier type épigraphique (A1), bien qu’encore davantage répandu sur les pierres gravées non-magiques, est relativement marginal sur les amulettes et les talismans :

327. MASTROCINQUE 2008, p. 94, n° cat. Na 23, pl. XXVI = MASTROCINQUE 2003, p. 353, n° 310 [Pl. 45, figg. 298-299] : à ma connaissance, il n’existe qu’une occurrence de type A1, en lien avec la formule **IAO**, sur les amulettes. Il s’agit d’une cornaline, publiée par U. Pannuti<sup>956</sup>, sur la face B de laquelle est schématisé un anguipède avec bouclier et fouet ; la légende est disséminée tout autour du registre figuré, sur la bordure, les lettres tournées vers l’extérieur (**A** au-dessus du bouclier, **I** entre les jambes serpentiformes, et **O** sous le fouet). Le dessin laissé par F. Buonarroti<sup>957</sup> nous renseigne davantage sur la position des lettres que l’original en cornaline.

§6. En conclusion, au vu des possibilités spatiales de dispositions des caractères autour ou à l’intérieur du registre figuré pour une même inscription, il est nécessaire de convenir du caractère aléatoire de la restitution des inscriptions ainsi disséminées : elles peuvent autant reprendre les lettres initiales d’un terme abrégé que des caractères isolés reprenant les éléments constitutifs d’appellations simples ou composées (*duo* ou *tria nomina*).

### 2.3.2. LES DIFFÉRENTS TYPES C ET LEURS CONFIGURATIONS SPATIALES ET ÉPIGRAPHIQUES (DEUX À SIX CARACTÈRES)

Mais à la lumière des configurations d’inscriptions ci-dessus, il est nécessaire de revenir sur différentes intailles non-magiques que l’agencement spatial de la formule **IAO** permet d’éclairer, notamment la catégorie épigraphique régie, dans une proportion conséquente, par le type C (sept types, référencés entre C<sup>1</sup> et C<sup>7</sup>). Celle-ci se présente en majorité en trois (type C en « triangle »), en deux (type C « transversal » simple) ou en quatre lettres (type C en « carré »), mais très rarement en cinq à six caractères. C’est dans cet ordre que nous allons les examiner au travers de cas d’espèce pertinents et en marge des clés de lecture fournies par les gemmes ésotériques.

#### 2.3.2.1. Types C<sup>1</sup>-C<sup>5</sup> (configuration en « triangle » à trois caractères)

§1. Si les initiales se rapportent à priori davantage à des appellations composées (*duo* ou *tria nomina*), les parallèles constitués par les légendes des amulettes tendent à déduire que, si elles s’y prêtent, elles peuvent se révéler être tout autant les composantes d’un nom propre abrégé :

328. AGDS V, p. 127, n° 315, pl. 43 [Pl. 45, fig. 300]. VEYMIERS 2009, p. 234, n° I.AB 14, pl. III (pl. coul.) [Pl. K, fig. 75] : en premier lieu, dans les configurations en « triangle », il existe deux parallèles au type B3<sup>CG</sup> (voir n° 314 ci-dessus – type C<sup>1</sup>) [Pl. 42, fig. 279] autre que le nicolo du *Kunsthistorisches Museum* (voir n° 142 ci-dessus) [Pl. 15, fig. 98], et pour lequel la

<sup>956</sup> PANNUTI 1994, pp. 315-317, n° 281.

<sup>957</sup> Voir BUONARROTI 1661-1733, p. 60.

répartition des caractères est identique à la sardonix de Kassel (une lettre d'un côté du registre figuré ; les deux autres à l'opposé). Il s'agit d'abord d'une sardoine, convexe, de la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., provenant de la collection *Friedrich Julius Rudolf Bergau* de Nuremberg ; elle met en scène un bouc couché autour duquel, dans le registre supérieur, courent les initiales grecques  $\Psi|A|\Phi$  selon un plan de lecture à nouveau horizontal. Il apparaît de prime abord vraisemblable que ces trois lettres reprennent des *tria nomina* romains translittérés en grec –  $\Phi(\alpha\beta\acute{\iota}\omicron\varsigma)$  A(-)  $\Psi(\acute{\eta}\chi\alpha\varsigma / -\alpha\lambda\mu\acute{\omicron}\varsigma)$ , sans doute le surnom *Psechas* ou *Psalmus*<sup>958</sup> – , cela à l'instar d'une cornaline conservée au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne [Pl. 45, fig. 301]<sup>959</sup>. Mais la datation de la pierre (qui ne remonte pas au II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. comme la gemme de Vienne) ainsi que le parallèle de la sardonix de Kassel incitent également à convenir du fait que cette inscription reprend potentiellement une appellation abrégée, plutôt  $\Psi\acute{\alpha}\phi(\omega\nu)$ <sup>960</sup> que le *supernomen* tardif  $\Psi\alpha\phi(\acute{\alpha}\rho\iota\omicron\varsigma)$ <sup>961</sup> – les lettres étant ambilisibles, on peut les déchiffrer dans un sens comme dans l'autre (tampon ou cachet). Un second exemple, une agate rubanée d'époque impériale, présente le buste de Sérapis, de profil ; de part et d'autre et au-dessus du *kalathos* (type B3<sup>CG</sup>), trois caractères C | I | C (voir même G | I | C). De manière identique (bien que rétrograde sur la pierre), ceux-ci peuvent reprendre autant des *tria nomina* – *G(aius) I(-) C(-)* – que l'abréviation d'une partie d'appellation (par exemple les surnoms *Cicero* ou *Cicurinus*<sup>962</sup> mais aucunement un nom propre commençant par *Gic-*). Toutefois, le choix se porte plus particulièrement sur une appellation composée étant donné que sur une sardonix contemporaine portant exactement le même motif, les initiales de *duo nomina*, P / C, sont gravées de la même manière de part et d'autre du *kalathos* (type B3<sup>C</sup>), respectant également une taille de caractère identique [Pl. 58, fig. 396]<sup>963</sup>.

329. STEFANELLI 2007, p. 138, n° 250, pl. « Tomo II, cassetto 4 », ill. 250. VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 55, pl. 87 ; II, p. 133 ; 135 ; 137 = VOLLENWEIDER 1966, p. 59, n. 66 ; 112, pl. 58, fig. 6. AGW II, p. 168, n° 1274, pl. 115 [Pl. 45, figg. 302-304] : comme nous l'avons vu (voir n°s 142 et 314 ci-dessus – type C<sup>2</sup>) [Pl. 15, figg. 97-98 ; 83, fig. 570], le type B3<sup>CG</sup> (Q | O | V et B | D | P) s'oppose au type B3<sup>C</sup> (Q•D•A) quant au plan de lecture général et à l'interprétation à en donner. Il en est de même de l'opposition entre types B2<sup>CG</sup> et B2<sup>C</sup>, notamment en lien avec des portraits. Ainsi, sur une cornaline de la collection Pauvert de la Chapelle (Cabinet des Médailles), le portrait d'un jeune patricien datant du milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. est-il joint à l'inscription de type B2<sup>C</sup>, F / A / L, tout autant que l'est un jaspe rouge du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, datant du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., sur lequel un buste d'Apollon est accompagné dans le registre inférieur des *tria nomina* S / P / F. Si le second cas est clairement une appellation composée, le premier quant à lui peut aussi se révéler être un nom propre abrégé – gentilice républicain *Fal(cilius / -erius / -ius / -tinus)*<sup>964</sup>, voire *Fal(conius / -enius / -ius)* ou surnom *Fal(co / -erianus)*<sup>965</sup>. Cette hypothèse est renforcée, sur une intaille en verre bleu de la collection Paoletti, par la disposition en type B2<sup>CG</sup> de l'inscription A | G | A – que L.P.B. Stefanelli restitue par  $\widehat{A}\widehat{T} | G | \widehat{A}\widehat{T}$  pour *Agatone* (non-sens : soit c'est *Tagat(-)*, soit *Aga(-)*) ; mais en comparant avec le *nexus* d'un autre moulage en verre de la même collection (voir n° 290 ci-dessus) [Pl. 36, n° 244], il semble évident que nous n'avons ici pas affaire à des sigles. Quoi qu'il en soit – et c'est visiblement également la déduction de l'auteur – cette légende aussi peut

<sup>958</sup> Voir OPEL III, p. 169, « Psalmus » ; « Psechas ».

<sup>959</sup> Voir AGW III, p. 77, n° 1741, pl. 23 : *tria nomina*  $\Phi\Lambda\Pi$  – également un  $\Phi(\alpha\beta\acute{\iota}\omicron\varsigma)$  – derrière le portrait d'un jeune homme (une autre lettre, N, reprend la représentation de la déesse Némésis lui faisant face). Voir également AUBRY 2011b, p. 244, fig. 27, n. 106.

<sup>960</sup> LGPN I, p. 488, «  $\Psi\acute{\alpha}\phi\omega\nu$  »

<sup>961</sup> Voir SOLIN 2003, p. 1481 (313-315 apr. J.-C.).

<sup>962</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, pp. 313-314.

<sup>963</sup> VEYMIERS 2009, p. 236, n° I.AB 36 = VEYMIERS 2011, p. 243, n° I.AB 36, pl. 1.

<sup>964</sup> Voir ILLRP, I, p. 113, n° 169 ; II, pp. 68-70, n° 558 ; 93-94, n° 611 ; 213, n° 840 ; 261, n° 1000.

<sup>965</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, pp. 76-77 ; 329.

reprendre un nom propre abrégé (*nomina Agatius, Agatinius, Agasius* ou surnom sémantiquement grec comme *Agathus* ou *Agathocles*)<sup>966</sup> autant que des *tria nomina*. On retrouve ce dilemme tant sur un héliotrope de la collection Guardabassi à Pérouse (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>967</sup> que sur un jaspe vert conservé au Fonds Beazley à Oxford (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>968</sup> : dans le cas de l'héliotrope apparaissent, dans le registre inférieur d'une représentation de Vénus *Victrix* et en partie sous la ligne de sol, les initiales **C | V | R** (rétrograde – type B2<sup>CGH</sup>) [Pl. 102, fig. 708], vraisemblablement pour les *nomina Curtius* ou *Curatius*<sup>969</sup> ou le surnom *Cursor*<sup>970</sup> ; au contraire, dans l'autre cas – un jaspe vert – sur la surface duquel est gravé le buste d'une femme [Pl. 103, fig. 716], les trois lettres disposées en type B2<sup>CG</sup>, **T | C | D** (ou **T | G | D**), se rapportent, comme **S | P | F**, à des *tria nomina*.

330. *AGDS* I, 3, p. 14, n° 2177, pl. 188 ; II, p. 181, n° 498, pl. 87 ; III, Kassel, pp. 222-223, n° 108, pl. 98. *AGW* III, pp. 66-67, n° 1715, pl. 18 [Pl. 46, figg. 306-308] : très proche de l'exemple précédent dans le premier cas [Pl. 45, fig. 305], la configuration en « triangle » de type A<sup>CG</sup> (voire type C<sup>B3G</sup> – voir n° 315 ci-dessus : **I/A|O**) [Pl. 42, fig. 280] se retrouve à plusieurs reprises sur les intailles romaines. Dans la plupart des cas, elle est également susceptible de reprendre autant des *tria nomina* que des appellations en un seul terme abrégées. Ainsi, sur une cornaline des années 80-90 apr. J.-C. sur laquelle est gravée le portrait d'une patricienne romaine, les lettres **A | Δ | E** – dont le « A » adopte la forme d'un *lambda* – sont autant interprétable comme des *tria nomina* que comme un ὄνομα ou un nom diacritique reprenant directement le portrait. Si on se réfère au sens de lecture de **IAO**, il faudrait restituer l'inscription par **Δ | E | A** (en partant du milieu vers le haut – type C<sup>GA</sup>), à savoir Δεα(δότα)<sup>971</sup>, alors que la logique commanderait plutôt de longer la bordure dans le sens des aiguilles d'une montre sans initier par une lecture transversale (**Δ | A | E** – type A<sup>CG</sup>), *Dae(nis)*<sup>972</sup>, ou de partir du registre supérieur vers le bas (**A | Δ | E** – type G<sup>AC</sup>) pour *Ade(nna)*<sup>973</sup> ou *Ade(nta)*<sup>974</sup>, nom latin translittéré de la personne représentée. Dans ce dernier cas, je ne pense pas qu'il faille y lire l'abréviation de ἀδελφός comme sur un sceau hellénistique<sup>975</sup>, moulé à partir du droit d'une octodrachme de Ptolémée II<sup>976</sup> [Pl. 132, figg. 916-916<sup>bis</sup>], pour lequel la légende **ΑΔΕΛ** (pour ἀδελφῶν, génitif pluriel de ἀδελφός) agit comme « didascalie » au registre figuré en *capita iugata* ; il s'agit bien plus d'une appellation dérivée (*Adelphia* par exemple). Le même raisonnement préside à une cornaline du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., conservée à Munich, mettant en scène Aphrodite s'appuyant sur un herme ithyphallique pour lacer sa sandale ; elle est flanquée des bustes d'Hélios et Séléné, de signes astraux (lune et étoile, soulignant la dimension cosmique de la divinité) ainsi que de trois lettres disséminées en bordure, **O | I | C** (à l'endroit sur le moulage), qui, à l'instar des exemples précédents, définissent une appellation abrégée – surnoms *Ico(nius /-tasgus)*<sup>977</sup> ou *Oic(o)*<sup>978</sup>. L'agencement spatial des caractères n'est toutefois pas toujours aussi tranché au niveau de la symétrie axiale : en témoigne un nicolo du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, daté stylistiquement du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., et pour lequel les lettres de type C transversal, **I** et **E**, ne sont pas à proprement parler sur le même plan horizontal. Elles participent d'une légende en trois lettres (**M | I | E** ou **I | E | M** – voir n° 334 ci-

<sup>966</sup> Voir *ibid.*, p. 9, et *OPEL* I, pp. 33-34.

<sup>967</sup> VITELLOZZI 2010b, p. 212, n° 218.

<sup>968</sup> BOARDMAN, WAGNER 2003, p. 64, n° 462, pl. 65.

<sup>969</sup> Voir SCHULZE 1991, p. 78, « Curtius » (*CIL* XI, n° 3328 ; 3431) ; 355, « Curatius ».

<sup>970</sup> Voir KAJANTO 1982, p. 361, « Cursor ».

<sup>971</sup> Voir *LGPN* III, A, p. 118 (Sicile).

<sup>972</sup> Voir *OPEL* II, p.91, « Daenis ».

<sup>973</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 6, « Adenna ».

<sup>974</sup> Voir *OPEL* I, p. 21, « Adenta ».

<sup>975</sup> Voir PLANTZOS 1999, p. 45 ; 113, n° 3, pl. I.

<sup>976</sup> Voir MØRKHOLM 1991, pp. 103-104 ; 253, n° 297, pl. XVIII.

<sup>977</sup> Voir *OPEL* II, p. 191, « Icone / Iconius / Icotasgus ».

<sup>978</sup> Voir *OPEL* III, p. 111, « Oico ».

dessous : **D / C | B**) qui reprend soit – comme le pense l’auteure – les *tria nomina* du propriétaire, soit le gentilice *lem(onius)* ou *Mie(-)*<sup>979</sup>. Par contre, bien que la disposition épigraphique soit similaire – tout en étant moins équilibrée – sur une autre intaille en nicolo de la même période (aigle sur un piédestal), il est nécessaire de convenir que la légende de type A<sup>CG</sup> qui y figure, **T / T / C**, ne s’applique cette fois-ci qu’à des *tria nomina*. Cette tradition des initiales « en triangle », dispersées autour du registre figuré mais selon un plan de lecture horizontal (type A<sup>CG</sup>) et reprenant une appellation composée, se retrouve sur un sceau du cardinal Bertrand de la Tour d’Auvergne (XIV<sup>ème</sup> siècle), conservé à la collection Corvisieri à Rome<sup>980</sup>, et sur la surface duquel une figure de Saint-Eustache est flanquée, dans le champ, des initiales du prélat, **B | T | A** [Pl. Z, fig. 182].

331. AGDS III, Braunschweig, p. 48, n° 166, pl. 21 [Pl. 46, fig. 309] : un registre figuré approchant, bien que davantage caractéristique de l’iconographie impériale (aigle sur un foudre, tenant une couronne de laurier dans son bec) se retrouve sur une troisième nicolo, provenant de l’*Herzog-Anton-Ulrich-Museum* de Braunschweig et datant également des I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. Sa configuration épigraphique, réunissant les lettres **A / V | H**, *ave* (?), est cette fois-ci de type A<sup>CG</sup> inversé (voir n° 315 ci-dessus) [Pl. 43, fig. 281], mais à l’instar de la gemme magique de référence et des exemples cités ci-avant (à la lumière de la formule **IAÜ**), l’axe transversal semble avoir la priorité sur la lettre finale, que cette dernière soit dans le registre supérieur ou inférieur, mais pour autant qu’il y ait symétrie axiale : on peut en effet concéder que, à l’exemple des n°s 315 et 317-318 ci-dessus [Pl. 42, figg. 280-281 ; 43, figg. 283-284], la partie transversale de la légende à la primauté dans la retranscription, ce qui n’est pas le cas du n° 319 (type A<sup>CG</sup>) pour lequel la lettre finale ne représente plus la « pointe » du triangle [Pl. 43, figg. 285-286]. En conséquence, au vu du motif iconographique du nicolo impérial, les lettres **A / V** reprennent vraisemblablement un terme comme l’épithète *Au(gustus)*. En effet, on trouve deux exemples d’abréviations de type C (ou D1<sup>C</sup>) **A/V** (ou **A|V**) qui reprennent des termes abrégés : tout d’abord un énième nicolo, du Cabinet des Médailles celui-ci, à l’effigie d’Antonin le Pieux (**A|V** reprend sans doute autant *Augustus* que *Aurelius*) [Pl. 46, fig. 310], pour lequel le choix du type épigraphique inversé D1<sup>C</sup> résulte de l’attestation d’un ajout tardif (peut-être même *rinascimentale* selon E. Zwierlein-Diehl)<sup>981</sup> ; ensuite une sardoine du *British Museum* (voir n° 156 ci-dessus) où la même abréviation de type C reprend *augur* (lien avec les instruments sacerdotaux dont est composé le registre figuré). Le « H » en exergue sous le foudre, en « pointe » du triangle, est susceptible, quant à lui, de s’accorder à un second qualificatif applicable à l’Empereur (*Hercules* pour Commode), voire à l’initiale du nom de ce dernier ; en effet, chronologiquement, **H** conviendrait à *Hadrianus* – l’inscription se retranscrirait donc *H(adrianus) Au(gustus)* – relecture pour laquelle il y aurait un sens de lecture inversé du bas vers le haut – ou *Au(gustus) H(ispanicus)* par analogie à l’origine hispanique du *princeps (Italica)*. Toutefois, cette lecture en partant de la lettre inférieure, n’est pas applicable au vu des exemples précédents et des parallèles magiques (qui commandent que la partie transversale de l’inscription prime dans l’ordonnement du déchiffrement) : il n’est donc pas envisageable non plus de lire dans les lettres **A / V | H** le gentilice *Hav(ius)*<sup>982</sup>.
332. AGDS I, 3, p. 35, n° 2304, pl. 204 [Pl. 46, fig. 311] : par contre, le sens de lecture est respecté sur un jaspe rouge de la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (voire début du I<sup>er</sup> apr. J.-C.), représentant une rotonde à acrotères et colonnes ioniques à l’intérieur de laquelle se tient une Victoire ; de type B1<sup>CH</sup> (voir n° 317 ci-dessus) [Pl. 42, fig. 283], l’inscription **R / A | M** – ou **R / T | M** selon

<sup>979</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 96, « lemonius ». Une appellation en *Mie-* n’est pas attestée.

<sup>980</sup> Voir BALBI DE CARO, BENOCCI 1998, p. 79, n° 77 ; 191, fig. 77 [pl. coul].

<sup>981</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 291 ; 489, n° 904, pl. 210, et VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, I, pp. 213-214, n° 271 ; II, p. 140 : M.-L. Vollenweider n’écarte pas la possibilité d’une datation sous le règne d’Antonin le Pieux (138-161 apr. J.-C.). Mais E. Zwierlein-Diehl date l’intaille de la Renaissance italienne (XV<sup>ème</sup> s.).

<sup>982</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 91, « Havius ».

l'auteure qui n'a pas remarqué que la seconde lettre est un « A » dont la forme, sans barre horizontale et rappelant vaguement un *lambda*, est caractéristique du début de l'Empire (voir n° 330 ci-dessus et point 2.3.3.4. ci-dessous, §8) [Pl. 45, fig. 305] – se répartit entre les registres supérieur et inférieur. Elle reprend, elle, soit des *tria nomina*, soit le *nomen gentilicium Ram(ennius /-inius /-ius /-nius)*<sup>983</sup>, soit le surnom *Ram(io /-us)*<sup>984</sup>.

333. KRUG 1981, p. 191, n° 90, pl. 79 = HENKEL 1913, p. 34, n° 233, pl. XII [Pl. 46, fig. 312] : selon une configuration en « triangle » mais ayant subi une translation latérale (voir n° 316 ci-dessus – type C<sup>3</sup>) [Pl. 42, fig. 282], tout en combinant une lettre finale sous une ligne de sol (voir n° 318 ci-dessus – type C<sup>4</sup>) [Pl. 43, fig. 284], l'inscription **M | N | S** (type A<sup>CGH</sup>), en marge d'une représentation d'aigle sur une sardoine du *Römisch-Germanisches Museum* de Cologne (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) n'en est pas moins une appellation clairement composée (*tria nomina*), les lettres ne se prêtant pas à une interprétation en un seul terme comme les parallèles épigraphiques de la formule **IAO** nous pousserai-ent à l'estimer.
334. AGW I, p. 120, n° 347, pl. 59. AGDS III, Kassel, p. 215, n° 75, pl. 94 ; IV, Hannover, p. 283, n° 1535, pl. 205 [Pls. 46-47, figg. 313-315]. ZWIERLEIN-DIEHL 2002, p. 30 ; 84, n° cat. 64, fig. 58 [Pl. 104, fig. 721] : il existe plusieurs cas d'inscriptions sur des intailles républicaines et impériales, similaires dans le traitement spatial (type A<sup>CG</sup>), mais dont la restitution est sujette à caution malgré le fait que la similarité avec l'agencement de l'abréviation **I|A/O** soit frappante (voir n° 319 ci-dessus – type C<sup>5</sup>) [Pl. 43, fig. 285]. Il s'agit principalement de *tria nomina*. Deux des lettres de ces derniers se retrouve en bordure de pierre du registre latéral, l'une au-dessous de l'autre, et le troisième transversalement, de l'autre côté du registre figuré – configuration qui rappelle un « L », respectivement un « Γ ». Sur une cornaline du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., la représentation très schématisée de la déesse Cérès-*Fides*, tenant les épis de blé ainsi que la corbeille de fruit, est flanquée, du côté droit (sur la pierre), des lettres **C | C** (rétrograde), et de **P** sur la gauche. Reprenant manifestement des *tria nomina*, il se calque quasiment à l'identique à la configuration de l'empreinte de la collection Hörwarth, à cela près que l'inscription, ici, se recentre dans le registre médian et non plus dans la partie inférieure. On retrouve par contre cette même disposition « basse » sur deux autres intailles pour lesquelles il y a toutefois une inversion de l'ordre des lettres : ce sont les deux caractères finaux qui se retrouvent du même côté de la pierre. On peut tout d'abord citer une cornaline de Kassel du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., figurant un *Genius* de part et d'autre duquel sont gravées de manière rétrograde les initiales **L / C | M** ; ensuite un portrait du milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. sur un nicolo du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne de part et d'autre duquel se lit une inscription de type B2<sup>CG</sup>, **L / A | A** (rétrograde). Le sens transversal de lecture interdit une interprétation autre que celle visant à restituer la légende comme des *tria nomina* (ceux du portrait et, par extension, du possesseur de la gemme) ; on ne peut y voir l'abréviation d'un terme commençant par *Ala(-)*. Un dernier exemple, lui, voit apparaître une configuration épigraphique en « L » inversé en tout point marginale : sur un jaspe rouge du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant de Neuss (Allemagne), une représentation de Mercure tenant bourse et caducée est jointe à trois initiales (à l'inverse de **C | C / P**, elles sont à l'endroit sur la pierre) que l'on déchiffre de gauche à droite puis vers le haut (!), **D / C | B** (*tria nomina* commençant par *Decimus* selon E. Zwiierlein-Diehl). Alors que dans les cas précédents il y avait toujours une logique de lecture de la gauche vers la droite, puis du haut vers le bas (ou inversement), on a affaire ici à une sorte de schéma de déchiffrage inversé qui rend la restitution de l'appellation en *tria nomina* quelque peu aléatoire (voir n° 330 ci-dessus : **I / E | M**). Mais ce dernier s'inscrit parfaitement dans la « tradition » spatiale des inscriptions en « L » ou « Γ ».
335. AGW I, pp. 134-135, n° 409, pl. 68 [Pl. 47, fig. 316] : c'est cette même logique qui préside aux légendes de type G<sup>A</sup> qui reprennent visiblement des *tria nomina* également (à l'instar d'un autre nicolo, provenant de Kassel et datant du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. – voir n° 132 ci-dessus : *tria*

<sup>983</sup> Voir *ibid.*, p. 153.

<sup>984</sup> Voir *ibid.*, p. 389.

*nomina* T | R | R [Pl. 14, fig. 88]. On retrouve toutefois une configuration spécifique en « L » (ou en « Γ » selon les cas) sur un cas épigraphique particulier : il s'agit d'un onyx rubané, conservé à Vienne, datant de la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. Il met en scène Apollon Pythien (il est adossé à une colonne que surmonte un trépied) tenant une branche de laurier ; or, entre les jambes du dieu et le rameau, une inscription en lettres grecques se développe en deux lignes (type G<sup>A</sup>), O | T Π (sur le moulage). Elle reprend soit des *tria nomina* translittérés en grec, soit une « didascalie », voire une appellation ou une épiclèse introduite par l'article grec « ó » (voir n° 261 ci-dessus). En effet, si on lit la légende directement sur la pierre, on peut la transcrire par O | ΠΤ, ó Πτ(ολεμαῖος), ὄνομα très répandu, ou, en référence à une épiclèse, ó (Ἀπόλλων) Πτ(οιεύς) ou Π(ύ)τ(ιος)<sup>985</sup> – suivant un dialecte égéen<sup>986</sup> (pour Πύθιος) – eu égard au registre figuré oraculaire (le symbole du trépied sied autant au sanctuaire de Delphes qu'à celui du *Ptoion*, en lien avec le culte du héros *Ptoios* auquel des trépieds étaient consacrés)<sup>987</sup>. Quant à l'épiclèse Ὀπτ(ιλίτις) – ou Ὀπτ(ιλέτις) –, qui pourrait également convenir à la légende sur la pierre gravée, elle ne s'apparente qu'à Athéna<sup>988</sup>, bien que la connotation de « voyant » soit séduisante à appliquer à une divinité oraculaire.

336. FURTWÄNGLER 1896, p. 270, n° 7259, pl. 54 ; 299, n° 8154, pl. 59. AGDS I, 3, p. 71, n° 2549, pl. 234 [Pl. 47, figg 317-318] : cet agencement triangulaire, en « Γ » en particulier, est associé à diverses autres intailles impériales, se rapportant à des *tria nomina*, et pour lesquelles le registre figuré fait office de signe séparatif entre les initiales – à l'instar de l'amulette en magnétite du *British Museum* représentant Harpocrate (voir n° 319 ci-dessus) [Pl. 43, fig. 286]). On peut citer de prime abord une cornaline conservée à Berlin et représentant Mars *Victor*, avec ses attributs de la lance et du *tropaion* ; des *tria nomina* en initiales, T | S / S, parsèment la bordure dans les registres inférieur et médian gauche (type A<sup>CG</sup>), les jambes et la lance servant de séparations, adoptant la forme générale d'un « L ». Dans un rapport iconographique davantage manifeste (la lance faisant office de transition), on peut mettre cette dernière intaille en relation avec une amulette en héliotrope de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) figurant, sur la face B, Athéna appuyée sur une colonnette, scrutant un masque tragique qu'elle tient dans sa main gauche, et jointe à la formule magique I / A | O, d'un bouclier et d'une *hasta* (lance) transversale [Pl. 83, fig. 574]<sup>989</sup>. La même configuration inversée (« Γ ») apparaît sur une intaille de la collection Gerhard (publiée également par A. Furtwängler) mettant en scène un aigle sur un foudre, sur lequel Zeus est assis, ce dernier tenant sceptre et *Nikè* stéphanéphore. Une inscription court sur la bordure, N / E | I (type A<sup>CG</sup>) : elle s'accorde soit à des *tria nomina*, soit à une appellation simple (gentilice *Neius*)<sup>990</sup>, mais peu vraisemblablement à un nom ou un qualificatif lié sémantiquement au registre figuré – Νει(κήσαντος) par exemple<sup>991</sup>. Un dernier exemple est, lui, davantage sujet à caution car la pierre est fracturée dans sa partie inférieure droite. Aussi, autour d'une représentation d'Éros n'apparaissent que trois lettres, Q / C | M (type A<sup>CG</sup>) – vraisemblablement les *tria nomina* du possesseur –, sans qu'il nous soit permis d'exclure la possibilité qu'un quatrième caractère ait disparu avec l'éclat manquant.

§2. S'il en est de coutume sur les sceaux militaires<sup>992</sup>, il est rare de trouver sur les pierres gravées non-magiques des inscriptions au revers d'une gemme – ceci à la différence des amulettes (voir nos 321-

<sup>985</sup> Voir IG XII, 5, n° 868 (II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.).

<sup>986</sup> Voir LSCG, n° 145 (IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C.).

<sup>987</sup> Voir GUILLON 1946, pp. 216-232, et GUILLON 1963, pp. 24-32.

<sup>988</sup> Voir Plutarque, *Vie de Lycurgue*, XI, 4.

<sup>989</sup> Voir HENIG, MCGREGOR 2004, p. 125, n° cat. 13.14, ill. 13.14.

<sup>990</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 126, « Neius ».

<sup>991</sup> Voir CIG, n° 3291 : ΑΧΙΛΛΕΙ ΙΠΠΟΔΙΩΚΤΗ | ΝΕΙ(κήσαντι).

<sup>992</sup> Voir HOEY MIDDLETON 1998, pp. 79-80, nos 62-63 : deux sceau en plomb du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., conservés au *Royal Albert Memorial Museum* d'Exeter, sur lesquels se lisent, sur une face, le détachement à qui appartient le sceau – respectivement EQS, *Equites Singulares (consularis)*, la garde du gouverneur de province, et C VII T, *cohortis VII*

322 ci-dessus) [Pl. 43, figg. 289a-b ; 44, fig. 290]. Deux exceptions peuvent toutefois être avancées : tout d’abord si l’intaille est déjà ornée d’un thème gravé antérieurement et réutilisé par la suite en contemporanéité avec le nouveau motif iconographique (voir n° 342 ci-dessous) [Pl. 49, figg. 330a-b]. C’est notamment le cas d’une cornaline ovale de Berlin – que nous avons déjà croisé – dont l’une des faces est ornée d’une acclamation à l’impératrice Messaline (deuxième quart du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) ainsi que de divers symboles de fertilité (voir n° 163 ci-dessus) [Pl. 19, fig. 122] ; or, l’autre face, remontant à un siècle plus tôt (deuxième quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) est, elle, décorée d’une scène champêtre [Pl. 47, fig. 319] : une femme en *chitôn* est assise dans un bois sacré dédié à Priape (dont la statuette apparaît dans un *naiskos* au sommet d’une base à deux étages). Elle tient dans sa main une branche qu’elle vient sans doute d’arracher à l’arbre cultuel comme signe de bon augure.

337. AGW III, p. 140, n° 2154, pl. 81 [Pl. 47, figg. 320a-b] : ensuite dans le cas des intailles à texte (type G), à fonction votive, dont l’une des faces est ornée du souhait ainsi que du nom du destinataire, et l’autre côté de la mention de la personne dont est issu le présent. Ainsi, sur un jaspe noir du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. conservé au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, la face A mentionne-t-elle **CELADE | VICAS | N**, *Celade vincas*, et la face B, **HELPI|DIA DV|LCIS**, « *Celadus*, puisses-tu vaincre (souhaite) ta douce *Helpidia* ! ». Notons que la formulation de l’inscription trahit une main peu sûre : non seulement la lettre « A » est incisée de manière différente d’un côté de la gemme à l’autre (avec ou sans barre horizontale), mais le « N » de *vincas* n’est pas inscrit en dernière ligne pour des raisons calligraphiques – au contraire d’un cornaline-onyx du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. [Pl. 47, fig. 321]<sup>993</sup>, pour laquelle l’ajout d’une lettre **O** au début de l’appellation **O|ΞEN|KPATHC**, *Ξενοκράτης* a pour seul but d’obtenir un ordonnancement pyramidal de la formule –, mais comme correction de **VICAS** pour **VINCAS** selon la tradition de l’épigraphie publique (corrections ou insertions en marge ou dans l’interligne)<sup>994</sup>.

En ce qui concerne les initiales, il n’y a à ma connaissance que deux exemples d’inscription, sous la forme d’initiales ou d’un caractère unique, qui à l’instar des amulettes (voir n° 321 ci-dessus [Pl. 43, figg. 289a-b]), apparaissent au revers (face B) d’une intaille dont la face A est ornée d’un motif iconographique *ad hoc* ou sans lien apparent :

338. AGDS III, Braunschweig, p. 55, n° 191, pl. 24 [Pl. 48, figg. 322a-b]. HENIG, MCGREGOR 2004, p. 84, n° cat. 8.2, ill. 8.2 [Pl. 81, figg. 558a-b] : sur un héliotrope du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., faisant vraisemblablement office de talisman (égide d’une divinité), est représenté de manière très schématique, sur la face A, une déesse de facture égyptienne assise sur un trône ; elle porte une couronne (tourelée ou en forme de lotus), tient un sceptre, et fait face à une colonnette au sommet de laquelle se tient le faucon, attribut d’Horus. Si l’exécution du motif iconographique est approximative, l’inscription maladroite du revers, **I** pour Isis (selon le postulat de V. Scherf), permet d’identifier la personnification<sup>995</sup>. Il reste toutefois plausible que cette lettre, adjointe possiblement à postériori, se trouve être l’initiale du porteur comme cela était la tradition à cette époque : en atteste un nicolo de la fin du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. (voir du début du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) conservé à l’*Ashmolean Museum* d’Oxford sur la face A duquel apparaît un acteur (ou un Génie de la Comédie) tenant un masque dans l’une de ses mains – à la manière des scènes de *maschalismos* sur les intailles italiennes (voir n° 105 et 140 ci-dessus [Pl. 11, fig. 68 ; 15, fig. 95] – et un *pedum* dans l’autre. Sur la face B, la lettre **P**, sans lien apparent avec le registre figuré, est incisée à la hâte avec une certaine maladresse : elle semble d’une confection plus tardive ou plus approximative que le motif iconographique

---

*Thracum* – et de l’autre **OFFP**, les initiales des *tria nomina* du privé qui a apposé le sceau, respectivement **TVD**, pour *t(ut)utdit*, « a apposé (le sceau) ». Ces sceaux servaient à sceller la marchandise ou à attester des droits de douane payés.

<sup>993</sup> AGW III, p. 138, n° 2144, pl. 80.

<sup>994</sup> McLEAN 2002, pp.17-19, fig. 4, et REINACH 1885, p. 324.

<sup>995</sup> Identification validée par H. Guiraud (GUIRAUD 1988, p. 190, n° 905, note).

de la face A, ce qui confirmerait une adjonction au cas par cas, « à la va-vite », selon l'appellation de l'acheteur de la pierre au moment de la transaction (voir n° 235 ci-dessus).

Quant aux deux derniers types épigraphiques que l'on rencontre sur les amulettes portant l'inscription **IAO** (nonobstant le type H, très commun<sup>996</sup>, en particulier les types J et I2<sup>G</sup> – voir nos 323-324 ci-dessus) [Pl. 44, figg. 292-296], on les retrouve de manière assez marginale sur certaines intailles qui, elles, n'ont pas de portée magique :

339. MORET 1997, p. 34, n. 11, pl. 76, fig. 78 = FURTWÄNGLER 1900, II, p. 113, n° 10, pl. XXIII [Pl. 48, fig. 323]. RICHTER 1956, p. 54, n° 219, pl. XXXIV. BABELON 1899, pp. 40-41, n° 104, pl. VII. *AGDS* II, p. 133, n° 327, pl. 61 [Pl. 48, fig. 324]: en premier lieu, le type « au bouclier » n'apparaît que dans les représentations sur pierre gravée du mythe d'*Othryadès*<sup>997</sup> – thème récurrent sur les gemmes italiques et républicaines<sup>998</sup> –, écrivant sur son ἀσπίς κοίλη (bouclier hoplitique rond et creux) une inscription relative à un terme abrégé dont la teneur diverge selon les occurrences sur intailles (en lien parfois avec la tradition du *clipeus virtutis* comme sur les lampes à huile)<sup>999</sup>. Sur une cornaline du début du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., conservé aux musées de Berlin (*Antike Abteilung*), la légende est **VIC**, pour *vicit* ou *victoria* (selon l'auteure, E. Zwierlein-Diehl), référence à la victoire des trois cents Spartiates sur les Argiens pour la possession de Thyrée (Argolide)<sup>1000</sup> (voir n° 81 ci-dessus) [Pl. 9, fig. 54], alors que sur une autre cornaline du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C., provenant du Musée de l'Ermitage, la mention est **VICI** (sur le moulage), « J'ai vaincu » ; bien que A. Furtwängler l'ait déchiffré ainsi, il est toutefois possible que le caractère final de la forme verbale, **I**, soit une lettre trompeuse et ne se confonde avec l'index dont le héros se sert pour tracer sur le bouclier, avec son propre sang, les initiales par lesquelles il revendique la victoire. Sur une cornaline du *Metropolitan Museum* (deuxième moitié du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. – voir n° 97 ci-dessus), l'inscription est beaucoup plus difficile à appréhender : si l'auteure, G.M.A. Richter, estime qu'on y lit aussi **VICI** (en plus des *duo nomina C•I•N*), E. Babelon, dans son catalogue de la collection Pauvert de la Chapelle, y avait vu **VICT**<sup>1001</sup>. Pourtant, dans la légende, il semble que se déchiffre un **K** qui correspondrait moins à **VICI** (ou **VICT**) qu'à **NIKH** (νίκη, « victoire ») ; or, sur une sardoine « de style grec » de la collection Fol représentant la même scène, c'est bien le substantif **NIKH** qui apparaît<sup>1002</sup>. La restitution de **VIC**, ou **VICI**, en **VIC(T)** pour *victoria* est cependant étayée par une seconde intaille de Berlin, datant du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., sur laquelle le personnage y

<sup>996</sup> Voir nos 214, 230 ci-dessus, et nos 398, 451, 480 ci-dessous.

<sup>997</sup> Voir FOL 1875, p. 320, n° 2814 : "*Othryadès (sic), soldat de Sparte seul survivant des trois cents Spartiates choisis pour combattre les trois cents Argiens, à propos de la possession contestée d'un territoire entre les deux États (Thyrée en Argolide). Après le départ des Argiens qui s'attribuaient la victoire, il rassemble les dernières forces, et réunit autant de boucliers, abandonnés sur le champ de bataille par les vainqueurs et inscrit dessus avec son sang le mot NIKH, victoire, pour le compte de son pays, Sparte*".

<sup>998</sup> Voir FURTWÄNGLER 1896, pp. 45-46, nos 547-565, pl. 9 (dont les nos 550 – 559-560, 562 : **VIC**, **VI**, [**V**]ICI – et 565 portent des inscriptions = *AGDS* II, pp. 132-133, nos 326-327, pl. 61). Aussi des exemples marginaux à l'époque tardo-antique (voir *ibid.*, p. 140, n° 3132, pl. 26).

<sup>999</sup> Voir KIRSCH 2002, p. 75, n° cat. 11 ; 166-167, n° M 6 ; pl. 1, n° cat. 9 (!) : fragment de lampe représentant une Victoire debout tenant un bouclier sur la surface duquel est gravée la dédicace **CLVPEVM | VIRTVTIS**. L'accusatif sous-entend la fonction d'offrande honorifique du *clipeus virtutis* – **CLVPEVM VIRTVTIS (DEDIT)** –, lequel "*était le symbole de l'hommage solennel que le Sénat décernait aux vertus civiques d'un citoyen*" (souvent le personnage de l'empereur – voir SINTÈS, ARCELIN 2002, p. 49 : **SENATVS | POPVLVSQVE ROMANVS | IMP• CAESARI DIVI F•AVGVSTO | COS•VIII DEDIT CLVPEVM | VIRTVTIS CLEMENTIAE | IVSTITIAE PIETATIS ERGA | DEOS PATRIAMQVE**). Voir également GAVINI 2012, pp. 124-125, fig. 11 : fragment de lampe à huile représentant une Victoire tenant un bouclier sur lequel est incisé la phrase **OB | CIIVIS (sic) | SER, Ob ciivis ser(vatos)**, en lien avec la propagande impériale.

<sup>1000</sup> Voir WALTERS 1926, p. 114, n° 976, pl. XIV, note. Voir aussi Hérodote, *Histoires*, I, 82.

<sup>1001</sup> Voir BABELON 1899, pp. 40-41, n° 104, note.

<sup>1002</sup> Voir FOL 1875, p. 320, n° 2814.

trace la mention **VI|AI**, en deux parties séparées par l'interposition de sa main (à l'instar de certaines représentations de l'anguipède alectorocéphale sur les amulettes [Pl. 44, fig. 293-294], à ceci près qu'ici la légende n'est pas en deux lignes et est inscrite sur l'extérieur du bouclier). Cette contraction reprend la forme du substantif *vi(ctor)ia* pour laquelle la permutation finale des lettres (**AI** au lieu de **IA**) est due soit à une erreur de transcription de l'artisan-graveur, soit à un souci d'ambiguïté de l'inscription sur le moulage ainsi que sur le cachet (voir point 2.3.3.3., « Intersion et inversion », §1). L'hypothèse avancée par A. Furtwängler d'assimiler la forme **VI|AI** à une déclinaison au nominatif pluriel grec de la première déclinaison, *vi(ctori)ai*, n'est en soi pas très pertinente bien que séduisante ; en effet, s'il n'est pas attesté, sur les gemmes, qu'un terme latin soit régi par une déclinaison grecque, il existe cependant des cas très précis pour lesquels un substantif de racine étymologique latine, bien que translittéré en grec, adopte une déclinaison latine (voir nos 203 et 210 ci-dessus). Enfin, sur une cornaline de la collection Pauvert de la Chapelle, *Othryadês* inscrit sur son bouclier non pas une référence à la victoire, mais l'abréviation du peuple dont il est issu, **LAC**, pour *Lac(edaemon)* ou *Lac(edaemonius /-ii)*, « Lacédémone / Lacédémonien(s) », c'est-à-dire un renvoi aux citoyens-soldats de Sparte – cette inscription se réfère probablement à l'épigramme 431 de l'*Anthologie Palatine* dans laquelle le sang d'*Othryadês*, inscrit sur le bouclier, proclame : "Θυρέα, Ζεῦ, Λακεδαιμονίων.", « Thyrée, ô Zeus, (possession) des Lacédémoniens ! »<sup>1003</sup>. L'originalité de la légende de cette intaille est de souligner que le héros revendique la victoire au nom de sa cité et, par extension, des hommes tombés à ses côtés – **LAC** sous-entend donc (**VIC**) **LAC**, *Victoria Lacedaemoniorum*. Cette singularité épigraphique et iconographique se retrouve d'ailleurs sur un sesterce de Trajan (107 apr. J.-C.) sur le revers duquel la Victoire inscrit **VIC | DAC**, *Vic(toria) Dac(ica)*, en deux lignes sur un bouclier<sup>1004</sup> ; cette frappe commémore sa victoire en Dacie après deux guerres entre 100 et 105 apr. J.-C.

§3. Le type vertical (I2<sup>6</sup>), quant à lui, ne se rencontre – nonobstant la bulle de l'impératrice *Maria* qui est davantage de type F (voir n° 269 ci-dessus) [Pl. 33, fig. 222] – que sur deux intailles non-magiques (voir n° 145 ci-dessus) [Pls. 15-16, figg. 100-101]. Et à l'instar du talisman en jaspé vert du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (voir n° 324 ci-dessus) [Pl. 44, fig. 296], les inscriptions reprennent un terme unique abrégé. On trouve d'abord la légende **C | Y | M** sur une cornaline blonde de tradition hellénistique au motif d'Hélios et Séléne en *capita opposita* : l'inscription se développe verticalement dans l'intervalle entre les deux bustes et reprend soit un surnom romain (*Cyminus* ou *Cyme*)<sup>1005</sup>, soit un ὄνομα commençant par les trois lettres Συμ(-), comme par exemple Σύμμαχος ou Σύμφορος<sup>1006</sup>. Iconographiquement plus proche du parallèle magique – l'inscription se trouvant entre une partie du registre figuré (en l'occurrence un buste de Caracalla) et, surtout, un petit personnage féminin, ce qui crée un décalage vers la droite (respectivement sur la gauche sur la pierre ésotérique) –, une seconde cornaline (issue de la collection Lewis) est ornée de deux lettres disposées l'une sous l'autre, **H | X**, potentiellement pour un nom strictement de racine étymologique grecque (Ἥχος<sup>1007</sup> ou Ἥχμων<sup>1008</sup>).

<sup>1003</sup> *Anthologie Palatine*, VII, 430. Selon Jean Stobée (*Anthologie*, VII, 67), la phrase tracée par *Othryadês* est plutôt "Λακεδαιμόνιοι κατ' Ἀργείων.", « Les Lacédémoniens au-dessus (c'est-à-dire « supérieurs à ») des Argiens », alors que Plutarque (*Œuvres morales*, IV, 306 B – *Collection d'histoires parallèles*, 3) la restitue par "Δι τροπαιούχῳ.", « À Zeus, destinataire des trophées ».

<sup>1004</sup> *BMC/RE*, III, Trajan, p. 172, nos 812-815, pl. 30/1, et *RIC*, II, Trajan, pp. 281-282, nos 527-531.

<sup>1005</sup> Voir SOLIN 2003, p. 1176 (*CIL* XV, n° 7605) : AVR(elius)·CYMINVS. *OPEL* II, p. 90, « Cyme ».

<sup>1006</sup> Voir *LGPN* I, p. 416 ; II, pp. 409-410 ; III, A, pp. 405-406 ; III, B, pp. 387-388 ; IV, p. 320 ; V, A, pp. 414-415.

<sup>1007</sup> Voir *ibid.*, II, p. 208 ; III, A, p. 197.

<sup>1008</sup> Voir *ibid.*, III, B, p. 185.

### 2.3.2.2. Type C<sup>6</sup> (configuration « transversale » à deux caractères)

§1. À la lumière de ce que nous venons de voir, il paraît judicieux de convenir que les configurations transversales d'inscriptions (type C) impliquant des initiales simples peuvent être soit interprétées comme des appellations composées (*duo nomina*) ou des termes abrégés. À l'instar des légendes transversales à trois caractères (voir nos 172-173) [Pl. 20, figg. 130-131], celles-ci sont donc susceptibles de reprendre autant des *duo nomina* que des gentilices ou des surnoms (P/AP pour P. Appius ou Papius), certains soulignant la parenté sémantique avec le nom du possesseur de ladite gemme (FO/R pour *Fortunatus*), tout autant que des formules ou des « didascalies » en lien avec le registre figuré (voir n° 320 ci-dessus : IA/Ū) [Pl. 43, fig. 287]. En conséquence, il est utile de revenir sur quelques cas similaires sur intaille.

La majorité des légendes transversales, à deux termes, reprennent les initiales d'une appellation :

340. AGDS III, Kassel, p. 212, n° 62, pl. 93 ; IV, Hannover, p. 238, n° 1241, pl. 169. AGW I, p. 132, n° 396, pl. 67 [Pl. 48, figg. 325-327] : à l'instar des modèles numismatiques impériaux – pour lesquels, par exemple, la norme *s(enatus) c(onsulto)* est souvent disposée de manière transversale, S / C, sur les monnaies de bronze<sup>1009</sup> –, les inscriptions de type C simple (c'est-à-dire « transversal » à deux caractères) reprennent à priori davantage des *duo nomina* (ou des *tria nomina* dans le cas de configurations composites – voir n° 165 ci-dessus [Pl. E, fig. 34]). Dans un cas qui, à ma connaissance, représente un *unicum* dans la configuration de type C<sup>6</sup>, un signe séparatif permet d'identifier la légende qui orne la surface de la gemme comme une appellation composée : il s'agit d'une sardoine d'époque impériale conservée au *British Museum* [Pl. 123, fig. 857]<sup>1010</sup> sur laquelle apparaît, de part et d'autre d'un grain d'orge, les lettres L • / T (interponctuation mixte – voir point 2.3.4.4. ci-dessus, §4). D'ailleurs, sans interponctuation, il suffit de convenir que les initiales sont impropres à composer un terme simple plus développé pour en déduire que l'inscription se rapporte à des *duo nomina*. Ainsi, sur un jaspe rouge du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., conservé au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, la figure de Saturne trônant est flanquée des lettres rétrogrades P / C. N'oublions cependant pas que le type C est également susceptible d'être vertical (voir n° 133 ci-dessus) [Pl. 14, fig. 89] : c'est ainsi que se présente un autre exemple de *duo nomina*, sur une cornaline du *Kestner-Museum* de Hanovre datant à nouveau du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., et sur laquelle un coq tenant un caducée dans ses pattes est joint, dans le registre latéral droit (sur la pierre), aux initiales F | F (rétrograde – type C<sup>AG</sup>). Une disposition similaire se retrouve sur nicolo contemporain issu des *Staatliche Kunstsammlungen* de Kassel, à ceci près qu'elle est d'un type C<sup>A2</sup> : les deux lettres incisées, Π / T, ne sont pas sans rappeler l'onix rubané de Vienne (voir n° 335 ci-dessus) [Pl. 47, fig. 316], pour lequel la légende pouvait se comprendre soit comme une appellation composée (ici, des *duo nomina*), soit comme un ὄνομα, à savoir Πτ(ολεμαῖος). À ma connaissance, on ne retrouve cette configuration de deux initiales de type C<sup>A2</sup> qu'à une seule autre reprise sur les gemmes, en l'occurrence dans le cas d'un jaspe rouge des I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., conservé au Musée National de Cracovie<sup>1011</sup>, et sur la composition iconographique et épigraphique duquel il est utile de revenir [Pl. 123, fig. 859]. En marge de la représentation d'une cigogne (un ibis selon J. Śliwa) soufflant dans un cor (*lituus*) apparaissent les initiales A / Π. Bien que l'auteur du catalogue estime que "[t]his ibis blowing a trumpet is unique", on retrouve ce thème allégorique à diverses reprises sur les gemmes<sup>1012</sup>,

<sup>1009</sup> Voir, à partir de la consécration d'Auguste par Tibère, BMC/RE, I, Tiberius, pp. 141-143, nos 146-170, pls. 25/12–26/8 (de 15-16 à 37-41 apr. J.-C. – voir SCHMITT, PRIEUR 2004, pp. 190-193, nos 2318-2321 ; 2326) ; I, Caligula, pp. 153-155, nos 41-54, pls. 28/6–29/5 (37-38 apr. J.-C. – voir SCHMITT, PRIEUR 2004, p. 199, n° 2342) ; I, Claudius, p. 192, nos 202-207, pl. 36/6-7 (50-54 apr. J.-C. – voir SCHMITT, PRIEUR 2004, pp. 201, nos 2346-2348).

<sup>1010</sup> Voir WALTERS 1926, p. 262, n° 2683 (voir également <http://www.britishmuseum.org>).

<sup>1011</sup> Voir ŚLIWA 2014, p. 113, n° cat. 91.

<sup>1012</sup> Nonobstant les gemmes évoquées dans le présent paragraphe, voir notamment FURTWÄNGLER 1896, p. 145, n° 3296, pl. 27 ; 291, n° 7909, pl. 58 (= IMHOOF-BLUMER, KELLER 1889, p. 134, n° 7, pl. XXII), et SENA CHIESA 1966, p. 389, n° 1321, pl. LXVII.

dont certaines sont ornées d'inscriptions similaires qui éclairent, par comparaison, leur restitution : notamment une sardoine contemporaine issue de la collection Lewis (*Corpus Christi College, Oxford*)<sup>1013</sup> sur laquelle se lisent les initiales **A / V** (plutôt **A / Y** comme nous le verrons) de part et d'autre des pattes de l'échassier, mais surtout un plasma conservé au *British Museum* (époque impériale) et publié par Th. Panofka en 1851<sup>1014</sup>. À l'instar de l'intaille d'Oxford, on déchiffre deux initiales de chaque côté du registre inférieur, **A / Γ**, mais jointes, elles, à trois initiales supplémentaires (**P / A / Θ**) disséminées dans le champ et à l'intérieur du motif : ces lettres forment vraisemblablement le début d'une appellation plus développée – *Agrathis* ou *Agrathios* (non-attesté) ? [Pl. 123, fig. 860]. On peut tirer diverses conclusions de la mise en parallèle de ces trois pierres (Cracovie, Oxford et Londres) : premièrement, la particule de type C<sup>6</sup> se lit à l'endroit sur la pierre et constitue l'abréviation d'un mot plus développé (comme l'atteste le plasma du *British Museum*) ; deuxièmement, la comparaison entre la disposition épigraphique de la sardoine d'Oxford et celle de l'intaille de Londres illustre le fait que l'inscription de type C<sup>6</sup> compose les deux lettres initiales dudit terme abrégé – les lettres résiduelles étant de plus petite taille et éparpillées par suite de la « contrainte de cadre » (cette constatation s'oppose à la lecture de Th. Panofka qui avait restitué la légende par **ΘΑΛΑΡ** pour *Thalaros* ou *Thalaris*) ; et enfin, troisièmement, la légende sur les trois pierres commence par « A » – respectivement **ΑΠ(-)**, **ΑΥ(-)** et **ΑΓΡΑΘ(-)** – peut-être en lien avec l'appartenance du porteur à une légion (III<sup>ème</sup> *Italica* ?) comme tend à le signifier le motif gravé pour lequel la cigogne serait l'emblème de la troupe<sup>1015</sup>, symbole de piété et de loyauté (*pietas, εὐσέβεια*). À tout le moins, la composition iconographique de la « cigogne au cor », sur les trois gemmes servant à illustrer mon propos, est indissociable d'un type stéréotypé d'inscriptions de même facture épigraphique et, visiblement, de même parenté sémantique (appellations, formules augurales en lien avec la piété, ou « didascalies »).

341. SENA CHIESA 1966, p. 153, n° 223, pl. XII ; p. 408, n° 1469, pl. LXXIV [Pl. J, figg. 67-68]. WEISS 2007, p. 190, n° 223, pl. 32 ; 276-277, n° 509, pl. 67 [Pls. 48-49, figg. 328-329]. AGDS I, p. 53, n° 2428, pl. 219 ; 61, n° 2471, pl. 225. FURTWÄNGLER 1896, p. 299, n° 8174, pl. 59 (= LIMC VIII, « Roma », 1, p. 1056, n° 106 ; 2, p. 706 [Pl. 94, fig. 647]) ; 315, n° 8604, pl. 61 (= PANOFKA 1851, p. 429, n° 52, pl. II/3). MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 271, n° 740, pl. 127 [Pl. Y, fig. 174] = LIMC VII, « Rea Silvia », 1, p. 618, n° 25a ; 2, p. 492 : toutefois, comme pour l'exemple précédent ainsi que pour les configurations en « triangle » (type C<sup>1</sup>-C<sup>5</sup>), si les lettres dont elle est composée s'y prêtent, l'inscription peut reprendre l'abréviation d'un terme entier. Pour ce faire, il est judicieux d'étudier ensemble un lot de sept jaspes rouges qui posent la problématique de la connexion entre dimension épigraphique transversale et thèmes iconographiques en lien avec des symboles auguraux, des signes zodiacaux ou des divinités tutélaires voire salutaires<sup>1016</sup>, ainsi que le traitement résolument « héraldique » de l'ensemble suggérant une fonction sphragistique en tant que cachet d'une *gens*. En effet, entre le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et le III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., on trouve sur les intailles romaines et provinciales (Gaule, Germanie, Cisalpine) un lot conséquent de jaspes (rouges pour la plupart) portant tous le même type d'inscription – deux initiales – de part et d'autre (type C) d'un registre figuré reprenant respectivement le dieu Mars *Victor* (symbole de courage ou divinité tutélaire du porteur), un *modius* (allégorie de la prospérité) sur deux gemmes d'Aquilée ainsi que sur une intaille de Berlin (entre le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et le II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), la déesse Athéna (symbole de sagesse et d'intelligence) sur un jaspe de la *Staatliche Münzsammlung* de Munich (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), la divinité *Spes* (personnification de l'espoir), un crabe adjoint à un

<sup>1013</sup> Voir HENIG 1975, p. 56, n° 228, pl. 13.

<sup>1014</sup> Voir PANOFKA 1851, pp. 485-486, n° 11, pl. IV/11.

<sup>1015</sup> Voir ŚLIWA 2014, p. 113. La cigogne, sur les monnaies notamment, était l'emblème de la III<sup>ème</sup> légion *Italica*. Voir DIETZ 2000, p. 143.

<sup>1016</sup> Voir AUBRY 2009, p. 317, n. 58.

arc (signe zodiacal du porteur, donc, par extension, porte-bonheur) sur deux exemplaires de la collection Dressel à Berlin (datées des I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), ainsi qu'une composition iconographique reprenant un des mythes fondateurs de Rome – allégorie tutélaire du porteur de la gemme faisant remonter hypothétiquement sa lignée aux origines de l'*Urbs* –, à savoir la rencontre de Rhéa Silvia et du dieu Mars *Gradivus* sous les auspices d'Éros, sur un jaspe rouge du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. conservé au *Rijksmuseum van Oudheden* de Leyde (publié par M. Maaskant-Kleibrink sans son catalogue du *Royal Coin Cabinet* de La Haye). Or, pour ces sept « talismans », les légendes (respectivement **S / A, I / R, E / S, C / O, C / E, T / R et C / I**) sont susceptibles de reprendre autant des appellations composées (*duo nomina*) que des *nomina* simples – par exemple *Sa(rius)*, *Ir(ius)*, *Es(quillius)*, *Co(ndius)*, *Ce(rius)*, *Tr(inius)* et *Ci(lius)*<sup>1017</sup>. Comparativement aux six autres gemmes dont le traitement est davantage « héraldique », l'intaille de Leyde est, iconographiquement et épigraphiquement parlant, singulière dans sa composition d'ensemble et dans la portée de son message, bien que le thème de son registre figuré soit répandu<sup>1018</sup>, notamment en glyptique (voir un plasma italique – III<sup>ème</sup>-II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. – du *British Museum* [Pl. Y, fig. 175]<sup>1019</sup>) : la présence, sur une même surface gravée, de trois personnages (Rhéa Silvia endormie et Mars *Gradivus*, flottant dans les airs aux côtés d'Éros), fait référence à la rencontre de la descendante d'Enée et du dieu dont le fruit des amours champêtres<sup>1020</sup> – personnifié par Éros à la torche – donnera les jumeaux Romulus et Rémus. Les deux initiales **C / I**, inscrites de manière spéculaire, sont donc susceptibles de reprendre autant une appellation simple (*Cilius*) que des *duo nomina*. Dans la première hypothèse, et sans que la « contrainte de cadre » ne joue de rôle prépondérant sur sa disposition, la configuration épigraphique de l'inscription – initiales sur les bordures opposées et disposées selon un plan de lecture différent (en biais) – n'est pas sans rappeler la sardoine du *British Museum* (voir n° 156 ci-dessus) [Pl. 123, fig. 858], figurant des instruments sacerdotaux, et sur laquelle les initiales **A / V** pouvaient se déchiffrer comme l'abréviation d'un terme, à savoir la « didascalie » *au(gur)*, respectivement l'acclamation *va(le)*, selon que l'inscription était lue sur le tampon ou sur le cachet en cas d'usage sigillaire de l'intaille (ambilibilité des lettres). Les initiales **C / I**, apparaissant sur le jaspe de Leyde, seraient conséquemment susceptibles de reprendre tout autant une appellation abrégée (*Cilius* ou *Cillius*) qu'un complément au registre figuré incisé non en latin mais en grec (la consonne lunée **C** étant un substitut courant du **Σ** grec en glyptique romaine, notamment dans le cas des translittérations d'anthroponymes latins<sup>1021</sup>) : directement en connexion avec un des éléments de la composition iconographique, la légende pourrait se restituer par **CI(ΛBIA)** ou **CI(ΛΟΥΙΑ)**, (Ρέα) Σι(λβία), respectivement (Ρέα) Σι(λουία)<sup>1022</sup>. Toutefois, dans la seconde acception – et partant du principe que cette gemme porte le motif tutélaire de son propriétaire –, le gentilice, symbolisé par l'initiale **I**, pourrait être directement en lien avec la composition iconographique, à savoir Rhéa Silvia, aussi connue sous le nom de Ἰλία, *Iliā*, « la Troyenne » : en l'occurrence, s'appliquer aux *duo nomina* *C. Il(I)ius*<sup>1023</sup>. Il ne faut pourtant pas négliger l'autre lecture potentielle de la légende, à savoir un autre type de « didascalie » dont

<sup>1017</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 53, « Cerius » ; 55, « Cil(I)ius » ; 60, « Condius » ; 75, « Esquillius » ; 97, « Irius » ; 162, « Sarius » ; 190, « Trinius » (*nomina*).

<sup>1018</sup> Voir VERMEULE 1957, pp. 293-295, figg. 7-8 (reliefs), et LIMC VII, « Rea Silvia », 1, pp. 616-618, n<sup>os</sup> 2-25 (réf. VERMEULE 1957 : n<sup>os</sup> 6 et 9) ; 2, pp. 491-492.

<sup>1019</sup> WALTERS 1926, p. 115, n° 982, pl. XIV = LIMC VII, « Rea Silvia », 1, p. 618, n° 25.

<sup>1020</sup> La scène est souvent représentée sous un arbre. Voir ALFÖLDI 1950, pp. 2-13, notamment p. 11, pl. III, fig. 1 (mosaïque ostienne au *Palazzo Altieri* à Rome).

<sup>1021</sup> Citons, par exemple, ΚΑΛΠΟΥΡΝΙΟΥ | ΣΕΟΥΗΡΟΥ, *Calpurnius Severus* (voir n° 143 ci-dessus), ou encore ANNIA•ΣΕΒΑΚΤΗ, *Annia Augusta* (n° 103 ci-dessus). Voir Partie III, tabl. 1.1.9., 1.2.8., 1.3.2. et 1.4.3.<sup>(αβγ)</sup>. Voir également Point 2.3.3.4. ci-dessous, §§1-7 : forme de la lettre **C**, respectivement **Σ**, en lien avec d'autres lettres lunées (notamment **E**, respectivement **Ϝ**).

<sup>1022</sup> Voir LIMC VII, 1, p. 615.

<sup>1023</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 96, « Ilius / Illius », et KAKOSCHKE 2012, p. 455 « Illius ».

chaque initiale, placée de part et d'autre de la gemme selon un plan discontinu qui tranche avec le traitement « héraldique » des autres jaspes contemporains (Haut-Empire), reprend un élément du registre figuré, à l'instar d'un vase à médaillon d'applique de la vallée du Rhône [Pl. 126, fig. 880]<sup>1024</sup> figurant une scène champêtre dont les deux personnages qui y sont représentés sont définis nommément, **MA-RS** et **ILIA** : sur l'intaille de Leyde, la lettre **I**, située au-dessus de la tête de la jeune femme endormie, serait l'abréviation de *I(lia)* ; et la lettre **C**, derrière la divinité guerrière – avec bouclier, casque et lance –, reprendrait l'épiclèse du dieu Mars, *G(radivus)*, en usant d'une forme de « G » abâtardie (voir nos 117 et 301 ci-dessus, et n° 363 ci-dessous).

Quant au jaspe de Munich (**C / O**), il trouve un parallèle intéressant – dans l'optique de comprendre sa légende comme un seul terme – sur un nicolo contemporain du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne figurant la même déesse (Minerve) et portant l'inscription transversale **KO/N** (sans doute la même formule que sur le jaspe munichoïse, mais écrit en grec [Pl. 113, fig. 795])<sup>1025</sup>, et qui pourrait inciter à penser que, au-delà de la potentialité que **C / O** et **KO/N** reprennent un même terme, la composition iconographique alliée à la légende transversale sont la résultante d'un traitement « héraldique » stéréotypé (la pierre faisant office d'« armoiries » de son porteur) selon une tradition iconographique qui perdure encore au Moyen-Âge et à l'époque moderne<sup>1026</sup>. Mais quel que soit ce terme abrégé, il ne reprend en tout cas pas une des épiclèses connues de la divinité<sup>1027</sup>. Un sixième jaspe rouge, daté d'une fourchette chronologique s'étalant du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. au I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. et provenant de la collection munichoïse, appartient, lui, davantage à l'orbite des amulettes : de part et d'autre de la représentation d'une grenouille et de signes astraux (combinaison des symboles en lien avec le thème égyptien de la renaissance et, partant, de la vie éternelle) apparaissent les deux initiales **K / V**, composition de lettres hétérogènes constituant une « didascalie » en *charakteres* (**K** vraisemblablement pour *κύριος* – voir n° 342, mais surtout n° 355 ci-dessous : **A K | ☉ Π**), à l'instar de l'agate de Kassel à la main de *Sabazios* (voir n° 289 ci-dessus) [Pl. 42, fig. 278]. Toutefois, cet arrangement improbable de deux lettres, une grecque, l'autre latine, est probablement l'indice d'un ajout moderne plutôt que des *duo nomina* introduits par le prénom *Kaeso* ou *Kanus*<sup>1028</sup>. Un dernier cas de type C à deux initiales se rapportant à un terme entier peut être cité, mais qui combine une disposition transversale à la potentialité d'un terme non pas abrégé, mais contracté : sur un nicolo du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.<sup>1029</sup> des *Staatliche Museen zu Berlin* (publié par A. Furtwängler), la figure de *Roma*, assise, un bouclier derrière le dossier du siège, et tenant d'une main une lance et de l'autre une *Nikè* ailée, est jointe notamment à l'inscription transversale **R / M**. Cette « didascalie » épouse soit la forme de deux substantifs – *R(oma) M(ater)* par exemple –, soit celle de la contraction *R(o)m(a)* telle qu'on la trouve attestée comme marque de l'atelier de Rome sur le monnayage du Bas-Empire (à partir du milieu du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) : notamment **R / M** pour *R(o)m(a)*, **R / V** pour *R(a)v(enna)*, **M / D** pour *M(e)d(iolanum)*. On peut d'ailleurs tirer un parallèle tant épigraphique qu'iconographique entre le nicolo de Berlin et le revers d'un médaillon en or (l'équivalent de quatre *solidi*) de l'empereur Honorius (394-423 apr. J.-C.) [Pl. 94, fig. 648]<sup>1030</sup>. Ce particularisme morphologique est ainsi susceptible de déterminer un *terminus post quem* au milieu du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. pour la confection de la gemme ou, à tout le moins, pour

<sup>1024</sup> Voir WUILLEUMIER, AUDIN 1952, pp. 154-155, n° 293 = LIMC VII, « Rea Silvia », 1, p. 618, n° 17, fig. 17.

<sup>1025</sup> AGW II, pp. 192-193, n° 1426, pl. 137. Elle reprend potentiellement la translittération en grec d'un gentilice latin (*Condius* par exemple) ou d'un surnom (*Κόνων* pour *Cono* – voir OPEL II, p. 72, « Cono »).

<sup>1026</sup> Voir CLOTTU 1963, p. 27, fig. 2 ; 34, figg. 30 et 33-34 (XVI<sup>ème</sup>-XVII<sup>ème</sup> siècles) : les écus portent les initiales des membres de la famille selon un type C à deux et à quatre termes.

<sup>1027</sup> Voir notamment <http://www.theoi.com/Cult/AthenaTitles.html>, et <http://www.sites.univ-rennes2.fr/lahm/crescam> (base de données des épiclèses grecques).

<sup>1028</sup> Voir SALOMIES 1987, pp. 26-27, n° 6, « Caeso » ; 124, n° 4, « Canus ».

<sup>1029</sup> Voir LIMC VIII, « Roma », 1, p. 1056, n° 106 : « Post-adrianea ».

<sup>1030</sup> Voir KENT, OVERBECK, STYLOW 1973, p. 177, n° 748, pl. 161.

l'incision à posteriori de la légende à un registre figuré du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. Cet argument est conforté par la seconde inscription apparaissant sur la bordure biseauté de la surface gravée : il s'agit d'une dédicace périphérique maladroite, à la manière des invocations sur les amulettes (lettres dédoublées rappelant l'usage de la dittographie dans les incantations, absence d'interponctuation, lettres corrompues), publiée par J.J. Winckelmann, restituée **SALVISACVSTISSINPLICIORITACIAMERET** (type A2) par A. Furtwängler, et que l'on peut transcrire par *Salvis A(u)gustis f(elix) Imp(erator) Lici(nius) Optati(us) meret*, « Sous l'égide de l'Empereur, puisse *Licinius Optatius* servir l'*imperator* (à l'armée) avec succès »<sup>1031</sup>. Or, il est aisé de mettre cette dédicace en relation avec diverses autres inscriptions qui accompagnent la représentation de divinités salutaires et qui s'inscrivent dans une tradition de talismans, d'amulettes ou de commémorations qui, iconographiquement et épigraphiquement (type A2), émergent à partir du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. : se distinguent notamment la formule **IOVEM•FORMANUM•COL(L)EGI(VM)•RESTITVIT** (type A2), « Le *Collegium* (à savoir les autorités) de *Formiae* a rétabli Jupiter » (en lien avec le culte à la divinité poliade de *Formiae*) sur une calcédoine du *Rheinisches Landesmuseum Bonn* figurant une image de Jupiter trônant (voir n° 196 ci-dessus) [Pl. 23, fig. 156]<sup>1032</sup>, ou encore les nombreuses dédicaces à Sérapis dont celle, périphérique à nouveau, apparaissant sur un jaspe sanguin du Cabinet des Médailles (voir n° 282 ci-dessus), **ΜΕΓΑ ΤΩ ΟΥΝΟΜΑ ΤΟΥ ΣΕΡΑΠΙΣ** (type A2) [Pl. K, fig. 73].

342. GUIRAUD 1988, p. 190, n° 905, pl. LIX [Pl. 49, figg. 330a-b] : ce qui est pourtant troublant dans ces jaspes, c'est la possibilité qu'on puisse appliquer à leur légende la fonction de « didascalies » et, par extension, de formule augurale complétant la composition générale de la gemme (motif iconographique et matériau), renforçant ainsi sa fonction de talisman. Ainsi, Th. Panofka, concernant le jaspe rouge de Berlin (voir *supra*), avait estimé que **E / S** reprenait le surnom *Estia* (en se référant à A. Maffei : *L. Vibius Estia*) tout autant que la divinité romaine du foyer, *Hestia* (forme abâtardie *Estia* avec amuïssement de l'aspiration, phénomène que l'on retrouve quelquefois en glyptique – voir n° 384 ci-dessous), inscription directement en lien avec la représentation d'un *modius*, signe de prospérité ; on pourrait également lier la légende avec une abréviation reprenant la « didascalie » *es(chara)* – dérivé du grec *ἔσχαρα*, « foyer, autel » –, terme dont Th. Panofka s'était servi pour qualifier le *modius*. Avec une telle interprétation, la vertu augurale de la pierre ne s'en verrait que renforcée (littéralement le blé serait brûlé comme offrande). Un autre exemple peut être cité : si, sur le jaspe d'Aquilée au registre de Mars *Victor* (voir *supra*), on ne peut décemment pas transcrire les initiales **S / A** par une « didascalie », par exemple (*Mars*) *S(ilvanus) A(u)gustus*) comme cela est attesté dans l'épigraphie publique<sup>1033</sup>, il n'en est pas de même pour un autre jaspe provenant d'Arles. À l'instar de la cornaline de Berlin portant une acclamation à l'impératrice Messaline (voir n° 163 ci-dessus) [Pl. 19, fig. 122 ; 47, fig. 319], l'intaille est déjà ornée d'un thème gravé antérieurement (composition – *grylloi* – en forme de gallinacé datant du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) et réutilisé par la suite en contemporanéité avec le nouveau motif iconographique au revers, un personnage féminin (Iris) encadré des lettres **I / Φ**, ajouté entre le II<sup>ème</sup> et le III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. Comme précédemment, les caractères peuvent

<sup>1031</sup> Voir WINCKELMANN 1760, pp. 430-431, n° 145 : l'auteur en fait un commentaire intéressant quoiqu'imprécis : *Salvis Augustiss (pro) Inp. Lici(nius) Optitaciu (pour Optacius) meret* (qui signifie *castra sequitur*, c'est-à-dire « qui est au service militaire »). Cependant, d'autres parallèles – voir SALZMAN (M.R.), *On Roman Time. The Codex-Calendar of 354 AD and the Rhythms of Urban Life in Late Antiquity*, University of California Press, Berkeley, 1990, p. 28 : formule dédicatoire *Salvis Augustis, Felix Valentinus, "Under safe Augusti, Valentinus may prosper"* – et la relecture de certaines lettres (notamment le **S** après *Augustis* en **F** – stratagème dittographique pour accentuer la valeur du terme *Augustis* ? –, le **N** de **INP** à la place du **M**, les **R** et **C** de *Ortacius* au lieu des **P** et **T** – voir point 2.3.3.1. ci-dessus, §1), permet de donner un nouveau sens à la légende : *Salvis Augustis f(elix) Imperator Lici(nius) Optati(us) meret* « Sous l'égide de l'Empereur, puisse *Licinius Optatius*, servir l'*imperator* (à l'armée) avec succès » (à moins que *Licinius Optatius* soit *imperator* lui-même).

<sup>1032</sup> Voir PLATZ-HORSTER 1984, pp. 49-50, n° 33, pl. 8.

<sup>1033</sup> Voir MILLER 1998, p. civ, « S.A. ».

s'appliquer à des *duo nomina* latins translittérés en grec<sup>1034</sup> – Φ(λάβιος) Ἰ(ουλιανός) par exemple –, à un ὄνομα abrégé – Φί(λητος)<sup>1035</sup>, *cognomen Philetus* –, mais aussi à un complément au registre figuré. En effet, la pierre possède, du fait des deux motifs iconographiques sur chaque face, une vertu magique : il paraît donc probable que la légende de type C « transversal » se rapporte à une « didascalie » ésotérique à l'instar d'un autre jaspe rouge (début du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.)<sup>1036</sup>, figurant Harpocrate dans le calice de lotus, pour lequel l'inscription transversale (type C') ΦΠ/Η, « Soleil » [Pl. 49, fig. 331] qualifie la divinité de pourvoyeur de la lumière, φῶς. Or c'est exactement selon cette acception qu'il faut comprendre l'initiale Φ apparaissant sur une cornaline du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., conservée à Hanovre (*Kestner-Museum*), et qualifiant cette fois-ci le dieu Sérapis trônant, Cerbère à ses pieds [Pl. 49, fig. 332]<sup>1037</sup>. Il semble donc pertinent d'avancer l'hypothèse que I / Φ reprend une « didascalie » composée de deux substantifs qualificatifs, à savoir Ἰ(σις) Φ(ῶς) – Isis est coiffée du disque solaire. D'ailleurs, cette même inscription de type C apparaît de part et d'autre d'un buste de Sérapis, de profil, sur un jaspe rouge du I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., issu de l'ancienne collection B.Y. Berry (actuellement à l'*Indiana University Art Museum* de Bloomington)<sup>1038</sup> ainsi que sur une empreinte d'intaille d'époque impériale mettant en scène la même divinité debout<sup>1039</sup>. Si elle ne reprend vraisemblablement pas la même « didascalie » qu'auparavant, une acclamation introduite par IC (pour EIC – voir nos 265 et 276 ci-dessus : IC ΘΕΟC, respectivement ICZ | CPΠ) ou impliquant la formule verbale φύλασσε, « Garde-toi ! » ou « Protège-moi ! »<sup>1040</sup>, une autre relecture se fait jour – en partant de l'évidence que cette légende I / Φ se présente à trois reprises en lien avec une effigie de divinité salutaire gréco-égyptienne (Isis et Sérapis par deux fois) : ces initiales sont susceptibles de reprendre la formule augurale Ἰ(λεως τῶ) φ(οροῦντι) telle qu'elle apparaît, en lien avec Sérapis, sur un camée à texte du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.<sup>1041</sup>, ΕΙC ΖΕΥC CΑΡΑΠΙC ΙΛΙΕΥC ΤΟ ΦΟΙΡΟΥΝΤΕΙ, « Un est Zeus Sarapis, qu'il soit propice au porteur ! »<sup>1042</sup>. De fait, ces trois gemmes devaient appartenir à des individus qui, en portant ces talismans, ont attendu, d'une manière ou d'une autre, que Sérapis ou Isis leur soit favorable. De plus, non seulement Harpocrate, Sérapis ou Isis, mais aussi d'autres divinités païennes, du fait du syncrétisme dont elles font l'objet sur les amulettes, sont associées à des vertus magiques ou protectrices : ainsi autant Esculape que l'Artémis de Sardes, assimilés à Hécate et Sérapis, sont associés à un culte apotropaïque sur un jaspe sanguin de la même période (*British Museum*) et dont les légendes ΦΡΗΝ<sup>1043</sup> (type G<sup>A</sup>) et ΙΑΥ (type I2<sup>11</sup>) confirment l'interprétation des deux personnages comme divinités solaires et, par extension, protectrices des points d'eaux (sources et torrents) [Pl. 49, fig. 333]<sup>1044</sup>. D'ailleurs, à titre de parallèle au jaspe rouge d'Arles, cette même Artémis poliade est représentée sur un jaspe rouge, justement, et également du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. qui plus est, provenant également des collections du *British Museum* [Pl. 49, fig. 334]<sup>1045</sup>. Elle est évoquée de face, avec trois caractères disséminés en « triangle » (type A<sup>CG</sup>), Φ / Κ | Α (lecture selon la

<sup>1034</sup> Voir McLEAN 2002, pp. 131-133.

<sup>1035</sup> Voir OPEL III, p. 137, « Philetus ».

<sup>1036</sup> PHILIPP 1986, pp. 73-74, n° 92, pl. 22.

<sup>1037</sup> AGDS IV, Hannover, p. 309, n° 1703, pl. 224.

<sup>1038</sup> VEYMIERS 2011, p. 247, n° I.AB 324, pl. 4.

<sup>1039</sup> TRAN TAM TINH 1983, p. 249, n° V 12, et VEYMIERS 2009, p. 300, n° III.D 6.

<sup>1040</sup> En lien avec la figure de Sérapis, on trouve souvent la formule ΔΙΑ ΦΥΛΑCCE, « Protège-moi ! ». Voir VEYMIERS 2009, p. 295, n° III.C 3, pl. 37 ; 299, n° III.C 34, pl. 39.

<sup>1041</sup> Voir MICHEL 2001, p. 322, n° 543, pl. 80 (camée du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) :

<sup>1042</sup> Voir VEYMIERS 2009, p. 370, n° A.10.

<sup>1043</sup> Voir point 2.1.2. ci-dessus, §1 : accusatif à fonction votive, sous-entendant « Je souhaite ... », ou plutôt composition idéographique impliquant une garantie prophylactique – « (Les divinités solaires Hécate et Sérapis) [garantissent] le Soleil » (voir point 2.1.2. de la Partie I, §2 : ΖΟ/ΗΝ).

<sup>1044</sup> MICHEL 2001, pp. 49-50, n° 74, pl. 11.

<sup>1045</sup> Voir *ibid.*, p. 49, n° 73, pl. 11.

tradition de prééminence des inscriptions transversales sur les amulettes, la lettre finale se positionnant dans le registre supérieur ou inférieur – voir n<sup>os</sup> 330-331 ci-dessus) : loin de composer un seul terme – à l'inverse de la formule **IAO** dans une configuration spatiale similaire (voir n<sup>o</sup> 315 ci-dessus [Pl. 42, fig. 280]) –, la légende se comprend comme les initiales de trois qualificatifs différents, **A** pour Ἄρτεμις, **Φ** pour φῶς ou φρή, et **K** pour κύριος<sup>1046</sup>.

343. AGW III, pp. 162-163, n<sup>o</sup> 2208, pl. 97 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 459, fig. 775, pl. 172 [Pl. 50, fig. 335]. HENIG 1975, p. 59, n<sup>o</sup> 246, pl. 14. AGDS I, 3, p. 87, n<sup>o</sup> 2675, pl. 249 [Pl. 50, fig. 337] : cette dernière initiale, d'ailleurs, apparaît sur un jaspe sanguin de la collection Lewis (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), représentant Harpocrate (ou Horus selon l'auteur, M. Henig), ainsi que sur une cornaline magique conservée au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, datant du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., en lien avec une représentation d'Hélios (type A<sup>1</sup>). Or, dans ce dernier cas, l'auteure estime que cette lettre se réfère – en partie seulement – à l'une des trois *charakteres*<sup>1047</sup> **K K K**, "formule qui fait l'objet de diverses interprétations"<sup>1048</sup>, que l'on retrouve sur les amulettes contre les coliques et les problèmes menstruels<sup>1049</sup>. La vertu ésotérique de cette intaille est soulignée par l'inscription **ΑΒΡΑΧΑΞ** sur la face B (et, corrélativement, par une formule obscure sur le revers de l'intaille Lewis). Or, sur la face A, l'initiale **K** est moins une incantation qu'une « didascalie » qui forme un idéogramme avec la figure de la divinité solaire par le biais du syncrétisme Hélios-Sérapis (Vienne) ou Horus-Harpocrate (Lewis), deux divinités solaires : ces dernières sont ainsi invoquées par les qualificatifs κ(ύριε) Ἀβρασάξ<sup>1050</sup> ou simplement κ(ύριε) voire κ(ύριε) (φῶς / φωτός ou φρή / φρενός) en lien avec Hélios ou la fonction dispensatrice de lumière de l'effigie d'Harpocrate sur les gemmes magiques (voir n<sup>o</sup> 342 ci-dessus : **ΦΡ/Η** [Pl. 49, fig. 331]). Cette association est soulignée par deux autres amulettes. La première, un héliotrope du *British Museum* des I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., figure, sur la face A, Hélios conduisant son quadrigé, accompagné de Séléne sur son bige, maîtres du cosmos et de la lumière, et sur la face B une inscription de type G (ajout tardif, donc réattribution postérieure d'une portée magique aux deux divinités païennes préalablement incisées sur la face A, comme ce fut le cas pour le scarabée grec archaïque au thème du cheval – voir n<sup>o</sup> 320 ci-dessus [Pl. 43, fig. 288]) qui confirme cette interprétation au travers d'une invocation, **IAO | CABAΘO | ΑΒΡΑΧΑΞ | Ο ΟΝ Κ ΠΑΡΑΧΤΑΘΗΤΙ**, Ἰαω Σαβαώθ ὁ ὄν κ(ύριε) παραστάθητι, « *Iaō-Sabaōth-Abrasax*, toi, tu es le maître, demeure à mes côtés ! » (forme d'impératif signifiant « Protège-moi ! ») [Pl. 50, figg. 336a-b]<sup>1051</sup>. Ici, non seulement Hélios est assimilé au κύριος, mais ce dernier terme y est également abrégé sous la forme de l'initiale « K ». Cette

<sup>1046</sup> Voir OIKONOMIDES 1974, p. 73.

<sup>1047</sup> Voir DELATTE, DERCHAIN 1964, pp. 360-361 (χαρακτήρες).

<sup>1048</sup> Voir DASEN 2015, p. 94 : "(...) ; on peut y lire l'initiale du mot *kôlikê*, répété trois fois, ou l'abréviation du nom *Kok Kouk Koul*, une entité invoquée dans un papyrus magique pour délivrer d'une fièvre". La formule peut accessoirement être dérivée de l'hébreu (voir MICHEL 2004, pp. 178-179). On peut toutefois citer un anneau en bronze (VI<sup>ème</sup>-VII<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) de facture tout à fait originale, conservée au *Museo di Manacor* (Majorque), et commentée par G. Baratta : sur le contour est incisée à 11 reprises l'initiale **K** (!), mais avec l'insertion d'une lettre **N** intercalaire ainsi que d'un **X** liminaire (**X K N K K K K K K K K K**). Or la fonction ésotérique de cette suite épigraphique est écartée (elle n'est même pas évoquée) au profit d'une interprétation davantage dédicatoire, à savoir l'invocation adressée au Seigneur, Κύριε ἐλέησον, « Seigneur, prends pitié ! », ou la formule chrétienne, très fréquente à l'époque byzantine (voir n<sup>o</sup> 270 ci-dessus), Κύριε βοήθει (μοί), « Seigneur, viens(-moi) en aide ! ». Toutefois, G. Baratta soutient que la présence des initiales **X** et **N** dans la série de **K** n'est pas anodine : elle pourrait s'accorder avec une salutation à un certain *Nicetas* (personnage attesté dans les Baléares au VII<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) sous la forme Χ(αἶρε) Κ(ύριε) Ν(ικήτα) Κ(αλόν) – ce dernier terme répété à 10 reprises ! –, « Salut (à toi), seigneur *Nicetas*, noble (entre tous) ! ». Toutefois il est utile de souligner que les anneaux tardifs, wisigothiques en particulier, sont souvent ornés d'éléments alphabétiques répétitifs à fonction purement décorative. Voir BARATTA 2015.

<sup>1049</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 216-217. Voir aussi MICHEL 2001, p. 246, n<sup>o</sup> 388, pl. 57. La formule **K K K** est souvent associée à la représentation d'Hercule étouffant le lion de Némée (voir n<sup>o</sup> 148 ci-dessus, note).

<sup>1050</sup> Voir DELATTE, DERCHAIN 1964, p. 27, n<sup>o</sup> 8.

<sup>1051</sup> Voir MICHEL 2001, pp. 149-150, n<sup>o</sup> 244, pl. 35.

combinaison Hélios-Κύριος-Ἀβραάξ se retrouve sur une seconde pierre, une sardoine du début du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., conservée à Munich, pour laquelle la légende rétrograde de type C, **K / A**, s'appliquant à une représentation de Sérapis trônant (syncrétisme Hélios-Sérapis) se comprend exactement de la même manière – même si l'hypothèse de *duo nomina* translittérés commençant par les prénoms Κ(λαύδιος), et Κ(οῖντος), ou le gentilice Κ(αλπούρνιος), n'est pas à écarter totalement<sup>1052</sup>. Par contre, l'inscription rétrograde **A / L**, de type C également, se retrouvant sur un héliotrope de la même collection (voir n° 46 ci-dessus) [Pl. 5, fig. 30] et figurant un anguipède alectorocéphale (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), se comprend comme les *duo nomina* latins du propriétaire et non comme une « didascalie » ou une invocation, cela malgré la présence d'un χαρακτήρ dans le registre inférieur (qui aurait pu consister en le troisième terme d'une formule ésotérique). En effet, les formules apotropaiques sur amulette sont traditionnellement inscrites en caractères grecs (même si leur racine étymologique est souvent issue de dialectes hébreux, égyptiens ou sémitiques).

344. VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 181-182, n° 231, pl. 121. AGDS I, 3, p. 34, n° 2299, pl. 203 [Pl. 50, figg. 338-339] : dans la même mesure, un prase du Cabinet des Médailles, datant des alentours de 203-205 apr. J.-C., est orné de l'effigie d'un patrice romain (Géta ?) sous les traits d'Hercule ; il porte une inscription de type C (rétrograde), **Ε / P**. Du fait, comme précédemment, du sens de lecture rétrograde sur la gemme, cette dernière doit avoir une fonction sphragistique. Conséquemment, les initiales reprennent les *duo nomina* du propriétaire ou son nom diacritique (respectivement son gentilice translittéré), *Ep(idius)*<sup>1053</sup> ou Ἐρ(έννιος)<sup>1054</sup> (restitution grecque davantage probable du fait de la graphie lunée de l'*epsilon* **Ε** – voir point 2.3.3.4. ci-dessous, §3), mais en tout cas pas une « didascalie » en lien avec Hercule, étant donné que ce dernier s'écrit avec un *eta* et non un *epsilon* en grec (Ἡρακλῆς), ce sur quoi même un lapicide débutant ne se serait pas trompé. Les deux initiales ainsi que la configuration rétrograde de type C se retrouvent sur un héliotrope de la collection Guardabassi à Pérouse [Pl. 2, fig. 183]<sup>1055</sup>, mais pour laquelle, du fait de la composition iconographique (Sérapis, Mercure, Isis, symboles astraux) et du matériau à fonction prophylactique sur lequel cette dernière est gravée, la légende doit être considérée comme une « didascalie » sémantique liée à Hermès, un nom théophore ou une formule invocatoire (*ermei* – voir n°s 397-398 ci-dessous). Dans les deux cas, les translittérations du grec en latin (et inversement) sont toutefois susceptibles d'occulter l'aspiration (amuïssement), la phonétique primant sur la syntaxe ; ainsi, il existe "une série limitée de sons grecs qui, étant étrangers au système phonologique latin, ne pouvaient être transcrits avec autant de facilité et de précision graphique. (...) l'aspiration initiale, qui existait en latin, mais qui, n'étant pas explicitement notée dans l'orthographe grecque, constituait un cas particulier"<sup>1056</sup>. Ce phénomène, paradoxalement, apparaît dans la situation inverse sur un autre buste, celui d'un enfant représenté sous les traits d'Hermès au caducée sur une cornaline conservée à la *Staatliche Münzsammlung* de Munich. Datée aux alentours du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., la pierre est inscrite de deux initiales transversales dans le champ, **H / Δ**, devant manifestement avoir à dessein de reprendre chacune un qualificatif de la divinité ; à savoir son nom sous la forme fautive d'un *eta* au lieu d'un *epsilon*, Ἡρμῆς au lieu de Ἐρμῆς (erreur du transcripateur romain à partir de la forme commençant par « H » en latin, confusion qui tend à s'accroître à partir de la fin du Haut-Empire)<sup>1057</sup>, et une de ses épicleses, Δίκαιος,

<sup>1052</sup> Voir OIKONOMIDES 1974, p. 73.

<sup>1053</sup> Voir OPEL II, p. 120, « Epidius ».

<sup>1054</sup> Voir OIKONOMIDES 1974, p. 65 (CIG, n° 4366/h). Voir aussi BRYCE 1986, p. 20, n. 22 (époque impériale).

<sup>1055</sup> Voir VITELLOZZI 2010a, pp. 32-33, n° G9, et VITELLOZZI 2010b, pp. 208-209, n° 214.

<sup>1056</sup> Voir PRUNELLE 1995, p. 11 ; 43-68.

<sup>1057</sup> Voir *ibid.*, p. 53 : "L'emploi du signe H ou plutôt la variation que subit cet emploi se joue sur le seul plan graphique et culturel, de manière souvent (mais non toujours) indépendante de la phonétique. Un transcripateur sait ou ne sait pas qu'un nom grec commence par une aspiration. Plus le nom et sa famille sont fréquents, plus ce

« Juste », ou Διάκτορος, « Messenger »<sup>1058</sup>. L'erreur graphique n'est, à mon sens, pas non plus tout à fait étrangère au fait que la pierre a été retrouvée en Crète, où ce particularisme orthographique est attesté sur un timbre de *terra sigillata* daté des alentours de 100-150 apr. J.-C. et mis au jour près de Knossos<sup>1059</sup>. La possibilité que ces caractères reprennent des *duo nomina* ou une quelconque appellation abrégée (surnom *Hedys* / Ἡδύς ou nom diacritique Ἡδυκος)<sup>1060</sup> n'est cependant ni à exclure totalement, ni à privilégier : les initiales étant ambisibles, il est impossible de dégager une potentielle fonction sphragistique de la gemme.

345. AGDS III, Braunschweig, p. 16, n° 21, pl. 4 [Pl. 50, fig. 340]. VOLLENWEIDER 1967-1983, II, pp. 233-234, n° 241, pl. 75/2 [Pl. 92, fig. 633] : toutefois, si l'appellation de l'exemple précédent n'a, au demeurant, pas de lien sémantique avec le registre figuré, tel n'est pas le cas d'une cornaline du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. provenant de l'*Herzog-Anton-Ulrich-Museum* de Braunschweig. Elle met en scène Dédale agenouillé, vêtu d'une exomide, en train de confectionner une aile (il tient un marteau dans une main) ; de part et d'autre du motif iconographique apparaissent deux initiales, **D** / **E**. Inscrites de manière rétrograde, elles reprennent en théorie moins des *duo nomina* ou une « didascalie » qu'une appellation latine dont la racine linguistique se rapporte au registre figuré : *D(a)edalus*. De plus, la symbolique de Dédale à l'ouvrage tend à évoquer le métier d'artisan du porteur de la gemme, vraisemblablement un affranchi ayant latinisé son ancien nom d'esclave Δέδαλος (et non Δαίδαλος)<sup>1061</sup> en *D(a)edalus* / *D(a)edalis*<sup>1062</sup>. La potentialité que ces inscriptions transversales de type C, même rétrogrades, revêtent la fonction d'une « didascalie » abrégée d'un terme unique est pourtant accentuée dans le cas de thèmes célèbres – comme Dédale – ou de portraits identifiables ; ces dernières considérations, ces critères d'analyse globaux (l'intaille étant prise comme un ensemble cohérent mêlant le registre figuré et l'inscription), sont donc susceptibles de faciliter la restitution d'une inscription fragmentaire dans le cas de gemmes fracturées. Ainsi en est-il d'une intaille en jaspe rouge du milieu du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. issue de la collection du Musée d'art et d'histoire de Genève (anciennement collection Fol) présentant le portrait d'un "[h]omme barbu et moustachu, vu de profil à droite [avec d]evant le cou, la lettre E [dont l]e style de gravure (...)" et certaines caractéristiques physiologiques que l'on retrouve sur les monnaies<sup>1063</sup> "rattachent notre intaille (...) immédiatement aux effigies d'Aelius Verus"<sup>1064</sup>. La lettre **E** rétrograde apparaissant sous le menton du personnage portraituré est conséquemment à considérer comme le second caractère d'une légende transversale de type C, au demeurant [**V**] / **E** pour *Ve(rus)*.

§2. Ainsi, dans certains rares cas – à l'instar de certaines amulettes (voir nos 342-343 ci-dessus) –, les initiales transversales de type C, pourtant rétrogrades, ne se rapportent pas à l'identité du porteur de la gemme, ni de près ni de loin. Elles soulignent le registre figuré, le caractérisent et agissent comme une « didascalie ». Il s'agit dans la plupart des cas de portraits ou d'« armoiries » :

---

*transcripteur a des chances de le connaître et donc de savoir qu'il possède une aspiration. Traduite en terme de mécanismes graphiques, cette conclusion signifie qu'un transcripteur sait ou ne sait pas qu'un nom commence par le signe H. Le fait que le nom Hermes, le plus fréquent de Rome, soit noté soigneusement dans une telle proportion en est un indice".* Le problème qui se pose ici est donc non pas la translittération d'un nom grec en latin, mais sa relecture graphique du latin en grec, ce qui induit une erreur épigraphique. Voir également BIVILLE 2009, p. 418 : les translittérations grec-latin-grec sont définies par un "diasystème onomastique gréco-latin, constitué de règles de transcodage".

<sup>1058</sup> Voir IG XII, 5, n° 911 (II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.).

<sup>1059</sup> Voir SACKETT 1992, 1, p. 145, n° inv. Y44, et SEG 52 (2002), n° 868, n° réf. XXV : "HPMHC in pianta pedis" (Ἡρμῆς inscrit dans un tampon en forme de plante de pied).

<sup>1060</sup> Voir SOLIN 2003, pp. 947-948 (Empire).

<sup>1061</sup> Voir IGVR III, n° 1187 : "(...) Δέδαλος pro Δαίδαλος".

<sup>1062</sup> Voir SOLIN 2003, pp. 508-509 (CIL XV, n° 7025 : *Dedali*).

<sup>1063</sup> Voir BMC/RE, III, Hadrian, p. 549, n° 1941, pl. 101/9.

<sup>1064</sup> Voir VOLLENWEIDER 1967-1983, II, p. 234.

346. FURTWÄNGLER 1900, II, p. 227, n° 43, pl. XLVII = CADES 1836, cl. 36, IV, pl. C/178 [Pl. 50, fig. 341]. AGDS II, p. 158, n° 415, pl. 73 = VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 45, pl. 71/5 ; II, p. 116 [Pl. 51, fig. 342] : sur une cornaline évoquée par A. Furtwängler, l'identité du buste d'un patricien romain assez difficilement identifiable est fournie par la légende transversale de type C rétrograde sur la pierre, L / L : *L(ici)nius L(uc)illus*. Cette interprétation est renforcée par la présence du symbole du dauphin et de la branche d'olivier, référence à la victoire du général à Lemnos en 73 av. J.-C. Par contre, la légende de type C d'un jaspe rouge des *Staatliche Museen* de Berlin, à l'effigie de Pompée le Grand (*Gnaeus Pompeius Magnus*) est, elle, beaucoup plus difficile à appréhender. De part et d'autre du buste sont gravées deux initiales à nouveau rétrogrades, P / P. Le profil du personnage (confectionné aux environs de 60-50 av. J.-C.) est facilement reconnaissable par comparaison avec les monnaies<sup>1065</sup> et les intailles<sup>1066</sup> à son effigie datant de la République (entre 70-35 av. J.-C.). La forme de la lettre « P », donc la partie bombée n'est pas rattachée à l'haste verticale, tend pourtant à faire penser qu'il s'agit d'un type archaïque d'écriture<sup>1067</sup> qu'il faut replacer aux alentours de la seconde moitié du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. Mais cet argument archaisant, s'il ne peut tenir du fait que Pompée vécut entre 106 et 48 av. J.-C., suffit à ancrer la confection de la gemme avant la mort du général. L'inscription P P peut se comprendre de deux manières : soit elle définit le nom du propriétaire de l'intaille en faisant référence à des *duo nomina* (d'où potentiellement l'importance du caractère rétrograde des deux consonnes), soit elle renvoie au buste de Pompée en le précisant ou en lui attribuant une fonction particulière (« didascalie »). Dans le premier cas, il ne semble pas qu'il faille tirer un parallèle entre ces initiales et le nom d'un proche de Pompée ou d'un monétaire qui aurait frappé un type à son effigie<sup>1068</sup>. Il paraît donc adapté, au vu des exemples que nous avons déjà croisé, de partir du postulat que les initiales P P s'appliquent à Pompée lui-même. Une interprétation peu satisfaisante (donc à écarter d'office) est celle qui consisterait à attribuer aux deux lettres la fonction de reprendre les « P » inclus dans le gentilice contracté de Pompée, *P(om)p(e)ius*, l'abréviation par contraction n'apparaissant pas sur les pierres gravées avant l'époque impériale (voir n°s 275-278 ci-dessus), et encore moins sur des termes qui ne sont pas stéréotypés (pronom numéral IC, ou sigles chrétiens IC, XC, OY) ou à fonction votive (MATB, VTR | FEX, etc.) bien que dans un cas, l'agencement épigraphique soit également de type C (BON / EVT). Une seconde conclusion erronée serait d'appliquer *Pater Patriae* aux initiales, car c'est un titre honorifique strictement impérial<sup>1069</sup>. La première hypothèse concevable est de faire correspondre à P P les termes de *Penates Publici* : en effet, sur le monnayage de *Manius Fonteius*<sup>1070</sup>, au type de droit représentant les Dioscures, sont marquées les initiales P. P. Dans ce cas, les deux lettres s'appliquent aux jumeaux Castor et Pollux, les « protecteurs de Rome ». Il est donc plausible qu'on puisse en dire de même de Pompée qui, au cours du premier triumvirat avec Jules César et *Licinius Crassus*, hérita du contrôle de l'Italie et – surtout – de Rome. Sur l'intaille, Pompée jouerait donc le rôle de *penates* pour l'État, se substituant ou se combinant aux Dioscures. Toutefois, si on se réfère aux propres monnaies de ce dernier, il est possible d'en extraire un autre prédicat utile à la compréhension des initiales de la gemme : un denier de 42 av. J.-C., issu du monnayage de Sicile, porte la légende MAG PIVS IMP ITER, *Mag(nus) pius imp(eratori) iter(um)*, signifiant « Pompée, le grand, pieux *Imperator* pour la deuxième fois ». En conséquence, il est envisageable que l'un des « P » de l'intaille reprenne l'adjectif *pius*,

<sup>1065</sup> Voir BMC/RR, II, Sicily, p. 560, n° 11, pl. CXX/5, et RRC, p. 520, n° 511/3a, pl. LXII/2.

<sup>1066</sup> Voir VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pp. 45-46, pl. 71/2 ; 73/2 et 13.

<sup>1067</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, III, p. 275.

<sup>1068</sup> Ces monétaires sont soit *Sextus Pompée* (RRC, p. 520, n° 511/3a, pl. LXII/2), son fils, soit *Q. Nasidius* (RRC, pp. 495-496, n°s 483/1-2, pl. LVII/23-24) : dans le premier cas il s'agit d'un monnayage de 42/40 av. J.-C., et dans le second de frappes de 44/43 av. J.-C.

<sup>1069</sup> Voir CAGNAT 1914, p. 164.

<sup>1070</sup> BMC/RR, I, p. 195, n° 1230, pl. XXX/18, et RRC, p. 316, n° 307/1a, pl. XLI/7.

auquel cas il faudrait comprendre l'abréviation **P P** dans le sens de *Pompeius Pius*. Une troisième tentative d'explication tient à l'application aux initiales du qualificatif *Pompeius Patronus*, c'est-à-dire « protecteur des plébéiens » – hypothèse avancée par E. Zwierlein-Diehl. En effet, si on se réfère à Plutarque<sup>1071</sup>, en 63 av. J.-C. à l'issue des guerres contre Mithridate, Pompée avait augmenté le revenu du peuple romain de trente-cinq millions de deniers par an. On est donc en droit de penser que sa politique avait pour but, à l'instar des Gracques un siècle auparavant, de promouvoir l'essor social et le niveau de vie du citoyen romain par sa politique *popularis*. Découlant de cette logique, le **P P** peut aussi signifier *Pompeius Popularis*, par analogie à la classe des *Populares*, et par opposition à celle des *Optimates*. Une dernière hypothèse d'interprétation se base sur le fait que Pompée fut augure entre les années 61 et 48 av. J.-C.<sup>1072</sup> Or, selon cette indication, on pourrait peut-être lui appliquer l'insigne de *Pater Patratus*. Mais, malheureusement, ce titre ne semble être en rapport qu'avec le rituel pour l'*indictio belli*, c'est-à-dire le rite nécessaire qu'il fallait accomplir pour recevoir l'agrément des dieux afin de mener une guerre (*bellum iustum piumque*). Et cette procédure était de la compétence exclusive des féciaux. En conclusion, il n'est pas avéré que Pompée, en tant qu'augure, ait jamais fait partie de cette sodalité.

347. STEFANELLI 2007, p. 214, n° 67, pl. « Tomo III, cassetto 1 », ill. 67. KAGAN, NEVEROV 2000, p. 124, n° cat. 128/35 [Pl. O, fig. 104] : toutefois, sur les portraits, ces indications transversales sont également susceptibles de se référer à un ajout tardif (voire *rinascimentale* ou moderne) consécutif à une mauvaise interprétation du personnage portraituré. Ainsi, sur une intaille en verre de couleur brune issue de la collection Paoletti à Rome, le buste d'un patricien romain barbu non-identifié est-il assimilé au consul de 298 av. J.-C. *L. Cornelius Scipion Barbatus*<sup>1073</sup> par le truchement de deux initiales de type C adjointes à postériori : **C / B**, *C(ornelius) B(arbatus)* – et non pas *Caius Barbatus* comme le propose L.P.B. Stefanelli ("*Cajo Barbato Console*"). Cet agencement de type C, déjà en tant qu'ajout tardif sur les pierres *rinascimentali*, est toutefois symptomatique d'une certaine tradition épigraphique héritée de l'Antiquité en lien avec les portraits ; ainsi, les artisans-graveurs, dès le XV<sup>ème</sup> siècle, ont-ils restitué sur leurs œuvres ce type particulier de « didascalie ». En atteste notamment une calcédoine de la collection Pierre Crozat (incorporée par la suite à celle du Duc d'Orléans) présentant le buste du *condottiere* Francesco Sforza (fin des années 1450) : l'identité du duc de Milan est soulignée par l'adjonction, de part et d'autre du portrait, des initiales rétrogrades **F / S**.

De plus, cette configuration épigraphique – qui perdure encore sur les sceaux byzantins et médiévaux<sup>1074</sup> – se retrouve non seulement sur les portraits romains (voir n° 238 ci-dessus : **H / F**, *Horatius Flaccus*) [Pl. 27, fig. 183], les sceaux publics hellénistiques ou provinciaux romains (voir n°s 13 et 247 ci-dessus : « armoiries » de la cité d'Éphèse, **E / Φ**) [Pl. 29, fig. 194], les chefs-d'œuvre d'époque hellénistique (marque de l'officine du graveur *Pyrgothelès* – voir n° 83 ci-dessus) [Pl. 9, fig. 56], mais également sur les anneaux métalliques proprement dit :

348. HENKEL 1913, p. 192, n° 2141, fig. 178 [Pl. 51, fig. 343] : un cas particulier peut être cité, pour lequel l'inscription de type C apparaît sur les épaules d'un anneau en or mis au jour à Pfyndar (perdu), de chaque côté d'une cornaline ovale, sertie dans le chaton, sur laquelle sont gravés les effigies combinées (rappelant les types en *grylloï*) de Faustine et d'Antonin le Pieux. Les deux initiales, **F / A**, les reprennent respectivement. Cette combinaison transversale de caractères se retrouve d'ailleurs sur la cornaline Capponi dont la configuration épigraphique générale est composite (voir n° 165 ci-dessus) [Pl. 19, fig. 124]. La première partie de la

<sup>1071</sup> Voir Plutarque, *Vie de Pompée*, XLV, 4.

<sup>1072</sup> Voir BROUGHTON 1951, II, p. 603.

<sup>1073</sup> Voir *ibid.*, I, p. 174.

<sup>1074</sup> Voir BALBI DE CARO, BENOCCHI 1998, pp. 98-99, n° 102 ; 213, fig. 102 [pl. coul.] : **S / B** pour *Santa Barbara* sur un cachet de la collection Corvisieri (époque médiévale).

légende, de type A1<sup>B3G</sup> (ou A1<sup>G12</sup> par connexion avec le registre figuré – voir n° 153 ci-dessus), se rapporte aux *duo nomina* du propriétaire (**F | H**) mais sémantiquement lié à la figure d'Ascagne – surnom (*H*)*ascanius* – par effet de parallélisme des lettres et de lisibilité du registre figuré (voir point 1.5.4.2. ci-dessus, §3) – A. Evans avait en effet suggéré d'y lire la « didascalie » *f(i)lius H(ascanius)*<sup>1075</sup>. Les deux autres initiales, flanquant transversalement la représentation d'Énée portant son père Anchise, agissent, elles, effectivement comme des qualificatifs de la scène figurée : **P / A** (type C<sup>J</sup>) pour *pater Aeneas* ou *p(i)us Aeneas* (voire *pater Anchises*), épithètes apparaissant à de nombreuses reprises dans l'Énéide de Virgile<sup>1076</sup>. Ces expressions soulignent l'acceptation par Énée, tout d'abord lors de la fuite de Troie (ce à quoi se réfère le motif iconographique de la gemme), puis après la mort de son père, du statut de *pater familias*, c'est-à-dire de la charge de guide et protecteur du peuple troyen en exil<sup>1077</sup>.

Pour autant, les motifs iconographiques pour lesquels la légende de type C se rapporte à une « didascalie » ne sont pas toujours caractérisés par de tels compléments au registre figuré. Il est parfois nécessaire de convenir qu'au cas par cas, l'interprétation à donner à l'inscription transversale est tributaire de critères d'analyse globaux (à l'instar du camée de Caligula – voir n° 192 ci-dessus [Pl. 23, fig. 153] et n° 351 ci-dessous – sans le portrait duquel les figurines à l'exergue ne pourraient être mises en relation avec ses trois sœurs et, corrélativement, les initiales **A, D** et **I** intercalaires à des « didascalies ») : comme nous l'avons vu plus haut (voir n°s 341-342 ci-dessus), la présence d'initiales de type C de part et d'autre d'une représentation de divinité salutaire n'implique pas nécessairement que lettres se rapportent à une « didascalie » ou à une formule augurale (ou incantatoire) résultant de l'usage de la gemme comme talisman. Elles peuvent tout autant se référer à une appellation, soit abrégée, soit composée :

349. DEMBSKI 2005, p. 74, n° cat. 212, pl. 21 [Pl. 51, fig. 344] : ainsi, le type de Cérès se retrouve-t-il régulièrement flanqué d'une légende de type C transversale formée de deux initiales. Par analogie à la cornaline de Hanovre (voir n° 334 ci-dessus), la représentation de la divinité sur les intailles romaines des II<sup>ème</sup> et III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. subit un syncrétisme avec la personnification de *Fides* ou encore *Fortuna* – les deux divinités sont parfois même associées sur une même pierre<sup>1078</sup>. Conséquemment, la légende **F / C** (rétrograde) se retrouvant sur une autre cornaline, mise au jour à *Carnuntum* celle-là et datant du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., se comprend, à l'instar du jaspe d'Arles représentant Isis (voir n° 342 ci-dessus) [Pl. 49, fig. 330b], comme une « didascalie » composée de deux qualificatifs : *F(ortuna)* ou *F(ides)* *C(eres)*. Toutefois, à la différence du talisman publié par H. Guiraud, la légende est ici en latin et non plus en grec (**I / Φ**). La possibilité qu'il s'agisse également de *duo nomina* ne peut bien entendu pas être totalement écartée du fait du sens de lecture rétrograde sur la gemme. En outre, étant donné l'ordonnancement de la légende ainsi que les lettres qui la composent, cette dernière est également susceptible de reprendre un indice de filiation (*filius Caii* ou *filius carissimus*)<sup>1079</sup> – alors que *C(aii) f(i)lius* est épigraphiquement davantage courant. En

<sup>1075</sup> Voir HOEY MIDDLETON 1991, p. 95, n° 155, note : "(...) ; it is not unusual for 'H' to be added or dropped at the beginning of words". Cette interprétation est toutefois reprise par M. Spannagel (SPANNAGEL 1999, p. 393, n° cat. A 119 : "von Evans zu Pater Aeneas Filius Hascanius ergänzt"). Voir également PRUNELLE 1995, p. 121, pt. 2.4.b ; 187-189, pt. 5.21 ; 430, n° 215, n. 24 : à part pour un cas précis (Hammon et dérivés), l'auteur ne distingue aucune autre forme de substantif qui, sans l'aspiration dans la racine grecque, se verrait adjoint à un « H » en latin ; pourtant, "[q]u'il s'agisse du théonyme ou d'anthroponymes dérivés [de Ἄμμων], les formes avec le H [Hammon /-ius] ne sont pas rares dans l'Empire ; [pourtant] l'étymologie de Ammon = Ἄμμων ne suppose aucune aspiration initiale [même] en égyptien (Amūn) ; (...)".

<sup>1076</sup> Voir PARRY 1987, pp. 31-32 : les deux expressions, valant comme des épithètes non-traditionnelles ("non-traditional epithets"), se retrouvent, selon leur valeur métrique respective, à dix-sept reprises pour *p(i)us Aeneas*, et à quatorze reprises pour *pater Aeneas*.

<sup>1077</sup> Voir NOONAN 2007.

<sup>1078</sup> Voir DEMBSKI 2005, p. 75, n° 231A, pl. 23 (voir n° 350 ci-dessous).

<sup>1079</sup> Voir MILLER 1998, p. xlviij.

effet, la même inscription, apparaissant selon une configuration épigraphique de type C également, tend à exprimer la mention indirecte d'une filiation – la particule **F** se référant à *filius/-ia* n'y apparaît pas à proprement parler – sur un nicolo du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne datant lui aussi du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (entre 203 et 205 apr. J.-C.) [Pl. 51, fig. 345]<sup>1080</sup> : il s'agit d'un portrait de l'impératrice Plautille, épouse de Caracalla, flanqué des qualificatifs (inscrits de manière rétrograde) **F / C** pour *F(ulvia /-ae) C(aii filia /-ae)*, à comprendre comme *Fulvia Plautilla*, fille de *Caius Fulvius Plautianus*.

350. DEMBSKI 2005, p. 75, n° cat. 231, pl. 23 [Pl. 51, fig. 346] : pourtant, si Cérès est iconographiquement souvent associée à d'autres divinités salutaires, la restitution de l'inscription n'en est pas toujours facilitée pour autant. Ainsi, sur une intaille en jais d'une collection privé publiée par G. Dembski (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), Cérès, vêtue d'un *chitôn* et d'un *peplos*, est représentée tenant une patère et une corbeille de fruit ; en face d'elle, portant les mêmes vêtements, se tient *Fortuna* avec ses attributs usuels (gouvernail et corne d'abondance). Au-dessus des deux divinités, comme pour les déterminer chacune séparément, deux initiales de type C<sup>B3</sup> – et non pas B3<sup>C</sup> à cause du plan de lecture horizontal des deux caractères transversaux : **I / S**. Toutefois, ces lettres sont impropres à qualifier les divinités mises en scène sur l'intaille, à la différence, par exemple, de la cornaline de Vienne (voir n° 328 ci-dessus, note) [Pl. 45, fig. 301] pour laquelle l'initiale **N** reprenait la représentation de Némésis. La légende se réfère donc à une appellation composée ou abrégée ; à moins qu'il ne s'agisse d'une formule comme c'est le cas de la sardonix de la collection Guy Labrière sur laquelle se lit transversalement (type C) la formule *ut(ere) f(elix)* – voir n° 277 ci-dessus [Pl. 124, fig. 861] : **V / T / F**.

L'intérêt de ce jais est cependant dans sa configuration épigraphique de type C<sup>B3</sup> en lien avec une iconographie de groupe : en dehors des exemples à foison apparaissant sur les gemmes paléochrétiennes, associant des scènes diverses, notamment christiques, aux deux initiales **A / Ω** [Pl. 51, fig. 347]<sup>1081</sup> (ou **Ϝ**) [Pl. J. fig. 69]<sup>1082</sup> ou aux contractions **TC / XC** – voir n° 274 ci-dessus [Pl. 34, fig. 229] –, on la retrouve à deux reprises en lien avec un registre figuré à connotation païenne. Tout d'abord une cornaline de la collection Sommerville (plutôt une sardonix)<sup>1083</sup>, évoquée par E.F. Le Blant<sup>1084</sup>, et sur laquelle sont représentés les sept dieux qui ont donné leur nom aux jours de la semaine : au-dessus de chacun d'eux une initiale, **S E L M M I V** pour Saturne, *Elios*, *Luna*, Mars, Mercure, Jupiter et Vénus (époque impériale). D. Berges ne la mentionne pas dans son catalogue, doutant de son caractère antique<sup>1085</sup>. Sur une autre sardonix, datant du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. [Pl. 51, fig. 348]<sup>1086</sup>, une représentation identique du panthéon païen est jointe aux deux initiales **B / F** (type B3<sup>C</sup>) ; ces dernières ne reprennent pas l'une des divinités mise en scène (Jupiter, Mars, Minerve, Apollon, Diane et Némésis), mais une formule augurale (*Bona Fortuna* ou *bonum factum*, « Pour le bien général »)<sup>1087</sup> soulignée par Hélios et les symboles lunaire et stellaire en exergue, et impliquant la fonction de talisman de la gemme (*gemma bonum factum*)<sup>1088</sup>. Toutefois, comme précédemment, il

<sup>1080</sup> AGW III, pp. 70-71, n° 1729, pl. 20. Voir aussi AUBRY 2011b, p. 244, fig. 31, n. 118.

<sup>1081</sup> Voir HENIG 1975, p. 39, n° 139, pl. 9 = MIDDLETON 1892, E, p. 84, n° 1 (IV<sup>ème</sup>-V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) : jaspe vert représentant une scène de la Crucifixion ; au pied de la croix, tenant une lance, sans doute *Longinus*, qui perça le flanc du Christ.

<sup>1082</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 465, fig. 822, pl. 182 = *Road to Byzantium*, p. 90 (pl. coul.) ; 149, n° cat. 65 : investiture de Valentinien III (420-421 apr. J.-C.).

<sup>1083</sup> University of Pennsylvania Museum of Archaeology and Anthropology, n° inv. 29-128-870 : la fiche d'inventaire décrit une intaille en sardonix datant d'une fourchette chronologique s'étalant de 50 av. J.-C. à 400 apr. J.-C.

<sup>1084</sup> Voir LE BLANT 1896, pp. 110-111, n° 276.

<sup>1085</sup> Voir BERGES 2002, pp. 17-19.

<sup>1086</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 246, n° 52, pl. L.

<sup>1087</sup> Voir MILLER 1998, p. xxi.

<sup>1088</sup> Voir tabl. 2.7. de la Partie II, n° 1 : *B(asileus) F(osporus) (sic)*.

ne faut pas exclure d'office que les deux initiales puissent reprendre également des *duo nomina* car cette composition iconographique, bien qu'accompagnée le plus souvent de « didascalies » (voir n° 392 ci-dessous) est aussi parfois jointe au nom du propriétaire, en exergue toutefois [Pl. 51, fig. 349]<sup>1089</sup>.

351. AGW II, p. 151, n° 1191, pl. 101. KRUG 1981, pp. 200-201, n° 141, pl. 87 [Pl. 52, figg. 350-351] : ce sont également des appellations que l'on retrouve sur deux autres pierres, mettant à nouveau en scène des divinités en groupe, et dont la configuration épigraphique, toujours partiellement de type C<sup>B3</sup> dans l'absolu, opère une transition spatiale vers le registre inférieur. Tout d'abord, dans la droite ligne des types en « triangle » de type C<sup>5</sup> (voir n° 336 ci-dessus) [Pl. 47, figg. 317-318], on retrouve trois initiales grecques, Φ / Α | Υ ou Α / Φ | Υ (les lettres sont ambilisibles, sur le moulage autant que sur le cachet), sur une cornaline du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne : elles se positionnent spatialement de telle manière (type B1<sup>CG</sup>) qu'elles ne peuvent reprendre les initiales des divinités représentées (Esculape, *Fortuna* et Mercure). Même s'il aurait été séduisant d'appliquer le « Α » à Ἀσκληπιός, le « Φ » ne peut s'adapter à une forme translittérée de la *Fortuna* qui, d'ailleurs, devrait prendre la forme du grec Τύχη. La lettre « Υ », quant à elle, se situe en marge du reste de l'inscription, au niveau de la ligne de sol sous le gouvernail de *Fortuna*, et ne se réfère visiblement pas à la divinité. Conséquemment, à l'instar du nicolo issu de la même collection muséale (voir n° 328 ci-dessus : Φ | Α | Ψ), les lettres reprennent ici soit des *tria nomina* commençant par le prénom Φαβίος, respectivement Αὔλος<sup>1090</sup>, soit une partie d'appellation latine translittérée en grec (comme le surnom, voire le nom diacritique *Faustus*, Φαύστος<sup>1091</sup> / Φαῦστος<sup>1092</sup>), ou l'ὄνομα Φάυλλος<sup>1093</sup> (respectivement Ἀφύδιος<sup>1094</sup> ou Ἀφυκτολις<sup>1095</sup>). Sur une seconde pierre, un silex du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. issu de la collection du *Römisch-Germanisches Museum* de Cologne, la configuration de type C à deux initiales s'est cette fois-ci déplacée dans le registre inférieur (type C<sup>B2J</sup> – la ligne de sol scellant l'espace dans la partie basse), dans les espaces demeurés vides séparant les personnages d'une triade apollinienne rappelant celle d'Héliopolis (Baalbek) figurée sur la surface gravée (Apollon, Artémis et une troisième divinité barbue indéfinie). Les initiales transversales similairement ambilisibles Α / Χ se rapportent à nouveau à une appellation composée ou à un nom abrégé (Ἀχαιός, Ἀχιλλᾶς<sup>1096</sup> / Χαρίσιος<sup>1097</sup> par exemple). Une configuration épigraphique similaire à celle du silex de Cologne (type C<sup>B2</sup>) s'était déjà rencontrée, en lien avec une composition de groupe, sur le camée de Caligula (voir n° 192 ci-dessus [Pl. 23, fig. 153]) dans le registre inférieur duquel apparaissaient les trois sœurs de l'empereur (Agrippine Drusilla et Julia) : chacune était ainsi désignée par son initiale (respectivement Α, D et I) faisant office, dans ce cas précis, de « didascalie ». On pourrait même arguer que ce complément au registre figuré est de type B2<sup>C</sup>, voire H<sup>B2C</sup>, la composition allégorique des trois figurines (l'une symbolisant *Fortuna*) constituant l'exergue du portrait de Caligula.
352. DEMBSKI 2005, p. 116, n° cat. 626, pl. 62 = SPIER 2007, p. 55, n° 319, pl. 39 [Pl. 52, fig. 352] ; 59, n° 397, pl. 46 [Pl. 52, fig. 353] : un troisième thème iconographique peut être traité en relation avec des légendes de type C impliquant deux initiales. Il s'agit de l'iconographie chrétienne du Bon-Pasteur (*Pastor Bonus*). Sur la plupart des gemmes paléochrétiennes, la

<sup>1089</sup> Voir LIMC VIII, « Zeus/Jupiter », 1, p. 441, n° 231 ; 2, p. 289 (calcédoine du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) = FURTWÄNGLER 1896, p. 119, n° 2545, pl. 23 : Jupiter trônant, avec Junon, Hélios et Mercure ; en exergue, le nom du propriétaire (rétrograde) ΔΟΜΕΤΙC (LGPN IV, p. 110, « Δομέτις » – II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>1090</sup> Voir SALOMIES 1987, p. 24, n° 4, et MCLEAN 2002, p. 130 (translittération).

<sup>1091</sup> Voir MCLEAN 2002, pp. 131-132, pt. 5.11.

<sup>1092</sup> Voir LGPN II, p. 443 (époque impériale).

<sup>1093</sup> Voir *ibidem* (à partir du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C.).

<sup>1094</sup> Voir *ibid.*, I, p. 97 (époques hellénistique et impériale).

<sup>1095</sup> Voir *ibid.*, IV, p. 62 (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>1096</sup> Voir *ibid.*, II, pp. 84-85.

<sup>1097</sup> Voir *ibid.*, II, p. 476 (II-IV<sup>èmes</sup> s. apr. J.-C.) : translittération du *nomen Carisius*.

mention d'une « didascalie » en marge d'un motif symbolique est souvent la résultante non pas d'une recherche de qualification nécessaire du registre figuré (souvent le thème se suffit à lui-même – poisson, ancre, colombe, croix, scène de l'Évangile, icônes) mais d'une volonté d'affirmer sa foi. Comme ce fut le cas pour la cornaline des musées du Vatican (*Museo Sacro*) datant du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voir n° 133 ci-dessus) [Pl. 14, fig. 89], pour laquelle l'inscription transversale verticale (type C<sup>B1</sup>) I / X, pour IXΘYC, reprenait spécifiquement le registre figuré du poisson, on retrouve les mêmes initiales, I / X (type C) sur un nicolo (un onyx selon G. Dembski) provenant de *Carnuntum* et figurant le Bon-Pasteur, sous un arbre, avec deux moutons à ses pieds. Ici, ces caractères ne reprennent pas le sigle du poisson chrétien, mais bel et bien les initiales de Jésus-Christ (Ιησοῦς Χριστός – IHCOC XPICTOC selon G. Dembski, bien qu'il cite une autre source pour laquelle les initiales s'appliquent à IXΘYC) ; elles agissent ainsi moins comme une « didascalie » que comme la profession de foi du porteur. Un autre nicolo, orné de la même composition iconographique, est, lui, flanqué de deux autres lettres, R / V (type C)<sup>1098</sup>. Datant du début du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. et issue de la collection de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford, cette intaille mentionne le nom de son propriétaire – *Ru(fus)* selon J. Spier – par analogie à une autre pierre, un plasma cité par E.F. Le Blant, portant le même motif et l'appellation AO-Y-KI (type A1<sup>C</sup>) pour "*Loukas? Loukianos?*", plutôt un ὄνομα abrégé (Λουκιανός ou Λούκιος)<sup>1099</sup> [Pl. 52, fig. 354]<sup>1100</sup>. Toutefois, les appellations ou les formules composées sont également susceptibles d'apparaître en lien avec le thème du Bon-Pasteur, comme en témoigne un troisième nicolo, provenant du *Museo Sacro* à nouveau et datant des III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., sur lequel sont inscrits transversalement (type C) les caractères N M / S [Pl. 52, fig. 355]<sup>1101</sup>. Ils reprennent soit les *tria nomina* du propriétaire, soit une « didascalie » composée, abrégée en trois initiales ou contractée – *N(o)m(ine) S(uo)*, « En leur nom », référence directe à l'allégorie du Bon-Pasteur<sup>1102</sup> –, à l'exemple d'un nicolo du *Rijksmuseum G.M. Kam* de Nimègue (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>1103</sup> sur la surface ovale duquel apparaît un Génie tenant une corne d'abondance, une patère, et de part et d'autre duquel sont inscrites les lettres G P / L (type C également). Selon l'auteure, qui se réfère au *CIL*<sup>1104</sup>, la légende se restitue, en lien direct avec le registre figuré, par *G(enius) P(opuli) L(ugdunensium)*.

Cette configuration transversale à deux initiales apparaît également sur les camées, mais à de rares occasions :

353. WILLERS, RASELLI-NYDEGGER 2003, pp. 132-133, n° cat. 130, ill. 130 [pl. coul.] = VOLLENWEIDER 1984, pp. 290-293, n° 508, ill. 508 = *LIMC* I, « Abraxas », 1, p. 5, n° 63 ; 2, p. 14 [Pl. 52, figg. 356a-b]. MASTROCINQUE 2003, p. 322, n° 270 [Pl. 53, fig. 357] : dans la droite ligne des confessions de foi des pierres paléochrétiennes et byzantines, on peut citer notamment un camée « problématique » [*"Problematische Stücke"*] de la collection Merz, datant entre 20 et 50 apr. J.-C. Il représente Hermès avec le caducée et la tortue ; dans le champ, de part et d'autre de la divinité, les deux initiales Θ / X. Si la première idée qui peut venir en tête est de transcrire les initiales par Θεὸς Χριστός, ce qui serait l'un des témoignages les plus anciens de la reconnaissance de la nature divine du Christ, et partant, une attestation absolue de son

<sup>1098</sup> HENIG, MCGREGOR 2004, p. 130, n° cat. 14.16, ill. 14.16.

<sup>1099</sup> Voir *LGPN* III, A, p. 277 (III<sup>ème</sup>-V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>1100</sup> Voir SPIER 2007, p. 59, n° 396, pl. 46 ; p. 61, et LE BLANT 1896, p. 123, n° 320, pl. II.

<sup>1101</sup> SPIER 2007, p. 57, n° 354, pl. 43.

<sup>1102</sup> Voir *Évangile selon Saint Jean*, X, 3 : *et proprias oves vocat nominatim (...)*, « et il [le Bon-Pasteur] appelle par leur nom ses propres brebis (...) ». La forme *nominatim* des traducteurs de la Vulgate dérive du grec κατ' ὄνομα qui littéralement, pour les artisans du Bas-Empire, se restituait également par *suo quamque nomine* d'après les différents manuscrits onciaux du Nouveau Testament (à savoir le *Codex Alexandrinus* au IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>1103</sup> MAASKANT-KLEIBRINK 1986, p. 108, n° App. 14.

<sup>1104</sup> *CIL* XIII, n° 10024, 3 : "*Hoc est, si modo bene legimus et non fallimur, Genius Populi Lugdunensium*" (d'après J. Smetius).

existence. Ce qui aurait pour conséquence que le camée ne pourrait dater d'avant les années 30 apr. J.-C. (*terminus post quem*). Toutefois, la finesse du style et la ressemblance frappante (à quelques détails près) avec l'Hermès de la cornaline du *Fitzwilliam Museum* de Cambridge signée par Dioscouridès<sup>1105</sup>, font davantage penser à une confection vers le premier quart du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. ; le camée serait vraisemblablement l'œuvre de l'un des élèves de Dioscouridès. Il s'agirait donc d'entrevoir une seconde possibilité, toujours en rapport avec une fonction de « didascalie » de la légende, à savoir Θεὸς Χθόνιος, caractérisant Hermès Psychopompe comme le dieu souterrain conduisant l'âme des morts dans l'Au-delà. Cette interprétation est motivée par la face B de l'intaille – gemme à deux faces qui en fait vraisemblablement une amulette à visée funéraire, accompagnant le défunt lors de son inhumation<sup>1106</sup> – sur laquelle est inscrite une invocation à Hermès à la faveur d'une certaine *Vibia Paulina* (ajouté probablement peu après la confection du motif initial *ad hoc*) : ΙΑϚ | ΑΒΡΑϚΑϚ | ΑΔϚΝΑΙ Α|ΓΙΟΝ ΟΝΟΜ|Α ΑΕΞΙΑΙ ΔΥΝΑΜΙϚ ΦΥΛ|ΑΞΑΤΕ ΟΥΕ|ΒΙΑΝ ΠΑΥ|ΛΕΙΝΑΝ, Ἰάω Ἀβρασάξ Ἄδωναι ἄγιον ὄνομα Ἀεξιαὶ δύναμις φυλάξατε Οὐέβιαν Παυλεῖναν<sup>1107</sup>. Hermès, ainsi investi de pouvoirs judéo-chrétiens, serait identifié à Anubis (qui prend soin des morts), à Thoth (qui enseigne la sagesse), et serait ici invoqué en tant que *Iaô Abrasax Adônai*. Ainsi, les deux initiales pourraient également – hormis la possibilité que cela reprenne les *duo nomina* du possesseur, *Vibia Paulina*, probablement versé dans l'occultisme et les cultes à mystères – se référer à Θ pour Thoth et Χ pour χελώνη, la tortue, symbole égyptien de la sagesse notamment, que le dieu tient dans sa main avec le caducée. L'onyx publié par A. Mastrocinque représente, à travers une libre réinterprétation, la pierre publiée par M.-L. Vollenweider : le pétase est remplacé par une couronne, et la tortue par un calice. L'auteur ajoute que les deux lettres Χ et Θ étaient des symboles universels et cosmiques – Χ, celui de l'âme humaine, et Θ, non seulement l'initiale de la mort (θάνατος), lettre associée à Osiris, divinité de l'Au-delà, sur une amulette de Florence<sup>1108</sup>, mais également le symbole du cosmos. En définitive, les deux initiales ne résultent aucunement d'une appropriation de l'iconographie païenne par le culte chrétien à proprement parler, et traduisant une prière ou une supplication.

### 2.3.2.3. Type C<sup>7</sup> (configuration en « carré » en quatre à six caractères)

§1. Mais en décalage de ces deux types C simples (réunissant deux, voire trois caractères), il existe une série assez marginale qui, par extension, peut être assimilée à la difficulté de restitution des inscriptions de type C en général : elle rassemble des légendes formées de plus de trois initiales disséminées tout autour du registre figuré (type C en « carré », en « ligne » ou en « colonne », ou lettres tournées vers l'extérieur).

Ce type de configuration épigraphique se retrouve notamment sur le fond quadrangulaire des urnes et flacons en verre romains (fin I<sup>er</sup> - début IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) [Pl. 117, fig. 819-821]<sup>1109</sup>, ce qui éclaire de manière conséquente le déchiffrement des légendes sur pierre gravée. Dans ce domaine précis, cet agencement spécifique des caractères ne se rencontre que sur les sceaux publics hellénistiques et les

<sup>1105</sup> Voir VOLLENWEIDER 1966, p. 63, n. 83 ; 114, pl. 66, fig. 1 (dernier quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.).

<sup>1106</sup> Voir BARB 1964, pp. 1-9, pl. I.

<sup>1107</sup> Voir SEG 34 (1984), n° 1666 ; 48 (1998), n° 2095 : il faudrait remplacer Ἀεξιαὶ – nom propre ou adjectif qualifiant δύναμις – par <δ>εξιαὶ.

<sup>1108</sup> Voir MASTROCINQUE 2008, p. 41, n° cat. Fi 18, pl. IX (jaspe vert).

<sup>1109</sup> Voir KATONA GYŐR 1991, p. 36, GLÖCKNER 2008, pp. 137-146 (notamment p. 139, ill. 9a ; 140, ill. 11a ; 144, ill. 16 ; 144, n° cat. 10-11 ; 157, n° cat. 22), et PFAHL 2012 (*ILGIL*), pp. 216-217, n° cat. 702-728, pls. 97-99 (*Caius Salvius Gratus* : C S C R ou C S G R) ; 219-220, n° cat. 759-761 (*Gnaeus Pompeius Cassianus* : G N P C) ; 221, n° cat. 780-784, pl. 104 (C C P C). On retrouve, pour le même nom d'artisan-verrier *Caius Salvius Gratus*, un agencement des quatre lettres (C S G R ou C S C R) en « carré », mais selon une disposition du sens de lecture des caractères variable : ces derniers sont tantôt sur un même plan (en « ligne » ou en « colonne ») [Pl. 117, fig. 819], tantôt tournés vers l'extérieur (type A1) [*id.*, fig. 820], tantôt arrangés selon un plan de lecture cruciforme (type C<sup>f</sup> inédit sur les gemmes) [*id.*, fig. 821].

intailles romaines. En effet, sur les scarabées étrusques et les pierres gravées italiques, il n'existe aucun exemple autre que des légendes en marge des motifs iconographiques, les lettres tournées vers l'extérieur ou révélant une nature composite (« didascalies » – **TVTE, TVPAN, ΘΕΛΕ, ΦΕΡΛΕ**, etc. –, nom du propriétaire, invocation – voir point 1.6.2 de l'Introduction). Et les lettres sont rarement séparées par un espace suffisamment conséquent pour en altérer la lecture (voir n° 191 ci-dessus) [Pl. 23, fig. 150]. Il existe toutefois une seule exception :

354. AMBROSINI 2011, p. 81, fig. 129 = ZAZOFF 1968, p. 208, n° 1489 = WALTERS 1926, p. 96, n° 787, pl. XIII [Pl. 53, fig. 358] : sur un scarabée en sardoine du *British Museum* (plutôt une intaille sertie dans une bague, mais prélevée à partir d'un scarabée), daté du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., est représenté une truie, symbole de prospérité et de fertilité<sup>1110</sup>, autour de laquelle, dispersée aux quatre coins de la bordure, se déchiffre la légende **Π/Α/Κ/Κ**<sup>1111</sup>. Selon les différents auteurs, l'inscription est un ajout tardif (voire moderne), mais reprend toutefois vraisemblablement l'abréviation d'une appellation. L. Ambrosini, elle, y lit **ZAK** (Ζάκυνθος ?), estimant que la troisième lettre **C** est un signe décoratif. Mais l'aspect intéressant de cette gemme réside dans le fait que les lettres, bien que tournées vers l'extérieur (type A1<sup>C</sup>), forment un carré autour du registre figuré.
355. WEISS 2007, pp. 255-256, n° 421, pl. 56. *AGDS I*, 3, pp. 53-54, n° 2429, pl. 220. *AGW III*, p. 108, n° 1954, pl. 54 [Pl. 53, figg. 359-361] : on retrouve cette particularité épigraphique (lettres en « carré » tournées vers l'extérieur) tout d'abord sur un jaspe rouge de la collection Dressel (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) figurant une composition combinant une salamandre (lézard) et une sauterelle, deux animaux à forte connotation apotropaïque (respectivement contre les problèmes liés à la vue et aux organes génitaux), et quatre initiales dispersées aux quatre coins de la bordure, **H / C / V / S**. Même si l'auteure, C. Weiss, penche pour une appellation servile (**H** reprenant l'initiale du nom de l'esclave, **C(-) V(-)**, celles des *duo nomina* de son maître, et **S**, le terme *servus*), il semble plus approprié d'estimer, au vu du registre figuré et du matériau utilisé, que cette gemme à fonction d'*apotropaion* est complétée par une formule magique ou augurale sous la forme d'une sentence sémiographique (à l'instar de l'agate de la collection Caylus [Pl. 24, figg. 158a-b]) comme [*locusta et salamandra (σαύρα)*] *H(erenii) cu(ram) s(ervant)*. Cette disposition épigraphique, la signification des lettres apparaissant sur la surface gravée en lien avec un motif iconographique *ad hoc*, est soulignée par une autre gemme, une sardoine, confectionnée entre le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et le premier siècle de l'Empire : elle fait apparaître quatre lettres, **ΑΓ / Υ / Ο | Α** (type B1<sup>C</sup> « carré »), dont deux sont clairement des *charakteres* (le *nexus* **ΑΓ** – pour ἄγιος<sup>1112</sup> – et le **O** en forme d'*ouroboros*), tout autour du symbole du cancer – signe zodiacal du porteur et, partant, porte-bonheur (voir n° 341 ci-dessus [Pl. 48, fig. 328]) ; d'ailleurs, les deux lettres restantes, **Υ | Α** (type C<sup>B1</sup>), se comprennent de la même manière que sur les talismans portant des initiales de type C (voir *ibidem*), à savoir soit comme appellation abrégée (ὄνομα Ἰάκινθος – il ne peut s'agir d'une translittération d'une dénomination latine commençant par *V(-)* ou *Va(-)*<sup>1113</sup>), soit, potentiellement, comme une formule augurale ou une combinaison vocalique typique des talismans (où chaque voyelle à une portée cosmique) ; les quasi-mêmes motif et configuration épigraphique se retrouvent d'ailleurs sur deux jaspes rouges, l'un du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (crabe et *tria nomina* de type B3 : **Q•D•A**), l'autre de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford (crabe et *tria nomina* de type B3<sup>G</sup> : **B | D | P** – voir n° 142 ci-

<sup>1110</sup> Voir HENIG 1997, p. 45.

<sup>1111</sup> Voir aussi IMHOOF-BLUMER, KELLER 1889, p. 124, n° 2, pl. XX.

<sup>1112</sup> Voir MICHEL 2001, p. 343, n° 596, et PHILIPP 1986, p. 7, n. 11 : la terminologie judéo-chrétienne du mot ἄγιος se mêlent aux éléments magiques en lien avec la formule **ΙΑΘ** (dont elle est un synonyme, au même titre que **ΑΔΘΝΑΙ**).

<sup>1113</sup> Voir OPEL IV, p. 199, « Valerius » : ce gentilice (ou surnom) se translittère avec la voyelle -ou (Οὐαλέριος). Raison pour laquelle la lettre **Υ** ne peut reprendre non plus l'initiale translittérée du prénom ou du gentilice dans des *duo nomina*.

dessus [Pl. 15, fig. 97 ; 83, fig. 570] : le lien est donc évident entre l'appellation du propriétaire et son signe zodiacal, le jasper ne faisant que renforcer le pouvoir de porte-bonheur de la gemme)<sup>1114</sup>. Sur une troisième pierre, une calcédoine du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, datant des II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., l'inscription est géométriquement plus symétrique : le registre figuré met en scène un coq entouré des lettres **E / Y / Φ / P** (type C<sup>A1G</sup> ou C<sup>A12</sup>) qui reprennent, comme pour la sardoine étrusque (n° 354 ci-dessus), l'abréviation d'une appellation grecque (Εὐφράσιος /-άτης /-όνιος)<sup>1115</sup>. E. Zwierlein-Diehl penche pour la première restitution, au génitif d'appartenance ("*Siegel des Euphrasios*"), à cause de deux lettres supplémentaires, **CI**, se trouvant sur la tranche de la gemme (voir n° 49 ci-dessus), et qui composerait avec la légende principale un ὄνομα dont la lettre « A » ainsi que la déclinaison aurait été amuïes ou contractées – Εὐφρ(α)σί(ου).

Il est toutefois important de souligner que, dans la plupart des cas, les caractères « en carré » sont incisés dans un plan homogène relativement au registre figuré, le plus souvent les lettres tournées vers l'extérieur (**P/A/C/K, H / C / V / S** et **E / Y / Φ / P**) ou selon un plan transversal (voir §§2-6 ci-dessous). Il existe toutefois des exceptions à cette règle : comme nous venons de le voir, au type A1<sup>C</sup> « carré » (**P/A/C/K** et **H / C / V / S**) s'oppose le type B1<sup>C</sup> « carré » (**ΑΓ / Y / Ο | A**) pour lequel une partie des caractères sont tournés vers l'extérieur, l'autre vers l'intérieur selon un plan de lecture horizontal. Or, la même distinction peut être soulignée dans le cas du type C<sup>A12</sup> ou C<sup>A1G</sup> « carré » (**E / Y / Φ / P**) dont le sens de lecture se fait selon un axe vertical, et cela en concomitance avec deux jaspes rouges : sur le premier, datant du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. et issu à l'origine d'une collection privée zurichoise mais mis aux enchères par Christie's en 2012 à New-York [Pl. T, fig. 141]<sup>1116</sup>, le thème principal figurant une combinaison en *gryllo* de deux profils janiformes (dont un barbu) est joint aux lettres **M / L | C / E**, chacune en face de l'un des quatre visages de la composition iconographique (de manière illogique, l'inscription est déchiffrée "*C M E L*" dans le catalogue de vente). Or, les caractères se déchiffrant selon un axe de progression vertical (type D1<sup>C</sup> « carré ») : ceux-ci peuvent difficilement être interprétés comme tenant d'une appellation simple abrégée (à l'instar de **E / Y / Φ / P**), mais plutôt, du fait de leur position, comme les initiales de chacun des personnages (« didascalie ») ou comme des *tria nomina* (**M L CE**) incisés calligraphiquement par effet de symétrie. Le deuxième jasper rouge, lui, est plus difficile à appréhender : datant du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et provenant du Fonds Beazley à Oxford [Pl. 102, fig. 711]<sup>1117</sup>, il est orné de quatre lettres, **A K | Ω Π**, qui sont dispersées autour d'une figure d'Esculape, et qui consistent vraisemblablement en une « didascalie » contractée – pour Ἀσκ(λη)πι(ός). Outre le fait que l'inscription se caractérise par un double facteur d'inversion – rupture du sens de lecture (boustrophédon) combinée à une permutation des termes selon un axe horizontal (voir n° 305 ci-dessus, « Types inversés ») et par une interversion des caractères qui la composent (on lit **A K | Ω Π** au lieu de **A Ω | K Π** – voir point 2.3.3.3. ci-dessous, §1), la légende se singularise à nouveau par un agencement de type D et non plus A1 (les lettres **A K** tournées vers l'intérieur, **Ω Π** vers l'extérieur). Cette dernière est donc de type D<sup>C</sup> (les facteurs D1 ou D2 ne pouvant s'appliquer du fait qu'une partie de l'inscription se lit du bas vers le haut et inversément dans le registre latéral opposé) et, alliée au matériau et à la vertu apotropaïque de la composition iconographique, le caractère aléatoire des lettres qui la constituent s'accorde à la portée magique des *charaktes* ésotériques usuels (composition de symboles alphabétiques hétérogènes induisant une formule incantatoire [IAW] ou une « didascalie » –

<sup>1114</sup> Ou la fonction apotropaïque des amulettes (voir n° 305 ci-dessus).

<sup>1115</sup> Voir LGPN II, p. 189.

<sup>1116</sup> Catalogue de vente : *Ancient Jewelry*, Sale 2770, Christie's, Rockefeller Plaza, New-York, 5 décembre 2012, p. 55, lot n° 403. Voir également <http://www.christies.com/lotfinder/ancient-art-antiquities/a-roman-red-jasper-ringstone-circa-5628129-details.aspx>.

<sup>1117</sup> Voir BOARDMAN, WAGNER 2003, p. 36, n° 205, pl. 35.

voir n° 341 ci-dessus et n° 368 ci-dessous) et, partant, à la fonction présumablement d'amulette de l'intaille.

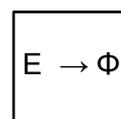
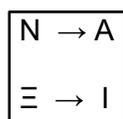
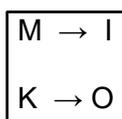
§2. Sur les pierres gravées grecques d'époque classique, cette configuration en « carré » n'apparaît qu'à une seule reprise (voir §6 ci-dessous). Sinon, seul un exemple de type C simple peut être cité :

356. BOARDMAN 1970, pp. 226-227, fig. 233 ; p. 284 [Pl. 53, fig. 362] = WIEGANDT 2009; 212, n° cat. Gba20, pl. CLV (moulage): il s'agit d'un anneau en or du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C., provenant de Crète (*Selinos*), et sur le chaton ovale duquel est incisé une pointe de lance ; dans le champ, de part et d'autre du motif, apparaissent deux initiales, Γ / Α (rétrograde), qui se rapporte à un ὄνομα commençant par Γα(-) – vraisemblablement Γάννων ou Γάστρων<sup>1118</sup> (voir n° 76 ci-dessus). Toutefois, comme c'est le cas pour les sceaux hellénistiques, le motif, typiquement crétois, peut reprendre les « armoiries » d'une cité, potentiellement celles de *Galessos* (Γαλησσός), datant de l'époque archaïque.

En effet, comme nous l'avons déjà vu précédemment sur les sceaux hellénistiques d'Éphèse et de Mykonos (voir n° 247 ci-dessus) [Pl. 29, figg. 194-195], la titulature ou l'ethnique (E / Φ – type C – et M / Y | K / O – type C<sup>GI</sup>) se présentaient transversalement, dans le champ des armoiries de ces cités-états<sup>1119</sup>. D'ailleurs, dans la perspective de mieux comprendre les inscriptions diverses en « carré », ces exemples sphragistiques sont très éclairants :

357. BOUSSAC 1992, p. 13, n° cat. SP 4, pl. 2 [Pl. 53, fig. 363] : la titulature du sceau de l'île de Naxos se présente également, sur une crétule de Délos, sous la forme d'une configuration en « carré » de type C<sup>GI</sup>. Les lettres N / Α | Ξ / Ι (pour Ναξίων)<sup>1120</sup> sont dispersées entre le type principal cratérophore caractéristique du monnayage de Naxos, joint à une grappe de raisin dans le registre supérieur, et deux thyrses dressés verticalement dans le champ, de part et d'autre de la composition iconographique.

§3. Dans les trois cas, les légendes se lisent transversalement en priorité (comme pour ΙΑΥ – voir n° 331 ci-dessus), avant de passer à la ligne suivante. En fait, le type C en « carré » des sceaux hellénistiques ou provinciaux romains est, en quelque sorte, un double type C qui se juxtapose horizontalement.



§4. Cependant, sur les intailles hellénistiques et romaines du domaine privé, comme nous allons le voir, le sens de lecture est totalement aléatoire : on trouve des configurations en « lignes » (type C<sup>G</sup>), en « colonnes » (type G<sup>C</sup>), périphérique de type A<sup>CG</sup> (voire A<sup>B2CG</sup>) ou carrément en boustrophédon (type C<sup>G</sup> à nouveau).

En premier lieu, comme nous l'avons déjà vu pour certaines légendes transversales impliquant des mots entiers (voir n° 146 ci-dessus), le sens de lecture peut être d'abord en ligne (transversalement : **GE/R|M/A|N/A**) ou en colonne (superposition verticale des éléments épigraphiques dans un registre latéral, puis ensuite transversalement dans l'autre : **ΕΥΤ|ΥΧΙ / ΒΟΚ|ΟΝΤΙ**).

<sup>1118</sup> Voir *ibid.*, I, p. 106 (*Aegean Islands* / IV<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.).

<sup>1119</sup> Cette tradition des légendes transversales de deux à quatre termes perdurent encore au Moyen-Âge et à l'époque moderne : ainsi, certains écus familiaux portent les initiales de leurs membres. Voir CLOTTU 1963, p. 27, fig. 2 ; 34, figg. 30 et 33-34 (XVI<sup>ème</sup>-XVII<sup>ème</sup> siècles).

<sup>1120</sup> Voir LESCHHORN 2009, p. 178.

358. WALTERS 1926, p. 245, n° 2451, pl. XXVIII : cet agencement épigraphique (type C<sup>G</sup> ou G<sup>C</sup>) se retrouve également pour les appellations qui sont partiellement abrégée, à l'exemple d'une améthyste du *British Museum* sur laquelle une scène allégorique (un paon couronné sur un autel, tenant une palme) est complétée, dans les champs latéraux, par l'inscription rétrograde **PR/OP|IT/IV(S)** (type C<sup>G</sup>) – voir point 2.3.3.2. ci-dessous, « Absence de lettre initiale ou terminale », §2.

Cette restitution en tant qu'appellation est facilitée par le caractère exhaustif de la légende. Tel n'est malheureusement pas le cas lorsque l'inscription adopte la configuration de quatre initiales disposées en carré autour du registre figuré. Pour tendre à une restitution cohérente, le sens de lecture est aléatoire de cas en cas. La plupart des légendes aisément restituables sont de type C<sup>G</sup> :

359. WALTERS 1926, p. 244, n° 2439, pl. XXVIII [**Pl. X, fig. 166**]. FURWÄNGLER 1896, p. 146, n° 3314, pl. 27. *AGDS* IV, Hannover, p. 300, n° 1635, p. 217 [**Pl. 54, fig. 364**]. HOEY MIDDLETON 1991, pp. 104-105, n° 179, ill. 179 : les inscriptions de ce type reprennent autant les noms du propriétaire – comme c'est le cas des noms d'artisans sur les fonds quadrangulaires des urnes et flacons en verre romains entre la fin du I<sup>er</sup> siècle et le début IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. [**Pl. 117, fig. 819**]<sup>1121</sup> – que des « didascalies ». Ainsi, sur une autre intaille du *British Museum*, un nicolo, la représentation d'un aigle tenant une palme dans son bec est jointe à la légende **F / C | A / P**, les *duo nomina* abrégés *F(lavius) Cap(anianus /-ianus /-ito)*<sup>1122</sup>. Un jaspe rouge hexagonal de Hanovre (*Kestner-Museum*), datant des III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., présente une nouvelle scène allégorique (deux coqs attelés à un bige, lequel est conduit par une souris) flanquée des quatre lettres **H / E | L / I** pour le gentilice *Helius*<sup>1123</sup>. Ensuite, sur une cornaline du début du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., provenant de Dalmatie, dont le motif iconographique ainsi que la disposition épigraphique ne sont pas sans rappeler une cornaline de Kassel du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. (voir n° 334 ci-dessus : initiales des *tria nomina* **L / C | M**), la figure d'un *Genius* (peut-être l'empereur Élagabale lui-même d'après l'auteure), tenant patère et corne d'abondance, est flanquée, dans le champ supérieur (type C<sup>GB3</sup>), de quatre initiales rétrogrades (sur la pierre), **T / I | S / F**, qui se transcrivent par une appellation filiative en trois termes introduite par un gentilice ou un *cognomen* (le prénom étant l'élément le plus faible de la séquence onomastique<sup>1124</sup>), à savoir *Ti(tius /-berius) S(extus /-purius) f(ilius)*. Enfin, sur une pâte de verre brune de la collection des *Staatliche Museen zu Berlin* publiée par A. Furtwängler, le thème iconographique se réfère explicitement au culte d'Esculape au travers d'une composition « héraldique » combinant deux serpents affrontés, un œuf au-dessus de leur tête, s'enroulant autour du bâton serpentiforme. La légende grecque de type C<sup>G</sup>, **Υ / Γ | Ι / Λ**, se réfère à la mention légèrement contractée d'une vertu renforcée par le registre figuré, une « didascalie » : ὑγ(ε)ία, la « santé ».
360. PHILIPP 1986, pp. 86-87, n° 123, pl. 30 = PANOFKA 1851, pp. 476-477, n° 111, pl. III/11 [**Pl. 54, figg. 365a-b**]. MICHEL 2001, pp. 264-265, n° 424, pl. 63 : on retrouve également cette configuration sur les amulettes, notamment celles visant à soigner les problèmes de vue. La face A d'un plasma du *British Museum* (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) représente ainsi une salamandre (ou un lézard), coiffé d'un croissant lunaire, et flanqué des lettres **Π / Η | Ρ / Α**, le tout agissant comme une composition idéographique (le registre figuré adoptant la fonction d'un logogramme), πηρὰ (σαύρα), « [lézard] aveugle<sup>1125</sup> ». Cette composition est complétée par l'inscription du revers, une invocation, **KANΘΕ | ΟΥΛΕ** (type G), κανθέ οὐλε, « Œil, demeure

<sup>1121</sup> Voir GLÖCKNER 2008, p. 144, ill. 16 ; 157, n° cat. 22, et PFAHL 2012 (*ILGIL*), p. 216, n° cat. 708, pl. 97 : lettres **C / S | G / R** (ou **C / S | C / R**) tout autour de la représentation d'un oiseau et d'une feuille ; elles reprennent les *tria nomina* de l'artisan-verrier, *C(aius) S(alvius) Gr(atius)*.

<sup>1122</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 308.

<sup>1123</sup> Voir *ibid.*, p. 91.

<sup>1124</sup> Voir LASSÈRE 2005, I, pp. 99-100.

<sup>1125</sup> Voir MASTROCINQUE 2014, p. 200, n. 625.

intact ! » ou, plus vraisemblablement en rapport avec la face A, καθέ σ'οὐλε(ῖ), « Œil, [le lézard] te guérit ! »<sup>1126</sup>. Th. Panofka traduit cette dernière sentence par "*Augenwinkel genese!*", « Guéris-moi le coin de l'oeil ».

D'autres exemples de légende composés de quatre initiales se lisent, eux, non plus en lignes superposées, mais en colonnes parallèles (type G<sup>C</sup>) :

361. AGDS III, Kassel, p. 214, n° 70, pl. 93 [Pl. 54, fig. 366] : on peut citer notamment une cornaline du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. de la collection de Kassel (*Staatliche Kunstsammlungen*) sur laquelle est représenté Mars *Uitor* (dieu cuirassé et casqué tenant bouclier et lance) ; la légende dans le champ (rétrograde), composée de quatre initiales, **F | O / C | A**, reprend le *cognomen* abrégé du propriétaire, *Focarius*<sup>1127</sup> ou *Focatus*<sup>1128</sup>, et se lit de haut en bas d'un côté de la pierre (registre latéral), puis transversalement de l'autre.
362. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 301, n° 873, pl. 144 [Pl. 54, fig. 367] : sur un héliotrope du *Royal Coin Cabinet* de la Haye (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), figure une inscription similaire, à fonction sphragistique (rétrograde sur la pierre). Constituée à nouveau de quatre caractères, **D | E / C | I**, elle flanque une image de la déesse *Luna*, voltigeant dans un *peplos* et faisant ondoyer un *velum* au-dessus de sa tête couronnée du croissant de lune ; elle tient une torche par ailleurs. La légende se réfère probablement aux gentilices (ou surnoms) *Decimus* ou *Decianus* (et leurs dérivés)<sup>1129</sup> ou, dans une forme non-abrégée, au *nomen Decius* au génitif d'appartenance. Toutefois, au vu de la configuration épigraphique relativement « héraldique » au demeurant, il faut exclure que **DECI** reprennent *Decius* et *Decimus* dans la perspective d'y voir des pronoms numéraux qui seraient trop « anonymes » pour qualifier un sceau avec une telle recherche esthétique<sup>1130</sup>.

Toutefois, une autre lecture peut s'entrevoir à la lumière de l'intaille de La Haye : il est en effet possible de restituer l'inscription **D | E / C | I** selon une configuration périphérique de type A<sup>B2CG</sup>, en la lisant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. On obtiendrait ainsi **D | E / I | C** pour le *cognomen Deica / Deico*<sup>1131</sup>. Cette relecture parallèle est motivée par la légende de deux autres gemmes (une intaille et un camée), ainsi que par un jaspe noir à cinq lettres de la collection Lewis :

363. PANOFKA 1851, p. 455, n° 80, pl. III/21. AGW III, pp. 103-104, n° 1924, pl. 50 [Pl. 54, figg. 368-369]. HENIG 1975, pp. 56-57, n° 234, pl. 14 [Pl. 55, fig. 369<sup>bis</sup>] : en effet, sur un camée octogonal de l'*Antikenkabinet* de Vienne, dont Th. Panofka fait mention à titre de parallèle à un grenat dont le motif iconographique est similaire, est gravée une tête d'Apollon diadémé. Or, l'inscription qui quadrille cette image, **A | Π / Λ | Ο** (type A<sup>CG</sup>) pour Ἀπ(ό)λλ(λ)ω(v), s'y réfère directement sous la forme contractée d'une « didascalie » (à l'instar de la pâte de verre brune publiée par A. Furtwängler, pour laquelle l'inscription de type C<sup>G</sup> était également en grec – voir n° 359 ci-dessus) ou d'une appellation tirée sémantiquement du nom de la divinité (Ἀπολλωνίδης, Ἀπολλωνιανός ou Ἀπολλώνιος<sup>1132</sup>). La même configuration épigraphique (type A<sup>CG</sup>) apparaît sur une cornaline, de Vienne également (*Kunsthistorisches Museum*),

<sup>1126</sup> Voir *ibid.*, pp. 200-202, n° cat. 556-558 : on retrouve aussi, sur certaines amulettes, la forme **Π / E | P / A**, πέρα, « perce », en lien avec la prescription, faite par certains médecins de l'Antiquité, de crever les yeux d'un lézard pour aider à recouvrer la vue ; en effet, du fait de son pouvoir de régénération, il était alors admis que le reptile rendu aveugle possédait le pouvoir de guérir ses yeux après quelques jours (animal solaire, il pouvait "*rendre la vue aux aveugles grâce à [son lien] avec le soleil qui se lève*").

<sup>1127</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 333.

<sup>1128</sup> Voir OPEL II, p. 149, « Focatus » (*CIL* XIII, n° 11380).

<sup>1129</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 67 ; 322, et OPEL II, pp. 94-95.

<sup>1130</sup> Voir SALOMIES 1987, p. 27, n° 7 (« Decimus ») ; 101, n° 16 (« Decius ») ; 111-113.

<sup>1131</sup> Voir OPEL II, p. 96, « Deica ; Deico ».

<sup>1132</sup> Voir LGPN II, pp. 44-48.

représentant un aigle légionnaire flanqué des lettres **L | E / C<sup>1133</sup> | V** pour **LEG V**, *Leg(io) (quinta)*. D'après la technique de gravure et la forme des caractères, l'auteure estime que la pierre date du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. ; conséquemment la titulature *Leg(io) V* correspondrait moins à la *Legio V Alaudae* (I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) qu'à la *Legio V Macedonica*, en garnison en Mésie et en Dacie au III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.<sup>1134</sup>, et dont l'emblème est d'ailleurs, entre autres, un aigle. À titre indicatif (et en guise de digression typologique<sup>1135</sup>), cette disposition de la légende en périphérie, chaque lettre inscrite selon un plan de lecture horizontal, est exemplifiée par une appellation en cinq caractères au génitif d'appartenance apparaissant sur un jaspe noir de la collection Lewis (daté stylistiquement entre le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et le I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.), en marge d'une représentation allégorique d'un insecte posé sur le dos d'un rat : **B|A|S|S|I** (type A<sup>B2CG</sup>), *Bassi, Bassi(i / -ani / -anii / -lii / -nii)*, « (Sceau de) *Bassus* / etc. »<sup>1136</sup>, dont la lettre médiane se trouve dans le registre inférieur, sous le ventre du rongeur (seules les deux caractères initiaux et finaux se font face transversalement : **B | A / S | I**), et permet, de par sa position intercalaire, une relecture fluidifiée et facilitée de l'inscription.

Ce sens de lecture, que l'on peut qualifier en partie d'à rebours, n'est que la variante en « colonne » du boustrophédon. Ce dernier, d'ailleurs, se retrouve sur deux autres intailles :

364. PANOFKA 1851, pp. 510-511, n° 49, pl. IV/49 [**Pl. 55, fig. 370**] : tout d'abord sur une cornaline du Musée de l'Ermitage, publiée par Th. Panofka, sur laquelle apparaît une musaraigne ; tout autour d'elle sont éparpillées quatre initiales, **A | M | C / O** (type C<sup>G</sup>), qu'il faut déchiffrer en boustrophédon **M / A | C / O**. On peut ainsi restituer la légende par le surnom romain *Maso*<sup>1137</sup> translittéré en grec ou l'ὄνομα grec *Μασώ*<sup>1138</sup>, au nominatif (à moins qu'il s'agisse d'une forme abrégée de *Μάσω* sans la lettre finale, ou d'un datif, *Μάσω* – voir n° 203 ci-dessus – avec amuïssement du *iota* souscrit qui n'apparaît pas sur les gemmes – voir également 246 ci-dessus).
365. *AGDS* III, Braunschweig, p. 54, n° 188, pl. 23 [**Pl. 55, fig. 371**] : sur une autre cornaline, datant du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. et conservée à l'*Herzog-Anton-Ulrich-Museum* de Braunschweig, est gravée une scène allégorique mettant en scène un lion tapi au pied d'un olivier au sommet duquel se tient un aigle ; ce dernier tient une couronne dans son bec. Dans le champ, quatre caractères, **€ | H / I | Λ** (type C<sup>B3G</sup>), qui, s'ils se déchiffrer en boustrophédon, donne l'invocation *Ἡλιε* ; en lien avec le registre figuré (où le lion apparaît comme l'un des attributs du dieu du soleil), cette dernière, agissant comme une « didascalie », octroie à la gemme une fonction de talisman, de porte-bonheur (l'aigle à la couronne symbolisant le succès).

§5. Les inscriptions de type C en « carré » ne peuvent cependant pas toujours être restituées avec une absolue certitude par l'application aux lettres qui les composent d'un seul terme complet, contracté ou abrégé. Force est de constater que dans certains cas, les caractères reprennent de simples initiales :

366. WEISS 2007, p. 289, n° 553, pl. 73. *AGW* II, p. 215, n° 1554, pl. 155 [**Pl. 55, figg. 372-373**] : on peut mentionner tout d'abord deux cas pour lesquelles les quatre caractères latins sont constitués d'une seule voyelle (« A ») pour trois consonnes, ce qui rend difficile une restitution par un seul mot. Le premier, une cornaline de la collection Dressel, présente le motif iconographique d'un oiseau fantastique rappelant une autruche ; de chaque côté de

<sup>1133</sup> On retrouve la même confusion entre le **C** et le **G** sur un héliotrope de Kassel – voir n° 301 ci-dessus : **PROC-AVC-III**, **AVC** pour **AVG** [**Pl. 40, fig. 264**], ainsi que sur une cornaline de la collection Mariette publiée par S. Reinach (voir n° 117 ci-dessus : **C-RANIANI** pour *Granianus*) [**Pls. 11-12, figg. 72-73**].

<sup>1134</sup> Voir PISO 2000-2003, pp. 213-218 : *Legio V Macedonica*.

<sup>1135</sup> D'où la référence aux planches noir-blanc en figure « bis ».

<sup>1136</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 32 : *nomina Bassidius, Bassilius, Bassinius, Bassius, Bassus* ; 301 : *cognomina Bassinus, Bassianus, Bassiolus*.

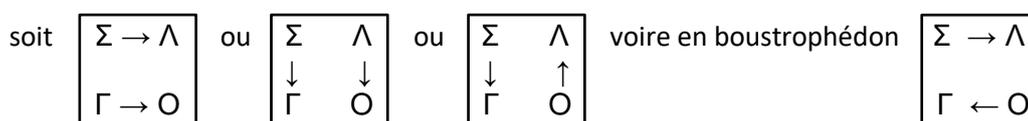
<sup>1137</sup> Voir OPEL III, p. 63, « Masso ».

<sup>1138</sup> Voir LGPN I, p. 365 (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.).

l'image, quatre caractères disposés en carré (dont un est inséré entre le cou de l'animal et la ligne de sol – type I), **C / M | D / A** (type C<sup>G</sup>). Il s'agit vraisemblablement de *tria nomina* simple dont le surnom serait abrégé – *C. M. Da(-)* – ou de *tria nomina* composés de deux *cognomina* (ce qui semble peu vraisemblable pour une gemme datant du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et, du fait de sa facture relativement modeste, n'appartenant visiblement pas à un membre de l'aristocratie romaine)<sup>1139</sup>. Un second exemple peut être cité, qui correspond à un nicolo du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. conservé au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne : il est gravé de l'effigie d'une divinité salutaire, *Fortuna* (ou *Concordia* selon E. Zwierlein-Diehl), tenant la corne d'abondance ainsi qu'une patère. À nouveau quatre lettres apparaissent dans le champ, **P / F | F / A** : il s'agit à nouveau de *tria nomina* pour lesquels, comme précédemment, le *cognomen* est abrégé, *P. F. Fa(-)*. Toutefois, on ne peut occulter totalement l'hypothèse visant à convenir du fait que les lettres « F » pourraient avoir un lien sémantique avec le motif iconographique, *P. F(ortunatus) F. A.* ou *P. F. F(ortun)a(tus)*<sup>1140</sup>.

367. AGW III, p. 122, n° 2048, pl. 67 [Pl. 55, fig. 374] : la même logique préside à une autre gemme de Vienne, un jaspe rouge de la même époque (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), pour laquelle les caractères se retrouvent confinés à l'intérieur d'une couronne de chêne, de part et d'autre d'une palme (type J<sup>CG</sup>) : **Λ / Λ | C / Λ**, pour *A. A. Ca(-)* ou *Ga(-)*<sup>1141</sup>.

§6. Cette configuration, comme nous l'avons déjà vu (voir n° 359 ci-dessus) existe également en grec. On pourrait même concevoir que la légende de la pierre précédemment traitée pourrait consister en des caractères grecs (*lambda et sigma*), mais la restitution de l'inscription n'aurait pas davantage de sens. On peut toutefois citer un autre exemple de pierre gravée avec une configuration en « carré » [Pl. J, fig. 70] : sur un béryl récemment mis au jour dans une tombe près de Cadix, dont le contexte stratigraphique permet de recalibrer la chronologie à la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (calibrage confirmé par la stylistique (?) et la monture selon J. Lang – la pierre est sertie dans un anneau en or)<sup>1142</sup>, apparaît un discobole et quatre lettres, **Σ / Λ | Γ / Ο**, qui peuvent se déchiffrer de manière totalement aléatoire :



Conséquemment, je pencherais plutôt pour un type C<sup>G</sup> simple, qui reprendrait l'abréviation d'un ὄνομα comme Σαγόδας<sup>1143</sup> ou un ethnique hispanique comme Σάγουντιών. De plus, comme nous venons de le voir, la lettre « A » s'écrit souvent sans barre horizontale sur les pierres gravées (à la manière du *lambda* – voir point 2.3.3.4. ci-dessous, §8, n°s 426-434). Il faut toutefois concéder qu'autant la taille des lettres que la technique d'incision paraissent postérieures à la confection du motif iconographique (remontant davantage au II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., voire III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) ; de plus, cette configuration de type C<sup>G</sup> est un *unicum* sur les pierres hellénistiques ou italiques dont fait partie cette gemme hispanique (quoique la gemme étrusque portant l'inscription **Π/Α/С/Κ** s'en rapproche, bien qu'étant du type A1<sup>C</sup> et non C<sup>G</sup> – voir n° 354 ci-dessus).

<sup>1139</sup> Voir CAGNAT 1914, pp. 52-55, et LASSÈRE 2005, I, pp. 106-108 (*supernomen*) : les *cognomina* multiples apparaissent relativement tôt (III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.), mais uniquement dans la classe patricienne (voir notamment la famille des *Cornelii Scipiones*). Pour une extension de cet usage à la plèbe, il faut attendre le début de l'Empire.

<sup>1140</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 18, « Fortunatius » (*nomen*) ; 334, « Fortunatus » et dérivés (*cognomen*).

<sup>1141</sup> Pour la lettre « C / G », voir n°s 301 et 363 ci-dessus.

<sup>1142</sup> Réf. Dr. Jörn Lang, Universität Leipzig, Institut für Klassische Archäologie und Antikenmuseum, [joern.lang@uni-leipzig.de](http://joern.lang@uni-leipzig.de).

<sup>1143</sup> Voir LGPN IV, p. 302 (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

§7. Pour terminer avec le type C<sup>7</sup>, il reste à mentionner des cas marginaux d'intailles pour lesquelles la légende en « carré » est composée de cinq à six lettres. Il n'existe à ma connaissance que trois exemples (lorsque le cas, tangent, ne dérive pas directement d'un type A<sup>CG</sup> à l'instar de la gemme Lewis (voir n° 363 ci-dessus – type A<sup>B2CG</sup> [Pl. 55, Fig. 369<sup>bis</sup>] :

368. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 256, n° 674, pl. 118 [Pl. 55, fig. 375] : sur une sardoine de la collection du *Royal Coin Cabinet* de La Haye (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) est représenté, d'après l'auteure, une divinité composite, syncrétisme entre *Luna* et *Fortuna*, tenant la corne d'abondance et le gouvernail. Au-dessus de sa tête sont gravés des motifs astraux (lune et étoile) qui soulignent moins la nature ouranienne<sup>1144</sup> de la divinité que la fonction magique de la gemme (voir n° 341 ci-dessus). Partant, à l'instar d'autres amulettes de type C, les cinq lettres latines disséminées autour du registre figuré, **C / P(F?) | C / K | F** (type C<sup>G</sup>) se rapportent potentiellement à des qualificatifs (**F** pour *Fortuna*, **K** pour la translittération de *κύρια*) ou à une composition de symboles alphabétiques hétérogènes constituant une « didascalie » en *charakteres* (voir n° 355 ci-dessus : **A K | ☉ Π**) que pourrait souligner la répétition à double des lettres **C** et **F** (voir n°s 341-343 ci-dessus). Il ne semble en tout cas pas qu'il faille reconnaître dans l'inscription une quelconque appellation ou filiation (**F** final pour *filius/-a*) du fait de la présence de la lettre **K** qui, de façon peu probable, pourrait reprendre les prénoms *Kaeso* ou *Kanus*<sup>1145</sup> (à l'instar du jaspe rouge de Munich portant la légende **K / V** – voir n° 341 ci-dessus).
369. AGW II, p. 178, n° 1335, pl. 124 [Pl. 55, fig. 376]. FURTWÄNGLER 1900, II, p. 282, n° 27, pl. LXII = FEMMEL, HERES 1977, p. 79, n° 25, ill. 37 (pl. coul.) [Pl. N, fig. 97] : sur un nicolo conservé au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne apparaît une inscription relativement similaire, à ceci près qu'elle ne se lit pas transversalement, mais en « colonne » (type A<sup>CG</sup>) du bas vers le haut (!), à l'instar d'un type D2 (l'inscription enserrant, comme une tenaille, la partie inférieure du registre figuré – type G<sup>D2</sup>). Elle flanque une représentation du *Genius Populi Romani* ou *Augusti* et se situe dans les champs latéraux du registre inférieur : on lit **Q|V|A / V|A|D**, dont les deux dernières lettres sont en *nexus* par contingence de place sous la corne d'abondance. Datée de la première moitié du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., la pierre fait ainsi référence à l'abréviation de *duo nomina, Qua(dronius /-rtius) Vad(anus /-arius /-inus)*<sup>1146</sup>. Un exemple corollaire, et autrement plus lisible, nous est fourni par un second nicolo contemporain (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), provenant de la collection Goethe : il s'agit d'une représentation de Jason dérobant la Toison d'Or, faisant face à Médée. La bordure de la surface gravée est ornée de sept lettres – dont un *nexus* – disposés, par souci d'équilibre de la composition, en deux colonnes de trois caractères que l'on lit de haut en bas cette fois-ci (type G<sup>CD1</sup>)<sup>1147</sup> **L|V̄R|S|I|A|S** (en un mot, selon G. Heres, potentiellement applicable à un ὄνομα grec latinisé). Il s'agit vraisemblablement de l'identité du propriétaire de la gemme, un certain *Lyrsias* (non-attesté), dont l'appellation épouse la configuration épigraphique des gemmes paléochrétiennes à légende « hagiographique » (voir n°s 261 et 274 ci-dessus) [Pl. 84, fig. 578]. Toutefois, le nom *Lursias* ou *Lyrsias* ne se retrouve pas en onomastique ; peut-être s'agit-il d'une transcription de *Lysias* (**LV{R}SIAS**), ὄνομα très répandu, le *nexus* « impropre » composant davantage une erreur de pré-gravure du lapicide au vue du manque de profondeur dans l'incision du caractère **R**. Toutefois, si A. Furtwängler ne se prononce pas sur l'interprétation à appliquer à l'inscription qu'il restitue **LV̄RSIAS** (la pierre étant elle datée du Bas-Empire), H. Heydemann avait, lui, quelques années auparavant (1886)<sup>1148</sup>, avancé l'hypothèse que semble étayer l'espace conséquemment vide (l'« espace blanc » – voir n° 459 ci-dessous) entre l'initiale **L**

<sup>1144</sup> Voir NEVEROV 1976b, pp. 54-55.

<sup>1145</sup> Voir Salomies 1987, pp. 26-27, n° 6, « Caeso » ; 124, n° 4, « Canus ».

<sup>1146</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 152 ; 417, et OPEL IV, pp. 15-16 ; 137.

<sup>1147</sup> Ne pas confondre le type G<sup>D</sup> et le type G<sup>C</sup> (point 1.1. ci-dessus, §10). Voir n° 146 ci-dessus (I|E|S|V, type G<sup>C</sup> ou G<sup>D1</sup>) [Pl. 103, fig. 714]. Voir également n° 274 ci-dessus : I|E|S / X|R|S (type G<sup>D1</sup>) [Pl. 84, fig. 578].

<sup>1148</sup> Voir HEYDEMANN 1886, p. 16.

et le *nexus*  $\widehat{VR}$  (dessein de l'artisan pour souligner la transition ?) à savoir de comprendre l'appellation comme les *duo nomina* "des antiken Besitzers ; etwa L. Ursias ?", *nomen* latin dérivé de *Ursius/Ursia*<sup>1149</sup>. Cette interprétation est validée également par le fait qu'il est attesté, sur certaines inscriptions nominatives, l'utilisation du *nexus* pour singulariser le gentilice (voir n<sup>os</sup> 284, 286 et 292 ci-dessus : **M• $\widehat{M\bar{V}SI}$ •PRISCI, CN• $\widehat{VAT}$ • | STAB•** et respectivement **M• /  $\widehat{M\bar{A}RCI}$** ).

### 2.3.3. FORMES DES LETTRES, CORRUPTIONS, PERMUTATIONS, ALTÉRATIONS, AMUÏSSEMENT

La manière dont les légendes sont inscrites sur les pierres gravées, au travers de la forme de certaines lettres (notamment les voyelles A, E, U et  $\Omega$ ) ou de la façon de les ordonner à l'intérieur des termes dont elles sont les composantes (altérations, permutations, corruptions), nous renseigne autant sur les particularismes phonétiques et dialectaux qu'elle nous fournisse des éléments de calibrage chronologique.

#### 2.3.3.1. Lettres corrompues et dédoublement

§1. La forme et le choix des lettres dont sont composés les abréviations, les termes ou les formules sont tributaires de la prononciation et des façons d'écrire d'autrefois. Comme le souligne E.F. Le Blant<sup>1150</sup>, dans les textes latins sur pierre gravée, nous trouvons par exemple la lettre **I** à la place du **E** (**VALIAT** au lieu de **VALEAT**, **AIMILI** pour **AEMILI**)<sup>1151</sup>, **B** pour **V** (**VIBAS** pour **VIVAS**), **P** pour **PH** (**STEPANI**), **Z** pour **S** (**ZPERATA**), **C** pour **G** (voir n<sup>os</sup> 301 et 363 ci-dessus), **S** pour **X** (**ES** pour **EX**, **FELIS** pour **FELIX**<sup>1152</sup>), **N** pour **M** (**ET QVEN** au lieu de **ET QVEM**). Ces cas particuliers témoignent de l'identité de son de certaines syllabes, à l'instar de "ci, si, ti précédant une voyelle" exemplifié dans le mot **PACIENTIA**<sup>1153</sup>. Certains autres exemples qu'il donne dans sa liste non-exhaustive ne répondent pas vraiment à une altération mais plutôt à la racine étymologique particulière du terme :

370. LE BLANT 1896, p. 143, n<sup>o</sup> 392 : ainsi, l'appellation **C•POBLICI Q•F** n'est pas la résultante d'une altération d'un **V** par un **O** du gentilice *Publicius*, mais simplement le gentilice *Poblicius* attesté en tant que tel dans l'onomastique latine.

§2. Cette particularité se retrouve encore davantage sur les légendes grecques<sup>1154</sup> pour lesquelles, par exemple, la syllabe **AI** est remplacée par **E** et vice versa (**XAIPI** pour **XAIPE**, **ZHCEC** pour **ZHCAIC**), **EI** pour **E** ou pour **I** et inversement<sup>1155</sup> (**ΜΑΡΚΕΙΛΕΙΝΑ** pour **ΜΑΡΚΕΛΛΙΝΑ**<sup>1156</sup>, **ΦΙΛΙ ΜΕ ΣΥΜΦΕΡΙ COI** pour **Φίλει με συμφέρει σοί**), **E** pour **I** (**ΕΗCOYC XPECTOC** pour **ΙΗCOYC XPICTOC**)<sup>1157</sup>, **I** pour **H** (**EIPINAIΟΥ** pour **EIPHNAIΟΥ**), **E** pour **H** et inversement (**ΚΑΛΕ** pour **ΚΑΛΗ**, **ΒΕΡΕΝΙΚΕ** pour **ΒΕΡΕΝΙΚΗ**<sup>1158</sup>, **ΗΜΑΝΟΥΗΛ** ou **ΕΜΑΝΟΥΗΛ**), **H** pour **AI** (**ΑΔΩΝΗ** pour **ΑΔΩΝΑΙ**), **I** pour **Y** et inversement (**KIPIA** pour **KYPIA**, **ΠYCTYC** pour **ΠICTIC**), **Z** pour  $\Xi$  et vice versa (**ΦΥΛΑΖΟΝ**, **ΞΗCE** pour **ZHCE**), **O** pour  $\Theta$  (**ΔΙΚΑΙΟC** pour **ΔΙΚΑΙΘC**, **ΕΥΤΥΧΟC** pour **ΕΥΤΥΘC** – voir n<sup>o</sup> 273 ci-dessus), **K** pour **X** (**ΚΑΙΡΕ**), **Σ** pour **Z** ou  $\Xi$  (**ΣΗCEC**, **ΔΙΑΦΥΛΑCCE**) ou encore **P** pour **Λ** (**ΚΑΡΠΟΥΡΙΑΝΟΥ**). Toutefois, bien que relativement complète, sa liste de lettres ou de syllabes altérées n'en est pas pour autant exhaustive, surtout en lien avec l'altération des désinences (voir n<sup>o</sup> 246 ci-dessus, notes : **E** pour **A** – **ΛΕΙΕ** pour **ΛΕΙΑ**). D'autres cas

<sup>1149</sup> Voir OPEL IV, p. 186, « Vrsius ».

<sup>1150</sup> Voir LE BLANT 1896, pp. 8-10 (liste, p. 9).

<sup>1151</sup> Voir n<sup>o</sup> 88 ci-dessus : sceau délien portant l'appellation **T•AIMILI•P•L**.

<sup>1152</sup> Voir GIOVANNINI 2008, p. 175, n<sup>o</sup> inv. 42 : agate rubané gravée en camée et portant l'inscription de type G **VIVAS | FELIS** (III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) = SENA CHIESA 2013, p. 197, fig. 2.

<sup>1153</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 9.

<sup>1154</sup> Voir *ibid.*, pp. 8-10 (liste, p. 9).

<sup>1155</sup> Voir n<sup>o</sup> 246 ci-dessus : aléatoirement, **ΕΥΤΥX(Ε)I** ou **ΛCONTI(Ε)**, **ΜΑΚΑΠI(Ε)**.

<sup>1156</sup> Voir OPEL III, pp. 53-54.

<sup>1157</sup> Voir SPIER 2007, pp. 73-74, n<sup>o</sup> 445, pl. 54 [PI. 124, fig. 865].

<sup>1158</sup> Voir n<sup>o</sup> 246 ci-dessus, notes.

peuvent être cités, qui témoignent par ailleurs de la similitude, autant en grec qu'en latin, entre les lettres **A** et **Λ** (comme nous l'avons déjà vu à de nombreuses reprises) :

371. ZWIERLEIN-DIEHL 2002, p. 95, n° cat. 114 ; 119, fig. 15b (pl. coul.) [Pl. K, fig. 71] : sur la face B d'un héliotrope (ressemblant davantage à un jaspe sanguin) datant du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (Dölger-Institut Bonn) est inscrit une formule votive adressé à un certain Asclépios, **ΕΥΤΥΠΙ ΑΣ|ΚΑΗΠΙΟΣ** pour **ΕΥΤΥΧΙ ΑΣΚΛΗΠΙΟΣ**, εὐτυχ(ε)ῖ Ἀσκληπιός, « Sois heureux, Asclépios ! ». On remarque, outre le fait que le nom propre soit au nominatif au lieu d'être au vocatif, que la lettre **X** est remplacée par **Π**, et la lettre **Λ** par **A**.
372. FURTWÄNGLER 1896, p. 309, n° 8434, pl. 60 = MEYER 2006, p. 432, n° cat. G 2, pl. 28 [Pl. 104, fig. 719] : à l'instar de la serpentine du *British Museum* (voir n° 146 ci-dessus), l'usage habituel impose que la lettre **V** translittérée en grec soit rendue par un **B** (**ΕΥΤ|ΥΧΙ / ΒΟΚ|ΟΝΤΙ** pour *Vocontius*) comme en témoignent divers autres exemples (**ΒΙΚΤΟΡ**, **ΛΙΒΙΑ**, **ΟΚΤΑΒΙΟΣ**)<sup>1159</sup>. Toutefois, sur un jaspe rouge du début du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. issu des *Staatliche Museen* de Berlin (dont il existe un moulage à la *Dactylothecca Stoschiana*), la personnification de la Tyché d'Antioche est flanquée des *duo nomina* translittérés en grec (type G<sup>c</sup>) **ΦΛΑ|ΥΙΑ / ΧΡΗ|ΣΤΗ** (rétrograde) : dans ce cas précis, le **V** latin a été transcrit par un **Υ** grec, ce qui est assez marginal pour être souligné. Paradoxalement, en latin, le **B** et le **V** sont interchangeable comme en atteste différents exemples (**VIBAS**, **SEBERINE**)<sup>1160</sup> dont une améthyste de la collection du comte de Southesk, publiée par H. Carnegie<sup>1161</sup>, sur laquelle un cheval en train de s'abreuver est joint d'une légende de type B1, **SECVRE | VIBE** pour *secure bibe*, « Bois en sécurité ! » ou « Bois, *Securus* ! ».
373. LE BLANT 1896, p. 132, n° 340 : si l'auteur mentionne dans sa liste des altérations (p. 9) le fait que la lettre **Ū** peut être remplacée par **O**, il n'atteste pas du contraire alors même qu'il cite un exemple flagrant dans son inventaire (voir également n° 416 ci-dessus). Le premier verset du psaume 91 (90), Ὁ κατοικῶν ἐν βοηθείᾳ τοῦ Ὑψίστου, « Celui qui demeure sous l'abri (littéralement « le secours ») du Très-Haut », est-il ainsi gravé sur un anneau sous la forme **Ū ΚΑ|ΤΥΚŪΝ Ε|Μ ΒΟΗΘΗΑ | ΤΟΥ ΥΨΗ|ΣΤΟΥ** (*sic*), pour lequel autant le **Ū** remplace le **O**, **Υ** se substitue à la syllabe **OI**, **H** aux voyelles **EI** et **I**, et **M** à **N**.
374. LE BLANT 1896, p. 118, n° 300 : de même, le substantif ὁμονοία est formulé **IMONOYA** sur une cornaline de la collection De Montigny. Le **O** initial se retrouve ainsi remplacé par un **I**, alors que cette même lettre se voit supplanté par un **Y** dans la dernière syllabe.
375. LE BLANT 1896, p. 173, n° 574 : un nouvel exemple de terme translittéré du grec en latin offre une substitution de la lettre **Γ** originelle par un **G** qui, comme nous l'avons déjà vu (voir nos 301 et 363 ci-dessus : **AVC** pour **AVG**, **LEC** pour **LEG**), est une graphie qui se retrouve parfois dans les inscriptions latines. Ainsi, au revers d'une amulette portant l'effigie d'Anubis, la légende **ΥΓΙΑ** apparaît sous la forme **VCIA** (pour **HVGIA**), l'aspiration initiale étant amuïe.
376. WALTERS 1926, p. 238, n° 2348, pl. XXVIII : certaines autres consonnes sont également susceptibles d'être altérées, à l'exemple de la lettre **C** remplacée par un **Q** dans les *duo nomina* **V MAQR|NVS** (type B1<sup>H</sup>) apparaissant sur une cornaline du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. conservée au *British Museum*.
377. AGDS IV, Hannover, p. 44, n° 111, pl. 25 = ZAZOFF 1983, p. 276, n. 68, pl. 77, fig. 6 [Pl. 56, fig. 377] : à l'instar des formes **XAIPE**, **KAIPE** ou **NIKA**, **NICA**, la formule **EYTYXI** (voir n° 268 ci-dessus) peut s'écrire autant avec un **X**, un **CH** (voir n° 229 ci-dessus : **AVE | EVTYCHA**) qu'un **K**. Tel est d'ailleurs le cas d'une intaille italique du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. conservée au *Kestner-Museum* de Hanovre : elle met en scène un guerrier casqué à la nudité héroïque, s'appuyant sur sa lance et tenant une épée dans son dos. Dans le champ est inscrite la légende **ΕΥΤΥΚΙ**

<sup>1159</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 194, n° 683, pl. II (**M | ΟΚΤΑΒΙΟΣ | ΣΕΚΟΙΝ|ΔΟΣ**). VOLLENWEIDER 1995, pp. 214-215, n° 238, pl. 109 (**ΜΑΡΚ-ΟC ΛΙ-ΒΙΑ**). WALTERS 1926, p. 219, n° 2107, pl. XXVI (**ΒΙΚ|Τ-ΟΡ**).

<sup>1160</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 25, n° 28, pl. I (**VII|ΒΑ|S**). FURTWÄNGLER 1896, p. 234, n° 6432, pl. 44 (**VTERE | SEBERINE | FELICITE|R**).

<sup>1161</sup> Voir CARNEGIE 1908, I, p. 92, n° G 6, pl. VIII.

(type A2) qui, autant sur le nicolo de Besançon que dans l'exemple présent, est un terme grec ou translittéré en latin qui peut reprendre autant une appellation qu'un qualificatif, dans notre cas en rapport avec la forme grecque εὐτύχη (« Sois heureux ! »). Dans le cas de la gemme italique, cependant, l'utilisation du **K** au lieu du **X** grec ou du **CH** latin dénote un phénomène d'hybridation<sup>1162</sup> : "[l]es allers-retours lexicaux entre les deux langues aboutissent à des formes dont on ne sait plus dire si elles sont grecques ou latines : Εὐτύχια > *Eutychia*, variante vulgaire *Eutucia* > *Εὐτούκεια*, retranscription grecque de l'emprunt latin." L'inscription **ϸΥΤΥΚΙ**, de par son particularisme lexical, est sans doute à considérer comme le génitif d'appartenance du surnom romain *Eutyclus* (dérivé lui-même du grec Εὐτυχος<sup>1163</sup>), retranslittéré en grec à partir de la forme abâtardie *Eutyclus*<sup>1164</sup> ; il y a fort peu à parier, au contraire, qu'il ne s'agisse du génitif de la forme marginale tardive de l'ὄνομα Εὐτυκος<sup>1165</sup>.

En marge des lettres altérées (voyelles ou consonnes), il existe un vaste échantillonnage d'exemples pour lesquelles la lettre **E** latine est remplacée non seulement par une autre voyelle, à savoir **I**, mais cette dernière à double **II**, qui est une graphie caractéristique du **E** à l'époque post-classique :

378. WALTERS 1926, p. 239, n° 2363 ; 243, n° 2420, pl. XXVIII [Pl. K, fig. 72]. CARNEGIE 1908, I, p. 110, n° I 13, pl. IX : comme nous l'avons déjà vu pour la cornaline de *Carnuntum* figurant un monogramme (voir n° 125 ci-dessus : **MARTIIS** = **MARTIES**), la double lettre **II** reprend dans la majorité des cas la lettre **E** sur les intailles d'époque impériale (II<sup>ème</sup>-V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). En atteste une cornaline blonde du *British Museum* (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) sur laquelle est figuré une vache se grattant le museau avec sa patte arrière (à l'instar des types des didrachmes de la cité d'Érétrie au début du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C.)<sup>1166</sup> ; dans le registre supérieur (type B3), l'inscription définit une appellation d'affranchi, **Q•CIISTI•L•L**, *Q. Cesti(us) /-anus /-lius*, *L(ucii) l(ibertus)*, un gentilice en *Ciistius* (ou dérivés) n'étant pas onomastiquement attesté. On retrouve cette particularité sur une autre gemme du *British Museum*, un onyx figurant un chien et le nom diacritique **DIOMII/DIIS** (type A2<sup>c</sup>) pour lequel les deux doubles **II** reprennent un **E** ; le nom se transcrit donc *Diomedes*. Certaines formes interpellatives, parfois même sous forme d'ex-voto (dédicace à Mercure sous la forme **MII** pour *Me(rcurio)* apparaissant sur un anneau métallique des alentours de 260 apr. J.-C.<sup>1167</sup> – voir n° 207 ci-dessus), sont également susceptibles de se voir affecter d'un double **II** à la place du **E** : ainsi sur un anneau en bronze datant entre le III<sup>ème</sup> et le IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., la formule de salutation *ave* est-elle inscrite **AVII** sur le contour (voir n° 4 ci-dessus) – le style de gravure en pointillé est davantage caractéristique de la fin du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. Il en est de même d'une cornaline de la collection du comte de Southesk, sertie dans un anneau en or, où l'appel au souvenir *memento* y est incisé **MIIMI/INTO** de part et d'autre d'une corne d'abondance entourée de quatre *astragali* (type I1<sup>c</sup>).

Un exemple remarquable, quoique davantage problématique, nous est donné par la célèbre bague à contour polygonal de Silchester (IV<sup>ème</sup>-V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) [Pl. 118, fig. 823] (voir point

<sup>1162</sup> Voir BIVILLE 2009, p. 419.

<sup>1163</sup> Voir McLEAN 2002, p. 83, n. 35 : "*Many [simple nontheophoric names] are based on adjectives (...)*" ; 127-129, pt. 5.08-5.09 : Εὐτυχος est probablement une appellation d'affranchi (voir TAM V, 1, n° 442). Voir également LGPN I, p. 186 ; II, pp. 186-187 ; III, A, pp. 179-180 (*Euthycos* : BCH 79 (1955), p. 267) ; III, B, p. 168 ; IV, p. 138 ; V, A, p. 186 ; V, B, pp. 169-170.

<sup>1164</sup> Voir OPEL II, pp. 130-131, « Eutyclus » (CIL XII, n° 4910 : *Eutyclus*). Pour ce surnom, les orthographes sont extrêmement variables : *Eutyclus*, *Euthicus*, *Euticus*, *Eutyclus*.

<sup>1165</sup> Voir MAMA IV, n° 227 (Phrygie / II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>1166</sup> Voir BMC Central Greece, pp. 121-122, nos 20-32, pl. XXIII/1-6, et FRANKE, HIRMER 1972, p. 92, pl. 121, nos 368-369.

<sup>1167</sup> Voir PFAHL 2012 (*ILGIL*), p. 150, n° cat. 27, pl. 2.

1.3. ci-dessus, §2)<sup>1168</sup> : nonobstant le chaton orné d'un buste féminin de style celtique<sup>1169</sup> et de l'inscription **VE|N|V|S [Pl. 117, fig. 822]**, les neufs facettes périphériques sont parcourues de la formule **SE|NI|CI|A|NE | VI|VA|S II|N̄DE**, pour *Seniciane vivas i{f}n de(o)*, « *Senicianus* (ou *Senecianus*), puisses-tu vivre en Dieu ! ». Si l'on peut estimer que le redoublement de la lettre « I » (**II|N̄DE** au lieu de **I|N̄DE**) est la résultante d'une dittographie (voir n° 379 ci-dessous) à visée calligraphique (voir n° 381 ci-dessous) ayant à dessein un équilibre des caractères sur la facette, il induit, par un effet de vases communicants, un déséquilibre de la composition épigraphique de la facette qui la suit et sur laquelle l'utilisation d'un *nexus* (**N̄D**) pour gagner de l'espace n'est pas suffisant à compenser la perte d'espace qui aurait permis d'adjoindre à **DE** la désinence **O** de *Deo*. À moins que le « O » terminal ne se trouve caché sous le chaton, ce dernier ayant été adjoint à l'anneau à posteriori comme le suggère P. Corby Finney<sup>1170</sup>, ce qui invaliderait la thèse de l'erreur de gravure à visée esthétique. Le redoublement **II** consisterait alors, comme le soutient C. Smith, en une substitution de **EN** par **IN** (avec la voyelle « E » exprimée à l'aide d'un double « II »), variante orthographique "*which in Vulgar Latin often occurred in unstressed [inaccentué, atone] monosyllables*"<sup>1171</sup> induite par un dialecte vernaculaire latinisé, usité localement en *Britannia* (contexte de mise au jour de la bague).

Par extension, il existe divers exemples (même en grec) pour lesquels une lettre simple est doublée selon le principe d'une dittographie<sup>1172</sup> à petite échelle, ou, au contraire, un caractère devant apparaître à double est réduit à une unique occurrence :

379. FURTWÄGLER 1896, p. 249, n° 6763, pl. 49. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 337, n° 1033, pl. 163 : la double voyelle **II** n'y fait pas exception. Dans certains cas, **II** n'est pas égal à **E**, mais sa forme résulte uniquement d'un redoublement de la lettre répondant moins à une nécessité de marquer l'accentuation phonétique de la voyelle qu'à un usage purement épigraphique. Ainsi, sur une cornaline des *Staatliche Museen* de Berlin (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), une représentation d'Aphrodite nue, de face, est accompagnée, sur la bordure, de la formule **MNHC|Θ-OI (sic) ONHCIIMOC** ou **MNHC-Θ(H) / OIONHCIIMOC** (selon A. Furtwängler), pour  $\mu\eta\sigma\theta\eta$ <sup>1173</sup> Ὀνήσι(ι)μος, « Puisse-t-on se rappeler (de toi), *Onesimos* ! » ou « Puisse *Onesimos* se souvenir ! ». Si on suit la piste de A. Furtwängler, la syllabe initiale de l'appellation **OIO-** est vraisemblablement une altération phonétique en lien avec la prononciation antique et non l'élision du qualificatif οἷος en οἷ' Ὀνήσι(ι)μος, « le seul *Onesimos* ». Toutefois, la transcription à appliquer à la légende consiste à adjoindre au verbe  $\mu\eta\sigma\theta\eta$  une désinence en -οἷ attestée uniquement à l'époque impériale<sup>1174</sup> : il s'agit d'une forme abâtardie de la troisième personne du singulier de l'optatif issu du verbe ἐμνήσθην (indicatif aoriste passif de  $\mu\mu\eta\sigma\kappa\omega$ ). D'ailleurs, on retrouve une terminaison phonétiquement similaire (composé de la particule -**OIO-**) sur un anneau du *British Museum*, daté également du III<sup>ème</sup> siècle apr.

<sup>1168</sup> Voir CORBY FINNEY 1994. Voir également TOYNBEE 1953, pp. 19-21, COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, p. 18, n° 2422.14, et HENIG 2007, p. 186, n° 789.

<sup>1169</sup> CULLIN-MINGAUD, DARDAINE 2011, p. 389. Le rendu physionomique du buste est extrêmement proche du type des monnaies de potin celtiques ; de là il est aisé de conjecturer – comme le fait P. Corby Finney – que l'artisan-graveur de la bague de Silchester était également *sculptor monetae*. Voir CORBY FINNEY 1994, pp. 189-192.

<sup>1170</sup> Voir CORBY FINNEY 1994, p. 178.

<sup>1171</sup> Voir SMITH 1983, p. 911.

<sup>1172</sup> Voir MCLEAN 2002, p. 17.

<sup>1173</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, III, pp. 223-226 : "*L'espressione « sii ricordato » o « sia ricordato » assume quasi sempre il valore di buon augurio, come a dire « sii benedetto » o « sia benedetto »*".

<sup>1174</sup> Voir SEG 54 (2004), n° 1542 (*I. Kition*, n° 2133 : épitaphe de *Demetria* provenant de *Kition* (*Larnaka*, Chypre) et datant du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) : Δημητρία |  $\mu\eta\sigma\theta\eta$  (MNHΘOI sur la pierre). Voir aussi IG XIV, n° 473 (épitaphe de *Enkarpi(o)n*, Syracuse) :  $\mu\eta\sigma\theta\eta$  | Ἐνκάρπι(ο)ν | χρησθη · καὶ | ἄμεμπος | ἔζησεν ἔτη | · ν' · (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

J.-C., sur lequel se lit la formule (type G) **ΕΥΤΥΧΙΟΙΟ** (*sic*) **ΑCΙΝΔΕΥ**<sup>1175</sup> (*sic*), εὐτυχοῖο Ἀσινδεῦ (selon F.H. Marshall)<sup>1176</sup>, mais pour laquelle l'interprétation est beaucoup plus simple : il s'agit d'un optatif présent de la deuxième personne du verbe moyen εὐτυχεῖμαι joint à une appellation au vocatif dérivée de Ἄσιντος<sup>1177</sup> ou translittérée de l'ethnique latin *Asinaeus* – le **Δ** se révélerait donc un **A** – « Puisses-tu te souvenir, *Asinaeus* ! ». Une troisième gemme est, elle, davantage sujette à caution au niveau de la restitution présumée de la légende de type H en marge d'une composition iconographique mettant en scène Mars Sylvain et Esculape : d'après l'auteure, la mention du nom du propriétaire se lit **ἸΒΕΝΕΡΙΩ** (avec *omega* en capitale inversée et non sous la forme ω, ce qui représenterait un *unicum* – voir point 2.3.3.4. ci-dessous), adjonction visiblement erronée d'une terminaison en caractère grec à une appellation formulée en lettres latines (ce datif de la seconde déclinaison ne peut s'appliquer qu'à des termes grecs ou translittérés en totalité – voir n° 203 ci-dessus). En fait, il faut transcrire **ἸΒΕΝΕΡΙΙΣ**, ce qui s'accorde soit au génitif de *Venus* (ce qui n'a visiblement aucun rapport avec le registre figuré), soit au surnom *Veneri{is}* ; mais substituer **E** à **II** pour *Veneres* n'a pas davantage de sens, en apparence, que *Veneriω*.

380. VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 32-33, n° 26, pl. 43 [Pl. 56, fig. 378] = PANOFKA 1851, pp. 499-500, n° 31, pl. IV/31 : toutefois, sur les pierres gravées, il n'est pas rare de trouver des termes dont les caractères qui les composent sont de nature mixte (lettres grecques mêlées à des lettres romaines) à l'instar du nicolo de Besançon (**EYTVCHA**, avec le *upsilon grec* et le « U » latin – voir n°s 229 et 377 ci-dessus). Il s'agit soit d'une erreur de l'artisan-graveur, soit d'un souci de conférer à la légende un caractère davantage obscur au niveau de la lisibilité et de la transcription (le « L » romain pouvant être confondu avec un gamma grec, tout autant que peut l'être le *lambda* avec le « A »), soit d'une volonté de gagner de la place à cause de la « contrainte de cadre », soit du dessein de l'artiste de souligner la racine étymologique grecque du terme. Ainsi, sur une cornaline du Cabinet des Médailles, datant de la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., le buste d'un jeune homme drapé de la chlamyde et accompagné du caducée est-il joint à la légende **ΙΙΙΥSSVS** (type A2) pour laquelle il y a non seulement le doublement d'une voyelle (**IY**), mais également l'insertion de caractères grecs (**Λ** et **Υ**) et de leur pendant latin (**V**) comme pour **EYTVCHA**. Il s'agit vraisemblablement d'un nom latin translittéré du grec Ἰλίσσος (*Ilissus*), voir même Εἰλίσσος, nom du dieu-fleuve *Ilissus*<sup>1178</sup>, ou, comme le pense Th. Panofka, d'une appellation théophore prenant la même racine, Εἰλίσσος, mais se rapportant au nom de la déesse Ilithyie (Εἰλείθυια), déesse de l'Enfantement, correspondant à la Lucine romaine. Le doublement de la voyelle **IY** serait donc soit la résultante de la racine -υι- (ordonnancement inversé des deux voyelles) que l'on retrouve dans le nom de la divinité (dans la syllabe finale et non la médiane), soit le reliquat de la voyelle -ει- (voir ci-dessus : **EI** pour **E** ou **I**, et inversement) sous la forme inverse et inédite -ιυ-.
381. PANOFKA 1851, p. 497, n° 25, pl. IV/25. HENKEL 1913, p. 15, n° 93, pl. V [Pl. 56, figg. 379-380] : le dédoublement des lettres peut également concerner les consonnes comme en atteste une cornaline de Copenhague sur laquelle le nom du possesseur (ou un qualificatif) se présente sur deux lignes entre deux épis de blés (type G<sup>12</sup>), **ΚΑΜΙΙCCTOC**, Κάλλιστος (littéralement « le plus beau »)<sup>1179</sup> ; la lettre **C** est doublée cette fois-ci pour des raisons calligraphiques (équilibre de la composition épigraphique constituée de cinq caractères par ligne). Un autre exemple, sur un anneau en or du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. dont le motif « héraldique » (deux griffons affrontés au-dessus d'un cratère) est chantourné sur un chaton latéral, fait apparaître une

<sup>1175</sup> Voir point 2.3.3.4. ci-dessous, §11 : graphie angulaire du « V » latin [U].

<sup>1176</sup> Voir MARSHALL 1907, p. 106, n° 632. Voir aussi YANGAKI 2009, p. 280, réf. B.3.23.

<sup>1177</sup> Voir LGPN III, A, p. 79.

<sup>1178</sup> Voir COMMELIN 1994, pp. 158-159, et LIMC V, 1, pp. 649-650 ; 2, p. 438 (statuaire).

<sup>1179</sup> Voir IG II<sup>2</sup>, n°s 2199 (ὄνομα grec originel) et 2239 (translittération en grec du surnom latin *Callistus*, lui-même, conséquemment, de racine étymologique grecque – voir OPEL II, pp. 24-25).

formule sur le contour du bijou : **VIVAS MI PIA OP{P}TATA**, « Vis pour moi, bienveillante *Optata* ! ». Le redoublement de la lettre **P**, comme précédemment, répond à un souci calligraphique ou à la volonté du graveur, ayant mal apprécié la longueur de l'inscription, de combler un vide autour de l'anneau afin que la légende en couvre tout le pourtour. L'appellation *Optata* se retrouve sur un autre anneau en or, légèrement antérieur (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), mais translittérée en grec (**ΟΠΤΑΤΑ**) – voir n° 405 ci-dessous – et à nouveau en lien avec une formule galante et augurale – Ὀπτάτα<sup>1180</sup> (ζήσαις) πολλοῖς ἔτεσιν, « *Optata*, puisses-tu vivre de nombreuses années ».

382. HENKEL 1913, p. 55, n° 404, fig. 26, pl. XX = KRUG 1995, p. 65, n° 63, pl. 53 [**Pl. 86, fig. 589**] : dans certains cas, le doublement d'une consonne sert à marquer la prononciation de la syllabe. Ainsi, sur un anneau en argent du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (début du siècle selon A. Krug), figurant une famille de trois personnes dont le buste des parents sont en *capita opposita* (et celui de l'enfant entre eux deux, à l'instar de l'agate rubanée de Vienne – voir n° 265 ci-dessus [**Pl. 33, fig. 219**]), la légende de type A1<sup>C</sup> est pénétrée d'une consonne parasite intégrée au nom propre qui permet de ne pas confondre la prononciation du « X » latin avec celle du *khi* grec : **MAXSENTI V-IVAS TVIS F(ELIX)**, *Maxsenti vivas tuis f(elix)*, « *Maxentius*, puisses-tu vivre heureux pour les tiens ! ». La formule, lié à la représentation de trois personnes (parents et enfant), exclut qu'il s'agisse d'un « anneau de fiancés ou d'époux », mais plutôt de la commémoration d'un jubilé de mariage (ce que souligne la présence des deux colombes tenant une couronne, métaphore de la concorde, et qui font office de pivot entre les deux parties de la légende – voir n° 193 ci-dessus).

À de rares occasions, c'est l'effet inverse qui se produit, à savoir l'élosion d'une lettre dans une syllabe qui devrait en compter deux. Toutefois, il s'agit le plus souvent d'appellations pour lesquelles les deux orthographes sont attestées épigraphiquement :

383. WEISS 2007, p. 316, n° 658, pl. 87 [**Pl. 56, fig. 381**] : en témoigne un nicolo du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., issu de la collection Dressel, sur lequel apparaît une inscription de type I2, entre un épi de blé et un caducée (symboles de chance), **TVLI** pour le gentilice *Tullius* ou le surnom *Tullus*. Toutefois, en ce qui concerne le *nomen gentilicium*, les deux graphies sont attestées onomastiquement<sup>1181</sup>. L'inscription sans le second **L** répond donc autant à un souci de gagner de la place sur le support gravé qu'à une tradition épigraphique et onomastique répandue durant l'Empire. On retrouve cette même particularité pour le gentilice *Appius* (voir n° 385 ci-dessous) qui peut s'écrire autant avec deux « P » que *Apius*.<sup>1182</sup>

### 2.3.3.2. Absence de lettre initiale ou terminale (amuïssement)

Au-delà du phénomène de dédoublement d'une lettre ou de réduction à un seul caractère, on dénote sur les pierres gravées divers autres particularismes épigraphiques au niveau de l'amuïssement des lettres initiales ou terminales, de l'interversion de deux lettres ou de la disposition inversée d'un caractère.

§1. En premier lieu, à l'instar du phénomène d'aspiration qui est soit occulté soit parasité (voir n° 344 ci-dessus), il existe bon nombre de cas pour lesquels les lettres initiales ou finales sont amuïes :

384. *AGDS* IV, Hannover, p. 296, n° 1611, pl. 215 [**Pl. 56, fig. 382**]. HENKEL 1913, p. 40, n° 271, pl. XIV : dans les exemples d'amuïssement de la lettre initiale, il s'agit exclusivement de l'aspiration de certaines appellations latines. Nous avons déjà croisé ce phénomène sur un camée du Musée d'art et d'histoire de Genève (fin du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) à l'effigie du poète Horace, *Horatius Flaccus*, dont la « didascalie » (type A1<sup>B3C</sup>) se présentait sous la forme **ORAT/[I]VS** (voir n° 192 ci-dessus) [**Pl. 23, fig. 154**]. On rencontre la même particularité sur

<sup>1180</sup> Voir *LGPN* III, p. 345 ("*imp.*").

<sup>1181</sup> Voir *OPEL* IV, pp. 132-133, « Tullius », et SOLIN, SALOMIES 1994, p. 191, « Tullius = Tullius » ; 414, « Tullus ».

<sup>1182</sup> Voir *ibid.*, p. 18, « Apus = Appius ».

un autre portrait, datant de la deuxième moitié du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. celui-ci : gravé sur un jaspe rouge, un buste barbu est joint, sur le pourtour du registre inférieur (type A2<sup>B2C</sup>), au gentilice **ER-EN-NIVS**, (*H*)*erennius*. Un dernier exemple, un nicolo des II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. serti dans un anneau en or provenant de la collection de l'empereur de Prusse Guillaume II, présente un navire marchant au-dessus duquel apparaît le nom du propriétaire au génitif, **ERA-CLI** (type B3<sup>C</sup>), pour (*H*)*eraclius*.

Ce phénomène de l'élision de l'aspiration s'oppose à celui de son ajout, comme c'est le cas de la cornaline de la collection A.G. Capponi au motif d'Énée portant son père Anchise : sur cette dernière, le nom du fils du héros troyen, Ascagne, est symbolisé par les lettres **F H** pour *f(i)lius* (*H*)*ascanius* au lieu de *Ascanius* (lui-même dérivé du grec Ἀσκάνιος – voir n<sup>os</sup> 165, 348, note, et point 1.5.4.2. ci-dessus, §3).

§2. La disparition de la consonne finale est, elle, beaucoup plus répandue sur les pierres gravées, presque exclusivement en lien avec des légendes latines (bien qu'il y ait des exemples marginaux en grec). Pour les appellations romaines, c'est une tradition qui semble remonter aux pierres italiques et à la dérivation étrusque des terminaisons<sup>1183</sup> :

385. WALTERS 1926, pp. 111-112, n° 956 ; 960, pl. XIV = MORET 1997, p. 115, pl. 97, fig. 180 = AMBROSINI 2011, p. 78, n° 10, fig. 122 ; 79-80, n° 5, fig. 126 [**Pl. 56, figg. 383-384**] : en témoignent deux intailles italiques du *British Museum* (dont une provenant d'un scarabée retaillé) sur lesquelles apparaissent les inscriptions **APIE MARIV** (type A1) et **PIGITV** (selon P. Zazoff, pour *Pipitu*)<sup>1184</sup>, voire **PIPITV** (selon H.B. Walters, qui reconnaît dans la seconde consonne un caractère de la même forme que dans **APPIV4** sur l'agate de Florence – voir n° 112 ci-dessus). Dans le premier cas, une agate rubanée des III<sup>ème</sup>-II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., la légende est en marge de la représentation d'un guerrier (Œdipe) s'apprêtant à frapper de son glaive la Sphinx à ses pieds. Cette scène est moins la reproduction d'un type iconographique répandu dans la glyptique et l'art grec du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. qu'une allégorie d'un sacrifice, d'une offrande en lien avec l'inscription. En effet, cette intaille, à l'instar de l'agate de Florence (**APPIV4** | **ALCE**) est vraisemblablement à fonction votive et ornée d'une appellation au vocatif reprenant *Ap(p)ie Mario* : à l'instar de **APPIV4** qui n'est pas transcrit dans sa forme archaïque *Appios*, l'alphabet étrusque ne connaissant pas le « O »<sup>1185</sup> et "*la désinence italique étant rendue par un -e en étrusque*"<sup>1186</sup>, le surnom **MARIV** reprend une appellation italique – *Mario* (ou *Marius* – voir *infra*) – joint à la dérivation étrusque en *-iu*). Bien que l'alphabet soit latin, "*i due elementi onomastici, che hanno una larga diffusione nel mondo latino e italico, sono di origine etrusca*"<sup>1187</sup>. Toutefois, un doute demeure sur la forme *apie* qui affine la légende, à l'instar de la gemme florentine des Saliens, à l'orbe des formules mixtes. En effet, C. De Palma met en relation le terme *apie* avec le lemme étrusque *api/apa* dont il serait une forme dérivée ; or cette dernière particule – dont le féminin *apia* se retrouve inclus dans l'inscription d'une tombe de Tarquinia<sup>1188</sup> englobé dans la forme *eitvapia*<sup>1189</sup> – reprendrait la

<sup>1183</sup> Voir AMBROSINI 2011, p. 100.

<sup>1184</sup> Voir ZAZOFF 1968, p. 194, n° 1204.

<sup>1185</sup> Voir TORELLI 1997, p. 243.

<sup>1186</sup> Voir HADAS-LEBEL 2004, p. 64.

<sup>1187</sup> Voir *Studi Etruschi*, XLVI (1978), p. 532, n° 19 ("*Rassegna bibliografica - Sezione IV*"). Voir également WEBER 1977.

<sup>1188</sup> *CIE*, n° 5525, et DE PALMA 2003, pp. 143-144.

<sup>1189</sup> Voir *ibid.*, p. 144 : l'auteur rejette la restitution « habituelle » de *eitvapia* selon laquelle le terme est composé de *eitva*, « bonne », et *pia*, « pieuse », et signifie conséquemment « vénérable » ; il met davantage en exergue le lemme *eitva*, qui se traduit par « part, moitié », et *api/apa*, « père » : "*eitvapia potrebbe allora avere il significato, ricordando il « Tulliola, pars dimidia animae meae » di Cicerone, di: 'la pars dimidia del padre' Marce Matulna, al quale forse risaliva la costruzione del sepolcro*". Le mot *eitvapia* aurait donc, dans le cas de l'inscription de Tarquinia, une valeur pécuniaire.

notion de paternité et signifierait littéralement « celui/celle qui appartient au père », référence au cadeau d'un père à son fils *Mario* (ou *Marius* – voir *infra*) ou, plus vraisemblablement, de la propriété paternelle sur l'intaille comme « armoiries » familiales, **MARIV** en ayant l'usufruit ou en étant le légataire. La gemme ayant potentiellement une fonction votive, eu égard au registre figuré allégorique du sacrifice, elle témoigne, par le truchement de l'inscription, d'un culte aux Lares familiaux, aux ancêtres et aux défunts, la référence paternelle renvoyant de manière allégorique au *Lar Familiaris* (aussi appelé *familiae Pater*)<sup>1190</sup>, "père unique, mais idéal d'une race" qui certes n'a pas "procréé matériellement la race à l'origine en qualité d'ancêtre, mais qui est la raison divine de son existence et de sa durée"<sup>1191</sup>. L'argument morphologique de **APIE** avec un seul « P » n'est cependant pas suffisant pour préférer la lecture de C. De Palma à quelque autre visant à définir *Apie* comme un élément onomastique reprenant *Appius/Appios* avec la désinence en -e étrusque : il est en effet attesté que ce gentilice est orthographié des deux manières (voir n° 383 ci-dessus). Mais l'aspect intéressant, tout autant que la terminaison en -e, est l'absence de « S » dans la finale en -iu (potentiellement pour *Marius*) ; ce qui est le signe d'une dérivation sémantique étrusque (*Apie* pour *Appius*, *Aule* pour *Aulus*, *Mario* pour *Marius*, *Petro* pour *Petrus*)<sup>1192</sup>. Cette même particularité se présente sur une seconde intaille, mettant en scène Prométhée façonnant l'Homme, sur laquelle est inscrite la légende **ΓΙΤΙΤV**, voire **ΓΙPIITV** (type A1). Selon L. Ambrosini (qui reprend M. Torelli), il s'agit de *Pipitu*, un nom d'origine grecque (*Pipitos*)<sup>1193</sup>, qui apparaît sans le « S » final, à la manière étrusque. Toutefois, du fait de la différence évidente de forme entre la première consonne et la seconde, l'auteure estime qu'il ne s'agit pas de deux « P » et propose une restitution en *vipitu* par analogie aux *vipithenes* attestés à Orte (gentilice ou nom diacritique). Mais l'amuissement de la consonne terminale n'en est pas moins une réalité lexicale. Il n'est en conséquence pas rare, sur les pierres romaines, que cette terminaison soit éludée<sup>1194</sup>.

Cette particularité survient indépendamment de la nature de la légende (appellation, verbe, qualificatif) et porte autant sur la lettre finale « S » que « T »<sup>1195</sup>, « M » (en lien avec la terminaison à l'accusatif – voir n° 429 ci-dessous : **DA MI / VITA**) ou « X » :

386. HENKEL 1913, p. 88, n° 942, fig. 46, pl. XXXVI. KRUG 1981, p. 189, n° 81, pl. 77. AGDS III, Göttingen, p. 82-83, n° 58, pl. 33 [**PI. 57, figg. 385-386**] : à l'instar de la pâte de verre du *British Museum* qui porte la légende **M̄ARIV** (voir n° 285 ci-dessus – type B5 [**PI. I, fig. 58**]) pour *Mariu(s)* – c'était déjà la même appellation sur l'une des gemmes italiennes dont nous venons de parler –, certaines appellations ne possèdent pas de lettre terminale. Ainsi sur une agate du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., conservée au *Römisch-Germanisches Museum* de Cologne (voir Partie III, tableau 1.5.4.2., n° J), le symbole chrétien du poisson est-il accompagné de la légende (type B1) **TITV | LIB** (ou **VIB** selon F. Henkel)<sup>1196</sup> pour *Titu(s) lib(ertus)* ou *Titu(s) Vib(ius) /-ianus*). Sinon, un *cognomen*, **VIVIDV(S)**, est mentionné sur un anneau en bronze provenant de Mayence (transcrit également **VIVIDI**, ce qui confirme sa nature d'appellation)<sup>1197</sup>. Toutefois, à l'instar d'une cornaline de Göttingen datant du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. et portant la légende **RE|DV** (type D2) pour *Redu(x)*<sup>1198</sup>, ces termes peuvent être autant considérés comme des surnoms que comme des qualificatifs (*viduus*, « vigoureux, énergique ») ou des

<sup>1190</sup> Voir DAGR, III, 2, p. 938.

<sup>1191</sup> Voir *ibid.*, III, 2, p. 939.

<sup>1192</sup> Voir en particulier DE SIMONE 2009, p. 537, n° III/14 (*Aule Salini* = *Aulus Salinius*) ; 540, e) -u (*Pêtru*, -us = ital. *Petrō* ; *Êtru*, -uis = ital. *Et(e)ro* = lat. *cēterus*).

<sup>1193</sup> Voir TORELLI 2002, p. 138.

<sup>1194</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 9, n. 8.

<sup>1195</sup> Voir *ibid.*, p. 126, n° 327 : **LVPV BIBA** pour **LVPVS VIVAT**.

<sup>1196</sup> Voir HENKEL 1913, p. 146, n° 1600, note.

<sup>1197</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 424.

<sup>1198</sup> Voir *ibid.*, p. 390.

« didascalies ». D'ailleurs E.F. Le Blant<sup>1199</sup> estime que **REDV** reprend *Reduci*, "expression d'un espoir de bon retour sous les auspices de la déesse", à savoir Vénus *Victrix* représentée sur la gemme. Il faut toutefois concéder que l'absence du « X » terminal de **REDVX** (comme le restitue P. Zazoff, auteur des *AGDS III*) est également susceptible d'être la conséquence d'une recherche, par l'artisan-graveur, d'un équilibre spatial de la composition, chaque syllabe se retrouvant dans les quadrants inférieurs, de part et d'autre de la représentation de la divinité ; une lettre supplémentaire aurait ainsi nui à l'agencement symétrique du thème iconographique.

Conséquemment, cette élision peut également être la résultante de considérations purement calligraphiques :

387. LE BLANT 1896, p. 145, n° 409, pl. II : en effet, nous avons déjà mis en exergue le fait que, pour des raisons d'équilibre de la composition, une lettre « parasite » pouvait avoir été ajoutée à la légende ; ainsi **KΑΜΛΙC{C}ΤΟC** (voir n° 381 ci-dessus – type G) s'était vu adjoint à un second « C » afin qu'il y ait cinq lettres par ligne. L'inverse est aussi vrai comme en atteste un cas similaire (type G) sur une cornaline publiée par E.F. Le Blant : l'appellation y est également disposée en deux lignes de cinq caractères chacune, **ΕΡΑΦΡ|ΟΔΙΤV(S)**, le « S » final devant être omis. Cette recherche d'esthétique, motivée également par une certaine contingence spatiale (« contrainte de cadre »), avait également induit la légende **PR|ΟΡ|ΙΤ|ΙV(S)** (voir n° 358 ci-dessus - type C<sup>G</sup>) à être privée de sa consonne finale, la disposition symétrique « en carré » de part et d'autre du registre figuré (scène allégorique) ne permettant pas qu'un groupe de plus de deux caractères n'y soit inscrit.

Les légendes en grec, lorsqu'elles sont translittérées du latin, sont également susceptibles de voir leur terminaison amuïe, mais dans une proportion statistique beaucoup plus marginale :

388. CARNEGIE 1908, I, pp. 36-37, n° C 11, pl. III : on peut citer une sardoine de la collection du comte de Southesk, datant des I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., sur laquelle est représentée Athéna *Pallas*. Le surnom du propriétaire, *Secundius*, est translittéré du latin en grec et apparaît sur la bordure latérale (type A1<sup>C</sup>) **ΣΕΚΟΥ-ΝΑΙΩ(N)**, Σεκουδίωv, adjectif comparatif substantivé en nom propre. Si l'absence de la lettre finale est résolument la résultante du manque de place à disposition sur la gemme, on ne peut d'emblée exclure qu'il s'agisse de la volonté de l'artisan-graveur, la forme grammaticale de la troisième déclinaison ne pouvant induire qu'un nominatif en -ωv. Pourtant demeure la possibilité que la légende se rapporte à un datif dédicatoire de la forme Σεκουδίος (Σεκουδίω) ; cette terminaison n'est cependant attestée sur les gemmes, à ma connaissance, qu'en lien avec la formule **ΕΥΤΥΧΩC** (voir n° 203 ci-dessus : **ΑΛΞΕΑΝΔΡΙΝΩ ΕΥΤΥΧΩC**) ou la légende mixte grecque/latine, quoiqu'impropre, **ΒΕΝΕΡΙΩ** (voir n° 379 ci-dessus).

### 2.3.3.3. Interversion et inversion

Un autre phénomène est également à l'œuvre sur les pierres gravées, quoique relativement marginalement. Il s'agit de l'interversion des lettres dans une syllabe ou de l'inversion du sens de lecture, non pas de toute une légende ou d'un terme par rapport à un autre (voir n°s 300-301 ci-dessus, « Types inversés », boustrophédon), mais d'une seule lettre, qui conséquemment apparaît de manière rétrograde par rapport aux autres.

§1. En premier lieu, il existe à ma connaissance seulement un camée et cinq cas d'intailles (en comptant la calcédoine de Berlin figurant le mythe d'*Othryadés* avec légende **VI|AI** pour *vi(ctor)ia* – voir n° 339 ci-dessus [Pl. 48, fig. 324] – et le jaspe rouge à l'effigie d'Esculape – voir n° 355 ci-dessus [Pl. 102, fig. 711]) – pour lesquelles la légende est altérée par l'interversion de deux lettres (voir également n° 395 ci-dessous) :

<sup>1199</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 108, n° 264.

389. AGW I, p. 146, n° 460, pl. 76 [Pl. 57, fig. 387] = MEYER 2006, pp. 435-436, n° cat. G 17, pl. 29. MASTROCINQUE 2008, p. 141, n° cat. Ro 31, pl. XLII [Pl. K, fig. 76] : on peut citer tout d'abord une cornaline du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, datant du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., mettant en scène la Tyché d'Antioche, ceinte de la couronne tourelée, et dominant le dieu-fleuve Oronte (représenté de manière anthropomorphe) à ses pieds en *anodos*. Une légende (rétrograde) faisant office de « didascalie » est jointe au registre figuré : **ANITOX|EIA** (type D1) pour le nom de la cité dont elle est la divinité poliade, Ἀντιόχεια. On remarque que l'inscription subit une double interversion : tout d'abord une inversion du sens de lecture selon un axe horizontal (voir n° 304 ci-dessus : **SER | TVL**). On attendrait, en effet, que la particule finale de l'ethnique se lise en second et que conséquemment les caractères soient tournés vers l'intérieur et ceux de la partie initiale vers l'extérieur ; or c'est exactement le contraire comme si, en tournant la gemme de quatre-vingt-dix degrés, on lisait deux lignes l'une au-dessus de l'autre, **EIA | ANITOX**. Ensuite – et c'est ce qui nous intéresse ici – l'ordonnancement des caractères de l'inscription est grevé d'une permutation entre deux lettres (**IT** pour **TI**), ce qui nuit d'autant à la lisibilité de cette « didascalie ».

Cette particularité se retrouve, quoique de manière moins évidente, sur un jaspe rouge de la collection du *Museo Nazionale Romano* à Rome. Il représente un panier sacré (*cista mystica*) tout autour duquel est inscrit une formule d'adoration (rétrograde) sous forme de « didascalie », **ΜΕΓΑΛΗ ΘΕΑ ΠΙ|C/I|ΙΔΙΚΗ** (type G<sup>B1C</sup>) pour μεγάλη θεά Πισιδική, référence à la grande déesse de Pisidie vénérée entre ladite région, la Carie et la Lycie (en particulier dans la cité de *Cibyra*)<sup>1200</sup> ; en attestent différentes frappes monétaires du II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. sur lesquelles apparaît la légende ΘΕΑ ΠΙCΙΔΙΚΗ<sup>1201</sup>. Sur la gemme, l'inscription adopte une configuration épigraphique (type G<sup>B1C</sup>) que l'on retrouve autant sur les monnaies [Pl. 57, fig. 390]<sup>1202</sup> que sur d'autres pierres gravées, en particulier deux intailles. Tout d'abord sur une cornaline des *Staatliche Museen* de Berlin [Pl. 57, fig. 388]<sup>1203</sup> sur laquelle la représentation d'une Victoire, tenant palme et couronne, est jointe à l'ethnique (rétrograde) **AMMA|I / E | NSES**, vraisemblablement pour *municipes Ammaienses* (citoyens), sceau public ou commémoratif de la cité d'*Ammaia* en Lusitanie (Amméa, Portugal)<sup>1204</sup>, pour lequel il y a également une recherche manifeste d'esthétique et d'équilibre de la composition générale autour du thème iconographique central. Un second exemple répond à la même contingence : il s'agit d'un nicolo du I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. conservé au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne [Pl. 57, fig. 389]<sup>1205</sup>. Sur la surface gravée, trois instruments (compas ou

<sup>1200</sup> Un autre jaspe rouge, conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, figure un thème iconographique ainsi qu'une inscription analogues : outre une représentation du dieu *Mên*, en pied, portant le *pilos*, on retrouve la *cista mystica*, corbeille de la déesse de Pisidie, jointe à la « didascalie » **ΘΕΑ**, « Déesse », qui s'y rapporte spécifiquement. Voir MASTROCINQUE 2014, p. 154, n° cat. 411.

<sup>1201</sup> Voir LIMC VII, « Thea Pisidike », 1, pp. 909-911.

<sup>1202</sup> Voir BMC/RE, I, Augustus, p. 72, n°s 416-423, pls. 9/14-17-10/1 : *aureus* et *denarii* frappés par César Auguste en 19 av. J.-C. au revers duquel apparaît un bouclier votif placé entre une aigle légionnaire et une enseigne militaire. La légende SIGNIS | RECEPTIS / S / P / Q / R / CL·V, *Signis Receptis Senatus Populus Que Romanus Clipeus Virtutis*, « Pour les enseignes reprises au nom du Sénat et du Peuple romain / bouclier votif », commémore le retour des enseignes et des prisonniers faits par les Parthes à la bataille de *Carrhae* en 53 av. J.-C.

<sup>1203</sup> FURTWÄNGLER 1896, p. 271, n° 7281, pl. 54 = PANOFKA 1851, p. 452, n° 77, pl. II/28.

<sup>1204</sup> Voir CIL II, n° 158 : cette forme apparaît sur une dédicace à *Lucius Verus* retrouvée à *Ammaia* (Portugal). Voir également GIL MANTAS (V.) « O arco de Aramenha em Castelo de Vide », *Humanitas*, 62 (2010), p. 326. Th. Panofka voit dans la mention *Ammienses* le nom d'une cité en Mésopotamie ; or cette hypothèse est battue en brèche par G. Cravinho et M. Henig qui, tout en mentionnant l'existence de la cornaline de Berlin, ajoutent à leur argumentaire qu'une lampe datant entre le milieu du II<sup>ème</sup> et la première moitié du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., dont le médaillon est orné d'une *Victoria*, a de plus été mise au jour dans la cité lusitanienne (culte poliade ?). Voir CRAVINHO 2010, p. 17.

<sup>1205</sup> Voir AGW III, pp. 140-141, n° 2156, pl. 82 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 429, fig. 592, pl. 124.

pincés, stylet, objet circulaire)<sup>1206</sup> encadrent les *tria nomina* du propriétaire de la gemme (rétrograde), **C PR|EC|IL|I FV|SC|I**, *C. Precili Fusci*, « (Sceau de) *C. Precilius Fuscus* »<sup>1207</sup>. L'agencement épigraphique, bien que moins caractéristique que sur les deux exemples précédents, n'en est pas moins de type G<sup>B1C</sup>. Il est par contre évident que l'ajout de l'appellation s'est fait postérieurement à la confection du registre figuré et que la disposition des caractères est moins la résultante d'une recherche d'équilibre de la composition générale que de la « contrainte de cadre ». Mais, en définitive, l'aspect intéressant dans ces exemples divers réside dans le choix de l'artisan-graveur d'opérer une lecture transversale (type C) d'une partie de l'inscription ; ce qui a pour conséquence, dans le cas du jaspe rouge publié par A. Mastrocinque, une interversion malheureuse des deux lettres médianes (**C / I** pour **I / C**).

390. VITELLOZZI 2010b, p. 450, n° 559 [Pl. U, fig. 144] = LE BLANT 1896, p. 24, n° 22 : il n'existe, à ma connaissance, qu'un seul cas de permutation sur camée, à savoir une agate-cornaline « à texte » de la collection Guardabassi à Pérouse (III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). Sur la base quadrangulaire plane, on lit, en deux lignes (type G), **BENE | VÆELAS** (*sic*) pour *bene valeas*, « Puisses-tu bien te porter ! » ("*Stammi bene!*" c'est-à-dire littéralement « Porte-toi bien ! »). E.F. Le Blant l'avait inventoriée mais mal transcrite **BENE VAELEAS**.

§2. Cette confusion, certes marginale, est l'un des risques potentiels de la gravure d'une inscription de manière rétrograde sur la pierre (afin que cette dernière apparaisse à l'endroit sur le moulage ou le sceau). Une autre erreur résultant d'un effet collatéral de la gravure à rebours est l'inversion de lettres (type E). Elle concerne principalement, quoique marginalement, les lettres **E**, **M**, **N**, **P**, **R** et **S**. La lettre **P** n'apparaît à l'envers que dans un seul cas dont, par ailleurs, la relecture n'est pas assurée : il s'agit d'une hématite publiée par A. Mastrocinque (voir n° 129 ci-dessus) dont la légende a été restituée tantôt par **AIXA** (donc pas de « P »), tantôt par **XAPA**. La lettre **E**, quant à elle, n'est également disposée à rebours qu'à une seule occasion, à l'intérieur d'une abréviation en *nexus* qui oblige la lettre à être rétrograde afin qu'avec les deux autres caractères assimilés il soit possible de créer un sigle cohérent (voir n° 293 ci-dessus : **M | ΞAC** (ou **ΞAL**) | **METR** (type B1<sup>GHJ</sup>) ou **M | ΞAC** | **METR**). La lettre **S** apparaît inversée à seulement deux reprises (à ma connaissance) sur des gemmes :

391. CADES 1831, Centuria II, p. 112, n° 77 [Pl. 58, fig. 391] : dans l'une des occurrences, elle témoigne du type récessif E de l'inscription (voir n° 138 ci-dessus : **NOBILIS**), et dans l'autre, comme c'est d'ailleurs la majeure partie du temps le cas, elle souligne le caractère rétrograde de l'inscription sur le support. Il s'agit du moulage de T. Cades d'un onyx de la collection Thorwaldsen sur lequel la représentation d'un palmier est flanquée, dans le registre inférieur gauche, de l'inscription **MOΣ**. En fait, cette légende, qui reprend le nom du propriétaire, *Som(nius /-nio)*<sup>1208</sup>, se lit à l'endroit sur la pierre elle-même, **SOM**.
392. BOUSSAC 1992, p. 139, n° cat. Ap 63, pl. 49 [Pl. 58, fig. 392]. WALTERS 1926, p. 141, n° 1241, pl. XVIII = RICHTER 1971, pp. 27-28, n° 51, ill. 51 = GUARDUCCI 1967-1978, III, pp. 525-526, fig. 215 [Pl. 58, fig. 393] : par contre, la lettre **Я** telle qu'elle apparaît sur une crétule délienne portant l'empreinte d'un sceau provincial romain (II<sup>ème</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) est bel et bien inversée par rapport au reste de l'inscription, **CAЯ** (d'après M.-F. Boussac), qui reprend une appellation latine (par exemple, *Caridius* ou *Carvilius*)<sup>1209</sup>. Toutefois, cette lettre prise pour un « R » inversé [**Я**] peut aussi être un *omega* ouvert comme on en trouve sur certaines pierres archaïques<sup>1210</sup> ou impériales (notamment une sardoine du *British Museum*, du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-

<sup>1206</sup> Voir GUIRAUD 1996, pp. 172-173 ("*Zeichenutensilien*" pour E. Zwierlein-Diehl).

<sup>1207</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 149, « *Precilius* » ; 336, « *Fuscus* ».

<sup>1208</sup> Voir *ibid.*, p. 174, « *Somnius* » ; 405, « *Somnio* ».

<sup>1209</sup> Comme un légat de Grèce en 171 av. J.-C., *Sp. Carvinius* (Tite-Live, *Histoire romaine*, XLII, 36, 4-5). Voir BROUGHTON 1951-1986, I, p. 418.

<sup>1210</sup> Voir BOARDMAN 1970, p. 144 ; 182, n° 315, ill. 315 (voir n° 61 ci-dessus) [Pl. 6, fig. 37] : **MANΔPΩN|AΞ** (milieu VI<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) ; 157, n° 441 : **ΣΩTHP** (deuxième moitié du VI<sup>ème</sup> s. av. J.-C.).

C., représentant une assemblée de dieux et la « didascalie », de type J<sup>G</sup>, **ΕΚΚΛΗΣΙΑ | ΘΕΩΝ | ΕΝ ΟΛΥΜΠΩ – ΟΛΥΜΠΩ** d'après H.B. Walters –, ἐκκλησία θεῶν ἐν Ὀλυμπῳ) ; toutefois, cette forme d'*omega* est toujours en lien avec un *sigma* et non un « C », ce qui valide l'hypothèse d'un Я.

393. BERRY 1968, p. 53, n° 95 [PI. 58, fig. 394] : la lettre « N », elle, est plus couramment inscrite de façon inversée [И] mais sans que cela atteigne des proportions exceptionnelles. Ce particularisme épigraphique est attesté, à ma connaissance, sur quatre gemmes. Tout d'abord sur le nicolo de Kassel du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voir n° 140 ci-dessus : **C•NIG**) pour lequel le type E agit soit sur la lettre inversée, soit sur le sens de lecture sur le cachet (lisible de droite à gauche) ; ensuite sur le plasma de La Haye (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), sur lequel la légende fragmentaire inclut un caractère inversé (voir n° 204 ci-dessus – **COИ[-]ΙΟ VITA**), ainsi que sur la sardoine « à texte » du *British Museum* (époque impériale) portant la légende en trois lignes (type G<sup>F</sup>), **ΚΟΡΙΣΚΙϚ ΔΥΡΟΙИ** (voir n° 202 ci-dessus). Un quatrième exemple peut être cité, qui s'accorde également, à l'instar de la gemme de La Haye, avec un portrait : il s'agit d'une cornaline rubéfiée de la collection B.Y. Berry représentant le buste d'une patricienne romaine (le type de sa coiffure, ressemblant aux types monétaires à l'effigie de l'impératrice Faustine, la place dans la seconde moitié du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) portant un nom théophile, **ΝΙΚΗC, Νικῆς**<sup>1211</sup> (type A2<sup>E</sup>).

Un dernier cas de lettre inversée peut être mentionné, mais dont la particularité épigraphique est insolite. Il ne s'agit plus d'un caractère retourné horizontalement (**E** en **Ξ**, **N** en **И**, **S** en **З** ou encore **R** en **Я**), mais d'un pivotement de ce dernier à quatre-vingt-dix degrés : ainsi, comme nous l'avons déjà vu à deux autres reprises sur les pierres gravées (en l'occurrence sur une cornaline de Munich – voir n° 137 ci-dessus – ainsi que pour un jaspe rouge du Norfolk – voir n° 132 ci-dessus) pour laquelle le **Z** équivalait à un **N** (**EYXIZ** pour **EYXIN**, respectivement [I?]-**C-EИ** pour **ICEN** ou **CEN**), le caractère est disposé selon un plan de lecture différent du reste de l'inscription :

394. STAMPOOLIDIS 1992, p. 112, n° cat. M28 (364), pl. XX/15 [PI. 58, fig. 395] : on retrouve cette particularité sur une crétule délienne représentant Éros accompagné du papillon (allégorie de Psychè) et la formule d'appel au souvenir **MEMNHM[O]** (type B2<sup>EH</sup>), pour **MEMNHΣ[O]**, μέμνησο<sup>1212</sup>, « Souviens-toi (de moi) ! ». Comme précédemment, la nasale, **M** en l'occurrence, reprend un caractère différent, un *sigma*, qui a pivoté sur la droite.

Toutefois, selon M. Mayer-Olivé, l'inversion d'une lettre de la légende va de pair avec sa fonction d'*anulus signatorum* : ce particularisme épigraphique a à dessein de permettre au propriétaire de la gemme de se reconnaître dans celle-ci, peu importe ce que la pierre gravée a à dire. Le subterfuge de l'inversion d'un caractère serait donc voulu et non accidentel.

§3. On retrouve sur une seule pierre une inscription combinant une interversion de lettres au pivotement à quatre-vingt-dix degré d'un caractère :

395. RICHTER 1956, p. 64, n° 253, pl. XXXVII = MASTROCINQUE 2003, p. 182, n° 50 [PI. 58, fig. 398] = VEYMIERS 2009, p. 358, n° VI.DA 5, pl. 65 : il s'agit d'une intaille en cornaline du *Metropolitan Museum of Art* (New-York), datant du I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., mais dont l'authenticité est mise en doute par R. Veymiers (G.M.A. Richter reconnaît elle-même que le type iconographique est typique du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. alors que l'inscription est impériale) ; il existe par ailleurs une copie en pâte de verre issue de l'ancienne collection du baron Stosch (*ibid.*, pl. 65, n° VI.DA 5b). Le registre figuré représente Sérapis, debout, avec à ses pieds Cerbère tricéphale et est

<sup>1211</sup> Voir IG II<sup>2</sup>, n° 5441, et LGPN I, p. 332 ; III, A, p. 320 ; V, A, p. 334.

<sup>1212</sup> Attesté à plusieurs reprises sur les crétules déliennes : voir PLANTZOS 1999, p. 109, n. 3. La forme verbale μέμνησο consiste en l'impératif parfait 2<sup>ème</sup> personne du singulier de μμνήσκομαι (moyen), « se souvenir » (indicatif parfait μέμνημαι). Voir Aristophane, *Lysistrata*, 931-932 : (...) **Μέμνησό** νυν' μή μ' ἔξαπατήσης τὰ περὶ τῶν διαλλαγῶν.

entouré de l'éloge **E-IC ZEYC-CIPRAIAPIC** (type D1<sup>EG</sup>) pour lequel la lettre **E** initiale est tournée vers l'intérieur (pivotement) et les deux lettres **PA** (pour **AP – SAPAPIC**) interverties.

Pour terminer – et en demeurant dans la thématique de Sérapis –, on peut citer un cas particulier d'inscription rétrograde dont la restitution est sujette à caution :

396. MASTROCINQUE 2008, p. 41, n° cat. Fi 20, pl. IX [Pl. K, fig. 78] : sur la pierre elle-même, un nicolo du *Museo Archeologico Nazionale* de Florence, toutes les lettres sont à l'endroit à l'exception des « N » si on lit la légende en type A2<sup>C</sup> (les lettres tournées vers l'intérieur), **ΕΛΕΙ / ΒΟΙ** autour d'une représentation de Sérapis, debout et coiffé du *kalathos*, tenant une corne d'abondance et une couronne de laurier. A. Mastrocinque y voit l'abréviation d'une prière, pour laquelle la lettre **Ι** serait en fait un **H**, et retranscrirait **ΕΛΗ / ΒΟΗ**, ἐλέησον βοήθι, « Aie pitié, viens-moi en aide ! » ; il est vrai que ces deux expressions se retrouvent sur les amulettes – notamment sur la face A d'une calcédoine du *British Museum* (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) dont la légende de type G<sup>D1H</sup> (!) se transcrit **ΒΟΙΗΘΕΙ / ΜΙΟΙ | ΘΕΙΟΣ** [Pl. 59, fig. 403]<sup>1213</sup> – ou les talismans (voir n° 234 ci-dessus : **ΚΥΡΙΑ ΝΕΜΕΣΙ ΕΛΕΗΧΟΝ**) et pas seulement sur les gemmes paléochrétiennes et byzantines<sup>1214</sup>. Il est vrai que, toutefois, la relecture à appliquer à cette « didascalie » est d'y voir un ajout résultant d'une interprétation erronée du registre figuré : déjà E.F. Le Blant<sup>1215</sup>, en citant cette pierre d'après A.F. Gori repris par S. Reinach<sup>1216</sup> [Pl. 58, fig. 399], en avait déduit que le personnage était en fait un *Bonus Eventus* dont l'inscription rétrograde – à lire selon le type A1<sup>C</sup> – précisait l'identité, **BON / EVEN**. Il faut signaler d'ailleurs que la corne d'abondance et la couronne ne sont pas les attributs usuels de Sérapis, et que le *modius*, même s'il compose habituellement le *kalathos* du dieu, n'en est pas pour autant un emblème qui lui est propre : "symbole de la fertilité et des richesses de la terre, familier du reste aux Grecs, qui le donnaient à la plupart de leurs antiques divinités sous un point de vue agraire ou tellurique"<sup>1217</sup>.

Il ne faut cependant pas exclure totalement une autre raison pour laquelle Sérapis serait déterminé par la formule *Bonus Eventus*, à savoir le phénomène de syncrétisme, très en vogue à partir du Haut-Empire en ce qui concerne l'assimilation des divinités égyptiennes au panthéon gréco-romain, notamment sur les pierres gravées<sup>1218</sup>. En atteste une autre série de gemmes, figurant autant Sérapis qu'Isis et sur lesquelles la légende se réfère, de près ou de loin, à Hermès :

397. RICHTER 1956, pp. 64-65, n° 254, pl. XXXVIII = VEYMIERS 2009, p. 282, n° II.AA 11, pl. 32 [Pl. 59, fig. 400]. HENIG 1975, p. 35, n° 122, pl. 8 = VEYMIERS 2009, p. 296, n° III.C 11, pl. 38 [Pl. 59, fig. 401] : tout d'abord, sur une intaille en cornaline de la collection Lewis (*Corpus Christi College*, Cambridge) datant du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., Sérapis se tient debout, son corps de face, mais sa tête portant le *kalathos* de profil ; il est vêtu d'un *himation* et derrière lui se trouve un grand sceptre transversal. Dans le champ (type A1), l'inscription **ΕΡΜΗ**, Ἑρμῆ. Le bras que la divinité lève en guise de salutation souligne la déclinaison au vocatif de la légende : il s'agit d'une imploration à Hermès (même si la légende semble avoir été ajoutée à postériori). Notons que la tentation est grande de lire un « C » final derrière la divinité (pour **ΕΡΜΗ/C**, nominatif qui agirait comme une « didascalie »), mais il s'agit plutôt d'un serpent enroulé autour de son

<sup>1213</sup> Voir MICHEL 2001, pp. 19-20, n° 31, pl. 5 : Zeus trônant, de profil, avec l'aigle à ses pieds, entouré des caractères de l'inscription ainsi que de signes astraux (qui souligne le caractère cosmique de la divinité). Voir NEVEROV 1976b, pp. 54-55.

<sup>1214</sup> Voir NEVEROV 1988, pp. 149-150, n° 396 : camée « à texte » du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. portant en deux lignes la prière **ΜΙΧΑΗΛ | ΒΟΗΘΙ**, traduit « Michaël, de grâce ! » par O. Neverov [Михаил, помилуй!].

<sup>1215</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 109, n° 273, n. 1.

<sup>1216</sup> Voir REINACH 1895, p. 52, n° II/15, 2, pl. 51 : "Onyx. Génie de l'abondance. Inscription : Bon(us) Even(tus)".

<sup>1217</sup> Voir GUIGNIAUT 1828, p. 17, n. 2 : "Winckelmann veut que le modius ait toujours appartenu à Pluton aussi bien qu'à Sérapis, (...) On sait aujourd'hui que sur les monumens non-seulement (sic) Pluton mais Jupiter lui-même, Junon, Cérès, Bacchus, Hermès ou Mercure, la Diane infernale et celle d'Ephèse etc., reçoivent le modius".

<sup>1218</sup> Voir NEVEROV 1976b, p. 54.

bras (selon R. Veymiers). On retrouve une composition iconographique similaire, jointe à l'inscription **ΕPMH** sur une intaille en jaspe rouge conservée au *Metropolitan Museum of Art* à New-York, datant du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. : cette fois-ci, Sérapis est représenté assis sur un trône, de face, avec Cerbère à ses pieds. À l'instar de la cornaline du même musée (voir n° 395 ci-dessus), le dieu est assimilé à Pluton. Ces deux pierres gravées, au travers de leur registre figuré et de leur légende, soulignent le phénomène de syncrétisme en œuvre durant l'Empire, en lien notamment avec les divinités égyptiennes. Si Sérapis-Pluton, du fait de sa fonction chtonienne, peut être assimilé à la vertu psychopompe d'Hermès (syncrétisme Hermès-Thot-Anubis), il n'est que rarement attesté que Sérapis soit de fait identifié au Mercure romain : seule une applique en bronze du Musée archéologique de Sabratha [**Pl. 59, fig. 402**], représentant le buste "d'un Sérapis-Mercure ayant sur la tête un modius et deux ailerons et tenant dans la main gauche un caducée"<sup>1219</sup>, atteste de cette fusion iconographique (les cultes antiques, d'ailleurs, rendent témoignage de la fonction protectrice mercurienne des voyageurs, des marins et des marchands octroyée à Sérapis et Isis<sup>1220</sup>). Conséquemment, dans le premier cas, la formule au vocatif est vraisemblablement adressée à la divinité ou atteste d'une formule dédicatoire au datif, Ἐρμῆ. Par contre, dans le second cas, l'adjonction à **ΕPMH** d'une seconde inscription (type A2<sup>c</sup>), **CIPN**, ajoute à la confusion : de l'avis de certains (G.M.A Richter, R. Veymiers), il faut y lire le nom du propriétaire, Ἐρμῆ(ς), adjoint à l'ethnique, Σιρνίδες νῆσοι, « Hermès, des îles Sirnides » ; pour d'autres (E.F. Le Blant, C.W. King)<sup>1221</sup>, **ΕPMHC**, au nominatif, est adjoint à trois lettres, "initials of some then well-known adress to that god. Or if merely a private signature (...) the initials refers to his business", sans doute une épiclèse toponymique non-attestée, un qualificatif ou un ὄνομα contracté (**IPN** pour Ἱερόν, « le lieu Sacré », à savoir le trône de la divinité, ou Ἱέρων, Hiéron). Quoi qu'il en soit, la forme apparente au vocatif (ou au datif) de **ΕPMH** laisse penser que nous avons là à nouveau affaire à une formule dédicatoire. Mais l'hypothèse de voir dans ces noms propres des appellations en lien avec le porteur est également motivée par le fait que "certains noms théophores inspirés du panthéon gréco-romain ont pu, dans certaines circonstances et en fonction du syncrétisme, dénommer des dévots", notamment ceux d'Isis, "remarque [qui] vaut pour certains noms dérivés du dieu Hermès"<sup>1222</sup>. Peut-être en est-il de même d'une inscription en marge de *Fortuna* sur une cornaline du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne [**Pl. 107, fig. 746**]<sup>1223</sup> : de part et d'autre de la personnification (type D1<sup>c</sup>) apparaissent les lettres **ΕPIM**, sans doute autant pour des *duo nomina* que pour une appellation simple abrégée (Ἐρμῆς).

Cette connexion entre le nom Hermès et Isis est d'ailleurs exemplifiée, outre l'héliotrope de la collection Guardabassi (voir n° 344 ci-dessus) par trois gemmes supplémentaires :

<sup>1219</sup> Voir CAPUTO 1977, p. 121, fig. 4, et TRAN TAM TINH 1983, p. 265, n° VI 10, référence.

<sup>1220</sup> Voir BRICAULT 2006, pp. 155-167 : "Bien souvent, Sarapis rejoint sa parèdre [Isis] dans le sanctuaire qui lui est consacré, et ensemble ils jouissent de l'adoration de leurs fidèles, dont une bonne partie sont vraisemblablement à l'origine des marins et des marchands" (p. 157). En outre, sur une empreinte de gemme du Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg (*ibid.*, p. 162, fig. 71) apparaît la triade Isis-Sérapis-Mercure sur un navire : "[l]a présence d'Hermès, protecteur des voyageurs, n'est pas surprenante dans une composition renvoyant au rôle maritime du couple isiaque".

<sup>1221</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 184, n° 629, et KING 1887, p. 439, n° 5, pl. E.

<sup>1222</sup> Voir MALAISE 1972a, p. 52. Attestation d'une dédicace dédiée également à Sérapis, une inscription rhodienne de la fin du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voire I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – *IG XIV*, n° 742) dont le nom du dédicant est de racine étymologique mercurienne, Ἐρμίας : ΕΡΜΙΑΣ ΑΘΑΝΑΓΟΡΑ (*sic*) | ΣΟΛΕΥΣ ΕΚΑΤΑΙ | ΣΑΡ[Α]ΠΙΔΙ ΧΑΡΙΣΤΗΡΙΟΝ | ΣΩΘΕΙΣ ΕΓ ΜΕΓΑΛΟΥ || ΚΙΝΔΥΝΟΥ (retranscription corrigée en μεγάλων κινδύνων dans BRICAULT 2005, pp. 387-388, réf. n° 204/0218), « Hermias, fils d'Athanagoras, de Soloi, à Hécate, à Sérapis, en marque de reconnaissance, pour avoir été sauvé de grands périls ». Voir BRICAULT 2006, p. 155, n. 1.

<sup>1223</sup> *AGW II*, p. 213, n° 1537, pl. 153.

398. AGWI, p. 144, n° 453, pl. 75 [PI. 59, fig. 404]. MASTROCINQUE 2003, pp. 176-177, n° 43 = PHILIPP 1986, p. 63, n° 73, pl. 17 [PI. 59, fig. 405] = KIRCHER 1653, pp. 467-468, fig. 30 [PI. 59, fig. 406] : la fonction invocatoire à la divinité est cette fois-ci beaucoup plus prononcée sur une cornaline de la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et du début du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. conservée au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne. Le registre figuré met en scène Isis *Pelagia*, reconnaissable à la couronne qui la coiffe et au fait qu'elle tient une voile. Derrière elle apparaît un petit Harpocrate tenant une corne d'abondance et, sous la ligne de sol (type H), une inscription, **ERMEI**, translittérée du grec en latin tout en ayant gardé le particularisme du *iota* de la déclinaison génitive<sup>1224</sup>. Cette dernière, à la lumière de ce que nous venons de voir, reprend moins une appellation abrégée (par exemple Ἑρμείας<sup>1225</sup> ou le surnom *Hermeius*<sup>1226</sup> avec élision de l'aspiration – voir n° 384 ci-dessus) qu'une formule dédicatoire (ce qu'avance L. Bricault)<sup>1227</sup>. Cette Isis « marine » est affiliée à Hermès par le truchement de leur rôle commun de protection des voyageurs (d'ailleurs, dans certains cas, elle porte également le pétase mercurien)<sup>1228</sup>. La forme **ERMEI** reprend la forme translittérée du datif Ἑρμεῖ, que E. Zwierlein-Diehl transcrit conséquemment "*dem (Schutz des) Hermes (anvertraut)*", « Confié à la protection d'Hermès ! ». Cette forme sans *eta* (Ἑρμῆ, que l'on trouve le plus souvent sur les inscriptions funéraires<sup>1229</sup>) est attestée épigraphiquement à différentes reprises<sup>1230</sup>, notamment sur un décret d'Érétie (fin du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.)<sup>1231</sup>. Cette légende s'inscrit donc dans la continuité des gemmes à l'effigie de Sérapis associé à Hermès (soit le dieu, soit un individu portant un nom théophore). Le type de l'Isis *Pelagia* est repris, avec une inscription problématique, sur une cornaline conservée au Département égyptien des *Staatliche Museen* de Berlin-Charlottenbourg, datée du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. (anciennement collection Stosch)<sup>1232</sup>. Le motif est identifié par M. Philipp (autant qu'avant lui par J.J. Winkelmann, E.H. Tölken et G. Lafaye)<sup>1233</sup> à l'Isis *Pharia* (de Pharos, épicièse qu'il faut garder, selon L. Bricault, plus particulièrement pour l'Isis alexandrine, protectrice de la flotte frumentaire qui transporte le blé d'Égypte en Italie)<sup>1234</sup>, alors que la divinité n'est représentée que tenant son propre manteau en guise de voile, sans la moindre symbolique rappelant un phare comme sur certaines monnaies<sup>1235</sup>. Or, sur l'estampe qu'en donne A. Mastrocinque d'après A. Kircher (il s'agirait de la face B d'un

<sup>1224</sup> Voir n° 246 ci-dessus.

<sup>1225</sup> Voir *LGPV* I, p. 164 ; II, pp. 156-157 ; III, A, p. 152.

<sup>1226</sup> Voir *IG* II<sup>2</sup>, n° 3669 = *SEG* 33 (1983), n° 187 : décret en l'honneur de *P. Herennius Dexippus Hermeius*, en grec (Π [Ἑρέννιον | Δέξιππον Ἑρ]μειον).

<sup>1227</sup> Voir BRICAULT 2006, p. 61, fig. 22a, n. 26 : "*Sous la ligne d'exergue, une dédicace à Hermès : Ἑρμεῖ*". Voir également BRICAULT 2005, p. 215, réf. n° 202/0156 : angle supérieur droit d'une base en marbre portant la mention fragmentaire [--- (?)] EPMEI | ---E, « [...] à Hermès [...], sans doute une dédicace à Anubis-Hermès selon l'auteur.

<sup>1228</sup> Voir PAGE GASSER 2001, p. 77.

<sup>1229</sup> Attesté déjà à l'époque hellénistique, notamment sur les pierres tombales, comme en témoigne le bas-relief d'une sépulture macédonienne portant l'appel idiosyncratique ΕΡΜΗΙ ΧΘΟΝΙΩΙ. Voir PALAGIA 2009, WREDE 1986, pp. 44-48, et AVAGANIOU 2002.

<sup>1230</sup> Voir *IG* II<sup>2</sup>, n°s 2981-2985 (entre 160/159 et 105/4 av. J.-C.).

<sup>1231</sup> *IG* XII, 9, n° 234, ll. 14-16 : ἔθηκεν δὲ καὶ δολίχους πλείονας· συνετέλει δὲ καὶ θυσίαν καθ' ἕκαστον δόλιχον τῷ Ἑρμεῖ

<sup>1232</sup> Voir WINCKELMANN 1760, p. 16, n° 62 : "*Cornaline. Isis Pharia tenant des deux mains une voile de vaisseau*".

<sup>1233</sup> Voir *ibidem*. Voir également TÖLKEN 1835, p. 16, n° 38, et LAFAYE 1884, p. 309, n° 150.

<sup>1234</sup> Voir BRICAULT 2006, pp. 106-110. Ph. Bruneau n'a pas un avis aussi tranché sur l'attribution de l'épicièse *Pharia* ou *Pelagia* à un motif iconographique bien précis ; il leur préfère le qualificatif d'Isis « à la voile ». Voir BRUNEAU 1974, pp. 349-352.

<sup>1235</sup> Voir *RIC* III, Marcus Aurelius, p. 351, n° 1726 (161-175 apr. J.-C.), et MALAISE 1972b, p. 241, n° 447b, pl. 27b : as (?) représentant au revers Isis *Pharia* marchant à droite, son voile flottant au-dessus de sa tête et tenant un sistre ; derrière, un phare ; devant, un vaisseau avec sa voile déployée. Voir aussi BRUNEAU 1974, pp. 350-351, fig. 11.

buste d'Isis *Memphitis*)<sup>1236</sup>, la déesse tient non seulement la voile, mais également un sistre ; par ailleurs, une lettre, **H**, apparaît au-dessus de l'avant d'un navire sur lequel Isis agit comme figure de proue. Ce caractère n'apparaît paradoxalement pas sur la gemme publiée par M. Philipp, ni davantage l'attribut sacré du *sistrum*. Toutefois, même si elle n'est qu'hypothétique ou le fruit d'une confusion remontant au XVII<sup>ème</sup> siècle (seul A. Kircher y fait référence et, dans une seconde de ses publications, postérieure, le **H** est mentionné mais n'apparaît plus sur l'illustration [Pl. 59, fig. 407])<sup>1237</sup>, cette initiale peut être assimilée, comme précédemment et corrélativement à la cornaline de Berlin-Charlottenbourg, à une appellation (voir n° 235 ci-dessus) ou une invocation latine dérivée du nom d'Hermès (*Herme* ou *Herma* au vocatif interpellatif, *Hermae* au datif dédicatoire)<sup>1238</sup>. Le lien entre Isis et Hermès est également de mise sur une magnétite à deux faces de la collection Guardabassi<sup>1239</sup> : sur la face A apparaît une représentation d'Isis (ou de Némésis), alors que sur la face B se déchiffre l'inscription **ΕPMHC** qui, selon P. Vitellozzi, par le truchement de la *dynamis magica*, "può certamente riferirsi alla divinità".

#### 2.3.3.4. Formes différentes d'une même lettre et indice de datation

En parallèle aux altérations diverses de lettres, il existe diverses inscriptions sur pierre gravée dont la restitution, dans le cas d'abréviations, est rendue difficile par le fait qu'une même lettre possède une graphie différente dans la même légende.

### S

§1. Il s'agit principalement de la lettre « S » qui, sur les ajouts épigraphiques en latin ou en grec, peut s'écrire soit **C**, soit **S**, soit **Σ**, voire **Ϛ** (voir §17 ci-dessous) :

399. FURTWÄNGLER 1900, II, p. 125, n° 16, pl. XXV = MARTINI 1971, p. 109 ; 145, n° cat. 164, pl. 32, fig. 2 [Pl. 60, fig. 408] : il existe trois exemples d'appellation latine, contenant un **S**, mais dont la terminaison en *-us* s'écrit **VC** – la forme lunée du *sigma* final étant sans doute directement inspirée de la minuscule grecque « Ϛ » usitée en fin de mot. Tout d'abord le jaspe rouge trouvé à la *Via Alessandrina* (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), portant l'inscription **SARIVC** ou **SARTVC** (voir n° 181 ci-dessus) [Pl. F, fig. 36] qui, à l'instar d'une sardoine publiée par E.F. Le Blant sur laquelle figure une formule d'appel au souvenir abrégée, **SILVC MEMENT(O)**<sup>1240</sup>, reprend une appellation soit complète (respectivement le gentilice *Sarius*<sup>1241</sup> et le surnom *Silus*<sup>1242</sup>), soit abrégée (si *Sariucus* ou *Sartucus* ne sont pas attestés, il n'en est pas de même du gentilice *Silucius*<sup>1243</sup>). Les deux inscriptions sont donc susceptibles de reprendre l'abréviation potentielle d'un gentilice ou d'un surnom plus développé. Cette seconde hypothèse est étayée par la légende d'une intaille italique du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., issue de la collection du *Fitzwilliam Museum* de Cambridge, sur laquelle la représentation d'un artisan-forgeron est jointe à la légende **VINDALVC / O/N/E|IS**, (type A2<sup>CJ</sup>). Selon A. Furtwängler, il s'agit de *duo nomina* (il restitue l'inscription **VINDALVC•ONEIS**), alors même qu'aucune des parties n'est attestée en tant que dénomination de souche italique ; à moins qu'elle ne fût translittérée du grec – *Oneis(-)* dérivant d'Ὀνηϊς<sup>1244</sup>, la double voyelle *-ei-* remplaçant l'*eta* grec ; ce qui

<sup>1236</sup> Voir KIRCHER 1653, p. 468, n° 30 : "*Isin Memphiticam continet, et quae litera H signatur sequens, Isidem bari vectam ; (...)*".

<sup>1237</sup> Voir KIRCHER 1665, p. 207, fig. 29.

<sup>1238</sup> Pour cette déclinaison, voir <http://www.dicolatin.com/XY/LAK/0/HERMES/index.htm>.

<sup>1239</sup> VITELLOZZI 2010a, pp. 122-124, n° A53 [pl. coul.].

<sup>1240</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 44, n° 114.

<sup>1241</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 162, et OPEL IV, p. 49, « *Sarius* ».

<sup>1242</sup> Voir *ibid.*, p. 83, « *Silus* », et SOLIN, SALOMIES 1994, p. 403.

<sup>1243</sup> Voir AE, 1985, n° 414 : *C(aius) Silucius M(arci) f(ilius) | Secundus | Illuir sibi et | M(arco) Silucio M(arci) f(ilio) | Metello patri, | Tilloniae Cn(aei) f(iliae) | Alebinnae matri | t(estamento) f(ieri) i(ussit)*.

<sup>1244</sup> Voir LGPN III, A, p. 244 (Campanie).

n'est pas le cas de *Vindalus*, non-attesté en grec même avec la translittération du **V** par un *digamma* ou la diphtongue *Où-*. Selon toute vraisemblance, l'inscription ne reprend qu'un seul terme, à savoir *Vindaluconis*, génitif d'un nom celte, *Vindaluco*, proposé par A. Degraffi (*CIL* I<sup>2</sup>, n° 3666) à partir d'une inscription d'Augst (*Augusta Raurica*) portant la mention *Blandus Vindalucon(is)*<sup>1245</sup>.

Cette particularité, qui révèle l'utilisation de deux graphies différentes pour un même caractère au sein d'une légende uniforme ou sur une même pierre, se retrouve également en grec et dans le cas de la voyelle « E ». Elle découle soit d'une erreur de gravure, d'une inattention de la part du « lapicide », soit d'un manque de cohésion interne de l'inscription visant à souligner la nature particulière d'un terme par rapport à un autre (nom propre ou différence de nature de l'inscription), soit est la résultante d'un décalage chronologique entre l'incision d'un mot par rapport à un autre :

400. MASTROCINQUE 2008, p. 117, n° cat. Pe 32, pl. XXXIV [Pl. 60, fig. 409]. MIDDLETON 1892, C, pp. 80-81, n° 20 = HENIG 1975, p. 58, n° 242, pl. 14 [Pl. 60, fig. 410]. VITELLOZZI 2010a, p. 69, n° G28 [Pl. Q, fig. 122] : en atteste déjà la cornaline du *Metropolitan Museum* (voir n° 167 ci-dessus) pour laquelle le registre figuré mettant en scène deux *Νεμέσεων* était joint au nom du propriétaire, ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ (type A1), ainsi que d'un ethnique, ΣΜΥΡ, en exergue (type H), qui se rapporte moins au propriétaire de la gemme (Dionysios de Smyrne) qu'à une « didascalie » s'appliquant aux deux divinités poliades figurées sur la surface de la gemme. La différence de rendu des deux sigmas (Σ de ΣΜΥΡ, respectivement C de ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ) induit probablement un décalage chronologique entre l'incision de la « didascalie » sous la ligne de sol et l'apposition du nom du propriétaire dans le registre médian périphérique de la composition iconographique ; à moins qu'elle ne serve à souligner la différence de fonction de chaque partie de la légende (nom du possesseur au génitif d'appartenance, joint à un complément au registre figuré). Cette particularité se retrouve sur une gemme de couleur verte (jaspe ?) issue de la collection Guardabassi (*Museo Archeologico Nazionale dell'Umbria* à Pérouse) sur laquelle un éloge à Sérapis associe deux formes de « E » différentes, ΜΕΓΑ ΤΙΟ ΟΝΟΜΑ ΤΙΟΥ ΣΕΡΑΠΙΣ, sans doute moins par erreur que pour souligner – si besoin était – le nom de la divinité invoquée (le recours à la majuscule étant impossible du fait que l'inscription est entièrement en lettres capitales). Ce détail graphique, en rapport avec la lettre « E », se retrouve sur le jaspe sanguin du Cabinet des Médailles (voir n° 35 ci-dessus) [Pl. 4, fig. 23] ; il témoigne par contre d'un évident décalage chronologique entre deux éléments d'une même inscription, autant qu'il souligne la transition entre la dédicace A | I | CAB | ΟΥΝ | ΕΘΗ | Υ, Ἀ(σκληπιῶ) Ἰ(ούλιος) Σαβ(ῖνος) ο(ἰ)ων(ιστής) ἔθη(κε) (ἐπί) Ὑ(γεία), et le destinataire de cette dernière figuré sur la gemme (« didascalie »), ΑΚΓ ΠΕ Ν Δ, Α(ύτοκράτορος) Κ(αῖσαρος) Γ(αῖου) Π(έσκεννιου) Ν(ίγρου) Δ(ίκαιου), l'empereur *Pescennius Niger*. D'ailleurs, sur une cornaline de la collection Lewis, une copie de cette même pierre avec une composition iconographique identique bien que de qualité stylistique inférieure et avec moins de place dans le champ pour l'inscription, seule apparaît l'invocation selon un agencement épigraphique similaire, A | I | CAB | ΟΥΝ | ΕΘΗ | Υ. La titulature du jaspe sanguin est donc vraisemblablement un ajout postérieur, une didascalie visant à attribuer à *Pescennius Niger* cette invocation à Esculape qui devait, à la base, être destinée à Septime Sévère ou Commode (le portrait leur étant davantage ressemblant)<sup>1246</sup>. Il est toutefois bon de préciser que, concernant la gemme du *Corpus Christi College*, J.H. Middleton restitue la légende par une formule ésotérique, ὁ ὢν, Σαβαωθ, θεός, « Celui qui est, Sabaôth, Dieu », réarrangée par C. Bonner en formule anagrammatique Ιαω Σαβαωθ, ὁ ὢν θεός, βοήθει αεηλιουω (les lettres H et Y faisant, d'après lui, partie de la séquence des voyelles finales). Ce

<sup>1245</sup> Voir *CIL* XIII, n° 5282, et SCHWARZ 1988 (traduction française : C. May), pp. 14-15, fig. 6 : BLANDVS•VIN|DALVCON(is)•HIC•S(itus)•E(st) | FILI•PRO•PIETATE•POSIER(unt), « Ci-gît *Blandus*, fils de *Vindaluco*. Ces fils ont fait poser cette pierre par vénération ». Voir [http://www.augustaurica.ch/publ/pdf/ABRZ06\\_k.pdf](http://www.augustaurica.ch/publ/pdf/ABRZ06_k.pdf).

<sup>1246</sup> Voir VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, p. 159, n° 196.

dernier soutient qu'il y avait déjà un pouvoir magique – plus spécialement une valeur isopséphique<sup>1247</sup> – dans l'arrangement des lettres (palindromes, interprétation des sept voyelles principales comme symbole des sept planètes du système solaire, dont l'agencement particulier avait des pouvoirs selon la position du cosmos) ; ainsi peut-on utiliser ces techniques, par exemple, pour masquer un nom propre (une inscription sur deux lignes **IMX | HAA** reprend l'archange Michael)<sup>1248</sup>.

## E / Ω

§2. Dans une perspective plus large, la forme des lettres permet, par comparaison, d'établir des parentés épigraphiques entre certaines légendes et, conséquemment, de définir des indices chronologiques pour la datation de la pierre. Certains caractères, comme nous le verrons, peuvent être approchés de manière plus marginale, mais il est bon tout d'abord d'étudier les voyelles **E** et **Ω**. Ces dernières sont éminemment courantes sur les pierres gravées, soit sous la forme **E / €** ou **Ω / ω** (que nous représenterons dorénavant par la forme capitale inversée **Ɔ** ou **W** selon que sa graphie est angulaire ou arrondie, cette lettre n'apparaissant pas en tant que telle sur les pierres gravées – voir n° 379 ci-dessus). Et si on peut définir des périodes durant lesquelles certaines formes sont plus courantes que d'autres, cela n'est pas un critère suffisant pour tenter une calibration chronologique. Ce recours à des lettres « lunées », "*lunate*"<sup>1249</sup>, est directement hérité de l'écriture cursive sur papyrus et concerne principalement l'*epsilon* [**€**], le *sigma* [**C**] et l'*omega* [**Ɔ**].

Si la capitale **E** est courante autant sur les inscriptions latines que grecques, la forme arrondie **€**, elle, n'apparaît presque exclusivement que sur les légendes en grec (qu'elles soient translittérées du latin ou non), et cela à partir du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. jusqu'au VI<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. dans une proportion constante :

401. UBALDELLI 2001, pp. 284-285, n° 208 [**Pl. 60, fig. 411**] : à l'instar de la sardonix italique de Hanovre, qui représente une des premières attestations de l'utilisation du **€** inclus dans la légende **€YTYKI** (voir n° 377 ci-dessus), on retrouve cette particularité épigraphique sur une cornaline rubéfiée de la collection Capponi de facture italique (II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) portant la mention du propriétaire de la gemme<sup>1250</sup>, **ΝΕΙΚΗΦΟΡΟΥ**, dans le champ d'une représentation d'un artisan ou du dieu Vulcain (type A1), ainsi que sur la légende mixte d'une autre sardonix italique légèrement antérieure (fin III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.), mettant en scène Dionysos ou un prêtre, et dévoilant le nom de la propriétaire romaine de la gemme (type A2), **ANNIA-€€BACTH**, *Annia Augusta* (n° 103 ci-dessus) – à moins qu'il ne s'agisse d'une référence à *Lucilla*, la fille de Marc-Aurèle (ajout tardif – voir *ibidem*).
402. BOUSSAC 1992, p. 173, n° cat. AE 25-26, pl. 66 : les intailles ainsi que les sceaux hellénistiques ou provinciaux romains ne dérogent pas à cette tendance, comme en attestent deux crétules déliennes, datables d'une fourchette chronologique s'étalant de 167 av. J.-C. à 69 av. J.-C. (voir n° 31 ci-dessus), ainsi qu'une intaille en cornaline du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., publiée par M. Gramatopol (voir n° 85 ci-dessus), sur lesquelles apparaît cette forme de **€** arrondie ; dans un cas, il s'agit de deux initiales de type C, **€ / Y**, disposées de part et d'autre d'une représentation de l'Artémis d'Éphèse, et sur l'autre, de l'appellation **ΔΙ-Ο-Γ/€-ΝΗ-С** autour de la représentation d'une fourmi (type A1<sup>c</sup>).

Cette graphie est utilisée également durant tout l'Empire romain jusqu'à l'époque byzantine, et apparaît autant sur les camées que sur les intailles :

<sup>1247</sup> Attribution d'une valeur numérique aux mots.

<sup>1248</sup> Voir BONNER 1950, pp. 11-12.

<sup>1249</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, I, p. 377, et GUARDUCCI 1987, p. 82, pt. 1.

<sup>1250</sup> Voir UBALDELLI 2001, p. 285 : "*La corniola del Capponi, per il rendimento generale dell'incisione e per la resa delle singole lettere, è da considerare un'opera di officine italiche del II sec. a.C. Il nome, che in questo caso per le dimensioni delle lettere e per il periodo cronologico si dovrebbe riconnettere al proprietario piuttosto che a quello dell'incisore*".

403. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 164, n° 310, pl. 61 : au dernier siècle avant notre ère, outre la célèbre *Gemme Felix* (voir n° 143 ci-dessus : ΦΗΛΙΞ | ΕΠΟΙΕΙ et ΚΑΛΠΟΥΡΝΙΟΥ | ΣΕΟΥΗΡΟΥ), on peut mentionner une agate du *Royal Coin Cabinet* de La Haye figurant un portrait défini par la légende périphérique au génitif, ΕΠΙΚΟΥΡΟΥ (type A1<sup>B3</sup>).
404. AGDS III, Kassel, pp. 207-208, n° 45, pl. 91 [Pl. 60, fig. 412]. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, pp. 219-220, n° 524, pl. 97 [Pl. 60, fig. 413] : le premier siècle de notre ère voit apparaître d'autres exemples tels qu'une seconde intaille de La Haye, une cornaline à l'effigie d'Aphrodite Anaduomène (Ἀναδυομένη, « Qui surgit de la mer ») flanquée de l'appellation ΝΕΙΛΟΥ (type A2), ainsi qu'un jaspe rouge des *Staatliche Kunstsammlungen* de Kassel sur lequel la Fortune, tenant la corne d'abondance et une palme, deux petits personnages à ses pieds (enfants ?). L'inscription qui accompagne cette seconde intaille est d'ailleurs sujette à caution : les auteurs, opérant une confusion entre les lettres T et L, l'avaient estimée latine, V-ONTE|INA (type A2<sup>D111</sup>, auquel cas il faudrait la transcrire V-ONLE|INA). Or, la forme du « E » que l'on retrouve plutôt sur les légendes en grec, induit une relecture en type D1<sup>C12</sup>, à savoir une appellation latine translittérée en grec, ΛΟΝΓΕ|ΙΝΑ, *Longina*<sup>1251</sup>.
405. WEISS 2007, p. 312, n°s 640-642, pl. 84 [Pls. 60-61, figg. 414-415]. VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, p. 148, n° 179, pl. 104 [Pl. 61, fig. 416] : une configuration épigraphique similaire (type D2), mêlée à l'utilisation de la graphie Ε, se retrouve au II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., sur un autre jaspe rouge, issu de la collection du Cabinet des Médailles. De part et d'autre d'un portrait de patricienne romaine "de l'époque des Antonins" est inscrit le nom propre ΠΟΘΟΥΜΙΕΝΗ qui, à l'instar de l'appellation abrégée Π-ΡΟ-ΚΛ, également sur un jaspe rouge du Cabinet des Médailles<sup>1252</sup>, reprend un nom de racine étymologique grecque, potentiellement d'origine servile<sup>1253</sup>, à savoir celui ou celle d'un serviteur ou d'une servante de la patricienne, respectivement de l'impératrice Faustine II [Pl. 78, fig. 536] (voir n° 218 ci-dessus), dont les portraits sont figurés sur les deux différentes gemmes. D'autres appellations répondant à la contingence épigraphique de la lettre « E » arrondie, ainsi que diverses formules, peuvent être mentionnées à partir de quelques pierres « à texte » de la collection Dressel : tout d'abord ΕΙΡΗΝΗ (type G) sur une cornaline plate (l'inscription, du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., est postérieure à la taille de la gemme), puis ΕΥΚΛΗ|ΤΟC (type G) sur un plasma bombé de couleur verte, ou encore la formule ΖΗCΑΙC | ΠΟΛΛΟΙC | ΕΤΕCΙΝ, ζήσαιc πολλοῖc ἔτεcιν<sup>1254</sup>, « Puisses-tu vivre de nombreuses années ! », sur une cornaline-onyx rubanée de section légèrement tronconique. D'ailleurs, cette même formule, adjointe à l'appellation *Optata* (voir n° 381 ci-dessus) translittérée en grec (Ὀπτάτα<sup>1255</sup>), se retrouve sur bague en or contemporaine (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), conservée à l'*Ashmolean Museum* d'Oxford<sup>1256</sup>, dont la configuration épigraphique est originale : ΟΠ|ΤΑΤ|Α se présente en trois lignes (type G) sur le chaton circulaire, alors que le contour de l'anneau est orné des seuls termes ΠΟΛΛΟΙC ΕΤΕCΙΝ, sous-entendant ζήσαιc, « *Optata*, (puisses-tu vivre) de nombreuses années ! ».
406. VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 172-173, n°s 217-219, pl. 115 [Pl. 61, figg. 417-419]. AGDS III, Kassel, p. 243, n° 179, pl. 110 [Pl. 61, fig. 420] : la forme du Ε arrondi perdure au III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., mais tout en coexistant toujours avec la forme normale angulaire E. En témoignent notamment trois jaspes rouges du Cabinet des Médailles, figurant des

<sup>1251</sup> Voir OPEL III, p. 31, « Longinus ».

<sup>1252</sup> VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, p. 149, n° 182, pl. 104. Voir également AUBRY 2011b, p. 247, n. 108.

<sup>1253</sup> Voir SOLIN 2003, p. 941 (*Pothumene*) ; 183 (*Προκλήc*).

<sup>1254</sup> De ἔτοc, « année ».

<sup>1255</sup> Voir LGPN III, p. 345 ("*imp.*").

<sup>1256</sup> Voir HENIG, MCGREGOR 2004, p. 74, n° cat. 6.3, ill. 6.3.

portraits<sup>1257</sup>, et datant aux alentours de 200-205 apr. J.-C. Sur le premier, le buste d'un jeune homme est joint à l'appellation **ΕΠΑΓΑ-ΘΟΥ** (type B2<sup>A2C</sup>), Ἐπάγαθος<sup>1258</sup>, à ne pas confondre avec la formule augurale **ΕΠ ΑΓΑΘΩ(Ι) / ΕΠ ΑΓΑΘΟΙΣ** (type G), ἐπ' ἀγαθῶ / ἐπ' ἀγαθοῖς<sup>1259</sup>, pendant du latin *utere felix*<sup>1260</sup> à l'instar de χρῶ εὐτυχῶς (voir n° 264 ci-dessus), que l'on retrouve sur des anneaux d'or de la même époque (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>1261</sup>. Sur les deux autres intailles du Cabinet des Médailles, la lettre « E » est à angles aigus, participant respectivement d'une formule augurale – **ΕΥΠΛΟΙΑ**<sup>1262</sup> **ΧΑΡΙ** (type A1<sup>B4</sup>), Εὐπλοια Χάρι, « Heureuse navigation, ô Grâce ! » (voir Partie III, tabl. 2.6.3., n<sup>os</sup> 7-8) – et d'une acclamation – **ΕΙΣ / ΠΑΡΙΣ**, « Un seul Pâris ! » (type A2<sup>C</sup> rétrograde), faisant office de « didascalie » à un portrait de Caracalla ou Géta. La particularité épigraphique du « E » arrondi ne se cantonne pourtant pas aux seules légendes de portraits romains au III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. comme en témoigne une cornaline bombée issue des *Staatliche Kunstsammlungen* de Kassel sur laquelle une figure de Sérapis trônant, Cerbère à ses pieds, est accompagnée dans le champ d'une appellation latine translittérée en grec (type A1<sup>C</sup> rétrograde), **CEY/HPOY** (pour **CEOYHPOY** – voir n° 143 ci-dessus, *Gemme Felix*), *Severus*, alors même que les auteurs du catalogue l'avait transcrite **CEV HEOV** sans davantage d'explication.

407. *AGDS* I, 3, p. 116, n° 2884, pl. 274 [Pl. 61, fig. 422]. SPIER 2007, p. 23, n° 45 ; 48, pl. 8 [Pl. 62, fig. 423-424] : à partir du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. jusqu'au début du V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., l'utilisation de la lettre « E », tant sous sa forme arrondie qu'angulaire, demeure relativement aléatoire, autant sur les pierres fines que sur les anneaux métalliques. Ainsi, sur deux intailles à texte contemporaines (un onyx rubané et un jaspe rouge octogonal datée du début du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) conservées à la *Staatliche Münzsammlung* de Munich, l'appellation (type G) est respectivement inscrite avec un **E (ΘΕΟΔΙΩΡΑ)** [Pl. 61, fig. 421] (voir n° 253 ci-dessus) et un **Ε (ΝΕΚΤΑΡΙΟΥ, rétrograde)** ; tandis que sur un disque en argent de la collection Christian Schmidt, une composition iconographique en *capita opposita* est jointe au symbole chrétien de la croix faisant office de pivot au nom du propriétaire au génitif d'appartenance, **ΘΕΟΠΟ+ΝΤΟΥ** (type B3<sup>C</sup>), alors que la formule **VIV-AS IN D-EO** (type A1<sup>C</sup>) sur une autre bague à portraits de la même période est composée de la graphie angulaire de la voyelle (voir aussi n° 226 ci-dessus). La forme arrondie apparaît encore sur les légendes paléochrétiennes et byzantines des pierres gravées du V<sup>ème</sup> siècle à l'exemple d'un cristal de roche du *Dumbarton Oaks Museum* de Washington mettant en scène le Christ nimbé joint à la « didascalie » **ΕΜΜ/ΑΝΟ(ΥΗΛ)** (type A1<sup>C</sup>) [Pl. 62, fig. 425]<sup>1263</sup>.

Sur les camées, la lettre **Ε** apparaît déjà au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. incluse dans les signatures de graveurs, se retrouve en très grand nombre sur les camées « à texte » du II<sup>ème</sup> au IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., et est encore attestée marginalement au V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. :

408. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 409, fig. 437, pl. 96 ; 410, n° 442, pl. 97 = VOLLENWEIDER 1966, pp. 28-29 ; 98, pl. 19, fig. 1 ; 36-37 ; 102, pl. 28, fig. 1 [Pl. 62, fig. 426] : si les grands camées hellénistiques du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (comme le *Camée de Vienne*)<sup>1264</sup> ne portent pas

<sup>1257</sup> Voir VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 217-218, n° 219 : "(...) l'utilisation du jaspe rouge fréquente pour des portraits populaires de souverains [à partir de la fin du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. jusqu'au milieu du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.], (...)". Voir également *ibid.*, pp. 164-165, n<sup>os</sup> 204-205 (portraits de Septime Sévère).

<sup>1258</sup> Voir *LGPN* II, pp. 143-144 ; III, A, p. 143.

<sup>1259</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, IV, p. 278 : "A buon fine".

<sup>1260</sup> Voir HENKEL 1913, p. 10, n° 69, note.

<sup>1261</sup> Voir RICHTER 1956, pp. 119-120, n<sup>os</sup> 585-597, pl. LXV [**ΕΠ ΑΓΑΘΩ** et **ΕΠ ΑΓΑΘΟΙΣ**], et HENKEL 1913, p. 10, n° 69, pl. IV [**ΕΠ ΑΓΑΘΩ**].

<sup>1262</sup> Pour **ΕΥΠΛΟΙΑ**, voir BRUNEAU 1974, p. 336-338 : c'est un vœu dérivé de l'épiclèse d'Isis *Euploia*, correspondant au substantif εὐπλοῦς. Voir également BRUNEAU 1961, pp. 444-446, et SANDBERG 1954, p. 5.

<sup>1263</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 1997, pp. 87-88, fig. 8 : bien que le pendentif soit daté du VI<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. par M.C. Ross, la stylistique rapproche plus la pierre de la fin du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., voire du début du V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

<sup>1264</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 370-371, fig. 219, pl. 54 (autour de 278 av. J.-C.).

d'inscriptions, les signatures d'artisans-graveurs apparaissent en fin de II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (selon E. Zwierlein-Diehl)<sup>1265</sup> mais avec encore la graphie du « E » angulaire intégrée à la forme verbale, comme c'est le cas sur un camée de Florence mettant en scène Éros sur un lion (voir n°189 ci-dessus) [Pl. 22, fig. 147] et signée ΠΡΩΤΑΡΧΟΣ ΕΠΟΙΕΙ (type H). Il faut attendre le milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. pour voir apparaître la forme arrondie Ε sur deux camées, l'un signé par Rufus (ΡΟΥΦΟΣ ΕΠΟΙΕΙ – type B3), l'autre par Tryphôn (ΤΡΥΦΩΝ | ΕΠΟΙΕΙ – type B3<sup>G</sup>). Concernant les intailles, cependant, si l'apparition de la lettre « E » arrondi est également circonscrite dans la même période (fin de la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), un doute subsiste quant au portrait en grenat de l'*Oriental Institute* de Chicago, signé *Mênophilos* (ΜΗΝΟΦΙΛΟΣ | ΕΠΟΙΕΙ – type A2<sup>G</sup>) : daté des années 30 av. J.-C. par M.-L. Vollenweider<sup>1266</sup>, qui reconnaît dans les traits du buste ceux de Marc-Antoine, D. Plantzos y voit certes une possible identification en parallèle aux portraits du *triumvir* par *Gnaios*<sup>1267</sup>, faisant remonter sa confection dans le troisième quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., mais convient que la ressemblance entre les deux effigies découle davantage d'une affinité stylistique ("*affinity in style and character*"). Par contre, E. Zwierlein-Diehl<sup>1268</sup>, elle, même si M.-L. Vollenweider y avait fait mention sans en tenir finalement compte, se rapporte davantage à la forme de la bague dans laquelle est sertie la pierre fine pour proposer une datation de la pierre légèrement plus haute, remontant à la glyptique hellénistique du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., voire de la toute fin du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (datation proposée par C.H. Kraeling<sup>1269</sup>).

409. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 223, n° 604, pl. 109 [Pl. 62, fig. 427]. BOARDMAN 1968b, p. 42 ; 101, n° 71, ill. 71 ; p. 39 (pl. coul.) [Pl. D, fig. 23] : par la suite, au I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., la tendance à utiliser la forme arrondie de la voyelle s'affirme comme en atteste un camée en sardonix de la collection Ionides, datant stylistiquement (et épigraphiquement selon J. Boardman) de cette période et mettant en scène quatre masques de théâtre entourant la mention du tragique athénien Euripide (ΕΥΡΙΠΙΔΗΣ – type I1). Cette composition iconographique est d'autant plus intéressante qu'elle se retrouve sur une copie en verre du troisième quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., conservé au *Martin-von-Wagner-Museum* de Würzburg, et pour laquelle la légende, HELENA (type I1), est non seulement formulée avec la forme du « E » angulaire (la gemme datant d'un siècle plus tôt), mais se réfère à l'une des pièces du dramaturge, *Hélène*, composée vers 412 av. J.-C.

Au sujet des formules, des dédicaces ou des « didascalies » se retrouvant sur les camées « à texte » ou les gemmes à fonction de panégyrique entre le II<sup>ème</sup> et le VI<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., la grande tendance est d'y voir apparaître la forme arrondie Ε :

410. HENIG 2007, p. 181, n° 742 ; 197, Appendix n° 30. HENIG, MCGREGOR 2004, p. 115, n° cat. 11.15, ill. 11.15. VOLLENWEIDER 1967-1983, III, pp. 190-191, n° 241, fig. 241/m [Pl. 62, fig. 428] : en attestent notamment – et de manière chronologique – les camées typiques des II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> siècles apr. J.-C., présentant tant le symbole de la *dextrarum iunctio* adjoints aux légendes ΕΥΤΥΧΙ /-ΥΣ ou ΕΥΤΥΧΙ /-ΥΣ / ΟΜΟΝΟΙΑ<sup>1270</sup>, « Bonne chance / à (toi) » / « Entente, harmonie », que des devises galantes ou des formules visant à s'affranchir d'un vice (voir n°s 203 et 268 ci-dessus), mais pour lesquels la lettre E angulaire apparaît encore marginalement entre le III<sup>ème</sup> et le IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., cela autant sur les intailles que sur les camées (voir n° 269 ci-dessus). Les prières et les implorations sur les camées paléochrétiens ne sont pas davantage exemptées de l'utilisation de cette lettre « E » arrondie (voir n° 270 ci-dessus). Encore vers la fin du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (voire début du V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), on trouve des camées

<sup>1265</sup> Voir *ibid.*, pp. 68-69.

<sup>1266</sup> Voir VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 79, pl. 136/1 ; II, pp. 185-187.

<sup>1267</sup> Voir PLANTZOS 1999, p. 94 ; 133, n°s 620-621, pl. 75.

<sup>1268</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2005, p. 337.

<sup>1269</sup> Voir KRAELING 1955, pp. 256-259 = VOLLENWEIDER 1966, p. 38, n. 1.

<sup>1270</sup> Formule εὐτυχῶς / ὁμόνοια que M. Henig et A. McGregor traduisent par "*With success*" et "*Unanimity*".

portant la formule **ΕΥΤΥΧΙ** : tel est le cas de la formule **ΔΟΜΝΕΙΝΑ ΕΥΤΥΧΙ**, « *Domneina, sois heureuse !* », taillée en relief dans la calcédoine dégagée d'un fond d'agate bleutée, sur un petit camée issu de la collection du Musée d'art et d'histoire de Genève. Il s'agit vraisemblablement d'un vœu de Nouvel-An (comme les "*exégèses de A. Alföldi*" l'ont démontré<sup>1271</sup>) adressé une femme du nom de *Domneina*, "*diminutif de Domna (Domina) (...) fréquent à cette époque*" selon M.-L. Vollenweider. Il s'agit plus spécifiquement de la forme translittérée en grec du surnom *Domnina*<sup>1272</sup>.

411. VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 189-190, n° 243, pl. 128 [Pl. 62, fig. 429] : cette même voyelle est également attestée sur les acclamations ou les « didascalies », comme c'est d'ailleurs le cas sur le panégyrique de Septime Sévère et ses deux fils (voir n° 197 ci-dessus – début du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) [Pl. A, fig. 4] sur lequel apparaît la dédicace fragmentaire [ΥΠΕΡ ΤΗΝ] ΝΕΙΚΗΝ ΤΩΝ ΚΥΡΙΩΝ **ΣΕΒ(Α)ΚΤΩΝ**, « [Pour la] victoire des Seigneurs Augustes », ou encore sur un autre camée du V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. à l'effigie de Néron (Νέρων)<sup>1273</sup> représenté en Hélios conduisant le char solaire (de face, comme sur les médailles contorniates du Bas-Empire)<sup>1274</sup> avec la légende **ΝΕΡΩΝ (sic) Α(Υ)ΓΟ-ΥΚΤΕ** (voir n° 6 ci-dessus). D'ailleurs, on peut mentionner un autre camée contemporain de Paris, du Cabinet des Médailles celui-ci, travaillé exclusivement dans l'onyx (monochrome donc) : il met en scène, de manière très érotique et satyrique, Élagabal, nu et ithyphallique, brandissant un fouet dont il se sert pour faire avancer un « attelage » de deux femmes ; cette scène correspond à la description qu'en fit Aelius Lampride (*Histoire Auguste, Vie d'Élagabale*, XXIX, 1-2). Au-dessus et en-dessous du registre figuré (type B1) est inscrite la légende **ΕΠΙΞΕΝΙ | ΝΕΙΚΑΚ**, « Que tu sois vainqueur, Épixène ! »<sup>1275</sup> (la lettre Ξ se confondant facilement avec un Ζ, d'où la restitution erronée des auteurs par **ΕΠΙΖΕΝΙ**). Ici, l'empereur est désigné sous le nom d'Épixène, « l'intrus » (ἐπιξενος), par allusion aux "*coutumes obscènes de l'Orient, c'est-à-dire étrangères, que cet impudique empereur avait introduites à Rome*"<sup>1276</sup>.

Un dernier type de camée en lien avec la lettre **Ε** peut être étudié, dans lequel le caractère graphique transfigure une symbolique couramment reconnue comme typiquement nuptiale, bien que cette interprétation ne fasse pas l'unanimité (P. Vitellozzi, A. Krug) :

412. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 208 ; 457, fig. 770, pl. 169 = ZWIERLEIN-DIEHL 2002, p. 91, n° cat. 102, fig. 94 [Pl. 63, fig. 430]. HENIG 1990, pp. 14-15, n° 24-26 [Pl. 63, figg. 431-433]. DEMBSKI 2005, p. 175, n° cat. 1251, pl. 129. EICHLER, KRIS 1927, p. 87, n° 103, pl. 17. KRUG 1995, p. 60, n° 39, pl. 50 [Pl. 86, fig. 590]. VITELLOZZI 2010a, p. 72, n° C28 [Pl. N, fig. 94] : en effet, les petits camées au motif de la *dextrarum iunctio* et d'une guirlande de roses le plus souvent joints à la légende **ΟΜΟΝΟΙΑ** (voir n° 200 ci-dessus) [Pl. 63, fig. 434] étaient le plus souvent considérés comme des cadeaux de mariage ("*Hochzeitskameen*" ou "*Hochzeitsgeschenke*" selon E. Zwierlein-Diehl). Les petits camées portant le caractère **Ε** avaient ainsi également une symbolique nuptiale intrinsèque, car la lettre *epsilon*, cinquième lettre de l'alphabet, signifiait « mariage, couple » selon la théorie néopythagoricienne (en lien avec le **Ε** en or

<sup>1271</sup> Voir ALFÖLDI 1961.

<sup>1272</sup> Voir OPEL II, p. 106, « Domninus / Domnina ».

<sup>1273</sup> Voir BABELON 1897, p. 149-150, n° 287, pl. XXXII : "*Ce camée, destiné à être porté au cou, comme une médaille talismanique, a été exécuté longtemps après la mort de Néron ; son style le place au V<sup>e</sup> siècle environ, à l'époque où la mémoire de Néron était honorée comme organisateur ou restaurateur des jeux du cirque*".

<sup>1274</sup> Voir ALFÖLDI 1976-1990, I, p. 112, pl. 250/2.

<sup>1275</sup> Traduit « Qu'Épixène soit vainqueur ! » par M.-L. Vollenweider, M. Avisseau-Broustet et, avant elles, E. Babelon (ν{ε}ικᾶς : deuxième personne du singulier, présent ou subjonctif).

<sup>1276</sup> Voir BABELON 1897, p. 158-159, n° 304, pl. XXXV.

consacré par Livie à Delphes)<sup>1277</sup>. Toutefois, A. Krug<sup>1278</sup> bat en brèche cette restitution en convenant que, sur les camées des II<sup>ème</sup> et III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., la surface gravée est ornée de "dekorative einzelne Buchstaben in griechischer oder lateinischer Schrift, wahrscheinlich Abkürzungen für Anrufungen, Grüße, Wünsche"; ainsi la lettre **ϵ** reprendrait εὐτύχ(ε)ι, à l'instar du **Z** qui se rapporterait à ζήσας ou du **K** à καλή sur différents exemplaires de la collection Content (voir point 2.2.1. ci-dessus, §2, n° 246). Cependant, sur plusieurs gemmes<sup>1279</sup>, l'allégeance à une évidente fonction nuptiale est exemplifiée par une formule dans laquelle est intégrée – et également mise en valeur sur la surface gravée – la lettre **ϵ** dans sa forme arrondie, notamment sur une sardonix de la deuxième moitié du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. issue de la collection Müller (Bonn), sur lequel se déchiffre la légende votive **TH KΑΛΗ | ϵ | ΧΡΥCOYN**<sup>1280</sup> (type G<sup>B1</sup>), « (J'offre) un **ϵ** en or à la plus belle ! », ou encore sur deux onyx contemporains, l'un conservé au *Rheinisches Landesmuseum Trier*, l'autre issu de la collection Content (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) où ledit caractère n'est cette fois-ci accompagné que de la mention **ΧΡΥCOYN**, le registre supérieur étant orné d'une guirlande. Dans le cas de la gemme Content, et à l'instar d'un autre camée du III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant des collections du *Museo Archeologico Nazionale dell'Umbria* à Pérouse – pour lequel l'auteur y voit la symbolique astrologique de l'*Hygromanteia Salomonis*<sup>1281</sup> –, le **N** final du qualificatif χρυσοῦν est absent du fait d'un éclat de la pierre. Toutefois, la formule **ϵ | ΧΡΥCOY** (*sic*) est attestée telle quelle par E.F. Le Blant sur une sardonix, bien que l'auteur estime que cela reprend le nom du propriétaire<sup>1282</sup>, ainsi que sur trois autres camées, l'un de la collection Cook<sup>1283</sup>, l'autre publié par G. Dembski (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) et le troisième issu de la collection Guardabassi à Pérouse (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>1284</sup>. En étroite relation avec ces camées manifestement nuptiaux, on peut encore citer deux autres pièces de la collection Content sur lesquelles apparaissent soit uniquement la lettre **ϵ**, soit l'inscription **ΧϵΙ**. Dans le premier cas, même si la tentation est grande d'y voir un caractère symbolique, on ne peut totalement exclure qu'il ne s'agisse également de l'initiale du propriétaire ; tandis que dans le second cas, soit la légende constitue une formule abrégée, incluant une appellation, articulée sous la forme **ϵ Χ(ρυσοῦν) Ι(ουλία)**, « (J'offre) un **ϵ** en or à *Iulia* ! », pour laquelle l'*epsilon* aurait, comme précédemment, une position centrale selon un axe non plus vertical mais horizontal, soit l'inscription a une connotation chrétienne sous la forme d'une contraction impliquant un vocatif – donc une prière ou une imploration – **Χϵ Ι** pour Χ(ριστ)έ Ι(ησοῦ) (voir n° 271 ci-dessus). Toutefois, l'interprétation de cette seconde légende est

<sup>1277</sup> Selon Plutarque (*Sur l'E de Delphes*, 385f), sur l'un des trois **ϵ** gravés sur la porte du temple d'Apollon, celui en or était inscrit au nom de Livie, femme d'Auguste, protectrice du mariage à Rome (voir n° 17 ci-dessus). De plus (*id.*, 388a), le **ϵ** reprenant le chiffre 5 (cinquième lettre de l'alphabet), " (...) le nombre se divise en pair et impair ; l'unité leur est commune, elle sert à l'un et à l'autre : si on l'ajoute au pair, elle le rend impair ; si on l'ajoute à l'impair, elle le rend pair. Deux est le premier fondement du nombre pair, trois celui de l'impair. Cinq est un nombre distingué, parce qu'il est composé des deux premiers ; il est appelé mariage, à cause du rapport du nombre pair avec la femelle, et de celui de l'impair avec le mâle" (trad. : ILDEFONSE (F.), *Dialogues pythiques*, Flammarion, Paris, 2006). Voir aussi ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 208.

<sup>1278</sup> Voir KRUG 1995, p. 60, n° 39, commentaire.

<sup>1279</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 1993, p. 474.

<sup>1280</sup> Accusatif de l'adjectif χρύσεος.

<sup>1281</sup> Voir MASTROCINQUE 2003, p. 98. Selon P. Vitellozzi, d'après la doctrine astrologique qui ferait correspondre chaque voyelle de l'alphabet à une planète, le **ϵ** reprendrait le soleil (deuxième voyelle de l'alphabet correspondant au soleil, deuxième planète après la lune selon les astrologues) donc la divinité Hélios-Apollon, ce qui confirmerait que le qualificatif χρυσοῦν, « en or », lui soit attribué sur divers camées. En effet, selon Plutarque (*Sur l'E de Delphes*, 386a-b), la lettre **ϵ** était répétée à trois reprises sur les portes du temple d'Apollon à Delphes, "che essa costituiva una celebrazione del dio, come manifestazione della sua personalità divina".

<sup>1282</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 205, n° 749.

<sup>1283</sup> SMITH, HUTTON 1908, II, p. 82, n° 358, pl. XIX.

<sup>1284</sup> VITELLOZZI 2010b, pp. 446-447, n° 553.

également susceptible d'emprunter une troisième voie, à savoir celle associant à la lettre **ϵ** les initiales des deux époux, au nominatif (voir n° 200 ci-dessus), comme en atteste un autre camée mentionné par F. Eichler et E. Kris sur lequel se lit en trois lignes (type G<sup>B1</sup>, à l'instar de la sardonix Müller **TH KAAH | ϵ | XPYCOYN**) l'inscription **ΑΕΙΑ | ϵ | Ω[-]** : le **ϵ** soulignant l'union du couple s'applique conséquemment aux deux appellations translittérées en grec, le gentilice féminin *Axia* et, par exemple, le surnom *Orimus* (qui s'écrit Ὠριμος en grec)<sup>1285</sup>. Cette dernière gemme est également susceptible, à l'instar de son parallèle de Bonn (Müller), de se comprendre, en partie du moins, comme une formule intégrant des qualificatifs « anonymes » – l'instar du **TH KAAH**, où la « belle » n'est pas désignée nommément mais est plutôt intégrée à une devise galante de portée générale : ainsi, à l'instar de χρύσεος, ἀξία, « prix, valeur », soulignerait l'appréciation qualitative du **ϵ**, et la lettre **Ω** pourrait s'appliquer au destinataire « anonyme » du cadeau sous la forme de la mention **Ο ΦΟΡΩΝ** – que l'on retrouve à plusieurs reprises sur les camées votifs ou à fonction de porte-bonheur<sup>1286</sup> – pour laquelle l'article *ō* aurait été altéré en *omega* comme cela est attesté sur un anneau plus tardif (voir n° 373 ci-dessus).

§3. À la lumière de ce qui vient d'être exposé, il semble qu'il faille convenir du fait que la lettre **ϵ** dans sa graphie arrondie est typique des légendes formulées en grec. Conséquemment, les inscriptions de certaines pierres dont la forme est abrégée ou contractée et qui, de surcroît, intègre ce même caractère, sont potentiellement incisées en grec. Ainsi en est-il notamment du prase du Cabinet des Médailles (voir n° 344 ci-dessus), orné de l'effigie d'un patrice romain (Géta ?) sous les traits d'Hercule et qui porte l'inscription de type C (rétrograde), **ϵ / P** à fonction sigillaire : les initiales grecques reprennent les *duo nomina* du propriétaire, son nom diacritique ou son gentilice romain translittéré (Ἐρένβλιος par exemple)<sup>1287</sup>.

413. AGDS IV, Hannover, p. 243, n° 1274, pl. 174 [Pl. 63, fig. 434] : un autre cas exemplifie cette évidente catégorisation de l'inscription en tant que légende composée de caractères grecs. Sur un nicolo du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., provenant de la collection de Hanovre au *Kestner-Museum*, est représenté la protomé d'un aigle au-dessus duquel courent trois lettres constituant le début d'une appellation grecque ou latine translittérée : soit **ϵϵΛ** (type B3), pour Σέλ(ευκος) ou Σελ(ήνη)<sup>1288</sup>, soit **ϵϵΥ** (type B5) pour **ϵϵΥΗΡΟΥ** (voir n° 406 ci-dessus : cornaline de Kassel).

§4. Si la forme arrondie de la lettre **ϵ** est attestée, quoique de manière assez constante, entre le II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. et le VI<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., on ne peut malheureusement circonscrire une utilisation de cette graphie à une période spécifique et ainsi établir une fourchette chronologique relative quant à son usage sur les gemmes. Tel n'est cependant pas le cas de la lettre **Ω** et de son pendant **Ϝ** dont l'utilisation dans le temps peut être davantage recentrée.

414. BOUSSAC 1992, p. 133, n° cat. Ap 23, pl. 47 [Pl. 63, fig. 435]. STAMPOLIDIS 1992, p. 207, n° cat. M1 (876), pl. XLVIII/1 ; 230, n° cat. M1 (987), pl. LIII/14 ; 233, n° cat. M2 (1006), pl. LIV/15 : si sur les pierres grecques d'époques archaïque et classique (voir n° 61 et 68 ci-dessus), l'usage est d'utiliser la forme traditionnelle de l'*omega* [**Ω**] (voir n° 209 ci-dessus), la graphie inversée **Ϝ** apparaît en tout premier sur les crétales déliennes (*terminus post quem* : 167 av. J.-C. – voir n° 31 ci-dessus) dans le cadre des appellations à fonction sphragistique. En attestent notamment une représentation d'Artémis, tenant son arc dans une main et tirant

<sup>1285</sup> Voir OPEL I, p. 106, « Axius » ; III, p. 116, « Orimus ».

<sup>1286</sup> Voir DEMBSKI 2005, p. 175, n° 1250, pl. 129 (III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) : camée « à texte » portant la mention **Ο ΦΟΡΩΝ**. HENIG 1990, p. 21, n° 31 (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) : *idem*, avec la formule augurale **ϵΥΤΥΧΙ | ΖΗΧΑΙC | [Ο Φ]ΟΡΩΝ**, « Puisses-tu vivre heureux en tant que porteur (de cette gemme) ! ». HENIG 2007, p. 181, n° 743, pl. LIII (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) : *idem*, avec la formule **ϵΥΤΥΧΙ | Ο ΦΟΡΩΝ**.

<sup>1287</sup> Voir ΟΙΚΟΝΟΜΙΔΕS 1974, p. 65 (CIG, n° 4366/h). Voir aussi BRYCE 1986, p. 20, n. 22 (époque impériale).

<sup>1288</sup> Voir LGPN III, A, p. 391 (I<sup>er</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

une flèche de son carquois de l'autre, flanquée dans le champ (type A1) de l'inscription [-]Ε-ΛΑΝΩ[-], sans doute pour Μελάνωπος /-ou selon M.-F. Boussac. D'autres empreintes de l'île attestent de cette singularité épigraphique naissante dans la composition des appellations sur sceau, notamment les légendes [Δ]ΙΟΔΩΡΟΥ (voir n° 209 ci-dessus – type A2), ΑΠΟΛΛΩΝΙ[ΟΥ /-ΔΟΥ] (type A1<sup>c</sup>), ΑΡΤΕΜΙΔΩ[ΡΟΥ] (type B3) ou encore Θ[ΕΟ]ΔΩΡΟΥ (type B3) en lien avec des représentations du cycle érotique.

415. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 112-114, n° 154, pl. I (pl. coul.) ; 33 [Pl. L, fig. 79] = VOLLENWEIDER 1966, pp. 50-52 ; 109, pl. 49, fig. 1 = MORET 1997, pp. 144-146, n° 224, pl. 44. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 163, n° 304. AGDS I, 3, p. 41, n° 2340, pl. 209 [Pl. 63, fig. 436]. PHILIPP 1986, p. 47, n° 41, pl. 10 ; 49, n° 44, pl. 11 [Pls. 63-64, figg. 437-438] : entre le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et le I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., cette forme d'*omega* est attesté très sporadiquement sur les intailles. On peut mentionner une copie en verre du *Martin-von-Wagner-Museum* de Würzburg d'une gemme disparue confectionnée par l'artisan-graveur *Solôn* (dernier tiers du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), dont la signature, à l'instar de la créture à l'effigie d'Artémis, combine les formes Ε et Ω : **COLΩN** ΕΠΟΙΕΙ (type H) en exergue d'une représentation de Diomède dérobant le *Palladion*. L'appellation apparaissant sur une sardoine du *Royal Coin Cabinet* de La Haye ainsi que la « didascalie » d'une autre pierre fine confectionnée dans un matériau identique, et conservée à la *Staatliche Münzsammlung* de Munich, reproduisent la même particularité graphique concernant la voyelle Ω. Dans le premier cas, le portrait d'un homme barbu de l'époque de Marc-Antoine est joint au nom du propriétaire, ΔΟΜΝΙ-ΩΝ (type A2<sup>c</sup>), dont la racine étymologique et la réduction graphique (*Domnio*<sup>1289</sup> pour *Dominio*) n'est pas sans rappeler le camée tardif du Musée d'art et d'histoire de Genève portant l'appellation féminine ΔΟΜΝΕΙΝΑ (voir n° 410 ci-dessus). D'ailleurs la forme angulaire de l'oméga Ω (plutôt W) fait conjecturer que l'inscription ΔΟΜΝΙ-ΩΝ (en l'occurrence ΔΟΜΝΙ-ΩΝ) est un ajout tardif (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. – voir n° 416 ci-dessous). La seconde cornaline, elle, est également ornée d'un portrait, féminin celui-là, représentant la nymphe éponyme de la cité d'*Anthédôn* en Béotie, Ἀνθηδών ; la légende périphérique au nominatif sert d'ailleurs à l'identifier et à la qualifier, ΑΝΘΗΔΩΝ ΚΑ[Λ]Η (type A1). D'ailleurs les amulettes et autres pierres magiques suivent également cette tendance graphique de la capitale ressemblant à la forme de l'*omega* minuscule : en attestent diverses formules sur intaille dérivées de l'araméen (notamment ΑΧΙΩΦΙ, sur un « galet du Nil » mettant en scène Éros – voir n° 257 ci-dessus – ou ΜΑΡΜΑ|ΡΑΙΩΘ sur un autre jaspe du cycle érotique où la divinité est flanquée d'un lion<sup>1290</sup>) datant d'une fourchette chronologique s'étalant de la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. jusqu'au milieu du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., et pour lesquelles les invocations sont en lien avec le panthéon gréco-romain et associent, pour certaines – à l'instar de la signature de *Solôn* –, les graphies du Ε et du Ω. On peut citer notamment un jaspe représentant Déméter trônant sur la face A et l'inscription ΕΙΩ (pour ΙΑΩ) ΧΡΟΝΕ (vocatif de Χρόνος) | ΑΒΡ[ΑΞ]ΑC (type G).

Entre le début du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. et la fin du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., l'utilisation de la forme Ω prend une ampleur conséquente sur les intailles et les camées, phénomène beaucoup plus significatif et notablement répandu que ne l'était le recours à la forme arrondie de la lettre « E » pour la même période.

416. ZWIERLEIN-DIEHL 2002, p. 87, n° cat. 83, fig. 76 [Pl. 64, fig. 439]. LE BLANT 1896, p. 205, n° 751. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 261, n° 696, pl. 121 [Pl. 64, fig. 440]. HENIG 1975, p. 45, n° 172, pl. 11 = IMHOOF-BLUMER, KELLER 1889, p. 154, n° 59, pl. XXV. AGW III, pp. 79-80, n° 1758, pl. 26 [Pl. 65, fig. 442] : à l'aube du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., on compte déjà plusieurs intailles de différents

<sup>1289</sup> *Domnio* : surnom romain (voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 325, et OPEL II, p. 106, « Domnio ») ; ΔΟΜΝΙΩΝ en est la translittération en grec au nominatif (voir LE BLANT 1896, pp. 72-73, n° 197 : ΓΑΙΟΣ ΚΕΙΟΣ | ΚΑΠΙΤΩΝ, C. *Ceius Capito*).

<sup>1290</sup> L'inscription signifie « Le seigneur des seigneurs, le dieu des dieux » ou « Le seigneur (maître) de la lumière », référence au lion, symbole du soleil.

courants stylistiques qui font apparaître la forme de l'*omega* inversé rappelant la lettre « W » avec une graphie plus ou moins angulaire. Ainsi sur une cornaline de l'*Antikensammlung der Universität Bonn*, la figure d'Esculape tenant le bâton serpentiforme est accompagnée de la mention de la propriétaire de la gemme, **ΑΝΘΥ** (type A2), Ἀνθώ, « Fleur », nom de femme attesté chez Plutarque (*Vie de Romulus*, III, 4, 4). La forme de l'*omega* est d'ailleurs relativement similaire sur une seconde cornaline, issue de la collection Lewis cette fois-ci, mettant en scène un griffon la patte avant posée sur une roue, emblème de Némésis, et pour laquelle l'appellation du possesseur apparaît dans le registre supérieur (type B3), **ΖΥCΙΜΗC** (que F. Imhoof-Blumer et O. Keller avaient transcrit **ZYCITHC**). D'ailleurs, on retrouve le thème du griffon « à la roue » sur une sardonix du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, datant du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., et adjointe également à une appellation incluant la forme **Υ** : **ΜΑ-Α-ΠΙΥ-Ν** (type A2<sup>C1</sup>). Par contre, la graphie angulaire du « E » semble aller de pair avec une forme de l'*omega* davantage proche de la capitale **W** sur une troisième cornaline du *Royal Coin Cabinet* de La Haye, dont la confection, selon C. Weiss<sup>1291</sup>, remonte sans doute davantage à l'époque augustéenne comme tend à le faire penser le motif allégorique dont est ornée l'intaille (capricorne et table). L'appellation qui y est incisée, **EICIWΝ**, reprend à nouveau le nom du propriétaire : de racine égyptienne, sa racine étymologique est directement dérivée du nom de la déesse Isis ("*Εἰσίωv < Ἰσίωv >*"<sup>1292</sup>). Cet ὄνομα est d'ailleurs mentionné sur un rouleau de papyrus de la même époque (liste de recensement)<sup>1293</sup>. Nonobstant un nicolo du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (voir n° 419 ci-dessous : **ΑΜΜΩΝΙΟC**), un autre exemple de nom théophore égyptien, dérivé d'Anubis celui-ci, **ΑΝ-ΟΥΒΙΩΝ** (type B2<sup>C</sup>), est attesté sur une pierre gravée, un jaspe tacheté de la Bibliothèque Nationale datant de la fin du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. est représentant les bustes en *capita opposita* de Saint Pierre et Saint Paul joint à un staurogramme **[Pl. 64, fig. 441]**<sup>1294</sup> : par comparaison, la graphie angulaire des lettres **B**, **C** et **Υ** des deux appellations, combinée à une taille de caractères identique, tend à faire penser que les deux inscriptions sont contemporaines. Pourtant, à l'analyse du motif iconographique de la gemme de La Haye en lien avec l'équilibre interne de la composition, l'appellation dans le champ droit faisant écho à l'amphore du champ gauche, il paraît judicieux d'estimer que l'inscription est contemporaine de la gravure du registre figuré (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). Ainsi la ressemblance dans la forme des lettres entre les deux appellations théophores serait moins la conséquence d'une contemporanéité de gravure que d'une parenté épigraphique régionale (Proche-Orient). En dernier lieu, l'utilisation de la lettre **Υ** est également attestée au II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. à titre d'altération de l'initiale (voyelle *omega* longue au lieu de l'*omicron* court – voir n° 373 ci-dessus) : en témoigne un portrait en améthyste de l'époque de Trajan, mentionné par E.F. Le Blant, accompagné de la mention **ΟΛΥΜΠΙΑ** pour *Olympia*.

417. MASTROCINQUE 2008, p. 42, n° cat. Fi 23, pl. X **[Pl. L, fig. 80]** = VEYMIERS 2009, pp. 277-278, n° I.FC 3, pl. 30 = ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 248-249, n° 741, pl. 129 (copie). DEMBSKI 2005, p. 127, n° cat. 741, pl. 74 **[Pl. 65, fig. 443]** : à l'aube du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., si la mode de l'*omega* adoptant la forme de la minuscule grecque en guise de capitale est très répandue sur les camées « à texte », on la retrouve également sur diverses intailles. On peut citer une sardoine du *Museo Archeologico Nazionale* de Florence sur la surface bombée de laquelle un buste de Sérapis a été gravé ; derrière ce dernier, le long de la bordure (type A1), la mention du propriétaire de la gemme, **ΔΑΜΩΝΟC** – dont seule la partie **ΔΑΜΩΝ** est lisible sur la copie en pâte de verre du *Martin-von-Wagner-Museum* de l'Université de Würzburg. La lettre **Υ** y est relativement angulaire, ce qui n'est pas le cas d'une autre cornaline contemporaine, provenant de *Carnuntum*, et présentant un second buste, celui d'une jeune femme, de part

<sup>1291</sup> Voir WEISS 2010.

<sup>1292</sup> Voir PREISIGKE 1922, p. 34.

<sup>1293</sup> WESTERMANN, KRAEMER JR 1926, pp. 175-181, n° 22 / III.82.

<sup>1294</sup> SPIER 2007, pp. 75-76, n° 451, pl. 54.

et d'autre duquel sont incisées les initiales ambilisibles **Δ / Ω** (type C), *duo nomina* ou abréviation d'une appellation (par exemple Δωνᾶτα, pour *Donata*)<sup>1295</sup>.

La problématique des graphies angulaires ou arrondies des lettres **E** et **W** (respectivement **ϵ** et **ω**) est relativement aléatoire lorsqu'il y a concomitance des deux voyelles dans une même inscription, surtout durant la période courant du début du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. jusqu'à la fin du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. durant laquelle l'utilisation de la voyelle **Ω / W** est la plus répandue :

418. AGW III, p. 137, n° 2140, pl. 79 [Pl. 65, fig. 444]. AGDS IV, Hannover, p. 277, n° 1503, pl. 201 = CADES 1839, Centuria V, p. 106, n° 87 [Pl. 65, fig. 445] : aux II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., on trouve divers exemples d'intailles sur lesquelles les légendes mettent en parallèle les formes arrondies **ϵ** et **ω**. En sus de différents exemples déjà traités (voir n°s 144, 264 et 307 ci-dessus : **ΑΦΡΟΔΕΙΘΗ | ΤΗ ΑΝΕΙΚΗΤΩ, ΓΝΩΘΙ ϵΕΑΥΤΟΝ**, respectivement **ΔΩ-ΡΕΩ|ΥC**), on peut encore mentionner deux intailles supplémentaires : tout d'abord un jaspe rouge du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne sur lequel se lit le nom du propriétaire au génitif d'appartenance (troisième déclinaison), **ΙΕΡΩ|ΝΟC** (type G) ; ensuite un lapis-lazuli conservé à Hanovre (*Kestner-Museum*) sur lequel une représentation de la Victoire conduisant un quadriges est entourée d'une légende périphérique (type A1) mentionnant nommément les quatre chevaux de l'attelage, **ΕΥΤΥΧΗC ΤΟΡΚΟΥΑΤΟC ΑΛΚΙΜΑC ΑΚΥΛΩΝ**.
419. WALTERS 1926, p. 146, n° 1288, pl. XVIII = BOARDMAN, SCARISBRICK, WAGNER, ZWIERLEIN-DIEHL 2009, p. 154, n° 337 [Pl. L, fig. 81] : la mention **ΕΠ ΑΓΑΘΩ(Ι)**, sur les anneaux métalliques (voir n° 406 ci-dessus) autant que sur les intailles, suit également une tradition graphique semblable à l'aube du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. En atteste un nicolo de la collection Marlborough conservé au *British Museum* sur laquelle une divinité assise sur un lion est flanquée des Dioscures. Une inscription en deux parties orne le champ supérieur ainsi que l'exergue (type B1<sup>GH</sup>) : **ΟΥΠΑΝΙΑ ΗΡΑ | ΑΜΜΩΝΙΟC ΑΝΕΘΗΚΕ | ΕΠΑΓΑΘΩ**, dédicace d'un homme appelé *Ammonios* à *Iuno Caelestis* en vue d'obtenir ses faveurs « pour le bien » ou « pour la bonne fortune » ("*for good fortune*" selon J. Boardman *et alii*). C'est d'ailleurs selon cette acception que H.B. Walters avait identifié la divinité centrale de la composition, lui appliquant directement la « didascalie » du registre supérieur, *Οὐπανία Ἥρα (Iuno Caelestis)*. Toutefois, J. Boardman (*et alii*) estime, lui, que la déesse portant visiblement une couronne tourelée est une personnification de *Libya* ou de la cité de Cyrène au travers d'une combinaison avec le nom théophore du dédicant associé au culte libyen de Zeus Ammon.
420. AGDS V, pp. 95-96, n° 203, pl. 28 [Pl. 65, fig. 446]. PHILIPP 1986, p. 87, n° 124, pl. 30 [Pl. 65, fig. 447]. VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 187-188, n° 239, pl. 126 [Pl. 66, fig. 448] : pourtant le style d'incision des deux voyelles, à cette époque, subit dans divers cas des altérations, soit au travers d'un mélange relativement hétérogène des graphies, soit sous la forme de caractères davantage angulaires dans l'ensemble (**E** et **W**). Dans la première acception, on peut signaler une cornaline fracturée conservée au *Germanisches Nationalmuseum* de Nuremberg (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) sur la surface bombée de laquelle est gravée une figure de *Salus* ; dans le registre médian latéral (type A2) se déchiffre le nom du possesseur de la gemme, **ΑΝΦΕΙΩΝ** (*sic*), constitué entre autres d'un *omega* arrondi et d'un *epsilon* angulaire. Pourtant, la tendance qui se précise dès le II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. impose de faire interagir des formes tantôt arrondies, tantôt angulaires, mais respectant toutefois une unité graphique au sein de l'inscription. À l'instar de l'appellation **EICIWN** sur la cornaline de La Haye (voir n° 416 ci-dessus), non seulement les noms propres mais également diverses formules adoptent le caractère **W** associé à **E**. On retrouve ainsi cette particularité épigraphique sur une amulette du Département égyptien des *Staatliche Museen* de Berlin-Charlottenbourg représentant, sur la face A, un lézard joint à un croissant lunaire (voir n° 360 ci-dessus) et, sur la face B, la légende **EYΛΑΜW**, terme dérivé de la langue assyrienne et signifiant « éternel, perpétuel » en lien avec le cycle solaire, la lumière et, par extension, la

<sup>1295</sup> Voir LGPN II, p. 136 (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), et OPEL II, p. 107, « Donatus ».

sauvegarde des facultés oculaires. Employant la même rudesse dans la gravure des caractères, la mention **EYTYX[.] [.]ΨΟΥΩΝ** (selon M.-L. Vollenweider, de manière erronée) orne le pourtour d'une cornaline du Cabinet des Médailles sur la surface de laquelle est portraituré une patricienne romaine contemporaine du règne de Septime Sévère (vers 210-215 apr. J.-C.). La légende, de type A1<sup>B3</sup>, se comprend comme la formule augurale **EYTYX[.] [O] ΦΟΡΩΝ**, εὐτύχ(ε)ι ὁ φορῶν<sup>1296</sup>, « Bonne fortune (en tant que) le porteur (de cette gemme) ! ».

421. SPIER 2007, p. 20, n<sup>os</sup> 18-19, pl. 4 ; 83-84, n<sup>o</sup> 472, pl. 58 = MASTROCINQUE 2014, p. 192, n<sup>o</sup> cat. 531 [Pl. 66, figg. 449-450]. ZWIERLEIN-DIEHL 1997, p. 92, fig. 16 = CADES 1839, Centuria VI, p. 110, n<sup>o</sup> 58 [Pl. 66, fig. 451] : cette tendance angulaire tend à se généraliser aux IV<sup>ème</sup>-V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., à quelques exceptions près. La combinaison des lettres **E** et **W** se retrouve sur une sardoine du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. sur la surface de laquelle le buste du propriétaire est joint à son appellation (type A1<sup>B3</sup>), **ΠΟΛΕΜΩΝΟΣ**<sup>1297</sup>. Pris séparé l'un par rapport à l'autre, chacun de ces caractères est attesté sous sa forme angulaire sur différentes intailles : tout d'abord le « E » sur une calcédoine du *Numismatic Museum* d'Athènes (collection Karapanos / IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) où un autre portrait est identifié par son nom diacritique, **ΘΕΟΤΕ|ΚΝΟΥ** (type D2) [Pl. 13, fig. 84]<sup>1298</sup> ; ensuite le « W », non seulement sur le jaspe tacheté de la Bibliothèque Nationale (voir n<sup>o</sup> 416 ci-dessus : **AN-OYBIWN**), mais également sur une autre gemme de la même collection, une amulette en jaspe vert du V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., où la légende transversale fait office de « didascalie » à une représentation de Salomon, **CO/ΛO|M/WN** (type C<sup>G</sup>). Toutefois, il est au Bas-Empire encore quelques cas marginaux où, sur les intailles, la graphie arrondie de l'une des deux voyelles est attestée au travers, sans doute, d'un particularisme régional. On peut citer une intaille en nicolo du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., perdue, dont il ne demeure notamment qu'un moulage de T. Cades : de style « calligraphique » (d'après l'auteure, E. Zwierlein-Diehl), elle met en scène la déesse *Roma*, assise, tenant dans sa main une petite Victoire. La légende grecque périphérique (type A1<sup>B3C</sup>) "*indique comme origine l'Est de l'Empire*" : **ΡΩΜΗ / ΧΡΥΣ-ΟΠΟΛΙΣ**, littéralement « Rome, cité d'or ». Toutefois, ni l'épithète, ni l'expression *Ρώμη Χρυσόπολις* dans son entier ne sont attestés dans les sources manuscrites ou épigraphiques antiques (ni davantage le pendant latin *Roma aurea* ou *Urbs aurea*). Selon E. Zwierlein-Diehl, "*la statuette de la Victoire se trouve justement entre les deux mots comme si elle faisait partie non seulement de l'image mais aussi de l'inscription. Cet arrangement suggère qu'on pourrait comprendre les deux mots ΡΩΜΗ et ΧΡΥΣΟΠΟΛΙΣ comme les noms de deux villes et de voir dans l'image de Roma victorieuse une allusion à la victoire de Constantin I<sup>er</sup> sur Licinius à Chrysoopolis [auj. Üsküdar, Turquie] en 324, événement célébré par les monnaies*"<sup>1299</sup>. La légende agit donc comme une didascalie au sein de laquelle la lettre capitale *omega* est inscrite sous la forme graphique de la minuscule arrondie (ce qui est d'ailleurs également dans une large mesure le cas de la mention **IAΩ** sur les pierres magiques – voir n<sup>os</sup> 314-327 ci-dessus [Pls. 42-45, figg. 279-299]).

§5. Toutefois, il est nécessaire de concéder que, dans un cas très particulier – celui des initiales – la forme lunée de la lettre ne permet pas de définir s'il s'agit d'un **Ω** ou d'un **Ϟ**. S'il n'y a pas concomitance des deux graphies distinctes sur un même support – comme c'était le cas pour le camée tardif (III<sup>ème</sup>-VI<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) révélant une prière pour *Longinos* (voir n<sup>o</sup> 270 ci-dessus) [Pl. 34, fig. 224 : **ΚΕ ΒΩ|ΗΘΙ ΛΟΝ|ΓΙΝΟΥ**] au sein de laquelle les deux caractères étaient sculptés de manière identique mais respectant une torsion de quatre-vingt-dix degrés entre eux –, il est relativement aléatoire de convenir de la relecture à appliquer à la lettre. À titre d'exemple, on peut citer un *annulus puerilis* en or du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., mettant en scène une *Tyché* de face avec ses attributs usuels (gouvernail et corne

<sup>1296</sup> Voir WALTERS 1926, p. 348, n<sup>o</sup> 3705.

<sup>1297</sup> Voir également AUBRY 2011b, p. 239, n. 4, fig. 3.

<sup>1298</sup> Voir également *ibid.*, p. 241, n. 51, fig. 15.

<sup>1299</sup> Pour cette référence aux monnaies commémoratives : voir KENT 1978.

d'abondance), et conservé à l'*Ashmolean Museum* d'Oxford [Pl. 81, fig. 557]<sup>1300</sup> : dans le registre supérieur droit (sur le chaton ovale) apparaît ce que les auteurs ont estimé être un *omega* de forme lunée (type A<sup>11</sup>) ; or, il peut tout aussi bien s'agir d'un € lisible du bas vers le haut (type A2). Quoi qu'il en soit, la graphie typique de ces deux lettres aux alentours du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. permettrait, si la forme de la bague (contour octogonal) n'y avait pas déjà stylistiquement pourvu, de fournir une datation relative pour la confection de l'anneau.

§6. En conclusion, il est nécessaire de concéder que sur les intailles, la forme de l'*omega* subit une variation de sa forme entre l'époque grecque classique et l'Empire romain, avec une interpénétration graphique sur les signatures de graveurs de l'époque tardo-républicaine (la forme Ω y est encore la norme). À l'époque antonine et sévérienne, l'utilisation du Ω tend à s'accélérer, tant sous sa forme arrondie qu'angulaire [W], mais les deux graphies coexistent jusqu'au Bas-Empire, avec une nette propension pour le Ω aux II<sup>ème</sup> et III<sup>ème</sup> siècles apr. J.-C., puis une inversion de tendance à partir du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. [W].

§7. Les camées, eux, ont une graphie relativement caractéristique qu'il est plus aisé de recadrer chronologiquement :

422. HENIG 1990, p. 21, n° 38 ; 22, n°s 40-41 ; [Pl. 66, figg. 452-453]. HENIG 2007, p. 181, n° 743, pl. LIII. GUIRAUD 2008, p. 181, n° 1471, pl. XXXVIII = SCHAAD 1992, p. 51, n° 8 ; 75-85 [Pl. L, fig. 82]<sup>1301</sup> : entre les III<sup>ème</sup> et IV<sup>ème</sup> siècles apr. J.-C., les camées « à texte », dans une écrasante majorité (voir n°s 221 et 268 ci-dessus : respectivement ΟΥΡΑΝΙΩ | ΠΑΡΑ ΜΝΗ|ΜΟΝΙΟΥ et ΟΥ ΦΙΛΩ (CE) | ΜΗ ΠΛΑΝΩ | ΝΟΥ ΔΕ | ΚΑΙ ΓΕΛΩ), ainsi que quelques légendes à fonction de « didascalie » (voir n° 197 ci-dessus : [ΥΠΕΡ ΤΗΝ] ΝΕΙΚΗΝ ΤΩΝ ΚΥΡΙΩΝ CEΒ(ΑCΤΩΝ) sous forme de dédicace) ou de formules de bon augure et d'invocations (voir n° 269 ci-dessus : ΗΡΑΚΛΙΤΟC ΖΗCΕC ΕΝ ΘΕΩ) se voient constitués de la graphie arrondie des deux voyelles € et Ω. En attestent en outre différents autres exemples, notamment plusieurs camées « à texte » de la collection Content (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) sur lesquels se lisent tantôt une formule augurale adressée au porteur (ΕΥΤΥΧΙ | ΖΗCΑΙC | [Ο Φ]ΟΡΩΝ, « Puisse-tu vivre heureux en tant que porteur (de cette gemme) ! », ou simplement ΕΥΤΥΧΙ | Ο ΦΟΡΩΝ sur une sardonix du Somerset), tantôt une inscription dialoguée visant à se préserver des tours joués par l'amour (à l'instar du camée du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, mais avec une séquence plus exhaustive en six lignes – et non plus quatre : ΟΥ ΦΙΛΩ (CE) | ΜΗ ΠΛΑΝΩ | ΝΟΥ ΔΕ | ΚΑΙ ΓΕΛΩ | CΥ ΦΙΛΙ ΜΕ | CΥΝΦΕΡΙ CΟΙ, « Je ne t'aime pas, ne te trompe pas, mais je comprends et je ris. Tu m'aimes, c'est mieux pour toi ! »)<sup>1302</sup>. H. Guiraud répertorie également un camée du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., issu du trésor d'Eauze, sur lequel se retrouve les deux voyelles « arrondies » : il s'agit d'une formule augurale mentionnant le destinataire nommément, comme il en existe beaucoup (voir n°s 229 et 268 ci-dessus : ΕΥΤΥΧΙ | ΕΥCΤΑΘΙ, ΕΥΤΥΧΙ | ΓΟΡΓΟΝΙ, ΕΥΤΥΧΙ | ΓΕΛΑCΙ), à ceci près qu'ici la légende ΕΙΚΟΝΙC | ΛΑΚΩΝΙC | ΓΟΡΓΟΝΙC | ΕΥΤΥΧΟΥCΙΝ est adressée à trois (jeunes) femmes et, conséquemment, la forme verbale est au pluriel ; de plus, elle n'est pas à l'impératif mais à l'indicatif présent (εὐτυχοῦσιν) – "le présent devant avoir la valeur d'une affirmation qui est aussi un souhait"<sup>1303</sup>. Rendue littéralement, la légende pourrait être « *Eikonis, Lakônis, Gorgonis* sont heureuses / se portent bien (d'après J. Schwartz<sup>1304</sup>) », mais également faire correspondre aux substantifs non pas des noms propres mais des qualificatifs (au travers d'une interprétation "pseudosymbolique" de J.-M. Pailler – voir aussi n° 268 ci-dessus), « Image laconienne de la Gorgone porte-bonheur » ou « Belle apparence, réserve laconienne,

<sup>1300</sup> Voir HENIG, MCGREGOR 2004, p. 75, n° cat. 6.14, ill. 6.14.

<sup>1301</sup> Voir également SPIER, OGDEN 2015, p. 131, fig. 39.

<sup>1302</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 56.

<sup>1303</sup> Voir MASSON 1997, p. 61 = MASSON 2000, p. 268.

<sup>1304</sup> Voir SCHAAD 1992, p. 85.

protection de la Gorgone sont source de bonheur ». Cette hypothèse est toutefois battue en brèche par O. Masson qui la qualifie de "*fantaisie et sur-interprétation*".

Toutefois, si cette tendance à intégrer les voyelles **ϵ** et **ω** est attestée – et très répandue – encore au VI<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. sur les camées (voir n° 273 ci-dessus : **+ΚΥΡΙϵ | ΒΟΗΘΙ | ΤΩ ΦΟΡ|ΟΥΝΤΙ+**), il demeure toutefois quelques exceptions, à l'exemple de la sardonix de l'Ermitage (III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) sur laquelle une scène d'imploration est jointe à la formule **ΕΛΕΟΣ**, « Sois miséricordieux ! » ou « Prends pitié ! » (voir n° 258 ci-dessus) [Pl. 32, fig. 214] : la légende compose, dans ce cas marginal, avec la forme angulaire de l'*epsilon* et de l'*omega* [**ΕΛΕΩC**].

Comme la lettre **ϵ** n'a cette graphie qu'en lien avec des légendes en grec, les formules latines des camées sévériens – dans la plupart des cas de forme rectangulaire – sont, par extension, pénétrées uniquement de la forme angulaire de cette voyelle :

423. HENIG 1990, pp. 24-25, n<sup>os</sup> 43-44 [Pl. 66, fig. 454]. NEVEROV 1988, pp. 116-117, n° 258 [Pl. 67, fig. 455] : en parallèle des pierres à facettes ornées de légendes latines (voir n<sup>os</sup> 7 et 58 ci-dessus) pour lesquelles la lettre **E** est également angulaire, divers camées portent des formules augurales ou la mention de vertus. En témoignent deux camées en sardonix de la collection Content (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) sur lesquels se lisent, en deux lignes (type G), respectivement un vœu, tiré d'un vers de Plaute<sup>1305</sup>, **BENE T|IBI SIT**, « Bonne chance à toi », et l'énonciation de deux substantifs, **SPES | OPES**, « Espoir, pouvoir » ou « Gardez espoir, vous qui êtes riches ! »<sup>1306</sup>. *Spes*, personnification de l'espoir, figure ici, à l'instar d'une pâte de verre tricolore publiée par H. Guiraud portant la mention **SPES**, comme un "*souhait de bonheur*"<sup>1307</sup>. Un dernier exemple fait apparaître une interpellation (voire une exhortation) sur un camée conservé au Musée de l'Ermitage et daté du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. (selon O. Neverov, mais vraisemblablement plus tardif selon M. Henig) : **MISCE | SITIO**, « Mélange (le vin), j'ai soif ! » [Смешай [вино], я жажду!] – pour laquelle, selon l'auteur, la mention du vin est sous-entendue. Il s'agit d'une inscription de portée générale, s'adressant à tous les utilisateurs, que l'on trouvait usuellement sur la vaisselle en verre ou les vases tournés inscrits à la barbotine (selon M. Feugère) et invitant le porteur à profiter de la vie (à l'instar de sentences comme **AMO TE** ou **BIBE MVLTI ANNIS**)<sup>1308</sup>. Le camée étudié devait sans doute servir d'ornement à un élément de vaisselle comme une coupe ou un vase à boire.

En conclusion, bien qu'entre la fin du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. et le IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., le phénomène de l'*omega* inversé soit fortement ancré dans la tradition épigraphique, la forme classique **Ω** demeure encore attestée marginalement malgré tout. En témoignent notamment quatre intailles et un camée :

424. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 536 [Pl. 67, fig. 456]. FURTWÄNGLER 1900, II, p. 211, pl. XLIV/2 = CADES 1836, cl. 5, I, pl. F/50 [Pl. 67, fig. 457] : durant les deux premiers siècles de l'Empire, rares sont les intailles sur lesquelles la capitale *omega* est incisée sous sa configuration classique. Outre les « didascalies » des portraits impériaux d'Othon et de Pertinax (voir n° 166 ci-dessus : respectivement **ΟΘΩΝΟΣ** et **ΝΕΡΩΝ** sur le premier exemple, **ΚΑΡΕΤΩΛΕΙ|ΝΑ** sur le second) ainsi que celle de la sardoine du *British Museum* mettant en scène une assemblée des dieux olympiens (voir n° 392 ci-dessus), la lettre **Ω** apparaît notamment sur un béryl du *Royal Coin Cabinet* de La Haye, dans le champ inférieur droit (sur la pierre) d'une représentation de Vénus *Victrix* (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) : conforme au canon épigraphique des signatures de graveurs du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (au niveau de la taille des caractères et de la position de l'inscription – voir n<sup>os</sup> 161 et 169-170 ci-dessus), l'appellation **ΕΠΙΩΝΟΣ** (type A2) en adopte même la forme caractéristique de l'*omega*. L.J.F. Janssen estime cependant que

<sup>1305</sup> Voir Plaute, *Mercator*, 327.

<sup>1306</sup> Voir HENIG 1990, p. 25, n° 44 : "*Hope, riches!*".

<sup>1307</sup> Voir GUIRAUD 2008, p. 172, n° 1428, pl. XXXIII.

<sup>1308</sup> Voir FEUGÈRE, LAMBERT 2004, p. 58.

l'inscription est moderne<sup>1309</sup>. Bien qu'il soit attesté onomastiquement comme une signature *rinascimentale* sur un béryl de la collection Marlborough (adoptant sur la gemme la même disposition qu'auparavant)<sup>1310</sup>, l'ὄνομα **ΑΛΙΩΝΟC**, dont le traitement graphique est davantage conforme à la désignation d'une appellation de propriétaire, se retrouve sur un moulage de T. Cades mettant en scène l'Artémis d'Éphèse flanquée de deux protomés d'animaux, de scorpions et de signes astraux, le tout disposé de manière très « héraldique ». D'ailleurs, pour respecter le parfait équilibre de la composition iconographique, la légende est disposée symétriquement dans le registre inférieur selon une configuration imposée par la « contrainte de cadre », **ΑΛΛ-ΙΩ-ΝΟΥ** (type A1<sup>CJ</sup>).

425. NEVEROV 1988, pp. 116-117, n° 261 [Pl. 67, fig. 458] : il n'existe, à ma connaissance, qu'un seul camée pour lequel l'inscription – qui ne reprend pas le nom du graveur – laisse apparaître la forme **Ω**. Il s'agit d'une sardonyx à deux couches laissant apparaître la légende **ΟΞΙΩΝ**, ὄσιων, que O. Neverov traduit par Из святынь, « Tiré des choses sacrées (reliques ?) », c'est-à-dire « Venant de sainteté, de quelque chose de saint ». Notons également que la forme du *sigma* est très inhabituelle sur les camées romaines (la graphie **C** est davantage en usage à partir du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.).

## A / Λ

§8. Une troisième voyelle subit également des altérations de sa graphie, ce qui induit parfois des confusions dans la restitution des inscriptions. Il s'agit de la lettre **A** qui, du fait de l'allongement de la haste oblique (voir n° 433 ci-dessous) ou en l'absence de la barre horizontale, peut être confondue avec un *lambda*. Si son apparition se fait relativement tôt (déjà au III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. sur les gemmes italiques – voir n° 102 ci-dessus : **VIB-IA C F**), on peut recentrer son utilisation la plus répandue entre le I<sup>er</sup> et le III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., et cela autant sur les inscriptions en grec qu'en latin :

426. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 217-218, n° 584, pl. 105 [Pl. 67, fig. 459]. SENA CHIESA 1978, p. 75, n° 44, pl. VII : toutefois, déjà à l'extrême fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., cette particularité graphique est attestée sur les intailles romaines, notamment en lien avec des appellations. Ainsi, sur une pâte de verre du *Martin-von-Wagner-Museum* de l'Université de Würzburg, le portrait d'une patricienne romaine est-elle jointe à la « didascalie » rétrograde **IVLIA** (type A1). Datant de la même période (époque augustéenne), une cornaline du *Museo Archeologico Nazionale* de Florence mettant en scène un bige vers la droite (sur le moulage) est accompagné dans le champ inférieur (type B2) de l'appellation du propriétaire en *duo nomina* **P•AS•** (que l'auteur avait restitué **PAS** en ne tenant pas compte des signes séparatifs et abrégatifs) ; le caractère latin de l'inscription est souligné par la forme caractéristique du « S ».
427. SENA CHIESA 1966, pp. 416-417, n° 1523, pl. LXXVII [Pl. L, fig. 83]. RICHTER 1956, p. 106, n° 485, pl. LVIII [Pl. 67, fig. 460] : à l'instar d'autres exemples contemporains (voir nos 135 et 156 ci-dessus : respectivement **M•VARRI•Q•F** et **CO(S) / VΛ**), on peut citer deux intailles supplémentaires, datant du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., et exemplifiant la forme du « A » sans barre horizontale. En premier lieu, un jaspe rouge provenant d'Aquilée sur la surface plane duquel est incisé de manière rétrograde le surnom du propriétaire (ou un idionyme d'esclave), **LIBE|RA|LIJS** (type G)<sup>1311</sup>. Ensuite, une cornaline conservée au *Metropolitan Museum of Art* de New-York (époque flavienne ?) présentant la tête d'un enfant joufflu, de trois-quarts face,

<sup>1309</sup> Voir JANSSEN 1866, pp. 33-34, n° 23, pl. II.

<sup>1310</sup> Voir BOARDMAN, SCARISBRICK, WAGNER, ZWIERLEIN-DIEHL 2009, p. 182, n° 408 : scène du thiasse dionysiaque, avec satyres, ménade et herme ithyphallique et la « signature » dans le champ latéral gauche (sur le moulage).

<sup>1311</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 351 (surnom), et SOLIN 1996, p. 79 (esclave).

adjoint à la légende **TYXIA** (type B4), vraisemblablement l'ὄνομα féminin Τυχία<sup>1312</sup> sémantiquement relié de manière propitiatoire à la vertu de fortune.

428. KRUG 1981, p. 218, n° 244, pl. 102 : à l'aube du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., on peut citer une nouvelle fois une appellation sur une intaille « à texte », disposée en deux lignes, **ANNI|ORVM**. Provenant du *Römisch-Germanisches Museum* de Cologne, cette agate porte une légende qui se réfère à la *gens Annia* sous la forme d'un génitif pluriel ; elle se réfère donc moins à un individu qu'à une famille.
429. NESTOROVIC 2005, p. 31, n° 34, pl. 3 (pl. coul.) ; 11 [Pl. 67, fig. 461]. AGDS IV, Hannover, p. 306, n° 1687, pl. 221 [Pl. 68, fig. 462]. COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, pp. 30-31, n°s 2422.75-76, pl. III [Pl. 68, fig. 463] : la même disposition épigraphique en deux lignes préside à un jaspé sanguin de Hanovre (*Kestner-Museum*) sur la surface plane duquel se lit **PRIMA | FELIX (VIVAS)**, « *Prima*<sup>1313</sup>, (puisses-tu vivre) heureuse ! » ; cette légende se comprend comme une formule votive, gage d'amour d'un homme à sa belle, dont la forme verbale sous-entendue se restitue par analogie à diverses autres inscriptions du même type sur intaille, camée ou support métallique<sup>1314</sup>. D'ailleurs, on retrouve une formule sous forme d'invocation incluant la forme **Λ** pour « A » sur deux anneaux en fer mis au jour en Angleterre : sur le premier, datant de la première moitié du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., la légende est incisée dans trois lamelles de bronze adoptant une configuration cruciforme incorporées dans le chaton ovale (type F), **DA MI | VITA**, *da mi(hi) vita(m)*, « Donne-moi la vie », prière adressée au Seigneur ; à titre d'ex-cursus, le même type d'invocation introduit par **DA** se retrouve sur une cornaline issue d'une collection privée<sup>1315</sup>, **(H)ISTORIAE·MĒAE·DA·**, « Donne mes histoires ! » dans le sens « Perpétue mon héritage oral ! » [Pl. I, fig. 57] en lien avec la crevette, symbole de longévité et de pérennité. Une seconde bague, de chaton rectangulaire celui-ci, est ornée de la légende **VITA VOLO**, *vita(m) volo*, « Je désire une (longue) vie » ou « Je (te) souhaite une (longue) vie » : si on retrouve à nouveau la forme **Λ**, l'autre aspect intéressant réside à nouveau dans l'amuïssement de la terminaison de l'accusatif pour **VITA(M)**. Enfin, sur une agate du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., mise au jour en Slovénie, la lettre **Λ** compose, à l'instar de la cornaline de Florence (voir n° 426 ci-dessus), l'un des termes d'une appellation composée, des *tria nomina* en l'occurrence (**L | C Λ** – type A<sup>GH</sup>) dont les initiales sont disséminées autour d'une représentation de l'un des Dioscures, Castor.
430. DEMBSKI 2005, p. 164, n° cat. 1125, pl. 116 [Pl. 68, fig. 464]. HENKEL 1913, pp. 81-82, n°s 818-836 ; 847-849 ; 851-854 ; 859 ; 861-869, pl. XXXIII : encore à l'aube du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., ce particularisme graphique est encore relativement courant. En atteste de nouvelles intailles « à texte » (dont les inscriptions sont respectivement rétrogrades), l'une en rapport avec la formule de salutation *vale* (voir n° 251 ci-dessus : **PHOEN[|]X VA**) [Pl. 30, fig. 200], l'autre en lien direct avec une appellation endommagée sur un onyx mis au jour à *Carnuntum* et qui se transcrit **[S]ATVR[|]NI[NVS]** (type G). Mais ce sont surtout sur les gemmes à facettes (voir n° 7 ci-dessus – **S|VA|VI|S | VE|NI**) [Pl. 68, fig. 465] et les anneaux métalliques de cette période (début du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), notamment les *Zwillingsringe* (d'après F. Henkel)<sup>1316</sup>, que l'utilisation du **Λ** est la plus frappante en lien avec des devises galantes de type G (**Λ|M**, *am(a /-o)*, **ΛMΛ | ΛMO**, **ΛMΛ | ME**, **ΛMO |TE**, **ΛVE DVL|CIS**, **ΛVE | PIA**, **ΛVE | VITA**, **ΛVE SV|AVIS**, **DA | DO**, **DA | ME**, **DA | VITA**, **DIG|NA** – qualificatif, à l'instar de **DVL|CIS**, **FE|LIX**, **FIDE|LIS**<sup>1317</sup> –,

<sup>1312</sup> Attesté épigraphiquement sous sa forme latine *Tychia* (voir *CIL* II, n° 5815). Il s'agit vraisemblablement de la forme féminine de l'ὄνομα Τύχιος (voir *LGPN* III, A, p. 438) ou la translittération de *Tychia* en grec, la forme latine elle-même dérivée de l'appellation grecque Τυχίη (voir *LGPN* III, A, p. 438).

<sup>1313</sup> Voir *OPEL* III, p. 161, « Primus ».

<sup>1314</sup> Voir *AGDS* IV, Hannover, p. 306, n° 1686, pl. 221 : **FELIX | VIVAS** sur un camée rectangulaire (III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) ; HENKEL 1913, p. 193, n° 2163 (*CIL* XIII, n° 10024, 68) : **FELIX SIS**, « Puisses-tu être heureux ! » (2<sup>ème</sup> personne du subjonctif présent de *esse*) sur un anneau en argent disparu.

<sup>1315</sup> Don de H. Rambach (Londres).

<sup>1316</sup> Voir HENKEL 1913, p. 18, n°s 107-111.

<sup>1317</sup> Voir *ibid.*, p. 82, n°s 837-845, pl. XXXIII.

**SVA|VIS, TE A|MO, VENI | VITA (= VINI | VITA), VITA, VI|VAS**). Ces *Zwillingsringe* sont pour la plupart composées de deux ou plusieurs anneaux métalliques joints (voir n° 196 ci-dessus), dont chacun porte une inscription, soulignant l'union entre deux êtres (ils font partie de ce que E.F. Le Blant qualifie d'« anneaux de fiancés ou d'époux »<sup>1318</sup>) : la « fusion » entre deux alliances agit comme métaphore de la *dextrarum iunctio*. Et si, comme nous venons de le voir, ils portent le plus souvent des devises galantes ou amoureuses (comme sur les anneaux métalliques à facettes – voir n° 17 ci-dessus), ils peuvent également associer les noms des deux conjoints comme sur les gemmes à texte (type G) ou à représentation de *dextrarum iunctio* (type B1) – voir n° 201 ci-dessus. Or, tel est vraisemblablement le cas sur deux anneaux en or, l'un provenant de Worms<sup>1319</sup>, l'autre de Wentbridge (Yorkshire / milieu du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>1320</sup> [Pl. 87, fig. 598]. Dans les deux occurrences, la marque de « fusion » est soulignée par deux cadres schématisés « en amande » à l'intérieur desquels sont respectivement incisés **IVV** et **ANC** (type G) sur l'anneau publié par F. Henkel, abréviations des noms des deux conjoints (peut-être *Iuvenna* et *Ancellus*)<sup>1321</sup> ; dans le second exemple, il s'agit de la juxtaposition de deux *tria nomina*, vraisemblablement ceux du couple<sup>1322</sup>, **G•M•P | E•S•V**, relecture facilitée par les signes d'interponctuation (voir point 2.3.4. ci-dessus).

431. VOLLENWEIDER 1984, pp. 224-225, n° 367, ill. 367 [Pl. 68, fig. 466] : toutefois, l'utilisation de la graphie **A** pour « A » ne se borne pas, au III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., aux légendes sur les gemmes à facettes et les anneaux métalliques. Il existe encore des cas sur des pierres fines à l'exemple d'un nicolo de la collection Merz, daté du règne de Dioclétien (dernier quart du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), représentant très schématiquement Jupiter tenant sceptre et foudre, l'aigle à ses pieds ; tout autour de ce registre figuré est disséminée une inscription obscure (type A1<sup>C</sup>), peut-être composée de termes contractés, **AD CHL OPSX**. Étant donné la combinaison de la lettre **A** avec des caractères latins, celle-ci reprend effectivement un **A**.

À l'aube du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., le recours à cette graphie sans barre horizontale tend à se raréfier. On ne la retrouve que sur de rares anneaux ou disques métalliques (voir n°<sup>OS</sup> 4 et 44 ci-dessus : respectivement **AVII**, *ave*, sur un anneau de bronze de section lamellaire, et **AVRELIVS TATIANVS AVRELIVS F|ORTV|NATVS** sur un disque en bronze de la même période), ainsi que sur une cornaline dont la forme du « A » est toutefois bien particulière :

432. HENIG 2007, p. 128, n° 297, pl. X ; XL [Pl. 68, fig. 467] = COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, p. 40, n° 2423.23, pl. IX. WEISS 2007, p. 314, n° 651, pl. 85 [Pl. 68, fig. 468] : tout autour de la représentation d'une Victoire tenant palme et couronne – et dont le traitement iconographique n'est pas sans rappeler une autre cornaline, conservée aux *Staatliche Museen* de Berlin celle-ci (voir n° 389 ci-dessus : **AMMA** | I / E | **NSES**) [Pl. 57, fig. 388] – sont inscrits les *tria nomina* complets du propriétaire de la gemme, **RVBRIVS CARINVS ORIENTALJIS** (type A1<sup>G</sup>), "*Rubrius Carinus the Oriental*" d'après R.G. Collingwood et R.P. Wright (*RIB* II, 3, n° 2423.23)<sup>1323</sup>. Or, la forme du « A » sans barre horizontale prend, ici, la configuration de la lettre grecque minuscule, **λ**, avec un prolongement de l'une des hastes obliques. Cette graphie particulière, assez insolite aux III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., est toutefois attestée déjà sur les légendes des pierres gravées au II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., comme en attestent

<sup>1318</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 65.

<sup>1319</sup> HENKEL 1913, pp. 162-163, n° 1803, pl. LXVIII.

<sup>1320</sup> Voir JOHNS 1991, p. 58, n° 7 : "*Rings with inscribed bezels are known throughout the Roman period in a variety of forms, but it is more usual to see words, albeit abbreviated, than the personal initials which we seem to have on the Wentbridge ring*".

<sup>1321</sup> F. Henkel, lui, opte pour des *duo nomina* « seconde manière » : *Iuv(entius) Anc(aeus) – Anc(h)aeus* étant une appellation d'origine servile, comme le souligne d'ailleurs l'auteur (voir SOLIN 1996, p. 322, « Ancaeus »). Toutefois, autant *Iuvenna* (voir OPEL II, p. 211) qu'*Ancellus* (ou *Anconius*, *Anchises*, *Anconius* – voir *id.*, I, p. 52-53) sont attestés comme dénomination individuelle.

<sup>1322</sup> Voir AUBRY 2009, p. 313, n. 3.

<sup>1323</sup> Voir également GUIRAUD 1996, p. 169.

une troisième cornaline, provenant du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (voir n° 234 ci-dessus : **KYPIA NEMECI EΛEHCON**) [Pl. 27, fig. 178], ainsi qu'un nicolo de la collection Dressel sur la surface bombée duquel se déchiffre les *tria nomina* abrégés **A•F•F** (type G) ; dans ce dernier cas, si la forme générale du caractère adopte la configuration d'un *lambda* minuscule, est toutefois présente la barre horizontale du « A » qui apparaît sous la forme d'un point oblong incisé de manière oblique. En effet, d'après M. Guarducci<sup>1324</sup>, il existe, à partir de l'époque impériale (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), un phénomène dérivé de l'écriture cursive qui consiste à allonger vers le haut les traits obliques de certaines lettres (particularité que l'on rencontre déjà marginalement à l'extrême fin du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. comme en témoigne une cornaline du *Paul J. Getty Museum* de Malibu, figurant un herme priapique adjoint à la légende de type A1 **BACCOY**<sup>1325</sup>).

Ce phénomène d'allongement de l'haste se retrouve également dans le cas d'initiales :

433. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 272, n° 745, pl. 127 [Pl. 69, fig. 469]. VITELLOZZI 2010b, pp. 271-272, n° 304 [Pl. T, fig. 136] : ainsi sur un jaspe rouge du *Royal Coin Cabinet* de La Haye, daté des I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. et mettant en scène le dieu Pan dansant, apparaît dans le champ la double lettre rétrograde **λλ** (type A<sup>11</sup> – voir n° 237 ci-dessus). Au vu de ce que nous venons de voir et des exemples donnés par M. Guarducci<sup>1326</sup>, il convient d'estimer que cette inscription peut se restituer autant par un double *lambda* [**λλ**], un double alpha [**AA**] que par un simple **M** – ce qui semble la solution la plus pertinente : il s'agit moins d'une marque de série – sous la forme d'un symbole alphabétique numéral – que de l'initiale du propriétaire. La confusion entre un *lambda* ou un « A » n'est en revanche guère probable sur un second jaspe rouge de la collection Guardabassi (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) : malgré l'allongement de la haste oblique – rappelant la graphie du *lambda* en minuscule –, on remarque la présence de la barre horizontale dans le tracé des deux initiales **A A** (type A1) apparaissant en marge de la représentation d'une Fortune aux attributs panthéistiques (gouvernail, corne d'abondance, épi de blé, pavot).

Dans le cas d'initiales, par ailleurs, l'absence d'autres caractères comparatifs grecs ou latins interdit de convenir de la transcription à appliquer à la lettre isolée :

434. TOMASELLI 1993, p. 111, n° 220, pl. XI [Pl. 69, fig. 470] : conséquemment, sur une autre jaspe rouge des *Civici Musei* d'Udine, de la fin du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. celui-là, la lettre **Λ** apparaissant au milieu d'une composition pastorale (berger trayant une chèvre à l'ombre d'un arbre – type J) peut être restituée, d'après la datation de la pierre, autant par les capitales grecques *lambda* ou *alpha* que par un **A** latin, ces deux dernières possibilités envisagées sans la présence de la barre horizontale du « A » (d'ailleurs l'auteure restitue l'initiale ainsi).

## O / Θ

§9. Paradoxalement, autant certains caractères voient leur ligne s'adoucir, se « luner » – *sigma*, *epsilon* et *omega* –, autant il en est exactement du contraire pour diverses autres lettres aux alentours du III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. sur les pierres gravées non-magiques. Ainsi en est-il notamment du *theta*, de l'*omicron* et du *sigma* qui, selon les occurrences, n'apparaissent plus selon leur conformation usuelle arrondie ou ovale mais en adoptant la forme tantôt d'un losange, tantôt d'une rectangle – tronqué dans le cas du caractère **C**. Selon M. Guarducci<sup>1327</sup>, ce phénomène se produit principalement à partir du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., ce que confirme statistiquement la dimension épigraphique des pierres gravées, bien que le phénomène s'amorce dès la deuxième moitié du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. :

<sup>1324</sup> Voir GUARDUCCI 1987, p. 82, pt. 4.

<sup>1325</sup> SPIER 1992, pp. 100-101, n° 241.

<sup>1326</sup> Voir GUARDUCCI 1987, p. 82, pt. 4.

<sup>1327</sup> Voir *ibid.*, p. 82, pt. 2-3.

435. RICHTER 1956, p. 80, n° 342, pl. XLV : tout d'abord, on trouve diverses légendes sur gemme pour lesquelles la forme de la voyelle « O » est de forme carrée, notamment deux intailles du *Metropolitan Museum of Art* de New-York dont les inscriptions sont datées entre la deuxième moitié du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. et le III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. Tout d'abord une cornaline (voir n° 186 ci-dessus) [Pl. 69, fig. 471] ornée de la légende ΑΠΟΛΛΩΔΩΡΟΣ, Ἀπολλόδωρος<sup>1328</sup> (type B3<sup>A1CG</sup>), mettant en scène Jupiter et *Fortuna* ; ensuite une seconde cornaline, dont la composition iconographique est relativement similaire (deux divinités se faisant face – Esculape et *Spes* –, mais debout cette fois-ci et avec l'inclusion d'un buste symbolique d'Apollon ou de quelque divinité féminine), sur laquelle est mentionné le nom du propriétaire, O-N-E-SIMO, translittération latine d'Ὀνησίμο(υ). Cette particularité épigraphique se retrouve d'ailleurs sur le jaspe rouge contemporain de la collection Herbert Cahn<sup>1329</sup> (voir n° 9 ci-dessus) sur lequel une nouvelle représentation de *dei oppositi* (Némésis et Hécate) est accompagnée d'une légende ajoutée à la fin du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., ΚΑΙ ΤΟ-Ν ΚΙΥ-Ρ-ΙΟΝ ΗΜΙΣΤΗΝ | ΟΥ, joint à PANON sur le biseau, (ὀρκίζω ? Ἐκάτην καὶ Νέμεσιν) καὶ τὸν κύριον ἡμῶν Οὐρανόν.
436. DEMBSKI 2005, p. 164, n° 1130, pl. 116. SCARISBRICK, WAGNER, BOARDMAN 2016, p. 147, n° cat. 147 [Pl. 124, fig. 862] : sur d'autres intailles de la même période (voire antérieure), cependant, la forme de certains caractères – *omicron* et *theta* notamment – adopte davantage la forme d'un losange. Ainsi en est-il notamment d'un jaspe des II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. issu de la collection Guy Labrière (Paris) sur la surface duquel la déesse Isis est assimilée à Calliope (ΚΑΛΛΙ-ΟΠΗ) [tabl. 2.1., n° 10], ou encore de la célèbre agate rubanée du *Kunsthistorisches Museum* (voir n° 265 ci-dessus) [Pl. 33, fig. 291] pour laquelle le *theta* et l'*omicron* – inclus dans la formule votive ZOH et l'acclamation (E)IC ΘΕ-OC – apparaissent sous cette configuration « angulaire ». D'ailleurs, le même vœu ZOIH se retrouve en tant que tel – avec un « O » en losange – sur une cornaline « à texte » mise au jour à *Carnuntum* sur laquelle l'inscription se présente en deux lignes (type G) ; cette intaille est datée des III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., ce qui coïncide avec la fourchette chronologique d'utilisation de cette graphie sur les gemmes non-magiques. En outre, si la forme du « O » en losange est toutefois déjà attestée sur un jaspe rouge de la *Gemmensammlung* de Kassel<sup>1330</sup>, présentant la figure de *grylloi* et datée stylistiquement du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. (l'inscription ne paraît pas être un ajout plus tardif : ΕΥΔ/ΟΥ) [Pl. 113, fig. 794], la graphie générale (notamment la forme du « Y » qu'on retrouve sur une cornaline du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne datée du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. – voir n° 352 ci-dessus [Pl. 52, fig. 350]), ainsi que le traitement plastique du registre figuré associé à la forme de la pierre, s'apparentent davantage à la production des intailles ovales et polygonales du II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (voir n° 172 ci-dessus : FO/R avec une forme du « O » relativement angulaire [Pl. 20, fig. 130]) ; d'ailleurs, dans certains de ces parallèles polygonaux, la forme O « en losange » apparaît (voir point 1.5.4.1. ci-dessus, §2 : deux jaspes rouges portant les légendes ΦΟΡΤ-ΟΥΝΑΤ-ΟΥ [Pl. 32, fig. 212] et ΒΙΚΤΟΡΗ / ΕΥΤΥΧΟΣ [Pl. 100, fig. 693], ainsi qu'un nicolo, respectivement un troisième jaspe rouge, du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, ornés des légendes KO/N – voir n° 341 ci-dessus [Pl. 113, fig. 795] – et ΙΕΡΩΙΝΟC – voir n° 418 ci-dessus [Pl. 65, fig. 444]).
437. SPIER 2007, p. 37, n° 177, pl. 24 [Pl. 69, fig. 472] ; 76, n° 453, pl. 55 [Pl. 69, fig. 473] = BERRY 1968, p. 135, n° 245 : il faut cependant concéder que la lettre C, même en concomitance avec des caractères en losange, conserve sa forme angulaire rappelant un carré tronqué. En attestent, outre l'acclamation de l'agate rubanée de Vienne, différentes autres légendes notamment sur les gemmes chrétiennes : on peut citer, entre autres, un nicolo d'une

<sup>1328</sup> Voir IG I<sup>3</sup>, n° 1032 ; 1322bis ; II<sup>2</sup>, n° 791 ; 1011 ; 1299 ; 1335 : ὄνομα attesté surtout en Attique et à Rome à l'époque impériale (voir SOLIN 2003, pp. 24-25). Voir également LGPN II, p. 42-44 ; III, A, pp. 49-50.

<sup>1329</sup> Catalogue de vente : *Geschnittene Steine der Antike*, Sonderliste K, Münzen und Medaillen A.G., Bâle, décembre 1968, p. 61, n° cat. 146 ; 59, n° 146.

<sup>1330</sup> Voir AGDS III, Kassel, p. 218, n° 87, pl. 96.

collection privée, datant du milieu du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.<sup>1331</sup>, et sur lequel la mention **IXΘYC** apparaît au-dessus de l'image d'un perroquet perché sur une branche. Sur une cornaline de la collection B.Y. Berry, datée stylistiquement du début du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.<sup>1332</sup>, seule l'initiale **C** « angulaire » apparaît au-dessus d'une composition pastorale à connotation chrétienne (le berger tient une croix, et le symbole du poisson est figuré en exergue) ; cette graphie permet de ne pas confondre la lettre avec le croissant lunaire qui apparaît sur certaines pierres à fonction d'amulette [Pl. 69, fig. 474]<sup>1333</sup>. Toutefois, J. Spier a détecté un **I** à l'endroit où la gemme a été fracturée sur la bordure et estime que l'inscription résultante, **IC**, consiste en la forme contractée de **I(XΘY)C** ; si tel est le cas, la légende est, dans l'absolu, tout aussi bien restituable par **I(HCOY)C** – voir n° 274 ci-dessus : **IC + XC**. Toutefois B.Y. Berry, lui, discerne sur la bordure supérieure de la gemme d'autres lettres fragmentaires qu'il déchiffre **YHAI**. Conséquemment, elles pourraient tout à fait avoir été mal restituées par l'auteur – à l'instar de M.-L. Vollenweider dans le cas de la cornaline portant la mention **EYTYX[I] [O] ΦOPWN** (voir n° 420 ci-dessus) – et composé une légende de type B3<sup>G</sup>, **I[XΘY]C**, donnant ainsi de l'argument à la transcription de J. Spier.

§10. Ce phénomène d'« angularisation » des lettres, qui remonte à la deuxième moitié du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., est confirmé dans une proportion plus conséquente par la dimension épigraphique des amulettes, pour lesquelles le contenu du message apotropaïque était plus important que la technique de gravure, ce qui induisait un rendu des inscriptions davantage schématique et approximatif :

438. MICHEL 2001, p. 22, n° 35, pl. 5. PHILIPP 1986, p. 104, n° 164, pl. 42 [Pl. 70, fig. 475] ; 111-112, n°s 181-182, pl. 47 [Pl. 70, fig. 476] : si les formes de lettre « en losange » se retrouvent sur les pierres magiques principalement à partir du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (voir n°s 360 et 396 ci-dessus) [Pl. 54, fig. 365 ; pl. 59, fig. 403], parfois même en connexion avec la forme de l'*alpha* adoptant la graphie du *lambda* minuscule [λ] (voir n° 263 ci-dessus) [Pl. 32, fig. 217] – ce qui confirme le *terminus post quem* au II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., voire à l'extrême fin du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., pour l'utilisation de ces caractères « angulaires » (voir n°s 432-433 ci-dessus) –, on remarque l'occurrence d'une graphie particulière de l'*omega* [ω] et du *theta* – et par extension du *sigma* – sur différentes gemmes. Cette dernière est résolument rectangulaire et est usitée dans une proportion majoritaire à partir de la fin du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (mais les graphies du *theta* et de l'*omega* pas forcément en connexion l'une avec l'autre) comme en attestent un jaspe rouge et deux hématites conservés au Département égyptien des *Staatliche Museen* de Berlin-Charlottenbourg ainsi qu'une calcédoine du *British Museum* sur la face B desquels se lisent respectivement différents palindromes alphanumériques **BAINXω | ωωX, OPWPIΟΥ|Θ ΘΑΛΒΟΥ | ΘΑΛΒΑΑ** et l'invocation **IAω | CABA|ω | ΛΑΔω|NAI** (type G). Cet état de fait permet de recentrer la datation de l'inscription (retranscrite ici avec la nouvelle graphie de l'*omega*) de la face B de l'héliotrope du *British Museum*, **IAω | CABAωΘ | ΑΒΡΑCΑΞ | Ο ΩΝ Κ ΠΑΡ|ΑCΤΑΘΗΤΙ** (voir n° 263 ci-dessus) [Pl. 50, fig. 336] : si la face A a été confectionnée aux I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., la formule au dos gravée à posteriori est, à la lumière de ce que nous venons de voir, datable à partir de la seconde moitié du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (*terminus post quem*).

§11. Un dernier phénomène, que l'on peut mettre en rapport avec la forme angulaire – ou plutôt de carré tronqué – du *sigma*, est l'apparition, dans le dernier quart du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. et de façon très marginale, d'une graphie angulaire du « V » latin [U], spécifiquement sur deux intailles aquiléennes. D'où l'hypothèse vraisemblable que cette graphie est principalement la résultante d'une mode régionale :

<sup>1331</sup> Voir SPIER 2007, p. 38.

<sup>1332</sup> Voir *ibid.*, p. 77.

<sup>1333</sup> Voir MICHEL 2001, pp. 156-157, n° 253, pl. 36, et BERGES 2002, p. 51, n° 230, pl. 41 : figure léonine avec croissant lunaire dans le registre supérieur.

439. SENA CHIESA 1966, p. 237, n° 579, pl. XXIX [Pl. A, fig. 2] : cette voyelle « arrondie » se retrouve tout d’abord sur une sardoine légèrement convexe présentant une figure de Méthé (voir n° 222 ci-dessus) [Pl. G, fig. 43] et jointe à la formule prophylactique **UINO** (*sic*), constituant une sentence sémiographique en lien avec le motif iconographique : (*a / de*) *vino*. Or la même graphie apparaît sur une seconde cornaline du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., mettant en scène *Fortuna* avec ses attributs de la corne d’abondance et du gouvernail, incluse dans la mention au génitif du nom du propriétaire (type A1<sup>c</sup>), **IUL|IĀNI** (*sic*).

Au III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., l’occurrence d’une forme similaire de **U** reprenant l’*upsilon* grec [Υ] sur un anneau métallique du *British Museum* (voir n° 379 ci-dessus : **ΕΥΤΥΧ|ΟΙΟ ΑC|ΙΝΔΕΥ**) est davantage la résultante d’une erreur de gravure de l’artisan qui a adopté la forme minuscule de la voyelle.

§12. Toutefois, il est bon de préciser que cette angularisation des caractères n’est pas exclusive : une lettre « lunée » peut se retrouver en corrélation avec une lettre « angulaire » à l’exemple du jaspe rouge du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) sur lequel se lit le nom du propriétaire au génitif d’appartenance (retranscription), **ΙCΡΩ|ΝΟC** (type G) avec un « O » en forme de losange – voir n° 418 ci-dessus [Pl. 65, fig. 444] ; et deux lettres « angulaires » ne sont pas forcément de même nature (voir n° 438 ci-dessus : le *theta* rectangulaire est associé au **W** et non au **Ш** dans la formule **ΟΡWΠΙΟΥΘ**, alors que les deux lettres sont de même nature sur l’héliotrope du *British Museum* [**СΑΒΑШΘ**]).

## P / Π

§13. Un dernier caractère qu’il est utile d’étudier est la consonne grecque *pi* et, par extension, la forme graphique du **P** latin. M. Guarducci avait déjà mis en exergue l’évolution de la forme du **Π** en épigraphie<sup>1334</sup>, mutation progressive que l’on retrouve également sur les pierres gravées entre le V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. et l’époque augustéenne :

440. ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 446, fig. 674, pl. 150 = AGDS II, p. 192, n° 540, pl. 93 [Pl. 70, fig. 477] : en premier lieu, il est utile de souligner que les signatures de graveur sont presque totalement exclues de ce phénomène de transformation de la graphie du **Π**. Autant au III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voir n° 144 ci-dessus : **ΓΕΛΩΝ | ΕΠΟΕΙ**) qu’au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (voir n° 143 ci-dessus : **ΦΗΛΙΞ | ΕΠΟΙΕΙ**) ou encore au II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (**ΥΠΕΡΕ|ΧΙΟΥ** dans le champ d’un portrait de philosophe – Socrate selon P. Zazoff<sup>1335</sup> – gravé sur un jaspe rouge conservé aux *Staatliche Museen* de Berlin – type G<sup>A</sup>), la forme du *pi* demeure immuable, avec deux hastes verticales de même longueur. À ma connaissance, seule la graphie particulière apparaissant sur les pierres gravées signées par *Epimênes* [Pl. 70, fig. 478] et *Dexamènos* – parmi les premières signatures de graveur attestées à l’aube du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. – dérogent à cette règle (voir n° 64 ci-dessus [Pl. 7, fig. 39]) : la forme de la consonne y est asymétrique, avec une haste verticale droite plus courte.

§14. Toutes les légendes d’une autre nature, spécialement celles reprenant le nom du possesseur ou du propriétaire de la gemme sur laquelle l’inscription apparaît, et cela dès le V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. subissent, elles, une évolution que l’on peut ancrer dans le temps, étape par étape : à l’origine – à l’instar des signatures de *Dexamènos* et *Epimênes* – la lettre **Π** s’y présente sous la forme d’un *gamma* orné d’une courte haste verticale à l’extrémité de la barre horizontale faîtière. En attestent notamment les mentions **Π|Ω|Ν|Ο** et **ΠΟΤΑ|ΝΕΑ**, respectivement sur deux calcédoines de Boston datées du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voir n° 68 ci-dessus) [Pl. 7, figg. 41-42], la graphie de l’une des trois initiales apparaissant sur un cristal de roche contemporain du Musée d’art et d’histoire de Genève (voir n° 70 ci-dessus) [Pl. 7, fig.

<sup>1334</sup> Voir GUARDUCCI 1987, p. 83, « π (*pi*) ».

<sup>1335</sup> Voir ZAZOFF 1983, p. 322, n. 106.

**44]**, ainsi que la référence à un certain ΠΑΝΑΦΙΔΟΣ (*sic*) sur un autre scarabéoïde (?) datant du début du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (voir n° 155 ci-dessus) [Pl. 17, fig. 113].

§15. Entre le III<sup>ème</sup> et le I<sup>er</sup> s. av. J.-C., ce particularisme graphique est attesté sur les scarabées grecs et étrusques. Sur ces derniers, certains exemples imposent une relecture non-assurée de l'inscription du fait de la confusion possible entre le caractère Γ et le Π : en suivant l'exemple de la calcédoine de Boston (voir §14 ci-dessus) pour laquelle la légende Π/Ω/Λ/[O] a été transcrite Γ/Ω/Λ/[O] par A. Furtwängler<sup>1336</sup>, on peut citer un intaille italique du III<sup>ème</sup>-II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., provenant d'un scarabée retaillé (voir n° 385 ci-dessus) [Pl. 56, fig. 384], sur laquelle apparaît une inscription que P. Zazoff transcrit par ΓΙΓΙΤV (pour *Pipitu*)<sup>1337</sup>, H.B. Walters par ΓΙPITV (l'auteur reconnaît dans la seconde consonne un caractère d'une graphie différente de la lettre initiale)<sup>1338</sup> et L. Ambrosini (qui reprend M. Torelli et reconnaît également une dissemblance de forme entre les deux caractères) par *vipitu* (gentilice ou nom diacritique dérivé des *vipithenes* attestés à Orte). Mais comme l'avait sous-entendu H.B. Walters dans sa transcription de la légende, la deuxième consonne est vraisemblablement un « P » à boucle ouverte telle qu'on le retrouve sur l'agate de Florence pour APPIV4 (voir n° 112 ci-dessus) [Pl. 102, fig. 704] ainsi que sur une sardoine circulaire italique de la collection Guardabassi (seconde moitié du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) sur laquelle se lisent les initiales A•P [Pl. 102, fig. 705]<sup>1339</sup> : les deux gemmes partagent cette particularité d'avoir une inscription en alphabet étrusque (Étrurie septentrionale), proche du latin, et qui indique que les deux bijoux proviennent d'officines italiennes et étaient destinés à une clientèle étrusque<sup>1340</sup>. En outre, cette forme du « P » angulaire à boucle ouverte est visiblement un reliquat du *rhô* grec formé d'une boucle triangulaire typique de la forme archaïque du caractère tel qu'on la retrouve au VI<sup>ème</sup>-V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. sur les pierres grecques (voir n° 61 ci-dessus : ΜΑΝΔΡΩΝ|ΑΞ [Pl. 6, fig. 37] et ΧΑΡΙΑ|ΕΜΟ [Pl. 40, fig. 267]).

441. TAMMA 1991, p. 36, n° 26 [Pl. 70, fig. 479] : la confusion entre le *pi* et le *gamma* tend à s'amenuiser à partir du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. avec l'allongement progressif du second trait vertical de la lettre. Ce particularisme graphique permet d'ailleurs un ancrage chronologique au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. d'un scarabéoïde en jaspe vert du Musée archéologique de Bari portant la légende ΠΟΛ au-dessus de la représentation schématique d'un *diaulos* et d'une massue (type B3) : l'asymétrie du Π y est encore à peine perceptible<sup>1341</sup>.

La similitude avec le « P » latin à boucle ouverte du dernier siècle de la République se fait toutefois plus nette.

442. STAMPOLIDIS 1992, p. 125, n° cat. M7 (430), pl. XXIV/8 ; 206, n° cat. M1 (868), pl. XLVII/11 : ainsi, c'est sous une forme en tout point similaire au *pi* apparaissant sur le jaspe de Bari que se présentent les appellations latines (*duo* et *tria nomina*) figurant sur certaines crétules déliennes entre le II<sup>ème</sup> et le I<sup>er</sup> s. av. J.-C., publiée notamment par M.-F. Boussac<sup>1342</sup> (voir nos 85-86 et 88 ci-dessus : respectivement P•OCRÁT joint à une tête masculine [type B2], P•GR•A en marge d'une représentation d'Oreste [type A2], Q•NON | DIP autour d'un motif de masque tragique [type A1] et T•AIMILI•P•L au-dessus d'un lion [type B5]) [Pl. 70, fig. 480]. On peut citer encore deux autres empreintes sur crétule, mentionnées par N. Stampolidis, sur lesquelles d'autres noms latins de propriétaire apparaissent en lien avec une iconographie empruntée au cycle érotique, et pour lesquelles la graphie angulaire du « P ouvert » se retrouvent : P•AREL (type A2) et T•PET• (type identique), pour lesquels, comme nous le

<sup>1336</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 276, n° 39, pl. LXI.

<sup>1337</sup> Voir ZAZOFF 1968, p. 194, n° 1204.

<sup>1338</sup> Voir WALTERS 1926, pp. 111-112, n° 956, pl. XIV.

<sup>1339</sup> VITELLOZZI 2010b, p. 141, n° 112.

<sup>1340</sup> Voir *ibid.*, p. 141, note : "L'iscrizione, destrorsa, è in un alfabeto etrusco settentrionale molto vicino a quello latino coevo: si può verosimilmente pensare a un prodotto di officine italiche per una clientela etrusca".

<sup>1341</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, I, p. 382.

<sup>1342</sup> Voir BOUSSAC 1988 notamment, où sont traitées en particulier diverses inscriptions.

verrons ci-dessous (point 2.3.4.), les signes séparatifs font office d'interponctuation autant que de marques d'abréviation.

443. WEISS 2007, p. 162, n° 134, pl. 21 [Pl. 71, fig. 481] : sur les intailles romaines républicaines du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., cette forme de « P » à boucle ouverte voit sa graphie s'arrondir. On retrouve cette dernière autant dans le cas d'initiales (voir n° 346 ci-dessus : P / P – vers 60-50 av. J.-C.) [Pl. 51, fig. 342], d'abréviations (voir n° 5 ci-dessus : AEG / IP – aux alentours de 44-43 av. J.-C.) [Pl. 2, fig. 10] que de termes complets. Dans cette ultime acception, on peut citer un nicolo du troisième quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., issu de la collection Dressel à Berlin, dont le registre figuré évoque Hercule et Cerbère ; la mention du surnom du propriétaire, **CAR/PVS**, court en deux parties autour de la scène mythologique (type A1<sup>C</sup>).

§16. En conclusion, et à titre d'appendice à ce point 2.3.3.4. sur les formes différentes d'une même lettre, on peut revenir sur un dernier aspect qu'il est bon de « mettre au jour ». Il s'agit des matériaux utilisés pour la confection des pierres gravées, intailles autant que camées (voir point 1.3.2. de l'Introduction, §2) : la question est avant tout de savoir si se vérifie l'hypothèse (sensée) partant du prédicat que les lettres seront proportionnellement arrondies ou angulaires (ou davantage schématiques) selon qu'est croissante la dureté des gemmes. Or, force est de constater que la configuration des caractères alphanumériques (ou symboliques) sur la surface gravée est davantage tributaire des particularismes régionaux (voir §11 ci-dessus, n° 439) et des modes passagères<sup>1343</sup> que de la difficulté à les inciser. Sur les camées, par exemple, la logique imposerait à un esprit béotien (tel que fut le mien) que la forme arrondie de certaines lettres (principalement **Ϸ** et **Ϙ**) fut « lunée » pour davantage de cohésion interne de la voyelle et moins de risque de cassure lors de la gravure (que cette dernière fut minutieuse ou non) ; or, si dans la grande majorité des camées « à texte », c'est bel et bien le cas (voir §7 ci-dessus, n° 422), il existe divers autres exemples, en lien spécifiquement avec la lettre *epsilon*, pour lesquels cette dernière adopte la configuration angulaire **E** déjà sur les signatures de graveurs des camées hellénistiques (n°s 408-409).

Ensuite, alors même que sur l'échelle de Mohs elle est parmi les gemmes les plus dures à inciser, c'est sur un lapis-lazuli (7.0-7.5 Mohs sur une échelle de 10) qu'apparaissent autant le **Ϸ** que le **Ϙ**, englobés qui plus est dans une légende périphérique relativement longue (n° 418 : **ϷΥΤΥΧΗC ΤΟΡΚΟΥΑΤΟC ΑΛΚΙΜΑC ΑΚΥΛΩΝ**), alors qu'on s'attendrait plutôt à un rendu plus schématique des caractères corrélativement à la difficulté à les inciser. Il en est de même pour le cristal de roche et l'améthyste (6.5-7 Mohs) sur lesquelles se retrouvent respectivement le **Ϸ** (n° 407 : **ΕΜΜ/ΑΝΟ**) et le **Ϙ** (n° 416 : **ΩΛΥΜΠΙΑ**). Cette tendance à voir gravées des lettres arrondies sur support lithique raisonnablement dur est confirmée par la quantité remarquable des gemmes de la famille des calcédoines (5.75-6.25 Mohs) – agate, jaspe, cornaline, nicolo, sardonix – sur lesquelles les inscriptions intègrent le **Ϸ** (voir n°s 401-405 : par exemple **ΕΠΙΚΟΥΡΟΥ, ϷΥΤΥΚΙ** ou **ΠΟΘΟΥΜΙϷΝΗ**) ou le **Ϙ** (n° 416 : **ΑΝΘϘ** ou **ΖΩCΙΜΗC**) voire les deux, comme sur le lapis-lazuli de Hanovre (n°s 418-419 : **ΙϷΡϘΙΝΟC**). Toutefois, quant à ces pierres d'une dureté intermédiaire – eu égard, par exemple, à la quantité de cornaline utilisée dans l'Antiquité<sup>1344</sup>, témoignage d'un certain goût et d'une incontestable facilité à graver ce matériau, associé à une bonne cohésion interne (solidité) impliquant une résistance à l'usure du motif gravé –, il est notable de constater que coexistent, sur certaines gemmes contemporaines, la forme « lunée » **Ϸ** autant que l'« angulaire » **E** (n° 407 : **ΘΕΟΔΙϘΡΑ** et **ΝΕΚΤΑΙΡΙΟΥ**). Cela préfigure une sorte d'inversion du paradigme sur lequel se fondait l'hypothèse de base : celle-ci se basait sur le prédicat logique qu'à support dur, les caractères angulaires et schématiques étaient plus fréquents (lettres *theta*, *omicron*, *sigma* et *omega*). Or, si cela se vérifie pour les amulettes en jaspe (héliotrope) ou en cornaline, pour

<sup>1343</sup> À titre d'exemple de « mode », on peut citer la profusion des camées « à texte » entre le III<sup>ème</sup> et le IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. – voir §7 ci-dessus, n° 422 – ainsi que leur association presque systématique avec graphie arrondie des deux voyelles **Ϸ** et **Ϙ**.

<sup>1344</sup> La cornaline est la pierre préférée à n'importe quelle époque : elle est le matériel dominant dans l'art archaïque, se targue d'une popularité égale à la calcédoine à l'époque classique, constitue la grande majorité des scarabées étrusques et représente statistiquement plus du tiers des pierres gravées romaines.

lesquelles les formules ésotériques et les invocations aux divinités avaient un rendu épigraphique davantage rudimentaire par la nature même de leur fonction et non par contrainte technique (le contenu du message primant sur la qualité de la gravure – voir §10 ci-dessus), certaines autres pierres magiques sont également en hématite (5.5-6.0 Mohs), minéral de dureté relativement moindre que les quartz et les minéraux siliceux (n° 438 : **ΙΑΩ | CABA|Ω | ΛΑΔΩ|ΝΛΙ**). Toutefois, à l'inverse, on retrouve des caractères en « carré » ou en « losange » sur des gemmes à nouveau de la famille des calcédoines mais pour lesquels le rendu rudimentaire de l'incision est tributaire moins du procédé de gravure ou d'une contingence due à la résistance du matériau qu'à une tradition épigraphique qui se développe à partir du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (voir §9 ci-dessus), période à laquelle ont été confectionnés les gemmes concernées (n°s 435-437).

En conclusion, il semble « sensé » de rejeter le prédicat initial (hypothèse moins « sensée » que prévu) et d'estimer plutôt que le classement des pierres par dureté selon l'échelle de Mohs n'est pas un indicateur suffisant pour caractériser ou singulariser l'utilisation d'une forme de lettre donnée selon le support minéral sur lequel elle apparaît. En attestent – si besoin était encore – la quantité de saphirs gravés (9.0 Mohs) sur lesquels les registres figurés sont d'excellente facture autant que les inscriptions sont soignées (voir n°s 25, 28, 38 – intailles du Bas-Empire, respectivement **ALARICVS REX GOTHORVM** (type A1<sup>B3</sup> « hagiographique »<sup>1345</sup>), **CONSTANTIVS AVG | ΕΙΦΙ-ΑC | ΚΕCΑΡΙΑ ΚΑΠΠΑΔΟΚΙΑ** (type B1<sup>CGI</sup>) et **RICIMER VINCAS** (type A1<sup>B3</sup> « hagiographique ») – et 83 ci-dessus – intaille hellénistique signée vraisemblablement *Pyrgothelès* (type C) : **Π/Υ** – voir n° 494 ci-dessous).

§17. Un dernier exemple peut être cité, dont la facilité à le graver dépend de la dureté de la pierre : il s'agit de la lettre **S** qui, sur certaines intailles des II<sup>ème</sup> et I<sup>er</sup> s. av. J.-C., et par effet de mode, adopte la forme d'un sigma grec à trois angles (Ϝ). Si on le retrouve spécifiquement sur les gemmes étrusques comme variation de la lettre grecque **Σ** à partir du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voir n°s 91 et 93 ci-dessus : **ΘΕ4E, ΦΕΡ4E** et **NATI4**) [Pl. 10, fig. 59-61], il s'agit, sur les pierres italiennes et romaines, moins d'une substitution d'un « S » par un « Z », comme le souligne E.F. Le Blant<sup>1346</sup>, que d'une technique d'incision plus facile de la lettre « S » répondant à un souci de simplification de ce caractère entre les II<sup>ème</sup> et I<sup>er</sup> s. av. J.-C. selon E. Zwieler-Diehl<sup>1347</sup>. En attestent trois intailles contemporaines (II<sup>ème</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) de la *Staatliche Münzsammlung* de Munich<sup>1348</sup> – deux sardoines et une cornaline portant respectivement les *tria nomina* **CN•CA | 4C** (type A2<sup>C</sup>) [Pl. 101, fig. 700], le *nomen / cognomen*<sup>1349</sup> **4ALVIV4** (type H) [Pl. R, fig. 127]<sup>1350</sup> et l'appellation chevaline **CRETV-4** [Pl. 20, fig. 133] (voir n° 175 ci-dessus) –, une agate italienne convexe du dernier tiers du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. portant la mention **MAT4** (voir n° 82 ci-dessus [Pl. 9, fig. 55]), ainsi qu'une améthyste de la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.<sup>1351</sup> provenant d'Aquilée<sup>1352</sup> mettant en scène un motif « héraldique » à thème dionysiaque (deux caprinés en opposition au-dessus d'un cratère, allégorie d'un banquet) [Pl. S, fig. 128] ; le rendu iconographique et épigraphique approximatif de cette dernière (**4ΤΕΡΗΑ** – type I1) se retrouve sur deux cornalines, l'une de Florence [Pl. 101, fig. 701]<sup>1353</sup>, l'autre des *Königliche Museen zu Berlin*<sup>1354</sup>, dans un traitement davantage complexe tant au niveau du registre figuré (rôti de lièvre, faisan) que de l'inscription révélant des *tria nomina* **M | IV | 4ΤΕΡΗΑ|ΝV|S** (type A1<sup>E11</sup>). L'améthyste d'Aquilée doit vraisemblablement consister en la « première œuvre » d'une pierre confectionnée en série dans un

<sup>1345</sup> Voir point 1.2. ci-dessus, §1.

<sup>1346</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 9 ; 66, n° 175 : **HERMES | ZPERATA**.

<sup>1347</sup> Voir AGW I, p. 128, n° 384, pl. 65 : **L•LIC•EROS**, "das S ist wohl, weil es technisch einfacher war, wie ein dreistrichiges Sigma geschrieben, (...)".

<sup>1348</sup> AGDS I, 2, p. 49, n° 832, pl. 95 ; 61, n° 909, pl. 104.

<sup>1349</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 161 (gentilice) ; 396 (surnom), et OPEL IV, pp. 45-46, « Salvius » (C / N).

<sup>1350</sup> Voir OVERBECK, OVERBECK 2005, pp. 70-71, fig. 55 (pl. coul.).

<sup>1351</sup> Fin I<sup>er</sup> s. av. J.-C. Voir *Aquileia* 1996, p. 85, n° cat. 134.

<sup>1352</sup> SENA CHIESA 1966, p. 409, n° 1471, pl. LXXIV.

<sup>1353</sup> Voir REINACH 1895, p. 53, n° II/20, 1, pl. 52.

<sup>1354</sup> Voir FURTWÄGLER 1896, p. 290, n° 7873, pl. 58.

atelier du nord de l'Italie au I<sup>er</sup> s. av. J.-C., et dont le rendu approximatif fixe les bases iconographiques des réalisations suivantes (les cornalines en l'occurrence).

#### 2.3.3.5. Lettres trompeuses et semblants d'inscriptions

§1. Sur les pierres gravées, autant grecques que romaines, il n'est pas rare d'être confronté à des lettres trompeuses ou à des symboles dont il est parfois difficile d'évaluer la nature alphanumérique. On peut recenser différents cas de figure pour lesquels un détail du motif iconographique est susceptible de se comprendre comme un caractère ou un chiffre (voir n° 397 ci-dessus : **CPMH/C**) [**Pl. 59, fig. 400**] :

444. *AGDS IV*, Hannover, p. 244, n° 1282, pl. 175 [**Pl. 71, fig. 482**] : sur une pâte de verre provenant du *Kestner-Museum* de Hanovre, datable entre la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et le I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., la représentation d'un corbeau tenant une palme (ou perché sur une branche, la qualité de la pierre et les dégâts occasionnés à la gravure ne facilitant pas la relecture du motif iconographique) est jointe à un symbole dans le champ dont il est malaisé de convenir s'il s'agit d'un autel (hypothèse de l'un des auteurs du catalogue) ou de l'initiale latine **L**.
445. *AGW I*, p. 126, n° 370, pl. 63. *CADES 1839*, Centuria V, p. 101, n° 17 [**Pl. 71, figg. 483-484**]. *HENIG, MCGREGOR 2004*, p. 129, n° cat. 14.6, ill. 14.6 [**Pl. 84, fig. 576**] : une seconde source de confusion réside dans le traitement de certains détails du registre figuré qui, accentué par un phénomène de perspective, peut induire une interprétation erronée de la composition iconographique. Sur deux intailles – l'une confectionnée à partir d'une sardonix dans la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et l'autre issue du moulage de T. Cades d'une pierre gravée issue vraisemblablement d'un scarabée et de datation peu claire (tardo-étrusque selon T. Cades<sup>1355</sup> mais vraisemblablement plus ancienne voire grecque et remontant au V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. selon A. Furtwängler)<sup>1356</sup> –, la queue de l'animal représenté pose problème : dans le premier cas, la torsion en tire-bouchon de la queue d'un sanglier semble composer un « Q », alors que dans le second cas la queue du lion accompagnant Hercule semble surgir, par un effet de perspective, derrière une colonnette sur laquelle s'appuie ce dernier, créant l'illusion d'une initiale **C** rétrograde dans le champ droit (sur l'empreinte). Ce même problème apparaît sur une sardoine de la *Staatliche Münzsammlung* de Munich dont nous reparlerons (voir n° 470 ci-dessous [**Pl. 29, fig. 196**]). Un troisième exemple de confusion entre une lettre « trompeuse » et un détail du registre figuré peut être cité : il s'agit d'une intaille paléochrétienne en nicolo (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), issue de la collection de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford, et sur laquelle apparaît le symbole de l'ancre, adjoints à divers symboles cultuels (agneau, oiseau, autel, pied de vigne), ainsi que, transversalement, les lettres **X / P** pour Χριστός (abréviation par « suspension » – voir point 2.2.2. ci-dessus). Or, une autre inscription est déchiffrable dans le registre supérieur, au-dessus du jas de la lourde pièce métallique : restituée de manière erronée **H O I** par les auteurs du catalogue, il s'agit en fait d'une autre abréviation, rétrograde celle-ci, **I H** pour Ιησοῦς – ce qui précède et complète le nom complet du Christ –, la fausse lettre « O » consistant en fait en l'organeau de ladite ancre. Cette restitution est motivée par deux facteurs exogènes : tout d'abord l'iconographie similaire du registre figuré sur un jaspe rouge contemporain [**Pl. 84, fig. 577**]<sup>1357</sup>, présentant un organeau et un diamant en boucle ; ensuite la lecture de l'ensemble de la légende en boustrophédon qui est attestée sur une autre gemme du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. dont l'inscription se compose également de quatre caractères disposés en carré (voir n° 365 ci-dessus : cornaline de l'*Herzog-Anton-Ulrich-Museum* de Braunschweig portant l'invocation **Є | Η | Ι | Λ**, "Ηλιε [**Pl. 55, fig. 371**]).

<sup>1355</sup> Voir *CADES 1839*, Centuria V, p. 101, n° 17 : "*Lavoro etrusco dell'epoca più recente, (...) con orlo di scarabeo*".

<sup>1356</sup> Voir *HORSTER 1970*, pp. 32-34, pl. VI/4. L'auteur s'appuie sur A. Furtwängler, tandis que G. Lippold, lui, l'estime italique.

<sup>1357</sup> *HENIG, MCGREGOR 2004*, p. 129, n° cat. 14.2, ill. 14.2.

446. AGDS I, 3, p. 15, n° 2182, pl. 189. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 271, n° 741, pl. 127 [Pl. 71, figg. 485-486] : l'insertion d'un animal symbolique est également sujet à méprise sur un jaspe rouge augustéen de la *Staatliche Münzsammlung* de Munich à l'effigie d'Athéna. En effet, si le registre figuré est joint dans le champ aux trois initiales **C C Y** (type A1), l'apparition d'un serpent sur l'épaule de la déesse crée l'illusion d'un double « S » de part et d'autre de l'égide (l'un, rétrograde, formé de la tête du reptile, l'autre par la queue de l'animal entre l'arrière de la cuirasse et le cimier). Cette représentation du serpent sur le devant du buste se retrouve – sans la queue – sur trois intailles publiées par A.F. Gori et recensées par S. Reinach<sup>1358</sup> (à concurrence de deux voire trois serpents en connexion directe avec l'égide). On peut en outre concéder, mais de manière beaucoup moins tranchée, que l'une des mèches du cimier adopte également la forme d'un caractère, à savoir la lettre « C ». Un second exemple de buste est tout autant sujet à caution : il s'agit d'un jaspe vert du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant de la collection du *Royal Coin Cabinet* de La Haye sur lequel apparaissent, devant le portrait, les deux lettres **C | P** (type G<sup>A</sup>). Or, derrière l'omoplate du personnage représenté est symbolisé un caducée dont l'un des éléments serpentiformes (à moins qu'il ne s'agisse simplement d'un pli de sa tunique) crée l'illusion d'une seconde lettre « C ».
447. AGDS V, p. 58, n° 33, pl. 5 [Pl. 71, fig. 487]. WÜNSCHE, STEINHART 2010, p. 100, n° 95 [Pl. L, fig. 84] : à l'instar de la cornaline de l'*Antikensammlung der Universität Bonn* figurant Esculape (voir n° 416 ci-dessus) [Pl. 64, fig. 439], l'usage d'un symbole lunaire, s'il n'est pas en lien avec le contexte iconographique, est également susceptible de prêter à confusion. Dans le cas précédemment cité, c'est autant le traitement graphique hétérogène entre l'inscription et le symbole que l'opposition entre les deux signes astraux (lune et étoile), conférant à la divinité représentée (Esculape) un statut cosmique, qui interdit d'assimiler le croissant de lune à une hypothétique lettre « C » qui compléterait la mention du nom du propriétaire, **ΑΝΘ**, qui se suffit à elle-même (Ανθώ, « Fleur ») ; le sens de lecture de l'ensemble est malgré tout cohérent ce qui faciliterait l'assimilation. À titre de comparaison, la même logique « cosmique » préside à une agate dendritique du *Germanisches Nationalmuseum* de Nuremberg représentant Apollon appuyé sur un pilier et tenant un rameau d'olivier (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) : les deux symboles astraux ceignent transversalement sa tête, et le sens de lecture de l'inscription y est également cohérent. Toutefois, s'il y a un **C** à déchiffrer sur cette pierre – en plus du **A** dans le champ (type A2) –, il se situe dans le quadrant inférieur droit (sur la pierre), juste en-dessous de la branche que le dieu tient dans sa main (d'après l'auteure). Cette hypothèse n'est cependant que peu plausible du fait du traitement graphique de cette lettre et de l'interpénétration de cette dernière avec le registre figuré qui en fait davantage un **€** qu'un **C**. Il doit plutôt s'agir de quelque attribut décoratif du thème iconographique. Enfin, sur un jaspe rouge de la collection Hansmann (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), l'apparition d'un nouveau symbole lunaire en marge de la représentation de deux poissons n'a pour seule fonction que de mettre en exergue le fait que le registre figuré symbolise un signe zodiacal ; il ne s'agit donc en aucune manière d'un caractère alphabétique.
448. BOARDMAN 1970, p. 294, n° 604, ill. 604. FURTWÄNGLER 1900, II, p. 68, n° 27, pl. XIV [Pl. 72, figg. 488-489] : en dernier lieu, on peut exposer dans le cadre des lettres « trompeuses » le phénomène du rendu des astragales sur les pierres gravées, notamment sur deux scarabéoïdes grecs classiques (V<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C.). Le premier, publié par A. Furtwängler (d'après un objet de la collection Luynes au Cabinet des Médailles) met en scène une *Nikè* accroupie s'adonnant aux osselets : la forme de ces derniers n'est pas sans rappeler la taille et la configuration des inscriptions contemporaines (voir n° 73 ci-dessus) [Pl. 8, fig. 47]. Il serait ainsi tentant de déchiffrer ces derniers par des lettres comme **Π** ou **O**. Un second scarabée, légèrement postérieur, fait intervenir, lui, Éros et une oie ; ici, les astragales adoptent la conformation de deux « X », ce qui pourrait en faire potentiellement des signes alphanumériques si on ne reconnaissait pas dans leur forme celle caractéristique de

<sup>1358</sup> Voir REINACH 1895, p. 34, n<sup>os</sup> I/60, 12 ; 61, 6-7, pl. 30.

vertèbres. Le traitement graphique n'est d'ailleurs pas celui des caractères grecs de cette époque.

§2. De manière corollaire, certaines pierres gravées (intailles ou camées) sont ornées de semblants d'inscriptions dont la fonction est purement décorative (à la manière des pseudo-inscriptions des pierres magiques) [Pl. 72, fig. 490]<sup>1359</sup>. C'est un phénomène que l'on retrouve également sur les céramiques grecques<sup>1360</sup> et qui traduit un certain illettrisme des artisans qui se contentent de « dessiner » ou de transcrire des signes alphanumériques dont ils ne comprennent pas la teneur ni le sens :

449. GRAMATOPOULOS 1974, p. 77, n° 501, pl. XXIV. LE BLANT 1896, p. 113, n° 285 : sur une très belle améthyste, signalée par E.F. Le Blant et ornée de masques scéniques, apparaissent diverses lettres incompréhensibles que l'auteur transcrit par **ΤΙΛΙ | ΖΙΙ / VTA | ΝΤΛΙΓΙ** (*sic*) (type F<sup>AG</sup>)<sup>1361</sup> et qualifie de "*semblants d'inscriptions*". Cette légende n'a en tout cas rien à voir avec les inscriptions ornant des intailles et camées aux motifs iconographiques similaires (voir n° 409 ci-dessus : **ΕΥΡΙΠΙΔΗΣ** et **HELENA**). Cette incohérence épigraphique se retrouve en exergue d'une scène militaire impliquant cinq personnages sur un onyx de la collection de l'Académie roumaine : on ne déchiffre que cinq caractères – reprenant hypothétiquement les initiales de chacun des intervenants du registre figuré – qui, d'après l'auteur, résultent d'un ajout tardif (à moins que l'ensemble de l'intaille ne soit le fruit d'une confection moderne), **Ι C L O**. On peut toutefois souligner le caractère palindrome de la légende, peut-être à fonction magique. Enfin, et à titre d'exemple ultime, on peut introduire un camée rectangulaire en onyx inédit de la collection Content (don de H. Molesworth) sur lequel la bordure entourant un motif d'animal endormi (chien ou loup) est ornée d'une formule incompréhensible composée toutefois de caractères alphabétiques, **EKTO** (ou **ΕΚΤΟ**) / **[..]MVW / ΠΚΕΟ** (rétrograde) / **ΝΑΜΗΕ** (type A1) [Pl. M, fig. 85]. Le thème iconographique du gardien assoupi soulignant la vertu de vigilance (voir n° 127 ci-dessus) est, sur les camées contemporaines (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), souvent joint à la mise en garde **ΓΡΗΓΟΡΙ**, « Sois vigilant ! », ou **ΑΚΑΚΙΝ | ΓΡΗΓΟΡΙ**, « Sois vigilant, toi qui es innocent ! » ("*Innocent one, be wakeful!*" d'après M. Henig) [Pl. 72, figg. 491-492]<sup>1362</sup>, pour laquelle L.J.F. Janssen<sup>1363</sup> estime que la forme **ΑΚΑΚΙΝ** est une vicieuse du grec **ΑΚΑΚΩΣ**, ἀκάκως, que l'on retrouve d'ailleurs dans le quatrième recueil de A.C.Ph. de Caylus en lien avec la formule verbale **ζήσας (ΖΗΣΑΙΣ | ΑΚΑΚΙΝ**, "*Vivez sans infortune*")<sup>1364</sup>. À la lumière de la légende stéréotypée en lien avec ce thème iconographique spécifique, il semble judicieux d'estimer que le « semblant d'inscription » du camée monochrome de la collection Content avait à dessein de remplacer une formule de mise en garde évidente et sous-entendue qu'il n'était pas nécessaire d'énoncer de manière davantage explicite ; cette contingence répond donc vraisemblablement à la volonté de l'artisan d'éviter la gravure fastidieuse d'une inscription périphérique de teneur évidente (mise en garde).

<sup>1359</sup> MICHEL 2001, pp. 54-55, n° 83, pl. 12 (hématite, III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>1360</sup> Voir WACHTER 2001, p. 153, « i. » ; 282, « §318 ».

<sup>1361</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 127, n° 329 : on retrouve cette configuration épigraphique de manière encore plus marquée sur une autre pierre mentionnée par E.F. Le Blant : il s'agit d'une agate du cabinet de Rascas de Bagaris sur laquelle se lit, autour d'un buste d'homme, la légende **ΕΥΓΕΙΝΙ | ΛΕΟΝΤΙΟΥ / ΞΗΓ|ΣΕ** (*sic*) | **ΜΕ|ΤΑ**, Εὐγένι ζησᾶς μετὰ Λεόντιου, « *Eugenios, vis (heureux) avec Leontium !* » (voir n° 221 ci-dessus).

<sup>1362</sup> Voir HENIG 1990, p. 26, n° 47.

<sup>1363</sup> Voir JANSSEN 1866, pp. 68-69, n° 65a.

<sup>1364</sup> Voir CAYLUS 1761, pp. xvii-xviii.

#### 2.3.4. INTERPONCTUATION

À l'instar de l'épigraphie publique (décrets, lois, dédicaces, inscriptions architecturales et honorifiques, comptes, etc.), l'interponctuation joue un rôle prépondérant sur les pierres gravées, surtout en lien avec les appellations, les dédicaces (**I•O•M**, **D•D**, **D•M** – voir nos 207, 242 et 282 ci-dessus) et diverses normes (**S•P•Q•R** – voir n° 244 ci-dessus). Sur les gemmes, notamment, on lui reconnaît une fonction abrégative tout autant qu'un rôle séparatif entre les termes d'une proposition.

##### 2.3.4.1. Signes séparatifs (formes)

§1. En premier lieu, l'interponctuation sert de moyen de séparation des différents termes composant une légende complexe (appellation composée, formule) et permet conséquemment de singulariser chaque élément par rapport aux autres<sup>1365</sup>. Ce type d'ajout typographique sert à éviter des confusions au niveau de la transcription ou de la restitution des inscriptions abrégées ou contractées. Le problème se pose avant tout dans le cas des légendes de type A1/A2 dans le registre médian, voire dans celles de type H (en exergue) :

450. WEISS 2007, pp. 181-182, n° 195, pl. 28. AGDS IV, Hannover, pp. 282-283, n° 1534, pl. 205. AGW II, p. 129, n° 1096, pl. 84 [**Pl. 72, figg. 493-495**] : sur une douzaine de pierres gravées dont les canons iconographique et stylistique sont relativement similaires (voir n° 10 ci-dessus), on retrouve une inscription en trois lettres qui est censée reprendre soit les *tria nomina* du propriétaire du bijou, soit un *nomen* abrégé. Or, si dans certains cas l'espacement entre les lettres autorise à estimer qu'il s'agit d'une appellation composée, l'absence de signes séparatifs ne permet pas d'asseoir cette conjecture. D'autant plus que certains de ces ajouts épigraphiques sont susceptibles d'être complétés par une dénomination simple (gentilice ou surnom). Ainsi sur une sardoine provenant de Hanovre (conservée au *Kestner-Museum*), et datée stylistiquement du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., la représentation de *Ceres-Fides* est-elle jointe aux lettres **L A E** (type A2), de même qu'apparaissent les trois caractères **I A D** (type identique) sur un plasma du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. issu de la collection Dressel figurant la *Fides* originelle (elle n'est, cette fois-ci, pas accompagnée de la symbolique de la fourmi, attribut de Déméter, personnifiant la vertu d'assiduité ainsi qu'une métaphore de la richesse). Si l'on compare l'espacement des lettres par rapport à une cornaline du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), mettant en scène un guerrier cuirassé, tenant sceptre et bouclier, flanqué d'un *tropaion* et de la mention **PRI** (type A2<sup>12</sup> – voir n° 153 ci-dessus), il semble opportun de concéder que, si **PRI** reprend à n'en point douter le début d'une dénomination simple datant du dernier siècle de la République (*cognomen* comme *Priscus*<sup>1366</sup> ou *Primus*<sup>1367</sup>), les deux autres ajouts épigraphiques sont susceptibles de reprendre autant une appellation simple – respectivement *Laelius*, *Laet(i)us*, *Laev(i)us*<sup>1368</sup> et *Iada*, *Iadestinus*<sup>1369</sup>) que des *tria nomina*.
451. AGW III, p. 126, n° 2069, pl. 69. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 241, n° 706, pl. 123 [**Pl. 73, figg. 496-497**] : le même problème se rencontre avec diverses légendes de type H, notamment une cornaline du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) ainsi que la copie en verre d'une cornaline de la collection Stosch, conservée au *Martin-von-Wagner-Museum* de l'Université de Würzburg (fin II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. – début III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). Dans le premier cas, les trois lettres en exergue de la représentation d'une panoplie (cuirasse, glaive, lance, cnémides, casque et bouclier), **T P C**, se rapportent manifestement à des *tria nomina*.

<sup>1365</sup> Voir CAGNAT 1914, p. 28 : "De semblables points (...) avaient seulement pour effet de rendre plus nette la séparation des mots déjà indiquée par l'espace blanc qu'on avait soin de laisser entre chacun d'eux".

<sup>1366</sup> Voir ILLRP, I, p. 98, n° 135 : (...) C. Claudius C.f. **Priscus** (...).

<sup>1367</sup> Voir *ibid.*, I, p. 108, n° 159 (premier quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) : (...) T. Sulpicius T. I. **Primus** (...); 292, n° 503 (milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) : (...) / P. Gessius P. I. **Primus** (...).

<sup>1368</sup> Voir OPEL III, pp. 16-17.

<sup>1369</sup> Voir *ibid.*, II, p. 188.

Toutefois, du fait de la gravure maladroite du **T** initial et du troisième caractère qui pourrait se révéler un « E », il est fort possible de transcrire la mention **A P E** ; mais cette dernière reprendrait moins le surnom *Aper* (comme il y avait de l'espace à disposition, pourquoi ne pas avoir ajouté le « R » final ?) que *Apelles, Apellinus, Aperinus* ou *Aperionus*<sup>1370</sup>. La seconde occurrence est, elle, moins sujette à interprétation : autant les lettres sont d'un tracé limpide (**M V H** sur le tampon, **H V M** sur l'empreinte), autant ces dernières, ambilisibles, peuvent reprendre autant les initiales de *tria nomina* qu'une partie d'appellation abrégée (si aucun gentilice ou surnom commençant par *Muh-* n'est attesté dans l'onomastique latine – ni en grec –, il existe à l'inverse le *nomen Humanius* ou les *cognomina Humanianus* et *Humatus*)<sup>1371</sup>. Et sémantiquement il peut toutefois aussi s'agir d'une appellation d'origine ou de racine grecque translittérée en latin (Υμνίς, donnant les surnoms *Hymnis, Hymnus*, ou Υμενάϊος, le *cognomen Hymenaeus*)<sup>1372</sup>.

Quoi qu'il en soit, la présence de signes séparatifs aurait eu le don de clarifier la relecture des inscriptions abrégées et aurait ainsi évité un flot de conjectures et d'hypothèses d'interprétation qui ne peuvent être vérifiées empiriquement.

§2. S'il est épigraphiquement d'usage que l'interponctuation se présente sous la forme d'un point circulaire à mi-hauteur des caractères alphanumériques qu'elle détermine, cette dernière peut, selon les époques, les modes et les particularismes régionaux, adopter les formes les plus diverses (de celles que l'on retrouve dans l'épigraphie monumentale<sup>1373</sup>) :

452. GRAMATOPOL 1974, p. 79, n° 517, pl. XXV [Pl. 73, fig. 498]. VITELLOZZI 2010b, p. 193, n° 197 [Pl. S. fig. 134]. BOARDMAN, WAGNER 2003, p. 21, n° 112, pl. 26 [Pl. 102, fig. 710] : en premier lieu, elle peut se situer au niveau de la ligne de sol, ce qui est attesté à ma connaissance, sur un scarabée étrusque d'Oxford, deux intailles du Cabinet numismatique de l'Académie roumaine, une sardoine de la collection Guardabassi (Pérouse) et un anneau métallique en argent provenant de la région de Wiesbaden entre le II<sup>ème</sup> et le III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. La bague rhénane, comme nous l'avons déjà vu (voir n° 207 ci-dessus) [Pl. 24, fig. 163], est ornée sur son chaton rectangulaire de la dédicace **I.O.V.C** (*sic*). Les deux gemmes publiées par M. Gramatopol, elles, participent du même particularisme épigraphique en lien avec la mention du nom du propriétaire et s'ancrent dans la même fourchette chronologique que l'anneau publié par F. Henkel : tout d'abord une cornaline ornée de l'image d'un légionnaire et portant la mention **CN.MĀE.SYÑE-G** (*sic*), *Gn(aeus) Mae(nius /-vius) Syneg(demus /-oris)* (voir n° 293 ci-dessus) ; ensuite une calcédoine mettant en scène un bouc courant vers la droite (sur la pierre), animal joint à la mention des *duo nomina* du possesseur, **CN. / N-V** (type B3<sup>A1</sup>), *Gn(aeus) Nu(cius)*, gentilice attesté également en Dalmatie comme *Synegdemus*<sup>1374</sup>, ce qui est un indice – certes faible – pour un recentrage géographique de ce particularisme épigraphique relatif à l'interponctuation. Paradoxalement, cette spécificité des « points bas » se rencontre également quelques siècles auparavant, notamment sur une intaille de la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et un scarabée étrusque du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. : dans le premier cas, il s'agit d'une sardoine de la collection Guardabassi au *Museo Archeologico Nazionale dell'Umbria* à Pérouse sur laquelle la représentation d'une main tenant un caducée est

<sup>1370</sup> Voir *ibid.*, I, p. 63.

<sup>1371</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 94, « Humanus » ; 343, « Humanianus / Humanus (?) / Humatus ».

<sup>1372</sup> Voir LGPN II, pp. 437-438 (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), et OPEL II, p. 187.

<sup>1373</sup> Voir CAGNAT 1914, p. 28 : "Ils affectent différentes formes : la forme ronde qui est la plus fréquente peut-être (•) ; la forme quadrangulaire qui est la plus ancienne (■) ; la forme triangulaire qui appartient aux inscriptions soignées (▼) [LASSÈRE 2005, I, p. 56 : réalisée avec un coup de burin en épigraphie monumentale, la pointe vers le haut ou vers le bas] ; la forme allongée (l, transformé quelquefois en une petite flèche), qui est plus rare ; la forme de feuille, hederæ distinguentes, qui est fort commune depuis Auguste (...) ; et même celle de palmes ou de petits rameaux".

<sup>1374</sup> Voir CIL III, n° 10183, 37 (*tegula reliqua*).

flanquée des *tria nomina* **A.B.E.** (rétrograde – type A1). Il ne fait aucun doute, au vu de la conformation des lettres composant l'appellation et de l'interponctuation terminale (voir n° 488 ci-dessous), que l'inscription est la résultante d'une incision à postériori. Il en est vraisemblablement de même (d'après J. Boardman et C. Wagner<sup>1375</sup>) des *tria nomina* **ME.NE / MV** (type A2<sup>CE</sup> – transcrit **ME. NEML** par les auteurs du catalogue) apparaissant sur un scarabée étrusque du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. conservé au sein du Fonds Beazley à Oxford, et dont la partie du surnom (**MV**) est séparée du reste de l'appellation par le truchement du registre figuré (voir n° 462 ci-dessous), un buste casqué de profil. Outre le fait que la lettre finale de l'inscription peut consister autant en un **V** qu'en un **L** – conséquence d'une rupture du sens de lecture que l'on retrouve également pour la lettre **E** du gentilice (voir n° 137 ci-dessus : **E-YXII(N)** –, l'aspect important réside dans la ponctuation basse permettant une distinction entre le prénom – *Mess(i)us* ou *Mett(i)us*<sup>1376</sup> – et le *nomen*. En effet, ce particularisme épigraphique participe de divers éléments relevant d'un ajout tardif voire moderne, ce qui pourrait inciter à penser, notamment au sujet des gemmes de l'Académie roumaine dont l'authenticité ne peut être assurée par une découverte de fouilles, que l'interponctuation « basse » est un argument en faveur de l'attribution de certaines pierres à l'époque moderne (Renaissance ou Néo-Classicisme) – la problématique sur les anneaux métalliques étant davantage du domaine de la technique de gravure que de l'indice de datation (voir §3 ci-dessous).

453. GRAMATOPOLO 1974, p. 54, n° 195, pl. X. *AGDS* IV, Hannover, p. 156, n° 766, pl. 99 [Pl. 73, fig. 499] ; 204, n° 1020, pl. 137 [Pl. 73, fig. 500]. *AGW* III, p. 143, n° 2165, pl. 83 [Pl. 73, fig. 501] : à la différence des intailles mettant en scène des divinités ou des héros accompagnés d'une légende en trois lettres dans le registre médian (voir n° 10 ci-dessus), ces dernières parfois séparées par un espace compliquant la relecture de l'inscription (voir n° 450 ci-dessus), une nouvelle cornaline de l'Académie roumaine témoigne du recours salvateur à l'interponctuation pour comprendre la dimension onomastique de la mention (type A2 à nouveau) flanquant une représentation du dieu Mars, **L•P•P** (*tria nomina*). Toutefois, l'intérêt de cette pierre gravée réside également dans le tracé des signes séparatifs qui ressemblent davantage à des traits verticaux qu'à des points tracés avec un foret à tête sphérique (bouterolle). On retrouve cette particularité – liée au traitement iconographique et épigraphique de l'ensemble de la composition – sur une cornaline du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., conservée à Hanovre (*Kestner-Museum*), et représentant Diane jointe, dans son dos, aux *tria nomina* (rétrograde) **M•S•S•** (type A1). Une autre gemme de la même collection présente la même singularité au niveau de l'interponctuation : en lien avec une course de chars devant la *spina* gravée sur un jaspe rouge du début du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (d'après C. Weiss)<sup>1377</sup> apparaissent les *duo nomina* du propriétaire dans le registre inférieur droit (sur la pierre – type B2<sup>l</sup>), **S•P•**. Bien que cette « mode » d'allonger la ponctuation s'ancre dans une fourchette chronologique s'étendant entre l'époque augustéenne (voir n° 426 ci-dessus : cornaline de Florence, à nouveau à thème agonistique, portant la mention du possesseur **P•AS•** incluant des « points-traités » séparatifs et abrégatifs – comme les deux exemples précédents. Nous y reviendrons ci-dessous, point 2.3.4.2.) et l'aube du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (jaspe rouge de Hanovre), on peut recentrer son utilisation principalement entre le I<sup>er</sup> et le II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. En attestent notamment diverses intailles « à texte » dont le nicolo de la collection Dressel (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) gravé des *tria nomina* **A•F•F** (voir n° 432 ci-dessus) [Pl. 68, fig. 468], ainsi qu'une cornaline du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, datant des I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. et ornée également de *tria nomina* (rétrograde), **M•M•IA** (type G). Il faut toutefois préciser,

<sup>1375</sup> Voir BOARDMAN, WAGNER 2003, p. 21, n° 112 : "Dr J.H.W. Penney accepts the inscription as Etruscan but perceives many unusual features, not least the punctuation mark (if this is what it is), (...). It is possible that it was added to the stone in modern times but it seems technically correct".

<sup>1376</sup> Voir SALOMIES 1987, pp. 78-79, n° 23 (« Messius ») ; 105, n° 29 (« Mettus ») ; 127, n° 20 (« Messus » ?).

<sup>1377</sup> Voir WEISS, AUBRY 2009, p. 239, n° 5 : "Die angegebene Datierung 1./2. Jh. n. Chr. erscheint zu früh".

à la lumière de ces deux exemples, que la « mode » du signe séparatif en « point-trait » n'est pas en lien avec le trait oblique faisant office de barre horizontale du « A » sur le nicolo de Berlin : en effet, bien qu'en connexion avec ces interponctuations particulières, la forme du « A » sur la cornaline de Vienne n'en est pas moins conforme aux canons épigraphiques des lettres capitales du Haut-Empire (la barre horizontale, gravée un peu trop légèrement, n'est toutefois que suggérée).

Outre la position de l'interponctuation, la forme de cette dernière est relativement aléatoire. Bien que dans l'écrasante majorité des cas elle se présente selon la configuration d'un point circulaire gravé à l'aide d'une bouterolle, elle subit toutefois des variations marginales :

454. LE BLANT 1896, p. 25, n° 28, pl. I [Pl. 74, fig. 503] ; 30, n° 51 : selon J.-M. Lassère, "dans des inscriptions très soignées, ayant un caractère religieux ou poétique, les interponctuations peuvent affecter la forme d'une feuille cordiforme appelée *hedera*"<sup>1378</sup>. Sur les pierres gravées, cette configuration se retrouve rarement et presque exclusivement en rapport avec des formules augurales à l'exception d'un jaspe rouge du *British Museum* (voir n° 210 ci-dessus) [Pl. 74, fig. 502]<sup>1379</sup> sur lequel une figure allégorique (pêcheur émergeant d'une coquille) est jointe aux *duo nomina* du propriétaire translittérés en grec, ΚΛΑΥΔΙΟΥ [hedera] / ΠΡΟΚΛΟ-Υ [hedera] (type B1). Sinon, ce signe séparatif particulier est associé à des formules comme VIVA2 [hedera] ou VIVAS [hedera] FELIX [hedera] M[hedera]VLTIS [hedera] ANNIS [hedera], respectivement sur deux anneaux, l'un en bronze à chaton pédiforme (pas un *signaculum*<sup>1380</sup>, à l'instar de la bague ci-dessous – voir n° 455) et l'autre en or, publiés par E.F. Le Blant (et pour lequel une des *hederae*, comme nous le verrons, est de nature parasite au sein de la légende). L'apparition d'une *hedera* étant assez marginale sur les pierres gravées ou les anneaux métalliques, on peut en outre mentionner une bague en ambre du *Rheinisches Landesmuseum* de Trier (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) sur le chaton ovale de laquelle apparaît la formule abrégée V [hedera] F, u(tere) f(elix) – voir nos 57 et 277 ci-dessus – dont les deux initiales sont séparées par une feuille lancéolée ornée de trois points [Pl. 74, fig. 504]. L'apparence du signe séparatif varie selon les cas, passant d'une feuille de lierre cordiforme plus ou moins allongée sur la gemme de Londres à une feuille de laurier sans tige sur l'anneau en bronze de la collection Le Blant (voir figures *ad hoc*).
455. LE BLANT 1896, p. 26, n° 32 ; 38, nos 87A-88, pl. I [Pl. 74, figg. 505-506] ; 51, n° 137, pl. I. HENKEL 1913, pp. 3-4, n° 8, pl. I [Pl. 74, fig. 507] ; 8-9, n° 51, pl. III. PANNUTI 1994, pp. 255-256, n° 216 [Pl. C, fig. 16] : ce type de formules augurales (introduites par *vivas* surtout, mais aussi εὐτύχει ou *utere*) sont également souvent jointes à un autre sigle végétal en guise de ponctuation finale, la palme. Ainsi, à l'instar de la bague métallique publiée par E.F. Le Blant (ci-avant), on trouve une autre forme verbale seule (rétrograde), VTERE [palme] – pour *utere felix* –, sur le chaton rectangulaire d'un autre anneau en bronze de la même collection, ou encore une devise galante, MEMINI TVI MEMINI ET AMO [palme], « Je me souviens de toi, je me rappelle et je (t') aime ! », sur le contour d'une alliance en or mise au jour dans la région de Darmstadt (la palme y est schématisée à l'extrême). Le subjonctif *vivas*, lui, est attesté en lien avec des appellations : on peut citer la formule LIBE|RI VIV|AS [palme] (vocatif de *Liberius* – voir n° 226 ci-dessus) sur une bague en argent vue à Rome et à nouveau référencée par E.F. Le Blant, ou MAR|F|I|N|I|A|N|V|S V|I|V|AS | [palme] sur un anneau à contour polygonal (voir nos 58 et 206-207 ci-dessus) du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., issu des collections du *British Museum* et publié par F. Henkel). D'autres formules augurales où le destinataire de la salutation ou de l'acclamation est cité nommément (voire en concomitance avec la mention de l'auteur du présent) apparaissent sur les pierres fines. En témoigne notamment une agate du III<sup>ème</sup> s. apr.

<sup>1378</sup> Voir LASSÈRE 2005, I, p. 56.

<sup>1379</sup> WALTERS 1926, p. 224, n° 2161, pl. XXVII.

<sup>1380</sup> Selon M. Feugère et S. Mauné, on ne rencontre, sur les *signacula*, que des appellations (notamment des *tria nomina* disposés en deux lignes sur un support quadrangulaire). Voir FEUGÈRE, MAUNÉ 2005, p. 446.

J.-C., conservé au *Museo Archeologico Nazionale* de Naples (*MANN*) figurant le portrait d'une patricienne romaine, *Aurelia Papiana*, dont l'identité nous est fournie par la légende périphérique de la gemme (type A1), translittération du latin en grec, **ΑΥΡ•ΠΑΠΙΑΝΗ•ΕΥΤΥΧΕΙ** **ΑΝΠΕΛΙ** (*sic*) [palme]<sup>1381</sup>. L'inscription est ici de nature composée (voir nos 167-170 ci-dessus) : le premier bloc, **ΑΥΡ•ΠΑΠΙΑΝΗ** reprend le nom de la personne représentée, au demeurant l'auteur du présent et l'instigatrice de la formule augurale apparaissant dans le second bloc après une seconde interponctuation [•], **ΕΥΤΥΧΕΙ ΑΝΠΕΛΙ**, « Bonne chance, *Ampelius* ! ». Le sigle final de la palme agit comme ponctuation conclusive de la légende ; sa taille est d'ailleurs similaire à celle des caractères alphabétiques. Cet aspect est important pour distinguer la fonction typographique de la palme de son usage purement décoratif (voir point 2.3.4.3. ci-dessous) : ainsi, sur une pâte de verre quadrangulaire (pendentif<sup>1382</sup>) de la collection Le Blant, une nouvelle indication onomastique est jointe à un impératif (**ΕΙΡΗΝΗ | ΧΡΩ** | [palme], « Sers-t'en (de la pierre), Irène ! » – **ΧΡΩ**<sup>1383</sup> est ici le pendant grec de **VTERE**) à ceci près que la palme terminale agit tant comme interponctuation que comme élément ornemental à portée augurale. C'est d'ailleurs selon cette ultime acception qu'il faut comprendre le motif iconographique accompagnant la devise galante **PARIS | CALOS** sur un cristal de roche de la collection Le Blant (pendant masculin des formules féminines fortement répandue comme **ΚΥΡΙΑ | ΚΑΛΗ, ΨΥΧΗ | ΚΑΛΗ** ou, adjointe à un nom propre, **ΛΕΙΕ ΚΑΛΗ, ΑΙΛΙΑ | ΚΑΛΗ** – voir n° 246 ci-dessus, notes)<sup>1384</sup> : la palme sert de registre figuré central à fonction purement ornementale à l'instar des appellations composées en *duo* ou *tria nomina* apparaissant sur deux intailles du Haut-Empire (voir n° 171 ci-dessus) [**Pls. 19-20, figg. 128-129**], une agate rubanée du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (**L T | N**) et un onyx de la collection Dressel (**ΗΙ|ΜΑ**), pour lesquelles le sigle central n'a que potentiellement une fonction séparative des termes de la légende, la palme n'ayant aucune dimension typographique (taille et sens de lecture différents des caractères alphabétiques).

§3. Rappelons, en outre, qu'en marge des motifs végétaux servant d'interponctuation (*hedera*, palme), on trouve sur trois anneaux en or publiés par F. Henkel divers sigles floraux composant chacun autant d'*unica* sur les anneaux métalliques ou les pierres gravées : tout d'abord le signe terminal clôturant la dédicace **MIN|ERV|ΛΕ\*** (voir n° 206 ci-dessus) adopte la conformation d'une fleur à quatre pétales [**Pl. 75, figg. 511-512**], tandis que la ponctuation terminale concluant la titulature légionnaire **OPT•LEG•I•M•P•F** (voir n° 244 ci-dessus) [**Pl. 28, fig. 191**] est composée d'une sorte de rosette à cinq points [◉]. Enfin, dans le cadre d'une autre titulature, les signes séparatifs se présentent sous la forme de petits triangles à côtés concaves : **▲C▲A▲ | LEG▲XXI | P▲P▲F** (voir *ibidem*) [**Pl. 28, fig. 190**]. Autant dans le cas de la rosette, la motivation de l'artisan est purement décorative, autant dans le cas de l'interponctuation triangulaire cela répond à une contingence purement technique en rapport avec la gravure sur métal : à l'instar du coup de burin en épigraphie monumentale, le rendu des signes séparatifs est tributaire de la forme du foret ou du poinçon.

456. SPIER 2007, p. 25, n° 74, pl. 12 [**Pl. 75, fig. 508**]. LE BLANT 1896, p. 126, n° 327 ; 129, n° 336 : sur les pierres paléochrétiennes et byzantines, l'interponctuation « végétale » (*hedera* ou palme) est remplacée par une croix, autre sigle augural à portée davantage religieuse cependant. En effet, à l'inverse de l'agate de Naples – pour laquelle le signe séparatif de la

<sup>1381</sup> Voir également AUBRY 2011b, p. 240, fig. 11.

<sup>1382</sup> Forme quadrangulaire et matériau que l'on retrouve sur un camée en verre bleuté du *British Museum* (I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) publié par C. Davenport, et mettant en scène un *Bonus Eventus* orné de la dédicace **BONO / EVENTVI** (forme correcte du datif singulier de la 4<sup>ème</sup> déclinaison / type C). Voir DAVENPORT 1900, pp. 24-25, pl. 3.

<sup>1383</sup>  $\chi\rho\omega$  = impératif présent de  $\chi\rho\alpha\omicron\mu\alpha\iota$ .

<sup>1384</sup> Voir LE BLANT 1896, pp. 49-51, nos 127-135. Voir aussi RICHTER 1971, p. 81, nos 402-403, figg. 402-403, *AGDS IV*, Hannover, p. 304, n° 1667, pl. 220, et DEMBSKI 2005, p. 164, n° 1134, pl. 117.

palme se retrouve dans le registre inférieur de la composition –, le symbole de la croix, au-delà de la seule fonction typographique, souligne l'allégeance du porteur à la religion chrétienne : de ce fait, le sigle cruciforme apparaît presque exclusivement dans le registre supérieur comme pour soumettre le registre figuré (portrait, allégorie ou personnification) à l'empire du Très-Haut – comme sur un lapis-lazuli byzantin (VI-VII<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) où l'interponctuation agissant comme pivot de la légende **EMMA-NOYHA** est symbolisée par un portrait du Christ (voir n° 193 ci-dessus [Pl. F, fig. 39]). Sa position étant donc fixe par rapport au thème iconographique, la fonction de ce signe d'interponctuation diffère selon son interaction avec la légende périphérique : la croix agit ainsi soit comme pivot – dans le cas d'une légende de type B3<sup>C</sup> par exemple (voir *ibidem* et n° 407 ci-dessus : **ΘΕΟΠΟ+ΝΤΟΥ** [Pl. 62, fig. 423]) –, soit comme point d'ancrage d'une inscription périphérique de type A1 ou A1<sup>C</sup>, indiquant en même temps le début et la fin de cette dernière afin de faciliter sa lisibilité (voir nos 27 et 270 ci-dessus : respectivement **DN THEODO/SIVS AVG+** et **ΚΥΡΙΗ (sic) ΒΟΗΘΙ ΙΟΥΛΙΑΝΩ+** [Pl. 3, fig. 19 ; pl. 33, fig. 223]), surtout dans le cas de légendes périphériques complexes (voir n° 272 ci-dessus : **ΧΡΕ ΚΕΧΑΡΙΤΟΜΕΝΗ Ο ΚΣ ΜΕΤΑ ΟΥ+** [Pl. 34, fig. 226]). Cette dernière caractéristique de la croix « dissociative » se retrouve d'ailleurs sur un grenat du V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. issu d'une collection privée<sup>1385</sup>, sur lequel le buste d'une patricienne romaine est accompagné de la mention **ΚΑΡΙΑΝΩ+**, *Cariana*<sup>1386</sup>, autant que sur une agrafe en bronze et une bague en or paléochrétiennes (VI-VII<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) publiées par E.F. Le Blant et sur lesquelles se déchiffrent les formules **+LVPV BIBA**, respectivement **+GRAIFĀRIVS VTERE FELX**. Toutefois, dans certains cas rares, le sigle cruciforme agit véritablement comme signe séparatif de deux termes distincts : en atteste notamment la gemme disparue de la Vierge à l'Enfant (voir n° 274 ci-dessus [Pl. 34, fig. 228]) pour laquelle le symbole de la croix inclus dans la légende **IC + XC**, Ι(ησοῦ)ς Χ(ριστὸ)ς (type B3) fait autant office de pivot que d'interponctuation.

Enfin, dans quelques cas très marginaux, l'interponctuation se présente sous quelque forme originale soit en lien avec une volonté esthétique du graveur, soit du fait d'une contingence technique (métal) :

457. CADES 1836, cl. 44, IV, pl. H/31 [Pl. 75, fig. 509]. LE BLANT 1896, p. 106, n° 261. BOARDMAN, WAGNER 2003, p. 73, n° 557, pl. 73 : on peut tout d'abord mentionner divers exemples de légendes au sein desquelles se distingue un signe d'interponctuation à fonction davantage décorative que typographique : une étoile de cinq à six branches. On la retrouve en premier lieu sur une calcédoine bleutée conservée au Fonds Beazley à Oxford : autour de la représentation d'une lyre est incisée une appellation en *tria nomina*, **L PA / DI X** (type A1), dont le sigle terminal est moins à fonction typographique (terminaison) que calligraphique – trois caractères de part et d'autre du registre figuré afin d'assurer un équilibre de la composition iconographique d'ensemble. Il aurait été en effet superflu d'adjoindre à l'inscription une ponctuation terminale étant donné qu'aucun signe séparatif ne vient distinguer l'initiale du prénom L avec l'abréviation du gentilice PA (à part l'« espace blanc » – voir n° 459 ci-dessous). Le signe de l'étoile apparaît également dans la légende d'une cornaline publiée par E.F. Le Blant en marge de la représentation d'un buste de Sérapis (*non vidi*) : l'auteur restitue l'inscription incomplète par **CATOP\*ΙΛΟΥ** en attribuant à la partie *Sator* une référence à l'Être divin mentionné par le panégyriste de Constantin. Or, du fait du caractère endommagé de la seconde partie de l'inscription (dont il ne reste que la haste de la lettre initiale), il semble plus judicieux de retranscrire cette dernière par une simple appellation au génitif d'appartenance, vraisemblablement **CATOP\*[NII]ΛΟΥ**, nom diacritique

<sup>1385</sup> Voir AUBRY 2011b, p. 242, fig. 21, n. 63.

<sup>1386</sup> Voir SPIER 2007, p. 26 : "(...) bust of a woman named, in Greek, *Kariana*, (...)". Voir OPEL II, p. 36, « Carianus » (surnom).

attesté notamment entre le II<sup>ème</sup> et le III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.<sup>1387</sup>, et pour laquelle le signe de l'étoile (qui souligne la dimension cosmique de la divinité portraiturée) agit comme pivot entre les deux parties de la légende, chacune composée, de manière équilibrée, de cinq caractères. On recroise enfin le sigle typographique de l'étoile sur un moulage de T. Cades dont la composition, autant iconographique qu'épigraphique, est très intéressante : il s'agit potentiellement du sceau d'un négociant en huile (vraisemblablement de Bétique). Sur la surface ovale apparaît une amphore ornée d'une inscription composite de type J : **X C V** sur le col et **C E C | C C x** (type J<sup>G</sup>) / **F P** (type J<sup>A1</sup>) sur la panse. Cette légende reprend la tradition commerciale des *tituli picti* sur les amphores [Pl. 75, fig. 510]<sup>1388</sup> : le chiffre **XCV** [α] se rapporte au poids de l'amphore vide (95 *librae*), **C E C** [β] au *tria nomina* du naviculaire ou du *mercator* (commerçant exportateur), **CC** [γ] au poids du contenu (huile)<sup>1389</sup>, soit 200 *librae*, et **F P** [δ] au *duo nomina* du propriétaire du domaine de production<sup>1390</sup>, de l'*acceptor* ou du *ponderator*, voire à la marque du contrôle fiscal – **F P** pour *Fiscus rationis Patrimoni (provinciae Baeticae ou Tarraconensis)*<sup>1391</sup>. Au vu de la capacité et de la forme bombée de l'amphore, il doit vraisemblablement s'agir d'une *Dressel 20* (amphore de Bétique dont la valeur standard de poids était approximativement de 216 *librae*). Le sigle **x** tel qu'il se présente après **CC** est soit un signe de ponctuation, soit un motif décoratif ou encore la mention du prix de l'amphore en *denarii* (200 deniers)<sup>1392</sup> ; cette dernière hypothèse est toutefois peu crédible étant donné que, d'une part, il n'est attesté sur aucun *titulus pictus* le prix de vente de produit et, d'autre part, que cette somme est trop importante au regard de la marchandise (qui revenait au II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., selon les régions et la « loi du marché », entre 3 et 5 ¼ as d'après R. Marichal)<sup>1393</sup>.

Un dernier cas peut être cité, que nous avons déjà croisé (voir n° 154 ci-dessus) [Pl. E, fig. 32] et pour lequel le signe séparatif de deux initiales formant des *duo nomina*, **P•S**, apparaît sous la forme d'un carré creux : issu d'une série homogène de jaspes rouges aquiléens datant du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (sur lesquels une telle interponctuation ne se retrouve pas), cette intaille met en lumière une configuration typographique unique et résultant vraisemblablement de la volonté esthétique du graveur ou d'une mode épigraphique passagère et – pour l'heure – marginale.

#### 2.3.4.2. Signes abrégatifs

§1. Ensuite, l'interponctuation sert à marquer le caractère abrégé des termes (à l'instar des abréviations actuelles marquées par un point – comme par exemple « fig. / chap. / p. ex. / nr. / etc. ») et, dans la plupart des cas, se situe à la suite de l'initiale qu'elle caractérise (à l'exception de l'inscription **•Q•C•E** – voir §2 ci-dessous) :

458. *AGDS* IV, Hannover, p. 101, n° 410, pl. 60 [Pl. 75, fig. 513] : quelques inscriptions témoignent ainsi de la fonction abrégative qui se combine avec l'usage séparatif usuel de

<sup>1387</sup> Voir *LGPN* II, p. 393-394 ; IV, p. 305 ; V, A, p. 398, « Σατορνῖλος ».

<sup>1388</sup> Voir *CIL* XIII, n°s 10004, 2 ; 6 ; 8-9, MONSIEUR 2001, pp. 179-180, fig. 14, et OLMER 2001, pp. 230-231, figg. 158-159. Voir également MARICHAL 1975, pp. 529-530 : "Essentiellement on lit sur la panse I. 1 : α : un chiffre de 43 à 104,1/2 – I. 2, en capitales : β : nom (*tria nomina*) au Génitif, non abrégé (nom du marchand ou du transporteur) – I. 3 : γ : un chiffre de 121 à 236,1/2 – (...) En aucun cas la nature du produit n'est indiquée [ce qui est infirmé par P. Monsieur]. À droite, perpendiculairement, sous l'anse, en écriture courante, une notice dont les éléments, disposés souvent différemment (...) [classées sommairement] en quatre classes : (...) le nom d'un domaine et de son propriétaire ou de son exploitant (...)".

<sup>1389</sup> Voir MARICHAL 1975, p. 531 : "(...) on a aucune preuve qu'aucune des inscriptions connues ait figuré sur des amphores à vin, moins encore à garum".

<sup>1390</sup> Voir LIOU, TCHERNIA 1994, pp. 149-153.

<sup>1391</sup> Voir RODRÍGUEZ-ALMEIDA 1994, p. 114, et MARICHAL 1975, p. 529.

<sup>1392</sup> Voir MILLER 1998, p. xxxii ; 33, « x (mark of denarius) ».

<sup>1393</sup> Voir MARICHAL 1975, p. 532. Toutefois, "[l]es données péniblement réunies sur le prix de l'huile n'ont fourni aucune base à une comparaison sérieuse".

l'interponctuation. Ainsi, sur un prase mat conservé au *Kestner-Museum* de Hanovre et datant de la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., la représentation d'un chasseur en exomide, étripant une pièce de gibier attachée à un arbre par les pattes postérieures, est-elle jointe dans le champ périphérique (type A2) à l'inscription **D•C•C•C•** pour laquelle chaque lettre est suivie d'un point. Ainsi chaque caractère est défini séparément par rapport à celui qui le précède et l'interponctuation agit ainsi moins comme un mode de séparation des termes que comme indice du caractère abrégé des initiales : en atteste le point « final » suivant le troisième « C » qui serait inutile si sa fin était purement intercalaire. La légende **D•C•C•C•** est susceptible de reprendre une appellation composée en *tria nomina* à deux *cognomina* ou intégrant un *supernomen* (attesté dans l'aristocratie romaine à partir du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.<sup>1394</sup>) ou, en conjecturant que l'ajout de l'inscription a été réalisée un siècle après la confection de la gemme, une titulature militaire de Lyonnaise à partir du règne de Claude (par exemple *decurio coloniae Copiae Claudiae [Augustae Lugdunensium]*)<sup>1395</sup>. Toutefois, une interprétation à écarter est de voir dans ces quatre consonnes fort commodes la mention d'un nombre (DCCC = 800) étant donné que, par tradition, les éléments des chiffres romains complexes sont toujours joints les uns aux autres (sans insertion de points parasites). Cette particularité du point terminal se retrouvait déjà en lien avec des appellations sur les deux pierres gravées de Hanovre (voir n° 453 ci-dessus) [**Pl. 73, figg. 499-500**], une cornaline figurant Diane (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. / **M•S•S•**), ainsi qu'un jaspe rouge mettant en scène une course de chars (début du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. / **S•P•**), et pour lesquelles les éléments typographiques d'interponctuation se présentaient sous la forme de traits obliques. Cette considération de forme mise à part, les termes abrégés reprenant une appellation (nom diacritique, gentilice ou surnom) – et pas seulement les initiales – sont soumis, dans quelques très rares cas, à l'usage d'une ponctuation terminale à fonction abrégative : en atteste une cornaline des *Staatliche Museen zu Berlin*<sup>1396</sup> présentant une scène allégorique (truite, loup, arbre) en exergue de laquelle apparaît la mention **GELO•** (type H) [**Pl. 102, fig. 706**], vraisemblablement moins pour le surnom *Gelos*<sup>1397</sup> (dérivé de Γέλως) ou la forme translittérée du nom toponymique<sup>1398</sup> Gélon [Γέλων]<sup>1399</sup> comme l'avance Th. Panofka – la place sous la ligne de sol étant suffisante pour adjoindre l'unique lettre terminale – que pour le gentilice *Gelonius*<sup>1400</sup>, pour lequel le signe de ponctuation aurait une véritable fonction abrégative.

459. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 109, n° 96, pl. 21 = VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 7, pl. 8/4 ; 12 ; II, pp. 14-15 [**Pl. 75, fig. 514**] : comme le soulignait R. Cagnat, les signes séparatifs "avaient seulement pour effet de rendre plus nette la séparation des mots déjà indiquée par l'espace blanc qu'on avait soin de laisser entre chacun d'eux"<sup>1401</sup>. Aussi, dans cette perspective, il est notable de revenir sur une pierre gravée que nous avons déjà croisée et au sein de l'inscription de laquelle se rencontre à nouveau la spécificité du point terminal : il s'agit d'une sardonix du *British Museum* (voir nos 251 et 286 ci-dessus) [**Pl. C, fig. 17**] mettant en scène une composition allégorique de *grylloi* et autour de laquelle se déchiffre la légende **CN•VAT•** | **STAB•** (type B1). Or, sur une sardoine du *Royal Coin Cabinet* de La Haye datant du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., le buste d'un homme arborant une légère barbe est joint à une inscription périphérique (type A2<sup>C</sup>) dont les caractéristiques épigraphiques (mais non typographiques) sont en tous

<sup>1394</sup> Voir LASSÈRE 2005, I, p. 106.

<sup>1395</sup> Voir PELLETIER 1999, p. 52. Voir aussi MILLER 1998, p. xxv (« C.C.C. : *colonia Claudia Copia* ») ; xxxvi (« D.C. : *decurio coloniae / civitatis* »).

<sup>1396</sup> FURTWÄNGLER 1896, p. 144, n° 3268, pl. 27 = PANOFKA 1851, pp. 452-454, n° 78, pl. II/29.

<sup>1397</sup> Voir OPEL II, p. 163, « *Gelos* ».

<sup>1398</sup> Γέλων et ses dérivés sont issus du nom du fleuve *Gelas* (qui a aussi donné son nom à la ville de Géla). Voir CORDANO 2009, p. 43.

<sup>1399</sup> Voir LGPN III, A, p. 97, « Γέλως / Γέλων ».

<sup>1400</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 86, et SCHULZE 1991, p. 357a = *CIL* X, n° 8059, 179 : GELONI|ORVM (*signacula ex aere*).

<sup>1401</sup> Voir CAGNAT 1914, p. 28.

points similaires à ceci près qu'on constate l'absence de signes séparatifs : **CN / VĀT STAB**. Les *tria nomina* sont les mêmes, ainsi que l'emplacement d'un *nexus* servant à mettre en exergue le gentilice au sein de l'appellation composée. Il est donc logique d'estimer que les éléments typographiques de ponctuation n'ont qu'une fonction implicite visant à souligner le caractère abrégé des termes sur la gemme londonienne, l'« espace blanc » se suffisant à lui-même pour distinguer, *ceteris paribus*, les différents termes de la légende sur l'intaille de La Haye. Toutefois, l'association de cette ponctuation abrégative avec la composition iconographique de *grylloi* se retrouve sur une cornaline convexe du *Badisches Landesmuseum* de Karlsruhe – dont il existe une copie, également en cornaline, au sein de la collection Marlborough<sup>1402</sup> – et sur laquelle apparaît une appellation d'esclave (voir Partie III, tabl. 1.5.4., n° 3) : **•A-NICE-T•P•S**, *Anicet(us) P(ublili) s(ervus)* [Pl. 117, fig. 817]<sup>1403</sup>. Cette dernière légende se lit du bas vers le haut (voir point 2.3.1. ci-dessus, « Types inversés », §3, n°s 302-304). Dans ces circonstances, il n'est pas inconcevable d'estimer que la partie de l'inscription figurant dans le registre inférieur de la sardonix du *British Museum* – en l'occurrence **STAB•** – se révèle être, non pas un *cognomen*, mais une appellation servile, *Stabilio*<sup>1404</sup>, s'intégrant à la formule *Stab(ilio), Cn. Vat(-) (servus)*, « *Stabilio*, esclave de *Cn. Vat(-)* », pour laquelle le mot *servus* est sous-entendu (voir Partie III, tabl. 1.5.4., n°s 5-9).

§2. Une seconde hypothèse d'interprétation de cette ponctuation terminale consiste à y voir les prémices d'un terme supplémentaire sous-entendu – comme *servus* (voir n° 218 ci-dessus)<sup>1405</sup> : les diverses compositions iconographiques des quatre pierres fines étudiées ci-dessus y pourvoient. Sur les trois gemmes de Hanovre (voir §1 ci-dessus : **D•C•C•C•**, **M•S•S•** et **S•P•**), autant les thèmes de la chasse (chasseur sur le prase, et Diane, divinité tutélaire des traqueurs de gibier, sur la cornaline), l'une des occupations les plus courantes des individus d'origine servile<sup>1406</sup>, que celui des courses de chars, dont les cochers étaient pour la plupart des *inhonestae personae*<sup>1407</sup>, ou encore celui des *grylloi*, étroitement lié au monde du théâtre<sup>1408</sup>, font potentiellement référence à des activités d'esclaves<sup>1409</sup>. Toutefois, la catégorie des inscriptions sur pierres gravées ornées d'un point terminal ne s'y réfère pas expressément : la fonction de ce dernier est uniquement typographique, comme en témoigne la configuration inédite de la légende sur un jaspe jaune du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (voir n° 153 ci-dessus) [Pl. 17, fig. 110]. Orné d'un motif de scorpion (thème moins en lien avec le statut d'esclave que référence au propriétaire de la gemme au travers de son signe zodiacal ou de l'interconnexion sémantique entre son nom et le registre figuré), il porte les *tria nomina* **•Q•C•E** (type A2<sup>12</sup>). Les signes d'interponctuation (et d'abréviation) ne suivent pas mais, au contraire, précèdent les caractères auxquels ils se rapportent sans ne laisser aucune ambiguïté sur la potentialité de trouver un élément sous-entendu avant la lettre « Q ». Au contraire, c'est la figure du scorpion lui-même qui, ici, au travers d'une configuration épigraphique impliquant une connexion directe entre l'image symbolisée et l'appellation (type I récessif – voir *ibidem*), fait office de point final, voire un élément idéogrammatique à dessein identitaire (le scorpion achève de qualifier les *tria nomina* par sa portée symbolique ou sémantique). Le registre figuré agit, pourrait-on dire, comme élément décoratif de l'inscription.

<sup>1402</sup> BOARDMAN, SCARISBRICK, WAGNER, ZWIERLEIN-DIEHL 2009, p. 157, n° 345. On retrouve une illustration de cette cornaline dans la *Collectanea antiquitatum romanarum* de A. Borioni (1736) : il omet cependant d'indiquer les signes d'interponctuation. Voir BOARDMAN, WAGNER 2009, p. 11, fig. 42.

<sup>1403</sup> *CIL* I<sup>2</sup>, n° 2404.

<sup>1404</sup> Voir SOLIN 1996, pp. 69-70 (nom d'esclave répandu).

<sup>1405</sup> Voir WEISS, AUBRY 2016, pt. I.B.2.

<sup>1406</sup> Voir *ibid.*, pt. I.B.1.b).

<sup>1407</sup> Voir AUBRY 2011a, p. 670, n. 161.

<sup>1408</sup> Voir VOLLENWEIDER 1967-1983, II, p. 347 : selon M.-L. Vollenweider, le type des *grylloi* est étroitement lié au monde du théâtre. Voir également AGDS I, 2, pp. 192-193, n°s 1857-1866, pl. 168 : les pâtes de verre de la collection républicaine de Munich présentent plusieurs bustes bicéphales en rapport avec le thème du théâtre.

<sup>1409</sup> Voir WEISS, AUBRY 2016, pt. II.B.

### 2.3.4.3. Délimitation et fin de formule

§1. Or, les signes d'interponctuation sont également susceptibles d'avoir intrinsèquement une portée purement ornementale comme en témoigne le camée du Cabinet des Médailles à l'effigie de l'empereur Caligula (voir n° 192 ci-dessus) [Pl. 23, fig. 153] sur lequel le complément au registre figuré, **•CALIGVLA•**, dans le champ médian latéral (type A1), est orné de deux signes de ponctuation ayant pour but de délimiter l'espace affecté à l'inscription à la manière du cartouche en relief sur certains autres camées impériaux [Pl. 72, figg. 491-492] ou de certains éléments du registre figuré (bouclier, pilier) sur les intailles [Pl. 9, figg. 54-55].

§2. Dans la droite ligne de sa fonction typographique de délimitation, l'interponctuation sert également à marquer – voire à ancrer spatialement – le début et la fin de formules plus complexes, se développant souvent en périphérie de la surface gravée et se présentant sous la forme d'une légende continue (type A1/A2). En témoigne notamment l'agate de Naples (III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) figurant le portrait d'une certaine *Aurelia Papiana*, dont l'identité nous est fournie par la légende périphérique de la gemme (type A1), translittération du latin en grec, **ΑΥΡ•ΠΑΠΙΑΝΗ•ΕΥΤΥΧΕΙ ΑΝΠΕΛΙ** (*sic*) [palme] (voir n° 455 ci-dessus) [Pl. C, fig. 16]. Si l'appellation en *duo nomina* est émaillée de deux points (l'un abrégatif après **ΑΥΡ•**, l'autre marquant la transition entre la « didascalie » – **ΑΥΡ•ΠΑΠΙΑΝΗ** reprend le nom de la personne représentée – et le vœu adressé à *Ampelius*), la fin de la formule est, elle, signifiée par un symbole typographique davantage décoratif, une palme de taille similaire aux caractères qu'elle détermine, qui marque autant la fin de la légende que le point d'ancrage de cette dernière dans le registre inférieur. Conséquemment, l'inscription doit se lire, dans sa partie initiale, du bas vers le haut, le sigle végétal imposant de débiter par la mention des *duo nomina*. Cette caractéristique de l'utilisation d'un signe de ponctuation comme point d'ancrage d'une légende périphérique continue se retrouve d'ailleurs sur l'intaille en cristal de roche de l'*Antikenabteilung des Staatliche Museen Preussischer Kulturbesitz* de Berlin (voir n° 14 et 194 ci-dessus) [pl. 3, fig. 15] dévoilant un vœu de Nouvel-An adressé à l'empereur Commode, **FELI[CI IMP]ERA[TORI] ANNVM N[OVVM] FA[VSTVM FELIC]EM•**. La structure de l'inscription ne présentant aucune abréviation de termes (nonobstant les éclats de pierre ayant endommagé certains mots), le seul signe de ponctuation est conclusif et sert à nouveau de point de référence séparant le début de la formule de son terme, closant la « boucle ».

### 2.3.4.4. Modes de séparation des termes

§1. Sur les gemmes, le phénomène de l'interponctuation typographique ou de l'« espace blanc » (selon les termes de R. Cagnat – voir n° 459 ci-dessus) va de pair avec la « contrainte de cadre »<sup>1410</sup> : ainsi, la formulation d'une inscription, étant donné l'exiguïté du support de gravure, est souvent tributaire de la place prise par le registre figuré. Conséquemment, il est dès à présent nécessaire de se pencher sur la problématique des différents modes de séparation des termes, impliquant ou non une fonction implicite d'interponctuation.

§2. Tout d'abord, dans la plupart des cas, le manque de place à disposition dans le champ de la surface gravée impose soit le recours à des termes abrégés, des *nexus*, des monogrammes ou des initiales, soit, dans le cas de termes entiers, à un type de césure au milieu d'un mot :

460. WALTERS 1926, p. 194, n° 1819, pl. XXIII [Pl. M, fig. 87] ; 2073. AGDS III, Kassel, pp. 203-204, n° 35, pl. 90 = ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 126, n° 199, pl. 40 [Pl. 75, fig. 516] ; IV, Hannover, p. 56, n° 175, pl. 31 [Pl. 75, fig. 515] : Ainsi en est-il, par exemple, de différentes inscriptions séparées en deux parties soit par nécessité (« contrainte de cadre » – voir n° 105 ci-dessus : **•IVLIVS•GE/MI-NVS** [Pl. 11, fig. 68]), soit par volonté de l'artisan (recherche d'équilibre de la composition générale). On peut mentionner, entre autres, trois intailles au thème iconographique relativement similaire (personnage en pied) : tout d'abord une agate conservée au *British Museum* (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) représentant un Génie du théâtre, ailé, fixant un masque qu'il tient dans sa main gauche et tenant une palme dans la droite (à moins qu'il ne

<sup>1410</sup> Voir BRUNEAU, BALUT 1997, pp. 105-106 (proposition 85).

s'agisse d'Éros, représenté parfois avec des attributs du théâtre<sup>1411</sup>). De part et d'autre du personnage, dans le champ, est inscrit une appellation filiative rétrograde, dont le gentilice est scindé en deux par le personnage figuré, **C•VOLC/ACI•C•F** (type A2<sup>B2C</sup>), *C. Volcaci(i /-ius) C(aii) f(ilius)*. Le fait que le personnage tient un attribut de théâtre peut signifier que le registre figuré est une allégorie de l'amour de la scène auquel était probablement sensible le propriétaire de l'intaille. Cette conjecture est d'ailleurs renforcée par l'existence d'une autre pierre gravée, une sardoine conservée au *Kestner-Museum* de Hanovre, datant de la même époque (première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), et sur laquelle la même dénomination apparaît (**C•VOLC/ACI•C•F**), disposée selon un schéma similaire (type A2<sup>B3C</sup>), avec la même césure du gentilice, autour de la représentation d'un acteur de comédie masqué. Peut-être s'agit-il du même propriétaire, voire du nom du comédien lui-même. Malgré le caractère apparemment complet du *nomen gentilicium*<sup>1412</sup>, il n'est cependant pas possible de définir avec certitude s'il s'agit du génitif d'appartenance – avec la chute du second « I » (voir n° 211 ci-dessus) – ou du nominatif sous-entendant **VOLCACI(VS)**. Le même problème de restitution, ainsi qu'un agencement épigraphique similaire, se retrouve sur une intaille en verre de la collection du *Martin-von-Wagner-Museum* de Würzburg (copie d'une intaille en sardonix du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. de la *Gemmensammlung* de Kassel) : elle met en scène – à nouveau – un personnage ailé, un *Amor*, tenant palme et couronne de laurier, et flanqué de l'appellation **FES/TI** (type A2<sup>B2C</sup>). Il s'agit clairement d'un génitif applicable au surnom *Festus* ou au *nomen Festius*, dénomination que l'on retrouve d'ailleurs sur une cornaline contemporaine du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (voir n° 157 ci-dessus) [Pl. 18, fig. 116]. Cette relecture est facilitée par le fait que, si l'appellation avait été plus longue (par exemple le gentilice *Festinius* ou le surnom *Festianus*)<sup>1413</sup>, il y aurait eu assez d'espace sur la gemme de Würzburg pour l'y inciser en entier en y appliquant une césure quelque peu différente (**FEST/INI** ou **FEST/IANI**).

461. WALTERS 1926, p. 236, n° 2311, pl. XVII [Pl. 76, fig. 517]. NEVEROV 1976a, p. 66 (98), n° 74, ill. 74 [Pl. M, fig. 88] = SENA CHIESA 2009b, pp. 182-183, n° 802, pl. LI (copie) : cette particularité de couper le gentilice en deux parties se retrouve aussi, pour des raisons calligraphiques, de contingence de place ou d'équilibre de la composition, dans le cas d'inscriptions de type B1 et A2<sup>G</sup>. En témoigne notamment une sardoine du *British Museum* représentant un lion dont la patte avant est posée sur la tête décapitée d'un griffon (métaphore du triomphe de la lumière sur les ténèbres – le lion, animal solaire subordonné à Apollon, Zeus, Mithra ou *Sol Invictus*, et le griffon, attribut de Némésis, fille de la Nuit) ; dans les registres supérieur et inférieur apparaît une inscription, **T•ANTIS | TI•MAR** (type B1<sup>H</sup>), qu'il est possible de restituer autant par deux *duo nomina* – *T. Antis(tius)* et *Ti(berius)*<sup>1414</sup> *Mar(ius /-idius /-cius /-tius* par exemple)<sup>1415</sup> – que par des *tria nomina* – *T. Antis(tius) Mar(cellus /-cus /-tialis* par exemple)<sup>1416</sup>. Toutefois, le second postulat est davantage plausible, d'une part parce qu'il n'y aurait aucune raison qu'à l'instar des monnaies, sur lesquelles on peut trouver la référence à deux magistrats monétaires, on trouve une double dénomination autre que celles de graveurs (ce que la taille des lettres exclut) ; et d'autre part, parce que l'abréviation **ANTIS** ne peut convenir qu'aux *nomina gentilicia Antistius* et *Antistianus*. Conséquemment, il paraît fort logique de rapprocher **ANTIS** à la particule **TI** de la seconde ligne et de restituer

<sup>1411</sup> Voir LIMC III, 2, p. 913, figg. 743-747.

<sup>1412</sup> Gentilice attesté chez un officier de l'armée de César en Gaule, *C. Volcaci(i) L.f. Tullus* (César, *Guerre des Gaules*, VI, 29) et sur différents attestations épigraphiques datant du dernier siècle de la République (voir ILLRP, n° 689 : *C. Volcaci(i) C.f. Labeo* ; 186 : *C. Volcaci(i) C.f. = LTUR*, III, p. 144). Voir également SOLIN, SALOMIES 1994, p. 212.

<sup>1413</sup> Voir *ibid.*, p. 78, « Festinius » ; 331, « Festianus ».

<sup>1414</sup> Voir SALOMIES 1987, pp. 55-57, n°s 29-30 : prénoms, dont *Tiberius* est abrégé *Ti.* et puis plus souvent *Tib.* sous l'Empire, alors que *Titus* ne s'abrège que par l'initiale *T.*

<sup>1415</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, pp. 112-113.

<sup>1416</sup> Voir *ibid.*, pp. 357-359.

l'inscription par **T•ANTIS|TI•MAR**. Cette relecture est étayée par un second exemple apparaissant sur une seconde sardoine conservée, elle, au Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg (datée entre le II<sup>ème</sup> et I<sup>er</sup> s. av. J.-C. par G. Sena Chiesa<sup>1417</sup>) et dont il existe une copie en pâte de verre dans les collections des *Civici Musei d'Arte* de Vérone. Sur la surface gravée est représenté un vieux berger appuyé sur un bâton – sans doute *Faustulus*<sup>1418</sup>, l'un des thèmes de la fondation de Rome les plus prisés durant la République – faisant paître un troupeau symbolisé par trois moutons ; dans le champ est inscrit la légende **M•AL | B•HIL** (type A2<sup>G</sup>). Si la tentation est à nouveau forte de considérer cette inscription comme la somme de deux *duo nomina*, **M•AL** et **B•HIL** (conclusion à laquelle s'était apparemment rallié l'artisan-graveur d'une copie en agate du II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant d'une collection privée suisse et dont l'inscription maladroite trahit une transcription erronée de l'appellation [**PI. M, fig. 88**<sup>bis</sup>]<sup>1419</sup>), la potentialité que le second de ces derniers débute par un *praenomen* en « B » est peu probable étant donné qu'en épigraphie les cas dans lesquels interviennent ces prénoms (*Baetus*, *Bantius*, *Balbus* ou *Brutulus*)<sup>1420</sup> sont extrêmement rares. Il est plus plausible de concéder que, du fait de la « contrainte de cadre », l'artisan-graveur a opté pour une césure des *tria nomina* en deux par souci calligraphique (afin de former un bloc compact, les deux parties de l'inscription étant de même longueur et de traitement graphique identique<sup>1421</sup>, à l'instar de l'ὄνομα **ΚΑΛΛΙ|C|C|TOC** – voir n° 381 ci-dessus [**PI. 56, fig. 380**]). De plus, autant le gentilice que le surnom sont ainsi abrégés par leurs trois premières lettres respectives (un surnom abrégé **HIL** se retrouve d'ailleurs sur une calcédoine du *British Museum*)<sup>1422</sup>. Quant à la relecture de la dénomination<sup>1423</sup>, s'il est avéré que le *cognomen Hilarus* est porté par les *gentes Pacilia*<sup>1423</sup> et *Calpurnia*<sup>1424</sup>, quinze autres occurrences de surnoms sont possibles<sup>1425</sup> ; et partant du principe que la pierre est républicaine, le gentilice le plus souvent attesté à cette époque est *Albanus*<sup>1426</sup> (parmi vingt-sept *nomina* envisageables)<sup>1427</sup> dont on peut en déduire qu'il est en lien sémantique avec la scène pastorale représentée sur la gemme (référence au royaume albain et aux pâturages du roi *Amulius* entre le Palatin et l'Aventin dont *Faustulus* était le berger).

<sup>1417</sup> Voir SENA CHIESA 2009b, p. 182.

<sup>1418</sup> Voir Tite-Live, *Histoire Romaine*, I, 4, 6 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, I, 79, 6-10 ; Ovide, *Fastes*, III, 55-58 ; Servius, *Commentaire à Virgile. Énéide*, I, 273.

<sup>1419</sup> Don de H. Rambach (Londres) : "Shepherd 2nd-3rd century A.C. Carving agate three-layer 12x9, 5x3 mm. Form 8c. Standing figure of an old shepherd on the right, wearing a hooded cloak and leaning on a cane, before him his dog and a sheep. In the field the inscription B.HIL / M.AL.". Si le motif iconographique est identique, le style de gravure est plus abâtardi, et l'artisan-graveur a commis une erreur de retranscription de l'inscription à partir vraisemblablement d'un moulage de la sardoine de Saint-Pétersbourg (inversion gauche-droite des *tria nomina*, autant que du motif iconographique, entre le tampon et l'empreinte par rapport à l'original italique) qui induit une interversion des deux particules de l'appellation, de **M•AL|B•HIL** en **B•HIL | M•ALB** (deux *duo nomina*). La légende n'est plus de type A2<sup>G</sup> (lettres tournées vers l'intérieur), mais de type A1<sup>G</sup>, ce qui a pour effet d'altérer le sens de lecture (de haut en bas et de l'extérieur vers l'intérieur, alors que sur l'intaille de l'Ermitage ainsi que sur la copie de Vérone, l'appellation se déchiffre du bas vers le haut et de l'intérieur vers l'extérieur).

<sup>1420</sup> Voir SALOMIES 1987, p. 69, n° 9 ; 99-100, n° 6-8.

<sup>1421</sup> La longueur du **M** de la première ligne compensant le fait qu'il y a un caractère supplémentaire dans la seconde ligne (quatre caractères [**M•AL**] contre cinq [**B•HIL**]) mais également la voyelle **I** qui prend peu de place.

<sup>1422</sup> Voir WALTERS 1926, p. 119, n° 1027, pl. XV = PANOFKA 1851, p. 505, n° 39, pl. IV/39 : au-dessus d'un buste de Victoire de face (type B5) apparaissent les *tria nomina* **T•VI•HIL** (avec un gentilice probablement sémantiquement lié au registre figuré, vraisemblablement *Victorius* ou *Victorinius* – voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 208).

<sup>1423</sup> Voir AE, 1988, n° 143 : *M. Pacilius Hilarus*.

<sup>1424</sup> Voir CIL VI, 200, VII, 27 : *Q. Calpurnius Hilarus*.

<sup>1425</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 342.

<sup>1426</sup> Voir ILLRP, I, p. 53, n° 36 (III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. – voir BOURDIN, CROUZET 2009, p. 458, n. 39) ; II, p. 86, n° 593.

<sup>1427</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, pp. 10-11.

§3. Ensuite, la séparation de la légende par le registre figuré peut valoir comme interponctuation, indépendamment de la recherche de symétrie et d'équilibre de la composition (voir point 1.4. ci-dessus, « Types transversaux »), de la « contrainte de cadre » ou de considérations calligraphiques. Cette règle est valable autant pour les initiales que pour les termes abrégés voire entiers :

462. FURTWÄNGLER 1896, p. 270, n° 7262, pl. 54 = AGDS II, pp. 165-166, n° 441, pl. 78 [Pl. 76, fig. 518]. MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 112, n° 108, pl. 23 [Pl. 76, fig. 519] = PANOFKA 1851, p. 491, n° 16, pl. IV/16. ZWIERLEIN-DIEHL 1998, p. 188, n° 52 [Pl. Q, fig. 118]. VITELLOZZI 2010b, p. 110, n° 68 [Pl. 101, fig. 703] : dans le cas d'inscriptions relativement développée – et dans une disposition épigraphique similaire aux exemples précédemment cités (voir n° 460 ci-dessus) –, les parties distinctes d'une même dénomination peuvent être scindées en deux dans le champ de la surface gravée, chaque fragment d'inscription conservant ses spécificités typographiques indépendamment de l'autre. Ainsi, sur une cornaline ovale du dernier quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (pierre impériale selon A. Furtwängler), conservée à l'*Antikenabteilung* des musées de Berlin et représentant un temple à rotonde (*tholos*) aux colonnes torsées à l'intérieur duquel se tient un jeune éphèbe en armes (prétendument le dieu Mars), une inscription en *tria nomina* court latéralement de part et d'autre de la composition iconographique : **M•VAL / AEQVAL** (type A2<sup>C</sup>), vraisemblablement pour *M. Val(erius)*<sup>1428</sup> *Aequal(is)*<sup>1429</sup>. Or, ici, c'est bel et bien le registre figuré qui officie comme signe séparatif entre le gentilice et le *cognomen*. Cette spécificité, qui était déjà attestée sur une crétule délienne entre le II<sup>ème</sup> et le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. notamment (voir n° 86 ci-dessus : **Q•NON / DIP**) [Pl. 70, fig. 480], se retrouve également sur une sardoine datant des deux derniers siècles de la République (peut-être même aux alentours de la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. par comparaison aux monnaies<sup>1430</sup>), conservé au *Royal Coin Cabinet* de La Haye et mettant en scène un jeune Hermès *Caducifer* ithyphallique représenté sous la forme d'un cippe, et flanqué de la légende **Q•TV̂TILI / C•L** (d'après Th. Panofka, mais que M. Maaskant-Kleibrink restitue par **Q•TVILI C•L**, et A. Furtwängler par **Q•TVLLI C•L**<sup>1431</sup>), *Q. Tutili(i /-ius) C(aii) I(ibertus)*, appellation d'affranchi (type A2<sup>C</sup>). Bien que, pour la République, le *nomen gentilicium Tullius* soit plus courant que *Titulius* intégré à une dénomination témoignant du statut d'émancipé de celui qui le porte<sup>1432</sup>, il paraît toutefois clair que, d'une part, la barre horizontale au-dessus du **V** doit se comprendre comme un « T » formant un *nexus* avec la voyelle à laquelle il est assimilé (*nexus* qui est en outre attesté sur une sardoine du milieu du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. issue de la collection Guardabassi : **T•RV̂T**, *T. Rut(edius /-ilius)*<sup>1433</sup> [Pl. S, fig. 129])<sup>1434</sup> et, d'autre part, que l'antépénultième caractère du gentilice ne peut être confondu avec un « L » (en comparaison de la véritable lettre **L** qui le suit). Mais l'aspect important réside à nouveau dans l'utilisation du registre figuré comme césure à fonction d'interponctuation entre les *duo nomina* et la particule **C•L** qui les détermine (à comprendre comme **Q•TV̂TILI•C•L** à l'instar d'une autre appellation d'affranchi sur gemme, **Q•CIISTI•L•L** – voir n° 378 ci-dessus). Cette interponctuation par le truchement d'un détail du motif iconographique souligne également la distinction entre deux termes qui, à posteriori, peut être validée par l'onomastique : ainsi, sur une sardoine des II<sup>ème</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C. incrustée dans la châsse des Rois Mages (*Dreikönigenschrein*) du *Dom* de Cologne, la représentation d'un Éros pêcheur est flanquée

<sup>1428</sup> Il y a dix-sept occurrences de gentilice possibles commençant par *Val-* (voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 197), mais seul *Valerius* est attesté dans les *ILLRP* (II, p. 418).

<sup>1429</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 289.

<sup>1430</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, III, p. 279 : denier de *M. Calpurnius Piso Frugi* (69 av. J.-C. / *RRC*, p. 442, n° 418/1, pl. LI/6) avec au droit un herme, l'une des rares attestations de ce type sur les monnaies romaines.

<sup>1431</sup> Voir *ibid.*, II, p. 140, n° 13, pl. XXVIII ; III, p. 282 : il assimile l'inscription au nom du propriétaire de l'intaille, *Q. Tullius*.

<sup>1432</sup> Voir *ILLRP*, II, p. 365, n° 1270 : plusieurs affranchis sont attestés, ayant appartenu à un *Q. Tullius* sur les inscriptions de Délos (*Alexandros, Aristarchos, Herakleôn*).

<sup>1433</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, pp. 158-159.

<sup>1434</sup> Voir VITELLOZZI 2010b, p. 149, n° 124.

des *tria nomina* **C•OCO / L** (type A2<sup>C</sup>) – dont A. Furtwängler n’avait restitué que les deux termes initiaux (**C•OCO**)<sup>1435</sup> et que H. Möbius<sup>1436</sup> avait transcrit en grec sans se soucier de l’interponctuation (**COCO Γ** – type A1<sup>C</sup>). Or donc, du fait du signe séparatif distinguant l’initiale du prénom du terme reprenant le gentilice, ce dernier pourrait potentiellement commencer par *Ocol-* ; il s’avère cependant qu’un tel *nomen* n’est pas attesté, ni à l’époque de la République (*ILLRP* de A. Degrassi), ni sous l’Empire (*OPEL* et SOLIN, SALOMIES 1994). Il est donc nécessaire de concéder que le gentilice est spécifié par l’abréviation **OCO** (vraisemblablement pour *Oconius*)<sup>1437</sup> et que la lettre **L**, distinguée du reste de la légende par l’une des ailes de la divinité, s’apparente à l’initiale du surnom. Cette spécificité épigraphique se retrouve également dans le cadre des portraits ou des bustes de divinités, de personnages historiques ou de quidams. Soit la légende qui les définit est un terme entier scindé en deux (voir n° 107 ci-dessus et n° 475 ci-dessous : **TR/VP** pour *Truppicus* ou *Trupo* [Pl. 11, fig. 69]), soit le registre figuré agit comme signe séparatif entre les différents éléments de l’appellation comme sur la cornaline du Cabinet des Médailles ornée de la mention **F / A / L** ou le jaspe rouge de Vienne joint aux *tria nomina* **S / P / F** (le second cas est clairement une appellation composée tandis que **F / A / L** peut se révéler être autant des *tria nomina* qu’un gentilice abrégé comme *Falerius* ou *Falconius* – voir n° 329 ci-dessus [Pl. 45, figg. 302-303]). Pour éviter toute équivoque sur la fonction de signe séparatif attestée jouée par le registre figuré dans le cadre d’une appellation composée, il suffit de mentionner une sardoine de la collection Guardabassi conservée au *Museo Archeologico Nazionale dell’Umbria* à Pérouse et sur la surface gravée de laquelle un buste de Minerve est joint aux *duo nomina* **Q / IVL** dans le registre inférieur (type B2<sup>C</sup>).

463. AGW III, pp. 198-199, n° 1460, pl. 142 [Pl. 76, fig. 520] = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 338, fig. 6, pl. 3 : un dernier exemple peut être cité qui, lui, associe la caractéristique que nous venons de voir (interponctuation « registre figuré ») avec le particularisme du signe séparatif terminal « décoratif » d’un type particulier (voir point 2.3.4.3. ci-dessus). Sur une cornaline du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. conservée au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, apparaît la légende périphérique en *tria nomina* **C•IVLI / CRE-SCE[NT]IS** (rétrograde), *C. Iulii Crescentis*, « (Sceau de) *C. Iulius Crescens* », circonscrivant une figure de Vénus *Victrix*, emblème de la *gens Iulia*<sup>1438</sup>. La dénomination est sous sa forme complète du génitif d’appartenance – le gentilice, du fait de sa connexion avec le thème de Vénus *Victrix*<sup>1439</sup>, ne pouvant être restitué autrement – à ceci près, comme il est d’usage sur les gemmes notamment, que le second « I » du *nomen* est amui (voir n° 211 ci-dessus). Or, du fait, d’une part, de la longueur excessive du surnom (dix caractères) par rapport à la combinaison de l’initiale du prénom avec un gentilice court (six signes en comptant le signe séparatif) et, d’autre part, d’une relative « contrainte de cadre » imposant de scinder le *cognomen* en deux parties distinctes, l’artisan-graveur a opté pour une ponctuation finale de la légende pour le moins originale : la pointe de la lance, qui agit sur la lisibilité de l’inscription comme le ferait le caractère de ponctuation de la barre oblique (glyphe du *slash*) pour séparer deux paramètres distincts. Il est toutefois fort intéressant de souligner la différence du traitement spatial de l’inscription par rapport à la cornaline italique du *Museo Archeologico* de Pérouse (voir n° 105 ci-dessus / II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) [Pl. 11, fig. 68] : pour une appellation en *tria nomina* de même structure

<sup>1435</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 140, n° 24, pl. XXVIII.

<sup>1436</sup> Entre 1960 et 1962, H. Möbius effectua un inventaire commenté des gemmes enchâssées ; E. Zwierlein-Diehl s’est basée sur cet inventaire pour sa publication. Voir ZWIERLEIN-DIEHL 1998, p. 10 ; 49.

<sup>1437</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 130, et *OPEL* III, p. 109.

<sup>1438</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 11.

<sup>1439</sup> L’ascendance de la *gens Iulia* remontant à Vénus. Jules César, qui prétendait descendre, par le biais de sa *gens*, directement d’Énée, utilisait l’effigie de ce prestigieux ancêtre comme sceau – type du prince Énée portant son père Anchise sur l’épaule – ou la représentation de la mère du Troyen, la déesse Vénus (Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLIII, 43, 3).

(c'est-à-dire complète – **C•IVLIVS•GE/MI-NVS**), le thème du *maschalismos* étant iconographiquement, et relativement à l'agencement général du motif sur la pierre gravée par rapport à l'inscription, tout aussi contraignant que la figure de Vénus *Victrix* (main tendue tenant un casque ou la tête du guerrier vaincu, *hasta* sur l'épaule disposée obliquement par rapport à l'axe général de la composition), l'artisan-graveur a préféré opter pour une lisibilité périphérique de la dénomination en partant de la ligne de sol et non de la pointe de la lance et en ajoutant des signes d'interponctuation. À titre d'autre comparaison à l'intaille de *C. Iulius Crescens*, une seconde pierre de la collection Guardabassi à Pérouse – dont la graphie, le registre figuré et la datation sont identiques – porte une inscription dont le point d'ancrage est également le registre inférieur (ligne de sol) et non un détail de la composition iconographique (lance, casque) : il s'agit d'un jasper rouge contemporain (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) à l'effigie de Vénus *Victrix* portant la mention du *cognomen* théophore [*"dedicatory names"*<sup>1440</sup>] **ME/R/CV/RI/ALIS** (type A2<sup>c</sup>) [**Pl. S, fig. 131**]<sup>1441</sup>.

464. PANOFKA 1851, pp. 415-416, n° 38, pl. I/38 [**Pl. 76, fig. 523**] = FURTWÄNGLER 1896, p. 264, n° 7087, pl. 53 : comme l'avait si adroitement fait remarquer R. Cagnat, les signes séparatifs sont parfois très imagés (feuille de lierre, palme, oiseau, flèche, etc.<sup>1442</sup> – voir n<sup>os</sup> 454-457 ci-dessus). Mais il est un cas d'intaille très original qui utilise, comme précédemment, la fonction d'interponctuation « décorative » par le truchement d'une partie du thème iconographique représenté, à la différence près, cependant, que le signe séparatif y est un symbole à part entière et non un détail du registre figuré (lance). Sur une cornaline fracturée des *Königliche Museen zu Berlin* se présente un griffon courant vers la droite (sur le moulage) au-dessous duquel apparaissent un arc ainsi qu'un carquois, tous deux disposés à l'horizontale ; ce dernier sépare les deux parties d'une inscription vraisemblablement mutilée (selon A. Furtwängler), **[.]T** [carquois] **SEX**. Selon toute vraisemblance, si on part du principe qu'il y a parité de caractères de part et d'autre du carquois (trois de chaque côté), la lettre **T** serait en fait la troisième lettre d'un gentilice : l'appellation pourrait ainsi se restituer par des *duo nomina* « seconde manière »<sup>1443</sup>, par exemple *[Tij]t(ius) Sex(tus)*. Or, si on analyse mieux la composition iconographique, il semble qu'aucune lettre ne peut précéder le **T** étant donné que les pattes arrière posées au sol (dans l'absolu, la pierre étant fracturée) occupent l'espace potentiel à disposition pour l'adjonction de caractères supplémentaires : l'appellation s'avère donc être *T. Sex.* (restitution privilégiée par Th. Panofka), soit, par exemple, pour *T(itus) Sex(tius)* (« première manière »), soit pour *T(itius) Sex(tus)* (« seconde manière »). Mais l'aspect intéressant ici réside avant tout dans l'utilisation de ce carquois comme signe séparatif (interponctuation « symbole »).
465. RICHTER 1956, p. 55, n° 225, pl. XXXIV = ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 81, n° 86, pl. 20 [**Pl. 76, fig. 521**] = *LIMC* V, « Hermes », 1, p. 340, n° 644b ; II, p. 251 [**Pl. 76, fig. 521<sup>bis</sup>**]. FURTWÄNGLER 1896, p. 266, n° 7133, pl. 50 [**Pl. 76, fig. 522**] : la règle de l'interponctuation « registre figuré » est également valable pour les *tria nomina* se présentant sous la forme d'initiales (et ne pouvant assurément pas consister en l'abréviation d'un terme entier comme **F A L** – voir n° 462 ci-dessus). Ainsi, sur une agate rubanée italique (deuxième moitié du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.), dont il existe une copie en verre au *Martin-von-Wagner-Museum* de l'Université de Würzburg, trois initiales ornent la périphérie d'une représentation d'Hermès Psychopompe en *eidôlon*, sortant un mort de son sommeil (ce dernier est représenté le haut du corps en *anodos*) : **C•A / D**. Il s'agit des *tria nomina* du possesseur de la gemme pour lesquels le registre figuré officie comme signe d'interponctuation entre le gentilice [**A**] et le surnom [**D**].

<sup>1440</sup> Voir KAJANTO 1982, pp. 55-56 ; 212, « Mercurialis ».

<sup>1441</sup> VITELLOZZI 2010b, p. 213, n° 220.

<sup>1442</sup> Voir CAGNAT 1914, p. 28.

<sup>1443</sup> Voir AUBRY 2009, pp. 313-314.

Toutefois, si l’auteure estime qu’il s’agit d’une appellation composée, M. Harari<sup>1444</sup> y voit, lui, l’abréviation de *Cadmillus*, épithète d’Hermès selon Staius Tullianus et Plutarque<sup>1445</sup>, ce qui impliquerait un signe d’interponctuation « parasite » entre le prénom et le gentilice [C•A], caractéristique de l’époque impériale non-attestée sur les gemmes italiques – voir point 2.3.4.5. ci-dessous)<sup>1446</sup>. Cette même disposition spatiale et typographique de la légende – un premier groupe de deux caractères avec interponctuation dans le registre supérieur, la troisième initiale dans le champ latéral – se retrouve sur une calcédoine impériale (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) publiée par A. Furtwängler dans sa *Beschreibung der Geschnittenen Steine im Antiquarium des Königliche Museen zu Berlin* : elle met en scène Zeus trônant, avec sceptre et foudre, l’aigle à ses pieds, adjoint à trois nouvelles lettres, C•P / L, se référant à nouveau à des *tria nomina*.

§4. L’interponctuation peut également être mixte, c’est-à-dire qu’elle combine le caractère typographique du point avec la transition spatiale par le registre figuré : le but, pour l’artisan-graveur, est de s’assurer qu’il n’y ait aucune confusion dans l’interprétation de l’inscription. Mais ce phénomène est surtout valable pour les légendes abrégées ou sous forme d’initiales (voir n° 340 ci-dessus : L• / T) :

466. WEISS 2007, p. 276, n° 507, pl. 67 [Pl. 77, fig. 524] : en marge de dénominations relativement complètes, cette particularité « typographico-spatiale » s’était déjà retrouvée sur un moulage de T. Cades relativement aux *tria nomina* L•D• / VIRILL (voir n° 212 ci-dessus) [Pl. 25, fig. 165]. On y remarque la scission des deux éléments principaux de l’appellation (gentilice avec l’initiale du prénom d’une part, surnom davantage développé de l’autre), du fait de la contrainte de cadre, entre les deux champs latéraux (voir n° 462 ci-dessus). Toutefois, ici, la transition par le registre figuré (faisant office d’« espace blanc ») est renforcée par la présence d’un signe séparatif après le *nomen gentile*. Cette spécificité se retrouve sur un jaspe rouge de la collection Dressel, datant de la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., figurant un scorpion de part et d’autre duquel se lisent, de manière rétrograde, les *tria nomina* C•F• / HYM (type A2<sup>c</sup>) – voir également n° 473 ci-dessus : P• / N HOSP. Le surnom est vraisemblablement une appellation d’origine ou de racine grecque translittérée en latin, à savoir soit les surnoms *Hymnis*, *Hymnus*, voire *Hymenaeus*, dérivés respectivement de Ὑμνίς et Ὑμεναῖος<sup>1447</sup> (voir n° 451 ci-dessus). Notons que si l’interponctuation est à fonction abrégative, un signe typographique soit aussi apparaître après le dernier terme (voir n° 468 ci-dessus : C•C / •B•).
467. WALTERS, p. 211, n° 2018, pl. XXV [Pl. 77, fig. 525] = FURTWÄNGLER 1900, p. 141, n° 55, pl. XXVIII : un exemple hybride que l’on peut rapprocher des signes séparatifs « décoratifs » (voir n° 463 ci-dessus) peut également être cité, en lien avec les appellations abrégées englobant une interponctuation mixte. Il s’agit d’une sardoine du *British Museum* sur la face B de laquelle est représenté un cadran solaire au sommet d’une colonne, un casque dans le champ ainsi qu’un glaive disposé de manière oblique, transversalement à la colonne. Or, les *duo nomina* inscrit en bordure latérale, A• / FOL, *A(ulus)*<sup>1448</sup> *Fol(ius /-lius /-enius /-inius)*<sup>1449</sup> (type A2<sup>c</sup>), sont justement coupés en deux à la hauteur du point par la lame du *gladius*, à l’instar de la lance sur la cornaline de Vienne, à ceci près qu’il y a ici combinaison du signe typographique [•] avec le « glyphe » de la barre oblique symbolisée par l’axe transversal du

<sup>1444</sup> Voir HARARI 2008, p. 347, n. 20 : "(...) la Richter sembra riferire la didascalia ai tria nomina del proprietario (...) ; ma il connotato palesemente mistico del soggetto [per cui è ancora utile rileggere A. Furtwängler (...)] et la raffigurazione, tra il volto di profilo del Mercurio e la lettera D, di due minuscole stelle poste al di sopra di una mezzaluna (sempre ch’io intenda bene il non chiaro dettaglio), con possibile allusione ai Dioscuri e ad Elena, invitano a sciogliere la sigla in accezione, per l’appunto, ‘ermetica’".

<sup>1445</sup> Voir *ibid.*, p. 346 ; 347, n. 18.

<sup>1446</sup> Selon W. Martini, seul 1 à 2% des pierres gravées étrusques (scarabées ou intailles italiques étrusquises) portent des inscriptions en lettres latines qui se réfèrent au propriétaire. Voir MARTINI 1971, p. 119.

<sup>1447</sup> Voir LGPN II, pp. 437-438 (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), et OPEL II, p. 187.

<sup>1448</sup> Voir SALOMIES 1987, p. 24, n° 4.

<sup>1449</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 81.

registre figuré (respectivement la lance de Vénus *Victrix* et le glaive). Toutefois, le glaive ne clôt pas l'inscription : ce cas est donc davantage conforme à une ponctuation mixte (comme au n° 466 ci-dessus) qu'à un signe séparatif « décoratif » terminal (comme dans le cas de la cornaline de Vienne – n° 463 ci-dessus).

468. *AGDS* III, Kassel, p. 221, n° 101, pl. 97 [Pl. 77, fig. 526] : les inscriptions sous forme d'initiales ne sont pas non plus exemptes de cette singularité « typographico-spatiale ». En effet, déjà à deux reprises, cela avait été rencontré précédemment : tout d'abord sur une sardoine plate du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. figurant Diomède dérobant le *Palladion* (voir n° 86 ci-dessus) [Pl. 9, fig. 57] sur laquelle l'inscription reprenant des *tria nomina* se dissémine, du fait de la « contrainte de cadre », entre la bordure inférieure (**M•L•**) et l'intervalle entre le glaive et le casque du héros (**B** – type A1<sup>Cl</sup>) ; ensuite sur une cornaline de la collection Dressel (deuxième moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – voir n° 158 ci-dessus) [Pl. 18, fig. 117], figurant une vache paissant, où l'initiale du prénom apparaît au-dessus de la croupe de l'animal (**C•**) et le reste de l'appellation entre les pattes (**V•C** – type A2<sup>Cl</sup>). Toutefois, dans ces deux cas (de même que pour les exemples précédents – voir n<sup>os</sup> 466-467), le signe séparatif, en respectant le sens de lecture de l'inscription, se retrouve retranché avant la transition par le registre figuré. Or, telle n'est pas la configuration que l'on remarque sur un jaspe gris de la *Gemmensammlung* issue des *Staatliche Kunstsammlungen* de Kassel : daté du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., il met en scène un coq tenant dans son bec une salamandre par la queue. Une légende révélant les *tria nomina* du propriétaire de la gemme longe le champ latéral droite (sur la pierre), **C•C / •B•** (type A1<sup>C</sup>), chaque portion de l'inscription de part et d'autre de la queue du gallinacé. Ici, les signes typographiques renforcent le dessein du graveur de scinder symétriquement l'appellation en deux parties égales (trois caractères de chaque côté) tout en imprimant à l'interponctuation une valeur autant séparative qu'abréviative et conclusive (présence du point terminal – voir points 2.3.4.2. et 2.3.4.3. ci-dessus).

§5. Dans quelques rares cas marginaux, mais surtout lorsqu'il y a absence de signes d'interponctuation, la fonction séparative de l'« espace blanc » peut aussi être renforcée par ressaut (types B1 et D1/D2) ou un décrochement volontaire du sens de lecture de l'inscription (type E), indépendamment d'une quelconque « contrainte de cadre ». Il est toutefois important d'opérer une distinction entre un ressaut intentionnel (de la part de l'artisan), faisant office d'interponctuation, et une gravure maladroite manquant simplement de fluidité et de continuité :

469. PANOFKA 1851, pp. 493-494, n° 21, pl. IV/21 [Pl. 77, fig. 527] = WALTERS 1926, p. 172, n° 1583 : un simple décrochement est tout d'abord susceptible de singulariser une partie de légende composée par rapport à une autre. Dans une appellation, par exemple, à l'instar des *nexus* (voir n° 286 ci-dessus), il peut servir à distinguer le prénom du nom, ou ce dernier du surnom comme c'est le cas d'une agate rubanée du *British Museum*, publiée par Th. Panofka, sur laquelle la représentation d'un satyre assis caressant un bouc (une chèvre selon H.B. Walters) est jointe à l'inscription **SA OC-T** (dans le catalogue du *British Museum* : **SAOC** – type B3<sup>A1CE</sup>) ; sans doute des *duo nomina* « seconde manière » incluant un gentilice sémantiquement lié au registre figuré (*Satyrius*)<sup>1450</sup> et, selon Th. Panofka, un surnom en connexion directe avec le mois des vendanges, donc avec Bacchus, par le truchement du thème iconographique dionysiaque (*October*, voire *Octavianus* ou *Octavus*)<sup>1451</sup>. Mais l'intérêt réside néanmoins dans l'astuce de l'artisan de symboliser la césure entre les deux parties d'appellations par un ressaut (la position du **T** final, lui, résultant moins d'un dessein du graveur que de la simple « contrainte de cadre »).

<sup>1450</sup> Voir *ibid.*, p. 163.

<sup>1451</sup> Voir *ibid.*, p. 371. Th. Panofka y voit, lui, l'appellation composée *Satyrius Octavio* ou *Octobri* avec une déclinaison du surnom pour le moins discutable et sans fondement (génitif sous-entendant un troisième terme comme *servus* ?).

470. HENIG, MCGREGOR 2004, pp. 110-111, n° cat. 10.87, ill. 10.87 [Pl. 83, fig. 572] : cette distinction spatiale, dans deux cas à ma connaissance (voir n° 473 ci-dessous : **P• / N HOSP**), est combinée avec une interponctuation mixte (signe typographique et « espace blanc ») : il s'agit notamment d'une intaille en calcédoine de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) mettant en scène une sphinx jointe aux *duo nomina* **M• / LVCRETI** (rétrograde), « (Sceau de) *Marcus Lucretius* », l'initiale du prénom au-dessus de la queue du monstre mythologique, figure gardienne du porteur de la gemme<sup>1452</sup> (type A<sup>11</sup>), le gentilice<sup>1453</sup> au génitif dans le champ latéral opposé (type A2). On remarque d'emblée que la lettre **M** n'est pas disposée selon la même logique spatiale que le reste de l'inscription, logique qui aurait commandé que l'initiale fût inscrite selon le même type A2 que **LVCRETI**. Il est toutefois nécessaire de convenir que ce peut être autant la « contrainte de cadre » qu'une mode passagère en lien étroit avec le motif de la sphinx qui a imposé une telle disposition de la partie **M•**. En effet, si l'on compare la calcédoine d'Oxford à une sardoine de Munich remontant elle-aussi au dernier siècle avant notre ère (voir n° 248 ci-dessus) [Pl. 29, fig. 196], force est de constater qu'à motif iconographique similaire, l'agencement du gentilice **APPV̂L** dans le registre latéral est le même (de type A2, devant la poitrine de l'animal). Mais c'est bien l'espace à l'arrière de la hanche, sous les ailes, qui suscite l'intérêt : si l'on compare à nouveau les deux gemmes, on remarque un traitement similaire de la queue de la sphinx, fine et ondoyante, se tortillant dans le quadrant inférieur droit (sur la pierre) et délimitant par le bas le cadre d'un espace restreint (circonscrit par ailleurs par les ailes et l'arête dorsale) dans lequel a été disposé la partie **M•** sur la calcédoine. Manifestement, sur l'autre intaille, la queue opérant déjà une évolution en tire-bouchon, le trait plus épais formant un **Q** sous l'aile est bel et bien un caractère et non une lettre trompeuse associée à l'anatomie caudale du registre figuré (voir n° 445 ci-dessus), ce que E. Brandt (*AGDS* I, 2)<sup>1454</sup> ne relevait pas. En conséquence, dans le second cas, il s'agit à nouveau de *duo nomina*, **Q / APPV̂L**, *Q(uintus /-uartus)*<sup>1455</sup> *Appuleius*, pour lesquels, sans recours à un signe d'interponctuation, l'initiale du prénom est à nouveau disposée transversalement par rapport au reste de l'inscription (type I1 – voir n° 164 ci-dessus [Pl. 19, fig. 123]). La parenté entre les deux intailles est manifeste, tant au point de vue de la datation (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), du style, de l'iconographie (sphinx) que de la dimension onomastique (*duo nomina*) et épigraphique (type composite A2 + I1 / A<sup>11</sup> ou, pris dans sa globalité, A2<sup>C11</sup>). Elle impose de considérer l'agencement de l'initiale du prénom comme la résultante d'un souci d'équilibre spatial de la légende et d'interconnexion de cette dernière avec le thème prophylactique de la sphinx<sup>1456</sup> voulu par l'artisan (voir n° 474 ci-dessus) plutôt qu'à une mauvaise anticipation de la longueur de l'inscription ou d'une maladresse du graveur : la disposition transversale de l'appellation (type C), le prénom et le gentilice étant séparés par le motif iconographique, alliée à un léger décrochement du sens de lecture<sup>1457</sup>

<sup>1452</sup> Voir HENIG 1997, p. 47.

<sup>1453</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 107.

<sup>1454</sup> La gemme traitée est englobée dans la première partie des *AGDS* I, 2 (*Italische Gemmen etruskisch bis römisch-republikanisch*) au soin de E. Brandt, le deuxième auteur, E. Schmidt, s'occupant de la seconde partie (*Italische Glaspasten vorkaiserzeitlich*).

<sup>1455</sup> Voir SALOMIES 1987, pp. 111-112.

<sup>1456</sup> La croyance unanime accordait à la sphinx le pouvoir d'écarter les mauvais sorts et de détourner les maléfices. Le porteur respectif de chaque gemme a eu à dessein de se mettre sous son égide par le truchement d'un subterfuge spatial et épigraphique de type I (voir n° 153 ci-dessus et point 2.3.4.2., § « seconde hypothèse »).

<sup>1457</sup> L'initiale ne se trouve pas sur le même plan – spatialement une ligne au-dessus du niveau du gentilice, comme si elle le surplombait et, par extension, le précédait (Munich) – ou dans la même direction générale de progression de l'inscription en type A2 (Oxford) – la particule **M•** est dans un axe de convergence perpendiculaire au reste de l'inscription (**LVCRETI**), et non plus parallèle dans le premier cas.

imposée par – il faut le reconnaître – une relative « contrainte de cadre »<sup>1458</sup>, a donc été réalisée à dessein et s’insère vraisemblablement dans un ordonnancement spatial de l’inscription par rapport au thème de la sphinx relevant d’une mode passagère au dernier siècle de la République (pour le cas de *nomina* abrégés à l’instar d’**APPV̂L**, voir également n° 284 ci-dessus [Pl. 36, fig. 237] : la dénomination **M̂N-A**, *M(u)na(tius)* (?), en marge d’une sphinx sur une cornaline de la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., y est également de type A2 – A2<sup>C</sup> pour être exact).

471. AGDS IV, Hannover, p. 142, n° 672, pl. 87 [Pl. 77, fig. 528]. AGW III, pp. 72-73, n° 1731, pl. 21 = SPIER 2007, pp. 25-26, n° 70, pl. 12 = AUBRY 2011b, p. 240, fig. 10 [Pl. 77, figg. 529a-b] : il ne faut cependant pas confondre le ressaut avec la rupture (type B1 ou D1/D2) ou carrément l’inversion du sens de lecture (voir point 2.3.1. ci-dessus, « Types inversés », §2, n<sup>os</sup> 300-301), bien que la fonction puisse parfois être la même (singularisation des termes de l’inscription les uns par rapport aux autres). À titre d’exemple, on peut mentionner une cornaline du milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. conservée au *Kestner-Museum* de Hanovre, sur laquelle deux bœufs paissant côte à côte. Une inscription en deux parties court entre la bordure supérieure de la gemme (**MEROP** – rétrograde) et **P / S** entre les jambes des bovins (type B1<sup>EU</sup>). De prime abord, il s’agit d’une appellation simple de racine étymologique grecque, *Merops*<sup>1459</sup>, avec adjonction d’un **P** surnuméraire (**MEROP{P}S**) ; toutefois, ce dédoublement de la consonne, à l’inverse d’intailles croisées précédemment (voir n° 381 ci-dessus), ne répond pas à un souci calligraphique. Et s’il n’était pas question ici d’une inversion du sens de lecture, on opérerait simplement pour une gravure maladroite de la légende ou pour un subterfuge graphique (imposé par la « contrainte de cadre » ou par une mauvaise appréciation de la longueur de l’inscription par le lapicide) visant à joindre, par le dédoublement du **P**, le début de l’appellation avec sa terminaison. Or, dans ce cas précis, on remarque que la partie inférieure de la légende (**P / S**) est formulée à l’endroit sur la gemme contrairement à **MEROP** qui est rétrograde. Cette configuration spatiale et graphique met en exergue le caractère hétérogène des deux parties : si **MEROP** reprend bel et bien *Merop(s)* ou *Merop(e)*<sup>1460</sup> – dénomination d’*inhonesta persona* –, **P / S** se réfère au statut servile de l’appellation, *P(ublili) s(ervus)*, pour lequel les pattes des animaux agissent comme signe d’interponctuation. L’ingéniosité de l’artisan-graveur est encore susceptible d’être sous-évaluée si on occulte l’hypothèse que **MEROP|P/S** est également un jeu de mots, associant en une seule et même inscription l’appellation *Merops*, la mention de la servitude – le **S** final valant autant comme terminaison de l’appellation que comme abréviation de *servus* – et le **P** intercalaire n’altérant en rien la sonorité ni la prononciation du nom propre. Dans une configuration identique (type B1), une autre gemme peut être signalée, qui associe une rupture et une inversion du sens de lecture. Comme précédemment, cet artifice de gravure est intentionnel et dessert une lisibilité optimale de l’inscription (à l’inverse des types B1 standards – voir n<sup>os</sup> 286 et 459 ci-dessus : **CN•VAT• | STAB•**) : il procède indubitablement d’un dessein du lapicide de singulariser un terme de la composition épigraphique ; moyen maladroit s’il en est, la résultante étant que la légende peut être interprétée de manière erronée ou mal retranscrite. Pour exemplifier cette problématique, on peut donc citer un cas identique à **MEROP|P/S**, à savoir une intaille en cornaline blonde du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. issue de l’ancienne collection Ceres<sup>1461</sup> sur la surface bombée de laquelle une figure d’Hermès est jointe à une inscription périphérique (type A2) restituée par **P.F.W. OCTAVIVS** (*sic*) dans le catalogue de

<sup>1458</sup> Le signe typographique • suivant l’initiale **M** (Oxford), de même que la queue de la lettre **Q** (Munich), ne pouvant être disposé à la verticale (type A2) mais uniquement dans l’axe de progression horizontal de l’espace libre et oblong à disposition entre l’arête dorsale et les ailes de la sphinx.

<sup>1459</sup> Voir SOLIN 2003, p. 547.

<sup>1460</sup> Voir *ibid.*, p. 603.

<sup>1461</sup> Catalogue de vente : *The Ceres Collection*, Auction 21557, Bonhams, New Bond Street, Londres, 17 septembre 2014, p. 43, lot n° 73.

vente de Bonhams [Pl. T, fig. 142]. Or, cette interprétation relevant du non-sens (nonobstant le **W**, et le fait qu'il n'y a pas de point entre **F** et **W**, le terme **OCTAVIVS** est suivi d'un signe d'interponctuation – non à fonction abréviative – impliquant la présence d'un terme supplémentaire à la suite du gentilice), il est nécessaire de lui appliquer une transcription différente : il faut tout d'abord lire, de manière rétrograde, **M•OCTA-VIVS•** en type A2<sup>C</sup> (lettres vers l'intérieur) puis, dans le registre supérieur (et à l'endroit sur la pierre), **P•F**, indice filiatif, en type A1 (lettres tournées vers l'extérieur). Par le biais de ce subterfuge de gravure (rupture du sens de lecture et inversion du tracé en boustrophédon), l'artisan avait clairement à l'esprit de distinguer l'appellation en *duo nomina* de la filiation **P•F**, pour *P(ublius) f(ilius)* ; mais son artifice a eu pour effet d'obscurcir la relecture de l'inscription comme en témoigne la description erronée dans le catalogue de Bonhams. En conséquence, bien que l'ensemble de l'inscription ainsi restituée soit de type B1 (plus précisément B1<sup>CE</sup>), la rupture et le changement alternatif du sens du tracé, tout autant que l'interversion selon un axe vertical qui s'apparente davantage aux types dits « inversés » (voir n<sup>os</sup> 300-303 ci-dessus), confirme ne fût-ce que marginalement l'utilisation combinée d'un signe séparatif et d'une rupture spatiale pour distinguer la nature de deux éléments d'une même inscription (appellation et filiation). Une troisième pierre, un grenat du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (vers 330 apr. J.-C. selon E. Zwierlein-Diehl), se singularise par une caractéristique épigraphique identique, qui souligne le caractère hétérogène de deux parties d'une même inscription composée. Il s'agit du buste d'une princesse arménienne, *Varazadukta*, dont le nom et la titulature (reine !) nous sont fournis par la légende périphérique : **BACIA/MICCA OYAPAZAΔΟΥΚΤΑ ΕΡΜΙΟΝΗC | ΨΥΧ-Η** (type A1<sup>EG</sup>). La mention de la princesse, au nominatif, est suivie d'un autre nom au génitif, *Hermione*. Cette apposition d'un second cas grammatical implique la possession et indique que la pierre fut probablement offerte par la princesse à cette *Hermione* (hypothèse de J. Spier) et que, conséquemment, cette dernière en était la propriétaire (selon E. Zwierlein-Diehl). C'est pourtant le dernier terme, **ΨΥΧ-Η**, qui retient l'attention : il se distancie du reste de la composition épigraphique par le truchement d'une inversion du sens de lecture (inscrit à l'endroit alors que le reste – « didascalie » et mention du présent ou de la propriété – est rétrograde sur la gemme) ainsi que par son emplacement composant une seconde ligne de texte (rupture du sens de lecture). Présumablement au datif (**ΨΥΧῆ**) – la fonction de don est usuellement au datif (voir n<sup>os</sup> 200-202 ci-dessus) –, il se réfère à l'évocation d'un gage d'attachement sous la forme de la devise « En pensée » ou « Bien-aimé »<sup>1462</sup>, qui confirme ainsi que ce grenat fut un cadeau sentimental de la part de la princesse. Le caractère rétrograde de ce substantif, ainsi que la disposition par rapport au reste de la légende (retour à la ligne) officient comme une césure typographique et distinguent la portée descriptive de la « didascalie » périphérique – en lien avec le portrait – de l'interpellation affectueuse. Ce type d'inscription de nature composée se retrouvait d'ailleurs déjà sur une agate rubanée du milieu du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., conservée dans le même musée (voir n<sup>o</sup> 265 ci-dessus) : un vœu de bonne augure périphérique (type A1 « tangent »), introduit par **EYTYXI** et officiant également comme « didascalie » (les trois bustes portraiturent y étaient mentionnés nommément), y était adjoint à deux autres inscriptions – un second vœu ainsi qu'une acclamation à la divinité – singularisées non pas par une inversion du sens de lecture mais par le caractère « composite » de la disposition épigraphique d'ensemble (respectivement types B3<sup>12</sup> et B2<sup>C</sup> pour les deux légendes annexes ; mais prise comme un tout, la disposition épigraphique de cette gemme est de type B1<sup>CG12</sup>).

472. MORET 1997, pp. 74-75, fig. 126, pl. 86 [Pl. 77, fig. 530]. IMHOOF-BLUMER, KELLER 1889, p. 142, n<sup>o</sup> 31, pl. XXIII [Pl. 78, fig. 531] : consécutivement, un simple décrochement ou une rupture du sens de lecture peut également équivaloir, non seulement à singulariser une partie d'inscription composée par rapport à une autre, à l'instar de l'inversion de la direction de

<sup>1462</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 183 : "(...) der Zusatz „Seele“, d. h. „Liebste“ drückt aus, dass Sie [Prinzessin] ihr [Hermione] in Liebe verbunden war".

gravure (voir n° 471 ci-dessus), mais aussi à souligner la nature hétérogène de ces deux éléments distincts (voir n° 301 ci-dessus : **H[ERC]LE** et **Q | Q | ΣΕΝΤΙ**). Ainsi, sur une intaille italique en sardoine provenant de Syracuse (première moitié du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.), une image de Diomède agenouillé est-elle accompagnée de l'acclamation **VA** en *nexus* (pour *vale* – type A1) et de l'initiale **Φ** devant la jambe (type A') – prise comme un tout, l'inscription est de type A<sup>EI</sup>. Cette dernière lettre, placée de cette manière par la résultante de la « contrainte de cadre », se rapporte vraisemblablement à l'initiale du nom du propriétaire salué (**Φ** pour **Φλάβιος** de préférence à **Φλαβία**<sup>1463</sup>, eu égard au thème guerrier – voir nos 235-237 ci-dessus), bien que le caractère mixte de la légende (c'est-à-dire bilingue grec/latin – voir n° 301 ci-dessus) qui renforce l'hétérogénéité manifeste des deux parties de l'inscription, autorise davantage à estimer qu'il s'agit d'une marque de série ou du sigle d'un emblème familial (voir n° 178 ci-dessus) plutôt qu'à l'abréviation d'une « didascalie » – le héros représenté étant Diomède et non Philoctète par exemple ; à moins que la lettre *phi* ne fasse écho à la vertu *philotimos* du héros chère à Socrate et Thalès de Milet. En fin de compte, la nature composée de l'inscription est soulignée non seulement par la césure entre la formule acclamative et le complément au registre figuré, mais également par son caractère bilingue. Cette particularité typographique et linguistique, en lien avec la formule *vale*, se retrouve sur une sardoine du *British Museum*, publiée par F. Imhoof-Blumer et O. Keller, dont la composition iconographique et la dimension épigraphique sont similaires à une autre sardoine, de Berlin celle-ci, ainsi qu'à un jaspe noir du *British Museum*<sup>1464</sup> que nous avons déjà évoqués (voir n° 156 ci-dessus : respectivement **CO / VA** et **COS / VA**) [Pl. 18, fig. 114] : au sein d'un motif allégorique de bonne augure impliquant un anneau d'adoption sont disséminés la formule latine **VA** (sous l'attelage d'un quadriga – type I1<sup>A</sup>), l'initiale **M** (sous le bouclier du registre latéral gauche du moulage – type J) et, transversalement à l'oblique (type I<sup>A</sup>), la particule présumablement en grec **COI**. Comme **VA** et **M** sont dans le même plan de lecture horizontal, il paraît judicieux d'estimer que, d'une part, les deux particules sont liées en une formule unique incluant l'initiale d'une appellation simple – *Va(le) M(arcus)* ou *M(arius)* par exemple (gentilices de plusieurs consuls de la République et du Haut-Empire)<sup>1465</sup> – et, d'autre part, que le **M** est conséquemment en caractère latin. Il semble d'ailleurs que cette formule acclamative ait été ajoutée postérieurement à la confection de la gemme, ce qui n'est pas le cas de la légende **COI**, incluse dans la composition iconographique comme un élément décoratif à part entière. En soit, cette abréviation paraît davantage décorative que porteuse d'une signification intrinsèque (aucun ὄνομα, tant grec que romain, ne commence par Σθι-) et cette forme de *theta* pointé ne saurait être confondu avec un symbole de mort (*theta nigrum*) eu égard à la fonction de porte-bonheur de la gemme ; pour F. Imhoof-Blumer et O. Keller, il s'agit d'ailleurs d'un signe (*Zeichen*) et non d'une lettre. En comparant les légendes de pierres gravées similaires (voir ci-avant), il convient de reconnaître que l'artisan-graveur, dont les connaissances des usages épigraphiques devaient être constellées de lacunes, a sans nul doute commis une erreur de retranscription, réinterprétant à sa manière la mention d'une magistrature (**COI** pour **CO** ou **COS**). L'ajout du **VA** à posteriori a eu à dessein de corriger cette maladresse, permettant de recadrer l'iconographie métaphorique dans le giron des registres figurés à fonction augurale (si besoin était, la composition allégorique se suffisant à elle-même).

473. *AGDS* I, 3, pp. 13-14, n° 2173, pl. 188 [Pl. 78, fig. 532]. HENIG, MCGREGOR 2004, p. 65, n° cat. 4.61, ill. 4.61 [Pl. 120, fig. 836] : en parallèle à l'intaille italique de Syracuse (qui faisait se combiner un *nexus* et une initiale : **VA** et **Φ**), on retrouve les mêmes caractéristiques

<sup>1463</sup> Voir OIKONOMIDES 1974, p. 107 : initiale **Φ** pour **Φ(λάβιος)** ou **Φ(λαβία)**, entre autres.

<sup>1464</sup> Voir n° 156 ci-dessus, note.

<sup>1465</sup> Par exemple, *L. Marcius Philippus*, *L. Marcius Censorinus*, voire *C. Marius* pour le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. Mais comme le motif, d'après le parallèle de Berlin (*AGDS* II, n° 596 – voir n° 156 ci-dessus), semble dater du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., on pourrait citer la *gens Munatia* (*L. Munatius Plancus*) ou *Maria* (*P. Marius*).

graphiques dans le cas de simples initiales sur une sardonix du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. provenant de la *Staatliche Münzsammlung* de Munich. Sur la face B de cette dernière est représenté un scorpion tenant une couronne dans ses pinces et flanqué des lettres **N** (type A1) et **S** (type A<sup>11</sup>) – prise comme un tout, la légende est de type A<sup>EI</sup>, comme l’intaille italique. La « contrainte de cadre » répond également aux mêmes contingences – espace à disposition dans le registre médian supérieur latéral, manque de place dans le quadrant inférieur – à ceci près que les types épigraphiques y sont inversés (type A<sup>11</sup> pour le **S** alors que **VA** était de type A1, respectivement A<sup>1</sup> pour le **Φ** et A1 pour le **N**). À l’instar du **Φ**, la lettre **S** est potentiellement – voire vraisemblablement –, de par son type (type A<sup>11</sup> – voir n° 237 ci-dessus), en lien avec le registre figuré ; plus exactement par le truchement d’une connexion sémantique (**S** pour le surnom *Scorpio*<sup>1466</sup>, **N** reprenant un gentilice quelconque). Ce subterfuge graphique en lien avec des appellations composées (*duo* ou *tria nomina*) se retrouve également sur une intaille en plasma conservée à l’*Ashmolean Museum* d’Oxford (fin du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) : en marge d’une représentation de Tyché/*Fortuna* (adjointe à ses attributs usuels – *kalathos*, corne d’abondance et gouvernail) se trouve gravé, en deux parties distinctes, les *tria nomina* **P· / N HOSP, P. N. Hosp(es) /-italianus /-italis /-itianus /-olis** [génitif]<sup>1467</sup>. L’initiale du prénom, à l’instar des deux cas qui vont suivre (**E-YXI-N** et **P-E-RE** – voir *infra*) est de type A<sup>11</sup>, dans le registre supérieur droit de la pierre – alors que le reste de l’inscription longe la bordure latérale (type A1). Cela crée *de facto* une connexion directe avec le registre figuré et contribue à faire de l’ensemble de la composition iconographique les « armoiries » de son porteur (ou une association à fonction augurale, substituant à la portée purement sphragistique de la pierre un rôle de porte-bonheur, étant donné qu’y figure une représentation de divinité salutaire<sup>1468</sup> – voir point 1.2.3. de l’Introduction, §1). On notera également l’interponctuation « mixte » (usage combiné d’un signe séparatif et de l’« espace blanc » – voir point 2.3.4.4. ci-dessus, §4) entre l’initiale du prénom et le gentilice, sans doute à dessein pour le lapicide de mettre en connexion l’initiale **P** avec le reste de l’inscription **N HOSP** afin que l’on en déduise pas que **P** et **N HOSP** sont deux éléments épigraphiques distincts – *duo nomina* du propriétaire et marque de série<sup>1469</sup> (nature « composée » de la légende – voir point 1.3. ci-dessus, §3). C’est d’ailleurs pour cette raison qu’il n’est nul besoin d’interponctuation entre le gentilice et le surnom sur la bordure latérale (l’interponctuation définit **P** comme un prénom : le reste compose donc forcément une appellation en *tria nomina*).

474. SPIER 2007, p. 20, n° 17, pl. 4 = AUBRY 2011b, p. 244, pt. 3.2., fig. 28 [Pl. 78, fig. 533] : cette particularité du décrochement d’une initiale en lien avec le registre figuré est également susceptible de s’appliquer à des termes uniques (auquel cas, cette singularité épigraphique induit un type récessif E). La fonction du ressaut de lettre (initiale ou finale) est d’établir une connexion entre l’inscription et le motif iconographique à l’instar des types transversaux C et I (voir ci-avant et n° 153 [I2] et n°s 238 ; 346 ; 348 [C]). En témoigne tout d’abord la cornaline de Munich (II<sup>ème</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), mettant en scène Éros en position d’attaque (en garde) adjoint à la légende **E-YXI-N** (type A2<sup>CEI</sup> – voir n° 137 ci-dessus [Pl. 14, fig. 92]). En premier lieu, il est utile de revenir sur cette forme du substantif εὐχή, « vœu, souhait », voire « offrande »<sup>1470</sup>, à la forme de l’accusatif εὐχήν et au bénéfice d’une iotisation de la voyelle longue : comme nous l’avons vu ci-dessus (voir point 2.1.2.), la légende est dans l’absolu un complément

<sup>1466</sup> Voir KAJANTO 1982, p. 85 ; 333.

<sup>1467</sup> Voir OPEL II, pp. 185-186, « Hospes / Hospitalis / Hospitianus / Hospolis », et SOLIN, SALOMIES 1994, p. 343 (*Hospitalianus*).

<sup>1468</sup> Voir AUBRY 2009, p. 317, n. 58.

<sup>1469</sup> Voir n° 472 ci-dessus : **VA** / **Φ**.

<sup>1470</sup> Dans *Archeologia*, 164 (1982), p. 84 (P. Dessalle, Albi, *annonce*, illustration) et 166 (1982), p. 86 (N. Thierry, *Commentaire*), sur un ex-voto à une divinité d’Asie Mineure, le début de l’inscription, EYXIN ΘΕΟΙΣ est restitué par « offrande aux dieux » (stèle du II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

d'objet direct implicite, introduit par un verbe actif (par exemple, « J'adresse [un vœu]»). Référence évidente au *votis potiri*<sup>1471</sup> lié à l'amour, la gemme est manifestement un ex-voto. Et c'est le ressaut de la dernière lettre, **N**, qui fournit la clé de l'interprétation à apporter à la composition d'ensemble : à l'inverse de l'exemple de portrait qui va suivre ci-après (où c'est la lettre initiale du terme qui est de type A<sup>1</sup>), ce caractère crée non seulement un lien entre l'inscription et le registre figuré, mais détermine ce dernier comme le complément d'objet indirect de **EYXIN**, à savoir Éros lui-même. Le dédicant a eu donc à dessein, par le biais de l'adjonction d'un simple substantif à l'accusatif en marge de la composition iconographique, de faire comprendre la fonction de la pierre ainsi que la divinité à laquelle elle était adressée : « [J'adresse] un vœu / une prière [à Éros] ! ». Corrélativement, on trouve la même concomitance entre l'image et la légende sur un portrait du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. incisé sur un nicolo du Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, et publié par J. Spier. Le buste est accompagné d'une mention abrégée, **P-E-RE** (type B2<sup>CE</sup>), pour laquelle la lettre initiale, **P**, est disposée à l'horizontale (type A<sup>1</sup>) alors que le reste des caractères suit une progression en type B2, certes maladroite et saccadée, mais néanmoins fluide dans le déchiffrement. Ce subterfuge graphique de l'initiale induit que le portrait auquel se réfère la lettre **P** (et par suite le reste de la dénomination, vraisemblablement *Perennius*) est le sujet de l'inscription, donc le buste du propriétaire de la gemme identifié nommément par la mention de son appellation.

475. VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 27, pl. 33/4-5 ; II, pp. 45-56 [Pl. 78, fig. 534] ; I, p. 67, pl. 113/4 ; II, p. 164 = CADES 1831, Centuria II, p. 112, n° 78 [Pl. 78, fig. 535]. VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, p. 149, n° 182, pl. 104 [Pl. 78, fig. 536] : la disposition épigraphique de type B2 est relativement courante dans le cas de portraits, cela autant sur les intailles républicaines – voire italiques – qu'impériales. Il est toutefois récurrent de constater que, du fait d'une relative « contrainte de cadre » induite par un thème iconographique stéréotypé, la mention des dénominations, tant simples (gentilice ou surnom, voire ὄνομα) que composées (*duo nomina*) sont scindées en deux parties minimum (type B2<sup>C</sup>). Ainsi, déjà sur le scarabée italique du *Museo Archeologico* de Florence (deuxième moitié du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. – voir n° 107 ci-dessus [Pl. 11, fig. 69]), la partie d'appellation **TR/VP** (pour *Truppicus* ou *Trupo* – voir aussi n° 462 ci-dessus) était coupée en deux dans le registre inférieur. Or, si la césure par le registre figuré servait une relecture facilitée des *duo nomina* **M• / M̄ARCI** sur une cornaline du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., séparant le prénom du gentilice (voir n° 292 ci-dessus [Pl. 37, fig. 248]), tel n'est pas le cas d'un jaspe vert du *Museo Archeologico* d'Aquilée (début du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), publié par M.-L. Vollenweider, sur lequel le buste est joint à la mention **PLA/C**, pour *Placentius*, *Placidius* (*nomina*)<sup>1472</sup> ou *Placitus* (surnom)<sup>1473</sup> en deux parties de part et d'autre du cou. La disposition de la légende est inverse sur le moulage de T. Cades d'une intaille à buste de la même époque : l'appellation se lit **L/VCR**, sans doute en référence au poète Lucrèce (*T. Lucretius Carus*) selon M.-L. Vollenweider, bien que l'on puisse soupçonner qu'il s'agisse d'un ajout moderne<sup>1474</sup> comme différentes autres pierres de la même série de moulages (voir point 2.3.4.6. ci-dessous, n° 487 : **L•S• / C•**). À l'époque impériale (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), cette disposition spatiale de type B2 se retrouve encore, mais principalement pour les appellations grecques des intailles patriciennes : elles témoignent toutefois d'un style abâtardi de gravure des inscriptions, où les césures dues au registre figuré sont dédoublées de décrochement du sens de lecture ajoutant au manque de fluidité de la légende. En attestent deux jaspes rouges du Cabinet des Médailles, l'un datant entre 200 et 205 apr. J.-C. à l'effigie d'un buste de jeune homme au-dessous duquel se lit **ΕΠΑΓΑ-ΘΟΥ** (type B2<sup>A2C</sup> – voir n° 406 ci-dessus [Pl. 61, fig. 417]) ; l'autre, confectionné aux alentours de 160 apr. J.-C.,

<sup>1471</sup> Litt. « Obtenir l'objet de son vœu ».

<sup>1472</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 144.

<sup>1473</sup> Voir *ibid.*, p. 379.

<sup>1474</sup> Voir VOLLENWEIDER 1972-1974, II, pp. 164-165, n. 63.

présente le buste de Faustine II et, dans le registre inférieur (type B2<sup>C</sup>), l'inscription Π-ΡΟ-ΚΛ (pour *Procles, Proclos* ou *Procleides* – voir n° 218 ci-dessus). À l'instar du nicolo de *Perennius* (voir ci-avant), chaque segment de l'inscription subit un décrochement par rapport à celui qui le précède ou/et qui le suit, ce qui était déjà le cas entre **E** et **RE** de **P-E-RE** ou encore davantage entre les deux parties rectilignes de **ΕΠΑΓΑ-ΘΟΥ** disjointes par une transition angulaire de près de quatre-vingt-dix degrés. Si ces appellations sont bel et bien disposées en arc-de-cercle dans les quadrants inférieurs et médians, elles n'en sont pas moins d'apparence davantage saccadée à la lecture que les gemmes républicaines sur lesquelles une certaine courbure de chaque portion de la légende périphérique était respectée.

476. AGDS IV, Hannover, p. 227, n° 1159, pl. 157 [Pl. 78, fig. 537] : toutefois si une gravure épigraphique manquant de fluidité est davantage courante à l'époque impériale, elle n'est pas l'apanage exclusif des portraits comme en témoigne un prase du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. provenant du *Kestner-Museum* de Hanovre et mettant en scène un cheval de course (la position patte avant levée, ainsi que la queue ornée d'un ruban, sont des indices caractéristiques – voir n°<sup>os</sup> 174-175 ci-dessus [Pl. 20, figg. 132-133]). Dans les registres supérieur et latéral gauche (sur la pierre), le nom de l'animal, **TITY-ΛΟC**<sup>1475</sup> (type A1<sup>B3C</sup>), y est inscrit de manière extrêmement maladroite, les caractères étant de tailles diverses et chaque lettre de la seconde partie de l'appellation étant disjointe de celle qui la suit par un décrochement du sens de lecture. Cela donne en définitive à l'inscription une apparence négligée, du plus mauvais effet, imputable exclusivement à la maladresse de l'artisan-graveur et aucunement à un quelconque dessein calligraphique ou typographique (interponctuation, césure).

#### 2.3.4.5. Points « parasites »

§1. Les signes d'interponctuation, cependant, sont susceptibles d'avoir non seulement une portée décorative, mais également un caractère parasite. Comme le souligne J.-M. Lassère, "[d]ans bon nombre d'inscriptions à caractère privé, gravées par des artisans maladroits ou peu scrupuleux à l'égard des clients illettrés, il peut se rencontrer à l'intérieur d'un mot des points que rien ne justifie"<sup>1476</sup>. R. Cagnat, d'ailleurs, mentionne l'épithaphe d'une tombe (CIL VIII, n° 4919) sur laquelle cette particularité apparaît<sup>1477</sup> : les dénominations *Papiria* et *Aufidianus* y sont inscrites PA•PI•RI•A•A•V•F | I•DI•A•NVS. Selon l'auteur, "[o]n [y] voit (...) jusqu'à quel point certains lapicides avaient perdu la notion de la valeur primitive des signes séparatifs ; ce n'étaient plus, à leurs yeux, que des éléments d'ornementation, qui n'avaient même pas le mérite de l'élégance". Cette particularité se retrouve également sur les pierres gravées, tant antiques que modernes (indice d'un ajout tardif – voir n° 483 ci-dessous) :

477. LE BLANT 1896, p. 52, n° 140 : E.F. Le Blant en fait mention de quelques-unes pour lesquelles le signe d'interponctuation, intégré à une formule, est tantôt une *hedera* – incluse dans le souhait **VIVAS** [hedera] **FELIX** [hedera] **M**[hedera]**VLTIS** [hedera] **ANNIS** [hedera] incisé sur le chaton d'une bague en or (voir n° 454 ci-dessus) –, tantôt un simple point arrondi – devise galante portant le mot affectueux ψυχή ainsi que le nom de celui qui a donné le bijou, un anneau en or : **Δ•I•Δ•Υ•M** | **O•Υ•Ψ•Υ•Χ**.
478. LE BLANT 1896, p. 199, n° 712. AGDS IV, Hannover, p. 237, n° 1233, pl. 167 [Pl. 78, fig. 538] : ces points « parasites » apparaissent également dans le cas d'appellations ou de termes simples. En attestent deux pierres fines sur lesquelles le même particularisme épigraphique (et surtout typographique) se manifeste. Tout d'abord sur un grenat de la collection Le Blant, représentant un cheval de course vainqueur (présence d'une palme) : le nom de l'équidé est mentionné au nominatif, **ΠΡΟΤΟ•C**. (appellation d'équidé non-attestée), incluant un point « parasite » avant le dernier caractère. Cette singularité se retrouve sur un jaspé jaune du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. de la collection du *Kestner-Museum* de Hanovre : le nom du propriétaire de la

<sup>1475</sup> Non-attesté dans le recueil de M. Darder Lissón (DARDER LISSÓN 1996).

<sup>1476</sup> Voir LASSÈRE 2005, I, p. 56.

<sup>1477</sup> Voir CAGNAT 1914, p. 29.

gemme, au génitif d'appartenance, apparaît dans le registre supérieur (type B3) de la représentation d'une souris (rétrograde) : **ABΛO•Y** (surnom latin, *Ablo*, translittéré en grec – aucun ὄνομα grec *Ablos* n'étant attesté onomastiquement)<sup>1478</sup>. Toutefois, ici, le point a à dessein de mettre en lumière un subterfuge graphique : comme il eût été trop long, du fait de la « contrainte de cadre », d'apposer sur la pierre le surnom latin au génitif d'appartenance (*Ablo, Ablonis*), l'artisan-graveur a opté pour une apposition maladroite du *cognomen* latin translittéré [**ABΛO**] avec un amalgame quelque peu boiteux de la terminaison grecque de la seconde déclinaison masculine (-ο[ς], -οῦ) [**Y**], aucun substantif ne finissant pas -ο en grec, avec potentiellement celle du pronom personnel de la première personne ἐγώ (ἐγοῦ). Il est clair que si l'artisan-graveur avait été au fait des codes de la grammaire grecque et des règles de translittérations, il aurait saisi qu'un surnom latin en -ο (*Capito* ou *Artemo*) se translittère en -ων au nominatif (respectivement Καπίτων et Ἀρτέμων)<sup>1479</sup>, et donc que le génitif se construit en -οιοϛ. Le signe séparatif vise donc à mettre en exergue le caractère aléatoire d'une telle construction grammaticale.

479. RICHTER 1956, p. 117, n° 565, pl. LXV [Pl. 79, fig. 539]. BERGES 2002, p. 37, n° 113, pl. 24 [Pl. 79, fig. 540]. AGDS I, 2, p. 67, n° 950, pl. 108 [Pl. 79, fig. 541]. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 176, n° 427, pl. 76 [Pl. 79, fig. 542] = STEFANELLI 2007, pp. 210-211, n° 15, pl. « Tomo III, cassetto 1 », ill. 15 = REINACH 1895, p. 53, n° II/19, 1, pl. 52. HOEY MIDDLETON 1998, p. 79, n° 62. HENKEL 1913, p. 52, n° 379, pl. XIX [Pl. 79, fig. 543] : il ne faut cependant pas confondre ces points « parasites » avec des lettres à part entière ou des signes d'interpunctation ayant effectivement une valeur typographique. Dans le premier cas – est à l'inverse des lettres « trompeuses » rencontrées auparavant (voir n°s 444-448 ci-dessus) –, la lettre **Φ** incluse dans l'invocation **ΑΧΘΙΩΦΙ** – voir n° 257 ci-dessus : Ἀχθιωφι(φ) –, apparaissant au revers d'une sardoine du *Metropolitan Museum of Art* de New-York (thème du caducée ailé sur la face A, symbole propitiatoire), adopte la forme de ce qu'on pourrait estimer être une *hedera* verticale, hypothèse renforcée s'il était besoin par la taille du caractère, quelque peu réduit par rapport au reste de l'inscription. Dans le second cas, il existe diverses inscriptions, relativement longues, où le nombre de caractères graphiques abrégés va de pair avec les sigles typographiques y relatifs : ils ne masquent cependant pas le moins du monde un terme entier (d'ailleurs, les lettres en question, même associées les unes aux autres, ne sauraient produire un mot cohérent dans aucun des cas qui vont suivre). On peut mentionner un jaspe vert du début de l'Empire (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) sur la surface duquel une protomé d'aigle (voir n° 413 ci-dessus : nicolo de Hanovre avec mention du propriétaire) est jointe, dans le champ périphérique (type A1), à la légende **I•C•A•P•M•**, elle-même suivie d'une étoile à six branches (portée protectrice de la gemme ou nature cosmique du registre figuré) qui n'a aucune visée décorative ou terminale de l'inscription (voir point 2.3.4.3. ci-dessus) étant donné que le dernier caractère, **M**, est suivi lui-aussi d'une ponctuation : cette dernière est donc à fonction abrégative (voir n°s 458-459 ci-dessus). La légende consiste donc conséquemment moins en un terme entier constellé de points « parasites » qu'en une formule composée de cinq termes distincts, vraisemblablement une titulature, inspiré directement des légendes monétaires<sup>1480</sup>, comme le laisse à penser la figure de l'aigle, motif « héraldique » et emblème de la Rome impériale. Cette dernière mentionne César Auguste comme Grand Pontife – *I(mperator) C(aesar) A(ugustus) P(ontifex) M(aximus)*. Cette configuration épigraphique (type A) se retrouve d'ailleurs sur une sardoine de la *Staatliche Münzsammlung* de Munich en lien avec le buste d'un jeune homme : **AS/C•T•P• / P** (type A2). La légende implique un certain *Asclepius* ou *Asclepiades* (famille d'appellations nominales ou cognominales attestée

<sup>1478</sup> Voir *AE*, 1979, n° 377.

<sup>1479</sup> Voir *OPEL* I, p. 78, « Artemo » ; II, p. 33, « Capito ».

<sup>1480</sup> Voir *RPC*, I, 1, p. 353, n° 2097, pl. 94 : **IMP•CAESAR•AVGVSTVS•PONTIF•MAX•TR•P** (Bithynie, 14-15 apr. J.-C.) ; 193, n° 745, pl. 42 : **IMP C D F A P M P P** (Carthage, 10 apr. J.-C.).

sous l'abréviation **ASC**)<sup>1481</sup>, mais sans qu'il soit possible d'avancer une restitution cohérente pour la suite de l'inscription – **T•P•P** : *T(iti) p(ronepos) p(osuit) ?* –, le registre figuré étant par trop vague pour déceler une connexion avec la légende. Tel n'est heureusement pas le cas d'une autre gemme, mentionnée par S. Reinach d'après A.F. Gori (Florence), et dont il existe une copie en verre à Rome (collection Paoletti) ainsi qu'au *Martin-von-Wagner-Museum* de l'Université de Würzburg : elle met en scène une composition allégorique impliquant la *Lupa Romana*, trois enseignes militaires, un *tropaion*, trois personnifications en buste (le dieu-fleuve Nil avec une coiffe de scorpion, *Africa* avec un scalp d'éléphant et *Hispania* à couronne tourelée), ainsi qu'un lapin, "emblème" de l'Espagne "où il se multipliait si abondamment" selon G.F. Creuzer<sup>1482</sup>. D'après A.F. Gori, repris par S. Reinach, "cette pierre commémorerait les colonies militaires de la XI<sup>ème</sup> légion établies en Afrique, en Égypte et en Espagne", comme en témoignent deux inscriptions, dont la première, transversale (type J<sup>CI1</sup> – voir n° 157 ci-dessus : **AIAX**), se réfère à la légion mentionnée ci-avant et, du fait d'une connexion manifeste avec le registre figuré (ce qui n'était pas le cas de la pierre précédente), se restitue facilement : **L / XI / C P / F**, *L(egio) XI C(laudia) P(ia) F(idelis)*. La datation de la pierre dans la deuxième moitié du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. est tributaire de la titulature : le *terminus post quem* se situe en 42 apr. J.-C., lorsque l'empereur Claude octroie à la XI<sup>ème</sup> Légion le titre de *Claudia Pia Fidelis* ; et le *terminus ante quem* se place à l'aube du règne de Trajan, à partir de qui l'abréviation de *Claudia* est **CL**, et non plus **C**<sup>1483</sup>. Cette gemme fut sans nul doute confectionnée pour un légat de la légion, et c'est vraisemblablement à ce dernier que s'adresse la seconde partie énigmatique de l'inscription, en exergue (type B2, voire type H – présence d'une ligne de sol discontinue sous chaque élément distinct du registre figuré inférieur [louve, lapin]) : **Q•E•T•T•Q**, mention du propriétaire. Cet usage, sur un même support, de se référer tant à la titulature d'une légion ou d'une troupe qu'au nom du propriétaire, se retrouve sur un sceau en plomb du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., conservés au *Royal Albert Memorial Museum* d'Exeter, qui servait à sceller la marchandise ou à attester des droits de douane payés : sur la face A se lit le détachement à qui appartient le sceau – **EQS**, *Equites Singulares (consularis)*, la garde du gouverneur de province –, et de l'autre (face B) **OFF**, les initiales des *tria nomina* du privé qui a apposé le sceau<sup>1484</sup>. C'est cette même logique qui préside à l'intaille en verre de Würzburg (et de Rome) : la référence au légat propriétaire de la gemme (de manière erronée, les "initiales des noms du prêteur ou du légat d'Espagne, d'Afrique et de cette légion" selon G.F. Creuzer) se relit vraisemblablement au travers de sa fonction comme *q(uaestor) e(quitum)*<sup>1485</sup> *t(urma) T. Q(-)*, où les deux lettres finales fournissent les *duo nomina* du commandant de l'escadron sous les ordres de qui le légat en question (questeur) accomplit son service<sup>1486</sup>. Cette tradition n'est pas marginale, qui consiste à apposer sur le chaton d'une bague ou sur une pierre fine sertie dans un anneau la mention d'une titulature légionnaire : ainsi, on peut mentionner, outre deux exemples déjà cités (voir nos 18 et 244 ci-dessous : **▲C▲A▲ | LEG▲XXII | P▲P▲F** et **OPT•LEG•I•M•P•F** sur deux anneaux en or), une bague en argent mise au jour dans la région de Düsseldorf (Grimlinghausen, Neuss, *Castellum Novaesium*) et sur le chaton ovale de laquelle se déchiffre une inscription en écriture cursive pointillée (datable vers la fin du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. – voir n° 4 ci-dessus) : **DECV•ALAE | PRTHOR•VET | QVOI (sic) •PRAES[T] | P•VIBIVS | RVFVS** en cinq lignes (type G). Elle se lit *decu(rio) alae P(a)rthor(um) vet(eranae) quoi [pour qui] prae(e)s[t]*

<sup>1481</sup> Voir MILLER 1998, p. xix.

<sup>1482</sup> Voir CREUZER 1841, pp. 406-407, n° 876 (CCLIV).

<sup>1483</sup> Voir FELLMANN 2000-2003.

<sup>1484</sup> Voir JENKINS 1985, pp. 154-156, pls. 3-4 et 9.

<sup>1485</sup><sup>1485</sup> Pour ce grade relativement rare, voir BÉRARD 2000-2003, Appendice (pp. 60-67).

<sup>1486</sup> I. Jenkins (JENKINS 1985, p. 144, fig. 4 ; 154-155, pl. IX/B) mentionne l'exemple d'une *turma* (escadron de cavalerie) portant les *duo nomina* du légat qui la commande (*turmae Capitoni Mariani*), et sous les ordres duquel se trouve un certain *Plinius (praefectus equitum)* dans ce cas précis).

*P(ublius) Vibius Rufus*, c'est-à-dire « Décurion de l'aile des vétérans (des guerres) Parthiques que commande *Publius Vibius Rufus* ». À nouveau, l'appellation mentionnée (*tria nomina*) se réfère au commandant de la troupe et non au décurion possesseur de l'anneau, et la mention légionnaire agit comme un témoignage d'appartenance à une unité spécifique (sans qu'il soit fait mention, une nouvelle fois, de l'insigne ou de la référence à une légion comme dans l'inscription en exergue de l'intaille en verre de Würzburg). Toutefois, cette référence à l'aile Parthique *Veterana* se rapporte vraisemblablement à une troupe auxiliaire de la I<sup>ère</sup> Légion *Germanica*, de la XX<sup>ème</sup> Légion *Valeria Victrix* ou de la XVI<sup>ème</sup> Légion *Gallica* en garnison à *Novaesium* au I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.<sup>1487</sup>.

480. FOSSING 1929, p. 100, n° 574, pl. VII = ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 145, n° 290, pl. 55 [Pl. 80, fig. 546]. STEFANELLI 1990, p. 60, n° 34 [Pl. M, fig. 89]. STEFANELLI 2007, p. 139, n° 271, pl. « Tomo II, cassetto 4 », ill. 271 [Pl. 88, fig. 601]. NEVEROV 1976a, p. 77 (109), n° 131, ill. 131 (pl. coul.) [Pl. N, fig. 98 ; 92, fig. 635] = VOLLENWEIDER 1966, p. 79, n. 78 ; 123, pl. 92, fig. 2 ; 4-5 ; ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 122 ; 418, fig. 483, pl. 105 : en dernier lieu, les points « parasites » inclus dans des termes soulignent non seulement l'amateurisme d'artisans-graveurs ignorants des canons épigraphiques usuels, mais sont aussi susceptibles, combinés à des facteurs exogènes (taille des caractères) ou/et endogènes (lien erroné avec le registre figuré – par exemple un buste d'Épicure adjoint à la « didascalie » de type J<sup>B2</sup> **OMHPOC** sur un camée de la collection du *Museo Archeologico Nazionale* de Naples [Pl. 80, fig. 548])<sup>1488</sup>, de dénoncer un ajout tardif de l'inscription. Ainsi, sur une aigle-marine du trésor de la *Via Alessandrina* à Rome, ayant appartenu à la collection Ludovisi, la représentation de Neptune, guidant un attelage de deux tritons, de face, est-elle jointe à la légende en exergue (type H) **KY•INTIA** (rétrograde) pour *Quintillus* (selon L.P.B. Stefanelli) ou, selon E. Zwielerlein-Diehl, un élément latin translittéré en grec (Κυιντίλιος / Κυίντιλλος, c'est-à-dire *Quintilius* ou *Quintillus*). Le traitement stylistique du registre figuré, ainsi que la graphie de l'appellation sous la ligne de sol, sont vraisemblablement la résultante d'une confection *rinascimentale* de l'intaille (XVI<sup>ème</sup> ou XVII<sup>ème</sup> siècle) que seul D.A. Bracci<sup>1489</sup>, en 1786, avait estimé être de l'époque de Septime Sévère (à l'opposé de S. Reinach<sup>1490</sup>). L'usage abusif d'un signe d'interponctuation s'intègre dans le caractère tardif de l'œuvre gravée (comme nous le verrons ci-dessous, point 2.3.4.6.).

§2. Cette partie d'appellation **KYINTIA** (gentilice ou surnom) se retrouve d'ailleurs, sans signe séparatif, sur une intaille en verre du *Martin-von-Wagner-Museum* de Würzburg (deuxième moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) [Pl. 80, fig. 546], provenant d'un original en sardonix du *Thorvaldsen Museum* de Copenhague que P. Fossing avait déjà mis en relation avec la légende sur l'aigle-marine Ludovisi (ce dont il avait déduit qu'il ne pouvait s'agir d'une signature de graveur, en tout cas pas pour l'intaille italienne). Or, dans le cas qui nous occupe, bien que le registre figuré soit différent (Mercure, le pied posé sur une proue de navire, tenant caducée et aplustre), le traitement graphique de l'inscription, de type A1 et non plus de type H toutefois, est relativement similaire quant à la rudesse rectiligne de l'appellation, comme on le trouverait pour une signature de graveur contemporaine [Pl. 80, fig. 547]<sup>1491</sup>. Et c'est bien ici que réside l'aspect important : la taille des lettres, alliée à cette rigidité spatiale (qui rappelle la mention **ΣΙΜΟΝ** sur une cornaline du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne – voir n° 169 ci-dessus [Pl. 19, fig. 126]), exclut qu'il s'agisse ni d'une référence au propriétaire, ni à celle de l'artisan car, selon

<sup>1487</sup> Voir CHANTRAINE 1984, p. 45, fig. 25.

<sup>1488</sup> Voir PANNUTI 1994, pp. 236-237, n° 201 : camée incisé vraisemblablement au II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., mais dont la « didascalie » non pertinente fut ajoutée "*in epoca rinascimentale o neoclassica*" sur le pli du vêtement. Voir également LANG 2012, p. 57 ; 151, n° cat. G Ep11, pl. 4, fig. 27a, et AUBRY 2014a, p. 96.

<sup>1489</sup> Voir BRACCI 1786, pp. 192-197, pl. C : "*(...) ai tempi di Settimo Severo e facilmente (...) nei tempi più bassi*".

<sup>1490</sup> Voir REINACH 1895, p. 178, n° 57, pl. 136.

<sup>1491</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 410, fig. 444, pl. 97 : Thésée vainqueur du Minotaure sur une sardonix de la deuxième moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. signée **ΦΙΛΗΜΟΝΟC** (type A2).

E. Zwierlein-Diehl, "nicht antik ist die Inschrift. Sie ist kleiner als Besitzerinschriften der Zeit (...) und grösser als Signaturen". En effet, si on compare **KYINTIA** à la mention d'un nom de possesseur de la même époque, par exemple sur deux sardonix rubanées, l'une du milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. provenant des *Staatliche Museen* de Berlin et ornée du surnom **LVPVS** (voir n° 134 ci-dessus [Pl. 14, fig. 90])<sup>1492</sup> – parallèle proposé par E. Zwierlein-Diehl –, l'autre conservée au *Kestner-Museum* de Hanovre (I<sup>er</sup> s. av. J.-C. également) et portant la mention rétrograde **FVSCVS** (type A2) [Pl. 93, fig. 644]<sup>1493</sup>, la différence est frappante, tant du point de vue de la taille des lettres que du soin apporté à leur incision ; toutefois, comme pour toute règle se présente une exception, on retrouve le double critère de dimension et de verticalité rectiligne sur une authentique signature de graveur contemporaine, celle de *Dalio* (**ΔΑΛΙΟΝ** – type A2) sur une cornaline de Florence (30-20 av. J.-C.) ornée du portrait d'un monarque hellénistique (Juba II ?) [Pl. 92, fig. 634]<sup>1494</sup>. Il est cependant utile d'insister sur le fait que dans le cas des signatures de graveur, comme le souligne E. Zwierlein-Diehl pour les noms de propriétaires – "(...) *Besitzerinschriften der Zeit* (...) " –, la contemporanéité de confection des pierres gravées mises en parallèle est cruciale, car la taille des lettres d'une inscription relevant le nom de l'artisan peut se modifier selon les époques, ce qui peut induire davantage de confusion encore. En effet, s'il est envisageable de vaguement rapprocher la dimension des caractères de **KYINTIA** avec certaines signatures tardo-républicaines, notamment celles d'*Aulos* [Pl. 1, fig. 4] et de *Heios* (voir n° 161 ci-dessus)<sup>1495</sup>, n'est-ce pas ce dernier que M.-L. Vollenweider elle-même<sup>1496</sup> avait estimé être le nom du propriétaire sur une cornaline du *British Museum* [Pl. 18, fig. 120] et que B. et M. Overbeck interprétaient comme un cri de joie bacchique sur une sardoine à thème dionysiaque (voir n° 214 ci-dessus) [Pl. F, fig. 35] ? Les mêmes considérations de taille de lettres en lien avec une marque d'officine se retrouve également aux I<sup>er</sup> et II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. : en atteste notamment la signature de l'artisan-graveur *Skylax*, **ΚΥΛΑΚΟΣ**, sur une améthyste du Musée de l'Ermitage présentant un buste de l'empereur Claude (41-54 apr. J.-C.), dont la dimension des caractères, nonobstant une configuration rectiligne, est proche de celle de **KYINTIA** sur l'intaille de Würzburg ; il est toutefois nécessaire de concéder que le traitement épigraphique de cette intaille est une exception si on le compare aux autres gemmes antiques signées soit de *Skylax* lui-même [Pl. 92, fig. 636]<sup>1497</sup>, soit d'autres artisans contemporains (comme *Epithynchanos* ou *Saturninus*) [Pl. 92, figg. 637-638]<sup>1498</sup>, et pour lesquelles le rendu de l'inscription est davantage ténu, finement incisé et conforme aux labels génériques des officines d'artisan-graveur de l'époque julio-claudienne. Ainsi, c'est souvent la comparaison avec d'autres marques d'atelier contemporaines ou plusieurs occurrences d'une même signature qui incite à penser qu'il s'agit de l'identité d'un graveur. Ainsi en est-il notamment d'un artisan du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., *Hyperechios*, dont la signature **ΥΠΕΡΕΧΙΟΥ** (Υπερεχίου), en exergue de la représentation d'un lion sur un jaspe jaune du *Museum of Fine Arts* de Boston [Pl. 93, fig. 642]<sup>1499</sup>, était sujette à caution déjà chez A. Furtwängler : tantôt interprétée comme l'ajout tardif du nom du propriétaire du fait d'une

<sup>1492</sup> Surnom romain (voir *OPEL* III, p. 38, « Lupus »), il peut tout aussi bien s'agir du nom du cheval (voir *DARDER LISSÓN* 1996, pp. 175-176).

<sup>1493</sup> Voir *ZAZOFF* 1983, p. 301, n. 196, pl. 88, fig. 11 = *AGDS* IV, Hannover, p. 108, n° 452, pl. 63.

<sup>1494</sup> *ZAZOFF* 1983, p. 321, n. 98, pl. 95, fig. 1 = *ZWIERLEIN-DIEHL* 2007, p. 121 ; 417, fig. 479, pl. 104.

<sup>1495</sup> Voir *ZWIERLEIN-DIEHL* 2007, pp. 110-111 ; 407-408, fig. 429 ; 432, pl. 94 (milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.).

<sup>1496</sup> Voir *VOLLENWEIDER* 1966, p. 18, n. 13 ; 94, pl. 18/4.

<sup>1497</sup> Voir *VOLLENWEIDER* 1966, p. 79, n. 78 ; 123, pl. 92, fig. 1 ; 3 : signature (type H) sur un camée en sardonix perdu (moulage au Séminaire d'archéologie de l'Université de Bâle) mettant en scène Hercule *Musarum*. E. Zwierlein-Diehl, dans son ouvrage sur les pâtes de verre du *Martin-von-Wagner-Museum* de Würzburg (p. 291), recense seulement deux signatures antiques de *Skylax* – l'améthyste de l'Ermitage et le camée de la collection Roger – et un certain nombre de copie du XVIII<sup>ème</sup> siècle dont deux pâtes de verre. Voir *ZWIERLEIN-DIEHL* 1986, pp. 290-291, n°s 874-875, pl. 152 : 1) Masque de Pan avec, d'après l'auteure, la signature de type B2 **ΚΥΛΑΞ** (**ΚΥΛΑΚΟ** d'après la gravure de P. von Stosch – *ibid.*, pl. 185, ill. 86 – et **ΚΥΛΑΚΟΣ** d'après J.J. Winckelmann) et 2) Tête d'aigle avec **ΚΥΛΛΚΟ** (type A<sup>1</sup>).

<sup>1498</sup> Voir *VOLLENWEIDER*, *AVISSEAU-BROUSTET* 2003, pp. 70-71, n° 75, pl. 59 [**ΕΠΙΤΥΓΧΑΝΟΥ** (*sic*) – type A2 rétrograde] (fin I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – début I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) ; 73-74, n° 78, pl. 61 [**ΣΑΤΟΡΝΕΙΝΟΥ** – type A2] (15-20 apr. J.-C.).

<sup>1499</sup> *RICHTER* 1971, p. 153, n° 719, ill. 719 = *ZWIERLEIN-DIEHL* 2007, p. 184 ; 446, ill. 675, pl. 150.

certaine maladresse de style et de la petitesse (!) des caractères (1889)<sup>1500</sup>, tantôt comme la signature du graveur (1900)<sup>1501</sup>, il opta finalement pour cette seconde hypothèse. La mise en relation de cette signature avec celle figurant sur un jaspe rouge des *Staaliche Museen* de Berlin (voir n° 440 ci-dessus : ΥΠΕΡΕΧΙΟΥ) [Pl. 70, fig. 477], confirma cette théorie<sup>1502</sup>.

Et si, dans des cas marginaux, la taille des lettres ou le registre figuré peut induire en erreur sur la nature de l'inscription – notamment pour ΗΕΙΟΥ (voir n° 214 ci-dessus) –, d'autres pseudo-signatures d'artisan, reconnues comme telles par les auteurs des recueils où ces dernières sont recensées, sont indubitablement sujettes à caution, eu égard avant tout à la dimension des caractères qui les composent et au rendu maladroit de l'ensemble de l'inscription. On peut citer trois pierres dont les légendes ont ceci en commun qu'elles sont suspectées d'être des marques d'officine alors même que la taille de leurs lettres et le traitement peu soigné de l'incision rendent cette interprétation aléatoire : tout d'abord un jaspe rouge du *British Museum*, mettant en scène Athéna en pied et joint à la légende ΘΑΜΥΡΟΥ (type A1) [Pl. 93, fig. 639], que M.-L. Vollenweider met en lien avec la signature de *Thamyras*, artisan des années 40 av. J.-C.<sup>1503</sup> ; l'auteure s'interroge sur le fait de savoir s'il s'agit du nom du graveur ou du nom du propriétaire tout en sachant que *Thamyras* a œuvré dans le troisième quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (dernier quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. selon E. Zwierlein-Diehl) et que l'intaille britannique, par le biais de parallèles numismatiques tant au niveau du type que de la légende monétaire ("*Thamyrou in groben Schriftzeichen in der Art der römischen Münzinchriften*"<sup>1504</sup>), peut être calibrée dans la même période (*terminus post quem* : 42 av. J.-C.). D'après le format de l'inscription sur le jaspe, en comparaison de celle authentique de l'artisan [Pl. 93, fig. 639<sup>bis</sup>]<sup>1505</sup>, celle-ci ne peut reprendre une marque d'officine ; P. Zazoff, lui, remédie à la problématique en estimant qu'il s'agit d'un ajout moderne<sup>1506</sup>. Ce qui est d'autant plus surprenant que lui-même, s'attachant à des légendes d'un rendu épigraphique maladroit sur deux intailles – l'une, une sardoine du milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. ("*Satyr-Nymphe-Gruppe*")<sup>1507</sup> provenant du Cabinet des Médailles et ornée de l'inscription ΠΑΝΑΙΟΥ / ΑΦΡΟΔΙΤΗ (type A2<sup>CH</sup>) [Pl. 93, fig. 640]<sup>1508</sup>, l'autre, une cornaline du début du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., présentant un buste de Socrate adjoint à la mention ΑΓΑΘΗΜΕ-ΡΟC (type A2<sup>C</sup>) [Pl. 93, fig. 641]<sup>1509</sup> – prend le parti marginal d'y voir des noms de graveurs antiques, ce qui en fait, encore à l'heure actuelle, le seul tenant de cette théorie. Est-ce erroné pour autant ? Certes non. Mais en arguant cela, il prend le contre-pied manifeste – surtout dans le cas d'*Agathameros* (*dixit*) – de son interprétation de l'appellation *Thamyras* sur le jaspe rouge du *British Museum* en tant qu'adjonction post-antique de l'inscription en marge du motif iconographique ; en raisonnant ainsi, il fait totalement fi des spécificités de la technique de gravure (surtout relativement à la disposition spatiale de type A2/B2 commune aux deux

<sup>1500</sup> Voir FURTWÄNGLER 1889, p. 64 : "*Die Buchstaben sind nur schwach vertieft und im Abdrucke nicht scharf gekommen ; es scheinen kleine Kugeln an den Enden der Hasten zu sein. Die Schrift geht zwar in gerader Linie, aber nicht ganz parallel mit der Fussbodenlinie des Bildes, sondern etwas schräg, was einen ungünstigen Eindruck macht. Auch sonst ist die Schrift nicht so schön geschrieben wie man es erwartete wenn der Künstler eines so trefflichen Werkes es mit seinem Namen bezeichnet hätte. Die Kleinheit der Buchstaben würde indess zur Annahme einer Künstlerinschrift passen. Dennoch wage ich nicht eine solche hier sicher anzunehmen und glaube eher dass sie späterer Zusatz eines Besitzers ist*".

<sup>1501</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 241, n° 6, pl. L : "*Bild und Inschrift, die gewiss den Künstler bezeichnet, scheinen echt*".

<sup>1502</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2005, p. 342.

<sup>1503</sup> Voir VOLLENWEIDER 1966, pp. 37-38, n. 70 ; 102, pl. 28, fig. 5.

<sup>1504</sup> Voir *ibid.*, p. 140, « ΘΑΜΥΡΟΥ », 1<sup>ère</sup> mention.

<sup>1505</sup> Voir *ibid.*, p. 37, n. 69 ; 102, pl. 28, fig. 3. Voir aussi ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 121 ; 128 ; 246-247 ; 417, fig. 481, pl. 104 : copie en pâte de verre (XVIII<sup>ème</sup> siècle) d'une aigle-marine du dernier quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. mettant en scène une néréide (Thétis ?), chevauchant en amazone un hippocampe, et adjoint à la signature ΘΑΜΥΡΟΥ (type A<sup>11</sup>).

<sup>1506</sup> Voir ZAZOFF 1983, p. 156, n. 158 : "(...) *altbekanntes Karneol mit der neuzeitlichen Beischrift ΘΑΜΥΡΟΥ im Britischen Museum*".

<sup>1507</sup> Voir *ibid.*, p. 320, n. 92 ; 332, n. 178, et AGDS I, 3, pp. 207-208, nos 3482-3484, pl. 327-328.

<sup>1508</sup> Voir ZAZOFF 1983, p. 320, n. 92, pl. 94, fig. 1.

<sup>1509</sup> Voir *ibid.*, p. 321, n. 97, pl. 94, fig. 7.

gemmes) ainsi que de la taille des lettres, critères complémentaires qui sont semblables autant sur l'intaille d'*Agathameros* que sur celle de *Thamyras*. C'est d'ailleurs par ces motifs que A. Furtwängler lui-même avait réfuté la possibilité que l'inscription **ΘAMYPOY** fût une marque de l'artisan-graveur *Thamyras*<sup>1510</sup>, de même qu'il estimait douteuse l'authenticité de la gemme du pseudo-*Agathameros*, "*Carneole der Sammlung Devonshire mit Sokrates' Kopf und der Inschrift ΑΓΑΘΗΜΕΡΟΣ, die Bruun (S. 592)*<sup>1511</sup> zwar für ächt aber nicht sicher auf einen Künstler bezüglich ansieht, ist mir beides Inschrift und Bild wegen des Stiles verdächtig"; toutefois, au contraire de l'exemple du pseudo-graveur *Panaios* qui va suivre (voir *infra*), G. Bröker et R. Vollkommer (*Künstlerlexikon der Antike*)<sup>1512</sup> répertorient *Agathameros* (II) comme un authentique artisan-graveur alors même qu'ils se réfèrent à H. Bruun et A. Furtwängler. Mais venons-en à la sardoine du Cabinet des Médailles (milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) : dans un article consacré exclusivement à cette pierre gravée<sup>1513</sup>, P. Zazoff donne un aperçu des interprétations possibles des inscriptions **ΠΑΝΑΙΟΥ / ΑΦΡΟΔΙΤΗ** en convenant finalement du fait que la partie **ΑΦΡΟΔΙΤΗ** est un ajout postérieur à la confection du registre figuré et à l'apposition de **ΠΑΝΑΙΟΥ** à ce dernier (arguant à raison que le style et le traitement des caractères respectifs diffèrent), cette ultime mention faisant référence, elle, au nom du graveur au génitif : il exclut d'emblée qu'il puisse s'agir du nom théophore du propriétaire en lien avec le thème du satyre (*Panaios* étant directement dérivé du nom du dieu Pan)<sup>1514</sup>, voire conséquemment d'un complément au registre figuré (*Panaios* se référant au nom du satyre mis en scène), en avançant que "[a]n einer Besitzerinschrift kann hier nicht gedacht werden. Sie müsste in lateinischen Buchstaben sein. Ort und Art sind die der Meistersignatur"<sup>1515</sup>. Or, ces deux arguments de la langue et de l'agencement spatial de la légende (type A2) peuvent être aisément réfutés l'un comme l'autre : au milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (date de confection de la gemme), outre la potentialité de voir dans le **ΘAMYPOY** du jaspe rouge du *British Museum* un nom de propriétaire (il est également disposé dans le registre médian latéral – type A1), on peut citer un nombre, certes marginal, d'appellations de possesseur incisées en grec et, qui plus est, au génitif, à l'instar du portrait sur agate du *Royal Coin Cabinet* de La Haye portant l'appellation **ΕΠΙΚΟΥΡΟΥ** (type A1<sup>B3</sup> – voir n° 403 ci-dessus) ou encore de la cornaline de la collection Lewis à Cambridge présentant une scène de genre (Victoire, *tropaion* et doryphore) adjointe à l'inscription en deux parties **ΚΑΛΙΣΤΙΟΥ** (voir n° 255 ci-dessus – type B1') [Pl. 32, fig. 211] ; quant aux références au graveur, à l'instar des mentions de propriétaire, elles se situent autant dans le registre latéral médian (type A1/A2) qu'en exergue (type H), voire inclus dans la composition iconographique (type I2<sup>1</sup>), à l'exemple du graveur *Heios* (voir n° 161 et 214 ci-dessus : appellation sous la forme **ΗΕΙΟΥ** ou **ΗΕΙΟΥ**) [Pl. F, fig. 35 ; 18, fig. 120 ; 19, fig. 127 ; 25, fig. 166] ou de différents graveurs du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. comme *Aspasios* (type B2) [Pl. 101, fig. 698], *Rufus* (type B3), *Sostratos* (type H), *Tryphôn* (type B3<sup>G</sup>) [Pl. 62, fig. 426], *Solôn* (type H), *Aulos* (type H [Pl. 1, fig. 4]) et *Dioscouridès* (type H)<sup>1516</sup> qui, en variant la configuration spatiale de la signature par rapport au registre figuré, placent leur marque tantôt dans le registre supérieur (type B3), tantôt dans la partie médiane (type A1/A2), tantôt en exergue (type B2 et H). La question pertinente à se poser quant à la potentielle marque du graveur sur la sardoine du Cabinet des Médailles est plutôt celle-ci : si la mention **ΑΦΡΟΔΙΤΗ** est un ajout postérieur, pourquoi le graveur n'aurait-il pas profité de l'exergue libre pour y apposer sa signature, les inscriptions de type H ou B2 étant tout aussi courante au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. que celle de type A1/A2 ? En cela l'argument spatial, qui selon P. Zazoff implique une prédominance d'une disposition particulière

<sup>1510</sup> Voir FURTWÄNGLER 1888-1889, IV, p. 71 : "*Der Name [Thamyras] könnte wol (sic) einem jetzt ebenfalls im British Museum (Catal. No. 660) befindlichen roten Jaspis entlehnt sein, wo neben einer Athenafigur in zweifellos antiken groben und grossen Zügen ΘAMYPOY, offenbar der Name des Besitzers steht*".

<sup>1511</sup> Voir BRUUN 1889, II, pp. 402-403.

<sup>1512</sup> VOLLKOMMER 2001, I, p. 10.

<sup>1513</sup> ZAZOFF 1970.

<sup>1514</sup> Voir HORNBLLOWER, MATTHEWS 2000, p. 78 : "*Panaios (...) is indeed to be associated with the god [Pan]*".

<sup>1515</sup> Voir ZAZOFF 1970, p. 105, n. 8.

<sup>1516</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 408-414, ill. 435, pl. 95 [ΑΣΠΑΣΙΟΥ] ; 437 [ΡΟΥΦΟΣ ΕΠΟΙΕΙ], 441, pl. 96 [ΣΩΣΤΡΑΤΟΥ] ; 442, pl. 97 [ΤΡΥΦΩΝ | ΕΠΟΙΕΙ] ; 451, pl. 98 [ΣΟΛΩΝ ΕΠΟΙΕΙ] ; 456, pl. 99 [ΑΥΛΟΥ] ; 462, pl. 100 [ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΟΥ].

de l'inscription par rapport au registre figuré pour convenir de sa fonction de marque d'officine, est tout aussi arbitraire et sans fondement vérifiable.

Compte tenu de ce « flou artistique », il est plus aisé de comprendre la raison pour laquelle, depuis la publication de cette pierre dans le catalogue de P.M.A. Chabouillet en 1858, la légende a été diversement commentée : déjà l'auteur originel du catalogue du Cabinet des Médailles, se référant à ses prédécesseurs le comte de Caylus, le comte de Clarac et D. Raoul-Rochette, estimait-il que ΠΑΝΑΙΟΥ était susceptible de reprendre autant une inscription "relative au sujet, qui est un satyre assaillant une nymphe" – et, conséquemment, "un composé du nom de Pan" – que "la signature authentique d'un graveur grec" du nom de Paneos ou Panaeus<sup>1517</sup>. C'est d'ailleurs sous le nom de Panaeos qu'apparaît la mention du graveur chez H. Bruun<sup>1518</sup> : à l'instar de P.M.A. Chabouillet, il ne prend pas parti, se contentant d'avancer l'hypothèse supplémentaire consistant à appréhender l'ensemble de la légende comme une inscription dédicatoire. Il reconnaît cependant que cette ultime proposition, avancée par H.K.E. Köhler (relayé lui-même par L. Stephani) ne le convainc pas, la forme du mot ΑΦΡΟΔΙΤΗ au nominatif ne pouvant grammaticalement trouver grâce au travers d'une dédicace. Si, à l'heure actuelle, la mention de Panaios comme le nom d'un artisan-graveur apparaît encore quelquefois dans les catalogues de pierres gravées de manière marginale<sup>1519</sup>, la plupart des ouvrages récents, notamment le *Künstlerlexikon der Antike* datant de 2001, se risquent de manière prudente<sup>1520</sup> à ne plus reconnaître à la mention ΠΑΝΑΙΟΥ la valeur d'une signature de graveur : "Wegen der Inschr. ist es wahrsch., dass der Satyr den Namen Panaios trug und somit hier keine Künstler-Sign. vorliegt"<sup>1521</sup>. En conclusion, autant la restitution par un nom de graveur inclus dans une légende de nature composée (signature et « didascalie » – voir point 1.3. ci-dessus, §3) que l'hypothèse d'une formule dédicatoire ne sont satisfaisantes ; l'est encore moins l'hypothèse d'une double « didascalie » se rapportant à chacun des deux personnages représentés, les cas grammaticaux étant différents (nominatif et génitif). Il demeure toutefois deux postulats sur lesquels il vaut la peine de se pencher : tout d'abord la possibilité, eu égard à la connotation bacchique de la composition iconographique, que l'inscription prise comme un tout témoigne d'une formule de don soulignant la fonction d'« anneau de fiancés ou d'époux » de l'intaille (voir n° 200 ci-dessus). Cependant, cette restitution se heurte à deux écueils conséquents (nonobstant le décalage chronologique entre l'incision des deux appellations) : d'une part les cas grammaticaux imposant qu'à un nominatif – dans notre cas ΑΦΡΟΔΙΤΗ – fasse écho une appellation au datif (le génitif étant impropre à mettre en exergue la fonction de cadeau d'un fiancé à l'autre – voir n° 255 ci-dessus), d'autre part la thématique fort peu romantique du registre figuré (un satyre usant de violence à l'encontre d'une nymphe ou d'Aphrodite). C'est d'ailleurs cette ultime considération combinée avec un sens de lecture qui ne convient pas à une telle restitution (il faudrait pouvoir déchiffrer ΠΑΝΑΙΟΥ ΑΦΡΟΔΙΤΗ, et non pas ΑΦΡΟΔΙΤΗ ΠΑΝΑΙΟΥ) qui interdit également d'entrevoir, dans la combinaison d'une appellation féminine au nominatif et d'un nom masculin au génitif, un potentiel lien marital sous-entendant le terme *uxor*, *γυνή*, « épouse » (voir n°s 216-217 ci-dessus). Quoi qu'il en soit, ces deux types de formules impliquant la concorde, l'union ou l'attention ne sont attestées qu'en latin et non en grec. Conséquemment, le postulat le plus logique – et le plus probable – à appliquer à la légende est celui que, d'emblée, P. Zazoff avait écarté : en se situant dans le domaine des légendes de nature composée, convenir du caractère de complément au registre figuré de ΑΦΡΟΔΙΤΗ tout en octroyant à la forme ΠΑΝΑΙΟΥ la valeur d'une dénomination théophore au génitif d'appartenance se rapportant au propriétaire de la gemme (ce qui n'exclut nullement que la « didascalie » relative au personnage féminin ait été adjointe à posteriori).

<sup>1517</sup> Voir CHABOUILLET 1858, pp. 217-218, n° 1581.

<sup>1518</sup> Voir BRUUN 1889, II, pp. 424-425.

<sup>1519</sup> Voir HOEY MIDDLETON 1991, p. 72 : "(...) – sard signed 'Panaios'(...)".

<sup>1520</sup> Voir RE, XVIII/2, pp. 417-418, et *Enciclopedia dell'arte antica classica e orientale*, Istituto della Enciclopedia italiana, Roma, 1963, V, p. 925 : "Nome di un satiro che cerca di usare violenza ad una ninfa o ad Afrodite su una gemma. L'iscrizione sulla gemma (C.I.G., n. 7236) (...) [s]econdi altri P. è il nome dell'artista".

<sup>1521</sup> VOLLKOMMER 2001, II, p. 181.

§3. Dans les trois exemples de pierre gravée mentionnés ci-avant, l'interprétation à donner aux inscriptions est moins celle du nom des commanditaires des gemmes ou des artisans qui les ont confectionnés que des possesseurs à posteriori, eu égard à l'aspect peu soigné relatif à l'incision de l'ajout épigraphique « à la va-vite » que n'aurait toléré aucune des deux parties s'étant engagées respectivement dans la commande et la création de tels bijoux.

Si, pour les cas que nous venons de voir, la confusion porte moins sur un critère de calibrage chronologique (gravure post-antique) que sur l'interprétation à appliquer à l'inscription (nom du propriétaire ou du graveur, formule), la mention **KYINTIA** de la gemme de Würzburg – et par extension celle du *Thorvaldsen Museum* – est davantage à mettre en relation avec des légendes certifiées ou suspectées d'être des ajouts tardifs de la Renaissance. Pour s'en convaincre, il suffit de convenir de la pertinence de l'exemple fourni par la cornaline à la muse lyrophore du pseudo-*Onesas* (**ONHCAC | EP•**), copie du XVIII<sup>ème</sup> siècle de la pâte de verre hellénistique du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voir n° 252 ci-dessus) [**Pl. 31, figg. 207-208**], signée du véritable *Onesas* (**ONHCAC | EΠOIEI**) : d'une part la taille des lettres diverge de manière inversément proportionnelle à un nom de propriétaire, mais, d'autre part, on retrouve également ce particularisme spatial consistant à disposer la pseudo-signature de manière verticale dans le dos du personnage représenté en pied (type A1/A2). Au vu de ces deux exemples de fausses signatures *rinascimentali*, il paraît judicieux de suspecter la mention **ΣΙΜΟΝ** (voir ci-dessus), dans le dos d'Omphale à la *léonté* et de traitement graphique similaire (type A1), d'être tout autant une fausse signature ou, à tout le moins, une inscription tardive, l'auteur estimant la composition iconographique comme typique du classicisme de la cour impériale au I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. La seconde partie de cette inscription composite, **ID** (type H), renforce l'impression d'ensemble d'un ajout moderne : il s'agit vraisemblablement des initiales de son possesseur aux XVI-XVIII<sup>èmes</sup> siècles (d'où l'utilisation d'une graphie latine et non plus grecque pour souligner cette allégeance). En conclusion, l'inscription **KYINTIA** a de forte probabilité de se révéler être une signature *rinascimentale* ou néo-classique, à l'instar de **KY•INTIA**. Et l'usage d'un signe séparatif, tant à fonction abrégative dans le cas de la mention du pseudo-graveur *Onesas* (**ONHCAC | EP•**) que purement « parasite » pour l'aigue-marine Ludovisi (**KY•INTIA**), apparaît soit comme un indice d'un ajout postérieur à la confection de la gemme, soit comme une caractéristique visible certifiant du caractère de copie des XVI-XVIII<sup>èmes</sup> siècles d'un original antique ayant servi comme modèle. On retrouve cette même caractéristique sur une pâte de verre translucide *rinascimentale* ou néo-classique, de couleur verte, issue de la collection Paoletti : elle est ornée d'un buste de Plaute, joint au symbole d'un masque de théâtre, à un bâton recourbé (canne ?) et à la « didascalie » **M•A•PL•AVTVS**, *Ma(ccius) Plautus* (type B2<sup>A2</sup>) pénétrée de deux points « parasites ».

#### 2.3.4.6. Indice d'un ajout tardif

§1. En clair, si l'interponctuation n'est pas une caractéristique, ni un élément nécessaire (voire suffisant) d'un ajout tardif (voir n° 37 ci-dessus : **•Q• | •SCIPIO• | •IMP•**), elle participe toutefois de ce phénomène. Néanmoins, concernant l'interprétation des inscriptions sur les pierres gravées, il est important de distinguer les gemmes qui sont clairement soit des copies tardives de pierres antiques, soit des faux, soit des pierres sur lesquelles l'inscription a été ajoutée à l'époque moderne :

481. AGW I, pp. 165-166, n° 543, pl. 93 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 494, fig. 946, pl. 218 [**Pl. 80, fig. 550a**]. WALTERS 1926, pp. 200-201, n° 1892, pl. XXIV = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 416, fig. 477, pl. 104 [**Pl. 80, fig. 550b**] : dans le premier cas, on peut citer une cornaline, conservée au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, présentant un portrait d'Hercule avec la *clava* et signée de *Gnaios* (type B2). Or, cette gemme d'excellente facture n'en est pas moins une copie du XVIII<sup>ème</sup> siècle d'un original en aigue-marine des collections du British Museum (moulage), ornée de la signature de l'authentique graveur entre 30 et 20 av. J.-C.
482. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 310, n° 944, pl. 165 [**Pl. 80, fig. 551**] : un exemple de faux typique du XVIII<sup>ème</sup> siècle peut être donné par une intaille en verre du *Martin-von-Wagner-Museum* de l'Université de Würzburg. Cette dernière est ornée du portrait de Philipp von Stosch, spécialiste et collectionneur de gemmes antiques (1691-1757), et a été réalisée, vers 1730, par l'artisan-graveur de Livourne Gerolamo Rosi à la manière des portraits républicains. Ce

dernier a même poussé le cabotinage jusqu'à apposer sa signature sur l'œuvre, **ΠΟΣΙΟΣ** (type B2). Cette tradition, comme nous le verrons ci-dessous, est très en vogue entre le XVII<sup>ème</sup> et le XVIII<sup>ème</sup> siècle (voir nos 494-495 ; 497 ci-dessous).

483. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 200-201, n° 532 ; 535, pl. 95 [Pl. 81, figg. 552-553] = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 123 ; 419, figg. 489-490, pl. 106 : ce qui est par contre plus intéressant pour l'étude des inscriptions sur les pierres gravées antiques authentiques est le lien apparent, mais quelquefois erroné, entre un portrait et sa « didascalie ». Ainsi, sur une pâte de verre opaque conservée au *Martin-von-Wagner-Museum* de Würzburg, le buste d'un patricien romain, vraisemblablement *Caius Iulius Caesar*, est-il joint à l'inscription **M•T•C** (*sic*)<sup>1522</sup> (type A2) pour *Marcus Tullius Cicero* – grâce à quoi S. Reinach a cru reconnaître le portrait du sénateur<sup>1523</sup>. Il est conséquemment évident que la légende en *tria nomina* a été ajoutée tardivement par un graveur ayant cru reconnaître les traits du célèbre orateur romain. La comparaison avec le vrai portrait de ce dernier sur deux autres intailles en verre translucide (dont une portant la signature pseudo-antique du graveur Dioscouridès [Pl. 92, fig. 631]<sup>1524</sup> et assimilée jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle comme étant un buste de Mécène – voir Appendice 1)<sup>1525</sup>, ainsi que sur une cornaline de la collection Arundel conservée au *Museum of Fine Arts* de Boston [Pl. 92, fig. 632]<sup>1526</sup>, confirme l'erreur d'appréciation du lapicide. L'adjonction à posteriori de la dénomination peut être circonscrite, d'après l'auteure, dans la première moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle : pour tendre à cette conclusion, elle se base sur la graphie en boulerolle des terminaisons des hastes.

§2. Les signes séparatifs jouent, à côté du facteur purement endogène de la relation évidente ou non entre le registre figuré et l'inscription qui s'y rapporte, un rôle particulier pour le cas des légendes tardives ou modernes. Les exemples les plus évidents sont bien entendu les portraits au sein desquels E. Zwierlein-Diehl distingue deux groupes principaux de "*falschen Signaturen*"<sup>1527</sup> s'intégrant à la tradition des ajouts épigraphiques sur les copies du XVII<sup>ème</sup> siècle : tout d'abord les inscriptions qui, comme c'était déjà le cas au XVI<sup>ème</sup> siècle, définissent les noms des personnes portraiturees ; ensuite, rarement au XVII<sup>ème</sup> siècle mais de manière plus répandue au XVIII<sup>ème</sup> siècle, les légendes qui se rapportent à des signatures de (pseudo-)graveurs. Toutefois, les inscriptions des XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles, de par la taille relativement grande de leurs caractères, n'ont pas à dessein d'imiter les inscriptions antiques. Quoi qu'il en soit, le classement des légendes entre les deux groupes précédemment cités est parfois aléatoire :

484. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 285-286, n° 863, pl. 150 [Pl. 81, fig. 559] = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 299-300 ; 493, fig. 941, pl. 217. REINACH 1895, p. 106, n° II/44, pl. 101 [Pl. 81, fig. 560]. HENIG

<sup>1522</sup> Pour la problématique du double point [:], voir n° 489 ci-dessous.

<sup>1523</sup> Voir REINACH 1895, p. 106, n° II/45, pl. 101 : "16 X 13. Cornaline. Cicéron. Inscription : M.T.C. (*Raspe*, n° 10923)".

<sup>1524</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 282-283, n° 859, pl. 149.

<sup>1525</sup> Par analogie aux diverses copies (Rome, Würzburg notamment) d'une améthyste du Cabinet des Médailles à Paris, publiée par J.J. Winckelmann et P.-J. Mariette et publiée par S. Reinach (voir REINACH 1895, p. 106, n° II/49, pl. 102 ; 164-165, n° 27, pl. 134), signées tantôt par Dioscouridès, tantôt par *Solôn*, et qui encore à l'époque de J.J. Bernoulli (BERNOULLI 1882, pp. 237-241) était considérée comme un portrait de Mécène (d'après l'hypothèse du Duc d'Orléans, régent de France – voir KAGAN, NEVEROV 2000, p. 113, n° cat. 104/11). Une des copies de cette dernière, appartenant au trésor de la Via Alessandrina, est ainsi commentée par L.P.B. Stefanelli (STEFANELLI 1990, p. 61, n° 36) : "È una delle numerose repliche di età moderna, eseguite a partire dalla fine del XVI secolo, di una pietra antica, opera dell'incisore Solon (...). Il personaggio (...) è stato ritenuto, dapprima per una errata lettura dell'iscrizione, Solone e poi Mecenate durante il XIX secolo. È forse da identificare con Cicerone". C'est A. Furtwängler qui, le premier, avait avancé l'hypothèse que le buste signé Dioscouridès fût celui de Cicéron. Voir FURTWÄNGLER 1888-1889, III, pp. 297-301 (Dioscouridès) ; 307 (Solon).

<sup>1526</sup> Voir VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pp. 41-42, pl. 64/1-3 ; II, pp. 97-100 = BOARDMAN, SCARISBRICK, WAGNER, ZWIERLEIN-DIEHL 2009, p. 113, n° 209.

<sup>1527</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2005, pp. 326-327.

1975, p. 72, n° 323, pl. 20 : dans le premier groupe, on peut placer des « didascalies » entières ou abrégées : mentionnons tout d'abord le jeune éphèbe toisant un glaive sur une intaille en verre du *Martin-von-Wagner-Museum* de Würzburg, lequel est joint à la mention **CAE/KAS** (type D2), vraisemblablement pour *Caecas*, l'un des compagnons d'Énée, ancêtre de la *gens Caecilia* selon Festus (*De la signification des mots*, XXI/XLIV, 23-24)<sup>1528</sup>. Cette interprétation est plausible malgré la substitution du *kappa* initial par un « C », qui adjoint une difficulté supplémentaire à la relecture probable de l'inscription selon l'auteur<sup>1529</sup> ; c'est d'ailleurs cette orthographe singulière qui avait induit les prédécesseurs de E. Zwierlein-Diehl (dont Ph. von Stosch dans ses *Gemmae antiquae caelatae*, pl. 21) à convenir qu'il s'agissait d'une signature de graveur ou du nom du propriétaire (*Saekas*). Dans le même groupe, on peut également citer une cornaline du Cabinet des Médailles représentant un portrait de *Marcus Porcius Cato*, dit Caton le Censeur, joint à la « didascalie » abrégée **CAT / CEN** (type A1), *Cat(o) cen(sor)*<sup>1530</sup> selon S. Reinach, gemme que P.M.A. Chabouillet lui-même avait relégué dans la section des pierres modernes<sup>1531</sup>, ce que G.M.A. Richter confirme dans son ouvrage sur les *Engraved Gems of the Romans* (section des "*problematical and modern gems*")<sup>1532</sup>. Toutefois, si ce portrait est néo-classique, la restitution de l'inscription par S. Reinach paraît erronée (inversion du sens de lecture)<sup>1533</sup> et surtout incomplète : en effet, autant sur l'original en cornaline de Paris, publié notamment par G.M.A. Richter [**Pl. 82, fig. 561**], que sur deux copies en verre des collections Lewis (Cambridge) et Paoletti (Rome), l'appellation composée est accompagnée de signes séparatifs, soit abrégatifs et à fonction d'interponctuation (**CAT• / CEN** sur les deux copies néo-classiques)<sup>1534</sup>, soit plus vraisemblablement à fonction ornementale de délimitation (voir point 2.3.4.3. ci-dessus), car sur l'original en cornaline se distinguent des signes typographiques que les copies en verre ont rabotés (**•CAT• / •CEN•**). Or cette ultime caractéristique graphique, comme c'est d'ailleurs le cas pour le camée du Cabinet des Médailles orné de la légende **•CALIGVLA•** (voir n° 192 ci-dessus) [**Pl. 23, fig. 153**], est vraisemblablement le signe d'un ajout tardif de l'inscription, voire du caractère *rinascimentale* ou néo-classique de l'ensemble de la composition. En effet, s'il est avéré que la cornaline à l'effigie de Caton le Censeur est bel et bien une gemme confectionnée au XIX<sup>ème</sup> siècle, M.-L. Vollenweider convient du caractère prétendument antique du camée de Caligula (à contre-courant de P.M.A. Chabouillet et E. Babelon qui attribuent à la sardonix une authenticité douteuse, voire une confection moderne d'après W.-R. Megow<sup>1535</sup> – seul J.J. Bernoulli l'estime authentique<sup>1536</sup>) tout en concédant que certains aspects stylistiques et épigraphiques sont déroutants (les qualifiant de "*bizarreries*"), notamment "*la calligraphie de l'écriture du surnom « Caligula » et les figurines des trois sœurs*", admettant toutefois que

<sup>1528</sup> Voir LINDSAY 1997, p. 38.

<sup>1529</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 299 : "*Für die Beischrift CAEKAS gibt es nur eine Erklärungsmöglichkeit : Caecas (...) Stammvater der Caecilier (...) Die Gemme lieferte somit eine ganz seltene Darstellung, wobei die Schreibweise des Namens mit C und K offenbar eine zusätzliche Herausforderung an die gelehrten Deuter sein sollte*". Voir également ZWIERLEIN-DIEHL 2005, p. 326.

<sup>1530</sup> Voir MILLER 1998, p. xxv : "*CEN. censor*".

<sup>1531</sup> Voir CHABOUILLET 1858, p. 330, n° 2403 : "*IMITATION DE L'ANTIQUE. 2403. CATON le censeur. Buste de profil. On lit: CAT. CEN. CORNALINE*".

<sup>1532</sup> Voir RICHTER 1971, p. 162, n° 762, ill. 762.

<sup>1533</sup> En comparant la gravure de la cornaline dans l'ouvrage de S. Reinach au moulage du catalogue de G.M.A. Richter, on constate que, *ceteris paribus* (type A1, agencement spatial sur la bordure), la particule **CAT** court de haut en bas (et non de bas en haut), et inversement pour **CEN**. De plus, la taille des lettres diffère d'un cas à l'autre.

<sup>1534</sup> Voir HENIG 1975, p. 72, n° 323, pl. 20 (l'auteur y lit **CAT• / CEN•**), et STEFANELLI 2007, p. 216, n° 106, pl. « Tomo III, cassetto 2 », ill. 106 (**CAT• / CEN**).

<sup>1535</sup> Voir CHABOUILLET 1858, p. 37, n° 218, BABELON 1897, pp. 141-142, n° 267, pl. XXVII, et MEGOW 1987, p.188, n° A 66, « *Datierung* ».

<sup>1536</sup> Voir BERNOULLI 1886, pp. 310-311, n° e.

"la gravure extrêmement délicate du portrait à la surface aplatie s'inscrit, malgré sa perte de vigueur, dans la tradition de la glyptique augustéenne" (en particulier un buste d'Apollon lauré au Museo Archeologico de Florence, issu de la collection Medici [Pl. M, fig. 91]<sup>1537</sup>, dont le traitement plastique est similaire, mais que L. Tondo estime pourtant être un portrait d'Auguste remontant au XVI<sup>ème</sup> siècle).

§3. Dans le cas du camée de Caligula, c'est bien davantage la ponctuation décorative qui est sujette à caution (élément que M.-L. Vollenweider ne relève pas) : en effet, cette particularité du point préliminaire se retrouve, au-delà de toute considération calligraphique (voir n° 37 ci-dessus : •Q• | •SCIPIO• | •IMP•) ou d'interconnexion spatiale entre la légende et le registre figuré (type récessif I – voir n° 153 ci-dessus et point 2.3.4.2., §2 : •Q•C•E [Pl. 17, fig. 110]), exclusivement sur les copies *rinascimentali* et néo-classiques de pierres antiques ou dans l'orbe des ajouts épigraphiques modernes sur des bijoux gréco-romains (en atteste notamment les différentes configurations de l'*ex-gemmis* de Laurent II de Médicis, •LAV | •R• | MED•, ajout du nom du collectionneur, au XV<sup>ème</sup> siècle, sur les gemmes antiques et moyenâgeuses qu'il avait réunies – voir n° 496 ci-dessous). En ce qui concerne •CALIGVLA•, cette « tradition » des points décoratifs, insérés dans des légendes contrefaites typiques des XVII<sup>ème</sup>-XVIII<sup>ème</sup> siècles<sup>1538</sup>, porte sur deux aspects : premièrement sur l'inutilité syntaxique manifeste des signes typographiques (qui n'ont aucune fonction abrégative ou d'interponctuation dans le cas de termes entiers) ; et, deuxièmement, sur le recours à une ponctuation décorative préliminaire et terminale :

485. BOARDMAN 1968b, p. 49 ; 103, n° 85, ill. 85 [Pl. 82, fig. 563]. : dans la première acception, on peut citer deux exemples d'inscription présentant des termes entiers adjoints à des points « parasites » à dessein ornemental : tout d'abord un grenat du XVIII<sup>ème</sup> siècle issu de la collection Ionides et figurant un portrait "*in the Roman manner, wrongly identified as Mark Antony by the inscription*" (M• / ANTONIVS• – type A2<sup>B2C</sup>) ; ensuite, source indirecte, une aquarelle de E.F. Burney<sup>1539</sup>, datant de l'extrême fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle (1794, *Gaius Cilnius Maecenas Roman Patron of Art* – voir Appendice 1) et mettant en scène le buste du pseudo-Mécène [Pl. 82, fig. 564], directement inspiré du portrait éponyme, œuvre de Dioscouridès, sur une améthyste du Cabinet des Médailles, publié par S. Reinach d'après les illustrations de J.J. Winckelmann (collection Stosch) et P.-J. Mariette [Pl. 82, figg. 565-566]<sup>1540</sup> – la pierre étant elle-même, d'après A. Furtwängler<sup>1541</sup> (contre l'avis de P.M.A. Chabouillet)<sup>1542</sup>, une œuvre du XVI<sup>ème</sup> ou du XVII<sup>ème</sup> siècle, copie d'une authentique pierre gravée antique disparue signée ΔΙΟΚΚΟΥΡΙΑΔΟΥ (type A2 d'après J.J. Winckelmann, A1 d'après P.J. Mariette)<sup>1543</sup>. Il existe plusieurs moulages<sup>1544</sup> et copies de cette intaille, dont certaines signées par l'artisan Solon, dont un exemplaire en verre se trouve au sein de la collection Paoletti [Pl. 82, fig.

<sup>1537</sup> Voir VOLLENWEIDER 1966, p. 69, n. 27 ; 118, pl. 76, fig. 1, TONDO, VANNI 1990, p. 47, n° 222 ; p. 140, ill. 222, et GIULIANO 1989, p. 228, n° 152, ill. 152 (pl. coul.).

<sup>1538</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2005, pp. 326-327.

<sup>1539</sup> Voir [http://www.allposters.fr/-sp/Gaius-Cilnius-Maecenas-Roman-Patron-of-Art-Affiches\\_i1861543\\_.htm](http://www.allposters.fr/-sp/Gaius-Cilnius-Maecenas-Roman-Patron-of-Art-Affiches_i1861543_.htm) : don de C. Pregla (Zürich). Voir également CROWN 1982, p. 47 : "(...) designs (...) are traceable to the Farnese Ceiling, to Monfaucon's "Antiquité expliquée", and similar sources, that is, to prints after the most renowned works of art from antiquity to the eighteenth century".

<sup>1540</sup> Voir REINACH 1895, p. 106, n° II/49, pl. 102 (Mariette) ; 164-165, n° 27, pl. 134 (Stosch) : "15 X 20. Améthyste. PRÉTENDU MÉCÈNE (autrefois dit SOLON). (...)".

<sup>1541</sup> Voir FURTWÄNGLER 1888-1889, III, p. 297.

<sup>1542</sup> CHABOUILLET 1858, p. 269, n° 2077 : "MECENE. Buste de profil; il est représenté à un âge assez avancé et presque entièrement chauve. Derrière la tête, on lit: ΔΙΟΚΚΟΥΡΙΑΔΟΥ (ouvrage de Dioscoride). AMETHYSTE. H. 20 mill. L. 15 mill. (...) un des plus beaux fleurons de la collection de France".

<sup>1543</sup> A. Furtwängler concède que "dieser moderne Charakter von Schrift und Bild nur etwa Folge der Überarbeitung eines antiken Steines sei, [ist] unmöglich; die Arbeit ist völlig einheitlicher Art. Kein Steinschneider des 17. Jahrhunderts war im Stande eine Arbeit des Dioskurides genau zu kopieren".

<sup>1544</sup> Voir CADES 1836, cl. 38, IV, pl. C/307.

**567]**<sup>1545</sup> : l'auteur du catalogue romain, L.P. Biroli Stefanelli s'accorde à estimer, à l'instar de A. Furtwängler, qu'il s'agit vraisemblablement d'un portrait de Cicéron<sup>1546</sup>. L'œuvre de E.F. Burney, à l'instar du grenat Ionides, porte une « didascalie » entière, certes en deux parties (type A2<sup>C</sup>), **MAECE-NAS•**, à la fin de laquelle une ponctuation décorative terminale inutile clôt l'ajout épigraphique et, partant, s'insère dans la « tradition » des points « parasites » typique de son époque. Toutefois, il est nécessaire de concéder que l'usage d'un point « final » n'est une caractéristique moderne que dans le cas de termes entiers, sans que le signe typographique ait une fonction abréviative ou de délimitation spatiale d'une légende périphérique (voir points 2.3.4.2-3 ci-dessus).

486. BOARDMAN, SCARISBRICK, WAGNER, ZWIERLEIN-DIEHL 2009, p. 103, n° 175 [Pl. M, fig. 90]. REINACH 1895, p. 106, n° II/40, pl. 101 = ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 71-72, n°s 64A-B, pl. 15 [Pl. 82, fig. 568] = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 72-73 ; 377, fig. 263, pl. 65. STEFANELLI 2007, p. 48, n° 250, pl. « Tomo I, cassetto 4 », ill. 250 [Pl. 82, fig. 569]. KAGAN, NEVEROV 2000, p. 65, n° cat. 14/2 [Pl. O, fig. 107] : par contre, la combinaison d'une ponctuation préliminaire et terminale telle qu'on la constate sur la « didascalie » du camée de Caligula (**•CALIGVLA•**) est, elle, beaucoup plus caractéristique des XVII<sup>ème</sup>-XVIII<sup>ème</sup> siècles. En témoignent notamment quatre gemmes : tout d'abord une pâte de verre (dont il existe deux copies distinctes, n°s 64A et 64B) du *Martin-von-Wagner-Museum* de l'Université de Würzburg, dérivée d'un original antique en cornaline du Cabinet des Médailles, présente le portrait du monarque séleucide Démétrios II *Nicator* de Syrie, coiffé d'un scalp de taureau, et joint à l'inscription lisible de bas en haut (type A1) **•SCIP•AF•** (P.J. Mariette y avait lu, sur la même bordure mais de haut en bas – type A1 toujours – **P•SCIP•AF•**). Si l'original en cornaline est datable du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (aux alentours de 146/145–140/139 av. J.-C. selon E. Zwielerlein-Diehl<sup>1547</sup>), l'inscription, de par sa nature même de « didascalie » erronée identifiant le buste comme étant celui de Scipion l'Africain, est un ajout tardif (ce que J.J. Winckelmann avait déjà présumé<sup>1548</sup>, S. Reinach allant même jusqu'à douter du caractère antique de la pierre gravée proprement dite<sup>1549</sup>). Ce dernier s'intègre dans la tradition des compositions idéalisées sur les reliefs en bronze des XV<sup>ème</sup>-XVI<sup>ème</sup> siècles dont certaines œuvres ont pu directement inspirer le lapicide pour transposer sa « fausse-didascalie » sur la cornaline (et, par extension, les copies en pâte de verre). Comme modèle iconographique direct, on peut potentiellement citer une plaquette de la collection Samuel H. Kress pour lequel l'artisan de la Renaissance a volontairement accolé la mention **SCIP AF** (type A1) [Pl. 101, fig. 697]<sup>1550</sup> : elle est incisée d'un buste de Minerve reproduisant celui de l'Athéna *Parthenos* d'après Phidias (motif de la plaquette lui-même copié à partir d'une pierre gravée – la reconstitution plastique de la bordure fracturée en atteste –, un camée selon E.R.D. Maclagan<sup>1551</sup>, bien que les seuls parallèles à ma

<sup>1545</sup> STEFANELLI 2007, p. 139, n° 280, pl. « Tomo II, cassetto 4 », ill. 280 : la signature de Dioscouridès adopte la configuration de la gravure de J.J. Winckelmann (Stosch), c'est-à-dire type A2, mais l'auteur y reconnaît plutôt le portrait de Tibulle (d'après l'inventaire de B. et P. Paoletti).

<sup>1546</sup> Voir STEFANELLI 1990, p. 61, n° 36 : "*È una delle numerose repliche di età moderna, eseguite a partire dalla fine del XVI secolo, di una pietra antica, opera dell'incisore Solon (...). Il personaggio (...) è stato ritenuto, dapprima per una errata lettura dell'iscrizione, Solone e poi Mecenate durante il XIX secolo. È forse da identificare con Cicerone*". Voir également FURTWÄNGLER 1888-1889, III, pp. 297-301 (portrait de Cicéron par Dioscouridès) ; 309 (portrait de Cicéron par Solon).

<sup>1547</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 73.

<sup>1548</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 72.

<sup>1549</sup> Voir REINACH 1895, p. 90.

<sup>1550</sup> Voir POPE-HENNESSY 1965, pp. 76-77, n° 262, fig. 54.

<sup>1551</sup> Voir MACLAGAN 1924, p. 14, n° inv. 704-1865, « *SCIPPIO AFRICANUS* », note : "*Probably imitated from a cameo of Minerva based on the type of the Parthenos figure*" ; mais l'auteur ne spécifie pas quelle pourrait être cette pierre gravée antique ayant servi de modèle. Sur une plaquette similaire, mais sans inscription, appartenant à la collection des bronzes italiens de la Renaissance et de l'époque baroque des *Königliche Museen zu Berlin*, F.

connaissance, outre divers moulages de T. Cades<sup>1552</sup>, soient plutôt le jaspe rouge signé *Aspasios* [Pl. 101, fig. 698]<sup>1553</sup>, une agate rubanée du *Paul J. Getty Museum* de Malibu (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>1554</sup> et un grenat – probablement moderne – provenant des archives Beazley à Oxford<sup>1555</sup>). Conséquemment, il semble qu'il faille trouver dans ce relief, type d'ornement prisé à la Renaissance et confectionné « d'après l'antique » ("*after the antique*"), le prototype à partir duquel l'auteur de la « didascalie » erronée sur l'intaille du Cabinet des Médailles (donc Würzburg), le prenant *grosso modo* comme parallèle tant iconographique que physiologique (Démétrios II *versus* Athéna *Parthenos*), a assimilé le buste à Léontè de la gemme à celui de Scipion l'Africain (voir également n° 491 ci-dessous : cas d'Aristote). Dans le cas des trois gemmes, le rendu épigraphique (par le truchement de l'adjonction d'éléments d'interponctuation) ne laisse en tout cas pas le moindre doute sur la teneur post-antique de la légende. Ensuite, on peut citer une autre pâte de verre, *rinascimentale*, et issue de la collection Paoletti : transparente et de couleur verte, elle met en scène Hermès Διάκτορος (« Messenger ») avec chlamyde, pétase et caducée, flanqué dans le registre périphérique supérieur de l'inscription •M•A• / •G•F• (type B3<sup>c</sup>), révélant un usage une nouvelle fois abusif de l'interponctuation (indice d'un ajout tardif et, ici, confirmation la confection moderne de l'ensemble). La légende reprend vraisemblablement le nom abrégé du propriétaire moderne (avec indice de filiation F pour *filius*) ou une « didascalie » abrégée qui, à l'instar de MEP (voir n° 94 ci-dessus), commencerait par M pour *Mercurius*. Troisièmement, dans la plus pure tradition *rinascimentale*, une intaille en cornaline de la collection Arundel (publié par J. Boardman dans son ouvrage sur les gemmes Marlborough) représente le buste de trois-quarts face d'un homme barbu casqué, de type « Pyrrhus » ou « Hannibal » ["*Pyrrhus' or 'Hannibal' type*"], derrière la crête de son bouclier. Or, dans les registres latéraux (type A1<sup>c</sup>), une inscription semble identifier le personnage portraituré, mais idéalisé, comme étant un certain *Marcus Regulus Attilius* (ou plutôt *Marcus Attilius Regulus* selon la règle de primauté du gentilice sur le surnom dans l'onomastique latine), général romain de la Première guerre punique : •M•RE• / •ATI•. Si, à nouveau, la ponctuation excessive participe de la tradition épigraphique *rinascimentale* sur les pierres gravées, l'interversion du *nomen* et du *cognomen*

---

Goldschmidt, en 1922 (reprenant W. von Bode, 1904), décrit le buste comme un portrait de Scipion assimilé à Mars. Voir GOLDSCHMIDT 2011, pp. 11-12, n° 70, pl. 21.

<sup>1552</sup> Voir CADES 1836, cl. 5, I, pl. H/9-10 ; 6, I, H/22 (<http://www.beazley.ox.ac.uk>, gem database, « head of Athena »), et BOARDMAN, WAGNER 2003, p. 45, n° 288, pl. 44.

<sup>1553</sup> Voir VOLLENWEIDER 1966, pp. 31- 32, n. 30 ; 99, pl. 22, figg. 3-4, et ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 112 ; 408-409, fig. 436, pl. 96 (troisième quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.). On peut citer maints camées sur lesquels est représenté le buste d'Athéna/Minerve (notamment BABELON 1897, pp. 14-21, n<sup>os</sup> 17-25 ; 27-30, pls. III-IV, TONDO, VANNI 1990, p. 35, n° 2 ; 41-42, n<sup>os</sup> 117-120 ; 54, ill. 2 ; 86, ill. 119-120 [pl. coul.] ; 123, ill. 117-118, RICHTER 1971, p. 36, n° 111, ill. 111, AGW III, p. 214, n° 2461, pl. 150 et HENIG 1990, pp. 71-76, n<sup>os</sup> 129-134 ; 136-137, pls. XXIV-XXV [pl. coul.]), mais aucun n'allie au casque à triple cimier le port d'une draperie sur une épaule (le type standard étant constitué du casque attique à cimier simple et de l'égide cuirassée à *gorgoneion*). Le LIMC ne recense, sur les gemmes, que deux occurrences au type de l'Athéna *Parthenos* (hormis le jaspe rouge signé *Aspasios* conservé au *Museo Nazionale Romano – Palazzo Massimo alle Terme* de Rome, également une sardoine fracturée du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. provenant de la *Staatliche Münzsammlung* de Munich – AGD I, 3, p. 15, n° 2181, pl. 189), mais aucun camée. Voir LIMC II, « Athena/Minerva », 1, p. 1076, n<sup>os</sup> 12-13 ; II, p. 786. Deux exemples de camées peuvent être cités, qui malheureusement ne présentent pas de buste à *gorgoneion* : l'un au *British Museum* (voir WALTERS 1926, pp. 323-324, n° 3441, pl. XXXIII), l'autre à Berlin (voir FURTWÄNGLER 1896, p. 349, n° 11181, pl. 67). On peut toutefois préciser que le type de l'Athéna à triple cimier apparaît sur deux anneaux en or d'époque classique (milieu du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C.), l'un au nom d'*Anaxilés* (voir n° 69 ci-dessus [Pl. 7, fig. 43]), l'autre incisé d'un buste de trois-quarts face (Athéna selon G.M.A. Richter, plutôt une reine Amazone selon J. Boardman) [Pl. R, fig. 123]. Voir RICHTER 1968, p. 90, n° 287, ill. 287 (*Anaxilés*) ; 95, n° 313, ill. 313 (buste) = BOARDMAN 1970, p. 217, fig. 3 (pl. coul.) ; 228 (buste) ; 297, n° 688, ill. 688 (*Anaxilés*) ; 300, n° 762, ill. 762 (buste).

<sup>1554</sup> Voir SPIER 1992, p. 108, n° 271.

<sup>1555</sup> Voir BOARDMAN, WAGNER 2003, p. 45, n° 288, pl. 44.

s'ancre également dans la tradition littéraire de la Renaissance italienne<sup>1556</sup> comme en témoigne la mention "*Marco Regulo Attilio*" que fait Machiavel du général romain dans son *Discours sur la première décade de Tite-Live* (II, 18, 29)<sup>1557</sup>. Cette altération de l'appellation découle d'une mode syntaxique *rinascimentale* dont témoigne également la parution contemporaine des œuvres de Valère Maxime (*Faits et dits mémorables*), notamment par Oliviero d'Arzignano *et alii* (1518)<sup>1558</sup>, et dans lesquelles les auteurs ont adjoint au chapitre 14 du Livre I, chapitre 1 (p. VII), un titre explicatif intitulé "*De Marco Regulo Attilio*", alors que dans le développement du texte original latin qui suit, les *tria nomina* sont correctement disposés ("*14. Sed in his, quae ad custodiam religionis attinent, nescio an omnes M. Attilius Regulus praecesserit; (...)*"). Enfin, ultime exemple de l'abus d'interponctuation par pur esthétisme, une cornaline de la collection de Michel-Ange de La Chausse (puis collection d'Orléans) mettant en scène un triomphateur à la nudité héroïque conduisant un char tiré par des éléphants et en exergue de laquelle (type H) apparaît la signature **•G•F•** (*sic*). Bien que l'intaille soit datée par les auteurs, O. Neverov et J. Kagan, aux alentours du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., il semble peu probable que la légende confirme ce calibrage chronologique tant il paraît évident que la configuration épigraphique est typiquement *rinascimentale*. L'usage des points parasites, tant pour marquer le caractère abrégé des termes que pour délimiter spatialement l'ensemble de la légende (voir n° 484 ci-dessus), n'est guère plausible sur une pierre prétendument du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., à l'inverse du recours à la lettre **G** : c'est en effet un siècle auparavant, durant le dernier siècle de la République, que les signatures en *duo nomina* n'avaient qu'exclusivement recours à la forme **C** comme en attestent deux cornalines brunes du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., l'une provenant d'Aquilée et figurant un gouvernail [Pl. O, fig. 106]<sup>1559</sup>, l'autre issue des *Staatliche Museen zu Berlin* mettant en scène un taureau [Pl. 94, fig. 649]<sup>1560</sup>, et pour lesquelles une inscription identique et voisine de **•G•F•** apparaît : **C•F**. Dans le cas de l'intaille d'Orléans, il s'agit d'un pur phénomène d'intégration par les artisans modernes de la tradition épigraphique antique. Cette dernière est toutefois restituée comme au travers d'un prisme déformant constitué, d'une part, par un goût de l'esthétique davantage paroxystique et, d'autre part, par une certaine méconnaissance, chez les érudits de la Renaissance et de l'époque baroque, des canons typographiques de l'épigraphie des Anciens ; ce que matérialise l'adjonction erronée d'une interponctuation autant abrégative que décorative, signe d'un ajout tardif ou d'une confection post-antique de l'ensemble de l'intaille. Mais quoi qu'il en soit, l'appellation **•G•F•** se rapporte aux initiales du propriétaire, quel qu'il soit et de quelque époque qu'il fût, à l'instar des légendes antiques qui, dans pareille configuration, reprenaient les *duo nomina* du possesseur, vraisemblablement par le truchement d'un indice de filiation.

§4. Toutefois, dans l'art *rinascimentale* et néo-classique visant à usiter, avec un certain manque de discernement (pour ne pas dire avec trop de prodigalité), de divers signes typographiques d'interponctuation, une logique particulière peut se faire jour dans quelques cas particuliers pour lesquels le recours à des points – finaux, abrégatifs ou de délimitation – répond à un besoin accru de lisibilité de la légende, surtout si cette dernière revêt un nature composée quant à sa teneur (voir point 1.3. ci-dessus, §3). Ainsi en est-il d'une sardonix de la collection Pierre Crozat (englobée à la collection du Duc d'Orléans), œuvre de la fin du XVII<sup>ème</sup>, voire du début du XVIII<sup>ème</sup> siècle, dont la gravure en intaille présente un buste du général carthaginois Hannibal [Pl. O, fig. 108]<sup>1561</sup> ; ce dernier est identifié grâce à une inscription transversale rétrograde de type C (voir point 1.4.2. ci-dessus) dont la partie

<sup>1556</sup> Voir SCOLARI 1989, p. 88.

<sup>1557</sup> Rédigé entre 1513 et 1519.

<sup>1558</sup> D'ARZINIANO 1518.

<sup>1559</sup> SENA CHIESA 1966, p. 406, n° 1448, pl. LXXIII.

<sup>1560</sup> FURTWÄNGLER 1896, p. 100, n° 1979, pl. 19 = PANOFKA 1851, p. 403, n° 20, pl. I/20.

<sup>1561</sup> KAGAN, NEVEROV 2000, p. 112, n° cat. 102/9.

initiale, derrière la nuque, est abrégée par « suspension » – **HANI•** pour *Han(n)i(bal)*, le second **N** ayant été omis par gain de place et équilibre de la composition<sup>1562</sup> plutôt que par contraction (voir point 2.2.2. ci-dessus, §1) – et le reste, devant le buste, par contraction – **KRTH•** pour *K(a)rth(aginensis)* (voir point 2.2.5. ci-dessus, §1). Bien que dénotant apparemment une certaine méconnaissance de la tradition épigraphique antique en glyptique (qui impose qu’au sein d’une même inscription on ait recours soit à la « suspension », soit à la contraction – voir n° 274 ci-dessus : **I|E|S / X|R|S** versus **IH/C | XP** –, mais pas aux deux techniques simultanément), ce traitement hétérogène dans le mode d’abréviation de l’inscription n’est pas un argument suffisant pour impliquer d’emblée que la technique de gravure de la légende est post-antique : en effet, un exemple semblable, certes marginal, est attesté déjà au II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. sur un nicolo du *Corpus Christi College* d’Oxford – voir n° 275 ci-dessus : **BON / EVT** pour *Bon(us) Ev(en)tus*.

L’aspect intéressant de la gemme Crozat est l’adjonction, sous la composition iconographique, d’une troisième partie d’inscription rétrograde sous la forme d’une lettre « D » délimitée par deux signes séparatifs (**•D•**). Ici, l’ajout volontaire de ces points parasites (surtout le signe initial) a pour but, non pas d’attester ou de confirmer que le traitement d’ensemble de la gemme date de l’époque baroque, mais de singulariser cette partie **•D•** du reste de l’inscription et d’assurer un équilibre de la composition générale par souci calligraphique (cinq caractères de part et d’autre du buste, en parfaite symétrie, adjoints à l’initiale « décorée » de deux points assurant l’horizontalité et le parallélisme à l’exergue par rapport à l’axe de lecture général). Au-delà de la simple recherche de perfection esthétique, il aurait été inutile, si l’ensemble de la légende constituait un tout – *Han(n)i(bal) K(a)rth(aginensis) d(ux)* comme le proposait en 1786 la description de l’intaille dans le catalogue du Cabinet d’Orléans –, d’ajouter un point introductif avant **•D•** qui se serait avéré inutile et *a confronto* du signe abrégé concluant le qualificatif **KRTH•** (prise comme un ensemble homogène (type C<sup>B2G</sup> inédit !), la légende se serait présentée ainsi à la transcription : **HANI•KRTH••D•** !). Conséquemment, l’utilisation d’une interponctuation décorative, à toute fin esthétique, a pour dessein principal de séparer, de singulariser l’initiale **D** du reste de l’inscription et, partant, d’opérer une distinction entre la nature de « didascalie » de **HANI• / KRTH•** (complémentaire au buste) et la fonction véritable de la partie **•D•**, à savoir de déterminer le nom du graveur, Johann Christoph Dorsch, maître de Nuremberg à l’aube du XVIII<sup>ème</sup> siècle<sup>1563</sup>. En définitive, nous avons ici affaire à une inscription « composite » – **HANI• / KRTH•** de type C, **•D•** de type B2 – autant qu’à une légende de nature composée (« didascalie » et signature du graveur – voir point 1.3. ci-dessus).

§5. La distinction entre inscription antique ou ajout tardif (voire carrément copie moderne) est plus aléatoire lorsque l’usage prétendument décoratif de l’interponctuation se mêle à une fonction typographique manifeste, telle que le recours à des signes abrégés (voir point 2.3.4.2. ci-dessus). Dans des cas pareils, la mise en parallèle (ou en opposition) des critères épigraphiques et iconographiques est pertinente :

487. FURTWÄNGLER 1900, II, p. 225, n° 7, pl. XLVII = AGW I, p. 120, n° 347, pl. 60 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 400, n° 405, pl. 90 [PI. 29, fig. 197]. AGW II, p. 133, n° 1117, pl. 87 [PI. 88, fig. 602]. VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 67, pl. 113/5-6 ; II, p. 164 = CADES 1836, cl. 37, IV, pl. C/235 [PI. 88, fig. 603] : en atteste un groupe de portraits républicains, datant entre le milieu du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. à la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., et qui avait déjà été singularisés par A. Furtwängler<sup>1564</sup>, mais que l’on peut scinder en deux groupes. Tout d’abord les portraits sans ressemblance aucune l’un avec l’autre et adjoints à une appellation potentiellement antique

<sup>1562</sup> L’inscription transversale étant composée, en comptant les signes typographiques abrégés, de cinq caractères de part et d’autre du buste.

<sup>1563</sup> Voir KLESSE 1999.

<sup>1564</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 225, n° 1 [STRATO] ; 3 [N•CLAV] ; 5 [CN VÂT STAB] ; 7 [C•AVFI] (voir n° 487 ci-dessus) ; 9 [M•MÂRCI] ; 10 [SCAEVA] (voir *ibid.*) ; 11 [L•S•C•], pl. XLVII ; III, p. 299.

de type B2<sup>A2</sup>, A2 ou B2, comme **C•AVFI**, *C. Aufidius*<sup>1565</sup> (voir n° 248 ci-dessus) ou **SCAEVA** (*cognomen* masculin<sup>1566</sup>, flanquant un portrait que A. Furtwängler et E. Zwierlein-Diehl avaient, de manière erronée, estimés être celui d'une femme)<sup>1567</sup>; dans ce premier groupe, on peut respectivement citer une sardonix et une cornaline blonde du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne portant les dénominations **M• / M̄ARCI** (voir n° 211 ci-dessus), **CN V̄AT / STAB** (voir n° 459 ci-dessus) ou **STRATO** (voir n° 187 ci-dessus). Ensuite les portraits dont le traitement plastique et la contemporanéité (sur les originaux du moins) sont identiques – et représentant la même personne – mais dont les légendes sont variables. Dans ce second groupe, il est davantage aisé de supputer un ajout tardif de certaines inscriptions : ainsi en est-il du portrait de patricien romain – sans doute Sextus Pompée – sur la sardoine issue du trésor de la *Via Alessandrina* et enrichi de l'inscription « composite » **Q / Q | EPI-CRATES** (*tria nomina* du possesseur ou *duo nomina* en initiales adjoint à une « didascalie » – voir n° 165 ci-dessus [Pl. E, fig. 34]) que M.-L. Vollenweider a mis en lien avec deux répliques modernes en pâte de verre (*gemmae vitrae*) présentant un buste similaire<sup>1568</sup>. Sur la première d'entre elles, le personnage portraituré est assimilé au poète Lucrèce (*Titus Lucretius Carus*) au travers de la « didascalie » **L/VCR** (type B2C – voir n° 475 ci-dessus [Pl. 78, fig. 535]) ; selon M.-L. Vollenweider<sup>1569</sup>, cet ajout découle moins d'une réattribution tardive de l'identité du buste que d'une identification erronée de ce dernier sur l'original. Sur la seconde, par contre, la légende **L•S• / C•** (voire **L.S. / C.** avec ponctuation basse – voir n° 452 ci-dessus et 488 ci-dessous), qui se rapporte vraisemblablement à *Lucius Sergius Catilina* (homme politique romain de la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) sous la forme de *tria nomina* (à l'instar de **M•T•C** en lien avec Jules César – voir n° 483 ci-dessus), est clairement un ajout tardif<sup>1570</sup> : l'identification erronée du registre figuré est soulignée par une interponctuation tant abrégative que décorative, à nouveau dans la tradition des ajouts épigraphiques *rinascimentali* et néo-classiques. D'ailleurs, cette pâte de verre apparaît dans la collection Paoletti : l'auteur (retranscrit par L.P.B. Stefanelli) y restitue l'inscription par "*Lucio Sulpicio Console*".

488. STEFANELLI 2007, p. 215, n° 89, pl. « Tomo III, cassetto 2 », ill. 89 [Pl. 89, fig. 607]. *AGDS* II, Berlin, p. 158, n° 416, pl. 73 [Pl. 89, figg. 608a-b] : comme signifié ci-dessus (**L.S. / C.**), la ponctuation basse est un élément significatif qui, notamment sur les portraits, tend à faire penser que l'inscription revêt la nature d'un ajout autant erroné que tardif. En attestent deux autres bustes : le premier sur une *gemma vitrea* de la collection Paoletti, le second – en particulier – sur une sardoine républicaine conservée aux musées de Berlin (*Antike Abteilung*). Dans le premier cas, la copie d'un portrait vraisemblablement antique a été assimilée à une confection *rinascimentale*, au travers de l'adjonction **Q.F.M.**, au buste de *Quintus Fabius Maximus* (consul à la fin du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.). Cette tradition des *didascalie rinascimentali* à ponctuation basse prend tout son sens dans le cas de la seconde intaille servant à illustrer mon propos : celle de Berlin. Elle est ornée du portrait d'un acteur de théâtre (ou d'un poète), comme on peut le conjecturer de par le fait que le buste est flanqué de deux symboles, un masque de silène et une massue (attributs, selon A. Furtwängler<sup>1571</sup>,

<sup>1565</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 27 : il y a dix-sept occurrences de gentilice commençant par *Aufi-* (dont *Aufidenus*, *Aufilius*, *Aufius*).

<sup>1566</sup> Voir OPEL IV, p. 54, « Scaeva », et surtout ILLRP, II, p. 306, n° 1116a : *L(egio) XII, | Scaeva || pr(imus) p(ilus)*.

<sup>1567</sup> Comparer le portrait – et surtout la coiffure – avec la cornaline de la collection Dressel présentant un buste d'Apollon ou d'aurige (voir n° 128 ci-dessus [Pl. 12, fig. 76]).

<sup>1568</sup> Voir VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pp. 66-67, pl. 113/1-6 ; II, p. 164.

<sup>1569</sup> Voir *ibid.*, p. 164 : "[Die Initialen der Gemme] LUCR, [sind] somit Teil des Namens des Dichters Lucretius Caro als fragliche Beigaben des Identifizierung zu betrachten".

<sup>1570</sup> Voir *ibidem* : "[D]ie Initialen [der Gemme des L. Sergius Catilina] sind wohl als moderne Zutaten (...) zu betrachten".

<sup>1571</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 226, n° 20, pl. XLVII : "*Als Beizeichen Keule und sileneske Maske, wohl auf Tragödie und Satyrspiel bezüglich ; (...)*".

du répertoire comique autant que tragique de l'artiste – voir également n° 480 ci-dessus : buste de Plaute). Or, sur le moulage qu'en a fait T. Cades au XVII<sup>ème</sup> siècle, les attributs théâtraux ont été remplacés par les initiales **L.C.C.** : A. Furtwängler estime que c'est vraisemblablement T. Cades lui-même qui a modifié à dessein le moulage de l'intaille (décrit comme une sardonix) par suite d'une extrapolation de ce dernier sur l'identité présumée du portrait<sup>1572</sup>, à savoir *Lucius Cornelius Cinna* ("*L. Claudio Canina Console*" selon le catalogue de la collection Paoletti où une copie de cette gemme apparaît<sup>1573</sup>). Hormis en lien avec les cas cités ci-dessus, la ponctuation basse est relativement courante sur les « didascalies » de portraits datant de la Renaissance ou du Néo-Classicisme<sup>1574</sup>.

489. AGW I, pp. 122-123, n° 355, pl. 61 [**Pl. 89, fig. 610**] ; III, pp. 273-274, n°s 2616-2617, pl. 198 [**Pl. 89, fig. 612**] = FURTWÄNGLER 1900, II, p. 226, n° 17, pl. XLVII ; III, p. 299. BOARDMAN, SCARISBRICK, WAGNER, ZWIERLEIN-DIEHL 2009, p. 118, n° 224 [**Pl. 89, fig. 613**] : en sus de la problématique des « points bas », on peut également s'attarder sur une occurrence typographique davantage marginale, celle du double point. Déjà sur un anneau en bronze publié par F. Henkel, cette particularité apparaissait (voir n° 280 ci-dessus : **D:M | CVLTOR | EIVS [Pl. 89, fig. 609]**), de même que sur la pâte de verre de Würzburg du pseudo-Cicéron (voir n° 483 ci-dessus : **M•T:C**). Mais il convient toutefois de relativiser la transcription de l'interponctuation de ces légendes : à la lumière des deux exemples qui vont suivre, il peut s'agir tout autant d'un ajout tardif que d'une technique de gravure spécifique (surtout en ce qui concerne la bague métallique – voir point 2.3.4.1. ci-dessus, §3), voire d'une imperfection du moulage. Sur une sardoine du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, datée de la décennie 40-30 av. J.-C., le portrait d'un jeune homme, de facture artistique proche de celle du graveur contemporain *Agathangelos* [**Pl. 89, fig. 611**]<sup>1575</sup>, est joint à la « didascalie » abrégée **ICP:**, vraisemblablement pour Ἰέπ(ωv), à savoir Hiéron II de Syracuse (d'après E. Zwierlein-Diehl), inscrite à la manière d'une pseudo-signature de par la taille des lettres (voir point 2.3.4.5. ci-dessus, §2). Toutefois, autant le caractère abrégé (voir *ibidem* et n° 252 ci-dessus : **ONHCAC | ΕΠ• [Pl. 31, fig. 207]**) que la forme des lettres ("*(...) wegen der fehlenden Rundperlpunkte an den Hastenenden, die in dieser Zeit bei Inschriften solcher Qualität üblich sind, (...)*"<sup>1576</sup>) incitent à penser que cette légende est un ajout tardif (voir n° 498 ci-dessous). De plus, l'emplacement de l'inscription trahit l'hypothèse d'une signature authentique : elle se situe devant le visage et non pas sous le buste (comme c'est d'ailleurs le cas pour la marque **ΑΓΑΘΑΝΓΕΛΟΥ** sur la cornaline de Berlin – type B2) ou derrière la nuque, comme il était d'usage sur les portraits de l'époque augustéenne<sup>1577</sup>, à l'exception du camée de *Diodôtos* (signature **ΔΙΟΔΟΤΟΥ** (type A2) [**Pl. 90, fig. 619**]<sup>1578</sup>). Quant au signe abrégé sous la forme du double point [:], s'il renforce la forte présomption que **ICP:** soit un ajout *rinascimentale* ou néo-classique résultant d'une extrapolation erronée sur l'identité du portrait, il semble que, du fait du caractère « hésitant » voire décentré du signe typographique – il ne se place pas exactement dans l'alignement du reste de la légende –, un des points de ce dernier ne constitue en définitive qu'une imperfection du moulage (à l'instar de la *gemma vitrea* de Würzburg portant les initiales **M•T:C**) ; auquel cas, le signe abrégé consisterait simplement

<sup>1572</sup> Voir *ibid.*, III, p. 426.

<sup>1573</sup> Voir STEFANELLI 2007, p. 215, n° 80, pl. « Tomo III, cassetto 2 », ill. 80.

<sup>1574</sup> Voir *ibid.*, pp. 213-214, n° 60, pl. « Tomo III, cassetto 1 », ill. 60 [**L.Q.CINCIN.**] ; 215, n° 85, pl. « Tomo III, cassetto 2 », ill. 85 [**T.Q.FLA.**] ; 218, n° 127, pl. « Tomo III, cassetto 3 », ill. 127 [**L.C.PISON.**].

<sup>1575</sup> Voir AGDS II, pp. 158-159, n° 418, pl. 74.

<sup>1576</sup> Voir AGW I, p. 123, n° 355, note.

<sup>1577</sup> Voir ZAZOFF 1983, pl. 92, fig. 5 ; 93, fig. 4 ; 94, fig. 6 ; 95, fig. 1, 3, 6, et VOLLENWEIDER 1966, pl. 15, fig. 3 ; 22, fig. 4 ; 42, figg. 1-2 ; 43, figg. 1-2 ; 45, fig. 1. Les signatures devant le portrait sont toujours de type G<sup>A</sup>, G<sup>AB2</sup> ou A<sup>1</sup>. Voir *ibid.*, pl. 16, fig. 4 ; 17, fig. 1 ; 18, fig. 1.

<sup>1578</sup> BABELON 1899, pp. 60-61, n° 163, pl. X = FURTWÄNGLER 1900, II, p. 266, n° 6, pl. LIX ; III, p. 314 ; 358 = VOLLENWEIDER 1966, p. 28, n. 23 ; 98, pl. 18, fig. 5 (milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) = RICHTER 1971, pp. 141-142, n° 663, ill. 663.

en une marque unique [\*]. Nous y reviendrons (voir n° 498 ci-dessous). Mais tel n'est toutefois pas le cas d'une sardoine de Vienne, publiée par E. Zwierlein-Diehl (dont le moulage fut publié par A. Furtwängler) et sur laquelle le buste d'un tribun, avec cuirasse et *sagum*, est joint en périphérie à une inscription que les deux auteurs restituent par **C : M : C : VII** : (type A1<sup>C</sup>). Si A. Furtwängler ne paraît pas douter du caractère antique de l'ensemble de la composition, la dimension épigraphique de l'intaille s'inscrit, elle, dans la tradition *rinascimentale* et néo-classique des ajouts de « didascalies » car elle répond à deux critères révélateurs : le caractère erroné de l'inscription quant à l'identification du portrait incisé ainsi que la technique de gravure de la légende pour le moins suspecte – autant au niveau de la dispersion spatiale de cette dernière en périphérie du registre figuré qu'en lien avec des signes typographiques d'interponctuation ne relevant ici pas d'une imperfection du moulage. La « didascalie » ainsi que l'identité présumée du buste peuvent être restituées grâce à la mise en parallèle de l'intaille du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne avec deux cornalines. La première, *rinascimentale*, de la collection Marlborough, est ornée du prétendu buste de *Caius Marius* et de la légende **COS / VII** (type A1<sup>C</sup>) – dont il existe par ailleurs une copie en pâte de verre du troisième quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. au *Martin-von-Wagner-Museum* de Würzburg [**Pl. 90, fig. 615**]<sup>1579</sup>, avec ajout de la légende partiellement lisible [...] / **VII** dans la première moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle selon E. Zwierlein-Diehl). La seconde cornaline, provenant du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, elle-aussi, et datant du début du XVIII<sup>ème</sup> siècle, présente un buste similaire dans le traitement physiologique, mais est jointe à une mention, certes analogue, mais maladroitement incisée à postériori : **CON / VII** (type B4<sup>C</sup>) [**Pl. 93, fig. 645**] ; le rendu de la légende – grossier, malhabile et peu clair – est davantage à mettre en relation avec un tracé préparatoire dans le processus de gravure de l'inscription [**Pl. 94, fig. 646**]<sup>1580</sup>. Si l'identification du personnage de profil paraît probable par analogie à un grenat du Cabinet des Médailles à Paris avec le portrait présumé de *Caius Marius* ou de *Sylla* [**Pl. 90, fig. 614**]<sup>1581</sup>, les quatre légendes *rinascimentali* ou néo-classiques (les deux exemplaires de Vienne, ceux de Würzburg et Oxford) trahissent un consensus sur ce point et soulignent qu'en l'absence de portraits antiques certifiés du consul<sup>1582</sup>, les érudits de la Renaissance et du XVIII<sup>ème</sup> siècle se sont attachés à restituer ses traits, tels que ces derniers se les imaginaient, d'après divers portraits d'hommes politiques du début du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. sur pierres gravées (tradition italique de la gravure) : fin et "*labouré par l'âge*" sur l'intaille de la collection Marlborough et la seconde cornaline de Vienne ornée de **CON / VII** (et, par extension, sur celles de Paris et de Würzburg) ; massif et "*monumental (...), à la vitalité herculéenne*" d'un Marc-Antoine [**Pl. 90, fig. 616**]<sup>1583</sup> sur la sardoine de Vienne. Il est cependant évident que ce traitement anatomique singulier et marginal (en comparaison des quatre autres gemmes adoptant un rendu davantage émacié du visage de *C. Marius*) trahit, comme le souligne E. Zwierlein-Diehl, "*eine heute evidente napoleonische Charakter des Kopfes*". On retrouve ce même antagonisme physiologique sur la statuaire antique représentant *Caius Marius* : en atteste la différence de traitement entre le buste républicain de la glyptothèque de Munich, imposant et vigoureux [**Pl. 90, fig. 617**] – et déjà connu à la

<sup>1579</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 201-202, n° 536, pl. 95.

<sup>1580</sup> Voir HENIG 2009, pp. 142-143, fig. 4 : intaille en onyx présentant une *dextrarum iunctio* entourée d'une couronne d'olives sauvages ; produit non-fini, la confection a été stoppée au cours d'un processus visant à adjoindre au registre figuré le nom **ALBA** (type J<sup>B3</sup> – voir n° 157 ci-dessus – voire type J<sup>B1</sup> si on considère qu'au nom féminin, Alba, devait correspondre, sous le symbole, le nom de l'époux ou du fiancé, étant donné qu'il y a également des traces préparatoires).

<sup>1581</sup> Voir VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pp. 17-18, pl. 19/1-4 ; II, pp. 27-29 (décrit comme une hyacinthe) = VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, p. 24, n° 13, pl. 38.

<sup>1582</sup> Voir *ibid.*, p. 24 : "[L]e portrait de (...) *C. Marius* nous reste inconnu. Et pourtant un grand nombre de portraits et d'images de celui qui fut sept fois consul, général victorieux, chef de parti et qui inspirait la terreur, a dû exister".

<sup>1583</sup> Voir *ibid.*, p. 34, n° 29, pl. 44, et VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 79, pl. 136/1 ; II, pp. 185-187.

Renaissance notamment au travers de gravures<sup>1584</sup> –, et les copies tardives et modernes (en particulier un buste exposé au *Palazzo Doria-Pamphilj* à Rome et daté de la première moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle), avec un rendu du visage davantage émacié [Pl. 90, fig. 618]<sup>1585</sup>. Il est conséquemment fort possible que l'artisan-graveur, ayant adjoint à l'intaille de Vienne une légende erronée (C : M : C : VII :), ait cru reconnaître dans les lignes robustes du portrait celles de la sculpture de Munich. Car cette dernière « didascalie » ainsi que celles d'Oxford et de la seconde cornaline de Vienne, elles (et nonobstant celle de Würzburg), restituent la titulature de l'*Arpinate*<sup>1586</sup> : si COS / VII, respectivement CON / VII, fait référence au septième consulat du personnage portraituré ("*Septimum Consul*" d'après J.J. Winckelmann<sup>1587</sup>), la pierre de Vienne use d'une légende plus complète qui définit nommément *Caius Marius* comme consul pour la septième fois, *C(aius) M(arius) c(onsul) VII*. Cette formule abrégée est épigraphiquement à mettre en lien avec celle d'une autre gemme républicaine de Vienne, une cornaline bombée, portant la mention L•Q•C | COS•II (voir n° 36 ci-dessus) [Pl. 4, fig. 24]. Toutefois, dans le cas qui nous occupe ici, outre le caractère manifeste de « didascalie » résultant d'un ajout post-antique renforcé par l'abréviation peu usuelle et abâtardie de *consul* par l'initiale C ou CON au lieu de COS (qui trahit l'amateurisme d'un lapicide peu versé dans les canons de l'épigraphie latine), ce sont bien les signes séparatifs qui suscitent l'interrogation. Point à proprement parler de contingence technique imputable au support à graver ou d'imperfection du moulage : la série de trois points doubles de la « didascalie » C : M : C : VII n'est pas le fruit du hasard comme c'était le cas pour la mention M•T•C dont les deux signes séparatifs différents induisaient un relatif scepticisme de par leur hétérogénéité manifeste et incompréhensible de prime abord (défaut de l'empreinte). Ici, cette interponctuation particulière a été insérée à dessein, sans doute autant pour témoigner du caractère moderne de l'inscription que pour manifester des influences de la Renaissance et du Néo-Classicisme sur la syntaxe et la typographie des abréviations latines usuelles.

§6. En fait, en guise d'aperçu, l'usage des signes de ponctuation décoratifs, abrégatifs et – par extension – indiquant le caractère tardif de l'inscription ou de l'ensemble de la composition (copie *rinascimentale* ou néo-classique d'un portrait antique) peut être réparti en quatre catégories iconographiques : (1) les portraits joints à leur didascalie, que cette dernière soit abrégée ou entière ; (2) la même combinaison, mais ornée d'une légende erronée ; (3) les signatures d'artisans-graveurs de la Renaissance ou postérieurs ; et enfin (4) les *cosidette* pseudo-signatures (exemple rare sur une améthyste du *British Museum* [Pl. A, fig. 6]).

(1) Certaines particularités épigraphiques sont symptomatiques du caractère moderne d'une inscription (au-delà du style de gravure du registre figuré qui l'accompagne).

490. STEFANELLI 2007, pp. 211-212, n<sup>os</sup> 26, 28 et 41, pl. « Tomo III, cassetto 1 », ill. 26, 28 et 41. CADES 1839, Centuria VI, p. 110, n° 61. CADES 1836, cl. 34, IV, pl. B/30 ; *Impronte gemmarie Museo Nott*, 5, n° 275 [Pl. 91, figg. 624-626]. DELBRÜCK 1933, pp. 165-166, pl. 75/5 = SPIER 2007, p. 172, n° X14, pl. 129 [Pl. 91, fig. 627] = STEFANELLI 2007, p. 228, n° 309, pl. « Tomo III, cassetto 6 », ill. 309 (copie en verre) : pour les termes entiers, avec une taille de caractère qu'il n'est pas possible de confondre avec une signature de graveur (voir n° 480 ci-dessus [Pl. 80, figg. 546-547]), la « didascalie » peut épouser une forme incurvée parallèle à la bordure

<sup>1584</sup> Voir WÜNSCHE 1982, p. 8, fig. 3 : gravure du XVII<sup>ème</sup> siècle (1642) représentant le buste de la glyptothèque de Munich sur son socle en marbre.

<sup>1585</sup> Voir *ibid.*, p. 7-15, figg. 1 et 3-9.

<sup>1586</sup> *Caius Marius* est né en 157 av. J.-C. à *Cereatae*, près d'*Arpinum* ; d'où ce surnom qui lui est attribué par M.-L. Vollenweider dans *Les Portraits romains du Cabinet des Médailles*.

<sup>1587</sup> Voir WINCKELMANN 1760, pp. 436-437, n° 178 : "*Pâte de verre. Tête qui ressemble à celle de Caius Marius dans Fulvius Ursinus ; on voit sur notre pâte d'un côté CO. & de l'autre le nombre VII. sans doute pour marquer qu'il a été Septimum Consul*".

de la surface gravée [Pl. 90, fig. 620] tout autant qu'adopter une relative rudesse rectiligne contre-nature sur les légendes antiques de type A ou B [Pl. 90, fig. 621] ; et, au niveau du message qu'elle apporte, se référer autant à l'identité du portrait (**M•A•PL•AVTVS** – voir *ibidem* –, **T•HOSTILIVS** ou **T•PRISCVS**) qu'à un qualificatif comme **REGVM EXPVLSOR** en marge d'un buste présumé de *L. Iunius Brutus*<sup>1588</sup>, fondateur légendaire de la République romaine [Pl. 90, fig. 622]. Dans le cas des légendes abrégées sur portrait, au sein desquelles les signes séparatifs ont également une fonction abréviative, on remarque une disposition spatiale sur les gemmes post-antiques sensiblement identique selon les cas (type A1<sup>C</sup> ou A2<sup>C</sup>), et qui s'inspire des configurations épigraphiques des pierres antiques (voir nos 304 et 459 ci-dessus : **SER | TVL**, respectivement **CN / V̂AT STAB**) à cela près que, sur ces dernières, le registre figuré fait office de signe séparatif sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter un point typographique (à l'exemple d'une sardoine du dernier siècle de la République sur laquelle apparaissent les *tria nomina* **Q•ROSCI / SABINI** (type A2<sup>B2C</sup>) [Pl. 91, fig. 623]<sup>1589</sup> – voir également nos 462-465 ci-dessus). Pour les pierres *rinascimentali* ou néo-classiques, on peut mentionner divers *nomina* faisant office de « didascalies » sur certains moulages de T. Cades, notamment **C• / PLIN•** (pour *Caius Plinius* le Jeune – type B2<sup>C</sup>) et **L•C• / CIN•** (pour *Lucius Cornelius Cinna* – type A1<sup>B3C</sup>) ou encore **ΠΙCΙCΤΡΑ•** (type A2<sup>12</sup> – voir point 1.1. ci-dessus, §12) qui, lui, loin d'adopter la même configuration spatiale que les deux exemples précédents, se singularise à nouveau par une certaine rudesse rectiligne caractéristique des types A1/A2 post-antiques (alliée, comme **C• / PLIN•**, à une relative petitesse de caractère en comparaison des autres « didascalies » – voir n° 492 ci-dessous). Sur un autre moulage de T. Cades, publié par J. Spier et L.P.B. Stefanelli (copie en verre), on retrouve le même agencement de l'inscription que sur le portrait de *Cinna* (type A1<sup>B3C</sup>) : le buste de l'impératrice Hélène, mère de Constantin, est jointe à la « didascalie » **FL• / HEL•**, *Flavia (Iulia) Helena* (type A1<sup>B3C</sup>). Le type épigraphique ainsi que la ponctuation est un indice pour une confection tardive de la gemme (avis de J. Spier, qui la classe dans la catégorie des "*Uncertain gems*"), à tout le moins de l'inscription. Toutefois, R. Delbrück estime ce portrait antique (daté vers 325-326 apr. J.-C.) par analogie à certaines frappes en argent appartenant au numéraire impérial contemporain (un *follis* en particulier [Pl. 91, fig. 629]<sup>1590</sup>) : les similitudes sont frappantes notamment au niveau de la coiffure, du diadème perlé et de la légende monétaire pour laquelle la titulature incomplète de l'impératrice (**FL HELENA / AVGUSTA** – sans la mention de la *gens* mais toutefois davantage développée) est la même que sur le moulage de T. Cades. Force est cependant de constater que, par analogie à un autre portrait de patricienne romaine de la même époque (vers 330 apr. J.-C. d'après R. Delbrück) sur une agate rubanée du *Württembergisches Museum* de Stuttgart portant la « didascalie » **BAS/ILIA** (type A1<sup>B3C</sup>) [Pl. 91, fig. 628]<sup>1591</sup>, autant le rendu stylistique du visage que la technique de gravure de l'inscription à dénomination entière sans interponctuation (certes également de type A1<sup>B3C</sup>) diffèrent. Il faut cependant atténuer quelque peu le caractère catégorique d'une telle conclusion en convenant que la taille et la forme des lettres apparaissant sur le moulage de T. Cades sont conformes aux légendes latines du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (notamment les lettres **L** et **E**, respectivement de **BAS/ILIA** et **P-E-RE** – voir n° 474 ci-dessus [Pl. 66, fig. 449]). D'où, encore aujourd'hui, un flou certain relativement à l'authenticité de l'intaille originale dont sont dérivés le moulage de T. Cades ainsi que la copie en verre de la collection Paoletti. Toutefois, l'hypothèse – encore valide – qui tend à estimer que la légende est un ajout tardif – voire moderne – à la pierre antique, trouve écho sur un autre exemple de pierre gravée

<sup>1588</sup> Voir Tite-Live, *Histoire romaine*, I, 56-60 ; II, 1-7.

<sup>1589</sup> Voir VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 63, pl. 104/1-3 ; II, pp. 147-148 : il s'agit, selon M.-L. Vollenweider, d'un ajout postérieur, quoiqu'antique, à la confection du registre figuré.

<sup>1590</sup> Voir RIC VII, Antioch, p. 691, n° 82 (*follis* / 324-330 apr. J.-C.)

<sup>1591</sup> Voir DELBRÜCK 1933, pp. 174-175, pl. 75/3 (qui restitue l'inscription par *Basilina*, mère de l'empereur Julien l'Apostat ; or *Basilia* était également un nom commun au Bas-Empire) = SPIER 2007, p. 20, n° 21, pl. 5.

dont l'authenticité avait été mise en doute dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle : il s'agit d'une reproduction en pâte de verre d'une cornaline perdue, conservée au *Martin-von-Wagner-Museum* de Würzburg, et représentant le portrait du monarque hellénistique Prusias I<sup>er</sup> de Bithynie (230/227-182 av. J.-C.) [Pl. 95, fig. 655]<sup>1592</sup>. Déjà P.D. Lippert (en 1762) puis R.E. Raspe et J. Tassie (1791) étaient d'avis que le motif gravé était copié directement de deux monnaies de la collection Orsini, illustrées dans les *Illustrium imagines* en 1598 (deuxième édition commentée en 1606)<sup>1593</sup>, à l'effigie des dynastes syracusains Hiéron II et de son successeur (et petit-fils) Hiéronimos (entre 270 et 214 av. J.-C.) ; il est vrai que le traitement de Hiéron II sur les pierres gravées (voir n° 489 ci-dessus [Pl. 89, fig. 610]) est similaire à la pâte de verre de Würzburg (le diadème à bandelettes en moins). Toutefois, l'ajout post-antique de la « didascalie » Β• / ΠΡΥ• (type A1<sup>C</sup>), Β(ασιλεὺς) Πρ(ο)υ(σίας), tend à démontrer qu'il a été nécessaire, à l'époque moderne ("*Die Inschrift ist nachantik zugefügt*"), de mettre fin à la polémique en attribuant à ce portrait l'identité du dynaste hellénistique Prusias I<sup>er</sup> de Bithynie par analogie à d'autres monnaies iconographiquement davantage voisines [Pl. 95, fig. 656]<sup>1594</sup> et sur lesquelles une légende similaire apparaissait au revers (ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ). Quant au traitement iconographique et à la technique de gravure du registre figuré, si elle peut prêter à confusion et potentiellement se rapporter à un travail de la Renaissance ou postérieur, E. Zwierlein-Diehl estime, elle, qu'il s'agit bel et bien d'une œuvre hellénistique remontant aux III<sup>ème</sup>-II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. et non pas d'un travail de la première moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle ("*Der Stil stimmt mit Werken der I. Hälfte des 18. Jh. nicht überein*"), le rendu de la chevelure à boucles tourbillonnantes typiquement hellénistique ne pouvant être copié à partir d'un modèle monétaire comme le supposaient P.D. Lippert et R.E. Raspe<sup>1595</sup>. D. Plantzos ne s'y réfère pourtant pas dans son recueil des pierres gravées hellénistiques, se contentant de citer une impression de sceau fragmentaire, provenant de Kallipolis, ainsi qu'un grenat conservé au Musée de l'Ermitage (n° inv. Ж671), dont il restitue l'identité du buste par comparaison avec les tétradrachmes du dynaste d'Asie Mineure<sup>1596</sup>. Mais le détail important, qui valide l'hypothèse que la « didascalie » Β• / ΠΡΥ• soit bel et bien un ajout post-antique, est la configuration particulière de cette inscription, qui s'apparente à celle des moulages Cades ornés des portraits de *Cornelius Cinna* et de *Flavia Helena* [Pl. 91, figg. 625 et 627], et dont la spécificité peut être énoncée selon trois critères : tout d'abord la configuration spatiale en type A1<sup>C</sup> (lettres tournées vers l'extérieur), le recours à des termes abrégés d'un à trois caractères au maximum et, conséquemment, l'utilisation de signes d'interpunctation à fonction abrégative si prisés sur les « didascalies » à partir de la Renaissance (respectivement L•C• / CIN• et FL• / HEL•).

Cette incertitude quant à l'authenticité de certaines gemmes est parfois complexifiée par la fantaisie des lapicides modernes qui interprètent la tradition et l'histoire antique à la faveur des modes et des goûts de leur temps – à l'instar de la cornaline de la collection Arundel présentant un buste idéalisé de *Marcus Attilius Regulus* joint à la « didascalie » •M•RE• / •ATI• (voir n° 486 ci-dessus [Pl. M, fig. 90]) :

491. CADES 1836, cl. 34, IV, pl. B/69 [Pl. 95, fig. 653] ; B/66 = KAGAN, NEVEROV 2000, pp. 112-113, n° cat. 101/8 ; 103/10 [Pl. O, fig. 102-103] = STEFANELLI 2007, p. 296, n° 142, pl. « Tomo IV, cassetto 2 », ill. 142 : ainsi la figure du philosophe grec Aristote se retrouve-t-elle souvent sur

<sup>1592</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 71, n° 63, pl. 14 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 72 ; 377, ill. 259, pl. 64.

<sup>1593</sup> Voir GALLE, FABRE 1606, pls. 69-70 : respectivement "HIERON REX" et "HIERONYMUS REX".

<sup>1594</sup> Voir FRANKE, HIRMER 1972, p. 154, pl. 209, n°s 764-765, et RICHTER 1965, pp. 274-275, fig. 1922 : tétradrachmes (argent).

<sup>1595</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 71 : "*Der vorgezogene Wirbel konnte nicht von den Münzen kopiert werden und keiner der Gemmenschneider des 18. Jh., die diesen Teil antiker Frisuren eher vernachlässigen, konnte dieses charakteristische hellenistische Frisurdetail (...) so treffsicher erfinden*".

<sup>1596</sup> Voir PLANTZOS 1999, p. 57 ; 116, n° 93, pl. 16 (tétradrachme : p. xi, pl. 95/7).

les gemmes *rinascimentali* étant donné qu'avec Socrate, il était l'un des penseurs les plus vénérés à l'époque de la Renaissance. Mais, selon J. Pope-Hennessy<sup>1597</sup>, il existait un prototype commun pour les artisans-graveurs, sans doute une médaille datant de la fin du XV<sup>ème</sup> siècle [Pl. 95, fig. 652], et dont le rendu physiologique a servi de modèle par la suite – les représentations du penseur sur les pierres antiques et les sculptures n'étant pas attestées avec certitude (il est figuré imberbe sur les gemmes et les reliefs de la fin de la République et du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. [Pl. 95, fig. 654]<sup>1598</sup>, confondu quelquefois avec Ménandre<sup>1599</sup> ou, notamment, Jules César sur une améthyste du *Metropolitan Museum of Art* [Pl. P, fig. 110])<sup>1600</sup>. C'est pourquoi, autant sur une sardoine de la collection Charlotte-Elisabeth Palatine (puis Cabinet d'Orléans) au Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg [Pl. O, fig. 109]<sup>1601</sup> que sur un moulage Cades – sur lequel le buste a été joint à la « didascalie » ΑΡΙΣΤΟ (type A2) par analogie à la médaille originelle qui portait la mention ΑΡΙΣΤΟ-ΤΕΛΗΣ (type A1) – le traitement iconographique est le même (homme barbu, de profil, portant un manteau à capuchon et un bonnet). Au-delà de l'imagerie *rinascimentale* d'Aristote, la fantaisie de certains graveurs va jusqu'à associer ce dernier avec Socrate bien qu'ils n'aient pas été contemporains : ainsi, sur une cornaline du XVI<sup>ème</sup> siècle, issue de la collection de feu Pierre Crozat (Cabinet d'Orléans par la suite), les deux philosophes sont représentés en *capita opposita*, leur identité respective étant soulignée par la didascalie abrégée (ou incomplète) ΣΥΚΡΑΤ·ΑΡΙΣΤΟΤ (type B2). Il s'agit, en somme, de pierres gravées confectionnées de toute pièce par des contemporains de l'époque où ces personnages étaient à la mode – la « didascalie » ne faisant que rendre plus lisible la représentation stéréotypée des personnages illustres. Il en est de même du processus de création de bustes pseudo-antiques joints à des légendes explicatives tout autant fantaisistes, à l'exemple d'une seconde intaille de la collection Crozat. Il s'agit d'une aigue-marine confectionnée au XVII<sup>ème</sup> siècle, sur la surface gravée de laquelle a été représenté le buste barbu d'un Romain à la chevelure bouclée. Or, une inscription périphérique l'identifie en tant que *P. Memmius Domesticus*, **P MEM DOMESTICI** (type A1), personnage historique ("*P. Memmius Officier de l'Empire*") d'après le catalogue du Cabinet de Crozat<sup>1602</sup> (celui du Cabinet d'Orléans se bornant à attribuer aux *tria nomina* la fonction d'une « didascalie »)<sup>1603</sup>. L'hypothèse qu'il s'agit d'un homme illustre, "*faute de preuves suffisantes, n'est guère convaincante*" d'après J. Kagan et O. Neverov. S'il est vrai que le surnom *Domesticus* est attesté dans l'onomastique latine (dans la plupart des cas, de par sa racine étymologique, une appellation d'affranchi<sup>1604</sup>), et peut-

<sup>1597</sup> Voir POPE-HENNESSY 1965, p. 103, n° 373, fig. 325.

<sup>1598</sup> Voir HÖLSCHER 1964, pp 871-872, ill. 2 : relief en marbre de la collection Orsini, publié et illustré par Th. Galle dans son recueil, commenté par J. Fabre, *Illustrium imagines, ex antiquis marmoribus, nomismatibus et gemmis expressae : quae exstant Romae maior pars apud Fulvium Ursinum. Editio altera, aliquot imaginibus, et I. Fabri ad singulas commentario, auctior atque illustrior* (= GALLE, FABRE 1606), pl. 35.

<sup>1599</sup> Voir *ibid.*, p. 870, n. 5 ; 883-886.

<sup>1600</sup> Voir FURTWÄNGLER 1896, p. 199, n<sup>os</sup> 5043-5051, pl. 36 ("*sog. Aristoteles*"), AGDS I, 2, pp. 174-175, n<sup>os</sup> 1713-1720, pl. 159, et RICHTER 1956, p. 103, n° 469, pl. LVII ; 15 (pl. coul., 2<sup>ème</sup> édition, 2006) = VOLLENWEIDER 1972-74, I, p. 48, pl. 77/1-2 ; II, pp. 131-132, n. 48 : "*Zwar liegen schon seit dem 16. Jahrhundert andere Benennungen dieses Bildnisses vor (...); jene von Aristoteles von K. Kraft erneuert wieder aufgegriffen (Über die Bildnisse des Aristoteles und des Platon, S. 7 ff.). (...) Die These Kraft's wurde sehr rasch von T. Hölscher (Zum Bildniss des Aristoteles, AA 1964, S. 869 ff.) als ungültig erklärt*". Voir également BOCHERENS 2012, p. 159, fig. 53 : "*Giulio Cesare (45-44 a.C.)*".

<sup>1601</sup> KAGAN, NEVEROV 2000, p. 92, n° cat. 62/12 (milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle).

<sup>1602</sup> Voir MARIETTE 1741, p. 13, n° 228 : "*P. Memmius Officier de l'Empire, avec la légende P. MEM. DOMESTICI*".

<sup>1603</sup> Voir *Catalogue des pierres gravées du Cabinet de feu son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc d'Orléans, Premier Prince du Sang* (catalogue de vente), Barrois (quai des Augustins, n° 19), Paris, 1786, pp. 30, n° 273 : "*Tête de P. MEMMIUS DOMESTICUS avec son nom autour, P. MEM. DOMESTICI*".

<sup>1604</sup> Voir CIL V, n° 3392 : *C. Corneli[us] C. I. Hanno | IIII vir sibi et | Casto et Domesticus I. | t(estamentum) f(ieri) i(ussit)*.

être même en lien avec le gentilice *Memmius* sur une inscription votive de *Vindobona*<sup>1605</sup>, la mise en relation de l'aigue-marine de facture moderne avec un potentiel personnage historique n'est pas concluante. Confectionnée en Europe du nord, l'intaille Crozat n'est que la copie d'un portrait antique anonyme (ou non reconnaissable) ou une œuvre originale gravée à la manière des portraits romains et adjointe à une « didascalie » pseudo-antique similaire à celles apparaissant sur certains bustes républicains – voir n° 490 ci-dessus : **Q•ROSCI / SABINI [Pl. 91, fig. 623]**). Si besoin était, le tracé et la méthode d'incision de l'inscription, hésitante, trahissent, elles, une gravure vraisemblablement à postériori (comme l'est d'ailleurs la mention antique **Q•ROSCI / SABINI** selon M.-L. Vollenweider), d'une qualité que l'on ne saurait comparer avec le traitement du portrait. Et l'absence d'interponctuation abrégative – entre l'initiale du prénom **P** et le gentilice **MEM**, voire après ce dernier (**P•MEM•**) – a pour dessein louable d'essayer de conférer à la légende un caractère davantage antique par le recours à l'« espace blanc » (voir n° 459 ci-dessus) sans l'abus d'interponctuation caractéristique des époques *rinascimentale* et néo-classique. Dans tous les cas, les deux gemmes traitées, l'une républicaine (celle de *Q. Roscius Sabinus*), l'autre moderne (celle du pseudo-*P. Memmius Domesticus*), partagent la même particularité, à savoir être ornées d'une inscription incisée postérieurement à la confection du motif iconographique. Mais la fonction prétendument sigillaire du bijou antique a dû échapper à l'artisan baroque étant donné que les *tria nomina* au génitif d'appartenance ne sont pas incisés de manière rétrograde sur la surface gravée, à l'inverse de la sardoine républicaine ; l'aigue-marine avait donc probablement un usage uniquement ornemental.

En conclusion, elle s'inscrit dans la tradition de la glyptique du XVI<sup>ème</sup>/XVII<sup>ème</sup> siècle, réalisée à partir d'un portrait antique inconnu (copie) ou œuvre totalement originale (à l'instar de la cornaline Crozat figurant Aristote et Socrate) et adjointe à une « didascalie » hypothétique lui conférant un cachet antiquisant.

492. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 304, n° 920 ; 305, n°s 924-925, pls. 161-162 [**Pls. 95-96, figg. 657-659**] : en résulte une catégorie particulière de pierres gravées de facture moderne et, partant, d'inscriptions pas toujours en phase avec les canons épigraphiques pseudo-antiques ou avec les portraits auxquels elles sont censées se référer. Ainsi, certaines légendes paraissent d'emblée douteuses alors même que le registre figuré auquel elles s'appliquent est contemporain et devrait composer un tout homogène avec elles. Les éléments d'identification d'une « didascalie » impropre portent autant sur la configuration spatiale de cette dernière que sur la mauvaise identification du buste qu'elle complète. Par exemple, sur différentes pâtes de verre des XVI<sup>ème</sup>, XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècle, fruit de la fantaisie des artisans de l'époque ayant à dessein d'idéaliser les acteurs de la vie antique remis au goût du jour par les modes passagères, on retrouve la rudesse rectiligne alliée à une taille de caractère inadaptée (voir point 2.3.4.5. ci-dessus, §2 : **KYINTIA**) : ce sont deux éléments suffisants, combinés dans un second temps par la critique stylistique du registre figuré, pour suspecter d'emblée une confection *rinascimentale* ou néo-classique de la pierre gravée ou, à tout le moins, une adjonction à postériori de l'inscription. En atteste tout d'abord une première pâte de verre conservée au *Martin-von-Wagner-Museum* de l'Université de Würzburg : elle est ornée d'un buste de Juba I<sup>er</sup> de Numidie, identité que confirme une « didascalie » de type A2 (voire A2<sup>12</sup> du fait du caractère rectiligne vertical – voir point 1.1. ci-dessus, §12), **IVBA**<sup>1606</sup>. Or,

<sup>1605</sup> Voir *CIL* III, n° 4502 : *D(iis) M(anibus) | M. Vettius M. f. | (...) h(ic) s(sepulti) s(unt) | M[uet]t[i]us (?) Do|[m]est[ic]us paren|[ti]bus f(aciendum) c(uravit)*. Le gentilice restitué par l'éditeur n'étant pas attesté, les restitutions possibles sont nombreuses, dont *M(emmi)us*, d'autant plus que l'inscription fut retrouvée dans le camp romain de *Vindobona* (ce qui pourrait valider l'hypothèse d'un officier de l'Empire) ; mais ceci ne constitue pas un argument suffisant pour valider l'hypothèse d'un militaire romain portant le nom de *P. Memmius Domesticus*.

<sup>1606</sup> Une copie en verre de couleur verte se trouve dans la collection Paoletti. Voir STEFANELLI 2007, pp. 152-153, n° 500, pl. « Tomo II, cassetto 7 », ill. 500.

ici, c'est autant le traitement plastique idéalisé du portrait – si on le compare à une autre pâte de verre, antique (50-46 av. J.-C.), le représentant [Pl. 95, fig. 657<sup>bis</sup>]<sup>1607</sup> – que la configuration épigraphique de l'inscription, incisée de façon relativement superficielle et en caractères d'une taille rappelant davantage une signature de graveur qu'un complément au registre figuré, qui suscitent la perplexité et induisent conséquemment à estimer qu'il s'agit d'une œuvre moderne (début du XVIII<sup>ème</sup> siècle selon E. Zwierlein-Diehl). Un second exemple de portrait idéalisé avec une « didascalie » *ad hoc* est illustré par une autre pâte de verre de Würzburg, plus ancienne (XVI<sup>ème</sup> siècle), un buste du prétendu *Titus Quinctius Flamininus* tel que les artisans de la Renaissance se le représentaient, alors même que les frappes monétaires à l'effigie du consul [Pl. 95, fig. 658<sup>bis</sup>]<sup>1608</sup> n'étaient pas encore connues (ce qui permit par la suite à M.-L. Vollenweider d'attribuer cette identité à un buste de patricien romain sur un superbe grenat du Cabinet des Médailles, datant du premier tiers du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., et signé ΔΑΙΔΑΛΟC [Pl. F, fig. 37]<sup>1609</sup>). Considéré au début du XVII<sup>ème</sup> siècle comme un portrait de Plutarque (J. Fabre, 1606, alors même que Th. Galle l'avait identifié en *Flamininus* dans son recueil *Illustrium imagines* en 1598 [Pl. 96, fig. 658<sup>ter</sup>]<sup>1610</sup>), la pâte de verre est ornée de trois initiales sur la bordure latérale, Τ Φ Θ (type A2), vraisemblablement pour ΤΙΤΟC ΘΛΑΜΙΝΙΝΟC ΘΕΟC (d'après J. Faber, repris par E. Zwierlein-Diehl) "*denn Titus habe als Befreier Griechenlands in hohem Ansehen bei den Griechen gestanden (...) und die Chalkidier hätten ihm einen Tempel geweiht und einen Priester des Titus ernannt*"<sup>1611</sup> : cette mention achève de compléter la composition iconographique et d'en souligner la relecture. Mais comme précédemment pour IVBA, la rudesse rectiligne, alliée à une taille de caractère sensiblement plus petite, confirment la caractéristique post-antique de la « didascalie » (à l'instar de ΠΙCΙCΤΡΑ• qui, spatialement, se situait également derrière la nuque du portrait auquel il se référait – voir n° 490 ci-dessus [Pl. 91, fig. 626])<sup>1612</sup>. Cette configuration moderne stéréotypée se retrouve sur une troisième pâte du verre de Würzburg, confectionnée au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle, et qui met en scène le buste de trois-quarts face d'un penseur barbu (sans doute également copié de manière relativement idéalisée à partir d'un original antique) : ce dernier est identifié potentiellement par la « didascalie » rétrograde inscrite verticalement au-dessus de son épaule (type A1<sup>12</sup>), ΔΕΩΓ pour Diogène, et dont le traitement graphique (rigidité spatiale rectiligne, taille des caractères) est similaire aux exemples cités précédemment. Selon P.D. Lippert (en 1762) puis R.E. Raspe (1791), il s'agissait de Diogène de Babylone (Διογένης ὁ Βαβυλώνιος), philosophe stoïcien de la fin du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. [Pl. 96, fig. 659<sup>bis</sup>]<sup>1613</sup>, alors que T. Cades, lui, optait davantage pour l'orateur du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. Aelius Aristide. D'après E. Zwierlein-Diehl, pour qui l'inscription est la résultante d'une

<sup>1607</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 75-76, n° 72, pl. 17.

<sup>1608</sup> Voir VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 34, pl. 45/2-3, et FRANKE, HIRMER 1972, p. 118, pl. 175, n° 579 : statère (or).

<sup>1609</sup> Voir *ibid.*, II, pp. 70-72. Voir également VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 16-17, n° 2 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 108 ; 407.

<sup>1610</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pl. 186, ill. 92 : sur l'illustration de Th. Galle, l'inscription est inversée (les lettres sont tournées vers l'extérieur – type A1).

<sup>1611</sup> Voir *ibid.*, p. 306 : l'auteur ajoute toutefois que "*sc. Plutarch, Titus 16; nicht >ein Tempel<, sondern vorhandene Gebäude werden zusätzlich dem Titus geweiht*". En effet, "[a]insi sauvés, les Chalcidiens consacrerent à Titus les plus beaux et les plus grands de leurs monuments, dont on peut voir aujourd'hui encore les dédicaces du genre de celles-ci : « 5 Le peuple dédie à Titus et à Héraclès ce gymnase », ou bien encore : « Le peuple dédie à Titus et à Apollon le Delphinion. » 6 De notre temps même on élit à main levée un prêtre de Titus, et, après lui avoir offert un sacrifice et des libations, on chante un péan composé à sa louange. Nous ne pouvons le citer en entier à cause de sa longueur ; nous ne transcrivons que la fin de ce chant : 7 « Nous vénérons la Bonne Foi des Romains, celle qu'ils pratiquent si glorieusement par leur fidélité aux serments. Chantez, jeunes filles, le grand Zeus, Rome et Titus et la Bonne Foi des Romains. lô ! Péan ! Ô Titus sauveur ! » (Plutarque, *Vie de Flamininus*, 16, 5-7, trad. R. Flacelière, E. Chambry, Les Belles Lettres, 1969).

<sup>1612</sup> Voir également point 2.3.4.5. ci-dessus, §2.

<sup>1613</sup> Voir LIPPERT 1762, II, pl. 169.

mauvaise identification du personnage portraituré, le buste est davantage celui de l'historien athénien Thucydide (460-397 av. J.-C.) par analogie à la statuaire antique (notamment le buste de Holkham Hall, à la barbe moins fournie cependant [Pl. 96, fig. 659<sup>ter</sup>])<sup>1614</sup>. Quant à la « didascalie » erronée, sa structure lexicale substituant un *iota* à l'*epsilon*, et un *omega* à l'*omicron* – Δεω(γένης) pour Διογ(ένης) – n'est en rien la résultante d'un potentiel phénomène de iotisation, mais découle vraisemblablement d'une association phonétique dans la prononciation transcrite sur la pierre gravée ou, volontairement, d'un faux archaïsme pédant pour donner du « cachet » à l'inscription. À moins que l'auteur moderne de l'incision ΔΕΩΓ ait peut-être confondu la racine Δίος (génitif de Ζεύς) avec θεός ou le *deus* latin, la religion chrétienne étant plus « à la mode » au XVIII<sup>ème</sup> siècle que les cultes païens. Le recours à l'*omega*, quant à lui, reste totalement obscur et témoigne de l'éventualité que le graveur ait pu être d'un confondant illettrisme.

(2) Ainsi, certains compléments au registre figuré revêtent la nature d'un ajout carrément erroné lorsque le registre figuré qu'ils déterminent est reconnaissable à posteriori. Ces « didascalies » apocryphes, elles aussi, ont des configurations diverses, tant au point de vue de l'interpunctuation que des caractères qui les composent. Elles peuvent ainsi se présenter autant sous la forme de termes entiers que d'abréviations ou d'initiales :

493. ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 198, n° 526, pl. 93 [Pl. 92, fig. 630] ; pp. 282-283, n° 859, pl. 149 [Pl. 92, fig. 631]. VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pp. 41-42, pl. 64/1-3 ; II, pp. 97-100 = BOARDMAN, SCARISBRICK, WAGNER, ZWIERLEIN-DIEHL 2009, p. 113, n° 209 [Pl. 92, fig. 632] : sans qu'il y ait redondance de points « parasites », et l'instar du portrait de *Flavia Iulia Helena* traité ci-dessus, les représentations de Cicéron sur les pierres gravées ont souvent été également sujettes à controverse sur les copies *rinascimentali* et néo-classiques, les érudits modernes confondant les traits de ce dernier soit avec Jules César (voir n° 483 ci-dessus [Pl. 81, fig. 552]), soit avec Mécène (voir n° 485 ci-dessus), allant même jusqu'à illustrer des aquarelles reprenant l'image du portrait de l'orateur sur les gemmes antiques signées Dioscouridès ou Solon (voir Appendice I), mais en y adjoignant la mention MAECE-NAS• [Pl. 82, fig. 564]. Ce même phénomène apparaît dans le cadre des adjonctions modernes de « didascalies » sur des pierres antiques. En atteste une pâte de verre de Würzburg, issue d'un original en sardoine disparu, dont la surface gravée est ornée du buste d'un patricien romain ; or, une inscription, dont le tracé et l'orthographe sont résolument modernes, ("*Schreibweise und Duktus evident modern*"), l'identifie en tant que *M. Tullius Cicero*, TVLLIVS CIC (type A1). La comparaison avec le vrai portrait de ce dernier sur deux gemme vitree de Würzburg [Pl. 81, fig. 553 ; 92, fig. 631] ainsi que sur une cornaline de la collection Arundel conservée au *Museum of Fine Arts* de Boston [Pl. 92, fig. 632] confirme la mauvaise attribution faite par l'auteur de l'ajout tardif. Les traits de Cicéron sur les pierres gravées se caractérisent par un nez angulaire, des traits plissés ainsi qu'une calvitie prononcée que l'on ne retrouve pas sur le buste « vigoureux » de la pâte de verre portant le complément au registre figuré TVLLIVS CIC. À l'instar de cette dernière gemme, sur laquelle fut ajoutée une « didascalie » à posteriori, on peut citer également le buste d'Épicure adjoint à la légende erronée OMHPOC (type J<sup>B2</sup>) sur un camée de la collection du *Museo Archeologico Nazionale* de Naples [Pl. 80, fig. 548] – voir n° 480 ci-dessus)<sup>1615</sup>, lequel répond à la même contingence : selon U. Pannuti, si le camée fut incisé vraisemblablement au II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., la « didascalie » non pertinente, elle, fut ajoutée "*in epoca rinascimentale o neoclassica*" sur le pli du vêtement.

Toutefois, dès qu'on aborde la dimension abrégée des inscriptions (dans le cadre des « didascalies » erronées), l'utilisation de l'interpunctuation retrouve sa raison d'être, tantôt décorative, tantôt abrégative ; cela à partir du moment où les légendes adoptent la configuration d'initiales, de

<sup>1614</sup> Voir RICHTER 1965, I, p. 148, n° 2, figg. 828-830.

<sup>1615</sup> Voir PANNUTI 1994, pp. 236-237, n° 201.

titulatures ou d'appellations incomplètes. Dans cet ultime acception, on peut citer l'exemple de la pâte de verre de Würzburg à l'effigie du monarque séleucide Démétrios II *Nicator* de Syrie assimilé, au travers d'une réattribution tardive, à Scipion l'Africain (voir n° 486 ci-dessus : **•SCIPI•AF• [Pl. 82, fig. 568]**), pour lequel la ponctuation à une fonction autant décorative qu'abrégative, ou encore la cornaline de facture *rinascimentale* de la collection Arundel figurant le buste idéalisé de *Marcus Attilius Regulus* en Hannibal ou en Pyrrhus (voir n° 486 ci-dessus : **•M•RE• / •ATI• [Pl. M, fig. 90]**). Quant aux initiales, il suffit de se remémorer la pâte de verre antique (moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) à l'effigie de Jules César qu'un érudit avait défini comme étant Cicéron par le truchement de l'ajout des *tria nomina* **M•T•C** (voir n° 483 et 488 ci-dessus **[Pl. 81, fig. 552]**) ou encore le moulage, par T. Cades, d'un prétendu buste de Sextus Pompée identifié à *Sergius Catilina* par le biais de l'adjonction, à l'époque moderne, de la mention **L•S• / C•** (voir n° 487 ci-dessus **[Pl. 88, fig. 603]**).

(3) Une troisième série d'inscriptions modernes – la plus évidente – réunit les pierres gravées confectionnées par les artisans, notamment des XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles, et sur lesquelles ces derniers ont apposé leur signature. Ces inscriptions, comme les signatures des graveurs antiques, sont susceptibles de se présenter sous forme d'une ou plusieurs abréviations, d'un terme entier ou d'un nom propre joint à une forme verbale :

494. BOARDMAN 1968b, pp. 30-31 ; 95, n° 31, ill. 31. NEVEROV 1976a, p. 75 (106-107), n° 119, ill. 119 **[Pl. 96, figg. 660-661]**. STEFANELLI 2009a, pp. 225-227, n° 1, fig. 7 ; 3, fig. 10 ; 229-230, n° 5-6, figg. 14-16 **[Pl. 96, figg. 662-663]** : sur les gemmes antiques – à ma connaissance – seule la signature des graveurs *Pyrgothelès* (voir n° 83 et 160 ci-dessus : respectivement **Π/Υ** et **ΠΥ**) **[Pl. 9, fig. 56 ; 18, fig. 119]**) et *Hyllos* sont attestées comme pouvant être abrégées. Dans le cas de *Hyllos*, on retrouve cette spécificité sur un prase du Musée de l'Ermitage (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) et une cornaline de la collection Ionides (aux alentours de 20 av. J.-C. selon J. Boardman qui, à l'instar de G.M.A. Richter concernant ces deux gemmes<sup>1616</sup>, ne doute pas de l'authenticité de la signature) : les représentations d'un buste de *Fortuna* (type A2) et, respectivement, de Dionysos en libation (type A1) sont jointes à la mention **ΥΛΛ•**, "*evidently an abbreviation for Hyllos*" (G.M.A. Richter). Cependant, A. Giuliano estime que, dans le cas de ces deux intailles, l'abréviation ne correspond pas au même graveur *Hyllos*, mais à un homonyme indéterminé<sup>1617</sup>. D'ailleurs, pour donner du poids à cet ultime avis, on retrouve une configuration épigraphique identique (abréviation à trois caractères et signe abrégatif) à l'aube du XIX<sup>ème</sup> siècle chez Gaspare Capparoni (1761-1808) qui, non content de signer ces œuvres inspirées par l'antique en grec ou en latin, use, dans le cas de trois gemmes, de l'abréviation **ΚΑΠ•** : d'une part sur deux moulages de T. Cades – l'un à l'effigie de Mécène (type A2), l'autre orné d'un buste de Napoléon Bonaparte (type A2) –, d'autre part sur un camée du Musée de l'Ermitage, figurant une tête féminine (type A<sup>11</sup>). Sans doute du fait de la contrainte de cadre, c'est sous la forme **ΚΑΠΠΑ** que sa marque apparaît en exergue d'une représentation de Hébé donnant à boire à l'aigle de Jupiter (type H). Mais la plupart de ses créations sont ornées, comme les exemples qui vont suivre ci-dessous, de son nom complet au nominatif : **ΚΑΠΠΑΡΟΝΙ** ou **CAPPARONI**<sup>1618</sup>. Différents artisans-graveurs des XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles (L. Pichler, F. Sirleti, A. Cades), eux, ont souvent usités leurs initiales sur les pierres néo-classiques (**Λ•Π•** ou **A•K•** ou **Φ•Σ•**)<sup>1619</sup> en utilisant des signes typographiques d'interpunctation à fonction abrégative (voir n° 453 et point 2.3.4.2. ci-dessus : **S•P•**).

495. GALLOTTINI 2009, pls. XVI-XX (pl. coul) = GALLOTTINI 2012, pp. 300-301, n° 436 ; 332-334, n° 475-476 ; 338-339, n° 481. GIULIANO 2009b, pp. 152-153, figg. 3-6. STEFANELLI 2009b, p. 210,

<sup>1616</sup> Voir RICHTER 1971, p. 151, n° 710-710a, ill. 710-710<sup>bis</sup>.

<sup>1617</sup> Voir GIULIANO 2009a, p. 106 : "*Il nome di Hyllos (?) si presenta, in due casi, nella forma abbreviata ΥΛΛ (RICHTER, Gems of the Romans, nn. 710-710a), ma è dubbio si tratti dello stesso incisore [TULLIA RITTI]*".

<sup>1618</sup> Voir STEFANELLI 2009a.

<sup>1619</sup> Voir STEFANELLI 2013, p. 125, n° 27, pl. « Tomo VI, cassetto 1 », ill. 127 ; 284-285, n° 12, pl. « Tomo VIII, cassetto 1 », ill. 12 ; 306, n° 318, pl. « Tomo VIII, cassetto 6 », ill. 318.

n° 11, fig. 14 : aux XVIII<sup>ème</sup>-XIX<sup>ème</sup> siècles, la tradition des signatures de graveur qui apparaissent en entier est au nominatif, à l’instar de divers artisans de l’Antiquité comme **ΔΑΙΔΑΛΟΣ** sur un grenat du Cabinet des Médailles – voir n° 188 ci-dessus – ou encore **ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ, ΝΙΚΙΑΣ**<sup>1620</sup>, **ΣΚΟΠΑΣ**<sup>1621</sup> et, à l’origine (début du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C.), les marques de **ΕΠΙΜΗΝΕΣ** et **ΔΕΞΑΜΕΝΟΣ** – voir n° 64 ci-dessus. La grande différence réside avant tout dans l’abandon des appellations au génitif qui, depuis **ΣΗΜΟΝΟΣ**, contemporain d’*Epimênès*, allait de pair avec les signatures au nominatif sur les gemmes antiques (voir n° 214 ci-dessus). La graphie utilisée par les érudits de l’époque néo-classique est tantôt grecque, tantôt latine. Ainsi, en grec, on peut notamment mentionner la marque de Giovanni Pichler (1734-1791), **ΠΙΧΛΕΡ** [Pl. P, fig. 111], en marge d’une représentation d’Hercule étouffant le lion de Némée très en vogue dès la Renaissance<sup>1622</sup> (le traitement iconographique est similaire au revers d’un statère d’argent d’Héraclée de Lucanie<sup>1623</sup>, à un anneau en bronze du *Metropolitan Museum of Art*<sup>1624</sup> et à une pâte de verre de Würzburg<sup>1625</sup>, remontant tous trois au IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C, ainsi que, plus tard (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), au revers d’un denier *serratus* de C. *Poblicius*<sup>1626</sup> et sur un jaspe rouge du *Royal Coin Cabinet* de La Haye (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.)<sup>1627</sup> [Pl. 99, figg. 682-685] – voir également point 1.5.4.1. ci-dessus, §2 [Pl. 100, fig. 691] ; et, en latin, celle de Giuseppe Cerbara (1770-1856) en exergue d’un buste d’Agrippa, **CERBARA** rétrograde [Pl. P, fig. 112]. Mais, bien que leur art fût iconographiquement pénétré de culture antique, ces derniers autant que Giuseppe Girometti (1780-1851), sur un camée représentant Hercule (**GIROMETTI** [Pl. P, fig. 113]), Antonio Berini (1770-1861) sur un second camée représentant Sérapis (**BERINI** [Pl. P, fig. 114]) et bien d’autres – Filippo Rega (1761-1833 : **ΡΕΓΑ** rétrograde), Antonio Santarelli (1758-1826 : **SANTARELLI**), William Brown (1748-1825 : **BROWN** rétrograde) – n’ont apposé leur nom qu’à la forme nominative, et cela autant en grec qu’en latin à l’exemple notamment d’Edward<sup>1628</sup> Burch (1730-1814), pour lequel la signature apparaît autant sous la forme **BVRCH** que **BYRK**<sup>1629</sup>, ou encore Gaspare Capparoni (voir n° 494 ci-dessus) et Nathaniel Marchant (voir n° 497 ci-dessous). Certains pourtant ont usé de variantes relativement au développement graphique de l’appellation, y adjoignant soit leur prénom abrégé à la manière des *duo nomina* romains, soit une terminaison davantage hellénisante – à l’exemple d’Antonio Pazzaglia (1736-1815)<sup>1630</sup> qui, en marge d’une représentation de Léda au cygne sur un anneau d’or conservé au *Museo Archeologico Nazionale* de Naples [Pl. 96, fig. 664], a incisé **ΠΑΖΑΛΙΑΣ** (type A2<sup>12</sup> – voir point 1.1. ci-dessus, §12) au lieu de **ΠΑΖΑΛΙΑ** tel qu’il se présente notamment sur un moulage de T. Cades orné d’un buste de Virgile (type A<sup>11</sup>). Ce même Antonio Pazzaglia, qui n’était pas à une variante près dans la configuration de sa signature à l’instar de Gaspare Capparoni, use d’un autre stratagème qu’il est le seul, avec Luigi Pichler (1773-1854, frère de Giovanni), à employer : l’adjonction de son prénom abrégé à la manière des *duo nomina*. Ainsi, sur l’illustration d’une

<sup>1620</sup> Voir ZAZOFF 1983, p. 207, n. 85-86, pl. 54, figg. 1-4.

<sup>1621</sup> Voir *ibid.*, 285, n. 109, pl. 79, fig. 9 = VOLLENWEIDER 1966, p. 26, n. 1 ; 96, pl. 15, fig. 3.

<sup>1622</sup> Voir POPE-HENNESSY 1965, pp. 75-77, n° 253, fig. 41 ; 262, fig. 54 : sur les médaillons et reliefs en bronze notamment, ce motif iconographique est attesté dès le XV<sup>ème</sup> siècle. Il est d’ailleurs tellement à la mode à la Renaissance qu’il apparaît comme décoration d’une broche ornant le pli du vêtement de l’Athéna *Parthenos* sur un autre médaillon métallique de la même époque (voir n° 486 ci-dessus) [Pl. 101, fig. 697].

<sup>1623</sup> Voir *SNG American Numismatic Society*, 2, Lucania, n° 65, pl. 2 (390-340 av. J.-C.)

<sup>1624</sup> Voir RICHTER 1956, pp. 19-20, n° 72, pl. XII = LIMC IV, « Herakles », 1, p. 21, n° 1822 ; 2, p. 39 (IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C.).

<sup>1625</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 67, n° 54, pl. 12 (fin du IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. – début du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C.).

<sup>1626</sup> Voir *RRC*, p. 396, n° 380/1, pl. XLVIII (80 av. J.-C.).

<sup>1627</sup> Voir MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 371, n° 1170, pl. 186. Voir également *AGDS I*, 2, p. 112, n° 1251, pl. 131 (pâte de verre).

<sup>1628</sup> L.P.B. Stefanelli parle de "Edmund Burch". Voir STEFANELLI 2009b, p. 210, n° 10, fig. 13.

<sup>1629</sup> Voir STEFANELLI 2007, p. 62, n° 463, pl. « Tomo I, cassetto 7 », ill. 463. Voir également STEFANELLI 2013, p. 18, n° 1-5, pl. « Tomo 5, cassetto 1 », ill. 1-5.

<sup>1630</sup> Voir GIULIANO 2009b.

cornaline publiée dans le catalogue de R.E. Raspe (1791) apparaît, en exergue d'une représentation d'Éros naviguant sur son carquois converti en barque, la mention **ΑΝ·ΠΑΖΑΛΙΑ** (type H) [PI. 97, fig. 665] ; de même que sur une gemme en verre reproduisant l'Hercule Farnese se déchiffre, en caractères minuscules et espacés, **Λ·ΠΙΧΛΕΡ** (type A2) [PI. 97, fig. 666].

496. MORET 1997, pp. 151-153, n° 231. VOLLENWEIDER 1966, p. 19, n. 20 ; 94, pl. 9, fig. 1 = GIULIANO 2009a, p. 91, n° 9, fig. 9 : à titre comparatif, l'*ex-gemmis* de Laurent II de Médicis (XV<sup>ème</sup> siècle), marque non pas d'un graveur mais d'un collectionneur, s'inscrit aussi dans la tradition *rinascimentale* des ajouts épigraphiques sur pierres gravées : il combine l'utilisation d'une interponctuation tant décorative qu'abrégative – **•LAV·R·MED•** pour *Lau(rentius) R(ex) Med(ices)* ou *Med(iceus)* – à l'adjonction, comme pour les signatures d'artisans que nous venons de voir, d'un prénom abrégé ; la lettre **R**, "*che dovrebbe far parte del nome LAVRENTIVS, si trova sempre – tanto sulle gemme, quanto sui vasi di pietra dura appartenuti al Magnifico – collocata fra due punti, l'uno tracciato dopo la V e l'altro prima della M, si sarebbe indotti a pensare che la sigla vada interpretata : LAVRENTIVS REX MEDICES (O MEDICEVS)*"<sup>1631</sup>. La disposition spatiale de l'*ex-gemmis*, incisé à postériori donc dépendant d'une certaine contrainte de cadre, adopte les configurations épigraphiques les plus diverses, du type B2<sup>H</sup> sur le camée de Naples figurant Poséidon et Athéna (voir n° 160 ci-dessus [PI. 18, fig. 119]) au type J<sup>G</sup> sur le moulage d'une calcédoine perdue figurant Diomède dérobant le *Palladion* (**•LAV | •R | MED•**) [PI. 98, fig. 678]<sup>1632</sup>, le traitement en trois lignes, au-delà de considérations purement calligraphiques ou de contrainte de cadre, visant vraisemblablement à singulariser la partie **•R•** (ligne 2) du reste de la titulature du Magnifique (pour qu'on ne rattache pas cette lettre au « R » de *LAV(rentius)*. Mais le plus souvent, l'*ex-gemmis* se présente selon la configuration d'un type périphérique (A1, A1<sup>C</sup>, A1<sup>G</sup>, A1<sup>I2</sup>, B3, B3<sup>C</sup>, B3<sup>G</sup>, B2<sup>I1</sup>/B3<sup>I1</sup>, B3<sup>J</sup>, H)<sup>1633</sup>, voire type I en mode dominant – sur un camée du *MANN* du début du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. mettant en scène l'enfance de Dionysos [PI. 98, fig. 679]<sup>1634</sup> – ou récessif (type A1<sup>I2</sup>), en marge de l'image du satyre dansant sur une agate-onyx sculptée en camée [PI. 99, fig. 681] ; on peut signaler également un remarquable exemple de type J<sup>CG</sup> sur un camée en onyx du XIII<sup>ème</sup> siècle figurant Noé invitant sa famille à entrer dans l'arche (l'*ex-gemmis* apparaissant sur les battants de l'entrée de cette dernière [PI. 98, fig. 680])<sup>1635</sup>.
497. KAGAN 2006, pp. 94-96, figg. 21-22. BOARDMAN, SCARISBRICK, WAGNER, ZWIERLEIN-DIEHL 2009, p. 264, n° 622 ; 306, n° 756 [PI. P, fig. 115]. STEFANELLI 2009b, p. 210, n° 10, fig. 13. AGDS IV, Hannover, p. 322, n° 1764, pl. 237 [PI. 97, fig. 669] : mais, pour en revenir aux marques d'officine, les artisans du XVIII<sup>ème</sup> et du XIX<sup>ème</sup> siècle ont, à l'instar des graveurs de l'Antiquité (voir n°s 64 et 252 ci-dessus), forcé le mimétisme jusqu'à adjoindre à leur nom propre, parfois hellénisé, une forme verbale comme *ἔποίη/ἔποίη* ou *fecit*. Tel est en particulier le cas de Francesco Ghinghi et Lorenz Natter qui, aux alentours des années 1750, ont confectionné deux gemmes (notamment une cornaline) dont il reste les moulages de T. Cades, et sur lesquelles apparaissent respectivement les signatures **ΓΙΝΓΙΟC ΕΠΟΙΕΙ** (type A2<sup>I2</sup>) et **ΝΑΤΤΕΡ ΕΠΟΙΕΙ** (type A1<sup>I2</sup>) en marge d'un buste de Philipp von Stosch [PI. 97, fig. 667],

<sup>1631</sup> Voir PANNUTI 2009, p. 79, n. 24.

<sup>1632</sup> Voir *ibid.*, pp. 103-104, n° 28, figg. 26a-b. Ce type apparaît également sur un autre camée du *MANN* figurant Icare sur un piédestal entouré de Dédale, Pasiphaé et Artémis ; l'inscription apparaît sur le socle.

<sup>1633</sup> Voir *ibid.*, pp. 83-84, n° 1, fig. 1 ; 93, n° 13, fig. 13 ; 94-95, n° 15, fig. 15 ; 96-97, n°s 17-18, figg. 17a-b et 18a-b ; 100-103, n°s 24-25, figg. 24-25a-b ; 105-107, n° 28, figg. 28a-d ; 108, n° 30, fig. 30 ; 109-110, n° 33, figg. 33a-b [type A1] ; 99-100, n° 23, fig. 23 ; 109-110, n° 33, figg. 33a-b [type A1<sup>C</sup>] ; 92, n° 11, fig. 11 [type A1<sup>G</sup>] ; 97, n° 19, fig. 19 [type A1<sup>I2</sup>] ; 88-90, n° 7, fig. 7 [type B2<sup>I1</sup>] ; 85-86, n° 4, fig. 4 ; 97-99, n°s 20-21, figg. 20-21 ; 107-108, n° 29, figg. 29a-b [type B3] ; 91-92, n° 10, fig. 10 ; 99-100, n° 23, fig. 23 [type B3<sup>C</sup>] ; 93-94, n° 14, fig. 14 ; 110-111, n° 34, figg. 34a-c [type B3<sup>G</sup>] ; 84-85, n° 3, fig. 3 [type B3<sup>I1</sup>] ; 109, n° 32, fig. 32 [type B3<sup>J</sup>] ; 90-91, n° 8, fig. 8 ; 108-109, n° 31, fig. 31 ; 111-112, n° 35, fig. 35 [type H].

<sup>1634</sup> Voir GIULIANO 2009a, p. 86, n° 5, fig. 5.

<sup>1635</sup> Voir *ibid.*, pp. 113-115, figg. 37a-c.

respectivement d'un portrait du cardinal Alessandro Albani. L'ironie du sort veut que J.J. Winckelmann n'ait pas reconnu, sur la cornaline de F. Ghinghi, le portrait de celui dont il avait à charge de publier la collection (1760), se contentant, à l'instar de A. Furtwängler en 1896<sup>1636</sup>, de décrire la pierre comme le portrait d'un homme inconnu du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Lorenzo Mazzini, également cité par A. Furtwängler<sup>1637</sup>, adopte également la formule hellénisante *ἑποίηι*, mais recourt, dans le cas de deux autres portraits de Philipp von Stosch (l'un à Berlin, l'autre à Saint-Pétersbourg), à la configuration latine de sa signature (**MASINI F**, respectivement **MASINI:F:**, *Masini f(ecit)* [Pl. 97, fig. 668]), pour la seconde desquelles on retrouve la ponctuation « douteuse » à double point (voir n° 489 ci-dessus). Cette configuration latine complexe se retrouve également chez Nathaniel Marchant (1739-1816) – qui use aussi de la graphie simple **MAPXANT** ou **MARCHANT** sur deux intailles en verre de la collection Paoletti<sup>1638</sup> –, soit à l'identique (**MARCHANT F** sur une cornaline de la collection Marlborough figurant une copie de la tête de l'Éros *Centocello* au *Museo Pio Clementino* du Vatican), soit de manière encore plus développée, adjoignant à la forme verbale le lieu de production : **MARCHANT•F•ROME** (type A1<sup>12</sup> rétrograde) sur une autre intaille de la collection Marlborough, une sarde, ornée du buste d'Antinoüs<sup>1639</sup>. Même en s'inspirant de modèles contemporains (portraits de P. von Stosch – voir également voir n° 482 ci-dessus [Pl. 80, fig. 551] – ou de Napoléon Bonaparte, vestiges de la statuaire antique auxquels ils avaient accès – Hercule Farnèse, Éros *Centocello*), les artisans néo-classiques ont toutefois gardé à l'esprit l'héritage stylistique et épigraphique de l'Antiquité en appliquant à leurs propres créations les canons des artisans-graveurs hellénistiques et romains.

Certains, à l'exemple de Giuseppe Girometti (1780-1851) et Edward<sup>1640</sup> Burch (1730-1814), se sont toutefois démarqués quelque peu de cette tradition en apposant des signatures et des marques d'officine profondément ancrées dans leur quotidien : si A. Girometti tend à « restituer » le passé au travers d'une représentation classicisante de Diane chasseresse sur une intaille en verre conservée au *Kestner-Museum* de Hanovre, ce que souligne la signature rétrograde du graveur (type A2) **GIROMETTI REST•** (pour *restituit*), E. Burch, lui, innove en apposant la signature **BVRCH INV•**, *Burch inv(enit)* sur une autre intaille en verre de la collection Paoletti (Hercule Farnèse – type A1<sup>12</sup>) : il s'inspire directement des marques de fabrique horlogère à partir du milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle (les montres Ferdinand Berthoud dès 1753, puis celles de type Lépine vers 1790, portant la devise *invenit et fecit*). À titre indicatif, on retrouve en 1927, sur un ostensor de la paroisse de Siebnen (Schwytz)<sup>1641</sup>, la mention abrégée de la marque de fabrique par un homonyme de E. Burch, M. BVRCH | INV. ET FEC. | 1927, attestation, s'il en est, d'une tradition des signatures à sémantique latine en orfèvrerie encore au début du XX<sup>ème</sup> siècle.

(4) De toutes ces signatures modernes et de leur configuration, la plus intéressante, à titre comparatif, est celle de Gerolamo Rosi (actif dans la première moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle) sur une réplique en pâte de verre de la collection Paoletti figurant le buste de l'Apollon du Belvédère, car elle introduit la notion de pseudo-signature sur les pierres gravées :

498. STEFANELLI 2006, p. 52, fig. 1 [Pl. 97, fig. 670]. WALTERS 1926, p. 208, n° 1965 [Pl. A, fig. 6] : comme nous l'avons vu précédemment (voir nos 490 et 492 ci-dessus), l'un des

<sup>1636</sup> Voir FURTWÄNGLER 1896, p. 334, n° 9414 : "*Blasser Karneol. Porträtkopfeines Mannes moderner Zeit ; daneben ΓΙΝΓΙΟΣ ΕΠΟΙΕΙ*".

<sup>1637</sup> Voir *ibid.*, p. 330, n° 9243 (**MACINOC ΕΠΟΙΕΙ**) ; 334, n° 9415 (**MASINI F**).

<sup>1638</sup> Voir STEFANELLI 2007, p. 210, n° 7, pl. « Tomo III, cassetto 1 », ill. 7 (**MARCHANT**) et STEFANELLI 2009b, p. 209, n° 8, fig. 8 (**MAPXANT**).

<sup>1639</sup> Voir également BOARDMAN 2002, p. 96, n° 674, pl. 96 : scène du cycle troyen (Achille pleure la mort de Patrocle).

<sup>1640</sup> L.P.B. Stefanelli parle de "*Edmund Burch*". Voir STEFANELLI 2009b, p. 210, n° 10, fig. 13.

<sup>1641</sup> Voir JÖRGER 1989, p. 374, ill. 336.

particularismes des inscriptions modernes (XVII<sup>ème</sup>-XVIII<sup>ème</sup> siècles) est la rudesse rectiligne de la légende alliée à une taille inadaptée des caractères (pour les « didascalies » notamment). Or, on peut convenir du fait que, dans certains cas, la configuration de la légende, que ce soit une signature de graveur ou un complément au registre figuré, ne varie que peu sur les œuvres néo-classiques. La « didascalie » **C•C•TACITVS** sur une copie en verre de la collection Paoletti (type A2<sup>12</sup>) [Pl. 97, fig. 671]<sup>1642</sup> n'est guère différente dans le traitement graphique que la signature de Antonio Berini (1770-1861) sur le moulage d'un camée provenant du *Medagliere delle Civiche Raccolte Numismatiche* de Milan [Pl. 97, fig. 672]<sup>1643</sup> ; la contrainte de cadre n'en est pas la cause étant donné que la place à disposition devant le portrait de Raphaël aurait permis d'apposer la signature de A. Berini dans sa taille habituelle [Pl. P, fig. 14]<sup>1644</sup>. Il s'agit davantage d'un phénomène d'imprégnation de la culture antique, sur certaines gemmes desquelles la signature du graveur se situait en petits caractères soit sous le portrait (type B2), soit derrière ce dernier (type A1/A2, voire A1/A2<sup>11</sup>)<sup>1645</sup> ; ainsi, autant à l'époque hellénistique qu'au dernier siècle de la République, des graveurs comme *Nikias* et *Daidalos* – voir n<sup>os</sup> 19 et 188 ci-dessus [Pl. 22, fig. 146 ; F, fig. 37] –, *Apollônios*, *Agathangelos* – voir n<sup>o</sup> 489 ci-dessus [Pl. 89, fig. 611] – ou encore *Gnaios* – voir n<sup>o</sup> 481 ci-dessus [Pl. 80, fig. 550a] –, puis *Dalio*n et *Platôn*, ont sculptés des bustes en y adjoignant ainsi la marque de leur officine. Et à l'époque moderne, citons le graveur de Livourne Gerolamo Rosi, qui confectionna un portrait de Philipp von Stosch en y apposant la signature **POΣIOΣ** en exergue (voir n<sup>o</sup> 482 ci-dessus [Pl. 80, fig. 551]). Mais là où le bât blesse, c'est lorsqu'il s'agit d'inscription dont la teneur est sujette à caution. Et c'est justement Gerolamo Rosi par qui le doute s'insinue : sur la pâte de verre de la collection Paoletti reproduisant le buste de l'Apollon du Belvédère, sa signature complexe – qui combine l'usage du prénom, du nom et d'une forme verbale (voir n<sup>os</sup> 495-496 ci-dessus) – se lit en trois parties dans le registre inférieur de la composition iconographique, **ICP** : / **POCI** / **ΕΠΟΙΕΙ** (type B2<sup>c</sup>), la particule **ICP** constituant l'abréviation translittérée en grec du prénom Gerolamo. Or, c'est exactement cette particule **ICP** : qui, sur le moulage d'une sardoine du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, datée de la décennie 40-30 av. J.-C. – voir n<sup>o</sup> 489 ci-dessus [Pl. 89, fig. 610] –, était suspectée d'être l'ajout tardif d'une « didascalie » se référant à Hiéron II de Syracuse : en effet, autant la forme et la taille des lettres, inscrites à la manière d'une pseudo-signature, que leur caractère abrégé, laissaient dubitatif. De plus, la mise en parallèle des deux inscriptions tend à démontrer que, dans le cas de l'intaille de Vienne, le double point n'était résolument pas une imperfection du moulage. Aussi, si E. Zwierlein-Diehl concède que l'inscription est douteuse ("*verdächtig*"), elle n'établit pas de rapport avec une potentielle signature de Gerolamo Rosi : elle estime qu'une contrefaçon à partir du modèle qu'elle pense être la cornaline d'*Agathangelos* (voir n<sup>o</sup> 489 ci-dessus [Pl. 89, fig. 611]) est exclue ("*Der Stil ist so charakteristisch, Gesichts- und Haartyp (hier krauser) so verschieden, dass eine Fälschung nach der Agathangelosgemme in Berlin ausgeschlossen ist*"<sup>1646</sup>). Ce qu'en définitive semble infirmer la mention **ICP** : , située comparativement dans le même quadrant inférieur droit sur le moulage des deux gemmes sur lesquelles elle apparaît ; cela d'autant plus, comme je l'avais déjà souligné, que l'emplacement cette dernière trahit l'hypothèse d'une signature authentique : elle se situe devant le visage et non pas sous le buste (comme c'est d'ailleurs le cas pour la marque **ΑΓΑΘΑΝΓΕΛΟΥ** sur la cornaline de Berlin – type B2) ou

<sup>1642</sup> Voir STEFANELLI 2007, p. 147, n<sup>o</sup> 407, pl. « Tomo II, cassetto 6 », ill. 407.

<sup>1643</sup> Voir TASSINARI 2006, p. 44, fig. 10.

<sup>1644</sup> Voir également *ibid.*, p. 42, fig. 7 : portrait de Michel-Ange avec la mention **BERINI** également en exergue.

<sup>1645</sup> Voir ZAZOFF 1983, pl. 54, figg. 1-4 (*Apollônios* – type B2 et A2<sup>11</sup> –, *Nikias*, *Daidalos*) ; 79, fig. 1 (*Agathangelos*) ; 81, fig. 8 (*Gnaios*) ; 82, fig. 137 (*Gnaios*) ; 95, figg. 1 (*Dalio*n – type A2<sup>11</sup>) et 6 (*Platôn*).

<sup>1646</sup> Voir AGW I, p. 123, n<sup>o</sup> 355, note.

derrière la nuque, comme il était d'usage sur les portraits de l'époque augustéenne<sup>1647</sup>, à l'exception du camée de *Diodôtos* (signature ΔΙΟΔΟΤΟΥ (type A2) [Pl. 90, fig. 619]<sup>1648</sup>. Et que penser de l'améthyste antique du British Museum (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), ornée du portrait du tyrannicide *Marcus Iunius Brutus* sous le buste duquel, au niveau du décollement du cou, apparaît l'inscription C•I•O (type B2) en petits caractères ? Sur le moulage [Pl. 97, fig. 673], les *tria nomina* sont davantage lisibles et laissent apparaître les spécificités typographiques de la légende (malgré une regrettable rayure sous les lettres I et O) : non seulement le traitement graphique rappelle les signatures de graveur (comme *Nikias* ou *Agathangelos* [Pl. 22, fig. 146 ; 89, fig. 611], mais plus particulièrement *Skopas* (ΣΚΟΠΑΣ) sur une hyacinthe de l'*Archäologisches Institut der Universität Leipzig* figurant le buste d'un jeune Romain [Pl. 98, fig. 674]<sup>1649</sup> – excluant qu'il puisse s'agir de l'appellation du propriétaire de la gemme –, mais, qui plus est, l'interponctuation consiste en des « points bas » (voir n° 488 ci-dessus) qui sont une caractéristique des ajouts tardifs de « didascalies ». Ainsi, l'inscription C.I.O. (retranscrite de la sorte par H.B. Walters) se révèle être moins une signature de graveur non-attestée – ou celle, peu probable, de *Skopas* en forme abrégée CKO mais sans interponctuation terminale (voir n° 494 ci-dessus : ΥΜ•) – qu'un ajout postérieur à la confection de la gemme, vraisemblablement en lien soit avec les trois initiales du propriétaire moderne, soit avec une « didascalie ». Dans cette dernière acception, on peut estimer que le potentiel complément au registre figuré est soit erroné, conférant au portrait de Brutus l'identité d'un autre personnage ; soit il est correct, lui restituant son rôle d'assassin de Jules César par le truchement d'une formule comme *C(aius) I(ulius) Caesar) o(ccisor)* sur l'améthyste du British Museum ; la validité de cette ultime conjecture est étayée par la tradition des marques symboliques que l'on retrouve sur les gemmes et les monnaies de la fin de la République et de l'époque julio-claudienne [Pl. P. fig. 116]<sup>1650</sup> pour préciser ou exalter le rôle du personnage portraituré [Pl. 98, figg. 675-676]<sup>1651</sup>. Concernant Brutus, on peut citer, entre autres, une bague en bronze dont l'*emblemata* en argent "figure une épée et un serpent [symbole d'Esculape ou d'Hygie en lien avec la *Salus Publica*] de part et d'autre d'un portrait (...) situé au-dessus d'un bonnet phrygien [plutôt un *pileus*] symbolisant la liberté" [Pl. P, fig. 117]<sup>1652</sup> – coiffe que l'on retrouve jointe à deux dagues sur le revers frappé par Brutus et *L. Plaetorius Cestianus* en 43/42 av. J.-C. et portant la légende EID•MAR (RRC, n° 508/3) – ou encore une pâte de verre du *Martin-von-Wagner-Museum* de Würzburg sur laquelle le buste est connecté avec le symbole du poignard [Pl. 98, fig. 677]<sup>1653</sup>, iconographie

<sup>1647</sup> Voir également ZAZOFF 1983, pl. 92, fig. 5 ; 93, fig. 4 ; 94, fig. 6 ; 95, fig. 3 et VOLLENWEIDER 1966, pl. 15, fig. 3 ; 22, fig. 4 ; 42, figg. 1-2 ; 43, figg. 1-2 ; 45, fig. 1. Les signatures devant le portrait sont toujours de type G<sup>A</sup>, G<sup>AB2</sup> ou A<sup>1</sup>. Voir *ibid.*, pl. 16, fig. 4 ; 17, fig. 1 ; 18, fig. 1.

<sup>1648</sup> BABELON 1899, pp. 60-61, n° 163, pl. X = FURTWÄNGLER 1900, II, p. 266, n° 6, pl. LIX ; III, p. 314 ; 358 = VOLLENWEIDER 1966, p. 28, n. 23 ; 98, pl. 18, fig. 5 (milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) = RICHTER 1971, pp. 141-142, n° 663, ill. 663.

<sup>1649</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 160, n° 8, pl. XXXIII = VOLLENWEIDER 1966, p. 26, n. 1 ; 96, pl. 15, fig. 3.

<sup>1650</sup> Voir SAURON 2013, pp. 131-132, fig. 120 : denier frappé en 50 av. J.-C. par *P. Cornelius Lentulus Marcellinus* au type de son ancêtre, le consul *M. Claudius Marcellus* dont la *spolia opima* fut la prise de Syracuse en 213 av. J.-C. (RRC, 439/1) ; la triskèle sicilienne derrière le buste du personnage symbolise cet héritage militaire.

<sup>1651</sup> Voir CADES 1836, cl. 34, IV, pl. B/16 : buste d'Eschyle adjoint au symbole de la tortue. Sinon, une sardonix de Paris, datant du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. et représentant Poppée révèle l'utilisation d'initiales associées à des symboles de même taille afin de préciser la teneur du registre figuré : les deux lettres O | P (type B2<sup>CG</sup>) reprennent *Ollia Poppeia*, tandis qu'une corne d'abondance miniature rappelle la symbolique de *Fecunditas*, à l'instar de diverses monnaies d'argent impériales ; en effet, selon Tacite (*Annales*, XV, 23), après que Poppée eût donné une fille à Néron en 63 apr. J.-C., ce dernier fit ériger un temple à *Fecunditas* et le dédia à la fertilité de l'impératrice. Voir VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, pp. 119-120, n° 135, pl. 83, et AUBRY 2011b, p. 245, fig. 32, n. 127.

<sup>1652</sup> Voir VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pp. 59-60, pl. 98/1-2 = VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, p. 33, n° 27, pl. 43 = SAURON 2013, pp. 183-185, fig. 171.

<sup>1653</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 202, n° 537, pl. 95 = ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 124 ; 419, ill. 492, pl. 107.

qui perdure encore au XVIII<sup>ème</sup> siècle comme en atteste une intaille en verre, œuvre de G. Capparoni, à l'effigie du tyrannicide, la dague en exergue [Pl. 98, fig. 677<sup>bis</sup>]<sup>1654</sup>.

Bien-sûr, mais cela n'est pas certifié, la possibilité demeure que cette inscription soit véritablement antique et qu'elle ait été volontairement « camouflée » en signature de graveur pour donner un cachet particulier au bijou ; la qualification de « pseudo-signature » pourrait, dans ce cas, également lui être attribuée. La taille des caractères ainsi que l'emplacement de l'inscription auraient pour but de maquiller le nom du possesseur ou du porteur de la gemme.

\*\*\*\*\*

En conclusion, nous pouvons dire que l'étude de la configuration des inscriptions (agencement spatial, cas, spécificités épigraphiques, etc.) nous éclaire sur la variété et la profusion des différents types d'ajouts épigraphiques en lien, ou non, avec un registre figuré quel qu'il soit. Mais comment les dimensions épigraphique et iconographique se combinent ou s'excluent, se complètent ou s'opposent, telle est l'étape qu'il faut franchir afin d'appréhender les fonctions-mêmes de ces inscriptions. Pour ce faire, la prochaine partie de cette recherche s'attachera à approfondir ce lien supposé par le biais de l'étude et de la classification des légendes proprement dites (appellations, compléments au registre figuré, formules augurales ou prophylactiques, prières, proverbes, devises amicales, salutations, acclamations, etc.). Pour ce faire, il sera utile de s'en remettre, dans certains cas – notamment les « didascalies » (point 2 de la Partie II) – à l'élaboration de grilles de lecture se basant sur l'analyse de thèmes iconographiques transversaux (courses de chars, personnifications, scènes nautiques, etc.).

\*\*\*\*\*

---

<sup>1654</sup> Voir STEFANELLI 2009a, p. 231, n° 14, fig. 21 : "*Bruto uccisore di Cesare col pugnale sottoposto*".



## PARTIE II : CLASSIFICATION DES DÉNOMINATIONS ET THÈMES TRANSVERSAUX

La troisième et ultime partie de ce travail doctoral va se focaliser sur une approche davantage didactique des inscriptions sur pierre gravée en s'attachant à classer ces dernières non plus selon leur forme mais selon leur nature et l'interprétation à leur attribuer. Il s'agit en somme de définir la variété des légendes que l'on retrouve sur les intailles et camées gréco-romains (appellations, formules, phylactères, locutions, « didascalies », salutations, dédicaces, symboles, signatures, etc.) et d'effectuer une recension pertinente, quoique non exhaustive, de leurs occurrences.

À titre d'aperçu méthodologique, je reviendrais sur quelques clés de lecture des différents tableaux qui servent à illustrer le propos : les numéros en gras entre crochets figurant dans la colonne « illustration » (par exemple **[12]**) renvoient aux numéros de paragraphe étudiés dans les parties précédentes (Introduction et Partie I) ; les mentions **[N]** **[V]** **[A]** **[G]** en marge des inscriptions se réfèrent aux cas grammaticaux (nominatif, vocatif, accusatif, génitif – voir point 1.1.7. et tabl. 2.3.2. ci-dessous) ; selon la catégorie de thème iconographique ou épigraphique, la numérotation des occurrences dans les tableaux est aléatoirement en chiffres arabes (1, 2, 3,...), en chiffres romains (*i, ii, iii,...*), en lettres soit grecques ( $\alpha, \beta, \gamma, \dots$ ), soit latines minuscules (*a, b, c,...*) ou majuscules (*A, B, C,...*) selon la langue utilisée (grec, latin, translittération, caractère mixte ou bilingue – voir tabl. 1.4.2. et 1.4.4.), l'origine des pierres gravées (grecques, latines, étrusques – voir tabl. 1.4.3. et 2.1.), la structure lexicale (nom diacritique, *duo* ou *tria nomina*, partie d'appellations, indice de filiation – voir tabl. 1.2.7., 1.3.1.-1.3.2., 1.5.2.) ou la configuration des inscriptions (initiales, abréviations, termes, formules – voir tabl. 1.6.1.). La mention d'un ou plusieurs astérisques [\*] lient deux ou plusieurs inscriptions sous l'angle de l'iconographie (voir tabl. 2.5., n<sup>os</sup> 6 et 16), de la sémantique (voir tabl. 1.3.1., n° d, et tabl. 1.3.3., n<sup>os</sup> 6-7 ; tabl. 1.4.3.) ou de la parenté stylistique ou épigraphique (voir tabl. 1.1.1. : appellations en *tria nomina* pouvant consister en l'abréviation d'un seul terme).

### 1. APPELLATIONS

La majeure partie des inscriptions en glyptique s'apparente à un indice onomastique, à un nom de personne : ce dernier reprend soit le nom du propriétaire. Dans le cas du nom du possesseur de la gemme – comme nous allons le voir – la forme de l'appellation est extrêmement variable, s'apparentant pratiquement exhaustivement à tout l'échantillonnage des cas de l'onomastique grecque et latine (*tria nomina, duo nomina*, nom diacritique ou  $\delta\nu\omicron\mu\alpha$ , indice de filiation, noms théophores, appellations de racine étymologique servile ou féminine).

Mais la difficulté principale qui se présente sur les pierres gravées est avant tout – comme nous l'avons vu dans la Partie II de cette étude – la configuration problématique des inscriptions (initiales, abréviations, contractions, crases, *nexus*, monogrammes) qui obscurcit leur relecture et leur interprétation. Ainsi, chaque type d'appellation présenté ci-après sera développé selon la manière dont il apparaît sur les gemmes.

Toutes les inscriptions recensées ci-dessous sont issues d'intailles, de camées, de moulage de pierres gravées (notamment de la glyptothèque romaine de T. Cades conservée au *Deutsches Archäologisches Institut*) ou d'empreintes de sceaux issus corpus de crétules de Délos.

#### 1.1. *TRIA NOMINA*

En premier lieu, on trouve sur les pierres gravées des dénominations en *tria nomina* qui adoptent la conformation d'une suite d'initiales latines (ou translittérées en grec), des termes abrégés ou d'appellations entières, avec la présence ou non de signes d'interponctuation pour individualiser, si nécessaire, chaque terme du nom composé ou marquer sa nature abrégée [**tabl. 1.1.3.**] (voir point 2.3.4.2. de la Partie I). Dans le cas de suites de lettres qui pourraient consister en l'abréviation d'un

seul terme (par exemple **L V L** pour *Lulleius*<sup>1655</sup> – voir n° 154 ci-dessus [tabl. 1.1.1., n° 9] –, **A D A** pour *Adatilius*<sup>1656</sup> [id., n° 15], **A S I** pour *Asinius*<sup>1657</sup> [id., n° 25] ou **L A E** voire **I A D**, respectivement pour *Laelius* et *Iadestinus* – voir n° 450 ci-dessus [id., n°s 28-29], l'utilisation implicite de l'« espace blanc »<sup>1658</sup> permet d'écarter cette relecture pour lui préférer celle de *tria nomina*, de même que – évidemment – le recours à l'interponctuation (**C•A•R** ci-dessous [tabl. 1.1.2., n° 15]) ou à la transition par le registre figuré (**N / E | I** – type C<sup>5</sup> [tabl. 1.1.1., n° 40]). L'usage du *nexus* sert également à lier – et singulariser – l'initiale du prénom de celle du gentilice [id., n° 34 ; 1.2.4., n°s 1-3] ou à abréger un des éléments de la séquence épigraphique par gain de place [id., n° 35 ; 1.1.2., n° 20], ce qui est également vrai pour les *duo nomina*.

### 1.1.1. TROIS INITIALES SANS SIGNE D'INTERPONCTUATION (INCLUANT LES TYPES C<sup>1-5</sup>)<sup>1659</sup>

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>1)</sup> <b>F A F</b>	<i>Bonus Eventus</i>	WALTERS 1926, n° 1770 [10]	Pl. B, fig. 8	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>2)</sup> <b>M C E</b>	<i>Bonus Eventus</i>	WALTERS 1926, n° 1767	-	-
<sup>3)</sup> <b>S C M</b>	Scène pastorale	AGDS III, Göttingen, n° 345	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>4)</sup> <b>T   R   R</b>	Mercure	AGDS III, Kassel, n° 60 [132/335]	Pl. 14, fig. 88	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
<sup>5)</sup> <b>T E R</b>	Mercure	AGDS III, Kassel, n° 66 [239]	Pl. 28, fig. 185	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
<sup>6)</sup> <b>L N S</b>	<i>Lupa Romana</i>	AGDS III, Kassel, n° 79	-	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>7)</sup> <b>C / F S</b>	Portrait	VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 35	Pl. 105, fig. 730	v. 40 av. J.-C.
<sup>8)</sup> <b>L S   M</b> <sup>1660</sup>	Lion	GUIRAUD 1988, n° 652 [159]	Pl. 18, fig. 118	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>9)</sup> <b>L V L</b>	Cheval	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 478 [154]	Pl. 17, fig. 112	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
<sup>10)</sup> <b>Q A F</b>	Boeuf	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 662	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>11)</sup> <b>M V H ou H V M</b>	Jupiter	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 706 [451]	Pl. 73, fig. 497	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>12)</sup> <b>A D P</b>	Victoire	GRAMATOPOULOS 1974, n° 105b	-	-
<sup>13)</sup> <b>T L C</b>	<i>Bonus Eventus</i>	AGW I, n° 457	-	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
<sup>14)</sup> <b>C / M C</b>	Éphèbe	AGW II, n° 1688	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>15)</sup> <b>A D A</b>	Portrait	AGW III, n° 1738	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>16)</sup> <b>R D V</b>	Cheval	AGW III, n° 1841 [154]	-	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>17)</sup> <b>T P C</b>	Armes	AGW III, n° 2069 [451]	Pl. 73, fig. 496	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>18)</sup> <b>M C A</b>	Apollon	WEISS 2007, n° 84	-	I <sup>er</sup> av.- I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
<sup>19)</sup> <b>L   M C</b>	<i>Grylloi</i>	WEISS 2007, n° 540	Pl. 105, fig. 731	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>20)</sup> <b>T F P ou T F I</b>	Sanglier / coq	AGDS I, 3, n° 2849	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>21)</sup> <b>C   D / S</b>	Mars	VOLLENWEIDER 1984, n° 397	-	v. 222 apr. J.-C.
<sup>22)</sup> <b>S H F</b>	[texte] (bronze)	HENKEL 1913, n° 811	-	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
<sup>23)</sup> <b>S M F</b>	[texte] (bronze)	HENKEL 1913, n° 812	-	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
<sup>24)</sup> <b>L   C A</b>	Castor / cheval	NESTOROVIC 2005, n° 34 [429]	Pl. 67, fig. 461	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>25)</sup> <b>A S I</b>	Mars	AGDS IV, Hannover, n° 785	-	I <sup>er</sup> av.- I <sup>er</sup> apr. J.-C.
<sup>26)</sup> <b>C I A</b>	Cérès	AGDS V, n° 120	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

<sup>1655</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 107 (gentilice).

<sup>1656</sup> Voir *ibid.*, p. 6 (gentilice).

<sup>1657</sup> Voir *ibid.*, p. 23 (gentilice).

<sup>1658</sup> Voir Partie II, n° 459.

<sup>1659</sup> Voir point 2.3.2.1. de la Partie I.

<sup>1660</sup> Même configuration épigraphique sur une intaille en verre jaune du Lincolnshire représentant une vache (COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, p. 39, n° 2423.21) : inscription **P / I | Q**.

27) <b>CIA</b>	Aigle	WEISS 2007, n° 474	Pl. 105, fig. 729	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
28) <b>IAD</b> <sup>1661</sup>	<i>Fides</i>	WEISS 2007, n° 195 [450]	Pl. 72, fig. 493	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
29) <b>LA E</b> <sup>6</sup>	<i>Ceres-Fides</i>	AGDS IV, Hannover, n° 1534 [450]	Pl. 72, fig. 494	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
30) <b>C F E</b>	Mercure	WEISS 2007, n° 154	-	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
31) <b>F / A / L</b>	Portrait	VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 87 [329/462]	Pl. 45, fig. 402	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
32) <b>S / P / F</b>	Apollon (buste)	AGW II, n° 1274 [329/462]	Pl. 45, fig. 403	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
33) <b>L T   N</b>	Palme	AGW III, n° 2163 [171/455]	Pl. 19, fig. 128	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
34) <b>AMP</b>	<i>Fortuna</i>	AGW II, n° 1538 [291]	Pl. 107, fig. 744	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
35) <b>M P̂ S</b>	[texte]	HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 15.4 [286]	Pl. 85, fig. 583	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
36) <b>N M / S</b> [C <sup>6</sup> ]	Bon Pasteur	SPIER 2007, n° 354 [352]	Pl. 52, fig. 355	III-IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
37) <b>C   I   C ou G   I   C</b>	Sérapis (buste)	VEYMIERS 2009, n° I.AB 14 [328]	Pl. K, fig. 75	Époque impériale
38) <b>P / B   S</b>	<i>Mars Victor</i>	TOMASELLI, [...] 1987, n° 50	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
39) <b>T   S / S</b>	<i>Mars Victor</i>	FURTWÄNGLER 1896, n° 7259 [336]	Pl. 47, fig. 317	t.p.q. I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
40) <b>N / E   I</b>	Zeus	FURTWÄNGLER 1896, n° 8154 [336]	Pl. 47, fig. 317	-
41) <b>C   C / P</b>	<i>Cérès ou Fides</i>	AGDS IV, Hannover, n° 1535 [334]	Pl. 46, fig. 313	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
42) <b>D / C   B* ou B   D / C</b> <sup>1662</sup>	Guerrier	ZWIERLEIN-DIEHL 2002, n° cat. 64 [334]	Pl. 104, fig. 721	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C. <sup>1663</sup>
43) <b>C / P A ou C / P Λ</b> [C <sup>6</sup> ]	<i>Grylloi</i>	FURTWÄNGLER 1896, n° 8538	-	-
44) <b>M   N   S</b>	Aigle	KRUG 1981, n° 90 [333]	Pl. 46, fig. 312	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
45) <b>T / T / C</b>	Aigle	AGDS III, Kassel, n° 108 [330]	Pl. 46, fig. 308	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
46) <b>L / C   M</b>	<i>Genius</i>	AGDS III, Kassel, n° 75 [334]	Pl. 46, fig. 314	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
47) <b>V / N / L</b>	Lion / Cerf	AGDS IV, Hannover, n° 1628 [148]	Pl. 16, fig. 104	II-IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
48) <b>M   I / E ou I / E / M*</b>	Guerrier	AGW III, n° 1715 [330]	Pl. 46, fig. 307	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
49) <b>L / A   A</b>	Portrait	AGW I, n° 347 [334]	Pl. 47, fig. 315	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.

Les *tria nomina* sous forme d'initiales (comme les autres formes d'appellations simples ou composées) sont également susceptibles de se présenter sous une forme translittérée en grec.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
α) <b>Π Π   Ο</b>	Lion	DEONNA 1925, n° 88 [176]	-	I <sup>er</sup> av. J.-C.
β) <b>Ο</b> <sup>1664</sup>   <b>Τ Π</b>	Apollon	AGW I, n° 409 [335]	Pl. 47, fig. 316	I <sup>er</sup> av. J.-C.
γ) <b>Φ Λ Γ</b>	Lion	BERRY 1968, n° 75	-	III-II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.

<sup>1661</sup> Par comparaison à l'inscription **PRI** (espacement entre les lettres) sur une cornaline du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (AGW II, p. 129, n° 1096, pl. 84 / Milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. [450]), les deux cas traités dans le tableau 1.1.1., n°s 30-31, s'apparentent davantage à des *tria nomina*.

<sup>1662</sup> E. Zwierein-Diehl opte pour la seconde lecture, appliquant à **D** le prénom *Decimus* (Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2002, p. 30). On retrouve ce même particularisme [\*] sur une autre intaille, un nicolo de Vienne [tabl. 1.1.1., n° 48].

<sup>1663</sup> G. Platz-Horster date la pierre de la seconde moitié du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (voir PLATZ-HORSTER 1984, p. 57, n° 45, pl. 12).

<sup>1664</sup> Prénoms *Oppius* ou *Ovius* (SALOMIES 1987, p. 65).

δ) <b>H</b> <sup>1665</sup> Δ   Π	<i>Grylloi</i>	WALTERS 1926, n° 2577	-	-
-----------------------------------	----------------	-----------------------	---	---

1.1.2. TROIS INITIALES AVEC SIGNES D'INTERPONCTUATION OU EN COMBINAISON AVEC UNE SÉPARATION PAR LE TRUCHEMENT DU REGISTRE FIGURÉ<sup>1666</sup>

La présence de signes d'interponctuation accentue la potentialité que l'inscription se rapporte à une appellation. Toutefois, le système de l'onomastique quiritaire romaine est une séquence de cinq éléments (*nomen gentile, praenomen, cognomen*, tribu et filiation) dont l'indice filiatif – souvent sous la forme de l'initiale **F** terminale (voir point 1.5.1. ci-dessous) – est une composante-clé. Or, dans le cas de *tria nomina* sous forme d'initiales, quelque lettre finale **F** que ce soit renferme la potentialité qu'elle puisse reprendre une séquence filiative en trois termes (**M•M•F** ci-dessous [tabl. 1.1.2., n° 1], **S H F** ou **S M F** ci-dessus [tabl. 1.1.1., n°s 22-23]).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>M•M•F</b>	Lion	WALTERS 1926, n° 2398	Pl. C, fig. 19	-
2) <b>Q•A•R</b>	Panthère	WALTERS 1926, n° 2336	Pl. U, fig. 146	-
3) <b>L•V•F</b>	Achille / Penthésilée	WALTERS 1926, n° 964 [239]	Pl. 27, fig. 184	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
4) <b>M•L• / B</b>	Diomède	MORET 1997, n° 107 [86]	Pl. 9, fig. 57	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
5) <b>L•M•A</b> <sup>1667</sup>	Éros	FURTWÄNGLER 1896, n° 7519	-	-
6) <b>S•I•C</b>	Éros	HENIG, [...] 2004, n° cat. 3.32	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
7) <b>Q•C•H</b>	Diane / Cerf	AGDS III, Kassel, n° 26	Pl. 104, fig. 726	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
8) <b>M•F•C</b>	Corbeau	AGDS III, Kassel, n° 109	-	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
9) <b>Q•L•A</b>	Prométhée	MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 59	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C. <sup>1668</sup>
10) <b>M•C•V</b>	Diogène / Disciple	FOSSING 1929, n° 446 <sup>1669</sup>	Pl. 105, fig. 728	-
11) <b>A•P•E</b> <sup>1670</sup>	Scène agonistique	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 476	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
12) <b>L•P•P</b>	Mars	GRAMATOPOL 1974, n° 195 [453]	-	-
13) <b>C• / V•C</b>	Vache	WEISS 2007, n° 442 [468]	Pl. 18, fig. 117	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
14) <b>A•F•F</b>	[texte]	WEISS 2007, n° 651 [432/453]	Pl. 68, fig. 468	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
15) <b>C•A•R</b>	Apollon	AGDS IV, Hannover, n° 764	-	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
16) <b>C•A•S</b>	[texte]	TAMMA 1991, n° 81	-	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
17) <b>V•H•Q</b> <sup>1671</sup>	Vénus <i>Victrix</i>	<i>Aquileia</i> 1996, n° 43	-	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
18) <b>C•A / D</b>	Hermès	<i>LIMCV</i> , « Hermes », n° 644b [465]	Pl. 76, fig. 521 <sup>bis</sup>	III <sup>ème</sup> s. av. J.-C.

<sup>1665</sup> Prénoms *Herennus* ou *Herius* (*ibid.*, p. 72).

<sup>1666</sup> Voir point 2.3.3.4. de la Partie I, §3.

<sup>1667</sup> **L•MA** selon Th. Panofka (PANOFKA 1851, pp. 410-411, n° 29, pl. I/30).

<sup>1668</sup> La pierre, un scarabée italique, date du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voir MARTINI 1971, p. 54 ; 95, n° cat. 68, pl. 14, fig. 5) ; l'inscription est un ajout tardif du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.

<sup>1669</sup> Moulage par T. Cades (CADES 1834, Centuria IV, p. 127, n° 82). Voir également LANG 2012, p. 68 ; 150, n° cat. G Di6, pl. 2, figg. 12a-b.

<sup>1670</sup> Voir HENIG 1985 : à la différence de *tria nomina* de la gemme de Würzburg, on retrouve les trois initiales **APC** sans interponctuation sur une cornaline du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (contexte de fouilles : IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) représentant Esculape et Hygie. L'auteur estime que la légende est l'abréviation de ἀρετή et s'apparente au registre figuré en tant que vertu morale ("*...* refers to moral health and virtue.").

<sup>1671</sup> C. Tomaselli estime qu'il s'agit de *tria nomina* (TOMASELLI 1993, p. 62, n° 60, pl. IV) ; et, bien que O. Salomies (SALOMIES 1987, p. 96) recense plusieurs prénoms commençant par la lettre **V** (notamment *Vibius* et *Vettius*), H. Carnegie (CARNEGIE 1908, p. 54, n° cat. D 5 : **V•M•ANT** ; 88, n° cat. F 19 : **V•F•S**) estime qu'un **V** initial reprend *votum*, « Cadeau de ... » (en l'occurrence **V•M•ANT** : *votum Marci Antonii*).

19) <b>C•P / L</b>	Zeus	FURTWÄNGLER 1896, n° 7133 [465]	Pl. 76, fig. 522	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
20) <b>M•N•Hÿ</b>	<i>Faustulus</i>	TAMMA 1991, n° 10 [286]	Pl. 36, fig. 240	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.

### 1.1.3. TROIS INITIALES AVEC SIGNES D'INTERPONCTUATION À FONCTION ABRÉVIATIVE

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>C•C / •B•</b>	Coq / Salamandre	AGDS III, Kassel, n° 101 [468]	Pl. 77, fig. 526	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
2) <b>L.S. / C.</b>	Portrait	VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 113/6 [487]	Pl. 88, fig. 603	v. 40 av. J.-C.
3) <b>L.C.C.</b>	Portrait	AGDS II, n° 416A [488]	Pl. 89, fig. 608b	Ajout tardif
4) <b>M•S•S•</b>	Diane	AGDS IV, Hannover, n° 766 [453/458]	Pl. 73, fig. 499	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.

### 1.1.4. TRIA NOMINA ABRÉGÉS SANS SIGNES D'INTERPONCTUATION

Il est plus aisé de restituer le rôle d'appellation en *tria nomina* de l'inscription lorsque cette dernière n'est pas qu'abrégée sous forme de trois initiales mais se présente en davantage de caractères (à part pour le prénom qui a toujours la conformation d'une lettre unique, le gentilice et le surnom apparaissent en termes de deux à quatre caractères). Comme précédemment (points 1.1.1. à 1.1.3.), on décèle des dénominations avec ou sans signes séparatifs ou abrégatifs, voire des exemples où les deux sont utilisés séparément ou conjointement (interponctuation par le registre figuré).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>T FL AVG</b>	Méléagre Oracle <sup>1672</sup>	PANOFKA 1851, n° 40, pl. I/40	-	-
2) <b>CN / VĀT STAB<sup>1673</sup></b>	Portrait	VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 8/12 [251/459/490]	Pl. 75, fig. 514	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
3) <b>M   ĒĀC (ou ĒĀL)   METR</b>	Sanglier	FURTWÄNGLER 1896, n° 6560 [147/293]	Pl. 38, fig. 251	-
4) <b>TI / AS / S</b>	<i>Grylloi</i>	AGW III, n° 2122	Pl. 104, fig. 727	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
5) <b>T RV PO<sup>1674</sup></b>	Instruments auguraux	HENIG 1975, n° 235	-	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
6) <b>P   VE   RVF</b>	[texte]	SENA CHIESA 1966, n° 1524 <sup>1675</sup>	Pl. U, fig. 147	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

### 1.1.5. TRIA NOMINA ABRÉGÉS AVEC SIGNES D'INTERPONCTUATION OU EN COMBINAISON AVEC UNE SÉPARATION PAR LE TRUCHEMENT DU REGISTRE FIGURÉ

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>L•SAM•MATR</b>	<i>Fortuna</i>	LIMC VIII, « Tyche/Fortuna », n° 149 [291]	-	t.p.q. 20 av. J.-C.

<sup>1672</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 149, n° 427 : nom en lien avec le motif figuré oraculaire, *Fl(avius) Aug(urinus)*.

<sup>1673</sup> Voir la même inscription, avec interponctuation, sur une sardonix du *British Museum* [tabl. 1.1.6., n° 1].

<sup>1674</sup> Si l'on compare la dispersion des lettres caractéristique du recours à l'« espace blanc » avec une autre appellation identique sur une intaille bombée contemporaine de même facture (AGW II, pp. 120-121, n° 1061, pl. 77 : **COBRO** [tabl. 1.4.2., n° 3]), force est de constater qu'il faut lire **T RV PO** en *tria nomina* et non **TRVPO**.

<sup>1675</sup> Voir également *Aquileia* 1992, p. 61, n° 130 (datation).

2) <b>L•NAE / QVI</b>	Archer	SENA CHIESA 1966, n° 911 [248]	Pl. G, fig. 49	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
3) <b>T•VI•HIL</b>	Victoire (buste)	WALTERS 1926, n° 1027 <sup>1676</sup> [461n]	-	-
4) <b>C•AM / •AN</b>	Bélier	FURTWÄNGLER 1896, n° 6580 <sup>1677</sup>	-	-
5) <b>A•Q•SVR</b>	Allégorie	FURTWÄNGLER 1896, n° 2132	-	-
6) <b>M•VAL / AEQVAL</b>	Mars / Temple à rotonde	AGDS II, n° 441 [462]	Pl. 76, fig. 518	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
7) <b>M•ANT•NYMP</b>	Cavalier (éphèbe)	VOLLENWEIDER 1972-1974, pl. 132/4 [285]	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
8) <b>M•AL B•HIL</b>	<i>Faustulus</i>	NEVEROV 1976a, n° 74 [461]	Pl. M, fig. 88	II-I <sup>er</sup> av. J.-C.
9) <b>T•I•VL•FIR</b>	Personnification	WEISS 2007, n° 322 [283]	Pl. 35, fig. 233	v. 30 av. J.-C.
10) <b>C•F• / HYM</b>	Scorpion	WEISS 2007, n° 507 [406]	Pl. 77, fig. 524	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
11) <b>Q•NON / DIP</b> (sceau)	Mercure (buste) <i>Q. Nonius Diphilus</i> <sup>1678</sup>	BOUSSAC 1988, fig. 34 [86/462]	Pl. 70, fig. 480	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
12) <b>P•GR<sup>1679</sup>•A</b> (sceau)	Oreste	BOUSSAC 1988, fig. 36 [86]	-	v. 125 av. J.-C.
13) <b>C•P/VBL•VIT</b>	Éros (buste)	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 99	-	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
14) <b>CN•PETR•BARN</b>	Hermès / Maia (?)	AGDS I, 2, n° 974	Pl. 105, fig. 732	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
15) <b>L•COR•CVME</b> <sup>1680</sup>	Lion / Cerf	AGDS III, Kassel, n° 102	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
16) <b>P•SE / •SIL</b>	Guerriers	MORET 1997, fig. 108 <sup>1681</sup>	Pl. 105, fig. 733	III-II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
17) <b>L•MV / SAL</b> <sup>1682</sup>	Patricien / <i>Tropaion</i>	WALTERS 1926, n° 2073	Pl. 105, fig. 734 <sup>1683</sup>	-
18) <b>CN•PO•SED</b>	Corbeau	CADES 1836, IV, pl. H/9 <sup>1684</sup>	-	-
19) <b>P•AR•P</b>	<i>Faustulus</i>	FOSSING 1929, n° 425	-	-
20) <b>C•S•CL</b>	Athlète	FOSSING 1929, n° 977	-	-
21) <b>M•PAR•SA</b>	[texte]	DEMBSKI 2005, n° cat. 1122	-	II-IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
22) <b>CN. / MAE. SYNĒ-G</b>	Légionnaire <i>Cn. Mae(nius /-vius)</i> <i>Syneg(demus /-oris)</i>	GRAMATOPOL 1974, n° 474 [293/452]	-	-
23) <b>P. / N HOSP</b>	Tyché/ <i>Fortuna</i> <i>P. N(-) Hosp(italis)</i>	HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 4.61. [473]	Pl. 120, fig. 836	Fin du I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.

<sup>1676</sup> Voir PANOFKA 1851, p. 505, pl. IV/39.

<sup>1677</sup> Voir *ibid.*, pp. 387-388, pl. I/1 : Th. Panofka restitue l'inscription en *duo nomina* par C. Aman(ius), faisant fi de la restitution de ses prédécesseurs (dont J.J. Winckelmann), "C. Am. An. ".

<sup>1678</sup> Voir BOUSSAC 1988, p. 325, n. 64.

<sup>1679</sup> Voir BOUSSAC 1988, p. 325, n. 67 : il s'agit vraisemblablement du gentilice *Granius*. L'auteur se réfère à l'article de J. Hatzfeld (HATZFELD 1912, p. 41, n° 10) dans lequel ce dernier référence un certain P. *Granius* A. dans une appellation d'affranchi (P. *Granius* A. P. I. *Alexander*).

<sup>1680</sup> On retrouve un *cognomen* apparenté sous forme abrégé sur une intaille hellénistique du Cabinet des Médailles – VOLLENWEIDER 1995, p. 179, n° 189, pl. 90 : C|Y|M|(E) / Fin II<sup>ème</sup> s. - début I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – représentant Sélénè et Hélios. *Cyme* est un *cognomen* attesté (OPEL II, p. 90) ; mais dans le cas de la cornaline de Kassel, il peut tout autant s'agir de l'abréviation de *Cumelius*, *Cumelus* ou *Cumenius* (*ibid.*, p. 87).

<sup>1681</sup> Voir MORET 1997, p. 65, n. 3 : référence à FURTWÄNGLER 1900, II, p. 116, n° 50, pl. XXIII).

<sup>1682</sup> Du fait de l'absence d'interponctuation typographique (seul l'interponctuation « registre figuré » sépare le gentilice du potentiel surnom), l'inscription peut également être restituée par des *duo nomina* : la seule possibilité de gentilice est *Musalenius* (CIL IV, n° 4986).

<sup>1683</sup> Voir CADES 1836, cl. 6, I, pl. J/18.

<sup>1684</sup> À part le moulage de T. Cades, il existe une copie en verre de l'intaille originelle au sein de la collection Paoletti à Rome (STEFANELLI 2007, p. 167, n° 766, pl. « Tomo II, cassetto 10 », ill. 766).

1.1.6. TRIA NOMINA ABRÉGÉS AVEC SIGNES D'INTERPONCTUATION À FONCTION ABRÉVIATIVE

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>1)</sup> <b>CN·VAT·   STAB·</b>	<i>Grylloi</i>	WALTERS 1926, n° 2572 [251/459]	Pl. C, fig. 17	-
<sup>2)</sup> <b>T / ·CVR· / IV·</b>	Amphore	CADES 1836, IV, pl. H/9 <sup>1685</sup>	Pl. 99, fig. 688	-
<sup>3)</sup> <b>P·VAL·M·</b>	Persée	HENIG 1975, n° 180	-	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

1.1.7. TRIA NOMINA ENTIERS (AU MOINS UNE DES PARTIES D'APPELLATION [tabl. 1.1.7., n<sup>os</sup> 1-10])

Du fait de la « contrainte de cadre », il est relativement rare de trouver des appellations composées en *tria nomina* qui soient formulées et incisées en entier sur la bordure de la gemme. La plupart du temps, seul un des éléments de la séquence – souvent le surnom – est complet, avec la terminaison du cas au nominatif <sup>[N]</sup> ou au génitif d'appartenance <sup>[G]</sup>, voire marginalement à l'accusatif <sup>[A]</sup>.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>1)</sup> <b>P·VAL· LADAE</b> <sup>1686</sup> <sup>[G]</sup>	Caducée	FURTWÄNGLER 1896, n° 6664	-	-
<sup>2)</sup> <b>L·LIC·EROS</b> <sup>[N]</sup>	Chèvre	AGW I, n° 384 <sup>1687</sup>	Pl. 101, fig. 702	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>3)</sup> <b>M·DVIDI·M</b> <sup>[G]</sup>	Victoire	FURTWÄNGLER 1896, n° 1468	-	-
<sup>4)</sup> <b>M·SAVFEI·RV</b> <sup>[G]</sup>	Herme (buste)	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 165 [212]	Pl. 25, fig. 164	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>5)</sup> <b>T·ANTIS TI· MAR</b> <sup>[G]</sup>	Lion	WALTERS 1926, n° 2311 [461]	Pl. 76, fig. 517	-
<sup>6)</sup> <b>Q·C·LATRO</b> <sup>[N]</sup>	Cratère	FURTWÄNGLER 1896, n° 6698 <sup>1688</sup>	-	-
<sup>7)</sup> <b>Q·L· / FORTVNATVS</b> <sup>[N]</sup>	Masque tragique	FURTWÄNGLER 1900, pl. XXV/47	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>8)</sup> <b>M L</b> <sup>1689</sup> / <b>CAP·ITONIS</b> <sup>[G]</sup>	<i>Aequitas</i> ou Cérès	AGDS III, Kassel, n° 50	Pl. 106, fig. 737	II-III <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
<sup>9)</sup> <b>CN·CAT    TERTI</b> <sup>[G]</sup>	[texte] [face A/B]	LE BLANT 1896, n° 383	-	-
<sup>10)</sup> <b>A C / LOCV-PL/E/S</b> <sup>[N]</sup>	Diogène / Disciple	SENA CHIESA 1966, n° 948 [141]	Pl. D, fig. 25	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>11)</sup> <b>CN·LVCILI· CAST[-]</b> <sup>[G]</sup>	Coq	WALTERS 1926, n° 2470 [149]	Pl. E, fig. 29	-
<sup>12)</sup> <b>L·VOLCEIV/M· PAVLVM</b> <sup>[A]</sup>	Dionysos	WALTERS 1926, n° 1549 <sup>1690</sup>	Pl. 13, fig. 81	-
<sup>13)</sup> <b>C·IVLIVS· GE/MI-NVS</b> <sup>[N]</sup>	<i>Maschalismos</i>	ZAZOFF 1983, pl. 68/4 [105]	Pl. 11, fig. 68	III-II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
<sup>14)</sup> <b>C·IVLI / CRE- SC[EN]TIS</b> <sup>[G]</sup>	Vénus <i>Victrix</i>	AGW III, n° 1460 [463]	Pl. 76, fig. 520	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

<sup>1685</sup> Voir point 1.5.4.1. de la Partie I, §1.

<sup>1686</sup> Pour Th. Panofka (PANOFKA 1851, pp. 424-425, n° 46, pl. I/46), il s'agit du génitif de *P. Valerius Ladas*, ce qui explique la présence du caducée sur la gemme (par analogie à un célèbre coureur de l'époque d'Alexandre).

<sup>1687</sup> Voir point 1.5.4.3. de la Partie I, §2.

<sup>1688</sup> Voir PANOFKA 1851, pp. 462-463, n° 92, pl. II/43.

<sup>1689</sup> Mauvaise restitution de l'auteur du catalogue (**MICAP ITONIS**). Toutefois, lorsque l'on compare la pseudo-lettre « I » de **M I** avec les deux autres « I » de l'inscription (**CAPITONIS**), on remarque une légère haste à la base du premier I : il s'agit donc d'un L.

<sup>1690</sup> Voir point 2.1.2. de la Partie I, §2.

15) <b>C PR EC IL I FV SC I</b> [G] [N]	Instruments de dessin <sup>1691</sup>	AGW III, n° 2156 [389]	Pl. 57, fig. 389	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
16) <b>P CORN ELIVS FR ONTO</b> [N]	[texte]	WEISS 2007, n° 656 [187]	Pl. 22, fig. 145	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
17) <b>M•M̄VSI• PR SCI</b> [G]	Éros	CADES 1836, II, pl. B/308 [284]	Pl. 36, fig. 238	III-II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
18) <b>L OC TAVI / LAETI</b> [G]	Mercure	PANOFKA 1851, n° 32, pl. IV/32 <sup>1692</sup>	-	-
19) <b>L•TITI ATTI</b> <sup>1693</sup> [G]	Mercure	AGDS III, Kassel, n° 63	Pl. 106, fig. 735	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
20) <b>Q•ACVTI• ASTRAGA LI</b> <sup>1694</sup> [G]	<i>Lupa Romana</i>	WALTERS 1926, n° 983 <sup>1695</sup>	Pl. 106, fig. 736	-
21) <b>L   DOMITIVS   OPTATVS</b> [N]	[texte]	LE BLANT 1896, n° 460	-	-
22) <b>T•POSTV MIVS• FAV STVS</b> [N]	[texte]	LE BLANT 1896, n° 566	-	-
23) <b>L•VOLVSIVS• SECVDIO</b> <sup>1696</sup> [N]	<i>Amor / Coq</i>	LE BLANT 1896, n° 471 [187]	-	-
24) <b>T•TETIVS   HILARVS</b> <sup>1697</sup> [N]	Masque de Silène	NEVEROV 1988, n° 426	-	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
25) <b>M•M̄ARCI(us) HE-RACLEO</b> <sup>1698</sup> [N]	Καιρὸς / Hercule	MASTROCINQUE 2008, n° cat. Fi 85 [279/292]	Pl. H, fig. 56	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.

#### 1.1.8. TRIA NOMINA À QUATRE TERMES

Dans de rares cas, les *tria nomina* peuvent adopter la forme d'une séquence de quatre éléments : ils sont alors joints à un second *cognomen* ou d'un *supernomen*<sup>1699</sup>. De même que dans les exemples cités auparavant (tableaux ci-dessus), les signes séparatifs peuvent autant souligner l'interpunctuation que le caractère abrégé des initiales ou des termes.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>L•V•A•I</b>	<i>Grylloi</i>	CADES 1836, IV, pl. K/58	Pl. 106, fig. 739	-
2) <b>L•M•N•C</b>	Lion	CADES 1836, Centuria III, n° 90	-	-
3) <b>D•C•C•C•</b>	Scène de chasse	AGDS IV, Hannover, n° 410 [458]	Pl. 75, fig. 513	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
4) <b>M OG   MARCEL  LINI DE C</b> <sup>1700</sup> [G]	[texte] <i>M. Og(ulni) Marcellini Dec(im)i</i>	SENA CHIESA 1966, n° 1528	Pl. U, fig. 148	II-IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

<sup>1691</sup> "Zeichenutensilien" pour l'auteure, E. Zwierlein-Diehl.

<sup>1692</sup> PANOFKA 1851, p. 500, n° 32, pl. IV/32.

<sup>1693</sup> Pour *L. Titius Attus* (voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 187 ; 297). Le gentilice et le surnom étant incisés dans leur forme complète du génitif d'appartenance, il n'était pas nécessaire pour le graveur de les séparer d'un signe d'interpunctuation (ce qui lui a semblé pertinent pour singulariser l'initiale du prénom cependant).

<sup>1694</sup> Voir OPEL I, p. 20, « Acutius » (*nomen*) ; 82, « Astragalus » (*cognomen*).

<sup>1695</sup> Voir CADES 1836, cl. 35, IV, pl. C/20.

<sup>1696</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 399.

<sup>1697</sup> Selon O. Neverov, il s'agit peut-être du nom d'un maître-graveur romain.

<sup>1698</sup> Voir OPEL II, p. 177, « Heracleo » (*cognomen*).

<sup>1699</sup> Voir LASSÈRE 2005, pp. 106-108.

<sup>1700</sup> Voir point 2.2.7. de la Partie I, §1 : dans le cas de ce type de surnom formé sur un nombre – en l'occurrence **DE/C** –, la césure « calligraphique » (par souci d'équilibre de la composition ou par mauvaise anticipation par le graveur de la longueur de l'inscription) se retrouve sur une autre intaille « à texte » contemporaine, une

Certains exemples de type C « en carré » (type C<sup>7</sup>)<sup>1701</sup> peuvent être potentiellement assimilés à des appellations composées (voir n° 366 ci-dessus).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>5)</sup> C / M   D / A	Oiseau fantastique	WEISS 2007, n° 553	Pl. 55, fig. 372	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>6)</sup> P / F   F / A	<i>Fortuna</i>	AGW III, n° 1554.	Pl. 55, fig. 373	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>7)</sup> L / C   B / P	Feuille de lierre	LE BLANT 1896, n° 457	-	-

### 1.1.9. TRIA NOMINA ROMAINS TRANSLITTÉRÉS EN GREC

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>1)</sup> T   ΟΚΤΑΒΙΟΣ   ΣΕΚΟΙΝ ΔΟΣ [N]	[texte] <i>T. Octavius Secundus</i>	LE BLANT 1896, n° 683 [372]	-	-
<sup>2)</sup> ΓΑΙΟΣ ΣΕΙΟΣ   ΚΑΠΙΤΩΝ [N]	[texte] [face B] <i>C. Ceius Capito</i>	LE BLANT 1896, n° 197	-	-
<sup>3)</sup> Τ•ΑΛΟΣ ΡΟΥΦ•ΟΣ [N]	Sérapis / Isis <i>T. Al(i)us<sup>1702</sup> Rufus</i>	VEYMIERS 2011, n° cat. V.ABC 20	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

\*\*\*\*\*

### 1.2. DUO NOMINA

Le deuxième type d'appellation composée le plus récurrent sur les pierres gravées est celui des *duo nomina*. À l'instar des *tria nomina*, leur configuration épigraphique est relativement complexe et participe des mêmes spécificités au niveau de l'usage des initiales, des abréviations, des termes entiers et des signes d'interpunctation (points ou « espace blanc »). On trouve une nouvelle fois l'usage du *nexus* pour lier, en l'absence de signes séparatifs, le prénom au gentilice [tabl. 1.2.1., n<sup>os</sup> 4-5 ; 1.2.4., n<sup>os</sup> 3-4]<sup>1703</sup>. De plus, le fait que, pour les initiales, n'apparaissent que deux caractères, cela augmente la potentialité que l'inscription soit ambilisible, autant sur le tampon que sur le moulage [id., n<sup>os</sup> 2 et 8] – comme c'était notamment le cas pour une légende en *tria nomina* [tabl. 1.1.1., n° 11]. L'indice de filiation (lettre F terminale – voir Point 1.5.1. ci-dessous) est susceptible, à l'instar des *tria nomina*, de se greffer sur une initiale qui reprend un prénom (C•F pour *Q(uinti) f(ilius)* [tabl. 1.2.2, n<sup>os</sup> 3-4]).

#### 1.2.1. DEUX INITIALES (GRECQUES OU LATINES) SANS SIGNES D'INTERPUNCTUATION (À L'EXCLUSION DES INSCRIPTIONS DE TYPE C<sup>6</sup>)<sup>1704</sup>

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>1)</sup> I P	Dauphin	DEMBSKI 2005, n° cat. 942	-	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>2)</sup> H C	<i>Grylloi</i>	<i>Aquileia</i> 1996, n° cat. 161 [162]	Pl. 18, fig. 121	I <sup>er</sup> av.- I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.

cornaline de *Carnuntum* sur la surface de laquelle se lit, en deux lignes, les *tria nomina*,  $\overline{\text{M}}\overline{\text{A}}\overline{\text{V}}\overline{\text{R}} \text{ SE|C}$  pour *M. Aur(elius) Sec(undus)*. Ce parallèle rend improbable la potentialité que l'abréviation DE/C reprenne une fonction militaire (décurion).

<sup>1701</sup> Voir point 2.3.2.3. de la Partie I.

<sup>1702</sup> Voir *OPEL* I, p. 43, « *Allius* » : la forme *Alius* est attestée (*AE*, 1965, n° 106).

<sup>1703</sup> Voir Partie II, n° 284.

<sup>1704</sup> Voir point 2.3.2.2. de la Partie I.

3) <b>A L</b>	<i>Amor / Priape</i>	AGW II, n° 1341 <sup>1705</sup>	Pl. 106, fig. 738	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
4) <b>CNL</b>	Chaussure	FURTWÄNGLER 1896, n° 2288 [284]	-	-
5) <b>AP</b>	Éros (buste)	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 100	Pl. 106, fig. 740	II-I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
6) <b>B M</b>	Aurige / Palme	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 473 <sup>1706</sup>	Pl. 106, fig. 741	I <sup>er</sup> av.-I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
7) <b>S M</b>	<i>Nikè / Char</i>	GUIRAUD 1988, n° 167	-	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
8) <b>A I</b>	<i>Helios / Char</i>	AGDS III, Kassel, n° 158	Pl. 107, fig. 742	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
9) <b>H Δ</b> <sup>1707</sup>	<i>Grylloi</i>	WALTERS 1926, n° 2584	-	-
10) <b>Π Δ</b>	[texte]	GRAMATOPOL 1974, n° 643	-	-
11) <b>P / O</b> <sup>1708</sup>	Caducée	PANOFKA 1851, pl. I/47	-	-
12) <b>F / R</b>	<i>Venatio</i>	AGW III, n° 1682	Pl. 129, fig. 899	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

1.2.2. DEUX INITIALES (GRECQUES OU LATINES) AVEC SIGNES D'INTERPONCTUATION OU EN COMBINAISON AVEC UNE SÉPARATION PAR LE TRUCHEMENT DU REGISTRE FIGURÉ [tabl. 1.2.2., n° 7]

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>N•L</b>	Éros	WALTERS 1926, n° 1019	Pl. U, fig. 149	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
2) <b>L•S</b>	Éros / Psychè	WALTERS 1926, n° 1466	Pl. V, fig. 150	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
3) <b>C•F</b>	Gouvernail	SENA CHIESA 1966, n° 1448 [486]	Pl. O, fig. 106	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
4) <b>C•F</b>	Taureau	FURTWÄNGLER 1896, n° 1979 <sup>1709</sup> [486]	Pl. 94, fig. 649	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
5) <b>P•S</b>	Athéna (buste)	FURTWÄNGLER 1896, n° 6944	-	-
6) <b>Q•C</b>	Satyre	FURTWÄNGLER 1896, n° 1716	-	-
7) <b>C / TĒ</b>	Ménade	AGDS III, Braunschweig, n° 79	Pl. 107, fig. 743	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
8) <b>L / VĀ</b>	Artisan	AGW I, n° 131 [286]	Pl. 36, fig. 239	II-I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
9) <b>C•VĀ</b>	Autel à guirlandes	VITELLOZZI 2010b, n° 195 [286]	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
10) <b>L• / T</b>	Grain d'orge	WALTERS 1926, n° 2683 [340]	Pl. 123, fig. 857	I <sup>er</sup> -III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

1.2.3. DEUX INITIALES AVEC SIGNES D'INTERPONCTUATION À FONCTION ABRÉVIATIVE

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>S•P•</b>	Course de chars	FURTWÄNGLER 1896, n° 1716 [453]	Pl. 73, fig. 500	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
2) <b>P•M•</b>	Portrait (Octavien)	WALTERS 1926, n° 1972	-	40-30 av. J.-C.

1.2.4. DUO NOMINA ABRÉGÉS SANS SIGNES D'INTERPONCTUATION

Au stade des abréviations d'au moins deux caractères par terme, on peut distinguer les *duo nomina* « première manière »<sup>(123)</sup>, qui combinent le prénom et le nom, de ceux dits « seconde manière »<sup>(abc)</sup>

<sup>1705</sup> Voir également FELLMANN BROGLI 1996, p. 60 ; 176, n° G122, pl. 24 (entre le début du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. et le milieu du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>1706</sup> Voir AUBRY 2011a, p. 665, fig. 6 ; 668, n. 149.

<sup>1707</sup> On retrouve ces deux lettres sous forme de *nexus* sur un scarabéoïde grec du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (RICHTER 1968, p. 87, n° 269, ill. 269). Voir Partie I, n° 78 [Pl. 8, fig. 50]. Il ne s'agit, dans ce cas, que de marque de série ne reprenant pas une appellation.

<sup>1708</sup> Ces deux initiales (type B2<sup>C</sup>) reprennent vraisemblablement des *duo nomina* par comparaison à la composition iconographique et au type d'inscription similaire (type A2<sup>CH</sup> : **S-EX• / C-ĀT**) d'une sardoine de Berlin [tabl. 1.2.4., n° 7] (FURTWÄNGLER 1896, p. 244, n° 6638, pl. 47). Initiales de même configuration (type B2<sup>C</sup>) : voir également **C / TĒ** [tabl. 1.2.2., n° 7].

<sup>1709</sup> Voir PANOFKA 1851, p. 403, n° 20, pl. I/20.

qui, eux, rassemblent le gentilice et le surnom<sup>1710</sup>. Les seconds sont reconnaissables par le fait que le premier terme n'est jamais réduit à l'initiale – ce qui est le cas du prénom à l'exception de *Ap(pius)*, *Cn(aeus)*, *Ser(gius)*, *Sex(tus)* [tabl. 1.2.4., n° 7], *Sp(urius)* ou *Ti(berius)*<sup>1711</sup>.

En outre, certaines compositions épigraphiques de type C à trois caractères (voir n° 173 ci-dessus), dont le registre figuré agit comme signe séparatif entre le prénom et le nom, peuvent potentiellement reprendre des *duo nomina* « première manière » [tabl. 1.2.4., n°s 3-4]. On peut en outre souligner un cas marginal d'appellation contractée (**HD** pour *H(a)d(rianus)* [*id.*, n° b]).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>TARI</b>	[texte]	WALTERS 1926, n° 2716 [285]	Pl. I, fig. 59	-
2) <b>MARIV(S)</b>	Scène allégorique	WALTERS 1926, n° 3373 [285]	Pl. I, fig. 58	-
3) <b>TAL</b>	Allégorie	AGDS I, 3, n° 3381	-	-
4) <b>P / AP</b>	Éphèbe nu / Glaive	MAFFEI 1707-1709, IV, pl. XLVIII [173]	-	-
5) <b>C / AI</b>	Éphèbe / Armes	FURTWÄNGLER 1896, n° 8481 [173]	Pl. 20, fig. 131	-
6) <b>T   ATER</b>	Quadriges	RICHTER 1956, n° 362 <sup>1712</sup>	-	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
7) <b>SEX S/ER</b>	Diomède	MORET 1997, n° 197 [151]	Pl. 17, fig. 107	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
8) <b>C / R-OSC</b>	Penthée	FURTWÄNGLER 1896, n° 868 <sup>1713</sup>	Pl. 108, fig. 750	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C. <sup>1714</sup>
9) <b>MAR HERE</b>	Ajax / Teucer	CADES 1836, III, pl. E/106 [109]	Pl. 108, fig. 752	I <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
10) <b>Q / APPVL</b>	Sphinx	AGDS I, 2, n° 1009 [248/470]	Pl. 29, fig. 196	I <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
a) <b>FL AVG</b>	Truie <sup>1715</sup>	WALTERS 1926, n° 2393	-	-
b) <b>CL HD</b>	<i>Venatio</i>	WEISS 2007, n° 407 <sup>1716</sup>	Pl. 107, fig. 745	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
c) <b>FL / RVS</b>	<i>Silvanus</i>	MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 743	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
d) <b>AEL / ASC</b>	[texte]	WEISS 2007, n° 407	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
e) <b>HI / MA</b>	Palme	WEISS 2007, n° 654 [171/455]	Pl. 20, fig. 129	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
f) <b>BAE / LIC</b>	Proue de navire aviforme	FURTWÄNGLER 1896, n° 2179 <sup>1717</sup>	Pl. 107, fig. 748	-
g) <b>SA / OC-T</b>	Satyre / Bouc	WALTERS 1926, n° 1583 <sup>1718</sup> [469]	Pl. 77, fig. 527	-
h) <b>HĒ-R / PHĪL-O-D</b>	Victoire / Némésis	WALTERS 1926, n° 7335 <sup>1719</sup>	-	-
i) <b>[..]T [carquois] SEX</b>	Griffon	WALTERS 1926, n° 7087 [464]	Pl. 77, fig. 523	-

<sup>1710</sup> Voir AUBRY 2009, pp. 313-314.

<sup>1711</sup> Voir LASSÈRE 2005, p. 84.

<sup>1712</sup> Voir CADES 1836, *Impronte gemmarie Museo Nott*, 2, n° 104. Voir également AUBRY 2011a, p. 668, n. 148.

<sup>1713</sup> Voir PANOFKA 1851, pp. 457-458, n° 84, pl. II/35, et CADES 1836, cl. 9, II, pl. A/83.

<sup>1714</sup> La pierre (avec l'*orlo* en bordure), ainsi que l'inscription, s'inscrivent dans une tradition épigraphique de la fin du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. ; on peut notamment citer en parallèle un prase de Hanovre (MORET 1997, pp. 84-85, n° 123, pl. 27) pour lequel la taille et la forme des caractères sont similaire, et sont inclus dans une inscription de structure palindromique extrêmement voisine (**CSOSC**) [Pl. 108, fig. 751].

<sup>1715</sup> Il ne faut pas voir, dans la représentation de la truie, une référence à la gemme publié par Th. Panofka [tabl. 1.1.4., n° 1] sur laquelle Méléagre toise la tête du sanglier de Calydon posé sur une colonne (scène oraculaire). Il doit s'agir d'un *Fl(avius) Aug(ustus)* quelconque et pas nécessairement d'un *Fl(avius) Aug(urinus)*.

<sup>1716</sup> Voir point 2.2.5. de la Partie I, §1.

<sup>1717</sup> Voir PANOFKA 1851, p. 410, n° 28, pl. I/28 : l'auteur restitue l'inscription par l'appellation *Baelicia* (non-attesté). Il s'agit plutôt de *duo nomina* comme *Baebius Licinianus* par exemple.

<sup>1718</sup> Voir PANOFKA 1851, pp. 493-494, n° 21, pl. IV/21.

<sup>1719</sup> Voir *ibid.*, pp. 433-434, n° 60, pl. II/11.

### 1.2.5. DUO NOMINA ABRÉGÉS AVEC SIGNES D'INTERPONCTUATION

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>1)</sup> <b>A• / FOL</b>	Cadran solaire / Colonne [face B]	WALTERS 1926, n° 2018 [467]	Pl. 77, fig. 525	-
<sup>2)</sup> <b>L•T/IT</b>	Vendangeur <sup>1720</sup>	WALTERS 1926, n° 2173	-	-
<sup>3)</sup> <b>C•AVFI</b>	Portrait	AGWI, n° 349 [248/487]	Pl. 29, fig. 197	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>4)</sup> <b>C•IN (+ VICI)</b>	<i>Othryadês</i>	RICHTER 1956, n° 219 [339]	Pl. 29, fig. 197	III-II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
<sup>5)</sup> <b>C•MIG</b>	<i>Maschalismos</i>	AGDS III, Kassel, n° 28 [140]	Pl. 15, fig. 95	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
<sup>6)</sup> <b>N•CLAV</b>	Portrait	FURTWÄNGLER 1896, n° 1874 [8/248]	Pl. 2, fig. 13 Pl. 30, fig. 198	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
<sup>7)</sup> <b>L•CRVS</b>	Allégorie	FURTWÄNGLER 1896, n° 2141	-	-
<sup>8)</sup> <b>L•FVND</b>	Chaussure ( <i>caliga</i> )	FURTWÄNGLER 1896, n° 2287 <sup>1721</sup>	-	-
<sup>9)</sup> <b>M•VOL</b>	Ulysse	FURTWÄNGLER 1896, n° 1376 <sup>1722</sup>	-	-
<sup>10)</sup> <b>S-EX• / C-ĀT</b>	Caducée	FURTWÄNGLER 1896, n° 6638 <sup>1723</sup>	-	-
<sup>11)</sup> <b>L•CED (au lieu de L•CED<sup>c</sup>)</b> <sup>1724</sup>	Portrait	AGDS I, 2, n° 826	Pl. 108, fig. 749	II-I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>12)</sup> <b>CN. / N-V</b>	Bouc	GRAMATOPOLO 1974, n° 517 [452]	Pl. 73, fig. 498	-
<sup>13)</sup> <b>L•L/ĀE</b>	Éphèbe	FURTWÄNGLER 1900, pl. XX/28 [109]	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>14)</sup> <b>M•HĒ-R</b>	Gouvernail / Dauphin	FURTWÄNGLER 1900, pl. XXIX/10	-	-
<sup>15)</sup> <b>P•AREL</b>	Éros attaché	STAMPOLIDIS 1992, n° cat. M7 (430) [442]	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C. (t.a.q. 69 av. J.-C.)
<sup>16)</sup> <b>P•OCRĀT</b> <sup>1725</sup> (sceau)	Masque de théâtre	BOUSSAC 1988, fig. 37 [85/442]	-	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
<sup>a)</sup> <b>POS•AVI</b>	[texte]	GIOVANNINI 2008, n° 39	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>b)</sup> <b>DAR•ĒTI</b>	[texte]	WEISS 2007, n° 653	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>b)</sup> <b>NVM•GRAT</b>	[texte]	DEMBSKI 2005, n° 1123	-	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

### 1.2.6. DUO NOMINA ABRÉGÉS AVEC SIGNES D'INTERPONCTUATION À FONCTION ABRÉVIATIVE

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>1)</sup> <b>Q•VĀR•</b>	Portrait	NEVEROV 1976a, n° 97 <sup>1726</sup>	Pl. 107, fig. 747	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.

<sup>1720</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 155, n° 469.

<sup>1721</sup> Voir PANOFKA 1851, p. 461, n° 89, pl. II/40.

<sup>1722</sup> Voir *ibid.*, p. 445, n° 67, pl. II/18.

<sup>1723</sup> La similarité dans la composition épigraphique (type B2<sup>c</sup>), combinée à un registre figuré identique, incite à penser que l'inscription **P / O** sur une sardoine publiée par Th. Panofka (PANOFKA 1851, p. 425, n° 47, pl. I/47 [tabl. 1.2.1., n° 11]) reprend également les initiales de *duo nomina*.

<sup>1724</sup> C'est ainsi que l'auteur de la description de l'intaille avait restitué l'appellation : il a confondu la lettre **C** en exposant avec une boucle de l'habit – vraisemblablement un des fermoirs du *chitôn* (comparer avec l'autre épaule). Et la taille de la lettre **D**, plus petite que les caractères précédents, est justement due à la « contrainte de cadre » impliquant que l'artisan-graveur a essayé « d'éviter » que l'inscription n'endommage le registre figuré (la boucle de l'habit en l'occurrence). M.-L. Vollenweider (VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 25, pl. 30/6), elle, restitue l'inscription par **P•CED**.

<sup>1725</sup> Sans doute *P(ublius) Ocrat(ius)*, gentilice attesté à l'époque républicaine à Rome et à Capoue (BOUSSAC 1988, p. 325, n. 69).

<sup>1726</sup> Copie de cette intaille au *Martin-von-Wagner-Museum* de Würzburg (ZWIERLEIN-DIEHL 1986, p. 203, n° 540, pl. 96). O. Neverov assimile le portrait à celui de Marc-Antoine.

2) <b>AF• / ATRE•</b> <sup>1727</sup>	Éros	WALTERS 1926, n° 1519	-	-
3) <b>L•V/EC• OU L•V/EG•</b>	Amphore	FURTWÄNGLER 1896, n° 7103 <sup>1728</sup>	Pl. 99, fig. 687	-
4) <b>C•FI•</b>	Lion / <i>Nikè</i>	HENIG 1975, n° 93	-	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
5) <b>P•AS•</b>	Bige	SENA CHIESA 1978, n° 44 <sup>1729</sup>	-	I <sup>er</sup> av.-I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
6) <b>T•PET•</b>	Éros / Patère	STAMPOLIDIS 1992, n° cat. M1 (868)	-	II-I <sup>er</sup> s. av. J.-C.

### 1.2.7. DUO NOMINA ENTIERS (« PREMIÈRE MANIÈRE »<sup>(1223)</sup> ET « SECONDE MANIÈRE »<sup>(abc)</sup>)

Les exemples proposés ci-dessous sont susceptibles d'être complets, mais la potentialité que certains ne soient que des abréviations de gentilices ou de surnoms plus développés est envisageable (voir n° 211 ci-dessus : *M. Marci(us)*, *P. Cassi(us)* ou *L. Mari(us)* par exemple [tabl. 1.2.7., n°s 2-5]).

Dans le cas de surnoms de racine étymologique grecque [*id.*, n° a], il s'agit potentiellement de *duo nomina* – ou de *tria nomina* [tabl. 1.1.5, n° 22] – tout autant que d'appellations d'origine servile. Est également recensé ici l'appellation en *duo nomina* d'un pèlerin dont le gentilice s'apparente davantage à un ethnique (*Xantus*, probablement originaire de la cité lycienne de Xanthe) [tabl. 1.2.7., n° 6].

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>L•CATTIVS</b> [N]	Cérès	SENA CHIESA 1978, n° 31	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
2) <b>M• / M̄ARCI</b> [G]	Portrait	FURTWÄNGLER 1896, n° 1874 <sup>1730</sup> [211/292/475]	Pl. 37, fig. 248	v. 40 av. J.-C.
3) <b>P•CASSI</b> [G]	Scène champêtre	WALTERS 1926, n° 2239 [211]	-	-
4) <b>L•M̄ARI</b> [G]	Massue ( <i>clava</i> )	WALTERS 1926, n° 2608	-	-
5) <b>S•PEDI</b> [G]	Masque	RICHTER 1956, n° 241 [104]	-	III-II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
6) <b>P•XANTI</b> [G]	Casque allégorique	FURTWÄNGLER 1896, n° 6686 <sup>1731</sup>	-	-
7) <b>P•SALLVSTI</b> [G]	Taureau ou boeuf	FURTWÄNGLER 1896, n° 3240	-	-
8) <b>C•C/ANI N I ou C•C/AVI N I</b> [G]	Scène dionysiaque	FURTWÄNGLER 1896, n° 6559 [131]	Pl. 13, fig. 87	-
9) <b>C•HERIVS</b> [N]	Main / Épi, pavot	AGDS III, Kassel, n° 93	Pl. 108, fig. 755	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
10) <b>M•VIBI</b> [G]	Éros / Papillon, autel	STAMPOLIDIS 1992, n° cat. M42 (377)	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C. (t.a.q. 69 av. J.-C.)
11) <b>M• / LVCRETI</b> [G]	Sphinx	HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 10.87 [470]	Pl. 83, fig. 572	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
12) <b>M•VIRRI</b> [G]	Scène allégorique / Anneau d'adoption	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 703 <sup>1732</sup>	Pl. 108, fig. 754	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
13) <b>M / VI-BRĪ</b> [G]	Scène allégorique / Anneau d'adoption	WALTERS 1926, n° 2653	Pl. V, fig. 151	-

<sup>1727</sup> Voir OPEL I, p. 8, « Atrectinus / Atrectus / Atressus / Atreus / Atrextus » (*cognomina*).

<sup>1728</sup> Voir point 1.5.4.1. de la Partie I, §1.

<sup>1729</sup> G. Sena Chiesa restitue l'inscription par **PAS**, sans allusion à l'interponctuation (signes abrégatifs).

<sup>1730</sup> Voir VOLLENWEIDER 1972-1974, I, p. 84, pl. 143/5 ; II, p. 200.

<sup>1731</sup> Voir PANOFKA 1851, pp. 405-406, n° 23, pl. I/23.

<sup>1732</sup> Voir *ibid.*, pp. 412-413, n° 34, pl. I/34 : l'auteur voit dans *Virrius*, eu égard au registre figuré, un lien avec le *nomen* théophore *Virbius*, divinité romaine secondaire assimilée à Hippolyte. Il est conséquemment troublant de trouver une cornaline du *British Museum*, ornée de la même composition iconographique, sur laquelle apparaissent les *duo nomina* *M. Vibrius* (pour *M. Virbius* ?) [tabl. 1.2.7., n° 13].

14) V MAQRINVS [N]	Taureau	WALTERS 1926, 2348 [376]	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
15) CN   PHILETI [G]	Âne	AGDS I, 3, n° 2414 [150/211]	Pl. E, fig. 30	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
16) C EGNATI [G]	Portrait	AGDS IV, Hannover, n° 1610	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
a) MAËN / P(H)ILEMO [N]	Satyre <i>Maenius P(h)ilemo</i>	ZWIERLEIN-DIEHL 2007, n° 400 [293]	Pl. 37, fig. 249	II-I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
b) FLA   STATI CVS ou STATI   FLA CVS [N]	[texte] <i>Fla(vus) Stati(cus) ou Stati(us) Flac(c)us</i>	WEISS 2007, n° 657 [306]	Pl. 40, fig. 269	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
c) CART ORIVS   NEPOS [N]	[texte]	FURTWÄNGLER 1896, n° 8380	-	-

### 1.2.8. DUO NOMINA ROMAINS TRANSLITTÉRÉS EN GREC (ABRÉGÉS [tabl. 1.2.8., n° 1] ET ENTIERS)

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) ΠΟΠΙΑ ΑΛΒΑΝ	Octavien-Neptune <i>Popil(l)ius Albanus</i>	ZWIERLEIN-DIEHL 2007, n° 505 <sup>1733</sup>	Pl. 108, fig. 753	3 <sup>ème</sup> quart du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
2) ΚΑΛΠΟΥΡΝΙΟΥ   ΣΕΟΥΗΡΟΥ <sup>1734</sup> [G]	<i>Illioupersis Calpurnius Severus</i>	ZWIERLEIN-DIEHL 2007, n° 482 [143/403]	Pl. A, fig. 3	4 <sup>ème</sup> quart du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
3) ΚΛΑΥΔΙΟΥ   ΠΡΟΚΛΟΥ [G]	Motif allégorique <i>Claudius Proclus</i>	WALTERS 1926, n° 2161 [210/454]	Pl. 74, fig. 502	-
4) ΙΟΥΛΙ(Ο)Σ   ΤΕΡΕΝΤΙΑΝΟΣ [N]	[texte] <i>Iulius Terentianus</i>	LE BLANT 1896, n° 654	-	-
5) ΓΑΙΟΥ ΑΥΦΙΔΙΟΥ [G]	Portrait (sceau) <i>C. Aufidius</i>	BOUSSAC 1988, fig. 31	-	II-I <sup>er</sup> s. av. J.-C. <sup>1735</sup>
6) ΚΑΚΚΙΟΣ / ΠΡΕΙΜΙΓΕΝΕΙΟΣ [N]	Zeus-Jupiter <i>Cassius Primigenius</i>	HOEY MIDDLETON 1991, n° 29	Pl. 108, fig. 756	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

\*\*\*\*\*

### 1.3. APPELLATIONS DE FEMMES<sup>1736</sup>

Sur les pierres gravées, à l'instar des appellations en *tria nomina* et en *duo nomina*, on trouve un certain nombre de dénomination de femmes, au nominatif ou au génitif [tabl. 1.3.1., n° 3 ; 6] : ces dernières se présentent sous quatre formes diverses que l'on peut classer en autant de catégorie : les appellations latines simples<sup>(123)</sup> ou en *duo nomina*<sup>(abc)</sup> (forme féminisée des gentilices et des surnoms – usuellement, les femmes n'ont pas de prénom, hormis dans le cercle privé familial<sup>1737</sup>), les ὀνόματα grecs et les translittérations respectives de chacune de ses deux formes distinctes. Certains *duo nomina* féminins consistent en une association de deux surnoms ou de deux gentilices (parfois celui

<sup>1733</sup> Voir VOLLENWEIDER 1966, p. 51, n. 23 ; 140 ; pl. 49/2.

<sup>1734</sup> Sur une cornaline du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant de Kassel (AGDS III, Kassel, p. 243, n° 179, pl. 110 = MASTROCINQUE 2003, p. 180, n° 47) et figurant Sérapis, la translittération en grec de *Severus* est ΚΕΥ/ΗΡΟΥ (voir Partie II, n° 406).

<sup>1735</sup> Voir BOUSSAC 1988, p. 322, n. 60.

<sup>1736</sup> Voir KAJANTO 1977.

<sup>1737</sup> Voir KAJAVA 1994, et LASSÈRE 2005, p. 85.

de la mère) dont le second, s'il n'est pas suivi d'un *cognomen*, est assimilable à un surnom [tabl. 1.3.1., n°s a-d] ; on dénote toutefois dans quelques rares cas une inversion de l'ordre du gentilice et du surnom qui est une survivance "de la nomenclature de l'esclave à l'époque républicaine" [tabl. 1.3.1., n° c]<sup>1738</sup>. Ceux apparaissant en grec combinent quelquefois un gentilice romain translittéré et un surnom de racine étymologique grecque, signe de l'origine provinciale supposée de leur porteur [tabl. 1.3.2., n° a-d].

### 1.3.1. APPELLATIONS LATINES (ABRÉGÉES OU ENTIÈRES)

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>1)</sup> <b>GADIA</b> <sup>[N]</sup> (sémitique)	Bouc	FURTWÄNGLER 1900, pl. XXIX/64	-	-
<sup>2)</sup> <b>POSTVMA</b> <sup>[N]</sup> (surnom)	Foudre	AGW III, n° 2013 [253]	Pl. 31, fig. 209	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>3)</sup> <b>PRIMIGENIAE</b> <sup>[G]</sup> (surnom)	Palme / Lièvre	AGW III, n° 2168	Pl. 109, fig. 760	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>4)</sup> <b>BAS/ILIA</b> <sup>[N]</sup> (surnom)	Portrait	SPIER 2007, n° 21 [490]	Pl. 91, fig. 628	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>5)</sup> <b>F-AVSITA</b> <sup>[N]</sup> (surnom)	<i>Maschalismos</i>	MARTINI 1971, n° cat. 91 <sup>1739</sup> [99]	Pl. 109, fig. 765	III <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
<sup>6)</sup> <b>EVSEBIAE</b> <sup>[G]</sup> (surnom)	[texte] [contour] (bronze)	HENKEL 1913, n° 1844 [56/213]	-	-
<sup>7)</sup> <b>IVLIA</b> <sup>[N]</sup> (gentilice)	[texte]	DEMBSKI 2005, n° cat. 1118 [185]	-	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>8)</sup> <b>IVLIA</b> <sup>[N]</sup> (gentilice)	Portrait	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 584 [426]	Pl. 67, fig. 459	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>9)</sup> <b>IANVARIA</b> <sup>1740</sup> <sup>[N]</sup> (gentilice ou surnom)	[texte]	<i>Aquileia</i> 1992, n° 128	-	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>10)</sup> <b>CROCAL[E]</b> <sup>[N]</sup> (surnom <sup>1741</sup> )	[texte]	SENA CHIESA 1966, n° 1531	Pl. V, fig. 154	-
<sup>a)</sup> <b>PROCLA</b> <sup>1742</sup>   <b>VRBICA</b> <sup>[N]</sup>	[texte] [camée]	WALTERS 1926, n° 2713	-	-
<sup>b)</sup> <b>SALACIA</b> <sup>1743</sup>   <b>DOMINA</b> <sup>[N]</sup>	Bateau	WALTERS 1926, n° 2142	-	-
<sup>c)</sup> <b>FO-RTVN/ATA</b> <sup>1744</sup> <b>BAEBIA</b> <sup>[N]</sup>	<i>Fortuna</i> Surnom (emblème)	CADES 1836, <i>Kestner</i> , n° 80 [254]	Pl. 31, fig. 210	-
<sup>d)</sup> <b>IRENE*</b>   <b>HAE(RENNA)</b> <sup>1745</sup> <sup>[N]</sup>	[texte] <i>Irene Herennia</i>	AGDS V, n° 413	-	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>e)</sup> <b>ASINIA</b>   <b>PAVLINA</b> <sup>[N]</sup>	[texte]	<i>Aquileia</i> 1996, n° cat. 203	-	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

<sup>1738</sup> Voir KAJANTO 1977, p. 147.

<sup>1739</sup> Voir WALTERS 1926, p. 113, n° 969, et FURTWÄNGLER 1900, II, p. 104, n° 37, pl. XXI ; III, pp. 222-223.

<sup>1740</sup> S'il s'agit d'un surnom, la référence au premier mois de l'année peut avoir une fonction augurale à l'instar des *cognomina Felix* ou *Faustus* (voir *Aquileia* 1992, p. 61, n° 128, note).

<sup>1741</sup> Voir *CIL* V, n° 571 : (...) *Agate Cheravinia Crocale*.

<sup>1742</sup> Pour *Procula*. L'orthographe *Procla* est attestée (voir *OPEL* III, p. 166, « *Proculus* »).

<sup>1743</sup> *Salacia* est dérivé du surnom *Salacius* (voir SOLIN, SALOMIES, p. 395).

<sup>1744</sup> Surnom sémantiquement lié au registre figuré (« *didascalie* »).

<sup>1745</sup> Le surnom *Herennia* est attesté sous la forme *Haerennia* (*CIL* V, n° 7443). Quant à l'autre surnom, *Irene*, il se retrouve souvent sur les pierres gravées sous sa forme grecque [\*].

### 1.3.2. APPELLATIONS LATINES TRANSLITTÉRÉES EN GREC

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) ΡΟΥΦΙΝΑ [N]	Sanglier / Taureau <i>Rufina</i> (surnom)	MASTROCINQUE 2008, n° cat. Ro 28	Pl. 109, fig. 757	-
2) ΛΟΝΓΕΙΝΑ [N]	<i>Fortuna</i> <i>Longina</i> (surnom)	AGDS III, Kassel, n° 45 [404]	Pl. 60, fig. 412	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
3) ΝΕΜΕΙΣΙΑ [N] (sic)	Souris – <i>Nemesilla</i> <sup>1746</sup> (surnom)	AGDS IV, Hannover, n° 45	Pl. 109, fig. 762	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
4) ΚΑΡΙ/ΑΝΗ <sup>1747</sup> [N]	Portrait <i>Cariana</i> <sup>1748</sup> (surnom)	SPIER 2007, n° 74	Pl. 109, fig. 763	V <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
5) ΑΜΜΙΑΚ <sup>1749</sup> [N] [G]	Édicule à fronton <i>Ammia</i> (génitif) ou <i>Ammias</i> (surnom)	LE BLANT 1896, n° 589	-	-
6) (..) ΒΙΚΤΟΡΙΝΑ [N]	[texte magique] <i>Victorina</i> (surnom)	KING 1887, p. 300, note <sup>1750</sup>	-	-
7) ΑΥΩΡΙΚΑ <sup>1751</sup> ou ΜΩΡΙΚΑ [N]	Sauterelle - <i>Avorica</i> ou <i>Morica</i> (surnom)	<i>Gorny &amp; Mosch</i> 2005, n° cat. 196 <sup>1752</sup>	Pl. Y, fig. 173	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
a) ΦΛΑΥΙΑ / ΧΡΗΙΣΤΗ [N]	Tyché d'Antioche <i>Flavia Chreste</i> <sup>1753</sup>	FURTWÄNGLER 1896, n° 8434 [372]	Pl. 104, fig. 719	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
b) ΑΝΝΙΑ-ΣΕΒΑΣΤΗ [N]	Prêtre ou augure <i>Annia Augusta</i> <sup>1754</sup> ou référence à <i>Lucilla</i>	ZWIERLEIN-DIEHL 2007, n° 373 [103/185/253/401]	Pl. 11, fig. 67	III <sup>ème</sup> s. av. J.-C. (inscription : II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C. ?)
c) (..) ΚΑΒΙΝΙΑ ΚΟΥΝΙΤΑ [N]	[texte magique] <i>Sabinia Quinta</i>	MICHEL 2001, n° 523	-	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
d) ΙΟΥΛΙΑ ΘΕΟΔΟΤΗ [N]	Sanglier / bœuf <i>Iulia Theodote</i> <sup>1755</sup>	LE BLANT 1896, n° 653	-	-

<sup>1746</sup> Voir SCHUBERT 2007, p. 83, et ROWLANDSON 1998, pp. 260-261, n° 194 : une certaine *Longinia Nemesilla* est attestée épigraphiquement en 189-190 apr. J.-C. à Philadelphie, ainsi qu'une *Aurelia Nemesilla*, dans la même cité, en 348 apr. J.-C.

<sup>1747</sup> Les deux lettres finales **NH** disparaissent en grande partie derrière la coiffure du buste ; on décèle toutefois une grande partie du **N** et la pointe des hastes du **H**.

<sup>1748</sup> Voir SPIER 2007, p. 26.

<sup>1749</sup> La légende **ΑΜΜΙΑΚ** peut consister soit en la forme nominative du surnom *Ammias* (OPEL I, p. 49, « Ammias »), soit en la forme génitive, soulignant l'appartenance, de *Ammia* (*ibidem*, « Ammius »).

<sup>1750</sup> Voir également MICHEL 2001, pp. 315-316, n° 523.

<sup>1751</sup> L'agate rubanée porte une inscription restituée **ΑΥΩΡΙΚΑ** par l'auteur du catalogue ; l'analyse de la graphie de la partie inférieure de la pierre gravée tend davantage à estimer que la lettre initiale précédant l'*omega* est un *mu* (pour *Morica*, forme féminine du surnom *Morico* ou *Moricus* – voir OPEL III, p. 87, « Morico / Moricus »). Conséquemment, il s'agit donc soit de la translittération d'un surnom romain féminin non-attesté (*Avorica*), soit du *cognomen* *Morica*.

<sup>1752</sup> Voir catalogue de vente : *Kunst der Antike, Auktion 140*, Gorny & Mosch – Giessener Münzhandlung GmbH, Munich, 21 juin 2005, pp. 80-81, n° cat. 196.

<sup>1753</sup> Surnom latin de racine étymologique grecque : Χρήστη (voir OPEL II, p. 54, « Chrestus »), que l'on pourrait faire équivaloir au surnom romain *Utila* ou *Commoda* (voire *Laeta*).

<sup>1754</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 101, n° 63, pl. XX ; III, p. 222.

<sup>1755</sup> Surnom latin de racine étymologique grecque : Θεόδοτη (voir OPEL IV, p. 119, « Theodotus »).

### 1.3.3. APPELLATIONS GRECQUES (ONOMATA)

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>ΕΠΑΦΡΑ</b> <sup>[N]</sup>	Herme	FURTWÄNGLER 1896, n° 3175 <sup>1756</sup>	-	-
2) <b>ΜΥΣΣΤΙΚΗ</b> <sup>[N]</sup>	Portrait	AGW III, n° 1751	Pl. 109, fig. 761	3 <sup>ème</sup> quart du II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
3) <b>ΑΛΕΞΑΝΔ-ΡΑ</b> <sup>[N]</sup>	Portrait	AGW III, n° 1750 [185]	Pl. 22, fig. 144	3 <sup>ème</sup> quart du II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
4) <b>ΚΑΡΠΙΜΗ</b> <sup>[N]</sup>	[texte] Καρπίμη	AGW III, n° 2141	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
4) <b>ΘΕΟΔΙΩΡΑ</b> <sup>[N]</sup>	[texte]	AGDS I, 3, n° 2883 [253/407]	Pl. 61, fig. 421	II-V <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
5) <b>ΑΝΘΣ</b> <sup>[N]</sup>	Esculape	ZWIERLEIN-DIEHL 2002, n° cat. 83 [416]	Pl. 64, fig. 439	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
6) <b>ΕΙΡΗΝΗ*</b> <sup>[N]</sup>	[texte]	WEISS 2007, n° 640 [405]	Pl. 60, fig. 414	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
7) <b>ΕΙΡΗΝΗ*</b> <sup>[N]</sup>	Prêtre <sup>1757</sup> ou éphèbe	PANOFKA 1851, n° 86, pl. II/37	-	-
8) <b>ΧΡΥΣΟ ΦΟΡΑ</b> <sup>[N]</sup>	[texte]	WEISS 2007, n° 649	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
9) <b>ΑΦΡΟΔΙΣΕΙΑ</b> <sup>[N]</sup>	[texte] Ἀφροδισία	LE BLANT 1896, n° 606	-	-
10) <b>ΨΥΧΗ</b> <sup>[N]</sup> (sceau)	Portrait	BOUSSAC 1988, fig. 26 <sup>1758</sup>	-	II-I <sup>er</sup> s. av. J.-C. <sup>1759</sup>
11) <b>ΘΕΡΜΙΑ</b> <sup>[N]</sup>	Sphinx	HENIG 2007, n° 655	-	-
12) <b>ΠΟΘΟΥΜ ΕΝΗ</b> <sup>[N]</sup>	Portrait - (racine étymologique servile)	VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 179 [405]	Pl. 61, fig. 416	v. 160 apr. J.-C.
13) <b>ΜΑΡΙΑΜΜΗ</b> <sup>[N]</sup> (sémitique)	Portrait Μαριάμη	VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 241 <sup>1760</sup>	Pl. 111, fig. 777	202-205 apr. J.-C.

### 1.3.4. APPELLATIONS GRECQUES TRANSLITTÉRÉES EN LATIN

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>EVTICIA</b> <sup>1761</sup>   <b>ELEGAS</b> <sup>[N]</sup>	Masque de silène Εὐτυχία/Ἐλεγας <sup>1762</sup>	CADES 1836, IV, pl. K/16	Pl. 109, fig. 764	-
2) <b>MNEME</b> <sup>1763</sup> <sup>[N]</sup>	Main / ἐπι, pavot, Laurier	LE BLANT 1896, n° 487	-	-

<sup>1756</sup> Il s'agit d'un nom propre. Voir RANGABE (A.R.), *Antiquités hellénistiques* II, Typographie et lithographie royales, Athènes, 1855, p. 929, n° 2179 : ΕΠΑΦΡΑ / ΧΑΙΡΕ. *SEG* 30 (1980), p. 378, n° 1356 (graffito).

<sup>1757</sup> Th. Panofka parle d'un *pullarius* dévêtu (appariteur au sacrifice des poulets).

<sup>1758</sup> Le nom en exergue ne reprend pas forcément le propriétaire du cachet, mais il ne constitue pas non plus un qualificatif comme on en trouve dans les devises amoureuses (**ΨΥΧΗ** | **ΚΑΛΗ** – voir n° 231 et 455 ci-dessus) ; il s'agit potentiellement de l'appellation de la personne représentée, "un nom de femme" comme le précise M.-F. Boussac (BOUSSAC 1988, p. 322, n. 55-56).

<sup>1759</sup> Seconde domination athénienne sur Délos (167-69 av. J.-C.).

<sup>1760</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 192, n° 672.

<sup>1761</sup> Voir OPEL II, p. 129, « Eutychius » : l'orthographe *Euticia* est attestée.

<sup>1762</sup> Dérivé de ἔλεγος, « élégie, chant de deuil (accompagné d'une flûte) » ; dans la tragi-comédie d'Ovide (*Amours*, III, 1, 7-14), la personnification de l'Élégie porte un masque comique (voir DEREMETZ (A.), *Les miroirs des muses : poétiques de la réflexivité à Rome*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 1995, p. 68). On pourrait ainsi convenir qu'il y a un lien – indirect certes – entre le surnom de la propriétaire (*Elegas*) et le registre figuré (quoiqu'une flûte ou une lyre aurait été d'une symbolique plus parlante). Toutefois, le masque de Silène s'apparente davantage à l'élégie érotique de Lucrèce (voir *ibid.*, pp. 276-280).

<sup>1763</sup> Μνήμη est un nom propre, celui de la Muse de la mémoire, et non une forme verbale translittérée du grec (**MNESTE** – voir n° 251 ci-dessus [Pl. 30, fig. 201]). Le registre figuré (main, épi de blé, pavot, couronne de laurier) est un signe de chance et de fécondité dans le mariage.

3) <b>HO/ME/RO/PA</b> <sup>[N]</sup>	Caducée / Épi	PANOFKA 1851, n°28, pl. IV/28 <sup>1764</sup>	Pl. 100, fig. 689	-
--------------------------------------	---------------	---	-------------------	---

\*\*\*\*\*

#### 1.4. PARTIES D'APPELLATIONS

Après les dénominations composées (*duo* et *tria nomina*), une partie majoritaire des appellations de possesseur sur les pierres gravées romaines et italiques se résument à un seul terme : dans le cadre de l'onomastique quiritaire, il peut s'agir aléatoirement du prénom (rare), du gentilice (peu courant) ou du surnom, simplification formelle et juridique sur laquelle viendra se greffer, au Bas-Empire, l'utilisation des *signa* ou des noms diacritiques. Ces derniers font écho à la tradition, sur les pierres grecques, hellénistiques et étrusques, des ὄνομα.

Comme précédemment, ces « parties d'appellations » peuvent se présenter dans leur forme complète (au nominatif ou au génitif d'appartenance) ou être abrégées, voire translittérées du fait de l'interpénétration linguistique et culturelle entre les pôles grec et latin.

##### 1.4.1. PRÉNOM (LATIN OU TRANSLITTÉRÉ DU GREC)

Sur les pierres gravées, la mention du prénom n'apparaît qu'à deux reprises, signe que cet élément de la séquence onomastique n'autorisait pas, en dehors de la sphère privée de la maison, voire de la *gens*, à singulariser son porteur. Les deux exemples cités ci-dessous sont en lien avec le prénom *Cnaeus*. Tout d'abord dans sa forme abrégée usuelle de l'épigraphie latine **CN** – ces deux caractères ne pouvant quasiment se référer à aucun autre terme<sup>1765</sup> ; ensuite dans une forme translittérée en grec sur un moulage de T. Cades à la *Bibliotheca Stoschiana* (Berlin). Dans la seconde acception, si l'abréviation **ΓΝ** pour Γν(αῖος) est attestée épigraphiquement<sup>1766</sup>, cette dernière n'apparaît pas, à la différence de la cornaline de la *gens Annia* orné du prénom abrégé **CN** (voir n° 249 ci-dessus), en lien avec une composition iconographique à fonction d'« armoiries » (à savoir un masque de théâtre flanqué d'un *pedum*). En conséquence, il peut autant s'agir d'un prénom abrégé que des initiales de *duo nomina* romains translittérés ou du début d'une appellation quelconque, grecque (ὄνομα) ou latine (partie d'appellation).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	REFERENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>CN</b>	Chèvre / Palmier <i>Cn(aeus)</i>	AGDS IV, Hannover, n° 1198 <b>[249]</b>	Pl. 30, fig. 199	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
a) <b>ΓΝ</b>	Masque de théâtre Γν(αῖος)	CADES 1836, IV, pl. K/37	Pl. 110, fig. 766	-

<sup>1764</sup> Voir point 1.5.4.1. de la Partie I, §1.

<sup>1765</sup> Voir MILLER 1998, p. xxviii ; 363. Marginalement, l'abréviation *Cn*. Pourrait reprendre le gentilice *Cnori* (voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 58) ou les surnoms *Cnismus*, *Cnodavus* ou *Cnusticus* (voir OPEL II, p. 67).

<sup>1766</sup> Voir CIG II, XIV, p. 835, n° 3500: (l. 2) Ἰ. ΓΝΑΙΚΙΝΡΟΥΦ. ΙΝΟ. (...), [M.] Γν(αῖον) [Λ]ικίν(ιον) Ρουφ[ε]ῖ[νο]υ, *Cn. Licinius Rufinus* (les *tria nomina* translittérés sont restitués par comparaison à l'inscription précédente du corpus, CIG II, XIV, p. 835, n° 3499, l. 2). Voir également OIKONOMIDES 1974, p. 56.

### 1.4.2. GENTILICE ROMAIN (LATIN OU TRANSLITTÉRÉ DU GREC)

Du fait de la chute terminale fréquente du seconde « l » de la déclinaison génitive (voir n° 211 ci-dessus), il est parfois aléatoire de définir si une appellation reprend un gentilice entier. Il faut donc se référer aux répertoires d'onomastique latine (SOLIN, SALOMIES 1994, OPEL) pour s'assurer qu'il n'existe pas de surnoms davantage développés qui impliquerait que l'appellation est abrégée (par exemple, pour *Fufidius* [tabl. 1.4.2., n° 4], il n'est attesté aucun surnom en *Fufidianus* que l'inscription **FVF|IDI** pourrait reprendre ; au contraire, la mention **IVLI** apparaissant sur un nicolo de la *Gemmensammlung* de Kassel [*id.*, n° 5], si elle n'est pas incluse dans une appellation composée complète – **C·IVLI / CRE-SCE[NT]IS** (voir n° 463 ci-dessus) – est susceptible de se référer autant aux gentilices *Iulius*, *Iulian(i)us* ou *Iulinus* qu'aux surnoms *Iulinus*, *Iulicus* ou *Iulus*<sup>1767</sup>). Pour cette raison, les inscriptions au nominatif (avec la terminaison en **-VS**) sont moins sujettes à caution [*id.*, nos 6-7].

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>ATTI</b> [G]	Athéna <i>Attius</i>	SENA CHIESA 1966, n° 149 <b>[1]</b>	Pl. B, fig. 7	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
2) <b>LINI</b> [G] ( <i>simplex nomen</i> )	[texte] <i>Linus</i>	AGW III, n° 2161 <b>[2]</b>	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C. (v. I <sup>er</sup> apr. J.-C. ?)
3) <b>COBRO</b> (celtique)	Satyre / <i>Amor Cobro(vius)</i>	AGW II, n° 1061 <sup>1768</sup>	Pl. 110, fig. 767	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
4) <b>FVF IDI</b> [G]	Empreinte (pied) <i>Fufidius</i> <sup>1769</sup>	AGDS I, 2, n° 2167 <b>[302]</b>	Pl. 40, fig. 266	-
5) <b>IVLI</b> [G]	Hercule / Antée <i>Iulius</i>	AGDS III, Kassel, n° 77	Pl. 110, fig. 768	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
6) <b>ER-EN-NIVS</b> [N]	Portrait ( <i>H</i> ) <i>erennius</i>	AGDS IV, Hannover, n° 1611 <b>[384]</b>	Pl. 56, fig. 382	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
7) <b>MARIVS</b> [N]	[texte] (ivoire) <i>Marius</i>	HENKEL 1913, n° 1682 <b>[59]</b>	-	-
8) <b>HEI</b> [G] (sceau indigène)	Portrait <i>Heius</i> <sup>1770</sup>	BOUSSAC 1988, fig. 32 <b>[8]</b>	Pl. 2, fig. 12	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
9) <b>FIDI</b> [G]	Scène de chasse <i>Fidius</i> <sup>1771</sup>	AGDS III, Kassel, n° 99 <b>[164]</b>	Pl. 19, fig. 123	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
10) <b>PHAENI</b> [G] (gentilice)	[monogramme] <i>Phaenius</i>	AGDS I, 3, n° 2890 <b>[299]</b>	Pl. 38, fig. 256	IV-VI <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
q) <b>ΛAY PENTI</b> [G] (gentilice ou surnom)	[texte] <i>Laurentius</i>	SENA CHIESA 1966, n° 149 <b>[210]</b>	Pl. A, fig. 5	-

<sup>1767</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 98 ; 346.

<sup>1768</sup> Voir PANOFKA 1851, p. 493, n° 20, p. IV/20. Une copie en verre de cette intaille est conservée au sein de la collection Paoletti à Rome (STEFANELLI 2007, p. 296, n° 148, pl. « Tomo IV, cassetto 2 », ill. 148 : l'auteur restitue l'inscription de manière erronée **CORBO**).

<sup>1769</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 83, et OPEL II, p. 154 : à une exception près (*CIL* XIII, n° 7300 : surnom d'un *negotiator cretarius* originaire de Grande-Bretagne), il s'agit d'un gentilice.

<sup>1770</sup> Voir BOUSSAC 1998, p. 325, n. 62.

<sup>1771</sup> Voir BOUSSAC 1998, p. 325, n. 62.

1.4.3. SURNOM ROMAIN, ITALIQUE OU ÉTRUSQUE<sup>(abc)</sup>, NOM DIACRITIQUE (SIGNUM) ET TRANSLITTÉRATIONS EN GREC<sup>(αβγ)</sup>

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>1)</sup> <b>HERC</b> <sup>1772</sup> (surnom théophore)	[texte] <i>Herc(ul-i-anus)</i>	DEMBSKI 2005, n° cat. 1116	-	II-IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>2)</sup> <b>PLA/C</b> (gentilice ou surnom)	Portrait <i>Plac(idius) ?</i>	VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 33/4 [475]	Pl. 78, fig. 534	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>3)</sup> <b>QVA/D</b> (gentilice ou surnom)	Énée / Anchise <i>Quadrat(i)us ?</i> <sup>1773</sup>	WALTERS 1926, n° 1948 <sup>1774</sup>	Pl. 111, fig. 778	50-40 av. J.-C. <sup>1775</sup>
<sup>4)</sup> <b>DIOD</b> (surnom)	Mouche <i>Diodorus ?</i> <sup>1776</sup>	WALTERS 1926, n° 2566 <sup>1777</sup>	-	-
<sup>5)</sup> <b>ASCAN</b> (surnom)	[texte] <i>Ascanius</i> <sup>1778</sup>	AGDS IV, Hannover, n° 1685	-	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>6)</sup> <b>BEN/IG</b> (gentilice ou surnom)	Tyché <i>Benign(i)us</i>	AGDS IV, Hannover, n° 1532 [301n]	Pl. 40, fig. 264 <sup>bis</sup>	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>7)</sup> <b>B A S S I</b> [G] (gentilice ou surnom)	Rat / Papillon <i>Bassus ?</i>	HENIG 1975, n° 234 [363]	Pl. 55, fig. 369 <sup>bis</sup>	I <sup>er</sup> av.-I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
<sup>8)</sup> <b>P/R IMV/S</b> [N] (surnom)	Sanglier	BERRY 1968, p. 96, n° 174 [184]	Pl. 22, fig. 143	I-IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>9)</sup> <b>[S]ATVR [NI]NVS</b> [N] (surnom théophore)	[texte]	DEMBSKI 2005, n° cat. 1125 [430]	Pl. 68, fig. 464	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>10)</sup> <b>MA XIMV S</b> [N] (surnom)	[texte]	CILIBERTO, GIOVANNINI 2008, n° 40	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>11)</sup> <b>ONES IMVS*</b> [N] (surnom)	[texte] (camée)	TONDO, VANNI 1990, n° 150	-	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>12)</sup> <b>CER/DO</b> <sup>1779</sup> [N] (surnom)	Scorpion (signe zodiacal)	MASTROCINQUE 2008, n° cat. Vr 29	-	-
<sup>13)</sup> <b>MVR R EN TI</b> <sup>1780</sup> [G] (gentilice ou surnom)	Sanglier <i>Murrentius</i>	MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 720 [147]	Pl. 100, fig. 694	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>14)</sup> <b>STRATO</b> [N] (surnom)	Portrait <i>Strato</i>	FURTWÄNGLER 1896, n° 1890 [187/208/487]	-	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
<sup>15)</sup> <b>ZETHVS</b> [N] (surnom)	<i>Amor</i>	WEISS 2007, n° 66	-	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
<sup>16)</sup> <b>CAR/PVS</b> [N] (surnom)	Hercule / Cerbère	WEISS 2007, n° 134 [443]	Pl. 71, fig. 481	3 <sup>ème</sup> quart du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>17)</sup> <b>SECVNDI</b> [G] (surnom)	Divinité (buste archaïsant)	WEISS 2007, n° 167	-	Milieu du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>18)</sup> <b>FES/TI**</b> [G] (gentilice ou surnom)	Éros <i>Fest(i)us</i>	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 199 [460]	Pl. 75, fig. 516	Fin du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.

<sup>1772</sup> Voir OPEL II, pp. 177-178 : les surnoms romains commençant par *Herc-* se rapportent tous à Hercule.

<sup>1773</sup> Les possibilités sont nombreuses, tant au point de vue du gentilice (*Quadratius*, *Quadronius*) que du surnom (*Quadratus*, *Quadratinus*, *Quadratianus*, *Quadrigarius*, *Quadrius*). Voir OPEL IV, p. 15, et SOLIN, SALOMIES 1994, p. 152 ; 387-388.

<sup>1774</sup> Voir MORET 1997, pl. 100, fig. 193.

<sup>1775</sup> Voir *ibid.*, p. 127, n° 193, n. 4.

<sup>1776</sup> Voir OPEL II, p. 101, « Diodalus / Diodorus / Diodotus » (surnoms).

<sup>1777</sup> Voir PANOFKA 1851, p. 479, n° 3, pl. IV/3 : l'auteur opte pour *Diodorus*.

<sup>1778</sup> Voir OPEL I, p. 79, et SOLIN, SALOMIES 1994, p. 296.

<sup>1779</sup> Voir OPEL II, p. 50, « Cerdo » (surnom).

<sup>1780</sup> Un certain *Murrentius Mauricius* fut préfet d'Égypte en 228 apr. J.-C. (voir PIR V<sup>2</sup>, 1, p. 231, n° 380).

19) <b>FESTI**</b> [G] (gentilice <i>ou</i> surnom)	Thème allégorique	AGWI, n° 395 [157]	Pl. 18, fig. 116	2 <sup>ème</sup> moitié du 1 <sup>er</sup> s. av. J.-C.
20) <b>LUPERCI</b> [G] (surnom)	Chasse au lièvre <i>Lupercus</i> <sup>1781</sup>	WALTERS 1926, n° 2417 [164] <sup>1782</sup>	-	-
21) <b>LIBANI</b> [G] (surnom)	Berger / Chien <i>Liban(i)us</i> <sup>1783</sup>	CADES 1836, <i>Nott</i> , 3, n° 149 <sup>1784</sup>	Pl. 111, fig. 781	-
22) <b>DIOMII/DIIS</b> [N] (nom diacritique)	Chien <i>Diomedes</i>	WALTERS 1926, n° 2420 [378]	-	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
23) <b>CHA-R-IT-O</b> [N]	<i>Grylloi</i>	WALTERS 1926, n° 2484 <sup>1785</sup>	Pl. 99, fig. 686	-
24) <b>FVSCVS*</b> [N] (surnom)	Aulète	AGDS IV, Hannover, n° 452 <sup>1786</sup>	Pl. 93, fig. 644	1 <sup>er</sup> s. av. J.-C.
25) <b>FVSCI*</b> [G] (gentilice <i>ou</i> surnom)	Discobole / Étoile <i>Fusc(i)us</i> <sup>1787</sup>	AGDS I, 2, n° 998	Pl. 112, fig. 790	1 <sup>er</sup> s. av. J.-C.
26) <b>FELIX</b> <sup>1788****</sup> [N] (surnom)	Portrait / Caducée <sup>1789</sup>	AGDS IV, Hannover, n° 1590	Pl. 112, fig. 787	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
27) <b>O-PT/ATVS</b> [N] (surnom)	Octavien (buste) / Caducée	WEISS 2007, n° 389	Pl. 112, fig. 788	v. 30 av. J.-C.
28) <b>OLYBRI</b> [G] (surnom)	Palme <i>Olybrius</i> <sup>1790</sup>	MANDRIOLI BIZZARRI 1987, n° 248	-	III <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
29) <b>AM/ARANTVS*</b> [N] (surnom)	Satyre / Lyre	AGDS I, 2, n° 1014 [98] <sup>1791</sup>	Pl. 113, fig. 791	1 <sup>er</sup> s. av. J.-C.
30) <b>HILARI**</b> [G] (gentilice <i>ou</i> surnom)	<i>Cornucopia</i> , oiseau, gouvernail <i>Hilar(i)us</i> <sup>1792</sup>	AGDS I, 3, n° 2267 <sup>1793</sup>	-	1 <sup>er</sup> s. av. J.-C.

<sup>1781</sup> Voir SOLIN, SALOMIES, p. 355.

<sup>1782</sup> Voir HENIG 1997, p. 49 : "LUPERCI [sic] (...) the seal of Lupercus", et PANOFKA 1851, pp. 477-478, n° 1, pl. IV/1.

<sup>1783</sup> Voir OPEL III, p. 25, « Libanius / Libanus » (surnoms).

<sup>1784</sup> On retrouve le même surnom sur une sardoine du *British Museum* mettant en scène Chiron apprenant au petit Achille à jouer de la lyre (WALTERS 1926, p. 203, n° 1923, pl. XXIV).

<sup>1785</sup> Voir point 1.5.4.1. de la Partie I, §1.

<sup>1786</sup> Voir point 2.3.4.5. de la Partie I, §2.

<sup>1787</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 84 (gentilices *Fuscus*, *Fuscianus*, *Fuscinus*) ; 336 (surnom *Fuscus*).

<sup>1788</sup> Le surnom *Felix* se retrouve à de nombreuses reprises sur les pierres gravées, soit sous sa forme latine (voir notamment LE BLANT 1896, p. 148, n<sup>os</sup> 422-425 [FELIX], *Aquileia* 1992, p. 57, n° 118 [A•Q FEL]), soit dans une configuration translittérée du grec [tabl. 1.4.3., n° 7]. Dans la plupart des cas toutefois – surtout lorsqu'il s'agit d'intailles ou de camée « à texte » (voir HENIG 1975, p. 145, n° 425) –, la mention *felix* se rapporte au domaine des formules augurales et reprend un adjectif qualificatif (*vivas felix*, *utere felix*).

<sup>1789</sup> Le thème du portrait joint au caducée (personnage portraituré sous les traits de Mercure) se retrouve à diverses reprises sur les gemmes : on peut citer notamment une cornaline conservée à la *Staatliche Münzsammlung* de Munich (1<sup>er</sup> s. apr. J.-C. / voir n° 344 ci-dessus [Pl. 50, fig. 339]) portant deux initiales transversales dans le champ, H / Δ ; également sur une autre cornaline de la collection Dressel à Berlin (vers 30 av. J.-C.) portant le surnom O-PT/ATVS [tabl. 1.4.3., n° 26] ainsi que sur un jaspe vert du *Royal Coin Cabinet* de La Haye (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. / voir n° 446 ci-dessus [Pl. 71, fig. 486]) joint aux lettres C | P.

<sup>1790</sup> Surnom romain tardif (IV<sup>ème</sup>-V<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) porté notamment par deux consuls, en 379 et en 395 apr. J.-C., et l'empereur *Flavius Anicius Olybrius* (23 octobre – 2 novembre 472 apr. J.-C.). Il existe sous forme translittérée en grec en tant qu'épithète de Jupiter Ὀλυβριος sur une inscription de Rome, cippe exposé aux Palais des Conservateurs (IG XIV, n° 991 = CIL VI, n° 32591). Voir PLRE II, pp. 794-798, et PIETRI, PIETRI 1999-2000, 2, p. 1551.

<sup>1791</sup> Voir également OVERBECK, OVERBECK 2005, p. 104, fig. 100 [pl. coul.].

<sup>1792</sup> Voir OPEL II, p. 182.

<sup>1793</sup> On retrouve la même inscription sur une cornaline de Berlin figurant la tête d'un philosophe (Socrate selon J.J. Winckelmann, philosophe cynique selon Th. Panofka) ou d'un silène (selon A. Furtwängler) : HIL-ARI (type

31) <b>HILARVS**</b> [N] (surnom)	Stylet ( <i>stilus</i> )	WALTERS 1926, n° 2710	-	-
32) <b>IUL IĀNI</b> ( <i>sic</i> ) [G] (gentilice <i>ou</i> surnom)	<i>Fortuna Iulian(i)us</i> <sup>1794</sup>	SENA CHIESA 1966, n° 579 <b>[439]</b>	Pl. A, fig. 2	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
33) <b>P/O/L/I/O</b> [N] (surnom)	Squelette <i>Pol(l)io</i> <sup>1795</sup>	RICHTER 1971, n° 352 <b>[183]</b>	Pl. 22, fig. 142	-
34) <b>DOLABEL</b> (surnom)	Cavalier <i>Dolabella</i>	BOUSSAC 1988, figg. 17a-b <b>[32]</b>	-	80-69 av. J.-C.
35) <b>O-C/E-LLI</b> [G] (gentilice <i>ou</i> surnom)	Satyre / Chèvre <i>Ocellius</i> <sup>1796</sup>	AGDS III, Braunschweig, n° 98	Pl. 113, fig. 796	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
36) <b>MARTI AL IS</b> [N] (surnom théophore)	Scène allégorique <i>Martialis</i>	CADES 1836, IV, pl. S/199 <b>[141/300]</b>	Pl. 113, fig. 798	-
37) <b>A NTONI N VS</b> [N] (surnom)	Scène allégorique <i>Antoninus</i>	GUIRAUD 1988, n° 909 <b>[141]</b>	Pl. 114, fig. 800	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
a) <b>PRIMIGENI</b> [G] (italique)	<i>Grylloi</i>	RICHTER 1956, n° 239 <b>[106]</b>	-	III <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
b) <b>ONE-SI*</b> (italique)	Diomède <i>Ones(i)mus</i>	MORET 1997, n° 125	Pl. 110, fig. 771	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
c) <b>PERIG</b> (italique)	Diomède <i>Perig(enes)</i>	MORET 1997, n° 31 <b>[100]</b> <sup>1797</sup>	Pl. 10, fig. 64	III <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
d) <b>TR ŪP</b> (italique)	Mercure (buste) <i>Trup(o /-picus) ?</i>	ZAZOFF 1968, n° 19 <b>[107/462/475]</b>	Pl. 11, fig. 69	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
e) <b>PR INC</b> (italique)	<i>Maschalismos Princ(ipi-an-us) ?</i>	WEISS 2007, n° 307 <b>[107]</b>	-	III-II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
f) <b>AMAR-ANTHV S*</b> [N] (italique)	Hercule archer	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 112 <b>[98]</b>	Pl. 110, fig. 772	III <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
g) <b>ΒΕΙCITΑΛΟC</b> [N] (nom italique) <sup>1798</sup>	Éros / Lance <i>Βεισίταλος</i> <sup>1799</sup>	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 194	Pl. 110, fig. 773	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
h) <b>ΕΥΤΥΚΙ</b> [G] (italique)	Guerrier <i>Eutyclus (sic)</i>	AGDS IV, Hannover, n° 111 <b>[377]</b>	Pl. 56, fig. 377	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
i) <b>E-R-OS</b> [N] (italique)	Prométhée / Éros (emblème)	MARTINI 1971, n° cat. 116 <sup>1800</sup>	Pl. 112, fig. 786	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
j) <b>PROPIVVS</b> [N] (italique) <sup>1801</sup>	Neptune / Proue	ZAZOFF 1968, n° 1129 <sup>1802</sup>	-	III-II <sup>ème</sup> s. av. J.-C. <sup>1803</sup>
k) <b>ΝΕΙΚΗΦΟΡΟΥ</b> [G] (italique)	Artisan <i>ou</i> Vulcain <i>N(ε)ικηφόρος</i> <sup>1804</sup>	UBALDELLI 2001, n° 208 <b>[401]</b>	Pl. 60, fig. 411	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.

B4<sup>c</sup>). Voir FURTWÄNGLER 1896, p. 287, n° 7769, pl. 57 = PANOFKA 1851, p. 454, n° 79, pl. II/30 (avec références à J.J. Winckelmann). Voir également [tabl. 1.1.7., n° 24].

<sup>1794</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 98 ; 346.

<sup>1795</sup> Voir *ibid.*, p. 380.

<sup>1796</sup> Voir *ibid.*, p. 130 (gentilice), et OPEL III, p. 109 (surnom).

<sup>1797</sup> Voir MARTINI 1971, p. XXX, n° cat. 42, pl. 11, fig. 1.

<sup>1798</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, III, p. 275, fig. 141. Voir également RE, III, 1, p. 196.

<sup>1799</sup> Voir EAA II, p. 40.

<sup>1800</sup> Voir <http://www.beazley.ox.ac.uk/Gems/styles/etruscan/ringstones.htm>.

<sup>1801</sup> Surnom romain (voir OPEL III, p. 168, « Propitius » = AE, 1945, n° 72).

<sup>1802</sup> Voir STEFANELLI 2007, p. 234, n° 401, pl. « Tomo III, cassetto 7 », fig. 401.

<sup>1803</sup> Voir ZAZOFF 1968, p. 109.

<sup>1804</sup> Voir IG II<sup>2</sup>, n<sup>os</sup> 1765, 2059, 2083 : Νεικηφόρος (*sic*).

α) <b>ΚΟ-ΙΝ/ΤΟΥ</b> [G] (prénom <i>ou</i> surnom)	Junon <i>Quintus</i> <sup>1805</sup>	WÜNSCHE, STEINHART 2010, n° 48	Pl. V, fig. 152	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
β) <b>ΑΝΤΟΝΙΟΥ</b> [G] (surnom)	[monogramme] <i>Antonius</i>	WÜNSCHE, STEINHART 2010, n° 94 [298]	Pl. I, fig. 61	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
γ) <b>ΔΟΜΝΙ-ΩΝ</b> <sup>1806</sup> [N] (surnom)	Portrait <i>Domnio</i>	MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 304 [415]	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C. (pierre) I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (inscription)
δ) <b>ΡΟΥΦΙΩΝ</b> *** [N] (surnom)	Allégorie <i>Rufio</i>	WALTERS 1926, n° 2414 <sup>1807</sup>	-	-
ε) <b>ΡΟΥ/ΦΟΥ</b> *** [G] (surnom) <sup>1808</sup>	Portrait (Agis I <sup>er</sup> ) <i>Rufus</i>	STEFANELLI 2007, n° II/486	Pl. 111, fig. 782	-
ζ) <b>ΦΗΛΙΞ</b> *** [N] (surnom)	Jupiter / Astres <i>Felix</i>	AGDS IV, Hannover, n° 1578	Pl. 112, fig. 789	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
η) <b>Ι-ΛΑΙΡΟ-Υ</b> ** [G] (surnom)	<i>Capita opposita</i> <i>Hilarus</i>	AGDS IV, Hannover, n° 575 [300]	Pl. 39, fig. 262	40-30 av. J.-C.
θ) <b>ΘΑΛ</b> * (surnom indigène)	<i>Virtus Augusti</i> <i>Thales / Thallus</i>	SENA CHIESA 1966, n° 654 [248]	Pl. G, fig. 48	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
ι) <b>ΚΑΛΛΙΣΤΟΣ</b> ** [N] (surnom)	[texte] Κάλλιστος = <i>Callistus</i> <sup>1809</sup>	PANOFKA 1851, n° 25, pl. IV/25 [381]	Pl. 56, fig. 380	-
κ) <b>ΚΑΛΛΙΣΤΟΥ</b> ** [G] (surnom) <sup>1810</sup>	[texte] Κάλλιστος = <i>Callistus</i>	AGDS III, Kassel, n° 115	Pl. 113, fig. 797	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
λ) <b>ΦΟΡΤ-ΟΥΝΑΤ-ΟΥ</b> [G] (surnom)	<i>Capita opposita</i> <i>Fortunatus</i> <sup>1811</sup>	AGW III, n° 1734 <sup>1812</sup> [255/436]	Pl. 32, fig. 212	3 <sup>ème</sup> quart du II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
μ) <b>ΔΟΜΕΤΙΣ</b> [N] (gentilice <i>ou</i> surnom)	Assemblée divine Δομέτις <sup>1813</sup> = <i>Domitius</i> <sup>1814</sup>	FURTWÄNGLER 1896, n° 2545 [350, note]	Pl. 51, fig. 349	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
ν) <b>ΣΙΣΙΝΝΟΥ</b> <sup>1815</sup> [G] (surnom)	Portrait <i>Sisinnus</i> <sup>1816</sup>	SPIER 2007, n° 20 <sup>1817</sup>	-	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
ξ) <b>ΜΕΤΙΟΥ</b> [G] (surnom)	Vache <i>Met(t)ius</i>	BOARDMAN, WAGNER 2003, n° 475 [255]	Pl. 103, fig. 717	-

<sup>1805</sup> Il peut s'agir d'un prénom ou d'un surnom. Toutefois, en grec, la translittération de *Quintus* en tant que prénom, comme en latin, est abrégée : Κ ou ΚΟ (voir MCLEAN 2002, p. 133). De plus, B. Loerincz (*OPEL* IV, p. 20, « Quintus ») répertorie diverses translittérations du surnom *Quintus* (Κοίντος, Κούιντος), dont une correspond à l'orthographe apparaissant sur la pierre gravée de la fondation Hansmann. Voir également [tabl. 1.3.2., n° c].

<sup>1806</sup> E.F. Le Blant recense un camée figurant une scène de gigantomachie sur lequel apparaît le nom – potentiel – du graveur, ΔΟΝΝΙΩΝ (voir LE BLANT 1896, p. 182, n° 617).

<sup>1807</sup> Voir PANOFKA 1851, pp. 426-427, n° 49, pl. I/49.

<sup>1808</sup> Voir également n° 251 ci-dessus (translittération de *Rufus*).

<sup>1809</sup> Voir *IG* II<sup>2</sup>, n°s 2199 (ὄνομα grec originel) et 2239 (translittération en grec du surnom latin *Callistus*, lui-même, conséquemment, de racine étymologique grecque – voir *OPEL* II, pp. 24-25).

<sup>1810</sup> Voir également tabl. 1.4.4., n° μ.

<sup>1811</sup> Voir *OPEL* II, pp. 150-151, « Fortunatus ».

<sup>1812</sup> Voir point 1.5.4.1. de la Partie I, §2.

<sup>1813</sup> Voir *IGBulg* III, 2, n° 1603 : Κ(α)ύδιος Δομέτις (*Cl. Domitius*) ; V, n° 5776 : Λ(ούκιος) Δομέτις Ἀβάσκαντος (*L. Domitius Abascantus*).

<sup>1814</sup> Voir *OPEL* II, pp. 105-106, « Domitius ».

<sup>1815</sup> Surnom (chrétien notamment) attesté sous forme translittérée au Bas-Empire. Voir *MAMA* VII, n° 537 ; 578 : Αὐρ. Σίσιννος (*Aurelius Sisinnus*).

<sup>1816</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 404.

<sup>1817</sup> Voir AUBRY 2011b, p. 239, n. 3, fig. 2.

1.4.4. ὄΝΟΜΑ GREC ET TRANSLITTÉRATION EN LATIN

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
α) ΑΠΟΛΟΔ/ΩΡΟΣ [N]	Zeus / Fortuna	RICHTER 1956, n° 251 [186/435]	Pl. 69, fig. 471	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
β) ΣΤΗΣΙΚΡΑΤΗΣ [N]	Cheval	RICHTER 1956, n° 105 [67]	-	V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
γ) ΑΙΝΘΙΜΟΥ [G]	Esculape / Hygie Ἴαθιμος	RICHTER 1956, n° 341 [98] <sup>1818</sup>	Pl. 111, fig. 774	II-IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
δ) ΟΡΒ/ΙΟΣ [N]	Tyché d'Antioche / Oronte (fleuve)	HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 4.41	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
ε) ΦΙΛΟΜΟΥΣΟΥ [G]	Esculape	BERRY 1968, n° 132	Pl. 110, fig. 769	I-IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
ζ) ΤΡ-Ο/ΦΙΜΟ-Υ [G]	Sol (buste)	DEMBSKI 2005, n° cat. 688	-	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
η) ΘΑΛΗΣ* [N]	Souris	DEMBSKI 2005, n° cat. 840	-	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
θ) ΗΓΕΜ/ΟΝΙΟΥ [G] (sceau byzantin)	Portrait	Road to Byzantium, n° cat. 147 <sup>1819</sup>	Pl. 110, fig. 770	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
ι) ΖΥΣΙΜΗΣ [N]	Griffon / Roue	HENIG 1975, n° 172 [416]	-	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
κ) ΘΕΟΓΕΝΗΣ [N] [G]	Hercule (buste)	HENIG 1975, n° 165	-	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
λ) ΑΛΕ-ΞΑΝΔ-ΡΥΣ [N]	Esculape / Hygie Ἀλέξανδρος <sup>1820</sup>	HENIG 1975, n° 82 <sup>1821</sup>	Pl. 100, fig. 692	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
μ) ΚΑΛΛΙΣΤ ΟΥ** [G]	Victoire / <i>Tropaion</i>	HENIG 1975, n° 196 [255/305]	Pl. 32, fig. 211	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
ν) ΕΙΣΙΩΝ [N] (théophore)	Motif allégorique Εἰσιών (Ἰσιών)	MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 696 [416/420]	Pl. 64, fig. 440	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
ξ) ΑΝ-ΟΥΒΙΩΝ [N] (théophore)	<i>Capita opposita</i> Ἀνουβίων	SPIER 2007, n° 451 [416]	Pl. 64, fig. 441	Fin du IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
ο) ΕΠΙΚΟΥΡΟΥ [G]	Portrait	MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 310 [403]	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
π) ΕΥΚΛΗ ΤΟΣ [N]	[texte]	WEISS 2007, n° 641 [405]	-	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
ρ) ΚΑΛΛΙ/ΜΟΡΦΟΣ [N]	Muse (Thalie) Καλλίμορφος	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 305	Pl. 111, fig. 775	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
σ) ΑΠΙΩΝ <sup>1822</sup> [N] (hellénistique)	Sélééné (portrait) Cléopâtre VI ?	VOLLENWEIDER 1995, n° 117	Pl. 111, fig. 776	II-I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
τ) ΕΠΑΓΑ-ΘΟΥ [G]	Portrait Ἐπάγαθος	VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 217 [406/475]	Pl. 61, fig. 417	v. 205 apr. J.-C.
υ) ΑΤΤΑΛΙ-Α-ΝΟΥ [G]	Persée Ἀτταλιανός <sup>1823</sup>	WALTERS 1926, n° 1911 <sup>1824</sup>	Pl. 111, fig. 779	2 <sup>ème</sup> moitié du II <sup>ème</sup> s. av. J.-C. <sup>1825</sup>
φ) Δ Α Μ Ο Κ ΡΑΤΗΣ [N]	Diane / Mercure	AGDS IV, Hannover, n° 1395 [300]	Pl. 39, fig. 261	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

<sup>1818</sup> Voir point 1.5.4.3. de la Partie I, §1-2

<sup>1819</sup> Voir AUBRY 2011b, p. 239, n. 6.

<sup>1820</sup> Voir *IScM* II, n° 467 : [— — — — —] | [ἀνέ]θηκεν Ἀλέ- | ξανδρος {Ἀλέξανδρος} Θεοδότου | (...).

<sup>1821</sup> Voir point 1.5.4.1. de la Partie I, §2.

<sup>1822</sup> La taille des lettres exclue qu'il s'agisse du nom du graveur. Voir point 2.3.4.5. de la Partie I, §2.

<sup>1823</sup> Voir *SEG* 32 (1982), n° 1220.

<sup>1824</sup> Voir MORET 1997, pl. 88, fig. 138.

<sup>1825</sup> Voir *ibid.*, p. 85, n° 84, n. 4.

χ) ΦΑΡΝ/ΑΚΟΥ [G]	Persée Φαρνάκης <sup>1826</sup>	WALTERS 1926, n° 1732 <sup>1827</sup>	Pl. 111, fig. 780	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C. ? <sup>1828</sup>
ψ) ΘΕΟ ΔΟ C-IC [N]	Portrait Θεοδόσις	AGDS IV, Hannover, n° 2799 [175]	Pl. 113, fig. 792	v. 200 apr. J.-C.
ω) ΝΕΚΤΑ ΡΙΟΥ [G]	[texte] Νεκτάριος <sup>1829</sup>	AGDS I, 3, n° 2884 [407]	Pl. 61, fig. 422	III-IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
A) ΑΓΑΘΟΠΟΥC [N]	Dioscures / Hélios Άγαθόπους	AGDS I, 3, n° 2330	Pl. 113, fig. 793	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
B) ΕΥΔ ΟΥ [G] ? Εϋδος ? <sup>1830</sup>	<i>Grylloi</i> Εϋδου(λος) <sup>1831</sup>	AGDS III, Kassel, n° 87	Pl. 113, fig. 794	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
Γ) Π Ω Λ Ο J [G]	Hérons / Silphium Πῶλος	BOARDMAN 1970, n° 492 [68]	Pl. 7, fig. 42	V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
Δ) ΒΡΥΗ-ΖΙΖ [N]	Bélier Βρύησις (Βρύαξις)	BOARDMAN 1970, n° 395 [69]	Pl. 21, fig. 139	v. 500 av. J.-C.
E) ΜΑΝΔΡΩΝ ΑΞ [N]	Bélier	BOARDMAN 1970, n° 315 [61]	Pl. 6, fig. 37	2 <sup>ème</sup> moitié du VI <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
Z) ΔΑΖΟΥ [G] (sceau hellénistique)	Apollon / Proue Δᾶζος (illyrien) <sup>1832</sup>	BOUSSAC 1992, n° cat. Απ 148 [11/152]	Pl. 17, fig. 109	<i>t.a.q.</i> 168 av. J.-C.
Θ) ΔΙΦΙΛΟΣ [N] (crétule)	[tranche] Δίφυλος	BOUSSAC 1988, fig. 27 [53]	-	-
I) ΙΕΡΥ ΝΟΣ [G]	[texte] Ίέρων	AGW III, n° 2140 [418]	Pl. 65, fig. 444	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
K) ΠΟΛΕΜΩΝΟΣ [G]	Portrait Πολέμων	SPIER 2007, n° 18 [421]	Pl. 66, fig. 449	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
Λ) ΘΕΟΤΕ ΚΝΟΥ [G]	Portrait Θεότεκνος	SPIER 2007, n° 19 [421]	Pl. 13, fig. 84	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
M) ΓΕΡΟ-ΝΤΙ-ΟΥ [G] (or)	Déesse <i>Roma</i> Γερόντιος	MARSHALL 1907, n° 188 [255]	Pl. 126, fig. 881	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
M) ΞΕΝΟ ΔΟΚΑΣ [G] (argent)	[texte] Ξενοδόκα (dor.)	BOARDMAN, [...] 1978, n° 153 [56]	Pl. 80, fig. 549a	V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
O) ΙΣΑ ΓΟΡ [N] [G] (scarabéoïde)	[texte] Ίσαγόρ(ας/ου)	RICHTER 1968, n° 484 [67]	Pl. 126, fig. 879	V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
a) Ο-Ν-Ε-SIMO* [G]	Esculape / <i>Spes</i> Όνησίμο(υ)	RICHTER 1956, n° 342 [435]	-	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
b) ΜΟΣ ΧΙΟ [N]	Palme Μοσχίων	WALTERS 1926, n° 2684 <sup>1833</sup> [208]	Pl. 102, fig. 709	-

<sup>1826</sup> Voir *SEG* 37 (1987), n° 1220 ; 46 (1996), n° 1128 (combinaison nominatif-génitif), et *IG* II<sup>2</sup>, n° 1776 ; 2119 ; 2191 ; 8958 (nominatif). Voir également *LGPN* V, A, p. 444 (Asie Mineure).

<sup>1827</sup> On retrouve ce nom sur deux autres pierres du *British Museum* : ΦΑΡΝ dans le registre inférieur droit d'une représentation d'Éros chevauchant un hippocampe (WALTERS 1926, p. 165, n° 1495, pl. XX) et ΦΑΡΝΑΚΟΥ, en exergue, sous la représentation d'une panthère (*ibid.*, p. 237, n° 2327, pl. XXVII). Il apparaît également sur une cornaline de la collection Le Blant (LE BLANT 1896, p. 203, n° 738, pl. II : ΦΑΡΝΑ-ΚΟΥ en marge d'une représentation de Minerve, marchant à droite, la lance sur l'épaule).

<sup>1828</sup> Voir *LIMC* VIII, « Tyche », 1, p. 119, n° 31 ; 2, p. 87.

<sup>1829</sup> Voir *IG* II<sup>2</sup>, n° 2175.

<sup>1830</sup> Όνόμα non-attesté dérivé d'une vertu (εὐδοκία ou εὐδοξία) ?

<sup>1831</sup> Voir *IG* II<sup>2</sup>, n° 2776, 124.

<sup>1832</sup> Voir BOUSSAC 1992, p. 45.

<sup>1833</sup> Voir ΠΑΝΟΦΚΑ 1851, p. 508, n° 44, pl. IV/44.

c) APOLLONIDES <sup>[N]</sup>	Silène (buste)	WALTERS 1926, n° 1576 <sup>1834</sup>	-	-
d) EPIGENÈS <sup>[N]</sup>	Dionysos (buste) Ἐπιγένης <sup>1835</sup>	FURTWÄNGLER 1900, pl. XXVI/3	-	-
e) E-ṼPH E-MI <sup>[G]</sup>	Triskèle / Ἐπι Εὐφειμ(ι)ος <sup>1836</sup>	CADES 1836, II, pl. M/13 <sup>1837</sup>	Pl. 114, fig. 799	II-I <sup>er</sup> s. av. J.-C.

\*\*\*\*\*

### 1.5. COMPLÉMENTS AUX APPELLATIONS

En marge des différents types d'appellations pour lesquels seuls les noms propres apparaissent (dénominations simple – *signum*, ὄνομα, partie d'appellation, nom diacritique – ou composées – *duo nomina* et *tria nomina*), on trouve sur les gemmes un large échantillonnage de suffixes, particules, adjectifs, qualificatifs qui précisent la parenté, la filiation, l'ethnique ou la cité d'origine, la *gens* ou la tribu, le rang social (esclave ou affranchi), la magistrature ou un statut public, politique voire judiciaire.

#### 1.5.1. INDICES DE FILIATION OU DE PARENTÉ

Les indices de filiation peuvent revêtir deux formes principales selon qu'il s'agit du canon grec ou du canon romain : dans le premier cas, il s'agit de l'apposition d'un nom propre au nominatif avec une autre appellation au génitif [**Pl. W, fig. 157**]<sup>1838</sup>, cette dernière sous-entendant « fils / fille de » [**tabl. 1.5.1., n° α**] avec parfois adjonction de l'ethnique<sup>1839</sup> – cela apparaît surtout dans le cas de translittérations de latin en grec [**tabl. 1.5.1, n°s A-C**] ; dans le second cas, une filiation de deux<sup>1840</sup> à cinq termes [**id. n°s 1-14**]. Dans le cas des appellations filiatives quiritaires, la particule *filius/filia* est presque exclusivement précédée des *duo nomina* de la personne, puis du prénom de son père – par exemple *Q(uintus) Sem(pronius) Q(uinti) f(ilius)* [**id. n°s 5-7 ; 10-11**] ; toutefois, il arrive que l'indice de filiation se rapporte à des *tria nomina*, auquel cas le *cognomen* est placé à la fin de la formule [**id. n°s 12-14**]. C'est un particularisme que l'on retrouve aussi pour les *duo nomina* féminins [**id. n° b**]. Et comme pour les appellations précédentes, les inscriptions sont susceptibles de se présenter tant sous forme d'initiales que d'abréviations voire de termes entiers. Pour certaines appellations filiatives latines à quatre termes, le changement de l'initiale du prénom peut indiquer un rapport d'adoption (ce que souligne parfois le registre figuré [**id., n° 9**]). En outre, s'il est d'usage que la parenté soit soulignée par le simple prénom du père au génitif (sous forme d'une initiale), il peut aussi, marginalement, se présenter en une appellation en *duo nomina* [**id., n° 15**]. De façon marginale, la filiation directe mise à part, d'autres liens de parenté peuvent se présenter sur les gemmes [**id., n° 16**]. Il est toutefois nécessaire de concéder que les appellations filiatives à trois termes [**id., n°s 1-2**] – dont

<sup>1834</sup> Surnom romain de racine étymologique grecque (voir *OPEL I*, p. 66, « Apollonides »).

<sup>1835</sup> ὄνομα grec (voir *IG II<sup>2</sup>*, n°s 354, 678, 967, 1005-1006), mais aussi surnom romain de racine étymologique grecque, mais attesté épigraphiquement à une seule reprise et uniquement en grec (voir *OPEL II*, p. 120, « Epigenes » = *AE*, 1973, n° 409).

<sup>1836</sup> ὄνομα grec (voir *IG I<sup>3</sup>*, n°s 86, 326 ; *XII*, 9, 922 [Εὐφειμος] ; 9, 56, l. 129 [Εὐφειμος]), mais aussi surnom romain de racine étymologique grecque (voir *OPEL II*, p. 126, « Euphemius » [*nomen*] ; « Euphemus » [*cognomen*]).

<sup>1837</sup> Voir également FURTWÄNGLER 1896, p. 243, n° 6616, pl. 47 = ΠΑΝΟΦΚΑ 1851, pp. 397-398, n° 13, pl. I/13.

<sup>1838</sup> Voir *Cité sous terre* 2010, p. 291 ; 312-313, n° cat. 351, fig. 351 : stèle funéraire du sculpteur Megistoklès, fils de Philomousos (fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – début du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) ; au-dessus de la représentation en bas-relief du défunt dans l'exercice de son art (sculpteur sur marbre) est inscrit en deux lignes ΜΕΓΙΣΤΟΚΛΗΣ | ΦΙΛΟΜΟΥΣΟΥ.

<sup>1839</sup> Voir par exemple *IG II<sup>2</sup>*, n° 2018, l. 4 : (...) Ἀλέξανδρος Διονυσίου Σουνιεύς, « Alexandre, (fils de) Dionysios, de Sounion ».

<sup>1840</sup> Dans deux cas précis [**tabl. 1.2.2., n°s 3-4**], la mention **C·F** peut être interprétée soit comme des *duo nomina*, soit comme une filiation combinant un prénom au génitif au mot *filius* – en l'occurrence *C(aii) f(ilius)*.

la structure grammaticale est inspirée de certaines légendes monétaires (notamment celles d’Octavien Auguste, AVGVSTVS DIVI F, CAESAR DIVI F ou IMP DIVI F)<sup>1841</sup> – sont toujours introduites par un élément fort de la séquence onomastique (gentilice ou surnom). Raison pour laquelle on peut douter de la restitution, par M. Maaskant-Kleibrink, de l’inscription **SEX M F** par *Sex(tus) M(arci) f(ilius)* – *Sextus* étant un prénom [**id.**, n° 1]. Il s’agit davantage du gentilice *Sextius* ou de simples *tria nomina*, à savoir *Sex. M(-) F(-)*. La même logique préside à la légende **VA•T•F** [**id.**, n° 2] : appellation jointe à une particule filiative introduite par le gentilice *Va(lerius)* – qui épigraphiquement s’abrège de la sorte<sup>1842</sup> – ou *tria nomina* (auquel cas, la particule **VA** reprendrait le prénom *Valens* ou *Valus*)<sup>1843</sup>.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
a) <b>ΦΙΛΑ   CIMMI A</b> (sic)	[texte] Φίλα Σιμμία, « <i>Phila</i> , (fille de) <i>Simmias</i> »	BOARDMAN, VOLLENWEIDER 1978, n° 154 [56/76]	Pl. 80, fig. 154	IV-III <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
1) <b>S•EX M F</b> (3 termes)	Ajax – <i>Sex(tius)</i> <i>M(arci) f(ilius)</i>	MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 219	Pl. 114, fig. 801	II-I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
2) <b>VA•T•F</b> (3 termes)	[texte] – <i>Va(lerius)</i> <i>T(iti) f.</i>	HENKEL 1913, n° 2206	-	-
3) <b>M•N•L•F (3x)</b> (4 termes)	Victoire / Palme <i>M(arcus) N. L(uci) f.</i>	WEISS 2007, n°s 229-231 <sup>1844</sup>	Pl. 114, fig. 802	3 <sup>ème</sup> quart du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
4) <b>M•M•S•F</b> (4 termes)	Achille / Hector <i>M(arcus) M. S(exti) f.</i>	FURTWÄNGLER 1896, n° 6493	-	-
5) <b>Q•SEM•Q•F</b> (4 termes)	Osselets – <i>Q(uintus)</i> <i>Sem(pronius) Q. f.</i> <sup>1845</sup>	FICORONI, GALEOTTI 1757, pl. VIII, fig. 1	-	-
6) <b>C•VOLC/ACI•C•F</b> (4 termes)	Acteur de théâtre <i>C(aius) Volcaci(um) C. f.</i>	AGDS IV, Hannover, n° 175 [460]	Pl. 75, fig. 515	1 <sup>ère</sup> moitié du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
7) <b>C•VOLC/ACI•C•F</b> (4 termes)	Génie du théâtre <i>C(aius) Volcaci(um) C. f.</i>	WALTERS 1926, n° 1819 [460]	Pl. M, fig. 87	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
8) <b>C•DIDIVS•D•F</b> (4 termes)	Paon – <i>C(aius) Didius</i> <i>D(ecimi) f.</i>	WALTERS 1926, n° 1819 [460]	-	-
9) <b>M•VARRI•Q•F</b> <sup>1846</sup> (4 termes)	Allégorie (adoption) – <i>M(arcus) Varrius</i> <i>Q(uinti) f.</i>	SENA CHIESA 1966, n° 1503 [135]	Pl. D, fig. 24	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
10) <b>L CORNELIVS</b> <b>L F</b> (4 termes)	Portrait – <i>L(ucius)</i> <i>Cornelius L. f.</i> <sup>1847</sup>	WEISS 2007, n° 377	Pl. 114, fig. 803	Début du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
11) <b>C•POBLICI•Q•F</b> (4 termes)	Hercule – <i>C(aius)</i> <i>Poblici(um) Q(uinti) f.</i>	LE BLANT 1896, n° 392	-	-

<sup>1841</sup> Voir MILLER 1998, p. 58 ; 60, SCHMITT, PRIEUR 2004, pp. 181-182, n°s 2292-2294 ; 189-190, n°s 2315-2316, *BMC/RR*, II, Rome, pp. 8-12, n°s 4321-4342, pls. LIX/1-16, et *BMC/RE*, I, pp. 97-101, n°s 590-616, pls. 14/10-15/6.

<sup>1842</sup> Voir MILLER 1998, p. cxvi.

<sup>1843</sup> Voir SALOMIES 1987, p. 131.

<sup>1844</sup> Il existe d’autres exemplaires de cette intaille : voir GRAMATOPOUL 1974, p. 64, n° 321, pl. 15 (l’auteur restitue de manière erronée l’inscription par **M•N•U**), FURTWÄNGLER 1896, p. 86, n°s 1477-1478, pl. 16, et SENA CHIESA 2009b, p. 24 ; 26, n° 338.

<sup>1845</sup> Voir FICORONI, GALEOTTI 1757, p. 59, n° 1.

<sup>1846</sup> La même inscription est recensée par E.F. Le Blant, bien qu’elle soit mal restituée (**M VARRI Q F**). Voir LE BLANT 1896, p. 159, n° 490.

<sup>1847</sup> Le nominatif appuie le caractère descriptif de la légende (complément au registre figuré représentant le portrait du possesseur) : « (Je suis) *L. Cornelius L. f.* ».

12) <b>M•M   I•F•E</b> (5 termes)	Laurier – <i>M(arcus)</i> <i>M. I(ustus) f. E.</i>	FURTWÄNGLER 1896, n° 8090	-	-
13) <b>C•SINTILI•C•F• POL</b> (5 termes)	Victoire – <i>C(aius)</i> <i>Sintil(l)ius</i> <sup>1848</sup> <i>C. f.</i> <i>Pol(lio)</i>	LE BLANT 1896, n° 396 <sup>1849</sup>	-	-
14) <b>M•CAS•M / F• LONGINI</b> (5 termes)	Auguste (portrait) <i>M(arcus) Cas(sius)</i> <i>M. f. Longinus</i>	CADES 1836, IV, pl. C/275 <sup>1850</sup>	Pl. 114, fig. 804	Début du I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
15) <b>SAB•M•I•F</b>	<i>Victoria – Sab(inus)</i> <i>M(arci) I(ulii) f.</i>	GUIRAUD 2008, n° 1137	Pl. 115, fig. 806	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
16) <b>M•CAT•M•N</b>	Portrait – <i>M(arcus)</i> <i>Cat(ius) M. n(epos)</i>	VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 7/14 [240]	Pl. 115, fig. 809	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.

Il a aussi le cas particulier des dénominations de femme : en plus des deux particules filiales (prénom du père et *filia*), la légende est susceptible de révéler une appellation latine simple ou en *duo nomina* (gentilice et surnom) ; ces derniers sont parfois, comme dans les indications filiales à cinq termes (voir ci-dessus), organisés avec le surnom en guise de terme final [*id.*, n° b], particularisme que l'on retrouve aussi en grec avec la désinence *ad hoc* [*id.*, n° α].

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
a) <b>VI•BIA C F</b>	Hoplite / Bouclier <i>Vibia C(aii) f(ilia)</i>	AGDS III, Braunschweig, n° 3 [102]	Pl. 11, fig. 66	III <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
b) <b>AGRIL   C F   QVART</b>	[texte] – <i>Agril(ia)</i> <sup>1851</sup> <i>C(ai) f. Quart(a)</i> <sup>1852</sup>	AGW III, n° 2149	Pl. 114, fig. 805	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
a) <b>ΜΕΛΙΤΙΝΗ ΑΤΤΑΛΟΥ ΤΡΥΦΕΙΝΑ</b>	[texte] – Μελιτίνη Ἀττάλου Τρύφε(ι)να = <i>Melitene</i> <i>Attali f(ilia) Tryphaena</i>	LE BLANT 1896, n° 726 [215]	-	Période impériale

On trouve également, dans le cas des filiations, quelques rares exemples d'appellations translittérées du latin en grec, lesquels gardent soit la spécificité grammaticale latine (dans le cadre d'un cadeau, au datif) [tabl. 1.5.1., n° A], soit sont transposés du latin en grec de façon purement littérale selon le canon grec usuel (apposition d'un ὄνομα au nominatif et d'un autre, le patronyme, au génitif, mais avec la désinence latine ! – voir n°s 203 et 210 ci-dessus) [*id.*, n°s B-C]. La translittération peut être aussi quelque peu fantaisiste [*id.*, n° D].

<sup>1848</sup> Voir OPEL IV, p. 84, « Sintillius », et SOLIN, SALOMIES 1994, p. 172.

<sup>1849</sup> L'auteur restitue l'inscription, au génitif, par *Caii Syntillii Caii filii Pollionis*.

<sup>1850</sup> Voir également FURTWÄNGLER 1900, II, p. 228, n° 59, pl. XLVII (restitué **M•CAS•M•F•LONGINI**).

<sup>1851</sup> Voir SCHULZE 1991, p. 115 : *Agrilius* (= CIL XI, n° 3205 ; 3326 ; IV, n° 975 ; 7671 ; 7943 ; 21121 ; VIII, n° 1942 ; 3026 ; X, n° 7301).

<sup>1852</sup> Statistiquement, le surnom commençant par Quart- est davantage susceptible de reprendre une appellation de femme (Quarta). Voir OPEL IV, p. 16, « Quartus », et KAJANTO 1977, pp. 149-150 (utilisation par le père d'adjectifs ordinaux – *Tertia, Quarta, Quinta* – pour qualifier ses filles au cas où il en aurait plus de deux – usage des adjectifs *Maior* ou *Minor* dans cette éventualité).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
A) ΜΑΥΡ ΙΑΝΟΥ   ΥΙΩΙ (anneau en fer)	[texte] Μαυριάνου υιῶ = <i>Mauriani filio</i> <sup>1853</sup>	COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, n° 2422.76	-	III-V <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
B) ΓΑΙΟΣ   ΙΠΠΙΛΙΦ (boustrophédon)	Poissons Γάιος Φίλιππι ( <i>sic</i> ) = <i>Gaius Philippi (f.)</i>	CADES 1836, <i>Nott</i> , 6, n° 325 [210]	Pl. 115, fig. 807	-
C) ΤΡΑΙΑΔΝΑ ΕΠΙΝΕΙ	Portrait / Gouge – <i>Traiana Epini</i> <sup>1854</sup> ( <i>uxor</i> )	CADES 1836, <i>Nott</i> , 2, n° 123	Pl. 115, fig. 808	-
D) ΤΕΚΟΥ ΣΑ ΜΟΥ   ΣΕΡΟΥΕ ΙΛΙΑ	[texte] – τεκοῦσα <sup>1855</sup> μοῦ Σερουειλία = <i>Mater mea Servilia</i> <sup>1856</sup>	LE BLANT 1896, n° 726	-	-

Enfin, lorsqu'un nom de femme au nominatif apparaît adjoint à une appellation masculine au génitif, cela sous-entend le terme *uxor*, « femme, épouse » : l'inscription ainsi composée souligne le lien marital.

Dans un cas marginal – un camée du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. – non seulement le nom du mari est cité, mais aussi ceux des parents de l'épouse [*id.*, n° iii], référence aux aînés que l'on retrouve également, dans une formulation au datif soulignant la fonction de don, sur et un anneau en or du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. [*id.*, n° iv].

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
i) ΜΕΣΣΑΛ   ΚΛΑΥΔΙ	Thème aphrodisiaque <i>Messal(ina) Claudi(i)</i> ( <i>uxor</i> )	AGDS II, n° 408 [163]	Pl. 19, fig. 122	2 <sup>ème</sup> quart du I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
ii) ΙΥΣΤΙΝΑ ΣΕΒΕΡΙ	Buste de femme <i>Iustina Severi (uxor)</i>	LE BLANT 1896, n° 176 [216]	-	Époque hadrienne
iii) ΜΑΡΙΑ   Η Ο Ν Ο Ρ Ι   ΣΤΕΛΙ-ΧΟ   Σ Ε Ρ Η Ν Α	[texte cruciforme] <i>Maria Honori (uxor)</i> <i>Stelicho (et) Serena</i> ( <i>parentes</i> )	SPIER 2007, n° 752 [269]	Pl. 33, fig. 222	398-407 apr. J.-C.
iv) ΕΜΕΡΙΤΑ / ΙΑΝΒΑΡΙΟ / ΠΑΡΕΝΤΙ	[texte sur chaton et épaules] – <i>Emerita</i> <i>Ianuario parenti</i>	HENKEL 1913, n° 72 [201]	-	1 <sup>ère</sup> moitié du III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

### 1.5.2. INDICES GÉOGRAPHIQUES (VILLE, ETHNIQUE) OU D'APPARTENANCE À UNE ENTITÉ (TRIBU, GENS, COLLÈGE SACERDOTAL)

Les appellations peuvent être également adjointes à la mention de l'origine du porteur de la gemme (ethnique grec ou latin) ou de son appartenance à une communauté du cercle privé (tribu, *gens*), voire public (collège, administration de la cité dans le cas de sceaux officiels). Dans certains cas, l'appellation elle-même (nom diacritique, *signum* ou, dans le cas de *tria nomina*, *supernomen* à fonction d'ethnique [tabl. 1.5.2., n° 4]) est sémantiquement inspirée d'un indice géographique (voir également tabl. 2.6.1. ci-dessous, n° 13).

<sup>1853</sup> « Pour le fils de *Maurianus* ». Ce surnom, d'après I. Kajanto, dérive de *Maurus* (voir KAJANTO 1982, p. 206).

<sup>1854</sup> Gentilice *Epinius* (voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 73).

<sup>1855</sup> Participe aoriste de *τίκτω*, « enfanter ». Par extension, *ἡ τεκοῦσα*, « la mère ». Voir LEITAO 2012, pp. 281-284, n. 2 (*Appendix II : Women and Men as Grammatical Subjects of τίκτω*).

<sup>1856</sup> Restitution latine par E.F. Le Blant (voir LE BLANT 1896, p. 201, n° 726).

En premier lieu, on trouve la mention de l'ethnique grec ou latin, c'est-à-dire la mention d'une ville dont le porteur est originaire. Pour souligner cette allégeance civile, une inscription latine met en exergue une véritable « filiation » à la cité (Carthage en l'occurrence) sous la forme d'une dédicace au datif plutôt que d'un locatif [*id.*, n° a]<sup>1857</sup>. Comme les appellations sémantiquement liées au nom d'une ville [*id.*, n°s 1-4], certaines inscriptions reprennent l'ensemble des habitants de la cité en tant que communauté [*id.*, n°s 7-8], ce qui se rapproche des ethniques apparaissant sur les monnaies et les sceaux [*id.*, n°s i-iv].

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
a) ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ   ΣΜΥΡ	Némésis (divinité poliade) Διονύσιος Σμυρ(ναῖος) ? <sup>1858</sup> = Dionysios de Smyrne	RICHTER 1956, n° 371 [167/400]	-	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
β) ΕΡΜΗ / ΚΙΡΝ	Sérapis Ἑρμῆ(ς) Σιρν(ίδες νῆσοι) ? = Hermès des Îles Sirnides	RICHTER 1956, n° 254 [397]	Pl. 114, fig. 805	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
a) C·C·I·   ΚΑΡΤΑΓΙΝΙ·F (dédicace)	[texte] – <i>C(oloniae)</i> <i>C(oncordiae) I(uliae)</i> <i>Kart(h)agini f(ilio)</i> (Carthage)	FURTWÄNGLER 1896, n° 8106	-	t.p.q. 44 av. J.-C. <sup>1859</sup>
1) ΚΟΡΙΝΘΟΥ*	Aphrodite de Cnide <sup>1860</sup> Κόρινθος (Corinthe) <sup>1861</sup>	HOEY MIDDLETON 1991, n° 68	-	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
2) ΚΟΡΙΝΘΟΣ* (3x)	[texte] / Palme, (couronne) <i>Corinthus</i> (Corinthe) <sup>1862</sup>	LE BLANT 1896, n° 387-389	-	-
3) ΚΑΡΥΑ	[texte] <i>Capua</i> (Capoue)	LE BLANT 1896, n° 374	-	-
4) ΚΥΗΝΗ	Aphrodite / Gouvernail Κυήνη = Syène (Assouan)	FURTWÄNGLER 1896, n° 2386	-	-
5) ΡΥΒΡΙΟΣ ΚΑΡΙΝΟΣ ΟΡΙΑΝΤΑΛΙΣ	Victoire / Palme, laurier* <i>Rubrius Carinus Orientalis</i>	HENIG 2007, p. 128, n° 297 [432]	Pl. 68, fig. 467	III-IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
6) ΚΡΗΤΕΣ	Héron / Coquillage Κρήτες, « Les Crétois »	AGW II, n° 144	Pl. 115, fig. 810	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
7) ΑΜΜΑΙΙ/ΕΙΝΣΕΣ	Victoire / Palme, laurier* ( <i>municipes</i> ) <i>Ammaienses</i> ( <i>Ammaia</i> , Lusitanie)	FURTWÄNGLER 1896, n° 7281 [389/432]	Pl. 57, fig. 388	-
8) ΒΑΛΕΡΙΕΝΣΕΣ	Tête d'Auguste ( <i>municipes</i> ) <i>Valerenses</i> ( <i>Valeria</i> , Tarraconaise)	FURTWÄNGLER 1900, pl. XLVII/60	-	Époque augustéenne

<sup>1857</sup> Voir LASSÈRE 2005, I, p. 129.

<sup>1858</sup> La particule ΣΜΥΡ est davantage une « didascalie » complétant le registre figuré (emblème de la cité).

<sup>1859</sup> Fondation de la colonie romaine de Carthage.

<sup>1860</sup> L'image d'Aphrodite/Vénus est sans doute en lien avec le temple de la déesse à Corinthe (fréquenté par les prostitués) : la gemme est conséquemment soit la propriété d'un certain Κόρινθος, soit un souvenir « de Corinthe » (ce qui expliquerait également le génitif du mot).

<sup>1861</sup> Voir SEG 30 (1980), n° 579.

<sup>1862</sup> Voir OPEL II, p. 75, « Corinthus » (surnom).

La forme de l'ethnique, sur les pierres gravées et les cachets, peut aussi prendre une configuration dérivée directement des légendes monétaires : il s'agit en particulier des sceaux publics [tabl. 1.5.2., n<sup>os</sup> i-ii], de gemmes copiées à partir de monnaies [id., n<sup>os</sup> iii-vi] ou d'impressions directes de ces dernières sur des pâtes de verre (voir n° 13 ci-dessus) [id., n° vii]. Dans ces divers cas, l'ethnique se présente sous la forme de l'adjectif qualificatif des habitants de la cité au génitif pluriel dans le cas de légendes en grec<sup>1863</sup>, ou simplement du nom de la ville, qui reprend la marque de l'atelier monétaire, lorsque le sujet de l'intaille est inspiré de flancs de droit ou de revers romains. Dans le cas des armoiries de cités-états, l'ethnique peut être abrégé [id., n<sup>os</sup> iv-vi], comme d'ailleurs les marques d'atelier romain.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
i) ΚΟΛΟΦ-Ω-ΝΙΩΝ (sceau)	Cithare – Κολοφωνίων (Colophon, Ionie)	BOUSSAC 1992, pl. 2/SP 6 [219]	Pl. 25, fig. 168	-
ii) ΤΡΑΛΛΙΑΝΩΝ (sceau)	Cithare – Τραλλιανῶν (Tralles, Lydie)	BOUSSAC 1992, pl. 2/SP 7 [219]	-	-
iii) ΕΑΡ ΤΡΑΠΕ- ΖΟΥΝΤΙΩΝ	Buste à bonnet phrygien – ΕΑΡ Τραπεζουντίων <sup>1864</sup> , « 135 <sup>ème</sup> (année) des Trapézontins » <sup>1865</sup>	LE BLANT 1896, n° 281 [220]	Pl. 116, figg. 812-813	t.p.q. 198-199 apr. J.-C.
iv) Ε / Φ (sceau)	Abeille – Έφ(εσίων) <sup>1866</sup> (Éphèse, Ionie)	BOUSSAC 1992, pl. 2/SP 15 [13/247]	Pl. 29, fig. 194	-
v) Ν / Α   Ξ / Ι (sceau)	Cratère – Ναξί(ων) (Naxos, Cyclades)	BOUSSAC 1992, pl. 2/SP 4 [357]	Pl. 53, fig. 363	-
vi) Μ / Υ   Κ / Ο (sceau)	Raisin / Orge – Μυκο(νίων) (Mykonos, Cyclades)	BOUSSAC 1992, pl. 2/SP 3 [247]	Pl. 29, fig. 195	-
vii) Β   ΑΛΕ (pâte de verre)	Génie / Patère, <i>cornucopia</i> , aigle Β (officine) <sup>1867</sup> ΑΛΕ( <i>xandria</i> )	Collection privée [13]	Pl. V, fig. 155	t.p.q. 296-297 apr. J.-C.

Sur les pierres gravées et les anneaux métalliques, on trouve également, en concomitance avec une appellation (*duo nomina* et *tria nomina*) ou comme simple indice d'appartenance du porteur du bijou à une quelconque communauté de personnes, la mention de la famille (*gens*) [tabl. 1.5.2., n° A] ou de la tribu [id., n<sup>os</sup> B-C]<sup>1868</sup> – éléments accessoires de l'onomastique quiritaire –, voire de l'association professionnelle (*corporation*, *collegium*) au travers d'un signe de reconnaissance de portée générale (pas de dénomination privée) ou d'une formule de don [id., n<sup>os</sup> E-F]<sup>1869</sup>. Un rare exemple de renvoi à une tribu celte (hypothèse avancée par M. Henig) apparaît également sur pierre gravée [id., n° D]. La présence de lettres chevauchant certains détails du registre figuré sur une cornaline du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne [id., n° B] incite à estimer que l'incision de la légende est postérieure à la gravure du registre figuré (voir n° 163 ci-dessus) ; la légende de cette dernière, d'ailleurs, combine divers éléments déjà étudiés précédemment (*duo nomina*, filiation, tribu et

<sup>1863</sup> Voir LESCHHORN 2009, p. 142 [ΚΟΛΟΦΩΝΙΩΝ] ; 262 [ΤΡΑΛΛΙΑΝΩΝ et ΤΡΑΠΕΖΟΥΝΤΙΩΝ].

<sup>1864</sup> Génitif pluriel dérivé de Τραπεζοῦς (*Trapezus* = Trapézonte), tel qu'on le retrouve sur les légendes monétaires : ΤΡΑΠΕΖΟΥΝΤΙΩΝ, « (monnaie) des Trapézontins ». Voir WOJAN 2006, p. 182.

<sup>1865</sup> Voir ROBERT 1937, pp. 299-300, et WOJAN 2006, pp. 201-202, IX, b (Caracalla), n<sup>os</sup> cat. 41-42, pl. XX, figg. 41a-42b.

<sup>1866</sup> Voir BOUSSAC 1988, p. 316, n. 30.

<sup>1867</sup> Voir SEAR 2000-2014, IV, p. 128, n° 12980.

<sup>1868</sup> Voir par exemple GAGGADIS-ROBIN, HEIJMANS 2015, pp. 138-139, figg. 21-22 : "A(ulii) BABBI M(arci) F(ili) TERE(tina tribu) (...)".

<sup>1869</sup> Voir LASSÈRE 2005, I, pp. 114-117 ; 471-473.

ethnique – même si ce dernier apparaît de manière maladroite au nominatif au lieu de l’ablatif de lieu, du génitif ou du locatif<sup>1870</sup>).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	REFERENCE	ILLUSTRATION	DATATION
A) ANNI ORVM	[texte] <i>gens Annia</i> (génitif pluriel)	KRUG 1981, n° 244 [428]	-	Début du II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
B) M• / ME TE LLI• M   F• / POLLIA• FORVM   IVLI <sup>1871</sup>	Coqs / Palme – <i>M. Metellus M. f(iilius) Pollia (tribu) Forum Iulii</i> (= Fréjus, Narbonnaise) <sup>1872</sup>	AGW II, n° 1153 [163]	Pls. 115-116, figg. 811a-c	2 <sup>ème</sup> -3 <sup>ème</sup> quart du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
C) Q FOLNIVS   A•F•ROM   FVSCVS	[texte] – <i>Q(uintus) Folnius</i> <sup>1873</sup> <i>A(uli) f(iilius) Rom(ilia tribu)</i> <sup>1874</sup> <i>Fuscus (cognomen)</i>	LE BLANT 1896, n° 525	-	-
D) [I?]-C-E M	<i>Grylloi</i> – Tribu celte des <i>Iceni</i> ou des <i>Cenomagni</i>	HENIG 2009, fig. 1 [132]	Pl. 13, fig. 85	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
E) COL   DEI   SIL (bronze)	[texte] – <i>Col(legium) Dei Sil(vani)</i> , « Le collège (religieux) du dieu Sylvain ( <i>genius loci</i> ) »	COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, n° 2422.52	Pl. 116, fig. 814	-
F) PERVIN   STABILIS   COL FABR ORVM   D D	[texte] – <i>Pervin(cius) Stabilis col(legio) Fabrorum d(ono) d(edit)</i>	HENKEL 1913, n° 1017 [52]	Pl. 6, fig. 34	-

### 1.5.3. INDICES DU CURSUS HONORUM OU DU RANG MILITAIRE

Les appellations diverses (simples ou composées) peuvent être également adjointes à une magistrature – en particulier sur les gemmes et les anneaux romains (consul, préteur, etc.) – soulignant l’avancée de son porteur dans la carrière politique ou son rang – voire sa fonction (par exemple *equus* – cavalier) – dans la hiérarchie militaire [tabl. 1.5.3., n<sup>os</sup> 1-4]. D’autres exemples, parfois anonymes, se présentent sous la forme d’acclamations ou de salutations [*id.*, n<sup>os</sup> 5-6], surtout dans le cas de gemmes en série (motif allégorique similaire) confectionnées à l’occasion d’un événement marquant du *cursus honorum* d’un patricien quelconque [*id.*, n<sup>os</sup> 7-9] – ou en particulier, en relation avec les copies *rinascimentali* ou néo-classiques des gemmes antiques, comme « didascalie » à certains portraits de tribuns de la République<sup>1875</sup> [*id.*, n<sup>os</sup> 10-11].

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) Q F C   M F A   COS	[texte] – <i>Q(uitus) F(abius) C(atullinus), M(arcus) F(abius) A(per) co(n)s(ules)</i>	LE BLANT 1896, p. 12, n. 1 [36]	-	130 apr. J.-C.
2) L•Q•C   COS II	[texte] – <i>T. Q. C. co(n)s(ul) secundum</i>	AGW III, n° 2162 [36]	Pl. 4, fig. 24	Fin I <sup>er</sup> s. av. J.-C.

<sup>1870</sup> Voir *ibid.*, I, p. 129, et AGW II, p. 139.

<sup>1871</sup> La partie **M•METELLI M F•POLLIA•FORVM** est tout autour de la composition iconographique (type B1<sup>CGH</sup>), alors que **IVLI** est circonscrit à l’intérieur du registre figuré (coqs et ligne de sol – type J).

<sup>1872</sup> Voir HENIG 1997, p. 48.

<sup>1873</sup> Voir OPEL II, p. 149, « Folnius » (gentilice).

<sup>1874</sup> Voir LASSÈRE 2005, I, p. 121 : l’abréviation **ROM** reprend la tribu rurale *Romilia*.

<sup>1875</sup> Voir AUBRY 2014a, pp. 93-96.

3) PROC•A•VG•III	Thème dionysiaque <i>Proc(urator) Aug(usti) quartum</i>	AGDS III, Kassel, n° 38 [301]	Pl. 40, fig. 264	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
4) ATTO   EQ	Palme – <i>Atto eq(ues) ala Picentiana ?</i> <sup>1876</sup>	AGW III, n° 2151	Pl. 116, fig. 815	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
5) •Q•   •SCIPIO•   •IMP•	[texte] – <i>Q. (Caecilius Metellus Pius) Scipio (Nasica) imp(erator)</i>	CADES 1836, Nott, 5, n° 266 [37]	Pl. 4, fig. 25	49 av. J.-C.
6) V̂A   L•CESTVS   PR	[texte] – <i>Va(le), L. Cest(i)us pr(aetor)</i>	WALTERS 1926, n° 2708 [250]	Pl. D, fig. 22	-
7) V̂A   M / COI (pour COS)	Motif allégorique / Anneau d'adoption – <i>Va(le), M(arcus) co(n)sul</i>	IMHOOF-BLUMER, KELLER 1889, pl. XXIII/31 [472]	Pl. 78, fig. 531	-
8) COS / V̂A	Motif allégorique / Anneau d'adoption – <i>Co(n)sul, va(le)</i>	WALTERS 1926, n° 2654 [156]	-	-
9) CO / V̂A	Motif allégorique / Anneau d'adoption – <i>Co(n)sul, va(le)</i>	AGDS II, n° 596 [156]	Pl. 18, fig. 114	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
10) COS / VII	Portrait – <i>Co(n)sul septimum</i>	BOARDMAN, [...] 2009, n° 224 [489]	Pl. 89, fig. 613	Renaissance
11) C : M : C : VII :	Portrait – <i>C(aius) M(arius) co(n)sul septimum</i>	AGW III, n° 2617 [156]	Pl. 89, fig. 612	XVIII <sup>ème</sup> siècle

#### 1.5.4. INDICES DU STATUT SOCIAL (ESCLAVE, AFFRANCHI)<sup>1877</sup>

Les esclaves et les affranchis sont mentionnés directement et indirectement dans les sources manuscrites antiques en tant que porteurs de gemmes. À cela s'ajoutent les inscriptions sur les pierres gravées elles-mêmes ainsi que sur leurs empreintes sigillaires. Un important exemple de ces dernières nous est fourni par la tablette mise au jour dans la maison du banquier *L. Caecilius Lucundus* à Pompéi (voir point 1.1.3. de l'Introduction [Pl. 1, fig. 1]), sur laquelle a notamment signé un esclave public du nom de *Privatus*.

Toutefois, du point de vue épigraphique, les appellations d'origine servile ou les mentions du statut social sur les gemmes n'ont pas la même complexité que sur les inscriptions monumentales<sup>1878</sup> : si on y trouve la mention *servus*, respectivement *libertus* (esclave, affranchi), celle du maître (*dominus*, respectivement *patronus*) n'y figure pas ; non plus que l'évocation de l'activité de l'individu (par exemple *lanius*, *medicus*, *actor*, *argentarius*, *vilicus*<sup>1879</sup>) ou la présence – rare – d'un *agnomen* introduit par *sine* ou *qui et*.

Du temps de Pline l'Ancien, il n'y avait manifestement aucune restriction légale à l'utilisation de sceaux par les esclaves dans l'exercice de fonctions officielles ou dans le cas de mandats et d'actes de représentation de leur maître. Mais si seuls les citoyens romains étaient autorisés à porter des bagues à fonction sphragistique, les documents officiels antiques nous montrent qu'au quotidien certains esclaves, à titre de partenaires dans une affaire ou en tant que co-contractant, ont utilisés des sceaux. Les limitations à l'emploi des sceaux concernent manifestement davantage le matériel utilisé dans les montures annulaires : l'utilisation des bagues en or s'est fortement développée à partir de la fin de la

<sup>1876</sup> Voir ILS, I, n° 2497 : *Silius Attonis f. | eq. alae Picent. | (...)*, « *Silius*, fils d'*Atto*, cavalier de l'*ala* [aile] *Picentiana*, (...) ». Le fils d'un certain *Atto* (*cognomen*) fut cavalier. Peut-être s'agit-il d'une tradition familiale, et que *Atto* fut cavalier lui aussi. On retrouve la même abréviation EQ sur un anneau en argent (CIL XIII, 3/2, n° 10024, 31) : EQ | LEG XXI | SEX•T (type G).

<sup>1877</sup> Voir WEISS, AUBRY 2014.

<sup>1878</sup> Voir AMIRI 2016, pp. 17-43.

<sup>1879</sup> Voir ANDREAU, DESCAT 2006, p. 117.

République, et la mode fut reprise par les affranchis malgré le fait que les anneaux d'or étaient en principe le signe distinctif des citoyens romains de rang équestre. Les bagues d'esclaves étaient normalement en fer (Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XXXIII, 11). Mais Pline s'indigne contre le fait que, depuis l'époque de l'empereur Claude, les esclaves portaient ces derniers (*ibid.*, XXXIII, 23).

Il demeure toutefois plus qu'incertain que les esclaves aient été autorisés, déjà au temps de la République, à porter des anneaux sigillaires ou que Pline ait déduit de la pratique de son temps une tradition applicable à l'époque antérieure. Le juriste de l'époque augustéenne *C. Ateius Capito* (consul en 5 apr. J.-C., mort en 22), qui informe que les Anciens signaient déjà leurs documents avec des cachets (Macrobe, *Saturnales*, VII, 13, l. 12 : *Veteres, inquit, non ornatus, sed signandi causa anulum secum circumferebant*)<sup>1880</sup>, précise qu'il s'agissait spécifiquement d'hommes libres et non d'esclaves. Les bagues d'esclaves étaient appelées *condalium* (Plaute, *Trinummus*, 1014 ; 1022) et étaient plutôt de petite dimension ; pour celles portant des appellations d'esclaves – marque de possession –, elles étaient sans doute incluses dans leur propre *peculium*<sup>1881</sup>. Pour les affranchis, le port d'anneaux en or, tape-à-l'œil et sertis d'une pierre fine, n'en jouait manifestement qu'un rôle évident d'ornement (Martial, *Épigrammes*, II, 29).

Il est également possible de tisser un lien entre les trouvailles de pierres gravées ayant appartenu à des porteurs de rang servile et, par exemple, le creuset archéologique d'une villa ou d'une exploitation dans laquelle des esclaves ont certainement travaillé ; mais cette assertion ne peut être validée qu'avec des cas d'espèce. Les gemmes peuvent par exemple avoir appartenu au *vilicus* (fermier-esclave), qui, en l'absence du maître du domaine ou du *procurator* désigné (intendant, régisseur), dirigeait les affaires de la villa et était à la tête de la *familia rustica*<sup>1882</sup>. Les inscriptions figurant sur certaines gemmes laissent supposer que, jadis, divers anneaux ornés d'une intaille étaient la possession d'esclaves ou d'affranchi.

#### 1.5.4.1. Esclaves

Dans le cas des appellations d'esclaves, la typologie épigraphique de ces légendes spécifiques se décline en cinq variantes. En premier lieu, on trouve l'association du nom de l'esclave avec celui du maître – ce dernier au génitif – adjoint à la lettre **S** pour *servus*. De plus, comme les noms d'esclaves (ou d'affranchis) sont souvent de racine étymologique grecque ou gréco-orientale, on trouve des légendes mixtes<sup>1883</sup> mêlant l'ὄνομα servile, inscrit en grec, à la mention du *dominus* en latin [tabl. 1.5.4.1., n° 2 et 8]. Dans le cas d'inscriptions sous forme d'initiales [id., n° 4], le registre figuré permet de définir la teneur de l'ajout épigraphique : en l'occurrence, sur une cornaline publiée par A. Furtwängler, la représentation d'ensemble – pédagogue lisant un rouleau avec, devant lui, un cadran solaire sur une colonnette – laisse penser qu'il s'agit d'un esclave-précepteur<sup>1884</sup> qui enseigne les sciences ou l'astronomie ; l'inscription en quatre initiales finissant par « S » confirme cette interprétation, de même qu'un parallèle sur un nicolo des *Staatliche Kunstsammlungen* de Dresde (Ier s. apr. J.-C.) mettant en scène un précepteur en plein lecture [id., n° 5].

---

<sup>1880</sup> « Les anciens, dit-il, portaient l'anneau autour de leur doigt, comme sceau et non comme ornement; c'est pourquoi il n'était permis d'en porter qu'un seul; et encore ce droit n'appartenait qu'aux hommes libres, à qui seuls pouvait être accordée cette confiance qu'on attache à un sceau. Ainsi, les esclaves ne jouissaient point du droit de porter l'anneau ».

<sup>1881</sup> Voir DUMONT 1987, p. 122 : "La jurisprudence de la fin de la République (...) fait du pécule une quasi-propriété de l'esclave, en dehors même des limites de la maison".

<sup>1882</sup> Voir CARANDINI, RICCI 1985, III, p. 241, fig. 146-147.

<sup>1883</sup> Voir n° 111 et 271 ci-dessus (bilingue grec/latin).

<sup>1884</sup> Voir KNOCH 2005, p. 165 : "Haushalte (...) besassen (...) einen ganzen Apparat Unfreier oder Freigelassener zur Aufzucht und Ausbildung der vernaе, der aus Ammen und paedagogi puerorum, also Lehrern und Betreuern, bestand".

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>STEFĀN-O   TĀHATILI-TI-S</b>	Main / Palme – <i>Stefano, T. Hatili Ti( ) s(ervo)</i> , « À <i>Stefanus</i> , esclave de <i>T. Hatilius Ti( )</i> »	WALTERS 1926, n° 2666 <b>[208/241/284]</b>	Pl. C, fig. 20	I-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
2) <b>HM   C   S</b>	Scène de chasse <sup>1885</sup> <i>Ἡμαράντος</i> <sup>1886</sup> <i>C(ai) s(ervus)</i>	AGW III, n° 1799 <b>[142]</b>	Pl. 15, fig. 96	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
3) <b>•A-NICE-T•P•S</b> <sup>1887</sup>	<i>Grylloi</i> <i>Anicet(us) P(ublii) s(ervus)</i> <sup>1888</sup>	BOARDMAN, [...] 2009, n° 345b	Pl. 117, fig. 817	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
4) <b>M•P / F•S</b>	<i>Paedagogus puerorum</i> (précepteur) / Cadran solaire <i>M. P(-) F(-) s(ervus)</i>	FURTWÄNGLER 1900, pl. XXX/43 <sup>1889</sup>	Pl. 124, fig. 866	Fin II <sup>ème</sup> – début I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
5) <b>APRI / P S</b>	<i>Paedagogus puerorum</i> (précepteur) lisant un <i>volumen</i> <i>Apri(lis)</i> <sup>1890</sup> <i>P(ublii) s(ervus)</i>	LANG 2012, n° cat. G TypA87	Pl. 124, fig. 867	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.

En second lieu, une dénomination servile peut adopter la configuration de deux noms propres juxtaposés, l'un au nominatif – *nomen* de l'esclave – suivi d'un autre au génitif – celui du maître, qui peut se présenter sous la forme d'une appellation simple ou de *duo nomina* [*id.*, n° 6], mais sans qu'il soit fait mention de la particule **S** pour *servus* (sous-entendue). Si la racine étymologique des noms d'esclaves est usuellement en grec (d'où l'existence d'inscriptions bilingues, notamment sur une agate rubanée du *British Museum* [*id.*, n° 7]), il existe certains cas dont la racine est latine [*id.*, n° 8]. Aussi il est parfois délicat d'interpréter l'inscription en tant qu'appellation servile plutôt que comme un indice de filiation [**tabl. 1.5.1.**, n° B] (voir également n° 217 ci-dessus : **SIPVRA / SATVGENI**) : en cas de doute le registre figuré est éclairant, à l'instar d'un nicolo du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., provenant du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, est sur lequel le possesseur de la gemme, *Aulus*, esclave de *Sirius* (**AV | LV | S | SI | RI**), a fait graver la représentation d'une scène de chasse au lièvre, thème iconographique servant de métaphore à une activité agréable exercée par l'esclave durant ses loisirs (voir n° 182 ci-dessus).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
5) <b>AGATO ACRI-NI</b>	Hippocampe – <i>Agat(h)o</i> <sup>1891</sup> , <i>Acrini</i> <sup>1892</sup> ( <i>servo</i> ou <i>servus</i> )	FURTWÄNGLER 1896, n° 2163	Pl. W, fig. 158	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.

<sup>1885</sup> La scène de chasse appartient au répertoire iconographique rappelant les tâches usuelles de l'esclave, notamment en tant que *famulus* (serviteur) pour différentes prestations comme la conduite des chiens ou le transport du gibier au cours de la chasse avec son maître.

<sup>1886</sup> *Ἡμαράντος* est la forme grecque du *nomen Amarant(h)us*, appellation d'esclave répandue. Voir SOLIN 2003, pp. 1152-1154 (notamment p. 1154 : "*Ἡμαράντω* *JlWE II 83*").

<sup>1887</sup> L'aspect intéressant dans la représentation de ce *gryllos* de la collection Marlborough réside dans le fait que l'on trouve la même composition iconographique sur une sardonix du *British Museum* datant du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. (voir n° 459 ci-dessus [**Pl. C, fig. 17**]), et dont l'inscription est suspectée d'être une appellation d'esclave (**CN-VĀT- | STAB•**). Compte tenu du type de ponctuation en boucle, le sens de lecture peut être aléatoire, voire de bas en haut comme la cornaline Marlborough.

<sup>1888</sup> *CIL I*<sup>2</sup>, n° 2404. C'est ainsi que H. Solin transcrit l'inscription de la gemme (*Anicetus* étant un nom servile répandu). Voir SOLIN 1996, pp. 441-442.

<sup>1889</sup> Voir également LANG 2012, p. 83 ; 170, n° cat. G TypA67, pl. 21, fig. 166.

<sup>1890</sup> Voir SOLIN 1996, p. 140 (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.).

<sup>1891</sup> Voir SOLIN 2003, p. 773, « Agatho » (*CIL I*<sup>2</sup>, n° 2403). Il s'agit soit d'une dédicace au datif, soit simplement d'un nominatif. En tant que nom d'esclave ou d'affranchi, il est relativement bien attesté (voir SOLIN 1996, pp. 408-409). Mais il est également susceptible de reprendre l'abréviation d'*Agat[h]o(pus)* (voir *ibid.*, p. 189).

<sup>1892</sup> *Acrini* devrait s'entendre comme le *cognomen* du propriétaire. Toutefois, selon Th. Panofka, *Acrini* reprend la ville d'*Akraï* en Sicile; dans ce cas, *Agatho* serait un esclave public (voir PANOFKA 1851, pp. 451-452, n° 76, pl. II/27). Toutefois, compte tenu que la lecture de la lettre **C** dans **ACRINI** n'est pas assurée, il faudrait plutôt y comprendre **AGRINI**; auquel cas, la combinaison se ferait avec un gentilice. C'est d'ailleurs sous cette forme

6) <b>AESC•A•EQVITI</b>	Portrait de femme <i>Aesc(hines /-inus)</i> <sup>1893</sup> , <i>A(uli) Equiti (servus)</i>	WALTERS 1926, n° 2292 [218]	Pl. F, fig. 42	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
7) <b>ΛΥCΙΜΑΧ ΟC•L•EPHORI</b>	[texte] / Couronne de chêne <i>Λυσίμαχος</i> <sup>1894</sup> , <i>L(ucreti) Ephori (servus)</i> <sup>1895</sup>	WALTERS 1926, n° 2689	-	Fin du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
8) <b>AV LV S / SI RI</b>	Scène de chasse <i>Aulus Siri (servus)</i>	AGW II, n° 1344 [184]	Pl. 103, fig. 718	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
9) <b>QVINTIPOR•COCIDEI</b>	Tête d'un comédien de théâtre <i>Quintipor</i> <sup>1896</sup> , <i>Cocidei (servus)</i> <sup>1897</sup>	WALTERS 1926, n° 2290 <sup>1898</sup>	Pl. 117, fig. 818	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.

Outre la conjonction de deux appellations, l'une au nominatif, l'autre au génitif – la première usuellement de racine étymologique grecque –, on rencontre plusieurs dénominations d'esclave constituées de la composition contractée spécifiquement servile des noms romains standards avec le morphème *πορ/por* pour *puer* – c.-à-d. « esclave » selon C. Cheesman<sup>1899</sup>. Ces *nomina* se présentent soit en conjonction avec le nom de leur propriétaire [tabl. 1.5.4.1, n° 9], soit seuls [id., n°s 10-11], et pouvaient reprendre l'idionyme<sup>1900</sup> d'un esclave ou le surnom d'un affranchi<sup>1901</sup>.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
10) <b>ΕΥΠΟΡ</b>	Panthère / thyrses <sup>1902</sup> <i>Eupor</i> <sup>1903</sup> , <i>Eupor(us / -os / -as)</i> <sup>1904</sup>	WALTERS 1926, n° 2333	-	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
11) <b>ΕΥΠΟΡΑ</b>	Crevette / Escargot marin <sup>1905</sup> <i>Eupora / Eupora(s)</i> <sup>1906</sup>	AGDS IV, Hannover, n° 1302	Pl. 118, fig. 824	2 <sup>ème</sup> moitié du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.

qu'est mentionnée l'inscription dans les recueils épigraphiques et onomastiques (voir SOLIN 2003, p. 773, et *CIL* II<sup>2</sup>, 5, n°s 736-737 : *Osquensis*).

<sup>1893</sup> Voir SOLIN 1996, p. 255.

<sup>1894</sup> Voir *ibid.*, p. 214.

<sup>1895</sup> Voir *CIL* V, n° 4438. Selon H.B. Walters (p. 263), il s'agit de l'inscription d'un affranchi, *Λυσίμαχος I(ibertus) Ephori* ; mais dans cette lecture, la position de l'appellation d'affranchi déroge à la règle épigraphique qui la place en dernière place [tabl. 1.5.4.2., n° A] : **L•NVNIVS•L•L / ME•NĒS** – voir n° 241 ci-dessus).

<sup>1896</sup> Voir SOLIN 1996, p. 131, « Quintipor ». L'auteur mentionne un certain *Quintipor Clodius*, poète de la *fabula palliata* du temps de Varron (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.).

<sup>1897</sup> D'après C. Cheesman (CHEESMAN 2009, p. 513, n. 14), il s'agit soit du *cognomen* d'un affranchi suivi de la forme abrégée du gentilice *Cocideius* (voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 58), soit d'une appellation d'esclave jointe à la forme génitive du même gentilice, en tant que référence au maître, *Quintipor, Cocidei (servus)*.

<sup>1898</sup> Voir également FURTWÄNGLER 1900, II, p. 131, n° 39, pl. XXVI.

<sup>1899</sup> Voir CHEESMAN 2009.

<sup>1900</sup> Voir AMIRI 2016, p. 32 ; 101-114.

<sup>1901</sup> Voir FABRE 1981, p. 105.

<sup>1902</sup> Sur la thématique dionysiaque, on peut citer des bas-reliefs avec Priape sur un autel portant l'inscription de l'affranchi *Eupor* (fin I<sup>er</sup> – début II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.). Voir *INSCRAQ*, n° 331 = LETTICH 2003, pp. 19-20, n° 14.

<sup>1903</sup> Voir HACKWORTH PETERSEN 2006, p. 250 ; 270 : on peut citer notamment un affranchi du nom de *M. Fabius Eupor*, qui fut *princeps libertinorum* vers la fin du règne de l'empereur Néron ou à l'époque flavienne.

<sup>1904</sup> Voir SOLIN 2003, pp. 765-767, « Eupor(us) / Euporas ».

<sup>1905</sup> Les animaux marins figurés appartiennent au domaine des représentations des luxueux élevages de poissons dans les riches complexes de villas de la noblesse à la fin de la République et au début de l'Empire ; il n'était d'ailleurs pas pensable que ce type d'exploitation fonctionne sans que soient engagés des esclaves spécialisés (voir WEEBER 2003, pp. 37-42). Notre intaille provient sans doute de ce milieu particulier.

<sup>1906</sup> On peut penser qu'il s'agit de la forme féminine du nom latin *Euporus* écrit en grec (voir n° 305 ci-dessus). Mais comme il est fréquent que la dernière lettre d'une inscription soit absente sur les gemmes romaines (voir LE BLANT 1896, p. 9, note 8, et point 2.3.3.2. de la Partie I, §2), on peut légitimement s'interroger afin de savoir s'il peut être question du nom masculin **ΕΥΠΟΡΑΣ** (voire au datif, en tant que dédicace).

Certains noms d’esclave peuvent également être dérivés d’un ethnique<sup>1907</sup>, mais ils ne permettent pas nécessairement, en tant que tel, de supposer le rang social de ceux qui portent ces appellations<sup>1908</sup>, à moins que le registre figuré ne soit d’une aide bienvenue. Tel est le cas de l’idionyme **SVRA**, « *Sura = Syra* » – dérivé de l’île de Syros – selon F. Henkel<sup>1909</sup>, qui appartient aux noms serviles courant en Attique et qui apparaît à deux reprises : tout d’abord, en écriture pointillée, sur le chaton plat d’un anneau en or provenant vraisemblablement de Mayence et datant entre la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et le début I<sup>er</sup> s. apr. J.-C (texte uniquement) ; ensuite sur un nicolo de la même époque provenant de Saint-Satur (Cher), conservé au Musée du Berry à Bourges, mais dont la composition iconographique est éclairante [*id.*, n° 13]. Il s’agit d’un *coitus a tergo* entre un homme et une femme, devant laquelle, à l’endroit sur le moulage, apparaît la même légende nominative : dans ce second cas s’ajoute à un nom d’esclave, attesté et en usage, la représentation sur le registre figuré de la profession de la femme, à savoir une prostituée.

Cette même dénomination apparaît également en grec (**ΣΥΡΠΑ**) sur un anneau en or de la fin du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. – mais dont l’authenticité est remise en cause par J. Boardman et M.-L. Vollenweider<sup>1910</sup> ; le chaton circulaire est orné d’un buste féminin portant un collier [**Pl. 118, fig. 826**]. S’il est loisible d’estimer qu’il s’agit d’une dénomination servile, la composition d’ensemble (registre figuré et inscription) invalide cette hypothèse : si **ΣΥΡΠΑ** est bien un ethnique, il correspond à l’abréviation de la légende monétaire de la cité sicilienne de Syracuse – qui se présente notamment sous la forme ΣΥΡΠΑ, ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ, ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ ou ΣΥΡΑΦΟΣΙΟΝ<sup>1911</sup> aux V<sup>ème</sup> et IV<sup>ème</sup> s. av. J.-C. Le type de revers de ce monnayage est d’un style similaire à celui de l’anneau (buste féminin, diadémé toutefois, d’Artémis-Aréthuse) [**Pl. 118, fig. 827**]<sup>1912</sup>. On ne retrouve toutefois pas, sur le revers des frappes syracusaines, le modelé quelque peu abâtardi de la chevelure (qui rappelle davantage un Thrace ou une Amazone selon les auteurs du catalogue de l’*Ashmolean Museum*) et l’absence de diadème qui caractérisent le rendu du registre figuré de l’anneau d’Oxford (d’où le doute quant à son authenticité). Mais ce parallèle entre une monnaie et un anneau (ou une gemme) est symptomatique d’un courant marginal – voire d’une mode – en glyptique (voir point 1.4.1. de l’Introduction, §2) : il n’est en effet pas rare que certains types monétaires trouvent un écho dans l’iconographie des anneaux et des pierres gravées (voir également n° 13 ci-dessus).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>12)</sup> <b>SVRA</b> (or)	[texte] <i>Sura = Syra</i>	HENKEL 1913, n° 56	Pl. 118, fig. 825	Fin I <sup>er</sup> s. av.-début I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
<sup>13)</sup> <b>SVRA</b>	<i>Coitus a tergo</i> <i>Sura = Syra</i>	GUIRAUD 1996, p. 112, fig. 79	Pl. 119, fig. 829	Fin I <sup>er</sup> s. av.-début I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.

En dernier lieu, dans le cas des esclaves – comme précédemment pour le nicolo de Saint-Satur portant la mention **SVRA** –, l’iconographie est d’une aide salutaire pour définir le statut servile d’une appellation. Ainsi sur une sardonix de la *Staatliche Münzsammlung* de Munich datant de la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., le nom est gravé sur la gemme de telle manière qu’une des lettres empiète sur le cou du personnage représenté et apparaît comme une ferrade [**tabl. 1.5.4.1., n° 14**] : **SEC | V | DVS**.

<sup>1907</sup> Voir SOLIN 2003, p. 669.

<sup>1908</sup> Voir CHEESMAN 2009, p. 524, n. 79.

<sup>1909</sup> Voir HENKEL 1913, p. 9, n° 56, note.

<sup>1910</sup> Voir BOARDMAN, VOLLENWEIDER 1978, p. 31, n° cat. 134, pl. XXIV.

<sup>1911</sup> Voir LESCHHORN 2009, pp. 245-246.

<sup>1912</sup> Voir FRANKE, HIRMER 1972, pp. 45-53, pls. 23-46, nos 72-129 : les premières frappes (fin VI<sup>ème</sup> s. av. J.-C. – début V<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) portent au revers un buste d’Artémis-Aréthuse au style archaïsant qui ne correspond pas au rendu du buste de l’anneau d’Oxford (davantage caractéristique du milieu du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. – voir *ibid.*, pl. 29, n° 85 / 474-450 av. J.-C. [**Pl. 118, fig. 827**]); par contre l’agencement spatial de la légende – notamment la particule ΣΥΡΠΑ devant le visage de la Néréide – correspond davantage à la disposition épigraphique de la mention **ΣΥΡΠΑ** sur l’anneau (voir *ibid.*, pl. 25, n° 77 / 485-479 av. J.-C.) [**Pl. 118, fig. 828**].

L'inscription circonscrit, derrière l'occiput et devant le visage, le buste d'un jeune homme portant un bandeau fin ; sans doute un aurige. Le particularisme épigraphique de la lettre **V** sur le cou fait écho à deux moyens de reconnaissance du statut d'esclave usité par les Romains (le plus souvent dans le cas de fugitifs à une époque tardive<sup>1913</sup>) : la marque au fer rouge – le plus souvent un « F » pour *fugitivus* sur le front – et le collier d'esclave sur la *lamina* duquel était gravé, en plus d'une formule d'avertissement (*tene me ne fugio* par exemple [Pl. W, fig. 160])<sup>1914</sup>, le nom du *servus* ainsi que celui de son *dominus*<sup>1915</sup>. En définitive, si *Secundus* est susceptible d'être compris comme un *cognomen*<sup>1916</sup>, il peut aussi, dans certains cas, être appelé à reprendre un nom d'esclave<sup>1917</sup>.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
12) <b>SEC   V   NDI</b>	Buste (aurige) – <i>Secundus</i>	AGDS I, 2, n° 934 <b>[158]</b>	Pl. E, fig. 33	2 <sup>ème</sup> moitié du 1 <sup>er</sup> s. av. J.-C.

#### 1.5.4.2. Affranchis

Les appellations d'affranchis, sur les pierres gravées, se présentent selon les mêmes critères de contingence et selon une variété épigraphique équivalente à celles révélant un statut servile. Il y a toutefois une différence dans la séquence onomastique relativement au *cognomen* (ou à l'ancien idionyme d'esclave s'il ne l'a pas changé<sup>1918</sup>) : ce dernier ne se place plus en première place comme c'est le cas des esclaves – *Anicet(us) P(ublii) s(ervus)* [tabl. 1.5.4.1., n° 3] –, mais en toute fin de séquence (que cette dernière soit, ou non, sous sa forme complète en cinq termes [tabl. 1.5.4.2., n°s **A-B**]). Cette distinction, par rapport à la séquence onomastique servile, fait écho, par souci d'assimilation sociale, à celle des *ingenui* : " [à] la formule *D. Octavi(us) D. f. Col(lina)* utilisée pour désigner un citoyen, correspond la désignation *D. Octavi(us) D. l. Modiari(us)* pour son affranchi. Ce parallélisme n'est pas simplement formel : il souligne la place du patronus par rapport à l'affranchi, au même titre que celle du pater par rapport au filius"<sup>1919</sup>. Le gentilice est le même que celui du patron ce qui, malgré le fait que le porteur soit affranchi, souligne une expression de dépendance vis-à-vis de celui-ci. Cette dépendance est d'ailleurs renforcée par la nomenclature même de l'affranchi qui "indique le statut de celui-ci, mais un statut qui n'a de sens que par rapport à l'ancien maître"<sup>1920</sup>.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
A) <b>L•NVNIVS•L•L / ME-NĒS</b>	[inscription cruciforme] <i>L(ucius) Nunius, L(ucii) l. Menes(theus /-tratus)</i> <sup>1921</sup>	WALTERS 1926, n° 2712 <b>[241]</b>	Pl. D, fig. 21	Époque impériale
B) <b>L•VEVEI•L•L•HA</b>	[texte] – <i>L(ucius) Vevei(us)</i> <sup>1922</sup> , <i>L. l. Ha(gius /-lius)</i> <sup>1923</sup>	FURTWÄNGLER 1896, n° 2292	-	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.

<sup>1913</sup> Voir ANDREAU, DESCAT 2006, p. 264.

<sup>1914</sup> Catalogue de vente : *Antiquities*, Auction 21927, Bonhams, Knightsbridge, Londres, 30 septembre 2014, p. 73, lot n° 383.

<sup>1915</sup> Voir LEFORT 1875, pp. 102-103.

<sup>1916</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 399.

<sup>1917</sup> Voir SOLIN 1996, pp. 149-150, « *Secundus* ».

<sup>1918</sup> Voir FABRE 1981, p. 107 : les surnoms gréco-orientaux – majorité de la sémantique servile (voir point 1.5.4.1. ci-dessus) – agissait comme une sorte de « marque d'origine ». "On comprend donc que des variations (...) aient pu intervenir à propos de ce surnom (...). Il semble que dans la pratique [indépendamment du bon vouloir du censeur] des affranchis aient renoncé à leur *cognomen primitif*" afin de se « libérer » de cette "macula".

<sup>1919</sup> Voir *ibid.*, p. 114.

<sup>1920</sup> Voir *ibid.*, p. 111.

<sup>1921</sup> Voir AUBRY 2009, p. 314, fig. 4, n. 18.

<sup>1922</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 206.

<sup>1923</sup> Voir SOLIN 1996, p. 700 : 33 occurrences d'un idionyme servile latin commençant par *Ha-*.

Sur les inscriptions dont la séquence onomastique est incomplète, on peut mettre en exergue un lien entre l'absence de surnom – sur les pierres gravées en l'occurrence – et la différence de *praenomen* entre l'affranchi et le *patronus*. Il semble en effet, selon G. Fabre, que l'emploi du surnom ait invalidé la fonction du prénom comme élément personnel et individualisant de l'affranchi. Il faut toutefois concéder que ces deux phénomènes – apparition du surnom, prénom qui tend à reprendre celui du patron – ne sont pas simultanés ; et l'on ne peut affirmer non plus l'existence d'un lien entre eux (la règle n'étant statistiquement pas absolue sur les inscriptions monumentales dont G. Fabre se sert pour exemplifier ses assertions<sup>1924</sup>). Il en est de même sur les pierres gravées, même si les éléments de comparaison sont en faible quantité (sur quatre pierres sans *cognomen*, trois présentent une dissimilitude entre les prénoms [*id.*, n<sup>os</sup> C-E]). Quoi qu'il en soit, sur les gemmes, l'absence du *cognomen* dans la séquence onomastique pouvait aussi avoir pour conséquence que le tampon avait davantage une fonction de portée générale, une simple reconnaissance du statut civil que le patron donnait à ses serviteurs émancipés comme preuve de rattachement à une propriété.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
C) Q•CIISTI•L•L	Vache – Q. Cesti(us /-anus), L(ucii) l(ibertus)	WALTERS 1926, n° 2363 [378]	Pl. K, fig. 72	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
D) Q•TV̂TILI•C•L	Hermès Caducifer – Q. Tutili(us) C(aii) l.	MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 108 [462]	Pl. 76, fig. 519	II <sup>ème</sup> -I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
E) T•AIMILI•P•L (sceau)	Lion – T. Aemili(ius) P(ublīi) l.	BOUSSAC 1988, fig. 35 [88]	-	Fin II <sup>ème</sup> -début I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
F) L BINNI <sup>1925</sup> •L   L	[texte] – L. Vinni(us) L(ucii) l.	LE BLANT 1896, n° 455	-	v. II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

Les quatre dernières inscriptions [*id.*, n<sup>os</sup> G-J] se singularisent par un ordonnancement de la séquence onomastique inhabituel, voire chaotique (place du gentilice et du *nomen* de l'affranchi). Elles recèlent sinon des subtilités épigraphiques originales et relativement marginales.

Premièrement, il arrive quelquefois que l'indice de statut soit au pluriel : afin de marquer le nombre, l'épigraphie latine use de la répétition de l'initiale (voir n° 124 ci-dessus : AVGG). Une inscription sur une cornaline conservée à l'*Ashmolean Museum* d'Oxford répond à cette contingence (voir n° 279 ci-dessus) [Pl. 119, fig. 830] : M  $\Xi$  T L | P LL / G (type B1<sup>CJ</sup>) ou M  $\Xi$  T L | G | P LL (type B1<sup>GJ</sup>), M(arcus) et L(ucius), Publii l(iberti duo), G(-), respectivement M(arcus) et L(ucius) G(-), Publii l(iberti duo), pour lequel l'initiale G reprend le *nomen gentilicium* au pluriel (nominatif *Geminieis*, *Gaudentieis*, *Gallieis* par exemple)<sup>1926</sup>. Dans ce cas précis, et si un arrangement chaotique de l'inscription n'était évident (usage du boustrophédon, lettres dispersées alors qu'il y avait suffisamment de place dans le champ pour regrouper tous les termes), la mention du gentilice se placerait en dernière place de la séquence, en lieu et place du *nomen* de l'affranchi (si ce dernier peut être omis [tabl. 1.5.4.2, n<sup>os</sup> C-F], tel n'est pas le cas du gentilice qui, même sous la forme d'une initiale, doit être présent dans la formule, "dans l'ordre de la nomenclature de l'affranchi, le gentilice [occupant] une place centrale"<sup>1927</sup>). Il est opportun de constater que sur les gemmes, les lapicides n'étaient pas toujours au fait des canons épigraphiques

<sup>1924</sup> Voir FABRE 1981, pp. 108-109 : entre Rome (Saint-Césaire), Préneste, Capoue et Délos (II<sup>ème</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), sur 9 affranchis sans surnom, 3 portent un prénom différent de celui de leur patron ; et sur 43 affranchis avec surnom, 25 portent un prénom différent. On note toutefois, à Délos notamment, que l'apparition du *cognomen* entre le II<sup>ème</sup> et le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. voit l'apparition de la dissimilitude des prénoms entre l'affranchi et le patron.

<sup>1925</sup> Voir n° 372 ci-dessus : le gentilice BINNI correspond en fait à VINNI : il s'agit d'une altération phonétique de la lettre V en B. Voir également SOLIN, SALOMIES 1994, p. 209 : gentilice *Vinnius* (*Binnius* n'étant attesté ni dans le *Repertorium*, ni dans *OPEL* en tant que gentilice).

<sup>1926</sup> Voir FABRE 1981, p. 113, n. 181.

<sup>1927</sup> Voir *ibid.*, p. 113.

usuels (en particulier au niveau de l'ordonnancement des termes et des abréviations usuelles). En témoignent deux inscriptions supplémentaires sur pierre gravée.

Le premier exemple [*id.*, n° H] est vraisemblablement une séquence onomastique à double *cognomen*<sup>1928</sup> sur un onyx rubané de la collection Sommerville (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), sur laquelle l'inscription **P(H)ILOD•ENNI•L•L**, *P(h)ilod(amus) Enni(anus), L(ucii) l(ibertus)*, apparaît tout autour d'une tête d'Apollon (voir n° 240 ci-dessus) [Pl. 119, fig. 831]. Cette restitution s'appuie sur une tradition marginale au dernier siècle de la République romaine, laquelle incitait les affranchis à changer leur ancien idionyme d'esclave – devenu leur surnom – afin d'éviter de devoir porter comme un fardeau la *macula* de leur passé servile (à l'exemple de *L. Crassitius Pasicles* devenu *L. Crassitius Pansa*, ou du grammairien *Saevius Nicanor* devenu *Saevius Postumus*). Mais "[p]lutôt que d'un changement de surnom, il faudrait peut-être plutôt parler de double *cognomen* (...)"<sup>1929</sup> pour lequel un deuxième surnom à caractère officiel, à consonance davantage latine, était utilisé dans la pratique quotidienne. La seconde pierre gravée [tabl. 1.5.4.2, n° I] – une sardoine datant entre le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et le I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. et mettant en scène la *Lupa Romana* allaitant les jumeaux Romulus et Rémus (*Harrow School, Oxford*)<sup>1930</sup> – est ornée d'une inscription, quoiqu'en apparence similaire à l'exemple précédent, que l'on peut appréhender de différentes manières : **HERME | POST L** (type B3<sup>G1</sup>), circonscrit dans le registre supérieur de la gemme entre le dos de l'animal et un figuier (?) longeant la bordure [Pl. 119, fig. 832]. Soit on suit la restitution de l'auteur du catalogue, S. Hoey Middleton, qui voit dans **HERME** la forme amuïe du génitif d'appartenance **HERMAE** (élision attestée sur les pierres gravées – voir n° 200 ci-dessus : **QVINTVS MARTINE** pour **MARTINAE**) à laquelle on adjoint la particule du statut d'affranchie sous la forme du surnom *Post(umi)* et de *l(iberti)*, « *Herma*<sup>1931</sup>, affranchi de *Postumus* », voire – ce qui est plus conforme à la norme car le prénom du *patronus* apparaîtrait – *P. Ost(orii)*, « *Herma*, affranchi de *P(ublius) Ostorius*<sup>1932</sup> », pour autant que l'on décèle dans la pierre qualité du moulage la présence d'un signe d'interponctuation. Cette dernière condition est toutefois caduque, aucun des termes de la séquence onomastique n'étant séparé par un signe séparatif. Toutefois, une autre lecture de l'inscription, prenant en compte l'inversion de la position de la dénomination d'affranchi (à l'instar de l'exemple précédent [tabl. 1.5.4.2., n° H]), serait de voir à nouveau dans les deux appellations des *cognomina* abrégés : par exemple *Herme(ros /-tianus)*<sup>1933</sup> *Post(umus) l(ibertus)*. Là où le bât blesse toutefois, c'est dans l'absence de la référence au *patronus*, à savoir l'élision de l'initiale de ce dernier de la particule du statut civil. La structure de la séquence onomastique n'est, dans les deux restitutions, en tous les cas pas conforme aux canons usuels de l'épigraphie domestique. La solution la plus plausible, et la plus proche de l'exemple de **P(H)ILOD•ENNI•L•L** tout en respectant la mention du *patronus*, est de considérer le fait que **POST** reprend bel et bien le prénom du patron, *Postumus*<sup>1934</sup>, mais sous une forme plus développée qu'une simple initiale : *Herme(ros), Post(umi) l(ibertus)*. L'inscription gagne ainsi en lisibilité et en équilibre calligraphique de la composition épigraphique (cinq lettres par ligne – voir n° 381 ci-dessus : **KAMN|C{C}TOC**).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>G)</sup> M ÊT L   P LL / G ou M ÊT L   G   P LL	Sanglier – <i>M(arcus) et L(ucius) G(-), Publii l(iberti) duo</i>	HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 9.28 [279]	Pl. 119, fig. 830	Fin I <sup>er</sup> s. av.-I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
<sup>H)</sup> P(H)ILOD•ENNI•L•L	Hermès (tête) – <i>P(h)ilod(amus) Enni(anus), L(ucii) l(ibertus)</i>	BERGES 2002, n° 67 [240]	Pl. 119, fig. 831	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.

<sup>1928</sup> Voir *ibid.*, p. 107.

<sup>1929</sup> Voir *ibid.*, p. 107, n. 123 : l'auteur, se référant à Suétone (*ac duplici cognomine esse*).

<sup>1930</sup> HOEY MIDDLETON 1991, pp. 95-96, n° 156, ill. 156.

<sup>1931</sup> Voir SOLIN 1996, p. 291-295, « Hermes ».

<sup>1932</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 134.

<sup>1933</sup> Voir SOLIN 1996, p. 201 (*Hermeros*) ; 295 (*Hermetianus*).

<sup>1934</sup> Voir SALOMIES 1987, pp. 42-44 (prénom).

1) <b>HERME   POST L</b>	<i>Lupa Romana – Herme(ros), Post(umi) l.</i>	HOEY MIDDLETON 1991, n° 156	Pl. 119, fig. 832	I <sup>er</sup> s. av.-I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
--------------------------	---	--------------------------------	-------------------	---

Comme nous l'avons vu, l'indication du statut – **L** pour *libertus* – s'abrège de façon quasi générale par l'initiale [**jd.**, n<sup>os</sup> **A-I**], à l'instar de **F** pour *filius* (voir n° 240 ci-dessus). L'abréviation **LI** est extrêmement rare, mais toutefois moins que **LIB**<sup>1935</sup>. C'est d'ailleurs sous cette forme que se présente la légende d'une agate du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., conservée à Cologne (voir n° 386 ci-dessus [**Pl. 57, fig. 385**]), sur laquelle le symbole chrétien du poisson est accompagné de la légende **TITV | LIB** (ou **VIB** selon F. Henkel)<sup>1936</sup> pour *Titu(s) lib(ertus)* ou *Titu(s) Vib(ius /-ianus)* [**tabl. 1.5.4.2., n° J**]. La particule **LIB** – en suivant la transcription de A. Krug – est conséquemment susceptible de reprendre l'indication du statut d'affranchi. Mais pas seulement. On serait également tenté de déceler, dans cette abréviation, la partie initiale de *Lib(eralis)* tel qu'il apparaît sur un jaspé rouge d'Aquilée, **LIBE|RA|LIJS** (voir n° 427 ci-dessus [**Pl. L, fig. 83**]). Or cette dénomination, si elle peut être considérée comme un *cognomen*, est tout autant susceptible de définir un ancien idionyme d'esclave<sup>1937</sup> – ce qui ne ferait que renforcer l'hypothèse que l'agate de Cologne appartient à un affranchi ou à un homme utilisant la foi chrétienne comme métaphore de son émancipation. De fait, l'inscription **TITV | LIB** peut être transcrite par *Titu(s) lib(ertus)* – la lettre finale de *Titus* ayant été amuïe – pour laquelle *Titus* agit comme le prénom<sup>1938</sup> du *patronus* au sein de la séquence onomastique (à ceci près qu'il ne se présente pas au génitif, *Titi*). Cette particule qui, épigraphiquement, devrait se présenter selon la configuration des initiales **T•L** (retranscrit *T. l.* – voir *supra*), est davantage développée sur l'agate, sans doute du fait de la confection tardive de la gemme (IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) et d'un certain abâtardissement des canons épigraphiques à cette époque (en particulier en glyptique). Une seconde hypothèse, si elle ne se heurte à certaines considérations d'ordre prosopographique, pourrait être envisagée – en lien avec la restitution de **LIB** par *Lib(eralis)* : à savoir de considérer *Titus* comme un surnom<sup>1939</sup>, adjoint au second *cognomen* *Liberalis* dans le cadre d'une appellation d'affranchi à deux *cognomina* – à l'instar de **P(H)ILOD•ENNI•L•L** [**tabl. 1.5.4.2., n° H**]. En tout état de cause, ce postulat ne peut être retenu pour *Titu(s) Lib(eralis)* pour des raisons d'ordonnement de la séquence onomastique, le surnom « latin », adjoint à posteriori, devant forcément suivre la mention de l'ancien *nomen* d'esclave – en l'occurrence, il faudrait pouvoir lire **LIB | TITV**, *Lib(eralis) Titu(s)* dans le cas qui nous occupe. Une solution de secours, marginalement attestée en glyptique, serait de voir dans l'inscription **TITV | LIB** un « type inversé » (voir point 2.3.1. ci-dessus, §3, n<sup>os</sup> 302-304), à savoir une inscription de type B1 qui, à l'encontre de toute logique<sup>1940</sup>, se lit du bas vers le haut. Mais l'hypothèse d'une abréviation « abâtardie » de *libertus* en **LIB** paraît davantage plausible, adjoint au prénom, ou du surnom *Titus*, au nominatif, qui reprend l'ancien *nomen* de l'esclave<sup>1941</sup>. À moins qu'il ne s'agisse en fin de compte que de *duo nomina* « première manière » (association d'un prénom et d'un gentilice)<sup>1942</sup>, *Titu(s) Lib(eralis) /-onius /-urnius*<sup>1943</sup>.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>TITV   LIB</b>	Poisson (symbole chrétien) <i>Titu(s) lib(ertus)</i>	KRUG 1981, n° 81	Pl. 56, fig. 385 [386]	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

<sup>1935</sup> Voir *CIL* VI, n° 9438b, l. 1-2 : CN•POMPEIVS•POMPEIAE•CN | MAGNI F•LIB•ISOCHRYSVS (...); 33969, l. 1-3 : C•VETTIENVS•PHILADELPHVS | VETTIENA•LIB | A•FABIVS•PHILARGYRVS (...); I<sup>2</sup>, n° 1167 ; 2135 ; 2167 ; XI, n° 7594.

<sup>1936</sup> Voir HENKEL 1913, p. 146, n° 1600, note.

<sup>1937</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 351 (surnom), et SOLIN 1996, p. 79 (esclave).

<sup>1938</sup> Voir SALOMIES 1987, p. 57.

<sup>1939</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 413.

<sup>1940</sup> Usuellement l'œil humain est habitué à lire un texte en ligne du haut vers le bas.

<sup>1941</sup> Voir SOLIN 1996, p. 6, « Titus ».

<sup>1942</sup> Voir AUBRY 2009, pp. 313-314.

<sup>1943</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 104.

### 1.5.5. INDICES D'UNE FONCTION OFFICIELLE OU D'UNE NORME LÉGALE

Ce paragraphe traite d'un cas particulier d'inscription qui, en rapport avec des personnes, ne se retrouvent que sur des anneaux métalliques du Bas-Empire. Il s'agit de l'adjonction à une appellation de la notion de *revocatio*. Cette dernière se retrouvait déjà sur sardoine conservée à Munich (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) mais en lien avec le thème du cheval vainqueur d'une course montée ou attelée (voir n° 175 ci-dessus : **CRETV-4 | REVOC-VEN**, *Cretus, revoc(atus factionis) Ven(etae)*, « *Cretus*, (cheval de la faction) bleue (ayant gagné) par *revocatio* »<sup>1944</sup>) [Pl. 20, fig. 133]. Or, en lien avec des personnes, cette norme n'apparaît que sur deux anneaux métalliques en fer du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C publiés par J. Spier<sup>1945</sup> [tabl. 1.5.5., n<sup>os</sup> 1-2]. Les deux anneaux, provenant vraisemblablement de Yougoslavie, portent le même registre figuré – composition en *capita opposita* d'un couple – et le style graphique autant qu'iconographique est le même. Sur l'un se déchiffre **IVLIANE REVOCAT**, sur l'autre **INNOCENTE [REVOC]**. Par *revocatio* s'entend, légalement, par « annulation » consistant en un "acte judiciaire ou volontaire qui a pour but d'empêcher un acte juridique de produire ses effets", mais "[d]ans quelques cas le mot *revocare* a conservé son acception littérale : il désigne le fait de rappeler une personne d'un lieu à un autre"<sup>1946</sup>. Dans notre cas, la composition iconographique similaire aux pierres « de mariage » peut faire penser que l'acte juridique en question est l'acte matrimonial. Selon la seconde acception, s'il y avait eu sur le chaton des deux bagues un chrisme (courant sur les anneaux de cette époque), cela aurait pu se comprendre par *a/in Christo revocatus* (conversion au Christianisme par exemple). L'utilisation du vocatif dans l'appellation est là où le bât blesse : il doit s'agir d'un souhait – *Iuliane (in Christo) revocate* (politesse), « *Iulianus*, revenez vers Dieu ! » ou, dans le cas d'un couple, « *Iulianus*, revenez ! ». Mais, du fait de l'usage assez fréquent – voire systématique – de la deuxième personne du singulier dans les vœux (**VIVAS** – voir n° 226 ci-dessus), cela me semble peu probable que **REVOCAT** soit à la forme de politesse (s'il s'agissait d'un souhait à la deuxième personne du singulier – à l'instar de *vivas* –, la séquence se restituerait *Iuliane revoces*, « *Iulianus*, puisses-tu revenir ! » ; or le rendu de l'inscription *revocat(-)* n'autorise pas cette restitution). À moins qu'il ne s'agisse d'un souhait visant le couple en tant qu'entité et pour lequel, en vertu de la *patria potestas*, seul l'époux, le « chef de famille » est interpellé nommément (« *Iulianus*, revenez (à de meilleurs sentiments) ! ». Mais ce n'est qu'une conjecture. D'où la supposition que l'on a ici affaire à une fonction officielle (avis de J. Spier également) ou à une norme légale – reconnaissance de nullité du sacrement du mariage (*matrimonium*) pour lequel l'anneau agirait comme le libellé de répudiation : *revocat(e)* adopterait ainsi la forme d'une injonction, « *Iulianus*, revenez (devant le prêteur pour faire rompre l'union) ! ».

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>1)</sup> <b>IVLIANE REVOCAT</b>	<i>Capita opposita</i> (couple) <i>Iuliane revocat(e) ?</i>	SPIER 2007, n° 61	Pl. 119, fig. 833	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>1)</sup> <b>INNOCENTE [REVOC]</b>	<i>Capita opposita</i> (couple) <i>Innocente (revocate) ?</i>	SPIER 2007, n° 62	-	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

\*\*\*\*\*

<sup>1944</sup> Voir AUBRY 2011a, pp. 660-661, n. 106-109.

<sup>1945</sup> SPIER 2007, pp. 23-24, n<sup>os</sup> 61-62, pl. 10.

<sup>1946</sup> Voir DAGR IV, 2, p. 856.

## 1.6. APPELLATIONS SÉMANTIQUES OU PARONOMASTIQUES, NOMS THÉOPHORES ET ÉPICLÈSES

En lien avec le chapitre suivant (point 2. ci-dessous, « Compléments au registre figuré »), nous allons étudier en dernier lieu les appellations dites « sémantiques ou paronomastiques » : il s'agit de noms propres, reprenant l'identité du propriétaire ou du porteur de la bague (cette dernière ornée d'une gemme ou d'un chaton métallique) et dont la racine étymologique est étroitement en lien avec le registre figuré – ce que M. Pastoureau appelle des noms « parlants »<sup>1947</sup>. Ce qui ferait de l'ensemble de la composition (image et inscription) les « armoiries » de son porteur [tabl. 1.3.1., n° c]. Il est toutefois important de distinguer les appellations sémantiquement liées au registre figuré et qui définissent l'anneau comme les « armoiries » de son possesseur [tabl. 1.6.1., n° 1-12], les noms théophores (qui n'ont pas forcément un lien avec l'image gravée) [tabl. 1.6.2., n° 1-17] et les qualificatifs reprenant des divinités ou des héros, mais sans qu'il s'agisse d'épiclèses (voir point 2.7. ci-dessous). La restitution serait davantage problématique dès lors que l'on aurait affaire à des abréviations, si ces dernières ne dévoilaient pas une racine sémantique caractéristique [tabl. 1.6.1., n° 1 et 7]. Quant aux lettres isolées, si elles reprennent le plus souvent l'initiale du possesseur (voir n° 235 ci-dessus), elles peuvent être sémantiquement liées à la symbolique du registre figuré [id., n° 11-12] (voir n° 236-237 ci-dessus).

### 1.6.1. APPELLATIONS SÉMANTIQUES OU PARONOMASTIQUES, NOMS « PARLANTS »<sup>1948</sup>

Ces dénominations peuvent se présenter autant en grec [id., n° 1-5] qu'en latin (voire être la résultante d'une translittération [id., n° 6]), et prendre la forme autant de simples ὀνόματα, de surnoms romains ou d'appellations composées (*duo* ou *tria nomina*, mention de la tribu). Dans cette dernière acception, il suffit que l'un des éléments de la séquence onomastique fasse référence au registre figuré : tel était le cas de l'inscription sur la cornaline du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, dont nous avons déjà traité [tabl. 1.5.2., n° A] (voir également n° 163 ci-dessus), et sur la surface de laquelle une composition iconographique où apparaissaient en particulier deux coqs s'était vue adjointe à posteriori à la légende **M• / ME|TE|LLI•M | F• / POLLIA•FORVM | IVLI**, sans doute, selon M. Henig<sup>1949</sup>, du fait de la parenté sémantique que la mention de la tribu (*Pollia*) entretenait avec le registre figuré (*pullus*, « poulet, jeune coq »).

Il est parfois malaisé d'opérer un distinguo entre une dénomination sémantiquement en lien avec le registre figuré (« armoiries » ou noms « parlants ») et une simple « didascalie » [tabl. 1.6.1., n° 4-5], surtout si la légende est soupçonnée de résulter d'une translittération. Ainsi en est-il d'une représentation du Mont Argée, en Cappadoce, en exergue de laquelle se lit, en écriture spéculaire, l'inscription **ΑΡΓΑΙΟC**, Ἀργαίος (selon H.B. Walters<sup>1950</sup>, qui estime qu'il s'agit d'une « didascalie » pour "*Mount Argaios*"). Pourtant, il s'agit moins du nom grec de la montagne (Ἀργύρος, « argenté ») que de la translittération du nom diacritique latin *Argaeus* ou *Argeos*<sup>1951</sup> en Ἀργαῖος<sup>1952</sup> (appellation sémantique ou paronomastique – voir tabl. 1.5.2. ci-dessus, n° 1-4). Cette interprétation est étayée par le truchement d'une autre gemme, provenant du *Royal Coin Cabinet* de La Haye<sup>1953</sup>, dont la composition iconographique et épigraphique est similaire : une représentation du Mont Argée, au

<sup>1947</sup> Voir PASTOUREAU 2003, p. 251 : en rapport avec le phénomène héraldique des « armoiries parlantes » ; les "*armes parlantes sont celles dans lesquelles certains éléments (...) sont en relation avec le nom de celui qui en fait usage (...) la relation peut être directe (...) phonétique (...) constituée par un rébus (...) ou bien tout à fait allusive*". Il ne faut toutefois pas confondre la notion de « parlant » chez M. Pastoureau avec celle utilisée par M. Guarducci (GUARDUCCI 1967-1978, III, p. 353). Voir point 1.6.1 de l'Introduction, §1.

<sup>1948</sup> Voir *ididem*.

<sup>1949</sup> Voir HENIG 1997, p. 48.

<sup>1950</sup> Voir WALTERS 1926, p. 179, n° 1662.

<sup>1951</sup> Voir SOLIN 2003, p. 691.

<sup>1952</sup> Voir *JG* II<sup>2</sup>, n° 1721, l. 8 ; 1757, l. 44 ; 2338, l. 13 ; 8569, l. 1. Voir également *LGPN* II, p. 49 ; III, A, pp. 52-53 ; III, B, p. 49 ; IV, p. 40 ; V, B, p. 49.

<sup>1953</sup> MAASKANT-KLEIBRINK 1978, p. 275, n° 758, pl. 129.

sommet duquel se tient un aigle impérial entre une étoile et un croissant de lune, avec en exergue le nom du propriétaire, ΠΙΛΑΔΟΥ (rétrograde sur la pierre), génitif de Πυλάδης, *Pylades*<sup>1954</sup> [Pl. 131, fig. 910]. Il en est de même de l'inscription « en étoile »<sup>1955</sup> Θ/Ρ/Ε//Θ/Ν, Ὠρείων, telle qu'elle se présente sur une intaille publiée par Th. Panofka<sup>1956</sup> : il s'agit moins du nom de la constellation (Orion = Ὠρίων) que de l'ὄνομα sémantique du porteur de la gemme Ὠρείων<sup>1957</sup>. On peut aussi tisser un lien entre le registre figuré, la référence épigraphique *ad hoc* d'une part, et la tradition familiale du porteur (culte des ancêtres, divinité protectrice, signe zodiacal) d'autre part. Ainsi, si certains sceaux anépigraphes de personnages illustres étaient connus et célèbres – le chien sur un rostre étant l'emblème de Galba, et la déesse Vénus, mère d'Énée, la divinité patronnesse de la *gens Iulia* (voir point 1.2.3. de l'Introduction, §1)<sup>1958</sup> –, d'autres « armoiries » nécessitaient que le nom de leur propriétaire soit indiqué. Ainsi, sur le cachet de *C. Iulius Crescens* [tabl. 1.1.7, n° 14] (voir également n° 463 ci-dessus), il n'est donc pas malaisé d'établir un rapport entre la mention du gentilice et la figure de Vénus *Victrix* comme emblème. Ces légendes spécifiques soulignent ainsi soit la fonction d'« armoiries » familiales de l'ensemble de la composition (dans le cas de *C. Iulius Crescens*), soit le choix fait par le porteur de voir sa main ornée d'une bague dont la symbolique du registre figuré est intimement liée à la racine étymologique de son nom [tabl. 1.6.1., n° 7], de son surnom [*id.*, n° 8] ou de son *supernomen*<sup>1959</sup> – lequel, s'il était attesté sur pierre gravée, aurait pu définir une particularité de physionomie ou de caractère que l'illustration du registre figuré aurait pu rendre de manière visuelle (par exemple la représentation d'un nez avec la mention *Nasica* – référence à la *gens des Cornelii Scipiones* – en aurait été une illustration parfaite). En dernier lieu, il est ici question de mettre en exergue le lien entre les dimensions iconographique et épigraphique de la pierre gravée (ou du chaton métallique), et non de se pencher à nouveau sur le traitement « héraldique » stéréotypé des inscriptions transversales de type C que l'on retrouve notamment dans le cas des ethniques sur les sceaux des cités-états [tabl. 1.5.2., n° iv-vi] (voir également nos 247 et 356-357 ci-dessus) et, par extension, sur les « armoiries » privées, notamment en lien avec la mode des initiales sur jaspe des II<sup>ème</sup> et III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (voir n° 341 ci-dessus).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>ΒΟΥΣ</b>	Bœuf – Βούσ(ελος) <sup>1960</sup> ⇒ βοῦς, « bœuf »	FOSSING 1929, n° 1356	-	-
2) <b>ΣΚΟΡΠΙΟΣ</b>	Scorpion - Σκόρπιος ⇒ σκορπίος, « scorpion »	AGDS I, 2, n° 895	Pl. 119, fig. 834	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
3) <b>ΛΑΜΠ-ΑΔΙΑΣ</b>	Castor (héros) / torche ⇒ λαμπαδίας = λαμπαδοῦχος, « porteur de flambeau »	FURTWÄNGLER 1900, pl. XIII/1 [190]	Pl. 23, fig. 149	Époque classique
4) <b>Θ/Ρ/Ε//Θ/Ν</b>	Étoile à six branches – Ὠρείων	PANOFKA 1851, pl. II/10	Pl. 131, fig. 911	-
5) <b>ΑΡΓΑΙΟΣ</b> (translittération)	Mont Argée – divinité radiée, étoile/lune – <i>Argaeus</i> ou <i>Argeos</i>	WALTERS 1926, n° 1662	Pl. 131, fig. 909	I-III <sup>ème</sup> s. apr. J.- C.

<sup>1954</sup> Voir SOLIN 2003, pp. 561-562. Voir également *LGPN* II, p. 388 ; III, A, p. 381 ; III, B, p. 368 ; IV, p. 296 ; V, 5, p. 388 ; V, B, p. 370.

<sup>1955</sup> Voir point 1.5.3. de la Partie I.

<sup>1956</sup> Voir PANOFKA 1851, p. 433, n° 59, pl. II/10.

<sup>1957</sup> Voir *IGUR* II, 2, n° 869, l. 4. *IG* II<sup>2</sup>, n° 2068, ll. 214-215 : Εὐτύχης Φλ. Κόσμος | Ὠρείων Ὀ (155-156 apr. J.-C.) = *LGPN* II, p. 481. Voir également *SEG* XXXIII (1983), n° 1056, C, II, l. 12 (= *LGPN* V, A, p. 469), et *LGPN* III, A, p. 381-382 : Ἰούλ. Ὠρείων (*cognomen Orion*).

<sup>1958</sup> Voir également HENIG 1997, p. 48.

<sup>1959</sup> Voir LASSÈRE 2005, pp. 106-108.

<sup>1960</sup> Voir *ibid.*, 1997, p. 49. En outre, Βούσελος est le nom, attesté dans les sources manuscrites antiques (Démosthène), d'un citoyen athénien. Voir BAILLY 2000, p. 374.

6) <b>ΛΕΟΝΤΙ</b> (camée)	Lion / <i>Amor</i> – <i>Leontius</i> ⇒ <i>leo</i> , « lion »	NEVEROV 1988, n° 363	-	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
7) <b>CORNVF</b>	Bélier – <i>Cornuf(icius /-icianus)</i> ⇒ racine <i>cornŭ</i> , « corne »	LE BLANT 1896, n° 390 <sup>1961</sup>	-	-
8) <b>MVS</b>	Rat / corbeau – <i>Mus</i> (surnom) ⇒ <i>mus</i> , « rat, souris »	LE BLANT 1896, n° 491 <sup>1962</sup>	-	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
9) <b>MARATHI</b> [G]	Athlète nu / palme, disque, herme <i>Marathus</i> <sup>1963</sup>	SCARISBRICK, [...] 2017, n° cat. 162	Pl. 133, fig. 929	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
10) <b>HERM AISCVS</b> (théophore)	Taureau – <i>Hermaiscus</i> ⇒ « petit Hermès » <sup>1964</sup>	AGDS II, n° 428 [300]	Pl. 39, fig. 263	1 <sup>er</sup> quart du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
11) <b>P</b>	Persée / gouge – <i>P(erseus)</i> ⇒ <i>Perseus, Perseo</i> (surnoms)	AGDS I, 3, n° 2217 [236]	Pl. 27, fig. 181	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
12) <b>F</b>	Corne d'abondance – <i>F(ortuna)</i> ⇒ <i>Fortunius, Fortunat(i)us</i> <sup>1965</sup> ?	AGDS I, 2, n° 924 [237]	Pl. 27, fig. 182	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.

Deux cas particuliers se démarquent toutefois des cas précédemment abordés : il s'agit de deux inscriptions qui participent du même type d'abréviation en deux caractères et d'une taille de lettres identique. De type A2 (sens de lecture du bas vers le haut, lettres tournées vers l'intérieur), elles sont, de plus, visiblement inscrites de manière rétrograde, ce qui semble indiquer qu'elles reprennent le nom du propriétaire, la gemme ayant une fonction sphragistique. Sur le premier exemple, dont il ne nous reste qu'un moulage de J. Tassie conservé à Oxford (*Beazley Archive*)<sup>1966</sup>, une légende, ΠΑ, est jointe à une représentation de la déesse Athéna *Parthenos* (avec lance, bouclier et *Nikè* dans le creux de la main, selon le modèle de la statue chrysléphantine de l'Acropole par Phidias) ; dans le second cas, une cornaline d'époque augustéenne (fin I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – début I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.), anciennement de la collection Jean-David Cahn à Bâle<sup>1967</sup>, présente le buste de trois-quarts face d'un satyre, avec *pedum* en arrière-plan, et la mention MA (restitué « A.M. » dans la note du catalogue). Dans les deux cas, la taille des lettres incite à penser qu'il s'agit soit de l'abréviation du nom du propriétaire, soit d'une « didascalie ». En ce qui concerne le moulage d'Oxford, il est aisé d'y voir la partie initiale de l'épiclese de la divinité, Πα(ρθένος) ou une appellation grecque (voire romaine translittérée) conforme à ce qualificatif<sup>1968</sup> ou dérivée de cette sémantique (Παρθένιος, Παρθενικός, *Parthenio, Parthenius*)<sup>1969</sup> – auquel cas le tampon originel aurait fait office d'« armoiries » à fonction sigillaire. Pour ce qui est de la cornaline Cahn, l'inscription abrégée peut reprendre un terme soit grec, soit latin, mais potentiellement en lien avec la figure du satyre – *Marsyas* ? Il est en effet attesté autant comme ὄνομα (Μαρσύας)<sup>1970</sup> que comme surnom romain de racine étymologique grecque (*Marsias, Marsua, Marsya*

<sup>1961</sup> Voir point 1.1.3. de l'Introduction, §2.

<sup>1962</sup> *Ibidem*.

<sup>1963</sup> Voir SOLIN 2003, p. 668.

<sup>1964</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 102 ; 399, fig. 394, pl. 88 : le registre figuré, comme l'avait déjà souligné Th. Panofka, fait référence à l'épisode du petit Hermès volant les taureaux d'Apollon ; le nom du propriétaire, *Hermaiscus* – qui signifie « petit Hermès » selon E. Zwierein-Diehl – est en lien sémantique avec le registre figuré. Voir OPEL II, p. 179, « Hermaiscus » (surnom).

<sup>1965</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 81 (gentilice *Fortunius, Fortunatius*) ; 334 (surnom *Fortuna, Fortunalis, Fortunatus*).

<sup>1966</sup> Voir <http://www.beazley.ox.ac.uk/record/6CCB0F0E-2252-4F89-9549-EB99FC360A4C>.

<sup>1967</sup> Voir Cahn's Quarterly, 2014/3, p. 3 (*Kunst der Antike*, Auktion 9, Bâle, 11 novembre 2014).

<sup>1968</sup> Voir LGPN III, A, p. 353 (Παρθένιος).

<sup>1969</sup> Voir *ibid.*, II, p. 361 ; III, A, p. 352 (Παρθένιος, Παρθενικός), et SOLIN 2003, pp. 292-294 (*Parthenio, Parthenius*).

<sup>1970</sup> Voir IG II<sup>2</sup>, n° 1009 ; 1987a ; 2336 ; 7910 ; 10461 (Attique) ; XIV, n° 2393, 351a-b (Sicile), et LGPN II, p. 298 ; III, A, 289.

– voir *Marsius* ?)<sup>1971</sup>. En tout état de cause, la composition générale du motif gravé (inscription et registre figuré) forme, dans les deux cas, un ensemble cohérent. À titre de parallèle, on trouve le même type d’abréviation, mais d’une taille de lettres plus réduite, sur une sardoine rubanée pseudo-italique<sup>1972</sup> (II<sup>ème</sup> s. av. J.-C.) publiée par Th. Panofka<sup>1973</sup> : elle représente un héros grec du cycle troyen, Palamède, avec bouclier et glaive, et la mention ΠΑ inscrite de manière rétrograde devant le visage du héros [Pl. 124, fig. 863]. Bien que l’auteur estime qu’il s’agit d’une « didascalie » – hypothèse que l’on ne peut réfuter de façon absolue –, il s’agit plus probablement, du fait de l’inversion du sens de lecture sur la pierre, de l’abréviation d’un ὄνομα issue de la même racine sémantique (Παλαμέδειος ou Παλαμήδης)<sup>1974</sup>.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
13) ΠΑ	Athéna <i>Parthenos</i> Πα(ρθένος) = <i>Parthenius</i> ?	<i>Beazley Archive</i> , n° réf. 40003213	Pl. W, fig. 161	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (style) <sup>1975</sup>
14) ΜΑ	Satyre (buste) Μα(ρσύας) = <i>Marsias</i> ?	<i>Cahn’s Quarterly</i> , 2014/3, p. 3	Pl. X, fig. 162	Époque augustéenne
15) ΠΑ (pseudo-italique)	Héros agenouillé / Glaive, Bouclier – Πα(λαμήδης) = <i>Palamedeios</i> ?	PANOFKA 1851, pl. II/20	Pl. 124, fig. 863	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.

### 1.6.2. NOMS THÉOPHORES ET ÉPICLÈSES

Sémantiquement, certaines appellations trouvent racine dans des noms de divinités ou de héros (demi-dieux auxquels un culte est voué [tabl. 1.4.3., n° 1 ; 1.6.2., n° 15 : référence à Hercule]) qui, on peut le conjecturer, opéraient comme divinité tutélaire de leur porteur ; cette allégeance onomastique trouve également écho dans les épiclèses des dieux et déesses [*id.*, n°s 1 et 16-17]. Pour une même référence à une divinité, l’appellation théophore peut se retrouver soit au nominatif [tabl. 1.4.3., n° 9 : [S]ATVR|[NI]NVS], soit autant qu’au génitif d’appartenance [tabl. 1.6.2., n° 11 : SATVR-NI-NI]. De même, les dénominations dont la racine étymologique se rapporte à la même source mythologique s’avèrent être variées : en lien avec Apollon sont attestés autant Ἀπολλόδωρος [*id.*, n° 6] qu’*Apollonides* (à deux reprises sur les gemmes [tabl. 1.4.4., n° c ; 1.6.2., n° 13]) ou encore *Apollonius*<sup>1976</sup> [*id.*, n° 12].

Il n’y a toutefois pas forcément de lien avec le registre figuré : si tel était le cas, l’inscription pourrait être suspectée de consister en une simple « didascalie ». Le doute est toutefois permis [*id.*, n°s 1-2]. Ces dénominations singulières adoptent autant la configuration d’ὀνόματα grecs, de parties d’appellations latines (surnoms en particulier), de noms diacritiques ou de séquences onomastiques complexes (des *tria nomina* peuvent être évoqué pour exemplifier cet état de fait : L-LIC-EROS, *L. Lic(inius) Eros* [tabl. 1.1.7., n° 2]<sup>1977</sup>, *cognomen* dérivé du nom de la divinité de l’Amour, fils d’Aphrodite). On retrouve d’ailleurs la même dénomination, seule cette fois, autant sur un moulage

<sup>1971</sup> Voir OPEL III, p. 60, « Marsius / Marsyas », et SOLIN 2003, p. 440.

<sup>1972</sup> L’allure générale du registre figuré ainsi que le décor de la bordure peut faire penser qu’il s’agit d’une pierre italique, mais le style est par trop classicisant (rendu peu schématique) : c’est sans doute une copie plus tardive (la taille des lettres correspond pourtant assez bien à une pierre étrusque ou italique, de même que la présence d’une bordure hachurée, l’*orlo*). D’ailleurs ni P. Zazoff (ZAZOFF 1968), ni L. Ambrosini (AMBROSINI 2011) ne retiennent cette intaille comme étrusque ou italique.

<sup>1973</sup> Voir PANOFKA 1851, p. 447, n° 69, pl. II/20.

<sup>1974</sup> Voir IG I<sup>3</sup>, n° 71, col. III, l. 135 (Παλαμέδειος) ; II<sup>2</sup>, n° 2103 col. II, l. 122 ; 2237, col. I, l. 30 ; XII, 9, n° 259, l. 17 (Παλαμήδης).

<sup>1975</sup> Voir AGW II, p. 213, n° 1538, pl. 153 (voir n° 291 ci-dessus : *Fortuna* [Pl. 107, fig. 744]) ; 219, n° 1582, pl. 158 (*Fides*).

<sup>1976</sup> Voir OPEL I, p. 66, « Apollonius » (gentilice et *cognomen*).

<sup>1977</sup> Voir également point 1.5.4.3. de la Partie I, §2.

de la collection Lewis (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) [tabl. 1.6.2., n° 10], que sur une intaille italique du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. provenant de la collection Duval à Genève [tabl. 1.4.3., n° i]<sup>1978</sup>, et pour laquelle la personnification d'Éros est gravée à titre de personnage secondaire.

Par un vaste effet d'interpénétration culturelle, se concrétisant en divers syncrétismes culturels, l'éventail des noms d'inspiration divine se nourrit tout aussi bien du panthéon gréco-romain [*id.*, n° 36 : MARTI|AL/IS] que de celui des divinités égyptiennes et orientales : autant Isis qu'Anubis [tabl. 1.4.4., n° v-ξ : EICIWN et AN-OYBIWN] ou encore Ammon, le pendant égyptien et libyen de Jupiter, ont pu servir de racine sémantique à certaines dénominations [tabl. 1.6.2., n° 2]. Un cas est toutefois complexe à appréhender, tout autant au niveau de la structure sémantique, du rendu épigraphique (mélange de caractères grecs et latins, dédoublement de voyelles) que de la référence à une divinité : il s'agit d'une cornaline du Cabinet des Médailles (première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) sur laquelle apparaît la légende ΙΙΙΥΣΣΥΣ (voir n° 380 ci-dessus [Pl. 56, fig. 378]). Il s'agit d'une appellation théophore, Εἰλισσος, translittérée – maladroitement – du grec en latin [tabl. 1.6.2., n° 8], et qui peut être dérivée tout autant du nom de la déesse Ilithyie (Εἰλείθυια) que de celui du dieu-fleuve *Ilissus* (la parenté sémantique théophore est conséquemment attestée).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) ΕΥΚΛΕΙΑ	Eucléïa / Trident, roue Εὐκλεία <sup>1979</sup> , « la Gloire, la Renommée »	LE BLANT 1896, n° 634	-	-
2) (...)   ΑΜΜΩΝΙΟΣ (...)	Personnification / Lion Ἀμμώνιος = racine <i>Ammon</i>	WALTERS 1926, n° 1288 [419]	Pl. L, fig. 81	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
3) ΥΓΕΙΑ	Éros / Vache Ἵγεία, « Hygie »	WALTERS 1926, n° 1502	-	Époque impériale
4) ΝΙΚΗC	Faustine (portrait) Νικῆς = racine <i>Nikè</i>	BERRY 1968, n° 95 [393]	Pl. 58, fig. 394	Fin du II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
5) ΤΥΧΙΑ	Enfant (tête) Τυχία = racine <i>Tyché</i>	RICHTER 1956, n° 485 [427]	Pl. 67, fig. 460	Époque flavienne (?)
6) ΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟC	Jupiter / <i>Fortuna</i> Ἀπολλόδωρος, « don d'Apollon »	RICHTER 1956, n° 342 [186/435]	Pl. 69, fig. 471	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (inscription)
7) ΑΦΡΟΔΙΤΗC [G]	Aphrodite / Herme ityphallique Ἀφροδίτης, « (Sceau) d'Aphrodite »	HENIG 1975, n° 41	-	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
8) ΙΙΙΥΣΣΥΣ (translittération)	Tête / caducée – Εἰλισσος = <i>Ilissus</i> Εἰλείθυια = <i>Ilithyie</i>	VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 26 [380]	Pl. 56, fig. 378	1 <sup>ère</sup> moitié du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
9) ΜΕ/R/CV/RI/ALIS	Vénus <i>Victrix</i> <i>Mercurialis</i> , « de Mercure »	VITELLOZZI 2010b, n° 220 [463]	Pl. S, fig. 131	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
10) ΕΡΟC	<i>Nikè</i> / <i>Massure</i> , <i>volumen</i> ⇒ <i>Eros</i> (surnom)	HENIG 1975, n° 86	-	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
11) SATVR-NI-NI [G]	Taureau – <i>Saturninus</i> ⇒ Surnom dérivé de <i>Saturnus</i>	FURTWÄNGLER 1896, n° 6578 <sup>1980</sup>	Pl. 120, figg. 837a-b	-

<sup>1978</sup> Voir <http://www.beazley.ox.ac.uk/gems/styles/etruscan/ringstones.htm>.

<sup>1979</sup> Si le registre figuré de l'améthyste publiée par E.F. Le Blant n'était pas déjà évocateur, Εὐκλεία s'apparenterait également à l'épiclèse de la déesse Artémis, cela autant dans les sources épigraphiques (*IG* IX, 2, n° 420 ; XII, 5, n° 220) que littéraires (Pausanias, *Description de la Grèce*, IX, 17, 1-2, et Plutarque, *Vie d'Aristide*, XX, 6-7). Voir également <http://www.sites.univ-rennes2.fr/lahm/crescam> (base de données des épiclèses grecques).

<sup>1980</sup> Voir également PANOΦKA 1851, p. 392, n° 5, pl. I/5 : l'auteur restitue l'inscription par SATVR-NI-NI.

12) <b>APOLLONIVS</b>	Masque tragique ⇒ Surnom dérivé d' <i>Apollon</i>	FURTWÄNGLER 1896, n° 6554 <sup>1981</sup>	-	-
13) <b>APOLLONID-ES</b>	Masque tragique ⇒ Surnom dérivé d' <i>Apollon</i>	FURTWÄNGLER 1896, n° 1950 <sup>1982</sup>	Pl. 120, fig. 838	-
14) <b>ἩΕΡ</b>	Herme (buste de Dionysos ou de philosophe) – <i>Her(maios)</i>	FURTWÄNGLER 1896, n° 1784 <sup>1983</sup>	Pl. 120, fig. 842	-
15) <b>HERCVLAN</b> (argent)	Portrait – <i>Herculan(eus /-(i)us)</i> ⇒ Surnom dérivé d' <i>Hercule</i> <sup>1984</sup>	SPIER 2007, n° 53	-	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
16) <b>ΠΑΡΑΛΙΟΥ [G] + ΠΑΡ</b> (monogramme)	Allégorie prophylactique ⇒ Épiclèse d'Artémis : Παράλια « À côté de la mer » <sup>1985</sup>	CARNEGIE 1908, n° I 15 [294]	-	-
17) <b>PALLAS</b>	<i>Grylloi – Pallas</i> <sup>1986</sup> ⇒ Épiclèse d'Athéna : Παλλάς	Catalogue de vente <sup>1987</sup>	Pl. 120, fig. 839	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.

\*\*\*\*\*

## 2. COMPLÉMENTS AU REGISTRE FIGURÉ (« DIDASCALIES »)

Les compléments au registre figuré se distinguent des appellations par le fait qu'ils ne définissent pas le nom du propriétaire ou de possesseur de la gemme (à la différence des appellations « sémantiques » et des « armoiries » qui relient un nom propre – ou une séquence onomastique – au registre figuré). Les « didascalies » apparaissent sur les pierres gravées grecques et les scarabées étrusques dès le V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. (voir nos 71-74 et 91 ci-dessus).

On peut classer les inscriptions ayant trait à un complément du registre figuré selon la nature de ce dernier, selon que celui-ci se rapporte à une divinité, une personnification, la représentation d'un héros mythologique (ou d'un Saint à l'époque paléochrétienne et byzantine), un portrait, un animal ou une scène de genre. Corrélativement, la « didascalie » peut se révéler être un qualificatif (adjectif ou adverbe, voire une épiclèse) ou un symbole (chrisme, monogramme).

Il arrive toutefois qu'à l'instar de la mode *rinascimentale* des ajouts erronés de « didascalies » (voir n° 493 ci-dessus), on trouve sur des gemmes antiques des compléments au registre figuré qui sont inappropriés : tel était notamment le cas du portrait d'Octavien assimilé au sixième roi de Rome, *Servius Tullius* au travers de la « didascalie » **SER | TVL** (voir n° 304 ci-dessus) [tabl. 2.4., n° 1]. On retrouve la même particularité sur un jaspé des II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. issu de la collection Guy Labrière (Paris) : la déesse Isis, tenant la corne d'abondance et une branche, assise au-dessus d'un jeune

<sup>1981</sup> Voir n° 363 ci-dessus : **A | Π / Λ | Ϊ**.

<sup>1982</sup> Voir également PANOÏKA 1851, p. 455, n° 80, pl. II/31.

<sup>1983</sup> Voir PANOÏKA 1851, p. 424, n° 44, pl. I/44 : l'auteur restitue l'inscription comme l'abréviation de l'appellation *Hermaios*, tandis que A. Furtwängler (FURTWÄNGLER 1896, p. 95, n° 1784) y voit, potentiellement, un buste de Dionysos.

<sup>1984</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 92 (*nomina Herculanus et Herculanus*) ; 341 (*cognomina Herculanus, Herculanus et Herculanus*). L'auteur du catalogue dans lequel figure la bague en argent, J. Spier, privilégie le nom diacritique *Herculanus* (voir SPIER 2007, p. 24).

<sup>1985</sup> Voir SEG VI (1932), n° 823 ; 826, et <http://www.sites.univ-rennes2.fr/lahm/crescam> (base de données des épiclèses grecques).

<sup>1986</sup> Voir SOLIN 2003, pp. 290-291, et OPEL III, p. 121, « Pallas » : surnom ou appellation de femme.

<sup>1987</sup> Catalogue de vente : *Geschnittene Steine der Antike*, Sonderliste K, Münzen und Medaillen A.G., Bâle, décembre 1968, p. 59, n° 171 ; 67-68, n° cat. 171.

personnage en *anodos* (il émerge de feuillages), est définie par une inscription périphérique comme la Muse de la poésie héroïque, Calliope (**ΚΑΛΛΙΟΠΗ**) [tabl. 2.1., n° 10].

Dans les paragraphes qui vont suivre, selon la nature du registre figuré, les inscriptions seront classées chronologiquement et répertoriées selon qu'elles apparaissent sur des pierres (des sceaux ou des bagues métalliques) grecques d'époque classique ou hellénistique<sup>(αβγ)</sup>, des scarabées étrusques ou des intailles italiques<sup>(i-iii)</sup>, des gemmes romaines républicaines et impériales<sup>(123)</sup> et, pour finir, des bijoux paléochrétiens et byzantins<sup>(ABC)</sup>. Il peut s'agir autant d'abréviations, de termes entiers (parfois joints à des adjectifs [tabl. 2.1., n°s α et 14]) ou à des formules [*id.*, n° 7] ; on trouve également, en lien avec les représentations « de groupe » du panthéon païen (assemblée des dieux) différents types d'inscriptions descriptives, allant d'une formule complète à une série d'initiales en lien direct ou indirect avec le registre figuré [*id.*, n°s 7-8 ; 2.7, n° 1]. Le plus souvent au nominatif, ces « didascalies » se présentent marginalement au génitif, sans que l'on puisse relier la séquence épigraphique à une quelconque appellation ; conséquemment, le génitif agit comme un élément qui renforce le lien entre l'inscription et l'image gravée – sous-entendant vraisemblablement « L'image de... » ou – dans le cas de représentation de divinité auquel le porteur de la gemme vouerait un culte (respectivement Hécate et Jupiter dans les exemples cités ci-dessous [*id.*, n°s i, 1 et 9]) – « Serviteur de... » (voir n° 222 ci-dessus).

\*\*\*\*\*

## 2.1. DIVINITÉS, MUSES

Certaines inscriptions adjointes à des représentations de divinités peuvent s'entendre comme des dédicaces (voir n° 205 ci-dessus : **CE-R/ERI** et **VENERI | VICTRICI**). La difficulté est donc de démêler lesdites offrandes aux « didascalies » lorsque les inscriptions sont abrégées. Le registre figuré peut éclairer sur ce point : ainsi, sur trois intailles, le motif iconographique fait expressément référence à un signe de dévotion d'un mortel à une divinité, le tout joint à une légende en exergue (type H) [tabl. 2.1., n°s 1-2 ; 2.2., n° 6]. Dans le premier cas, sur une pâte de verre des *Staatlichen Museen* de Berlin publiée par A. Furtwängler en 1896 (et datée par lui au I<sup>er</sup> s. av. J.-C.)<sup>1988</sup>, une figure assise – assimilée à un "jeune prince" ou au Génie de Mars *Victor* tenant une corne d'abondance – tend une Victoire en direction d'une statuette cultuelle de Mars *Victor* (ressemblant au *Palladion*), laquelle est posée sur un autel à guirlandes ; sous la ligne de sol (type H) apparaît la légende **MAR•VIC•**. Or, autant les signes d'interpunctation (à fonction abrégative), qui rappellent le formulaire des dédicaces monumentales de l'épigraphie publique (voir point 2.3.4. de la Partie I), que la composition iconographique (Génie de Mars *Victor* ou un empereur selon A. Furtwängler), semblent indiquer qu'il s'agit d'une dédicace à Mars *Victor*<sup>1989</sup>, *Mar(ti) Vic(tori)*. De plus, on peut remarquer que les dédicaces à Mars s'abrègent usuellement **MAR** sur les anneaux métalliques à fonction d'ex-voto (voir n° 207 ci-dessus)<sup>1990</sup>. On retrouve la même composition iconographique sur une intaille en sardoine du Cabinet des Médailles [Pl. 121, fig. 841], datée du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., sur laquelle le Génie assis est assimilé à Caracalla jeune<sup>1991</sup>. Une inscription similaire à celle de la pâte de verre de Berlin parcourt l'exergue : **MAR VIC**. L'absence de signes séparatifs est vraisemblablement la résultante d'une mauvaise restitution de la légende due à la diffusion à grande échelle de ce même motif sur différents supports gravés (pierres fines, pâtes de verre) ; ou, à tout le moins, d'une standardisation des "détails stylistiques et techniques de la gravure" imputable à une production de masse à visée de propagande qui trouve son origine au

<sup>1988</sup> FURTWÄNGLER 1896, p. 132, n° 2926, pl. 25.

<sup>1989</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 179, n° 29.

<sup>1990</sup> Voir en particulier HENKEL 1913, p. 49, n° 356, pl. XVIII : "(...) *gravierte Inschrift* : **MAR = Mar(ti)**, d.h. „*dem Mars*“. *Votivgeschenk für Mars*". Voir également *ibid.*, p. 50, n° 362, pl. XVIII (**MAR**).

<sup>1991</sup> Voir VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, p. 169, n° 214, pl. 114.

dernier siècle de la République (voir point 1.2.2. de l'Introduction) – c'est-à-dire à l'époque où la pâte de verre de Berlin, issue d'un original contemporain sur pierre fine disparu, a été confectionnée. Ces deux pierres portant une inscription relative à Mars *Victor* s'inscrivent donc dans une mouvance sociale et religieuse visant vraisemblablement à vouer un culte à la réussite militaire de l'empereur sous les auspices de Mars. La même fonction dédicatoire préside sans doute également à une troisième pierre, une sardoine du *British Museum*, dont la composition iconographique et épigraphique est similaire.

Sur la surface gravée apparaît la figure de la Fortune, assise et tenant la corne d'abondance ; elle serre la main d'un personnage féminin agenouillé. En exergue (à nouveau), l'inscription **FORTV** se comprend – par comparaison aux deux autres pierres traitées précédemment et eu égard à la scène de dévotion figurée – comme une dédicace à la divinité, *Fortu(nae)*.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
α) <b>CEMNHC / EKATHC</b> (crétule)	Hécate – σεμνῆς Ἑκάτης, « (Image ?) de la Vénérable Hécate »	BOUSSAC 1992, n° cat. Hé 18	Pl. 120, fig. 839	Époque hellénistique
i) <b>TVPAN</b> (scarabée)	Aphrodite / Énée <i>Turan</i> = Aphrodite	ZAZOFF 1968, n° 45 <b>[91/191]</b>	Pl. 23, fig. 151	1 <sup>er</sup> quart du V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
ii) <b>NE-□VN-V4</b> (scarabée)	Neptune / Trident <i>Nethunus</i> = Neptune	ZAZOFF 1968, n° 136	-	IV <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
iii) <b>IOVIS / O M</b> (scarabée italique)	Jupiter / Lance, foudre Jupiter <i>Optimus Maximus</i>	BOARDMAN, [...] 2003, n° 261 <b>[222]</b>	Pl. 103, fig. 713	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
iv) <b>MEP</b> (scarabée italique)	Mercure – <i>Mer(curius)</i>	ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 334 <b>[94]</b>	Pl. 10, fig. 62	III <sup>ème</sup> s. av. J.-C. (inscription)
1) <b>MAR VIC*</b>	<i>Genius / Nikè, Mars</i> (statue) – <i>Mar(s) Vic(tor)</i>	VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 214	Pl. 121, fig. 841	Fin du II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
2) <b>MAR·VIC·*</b> (dédicace ?)	<i>Genius / Nikè, Mars</i> (statue) – <i>Mar(ti) Vic(tori) (?)</i>	FURTWÄNGLER 1896, n° 2926	-	Fin I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
3) <b>HERM</b>	Hermès – <i>Herm(es)</i>	FURTWÄNGLER 1896, n° 2699	-	-
4) <b>LVNA   SOL</b>	Hélios (buste) / Croissant lunaire – <i>Sol, Luna</i>	FURTWÄNGLER 1896, n° 7200 <sup>1992</sup>	-	-
5) <b>ANITOX EIA**</b>	Tyché d'Antioche Ἀντιόχεια	AGWI, n° 460 <b>[389]</b>	Pl. 57, fig. 387	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
6) <b>ANTIOXIA**</b>	Tyché d'Antioche – Ἀντιόχ(ε)ια	LE BLANT 1896, n° 279	-	-
7) <b>EKKΛΗΣΙΑ   ΘΕΩΝ   EN ΟΛΥΜΠΩ</b>	Assemblée divine – ἐκκλησία θεῶν ἐν Ὀλυμπῳ, « Assemblée des dieux sur l'Olympe »	WALTERS 1926, n° 1241 <b>[392]</b>	Pl. 58, fig. 393	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
8) <b>S E L M M I V</b>	Assemblée divine – Initiales des sept dieux représentés <sup>1993</sup>	LE BLANT 1896, n° 276	-	-
9) <b>IOVIS</b>	Jupiter / <i>Nikè, aigle</i> – « (Image / Serviteur) de Jupiter	LE BLANT 1896, n° 259	-	-

<sup>1992</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 74 : "La réunion du soleil et du croissant lunaire est fréquente sur les pierres gravées. Les anciens semblent avoir tenu ces deux signes pour des images protectrices [qui] figurent sur des amulettes de plomb et sur des gemmes de caractère magique".

<sup>1993</sup> Voir *ibid.*, p. 110, n° 276 : "Les dieux qui ont donné leur nom aux sept jours de la semaine y sont représentés debout, marchant à droite. Au-dessus de chacun d'eux est l'initiale de son nom : Saturnus, Elios, Luna, Mars, Mercurius, Jupiter [Iuppiter], Venus".

10) <b>ΚΑΛΛΙ-ΟΠΗ</b> (muse)	Isis / Personnage en <i>anodos</i> Καλλιόπη = Calliope	SCARISBRICK, [...] 2016, n° cat. 147 [436]	Pl. 124, fig. 862	II <sup>ème</sup> -III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
11) <b>ΣΑΠΦΟΥ</b> (muse)	Sappho jouant de la lyre / autel Σαπφώ = Sappho	LE BLANT 1896, n° 282	-	
12) <b>Σ Σ</b> (contraction) <sup>1994</sup>	Sérapis trônant – Σ(έρα)πις	CADES 1836, II, pl. F/4	Pl. 121, fig. 844	-
13) <b>MARS / VLTOR</b>	Mars <i>Ultor</i> (avec lance, bouclier et casque à cimier)	BOARDMAN, [...] 2009, n° 141 [192]	Pl. 23, fig. 152	Époque augustéenne
14) <b>Η ΚΥΡΙ-Α/Σ ΙΣΙ/Σ</b> <b>ΑΓΝΗΣ</b> (acclamation ?)	Isis, Sérapis / Cerbère ἡ κυρία{ς} Ἴσις ἀγνή{ς} « Isis, la maîtresse, la pure »	MASTROCINQUE 2003, n° 58	Pl. 120, fig. 845	-
15) <b>ΑΠΟ/ΛΩΝ</b>	Apollon - Ἀπόλλ(λ)ων	VITELLOZZI 2010b, n° 220	Pl. C, fig. 20 <sup>bis</sup>	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
16) <b>ΧΝΟ-Υ-ΒΙΣ</b> (amulette)	Serpent léontocéphale <i>Chnoubis</i>	PHILIPP 1986, n° 134	Pl. 120, fig. 840	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

\*\*\*\*\*

## 2.2. PERSONNIFICATIONS

Ici ne sont pas encore traitées les « didascalies » sous forme d'acclamations, de dédicaces, de prières ou de formules (augurales, prophylactiques ou à fonction d'ex-voto) : ce paragraphe s'attache avant tout aux légendes sur pierre gravée, complétant le registre figuré, et qui se rapportent aux divinités poliades [tabl. 2.2., n° 4] ou aux représentations anthropomorphes de provinces romaines (sur les sceaux publics notamment [*id.*, n°s 1-3]), aux personnifications de vertus publiques et aux dieux-fleuves [*id.*, n°s 7-9]. Ces derniers apparaissent à trois reprises sur les pierres gravées. Dans un premier cas, sur une cornaline du *British Museum*, se lit ΓΕΛΑΣ au-dessus d'une représentation du dieu-fleuve éponyme, un taureau à tête anthropomorphe. Le registre figuré est directement inspiré du type monétaire de revers du taureau androcéphale de la cité de Géla en Sicile, sur lequel, d'ailleurs, l'ethnique est frappé également dans le registre supérieur du flanc [Pl. 122, fig. 847b]<sup>1995</sup>. Sur un second exemple, une cornaline de la collection B.Y. Berry, le dieu-fleuve est représenté allongé, le coude appuyé sur une amphore-source (ou une urne), selon un traitement iconographique davantage typique des canons de la statuaire : c'est une figuration "de cette divinité fluviale sous [son] aspect traditionnel romain hérité de la plastique grecque" : un dieu "à demi-nu, étendu sur le sol, drapé dans un large manteau", un himation, qui le couvre jusqu'aux hanches<sup>1996</sup>). Comme dans le cas de la gemme précédente publiée par Th. Panofka, les parallèles tant iconographiques qu'épigraphiques les plus pertinents se retrouvent sur les monnaies : la comparaison avec la numismatique provinciale romaine permet d'éclairer la restitution des divers attributs du dieu sur la cornaline Berry – notamment les épis de blé<sup>1997</sup>, symboles de la prospérité et des vertus nourricières du fleuve (comme la corne d'abondance [tabl. 2.2., n° 9]), ainsi que le dauphin, allusion à la nature non-chtonienne de la divinité ; le petit personnage assis se comprend, lui, comme la personnification d'un affluent du Méandre, l'*Eudonos*<sup>1998</sup>. Quant à la légende monétaire ΜΑΙΑΝΔΡΟΣ, on la retrouve également à l'exergue, comme sur la gemme, en particulier sur le monnayage de bronze de *Dionysopolis* (Phrygie) du temps de Septime

<sup>1994</sup> Voir point 2.2.5. de la Partie I, §1.

<sup>1995</sup> Voir FRANKE, HIRMER 1972, pp. 58-59, pl. 57, n° 163 : tétradrachme (410 av. J.-C.).

<sup>1996</sup> Voir BONNEAU 1994, p. 52.

<sup>1997</sup> Voir LIMC V, « Maiandros », 1, p. 338, n° 16 (épis) ; 2, p. 175.

<sup>1998</sup> Voir *ibid.*, 1, p.339, n° 11 ; 2, p. 174, et

Sévère (193-211 apr. J.-C.)<sup>1999</sup>. Le rendu d'ensemble est identique sur une troisième pierre, à nouveau une cornaline, conservée au *Magyar Nemzeti Múzeum* (Musée National Hongrois) de Budapest : sur sa surface est gravé une représentation d'un troisième dieu-fleuve dont l'identité est révélée par une légende en exergue, **ΔΑΝΟΥΒΙΣ**<sup>2000</sup>. C'est sous cette appellation qu'est mentionné, dans différentes sources antiques<sup>2001</sup>, le Danube : il correspond au latin *Danuvius* ou *Danubius*, et se rapporte au cours supérieur du fleuve, jusqu'aux cataractes (Portes de Fer), le cours inférieur étant appelé *Istros* ("Ιστρος")<sup>2002</sup>. La divinité est figurée couchée, sous une sorte d'édicule à voûte, tenant un roseau et une corne d'abondance. Le parallèle numismatique *ad hoc* est le revers d'un *aureus* de Trajan [Pl. 122, fig. 849b]<sup>2003</sup> : on y trouve la légende à nouveau en exergue (DANVVIVS) ; le dieu-fleuve, lui, est accoudé sur une amphore-source, la main droite posée sur une proue de galère et une partie de l'himation – dont il est vêtu jusqu'à la taille – gonflé au-dessus de sa tête (*velificans*), un peu à la manière de l'« édicule » de la cornaline hongroise.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>FOR / AVGG</b> (sceau impérial)	<i>Fortuna – For(tuna) Aug(ustorum)</i> , « La Fortune des (deux) empereurs »	COLLINGWOOD, [...] 1990, n° 2411.29	Pl. 121, fig. 846	198-209 apr. J.-C. <sup>2004</sup>
2) <b>VICTORIA / AVG</b> (sceau impérial)	Victoire – <i>Victoria Aug(usti)</i> « La Victoire de l'empereur »	COLLINGWOOD, [...] 1990, n° 2411.32	-	II <sup>ème</sup> -IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
3) <b>BRI-T-A SANC (sic)</b> (sceau provincial)	<i>Britannia</i> / Lance, bouclier, aplustre (?), cerf – <i>Brita(nnia) sanc(ta)</i> , « Sainte Bretagne »	COLLINGWOOD, [...] 1990, n° 2411.33	-	t.p.q. 213 apr. J.-C. <sup>2005</sup>
4) <b>ΡΩΜΗ / ΧΡΥΣ-ΟΠΟΛΙΣ</b> (commémoration)	<i>Roma</i> / Victoire – Ρώμη Χρυσόπολις (noms de deux cités, Rome et Chrysopolis)	ZWIERLEIN-DIEHL 1997, fig. 16 [421]	Pl. 66, fig. 451	t.p.q. 324 apr. J.-C.
5) <b>BON EVEN</b>	<i>Bonus Eventus</i>	LE BLANT 1896, n° 273b	-	-
6) <b>FORTV</b> (dédicace ?)	<i>Fortuna</i> assise devant un personnage féminin agenouillé <i>Fortu(na) ou Fortu(nae)</i>	WALTERS 1926, n° 1750	-	-
7) <b>ΓΕΛΑΣ</b>	Taureau androcéphale / Étoile Γέλας = dieu-fleuve <i>Gelas</i>	PANOFKA 1851, n° 15, pl. IV/15 <sup>2006</sup>	Pl. 122, fig. 847a	-
8) <b>ΜΑΙΑΝΔΡΟΣ</b>	Dieu-fleuve couché / Amphore, dauphin, roseau – Μαϊανδρος = dieu-fleuve Méandre	BERRY 1968, n° 139 [192]	Pl. 122, fig. 848	Époque impériale

<sup>1999</sup> Voir *ibid.*, 1, p. 338, n° 6 ; 2, p. 173, et *BMC Phrygia*, p. 183, n° 6, pl. XXIII/4 (légende ΜΑΙΑΝΔΡΟΣ ou ΜΕΑΝΔΡΟΣ).

<sup>2000</sup> Voir *ibid.*, III, « Danuvius », 1, pp. 343-344 ; 2, p. 255 : en grec, Δανοῦβις = Δανούβιος, et correspond au latin *Danuvius* / *Danubius*.

<sup>2001</sup> Voir notamment Appien, *Histoire romaine*, IX, 22, 65, et Ptolémée, *Géographie*, III, 8, 1.

<sup>2002</sup> Voir *LIMC* III, « Danuvius », 1, pp. 343-344 ; 2, p. 255.

<sup>2003</sup> *BMC/RE*, III, Trajan, pp. 84-85, n°s 395-399, pl. 15/16 (105-111 apr. J.-C.).

<sup>2004</sup> Voir COLLINGWOOD, WRIGHT 1990, p. 92, n° 2411.29, note : M. Henig suggère que les deux empereurs soient Septime Sévère et Caracalla. Voir également n° 124 ci-dessus (**AVGG, AVGGG**).

<sup>2005</sup> Création de la province de Bretagne Supérieure (*Britannia Superior*) – dont le cerf qui figure au pied de *Britannia* était l'emblème – par Caracalla en 213 apr. J.-C. Voir BIRLEY 2007, p. 46, n. 6. Voir également n° 12 ci-dessus (sceau avec les initiales **P B I**) [tabl. 2.5., n° 18].

<sup>2006</sup> Voir également STEFANELLI 2007, p. 59, n° 413, pl. « Tomo I, cassetto 6 », ill. 413 : copie en pâte de verre de l'intaille du *British Museum*.

9) ΔΑΝΟΥΒΙΣ	Dieu-fleuve couché / Étoile Δανοῦβις = Δανούβιος = dieu-fleuve Danube	GESZTELYI 2000, n° 180 <sup>2007</sup>	Pl. 122, fig. 849a	II <sup>ème</sup> -III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
-------------	--	--	--------------------	---

\*\*\*\*\*

### 2.3. HÉROS, PERSONNAGES MYTHOLOGIQUES, SAINTS, ANGES, HOMMES ILLUSTRÉS

La représentation des héros et des demi-dieux païens, sur les gemmes et les anneaux métalliques, fait écho à la popularité des mythes grecs et à leur diffusion tout autour du bassin méditerranéen dès le V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. C'est surtout dans la glyptique étrusque que ce phénomène transparaît le mieux (voir point 1.6.2. de l'Introduction, §1) : les artisans-graveurs y étaient invités à référencer par des « didascalies » leurs œuvres sur scarabée<sup>2008</sup>. C'est d'ailleurs selon cette acception qu'il faut comprendre la mention **ΑΤΑΛΑΝΤΑ** sur un scarabée grec archaïque (selon P. Zazoff)<sup>2009</sup> : il s'agit d'une œuvre potentiellement étrusque, ou à tout le moins « pour les Étrusques », mais d'une facture tellement étrusquaisante<sup>2010</sup> qu'A. Furtwängler lui-même avait dû se résoudre à mettre en parallèle le motif de l'Atalante sur la gemme grecque archaïque avec la même illustration sur un scarabée étrusque (*Semon Master* – voir n° 64 ci-dessus) afin de mettre en exergue les disparités entre les deux courants stylistiques<sup>2011</sup>. Les « didascalies » sur les scarabées étrusques sont en si grand nombre que, dans le tableau ci-dessous, je ne prétendrai pas à l'exhaustivité : je me bornerai à donner un échantillonnage pertinent, et le plus varié possible, des légendes qui apparaissent dans la glyptique étrusque (voir n° 91 ci-dessus).

#### 2.3.1. PANTHÉON GRÉCO-ROMAIN ET MYTHOLOGIE

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>α)</sup> <b>ΑΤΑΛΑΝΤΑ</b> (scarabée)	Jeune fille faisant ses ablutions Ἀταλάντα = Atalante	BOARDMAN 1968a, n° 339 [72]	Pl. 8, fig. 46	v. 500 av. J.-C.
<sup>β)</sup> <b>ΚΑΣΣΑΝΔΡΑ</b> (or)	Cassandre / <i>Palladion</i> Κασσάνδρα = Cassandre	RICHTER 1956, n° 80 [77]	Pl. 8, fig. 49	400-380 av. J.-C.
<sup>γ)</sup> <b>ΔΙΟΣΚΟΡΟΙ</b>	Castor et Pollux / <i>Ankh</i> Διόσκο(υ)ροι = Dioscures	AGDS II, n° 153 [74]	Pl. 8, fig. 48	Milieu du V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
<sup>δ)</sup> <b>ΔΑΝΑ</b> (argent)	Danaé debout Δανά(η) = Danaé	BOARDMAN 1970, fig. 667	Pl. 122, fig. 850	2 <sup>ème</sup> -3 <sup>ème</sup> quart du V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
<sup>ε)</sup> <b>ΠΑΝΕΛΟΠΑ</b> (or)	Pénélope assise, pensive Πανελόπα (dor.) = Πηνελόπεια ου Πηνελόπη (ion.)	BOARDMAN 1970, fig. 656 [73]	Pl. 8, fig. 47	2 <sup>ème</sup> quart du V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.

<sup>2007</sup> Voir <http://edh-www.adw.uni-heidelberg.de/edh/inschrift/HD03598>. LIMC, III, « Danuvius », 1, p. 343, n° 5.

<sup>2008</sup> Pour un aperçu relativement exhaustif de ces « didascalies » dans la glyptique étrusque, voir AMBROSINI 2011, pp. 21-72.

<sup>2009</sup> Voir ZAZOFF 1983, p. 102, n. 18.

<sup>2010</sup> D'ailleurs L. Ambrosini classe cette pierre parmi les gemmes étrusques ou, à tout le moins – se référant à J. Boardman –, la catalogue comme un scarabée fabriqué en Étrurie par des artisans-graveurs grecs. Voir AMBROSINI 2011, p. 63, n° 100, fig. 90 ; 95 (commentaire).

<sup>2011</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, III, p. 183, figg. 124-125, et ZAZOFF 1983, p. 102, n. 18 : "(...) *der verschollene Stein mit der knienden, badenden Frau (...) – das gleiche Motiv wie auf dem Exemplar des Semon-Meisters (...) – ist ein so repräsentatives etruskisches Stück, dass Furtwängler es mit dem Bild des Semon-Meisters zusammen abbildete (...), um daran die Unterschiede zwischen der griechischen und der etruskischen Skarabäenglyptik zu demonstrieren*".

ζ) <b>ΚΑΣΤΟΡ*</b> (scarabéoïde)	Jeune athlète Κάστωρ = Castor	FURTWÄNGLER 1900, pl. XII/23 <sup>2012</sup>	-	V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
i) <b>ΚΑ4-TVP*</b> (2x) <sup>2013</sup> (scarabée)	Castor à la source <i>Kastur</i> = Κάστωρ	ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 324	Pl. 122, fig. 851	3 <sup>ème</sup> quart du V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
ii) <b>Φ/EP/4/E</b> (scarabée)	Persée / Méduse (tête), gouge <i>Pherse</i> = Persée	ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 321 <b>[91/191]</b>	Pl. 23, fig. 150	Milieu du V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
iii) <b>HEP-CLE</b> (5x) <sup>2014</sup> (scarabée)	Hercule soutenant la voûte du ciel – <i>Hercle</i> = Hercule	ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 330	Pl. 123, fig. 852	Fin du V <sup>ème</sup> - début du IV <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
iv) <b>HEP-CLE / KVK-N-E</b> (2x) <sup>2015</sup> (scarabée)	Combat d'Hercule et de Kyknos <i>Hercle / Kukne</i> = Hercule / Kyknos	ZAZOFF 1968, n° 40	Pl. 10, fig. 60	1 <sup>er</sup> quart du V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
v) <b>I/X/4I/V/N</b> (scarabée)	Ixion sur la roue en feu <i>Ichsiun</i> = Ixion	ZAZOFF 1968, n° 182 <b>[182]</b>	Pl. 21, fig. 141	Milieu du IV <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
vi) <b>TVTE</b> (5x) <sup>2016</sup> (scarabée)	Ixion sur la roue en feu <i>Ichsiun</i> = Ixion	ZAZOFF 1968, n° 60 <b>[191]</b>	Pl. 1, fig. 3	1 <sup>er</sup> quart du V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
vii) <b>VTV4E / AXELE*</b> (scarabée)	Achille et Ulysse – <i>Utuse / Achele</i> = Ulysse / Achille	ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 312	Pl. 123, fig. 853	1 <sup>er</sup> quart du V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
viii) <b>A-X-LE*</b> (scarabée)	Achille – <i>Achle</i> = Achille	ZAZOFF 1968, n° 89	-	Milieu du V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
ix) <b>E-A-4VN</b> (scarabée)	Jason embarquant sur l' <i>Argo</i> <i>Easun</i> = Jason	AMBROSINI 2011, n° 92	Pl. 123, fig. 854	Milieu du V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
x) <b>OE4E</b> (scarabée scié)	Thésée cachant son épée sous un rocher – <i>These</i> = Thésée	ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 336	Pl. 123, fig. 855	Début du IV <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
xi) <b>Π-E-LE</b> (scarabée)	Pélée se lavant les cheveux au <i>louterion</i> <sup>2017</sup> – <i>Pele</i> = Pélée	ZAZOFF 1968, n° 187	-	Milieu du IV <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
xii) <b>CAP-N-E</b> (2x) (scarabée)	Jason embarquant sur l' <i>Argo</i> <i>Easun</i> = Jason	RICHTER 1956, n° 163 <b>[93]</b>	Pl. J, fig. 66	V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
xiii) <b>AXLE* / AIFA4**</b> (scarabée)	Achille, Ajax / Lance, bouclier <i>Achle / Aivas</i> (avec <i>digamma</i> ) = Achille / Ajax	WALTERS 1926, n° 670	Pl. 123, fig. 856	V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
xiv) <b>AIAX**</b> (...) (scarabée italique)	Ajax préparant son suicide <i>Aiax</i> = Ajax	ZAZOFF 1968, n° 280 <b>[95]</b>	-	III <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
1) <b>YAKIN ΘOC</b>	Hyacinthe dans la position du discobole de Myron <sup>2018</sup> Υάκινθος = Hyacinthe	WALTERS 1926, n° 1865 <sup>2019</sup>	Pl. X, fig. 169	Époque impériale

<sup>2012</sup> Voir également BOARDMAN 1970, p. 211, fig. 216.

<sup>2013</sup> Voir également ZWIERLEIN-DIEHL 2007, p. 389, fig. 325, pl. 77.

<sup>2014</sup> Voir également ZAZOFF 1968, p. 55, n° 67, pl. 18 ; 68, n° 95, pl. 23 ; 91, n° 166, pl. 34 (Héraclès seul). Voir également n° 101 ci-dessus **[Pl. 11, fig. 65]** : Η[EPCL]E / Q | Q | ΖΕΝΤΙ.

<sup>2015</sup> Voir également *ibid.*, p. 40, n° 41, pl. 13 : réplique du scarabée (*British Museum*) sur une autre cornaline du Cabinet des Médailles (même composition iconographique et inscription).

<sup>2016</sup> Voir également *ibid.*, p. 54, n° 61, pl. 17 ; 61, n° 79, pl. 20 ; 62, n° 82, pl. 21 ; 83, n° 143, pl. 30. Voir aussi n° 91 ci-dessus : scarabée représentant la scène des Sept Argiens contre Thèbes.

<sup>2017</sup> Un *labrum* selon L. Ambrosini. Voir AMBROSINI 2011, pp. 61-62, n° 95, fig. 85.

<sup>2018</sup> Voir également FURTWÄNGLER 1900, II, p. 213, n° 26, pl. XLIV : représentation du discobole de Myron et référence à Hyacinthe.

<sup>2019</sup> Voir également <http://www.britishmuseum.org>.

2) <b>Η/ΚΤ/ΩΡ</b>	Guerrier portant casque, glaive et bouclier / orbe (?) Ἡκτωρ (pour Ἔκτωρ) = Hector	CADES 1836, III, pl. E/104 [181]	Pl. 124, fig. 864	-
3) <b>ΑΧΙ/ΛΛΕΥΣ</b>	Achille / Pilier, palme Ἀχιλλεύς = Achille	WÜNSCHE, [...] 2010, n° 68 [192]	Pl. F, fig. 38	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

### 2.3.2. ICONOGRAPHIE CHRÉTIENNE

Sur les pierres gravées paléochrétiennes et byzantines, les représentations des anges et des saints se substituent à l'iconographie de la mythologie païenne (voir n° 193 ci-dessus). Et à l'instar des pierres gréco-romaines et étrusques, le rendu quelque peu stéréotypé de certains registres figurés impose de leur adjoindre une « didascalie ». Outre les mentions du Christ (Ἰησοῦς Χριστός) [tabl. 2.3., n°s a-d] – en présence ou non des apôtres –, de la Vierge Marie [id., n° e-f] et celles des anges et archanges – le plus souvent incluses dans des prières et invocations introduites par βοήθ(ε)ι, « Viens en aide ! » ou achevées par ἐλεησον, « Prends pitié ! » (voir n°s 233-234 ci-dessus) –, la plupart de ces compléments au registre figuré sont des appellations au nominatif, vocatif ou génitif, adjointes au qualificatif ἅγιος / ἅγια, « saint(e) » [id., n°s g-i] ou introduites par l'article ὁ ou ἡ pour souligner la déférence dans la supplique (voir n° 261 ci-dessus) [id., n°s j-k] ; les deux éléments (adjectif et article) peuvent également se combiner en des « didascalies » plus complexes [id., n° l].

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
a) <b>ΧΡΙΣΤ ΤΟC</b>	Christ trônant [face A] Χριστός (inscription) [face B]	ZWIERLEIN-DIEHL 1997, figg. 7a-b	-	IV-VI <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
b) <b>ΕΗCΟ(ΥC) X/ΡΕCΤ Ο/C</b> (sic) <sup>2020</sup>	Christ sur la croix, flanqué des Apôtres / Agneau (exergue) Ἰησοῦς Χριστός	SPIER 2007, n° 445	Pl. 124, fig. 865	VI <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
c) <b>ΙC + ΧC</b> (contraction)	Vierge à l'Enfant Ι(ησοῦ)ς [croix] Χ(ριστὸ)ς	SPIER 2007, n° 596 [274]	Pl. 34, fig. 228	V-VI <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
d) <b>ΙC / ΧC</b> (contraction)	Christ trônant, flanqué des Apôtres – Ι(ησοῦ)ς Χ(ριστὸ)ς	SPIER 2007, n° 574 [274]	Pl. 34, fig. 229	Fin du V <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
e) <b>ΙC ΧC</b> et <b>Μ-Ρ / ΘΥ</b> (contraction)	Vierge à l'Enfant – Ι(ησοῦ)ς Χ(ριστὸ)ς / Μ(ήτηρ) Θ(εοῦ)	BABELON 1897, n° 339 [274]	-	Époque byzantine
f) <b>ΙC / ΧC</b> (face A) et <b>Μ / Θ</b> (face B)	Sérapis en Jésus-Christ (face A) – Ι(ησοῦ)ς Χ(ριστὸ)ς / Isis en Vierge Marie (face B) – Μ(ήτηρ) Θ(εοῦ)	MARTINIANI-REBER 2011, n° 9 [274]	Pl. Y, figg. 172a-b	Époque byzantine (ajouts)
g) <b>ΑΓ ΙΕ   ΠΡΟ ΚΟ ΠΙ</b> [V] (amulette)	Saint, debout, de face, mains en oran [face A] – ἅγιε Προκόπι(ε) [voc.] = Saint Procope [face B]	MICHEL 2001, n° 470	-	IV-V <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
h) <b>ΑΓΙΟ-C ΜΙΧΑΗ Λ</b> [N] (archange)	Archange, debout de profil, tenant un bâton cruciforme ἅγιος Μιχαήλ [nom.] = Saint Michel	SPIER 2007, n° 695 [193]	Pl. 23, fig. 155	VI-VII <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
i) <b>ΑΓΙΕ ΓΕΟΡ-ΓΙ</b> [V] (saint)	Saint, debout en tenue militaire, avec glaive et bouclier ἅγιε Γεόργι [voc.] = Saint Georges	SPIER 2007, n° 698 [233]	-	VI-VII <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
j) <b>Ο   ΠΙΕ ΤΡ ΙΟ C</b> [N] (ajout byzantin)	Buste de Caracalla ὁ Πέτρος [nom.] = (Saint) Pierre	VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 233 [21]	Pl. B, fig. 10	212-217 apr. J.-C. (buste)

<sup>2020</sup> Voir point 2.3.3.1. de la Partie I, §2 (lettres corrompues).

k) Ο   ΔΗ ΜΗ ΤΡΙ ΟC [N] (saint)	Saint (mi-corps), cuirassé, avec bouclier et lance – ὁ Δεμέτριος [nom.] = (Saint) Démétrius	ZAZOFF 1983, pl. 126/7 [261]	Pl. 93, fig. 643	XIII <sup>ème</sup> siècle
l) ΟΑ   ΤΩ   Ο   Θ Ε Ο ΛΙ Ο ΓΟ C [N] (saint)	Saint assis tenant l'Évangile Ὁ ἄ(γιος) Ἰω(άννης), ὁ θεολόγος [nom.] = Saint Jean l'Évangéliste	BABELON 1897, n <sup>os</sup> 341 [261]	-	Époque byzantine

### 2.3.3. HOMMES ILLUSTRÉS

Bien que les « didascalies » des hommes illustres se rapportent davantage à des portraits (voir point 2.4. ci-dessous), certains personnages – notamment les philosophes – se prêtent à des représentations plus générales : il s'agit, à l'instar du Christ et des Apôtres, de compositions englobant d'autres individus (élèves ou confrères [tabl. 2.3.3., n° 2]) ou de mises en scène du penseur dans l'exercice de sa profession (Socrate et la *Peripatos* [id., n° 1], Diogène dans sa *pithos* [Pl. 105, fig. 728]<sup>2021</sup>, philosophe dans la fonction de précepteur<sup>2022</sup>).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>1)</sup> CΩKPAΘHC (camée)	Socrate, debout, tenant un bâton – Σωκράτης	SCARISBRICK, [...] 2016, n° 104	Pl. X, fig. 168	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C. (?)
<sup>1)</sup> ΜΗΤ ΠΟΚ et ΚΡ ΑΤ	Métroclès et Cratès, l'un en face de l'autre – Μητροκ(λής) et Κράτ(ης)	Froehner.2444 <a href="http://.bnf.fr">http://.bnf.fr</a> [143]	Pl. X, fig. 170	I <sup>er</sup> -II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

\*\*\*\*\*

### 2.4. PORTRAITS

On retrouve, sur les intailles ainsi que sur les camées [tabl. 2.4., n<sup>os</sup> 11-13], un nombre élevé de portraits de patriciens, d'hommes illustres, de philosophes et de dynastes dont les traits nous sont connus grâce à la statuaire notamment. Pour certains, compte tenu de la contingence de place – et d'une certaine schématisation des traits du visage en découlant –, leur identité est précisée par le truchement d'une « didascalie » qui les reprend nommément ou au travers d'un qualificatif (voir point 2.7 ci-dessous). Et comme pour les appellations simples ou composées – *duo* et *tria nomina* –, les « didascalies » peuvent adopter la configuration d'initiales [id., n<sup>os</sup> 5-7 ; 11], d'abréviations [id., n<sup>os</sup> 8-10] ou de termes entiers (voir tabl. 1.1.1. à 1.4.4. ci-dessus).

Ces représentations peuvent être individuelle ou groupées (dans le cas de portraits de famille, autant sur les intailles que sur les disques métalliques du Bas-Empire) [id., n<sup>os</sup> 14-17 ; 28], et les bustes des adultes – voire des enfants – être caractérisés nommément sous forme de noms diacritiques et de *signa* entiers ou abrégés. La disposition de la légende est éclairante pour l'interprétation de cette dernière : ainsi, sur une cornaline de l'est de la Méditerranée (IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), les noms diacritiques sont inscrits dans le registre supérieur, et le *signum* commun, après un retour à la ligne, dans le registre inférieur (type B1) [id., n° 15]. Toutefois, autant sur un disque en argent contemporain [id., n° 14] que sur une agate rubanée du milieu du III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. [id., n° 28], la légende périphérique de type A1 (A1<sup>C</sup> dans le cas du disque métallique) se rapporte, en tant que « didascalie », aux personnages portraituretés sur la surface gravée, que ces derniers soient adultes ou enfants (dans les deux cas, ces

<sup>2021</sup> Voir tabl. 1.1.2., n° 10.

<sup>2022</sup> Voir tabl. 1.5.4.1., n<sup>os</sup> 4-5. Voir également LANG 2012, pp. 81-85 ; 167-172, n<sup>os</sup> cat. G Typ A1-A102, pls. 20-22.

derniers portent la toge prétexte)<sup>2023</sup>. Il en est de même d'un héliotrope du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.<sup>2024</sup>, provenant du *British Museum*, sur laquelle les trois membres d'une même famille sont définis nommément (type G) [*id.*, n° 16].

Ces compositions iconographiques groupées peuvent s'avérer autant antiques que le fruit de créations fantaisistes idéalisées de la Renaissance (voir n°s 483-491 ci-dessus), de même que les « didascalies » résulter autant d'inscriptions antiques combinées au motif iconographique en contemporanéité que de légendes ajoutées à postériori [*id.*, n°s 1-2 ; 14], que ces dernières aient été adjointe à bon ou mauvais escient (le buste étant attribué à un personnage autre que celui portraituré – voir n° 493 ci-dessus). Un cas particulier nous est d'ailleurs donné par deux portraits d'Épicure dont on peut comparer la stylistique ainsi que l'épigraphie [*id.*, n°s 3-4] : sur les deux gemmes, le rendu du buste du philosophe est similaire ; or, si sur la première, une cornaline du Cabinet des Médailles datant du troisième quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., la « didascalie » contemporaine de la confection de l'intaille l'identifie de manière correcte (ΕΠΙΚΟΥΡΟΣ), sur le second exemple, un camée du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant de Naples, un ajout moderne – et erroné – sur le pli du vêtement lui attribue l'identité d'Homère (ΟΜΗΡΟΣ).

Le même paradoxe se retrouve sur deux moulages de T. Cades représentant chacune le buste casqué d'un homme barbu – vraisemblablement Périclès [*id.*, n°s 8-9]. Or, si la première effigie porte un casque attique et est identifiée au stratège athénien du V<sup>ème</sup> s. av. J.-C. par le truchement de la « didascalie » ΠΕ / Α (type A2), Πε(ρικλής) Α(θηναίων στρατηγός), la seconde représentation arbore, elle, un casque corinthien ; ce détail, selon T. Cades, a incité un lapicide peu éclairé à adjoindre au portrait *in epoca rinascimentale* la légende erronée Φ ΜΑ (type A2), assimilant ainsi le personnage portraituré au roi Philippe II de Macédoine – Φ(ίλιππος Β΄ ὁ Μακεδών).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>1)</sup> SER   TVL (ajout tardif)	Buste d'Octavien diadémé, assimilé à <i>Ser(vius) Tul(lius)</i>	VOLLENWEIDER 1972- 1974, I, pl. 149/17 [304]	Pl. 40, fig. 268	Fin du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
<sup>2)</sup> S•C (ajout tardif)	Buste de Caracalla lauré, assimilé à Constantin – <i>S(anctus) C(onstantinus)</i>	VOLLENWEIDER 1984, n° cat. 313 <sup>2025</sup> [244]	Pl. G, fig. 46	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>3)</sup> ΟΜΗΡΟΣ (ajout tardif)	Buste d'Épicure, assimilé à Homère – Ὅμηρος	PANNUTI 1994, II, n° 201 <sup>2026</sup> [480]	Pl. 80, fig. 548	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>4)</sup> ΕΠΙΚΟΥΡΟΣ	Buste d'Épicure – Ἐπίκουρος	VOLLENWEIDER 1995, n° 253 <sup>2027</sup> [190]	Pl. 23, fig. 148	40-30 av. J.-C.
<sup>5)</sup> P	Saint Paul – <i>P(aulus)</i>	AGW III, n° 2538 <sup>2028</sup>	Pl. 124, fig. 868	Début du IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>6)</sup> Π / Η (sic)	Bustes de Pâris <sup>2029</sup> et Héléne en <i>capita iugata</i> – Π(άρις) / Ἡ(λένη = Ἑλένη <sup>2030</sup> )	CADES 1836, III, pl. G/14	Pl. 125, fig. 869	Hellénistique ou XVII-XVIII <sup>ème</sup> s.
<sup>7)</sup> Η / F	Portrait du poète Horace <i>H(oratius) F(laccus)</i>	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 819, pl. 142 [238]	Pl. 27, fig. 183	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

<sup>2023</sup> Bien que ne portant pas la *toga virilis*, le troisième nom – abrégé ou entier – semble être celui de l'enfant, tel le *cognomen* attribué à la naissance, comme l'exemplifie de manière criante l'agate rubanée de Vienne. Voir AUBRY 2011b, p. 247, n. 76.

<sup>2024</sup> D'après E. Zwierlein-Diehl (voir AGW III, n° 1733, p. 75, note). H.B. Walters, lui, date la pierre vers 240-260 apr. J.-C. (voir WALTERS 1926, p. 215, n° 2056, pl. XXVI).

<sup>2025</sup> Voir également WILLERS, RASELLI-NYDEGGER 2003, pp. 158-159, n° 163.

<sup>2026</sup> Voir également LANG 2012, p. 57 ; 151, n° cat. G Ep11, pl. 4, fig. 27a, et AUBRY 2014a, p. 96.

<sup>2027</sup> Voir *ibid.*, p. 56 ; 151, n° cat. G Ep5, pl. 3, fig. 22, et LE BLANT 1896, p. 183, n° 625.

<sup>2028</sup> Voir également AUBRY 2011b, p. 244, n. 109.

<sup>2029</sup> T. Cades y avait vu le buste casqué de Ménélas.

<sup>2030</sup> Voir point 2.3.3.1. de la Partie I, §2 (lettres corrompues).

8) ΠΕ / Α	Buste du stratège athénien Périclès avec casque attique – Πε(ρικλής) Α(θηναίων στρατηγός)	CADES 1836, IV, pl. B/49	Pl. 125, fig. 870	Renaissance (?)
9) Φ Μ Α	Buste de Périclès, assimilé à Philippe II de Macédoine Φ(ίλιππος Β΄ ὁ) Μα(κεδών)	CADES 1836, IV, pl. B/50	Pl. 125, fig. 871	Renaissance (?)
9) ΑΛΕ ΕΠΕ (sic)	Portrait d'Alexandre II d'Épire Ἀλέ(ξανδρος) (βασιλεὺς τῶν) Ἐπε(ιρωτῶν = Ἡπειρωτῶν)	VOLLENWEIDER 1995, n° 43 [80]	Pl. 9, fig. 53	v. 260 av. J.-C.
10) •CALIGVLA• et A / D / I (camée)	Buste lauré de Caligula – en exergue, ses trois sœurs A(grippina), D(rusilla), I(ulia)	VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 98 [192/484]	Pl. 23, fig. 153	37-68 apr. J.-C. ou XIX <sup>ème</sup> siècle
11) ORAT/[I]VS (camée)	Buste drapé du poète Horace (H)oratus	VOLLENWEIDER 1967-1983, II, n° 32 [192/384]	Pl. 23, fig. 154	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
12) ΘΕΜΙΣΤΟΚΛΗΣ (camée)	Buste de Thémistocle Θεμιστοκλῆς	LE BLANT 1896, n° 283	-	-
13) ΡΟΡΕΙ/Α	Buste diadémé d'une patricienne romaine, assimilée à l'impératrice Poppée – Ρορ(ρ)εία	CARNEGIE 1908, n° J 7	-	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (inscription = ajout tardif)
14) DO-M VICT CAEN (argent)	Bustes de trois personnages (un homme, une femme et un enfant) Dom(itia ?), Vict(orius ?) et Caen(io ?)	SPIER 2007, n° 39	Pl. 125, fig. 875	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
15) ΟΥΗC ΑΝΗC ΝΙΝΑC   ΟΥΛΡΗΟΥΗC	Bustes de trois personnages (deux hommes et une femme) Vis, Anis, Ninas (noms diacritiques) et Ulravis (signum)	Road to Byzantium, n° cat. 96 <sup>2031</sup>	Pl. 125, fig. 872	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
16) ΑΝΤΕΡΩC• ΦΗΛΙΚΙΤΑC• ΙΕΡΩΝ	Bustes de trois personnages (parents et enfant) – Ἄντερος, Φηλικίτας (= Felicitas), Ἴερων	WALTERS 1926, n° 2056	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
17) Α C Γ	Bustes laurés de Septime Sévère, Caracalla et Géta – Α(ντωνεῖνος), Σ(εουῆρος) et Γ(έτα)	GERASIMOV 1946, fig. 71 [124]	Pl. 125, fig. 873	209-212 apr. J.-C.

Dans de rares cas, les « didascalies » se rapportant à des portraits publics sur intaille se présentent sous la forme de formules plus complexes : elles peuvent inclure la qualité nobiliaire ou l'insigne de l'autorité d'un potentat [*id.*, n° 18] ou, à la manière des légendes monétaires et des sceaux publics impériaux romains et byzantins (voir n°s 29-30 ci-dessus [*id.*, n°s 21-22]), une titulature entière ou sous la forme d'un monogramme [*id.*, n°s 19-20].

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
18) ΑΛΑΡΙCVS REX GOTHORVM (sic)	Buste de face, très schématisé, d'Alaric II, roi des Goths	ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 673 [25]	Pl. 3, fig. 18	487-507 apr. J.-C.
19) DN THEODO/SIVS AVG+	Buste de face de Théodose II D(ominus) n(oster) Theodosius Aug(ustus)	SPIER 2007, n° 76 [27]	Pl. 3, fig. 19 Pl. T, fig. 138 <sup>2032</sup>	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
20) D N THEODERICVS ou THEODERICVS (monogramme)	Buste de face de Théodoric I <sup>er</sup> D(ominus) n(oster) Theodericus	VOLLENWEIDER 1984, n° cat. 317 [296]	Pl. 38, fig. 253	Fin du V <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

<sup>2031</sup> Voir AUBRY 2011b, p. 243, n. 80-82.

<sup>2032</sup> Voir SPIER 2010, pp. 66-67, n° 47.

<sup>21)</sup> <b>CONSTANTINVS P AVG</b> (sceau impérial)	Buste lauré, de profil, de Constantin I <sup>er</sup> / Grènetis <i>Constantinus P(ius) Aug(ustus)</i>	COLLINGWOOD, [...] 1990, n° 2411.20 [29]	-	313-316 apr. J.-C.
<sup>22)</sup> <b>D N ZEN</b> (sceau byzantin)	Buste diadémé, de face, de Zénon <i>D(ominus) n(oster) Zen(on)</i>	<i>Road to Byzantium</i> , n° cat. 149 [30]	-	474-491 apr. J.-C.

Les appellations adjointes à des portraits sont également susceptibles d'adopter la formulation de devises galantes (dans le cas de cadeaux que se font les futurs époux ou de témoignages d'affection [*id.*, n°s 23-25]). À titre d'exemple, on peut citer un plasma de la *Staatliche Münzsammlung* de Munich sur la face A duquel fut gravé, au début du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C., une figure d'Éros joufflu (à la manière des *putti*), laquelle fut combinée, dans le premier quart du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. en guise de gage d'amour, au portrait d'une patricienne romaine sur la face B. Une autre remarquable intaille, un grenat du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne datant des environs de 330 apr. J.-C., s'inscrit dans la même logique – le portrait d'une princesse, dont la titulature incite à penser qu'il s'agit d'une reine (!), que cette dernière a offert à une certaine *Hermione* en signe d'affection (d'où la mention ΨΥΧ-Η, « En pensée », inscrite de manière rétrograde par rapport au reste de l'inscription périphérique – voir n° 471 ci-dessus)<sup>2033</sup>. De fait, ces devises galantes sont également susceptibles d'adopter la configuration de formules votives affectueuses introduites par εὐτύχ(ε)ι ou *vivas* [*id.*, n° 25] et, sur les bijoux paléochrétiens, placées sous l'égide de Dieu avec l'adjonction soit du symbole du christogramme ou du staurogramme [*id.*, n°s 26-27], soit d'une acclamation (fonction tutélaire) [*id.*, n° 28].

En dernier lieu, une « didascalie » se référant à un buste peut adopter la configuration d'une dédicace, en particulier si le personnage portraituré a été divinisé : tel est le cas d'un camée du *Metropolitan Museum of Art* de New-York à l'effigie de Claude II le Gothique, glabre, représenté à la manière des portraits julio-claudiens [*id.*, n° 29].

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>23)</sup> <b>PROCVLA RARISSIMA</b>	Portrait d'une patricienne Romaine – « <i>Procula</i> , la plus rare (exceptionnelle, chère) » <sup>2034</sup>	AGDS II, n° 516b	Pl. 125, fig. 874	1 <sup>er</sup> quart du IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>24)</sup> <b>ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΟΥΑΡΑΖΑΔΟΥΚΤΑ ΕΡΜΙΟΝΗΣ   ΨΥΧ-Η</b>	Portrait d'une princesse arménienne « La reine <i>Varazadukta</i> , (sceau) de <i>Hermione</i> , en pensée »	AGW III, n° 1731 [471] <sup>2035</sup>	Pl. 77, figg. 529a-b	v. 330 apr. J.-C.
<sup>25)</sup> <b>ΑΥΡ-ΠΑΠΙΑΝΗ• ΕΥΤΥΧΕΙ ΑΝΠΕΛΙ</b> (translittération)	Portrait d'une patricienne romaine « <i>Aurelia Papiana</i> , bonne chance <i>Ampelius</i> ! »	PANNUTI 1994, n° 216 [455]	Pl. C, fig. 16	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>26)</sup> <b>ΜΑΤΡΩΝ[chi-rho]ΛΙ ΠΡΟΒΙΛΑΝΟΥ</b> (translittération)	Couple en <i>capita opposita</i> Ματρώννα (γυνή) Προβιανού = <i>Matrona (uxor) Probiani</i>	SPIER 2007, n° 25 [216]	Pl. 125, fig. 876	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>27)</sup> <b>CRESCENTINE APVLE I[chi-rho]N</b> <sup>2036</sup> (argent)	Couple en <i>capita opposita</i> <i>Crescentine Apule</i> (pour <i>Crescentinus</i> et <i>Apula</i> ) in ( <i>Christo vivatis</i> ) <sup>2037</sup>	SPIER 2007, n° 40	Pl. 126, fig. 878	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

<sup>2033</sup> D'après E. Zwierlein-Diehl (AGW III, p. 73), il était d'usage, de l'époque hellénistique au temps de Constantin, que les souverains offrent leur effigie à fonction sigillaire sur pierre gravée ; dans le cas du grenat de Vienne, le nom du bénéficiaire au génitif (Ἐρμιόνης) y est inscrit nommément, en apposition de celui de la souveraine (lequel est au nominatif en tant que « didascalie »).

<sup>2034</sup> Formule que l'on pourrait mettre en parallèle avec la forme moderne du compliment : « *Procula*, (ma perle) rare ».

<sup>2035</sup> Voir également SPIER 2007, pp. 25-26, n° 70, pl. 12.

<sup>2036</sup> Voir n° 204 ci-dessus, note.

<sup>2037</sup> Voir AUBRY 2011b, p. 242, pt. 2.2. Voir également OPEL I, p. 70, « *Apulus* » (féminin *Apula* attesté) ; II, p. 84, « *Crescentinus* ».

28) <b>ΕΥΤΥΧΙ ΠΑΝΧΑΡΙ ΜΕΤΑ ΤΗΣ ΚΥΡΙΑΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΑΙ ΠΑΥΛΙΝΑΣ   ΖΩΗ   (Ε)ΙΣ ΘΕ-ΟC</b>	Bustes de trois personnages (parents et enfant) – εὐτύχ(ε)ι Πάνχαρι μετὰ τῆς κυρίας Βασιλίσσης καὶ Παυλίνας. ζῶη. (ε)ῖς θεός	AGW III, n° 1733 <b>[265]</b>	Pl.33, fig. 219	Milieu du III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
29) <b>DIVO CLAUDIO IMPERATO(RI)</b>	Buste glabre (!) de Claude II « Au divin empereur Claude »	RICHTER 1956, n° 657 <b>[24]</b>	-	270-318 apr. J.-C.

#### 2.4.1. CAS PARTICULIERS : LES COMPOSITIONS ALLÉGORIQUES INCLUANT UN OU PLUSIEURS PORTRAITS

À ma connaissance, il existe une série de trois pierres marginales qui, bien qu'incluant un ou plusieurs portraits, s'apparente à des scènes de genre à fonction allégorique dont les « didascalies » relèvent davantage de formules commémoratives ou votives de portée consécatoire (comme le serait une amulette à visée apotropaïque). Sur la première, une calcédoine (ou une cornaline) publiée par S. Reinach [tabl. 2.4.1., n° 1], et confectionnée lors des jeux chrysantins-helviens de Sardes (*Chrysantina Helvia et Capitolina*) en 193 apr. J.-C. comme pierre commémorative, apparaît un groupe de trois portraits impériaux en *capita opposita* à nouveau [tabl. 2.4., n°s 14-17 et 28] : l'empereur Pertinax, l'impératrice Titiane et leur fils *Helvius*, qu'une double « didascalie » en périphérie permet d'identifier (**ΔΙΚ** pour δίκαιος, « le Juste », qualificatif permettant de désigner l'empereur ; et **TIT** pour Τιτιανή / *Titiana*).

On retrouve le même type de « didascalies » (alliant noms propres et qualificatifs, voire épithètes), quoique sous une forme plus développée, sur une cornaline publiée par R. Zahn et présentant, outre les Dioscures en *capita iugata*, les bustes d'Othon (lequel est joint vraisemblablement à une formule votive au génitif), Poppée et Néron (accompagnés, eux, de « didascalies » au nominatif) [*id.*, n° 2]. La présence de l'initiale **A** ainsi que du serpent sacré en exergue invite à penser, en parallèle d'un jaspe sanguin du Cabinet des Médailles figurant *Pescennius Niger* [*id.*, n° 3], que la pierre est une consécration « pour la sauvegarde / la santé de » l'empereur introduite par une invocation à Esculape.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>ΔΙΚ / ΤΙΤ   ΧΡ   ΚΑΠΕΤΩΛΕΙ ΝΑ ΕΛΟΥΙΑ</b>	Portraits de la famille impériale (Pertinax, Titiane, <i>Helvius</i> ) Δίκ(αιος). Τιτιανή). Χρ(υσάνθινα) Καπετολείνα (= <i>Capitolina</i> ) Ἑλουία (= <i>Helvia</i> )	REINACH 1895, n° II/45 KAGAN, NEVEROV 2000, n° cat. 100/7 <b>[166]</b>	Pl. N, fig. 100	193 apr. J.-C. <i>ou</i> Renaissance
2) <b>Α   ΟΘΩΝΟΣ Κ ΣΕΒ   ΠΟΠΠΑΙΑ ΣΕΒΑ   ΝΕΡ ΩΝ</b>	Portraits impériaux (Othon, Poppée, Néron) / Serpent Ἄ(σκληπιῶ) (ἐπί Ὑγιεία) Ὀθωνος Κ(αίσαρος) Σεβ(αστοῦ). Ποππαία Σεβαστή. Νέρων	ZAHN 1972, pl. 20/3-5 KAGAN, NEVEROV 2000, n° cat. 194/10 <b>[166]</b>	Pl. 19, fig. 125 Pl. O, fig. 101	2 <sup>ème</sup> moitié du 1 <sup>er</sup> s. apr. J.-C. <i>ou</i> époque baroque
3) <b>Α   Ι   ΣΑΒ   ΟΥΝ   ΕΘΗ   Υ   ΑΚΓ ΠΕ Ν Δ (sic)</b>	Buste de <i>Pescennius Niger</i> / Autel, serpent – Ἄ(σκληπιῶ) Ἰ(ούλιος) Σαβ(ῖνος) ο(ι)ων(ιστής) ἔθη(κε) (ἐπί Ὑγιεία) Α(ὐτοκράτορος) Κ(αίσαρος) Γ(αίου) Πέ(σκεννίου) Ν(ίγρου) Δ(ίκαιου)	VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 196 <b>[35]</b>	Pl. 4, fig. 23	v. 194 apr. J.-C.

\*\*\*\*\*

## 2.5. ANIMAUX

Sur les gemmes, les représentations bêtes seules (ou accompagnées d'attributs accessoires soulignant leur fonction – palme pour le cheval vainqueur par exemple – soulignent davantage la valeur symbolique de l'animal<sup>2038</sup>, sa signification thériomorphe – une divinité symbolisée par son animal tutélaire, comme la chouette d'Athéna, le corbeau<sup>2039</sup> ou le pic de Mars (*picus Martius*), le paon de Junon ; la personnification d'une province par son emblème [tabl. 2.5., n<sup>os</sup> 18-19]. Elles peuvent également faire référence à sa portée prophylactique ou augurale<sup>2040</sup> : le lion et la sphinx possédaient une vertu gardienne du porteur (voir n<sup>os</sup> 62 et 470 ci-dessus), la truie celle de la fertilité (voir n<sup>o</sup> 354 ci-dessus). Sur les pierres gravées, une image de chien (ou de loup) exemplifie la fidélité, certes, mais est davantage la métaphore de la vigilance, comme en attestent les nombreux camées ornés de la formule ΓΡΗΓΟΠΙ, « Sois vigilant ! » (voir n<sup>os</sup> 127 et 449 ci-dessus). Sur une cornaline des *Staatliche Museen* de Berlin (publiée par Th. Panofka<sup>2041</sup>), la figure d'un chien assis, aux aguets, est, selon l'auteur, joint à la formule **CAVE LVCO** par analogie au panneau de mosaïque du vestibule (*fauces*) de la Maison du Poète tragique à Pompéi portant la mention **CAVE CANEM**, « Attention au chien ! ». Toutefois, du fait de signes séparatifs évidents (et de l'impossibilité de voir en *Luco* un accusatif pour le nom du chien – potentiellement *Lucus*), A. Furtwängler<sup>2042</sup> restitue l'inscription par **C•AVE / IVC | C•** : il est donc davantage susceptible d'y voir les *tria nomina* du propriétaire, *C. Ave(dius /-nius) luc(undus)*<sup>2043</sup>, joint à un « C » avec signe abrégé en exergue (**C•**) pour la « didascalie » *c(anis)*, « chien » (ou *C. Ave(dii /-nii) luc(undi) c(anis)*, « Chien de *C. Ave(dius /-nius) luc(undus)* »). On peut toutefois concéder que la particule **C•AVE** use efficacement du jeu de mot avec l'impératif *cave* pour souligner la vertu de vigilance inhérente à la figure du chien. En fait les chiens sont davantage cités nommément dans le cadre de scène de chasse [tabl. 2.6.2., n<sup>os</sup> 3-4].

La représentation d'un animal évoque – et met également en exergue – une qualité morale qui lui est intrinsèque et dont se prévaut le porteur : conséquemment, les noms d'animaux revêtent souvent la configuration de qualificatifs ou d'adjectifs. L'image du sanglier et de l'ours, définit par une appellation dans trois occurrences sur pierre gravée – une fois seul [tabl. 2.5., n<sup>o</sup> 1 : **CER|TVS**] et deux fois inclus dans une composition davantage complexe (scène de chasse [tabl. 2.6.2., n<sup>o</sup> 2 : **ΞΙΦΙ-AC**] et *venatio* [tabl. 2.6.2., n<sup>o</sup> 1 : **EIRENE**]) –, exemplifie cette tradition épigraphique. Mais ce sont les chevaux<sup>2044</sup> qui traduisent le mieux, de par leur port altier et leur rapidité dans le cadre des courses montées ou attelées, la propension qu'avaient les propriétaires d'intaille de symboliser de manière apparente une vertu dont ils se prévalaient [tabl. 2.5., n<sup>o</sup> 2 : *Superbus*] ou une qualité apparente d'un animal en leur possession [*id.*, n<sup>o</sup> 3 : **INHVMA-NVS**].

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>1)</sup> <b>CER TVS</b>	Sanglier – « déterminé »	HENIG 1975, n <sup>o</sup> 212 [177] <sup>2045</sup>	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>2)</sup> <b>COΥΠΕΡΒΟ[C]</b>	Cheval – Σούπερβος, translittération en grec de <i>Superbus</i> <sup>2046</sup>	AGDS IV, Hannover, n <sup>o</sup> 1630	Pl. 127, fig. 883	III-IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

<sup>2038</sup> Voir TOYNBEE 1948.

<sup>2039</sup> Voir HENIG 1997, pp. 46-47, fig. 4.

<sup>2040</sup> Voir *ibid.*, pp. 47-48 : devises galantes ou formules prophylactiques accompagnent souvent la représentation d'animaux sur les gemmes (mammifères, marsupiaux, insectes, reptiles). Voir également point 2.1.2. de la Partie I, §2.

<sup>2041</sup> PANOFKA 1851, p. 469, n<sup>o</sup> 103, pl. III/6.

<sup>2042</sup> Voir FURTWÄNGLER 1896, p. 241, n<sup>o</sup> 6570, pl. 46.

<sup>2043</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 29 ; 347.

<sup>2044</sup> Voir HENIG 1997, p. 51.

<sup>2045</sup> Voir également TOYNBEE 1948, p. 36, pl. X, fig. 28.

<sup>2046</sup> Voir DARDER LISSÓN 1996, pp. 243-244, « *Superbus* » : nom de cheval attesté.

3) <b>INHVMA-NVS</b> <sup>2047</sup>	Cheval de labour – Paysan, fouet, bricole	AGW I, n° 303 <sup>2048</sup>	Pl. 127, fig. 884	3 <sup>ème</sup> quart du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
4) <b>ΗΡΑΚΛΙΔΗC</b>	Cheval - 'Ηρακλίδης	HENIG 2007, n° 585	-	Début du III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

À l'instar des mosaïques [Pl. Y, fig. 177], c'est toutefois en lien avec le monde des courses du cirque que la représentation du cheval sur les gemmes trouve un creuset propice à l'analyse d'une palette remarquable de compositions iconographiques et d'inscriptions diverses (appellations simples accompagnant un cheval dont la patte avant est levée [*id.*, n°s 5-9], qualificatifs joints au nom du coursier vainqueur [*id.*, n° 10], mention de la faction [*id.*, n° 11], fonction au sein de l'écurie (cheval timonier, *iugalis* ou *introiugus*)<sup>2049</sup> [*id.*, n° 12], voire composition entière de l'attelage où chaque cheval est défini nommément [*id.*, n° 13] ou sous forme d'une simple initiale (du fait de la contingence de place à disposition dans le champ)<sup>2050</sup> [*id.*, n° 14].

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
5) <b>NORICVS</b>	Cheval de course – palme, « cylindre des prix »	AGDS III, Kassel, n° 98	Pl. 127, fig. 885	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
6) <b>TIBER/IS</b> <sup>2051</sup>	Cheval de course – palme dans la bouche*	TOYNBEE 1948, pl. VI/16	-	-
7) <b>TITY-MOC</b>	Cheval de course – queue enrubannée	AGDS IV, Hannover, n° 1159 [476]	Pl. 78, fig. 537	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
8) <b>ΑΙΘΑΙΛΗC</b>	Cheval de course – ferrade <sup>2052</sup> , queue tressée	CADES 1836, IV, pl. O/22 [175]	Pl. 20, fig. 132	-
9) <b>AMOR</b> <sup>2053</sup>	Cheval de course – queue enrubannée	DEMBSKI 2005, n° cat. 765	-	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
10) <b>FELI[X] PADVS</b>	Cheval de course « Heureux <i>Padus</i> »	AGDS III, Kassel, n° 97.	Pl. 127, fig. 886	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
11) <b>CRETV-4   REVOC-VEN</b>	<i>Cretus, revoc(atus factionis) Ven(etae)</i> <sup>2054</sup>	AGDS I, 3, n° 2346 [175]	Pl. 20, fig. 133	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
12) <b>IN</b>	Chevaux – palmier, dauphin <sup>2055</sup> <i>In(troiugi)</i>	AGDS I, 3, n° 2346 [175]	Pl. 127, fig. 887	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.

<sup>2047</sup> Voir *ibid.*, p. 157 : nom de cheval attesté.

<sup>2048</sup> Voir également ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 133-134 ; 423, n° 523, pl. 112.

<sup>2049</sup> Voir AUBRY 2011a, p. 662, n. 119.

<sup>2050</sup> La disposition des quatre initiales au-dessus des chevaux de l'attelage est éclairante quant à l'interprétation à appliquer à ces lettres : elles reprennent le nom de chaque coursier.

<sup>2051</sup> Voir DARDER LISSÓN 1996, p. 247 ; 320, doc. 173, et TOYNBEE 1948, p. 33, pl. VI, fig. 16.

<sup>2052</sup> Voir FURTWÄNGLER 1896, p. 305, n° 8309 : importance des signes de victoire (palme et couronne) inscrits comme des ferrades sur le flanc du cheval.

<sup>2053</sup> Ce nom est attesté pour un cheval, notamment sur un contorniate. Voir ALFÖLDI 1976-1990, I, pp. 192-193, n° cat. 666 ; II, pl. 207, fig. 7.

<sup>2054</sup> Voir AUBRY 2011a, pp. 660-661, n. 106-109 : « *Cretus*, (cheval de la faction) bleue (ayant gagné par *revocatio*) ». Voir également tabl. 1.1.5. ci-dessus.

<sup>2055</sup> Symbole du propriétaire – potentiellement une ferrade – disposée dans le champ du quadrant supérieur gauche au lieu de la croupe des équidés (« contrainte de cadre »). Voir AUBRY 2011a, pp. 666-667, n. 128-129. Le même type iconographique se retrouve sur un panneau d'une mosaïque de Sousse, avec les ferrades marquées par un symbole ou le nom du *dominus factionis* (SORO-THI). Voir DARDER LISSÓN 1996, pl. IV/1 [Pl. Y, fig. 177].

13) <b>ΕΥΤΥΧΗΣ ΤΟΡΚΟΥΑΤΟΣ ΑΛΚΙΜΑΧ ΑΚΥΛΩΝ</b>	Εύτυχής, Τορκουάτος, Άλκιμας, Άκύλων – Victoire chevauchant un quadriges (composition allégorique)	AGDS IV, Hannover, n° 1503 [418]	Pl. 65, fig. 445	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
13) <b>CAVV</b>	Quadriges <sup>2056</sup> – palme, couronne	PANOFKA 1851, n° 99, pl. III/3	Pl. 128, fig. 890	-

Il faut cependant noter qu'un grand nombre de pierres gravées figurant un cheval sont ornées d'une appellation au génitif reprenant davantage le nom du propriétaire de l'animal – sous-entendu « Cheval de ... » – [tabl. 2.5., n<sup>os</sup> 14-16] ou celui du *dominus factionis* sous la forme d'une acclamation [tabl. 2.5., n° 17].

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
14) <b>HYLLI</b>	Cheval en train de se coucher <i>Hyllus</i> <sup>2057</sup>	FURTWÄNGLER 1896, n° 7851	-	-
15) <b>HIRPI</b>	Cheval – <i>Hirpius</i> <sup>2058</sup>	AGWI, n° 372	Pl. 127, fig. 888	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
16) <b>DECENTI</b>	Cheval de course – palme dans la bouche* – <i>Decentius</i> <sup>2059</sup>	WEISS 2007, n° 438	Pl. 128, fig. 889	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
17) <b>ΕΥΤΡΟΠΙ ΝΙΚΑ</b>	Cheval victorieux – <i>sparsor</i> ou <i>conditor</i> – Εὐτροπίος νικά, « Vive <i>Eutropius</i> ! » <sup>2060</sup>	VOLLENWEIDER 1967- 1983, II, n° 413, n. 1 [232]	-	-

À titre d'ex-cursus, la fonction thériomorphe de certains animaux est utilisée sur les sceaux provinciaux romains : ainsi en est-il de deux sceaux en plomb provenant de *Britannia* (Grande-Bretagne) et sur lesquels un taureau, respectivement un cerf, sont joints à l'abréviation de la province dont ils sont l'emblème.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
18) <b>PBI</b> (sceau provincial)	Taureau – ( <i>sigillum</i> ) <i>p(rovinciae) B(ritanniae)</i> <i>I(nferioris)</i>	COLLINGWOOD, [..] 1990, n° 2411.34-36 [12]	-	t.a.q. 314 apr. J.-C.
19) <b>PBR S</b> (sceau provincial)	Cerf – ( <i>sigillum</i> ) <i>p(rovinciae)</i> <i>Br(itanniae) S(uperioris)</i>	COLLINGWOOD, [..] 1990, n° 2411.37	Pl. 130, fig. 907	t.p.q. 213 apr. J.-C. <sup>2061</sup>

\*\*\*\*\*

<sup>2056</sup> Voir PANOFKA 1851, p. 467, n° 99 : le conducteur du char est un *agitator* selon Th. Panofka, une Victoire selon J.J. Winckelmann (les attributs de la couronne et de la palme pouvant induire en erreur).

<sup>2057</sup> Voir OPEL II, p. 187, « Hyllus » (*cognomen*).

<sup>2058</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 93 (gentilice).

<sup>2059</sup> Voir OPEL II, p. 94, « Decentius » (*cognomen*).

<sup>2060</sup> Voir AUBRY 2011a, p. 653, n. 74. Pour la traduction de l'impératif νικά, voir *ibid.*, pp. 651-652, n. 62-64.

<sup>2061</sup> Création de la province de Bretagne Supérieure (*Britannia Superior*) – dont le cerf qui figure au pied de *Britannia* était l'emblème – par Caracalla en 213 apr. J.-C. Voir BIRLEY 2007, p. 46, n. 6. Voir également n° 12 ci-dessus (sceau avec les initiales **PBI**) [tabl. 2.5., n° 18].

## 2.6. SCÈNES DE GENRE

Une grande partie des motifs iconographiques que l'on rencontre sur les gemmes ne peuvent toutefois pas se résumer à des figures simples ou des thèmes individuels : ils s'intègrent à des scènes plus complexes, et pour lesquelles parfois les « didascalies » revêtent une complexité analogue. C'est pourquoi il est nécessaire de procéder à un ex-cursus dans l'analyse des compléments au registre figuré en analysant différents thèmes transversaux (courses de chars ; figures nautiques ou mythologiques ; thèmes allégoriques ; panégyriques) et, partant, le vaste échantillonnage de légendes qui leur sont associé. Ce chapitre, ne prétendant pas à l'exhaustivité, s'attarde cependant sur les cas dont la pertinence et la variété iconographiques tant qu'épigraphiques sont les plus variés, en laissant de côté certaines représentations de mythes déjà traitées dans les deux premières parties de ce travail doctoral – notamment les « didascalies » de la glyptique étrusque s'inspirant des cycles argien et thébain (voir n° 91 ci-dessus) [Pl. 10, figg. 59-60] et le mythe d'*Othryadês* (voir n° 339 ci-dessus) [Pl. 48, figg. 323-324].

### 2.6.1. LES COURSES DE CHARS

Dans la continuité de l'étude des inscriptions en lien avec les chevaux de courses [tabl. 2.5., n°s 5-13 et 16-17], on peut se pencher dès à présent sur le motif des courses de chars et des thèmes agonistiques (gladiature notamment [id., 2.6.1., n°s 12-14]). Sur les gemmes (intailles exclusivement), les représentations de courses montées ou attelées se scindent en quatre catégories : les auriges (ou *agitatores*) seuls (portrait [id., n° 3]) ou en groupe [id., n° 2], les chevaux seuls ou adjoints aux attributs de leur victoire (palme, « cylindre des prix », *modius* [tabl. 2.5., n° 5]) ou d'un personnage (aurige ou *agitor*, *sparsor*, *conditor* [id., n° 17]), les représentations d'un attelage (bige ou quadrigé) [tabl. 2.6.1., n° 1] et enfin l'aperçu davantage général, la vue d'ensemble, des courses dites « devant la *spina* » [id., n°s 6-9]. Et pour chacune de ces catégories, l'échantillonnage des « didascalies » est des plus variés (acclamations [id., n° 9], ferrades [id., n° 3], mentions de la faction [id., n°s 4-5], qualificatifs [id., n°s 10-11])<sup>2062</sup>. En particulier, au titre d'une inscription complémentaire au registre figuré relativement insolite, la « didascalie » d'une sardoine de la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., issue de la collection Dressel à Berlin [id., n° 3], peut notamment être mise en exergue : outre les *tria nomina* du propriétaire (T / M | S de part et d'autre d'un buste vraisemblablement d'aurige), elle porte dans le quadrant supérieur droit un monogramme, PĒ, dit *palma et laurus*, qui était notamment usité comme ferrade à visée augurale (porte-bonheur) sur la croupe des chevaux<sup>2063</sup>. Les spectateurs du cirque, tenant d'une des différentes factions (Bleus, Verts, Blancs ou Rouges – *factio Veneta, Prasina, Albata, Russata*)<sup>2064</sup> portaient quelquefois à leurs doigts des bagues ornées de motifs agonistiques : d'ailleurs certains de ces bijoux soulignaient, de par les légendes qui les ornaient, l'appartenance de leur porteur à l'un de ces partis [id., n°s 4-5]. Le motif des courses dites « devant la *spina* » (du nom du mur-barrière, délimité à chaque extrémité par les *metae*, autour duquel les chars parcouraient sept tours) laissent beaucoup moins de place à disposition pour adjoindre une quelconque inscription (la composition iconographique est souvent complexe et hermétique) : outre une acclamation (voir tabl. 4.7. ci-dessous, n° 1 : ORTĒ / PRA) et des *duo nomina* (voir tabl. 1.2.3. ci-dessus, n° 1 : S•P•), on y trouve incisé le plus souvent des initiales ou des abréviations reprenant le nom des écuries (celui des factions étant impropre à une restitution) [tabl. 2.6.1., n°s 6-7] ou, selon la dispersion spatiale des éléments épigraphiques au sein du motif agonistique [id., n°s 8-9], le nom de l'aurige (ou de l'*agitor*)<sup>2065</sup> et celui de l'un des chevaux (soit le *funalis*, le cheval de volée, soit le *iugalis* ou *introiugus*, le cheval

<sup>2062</sup> Voir WEISS, AUBRY 2009 et AUBRY 2011a.

<sup>2063</sup> Voir *ibid.*, pp. 658-660, fig. 5.

<sup>2064</sup> Voir CAMERON 1976, pp. 56-61.

<sup>2065</sup> Voir AUBRY 2011a, p. 643, n. 20 : aurige, conducteur de bige ; *agitor*, conducteur de quadrigé.

timonier)<sup>2066</sup>. Cette disposition épigraphique, mêlant les initiales de deux éléments de chaque quadriges, se retrouve adjointe à une acclamation sur un moulage de T. Cades [*id.*, n° 10] : cela induit à penser, l'impératif **NIKA**, « Vive ! »<sup>2067</sup>, se rapportant aux trois chars de courses représentés dans la composition iconographique (un quatrième est caché derrière la *meta* dans le quadrant supérieur gauche), que nous avons là affaire certainement à une course de trois équipages par équipe (*certamen ternarum* ou *ternae factiones*), laquelle a gagné la course<sup>2068</sup>.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>SCOR PI A NVS</b>	Quadriges - <i>Scorpianus</i> <sup>2069</sup>	FURTWÄNGLER 1896, n° 8686 <sup>2070</sup>	Pl. 128, fig. 891	-
2) <b>EVPR / SCOR   CEIA</b>	Groupe de trois auriges <i>Eupr(epes), Scorp(ianus), Ceia(nus /-nius)</i>	WALTERS 1926, n° 2131 [16/164]	Pl. B, fig. 9	<i>t.p.q.</i> milieu du II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
3) <b>PE + T / M   S</b>	Portrait d'un aurige – casque, ferrade	WEISS 2007, n° 170 [128]	Pl. 12, fig. 76	2 <sup>ème</sup> moitié du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.
4) <b>VEN (2x)</b> <sup>2071</sup> (bronze / or)	Quadriges ( <i>factio</i> ) <i>Ven(eta)</i>	PFAHL 2012, n° cat. 168-169, pl. 13	-	v. 160-260 apr. J.-C.
5) <b>PRA</b> <sup>2072</sup> (bronze / or)	Quadriges ( <i>factio</i> ) <i>Pra(sina)</i>	SAS, THOEN 2002, n° cat. 192 <sup>2073</sup>	Pl. Z, fig. 178	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
6) <b>D / E / P / [.]</b>	Course devant la <i>spina</i>	RICHTER 1971, n° 366 <sup>2074</sup>	Pl. 128, fig. 892	-
7) <b>NE / SO / DA / DI</b>	Course devant la <i>spina</i>	CADES 1836, IV, pl. C/75 <sup>2075</sup>	Pl. 128, fig. 893	-
8) <b>E I / N F / S V / CT</b>	Course devant la <i>spina</i>	Collection privée <sup>2076</sup>	Pl. Z, fig. 179	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
9) <b>NI-KA E Y T O T P</b>	Course devant la <i>meta</i>	CADES 1836, IV, pl. C/79	Pl. 128, fig. 894	-

En marge des représentations de concours attelés, on trouve marginalement sur les pierres gravées le thème du cavalier-acrobate<sup>2077</sup> (*desultor*) vainqueur lors de courses montées (notamment sur une sardoine du *British Museum* datant des alentours de 300 apr. J.-C. et au style relativement abâtardi) [tabl. 2.6.1., n° 10]. Il n'est toutefois pas aisé de définir si la légende qui l'orne – **BIK/T-OP**, translittération en grec de *Victor* avec l'altération du « v »<sup>2078</sup> – doit se comprendre comme le nom du

<sup>2066</sup> Voir, à titre d'exemple, la dédicace à Dioclès et à son cheval *Pompeianus* sur une cornaline de Naples. Voir n° 33 et 175 ci-dessus [Pl. B, fig. 11].

<sup>2067</sup> voir AUBRY 2011a, pp. 651-652, n. 62-64.

<sup>2068</sup> Pour la restitution des initiales selon leur disposition spatiale et la problématique des courses par équipe, voir *ibid.*, p. 646, fig. 2 ; 652-653.

<sup>2069</sup> Voir HORSMANN 1998, pp. 284-286 : deux auriges portaient le nom de *Scorpianus*.

<sup>2070</sup> Voir également PANOFKA 1851, p. 468, n° 101, pl. III/2.

<sup>2071</sup> Voir tabl. 2.5. ci-dessus, n° 11 : **CRETV-4 | REVOC•VEN**.

<sup>2072</sup> Voir tabl. 4.7. ci-dessous, n° 1 : **ORTÊ / PRA**.

<sup>2073</sup> Voir également SAS 2014, p. 150.

<sup>2074</sup> Voir AUBRY 2011a, p. 651, n. 60.

<sup>2075</sup> Voir *ididem*.

<sup>2076</sup> Don de H. Rambach (Londres) : jaspe rouge avec quatre quadriges, *spina* et *metae* en arrière-plan.

<sup>2077</sup> Les Romains ne connaissaient pas les courses montées à la manière des *jockeys* actuels. Voir THUILLIER 1996, pp. 95-96. Les *desultores* se reconnaissent au fait qu'ils tiennent un fouet ou une baguette et qu'ils portent le *pileus* (bonnet pointu).

<sup>2078</sup> Voir n° 372 ci-dessus, et tabl. 1.3.2. ci-dessus, n° 6.

cheval<sup>2079</sup> ou comme l'emblème du *cognomen* du porteur de la pierre, dont un jaspé de l'ancienne collection Castellani – figurant un cheval vainqueur, une palme dans la bouche – en est un exemple [*id.*, n° 11].

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>10)</sup> <b>BIK/T-OP</b> (translittération)	<i>Desultor</i> – verge (κέντρον), <i>pileus</i> – <i>Victor</i>	WALTERS 1926, n° 2107	Pl. 129, fig. 895	v. 300 apr. J.-C.
<sup>11)</sup> <b>VICTOR</b>	Cheval de course – palme dans la bouche*	LE BLANT 1896, n° 383	-	-

Pour en conclure avec les thèmes agonistiques sur les gemmes, on peut se pencher maintenant sur les scènes de gladiature, beaucoup plus marginales en glyptique. Au niveau des inscriptions, les intailles représentant un ou plusieurs gladiateurs (duel le plus souvent) répondent aux mêmes standards épigraphiques que celles figurant des courses attelées : les personnages y sont désignés nommément, sous la forme soit d'initiales [**tabl. 2.6.1., n° 12**], soit des termes entiers [*id.*, n°s 13-14].

En premier lieu, sur un moulage de T. Cades, deux gladiateurs lourdement armés s'opposent : il s'agit d'un mirmillon (*mirmillo*) – avec *scutum* (bouclier rectangulaire et cintré) et glaive court – et d'un thrace (*thraex*) – avec glaive courbe (*sica*) et bouclier incurvé (*parma*). Derrière chacun des combattants, une initiale est gravée : respectivement **C**, derrière le mirmillon, et **M**. Ces lettres ne reprennent pas l'un des types principaux de gladiateurs (**M** pour *murmillo* et **C** pour *crupellarius*, extrêmement rare), ni une formule adaptée au thème iconographique comme le serait par exemple *m(unus) c(ircensis)*, l'ordonnancement des lettres en écriture spéculaire ne s'y prêtant pas ; à l'instar de nombreux exemples sur pavements de mosaïque, bas-reliefs votifs ou funéraires, graffiti et médaillons d'applique<sup>2080</sup>, il doit s'agir plus vraisemblablement des noms abrégés de chacun des antagonistes. Tel est le cas sur une intaille des musées de Berlin [*id.*, n° 13] sur la surface gravée et endommagée de laquelle un mirmillon et un rétiaire s'opposent – ce dernier ayant déjà perdu son trident, lequel est au sol : la légende, fragmentaire, se déchiffre [-]INDV|S | MAR|IS|CVS – A. Furtwängler l'avait restitué par **MARSICVS** – et se rapporte, au moins pour l'un d'entre eux, à un *cognomen* attesté de gladiateur au II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.<sup>2081</sup> (l'autre, assimilé au surnom toponymique *Indus* par H. Solin, est considéré par ce dernier également comme une appellation de gladiateur ; l'auteur se réfère d'ailleurs à la gemme de Berlin proprement dite pour enrichir son corpus onomastique)<sup>2082</sup>. Un troisième exemple de « didascalie » joint à un motif de gladiateur peut être cité en mentionnant la gravure, faite par A. Maffei, d'une intaille perdue représentant un combattant seul, au repos, du nom de Νυμφέρως, lequel tient une palme de victoire [*id.*, n° 14]. Cette appellation, à l'instar de *Mariscus*, est attesté comme ayant été portée par un combattant de l'arène, notamment sur un pavement de mosaïque de l'île de Cos [**Pl. 129, fig. 898**].

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>12)</sup> <b>C / M</b>	Gladiateurs ( <i>mirmillo</i> , <i>thraex</i> )	CADES 1839, Centuria VI, n° 58.	Pl. 129, fig. 896	-

<sup>2079</sup> Voir DARDER LISSÓN 1996, pp. 256-257 ; 320, doc. 174 : nom de cheval attesté, sous sa forme latine ainsi que translittérée en grec (elle prend comme exemple l'intaille du *British Museum*).

<sup>2080</sup> Voir MANCIOLI 1987, p. 56, fig. 26 ; 58-59, figg. 29 et 31 (= FLECKER 2015, pp. 252-253, n° cat. A 65) ; 63, fig. 36. LANGNER 2001, pp. 51-54, n°s cat. 1003-1004, 1007-1008, 1010-1011, 1015, 1021, 1023-1026, 1032-1033, 1040, 1046, pls. 51-58. TEYSSIER 2009, p. 121 ; 133-134 ; 254 ; 259 ; 280 ; 304 ; 339 ; 360 ; 466-469.

<sup>2081</sup> Voir SOLIN 2001, p. 207 : "*Mariscus: Kajanto 334 mit zwei Belegen. Dazu I. Beroia 384 (2. Hälfte des 2. Jh. n. Chr.) 497 (2. Hälfte des 2. Jh.) Πόπλις ὁ καὶ Μαρίσκος Ἀρπεῖνος (aus Arpi in Apulien?) Gladiator; Paton – Hicks, I. Cos 138, auch ein Gladiator. Bei den Gladiatoren kann es sich um ein nomen artis handeln; diese Möglichkeit ist besonders bei dem ersteren in Erwägung zu ziehen, da es hier als ein Supernomen gebraucht ist.*"

<sup>2082</sup> Voir SOLIN 2003, p. 671 : surnom sémantiquement lié à l'origine géographique de son porteur (voir tabl. 1.5.2. ci-dessus).

13) [-]INDV S   MAR IS CVS	Gladiateurs ( <i>mirmillo</i> , <i>retiarius</i> ) – trident ( <i>fuscina</i> )	FURTWÄNGLER 1896, n° 8488 [145]	Pl. 129, fig. 897	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C. (onomastique)
14) ΝΥΜΦΕ/ΡΩC	Gladiateur – palme Νυμφέρως <sup>2083</sup>	MAFFEI 1707-1709, IV, pl. 46 [116]	Pl. 11, fig. 71	-

## 2.6.2. VENATIONES ET SCÈNES DE CHASSE

Dans le prolongement des scènes agonistiques du cirque et de l'amphithéâtre, le thème des *venationes* et des scènes bucoliques de chasse offre, lui aussi, une palette intéressante d'inscriptions qui lui sont associés. On trouve notamment des appellations d'esclaves ou de personnes qui avaient choisis typiquement, avec la chasse et le sport, la représentation de leur profession ou d'une activité agréable exercée pendant les loisirs – voir n<sup>os</sup> 117 (C/RANIANI), 134 (LVPVS), 142 (HM | C | S), 164 (LVPERCI), 184 ci-dessus (AVLVS SI-RI). On peut en outre mentionner des *duo nomina* sur un nicolo du II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. provenant du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne<sup>2084</sup> : sur la surface gravée de l'intaille, un cavalier chassant le lièvre est joint aux initiales transversales (type C) F / R [Pl. 129, fig. 899] (voir tabl. 1.2.1. ci-dessus, n° 12). Mais, en ce qui concerne les « didascalies », les scènes de chasse et de *venationes* fournissent davantage – mais pas exclusivement – le nom des animaux représentés. Ainsi, sur un héliotrope du *Museo Archeologico Nazionale* de Florence, une évocation de *venatio* met en scène un *venator* (ou dresseur), tenant une bourse contenant sa récompense (*praemia*), et joint à un ours que ce dernier tient en respect à l'aide d'un fouet [tabl. 2.6.2., n° 1] ; tout autour de la surface gravée court une formule augurale qui définit nommément le personnage, EYTYXI MAPKE-ΛΛΕ, « Bonne chance, *Marcellus* ! » ; et au-dessus du dos de l'animal, inscrit obliquement pour coller au mieux au registre figuré, le nom de ce dernier, EIPHNH, « Paix », auspice fatidique afin que la bête ne se montre pas féroce envers son dresseur. Outre cet *unicum* dépeignant un *venatio* (nonobstant la cornaline de la collection Dressel portant la mention de *duo nomina* – voir tabl. 1.2.4. n° b ci-dessus), les scènes de genre impliquant des animaux sont le plus souvent des scènes de chasse (sanglier, chiens) : en témoignent trois pierres. La première, disparue, n'est connue qu'au travers d'un moulage et met en scène une chasse impériale au sanglier dans les jardins de la résidence d'été de l'empereur Constance II à Césarée [id., n° 2] ; chacun des protagonistes (empereur, sanglier, personnification de la cité de Césarée) est défini par une « didascalie ». Une seconde pierre, une cornaline de Kassel, s'attache à dépeindre la traque d'un lapin par un chien jusque dans son terrier, le tout sous la menace d'un aigle, autre prédateur lorgnant sur la proie inoffensive [id., n° 3] ; on trouve sur cette pierre, outre la référence au nom du propriétaire de la gemme (FIDI), l'indication de l'appellation abrégée du chien, CAD(-), en écriture spéculaire. La lecture de cet ultime élément en tant que « didascalie » est la résultante de sa disposition spatiale au-dessus du dos de l'animal qu'il détermine, à l'instar de l'ours Εἰρήνη [id., n° 1] et du chien ΧΡΥCIC sur une sardoine fracturée du *British Museum* déjà publiée en son temps par A. Maffei [id., n° 4]. D'ailleurs, sur cette même intaille figure en exergue une seconde appellation, ΑΥΡΑ, que l'on peut sémantiquement<sup>2085</sup> appliquer au second chien figuré sur la gemme (en plus d'un cavalier anonyme).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) EYTYXI MAPKE-ΛΛΕ   EIPHNH	<i>Venator</i> ou dresseur – ours εὐτύχ(ε)ι Μάρκελλε   Εἰρήνη	MASTROCINQUE 2008, n° cat. Fi 81 <sup>2086</sup>	Pl. 129, figg. 900-900 <sup>bis</sup>	-

<sup>2083</sup> Voir SOLIN 2003, p.130.

<sup>2084</sup> AGW III, p. 61, n° 1682, pl. 13.

<sup>2085</sup> Χρυσίς, « en or », et Αὔρα, forme translittérée en grec de la forme verbale latine *aurare*, « dorer », ou, au sens littéral (grec comme latin) αὔρα/*aura* « qui fend l'air » : surnoms pouvant s'appliquer aux deux chiens.

<sup>2086</sup> Voir également ΤΟΥΝΒΕΕ 1948, p. 36, pl. X, fig. 29, et REINACH 1895, p. 55, n° II/18, 2, pl. 51 [Pl. 129, fig. 900<sup>bis</sup>] : la gravure publiée par l'auteur présente une transcription erronée de la légende périphérique, EYTYXI MAPKE-ΛΛΕ.

2) <b>CONSTANTIVS AVG   ΞΙΦΙ-ΑΣ   ΚΕΣΑΡΙΑ ΚΑΠΠΑΔΟΚΙΑ</b>	Chasse au sanglier impériale <i>Constantius Aug(ustus)   Ξιφίας   Κ(αί)σαρ(ε)ία (τής) Καππαδοκία(ς)</i>	SPIER 2007, n° 12 <b>[28]</b>	Pl. 4, fig. 20	337-361 apr. J.-C.
3) (..)   <b>CAD(-)</b>	Chasse – Chien, lapin, aigle	AGDS III, Kassel, n° 99 <b>[164]</b>	Pl. 19, fig. 123	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
4) <b>ΧΡΥ CIC   ΑΥΡΑ</b>	Chasse – Cavalier, chiens, Lièvre – Χρυσίς   Αὔρα = <i>Aura</i>	MAFFEI 1709, pl. 71 <sup>2087</sup> <b>[164]</b>	Pl. 130, fig. 901	-

### 2.6.3. THÈME NAUTIQUE ET NAVIGATION

Un autre thème intéressant relativement aux « didascalies » est celui de la navigation, à savoir la représentation de navires (*corbita*, galère) ou de personnifications liées au monde de la mer – Isis notamment, dans son acception de patronne de la navigation (θαλάσσης κυρία, portant les épithètes *Euploia*, *Pharia* ou *Pelagia*) [tabl. 2.6.3., n° 6]<sup>2088</sup>, mais sans que ne soit occulté – bien que cela ne soit pas traité – la portée religieuse du *navigium Isidis*. Les inscriptions en lien avec la thématique nautique sont également de formes variées : on trouve des compléments au registre figuré sous forme de substantifs [*id.*, n°s 3-4], mais surtout de formules votives ou augurales [*id.*, n°s 5-8] ; les appellations en font partie, sous forme de *tria nomina* ou de nom diacritique (voir n°s 142 et 384 ci-dessus : **Q | O | V**, respectivement **ΕΡΑ-CΛΙ**) dont certains sont sémantiquement<sup>2089</sup> lié au monde de la mer et de la navigation [*id.*, n°s 1-2] (voir n°s 122 et 134 ci-dessus : **TYRR(H)ENI**), respectivement **EV|PRORA**, litt. « heureuse proue »). Toutes ces légendes ne se présente pas selon la configuration de termes entiers : dans le cas d'abréviations, la part laissée à l'interprétation est parfois conséquente. Toutefois, sur un jaspe de la collection B.Y. Berry figurant une galère [*id.*, n° 3], la restitution de l'inscription, qui court dans le registre inférieur, est facilitée par le lien évident que cette dernière entretient avec la composition iconographique : on y lit deux initiales, **P Λ** (transcrit **PA** par l'auteur du catalogue), que l'on peut aisément déchiffrer comme l'abréviation de **ΠΛ(ΟΟC/ΟΥC)**, πλόος/πλοῦς, « navigation, traversée » ; cela d'autant plus que les ὀνόματα attestés commençant par πλ- n'ont pas de lien sémantique avec la navigation<sup>2090</sup> (à l'inverse de *Tyrrhenius* et *Euprora*). Cette interprétation est motivée par le parallèle avec une cornaline des musées de Berlin, dont il demeure un moulage par T. Cades [*id.*, n° 4], et sur la surface gravée de laquelle un vaisseau de guerre est joint à un autre substantif, dérivé de πλόος/πλοῦς, à savoir **ΚΑΤΑΠΛΟ-ΥC**, κατάπλους, « retour au port / par mer ». Par ailleurs, on trouve une autre inscription aisée à déchiffrer sur une intaille octogonale mettant en scène Isis *Pelagia* [*id.*, n° 6] (IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) : la divinité est accompagnée de la formule augurale rétrograde **ΝΑVI-ΓΑ FELIX**, « Bon voyage (en bateau) ! »<sup>2091</sup>. Toutefois, la forme *naviga felix* est également susceptible d'être, dans sa forme littérale, la transcription latine de l'une des épithètes de la divinité, *Euploia* (Εὔπλοια), qualificatif de la divinité ou formule votive que N. Sandberg traduit par « Bon voyage, bonne navigation »<sup>2092</sup> : dans les deux acceptions, il s'agit d'une « didascalie » bien que ce chaton de bague fût potentiellement usité comme sceau (inscription en écriture spéculaire)<sup>2093</sup>. Ces

<sup>2087</sup> Voir également WALTERS 1926, p. 220, n° 2117, pl. XXVI (**ΧΡΥCIC | [-]**) : le second nom est manquant, se situant à l'origine dans la partie basse fracturée.

<sup>2088</sup> Voir BRUNEAU 1961, pp. 444-446.

<sup>2089</sup> Voir point 1.6.1. de la Partie II.

<sup>2090</sup> Voir LGPN II, pp. 368-369 : Πλάτων, Πλίνιος, Πλούταρχος (entre autres).

<sup>2091</sup> Voir BARATTE, LANG, LE NIECE, METZGER 2002, p. 76, fig. 82 ; 85-86, pl. II, fig. h.t. 5 (pl. coul.) ; 89 (datation), et NAGY 2011, p. 76, pl. 2. Selon O.M. Dalton, il s'agit d'un nicolo, tandis que C. Metzger, elle, décrit l'intaille comme une agate gris bleuté. Voir également DALTON 1901, p. 39, n° 247.

<sup>2092</sup> Voir SANDBERG 1954, p. 5. Voir également BRUNEAU 1961, pp. 444-446 : vœu dérivé de l'épiclèse d'Isis *Euploia*.

<sup>2093</sup> Voir BRICAULT 2006, p. 63, fig. 25, n. 29 ; 101-102.

vœux de bon augure, il faut le souligner, se comprennent selon E.F. Le Blant<sup>2094</sup> comme "une allusion au cours heureux de la vie (...) les mots ΕΥΠΛΟΙ, ΕΥΠΛΟΙΕΙΤΕ adressés aux morts auxquels on souhaite un heureux voyage aux îles fortunées". Conséquemment, ils sont parfois joints au nom de la personne vouée aux auspices favorables [*id.*, n° 5]. Et bien que la dénomination du destinataire soit usuellement au datif, après εὐπλοια notamment<sup>2095</sup>, la cornaline représentant un navire, dont E.F. Le Blant fait la description, est jointe sur la monture à l'acclamation bilingue **AGENT / ΕΥΠΛΟΕΙ**, *Agent(ius) εὐπλόει*, « *Agentius*<sup>2096</sup>, que ta navigation soit heureuse ! ».

Toutefois, lorsque les substantifs sont uniques sur la gemme – la légende **ΕΥΠΡΟΡΑ** en étant un exemple – il est parfois périlleux de distinguer, d'une part, une simple mention du nom du propriétaire de la gemme et, d'autre part, une formule votive, surtout si le registre figuré n'est d'aucune aide : tel est le cas, notamment, d'un portrait de femme provenant du Cabinet des Médailles (200-205 apr. J.-C) [*id.*, n° 7] et autour du buste de laquelle se développe l'inscription **ΕΥΠΛΟΙΑ ΧΑΡΙ**. Or, bien que la légende soit en lien avec un thème non-maritime et que **ΧΑΡΙ** soit un vocatif<sup>2097</sup> – et non un datif (voir *supra*) –, l'inscription est à interpréter en tant que formule de bon augure (εὐπλοια Χάρι, « Bonne navigation, ô Grâce ! » ou « Bon voyage ... ») plutôt que comme appellation (Εὐπλοια χάρι, « *Euploia*<sup>2098</sup>, (ma) grâce ! »). Cette lecture votive est validée par un second portrait : sur un onyx de l'ancienne collection Castellani, publié par E.F. Le Blant<sup>2099</sup>, un buste de femme est joint à l'inscription **ΕΥΠΛΟΥΣ**, εὐπλοῦς, « Heureuse navigation, heureuse traversée ! » [*id.*, n° 8]. Dans ce dernier cas, l'inscription ne peut reprendre ni le nom du propriétaire (Εὐπλους), car il n'est pas au génitif, ni la « didascalie » de la personne portraiturée étant donné qu'il s'agit d'une femme.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
1) <b>TYRR(H)ENI</b>	Navire – hippocampe, dauphin <i>Tyrrhenius</i>	HENKEL 1913, n° 271, note [122]	-	-
2) <b>ΕΥΠΡΟΡΑ</b>	Galère – Éros <i>Euprora</i>	PANOFKA 1851, n° 31, pl. I/31 [134]	Pl. 14, fig. 91	-
3) <b>Π Λ</b>	Galère – Πλ(όςος/-οῦς) « navigation, traversée »	BERRY 1968, n° 192	Pl. 130, fig. 902	-
4) <b>ΚΑΤΑΠΛΟ-ΥΣ</b>	Galère – dauphin, crabe Κατάπλους /-οος « retour au port / par mer »	CADES 1836, IV, pl. N/13 <sup>2100</sup>	Pl. 130, fig. 903	-
5) <b>AGENT / ΕΥΠΛΟΕΙ</b>	Navire – <i>Agent(ius) εὐπλόει</i> « <i>Agentius</i> , que ta navigation soit heureuse ! »	LE BLANT 1896, n° 83	-	-
6) <b>ΝΑΥΙ-ΓΛ FELIX (sic)</b>	Isis <i>Pelagia</i> – gouvernail, voile <i>Naviga felix</i> , « Bon voyage (en bateau) ! »	BARATTE, LANG, [...] 2002, fig. 82	Pl. Q, fig. 121	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
7) <b>ΕΥΠΛΟΙΑ ΧΑΡΙ</b>	Portrait – εὐπλοια Χάρι, « Bon voyage, ô Grâce ! »	VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 218 [406]	Pl. 61, fig. 418	200-205 apr. J.-C.

<sup>2094</sup> Voir LE BLANT 1896, pp. 36-37, n° 83.

<sup>2095</sup> Voir SANDBERG 1954, p. 8, n° 3 : Εὐπλοια | [Θ]εο[γέν]ε[ι].

<sup>2096</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 9 ; 289.

<sup>2097</sup> **ΧΑΡΙ** = vocatif en rapport avec l'idée de cadeau de celui portraituré, le fiancé, à sa « grâce ».

<sup>2098</sup> *Euploia* pouvant aussi être un ὄνομα ou un *cognomen*. Voir IG II<sup>2</sup>, n° 2776, l. 184 ; 187 (117-138 apr. J.-C.) : (...) Ἰουνία Εὐπλοια (...) ; V, 1, n° 1404 : Εὐπλοια | χαίρει. Voir également LGPN II, p. 180 ; III, A, p. 172.

<sup>2099</sup> LE BLANT 1896, p. 197, n° 703.

<sup>2100</sup> FURTWÄNGLER 1896, p. 148, n° 3395, pl. 27, et STEFANELLI 2007, p. 156, n° 550, pl. « Tomo II, cassetto 8 », ill. 550.

8) ΕΥΓΙΠΛΟΥΣ ( <i>sic</i> )	Portrait – εὐπλοῦς, « Heureuse navigation / traversée ! »	LE BLANT 1896, n° 703	-	-
-----------------------------	---	-----------------------	---	---

En plus de ces termes et formules faisant office de « didascalies » (ils précisent le registre figuré ou lui donne un sens votif), il existe un type marginal de représentation maritime : à l’instar d’une série de frappe monétaire en bronze de Corcyre (l’actuelle Corfou) datant du III<sup>ème</sup> s. av. J.-C. [Pl. 130, fig. 904]<sup>2101</sup>, il existe deux occurrences sur pierre gravée qui exemplifient le fait que l’inscription est susceptible de reprendre soit le nom du navire représenté, soit la destination ou le port d’attache de ce dernier [tabl. 2.6.3., n°s 9-10]. En premier lieu, une cornaline de la collection Dressel à Berlin, représentant un coq sur le pont d’une galère (le type se retrouve de manière moins allégorique sur le monnayage républicain, notamment un *quadrans*, de *L. Marcius Philippus*)<sup>2102</sup>, est jointe dans le registre inférieur à la mention ΦΡΕΓ<sup>2103</sup> : il s’agit de la translittération en grec soit du port d’attache du vaisseau (*Fregellae*, Frégelles), soit d’une appellation paronomastique lié à ce port (Φρεγελλανός<sup>2104</sup>, *Fregellanus*<sup>2105</sup>). Un second exemple, une sardonix des musées de Berlin<sup>2106</sup>, illustre un navire marchand autour duquel sont disposées trois lettres distinctes : P / H transversalement dans le registre supérieur, et Γ sous la proue ; ces initiales reprennent l’abréviation d’un substantif commençant par Ρηγ-, vraisemblablement Ρήγ(ιον), le port de *Rhegium* (*Reggio di Calabria*), le nom ou la destination du vaisseau.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
9) ΦΡΕΓ (translittération)	Navire de guerre – coq <i>Freg(ellae)</i> ou <i>Freg(ellanus)</i>	WEISS 2007, n° 480	Pl. 130, fig. 905	Fin du II <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
10) P / H   Γ	Navire marchand Ρήγ(ιον) ( <i>Rhegium</i> )	PANOFKA 1851, n° 75, pl. II/26 <sup>2107</sup>	Pl. 130, fig. 906	-

L’iconographie du navire est aussi importante dans la symbolique chrétienne – en particulier la thématique des « pêcheurs d’hommes » : différents exemples peuvent être cités (voir n° 274 ci-dessus : IH X ou IH/C | XP, abréviations de Ιησοῦς Χριστός [Pl. 84, figg. 579-580a-b]).

#### 2.6.4. LIEUX, OBJETS

Comme nous l’avons vu dans le cadre des scènes de chasse, les divinités poliades ou représentatives d’une province sont susceptibles d’être adjointes à une « didascalie » (voir tabl. 2.6.2., n° 2). Il en est de même de certains d’indices de lieux ou d’objets particuliers (notamment ceux voués à un culte). Ces motifs, souvent joints à des symboles astraux (étoile, lune) confèrent à la pierre gravée une fonction d’amulette. Ainsi en est-il d’une agate conservée au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne [tabl. 2.6.4., n° 1] et sur la surface gravée de laquelle apparaît un autel ainsi qu’un symbole solaire à huit rayons ; la « didascalie » en exergue ne laisse pas de doute sur la signification à apporter à cette scène insolite, ΑΡΑ CΙΥΛΙC (type B2<sup>G</sup>), *ara Solis*, « autel du Soleil ». Ce type d’objets culturels se

<sup>2101</sup> BMC *Thessaly to Aetolia*, p. 130, n°s 256 et 259, et SEAR 2002-2004, I, p. 198, n° 2043, fig. 2043 : D/ Légende ΚΟΡΚΥΡΑ – à savoir Corcyre, l’actuelle Corfou – au-dessus de la proue de galère éponyme ; R/ Canthare et légende transversale K / O (ethnique).

<sup>2102</sup> Voir RRC, n° 293/2 (113-112 av. J.-C.).

<sup>2103</sup> L’auteur, C. Weiss, hésite à lire l’inscription ΦΡΕΙ : auquel cas il s’agirait sans doute du gentilice *Freius* – attesté en Italie – translittéré en grec.

<sup>2104</sup> Voir IG XI, 4, n° 757, l. 4.

<sup>2105</sup> Voir SOLIN, SALOMIES 1994, p. 334.

<sup>2106</sup> FURTWÄNGLER 1896, p. 298, n° 8124, pl. 58.

<sup>2107</sup> Selon Th. Panofka (p. 67), on peut y lire l’abréviation de ΡΗΓ(ΙΟΝ) ou ΡΗΓ(ΙΝΕ), respectivement le nom du vaisseau ou celui de son capitaine ; mais il peut tout autant s’agir du port d’attache ou de la destination du navire.

retrouvaient déjà sur différentes pierres que nous avons croisées, notamment une sardoine du *British Museum* (voir n<sup>os</sup> 156 et 341 ci-dessus) sur laquelle la représentation d'objets sacerdotaux était accompagné des initiales **A / V**, vraisemblablement pour *au(gur)* ; ou encore le jaspe rouge fracturé du *Museo Nazionale Romano* à Rome, orné de l'image de la *cista mystica* de la Grande déesse de Pisidie ainsi que d'une formule d'adoration adressée à cette dernière sous la forme **ΜΕΓΑΛΗ ΘΕΑ ΠΙ C / I | ΔΙΚΗ** (*sic*), μεγάλη θεά Πισιδική (voir n<sup>os</sup> 147 et 389 ci-dessus).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>1)</sup> <b>ΑΡΑ C ΥΛΙC</b> (translittération)	Autel, astre solaire – <i>ara Solis</i>	AGW III, n° 2137	Pl. 131, fig. 908	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

\*\*\*\*\*

## 2.7. QUALIFICATIFS, ÉPITHÈTES ET ASSIMILATIONS

En dernier lieu, les « didascalies », lorsqu'elles ne sont pas incluses dans une formule plus développée, peuvent se présenter sous la forme de qualificatifs : ces derniers caractérisent le registre figuré auquel ils se réfèrent par le biais d'un adjectif, d'une épithète (s'il s'agit d'une divinité, d'un héros mythologique ou d'un Saint) ou d'un substantif (souvent une vertu, privée ou publique, voire une fonction caractéristique inhérente au personnage inclus dans la composition iconographique). À titre d'exemple, la légende **ΕΜΜ/ΑΝΟ(ΥΗΛ)**, Ἐμμανουήλ (voir n<sup>os</sup> 193 et 407 ci-dessus), en lien avec une figure christique, est notamment une épithète reconnue de Jésus-Christ.

Ces qualificatifs se retrouvent en particulier sur les portraits et les représentations de personnages mythologiques reconnaissables stylistiquement sans avoir recours à la légende inscrite. Ainsi en est-il de nobles patriciens assimilés, par le biais de l'inscription, à une vertu publique ou à un modèle illustre : à deux reprises, notamment, le portrait de l'impératrice *Matidia* est-il accompagné de la mention **P** ou **PIE/TAS**, assimilant l'impératrice à la divinité *Pietas* (voir n<sup>os</sup> 20 et 237 ci-dessus) [tabl. 2.7., n<sup>os</sup> 1-2]. Un autre exemple, un jaspe rouge du *Cabinet des Médailles* figurant un portrait de Caracalla ou de Géta (voir n° 406 ci-dessus), assimile l'empereur à la figure du héros troyen Pâris au travers d'une acclamation [id., n° 3] : à l'instar de <E>**IC ΘE-OC** ou **EIC ZEYC CΑΡΑΠΙC** (voir n<sup>os</sup> 265 et 276 ci-dessus), le caractère « unique » de l'empereur est mis en exergue par la légende périphérique **EIC / ΠΑΡΙC**, « Un seul Pâris ! ». Toutefois, sur les portraits impériaux, le ou les qualificatifs utilisés sont souvent en lien avec la fonction à proprement parler du personnage représenté (*Caesar, Augustus, Imperator, Dominus Noster* ou *Domini Nostri*), ce qui suffit à le qualifier [id., n<sup>os</sup> 4-9], parfois même lorsqu'il s'agit d'une composition allégorique à fonction de panégyrique [id., n° 10]. Sur un nicolo du *Cabinet des Médailles*, représentant Marc-Aurèle adolescent sous les traits d'Hercule, apparaît derrière la nuque une inscription que M.-L. Vollenweider restitue par **CAIE**, « Ô, Caius ! » [id., n° 4]. S'il est vrai que la proximité du registre figuré permet de ne pas confondre la légende avec une signature de graveur, la taille des lettres aurait pu prêter à confusion s'il n'existait pas un parallèle intéressant à Munich, sur une cornaline-agate rubanée présentant le portrait de Commode [id. n° 5] : sur cette dernière, derrière la nuque également, se lit en petits caractères la « didascalie » **CA** pour *Ca(esar)* ou *C(aesar)* *A(ugustus)*. De fait, il me semble opportun d'estimer que la légende du nicolo se déchiffre moins **CAIE** que **KAIC** pour Καῖσ(αρ). Une inscription similaire à celle de la cornaline-agate de Munich se retrouve d'ailleurs sur une intaille de verre de Würzburg (voir n° 22 ci-dessus : **CAES / AVG**) [id., n° 6] ainsi que, de manière davantage développée (**C L | CAES AVG**), sur un autre exemplaire du *Martin-von-Wagner-Museum* sur la surface gravée de laquelle les frères *Lucius* et *Caius Caesar* sont représentés en tant que *principes iuventutis* [id., n° 7].

D'autres exemples de portraits groupés sur les gemmes, les anneaux à disque métallique et les sceaux impériaux sont aussi subordonnés à des « didascalies » sous forme de qualificatifs (voir n° 124 ci-dessus : sceaux impériaux ornés de la légende **AVGG** ou **AVGGG**). On peut mentionner un anneau en

or sur le chaton ovale duquel les bustes de Marc-Aurèle et Lucius Verus sont adjoints à la mention **IMP**, *Imp(eratores)* (voir n° 23 ci-dessus) [*id.*, n° 8] ou encore un disque en argent du IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C. sur lequel une représentation identique en *capita opposita* (Constans et Constance II, couronnés par une Victoire) est adjointe à la légende **D D / N N**, *D(omini) n(ostri)* [*id.*, n° 9]<sup>2108</sup>. Sur une pâte de verre hellénistique moulée à partir d'une octodrachme de Ptolémée II (voir n° 330 ci-dessus), une représentation en *capita iugata* cette fois-ci (Ptolémée II et Arsinoë II) est accompagnée de la mention **ΑΔΕΛ** – pour ἀδελφῶν, « (Sceau des) jumeaux » – qui reprend le couple sous la forme d'un qualificatif [*id.*, n° 11] ; ce dernier se retrouve d'ailleurs sur un jaspe vert de Hanovre [*id.*, n° 12] qui figure le portrait d'une patricienne romaine dont la légende bilingue fournit les *duo nomina* ainsi que l'indice de parenté que cette dernière entretient avec le porteur présumé de la gemme, **ΡΑΙΚΙΑ ΦΑΒΙΑ-ΝΗ ΑΔΕΛΦΗ**, Ραϊκία<sup>2109</sup> Φαβιανή ἀδελφή, « *R(h)aecia (?) Fabiana*, (ta) sœur »<sup>2110</sup>.

En dernier lieu, sur les anneaux de fiancés ou d'époux, le portrait d'une femme peut être qualifié au travers d'une devise galante [*id.*, 13].

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>1)</sup> <b>P</b>	Portrait ( <i>Matidia ?</i> ) – <i>P(ietas)</i>	AGDS I, 2, n° 924 [237]	Pl. 27, fig. 182	1 <sup>er</sup> quart du II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>2)</sup> <b>PIE/TAS</b>	Portrait ( <i>Matidia</i> ) – <i>Pietas</i>	ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 660 [20]	Pl. 3, fig. 16	1 <sup>er</sup> quart du II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>3)</sup> <b>ΕΙC / ΠΑΡΙC</b>	Portrait (Caracalla ou Géta) εἷς Πάρις, « Un seul Pâris ! »	VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 219 [406]	Pl. 61, fig. 419	v. 200-205 apr. J.-C.
<sup>4)</sup> <b>ΚΑΙC</b>	Portrait (Marc-Aurèle) Καῖσαρ = <i>Caes(ar)</i>	VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 166	Pl. 131, fig. 912	130-135 apr. J.-C.
<sup>5)</sup> <b>CA</b>	Portrait (Commode) – <i>Ca(esar)</i> ou <i>C(aesar) A(ugustus)</i>	AGDS I, 3, n° 2811	Pl. 131, fig. 913	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>6)</sup> <b>CAES / AVG</b>	Portrait (Auguste) – <i>Caes(ar) Aug(ustus)</i>	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 560 [22]	Pl. 131, fig. 914	19-15 av. J.-C.
<sup>7)</sup> <b>C L   CAES AVG</b>	<i>Principes iuventutis</i> – <i>C(aius) L(ucius) Caes(ar) Aug(usti)</i>	ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 492 <sup>2111</sup>	Pl. 131, fig. 915	2 av.- 4 apr. J.-C.
<sup>8)</sup> <b>IMP</b>	<i>Capita opposita Imp(eratores)</i>	HENIG 2007, n° 785 [23]	-	171-179 apr. J.-C.
<sup>9)</sup> <b>DD NN</b>	<i>Capita opposita</i> – Victoire <i>D(omini) n(ostri)</i>	SPIER 2011, pl. 1	Pl. 132, fig. 918	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>10)</sup> <b>ΝΕΡΟΝ (sic) Α(Υ)ΓΟ-ΥCΤΕ (camée)</b>	Néron-Hélios conduisant le char solaire – <i>Nero Augustus</i>	VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 243 [411]	Pl. 62, fig. 429	V <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
<sup>11)</sup> <b>ΑΔΕΛ</b>	<i>Capita iugata</i> – ἀδελφῶν	PLANTZOS 1999, n° 3 <sup>2112</sup> [330]	Pl. 132, fig. 916	III <sup>ème</sup> s. av. J.-C.

<sup>2108</sup> SPIER 2011, p. 193, pl. 1.

<sup>2109</sup> Voir TAM V, 2, n° 1101, ll. 2-4 : Κλαυδία Τιβερίου καὶ Ῥαϊκίας Παύλης θυγατρὶ Πώλλη.

<sup>2110</sup> Voir OPEL IV, p. 22, « Raecius ». Voir également LE BLANT 1896, p. 200, n° 724 : **CΥΦΡ | ΠΡΙΜ | ΑΔΕΛ**, potentiellement Σώφρ(ονα) / Σωφρ(ονία) Πρῖμ(ος) ἀδελ(φοῖ), un frère et une sœur (noms diacritiques *Sophron(i)a* et *Primus* translittérés en grec). Voir OPEL IV, p. 88, « Sophronius », et SOLIN 2003, pp. 757-758 (*Sofronia, Sophronia, Sofronius*) ; SOLIN, SALOMIES 1994, p. 384 (surnom *Primus*).

<sup>2111</sup> Voir également REINACH 1895, p. 55, n° II/18, 5, pl. 51, et ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 131-132 ; 423, n° 521, pl. 112.

<sup>2112</sup> Voir également FURTWÄNGLER 1900, II, p. 157, n° 10, pl. XXXII.

<sup>12)</sup> <b>ΡΑΙΚΙΑ ΦΑΒΙΑ-ΝΗ ΑΔΕΛΦΗ</b>	Portrait Ῥαικία Φαβιανή ἀδελφή	AGDS IV, Hannover, n° 1604	Pl. 132, fig. 917	v. 160-190 apr. J.-C.
<sup>13)</sup> <b>ΤΗ ΚΑΛΗ</b> (camée)	Portrait τῆ καλῆ, « À la belle »	HENIG 1990, p. 25, n° 45 [262]	Pl. H, fig. 52	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

Outre les portraits, les représentations de divinités et de héros se voient également adjoindre des « didascalies » les reprenant indirectement, soit par le truchement de leur épiclèse ou de leur épithète [tabl. 2.7., n°s 14-16], soit par le biais d'une légende sibylline qui correspond à leur fonction ou au message qu'elles évoquent [id., n°s 17-18], soit le plus souvent au travers d'un qualificatif [id., n°s 19-27]. Dans cette dernière acception, on peut souligner l'utilisation de l'adjectif δίκαιος, « juste », et de ses dérivés, δικαίως (adverbe de δίκαιος) et δικέως (altération du -αί- en -ε- (voir point 2.3.3.1. de la Partie I, §2 : ZHCEC pour ZHCAIC) [id., n°s 20-23] en lien avec Hercule, marginalement, mais surtout en concomitance avec la figure d'Éros – voire de Psyché [id., n° 22] – attaché à une colonne : être ainsi entravé, « c'est justice » – adverbe δικαίως – d'après E.F. Le Blant<sup>2113</sup>, sous-entendant qu'il est mérité que soit puni "celui qui s'est ri de la douleur des mortels en lançant ses flèches empoisonnées de désir". Toutefois – et c'est le cas sur une cornaline d'Aquilée [id., n° 24] – la figure d'Éros peut avoir une connotation positive, comme l'est la figure d'Aphrodite [id., n° 25]. Certaines « didascalies » se présentent selon la configuration de formules : une image du Christ au tombeau sur une sardoine d'époque tardive (IV<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) [id., n° 17] évoque le fait que, par sa mort, le Seigneur a racheté nos péchés et nous a ouvert le chemin de la vie éternelle ; la formule qui est jointe à la composition iconographique renforce ce message, SALVS RESTITVTA, « (notre) Salut (est) restauré ». De manière identique, la portée néfaste d'une représentation de Némésis ailée, un griffon et la roue de la fortune à ses pieds, sur un plasma de la collection du comte de Southesk [id., n° 18] est renforcée par la légende périphérique, LEX / ΑΙΜΑΡΑ, « loi amère », voire « pacte pénible » en lien avec le poids de la vengeance ou d'un destin contraire. La figure funeste autant qu'irrévocable de Némésis est à nouveau soulignée par une inscription – un adjectif qualificatif cette fois – sur un jaspe jaune provenant des musées de Berlin (Antike Abteilung) : ΑΝΙΚΗ/ΤΟC, ἀνίκητος, « Invincible » [id., n° 19]. À part sur les intailles, on retrouve également un qualificatif sur un camée tardif provenant d'une collection privée inédite : sur sa surface gravée en relief apparaissent la triade Esculape, Hygie et Téléphore, lesquels sont qualifiés de « tout à fait propice » (au porteur du bijou) par une « didascalie » abrégée située à l'exergue, ΕΥΙΛΑΤ, εὐίλατ(ος) [id., n° 26]. En dernier lieu, on peut encore citer un exemple d'adjectif qualificatif en lien avec la symbolique agonistique : sur une agate bombée d'époque impériale, la représentation schématisée d'une palme (symbole de victoire inclus dans les *praemia*) est jointe à la mention ΑΠ-ΡΑΤΟC, ἄπρατος, « Qui n'a pas de prix », composition d'ensemble qui tend à signifier que les "Siegpreise sind nicht käuflich !" [id., n° 27]<sup>2114</sup>.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
<sup>14)</sup> <b>ΠΑΝΤΟΚΡΑΤΩΡ</b> (épiclèse <sup>2115</sup> )	Jupiter assis – sceptre, aigle Παντοκράτωρ, « Tout-puissant »	LE BLANT 1896, n° 260	-	-
<sup>15)</sup> <b>ΣΩΤΗΡ</b> (épiclèse <sup>2116</sup> )	Héraclès – massue, <i>léonté</i> Σώτερ, « Sauveur »	BOARDMAN 1970, n° 441	Pl. 132, fig. 919	v. 500 av. J.-C.
<sup>16)</sup> <b>ΧΡΗΣ/ΜΟΔΟΤΩΝ</b> (épithète)	Apollon oraculaire – trépied, palme Χρησμοδοτῶν, « Donneur d'oracles »	RICHTER 1971, n° 77	Pl. 132, fig. 920	II-III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C. <sup>2117</sup>

<sup>2113</sup> Voir LE BLANT 1896, pp. 61-62.

<sup>2114</sup> Voir KLOSE, STUMP 1996, p. 96, n° 183.

<sup>2115</sup> Voir IGSK 10.2, n° 1512.

<sup>2116</sup> Voir SEG 36 (1986), n° 555.

<sup>2117</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, III, pp. 525-526 (datation par parenté stylistique avec d'autres gemmes).

17) <b>SALVS RESTITVTA</b>	Cadavre couché, <i>sudarium</i> sur la tête (Christ au tombeau) – palme <i>Salus restituta</i>	LE BLANT 1896, n° 321	Pl. 132, fig. 922	IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
18) <b>LEX / ΑΙΜΑΡΑ</b>	Némésis ailée – griffon, roue <i>Lex amara</i>	CARNEGIE 1908, n° C 37	-	-
19) <b>ΑΝΙΚΗ/ΤΟC</b>	Némésis debout – bride, rênes ἀνίκητος, « Invincible »	AGDS II, n° 526	Pl. 132, fig. 921	II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
20) <b>ΔΙΚΑΙΟΥC</b> (adverbe)	Éros – colonne, griffon δικαίως, « C'est justice » ou « Justement »	FURTWÄNGLER 1896, n° 8674 <sup>2118</sup>	Pl. 132, fig. 923	-
21) <b>ΔΙΚΕΟΥC</b> (adverbe)	Éros attaché à un arbre δικέως = δικαίως, "justly"	HOEY MIDDLETON 1991, n° 88	Pl. 133, fig. 924	I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.
22) <b>[Δ]ΙΚΑΙΟΥC</b> (adverbe)	Psyché, tenant une torche, s'approchant d'Éros entravé – colonne, griffon	LE BLANT, n° 166	-	-
23) <b>ΔΙΚΑΙΟΥC</b> (adjectif)	Hercule (buste) δίκαιος, « le Juste »	FURTWÄNGLER 1896, n° 3092 <sup>2119</sup>	Pl. 133, fig. 925	-
24) <b>ΗΔΙC/ΤΟC</b> (adjectif)	Éros bandant son arc – ἡδιστος <sup>2120</sup> , « Le plus doux / le plus agréable » <sup>2121</sup>	SENA CHIESA 1966, s. n° inv.	Pl. Z, fig. 180	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
25) <b>ΑΓΛΑΟΥC</b> (adjectif)	Aphrodite – <i>tropaion</i> ἀγλαός, « Splendide »	MASTROCINQUE 2008, n° cat. Fi 69	-	-
26) <b>ΕΥΙΛΑΤ</b> (camée)	Esculape, Hygie, Télésphore εὐίλατος, « Tout à fait propice »	Collection privée	Pl. Y, fig. 176	III-IV <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.
27) <b>ΑΠ-ΡΑΤΟC,</b> (adjectif)	Palme ἄπρατος, « Qui n'a pas de prix »	KLOSE, STUMP 1996, n° 183	-	Époque impériale

Si les qualificatifs et les épithètes sur les pierres gravées sont passablement facile à dissocier des dénominations et des noms de leurs porteurs, il est certains cas qu'il est difficile d'appréhender. On peut citer notamment les mentions **ΕΡΟΣ**, **ΕΡΟΥC** et **ΕΡΩC** sur trois intailles différentes aux motifs disparates [tabl. 2.7., n°s a-c] : il est malaisé de définir s'il s'agit de « didascalies » ou d'ὄνομα (voir n° 71 ci-dessus).

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
a) <b>ΕΡΟΣ</b>	Hyacinthe – cygne (Apollon) ἔρωc, « sentiment amoureux » ou ἥρωc, « héros »	BOARDMAN 1968a, n° 326 [71]	Pl. 8, fig. 45	Début du V <sup>ème</sup> s. av. J.-C.
b) <b>ΕΡΟΥC</b>	Buste d'Hercule – <i>léonté</i> Ἔρωc pour Ἡρωc, « Le Héros »	WALTERS 1926, n° 1895 [71]	Pl. X, fig. 165	Époque impériale
c) <b>ΕΡΩC</b>	Sappho – rouleau, lyre ἔρωc, « sentiment amoureux »	FURTWÄNGLER 1900, pl. XIV/21 [71]	-	Époque classique

Un dilemme similaire se pose dans le cas d'une cornaline brûlée conservée au *Royal Coin Cabinet* de La Haye : une représentation de Tyché-*Fortuna*, assise et richement parée (diadème, *chitôn*, *himation*), portant une corne d'abondance et une patère (acte libatoire), est accompagnée d'une inscription en

<sup>2118</sup> Voir aussi PANOFSKA 1851, pp. 411-412, n°32, pl. I/32.

<sup>2119</sup> Voir aussi *ibid.*, pp. 434-439, n° 61, pl. II/12.

<sup>2120</sup> ἡδιστος est toutefois susceptible de reprendre un ὄνομα. Voir LGPN II, p. 202 ; III, A, p. 192 ; IV, p. 151 ; V, A, p. 198 ; V, B, p. 183. Il est d'ailleurs attesté sous sa forme latine *Hedistus* à Aquilée-même. Voir *INSCRAQ*, n° 1126.

<sup>2121</sup> Voir également AUBRY 2009, p. 316, n. 45.

écriture spéculaire se développant entre l'exergue et le dos de la divinité, **ARTEMID-ORIAN-A** (restituée de manière erronée **ARTEMIDOPIANA** (*sic*) par M. Maaskant-Kleibrink). Or, si H. Solin<sup>2122</sup> estime qu'il s'agit d'un suffixe marginal dérivé du nom diacritique *Artemidorus* /-a<sup>2123</sup>, il est aussi possible – autant que séduisant – de voir dans cette légende une épithète à *Fortuna*. Elle serait ainsi qualifiée d'« Artémidorienne » par analogie à la description onirique qu'en fait Artémidore de Daldis dans *La Clef des songes* (Ὀνειροκριτικά, II, 37, 140-156) : l'auteur souligne notamment que la position assise ainsi que le fait d'être richement vêtue et parée accentue la portée favorable de la divinité sur celui qui la voyait en songe. L'intaille, mettant en scène une libation, renforce cette fonction augurale par le biais de la subordination de son propriétaire à l'égide de la Fortune. L'inscription, vraisemblablement ajoutée à posteriori de la gravure de l'image, devait ainsi répondre aux contingences iconographiques que son possesseur attribuait à *Fortuna* telle qu'elle était décrite chez Artémidore de Daldis.

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	REFERENCE	ILLUSTRATION	DATATION
d) <b>ARTEMID-ORIAN-A</b>	Tyché- <i>Fortuna</i> , assise, diadémée, faisant une libation – patère, autel, corne d'abondance	MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 860	Pl. 133, fig. 926	I-II <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

Un ultime cas des plus intéressants, une sardonix conservée à l'*Antikenabteilung* des musées de Berlin [tabl. 2.7., n° 1], présente les lettres **B F** dans le registre supérieur : à l'inverse de la cornaline de la collection Sommerville [tabl. 2.1., n° 7], dont les initiales **S E L M M I V** reprennent les divinités éponymes des jours de la semaine, l'inscription **B F**, par le truchement d'une translittération, ne se rapporte pas à deux des divinités mises en scène. Il s'agit davantage d'une métaphore inhérente à la position centrale d'Apollon et, à l'exergue, de celle d'Hélios comme divinités de la Lumière (βασιλεύς φωσφόρος). À moins qu'il ne s'agisse, comme pour la gemme Sommerville, de deux initiales placées à dessein au-dessus de deux personnages – l'un, « roi » (βασιλεύς), en lien avec Jupiter ; l'autre, « brillant » en lien avec l'épiclèse d'Apollon (Φοῖβος)<sup>2124</sup>. On serait toutefois tenté de voir dans ces initiales une formule augurale – *B(ona) F(ortuna)* « sous les auspices des divinités mises en scène », la présence d'une étoile et d'un croissant lunaire en exergue renforçant le rôle de talisman de la gemme – si le matériau de la pierre ne se prêtait pas à un usage de porte-bonheur<sup>2125</sup>.

Cette interprétation est étayée par la portée augurale (symbole d'unité) d'une représentation similaire publiée par E. F. Le Blant<sup>2126</sup> et jointe à la mention **OMONIOIA**, « Concorde » : le motif figuré rassemble cinq divinités poliades, à savoir "*l'Esculape de Pergame, les deux Némésis de Smyrne, la Diane d'Éphèse [et] la Cybèle de Mytilène*" ; l'ensemble de la composition iconographique et épigraphique symbolise "*l'union de ces villes dont chacun des dieux est le protecteur*".

CONFIGURATION	REGISTRE FIGURÉ	RÉFÉRENCE	ILLUSTRATION	DATATION
A) <b>B F</b> (translittération)	Assemblée divine – <i>B(asileus) F(osporus)</i> <sup>2127</sup> ( <i>sic</i> ) = Β(ασιλεύς) Φ(ωσφόρος) <sup>2128</sup> , « Roi, porteur de Lumière » (Apollon, Hélios)	FURTWÄNGLER 1900, pl. L/52 [350]	Pl. 121, fig. 843	III <sup>ème</sup> s. apr. J.-C.

<sup>2122</sup> Voir SOLIN 1977, p. 193.

<sup>2123</sup> Voir *ibid.*, pp. 28-30.

<sup>2124</sup> Voir SEG XV (1958), n° 347.

<sup>2125</sup> D'avantage la cornaline, l'hématite, l'améthyste et le jaspe en tant que matériau qui renforce le rôle de talisman et augmente ainsi la puissance protectrice de la pierre. Voir AUBRY 2009, p. 317, n. 58 (jaspe rouge ou noir). Voir également GUIRAUD 1996, p. 10 ; 31-36.

<sup>2126</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 111, n° 277.

<sup>2127</sup> Voir PRUNELLE 1995, pp. 172-174, pt. 4.612., et CIL VI, n° 6290.

<sup>2128</sup> Cette formule se rapporte autant à Apollon, au centre de la composition, qu'à Hélios : il s'agit, notamment, des épiclèses des dieux du Soleil et de la Lumière : Βασιλεύς – SEG I (1923), n° 463 – et Φωσφόρος, « Porteur de lumière » – IGSK 57 (2000), n° 56.

La partie inhérente à la classification des inscriptions est terminée. Le but était de donner un aperçu de la difficulté à restituer et à interpréter avec le plus de certitude possible les initiales et abréviations qui apparaissent sur les gemmes, dans la majorité des cas en lien avec des appellations. Force est de constater que sous cette classification rudimentaire se cache une variété assez remarquable de types de dénominations : le terme « appellation » ou « nom du propriétaire / possesseur », que la plupart des catalogues sur les pierres gravées se borne à indiquer en marge de l'inscription, revêt diverses formes que nous avons déclinées ici avec le plus d'exhaustivité possible afin que l'analyse statistique des occurrences viennent confirmer ce que la réalité archéologique ne peut plus nous apporter : l'histoire antique de la pierre, son passé, son « background » pour ainsi dire. En effet, l'écrasante majorité des pierres analysées dans ce travail ne proviennent pas de couches stratigraphiées ou d'un contexte de fouilles qui pourrait permettre de tisser un lien entre le lieu de trouvaille et l'onomastique locale (Aquilée, de prime abord, aurait été, à ce niveau-là, un choix d'étude des plus pertinents si la réalité archéologique n'avait dû faire face à la réalité politique et économique représentée par la Surintendance et les élites locales).

Mais j'ai le sentiment que cette analyse statistique a permis, à tout le moins, de définir certaines grilles de lecture de ces dénominations, et de rattacher certaines catégories d'inscriptions à des registres figurés qui les complètent et les renforcent (la thématique navale notamment). Mais, sur les intailles et les camées, il existe beaucoup d'autres types d'inscriptions, davantage développées – donc moins problématiques à restituer – mais dont il est nécessaire de dresser un aperçu, aussi succinct soit-il. J'y reviendrai dans ma conclusion.

\*\*\*\*\*

## CONCLUSION

En marge des inscriptions les plus répandues presque exclusivement en lien avec un registre figuré (appellations, « didascalies »), et dont l'intérêt réside dans le fait qu'on y trouve une quantité importante d'initiales ou d'abréviations, on rencontre sur les gemmes d'autres types de légendes qui s'apparentent davantage à des formules plus complexes ; ces dernières confèrent aux gemmes sur lesquelles elles sont inscrites une portée thématique, voire fonctionnelle, plus difficile à appréhender selon leur teneur.

Elles se déclinent en différentes caractéristiques que nous avons déjà croisées, mais dont il est nécessaire dès à présent d'évoquer rétrospectivement la cohérence, cela afin d'esquisser la profusion et la richesse du creuset épigraphique sur les pierres gravées et les anneaux métalliques.

Comme je l'ai souligné dans l'introduction (points 1.1. et 1.2. de l'Introduction), les pierres gravées ont différentes fonctions ainsi que des usages variés, que l'étude systématique des appellations et des thèmes transversaux n'a fait qu'effleurer, et qui révèlent différentes catégories d'inscriptions qui les mettent en exergue.

L'analyse des « didascalies » a souligné le lien qu'entretient le motif iconographique avec l'inscription, certes. Mais une authentique interpénétration stylistique et épigraphique accentue la fonction apotropaïque de la gemme prise comme un tout : cela se produit lorsque le registre figuré fait partie intégrante de la « didascalie » qui le définit, composant un logogramme dans le cas des compositions idéographiques ou dittographiques. La formule **UINO**, à l'ablatif, se combinant avec la figure de Méthè, révèle la gemme comme une amulette contre l'ivresse [223], la déesse Hécate place son homonyme – en tant qu'objet direct à l'accusatif – sous son égide par le truchement d'un procédé dittographique (voir n° 198 ci-dessus : **ΕΚΑΤΗΝ**), de même que la figure de la sauterelle est censée soigner les affections génitales de son porteur, *Demetrius* ou *Tisicrates*, et la représentation de la grenouille protéger la vie (voir point 2.1.2. de la Partie I, §2 : respectivement **DEMETRIVM** et **ZOHN**) ; à moins qu'il ne s'agisse, comme le souligne M. Mayer Olivé, de l'utilisation de l'accusatif pour souligner la fonction de sceau pour lequel le registre figuré ferait office d'emblème reconnaissable – [*locusta*] (*significas*) *Demetrium*. Le même système idéographique gouverné par le génitif transforme une « didascalie » en dédicace votive consacrée aux divinités représentées sur la gemme (Hécate et Némésis) : **KAI TO-N KYPION HMΩN OYPANON**, (ὀρκίζω) [Ἐκάτην καὶ Νέμεσιν] καὶ τὸν κύριον ἡμῶν Οὐρανόν [9/435].

Mais le spectre des formules sur les pierres gravées ne s'arrête pas là, loin s'en faut. En premier lieu, on trouve les formules augurales : les souhaits de bonheur introduits par **EYTYXI** et ses dérivés [377/410], que ces derniers soient personnalisés [268] ou « au porteur » [422] ; **VIVAS** [226] et ses différentes formes abrégées ou développées [252/269] ainsi que son pendant grec **ZHCAIC / ZHCEC** [227/269] ; ou encore **VTERE FELIX**, ses diverses déclinaisons [277] et son équivalent grec **ΕΠ ΑΓΑΘΟΥ(Ι) / ΕΠ ΑΓΑΘΟΙC** [406], entre autres. Il est à noter toutefois que **VIVAS** et **EYTYXI** (voire une devise sentimentale comme **ΑΜΟ** [291]) peuvent avoir une connotation funéraire s'ils accompagnent un registre figuré *ad hoc* (dauphin, papillon [Pl. 37, fig. 246 ; 133, fig. 928]) ou s'ils participent d'une tournure évocatrice de l'Au-delà – **ΑΤΕΡΙΑ | ΖΗΑΙC ΑΕ|Ι ΚΑΛΥC** [268] – voire, à l'époque paléochrétienne, à une profession de foi (voir n° 226 : **VIVAS IN DEO** ou **SABINA VIVAS IN XP** – christogramme pour *Christo*). Ces formules propitiatoires peuvent également adopter la configuration de vœux de prospérité comme **ΠΡΟΚΟΠΤΕ** [268] ou **ΑΥΓΕ**<sup>2129</sup>, d'actions libatoires (**ΠΡΟΠΙ(ΝΕ) ΛΙΒΕ**)<sup>2130</sup>, d'auspices (**SILVI D T S**)<sup>2131</sup>, de célébrations du Nouvel-An [14/194], de souhaits de victoire (introduits par **VINCAS** [38]), voire prendre la configuration d'éloges (**LAVC**, « Félicitations »<sup>2132</sup>) ou d'appel à des

<sup>2129</sup> Voir IRCV, p. 206, n° 173, pl. XC (**ΑΥΓΕ | ΤΑΔΙΑ**), et KRUG 1975, p. 121, n° 12, pl. 33 : **ΑΥΓΕ | ΗΙΛΑΡΙ**, *Auge Hilari* (*divitias*), « *Hilar(i)us*, puisses-tu accroître tes richesses ».

<sup>2130</sup> Voir point 1.5.4.2. de la Partie I, §2.

<sup>2131</sup> Voir point 1.2.3. de l'Introduction, §1.

<sup>2132</sup> Voir AUBRY 2009, p. 316, n. 49.

vertus – SPES | OPES [423] ou VIRTUTE HERCVLIS [225]. À ce sujet, il est intéressant de se pencher sur une intaille en verre du *Martin-von-Wagner-Museum* de Würzburg (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) qui représente le buste de face de Sérapis, joint à la légende ΠΡΟΝΟΙΑ• / ΘΕΟΥ• [Pl. 133, fig. 927]<sup>2133</sup>. Il s'agit d'un datif dédicatoire grec tiré d'un passage d'Aelius Aristide – *Discours*, XXXVI (*Discours égyptien*), 123, l. 6 : τῆ (...) Πρόνοια τοῦ θεοῦ – que D. Bonneau<sup>2134</sup> interprète comme suit (p. 60) : "(...) pour [Aristide de Smyrne], l'inondation annuelle [à savoir "l'eau sacrée de la crue du Nil"] est la manifestation de la Providence [Πρόνοια] de Sérapis". La forme du datif dédicatoire est en référence à l'offrande du bijou à la divinité, à savoir Sérapis<sup>2135</sup>. C'est d'ailleurs pour cette raison que le buste gravé, bien qu'orné des attributs du dieu-Nil – notamment les *putti* (enfants, allusion aux coudées de la crue du fleuve, conséquemment représentations "symbolique[s] de la mesure nilométrique"<sup>2136</sup> –, rappelle iconographiquement Sérapis, à qui le dédicant sacrifie en faveur du Nil afin que ce dernier assure la prospérité et la fertilité (d'où les symboles des cornes d'abondance).

En marge de ce type de formules augurales ou propitiatoires, on trouve sur les pierres gravées des légendes à portée ouvertement prophylactiques, introduites notamment par ΠΕΠΤΕ, « Digère ! » [146], ΦΥΛΑΣ / ΦΥΛΑΣΣΕ / ΦΥΛΑΣΣΑΙ, « Garde-moi ! Protège-moi ! » [54/256], voire la forme latine correspondante CONSERVATE ME<sup>2137</sup>, ou encore ΠΙΕ, « Bois ! » [228]. On rencontre aussi à de nombreuses reprises sur les gemmes des prières ou des invocations païennes, « Prends pitié ! » (ΒΟΗΘΕΙ) ou « Sois miséricordieux ! » (ΕΛΕΩΣ, ΕΛΕΗΣΟΝ) [233-234/258/422], des mises en garde (ΓΡΗΓΟΡΙ), « Sois vigilant ! » [449], voire, de manière marginale, des proverbes ou des locutions élevées en préceptes philosophiques [264].

Enfin on a affaire aux devises amicales, affectueuses et galantes, sur les anneaux de fiancés ou d'époux [200], qui peuvent consister en une simple déclaration d'amour (AMO, VITA TIBI, SVAVIS, etc.) [423/430] ou en des odes à la beauté (ΤΗ ΚΑΛΗ) [262] ; ou au contraire en formules cyniques visant à se protéger des tourments des sentiments (ΟΥ ΦΙΛΩ (ΣΕ) | ΜΗ ΠΛΑΝΩ | ΝΟΥ ΔΕ | ΚΑΙ ΓΕΛΩ « Je ne t'aime pas, ne te trompe pas, mais je comprends et je ris ») [268].

Ensuite, ces inscriptions sont susceptibles d'adopter la configuration des sentences interpellatives. Les plus courantes sont les formules de salutations introduites par ΧΑΙΡΕ, AVE ou VALE [229-231] ou celles d'appel au souvenir (MEMENTO, ΜΝΗΜΟΝΕΥΕ – voir notamment point 2.3.1. de la Partie I, §4 – ΜΝΗΣΘΗ ou ΜΝΕΣΤΕ) [89/251/266-267], ces dernières, comme précédemment, pouvant se révéler être à connotation affectueuses (voir n° 455 ci-dessus : MEMINI TVI MEMINI ET AMO, « Je me souviens de toi, je me rappelle et je (t') aime ! »).

On rencontre aussi des dédicaces, souvent à la divinité – ΟΥΡΑΝΙΑ ΗΡΑ | ΑΜΜΟΝΙΟC ΑΝΕΘΗΚΕ | ΕΠΑΓΑΘΩ [419] ou ΑΦΡΟΔΙΤΗ ΤΗ ΑΝΚΙΚΗΤΩ / VENERI VICTRICI [144/205] – ou à des mortels divinisés (DIVO CLAUDIO IMPERATO(RI) [24]) et, par extension, des consécrations [35] ou des ex-voto : ces derniers peuvent être décelés par l'utilisation d'une formule introductive caractéristique – [dono] do / dat / dedit (D•D, VRD) [59/280], voto posuit, votum libens merito, voti compos (I.O.V.C.) [207], la mention de la divinité invoquée (MATB, MER, MAR, APOL, etc.) [207] ou le message d'espoir d'un retour favorable des dieux, ΚΑΤΑ ΧΡΗΜΑΤΙCΜΟΝ [197].

Certaines légendes sont également susceptibles de faire office de formules commémoratives, de rappel d'un événement particulier que les gemmes – entre autres – ont comme fonction de remémorer : des jeux [34/166], une victoire militaire (ΡΩΜΗ / ΧΡΥC-ΟΠΟΛΙC [421], [-] ΝΕΙΚΗΝ ΤΩΝ ΚΥΡΙΩΝ CΕΒ(ΑCΤΩΝ) [197/265/411]), la réintroduction d'un culte à une divinité dans une colonie ou une province (IOVEM•FORMANVM•COL(L)EGI(VM) RESTITVIT [196]).

<sup>2133</sup> ZWIERLEIN-DIEHL 1986, pp. 247-248, n° 738, pl. 128.

<sup>2134</sup> Voir BONNEAU (D.), *Le dieu-Nil hors d'Égypte (aux époques grecque, romaine et byzantine)*, in : Berger (C.), Clerc (G.), Grimal (N.) (éd.), *Hommages à Jean Leclant. Volume III : Études isiaques*, Institut français d'archéologie orientale (IFAO), Le Caire, 1994, pp. 51-62.

<sup>2135</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>2136</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>2137</sup> Voir LE BLANT 1896, p. 90.

Et en dernier lieu, on peut trouver des acclamations, reconnaissables grâce à l'utilisation de termes caractéristiques comme **ORTE**<sup>2138</sup> ou **NIKA** (et ses dérivés, **NICA**, **NICHA**)<sup>2139</sup> [33/232], voire **ΝΕΙΚΑΚ**,  $\nu\{\epsilon\}\kappa\alpha\kappa$ , sur un camée de la collection Cook (II<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.) [Pl. Z, fig. 184] mettant en scène une Victoire conduisant un attelage de cinq (!) chevaux<sup>2140</sup>. Notons que la même forme verbale, à notion péjorative, apparaît sur un autre camée, **ΕΠΙΞΕΝΙ | ΝΕΙΚΑΚ** [411]. La mention de l'unicité, d'un dieu [242/265] ou d'un mortel [406], a aussi valeur d'acclamation (**ΙC ΘΕΟC**, « Un seul dieu ! », **ΕΙC ΖΕΥC CΑΡΑΠΙC** ou **ΕΙC / ΠΑΡΙC**, « Un seul Pâris ! »), tout autant que, par extension, les nombreuses formules d'adoration adressées « au nom de » Sérapis (**ΜΕΓΑ ΤΟ ΟΝΟΜΑ ΤΟΥ CΕΡΑΠΙC**) ou à celui de quelque dieu unique [281/400].

Certaines légendes précisent également la fonction inhérente à la gemme, notamment en tant que sceau [60] – soulignons à ce propos une cornaline ornée d'une tête d'Athéna *Parthenos*, laquelle est jointe à la mention **ΑΠΟΛΛΟΔΟΤΟΥ ΛΙΘΟ[C]**, « Je suis la pierre (à savoir, le sceau) d'*Apollodotos* »<sup>2141</sup>. Il existe cependant des cas où l'intaille à usage sphragistique s'avère être une marque de fabrique, notamment pour des onguents (voir point 1.1. de l'Introduction, §2 : **HEROPHILI ΟΡΟΒΑΛSΑΜVΜ**, « Pommade pour les yeux de *Herophilos* »). En outre, les gemmes, dans des cas extrêmement marginaux, peuvent également être dépositaire d'une norme légale – **EX S C**, *ex s(enatus) c(onsulto)* [224].

En sus de leur usage sphragistique et de la portée apotropaïque ou augurale des formules les ornant, les pierres gravées véhiculent potentiellement une symbolique bien précise, en lien notamment avec le mariage (symbolique nuptiale) ou avec l'appartenance religieuse de leur porteur. Ainsi, le thème du registre figuré – notamment le motif de la *dextrarum iunctio* – définit le bijou comme une alliance ou un témoignage échangé par les époux pour garantir le mariage, surtout s'il est accompagné d'une légende comme **ΧΑΡΑ**, « Joie » [129], ou **ΟΜΟΝΟΙΑ / CONCORDIA**, « Concorde » [200]. Tel est également le cas du caractère **ϵ**, lettre *epsilon*, cinquième lettre de l'alphabet, qui signifie « mariage, couple » selon la théorie néopythagoricienne [412].

Il en va de même de la symbolique religieuse sur les pierres gravées paléochrétiennes : le sigle du chrisme ou du staurogramme [269] suffit à mettre en exergue la croyance du porteur de la gemme, cela tout autant que l'iconographie relative à la religion chrétienne (image de Jésus-Christ, **ΙΗCΟ(Y)C ΧΡΙCΤΟC** ; poisson, **ΙΧΘΥC** [222/252/303] ; allégorie du Bon-Pasteur [352] ; représentation d'un bateau de « pêcheurs d'homme » – voir Partie III, tabl. 2.6.3.) [274] ; Saints, anges et martyrs [193/233] ; ancre [146]).

Certaines intailles et divers anneaux métalliques sont également ornés d'indices numériques [303] : ces derniers sont à fonction ornementale<sup>2142</sup> ou reprennent des marques de série [235]. On s'en sert sur les gemmes également pour fixer une date [39], ou pour marquer une durée<sup>2143</sup>. Sur une sardoine du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, la mention **∞CC** (*sic*), au-dessus de la représentation d'un cheval vainqueur accompagné d'un employé du cirque, reprend une somme : en sesterces, le montant d'une partie des *praemia* (1200)<sup>2144</sup>. Dans une ultime acception, un indice numéral est susceptible de se référer à une mesure de contenance [457] : on peut citer notamment une cornaline de la collection

<sup>2138</sup> Voir WEISS, AUBRY 2009 : pierre gravée représentant une course de chars devant la *spina* avec la légende **ORTĒ / PRA**, *Orte Pra(sinus est)*, « C'est le Vert qui a gagné ».

<sup>2139</sup> Voir AUBRY 2011a, pp. 651-655.

<sup>2140</sup> SMITH, HUTTON 1908, p. 77, n° 336, pl. XVII.

<sup>2141</sup> Voir FURTWÄNGLER 1900, II, p. 185, n° 46, pl. XXXVIII. Voir aussi GUARDUCCI 1967-1978, III, p. 356, fig. 123.

<sup>2142</sup> Voir *Aquileia* 1992, p. 60, n° cat. 125 (XXIX) ; 126 (XXX).

<sup>2143</sup> Voir DEMBSKI 2005, p. 153, n° cat. 1019, pl. 103 : au-dessus d'une représentation de *dextrarum iunctio* est gravé le chiffre XXIX qui reprend vraisemblablement le nombre d'années qu'a duré l'union (bague d'anniversaire).

<sup>2144</sup> Voir AUBRY 2011a, p. 644, fig. 1 ; 661.

Beverley<sup>2145</sup> [Pl. 133, fig. 930] sur laquelle un vieux satyre tient entre ses mains une amphore ; sur la panse de cette dernière se retrouvent trois niveaux d'inscription, **X•V•X | ΠΕΙ (= ΠΙΕΙ) | ΟΙΝΗΡΟΣ**, à savoir la mesure de contenance (**X•V•X**) et le contenu (πίει οίνηρός, « contient du vin à boire »).

En outre, les indices numériques se retrouvent sur les bagues des soldats et les emblèmes des légions figurant sur certaines gemmes : ils reprennent le numéro de la troupe [18/117/244/479] ou l'avancée annuelle du porteur dans son *cursus honorum* [36/117/489].

Enfin, le dernier type d'inscription que l'on retrouve sur les pierres gravées – et parmi le plus répandu – est la mention du nom de l'artisan-graveur. Ce dernier se présente soit sous sa simple dénomination [19/214/266-267], soit adjoint à un verbe (*fecit*<sup>2146</sup>, έποίηε, έποίηε voire έποίησε<sup>2147</sup>), voire à un ethnique – ΔΕΞΑΜΕΝΟΣ ΕΠΟΙΕ ΧΙΟΣ [64] – ou à un indice de filiation – ΕΥΤΥΧΗΣ ΔΙΟ[Σ]ΚΟΥΡΙΔΟΥ ΑΙΓΕ[ΑΙ]ΟΣ ΕΠΟΙ[ΕΙ], « *Eutychés*, fils de Dioscouridès, d'*Aigeai* (Cilicie), a fait » [252]. Quelquefois, sa signature – pas entièrement assurée cependant – prend la configuration d'initiales [83] ou d'abréviations [144/252]. Et, sur deux intailles notamment (dont la célèbre gemme *Felix* portant les mentions ΚΑΛΠΟΥΡΝΙΟΥ ΣΕΟΥΗΡΟΥ, *Calpurnius Severus*, et ΦΗΛΙΞ ΕΠΟΙΕΙ), la dimension épigraphique se révèle composite : autant le porteur de la gemme (ou la personne représentée – ΜΙΚΗΣ / ΔΕΞΑΜΕΝΟΣ [66]) – que l'artisan-graveur ont apposés leur nom sur la pierre [143].

\*\*\*\*\*

En conclusion, ce travail sur les inscriptions des pierres gravées permet de mettre en exergue la diversité de ces ajouts épigraphiques ainsi que la richesse du spectre des interprétations et des lectures à leur attribuer : cela va bien au-delà de la simple mention du propriétaire de la gemme ou du nom du graveur (dont les occurrences sont d'ailleurs extrêmement variées dans leur forme ainsi que dans leur portée). Certes, les formules complexes apparaissant notamment sur les camées « à texte » n'ont été ici que mentionnées pour illustrer le propos et définir un panel potentiellement des plus exhaustifs de la variété des types d'inscriptions en glyptique. Mais le recours à ces légendes particulières, ainsi qu'à celles apparaissant sur les amulettes (qui ont été traitées ces dernières années de manière approfondie, notamment par A. Mastrocinque, S. Michel et V. Dasen), s'est révélé une base épigraphique solide et référencée fort utile à la transcription et à l'interprétation des abréviations et initiales latines et grecques sur les intailles et camées à fonction sphragistique ou ornementale. Cette étude, en définitive, permet également de mieux pénétrer une certaine intimité des gens de l'Antiquité. Et comme dépositaires de ce savoir peu enclin à être dévoilé au grand jour parce qu'intimement en lien avec la sphère privée, les gemmes nous renseignent sur les idées chères à la philosophie d'antan, sur les croyances au surnaturel des Anciens et sur les moyens qu'ils avaient d'user à bon escient de ces petits objets soit en tant qu'ustensile sigillaire, soit en tant que bijou, soit, finalement, en tant que vecteurs de pensées et d'émotions inhérentes au domaine de la maison romaine.

Il faut donc tâcher de s'extraire et de s'affranchir du carcan d'une relative méconnaissance de ces précieux artefacts afin qu'en définitive ils dévoilent ce que fut, pendant près de mille ans, leur quotidien au travers des inscriptions qui les ornent.

\*\*\*\*\*

<sup>2145</sup> SCARISBRICK, WAGNER, BOARDMAN 2017, p. 196, n° 182.

<sup>2146</sup> Voir ZWIERLEIN-DIEHL 2007, pp. 236-237 ; 465, n° 822, pl. 182 : **FL•ROMVL•VEST•FECIT** (420-421 apr. J.-C.)

<sup>2147</sup> Voir GUARDUCCI 1967-1978, III, p. 517 (parfait et aoriste).

## APPENDICE 1

Rapport de recherche pour une collègue historienne de l'art, Mme C. PREGLA, au profit de son mémoire de diplôme post-grade (*Executive Master in Arts Administration*) de l'Université de Zürich (Suisse) / Février 2009, lors de mon séjour de 10 mois à l'Institut Suisse de Rome.

---

### MÄCENAS AUF GEMMEN\*

- 1) Bild aus GIEBEL, *Freund und Förderer der Talente in Rom, Patron der Stifter* (2000) 19 (**Abb. 1**)<sup>2148</sup>.

Es handelt sich um den Pariser Amethyst mit dem sog. Mäcenas-Kopfe, den J.J. WINCKELMANN (Sammlung STOSCH), P.-J. MARIETTE u. A. abbilden (**Abb. 2 und 3**)<sup>2149</sup>, von dem mehrere Abdrücke und Kopien (**Abb. 4, 5, 6 und 7**)<sup>2150</sup> einst dem berühmten Archäologen A. FURTWÄNGLER vorliegen und der sich gegenwärtig im Cabinet des Médailles zu Paris befindet ist<sup>2151</sup>, wie ihm der Augenschein zu lehren schien, ein Werk des späteren 16. oder des 17. Jahrhunderts<sup>2152</sup>. Die ganze Arbeit, die übrigens an sich recht gering ist und keinerlei Lob verdient, ist durchaus unantik in der Auffassung wie der Ausführung. Die Inschrift ΔΙΟΚΚΟΥΠΙΔΟΥ gar ist von den ächten himmelweit entfernt, im Ganzen wie im Einzelnen; die flüchtigen ungleichmässigen Buchstaben entbehren auch der Kugeln<sup>2153</sup>. Dass dieser

---

\* Aus unterschiedlichen deutschsprachigen Artikeln ausgezogener Text.

<sup>2148</sup> Skizze nach RASPE – TASSIE, *A Descriptive Catalogue of a General Collection of Ancient and Modern Engraved Gems, Cameos as well as Intaglios, taken from the most Celebrated Cabinets in Europe* (1791) Nr. 10728.

<sup>2149</sup> CADES, *Impronte Gemmarie dell'Instituto* (1836) Nr. IV C/307; REINACH, *Pierres gravées* (1895) Taf. 102/49 [MARIETTE / **Abb. 2**]; 134/27 [STOSCH / **Abb. 3**]: « 15 X 20. Améthyste. PRETENDU MECENE (autrefois dit SOLON). (...) ». NB: Buchstaben des Dioskurides-Namens sind auf der Gravur von MARIETTE [2], im Vergleich zu derjenigen von STOSCH [3], in Richtung Aussenseite gekehrt (obwohl die Leserichtung, die von unten nach oben erfolgt, dieselbe bleibt); es handelt sich dennoch um denselben Amethyst (s.u. Anm. 4). Zur Sammlung STOSCH s. WINCKELMANN, *Description des pierres gravées du feu Baron de Stosch* (1775).

<sup>2150</sup> FURTWÄNGLER, « Studien über die Gemmen mit Künstlerinschriften » in: *Jahrbuch des Kaiserlich Deutschen Archäologischen Instituts III* (1888) 136 Nr. 19 Taf. 3/19; STEFANELLI<sup>A</sup>, *La collezione Paoletti I* (2007) Nr. II/280 [**Abb. 4**] (Inschrift wie auf der STOSCH-Gravur); REINACH, s.o. Anm. 2, 129/20 [MARIETTE / **Abb. 5**]; ZWIERLEIN-DIEHL<sup>A</sup>, *Glaspasten im Martin-Von-Wagner-Museum der Universität Würzburg I* (1986) Nr. 535 [**Abb. 6**] (J.F. CHRIST und P.D. LIPPERT – *Dactyliothecae Universalis*<sup>1</sup> III (1756) Taf. 2/234 – erkannten nicht, dass das Porträt dem damals Maecenas genannten Typus angehört.); 859 [**Abb. 7**] (mit Künstlerinschrift ΔΙΟΚΚΟΥΠΙΔΟΥ – Leserichtung von oben nach unten, Buchstaben nach aussen gewendet). Zur Abb. 5 s. KAGAN – NEVEROV, *Splendeurs des collections de Catherine II de Russie. Le Cabinet de pierres gravées du Duc d'Orléans* (2000) Nr. 104.

<sup>2151</sup> CHABOUILLET, *Catalogue général des camées et pierres gravées de la Bibliothèque Impériale* (1858) 269 Nr. 2077: « MECENE. Buste de profil; il est représenté à un âge assez avancé et presque entièrement chauve. Derrière la tête, on lit: ΔΙΟΚΚΟΥΠΙΔΟΥ (ouvrage de Dioscoride). AMETHYSTE. H. 20 mill. L. 15 mill. – On a cru voir le portrait de Solon, le législateur de l'Attique, dans le personnage dont le célèbre Dioscoride a gravé le portrait sur la précieuse améthyste du Cabinet de France qui nous occupe. Cette opinion était fondé sur le nom du graveur Solon, qu'on lit sur une cornaline de la collection Farnese, et représentant évidemment le même personnage. C'est le Duc d'Orléans, régent, qui fit remarquer que le nom de Solon était celui du graveur et non du personnage présenté. (...) ».

<sup>2152</sup> FURTWÄNGLER, s.o. Anm. 3, 297.

<sup>2153</sup> Zur Kugeln s. REINACH, s.o. Anm. 2, 164-165 [STOSCH]: « *L'améthyste du Cabinet des Médailles (...) paraît d'abord, vers 1600, dans l'inventaire de la collection de Fulvio Orsini. (...) En 1605, Rascas de Bagarris, conservateur des antiquités d'Henri IV, montra à Peiresc une améthyste (...). [Il] y reconnut la signature de Dioscoride en reliant par des traits les petites boules qui étaient la seule partie restée visible des caractères – GASSENDI, *Vita Peirescii II* (1604) 90 – (...). L'améthyste de Bagarris (...), en 1808, fut retirée de la collection*

moderne Charakter von Schrift und Bild nur etwa Folge der Überarbeitung eines antiken Steines sei, hielt A. FURTWÄNGLER für unmöglich; die Arbeit ist völlig einheitlicher Art. Kein Steinschneider des 17. Jahrhunderts war im Stande eine Arbeit des Dioskurides genau zu kopieren<sup>2154</sup>. Aber der Amethyst von Paris ist ohne Zweifel eine Kopie eines verschollenen antiken ächten Werkes des Dioskurides (s.o. Anm. 6)<sup>2155</sup>.

A. CHABOUILLET – der hielt den Stein für antik und für un des plus beaux fleurons de la collection de France – erkannte sogar in einer ganz geringen Replik des Kopfes mit der Dioskurides-Inschrift eine antike Wiederholung jenes Amethysts (**Abb. 8**)<sup>2156</sup>.

Wen stellte das Porträt dar? Dass die gewöhnliche Bezeichnung Mäcenat, die vom Herzog PHILIPP VON ORLEANS zu Anfang des 18. Jahrhunderts ausging, eine ganz willkürliche und haltlose sei, hat zuletzt noch J.J. BERNOULLI gezeigt<sup>2157</sup> – P. PAOLETTI (1834) dachte, dass es sich um ein Porträt von Tibull handelte (s.o. Anm. 3), und dass auf einer anderen Gemme dasjenige des Mäcenat war (**Abb. 9**)<sup>2158</sup>; diese überholte Meinung ist jedoch nicht zu berücksichtigen. Die ältere Deutung – das Porträt als Solon, der Gesetzgeber Athens (s.o. Anm. 4) – beruhte darauf, dass man die, auf mehreren offenbar dieselbe Persönlichkeit darstellenden Gemmen sich findende Inschrift Σόλωνος als Bezeichnung der Person gefasst hatte (**Abb. 10, 11 und 12**)<sup>2159</sup>. Dies Herzog PHILIPP II. VON ORLEANS, ein aussergewöhnlich sachkundiger Sammler, hatte entdeckt, dass die Inschrift Solon bei einem Gemmenporträt (**Abb. 12/III**), nicht wie man bisher glaubte, dieses als den athenischen Staatsmann bezeichne, vielmehr den Namen des Gemmenschneiders bedeute<sup>2160</sup>; das Porträt stelle einen Römer, wahrscheinlich Mäcenat dar<sup>2161</sup>. Die von Solon wiedergegebene Persönlichkeit ist

---

*impériale pour être mise (...) à la disposition du joaillier Nitot; c'est en 1832 seulement qu'on la voit reparaître (...). Mais personne ne s'est encore avisé de supposer que la pierre de Bagarris ait pu être remplacée, entre 1810 et 1832, par une copie (...). On a seulement émis des doutes sur l'identité de la figure vue par Peiresc avec celle que nous possédons aujourd'hui [1895]. L'argument qu'on allègue, c'est que la signature de la pierre de Bagarris n'était reconnaissable qu'aux boules terminales, alors que, sur la pierre du Cabinet des Médailles, il n'y a pas de boules, mais de grosses hastes assez mal tracées. ».* Vgl. auch Anm. 8.

<sup>2154</sup> Zu Dioskurides s. VOLLENWEIDER<sup>A</sup>, Die Steinschneidekunst und ihre Künstler in spätrepublikanischer und augusteischer Zeit (1966) 57 ff.

<sup>2155</sup> FURTWÄNGLER, s.o. Anm. 3, 298: « Denn jener [Stein] von [dem berühmten Gelehrten] Peiresc gesehene war offenbar ein antikes ächtes Werk des Dioskurides. Dies geht aus der Nachricht über die Inschrift hervor. Dieselbe zeigte kleine Kugeln an den Enden der Hasten, die so dünn waren, dass sie übersehen werden konnten. (...). Peiresc zeichnete die Kugeln auf das Papier, verband sie mit Linien und las nun ΔΙΟΚΚΟΥΠΙΔΟΥ. Seine Abschrift stimmt so genau mit der Schreibart der ächten Signaturen des Künstlers, dass die Inschrift und also der Stein ächt gewesen sein müssen. Denn diese Schriftart war den Fälschern um 1605 noch völlig unbekannt. ».

<sup>2156</sup> CHABOUILLET, s.o. Anm. 4, 269 Nr. 2078: « MECENE. JASPE ROUGE. H. 12 mill. L. 10 mill. ». A. FURTWÄNGLER hielt diese Replik für modern (s.o. Anm. 3, 298), aber M.-L. VOLLENWEIDER denkt dass dieser rote Jaspis vom 2. Jahrhundert n. Chr. datiert wird (VOLLENWEIDER<sup>B</sup>, Camées et intailles. Les portraits romains du Cabinet des Médailles (2003) 29 Nr. 19 [**Abb. 8**]).

<sup>2157</sup> BERNOULLI, Römische Ikonographie I (1882) 238 ff.

<sup>2158</sup> STEFANELLI<sup>A</sup>, s.o. Anm. 3, Nr. IV/416 [**Abb. 9**].

<sup>2159</sup> VOLLENWEIDER<sup>A</sup>, s.o. Anm. 7, 125 Taf. 99/1 [**Abb. 10**]: « Renaissance-Kopie eines von Solon signierten Originals (...). » (Künstlerinschrift COΛΩΝΟC – Leserichtung von oben nach unten mit Buchstaben in Richtung Innenseite). ZWIERLEIN-DIEHL<sup>B</sup>, « Gemmen mit Künstlerinschriften » in: STROCKA (Hrsg.), Meisterwerke (2005) 321-343 Abb. 14 [**Abb. 12**]; STEFANELLI<sup>B</sup>, « I gioielli » in: SALVIONI (Hrsg.), Il tesoro di Via Alessandrina (1990) 61 Nr. 36 [**Abb. 11**]: « È una delle numerose repliche di età moderna, eseguite a partire dalla fine del XVI secolo, di una pietra antica, opera dell'incisore Solon (...). Il personaggio (...) è stato ritenuto, dapprima per una errata lettura dell'iscrizione, Solone e poi Mecenate durante il XIX secolo. È forse da identificare con Cicerone. » (Künstlerinschrift COΛΩΝΟC – Leserichtung von unten nach oben mit Buchstaben nach aussen gewendet). Vgl. auch FURTWÄNGLER, s.o. Anm. 3, 299 Taf. 11/17 und 18.

<sup>2160</sup> ZAZOFF, Gemmensammler und Gemmenforscher (1983) 19 f.; ZWIERLEIN-DIEHL<sup>C</sup>, Antike Gemmen und ihr Nachleben (2007) 279.

<sup>2161</sup> ZWIERLEIN-DIEHL<sup>A</sup>, s.o. Anm. 3, 24 Anm. 127.

aber offenbar dieselbe wie diejenige, welche Dioskurides in dem ebenfalls verlorenen Originale des Pariser Steines dargestellt hatte. Diese früher allgemein angenommene Identität – man nannte den Mann Mäcenas – wurde mit Unrecht von J.J. BERNOULLI (s.o. Anm. 10, 240) geleugnet. Die Verschiedenheiten – der Kopf des Solon ist etwas breiter, vierschrötiger als der des Dioskurides – erklärt mit Recht aus der verschiedenen künstlerischen Auffassung. Die Gleichheit der Person scheint ganz augenscheinlich. Ebenso in die Augen fallend ist aber die Ähnlichkeit derselben mit dem beglaubigten Porträt des Cicero. Der willkürliche Name Mäcenas ist definitiv zu beseitigen und es ist der des Cicero dafür einzusetzen. Die Büste in Apsley House zu London (**Abb. 13**)<sup>2162</sup>, die einzige durch Namensinschrift gesicherte antike Darstellung des Cicero – ausser der Nase, die ein später Zusatz ist<sup>2163</sup> –, stimmt so frappant in allen Hauptsachen mit den Gemmen überein, dass man an der Identität der Person nicht zweifelt. Eine Kamee-Büste des sog. Mäcenas in der Sammlung Worsley erlaubt einigen Unterschieden von Morphologie mit den unterschriebenen Gemmen von Dioskurides und Solon zu erfassen (**Abb. 14 und 16**)<sup>2164</sup>; allerdings scheint diejenige des Worsley-Museums mit dem Flachrelief des Ara Pacis Augustae, das den sog. Mäcenas darstellt, mehr gleichartig zu sein (**Abb. 15**)<sup>2165</sup>. Jedoch ist die Kamee [aller](#) Wahrscheinlichkeit [nach](#) die Kopie einer Fälschung, und das Flachrelief, wie die bis hierher zitierte Gemmen, vielleicht nicht eine Darstellung des Mäcenas.

---

<sup>2162</sup> SCHWEITZER, Die Bildniskunst der römischen Republik (1948) 91 f. Abb. 137 [**Abb. 13**]; MILES, Art as Plunder. Ancient Origins of Debate about Cultural Property (2008) 109 Abb. 8.

<sup>2163</sup> REINACH, s.o. Anm. 2, 164: « (...) *le nez du buste d'Apsley-House n'étant pas antique, il reste de l'incertitude sur cette partie si caractéristique du visage; (...)*. »; FURTWÄNGLER, s.o. Anm. 3, 301: « Bei den wenig bedeutenden Abweichungen ist immer zu bedenken, dafs wir von den Gemmen ja nur Copien des 16. und 17. Jahrhunderts haben. (...). *Der Kopf [des Cicero] steht der Auffassung des Dioskurides näher als der des Solon. Wenn die Nase verschieden scheint, indem sie gerader herabgeht, so ist zu bedenken, dafs die Nase der Büste in Apsley House ergänzt ist, sowie dafs jene starke Einstattung der Nasenwurzel und der darunter folgende Höcker der Nase auf den Dioskurides- [Abb. 2, 3, 4 und 7] und Solon-Gemmen [Abb. 10, 11 und 12/III] gewifs Überreibung der Copisten ist; im späteren 16. Jahrhundert war diese übertriebene Bildung (...) besonders beliebt.* ».

<sup>2164</sup> WORSLEY, Museum Worsleyanum. Collection of antique basso-relievos, bustos, statues, and gems I (1824) 129 [**Abb. 14**]: « The late Dr. Mead purchased of the heirs of Cardinal Massimi several coloured drawings copied from antique paintings, and among them the copy of part of a painting found in the Palace of the Caesars, representing Augustus crowning Tiridates in the presence of Maecenas, Agrippa and probably Horace. The figure said to be that of Maecenas is the principal one in the picture, after Augustus, while Agrippa is represented further back, leaning his right hand upon the shoulders of Maecenas. The drawing was published by the late George Turnbull, Esquire [A treatise on ancient painting (1740) 172-173, Taf. III / **Abb. 16**], (...). *The portrait of Maecenas in the picture is very like our gem, in which he appears somewhat older.* ». Jedoch ist die Wahrscheinlichkeit groß, daß die antike Malerei, die als das Modell zur Gravur dient, eine Fälschung sei. Dazu und zur Abb. 16 s. BURLOT, Peintures antiques romaines et faussaires. Sources et techniques (unveröffentlicht) 455-457: « *Il n'est mentionné nulle part dans la bibliographie qu'il s'agit d'une contrefaçon. Cependant plusieurs éléments pourraient laisser penser que Mead a acheté un faux: la composition est éloignée des compositions classiques des décors romains; les personnages sont copiés sur des monnaies et les visages de personnalités importantes de l'histoire romaine sont ainsi aisément reconnaissables. La prétendue provenance de l'œuvre, les jardins Farnèse, n'a pas été choisie au hasard, puisqu'elle correspond au lieu où la plus importante découverte de peintures antiques, appartenant au complexe de la Domus Transitoria, avait été faite les années précédentes. L'artiste que l'on pourrait suspecter pour la réalisation de ce faux est Camillo Paderni, puisque la première fois que l'œuvre a été vue, c'est dans son atelier [1737].* ».

<sup>2165</sup> ANDREAE, Die römische Kunst [Neubearbeitete und erweiterte Ausgabe] (1999) 469 Nr. 259: « Bildniskopf eines Römers (Maecenas?). »; ROSSINI, Ara Pacis (2006) 79 [**Abb. 15**]: « Processione meridionale, figura sud 43, tradizionalmente individuata come Sesto Appuleio pater, (...). ».

2) Bild von E.F. BURNEY (**Abb. 17**).

Die Abbildung besteht aus eine Aquarellmalerei (Feder und Tinte) vom Ende des 18. Jahrhunderts (1794), die eine Allegorie von Mäcenat als Roman Patron of Art darstellt. Das Werk lässt den ikonographischen Standard<sup>2166</sup> vom sog. Mäcenat auf den Gemmen – besonders derjenige der Amethyst von Paris – einer Zusammenstellung entsprechen, die an einem Möbelstück erinnert. Die Szene des Sockels stellt wahrscheinlich Jupiter dar, der in einen Schwan verwandelt ist, der Leda besucht (**Abb. 22**)<sup>2167</sup>; die Sterne über dem Vogel symbolisieren den göttlichen Charakter des Tieres. In der römischen Ikonographie ist der Lorbeerkranz durch eine patera<sup>2168</sup> (Gefäß) ersetzt (**Abb. 23**)<sup>2169</sup>. Die Inschrift MAECE-NAS•, die sich auf der Deutung der Amethyst vom Herzog PHILIPP II. VON ORLEANS und BAUDELLOT DE DAIRVAL (1717)<sup>2170</sup> stützt, dient dazu, die Identität der dargestellten Porträt zu präzisieren.

Die Legende MAECE-NAS• integriert sich vollkommen in die Tradition der Beschriftungen auf den Kopien des 17. Jahrhunderts. Die « falschen Signaturen » der STOSCH-Zeit lassen sich in zwei grosse Gruppen scheiden<sup>2171</sup>: Einmal Inschriften, die – meist schon im 16. Jahrhundert – eingraviert worden waren, um den Namen des Dargestellten zu bezeichnen, die erst sekundär für Signaturen gehalten wurden, zum anderen Inschriften, die – selten schon im 17., meist im 18. Jahrhundert – als Künstlernamen gemeint waren. Die Inschriften des 16. und 17. Jahrhunderts sind meist in relativ grossen Buchstaben geschrieben, versuchen nicht, antike Inschriften nachzuahmen. Zur ersten Gruppe – in die man die Illustration von E.F. BURNEY aufnehmen könnte – gehören einerseits der Intaglio mit dem sein Schwert betrachtenden Jüngling und der Inschrift CAE-KAS – er sollte wohl ursprünglich Caecus, den Stammvater der Caecilier darstellen –, bei dem Bild und Inschrift dem 17. Jh. angehören (**Abb. 18**)<sup>2172</sup>, und andererseits das Porträt des Cato mit dem Beischrift CAT-CEN [= Cat(o) cen(sor)] (**Abb. 19**)<sup>2173</sup>. Auf den antiken Gemmen findet sich die Rundperlpunkte als Interpunktion – oder spezifischer wie das bedeutende Symbol einer Abkürzung – oft wie Bescheinigung eines späten Zusatzes der Beschriftung. Das vorherrschende Kriterium ist die Benutzung des Interpunktionszeichens wie der Endung der Sequenz<sup>2174</sup> – in unserem Fall ist dieser Imitationsverdacht durch die Tatsache betont, daß

---

<sup>2166</sup> CROWN, Drawings by E.F. Burney in the Huntington Collection (1982) 47: « (...) designs (...) are traceable to the Farnese Ceiling, to Monfaucon's "Antiquité expliquée", and similar sources, that is, to prints after the most renowned works of art from antiquity to the eighteenth century. ».

<sup>2167</sup> LIMC VI, Leda, Nr. 118 [**Abb. 22**]: Von mehreren Zeichnungen gekannter Sarkophag: auf beiden Seiten eines Porträts (Verstorbenen) finden sich, nach links Ganymed und der Adler, nach rechts Leda mit dem Schwan, der sie umschlingt.

<sup>2168</sup> Im antiken Rom verwendete runde, breite und flache Schale aus Ton oder Metall, die insbesondere im Bereich des Trankopfers, der [Libation](#), benutzt wurde. Deshalb werden sie auf Wandgemälden meist als Trinkgefäße oder Opferschalen dargestellt.

<sup>2169</sup> LIMC VI, Leda, Nr. 109 [**Abb. 23**]: Römische Wandmalerei, auf der Leda dargestellt ist; sie ist auf ein Kissen halb ausgestreckt und reicht dem Schwan eine patera.

<sup>2170</sup> BAUDELLOT DE DAIRVAL, *Lettre sur le prétendu Solon des pierres gravées. Explication d'une médaille d'or de la famille Cornificia* (1717); ZWIERLEIN-DIEHL<sup>C</sup>, s.o. Anm. 13, 279: « Herzog Philipp II. von Orléans gab den Anstoss zu einer Schrift von Baudelot de Dairval "Lettre sur (...)" (1712, erschienen 1717), welche einen grundlegenden Fortschritt in der wissenschaftlichen Gemmenforschung bedeutete. ».

<sup>2171</sup> ZWIERLEIN-DIEHL<sup>B</sup>, s.o. Anm. 12, 326 f.

<sup>2172</sup> ZWIERLEIN-DIEHL<sup>A</sup>, s.o. Anm. 3, Nr. 863 [**Abb. 18**].

<sup>2173</sup> REINACH, s.o. Anm. 2, Taf. 101/44 [**Abb. 19**]; CHABOUILLET, s.o. Anm. 4, 330 Nr. 2403: « IMITATION DE L'ANTIQUE. 2403. CATON le censeur. Buste de profil. On lit: CAT. CEN. CORNALINE. H. 19 mill. L. 14 mill. ».

<sup>2174</sup> Zum Endungszeichen s. STEFANELLI<sup>A</sup>, s.o. Anm. 3, Nr. III/309 [FL• / HEL•] (Porträt der Flavia Helena, Mutter des Constantinus I.). Vgl. auch CADES, s.o. Anm. 2, Centuria Nr. VI 61 [C• / PLIN•] (Porträt des Plinius); Nott Nr. 275 [L•C• / CIN•] (Porträt des Cornelius Cinna). So die Benennungen im Altgriechisch: Nr. IV B/30 [ΠΙCICTPAT•]; IV B/69 [ΑΠΙΣΤ•] (Porträts des Peisistratos und des Aristoteles).

der Wort MAECENAS nicht abgekürzt ist. Als Vergleichselemente kann man zwei Porträts mit beigefügten Inschriften zitieren: dasjenige des PRUSIAS I. VON BITHYNIEN (230/227-182 v. Chr.), mit der Legende *B• / ΠΡΥ•* [= *B(ασιλεὺς) Πρ(ο)υ(σίαζ)*] (**Abb. 20**), sowie dasjenige des DEMETRIOS II. NIKATOR VON SYRIEN (146-140/139, 129-125) mit dem Skalp eines jungen Stieres und der Beischrift *SCIPI•AF•* (**Abb. 21**)<sup>2175</sup> – auch nachantike Zusatz, die den Dargestellten als Scipio Africanus bezeichnen soll<sup>2176</sup>.

Im Abschluss bezeugen die Grösse der Buchstaben – im Vergleich zu derjenigen von den Gemmenschneidersnamen –, die Gliederung der Legende auf beiden Seiten des Bildes, sowie die Interpunktionszeichen, die Tatsache, dass die Illustration eine späte Kopie oder ein pseudo-antikes Werk ist, das sich auf der epigraphischen Standards des 18. Jahrhunderts stützt.

\*\*\*\*\*

---

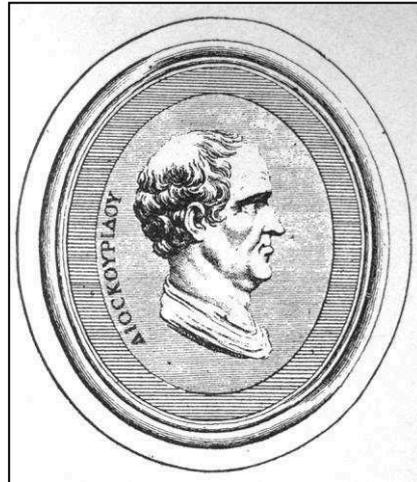
<sup>2175</sup> ZWIERLEIN-DIEHL<sup>A</sup>, s.o. Anm. 3, Nr. 63 [**Abb. 20**]; 64 [**Abb. 21**].

<sup>2176</sup> Dieser Verwirrungstyp ist auch eine Besonderheit der Renaissance und des 17. und 18. Jahrhunderts, und infolgedessen die Bescheinigung eines späten Zusatzes. Vgl. auch CADES, s.o. Anm. 2, Nr. IV B/50 [*ΦΜΑ*] (Der Inschriftschneider hat ein Porträt des Perikles von Athen [*Περικλής Αθηναίων*] als dasjenige von Philipp II. von Makedonien interpretiert); ZWIERLEIN-DIEHL<sup>A</sup>, s.o. Anm. 3, Nr. 532 [*M•T•C*] (Kopf des Caius Iulius Caesar mit einem falschen Inschriftszusatz, der die Büste wie diejenige von Cicero (Marcus Tullius Cicero) interpretiert).

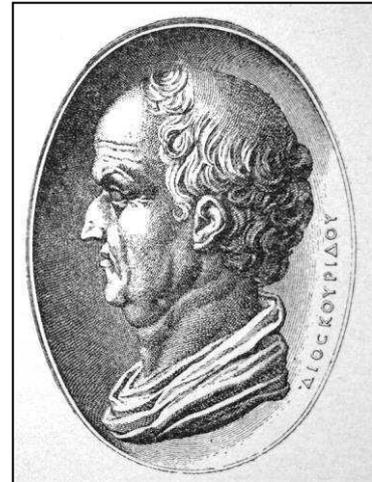
**ABBILDUNGEN**



**Abb. 1:** Nach GIEBEL.



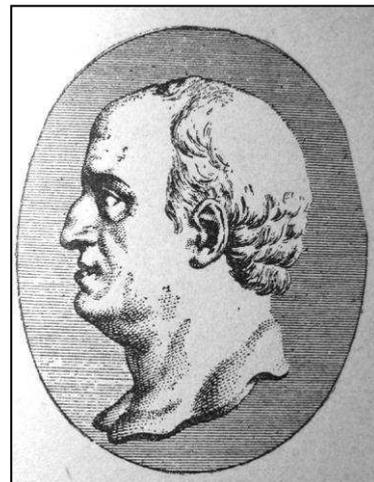
**Abb. 2:** Nach REINACH.



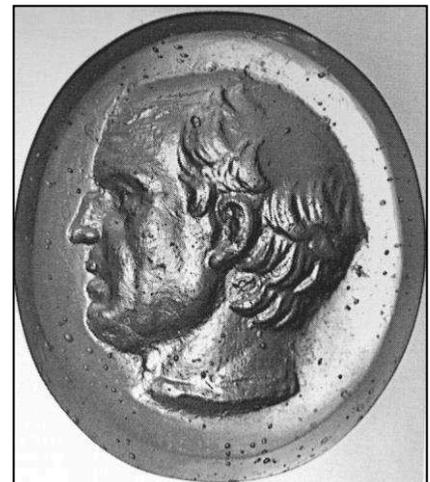
**Abb. 3:** Nach REINACH.



**Abb. 4:** Nach STEFANELLI<sup>A</sup>.



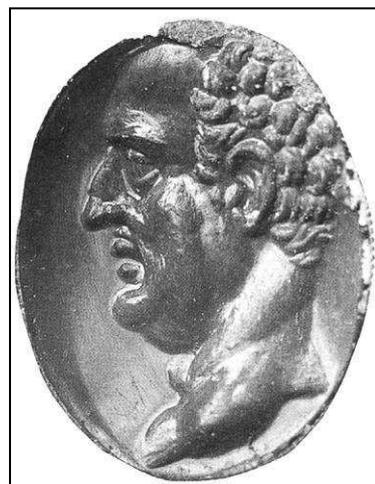
**Abb. 5:** Nach REINACH.



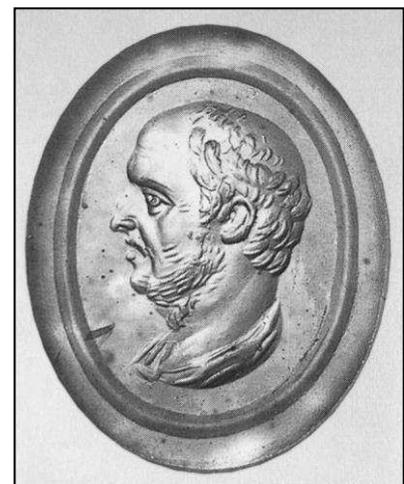
**Abb. 6:** Nach ZWIERLEIN-DIEHL<sup>A</sup>.



**Abb. 7:** Nach ZWIERLEIN-DIEHL<sup>A</sup>.



**Abb. 8:** Nach VOLLENWEIDER<sup>B</sup>.



**Abb. 9:** Nach STEFANELLI<sup>A</sup>.

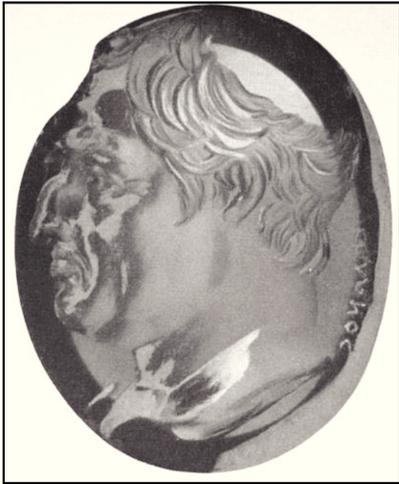


Abb. 10: Nach VOLLENWEIDER<sup>A</sup>.

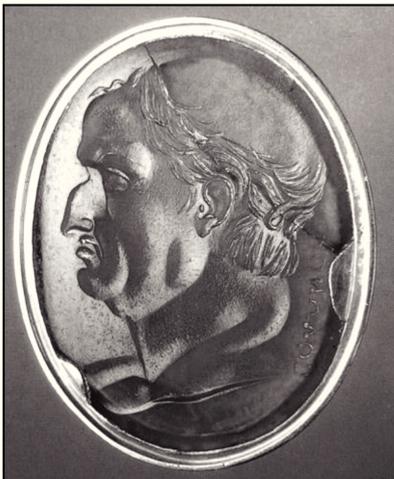


Abb. 11: Nach STEFANELLI<sup>A</sup>.



Abb. 12: Nach ZWIERLEIN-DIEHL<sup>B</sup>.

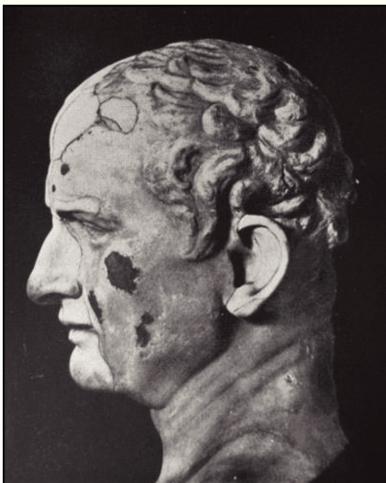


Abb. 13: Nach SCHWEITZER.



Abb. 14: Nach WORSLEY.

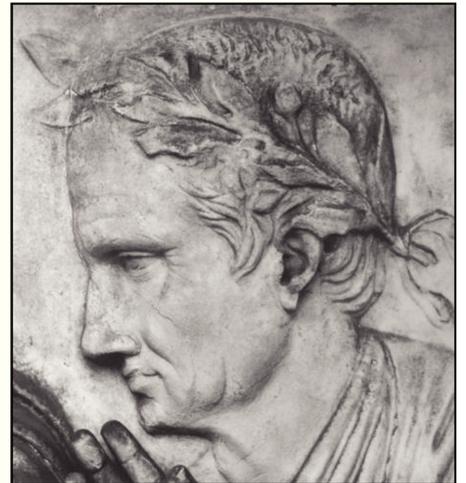


Abb. 15: Nach ROSSINI.



Abb. 16: Nach TURNBULL.



Abb. 17: Nach BURNEY.

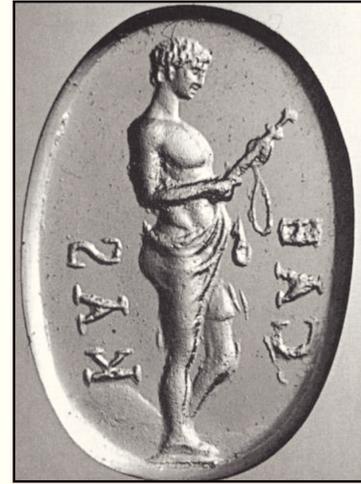


Abb. 18: Nach ZWIERLEIN-DIEHL<sup>A</sup>.

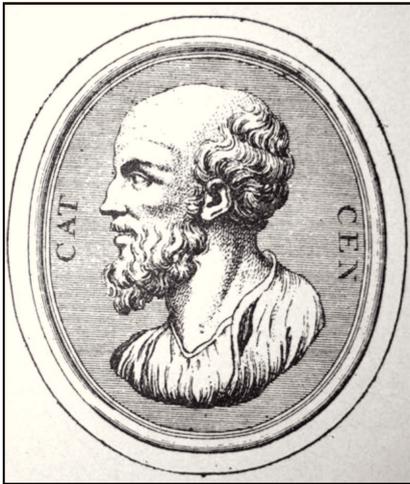


Abb. 19: Nach REINACH.



Abb. 20: Nach ZWIERLEIN-DIEHL<sup>A</sup>.



Abb. 21: Nach ZWIERLEIN-DIEHL<sup>A</sup>.

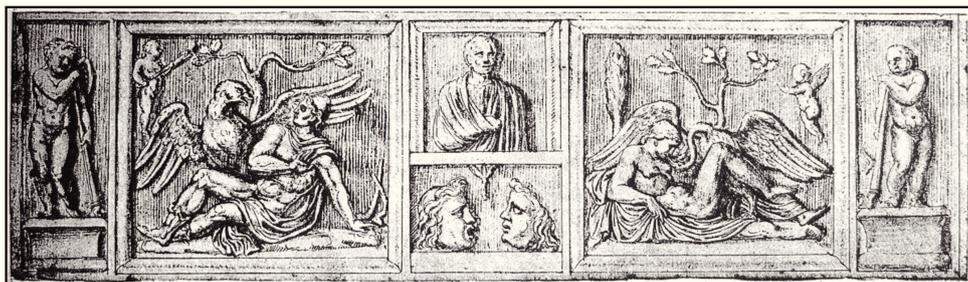


Abb. 22: Nach LIMC.



Abb. 23: Nach LIMC.

## **BIBLIOGRAPHIE**

ABERSON 2001 = Aberson (M.), « VRNAM CVM SORTIBVS – Plaquette de bronze inscrite provenant de Martigny », *Vallesia : bulletin annuel de la Bibliothèque des Archives cantonales du Valais, des Musées de Valère et de la Majorie*, LVI (2001), pp. 619-628.

ADLER 1971 = Adler (A.), *Suidae Lexicon IV. π-φ*, Verlag B.G. Teubner, Leipzig, 2<sup>ème</sup> édition, 1971 (1935).

AGOSTINI 1686 = Agostini (L.), *Le Gemme Antiche Figurate di Leonardo Agostini Senese alla Santita di Alessandro VII – Parte Prima, seconda impressione*, G.B. Brussotti, Rome, 1686.

ALFÖLDI 1950 = Alföldi (A.), « Die Geburt der kaiserlichen Bildsymbolik », *Museum Helveticum*, 7/1 (1950), pp. 1-13.

ALFÖLDI 1961 = Alföldi (A.), « Ein Glückwunsch aus der römischen Kaiserzeit » in : Beer (E.J), Hofer (P.), *Festschrift Hans R. Hahnloser zum 60. Geburtstag*, Birkhäuser, Stuttgart, 1961, pp. 11-14.

ALFÖLDI 1976-1990 = Alföldi (A.), *Die Kontorniat-Medallions*, 2 volumes, De Gruyter, Berlin / New-York, 1976-1990.

ALFÖLDI-ROSENBAU 1994 = Alföldi-Rosenbau (E.), « A Gold 'Bracteate' in the Cabinet des Médailles in Paris », in : Keller (H.), Staubach (N.) (éd.), *Iconologia sacra : Mythos, Bildkunst und Dichtung in der Religions- und Sozialgeschichte Alteuropas. Festschrift für Karl Hauck zum 75. Geburtstag*, De Gruyter, Berlin / New-York, 1994, pp. 81-90.

*Aquileia* 1992 = AA.VV., *Instrumenta Inscripta Latina. Sezione Aquileiese*, Gruppo Archeologico Aquileiese, Mariano del Friuli, 1992.

*Aquileia* 1996 = AA.VV., *Gemme romane da Aquileia*, Società Friulana di Archeologia, Udine, 1996.

AMBROSINI 2011 = Ambrosini (L.), *Le gemme etrusche con iscrizioni*, „Mediterranea“, Supplemento, 6, Fabrizio Serra Editore, Pise / Rome, 2011.

AMIRI 2016 = Amiri (B.), *Esclaves et affranchis des Germanies : Mémoire en fragments. Étude des inscriptions monumentales*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2016.

ANDREAU, DESCAT 2006 = Andreau (J.), Descat (R.), *Esclave en Grèce et à Rome*, Hachette Littératures, Paris, 2006.

ANTOINE-KÖNIG 2014 = Antoine-König (E.) (dir.), *Le Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*, Louvre éditions / Somogy éditions d'art, Paris, 2014.

*Archive Beazley* = <http://www.beazley.ox.ac.uk>.

ARNAUD 1986 = Arnaud (P.), « Doura-Europos, microcosme grec ou rouage de l'administration arsacide? Modes de maîtrise du territoire et intégration des notables locaux dans la pratique administrative des rois arsacides », *Syria*, 63 (1986), pp. 135-155.

ARSLAN 2008 = Arslan (M.) « Trapezus Sikke Darpları (The Coins of Trapezus) », *Bellekten – Türk Tarih Kurumu (Bellekten – Turkish Historical Society Review)*, 72, n° 265 (décembre 2008), pp. 707-746.

AUBRY 2009 = Aubry (S.), « 'Gemmae inscriptae' : La dimension épigraphique sur les pierres gravées romaines de tradition hellénistique et tardo-étrusque », in : G. Sena Chiesa, E. Galletti (éd.), *Aquileia e la glittica di età ellenistica e romana*, Edizioni Editreg, Trieste, 2009, pp. 313-318.

AUBRY 2011a = Aubry (S.), « Les courses de chars sur les intailles romaines : Inscriptions, variantes et diffusion » in : N. Badoud (éd.), *Philologos Dionysios. Mélanges offerts au professeur Denis KNOEPFLER*, Recueil de travaux édités par la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Neuchâtel – Fasc. 56, Librairie Droz, Genève, 2011, pp. 639-671.

AUBRY 2011b = Aubry (S.), « Inscriptions on Portrait Gems and Discs in Late Antiquity (3rd-6th centuries AD) », in : C. Entwistle, N. Adams (éd.), *Gems of Heaven. Recent Research on Engraved Gemstones in Late Antiquity*, The Trustees of the British Museum, Londres, 2011, pp. 239-247.

AUBRY 2014a = Aubry (S.), « La glyptique antique et post-classique « a confronto » : un effet de miroir déformant », *Art&Fact*, 33 (2014), pp. 87-100.

AVAGANIOU 2002 = Avaganiou (A.), « ΕΡΜΗΙ ΧΘΟΝΙΩΙ. Θρησκεία και άνθρωπος στη Θεσσαλία » in : Avaganiou (A.) (éd.), *Λατρείες στην 'περιφέρεια' του αρχαίου ελληνικού κόσμου*, National Hellenic Research Foundation, Athènes, 2002, pp. 65-111.

BABELON 1897 = Babelon (E.), *Catalogue des camées antiques et modernes de la Bibliothèque Nationale. Fondation Eugène Piot*, 2 volumes, Ernest Leroux, Paris, 1897.

BABELON 1899 = Babelon (E.), *Intailles et camées donnés au Département des Médailles et Antiques de la Bibliothèque Nationale. Collection Pauvert de la Chapelle*, Ernest Leroux, Paris, 1899.

BAILLY 2000 = Bailly (A.), *Dictionnaire Grec-Français. Le Grand Bailly*, édition révisée, Hachette, Paris, 2000.

BALBI DE CARO, BENOCCI 1998 = Balbi de Caro (S.), Benocci (C.) (éd.), *La Collezione sfragistica – Parte I. La Collezione Corvisieri romana*, Museo del Palazzo di Venezia, Bollettino di Numismatica, Monografia 7.1, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, Rome, 1998.

BARATTA 2008 = Baratta (G.), « *Pelles scriptae* : Inschriften auf Leder und Lederwaren », in : Hainzmann (M.), Wedenig (R.) (éd.), *Instrumenta Inscripta Latina II*, Verlag des Geschichtsvereins für Kärnten, Klagenfurt, 2008, pp. 1-23.

BARATTA 2012 = Baratta (G.), « Note su un singolare *instrumentum inscriptum* : gli specchietti votivi in piombo », in : Baratta (G.), Marengo (S.M.) (éd.), *Instrumenta Inscripta Latina III. Manufatti iscritti e vita dei santuari in età romana*, Eum Edizioni Università di Macerata, Macerata, 2012, pp. 265-287.

BARATTA 2015 = Baratta (G.), « Sull'anello in bronzo di Son Peretó (Mallorca) », in : Andreu (C.), Ferrando (C.), Pons (O.) (éd.), *L'entretèixit del temps. Miscel·lània d'estudis en homenatge a Lluís Plantalamor Massanet*, Conselleria de Participació, Transparència i Cultura del Govern de les Illes Balears, Palma, 2015, pp. 73-78.

BARATTE, LANG, LE NIECE, METZGER 2002 = Baratte (F.), Lang (J.), La Niece (S.), Metzger (C.), *Le trésor de Carthage : contribution à l'étude de l'orfèvrerie de l'Antiquité tardive*, CNRS éditions, Paris, 2002.

BARB 1964 = Barb (A.A.), « Three Elusive Amulets », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 27 (1964), pp. 1-22.

BEAZLEY 1920 = Beazley (J.D.), *The Lewes House Collection of Ancient Gems*, Clarendon Press, Oxford, 1920

BEAZLEY 1947 = Beazley (J.D.), *Etruscan Vase-Painting*, Clarendon Press, Oxford, 1947.

BEAZLEY 1956 = Beazley (J.D.), *Attic Black-Figure Vase-Painters*, Clarendon Press, Oxford, 1956.

BÉRARD 2000-2003 = Bérard (F.), « La légion XXle *Rapax* », in : Le Bohec (Y.) (éd.), *Les légions de Rome sous le Haut-Empire*, De Boccard, Paris, 2000-2003, pp. 49-67.

BERGES 2002 = Berges (D.), *Antike Siegel und Glasgemmen der Sammlung Maxwell Sommerville im University of Pennsylvania Museum of Archaeology and Anthropology, Philadelphia PA*, Von Zabern Verlag, Mayence, 2002.

BERNHEIMER 2007 = Bernheimer (G.M.), *Ancient Gems from the Borowski Collection*, Verlag Franz Philipp Rutzen, Ruppolding / Mayence, 2007.

BERNOULLI 1882 = Bernoulli (J.J.), *Römische Ikonographie I. Die Bildnisse berühmter Römer (mit Ausschluss der Kaiser)*, W. Spemann, Stuttgart, 1882.

BERNOULLI 1886 = Bernoulli (J.J.), *Römische Ikonographie II. Die Bildnisse der römischen Kaiser und ihrer Angehörigen. Teil 1 : Das julisch-claudische Kaiserhaus*, W. Spemann, Berlin / Stuttgart, 1886.

BERRENDONNER 2009 = Berrendonner (C.) « Se faire un nom : l'acquisition de la citoyenneté et ses effets onomastiques en Étrurie », in : Poccetti (P.) (éd.), *L'onomastica dell'Italia antica. Aspetti linguistici, storici, culturali, tipologici e classificatori*, École Française de Rome, Rome, 2009, pp. 375-406.

BERRY 1968 = Berry (B.Y.), *Ancient Gems from the Collection of Burton Y. Berry*, Indiana University Art Museum, Bloomington, 1968.

BINSFELD 2008 = Binsfeld (A.), « Aussagemöglichkeiten von Ziegelstempeln am Beispiel des Materials aus der frühchristlichen Kirchenanlage in Trier », in : Hainzmann (M.), Wedenig (R.) (éd.), *Instrumenta Inscripta Latina II*, Verlag des Geschichtsvereins für Kärnten, Klagenfurt, 2008, pp. 35-45.

BIRAUD 2010 = Biraud (M.), *Les interjections du théâtre grec antique. Étude sémantique et pragmatique*, Peeters, Louvain, 2010.

BIRLEY 2007 = Birley (A.R.), « Britain during the third century crisis », in : Hekster (O.), De Kleijn (G.), Sloopjes (D.) (éd.), *Crises and the Roman Empire. Proceedings of the Seventh Workshop of the International Network Impact of Empire (Nijmegen, June 20-24, 2006)*, Brill, Leiden / Boston, 2007, pp. 45-55.

BIVILLE 1996 = Biville (F.), « "Sophos !" uniuersi clamamus (Pétrone 40, 1). Acclamations grecques et latines dans les loisirs des Romains », in : J.-M. André, J. Dangel, P. Demont (éd.), *Les loisirs et l'héritage de la culture classique*, Latomus, 230, Éditions Latomus, Bruxelles, 1996,

BIVILLE 2009 = Biville (F.), « Manifestations du bilinguisme gréco-latin dans l'onomastique de l'Italie antique », in : Poccetti (P.) (éd.), *L'onomastica dell'Italia antica. Aspetti linguistici, storici, culturali, tipologici e classificatori*, École Française de Rome, Rome, 2009, pp. 409-423.

BLAMPAIN 1997 = Blampain (D.) (dir.), *Le français en Belgique. Une langue, une communauté*, Duculot, Louvain-la-Neuve, 1997.

BLOCH 1958 = Bloch (R.), « Sur les danses armées des Saliens », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, 13/4 (1958), pp. 706-715.

BLOESCH 1987 = Bloesch (H.), *Griechische Münzen in Winterthur*, 2 volumes, Münzkabinett der Stadt Winterthur, Gehring, Winterthur, 1987.

BOARDMAN 1963 = Boardman (J.), *Island Gems. A study of Greek Seals in the Geometric and Early Archaic Greek Periods*, The Society for the Promotion of Hellenistic Studies, Londres, 1963.

BOARDMAN 1968a = Boardman (J.), *Archaic Greek Gems. Schools and Artists in the Sixth and Early Fifth Centuries BC*, Thames and Hudson, Londres, 1968.

BOARDMAN 1968b = Boardman (J.), *Engraved Gems. The Ionides Collection*, Thames and Hudson, Londres, 1968.

BOARDMAN 1970 = Boardman (J.), *Greek Gems and Finger Rings*, Thames and Hudson, Londres, 1970 (2ème édition, 2000).

BOARDMAN, VOLLENWEIDER 1978 = Boardman (J.), Vollenweider (M.-L.), *Catalogue of the Engraved Gems and Finger Rings in the Ashmolean Museum 1. Greek and Etruscan*, Clarendon Press, Oxford, 1978.

BOARDMAN 2002 = Boardman (J.) (éd.), J.D. Beazley. *The Lewes House Collection of Ancient Gems [now at the Museum of Fine Arts, Boston]*, British Archaeological Reports, International Series, 1074, Archaeopress, 2002.

BOARDMAN, WAGNER 2003 = Boardman (J.), Wagner (C.), *A collection of Classical and Eastern Intaglios, Rings and Cameos*, British Archaeological Reports, International Series, 1136, Archaeopress, Oxford, 2003.

BOARDMAN, WAGNER 2009 = Boardman (J.), Wagner (C.), *Gem Mounts and the Classical Tradition. Supplement to A collection of Classical and Eastern Intaglios, Rings and Cameos (2003)*, British Archaeological Reports, International Series, 1951, Archaeopress, Oxford, 2009.

BOARDMAN, SCARISBRICK, WAGNER, ZWIERLEIN-DIEHL 2009 = Boardman (J.), Scarisbrick (D.), Wagner (C.), Zwierlein-Diehl (E.), *The Marlborough Gems formerly at Blenheim Palace, Oxfordshire*, Oxford University Press, Oxford, 2009.

BOCHERENS 2012 = Bocherens (C.) (éd.), *Nani in festa. Iconografia, religione e politica a Ostia durante il secondo triumvirato*, Edipuglia, 2012.

BONNER 1950 = Bonner (C.), *Studies in Magical Amulets. Chiefly Graeco-Egyptian*, Michigan University Press, Ann Arbor, 1950.

BOON 1972 = Boon (G.C.), *Isca. The Roman Legionary Fortress at Caerleon, Monmouthshire*, National Museum of Wales, Cardiff, 3<sup>ème</sup> édition, 1972 (1960).

BOURDIN, CROUZET 2009 = Bourdin (S.), Crouzet (S.), « Des Italiens à Carthage » in : Poccetti (P.) (éd.), *L'onomastica dell'Italia antica. Aspetti linguistici, storici, culturali, tipologici e classificatori*, École Française de Rome, Rome, 2009, pp. 443-494.

BOUSSAC 1988 = Boussac (M.-F.), « Sceaux déliens », *Revue Archéologique*, 2 (1988), pp.307-338.

BOUSSAC 1992 = Boussac (M.-F.), *Les Sceaux de Délos 1. Sceaux publics, Apollon, Hélios, Artémis, Hécate*, Recherches Franco-Helléniques II, De Boccard, Paris, 1992.

BOUSSAC, INVERNIZZI 1996 = Boussac (M.-F.), Invernizzi (A.) (éd.), *Archives et Sceaux du monde hellénistique*, Bulletin de Correspondance Hellénique, Supplément 29, De Boccard, Paris, 1996.

BRACCI 1786 = Bracci(D.A.), *Memorie degli antichi incisori che scolpirono i loro nomi in gemme e cammei*, II, Gaetano Cambiagi (stampatore granducale), Florence, 1786.

BRICAULT 2005 = Bricault (L.), *Recueil des inscriptions concernant les cultes isiaques (RICIS). Vol. 2 – Corpus*, De Boccard, Paris, 2005.

BRICAULT 2006 = Bricault (L.), *Isis, dame des flots*, Aegyptiaca Leodiensia, 7, Centre d'Informatique de Philosophie et Lettres, Liège, 2006.

BROUGHTON 1951-1986 = Broughton (T.R.), *The Magistrates of the Roman Republic*, 3 volumes, American Philological Association, New-York, 1951-1986.

BRUNEAU 1961 = Bruneau (Ph.), « Isis Pélagia à Délos », *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 85 (1961), pp. 435-446.

BRUNEAU 1974 = Bruneau (Ph.), « Existe-t-il des statues d'Isis Pélagia? », *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 98 (1974), pp. 333-381.

BRUNEAU, BALUT 1997 = Bruneau (Ph.), Balut (P.-Y.), *Artistique et archéologie*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 1997.

BRUUN 1889 = Bruun (H.), *Geschichte der griechischen Künstler*, 2 volumes, Ebner & Seubert Verlag, Stuttgart, 2<sup>ème</sup> édition, 1889 (1857-1859).

BRYCE 1986 = Bryce (T.), *The Lycians in Literary and Epigraphic Sources*, Museum Tusculanum Press, Copenhagen, 1986.

BUCHI 2003 = Buchi (E.), « Aquileia da Tiberio ad Antonino Pio (14-161 d.C.) », in : Cuscito (G.) (éd.), *Aquileia dalle origini alla costituzione del ducato longobardo. Storia, amministrazione, società*, Edizioni Editreg, Trieste, 2003, pp. 177-219.

BUONARROTI 1661-1733 = Buonarroti (F.), *Gemme antiche da esso delineate* (carnet manuscrit de la *Biblioteca Marucelliana*), réf. A 48, Florence, 1661-1733.

BUONARROTI 1716 = Buonarroti (F.), *Osservazioni sopra alcuni frammenti di vasi antichi di vetro ornati di figure*, Stamperia di S.A.R. Cosimo III, Florence, 1716.

BUONOPANE 2012 = Buonopane (A.), « La collezione di *signacula ex aere* del Museo Archeologico al Teatro Romano di Verona », in : Baratta (G.), Marengo (S.M.) (éd.), *Instrumenta Inscripta Latina III. Manufatti iscritti e vita dei santuari in età romana*, Eum Edizioni Università di Macerata, Macerata, 2012, pp. 365-394.

BUORA 2006 = Buora (M.) (éd.), *Le gemme incise nel Settecento e Ottocento. Continuità della tradizione classica*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 2006.

CADES 1831 = Cades (T.), « Impronte Gemmarie. Centurie I e II », *Bullettino dell'Institut di Corrispondenza Archeologica*, III (1831), pp. 102-112.

CADES 1834 = Cades (T.), « Impronte Gemmarie. Centurie III e IV », *Bullettino dell'Institut di Corrispondenza Archeologica*, VI (1834), pp. 113-128.

CADES 1836 = Cades (T.), *Collezione di inpronte in stucco cavate dalle più celebri gemme incise conosciute che esistono nei principali musei e collezioni particolari di Europa*, Deutsches Archäologisches Institut, Bibliotheca Platneriana, Rome, 1836

CADES 1839 = Cades (T.), « Impronte Gemmarie. Centurie V e VI », *Bullettino dell'Institut di Corrispondenza Archeologica*, VIII (1839), pp. 97-112.

CADOTTE 2007 = Cadotte (A.), *La romanisation des dieux. L'interpretatio romana en Afrique du Nord sous le Haut-Empire*, E.J. Brill, Leiden / Boston, 2007.

CAGNAT 1914 = Cagnat (R.), *Cours d'épigraphie latine*, 4<sup>ème</sup> édition, Fontemoing & C<sup>ie</sup> Éditeurs, Paris, 1914.

CAPUTO 2000 = Caputo (G.), « Sincretismo religioso ed espressione figurativa in Tripolitana (testimonianze e problemi) », *Quaderni di archeologia della Libia*, 9 (1977), pp. 119-124.

CARANDINI, RICCI 1985 = Carandini (A.), Ricci (A.), *Settefinestre. Una villa schiavistica nell'Etruria Romana*, 3 volumes, Edizioni Panini, Modène, 1985.

CARNEGIE 1908 = Carnegie (H.), *Catalogue of the Collection of Antique Gems formed by James Ninth Earl of Southesk K.T. – Vol. I : Egyptian, Assyrian, Syrian, Phœnician, Greek, Etruscan, Roman. Vol. II : Sassanian, Oriental, Mesopotamian, Babylonian, Assyrian, Persian, Hittite, Cyprian, Cilician, Mediæval, Modern*, Bernard Quaritch, Londres, 1908.

CAYLUS 1761 = Caylus (A.C.Ph., Comte de), *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises* IV, N.M. Tilliard, Paris, 1761.

CAYLUS 1764 = Caylus (A.C.Ph., Comte de), *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines* VI, N.M. Tilliard, Paris, 1764.

CÉBEILLAC GERVASONI 1998 = Cébeillac Gervasoni (M.), *Les magistrats des cités italiennes de la Seconde guerre punique à Auguste : le Latium et la Campanie*, BEFAR, 292, Paris, 1998.

CHABOUILLET 1858 = Chabouillet (P.M.A.), *Catalogue général et raisonné des camées et pierres gravées de la Bibliothèque Impériale*, J. Claye, Paris, 1858.

CHAMBON 2005 = Chambon (J.-P.), « Romanisation des élites locales dans la cité des Arvernes : le témoignage des noms de lieux du Lembronnais », in : Cébeillac-Gervasoni (M.), Lamoine (L.), Trément (F.) (éd.), *Autocélébration des élites locales dans le monde romain. Contexte, textes et images (2<sup>e</sup> s. avant J.-C. – 3<sup>e</sup> s. après J.-C.)*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2005, pp. 423-441.

CHANTRAINE 1984 = Chantraine (H.) (éd.), *Das römische Neuss*, K. Theiss, Stuttgart, 1984.

CHEESMAN 2009 = Cheesman (C.), « Names in -por and Slave Naming in Republican Rome », *The Classical Quarterly (New Series)*, 59/2 (décembre 2009), pp. 511-531.

CHRZANOVSKI 2005 = Chrzanovski (L.), « Flamboyantes éternes romaines », *ArtPassions*, 4 (2005), pp. 73-81.

CILIBERTO, GIOVANNINI 2008 = Ciliberto (F.), Giovannini (A.), *Preziosi rintorni. Gemme aquileiesi dai Musei di Vienna e Trieste*, Associazione Nazionale per Aquileia, Aquilée, 2008.

*Cité sous terre* 2010 = AA.VV., *Cité sous terre. Des archéologues suisses explorent la cité grecque d'Érétrie*, Infolio, Gollion, 2010.

CLOTTU 1963 = Clottu (O.), « Armoiries inédites de bourgeois du Landeron », *Archives héraldiques suisses*, LXXVII (1963), pp. 26-37.

COLLINGWOOD, WRIGHT 1990 = Collingwood (R.G.), Wright (R.P.), *The Roman Inscriptions of Britain [RIB] II. Instrumentum Domesticum. Fascicule 1 : The Military Diplomata; Metal Ingots; Tesserae; Dies; Labels; and Lead Sealings (RIB 2401-2411)*, Alan Sutton Publishing, Oxford, 1990.

COLLINGWOOD, WRIGHT 1991 = Collingwood (R.G.), Wright (R.P.), *The Roman Inscriptions of Britain [RIB] II. Instrumentum Domesticum. Fascicule 3 : Brooches,, Rings, Gems, Bracelets, Helmets, Shields, Weapons, Iron Tools, Baldric Fittings, Votives in Gold, Silver and Bronze, Lead Pipes, Roundels, Sheets and Other Lead Objects, Stones Roundels, Pottery and Bone Roundels, Other Objects of Bone (RIB 2421-2441)*, Alan Sutton Publishing, Oxford, 1991.

COLONNA 1999 = Colonna (G.), « Epigrafi etrusche e latine a confronto », in : AA.VV., *XI Congresso Internazionale di Epigrafia Greca e Latina. Roma 18-24 settembre 1997*, Edizioni Quasar, Roma, 1999, pp. 435-450.

COMMELIN 1994 = Commelin (P.), *Mythologie grecque et romaine*, Pocket, Paris, 1994.

CORBY FINNEY 1994 = Corby Finney (P.), « Senecianus' Ring », *Bonner Jahrbücher*, 194 (1994), pp. 175-196.

CORDANO 2009 = Cordano (F.), « Onomastica personale e geografia nella Sicilia greca » in : Poccetti (P.) (éd.), *L'onomastica dell'Italia antica. Aspetti linguistici, storici, culturali, tipologici e classificatori*, École Française de Rome, Rome, 2009, pp. 43-47.

CRAVINHO 2010 = Cravinho (G.), « Some engraved gems from Ammaia », *Pallas*, 83 (2010), pp. 13-33.

CREUZER 1841 = Creuzer (G.F.), *Religions de l'Antiquité, considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques* (traduit de l'allemand, refondu en partie, complété et développé par J.D. Guignaut), IV, 1, J.-J. Kossbühl, Paris, 1841.

CROWN 1982 = Crown (P.), *Drawings by E.F. Burney in the Huntington Collection*, Huntington Library, San Marino (CA), 1982.

CULLIN-MINGAUD, DARDAINE 2011 = Cullin-Mingaud (M.), Dardaine (S.), « L'écriture sur les objets de la vie quotidienne », in : Corbier (M.), Guilhembet (J.-P.) (dir.), *L'écriture dans la maison romaine*, De Boccard, Paris, 2011, pp. 379-400.

DALAISSON, RÉMY 2013 = Dalaison (J.), Rémy (B.) « Les divinités d'origine indigène et iranienne sur le monnayage des cités du Pont sous les premiers Sévères », *Revue numismatique*, 170 (2013), pp. 29-60.

DALTON 1901 = Dalton (O.M), *Catalogue of Early Christian Antiquities and Objects from the Christian East*, The Trustees of the British Museum, Londres, 1901.

DARDER LISSÓN 1996 = Darder Lissón (M.), *De nominibus equorum circensium. Pars Occidentis*, Reial Acadèmia de Bones Lletres, Barcelone, 1996.

D'ARZINIANO 1518 = D'Arziniano (O.) [et al.], *Valerius Maximus noviter recognitus cum commentario historico videlicet ac litterato Oliverii Arzignanensis*, Melchiorre Sessa, Venise, 1518.

DASEN 2011 = Dasen (V.), « Magic and Medicine. Gems and the Power of Seals », in : C. Entwistle, N. Adams (éd.), *Gems of Heaven. Recent Research on Engraved Gemstones in Late Antiquity*, The Trustees of the British Museum, Londres, 2011, pp. 69-74.

DASEN 2015 = Dasen (V.), *Le sourire d'Omphale. Maternité et petite enfance dans l'Antiquité*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2015.

DAVENPORT 1900 = Davenport (C.), *Cameos*, P.G. Hamerton, Londres, 1900.

DE CALLATAÏ 1997 = De CallataÏ (F.), « Numismatique et glyptique. Une analyse critique du livre de Marie-Louise Vollenweider, *Les portraits grecs du Cabinet des Médailles*, Paris, 1995 », *Revue des archéologues et historiens d'art de Louvain*, XXX (1997), pp. 137-149.

DEGRASSI 1957 = Degrassi (A.), *Inscriptiones latinae liberae rei publicae*, 2 volumes, Biblioteca di studi superiori, XXIII, Florence, 1957.

DELATTE, DERCHAIN 1964 = Delatte (A.), Derchain (Ph.), *Les intailles magiques gréco-égyptiennes*, Bibliothèque Nationale, Paris, 1964.

DELBRÜCK 1933 = Delbrück (R.), *Spätantike Kaiserporträts. Von Constantinus Magnus bis zum Ende des Westreichs*, De Gruyter, Berlin, 1933.

DE MATTEIS 2004 = De Matteis (L.M.), *Mosaici di Cos dagli scavi delle missioni italiane e tedesche (1900-1945)*, Scuola Archeologica Italiana di Atene, Athènes, 2004.

DEMBSKI 2005 = Dembski (G.), *Die antiken Gemmen und Kameen aus Carnuntum*, Phoibos Verlag, Vienne, 2005.

DEMBSKI 2010 = Dembski (G.), *Edle Steine – Schöne Bilder. Römische Gemmen und Kameen aus Carnuntum*, Phoibos Verlag, St. Pölten, 2010.

DE MONTFAUCON 1722 = De Montfaucon (B.), *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, III/2, 2<sup>e</sup> édition, Delaulne, Paris, 1722 (1719).

DE NOLHAC 1884 = De Nolhac (P.), « Les collections d'antiquités de Fulvio Orsini », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, IV/4 (1884), pp. 139-231.

DEONNA 1925 = Deonna (W.), « Gemmes antiques de la Collection Duval au Musée d'art et d'histoire de Genève », *Aréthuse*, 2 (1925), pp. 26-34 ; 95-104.

DE PALMA 2003 = De Palma (C.), *Il paese dei Tirreni. Sérone toveronarom*, Olschki Editore, Florence, 2003.

DEPERT-LIPPITZ 1985 = Deppert-Lippitz (B.), *Goldschmuck der Römerzeit im Römisch-Germanischen Zentralmuseum*, Habelt, Bonn, 1985.

DESCAMPS-LEQUIME 2011 = Descamps-Lequime (S.) (dir.), *Au royaume d'Alexandre le Grand. La Macédoine antique*, Louvre éditions / Somogy éditions d'art, Paris, 2011.

DE SIMONE 2009 = De Simone (C.), « L'onomastica personale della *Tabula Cortonensis* » in : Poccetti (P.) (éd.), *L'onomastica dell'Italia antica. Aspetti linguistici, storici, culturali, tipologici e classificatori*, École Française de Rome, Rome, 2009.

DIEHL 1907 = Diehl (E.), « Das Signum », *Rheinisches Museum für Philologie*, 62 (1907), pp. 390-420.

DIETZ 2000 = Dietz (K.), « Legio III Italica », in : Le Bohec (Y.), Wolff (C.) (éd.), *Les légions de Rome sous le Haut-Empire. Actes du Congrès de Lyon (17-19 septembre 1998)*, 3 volumes, De Boccard, Lyon, 2000-2003, pp. 133-143.

DOHNICHT 2008 = Dohnicht (M.), « Gemmen, Inschriften und ein nachgelassenes Manuskript », in : Hainzmann (M.), Wedenig (R.) (éd.), *Instrumenta Inscripta Latina II*, Verlag des Geschichtsvereins für Kärnten, Klagenfurt, 2008, pp. 89-97.

DUMONT 1987 = Dumont (J.C.), *Servus. Rome et l'esclavage sous la République*, Collection de l'École française de Rome, 103, « L'Erma » di Bretschneider / De Boccard, Rome / Paris, 1987.

EICHLER, KRIS 1927 = Eichler (F.), Kris (E.), *Die Kameen im Kunsthistorischen Museum Wien : beschreibender Katalog*, A. Schroll, Vienne, 1927.

ESTIENNE 1829 = Estienne (H.) [*Henricus Stephanus*], *Thesaurus Graecae Linguae VI*, Firmin Didot, Paris, 1829.

FABRE 1981 = Fabre (G.), *Libertus. Recherches sur les rapports patron-affranchi à la fin de la République romaine*, Collection de l'École française de Rome, 50, « L'Erma » di Bretschneider / De Boccard, Rome / Paris, 1981.

FELLMANN BROGLI 1996 = Fellmann Brogli (R.), *Gemmen und Kameen mit ländlichen Kultszenen. Untersuchungen zur Glyptik des ausgehenden römischen Republik und der Kaiserzeit*, Peter Lang, Berne, 1996.

FELLMANN 2000-2003 = Fellmann (R.), « Die 11. Legion Claudia Pia Fidelis » in : Le Bohec (Y.) (éd.), *Les légions de Rome sous le Haut-Empire*, De Boccard, Paris, 2000-2003, pp. 127-131.

FEMMEL, HERES 1977 = Femmel (G.), Heres (G.), *Die Gemmen aus Goethes Sammlung*, E.A. Seeman, Leipzig, 1977.

FEUGÈRE, LAMBERT 2004 = Feugère (M.), Lambert (P.-Y.), *L'écriture dans la société gallo-romaine. Éléments d'une réflexion collective*, GALLIA, 61, CNRS éditions, Paris, 2004.

FEUGÈRE, MAUNÉ 2005 = Feugère (M.), Mauné (S.), « Les *signacula* de bronze en Gaule Narbonnaise », *Revue archéologique de Narbonnaise [RAN]*, 38 (2005), pp. 437-455.

FICORONI, GALEOTTI 1757 = Ficoroni (F.), Galeotti (N.), *Gemmae antiquae litteratae aliaeque rariores*, Typographia Joachim Zempel, Rome, 1757.

FLECKER 2015 = Flecker (M.), *Römische Gladiatorenbilder. Studien zu den Gladiatorenreliefs der späten Republik und der Kaiserzeit aus Italien*, Reichert Verlag, Wiesbaden, 2015.

FOL 1875 = Fol (W.), *Catalogue du Musée Fol 2. Antiquités : glyptique et verrerie*, H. Georg / Cherbuliez, Genève, 1875.

FONTANA, PROVENZALE 2003 = Fontana (F.), Provenzale (V.), « Lo scavo della Scuola di Specializzazione dell'Università di Trieste ad Aquileia : note preliminari », *AqNost*, LXXIV (2003), pp. 158-179.

FOSSING 1929 = Fossing (P.), *Catalogue of the Antique Engraved Gems and Cameos*, The Thorvaldsen Museum, G.E.C Gad / Humphrey Milford – Oxford University Press, Copenhagen / Londres, 1929.

FRANKE, HIRMER 1972 = Franke (P.R.), Hirmer (M.), *Die griechische Münze*, Hirmer Verlag, Munich, 2<sup>ème</sup> édition, 1972 (1964).

FRANKE 2000 = Franke (K.), « Legio XXII Primigenia », in : Le Bohec (Y.), Wolff (C.) (éd.), *Les légions de Rome sous le Haut-Empire. Actes du Congrès de Lyon (17-19 septembre 1998)*, 3 volumes, De Boccard, Lyon, 2000-2003, pp. 95-104.

FURTWÄNGLER 1888-1889 = Furtwängler (A.), « Studien über die Gemmen mit Künstlerinschriften », *Jahrbuch des Kaiserlich Deutschen Archäologischen Instituts*, III (1888), pp. 105-139 ; 193-224 ; 297-325, pls. 3, 8, 10-11 ; IV (1889), pp. 46-87, pl. 2, figg. 1-6.

FURTWÄNGLER 1896 = Furtwängler (A.), *Beschreibung der Geschnittenen Steine im Antiquarium*, Königlische Museen zu Berlin, Berlin, 1896.

FURTWÄNGLER 1900 = Furtwängler (A.), *Die antiken Gemmen. Geschichte der Steinschneidekunst im klassischen Altertum*, 3 volumes, Giesecke & Devrient, Berlin / Leipzig, 1900.

FURTWÄNGLER, LEHMANN 2013 = Furtwängler (A.E.), Lehmann (S.), *Kunst im Kleinen. Antike Gemmen aus Privatbesitz*, Archäologisches Museum der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg, Halle an der Saale, 2013.

GAGGADIS-ROBIN, HEIJMANS 2015 = Gaggadis-Robin (V.), Heijmans (M.), « Espaces et monuments funéraires en Arles : autour des stèles à portraits », in : Augusta-Boularot (S.), Rosso (E.) (éd.), *Signa et Tituli. Monuments et espaces de représentation en Gaule Méridionale sous le regard croisé de la sculpture et de l'épigraphie*, Édition Errance / Centre Camille Jullian, Arles / Aix-en-Provence, 2015, pp. 123-143.

GALLE, FABRE 1606 = Galle (Th.), Fabre (J.), *Illustrium imagines, ex antiquis marmoribus, nomismatibus et gemmis expressae : quae exstant Romae maior pars apud Fulvium Ursinum. Editio altera, aliquot imaginibus, et I. Fabri ad singulas commentario, auctior atque illustrior*, Plantin, Anvers, 1606.

GALLÉAZZI 1994 = Galléazzi (M.), *Dictionnaire Latin-Français appliqué aux inscriptions monétaires romaines. Comprenant sous les différentes formes rencontrées les mots communs, les noms propres et les noms de lieux traduits et replacés dans une légende monétaire*, S.E.P.S, Revigny-sur-Ornain, 1994.

GALLOTTINI 2009 = Gallottini (A.) (éd.), *Studi di glittica*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 2009.

GALLOTTINI 2012 = Gallottini (A.) (éd.), *La glittica Santarelli ai Musei Capitolini. Intagli, cammei e sigilli*, Artemide, Rome, 2012.

- GARDTHAUSEN 1924 = Gardthausen (V.E.), *Das alte Monogramm*, K. W. Hiersemann, Leipzig, 1924.
- GASPERINI 1999 = Gasperini (L.), « Rinvenimenti e studi di epigrafia repubblicana in Italia nell'ultimo decennio », in : AA.VV, *XI Congresso Internazionale di Epigrafia Greca e Latina. Roma 18-24 settembre 1997*, Edizioni Quasar, Roma, 1999, pp. 405-434.
- GAVINI 2012 = Gavini (A.), « Epigrafia e archeologia : iscrizioni, bolli e immagini nelle lucerne di Ruscino », *Sylloge Epigraphica Barcinonensis [SEBarc]*, X (2012), pp. 109-126.
- GÉBARA, MORHANGE 2010 = Gébara (C.), Morhange (Chr.), *Fréjus (Forum Julii) : le port antique / the ancient harbour*, Journal of Roman Archaeology (Supplementary Series, 77), Portsmouth, 2010.
- GERASIMOV (T.D.), « Гема с образите на Септимий Север, Каракала и Гета от Стъклен (Novae) », *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, 15 (1946), pp. 184-185.
- GESZTELYI 2000 = Gesztelyi (T.), *Catalogi Musei Nationalis Hungarici (Antike Gemmen im Ungarischen Nationalmuseum)*, Ungarisches Nationalmuseum (CMNH), Budapest, 2000.
- GESZTELYI 2010 = Gesztelyi (T.), « Antike Gemmen aus der Awarenzeit », *Pallas*, 83 (2010), pp. 99-116.
- GIOVANELLI 2015 = Giovanelli (E.), *Scarabei e scaraboidi in Etruria, Agro Falisco e Lazio Arcaico dall'VIII al V sec. a. C.*, Tangram Edizioni Scientifiche, Trente, 2015.
- GIMENO PASCUAL 2012 = Gimeno Pascual (H.), « *Ad hominum luxuriam facta* : inscripciones de Hispania en objetos de lujo. I. Anillos de oro y plata », *Sylloge Epigraphica Barcinonensis [SEBarc]*, X (2012), pp. 207-227.
- GIOVANNINI 2008 = Giovannini (A.), « Gemme scelte della collezione glittica del Civico Museo di Storia ed Arte di Trieste » in : Ciliberto (F.), Giovannini (A.), *Preziosi rintorni. Gemme aquileiesi dai Musei di Vienna e Trieste*, Associazione Nazionale per Aquileia, Aquilée, 2008, pp. 156-177.
- GIRARD 1998 = Girard (J.-B.), *Le Grand Camée de France*, Bibliothèque Nationale de France, Paris, 1998.
- GIULIANO 1989 = Giuliano (A.), *I cammei della Collezione Medicea nel Museo Archeologico di Firenze*, De Luca Edizioni d'Arte – Leonardo, Rome – Milan, 1989.
- GIULIANO 2009a = Giuliano (A.), « Catalogo delle gemme che recano l'iscrizione : LAV. R. MED », in : Gallottini (A.) (éd.), *Studi di glittica*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 2009, pp. 83-118.
- GIULIANO 2009b = Giuliano (A.), « Antonio Pazzaglia, incisore genovese », in : Gallottini (A.) (éd.), *Studi di glittica*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 2009, pp. 151-162.
- GLÖCKNER 2008 = Glöckner (G.), « Inschriften auf römischen Glasgefäßen aus Österreich », in : Hainzmann (M.), Wedenig (R.) (éd.), *Instrumenta Inscripta Latina II*, Verlag des Geschichtsvereins für Kärnten, Klagenfurt, 2008, pp. 133-164.
- GOLDEN 2004 = Golden (M.), *Sport in the Ancient World from A to Z*, Routledge, Londres, 2004.
- GOLDSCHMIDT 2011 = Goldschmidt (F.), *Beschreibung der Bildwerke der christlichen Epochen. Band 2 : Die italienischen Bronzen der Renaissance und des Barock. Teil 2 : Reliefs und Plaketten*, Königliche Museen zu Berlin, De Gruyter, Berlin, 3<sup>ème</sup> édition, 2011 (1904).

GORDON 2007 = Gordon (R.), « The Coherence of Magical-Herbal and Analogous Recipes », *MHNH – Revista Internacional de Investigación sobre Magia y Astrología Antiguas*, 7 (2007), pp. 115-146.

GRADVOHL 2012 = Gradvohl (E.), « The Toad and the Uterus : the symbolics of inscribed frogs », *Sylloge Epigraphica Barcinonensis [SEBarc]*, X (2012), pp. 439-447

GRAMATOPOULOS 1974 = Gramatopol (M.), *Les pierres gravées du Cabinet numismatique de l'Académie Roumaine*, Latomus, 138, Éditions Latomus, Bruxelles, 1974.

GUARDUCCI 1967-1978 = Guarducci (M.), *Epigrafia Greca*, 4 volumes, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, Rome, 1967-1978.

GUARDUCCI 1987 = Guarducci (M.), *L'Epigrafia Greca dalle origini al tardo Impero*, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, Rome, 1987.

GUIGNIAUT 1828 = Guigniaut (J.D.), *Le dieu Sérapis et son origine, ses rapports, ses attributs et son histoire*, E. Duverger Imprimerie, Paris, 1828.

GUILLON 1946 = Guillon (P.), « L'offrande d'Aristichos et la consultation de l'oracle du Ptoion au début du IIIe s. av. J.-C. », *BCH*, 70 (1946), pp. 216-232.

GUILLON 1963 = Guillon (P.), « Offrandes et dédicaces du Ptoion (II) », *BCH*, 87/1 (1963), pp. 24-32.

GUIRAUD 1988 = Guiraud (H.), *Intailles et camées de l'époque romaine en Gaule I*, 48<sup>e</sup> supplément à GALLIA, CNRS éditions, 1988.

GUIRAUD 1996 = Guiraud (H.), *Intailles et camées romaines*, Picard, Paris, 1996.

GUIRAUD 2008 = Guiraud (H.), *Intailles et camées de l'époque romaine en Gaule II*, 48<sup>e</sup> supplément à GALLIA, CNRS éditions, 2008.

GUITTARD 2007 = Guittard (C.), *Carmen et prophéties à Rome*, Brepols Publishers, Turnhout, 2007.

GUTIÉRREZ CUENCA, HIERRO GÁRATE 2009 = Gutiérrez Cuenca (E.), Hierro Gárate (J.A.), « Dos anillos con inscripción procedentes de la necrópolis de Santa Mariá de Hito (Cantabria) », *Pyrenae. Revista de prehistòria i antiguitat de la Mediterrània occidental*, 40/1 (2009), pp. 149-173.

HACKWORTH PETERSEN 2006 = Hackworth Petersen (L.), *The Freedman in Roman Art and History*, Cambridge University Press, Cambridge, 2006.

HADAS-LEBEL 2004 = Hadas-Lebel (J.), *Le bilinguisme étrusco-latin : contribution à l'étude de la romanisation de l'Étrurie*, Peeters, Louvain, 2004.

HADAS-LEBEL 2004 = Hadas-Lebel (J.), « Anthroponymes toponymiques et toponymes anthroponymiques : liens entre lieux et personnes dans l'onomastique étrusque », in : Poccetti (P.) (éd.), *L'onomastica dell'Italia antica. Aspetti linguistici, storici, culturali, tipologici e classificatori*, École Française de Rome, Rome, 2009, pp. 195-217.

HAINZMAN 1991 = Hainzman (M.), « Die Inschriften der Instrumenta Inscripta Latina », in : Hainzman (M.), Vízny (Z.) (éd.), *Instrumenta Inscripta Latina I. Das römische Leben im Spiegel der Kleininschriften*, Gradis, Pécs, 1991, pp. 9-12.

HAINZMAN, VIZY 1991 = Hainzman (M.), Vizy (Z.) (éd.), *Instrumenta Inscripta Latina I. Das römische Leben im Spiegel der Kleininschriften*, Gradis, Pécs, 1991.

HAINZMANN 2012 = Hainzmann (M.), « „Kleininschriften“ versus „Monumentalinschriften“? Alte und neue Ordnungskriterien für epigraphische Texte » in : Fuchs (M.), Sylvestre (R.), Schmidt Heidenreich (C.) (dir.), *Inscriptions mineures : nouveautés et réflexions*, Actes du premier colloque Ductus (19-20 juin 2008, Université de Lausanne), Peter Lang, Berne, 2012, pp. 449-459.

HARARI 2008 = Harari (M.), « Turms : il nome e la funzione », in : Etienne (S.), Jaillard (D.), Lubtchansky (N.), Pouzadoux (C.), *Image et religion dans l'antiquité gréco-romaine*, Actes du colloque de Rome, 11-13 décembre 2003, Centre Jean Bérard – École française d'Athènes, Naples, 2008, pp. 346-354.

HARDEN 1960 = Harden (D.B.), « The Wint Hill Bowl and Related Glasses », *Journal of Glass Studies*, 2 (1960) pp. 45-82.

HATZFELD 1912 = Hatzfeld (J.) « Les Italiens résidant à Délos mentionnés dans les inscriptions de l'île », *BCH*, 36 (1912), pp. 5-218.

HEAD 1911 = Head (B.V.), *Historia Numorum. A Manual of Greek Numismatics*, Clarendon, Oxford, 2<sup>ème</sup> édition, 1911 (1887).

HELLMANN 1999 = Hellmann (M.-C.), *Choix d'inscriptions architecturales grecques*, Travaux de la Maison de l'Orient méditerranéen, 30, MOM, Lyon, 1999.

HENIG 1975 = Henig (M.), *The Lewis Collection of Gemstones in Corpus Christi College, Cambridge*, British Archaeological Reports, Supplementary Series, I, Archaeopress, Oxford, 1975.

HENIG 1985 = Henig (M.), « Notes – An Inscribed Intaglio », *Britannia*, XVI (1985), pp. 241-242.

HENIG 1990 = Henig (M.), *The Content Family Collection of Ancient Cameos*, The Ashmolean Museum / Derek J. Content, Inc, Oxford / Houlton, 1990.

HENIG 1997 = Henig (M.), « The Meaning of Animal Images on Greek and Roman Gems », in : M. Avisseau-Broustet (éd.), *La glyptique des mondes classiques. Mélanges en hommage à Marie-Louise Vollenweider*, Bibliothèque nationale de France, Paris, 1997, pp. 45-53.

HENIG 2007 = Henig (M.), *A Corpus of Roman Engraved Gemstones from British Sites*, British Archaeological Reports, British Series, 8, Archeopress, Oxford, 3<sup>ème</sup> édition, 2007 (1978).

HENIG 2009 = Henig (M.), « Gem Workshops in the Provinces : Roman Britain », in : Sena Chiesa (G.), Gagetti (E.) (éd.), *Aquileia e la glittica di età ellenistica e romana*, Edizioni Editreg, Trieste, 2009, pp. 141-149.

HENIG, MCGREGOR 2004 = Henig (M.), McGregor (A.), *Catalogue of the Engraved Gems and Finger-Rings in the Ashmolean Museum II. Roman*, British Archaeological Reports, International Series, 1332, Archaeopress, Oxford, 2004.

HENKEL 1913 = Henkel (F.), *Die römischen Fingerringe der Rheinlande und der benachbarten Gebiete*, 2 volumes, Reimer Verlag, Berlin, 1913.

HEYDEMANN 1886 = Heydemann (H.), *Jason in Kolchis*, M. Niemeyer, Halle, 1886.

HOEPFNER 2003 = Hoepfner (W.), *Der Koloss von Rhodos und die Bauten des Helios. Neue Forschungen zu einem der Sieben Weltwunder*, Von Zabern Verlag, Mayence, 2003.

HOEY MIDDLETON 1991 = Hoey Middleton (S.), *Engraved gems from Dalmatia. From the collections of Sir John Gardner Wilkinson and Sir Arthur Evans in Harrow School, at Oxford and elsewhere*, Oxford University Committee for Archaeology, Oxford, 1991.

HOEY MIDDLETON 1998 = Hoey Middleton (S.), *Seals, Finger Rings, Engraved Gems and Amulets in the Royal Albert Memorial Museum, Exeter*, Exeter City Museums, Exeter, 1998.

HOFFMANN, DAVIDSON 1965 = Hoffmann (H.), Davenport (P.F.), *Greek Gold. Jewelry from the Age of Alexander*, Museum of Fine Arts, Boston – The Brooklyn Museum – Virginia Museum of Fine Arts, Richmond, Exhibition November 22, 1965 – May 1, 1966, Von Zabern Verlag, Mayence, 1965.

HÖLSCHER 1964 = Hölscher (T.), « Zum Bildnis des Aristoteles », *Archäologischer Anzeiger*, 4 (1966), pp. 870-888.

HORNBLOWER, MATTHEWS 2000 = Hornblower (S.), Matthews (E.) (éd.), *Greek personal names : their values as evidence*, Oxford University Press, Oxford, 2000.

HORSMANN 1998 = Horsmann (G.), *Die Wagenlenker der römischen Kaiserzeit. Untersuchungen zu ihrer sozialen Stellung*, Forschungen zur antiken Sklaverei, 29, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1998

HORSTER 1970 = Horster (G.), *Statuen auf Gemmen. Über das Verhältnis von Gemmenbildern zur griechischen Plastik*, Habelt, Bonn, 1970.

IMHOOF-BLUMER, KELLER 1889 = Imhoof-Blumer (F.), Keller (O.), *Tier- und Pflanzenbilder auf Münzen und Gemmen des Altertums*, Verlag B.G. Teubner, Leipzig, 1889

IMHOOF-BLUMER 1890 = Imhoof-Blumer (F.), « Griechische Münzen – Neue Beiträge und Untersuchungen », *Abhandlungen der Philosophisch-philologischen Classe der Königlich Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, 18 (1890), pp. 525-798.

INSTINSKY 1962 = Instinsky (H.U.), *Die Siegel des Kaisers Augustus : ein Kapitel zur Geschichte und Symbolik des antiken Herrschersiegels*, Grimm, Baden-Baden, 1962.

JANSSEN 1866 = Janssen (L.J.F.), *Les inscriptions grecques et étrusques des pierres gravées du Cabinet de S.M. le Roi des Pays-Bas*, Martinus Nijhoff, La Haye, 1866.

JENKINS 1985 = Jenkins (I.), « A group of silvered-bronze horse-trappings from Xanten (Castra Vetera) », in : *Britannia*, XVI, 1985, pp. 141-164.

JENKINS 1987 = Jenkins (G.K.), « Hellenistic Gold Coins of Ephesos », in : C. Bayburtluoğlu (éd.), *Festschrift Akurgal I [= Anadolu (Anatolia), XXI (1978-1980)]*, Publications de la Faculté de Langues, Histoire et Géographie, Université d'Ankara, Ankara, 1987, pp. 183-188

JOHNS 1991 = Johns (C.), « Some Unpublished Jewellery from Roman Britain », in : Ogden (J.), Wakeling (D.), *Classical Gold Jewellery and the Classical Tradition. Papers in honour of R.A. Higgins*, Jewellery Studies, 5, Society of Jewellery Historians, Londres, 1991, pp. 55-64.

JÖRGER 1989 = Jörger (A.), *Die Kunstdenkmäler des Kantons Schwyz*, II, Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte, Berne, 1989.

JUNKELMANN 1990 = Junkelmann (M.), *Die Reiter Roms I. Reise, Jagd, Triumph und Circusrennen*, Von Zabern, Mayence, 1990.

KAGAN, NEVEROV 2000 = Kagan (J.), Neverov (O.) (dir.), *Splendeurs des collections de Catherine II de Russie. Le Cabinet de pierres gravées du Duc d'Orléans*, Centre culturel du Panthéon, Paris, 2000.

KAGAN 2006 = Kagan (J.), « Engraved gems in the writings and the iconography of Antonio Francesco Gori », in : Buora (M.) (éd.), *Le gemme incise nel Settecento e Ottocento. Continuità della tradizione classica*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 2006, pp. 81-99.

KAJANTO 1977 = Kajanto (I.), « On the Peculiarities of Women's Nomenclature » in : *L'onomastique latine*, Colloques internationaux du CNRS, N° 564 (13-15 octobre 1975), Éditions CNRS, Paris, 1977, pp.147-159.

KAJANTO 1982 = Kajanto (I.), *The Latin Cognomina*, Giorgio Bretschneider Editore, Rome, 1982.

KAJAVA 1994 = Kajava (M.), *Roman Female Praenomina. Studies in the Nomenclature of Roman Women*, Institutum Romanum Finlandiae, Rome, 1994.

KAKOSCHKE 2012 = Kakoschke (A.), *Die Personennamen in der römischen Provinz Noricum*, Olms-Weidmann, Hildesheim, 2012.

KATONA GYŐR 1991 = Katona Győr (Z.), « Inschriften auf Gläsern aus der Römerzeit », in : Hainzman (M.), Vizy (Z.) (éd.), *Instrumenta Inscripta Latina I. Das römische Leben im Spiegel der Kleininschriften*, Gradis, Pécs, 1991, pp. 36-37.

KELLER 1913 = Keller (O.), *Die antike Tierwelt*, 2 volumes, Olms, Leipzig, 1913.

KENT, OVERBECK, STYLOW 1973 = Kent (J.P.C.), Overbeck (B.), Stylow (A.U.), *Die römische Münze*, Hirmer Verlag, Munich, 1973.

KENT 1978 = Kent (J.P.C.), « Urbs Roma and Constantinopolis medallions at the mint of Rome » in : Carson (R.A.G.), Kraay (C.M.), *Scripta Nummaria Romana. Essays presented to Humphrey Sutherland*, Spink & Son, Londres, 1978, pp. 105-113.

KIRCHER 1653 = Kircher (A.), *Oedipi Aegyptiaci*, II, Typographia V. Mascardi, Rome, 1653.

KING 1887 = King (C.W.), *The Gnostics and their remains, ancient and mediaeval*, David Nutt, Londres, 2<sup>ème</sup> édition, 1887 (1864).

KIRCHER 1665 = Kircher (A.), *Arithmologia*, Typographia Varesi, Rome, 1665.

KIRSCH 2002 = Kirsch (A.), *Antike Lampen im Landesmuseum Mainz*, Von Zabern Verlag, Mayence, 2002.

KLESSE 1999 = Klesse (B.), « Zum Werk des Nürnberger Glas- und Edelsteinschneiders Johann Christoph Dorsch (1676-1732) », *Anzeiger des Germanischen Nationalmuseums*, 1999, pp. 141-176.

KLOSE, STUMPF 1996 = Klose (D.O.A.), Stumpf (G.), *Sport, Spiele, Sieg. Münzen und Gemmen der Antike*, Staatliche Münzsammlung München, Munich, 1996.

KNOCH 2005 = Knoch (S.), *Sklavenfürsorge im Römischen Reich*, Olms, Hildesheim, 2005.

KORNBLUTH 2008 = Kornbluth (G.), « The seal of Alaric, *rex Gothorum* », *Early Medieval Europe*, 16 (2008), pp. 299-332.

KRAAY, HIRMER 1966 = Kraay (C.M), Hirmer (M.), *Greek Coins*, Thames and Hudson, Londres, 1966.

KRAELING 1955 = Kraeling (C.H.), « Hellenistic Gold Jewelry in Chicago. Exhibition of the Collection purchased by Mr. Ch. D. Tripp at Beirut in 1953 », *Archaeology*, 8 (1955), pp. 252-259.

KRUG 1975 = Krug (A.), « Römische Fundgemmen 1. Römische Gemmen und Fingerringe im Museum für Vor- und Frühgeschichte Frankfurt a.M. », *Germania*, 53 (1975), pp. 113-125.

KRUG 1977 = Krug (A.), « Römische Fundgemmen 2. Wiesbaden und Berlin », *Germania*, 55 (1977), pp. 77-84.

KRUG 1978 = Krug (A.), « Römische Fundgemmen 3. Speyer, Worms, Bad Kreuznach, Mainz und Saalburg », *Germania*, 56 (1978), pp. 476-503.

KRUG 1980 = Krug (A.), « Römische Fundgemmen 4. Neuwied, Friedberg, Florstadt, Darmstadt, Hanau, Aschaffenburg und Koblenz », *Germania*, 58 (1980), pp. 117-135.

KRUG 1981 = Krug (A.), *Antike Gemmen im Römisch-Germanischen Museum Köln*, Von Zabern Verlag, Mayence, 1981.

KRUG 1995 = Krug (A.), *Römische Gemmen im Rheinischen Landesmuseum Trier*, Rheinisches Landesmuseum Trier, Trier, 1995.

LAFAYE 1884 = Lafaye (G.), *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie, Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis, hors de l'Égypte, depuis les origines jusqu'à la naissance de l'École néo-platonicienne*, E. Thorin, Paris, 1884.

ŁAJTAR 2000 = ŁAJTAR (A.) (éd.), *Die Inschriften von Byzantion. Teil 1 : Die Inschriften*, Habelt, Bonn, 2000.

LANG 2012 = Lang (J.), *Mit Wissen geschmückt? Zur bildlichen Rezeption griechischer Dichter und Denker in der römischen Lebenswelt*, Reichert Verlag, Wiesbaden, 2012.

LANGNER 2001 = Langner (M.), *Antike Graffitizeichnungen. Motive, Gestaltung und Bedeutung*, Palilia, 11, DAI Rom, Reichert Verlag, Wiesbaden, 2001.

LAPATIN 2015 = Lapatin (K.), *Luxus. The Sumptuous Arts of Greec and Rome*, J. Paul Getty Museum, Los Angeles, 2015.

LASSÈRE 2005 = Lassère (J.-M.), *Manuel d'épigraphie latine*, 2 volumes, Picard, Paris, 2005.

LAZZARO 1993 = Lazzaro (L.), *Esclaves et affranchis en Belgique et Germanie romaines d'après les sources épigraphiques*, Belles Lettres, Paris, 1993.

LE BLANT 1896 = Le Blant (E.F.), *750 inscriptions de pierres gravées inédites ou peu connues*, Imprimerie Nationale, Paris, 1896.

LE BOHEC 2002 = Le Bohec (Y.), *L'armée romaine sous le Haut-Empire*, Picard, Paris, 3<sup>ème</sup> édition, 2002 (1989)

LEFORT 1875 = M.L. Lefort (M.L.), « Les colliers et les bulles des esclaves fugitifs aux derniers siècles de l'Empire romain », *Revue Archéologique*, XXIX (1875), pp. 102-109.

LEITAO 2012 = Leitao (D.D.), *The Pregnant Male as Myth and Metaphor in Classical Greek Literature*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2012.

LE GLAY 1966 = Le Glay (M.), *Saturne Africain : histoire*, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 205, De Boccard, Paris, 1966.

LE GLAY 1975 = Le Glay (M.), « Les syncrétismes dans l'Afrique ancienne », in : Dunand (F.), Lévêque (P.) (dir.), *Les syncrétismes dans les religions de l'Antiquité*, Colloque de Besançon (22-23 octobre 1973), E.J. Brill, Leiden, 1975, pp. 123-151.

LERICHE 2011 = Leriche (P.), « Europos-Doura séleucide », in : Dabrowa (E.) (éd.), *New Studies on the Seleucids*, Jagiellonian University Press, Cracovie, 2011.

LESCHHORN, FRANKE 2002 = Leschhorn (W.), Franke (P.R.), *Lexikon der Aufschriften auf griechischen Münzen. Band I : Geographische Begriffe, Götter und Heroen, mythische Gestalten, Persönlichkeiten, Titel und Beinamen, Agonistik, staatsrechtliche und prägerechtliche Formeln, bemerkenswerte Wörter*, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne, 2002.

LESCHHORN 2009 = Leschhorn (W.), Franke (P.R.), *Lexikon der Aufschriften auf griechischen Münzen. Band II : Ethnika und 'Beamtenamen'*, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne, 2009.

LETTICH 2003 = Lettich (G.), *Itinerari epigrafici aquileiesi : guida alle epigrafi esposte nel Museo Archeologico Nazionale di Aquileia*, Editreg, Trieste, 2003.

LIAMPI 1998 = Liampi (K.), *Das makedonische Schild*, Habelt, Bonn, 1998.

LINDERSKI 1996 = J. Linderski, « Q. Scipio Imperator », in : J. Linderski (éd.), *Imperium sine fine: T. Robert S. Broughton and the Roman Republic*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1996, p. 145-186.

LINDSAY 1997 = Lindsay (W.M.), *Sexti Pompei Festi De verborum significatu quae supersunt. Cum Pauli Epitome*, Teubner, Stuttgart, 1997.

LIU, TCHERNIA 1994 = Liou (B.), Tchernia (A.), « L'interprétation des inscriptions sur les amphores Dressel 20 », in : AA.VV., *Epigrafia della produzione e della distribuzione*, Collection de l'École française de Rome, 193, « L'Erma » di Bretschneider / De Boccard, Rome / Paris, 1994, pp. 134-156.

LIPPERT 1762 = Lippert (P.D.), *Dactyliothecae Universalis signorum exemplis nitidis redditae Chilias tertia sive scrinium milliarum tertium. Delectis gemmis antiquo opere scalptis plerisque eis que fere hodie praedicatione et notitia multorum*, 2 volumes, Breitkopf, Leipzig, 1762.

LIPPOLD 1922 = Lippold (G.), *Gemmen und Kameen des Altertums und der Neuzeit*, J. Hoffmann, Stuttgart, 1922.

MAASKANT-KLEIBRINK 1975 = Maaskant-Kleibrink (M.), *Classification of Ancient Engraved Gems. A study based on the Collection in the Royal Coin Cabinet, The Hague, with History of that Collection*, Boerhaavezaal, Leiden, 1975.

MAASKANT-KLEIBRINK 1978 = Maaskant-Kleibrink (M.), *Catalogue of the Engraved Gems in the Royal Coin Cabinet, The Hague : the Greek, Etruscan and Roman Collections*, 2 volumes, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 1978.

MAASKANT-KLEIBRINK 1986 = Maaskant-Kleibrink (M.), *Description of the Collections in the Rijksmuseum G.M. Kam at Nijmegen X. The Engraved Gems. Roman and Non-Roman*, Rijksmuseum G.M. Kam, Nimègue, 1986.

MAASKANT-KLEIBRINK 1997 = Maaskant-Kleibrink (M.), « Bearers of idols : Iphigeneia, Cassandra and Aeneas », in : M. Avisseau-Broustet (éd.), *La glyptique des mondes classiques. Mélanges en hommage à Marie-Louise Vollenweider*, Bibliothèque nationale de France, Paris, 1997, pp. 23-34.

MCCANN 1968 = McCann (A.M.), *The Portraits of Septimius Severus*, MAAR, XXX, American Academy in Rome, Rome, 1968.

MACLAGAN 1924 = Maclagan (E.R.D.), *Catalogue of Italian plaquettes*, Victoria and Albert Museum, The Board of Education, Londres, 1924.

MCLEAN 2002 = McLean (B.H.), *An Introduction to Greek Epigraphy of the Hellenistic and Roman Periods from Alexander the Great Down to the Reign of Constantine (323 B.C. – A.D. 337)*, University of Michigan Press, Chicago, 2002.

MADDOLI 1963-1964 = Maddoli (G.), « Le cretule del Nomophylakion di Cirene », *Annuario della Scuola Archeologica di Atene e della Missioni italiane in Oriente*, 41-42 (1963-1964), pp. 39-145, figg. 1-51.

MAFFEI 1707-1709 = Maffei (A.), *Gemme antiche figurate Gemme date in luce da Domenico de Rossi*, 4 volumes, Stamperia alla Pace, Rome, 1707-1709.

MALAISE 1972a = Malaise (M.), *Les conditions de pénétration et de diffusion des cultes isiaques en Italie*, E.J. Brill, Leiden, 1972.

MALAISE 1972b = Malaise (M.), *Inventaire préliminaire des documents égyptiens découverts en Italie*, E.J. Brill, Leiden, 1972.

MALEC 1994 = Malec (M.), *Imiona chrześcijańskie w średniowiecznej Polsce (Onomastique chrétienne et médiévale de Pologne)*, Instytut Języka Polskiego (Institut polonais de linguistique), Cracovie, 1994.

MANCIOLI 1987 = Manciole (D.), *Giochi e Spettacoli*, Vita et costumi dei Romani antichi, 4, Edizioni Quasar, Rome, 1987.

MANDRIOLI BIZZARRI 1987 = Mandrioli Bizzarri (A.R.), *La collezione di gemme del Museo civico archeologico di Bologna*, Grafis Edizioni, Bologne, 1987.

MARICHAL 1975 = Marichal (R.), « Rapports sur les conférences. Paléographie latine et française » in : École Pratique des Hautes Études – IV<sup>e</sup> Section sciences historiques et philologiques, *Annuaire 1974-1975*, La Sorbonne / Imprimerie Nationale, Paris, 1975, pp. 521-542.

MARIETTE 1741 = Mariette (P.J.), *Description sommaire des pierres gravées du Cabinet de feu M. Crozat*, Pierre-Jean Mariette (rue St. Jacques, aux Colonnes d'Hercule), Paris, 1741.

MARSHALL 1907 = Marshall (F.H.), *Catalogue of Finger Rings in the British Museum, Greek, Etruscan and Roman*, The Trustees of the British Museum, Londres, 1907.

MARTINEZ, BARALIS, MATHIEUX, STOYANOV, TONKOVA 2015 = Martinez (J.-L.), Baralis (A.), Mathieux (N.), Stoyanov (T.), Tonkova (M.) (dir.), *L'Épopée des rois thraces des guerres Médiques aux invasions celtes (479 – 298 av. J.-C.). Découvertes archéologiques en Bulgarie*, Louvre éditions / Somogy éditions d'art, Paris, 2015.

MARTINI 1971 = Martini (W.), *Etruskische Ringsteinglyptik*, Mitteilungen des Deutschen archäologischen Instituts- Römische Abteilung, Ergänzungsheft, 18, Kerle Verlag, Heidelberg, 1971.

MARTINIANI-REBER 2011 = Martiniani-Reber (M.) (dir.), *Antiquités paléochrétiennes et byzantines, III<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles. Collections du Musée d'Art et d'Histoire – Genève*, Collections byzantines du MAH, 2, Musée d'art et d'histoire de Genève / 5 Continents Editions, Genève / Milan, 2011.

MASSON 1997 = Masson (O.), « Nouvelles notes d'anthroponymie grecque. XVI. Madame *Gorgonis* et les inscriptions de bon augure », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 119 (1997), pp. 59-62.

MASSON 2000 = Masson (O.), *Onomastica Graeca Selecta III*, Librairie Droz, Genève, 2000.

MASTROCINQUE 2003 = Mastrocinque (A.), *Sylloge Gemmarum Gnosticarum – Parte I*, Bollettino di Numismatica, Monografia 8.2.I, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, Rome, 2003.

MASTROCINQUE 2008 = Mastrocinque (A.), *Sylloge Gemmarum Gnosticarum – Parte II*, Bollettino di Numismatica, Monografia 8.2.II, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, Rome, 2008.

MASTROCINQUE 2014 = Mastrocinque (A.), *Les intailles magiques du département des Monnaies, Médailles et Antiques*, Bibliothèque nationale de France, Paris, 2014.

MATTER 1828 = Matter (J.), *Histoire critique du gnosticisme et de son influence*, 3, F.G. Levrault, Paris, 1828.

MEGOW 1987 = Megow (W.-R.), *Kameen von Augustus bis Alexander Severus*, De Gruyter, Berlin, 1987.

MEGOW 2011 = Megow (W.-R.), « Spätantike Herrschenrkameen. Beobachtungen zum konstantinischen ›Klassizismus‹ », *Jahresheft des Österreichischen Archäologischen Institutes in Wien*, 80 (2011), pp. 167-241.

MEIGGS 1997 = Meiggs (R.), *Roman Ostia*, 2<sup>ème</sup> édition, Clarendon Press, Oxford, 1997 (1973).

MEYER 2006 = Meyer (M.), *Die Personifikation der Stadt Antiocheia. Ein neues Bild für eine neue Gottheit*, De Gruyter, Berlin, 2006.

MICHEL 2001 = Michel (S.), *Die Magischen Gemmen im Britischen Museum*, The British Museum Press, Londres, 2001.

MICHEL 2004 = Michel (S.), *Die Magischen Gemmen. Zu Bildern und Zauberformeln auf geschnittenen Steinen der Antike und Neuzeit*, Akademie Verlag, Berlin, 2004.

MICHELI 2012 = Micheli (M.E.), *Anelli e gemme incise nel Museo Archeologico Nazionale delle Marche*, Edizioni ETS, Pise, 2012.

MIDDLETON 1892 = Middleton (J.H.), *The Lewis Collection of Gems and Rings in the possession of Corpus Christi College, Cambridge*, C.J. Clay and Sons, Londres, 1892.

MILLER 1998 = Miller (M.C.J.), *Abbreviations in Latin*, Arès, Chicaco, 1998.

MONSIEUR 2001 = Monsieur (P.), « L'amphore gauloise Augst 21 : une grande inconnue » in : Lodewijckx (M.) (éd.), *Belgian Archaeology in European Settings II*, Leuven University Press, Louvain, 2001, pp. 171-184.

MORET 1995 = Moret (J.-M.), « Un groupe de scarabées italiques », *Journal des Savants*, 1995/1, pp. 31-64.

MORET 1997 = Moret (J.-M.), *Les pierres gravées antiques représentant le rapt du Palladion*, 2 volumes, Von Zabern Verlag, Mayence, 1997.

MØRKHOLM 1991 = Mørkholm (O.), *Early Hellenistic Coinage from the accession of Alexander to the Peace of Apamea (336–188 B.C.)*, Cambridge University Press, Cambridge, 1991.

NAGY 2011 = Nagy (A.M.), « Magical gems and Classical Archaeology », in : C. Entwistle, N. Adams (éd.), *Gems of Heaven. Recent Research on Engraved Gemstones in Late Antiquity*, The Trustees of the British Museum, Londres, 2011, pp. 75-81.

NESTOROVIĆ 2005 = Nestorović (A.), *Images of the world engraved in jewels : Roman gems from Slovenia*, Narodni Muzej Slovenije, Ljubljana, 2005.

NEVEROV 1971 = Neverov (O.), *Antique Cameos in the Hermitage Collection*, Aurora Art, Leningrad<sup>2177</sup>, 1971.

NEVEROV 1976a = Neverov (O.), *Antique Intaglios in the Hermitage Collection*, Aurora Art, Leningrad<sup>1</sup>, 1976.

NEVEROV 1976b = Neverov (O.), « Représentations sur les gemmes-cachets, bagues en métal et amulettes des premiers siècles de notre ère. Découvertes faites sur le littoral de la mer Noire » in : Kobylina (M.M.), *Divinités orientales sur le littoral Nord de la mer Noire*, E.J. Brill, Leiden, 1976, pp. 53-65.

NEVEROV 1988 = Neverov (O.), *Antičnye kamei v sobranii Ermitaža*, Iskusstvo, Leningrad<sup>1</sup>, 1988.

NOONAN 2007 = Noonan (J.D.), « 'Sum pius Aeneas' : Aeneas and the Leader as Conservator », *Classical Bulletin*, 83/1 (2007), pp. 65-91.

OGDEN 1992 = Ogden (J.), *Ancient jewellery (Interpreting the past)*, University of California Press / The Trustees of the British Museum, Berkeley / Londres, 1992.

OIKONOMIDES 1974 = Oikonomides (A.N.) (éd.), *Abbreviations in Greek Inscriptions, Papyri, Manuscripts and early-printed Books*, Arès, Chicago, 1974.

OLMER 2001 = Olmer (F.), « Le anfore e le misure di capacità », in : Corti (C.), Giordani (N.) (éd.), *Pondera. Pesi e Misure nell'Antichità*, Museo della Bilancia / Centro di Documentazione, Campogalliano, 2001, pp. 227-236.

---

<sup>2177</sup> À l'époque de la publication (1971 ; 1976 ; 1988), Saint-Pétersbourg portait encore son nom hérité de l'ère communiste en Russie.

ORLANDOS 1971 = Orlandos (A.K.), « Άνασκαφή Μεσσήνης [Fouilles de Messène] », *Πρακτικά της Αθήναις Αρχαιολογικής Εταιρείας [Prakt]*, 1969 (1971), pp. 98-120, pls. 121-136.

OVERBECK, OVERBECK 2005 = Overbeck (B.), Overbeck (M.), *Bacchus und seine Welt auf antiken Gemmen*, Hatzimichalis Est., Athènes, 2005.

PAGE GASSER 2001 = Page Gasser (M.P.), *Götter bewohnten Ägypten. Bronzefiguren der Sammlungen « Bibel+Orient » der Universität Freiburg Schweiz*, Vandenhoeck und Ruprecht, Göttingen, 2001.

PALAGIA 2009 = Palagia (O.), « The Grave Relief of Adea, Daughter of Cassander and Cynnana » in : Howe (T.), Reames (J.) (éd.), *Macedonian Legacies. Studies in Ancient Macedonian History and Culture in Honor of Eugene N. Borza*, Regina Books, Claremont, 2009, pp. 195-214.

PANNUTI 1994 = Pannuti (U.), *La collezione glittica del Museo archeologico nazionale di Napoli II*, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, Naples, 1994.

PANNUTI 2009 = Pannuti (U.), « Formazione, incremento e vicende dell'antica raccolta glittica medicea », in : Gallottini (A.) (éd.), *Studi di glittica*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 2009, pp. 67-81.

PANOFKA 1851 = Panofka (Th.), « Gemmen mit Inschriften in den königlichen Museen zu Berlin, Haag, Kopenhagen, London, Paris, Petersburg und Wien », in : *Abhandlungen der Königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Berlin, 1851, pp. 385-519.

PAOLUCCI, ZUB 2000 = Paolucci (R.), Zub (A.), *La monetazione di Aquileia romana*, Raffaele Paolucci, Padoue, 2000.

PARRY 1987 = Parry (M.), « The Traditional Epithet in Homer » in : Parry (A.) (éd.), *The making of Homeric verse. The collected papers of Milman Parry*, Oxford University Press, New-York, 1987, pp. 1-190.

PASTOUREAU 2003 = Pastoureau (M.), *Traité d'héraldique*, Picard, Paris, 4<sup>ème</sup> édition, 2003 (1979).

PAVESI, GAGETTI 2001 = Pavesi (G.), Galletti (E.), *Arte e Materia. Studi su oggetti di ornamento di età romana*, Quaderni di Acme, 49, Monduzzi Editore, Milan, 2001.

PAVINI ROSATI 1962 = Pavini Rosati (F.), « Le monete con la leggenda MEP », *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei – Rendiconti [RendLinc]*, XVII, fasc. 5-6, (mai-juin 1962), pp. 1-7.

PELLETIER 1999 = Pelletier (A.), *Lugdunum, Lyon*, Presses Universitaires de Lyon / Éditions lyonnaises d'Art et d'Histoire, Lyon, 1999.

PÉREZ 1986 = Pérez (C.), *Monnaie du pouvoir. Pouvoir de la monnaie. Une pratique discursive originale : le discours figuratif monétaire (1<sup>er</sup> s. av. J.-C. – 14 ap. J.-C.)*, Les Belles Lettres, Paris, 1986.

PIETRI, PIETRI 1999-2000 = Pietri (Ch.), Pietri (L.) (dir.), *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire 2 : Prosopographie de l'Italie chrétienne (313-604)*, 2 volumes, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, Paris, 1999-2000.

PFAHL 2012 = Pfahl (S.F.), *Instrumenta Latina et Graeca Inscripta des Limesgebietes von 200 v. Chr. bis 600 n. Chr. [ILGIL]*, Griener Verlag, Weinstadt, 2012.

PFUHL, MÖBIUS 1979 = Pfuhl (E.), Möbius (H.), *Die ostgriechischen Grabreliefs*, Von Zabern Verlag, Mayence, 1979.

PHILIPP 1986 = Philipp (H.), *Mira et Magica. Gemmen im ägyptischen Museum der Staatlichen Museen. Preussischer Kulturbesitz Berlin-Charlottenburg*, Von Zabern Verlag, Mayence, 1986.

PILLOY 1895 = Pilloy (J.), *Étude sur d'anciens lieux de sépulture dans l'Aisne II*, Triqueneaux-Devienne, Saint-Quentin, 1895.

PISO 2000-2003 = Piso (I.), « Les légions dans la province de Dacie » in : Le Bohec (Y.) (éd.), *Les légions de Rome sous le Haut-Empire*, 3 volumes, De Boccard, Paris, 2000-2003, pp. 205-225.

PLANTZOS 1999 = Plantzos (D.), *Hellenistic Engraved Gems*, Clarendon Press, Oxford, 1999.

PLATZ-HORSTER 1984 = Platz-Horster (G.), *Die antiken Gemmen im Rheinischen Landesmuseum Bonn*, Rheinland-Verlag / Habelt, Cologne / Bonn, 1984

PLATZ-HORSTER 1987 = Platz-Horster (G.), *Die antiken Gemmen aus Xanten I. Im Besitz des Niederrheinischen Altertumsvereins, des Rheinischen Landesmuseums Bonn, der Katholischen Kirchengemeinde St. Viktor und des Regionalmuseums Xanten*, Kunst und Altertum am Rhein, 126, Rheinland-Verlag / Habelt, Cologne / Bonn, 1987.

PLATZ-HORSTER 1994 = Platz-Horster (G.), *Die antiken Gemmen aus Xanten II. Im Besitz des Archäologischen Parks, Regionalmuseum Xanten, der Katholischen Kirchengemeinde St. Mariae Himmelfahrt Marienbaum sowie in Privatbesitz*, Führer und Schriften des Regionalmuseums Xanten, 35, Rheinland-Verlag / Habelt, Cologne / Bonn, 1994.

PLATZ-HORSTER 2009 = Platz-Horster (G.), « *Nuove gemme di Xanten e di Augsburg* », in : G. Sena Chiesa, E. Galletti (éd.), *Aquileia e la glittica di età ellenistica e romana*, Edizioni Editreg, Trieste, 2009, pp. 129-140.

PLATZ-HORSTER 2012 = Platz-Horster (G.), *Kleine Bilder – grosse Mythen. Antike Gemmen aus Augsburg*, Likias Verlag, Friedberg, 2012.

POPE-HENNESSY 1965 = Pope-Hennessy (J.), *Renaissance Bronzes from the Samuel H. Kress Collection : reliefs, plaquettes, statuettes, ustensils and mortars*, Phaidon Press, Londres, 1965.

PREISENDANZ 1974 = Preisendanz (D.), *Papyri Graecae Magicae. Die griechischen Zauberpapyri*, II, Verlag B.G. Teubner, Stuttgart, 2<sup>ème</sup> édition, 1974 (1931).

PREISIGKE 1922 = Preisigke (F.), *Namenbuch : enthaltend alle griechischen, lateinischen, ägyptischen, hebräischen, arabischen und sonstigen semitischen und nichtsemitischen Menschennamen, soweit sie in griechischen Urkunden (Papyri, Ostraka, Inschriften, Mumienschildern usw.) Ägyptens sich vorfinden*, [privé], Heidelberg, 1922.

PRICE 1991 = Price (M.J.), *The Coinage in the name of Alexander the Great and Philip Arrhidaeus*, 2 volumes, The Swiss Numismatic Society / The Trustees of the British Museum, Zürich / Londres, 1991.

PRIEUR 2014 = Prieur (A.), *Les Hyacinthies à l'époque hellénistique, un témoignage de l'évolution de Sparte ?*, Publibook, Paris, 2014.

PRUNELLE 1995 = Prunelle (G.), *Les usages des graveurs dans la notation d'upsilon et des phonèmes aspirés : le cas des anthroponymes grecs dans les inscriptions latines de Rome*, Librairie Droz, Genève, 1995.

REHM 1940-1941 = Rehm (A.), « ΜΝΗΣΘΗ », *Philologus*, 94 (1940-1941), pp. 1-30.

REINACH 1885 = Reinach (S.), *Traité d'épigraphie grecque*, Ernest Leroux, Paris, 1885.

REINACH 1895 = Reinach (S.), *Pierres gravées des collections Marlborough et d'Orléans, des recueils d'Eckhel, Gori, Levesque de Gravelle, Mariette, Millin, Stosch, réunies et rééditées*, 2 volumes, Firmin-Didot & C<sup>ie</sup>, Paris, 1895.

RICHTER 1920 = Richter (G.M.A.), *Catalogue of Engraved Gems of the Classical Style*, The Metropolitan Museum of Art, New-York, 1920.

RICHTER 1956 = Richter (G.M.A.), *Catalogue of Engraved Gems. Greek, Etruscan and Roman*, The Metropolitan Museum of Art, New York, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 1956.

RICHTER 1965 = Richter (G.M.A.), *The Portraits of the Greeks*, 3 volumes, Phaidon Press, Londres, 1965.

RICHTER 1968 = Richter (G.M.A.), *The Engraved Gems of the Greeks, Etruscans and Romans I. Engraved Gems of the Greeks and the Etruscans. A History of Greek Art in Miniature*, Phaidon Press, Londres, 1968.

RICHTER 1971 = Richter (G.M.A.), *The Engraved Gems of the Greeks, Etruscans and Romans II. Engraved Gems of the Romans. A Supplement to the History of Roman Art*, Phaidon Press, Londres, 1971.

RIEMAN, GOELZER 1897-1901 = Rieman (O.), Goelzer (H.), *Grammaire comparée du grec et du latin*, 2 volumes, Armand Colin & C<sup>ie</sup>, Paris, 1897-1901.

RIGHETTI 1957-1959 = Righetti (R.), « Gemme del Museo Nazionale Romano delle Terme Diocleziane », *RendAccPontRom*, 30-31 (1957-1959), pp. 213-230.

RIX 1991 = Rix (H.), *Etruskische Texte [ET]*, 2 volumes, G. Narr Verlag, Tübingen, 1991.

*Road to Byzantium* = AA.VV., *The Road to Byzantium. Luxury Arts of Antiquity*, Fontanka, Londres, 2006.

ROBERT 1937 = Robert (L.), *Études anatoliennes: recherches sur les inscriptions grecques de l'Asie Mineure*, De Boccard, Paris, 1937.

RODRÍGUEZ-ALMEIDA 1994 = Rodríguez-Almeida (E.), « Scavi sul Monte Testaccio : novità dai *tituli picti* », in : AA.VV., *Epigrafia della produzione e della distribuzione*, Collection de l'École française de Rome, 193, « L'Erma » di Bretschneider / De Boccard, Rome / Paris, 1994, pp. 111-131.

ROSTOVITZEFF 1933 = Rostovtzeff (M.), *Seleucid Babylonia. Bullae and Seals of clay with Greek Inscriptions*, Yale Classical Studies, 3, New Haven, 1933.

ROWLANDSON 1998 = Rowlandson (J.) (éd.), *Women and Society in Greek and Roman Egypt : a Sourcebook*, Cambridge University Press, Cambridge, 1998.

SACKETT 1992 = Sackett (L.H.) (éd.), *Knossos from Greek City to Roman Colony. Excavations at the Unexplored Mansion II*, Thames and Hudson, Londres, 1992.

SALOMIES 1987 = Salomies (O.), *Die römischen Vornamen. Studien zur römischen Namengebung*, Societas Scientiarum Fennica, Helsinki, 1987.

SANDBERG 1954 = Sandberg (N.), *Εὑπλοια : Études épigraphiques*, Göteborgs Universitets Årsskrift, 60/8, Almqvist & Wiksell, Stockholm, 1954.

SANDYS 1927 = Sandys (J.E.), *Latin Epigraphy. An introduction to the Study of Latin Inscriptions*, Cambridge University Press, Cambridge, 1927.

SAS, THOEN 2002 = Sas (K.), Thoen (H.) (éd.), *Schone Schijn. Romeinse juweelkunst in West-Europa / Brilliance et Prestige. La joaillerie romaine en Europe occidentale*, Peeters, Louvain, 2002.

SAS 2014 = Sas (K.), « Jewellery as an indicator of identity in the multicultural Roman society », in : Hupperetz (W.), Kaper (O.E.), Naerebout (F.), Versluys (M.J.) (éd.), *Keys to Rome*, WBooks / Allard Pierson Museum, Amsterdam, 2014, pp. 147-153.

SAURON 2013 = Sauron (G.), *L'art romain II. Des conquêtes aux guerres civiles*, Picard, Paris, 2013.

SCARISBRICK, WAGNER, BOARDMAN 2016 = Scarisbrick (D.), Wagner (C.), Boardman (J.), *The Guy Ladrière Collection of Gems and Rings*, Philip Wilson Publishers, Londres / New York, 2016.

SCARISBRICK, WAGNER, BOARDMAN 2017 = Scarisbrick (D.), Wagner (C.), Boardman (J.), *The Beverley Collection of Gems at Alnwick Castle*, Philip Wilson Publishers, Londres / New York, 2017.

SCHAAD 1992 = Schaad (D.) (dir.), *Le trésor d'Eauze. Bijoux et monnaies du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.*, Association pour la Promotion du Patrimoine archéologique et historique en Midi-Pyrénées, Toulouse, 1992.

SCHEFOLD 1960 = Schefold (K.), *Meisterwerke griechischer Kunst. Kunsthalle Basel*, Schwabe, Bâle, 1960.

SCHMITT, PRIEUR 2004 = Schmitt (L.), Prieur (M.), *Les monnaies romaines*, Les Chevaliers, Paris, 2004.

SCHUBERT 2007 = Schubert (P.), *Philadelphie. Un village égyptien en mutation entre le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> s. ap. J.-C.*, Schwabe Verlag, Bâle, 2007.

SCHULZE 1991 = Schulze (W.), *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen (1904). Mit einer Berichtigungsliste zur Neuausgabe von Olli Salomies*, Weidmann, Zürich – Hildesheim 1991 (1<sup>ère</sup> édition 1904).

SCHWARZ 1988 = Schwarz (P.-A.), *Inscriptiones Selectae Coloniae Augustae Rauricorum*, Augster Blätter zur Römerzeit, 6, Römermuseum Augst, Augst, 1988 (traduction française : C. May).

SCOLARI 1989 = Scolari (A.), « I volgarizzamenti del 'Libellus super ludum scaccorum' (prime indagini sulla tradizione) », *Studi di filologia italiana : bulletino dell'Accademia della Crusca*, 47 (1989), pp. 31-99.

SEAR 2000-2014 = Sear (D.R.), *Roman Coins and their Values*, 5 volumes, Millenium Edition, Spink, Londres, 2000-2014.

SEAR 2002-2004 = Sear (D.R.), *Greek Coins and their Values*, 2 volumes, Spink, Londres, 2002-2004 (1<sup>ère</sup> édition 1978-1979).

SEAR 2001 = Sear (D.R.), *Greek Imperial Coins and their Values. The Local Coinages of the Roman Empire*, Seaby, Londres, 2001 (1<sup>ère</sup> édition 1982).

SENA CHIESA 1966 = Sena Chiesa (G.), *Gemme del Museo Nazionale di Aquileia*, 2 volumes, Associazione Nazionale per Aquileia, Aquilée, 1966.

SENA CHIESA 1978 = Sena Chiesa (G.), *Gemme di Luni*, Giorgio Bretschneider Editore, Rome, 1978.

SENA CHIESA 1997 = Sena Chiesa (G.), « Les intailles et camées sur la Croix de Didier de Brescia », in : AA.VV., *La glyptique des mondes classiques*, Bibliothèque nationale de France, Paris, 1997, pp. 97-117.

SENA CHIESA 2009a = Sena Chiesa (G.), « Le ragioni di un convegno: le gemme di Aquileia e i nuovi orientamenti della glittica », in : G. Sena Chiesa, E. Galletti (éd.), *Aquileia e la glittica di età ellenistica e romana*, Edizioni Editreg, Trieste, 2009, pp. 17-23.

SENA CHIESA 2009b = Sena Chiesa (G.) (éd.), *Gemme dei Civici Musei d'Arte di Verona*, Giorgio Bretschneider Editore, Rome, 2009.

SENA CHIESA 2013 = Sena Chiesa (G.), « Le gemme e le gemme vitree », in : Tiussi (C.), Villa (L.), Novello (M.) (dir.), *Costantino e Teodoro. Aquileia nel IV secolo*, Electa, Milan, 2013, pp. 197-199.

SEYRIG 1968 = Seyrig (H.), « Tristes Hyades », *Revue Numismatique*, VI/10 (1968), pp. 283-285.

SINTÈS, ARCELIN 2002 = Sintès (C.), Arcelin (P.), *Musée de l'Arles antique*, Actes sud, Arles, 2<sup>ème</sup> édition, 2002 (1996).

ŚLIWA 2014 = Śliwa (J.), *Magical Gems from the Collection of Constantine Schmidt-Ciżziński and from other Polish Collections*, Archeobooks, Cracovie, 2014.

SMITH 1983 = Smith (C.), « Vulgar Latin in Roman Britain: Epigraphic and Other Evidence », *ANRW*, II, 29/2, pp. 893-948.

SMITH, HUTTON 1908 = Smith (C.H.), Hutton (A.C.), *Catalogue of the Antiquities (Greek, Etruscan and Roman) in the Collection of the Late Wyndham Francis Cook, Esq<sup>re</sup>*, Methuen & Son, Londres, 1908.

SOLIN 1977 = Solin (H.), « De novis libris iudicia – Marianne Maaskant-Kleibrink : Catalogue of the Engraved Gems in the Royal Coin Cabinet the Hague », *Arctos*, XIII (1979), pp. 193-194 (compte-rendu).

SOLIN 2001 = Solin (H.), « Analecta Epigraphica CXCII. Weitere neue lateinische Cognomina », *Arctos*, XXXV (2001), pp. 189-228.

SOLIN, SALOMIES 1994 = Solin (H.), Salomies (O.), *Repertorium nominum gentilium et cognominum Latinorum*, Olms-Weidmann, Hildesheim – Zürich – New-York, 2<sup>ème</sup> édition, 1994 (1988).

SOLIN 1996 = Solin (H.), *Die stadtrömischen Sklavennamen. Ein Namenbuch*, 3 volumes, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1996.

SOLIN 2003 = Solin (H.), *Die griechischen Personennamen in Rom. Ein Namenbuch*, 3 volumes, De Gruyter, Berlin, 2<sup>ème</sup> édition, 2003 (1982).

SPANNAGEL 1999 = Spannagel (M.), *Exemplaria principis: Untersuchungen zu Entstehung und Ausstattung des Augustusforums*, Verlag Archäologie und Geschichte, Heidelberg, 1999.

SPIER 1992 = Spier (J.), *Ancient gems and finger rings : catalogue of the collections*, The J. Paul Getty Museum, Malibu, 1992.

SPIER 2007 = Spier (J.), *Late Antique and Early Christian Gems*, Reichert Verlag, Wiesbaden, 2007.

SPIER 2010 = Spier (J.), *Treasures of the Ferrell Collection*, Reichert Verlag, Wiesbaden, 2010.

SPIER 2011 = Spier (J.), « Late Antique and Early Christian Gems. Some Unpublished Examples », in : C. Entwistle, N. Adams (éd.), *Gems of Heaven. Recent Research on Engraved Gemstones in Late Antiquity*, The Trustees of the British Museum, Londres, 2011, pp. 193-207.

SPIER 2012 = Spier (J.), *Byzantium and the West: Jewelry in the First Millenium*, Paul Holberton publishing (Les Enluminures, New-York), Londres, 2012.

SPIER, OGDEN 2015 = Spier (J.), Ogden (J.), *Rings of the Ancient World. Egyptian, Near Eastern, Greek, and Roman Rings from the Slava Yevdayev Collection*, Reichert Verlag, Wiesbaden, 2015.

STAMPOLIDIS 1992 = Stampolidis (N.), *Les sceaux de Délos 2. Le cycle érotique, A*, Recherches Franco-Helléniques II, De Boccard, Paris, 1992.

STEFANELLI 1990 = Stefanelli (L.P.B.), « I gioielli », in : A. Salvioni (éd.), *Il tesoro di Via Alessandrina*, Silvana, Rome, 1990, pp. 41-75.

STEFANELLI 2006 = Stefanelli (L.P.B.), « Monumenti antichi nella glittica romana del XVIII secolo », in : Buora (M.) (éd.), *Le gemme incise nel Settecento e Ottocento. Continuità della tradizione classica*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 2006, pp. 51-60.

STEFANELLI 2007 = Stefanelli (L.P.B.), *La collezione Paoletti. Stampi in vetro per impronte di intagli e cammei I*, Gangemi Editore, Rome, 2007.

STEFANELLI 2009a = Stefanelli (L.P.B.), « Gaspare Capparoni, scultore in gemme », in : Gallottini (A.) (éd.), *Studi di glittica*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 2009, pp. 223-238.

STEFANELLI 2009b = Stefanelli (L.P.B.), « La fortuna dell'Ercole Farnese nel XVIII e XIX secolo. Avori, cammei, gemme, cere, medaglie », in : Gallottini (A.) (éd.), *Studi di glittica*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 2009, pp. 202-215.

STEFANELLI 2013 = Stefanelli (L.P.B.), *La collezione Paoletti. Stampi in vetro per impronte di intagli e cammei II*, Gangemi Editore, Rome, 2013.

TAMMA 1991 = Tamma (G.), *Le gemme del Museo Archeologico di Bari*, Edipuglia, Bari, 1991.

TASSINARI 2006 = Tassinari (G.), « Incisori in pietre dure e collezionisti a Milano nel primo Ottocento : il caso di Antonio Berini e Giovanni Battista Sommariva », in : Buora (M.) (éd.), *Le gemme incise nel Settecento e Ottocento. Continuità della tradizione classica*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 2006, pp. 27-49.

TEYSSIER 2009 = Teyssier (E.), *La Mort en face. Le dossier Gladiateurs*, Actes Sud, Arles, 2009.

THUILLIER 1996 = Thuillier (J.-P.), *Le sport dans la Rome antique*, Édition Errance, Paris, 1996.

TÖLKEN 1835 = Tölken (E.H.), *Erklärendes Verzeichnis der antiken vertieft geschnittenen Steine der Königlich Preussischen Gemmensammlung*, Druckerei der Königlich Akademie der Wissenschaften, Berlin, 1835.

TOMASELLI, AMBAGLIO, BOFFO, GABBA 1987 = Tomaselli (C.), Ambaglio (D.), Boffo (L.), Gabba (E.), *Museo dell'Istituto di Archeologia. Materia 3 : Gemme e anelli, iscrizioni*, Istituto Editoriale Cisalpino – La Goliardica, Pavia, 1987.

TOMASELLI 1993 = Tomaselli (C.), *Le Gemme incise di età romana dei Civici Musei di Udine*, La nuova Italia, Florence, 1993.

TONDO, VANNI 1990 = Tondo (L.), Vanni (F.M.), *Le gemme dei Medici e dei Lorena nel Museo Archeologico di Firenze*, Centro Di, Florence, 1990.

TORELLI 1997 = Torelli (M.), « *Appius Alce*. La gemma fiorentina con rito saliare e la presenza dei Claudii in Etruria », *Studi Etruschi*, LXIII (1997), pp. 227-255.

TORELLI 2002 = Torelli (M.), « Autorappresentarsi. Immagine di sé, ideologia e mito greco attraverso gli scarabei etruschi », *Ostraka*, 11 (2002), pp. 101-155.

TOSO 2007 = Toso (S.), *Fabulae Graecae. Miti greci nelle gemme romane del I secolo a.C.*, Le Rovine Circolari, 9, "L'Erma" di Bretschneider, Rome, 2007.

TÓTH 1985 = Tóth (E.), *Római gyűrűk és fibulák (Ringe und Fibeln im Ungarischen Nationalmuseum)*, Múszák Közművelődési Kiadó, Budapest, 1985.

TÓTH 1989 = Tóth (E.), « Neuere Silvanusringe aus Pannonien (zur Silvanusverehrung in Pannonien) », *Folia Archaeologica*, XL (1989), pp. 113-128.

TOYNBEE 1948 = Toynbee (J.M.C.), « Beasts and their Names in the Roman Empire », *Papers of the British School at Rome*, 16 (1948), pp. 24-37.

TOYNBEE 1953 = Toynbee (J.M.C.), « Christianity in Roman Britain », *The Journal of the British Archaeological Association*, 3<sup>rd</sup> Series, XVI (1953), pp. 1-24.

TRAN TAM TINH, LABRECQUE 1973 = Tran Tam Tinh (V.), Labrecque (Y.), *Isis Lactans*, E.J. Brill, Leiden, 1973.

TRAN TAM TINH 1983 = Tran Tam Tinh (V.), *Sérapis debout. Corpus des monuments de Sérapis debout et étude iconographique*, E.J. Brill, Leiden, 1983.

UBALDELLI 2001 = Ubaldelli (M.L.), *Corpus Gemmarum. Dactyliotheca Capponiana. Collezionismo romano di intagli e cammei nella prima metà del XVIII secolo*, Bollettino di Numismatica, Monografia 8.1., Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, Rome, 2001.

VALVO 2003 = Valvo (A.), « *Unata/Otacilius*: usi e abusi onomastici nelle iscrizioni bilingui etrusco-latine », in : Angeli Bertinelli (M.G.), Donati (A.) (éd.), *Usi e abusi epigrafici. Atti del colloquio internazionale di epigrafia latina (Genova 20-22 settembre 2001)*, Serta Antiqua et Mediaevalia, VI (Storia antica, 3), Georgio Bretschneider Editore, Rome, 2003, pp. 149-166.

VERMEULE 1957 = Vermeule (C.C.), « Herakles Crowning Himself. New Greek Statuary Types and their Place in Hellenistic and Roman Art », *Journal of Hellenic Studies*, 77/2 (1957), pp. 283-299.

VEYMIERS 2009 = Veymiers (R.), Ἰλαεὺς τῶ φοροῦντι. *Sérapis sur les gemmes et les bijoux antiques*, Académie royale de Belgique, Bruxelles, 2009.

VEYMIERS 2011 = Veymiers (R.), « Ἰλαεὺς τῶ φοροῦντι. Sérapis sur les gemmes et les bijoux antiques. Supplément I » in : L. Bricault, R. Veymiers (éd.), *Bibliotheca Isiaca II*, Ausonius Éditions, Bordeaux, 2011, pp. 239-271.

VIDMAN 1969 = Vidman (L.), *Sylloge inscriptionum religionis Isiacae et Sarapiacae*, De Gruyter, Berlin / New-York, 1969.

VITELLOZZI 2010a = Vitellozzi (P.), *Gemme e Magia dalle collezioni del Museo Archeologico Nazionale dell'Umbria*, Fabrizio Fabbri Editore, Pérouse, 2010.

VITELLOZZI 2010b = Vitellozzi (P.), *Gemme e Cammei della Collezione Guardabassi nel Museo Archeologico Nazionale dell'Umbria a Perugia*, Volumnia, Pérouse, 2010.

VOLLENWEIDER 1960 = Vollenweider (M.-L.), « Les portraits romains sur les intailles et camées de la collection Fol. I. Portraits et têtes du temps de la République », *Genava*, VIII (1960), pp. 137-152.

VOLLENWEIDER 1966 = Vollenweider (M.-L.), *Die Steinschneidekunst und ihre Künstler in spätrepublikanischer und augusteischer Zeit*, Grimm Verlag, Baden-Baden, 1966.

VOLLENWEIDER 1967-1983 = Vollenweider (M.-L.), *Catalogue raisonné des sceaux, cylindres, intailles et camées – Vol. I : Catalogue raisonné des sceaux, cylindres et intailles. Vol. II : Les portraits, les masques de théâtre, les symboles politiques : une contribution à l'histoire des civilisations hellénistique et romaine. Vol. III : La collection du Révérend Dr. V.E.G. Kenna et d'autres acquisitions et dons récents*, 3 tomes en 4 volumes, Musée d'art et d'histoire de Genève, Von Zabern Verlag, Mayence, 1967-1983.

VOLLENWEIDER 1972-1974 = Vollenweider (M.-L.), *Die Porträtgemmen der römischen Republik*, 2 volumes, Von Zabern Verlag, Mayence, 1972-1974.

VOLLENWEIDER 1980 = Vollenweider (M.-L.), « Deux portraits inconnus de la dynastie du Pont et les graveurs Nikias, Zoilos et Apollonios », *Antike Kunst*, 23/2, 1980, pp. 146-153.

VOLLENWEIDER 1984 = Vollenweider (M.-L.), *Deliciae Leonis. Antike geschnittene Steine und Ringe aus einer Privatsammlung*, Von Zabern Verlag, Mayence, 1984.

VOLLENWEIDER 1995 = Vollenweider (M.-L.), *Camées et intailles. Tome I : Les Portraits grecs du Cabinet des Médailles*, 2 volumes, Bibliothèque nationale de France, Paris, 1995.

VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003 = Vollenweider (M.-L.), Avisseau-Broustet (M.), *Camées et intailles. Tome II : Les Portraits romains du Cabinet des Médailles*, 2 volumes, Bibliothèque nationale de France, Paris, 2003.

VOLLKOMMER 2001 = Vollkommer (R.) (éd.), *Künstlerlexikon der Antike*, 2 volumes, K.G. Saur, München / Leipzig, 2001.

WACHTER 2001 = Wachter (R.), *Non-Attic Greek vase inscriptions*, Oxford University Press, Oxford, 2001.

WALTERS 1926 = Walters (H.B.), *Catalogue of the engraved gems and cameos, Greek, Etruscan and Roman, in the British Museum*, Londres, 1926.

WARMINGTON 1981 = Warmington (B.H.), *Nero : Reality and Legend*, Chatto & Windus, Londres, 2ème édition, 1981 (1969).

WEBER 1977 = Weber (V.), « *Apie Mariu* », *Arheološki Vestnik*, XXVIII (1977), pp. 245-250.

WEEBER 2003 = Weeber (K.-W.), *Die Schwelgerei, das süsse Gift... Luxus im alten Rom*, Primus, Darmstadt, 2003.

WEISS 2007 = Weiss (C.), *Die antiken Gemmen der Sammlung Heinrich Dressel in der Antikensammlung Berlin*, Ergon Verlag, Würzburg, 2007.

WEISS 2009 = Weiss (C.), « Wiederentdeckte Gemmen in einem Kolloid in Privatbesitz », in : G. Sena Chiesa, E. Galletti (éd.), *Aquileia e la glittica di età ellenistica e romana*, Edizioni Editreg, Trieste, 2009, pp. 293-309.

WEISS, AUBRY 2009 = Weiss (C.), Aubry (S.), « Gemmen mit Circusrennen. Neue Beobachtungen zu den Zählsystemen der spina (septem ova, delphini) und eine Preisinschrift auf die factio der prasini », *Quaderni Ticinesi di Numismatica e Antichità Classiche*, 38 (2009), pp. 227-258.

WEISS 2010 = Weiss (C.), « Capricorn und Tisch auf augusteischen Gemmen » in : Weiss (C.), Simon (E.) (éd.), *Folia in memoriam Ruth Linder collecta*, Verlag J.H. Röhl, Dettelbach, 2010, pp. 164-177.

WEISS, AUBRY 2016 = Weiss (C.), Aubry (S.), « Gemmen », in : Heinen (H.) (éd.), *Handwörterbuch der antiken Sklaverei (HAS). CD-ROM-Lieferung I-V*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2016.

WEITZMANN 1979 = Weitzmann (K.) (éd.), *Age of spirituality. Late antique and early Christian art, third to seventh century*, The Metropolitan Museum of Art, Princeton University Press, New-York, 1979.

WESTERMANN, KRAEMER JR 1926 = Westermann (W.L.), Kraemer Jr (C.J.), *Greek Papyri in the Library of Cornell University*, Columbia University Press, New-York, 1926.

WIEGANDT 2009 = Wiegandt (H.C.L.), *Die griechischen Siegel der klassischen Zeit – Ikonographischer Vergleich*, Verlag Herbert Wiegandt, Frankfurt, 2009.

WILLERS, RASELLI-NYDEGGER 2003 = Willers (D.), Raselli-Nydegger (L.), *Im Glanz der Götter und Heroen. Meisterwerke antiker Glyptik aus der Stiftung Leo Merz*, Von Zabern Verlag, Mayence, 2003.

WINCKELMANN 1760 = Winckelmann (J.J.), *Description des pierres gravées du feu Baron de Stosch*, A. Bonducci, Florence, 1760.

WOJAN 2006 = Wojan (F.), « Trapézonte du Pont sous l'Empire romain : étude historique et corpus monétaire », *Revue numismatique*, 162 (2006), pp. 181-229.

WREDE 1986 = Wrede (H.), *Die antike Herme*, Von Zabern Verlag, Mayence, 1986.

WUILLEUMIER, AUDIN 1952 = Wuilleumier (P.), Audin (A.), *Les médaillons d'applique gallo-romains de la vallée du Rhône*, Belles Lettres, Paris, 1952.

WÜNSCHE 1982 = Wünsche (R.), « Marius und Sulla – Untersuchungen zu republikanischen Porträts und deren neuzeitlichen Nachahmungen », *Münchener Jahrbuch der bildenden Kunst [Münch.Jhb]*, 33 (1982), pp. 7-38.

WÜNSCHE, STEINHART 2010 = Wünsche (R.), Steinhart (M.) (éd.), *Zauber in edlem Stein. Antike Gemmen. Die Stiftung Helmut Hansmann*, Forschungen der Staatlichen Antikensammlungen und Glyptothek – Band 2, Kunstverlag Josef Fink, Lindenberg im Allgäu, 2010.

YANGAKI 2009 = Yangaki (A.G.), « North Syrian Mortaria and Other Late Roman Personal and Utility Objects Bearing Inscriptions of Good Luck », *Byzantina Symmeikta*, 19 (2009), pp. 247-287.

ZACCARIA 1993 = Zaccaria (C.), *I laterizi di età romana nell'area nordadriatica, "L'Erma"* di Bretschneider, Rome, 1993.

ZAHN 1972 = Zahn (R.), « Otho, Nero und Poppaea auf einer Karneolgemme », in : *Forschungen und Berichte. Staatliche Museen zu Berlin*, 14 (1972), pp. 173-181.

ZAZOFF 1968 = Zazoff (P.), *Etruskische Skarabäen*, Von Zabern Verlag, Mayence, 1968.

ZAZOFF 1970 = Zazoff (P.), « Eine hellenistische Satyr-Nymphe-Gruppe. Der Ringstein des Panaios in Paris, Cabinet des Médailles », *Schweizer Münzblätter*, 20 (1970), pp. 104-113.

ZAZOFF 1983 = Zazoff (P.), *Die antiken Gemmen*, Handbuch der Archäologie, Beck Verlag, Munich, 1983.

ZWIERLEIN-DIEHL 1986 = Zwierlein-Diehl (E.), *Glaspasten im Martin-von-Wagner-Museum der Universität Würzburg I. Abdrücke von antiken und ausgewählten nachantiken Intagli und Kameen*, Prestel Verlag, Munich, 1986.

ZWIERLEIN-DIEHL 1993 = Zwierlein-Diehl (E.), « Colliers "aus Herculaneum" in Wien mit einem Exkurs zum Ring der Sehers von Boscoreale » in : Franchi Dell'Orto (L.), *Ercolano 1738-1988. 250 Anni di ricerca archeologica. Atti del Convegno internazionale (Ravello-Ercolano-Napoli-Pompei, 30 ottobre-5 novembre 1988)*, L'« Erma » di Bretschneider, Rome, 1993.

ZWIERLEIN-DIEHL 1997 = Zwierlein-Diehl (H.), « Constantinopolis et Roma. Intailles du IV<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ », in : M. Avisseau-Broustet (éd.), *La glyptique des mondes classiques. Mélanges en hommage à Marie-Louise Vollenweider*, Bibliothèque nationale de France, Paris, 1997, pp. 83-96.

ZWIERLEIN-DIEHL 1998 = Zwierlein-Diehl (E.), *Die Gemmen und Kameen des Dreikönigenschreines*, Verlag Kölner Dom, Köln, 1998.

ZWIERLEIN-DIEHL 2002 = Zwierlein-Diehl (E.), *Siegel und Abdruck. Antike Gemmen in Bonn*, Akademisches Kunstmuseum-Antikensammlung der Universität Bonn, Köllen Verlag, Bonn, 2002.

ZWIERLEIN-DIEHL 2005 = Zwierlein-Diehl (E.), « Gemmen mit Künstlerinschriften », in : Strocka (V.M.) (éd.), *Meisterwerke. Internationales Symposium anlässlich des 150. Geburtstages von Adolf Furtwängler*, Hirmer Verlag, Munich, 2005.

ZWIERLEIN-DIEHL 2007 = Zwierlein-Diehl (E.), *Antike Gemmen und ihr Nachleben*, DeGruyter, Berlin, 2007.

ZWIERLEIN-DIEHL 2010 = Zwierlein-Diehl (E.), « Intaglio mit Saturnus und Inschrift Mythunim », *Pallas*, 83 (2010), pp. 251-266.

ZWIERLEIN-DIEHL 2011 = Zwierlein-Diehl (E.), « Gem Portraits of Soldier-Emperors », in : C. Entwistle, N. Adams (éd.), *Gems of Heaven. Recent Research on Engraved Gemstones in Late Antiquity*, The Trustees of the British Museum, Londres, 2011, pp. 149-162.

## ABRÉVIATIONS

Les abréviations ci-dessous sont conformes aux normes de publication éditées dans le *Guide de l'épigraphiste* (épigraphie) et par le *Deutsches Archäologisches Institut* ([www.dainst.org](http://www.dainst.org)).

AGDS I = Brandt (E.), Krug (A.), Schmidt (E.), *Antike Gemmen in deutschen Sammlungen I. Staatliche Münzsammlung München*, 3 volumes, Prestel Verlag, Munich, 1968-1972.

AGDS II = Zwierlein-Diehl (E.), *Antike Gemmen in deutschen Sammlungen II. Staatliche Museum Preussischer Kulturbesitz Antikenabteilung, Berlin*, Prestel Verlag, Munich, 1969.

AGDS III = Gercke (P.), Scherf (V.), Zazoff (P.), *Antike Gemmen in deutschen Sammlungen III. Braunschweig, Göttingen, Kassel*, 2 volumes, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 1970.

AGDS IV = Platz-Horster (G.), Schulter (M.), Zazoff (P.), *Antike Gemmen in deutschen Sammlungen IV. Hannover und Hamburg*, 2 volumes, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 1975.

AGDS V = Weiss (C.), *Antike Gemmen in deutschen Sammlungen V. Die antiken Gemmen der Sammlung Friedrich Julius Rudolf Bergau im germanischen Nationalmuseum Nürnberg*, Verlag des germanischen Nationalmuseums, Nuremberg, 1996.

AGW = Zwierlein-Diehl (E.), *Die antike Gemmen des Kunsthistorischen Museums in Wien*, 3 volumes, Prestel Verlag, Munich, 1973-1991.

ANRW = Temporini (H.), Haase (W.) (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, De Gruyter, Berlin, 1972-1996.

AquNost = *Aquileia Nostra*, Associazione Nazionale per Aquileia, Aquilée, 1930-2007 (revue).

BGAA = *Bollettino del Gruppo Archeologico Aquileiese*, Aquilée, 1992-2007 (revue).

BMC = AA.VV., *Catalogue of Greek Coins in the British Museum*, 29 volumes, Londres, 1873-1927.

BMC/RE = Mattingly (H.), Carson (R.A.G.), *Coins of the Roman Empire in the British Museum*, 6 tomes en 8 volumes, Londres, 2<sup>ème</sup> édition 1965-1978 (1923-1962).

BMC/RR = Grueber (H.A.), *Coins of the Roman Republic in the British Museum*, 3 volumes, Oxford University Press, Oxford, 2<sup>ème</sup> édition 1970 (1910).

CIE = *Corpus Inscriptionum Etruscarum*, Centro di studio per l'archeologia etrusco-italica del CNR, Florence, 1893-2006.

CIL = *Corpus Inscriptionum Latinarum*, Consilio et Auctoritate Academiae Litterarum Regiae Borussicae Editum, Berlin, 1863-2000.

DAGR = Daremberg (Ch.), Saglio (E.) (dir.), *Dictionnaires des antiquités grecques et romaines*, 10 volumes, Librairie Hachette et C<sup>ie</sup>, Paris, 1877-1919.

EAA = *Enciclopedia dell'arte antica classica e orientale*, 7 volumes, Istituto della Enciclopedia italiana, Rome, 1958-1966.

IGASMG V = Arena (R.), *Iscrizioni greche arcaiche V. Iscrizioni di Taranto, Locri Epizefiri, Velia e Siracusa*, Edizioni dell'Orso, Alessandria, 1999.

IGSK 10.2 = Şahin (S.), *Katalog der antiken Inschriften des Museums von Iznik (Nikaia). Teil 2.2. Nr. 1230-1597 (Entfernte Umgebung der Stadt)*, Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien, 10.2, Habelt, Bonn, 1982.

IGSK 57 = Horsley (G.H.R.), Mitchell (S.), *The Inscriptions of Central Pisidia, including Texts from Kremna, Ariassos, Keraia, Hyia, Panemoteichos, the Sanctuary of Apollo of the Perminoundeis, Sia, Kocaaliler and the Döşeme Boğazı*, Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien, 57, Habelt, Bonn, 2000.

IGUR = Moretti (L.) (dir.), *Inscriptiones Graecae Urbis Romae*, 4 tomes en 5 volumes, Studi Pubblicati dall'Istituto Italiano per la Storia Antica, Rome, 1922-1991.

ILLRP = Degrassi (A.), *Inscriptiones Latinae liberae rei publicae*, 2 volumes, Biblioteca di studi superiori, XXIII, Florence, 1957.

ILS = Dessau (H.), *Inscriptiones Latinae Selectae*, 3 tomes en 5 volumes, Weidmann, Berlin, 1892-1916.

INSCRAQ = Brusin (J.B.), *Inscriptiones Aquileiae*, 3 volumes, Deputazione di storia patria per il Friuli, Udine, 1993.

IRC V = Fabre (G.), Mayer (M.), Rodà (I.), *Inscriptions romaines de Catalogne V. Suppléments aux volumes I-IV et Instrumentum inscriptum*, De Boccard, Paris, 2002.

IRT = Reynolds (J.M.), Ward-Perkins (J.B.), *The inscriptions of Roman Tripolitania*, British School at Rome, Rome, 1952.

IScM II = *Inscriptiones Scythiae Minoris, Graecae et Latinae II. Tomis et territorium*, Editura Academiei Republicii Socialiste România, Bucarest, 1987.

LGPN = Matthews (E.), Fraser (P.M.) (éd.), *A lexicon of Greek personal names*, 5 tomes en 8 volumes, Clarendon Press, Londres, 1987-2013.

MAMA = *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, 11 volumes, Society for the Promotion of Roman Studies, Londres, 1928-2013.

OPEL = Lörintz (B.), Redo F. (éd.), *Onomasticon provinciarum Europæ Latinarum*, 4 volumes, Archaeolingua, Budapest-Vienne, 1994-2002.

PIR = <sup>(1)</sup> Klebs (E.), Dessau (H.), De Rohden (P.), *Prosopographia Imperii Romani saec. I. II. III.*, 3 volumes, Berolini, Berlin, 1897-1978 / <sup>(2)</sup> Groag (E.), Stein (A.), Petersen (L.), Wachtel (K.), *Prosopographia Imperii Romani saec. I. II. III.*, 7 tomes en 9 volumes, Berolini, Berlin, 1933-1999.

PLRE = JONES (A.H.M.), MARTINDALE (J.R.), MORRIS (J.), *The prosopography of the later Roman Empire*, 3 tomes en 4 volumes, Cambridge University Press, Cambridge, 1971-1992.

RIC = Sydenham (E.), Mattingly (H.), *Roman Imperial Coinage*, 10 tomes en 13 volumes, Spink, Londres, 1923-1994.

RCC = Maaskant-Kleibrink (M.), *Catalogue of the engraved gems in the Royal Coin Cabinet the Hague : the Greek, Etruscan and Roman collections*, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 1978.

*RRC* = Crawford (M.), *Roman Republican Coinage*, 2 volumes, Cambridge University Press, Cambridge, 1974.

*RVAp* = Trendall (A.D.), Cambitoglou (A.), *The Red-figured Vases of Apulia*, 3 volumes, Clarendon, Oxford, 1978-1982.

*SNG American Numismatic Society* = AA.VV., *Sylloge nummorum Graecorum, The collection of the American Numismatic Society*, 9 volumes, The American Numismatic Society, New-York, 1969-1998.

*SNG Copenhagen* = AA.VV., *Sylloge nummorum Graecorum. The Royal collection of coins and medals Danish National Museum*, 42 fascicules, E. Munksgaard, Copenhagen, 1942-1977.

*TAM V* = *Tituli Asiae Minoris V. Tituli Lydiae linguis Graeca et Latina conscripti. Regio septentrionalis ad orientem vergens*, 2 volumes, P. Herrmann, Vienne, 1981-1989.

\*\*\*\*\*

## **PLANCHES**

Les planches se scindent en deux parties : les illustrations en couleur (Planches A à Z) et les illustrations en noir/blanc (Planches 1 à 133).

Cette distinction est la résultante de l'opportunité qui m'a été donnée d'avoir accès aux pierres des collections pour les photographier par moi-même, ou de profiter des planches aléatoirement en couleur ou en noir/blanc de différents catalogues.

\*\*\*\*\*

**PLANCHE A**



**Fig. 1a**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2002, figg. 16a-b.



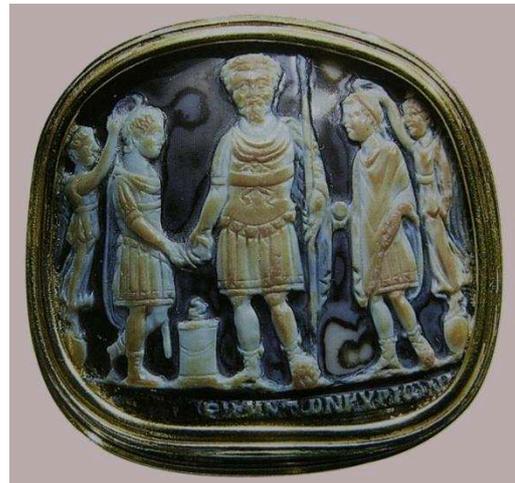
**Fig. 1b**



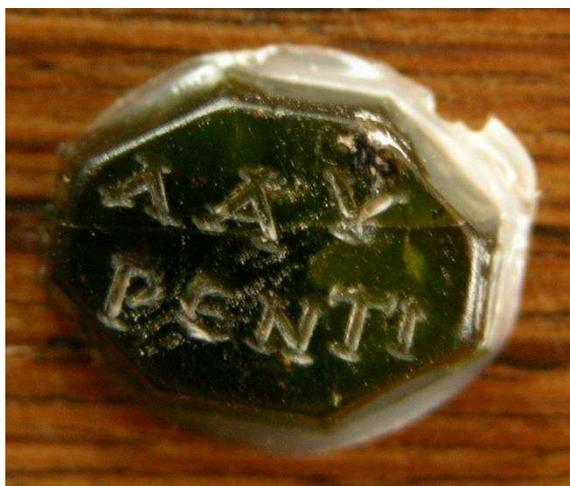
**Fig. 2**  
SENA CHIESA 1966, n° 579.



**Fig. 3**  
BOARDMAN 1970, p. 363, fig. 2.



**Fig. 4**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 228.



**Fig. 5**  
SENA CHIESA 1966, n° 1533.



**Fig. 6**  
WALTERS 1926, n° 1965.

**PLANCHE B**



**Fig. 7**  
SENA CHIESA 1966, n° 149.



**Fig. 8**  
WALTERS 1926, n° 1770.



**Fig. 9**  
WALTERS 1926, n° 2131.



**Fig. 10**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 233.



**Fig. 11**  
PANNUTI 1994, n° 198.



**Fig. 12**  
MASTROCINQUE 2008, n° Ra 16.



**Fig. 13**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, n° 147.

**PLANCHE C**



**Fig. 14**  
BOARDMAN 1970, p. 203, fig. 1.



**Fig. 15**  
DESCAMPS-LEQUIME 2011, n° 216/5.



**Fig. 16**  
PANNUTI 1994, n° 216.



**Fig. 17**  
WALTERS 1926, n° 2572.



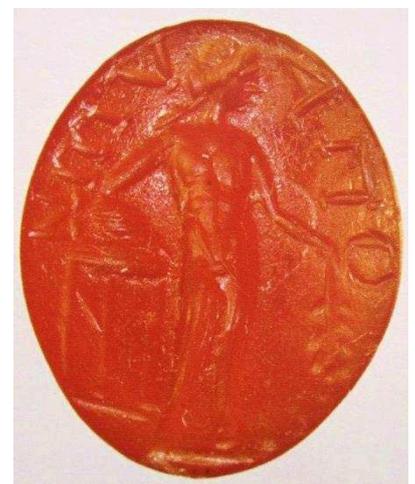
**Fig. 18**  
WALTERS 1926, n° 1680.



**Fig. 19**  
WALTERS 1926, n° 2398.



**Fig. 20**  
WALTERS 1926, n° 2666.



**Fig. 20<sup>bis</sup>**  
VITELLOZZI 2010b, n° 222.

**PLANCHE D**



**Fig. 21**  
WALTERS 1926, n° 2712.



**Fig. 22**  
WALTERS 1926, n° 2708.



**Fig. 23**  
BOARDMAN 1968b, n° 71.



**Fig. 24**  
SENA CHIESA 1966, n° 1503.



**Fig. 25**  
SENA CHIESA 1966, n° 948.



**Fig. 26**  
*Cité sous terre* 2010, p. 281.



**Fig. 27**  
Collection privée.



**Fig. 28**  
WÜNSCHE, [...] 2010, n° 96b.

**PLANCHE E**



**Fig. 29**  
WALTERS 1926, n° 2470.



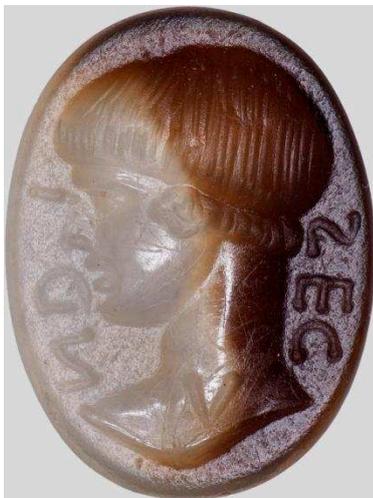
**Fig. 30**  
OVERBECK 2005, fig. 60.



**Fig. 31**  
DEMBSKI 2010, n° 17.



**Fig. 32**  
SENA CHIESA 1966, n° 1085.



**Fig. 33**  
AGDS I, 2, n° 934.



**Fig. 34**  
STEFANELLI 1990, n° 5.

**PLANCHE F**



**Fig. 35**  
OVERBECK 2005, fig. 125



**Fig. 36**  
STEFANELLI 1990, n° 17.



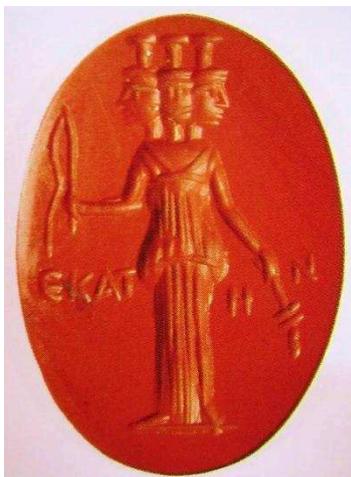
**Fig. 37**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 2.



**Fig. 38**  
WÜNSCHE, [...] 2010, n° 68.



**Fig. 39**  
SPIER 2011, pl. 56.



**Fig. 40**  
MASTROCINQUE 2008, n° Fi 84.



**Fig. 41**  
RICHTER 1956, pl. 14 (2<sup>ème</sup> éd. 2006).



**Fig. 42**  
WALTERS 1926, n° 2292.

**PLANCHE G**



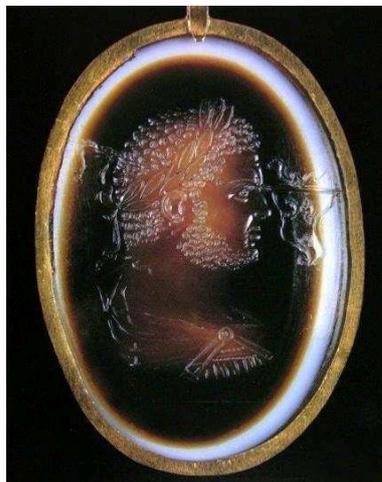
**Fig. 43**  
SENA CHIESA 1966, n° 454.



**Fig. 44**  
SPIER 2007, n° 52.



**Fig. 45**  
MASTROCINQUE 2008, n° Pe 26.



**Fig. 46**  
VOLLENWEIDER 1984, n° 313.



**Fig. 47**  
BOARDMAN, [...] 2009, n° 511.



**Fig. 48**  
SENA CHIESA 1966, n° 654.



**Fig. 49**  
SENA CHIESA 1966, n° 911.



**Fig. 50**  
MASTROCINQUE 2008, n° Fi 87.

**PLANCHE H**



**Fig. 51a**



**Fig. 51b**

MASTROCINQUE 2008, n° Bo 2.



**Fig. 52**

HENIG 1990, n° 45.



**Fig. 53**

BOARDMAN, [...] 2009, n° 522.



**Fig. 54**

MASTROCINQUE 2008, n° Ra 25.



**Fig. 55**

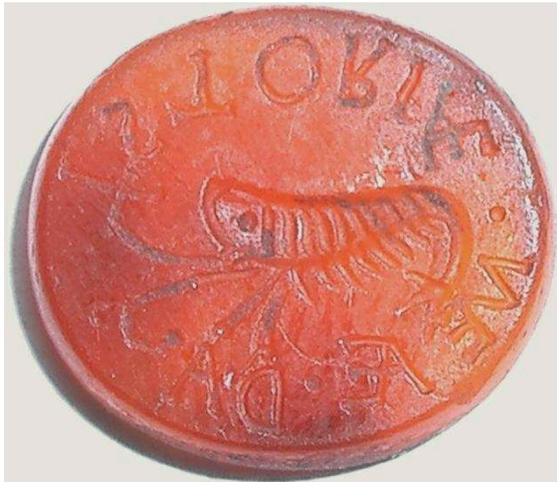
DEMBSKI 2010, n° 57.



**Fig. 56**

MASTROCINQUE 2008, n° Fi 85.

**PLANCHE I**



**Fig. 57**  
Collection privée.



**Fig. 58**  
WALTERS 1926, n° 3373.



**Fig. 59**  
WALTERS 1926, n° 2716.



**Fig. 60**  
TONDO, VANNI 1990, n° 27.

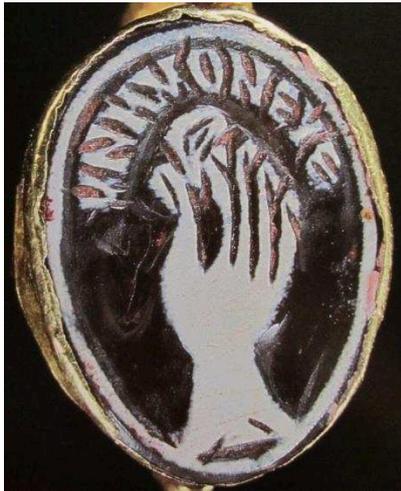


**Fig. 61**  
WÜNSCHE, [...] 2010, n° 94.



**Fig. 62**  
MASTROCINQUE 2008, n° Vr 35/D.

**PLANCHE J**



**Fig. 63**  
HENIG 1990, n° 52.



**Fig. 64**  
MASTROCINQUE 2008, n° GM 14/D.



**Fig. 65**  
DEMBSKI 2010, n° 56.



**Fig. 66**  
RICHTER 1956, n° 163.



**Fig. 67**  
SENA CHIESA 1966, n° 223.



**Fig. 68**  
SENA CHIESA 1966, n° 1469



**Fig. 69**  
*Road to Byzantium*, n° 65.



**Fig. 70**  
Fouille (Cadix), s. n° inv.

**PLANCHE K**



**Fig. 71**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2002, fig. 15b.



**Fig. 72**  
WALTERS 1926, n° 2363.



**Fig. 73**  
VEYMIERS 2009, n° II.AB 15.



**Fig. 74**  
VEYMIERS 2009, n° I.AB 16.



**Fig. 75**  
VEYMIERS 2009, n° I.AB 14.



**Fig. 76**  
MASTROCINQUE 2008, n° Ro 31.

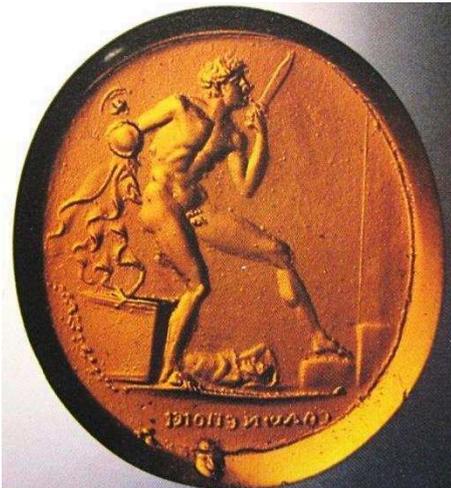


**Fig. 77**  
VEYMIERS 2009, n° II.AB 9.



**Fig. 78**  
MASTROCINQUE 2008, n° Fi 20.

**PLANCHE L**



**Fig. 79**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 154.



**Fig. 80**  
MASTROCINQUE 2008, n° Fi 23.



**Fig. 81**  
BOARDMAN, [...] 2009, n° 337.



**Fig. 82**  
SCHAAD 1992, n° 8.



**Fig. 83**  
SENA CHIESA 1966, n° 1523.



**Fig. 84**  
WÜNSCHE, [...] 2010, n° 95.

**PLANCHE M**



**Fig. 85**  
Collection Content (inédit).



**Fig. 86**  
HOEPFNER 2003, fig. 99b.



**Fig. 87**  
WALTERS 1926, n° 1819.



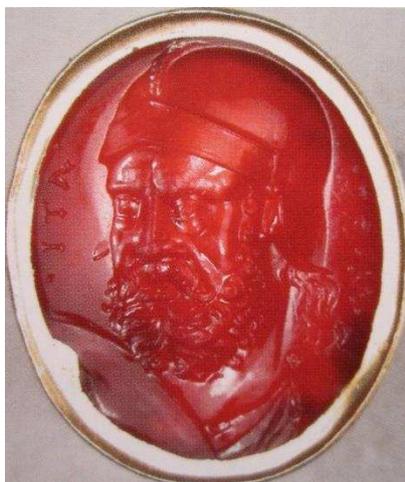
**Fig. 88**  
NEVEROV 1976a, n° 74.



**Fig. 88<sup>bis</sup>**  
Collection privée.



**Fig. 89**  
STEFANELLI 1990, n° 34.



**Fig. 90**  
BOARDMAN, [...] 2009, n° 175.



**Fig. 91**  
GIULIANO 1989, n° 152.



**Fig. 92**  
MICHELI 2012, n° A.LI.1.

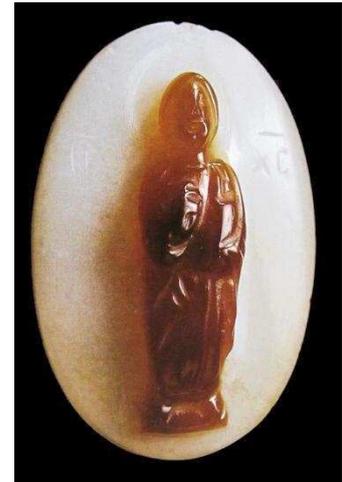
**PLANCHE N**



**Fig. 93**  
KRUG 1995, n° 71.



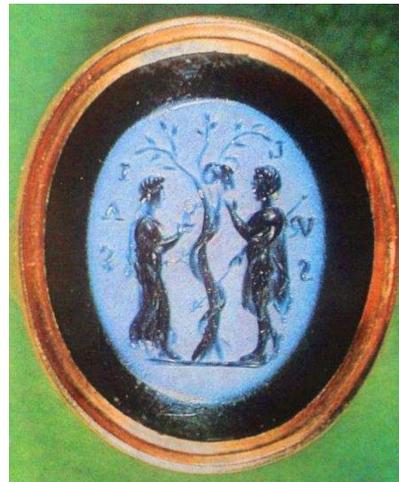
**Fig. 94**  
VITELLOZZI 2010a, n° C28.



**Fig. 95**  
HENIG 1990, n° 193.



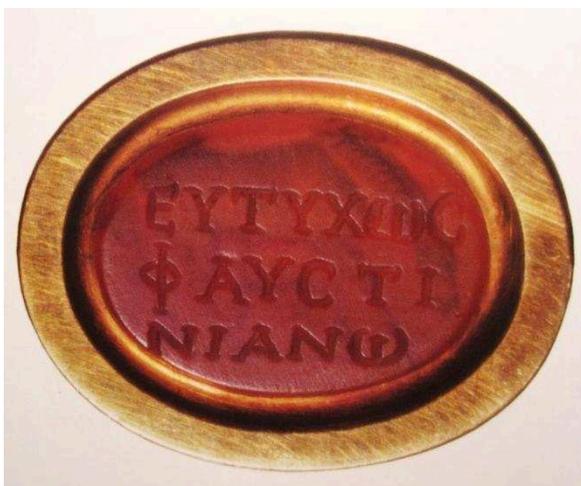
**Fig. 96**  
HENIG 1990, n° 194.



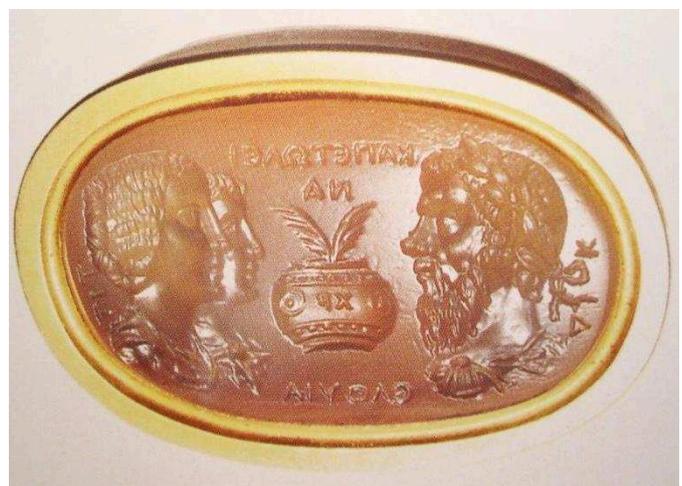
**Fig. 97**  
FEMMEL, HERES 1977, ill. 37.



**Fig. 98**  
NEVEROV 1976a, n° 131.



**Fig. 99**  
KAGAN, NEVEROV 2000, n° cat. 9/7.



**Fig. 100**  
KAGAN, NEVEROV 2000, n° cat. 100/7.

**PLANCHE O**



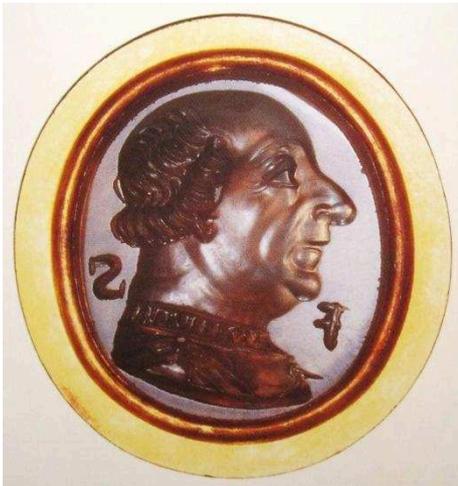
**Fig. 101**  
KAGAN, NEVEROV 2000, n° cat. 100/7.



**Fig. 102**  
KAGAN, NEVEROV 2000, n° cat. 101/8.



**Fig. 103**  
KAGAN, [...] 2000, n° cat. 103/10.



**Fig. 104**  
KAGAN, NEVEROV 2000, n° cat. 128/35.



**Fig. 105**  
KAGAN, NEVEROV 2000, n° cat. 180/87.



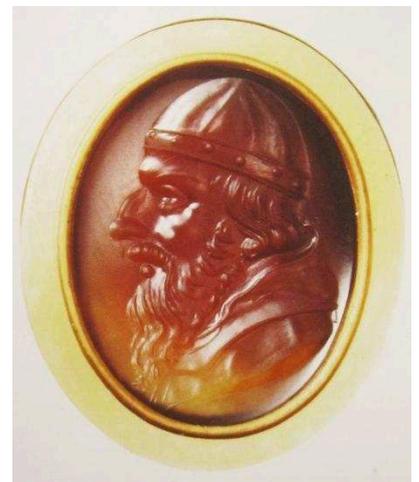
**Fig. 106**  
SENA CHIESA 1966, n° 1448.



**Fig. 107**  
KAGAN, NEVEROV 2000, n° cat. 14/2.



**Fig. 108**  
KAGAN, [...] 2000, n° cat. 102/9.



**Fig. 109**  
KAGAN, [...] 2000, n° cat. 62/12.

**PLANCHE P**



**Fig. 110**  
RICHTER 1956, pl. 15 (2<sup>ème</sup> éd. 2006).



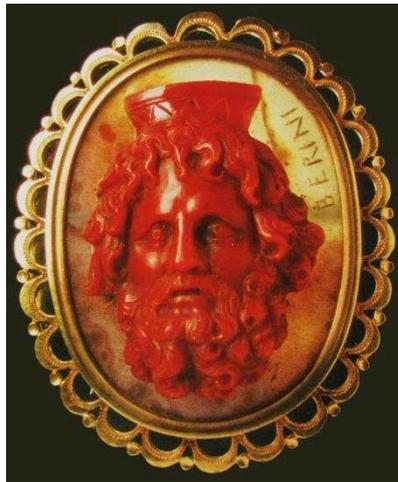
**Fig. 111**  
GALLOTTINI 2012, n° 436.



**Fig. 112**  
GALLOTTINI 2009, pl. XIX/1.



**Fig. 113**  
GALLOTTINI 2009, pl. XIX/2.



**Fig. 114**  
GALLOTTINI 2012, n° 475.



**Fig. 115**  
BOARDMAN, [...] 2009, n° 756.



**Fig. 116**  
SAURON 2013, fig. 120.



**Fig. 117**  
SAURON 2013, fig. 171.

**PLANCHE Q**



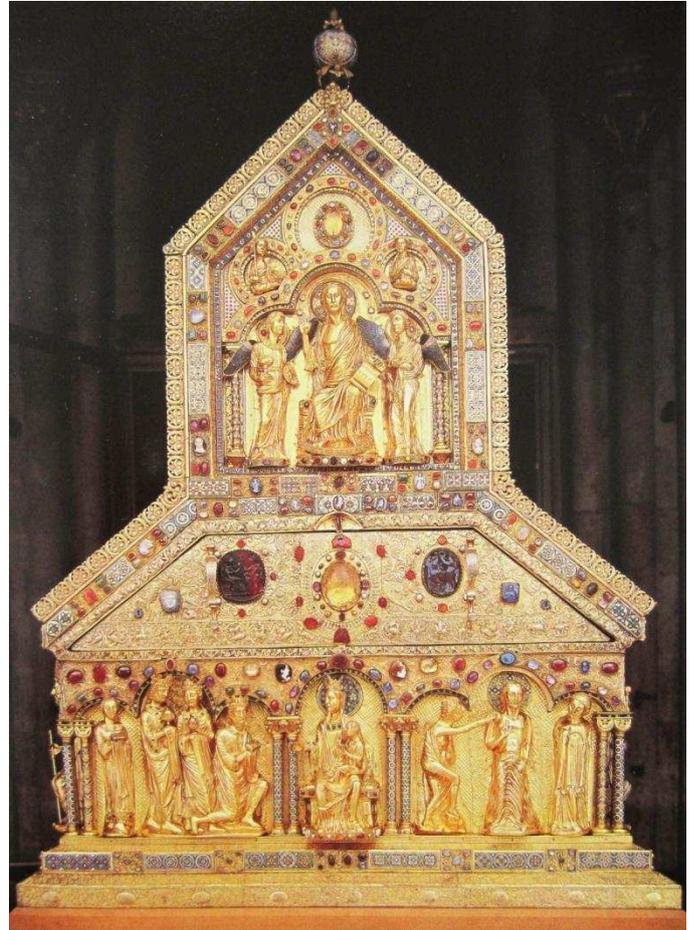
**Fig. 118**

ZWIERLEIN-DIEHL 1998, n° 52



**Fig. 119**

ANTOINE-KÖNIG 2014, n° cat. 9.



**Fig. 120**

ZWIERLEIN-DIEHL 1998, p. 15, fig. 2.



**Fig. 121**

BARATTE, LANG, LA NIECE, METZGER 2011, fig. h.t. 5.



**Fig. 122**

VITELLOZZI 2010a, n° G26.

**PLANCHE R**



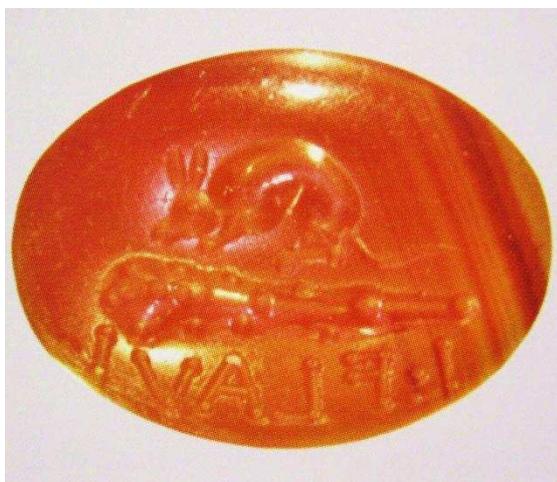
**Fig. 123**  
BOARDMAN 1970, p. 217, fig. 3.



**Fig. 124**  
GESZTELYI 2010, pl. VII/2.



**Figg. 125a-b**  
MASTROCINQUE 2008, n° Na 22.



**Fig. 126**  
VITELLOZZI 2010b, n° 174.



**Fig. 127**  
OVERBECK 2005, fig. 55.

**PLANCHE S**



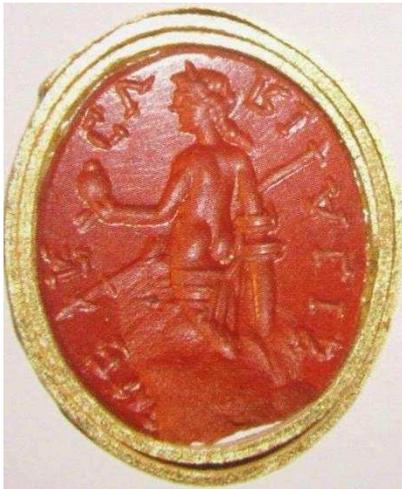
**Fig. 128**  
SENA CHIESA 1966, n° 1471.



**Fig. 129**  
VITELLOZZI 2010b, n° 124.



**Fig. 130**  
VITELLOZZI 2010b, n° 199.



**Fig. 131**  
VITELLOZZI 2010b, n° 220.



**Fig. 132**  
VITELLOZZI 2010b, n° 152.



**Fig. 133**  
VITELLOZZI 2010b, n° 188.



**Fig. 134**  
VITELLOZZI 2010b, n° 197.



**Fig. 135**  
VITELLOZZI 2010a, n° G8.

**PLANCHE T**



**Fig. 136**  
VITELLOZZI 2010b, n° 304.



**Fig. 137**  
SPIER 2010, n° 45.



**Fig. 138**  
SPIER 2010, n° 47.



**Fig. 139**  
SPIER 2010, n° 63.



**Fig. 140**  
© Medusa Ancient Art, n° M6212.



**Fig. 141**  
Christie's, Sale 2770, n° 403.



**Fig. 142**  
Bonhams, Auction 21557, n° 73.

**PLANCHE U**



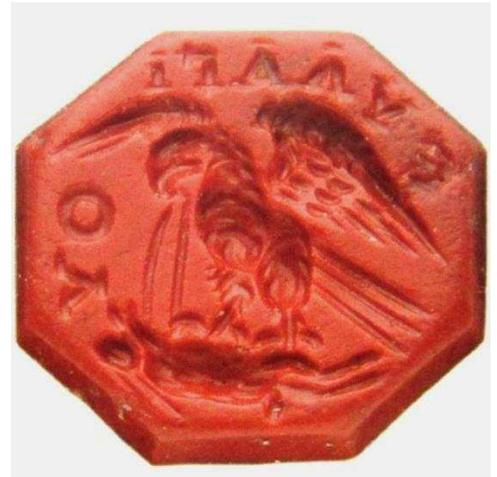
**Fig. 143**

© Medusa Ancient Art, n° M6955.



**Fig. 144**

VITELLOZZI 2010b, n° 559.



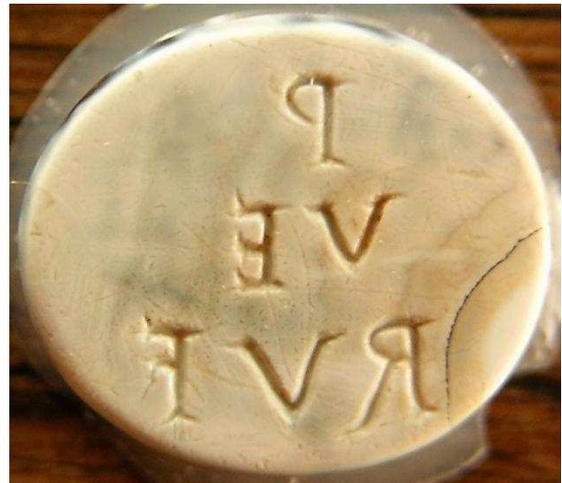
**Fig. 145**

FURTWÄNGLER, LEHMANN 2013, n° 78.



**Fig. 146**

WALTERS 1926, n° 2336.



**Fig. 147**

SENA CHIESA 1966, n° 1524.



**Fig. 148**

SENA CHIESA 1966, n° 1528.



**Fig. 149**

WALTERS 1926, n° 1019.

**PLANCHE V**



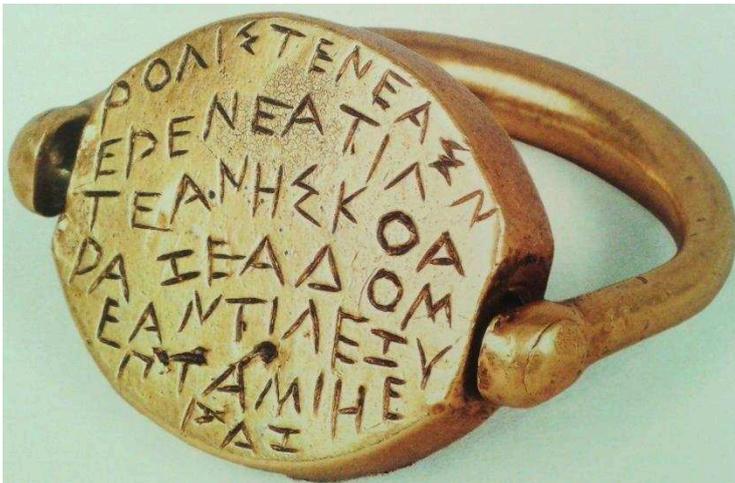
**Fig. 150**  
WALTERS 1926, n° 1466.



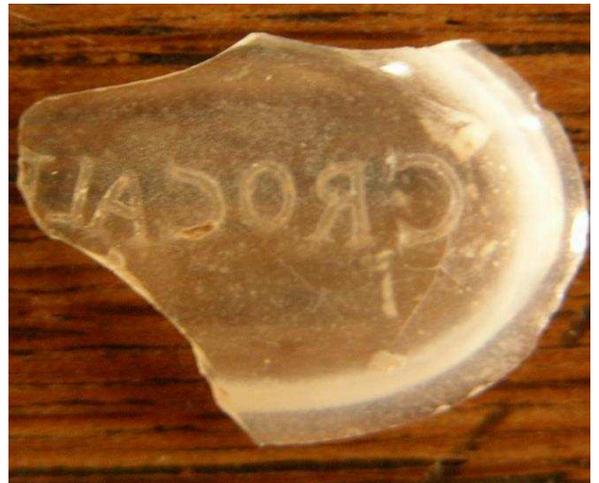
**Fig. 151**  
WALTERS 1926, n° 2653.



**Fig. 152**  
WÜNSCHE, [...] 2010, n° 48.



**Fig. 153**  
MARTINEZ, BARALIS, [...] 2015, n° cat. 114.



**Fig. 154**  
SENA CHIESA 1966, n° 1531.

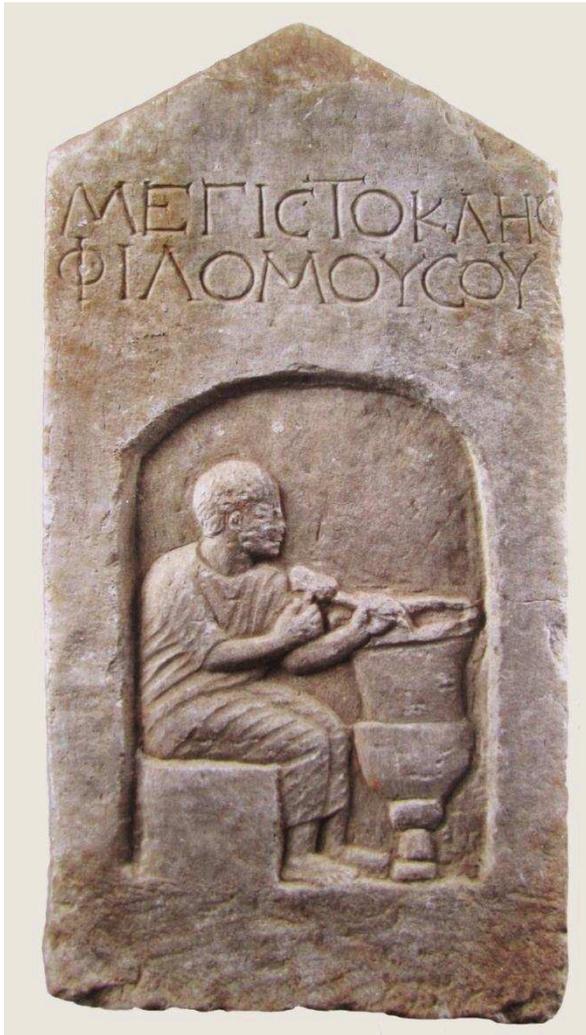


**Fig. 155a-b**  
Collection privée.



**Fig. 156**  
RIC VI, Alexandria, n° 20.

**PLANCHE W**



**Fig. 157**  
*Cité sous terre 2010, n° cat. 351.*



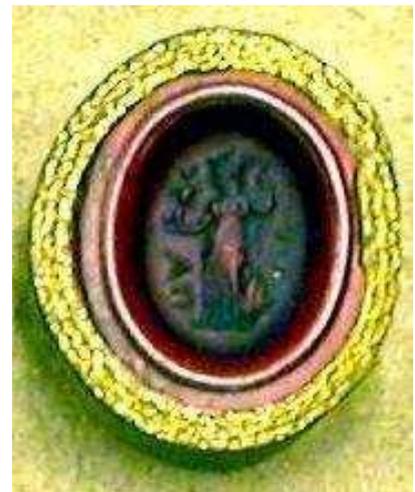
**Fig. 158**  
*FURTWÄNGLER 1896, n° 2163.*



**Fig. 159**  
*SPIER 2012, n° cat. 4.*



**Fig. 160**  
*Bonhams, Auction 21927, n° 383.*



**Fig. 161**  
*Beazley Archive, n° réf. 40003213.*

**PLANCHE X**



**Fig. 162**  
Cahn's Quarterly, 2014/3, p. 3.



**Fig. 163**  
© [britishmuseum.org](http://britishmuseum.org), Gem 1591.



**Fig. 164**  
© [britishmuseum.org](http://britishmuseum.org), Gem 1665.



**Fig. 165**  
WALTERS 1926, n° 1895.



**Fig. 166**  
© [britishmuseum.org](http://britishmuseum.org), Gem 2439.



**Fig. 167**  
SCARISBRICK, WAGNER, [...] 2016, n° cat. 197.



**Fig. 168**  
SCARISBRICK, [...] 2016, n° cat. 104.



**Fig. 169**  
© [britishmuseum.org](http://britishmuseum.org), Gem 1865.



**Fig. 170**  
© BnF, n° inv. Froehner.2444.

**PLANCHE Y**



**Fig. 171**  
© BnF, n° inv. 58.1662b.

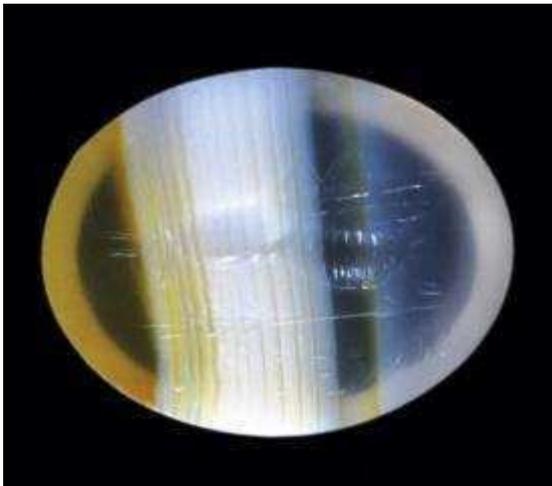


**Fig. 172a**



**Fig. 172b**

MARTINIANI-REBER 2011, n° 9.



**Fig. 173**

Gorny & Mosch, Auktion 140, n° 196.



**Fig. 174**

MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 740.



**Fig. 175**

© [britishmuseum.org](http://britishmuseum.org), Gem 982.



**Fig. 176**

Collection privée.



**Fig. 177**

DARDER-LISSÓN 1996, pl. IV/1.

**PLANCHE Z**



**Fig. 178**  
SAS, THOEN 2002, n° cat. 192.



**Fig. 179**  
Collection privée.



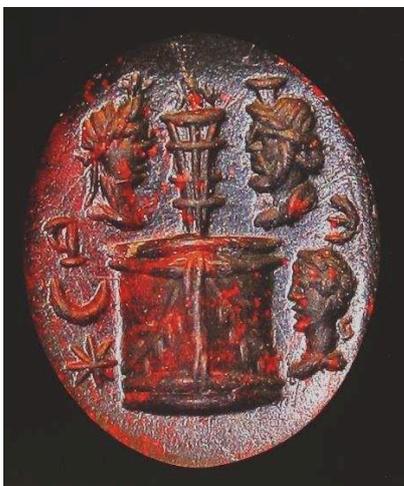
**Fig. 180**  
SENA CHIESA 1966, s. n° inv.



**Fig. 181**  
BALBI DE CARO, [...] 1998, n° 99.



**Fig. 182**  
BALBI DE CARO, [...] 1998, n° 77.

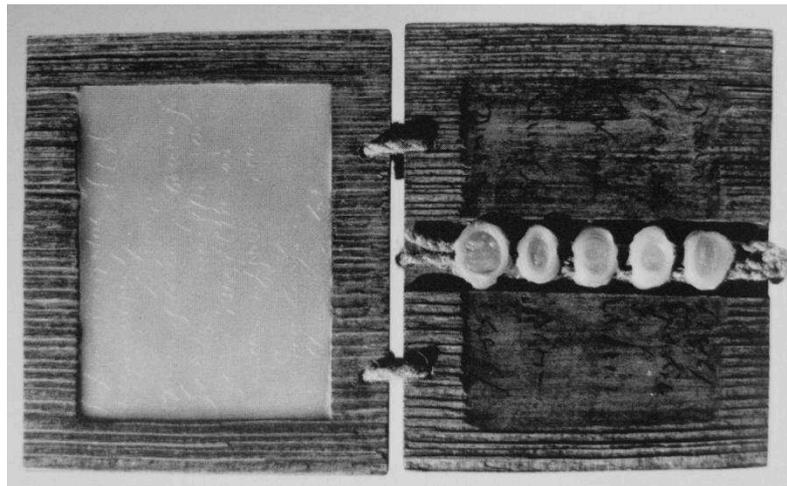


**Fig. 183**  
VITELLOZZI 2010a, n° G9.



**Fig. 184**  
SMITH, HUTTON 1908, n° 336.

**PLANCHE 1**



**Fig. 1**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2002, fig. 114.



**Fig. 2**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 228.



**Fig. 3**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 317.



**Fig. 4**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 456.



**Fig. 5**  
WEISS 2007, n° 648.

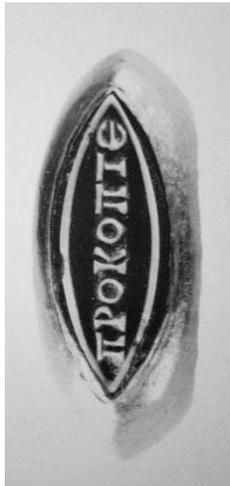


**Fig. 6**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 174.

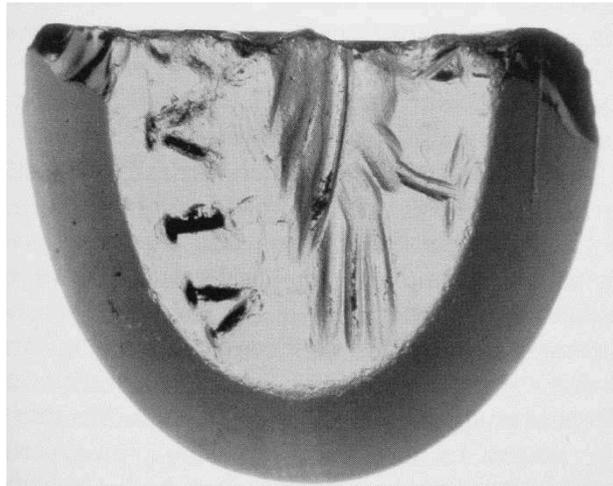


**Fig. 7**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 277b.

**PLANCHE 2**



**Fig. 8**  
CONTENT 1990, n° 27.



**Fig. 9**  
FONTANA, PROVENZALE 2003, fig. 9.



**Fig. 10**  
VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 142/2.



**Fig. 11**  
SPIER 2007, n° 719.



**Fig. 12**  
BOUSSAC 1988, fig. 32.



**Fig. 13**  
VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 11/11.

**PLANCHE 3**



**Fig. 14**  
AGW I, n° 457.



**Fig. 15**  
AGDS II, n° 561.



**Fig. 16**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 660



**Fig. 17**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 162



**Fig. 18**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 673.



**Fig. 19**  
SPIER 2007, n° 76.

**PLANCHE 4**



**Fig. 20**  
SPIER 2007, n° 12.



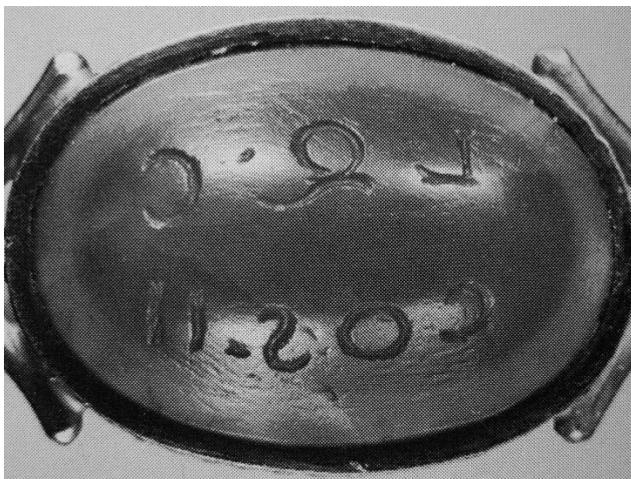
**Fig. 21**  
BOUSSAC 1992, pl. 1/SP 1.



**Fig. 22**  
AGW III, n° 2021.



**Fig. 23**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 196.



**Fig. 24**  
AGW III, n° 2162.



**Fig. 25**  
CADES 1836, *Nott*, 5, n° 266.

**PLANCHE 5**



**Fig. 26**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 80.



**Fig. 27**  
PHILIPP 1986, n° 60b.



**Fig. 28a**  
MICHEL 2001, n° 26a.



**Fig. 28b**  
MICHEL 2001, n° 26b.



**Fig. 29**  
MICHEL 2001, n° 281b.



**Fig. 30**  
AGDS I, 3, n° 2907.



**Fig. 31a**  
WALTERS 1926, n<sup>os</sup> 2055a-b.

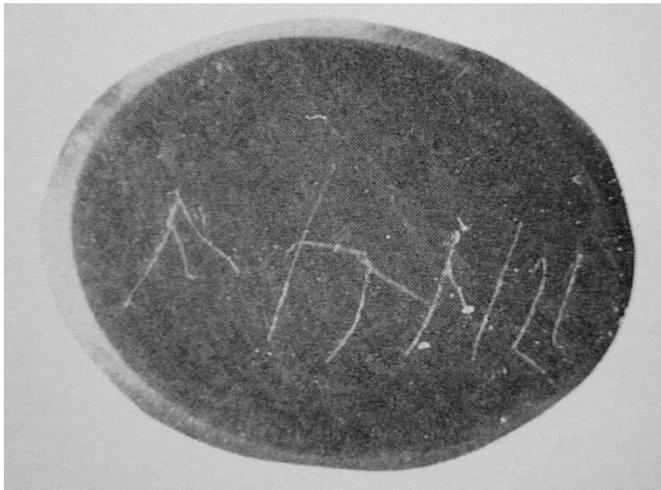


**Fig. 31b**



**Fig. 32**  
AGDS I, 2, n° 2720.

**PLANCHE 6**



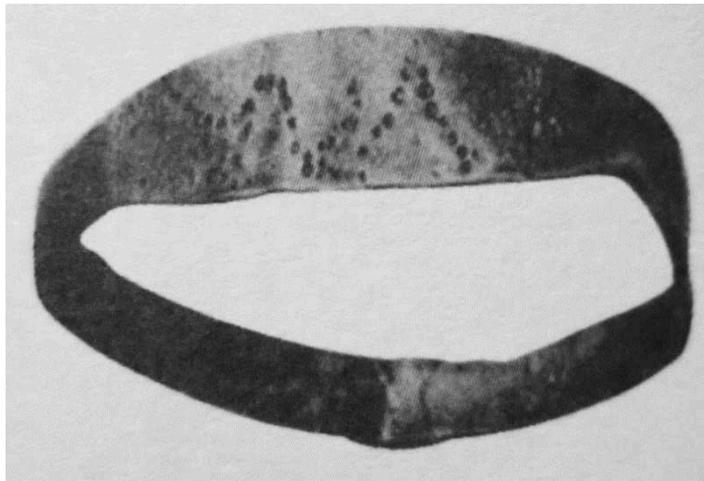
**Fig. 33**  
DEMBSKI 2005, n° 40.



**Fig. 34**  
HENKEL 1913, n° 1017.



**Fig. 34<sup>bis</sup>**  
HENKEL 1913, n° 380.



**Fig. 35**  
RICHTER 1956, n° 598.



**Fig. 36**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 76.



**Fig. 37**  
BOARDMAN 1970, n° 315.

**PLANCHE 7**



**Fig. 38**  
BOARDMAN 1968a, n° 447.



**Fig. 39**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 141.



**Fig. 40**  
BOARDMAN 1970, n° 394.



**Fig. 41**  
BOARDMAN 1970, n° 473.



**Fig. 42**  
BOARDMAN 1970, n° 492.



**Fig. 43**  
BOARDMAN 1970, n° 688.



**Fig. 44**  
VOLLENWEIDER 1967-1983, I, n° 216.

**PLANCHE 8**



**Fig. 45**  
BOARDMAN 1968a, n° 326.



**Fig. 46**  
BOARDMAN 1968a, n° 339.



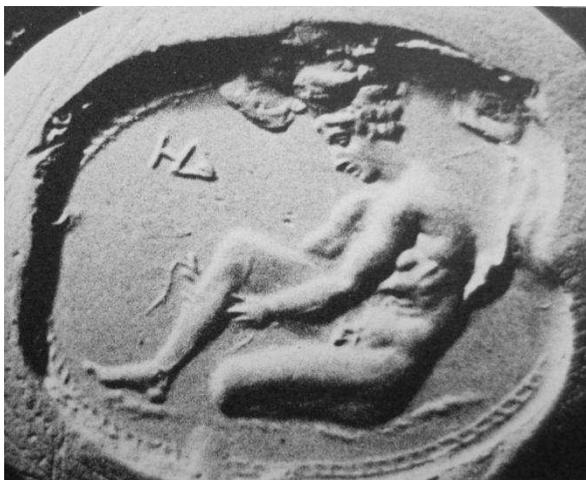
**Fig. 47**  
BOARDMAN 1970, n° 656.



**Fig. 48**  
AGDS II, n° 153.



**Fig. 49**  
RICHTER 1956, n° 80.



**Fig. 50**  
RICHTER 1968, n° 269.



**Fig. 51**  
RICHTER 1968, n° 270.

**PLANCHE 9**



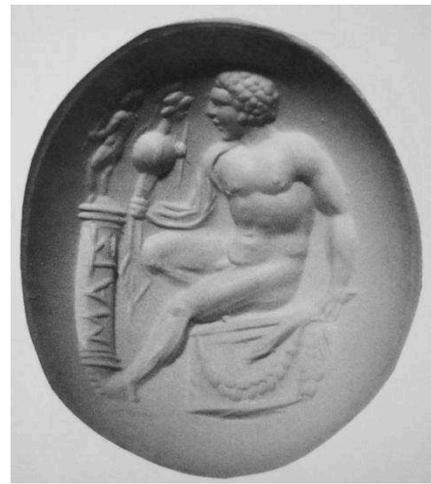
**Fig. 52**  
BOARDMAN 1968a, n° 517.



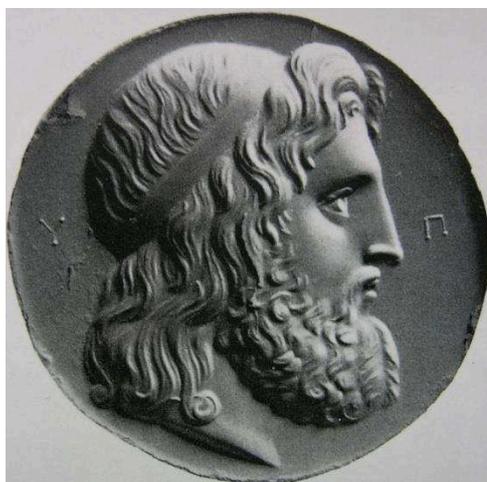
**Fig. 53**  
VOLLENWEIDER 1995, n° 43.



**Fig. 54**  
AGDS II, n° 326.



**Fig. 55**  
MORET 1997, n° 15.



**Fig. 56**  
BOARDMAN 1970, n° 997.



**Fig. 57**  
MORET 1997, n° 107.

**PLANCHE 10**



**Fig. 58**  
BERRY 1968, n° 75.



**Fig. 59**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, n° 311.



**Fig. 60**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, n° 313.



**Fig. 61**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, n° 342.



**Fig. 62**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, n° 334.



**Fig. 63**  
*LIMC* VII, 2, « Telephos », n° 46.



**Fig. 64**  
MORET 1997, n° 31.

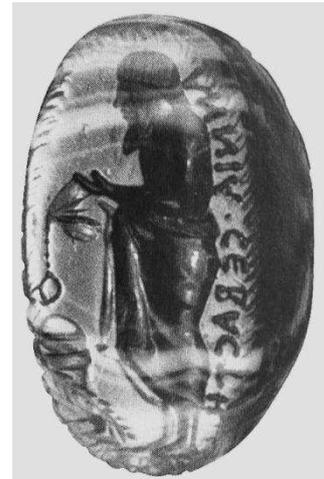
**PLANCHE 11**



**Fig. 65**  
AMBROSINI 2011, fig. 123b.



**Fig. 66**  
AGDS III, Braunschweig, n° 3b.



**Fig. 67**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 373.



**Fig. 68**  
ZAZOFF 1983, pl. 68/4.



**Fig. 69**  
AMBROSINI 2011, fig. 133.



**Fig. 70**  
ZAZOFF 1983, pl. 56/4.



**Fig. 71**  
MAFFEI 1707-1709, IV, pl. 46.



**Fig. 72**  
CADES 1836, IV, pl. F/155.

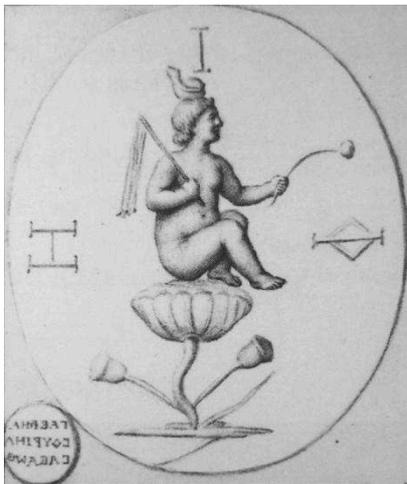
**PLANCHE 12**



**Fig. 73**  
REINACH 1895, pl. 94/106.



**Fig. 74**  
UBALDELLI 2001, n° 179b.



**Fig. 75**  
UBALDELLI 2001, n° 179a.



**Fig. 76**  
WEISS 2007, n° 170.



**Fig. 77**  
COLLINGWOOD, [...] 1991, n° 2423.30.



**Fig. 78**  
AGDS III, Kassel, n° 82.



**Fig. 79**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 298.

**PLANCHE 13**



**Fig. 80**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 299.



**Fig. 81**  
WALTERS 1926, n° 1549.



**Fig. 82**  
SPIER 2007, n° 206.



**Fig. 83**  
WEISS 2007, n° 632.



**Fig. 84**  
SPIER 2007, n° 19.



**Fig. 85**  
HENIG 2009, fig. 1.



**Fig. 86**  
SPIER 2007, n° 36.



**Fig. 87**  
FURTWÄNGLER 1896, n° 6559.

**PLANCHE 14**



**Fig. 88**

AGDS III, Kassel, n° 60.



**Fig. 88<sup>bis</sup>**

MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 1130.



**Fig. 89**

SPIER 2007, n° 193.



**Fig. 90**

ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 530.



**Fig. 91**

PANOFKA 1851, pl. I/31.



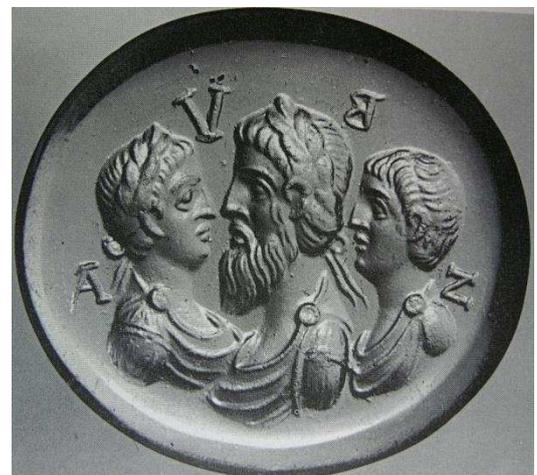
**Fig. 92**

AGDS I, 1, n° 630.



**Fig. 93**

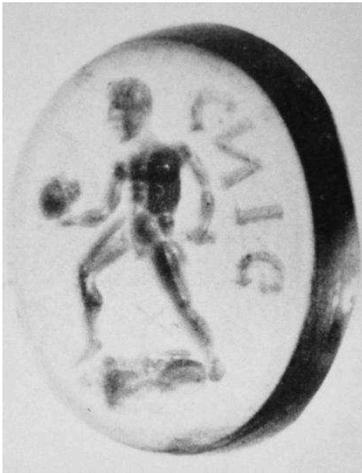
AGWI, n° 318.



**Fig. 94**

ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 801.

**PLANCHE 15**



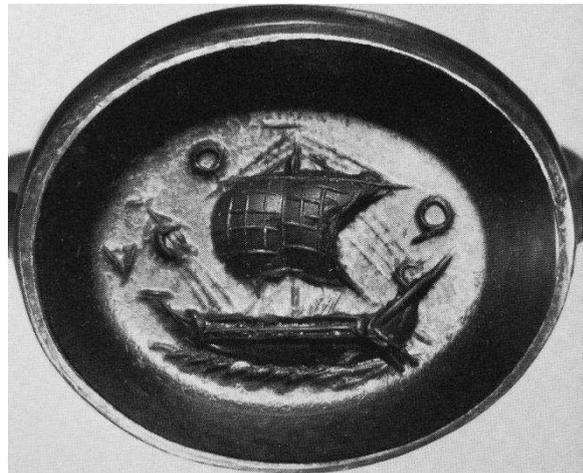
**Fig. 95**  
AGDS III, Kassel, n° 28.



**Fig. 96**  
AGW III, n° 1799.



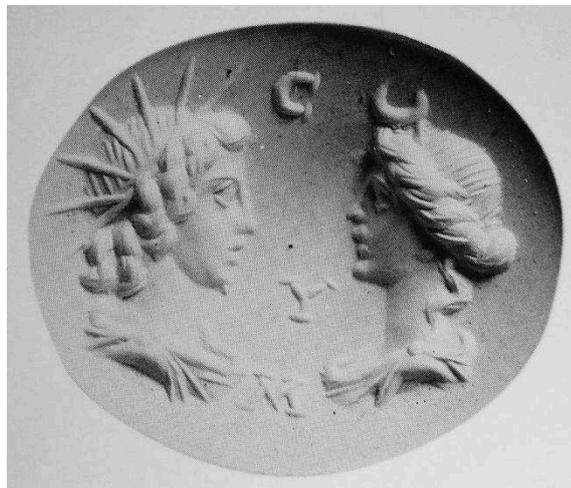
**Fig. 97**  
AGW III, n° 2005.



**Fig. 98**  
AGW III, n° 2006.



**Fig. 99**  
AGW II, n° 1467.



**Fig. 100**  
VOLLENWEIDER 1995, n° 189.

**PLANCHE 16**



**Fig. 101**  
MIDDLETON 1892, B, n° 81.



**Fig. 102**  
AGDS IV, Hannover, n° 1448.



**Fig. 103**  
WALTERS 1926, n° 1663.



**Fig. 104**  
AGDS IV, Hannover, n° 1628.



**Fig. 105**  
PHILIPP 1986, n° 84.



**Fig. 106**  
AGDS IV, Hannover, n° 703.

**PLANCHE 17**



**Fig. 107**  
MORET 1997, n° 197.



**Fig. 108**  
BOARDMAN, [...] 2009, n° 399.



**Fig. 109**  
BOUSSAC 1992, pl. 10/Aπ 148.



**Fig. 110**  
AGW III, n° 1994.



**Fig. 111**  
AGW I, n° 426.



**Fig. 112**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 478.



**Fig. 113**  
BOARDMAN 1970, n° 562.

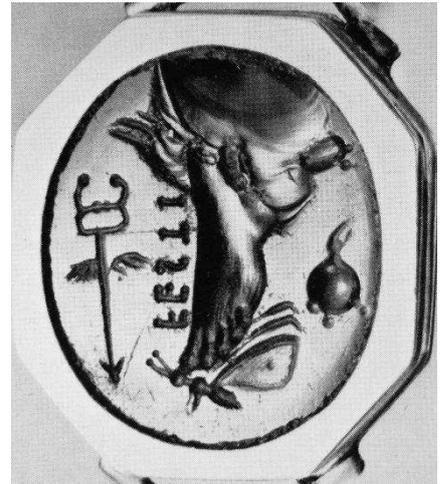
**PLANCHE 18**



**Fig. 114**  
AGDS II, n° 506.



**Fig. 115**  
BOARDMAN 1970, n° 443.



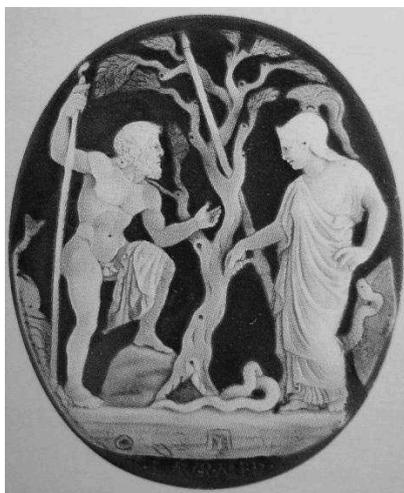
**Fig. 116**  
AGW I, n° 395.



**Fig. 117**  
WEISS 2007, n° 442.



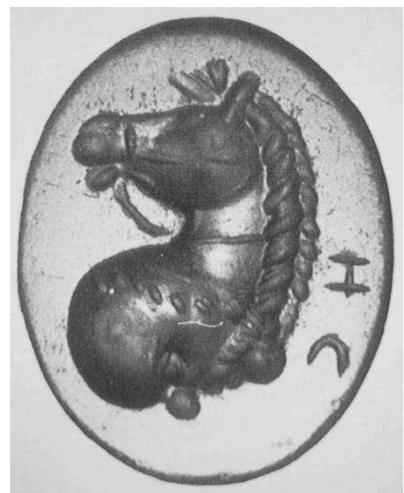
**Fig. 118**  
GUIRAUD 1988, n° 652.



**Fig. 119**  
PANNUTI 1994, II, n° 82.

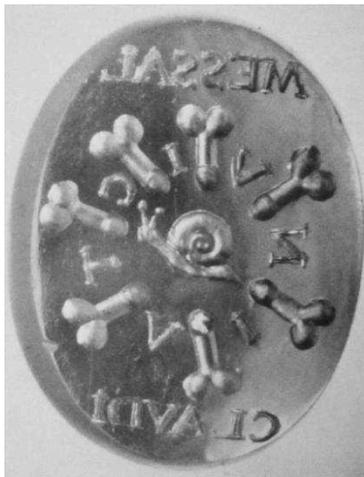


**Fig. 120**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 429.



**Fig. 121**  
*Aquileia* 1992, n° cat. 161.

**PLANCHE 19**



**Fig. 122**  
AGDS II, n° 408b.



**Fig. 123**  
AGDS III, Kassel, n° 99.



**Fig. 124**  
UBALDELLI 2001, n° 275.



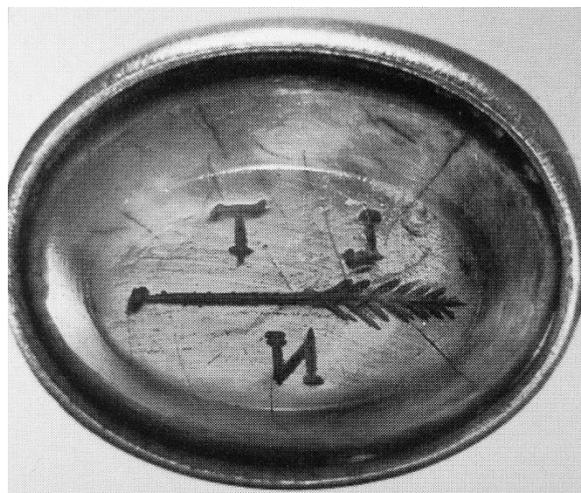
**Fig. 125**  
ZAHN 1972, fig. 4.



**Fig. 126**  
AGW I, n° 488.



**Fig. 127**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 431.



**Fig. 128**  
AGW III, n° 2163.

**PLANCHE 20**



**Fig. 129**  
WEISS 2007, n° 654.



**Fig. 130**  
AGDS III, Braunschweig, n° 35.



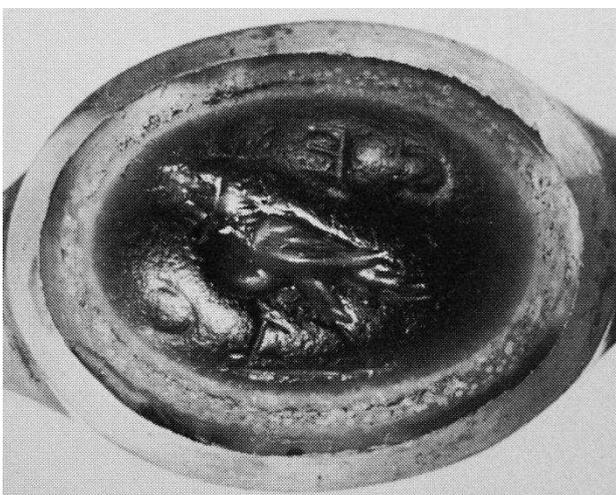
**Fig. 131**  
FURTWÄNGLER 1896, n° 8481.



**Fig. 132**  
CADES 1836, IV, pl. O/22.



**Fig. 133**  
AGDS I, 3, n° 2346.



**Fig. 134**  
AGW III, n° 2744.



**Fig. 135**  
WEISS 2007, n° 12.

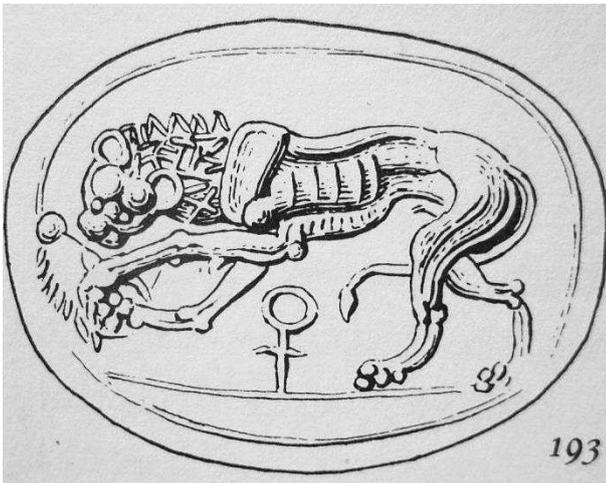
**PLANCHE 21**



**Fig. 136**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 477.



**Fig. 137**  
BOARDMAN 1970, n° 617.



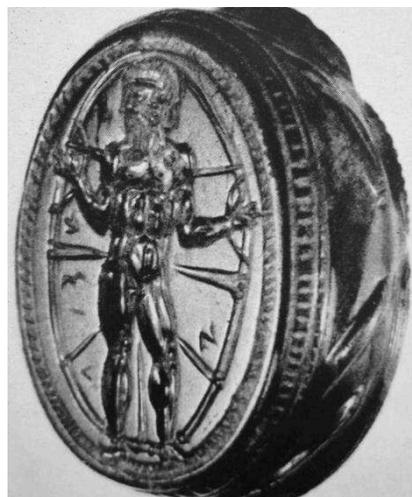
**Fig. 138**  
BOARDMAN 1970, fig. 193.



**Fig. 139**  
BOARDMAN 1970, n° 395.



**Fig. 140**  
CADES 1834, Centuria IV, n° 43.



**Fig. 141**  
ZAZOFF 1968, n° 182.

**PLANCHE 22**



**Fig. 142**  
RICHTER 1971, n° 352.



**Fig. 143**  
BERRY 1968, n° 174.



**Fig. 144**  
AGW III, n° 1750.



**Fig. 145**  
WEISS 2007, n° 656.



**Fig. 146**  
ZAZOFF 1983, pl. 54/3.



**Fig. 147**  
VOLLENWEIDER 1966, pl. 12/1.

**PLANCHE 23**



**Fig. 148**  
VOLLENWEIDER 1995, n° 253.



**Fig. 149**  
PANOFKA 1851, pl. IV/13.



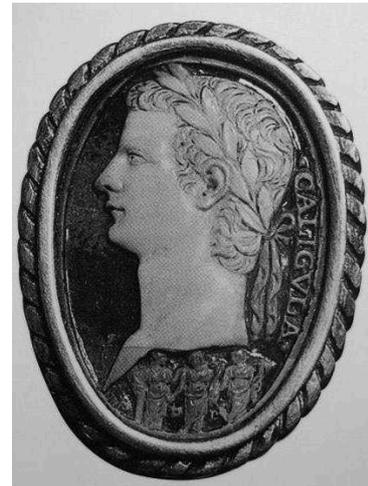
**Fig. 150**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 321.



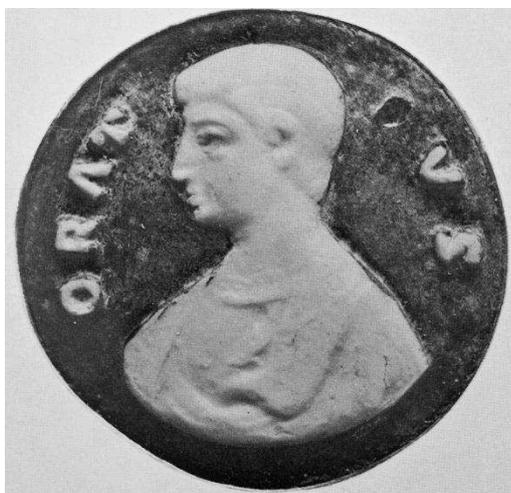
**Fig. 151**  
MAASKANT-KLEIBRINK 1997, fig. 13.



**Fig. 152**  
BOARDMAN, [...] 2009, n° 141.



**Fig. 153**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 98.



**Fig. 154**  
VOLLENWEIDER 1967-1983, II, n° 32/2a.



**Fig. 155**  
SPIER 2007, n° 695.

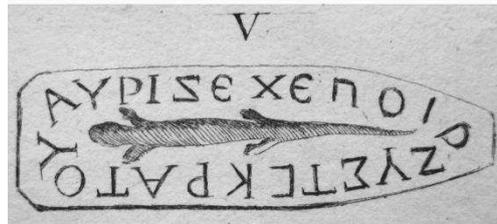
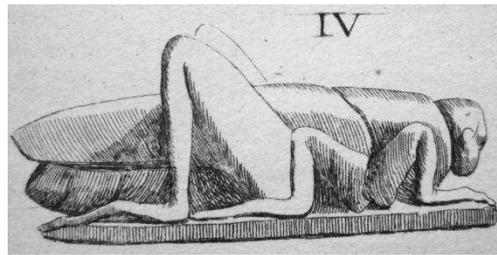


**Fig. 156**  
PLATZ-HORSTER 1984, n° 33.

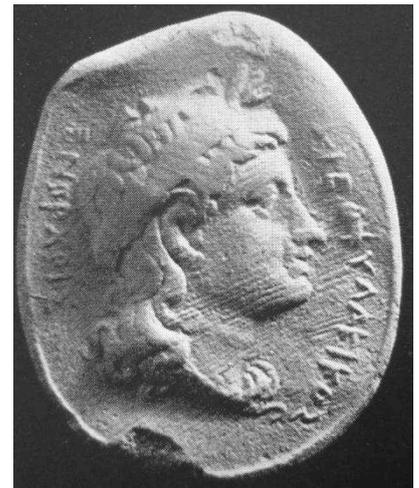
**PLANCHE 24**



**Fig. 157**  
MASTROCINQUE 2003, n° 60.



**Figg. 158a-b**  
CAYLUS 1764, VI, pl. XLI, figg. IV-V.



**Fig. 159**  
ROSTOVITZEFF 1933, pl. IV/1.



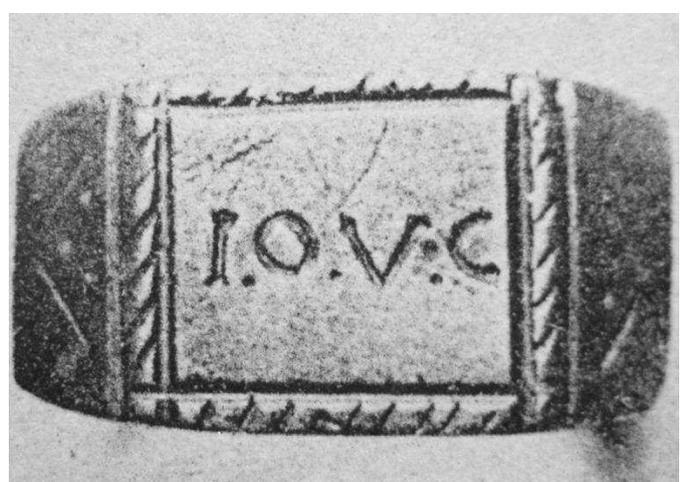
**Fig. 160**  
RICHTER 1971, n° 405.



**Fig. 161**  
MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 468a.



**Fig. 162**  
AGDS IV, Hannover, n° 1095.



**Fig. 163**  
HENKEL 1913, n° 367.

**PLANCHE 25**



**Fig. 164**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 165.



**Fig. 165**  
CADES 1831, Centuria II, n° 38.



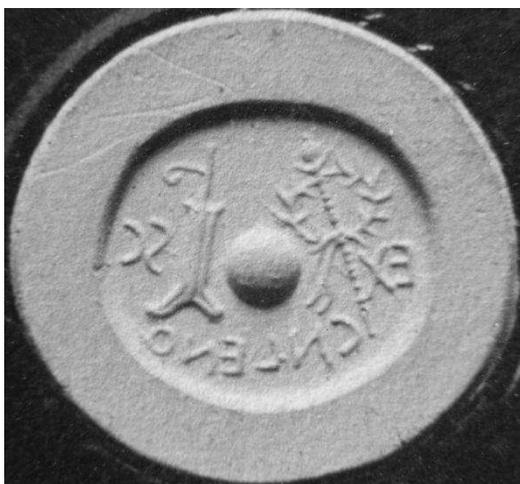
**Fig. 166**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 432.



**Fig. 167**  
PANOFKA 1851, pl. IV/17.



**Fig. 168**  
BOUSSAC 1992, pl. 2/SP 6.



**Fig. 169**  
CADES 1836, Nott, 5, n° 268.



**Fig. 170**  
AGDS III, Kassel, n° 76.

**PLANCHE 26**



**Fig. 171**  
SPIER 2007, n° 41.



**Fig. 172**  
SPIER 2007, n° 69.



**Fig. 173**  
SPIER 2007, n° 412.



**Fig. 174**  
AGDS IV, Hannover, n° 1677.



**Fig. 175**  
SENA CHIESA 2009, fig. 1.



**Fig. 176**  
AGW III, n° 2148.

**PLANCHE 27**



**Fig. 177**  
ZAZOFF 1983, pl. 110/6.



**Fig. 178**  
AGW II, n° 1216.



**Fig. 179**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 590.



**Fig. 180**  
CADES 1836, II, pl. B/176.



**Fig. 181**  
AGDS I, 3, n° 2217.



**Fig. 182**  
AGDS I, 2, n° 924.



**Fig. 183**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 819.



**Fig. 184**  
WALTERS 1926, n° 964.

**PLANCHE 28**



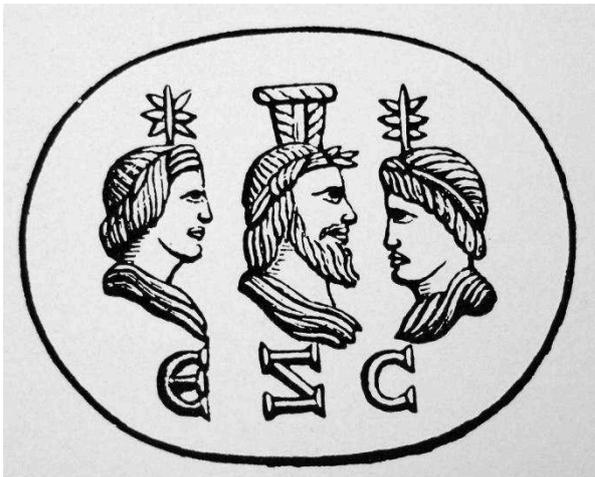
**Fig. 185**  
AGDS III, Kassel, n° 66.



**Fig. 186**  
PANOFKA 1851, pl. II/33.



**Fig. 187**  
PHILIPP 1986, n° 55.



**Fig. 188**  
MCCANN 1968, pl. XCII.



**Fig. 189**  
AGW I, n° 160.

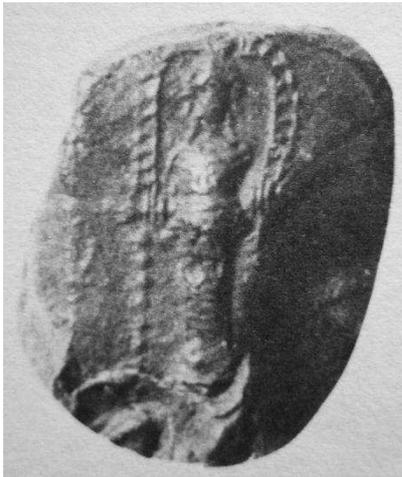


**Fig. 190**  
HENKEL 1913, n° 85.



**Fig. 191**  
HENKEL 1913, n° 84.

**PLANCHE 29**



**Fig. 192**  
BOUSSAC 1992, pl. 66/AE 29.



**Fig. 193**  
AGDS I, 3, n° 2419.



**Fig. 194**  
BOUSSAC 1992, pl. 2/SP 5.



**Fig. 195**  
BOUSSAC 1992, pl. 2/SP 3.



**Fig. 196**  
AGDS I, 2, n° 1009.



**Fig. 197**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 405.

**PLANCHE 30**



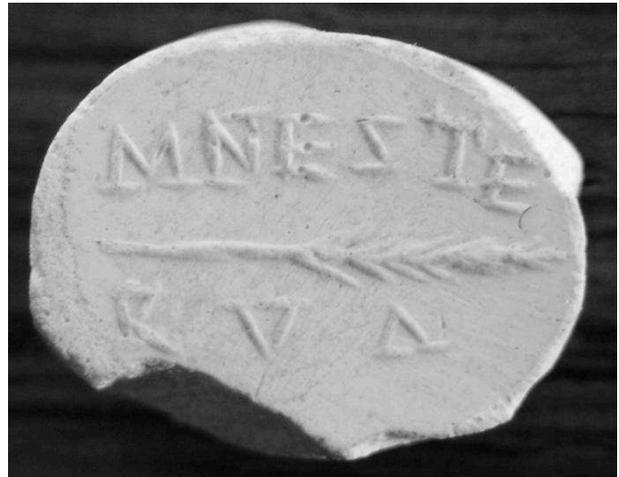
**Fig. 198**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 138.



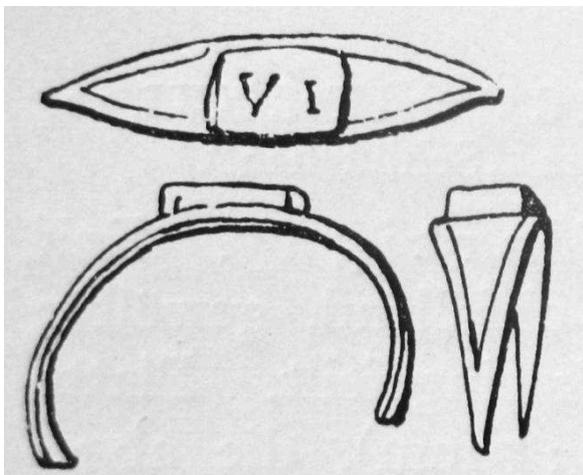
**Fig. 199**  
AGDS IV, Hannover, n° 1198.



**Fig. 200**  
PHILIPP 1986, n° 28.



**Fig. 201**  
SENA CHIESA 1966, n° 1532.



**Fig. 202**  
HENKEL 1913, n° 936.

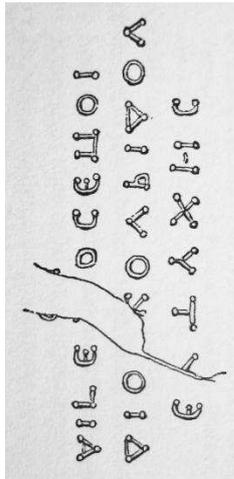


**Fig. 203**  
SPIER 2007, n° 43.

**PLANCHE 31**



**Fig. 204**  
AGDS II, n° 456.



**Fig. 205**  
AGDS II, p. 170.



**Fig. 206**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 282.



**Fig. 207**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 947.



**Fig. 208**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 283.



**Fig. 209**  
AGW III, n° 2013.



**Fig. 210**  
CADES 1836, Kestner, 3, n° 80.

**PLANCHE 32**



**Fig. 211**  
MIDDLETON 1892, B, n° 101.



**Fig. 212**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 699.



**Fig. 213**  
PHILIPP 1986, n° 40a.



**Fig. 214**  
NEVEROV 1988, n° 381.



**Fig. 215**  
AGDS IV, Hannover, n° 1668.



**Fig. 216**  
MASTROCINQUE 2003, n° 51.



**Fig. 217**  
MICHEL 2001, n° 75.

**PLANCHE 33**



**Fig. 218**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 756.



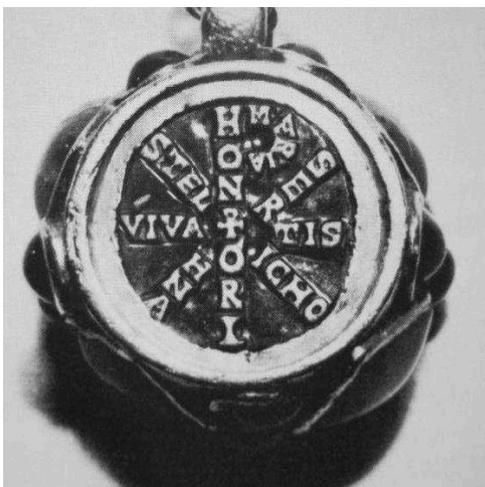
**Fig. 219**  
SPIER 2007, n° 1.



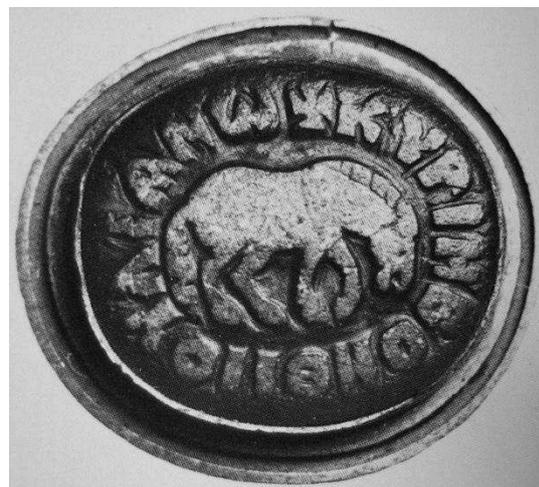
**Fig. 220**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 12.



**Fig. 221**  
SPIER 2007, n° 111.



**Fig. 222**  
WEITZMANN 1979, n° 279.



**Fig. 223**  
SPIER 2007, n° 739.

**PLANCHE 34**



**Fig. 224**  
SPIER 2007, n° 741.



**Fig. 225**  
SPIER 2007, n° 742.



**Fig. 226**  
SPIER 2007, n° 772.



**Fig. 227**  
SPIER 2007, n° 749.



**Fig. 228**  
SPIER 2007, n° 596.



**Fig. 229**  
SPIER 2007, n° 574.



**Fig. 230**  
WALTERS 1926, n° 1435.

**PLANCHE 35**



**Fig. 231**  
AGDS III, Kassel, n° 81.



**Fig. 231<sup>bis</sup>**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2010, fig. 2.



**Fig. 232**  
BERGES 2002, n° 157.



**Fig. 233**  
WEISS 2007, n° 322.



**Fig. 234**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2002, fig. 91.



**Fig. 235**  
AGDS IV, Hannover, n° 1688.



**Fig. 236**  
AGDS IV, Hannover, n° 671.

**PLANCHE 36**



**Fig. 237**  
AGW II, n° 1133.



**Fig. 238**  
CADES 1836, II, pl. B/308.



**Fig. 239**  
AGW I, n° 131.



**Fig. 240**  
TAMMA 1991, n° 10.



**Fig. 241**  
AGW III, n° 1720.



**Fig. 242**  
AGW II, n° 1202.



**Fig. 243**  
VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 108/6.



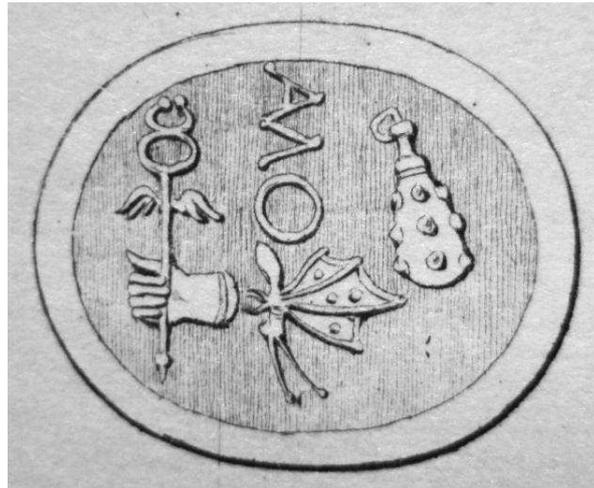
**Fig. 244**  
STEFANELLI 2007, n° III/16.

**PLANCHE 37**



**Fig. 245**

*LIMC* VIII, 2, « Tyché/Fortuna », n° 149.



**Fig. 246**

PANOFKA 1851, pl. I/35.



**Fig. 247**

WEISS 2007, n° 586b.



**Fig. 248**

VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 143/5.



**Fig. 249**

ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 400.



**Fig. 250**

*RRC*, 249/1.

**PLANCHE 38**



**Fig. 251**  
PANOFKA 1851, pl. I/2.



**Fig. 252**  
BERRY 1968, n° 38.



**Fig. 253**  
VOLLENWEIDER 1984, n° 317a.



**Fig. 254**  
RRC, 298/1.

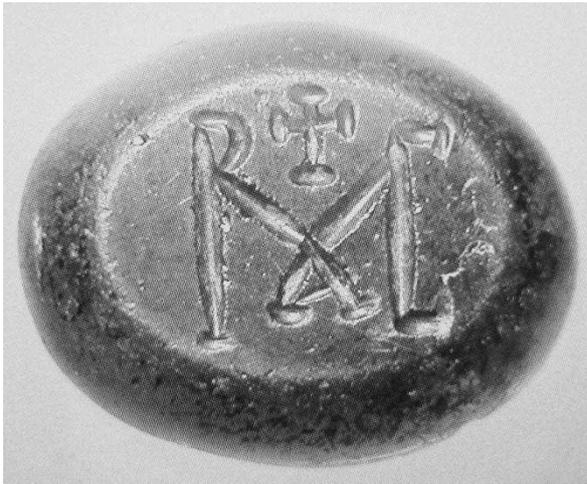


**Fig. 255**  
RRC, 340/1.



**Fig. 256**  
AGDS I, 3, n° 2890.

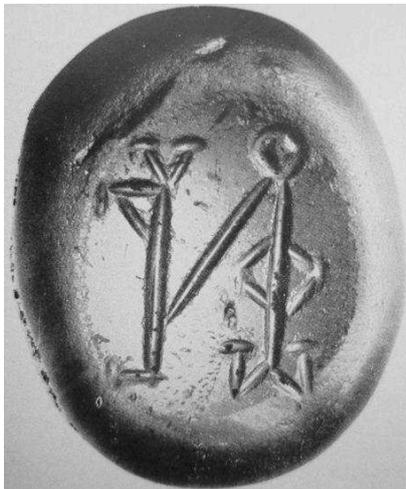
**PLANCHE 39**



**Fig. 257**  
SPIER 2007, n° 538.



**Fig. 258**  
BERRY 1968, n° 254.



**Fig. 259**  
SPIER 2007, n° 534.



**Fig. 260**  
AMBROSINI 2011, fig. 59c.



**Fig. 261**  
AGDS IV, Hannover, n° 1395.

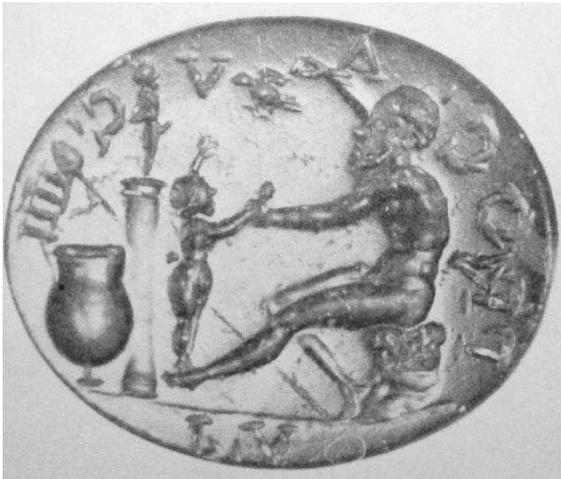


**Fig. 262**  
AGDS IV, Hannover, n° 575.



**Fig. 263**  
AGDS II, n° 428.

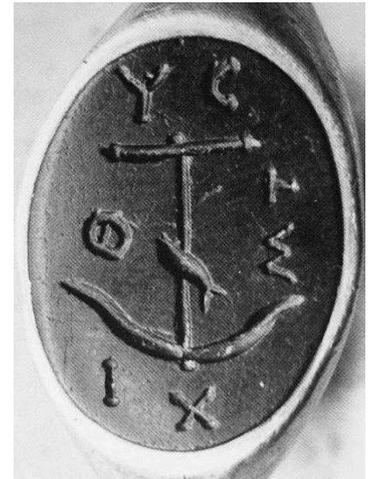
**PLANCHE 40**



**Fig. 264**  
AGDS III, Kassel, n° 38.



**Fig. 264<sup>bis</sup>**  
AGDS IV, Hannover, n° 1532.



**Fig. 265**  
SPIER 2007, n° 300a.



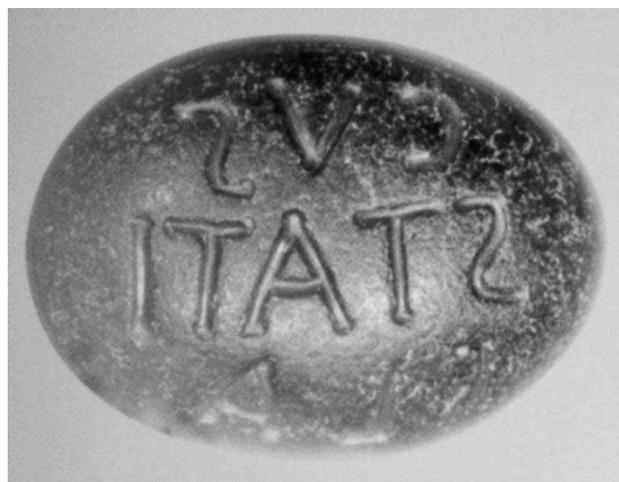
**Fig. 266**  
AGDS I, 2, n° 2167.



**Fig. 267**  
BOARDMAN 1968a, n° 21.



**Fig. 268**  
VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 149/17.



**Fig. 269**  
WEISS 2007, n° 657.

**PLANCHE 41**



**Fig. 270**  
AGW III, n° 1824.



**Fig. 271**  
AGDS IV, Hannover, n° 1652.



**Fig. 272**  
SPIER 2007, n° 166.



**Fig. 273**  
FURTWÄNGLER 1896, n° 3391.



**Fig. 274**  
AGW III, n° 2047.



**Fig. 275**  
AGDS IV, Hannover, n° 1653.

**PLANCHE 42**



**Fig. 276**  
TONDO, VANNI 1990, n° 146.



**Fig. 277**  
KRUG 1977, n° 3.



**Fig. 278**  
AGDS III, Kassel, n° 197.



**Fig. 279**  
AGDS III, Kassel, n° 195.



**Fig. 279bis**  
MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 1133.



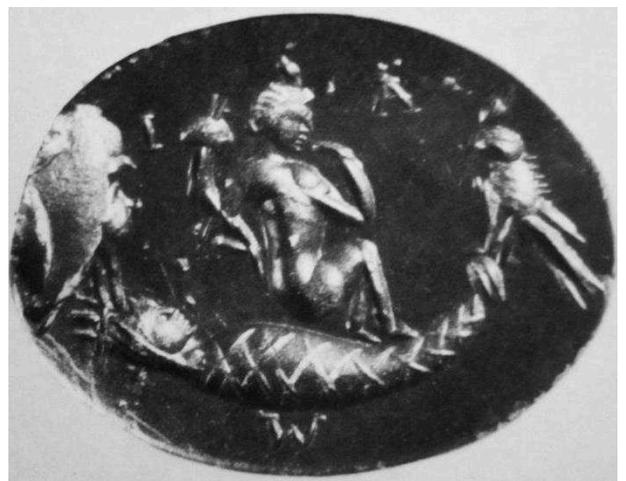
**Fig. 280**  
MASTROCINQUE 2003, n° 209.



**Fig. 281**  
MICHEL 2001, n° 206.



**Fig. 282**  
MICHEL 2001, n° 214.

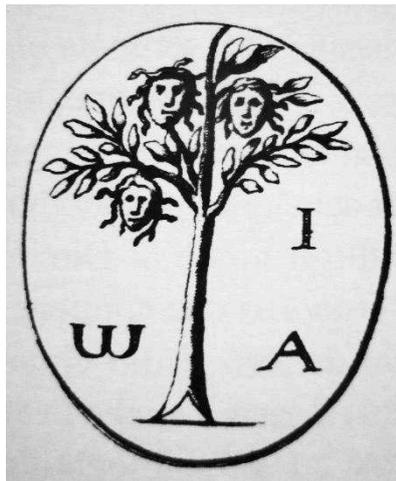


**Fig. 283**  
PHILIPP 1986, n° 107.

**PLANCHE 43**



**Fig. 284**  
MASTROCINQUE 2003, n° 79.



**Fig. 285**  
MASTROCINQUE 2003, n° 393.



**Fig. 286**  
MICHEL 2001, n° 109.



**Fig. 287**  
PHILIPP 1986, n° 146.



**Fig. 288**  
MICHEL 2001, n° 574.



**Fig. 289a**  
PHILIPP 1986, n° 147a.



**Fig. 289b**  
PHILIPP 1986, n° 147c.

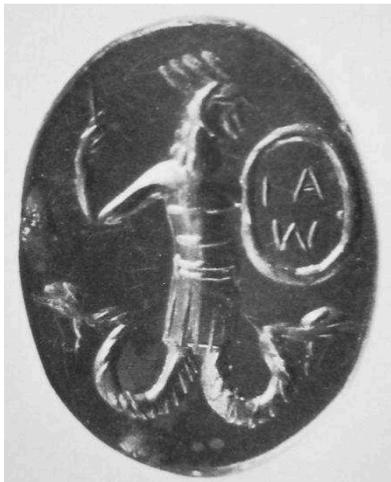
**PLANCHE 44**



**Fig. 290**  
MASTROCINQUE 2008, n° Ra 5/R.



**Fig. 291**  
MICHEL 2001, n° 34.



**Fig. 292**  
PHILIPP 1986, n° 160.



**Fig. 293**  
MICHEL 2001, n° 219.



**Fig. 294**  
MICHEL 2001, n° 226.



**Fig. 295**  
MICHEL 2001, n° 395.

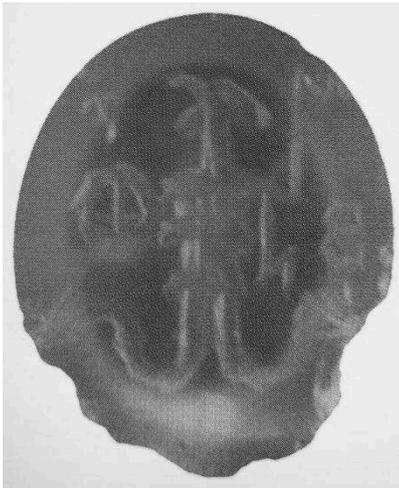


**Fig. 296**  
MICHEL 2001, n° 286.



**Fig. 297**  
MICHEL 2001, n° 176.

**PLANCHE 45**



**Fig. 298**

MASTROCINQUE 2008, n° Na 23/D.



**Fig. 299**

MASTROCINQUE 2003, n° 310.



**Fig. 300**

AGDS V, n° 315.



**Fig. 301**

AGW III, n° 1741.



**Fig. 302**

VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 87.



**Fig. 303**

AGW II, n° 1274.



**Fig. 304**

STEFANELLI 2007, n° II/250.



**Fig. 305**

AGDS II, n° 498.

**PLANCHE 46**



**Fig. 306**  
AGDS I, 3, n° 2177.



**Fig. 307**  
AGW III, n° 1715.



**Fig. 308**  
AGDS III, Kassel, n° 108.



**Fig. 309**  
AGDS III, Braunschweig, n° 166.



**Fig. 310**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 271.



**Fig. 311**  
AGDS I, 3, n° 2304.



**Fig. 312**  
KRUG 1981, n° 90.



**Fig. 313**  
AGDS IV, Hannover, n° 1535.



**Fig. 314**  
AGDS III, Kassel, n° 75.

**PLANCHE 47**



**Fig. 315**  
AGWI, n° 347.



**Fig. 316**  
AGWI, n° 409.



**Fig. 317**  
FURTWÄNGLER 1896, n° 7259.



**Fig. 318**  
AGDS I, 3, n° 2549.



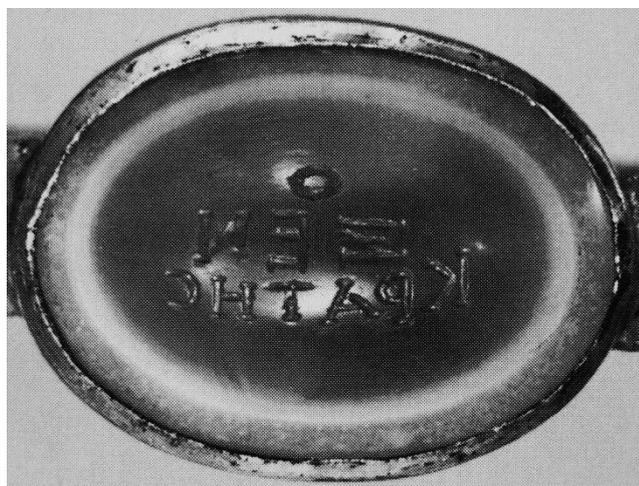
**Fig. 319**  
AGDS II, n° 408a.



**Fig. 320a**  
AGW III, n° 2154b



**Fig. 320b**  
AGW III, n° 2154a

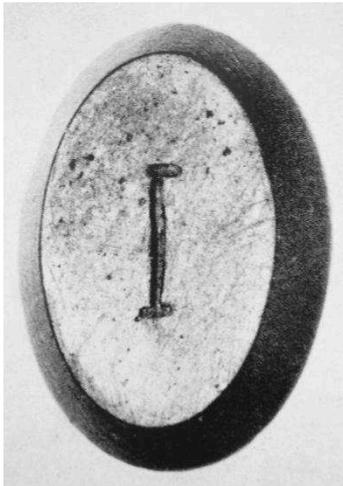


**Fig. 321**  
AGW III, n° 2144.

**PLANCHE 48**



**Fig. 322a**  
AGDS III, Braunschweig, n<sup>os</sup> 191a-b.



**Fig. 322b**



**Fig. 323**  
MORET 1997, fig. 78.



**Fig. 324**  
AGDS II, n<sup>o</sup> 327A.



**Fig. 325**  
AGW I, n<sup>o</sup> 396.



**Fig. 326**  
AGDS IV, Hannover, n<sup>o</sup> 1241.



**Fig. 327**  
AGDS III, Kassel, n<sup>o</sup> 62.



**Fig. 328**  
WEISS 2007, n<sup>o</sup> 509.

**PLANCHE 49**



**Fig. 329**  
WEISS 2007, n° 223.



**Fig. 330a**



**Fig. 330b**

GUIRAUD 1988, n° 905A-A<sup>bis</sup>



**Fig. 331**  
PHILIPP 1986, n° 92a.



**Fig. 332**  
AGDS IV, Hannover, n° 1703.



**Fig. 333**  
MICHEL 2001, n° 74.

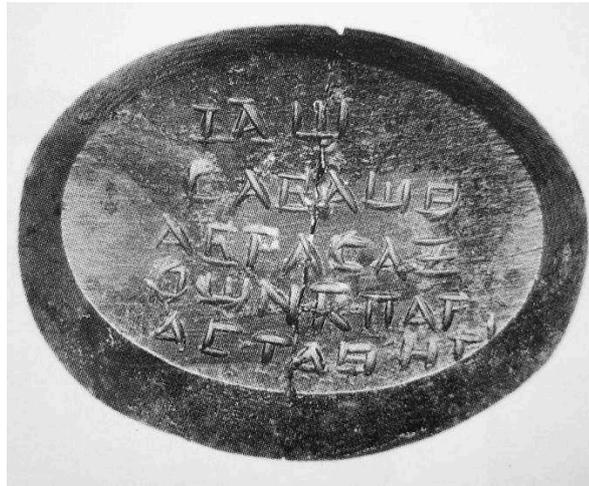


**Fig. 334**  
MICHEL 2001, n° 73.

**PLANCHE 50**



**Fig. 335**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 775.



**Fig. 336a**  
MICHEL 2001, fig. 244b.



**Fig. 336b**  
MICHEL 2001, fig. 244a.



**Fig. 337**  
AGDS I, 3, n° 2675.



**Fig. 338**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 231.



**Fig. 339**  
AGDS I, 3, n° 2299.

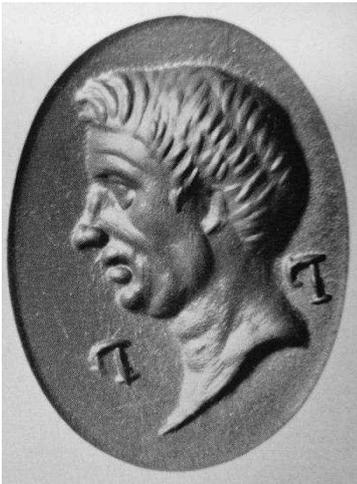


**Fig. 340**  
AGDS III, Braunschweig, n° 21.

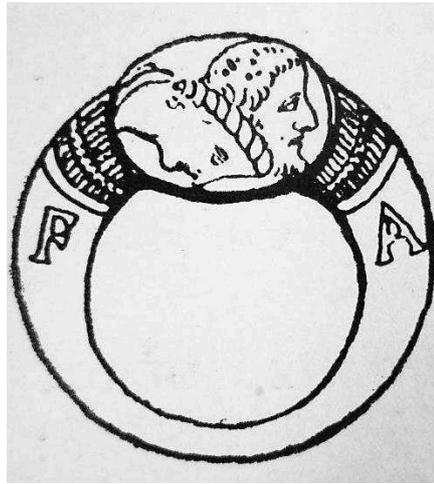


**Fig. 341**  
CADES 1836, IV, pl. C/178.

**PLANCHE 51**



**Fig. 342**  
AGDS II, n° 415.



**Fig. 343**  
HENKEL 1913, n° 2141.



**Fig. 344**  
DEMBSKI 2005, n° 212.



**Fig. 345**  
AGW III, n° 1729.



**Fig. 346**  
DEMBSKI 2005, n° 231.



**Fig. 347**  
HENIG 1975, n° 139.



**Fig. 348**  
FURTWÄNGLER 1900, I, pl. L/52.



**Fig. 349**  
LIMC VIII, 2, « Iuppiter », n° 231.

**PLANCHE 52**



**Fig. 350**  
AGW II, n° 1191.



**Fig. 351**  
KRUG 1981, n° 141.



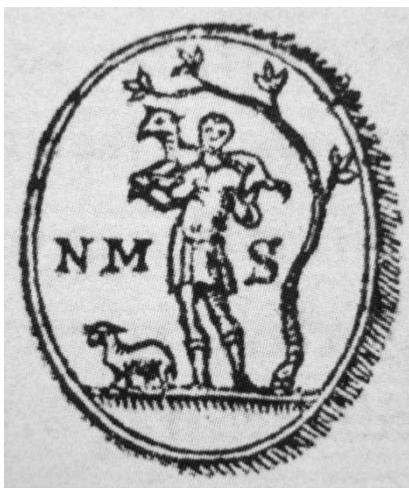
**Fig. 352**  
DEMBSKI 2005, n° 626.



**Fig. 353**  
SPIER 2007, n° 397.



**Fig. 354**  
SPIER 2007, n° 396.



**Fig. 355**  
SPIER 2007, n° 354.

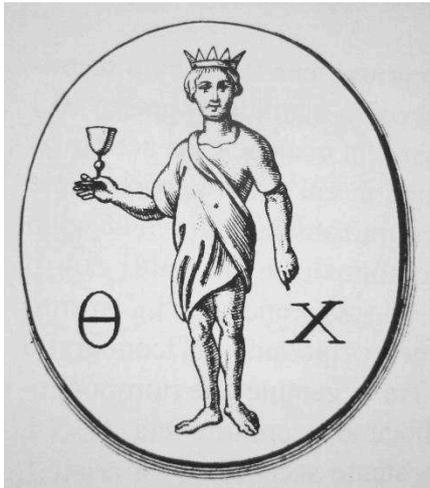


**Fig. 356a**  
*LIMC* I, 2, « Abraxas », n° 63a-b.

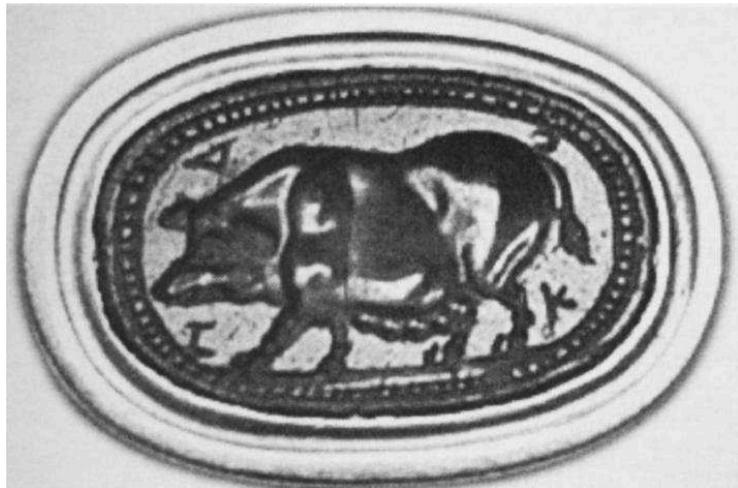


**Fig. 356b**

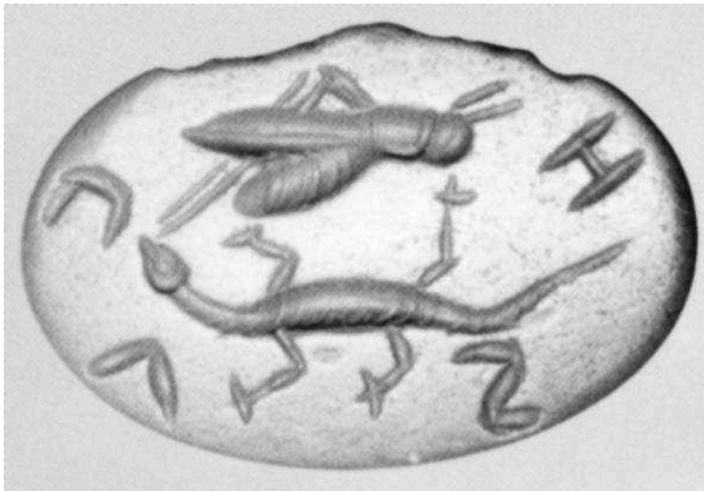
**PLANCHE 53**



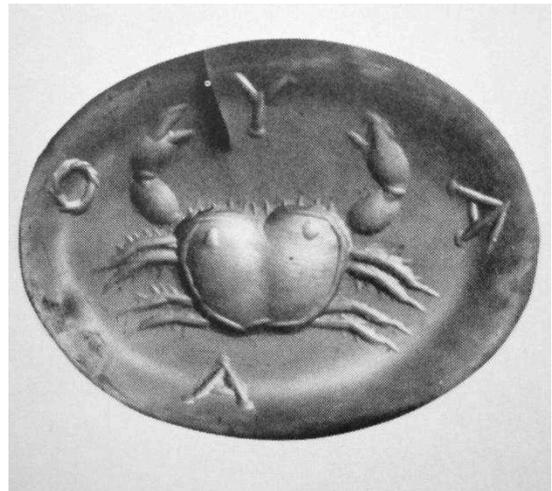
**Fig. 357**  
MASTROCINQUE 2003, n° 270.



**Fig. 358**  
AMBROSINI 2011, fig. 129a.



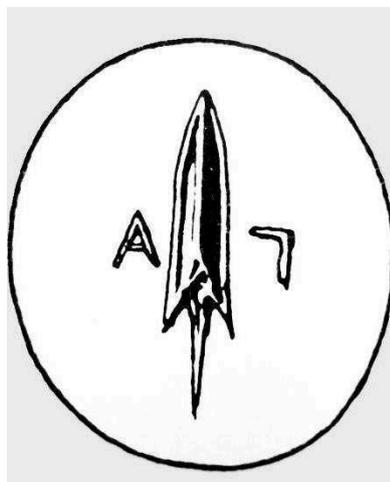
**Fig. 359**  
WEISS 2007, n° 421.



**Fig. 360**  
AGDS I, 3, n° 2429.



**Fig. 361**  
AGW III, n° 1954.



**Fig. 362**  
BOARDMAN 1970, fig. 233.



**Fig. 363**  
BOUSSAC 1992, pl. 2/SP 4.

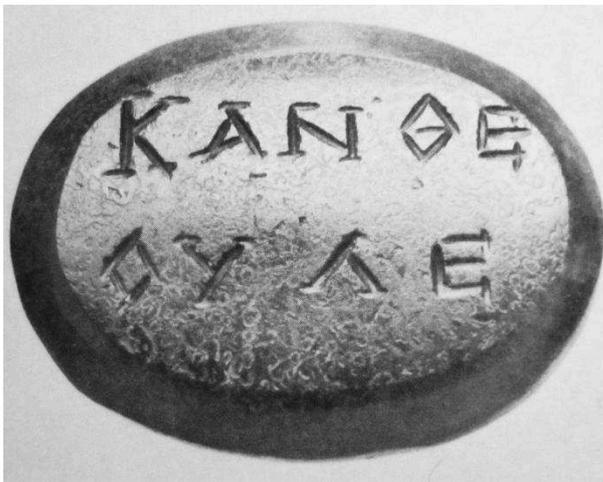
**PLANCHE 54**



**Fig. 364**  
AGDS IV, Hannover, n° 1635.



**Fig. 365a**  
PHILIPP 1986, n° 123a.



**Fig. 365b**  
PHILIPP 1986, n° 123c.



**Fig. 366**  
AGDS III, Kassel, n° 70.



**Fig. 367**  
MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 873b.



**Fig. 368**  
PANOFKA 1851, pl. III/21.

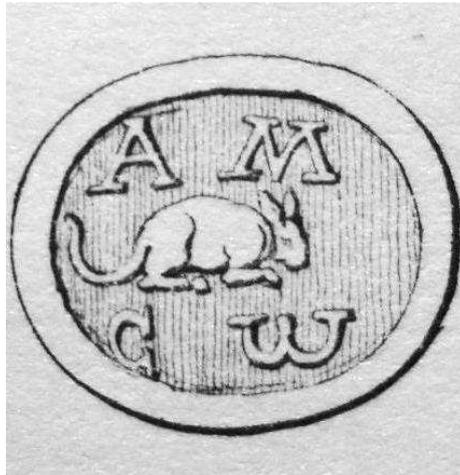


**Fig. 369**  
AGW III, n° 1924.

**PLANCHE 55**



**Fig. 369<sup>bis</sup>**  
HENIG 1975, n° 234



**Fig. 370**  
PANOFKA 1851, pl. IV/49.



**Fig. 371**  
AGDS III, Braunschweig, n° 188.



**Fig. 372**  
WEISS 2007, n° 553.



**Fig. 373**  
AGW III, n° 1554.



**Fig. 374**  
AGW III, n° 2048.



**Fig. 375**  
MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 674.



**Fig. 376**  
AGW II, n° 1335.

**PLANCHE 56**



**Fig. 377**  
AGDS IV, Hannover, n° 111. VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 26.



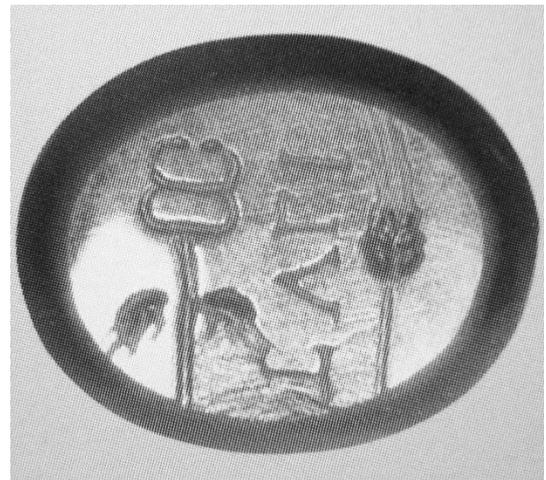
**Fig. 378**



**Fig. 379**  
HENKEL 1913, n° 93a.



**Fig. 380**  
PANOFKA 1851, pl. IV/25.



**Fig. 381**  
WEISS 2007, n° 658.



**Fig. 382**  
AGDS IV, Hannover, n° 1611.



**Fig. 383**  
MORET 1997, fig. 180.



**Fig. 384**  
AMBROSINI 2011, fig. 126a.

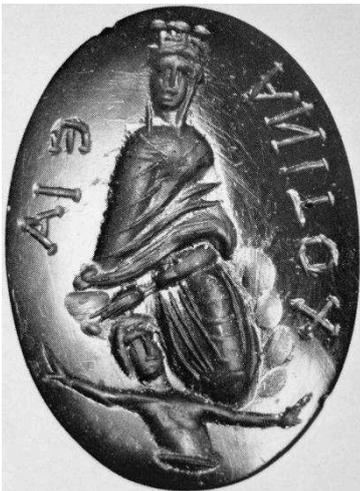
**PLANCHE 57**



**Fig. 385**  
KRUG 1981, n° 81.



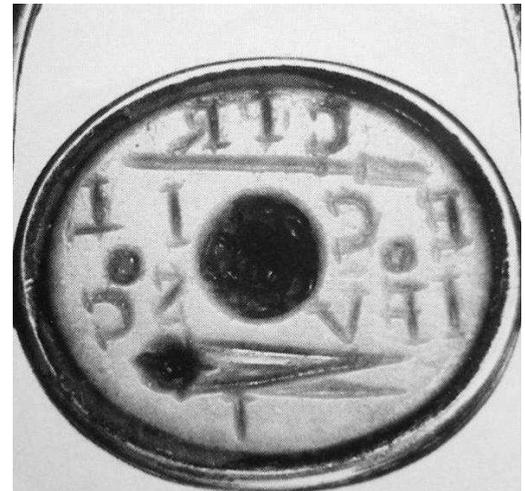
**Fig. 386**  
AGDS III, Göttingen, n° 58.



**Fig. 387**  
AGW I, n° 460.



**Fig. 388**  
PANOFKA 1851, pl. II/28.



**Fig. 389**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 592



**Fig. 390**  
BMC/RE, I, Augustus, n° 417.

**PLANCHE 58**



**Fig. 391**  
CADES 1831, Centuria II, n° 77.



**Fig. 392**  
BOUSSAC 1992, pl. 49/Ap 63.



**Fig. 393**  
GUARDUCCI 1967-1978, III, fig. 215.



**Fig. 394**  
BERRY 1968, n° 95.



**Fig. 395**  
STAMPOLIDIS 1992, pl. XX/15.



**Fig. 396**  
VEYMIERS 2011, n° I.AB 36.



**Fig. 397**  
VEYMIERS 2009, n° VI.BA 5.



**Fig. 398**  
MASTROCINQUE 2003, n° 50.



**Fig. 399**  
REINACH 1895, pl. 51/15<sup>2</sup>.

**PLANCHE 59**



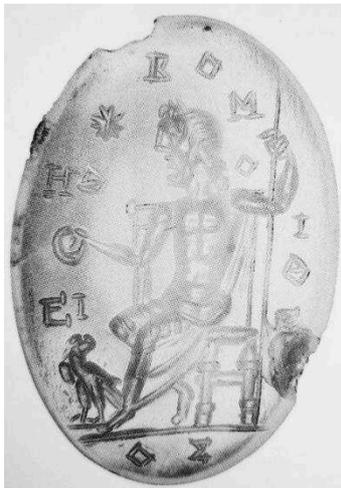
**Fig. 400**  
HENIG 1975, n° 122.



**Fig. 401**  
RICHTER 1956, n° 254.



**Fig. 402**  
CAPUTO 1977, fig. 4.



**Fig. 403**  
MICHEL 2001, n° 31a.



**Fig. 404**  
AGWI, n° 453.



**Fig. 405**  
PHILIPP 1986, n° 73.



**Fig. 406**  
KIRCHER 1653, fig. 30b.



**Fig. 407**  
KIRCHER 1665, fig. 29b.

**PLANCHE 60**



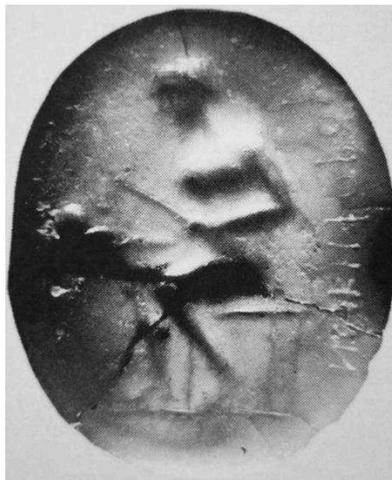
**Fig. 408**  
MARTINI 1971, n° 164.



**Fig. 409**  
MASTROCINQUE 2008, n° Pe 32.



**Fig. 410**  
HENIG 1975, n° 242.



**Fig. 411**  
UBALDELLI 2001, n° 208.



**Fig. 412**  
AGDS III, Kassel, n° 45.



**Fig. 413**  
MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 524.



**Fig. 414**  
WEISS 2007, n° 640.

**PLANCHE 61**



**Fig. 415**  
WEISS 2007, n° 642.



**Fig. 416**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 179.



**Fig. 417**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 217.



**Fig. 418**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 218.



**Fig. 419**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 219.



**Fig. 420**  
AGDS III, Kassel, n° 179.



**Fig. 421**  
AGDS I, 3, n° 2883.



**Fig. 422**  
AGDS I, 3, n° 2884.

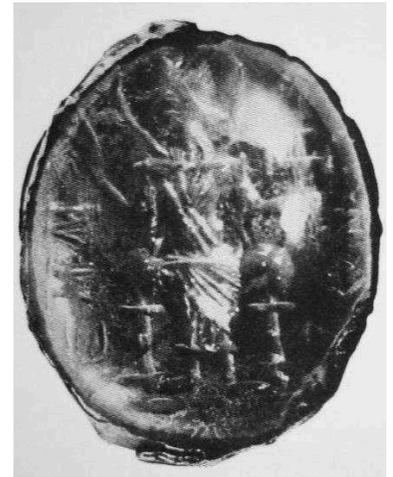
**PLANCHE 62**



**Fig. 423**  
SPIER 2007, n° 45.



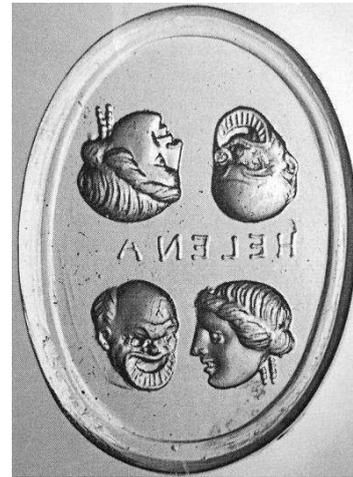
**Fig. 424**  
SPIER 2007, n° 48.



**Fig. 425**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1997, fig. 8.



**Fig. 426**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 442.



**Fig. 427**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 604.



**Fig. 428**  
VOLLENWEIDER 1967-1983, III, n° 241.



**Fig. 429**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 243.

**PLANCHE 63**



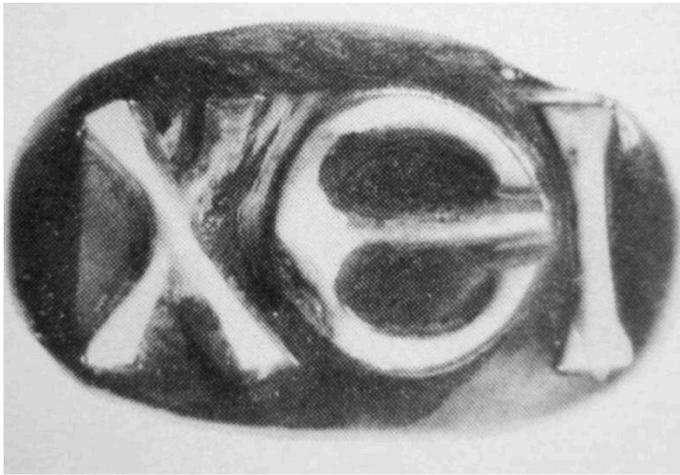
**Fig. 430**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2002, fig. 94.



**Fig. 431**  
HENIG 1990, n° 25.



**Fig. 432**  
HENIG 1990, n° 24.



**Fig. 433**  
HENIG 1990, n° 26.



**Fig. 434**  
AGDS IV, Hannover, n° 1274.



**Fig. 435**  
BOUSSAC 1992, pl. 47/Ap 23.



**Fig. 436**  
AGDS I, 3, n° 2340.



**Fig. 437a**  
PHILIPP 1986, n° 41a.

**PLANCHE 64**



**Fig. 437b**  
PHILIPP 1986, n° 41c.



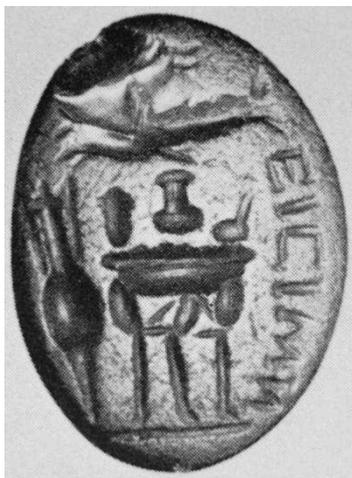
**Fig. 438a**  
PHILIPP 1986, n° 44a.



**Fig. 438b**  
PHILIPP 1986, n° 44c.



**Fig. 439**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2002, fig. 76.



**Fig. 440**  
MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 696.



**Fig. 441**  
SPIER 2007, n° 451.

**PLANCHE 65**



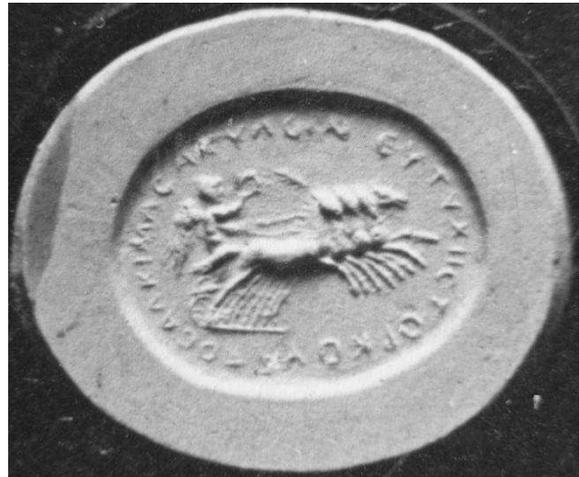
**Fig. 442**  
AGW III, n° 1758.



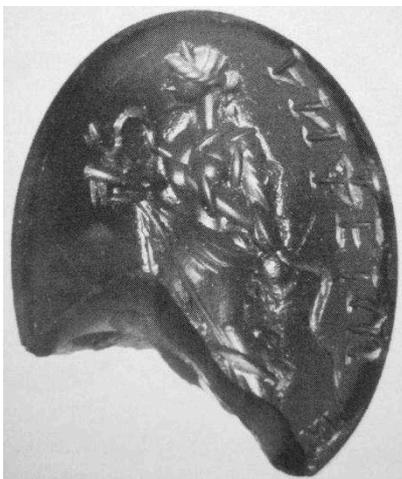
**Fig. 443**  
DEMBSKI 2005, n° 741.



**Fig. 444**  
AGW III, n° 2140.



**Fig. 445**  
Cades 1839, Centuria V, n° 87.



**Fig. 446**  
AGDS V, n° 203.



**Fig. 447**  
PHILIPP 1986, n° 124c.

**PLANCHE 66**



**Fig. 448**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 239.



**Fig. 449**  
SPIER 2007, n° 18.



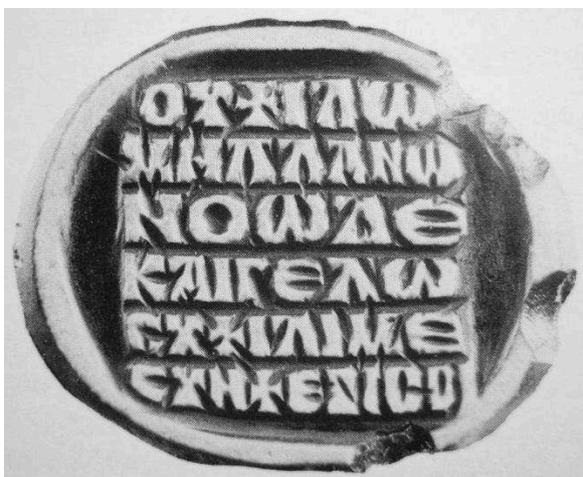
**Fig. 450**  
SPIER 2007, n° 472a.



**Fig. 451**  
CADES 1839, Centuria VI, n° 58.



**Fig. 452**  
HENIG 1990, n° 38.

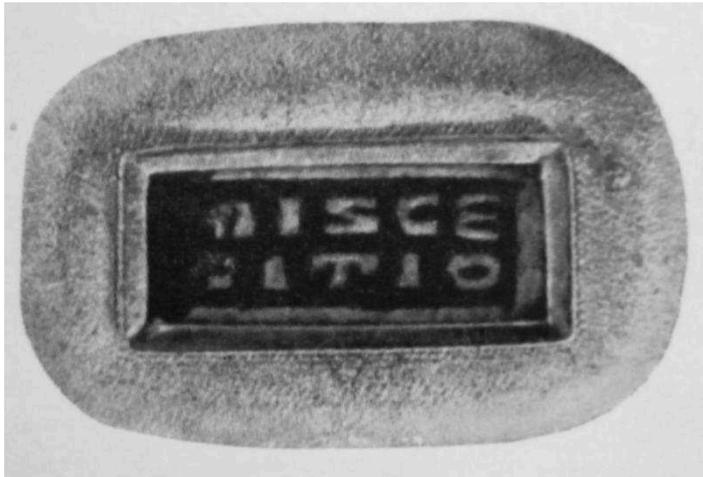


**Fig. 453**  
HENIG 1990, n° 40.



**Fig. 454**  
HENIG 1990, n° 43.

**PLANCHE 67**



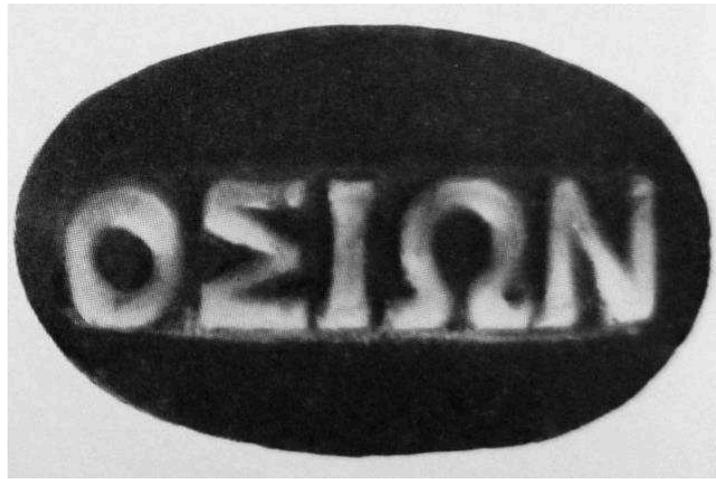
**Fig. 455**  
NEVEROV 1988, n° 258.



**Fig. 456**  
MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 536.



**Fig. 457**  
CADES 1836, I, pl. F/50.



**Fig. 458**  
NEVEROV 1988, n° 261.



**Fig. 459**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 584.



**Fig. 460**  
RICHTER 1956, n° 485.

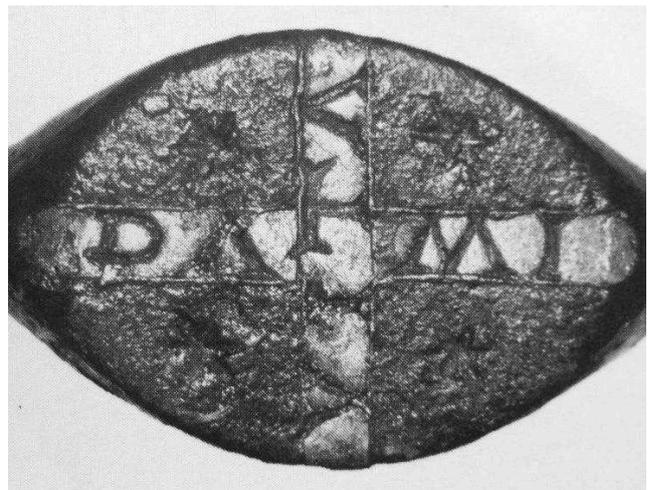


**Fig. 461**  
NESTORVIĆ 2005, n° 34.

**PLANCHE 68**



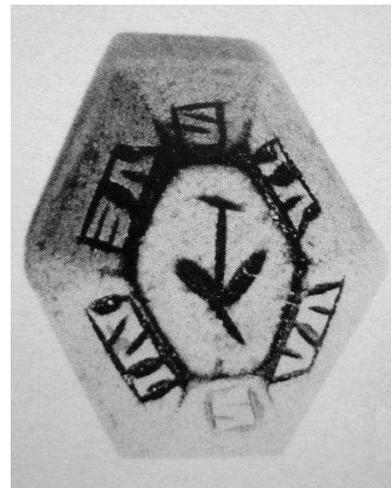
**Fig. 462**  
AGDS IV, Hannover, n° 1687.



**Fig. 463**  
COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, n° 2422.75.



**Fig. 464**  
DEMBSKI 2005, n° 1125.



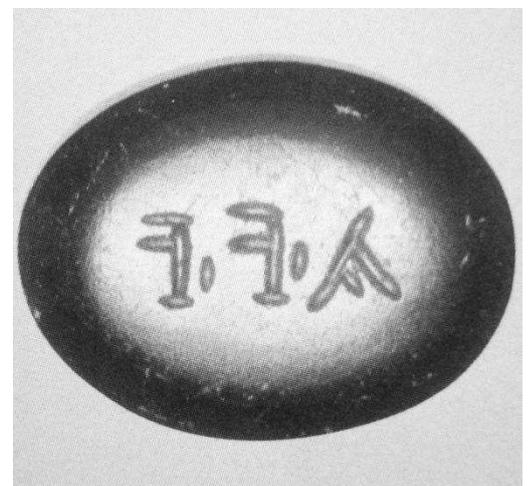
**Fig. 465**  
DEMBSKI 2005, n° 1139.



**Fig. 466**  
VOLLENWEIDER 1984, n° 367.



**Fig. 467**  
HENIG 2007, n° 297.



**Fig. 468**  
WEISS 2007, n° 651.

**PLANCHE 69**



**Fig. 469**  
MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 745.



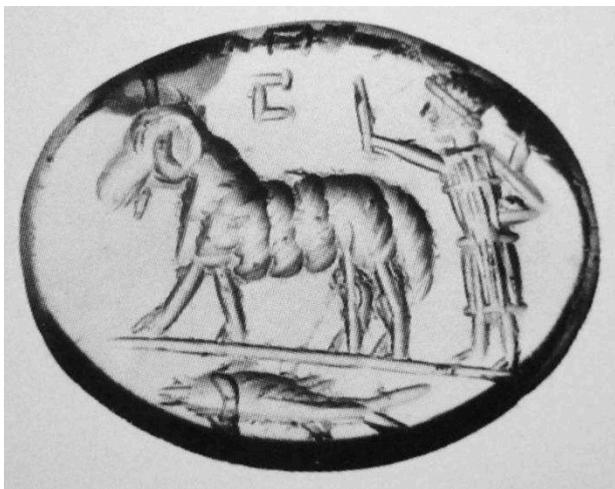
**Fig. 470**  
TOMASELLI 1993, n° 220.



**Fig. 471**  
*LIMC* VIII, 2, « Iuppiter », n° 186.



**Fig. 472**  
SPIER 2007, n° 177.



**Fig. 473**  
SPIER 2007, n° 453.



**Fig. 474**  
MICHEL 2001, n° 253.

**PLANCHE 70**



**Fig. 475**  
PHILIPP 1986, n° 164c.



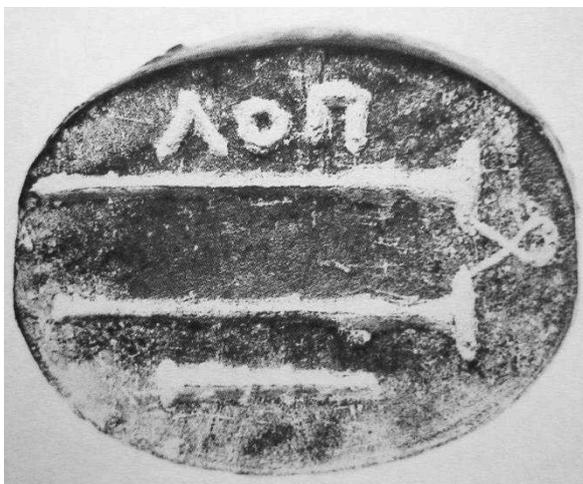
**Fig. 476**  
PHILIPP 1986, n° 181c.



**Fig. 477**  
AGDS II, n° 540.



**Fig. 478**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 97.



**Fig. 479**  
TAMMA 1991, n° 26

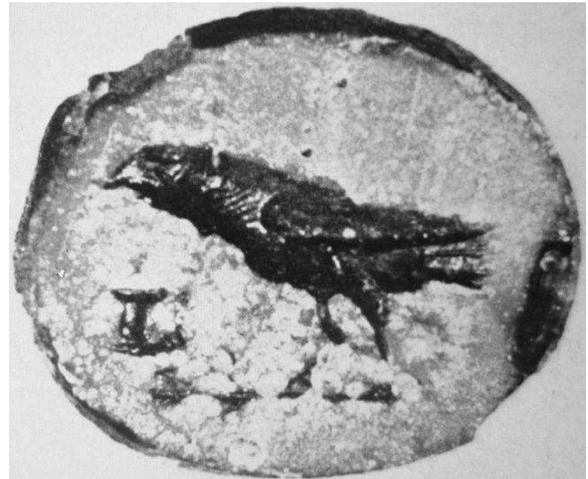


**Fig. 480**  
BOUSSAC 1988, fig. 34.

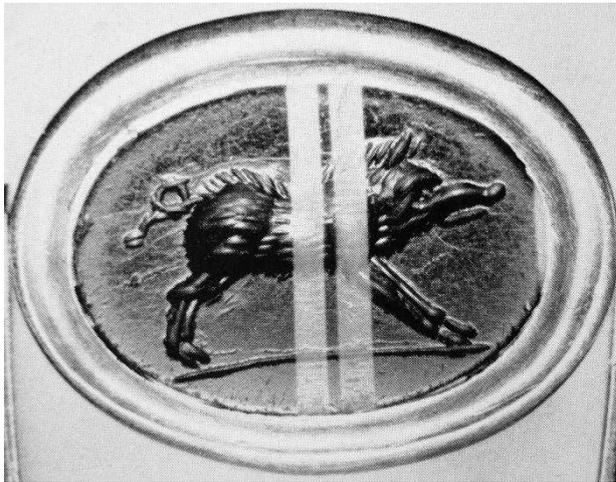
**PLANCHE 71**



**Fig. 481**  
WEISS 2007, n° 134.



**Fig. 482**  
AGDS IV, Hannover, n° 1282.



**Fig. 483**  
AGW I, n° 370.



**Fig. 484**  
CADES 1839, Centuria V, n° 17.



**Fig. 485**  
AGDS I, 3, n° 2182.



**Fig. 486**  
MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 741.



**Fig. 487**  
AGDS V, n° 33.

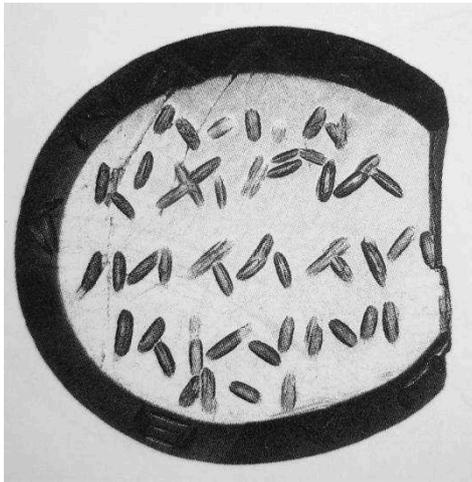
**PLANCHE 72**



**Fig. 488**  
FURTWÄNGLER 1900, I, pl. XIV/27.



**Fig. 489**  
BOARDMAN 1970, n° 604.



**Fig. 490**  
MICHEL 2001, n° 83b.



**Fig. 491**  
HENIG 1990, n° 48.



**Fig. 492**  
HENIG 1990, n° 47.



**Fig. 493**  
WEISS 2007, n° 195.



**Fig. 494**  
AGDS IV, Hannover, n° 1534.

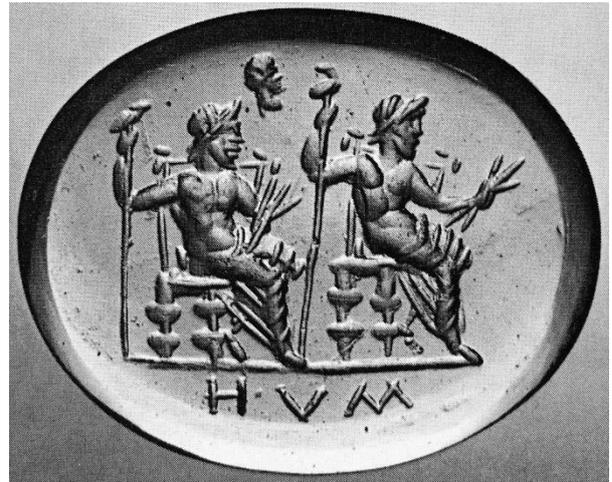


**Fig. 495**  
AGW II, n° 1096.

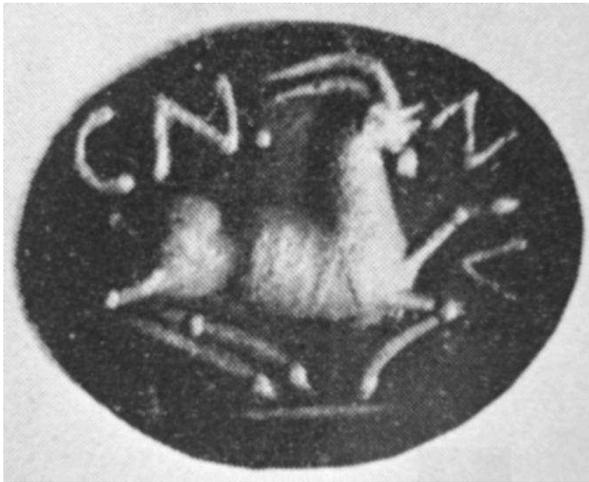
**PLANCHE 73**



**Fig. 496**  
AGW III, n° 2069.



**Fig. 497**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 706.



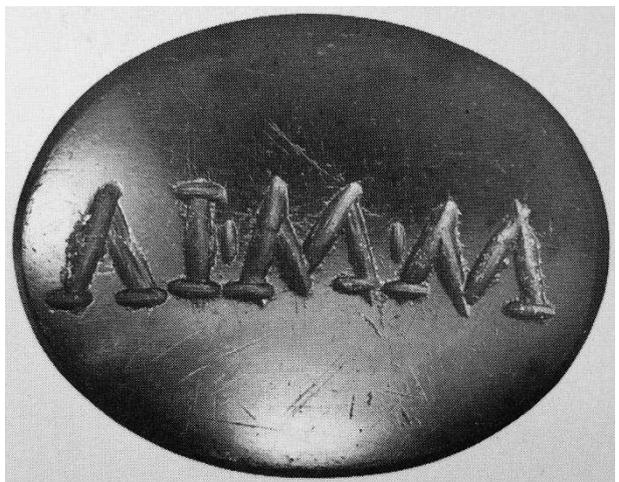
**Fig. 498**  
GRAMATOPOUL 1974, n° 517.



**Fig. 499**  
AGDS IV, Hannover, n° 766.



**Fig. 500**  
AGDS IV, Hannover, n° 1020.



**Fig. 501**  
AGW III, n° 2165.

**PLANCHE 74**



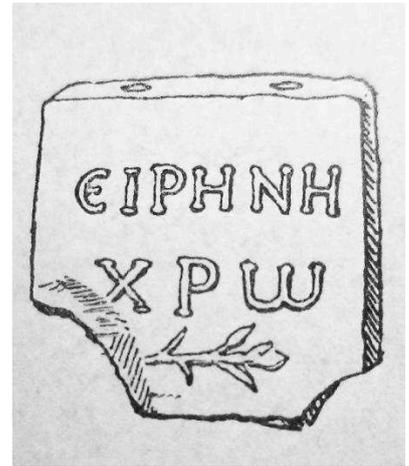
**Fig. 502**  
WALTERS 1926, n° 2161.



**Fig. 503**  
LE BLANT 1896, pl. I/28.



**Fig. 504**  
HENKEL 1913, n° 1675a.



**Fig. 505**  
LE BLANT 1896, pl. I/88.



**Fig. 506**  
LE BLANT 1896, pl. I/87.



**Fig. 507**  
HENKEL 1913, n° 8.

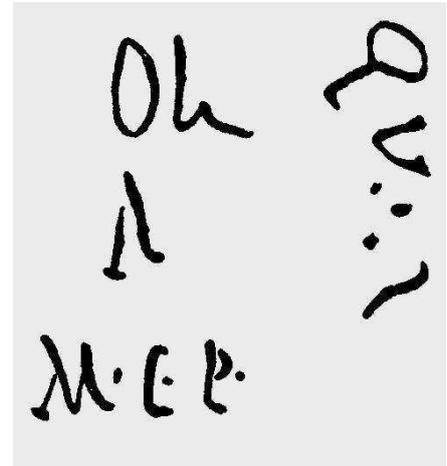
**PLANCHE 75**



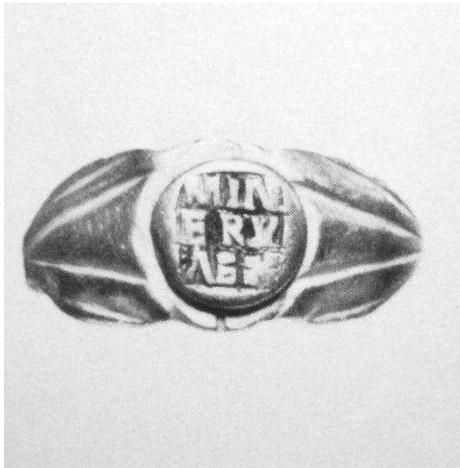
**Fig. 508**  
SPIER 2007, n° 74.



**Fig. 509**  
CADES 1836, IV, pl. H/31.



**Fig. 510**  
CIL XIII, n° 10004, 6a-b.



**Fig. 511**  
DEPERT-LIPPITZ 1985, n° cat. 145.



**Fig. 512**  
CIL XIII, n° 10024, 20.



**Fig. 513**  
AGDS IV, Hannover, n° 410.



**Fig. 514**  
VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 8/12.



**Fig. 515**  
AGDS IV, Hannover, n° 175.



**Fig. 516**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 199.

**PLANCHE 76**



**Fig. 517**  
WALTERS 1926, n° 2311.



**Fig. 518**  
AGDS II, n° 441.



**Fig. 519**  
MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 108.



**Fig. 520**  
AGW III, n° 1460.



**Fig. 521**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 86.



**Fig. 521<sup>bis</sup>**  
*LIMCV*, 2, « Hermes », n° 644b.



**Fig. 522**  
FURTWÄNGLER 1896, n° 7133.



**Fig. 523**  
PANOFKA 1851, pl. I/38.

**PLANCHE 77**



**Fig. 524**  
WEISS 2007, n° 507.



**Fig. 525**  
WALTERS 1926, n° 2018.



**Fig. 526**  
AGDS III, Kassel, n° 101.



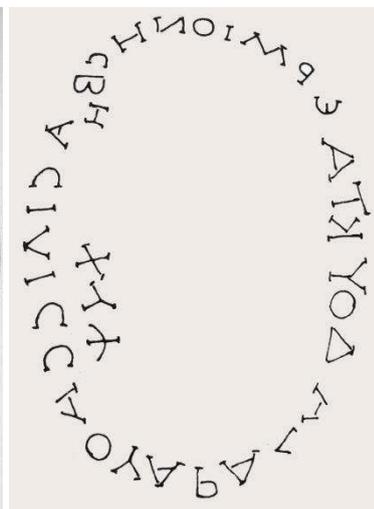
**Fig. 527**  
PANOFKA 1851, pl. IV/21.



**Fig. 528**  
AGDS IV, Hannover, n° 672.



**Fig. 529a**  
SPIER 2007, n° 70.



**Fig. 529b**  
AGW III, p. 72.

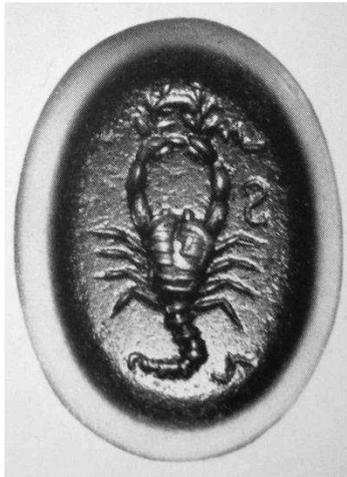


**Fig. 530**  
MORET 1997, fig. 126.

**PLANCHE 78**



**Fig. 531**  
IMHOOF-BLUMER, KELLER 1889, pl. XXIII/31.



**Fig. 532**  
AGDS I, 3, n° 2173.



**Fig. 533**  
SPIER 2007, n° 17.



**Fig. 534**  
VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 33/4.



**Fig. 535**  
CADES 1831, Centuria II, n° 78.



**Fig. 536**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 182.



**Fig. 537**  
AGDS IV, Hannover, n° 1159.



**Fig. 538**  
AGDS IV, Hannover, n° 1233.

**PLANCHE 79**



**Fig. 539**  
RICHTER 1956, fig. 565b.



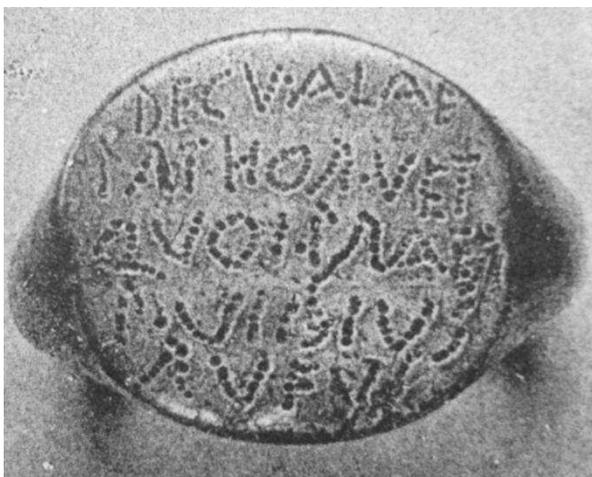
**Fig. 540**  
BERGES 2002, n° 113.



**Fig. 541**  
AGDS I, 2, n° 950.



**Fig. 542**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 427.



**Fig. 543**  
HENKEL 1913, n° 379.



**Fig. 544**  
Collection privée.

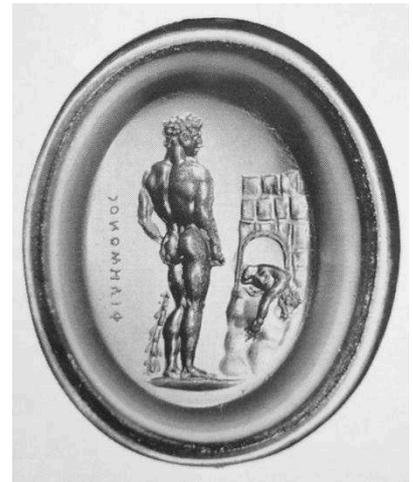
**PLANCHE 80**



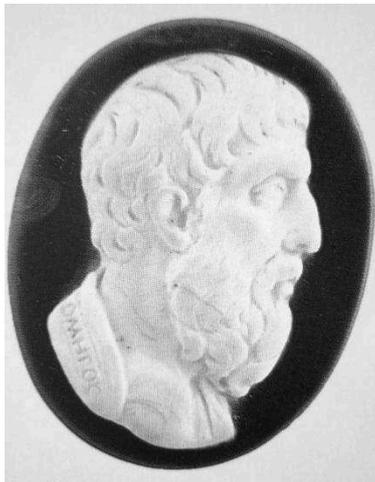
**Fig. 545**  
VEYMIERS 2009, n° VI.DA 6.



**Fig. 546**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 290.



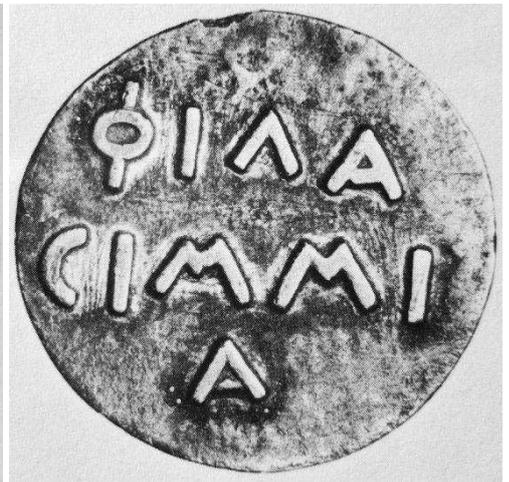
**Fig. 547**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 444.



**Fig. 548**  
PANNUTI 1994, II, n° 201.

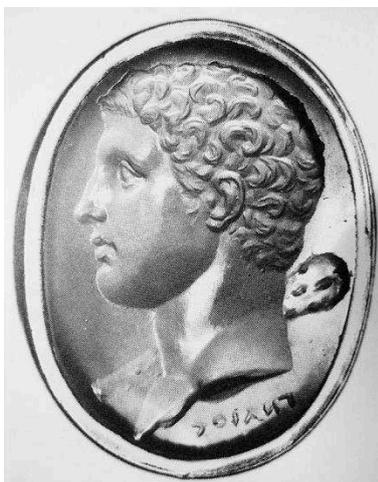


**Fig. 549a**



**Fig. 549b**

BOARDMAN, VOLLENWEIDER 1978, n°s 153-154.



**Fig. 550a**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 946.



**Fig. 550b**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 477.



**Fig. 551**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, fig. 944.

**PLANCHE 81**



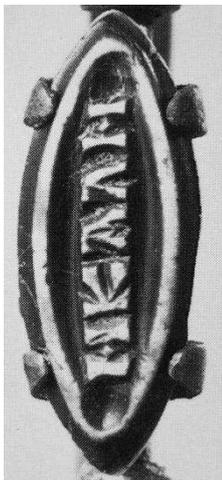
**Fig. 552**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, fig. 532.



**Fig. 553**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, fig. 535.



**Fig. 554**  
NEVEROV 1988, n° 259.



**Fig. 555**  
AGW III, n° 2472.



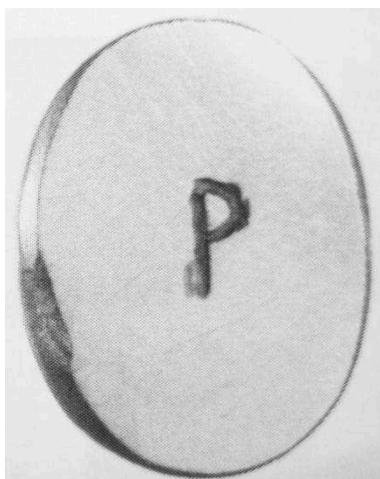
**Fig. 556**  
HENIG, [...] 2004, n° 5.51.



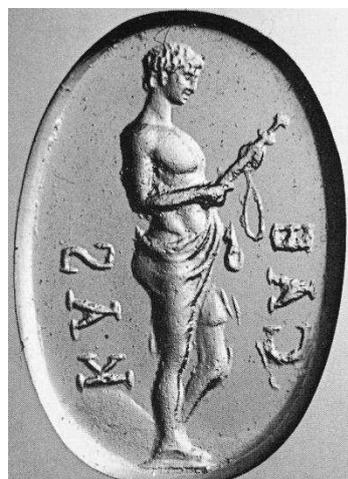
**Fig. 557**  
HENIG, [...] 2004, n° 6.14.



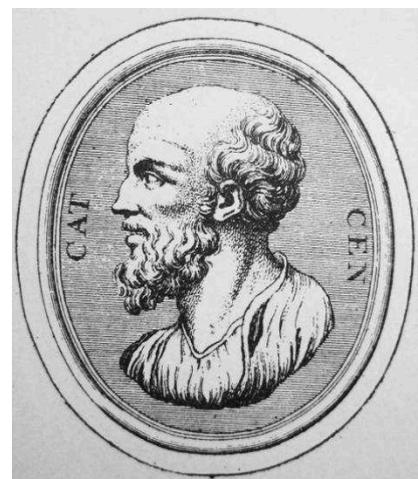
**Fig. 558a**  
HENIG, [...] 2004, n° 8.2 (A).



**Fig. 558b**  
HENIG, [...] 2004, n° 8.2 (B).



**Fig. 559**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 863.



**Fig. 560**  
REINACH 1895, pl. 101/44.

**PLANCHE 82**



**Fig. 561**  
RICHTER 1971, n° 762.



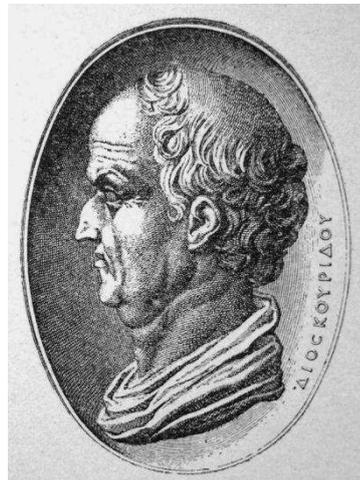
**Fig. 562**  
PLATZ-HORSTER 1994, n° 208.



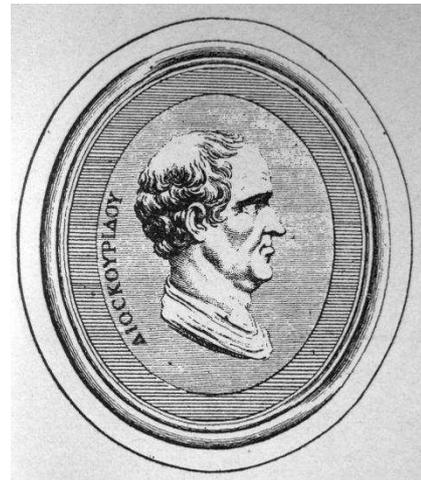
**Fig. 563**  
BOARDMAN 1968b, n° 85.



**Fig. 564**  
E.F. Burney (1894).



**Fig. 565**  
REINACH 1895, pl. 134/27.



**Fig. 566**  
REINACH 1895, pl. 102/49.



**Fig. 567**  
STEFANELLI 2007, n° II/280.

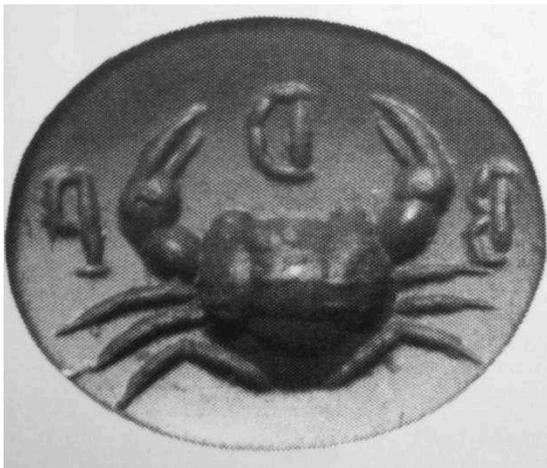


**Fig. 568**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 64.



**Fig. 569**  
STEFANELLI 2007, n° I/250.

**PLANCHE 83**



**Fig. 570**  
HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 9.121.



**Fig. 571**  
HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 10.59.



**Fig. 572**  
HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 10.87.



**Fig. 573**  
HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 11.48.



**Fig. 574**  
HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 13.14.

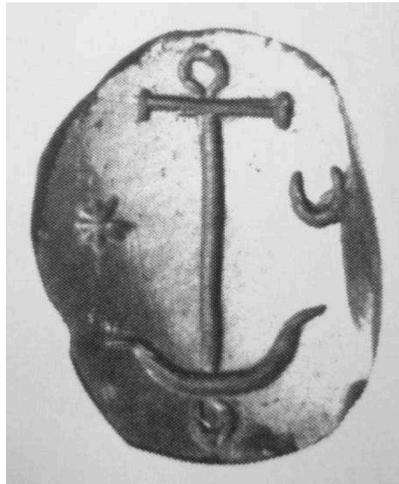


**Fig. 575**  
HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 13.13.

**PLANCHE 84**



**Fig. 576**



**Fig. 577**



**Fig. 578**

HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 14.6. HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 14.2. HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 14.7.



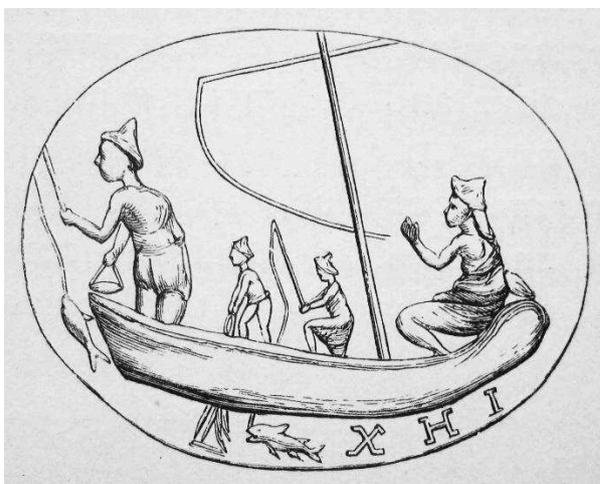
**Fig. 579**

HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 14.21.



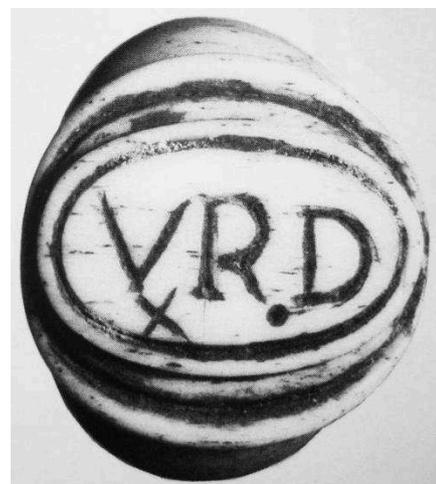
**Fig. 580a**

SPIER 2007, n° 314.



**Fig. 580b**

MIDDLETON 1892, E, n° 2.



**Fig. 581**

HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 15.9.

**PLANCHE 85**



**Fig. 582**  
HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 15.10.



**Fig. 583**  
HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 15.4.



**Fig. 584**  
TONDO, VANNI 1990, n° 28.



**Fig. 585**  
MAASKANT-KLEIBRINK 1986, n° 105.



**Fig. 586**  
ZAZOFF 1968, n° 299.



**Fig. 587**  
SNG Copenhagen, Macedonia, n° 1283.

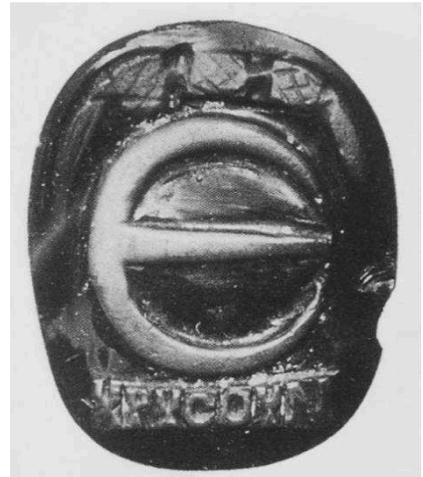
**PLANCHE 86**



**Fig. 588**  
KRUG 1995, n° 71.



**Fig. 589**  
KRUG 1995, n° 63.



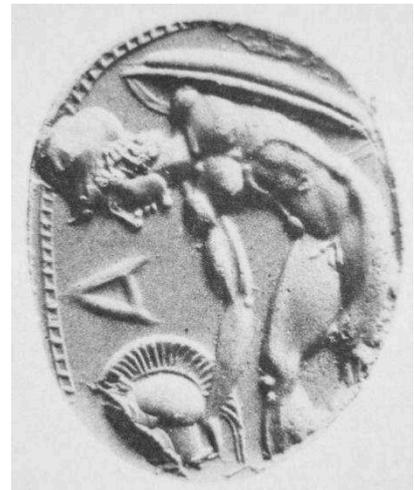
**Fig. 590**  
KRUG 1995, n° 39.



**Fig. 591**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 95b.



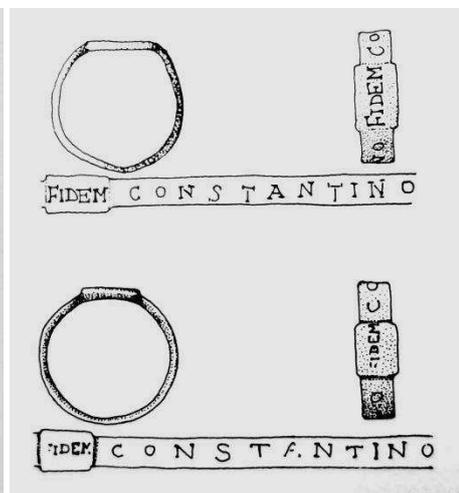
**Fig. 592**  
LIMC VIII, 2, « Zeus », n° 361.



**Fig. 593**  
BEAZLEY 1920, n° 30.



**Fig. 594a**  
TÓTH 1985, fig. 11b.

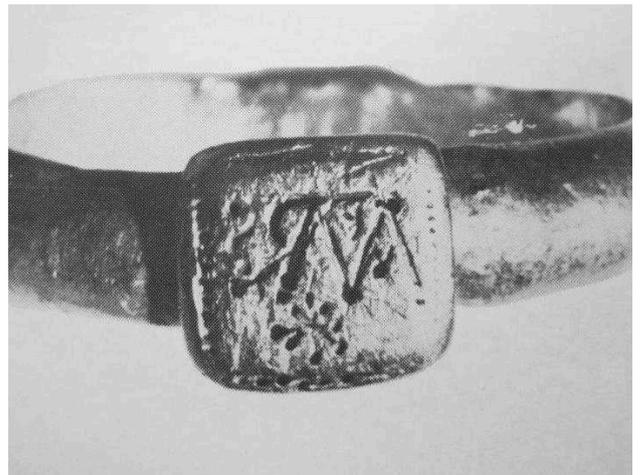


**Fig. 594b**  
TÓTH 1985, ill. 6.

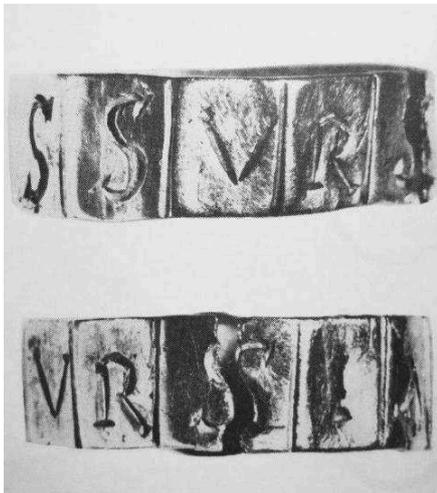
**PLANCHE 87**



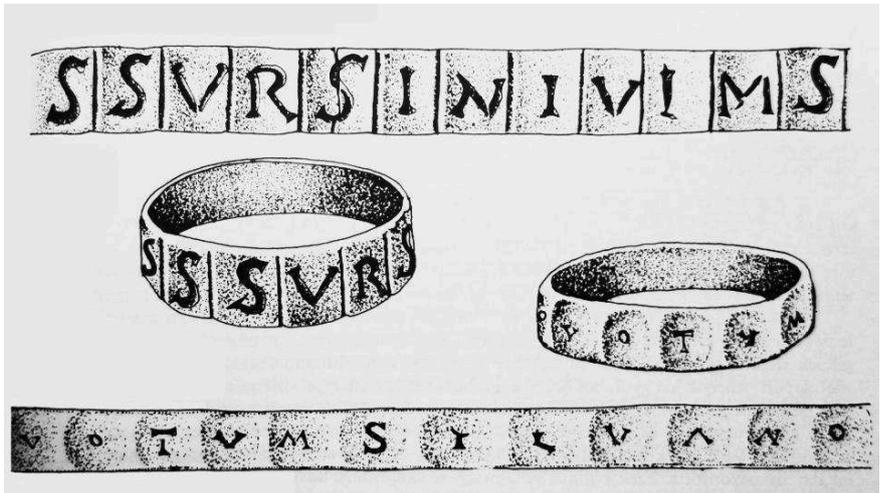
**Fig. 595**  
TÓTH 1985, fig. 11b.



**Fig. 596**  
TÓTH 1985, fig. 11b.



**Fig. 597a**  
TÓTH 1985, fig. 11a.



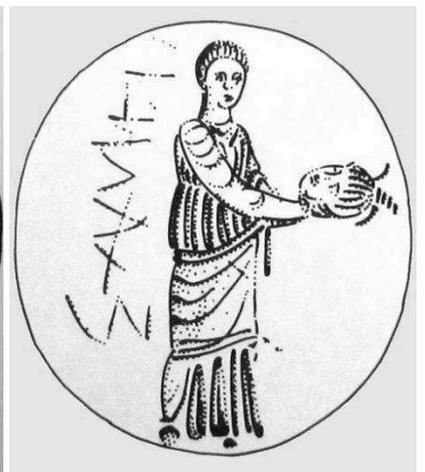
**Fig. 597b**  
TÓTH 1985, ill. 7.



**Fig. 598**  
JOHNS 1991, n° 7.



**Fig. 599a**  
BOARDMAN 1970, n° 745.



**Fig. 599b**  
SPIER 1992, n° 55.

**PLANCHE 88**



**Fig. 600**  
SPIER 1992, n° 63.



**Fig. 600<sup>bis</sup>**  
MCKRAAY, HIRMER 1966, n° 600/D.



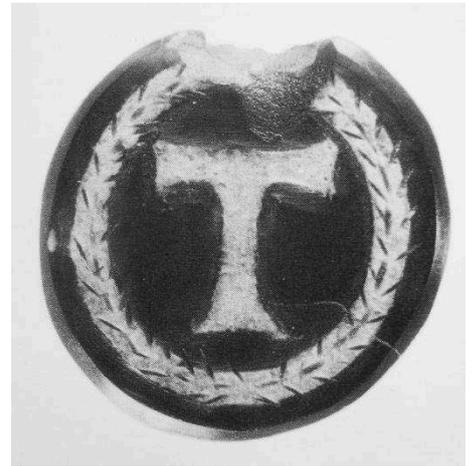
**Fig. 601**  
STEFANELLI 2007, n° II/271.



**Fig. 602**  
AGW II, n° 1117.



**Fig. 603**  
CADES 1836, IV, pl. C/235.



**Fig. 604**  
HENIG 1990, n° 23.



**Fig. 605**  
HENIG 1990, n°s 12-22.



**Fig. 606**  
HENIG 1990, n° 32.

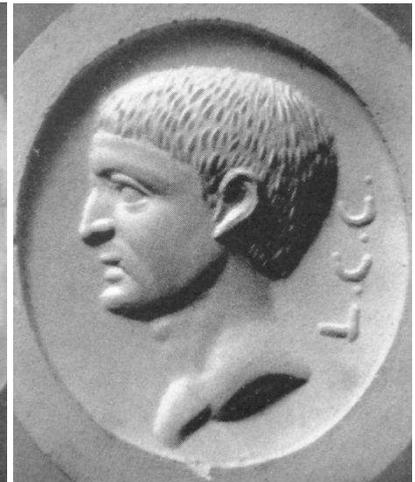
**PLANCHE 89**



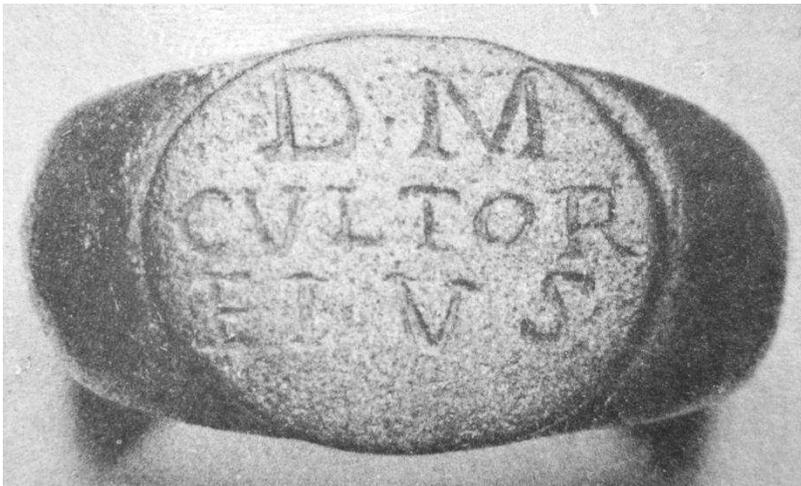
**Fig. 607**  
STEFANELLI 2007, n° III/89.



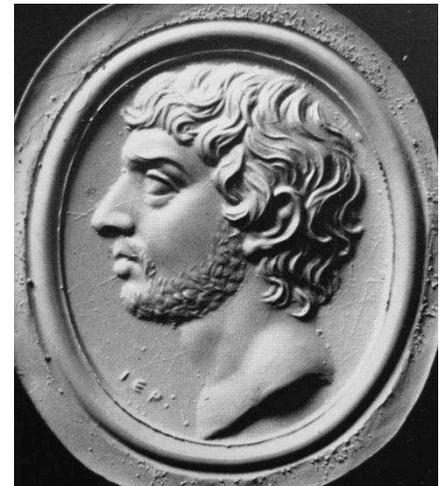
**Fig. 608a**  
AGDS II, n° 416A.



**Fig. 608b**  
AGDS II, n° 416A (Cades).



**Fig. 609**  
HENKEL 1913, n° 939.



**Fig. 610**  
AGW I, n° 355.



**Fig. 611**  
AGDS II, n° 418.

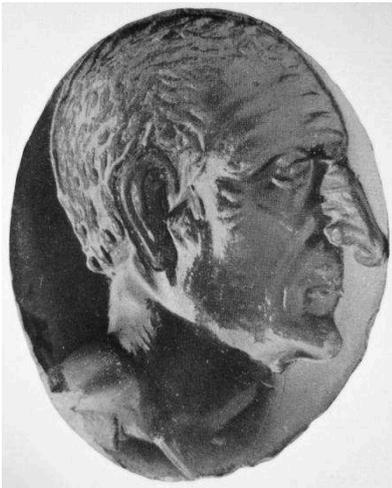


**Fig. 612**  
AGW III, n° 2617.



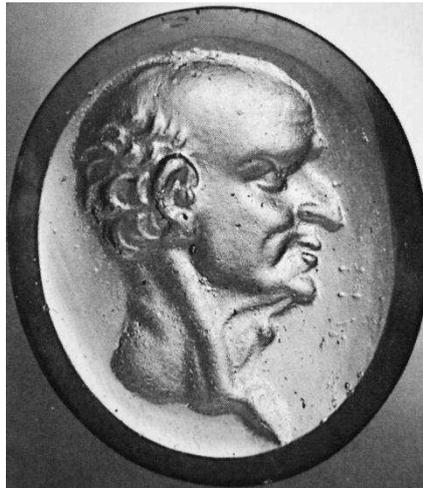
**Fig. 613**  
BOARDMAN, [...] 2009, n° 224.

**PLANCHE 90**



**Fig. 614**

VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 19/1.



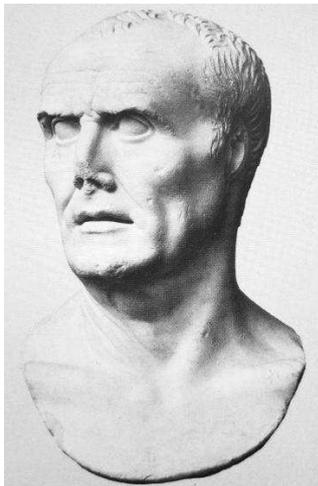
**Fig. 615**

ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 536.



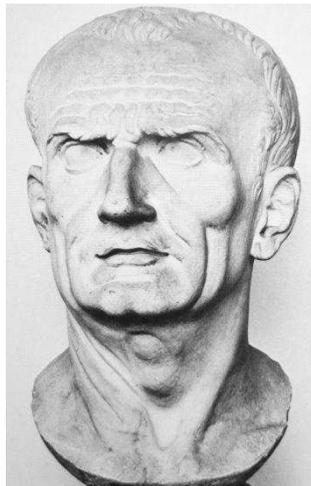
**Fig. 616**

VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 136/1.



**Fig. 617**

WÜNSCHE 1982, fig. 1.



**Fig. 618**

WÜNSCHE 1982, fig. 3.



**Fig. 619**

RICHTER 1971, n° 663.



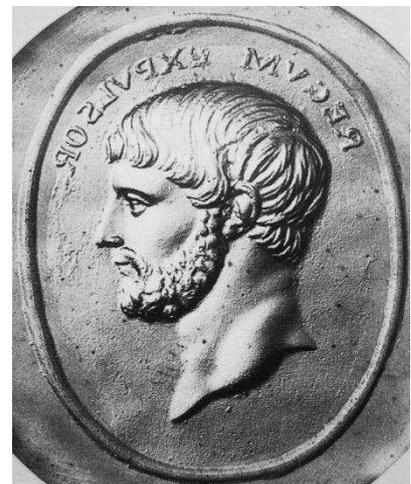
**Fig. 620**

STEFANELLI 2007, n° III/26.



**Fig. 621**

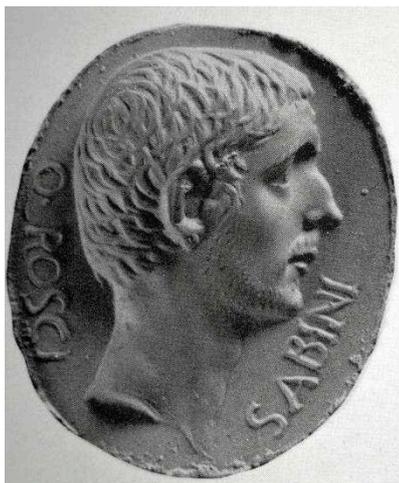
STEFANELLI 2007, n° III/28.



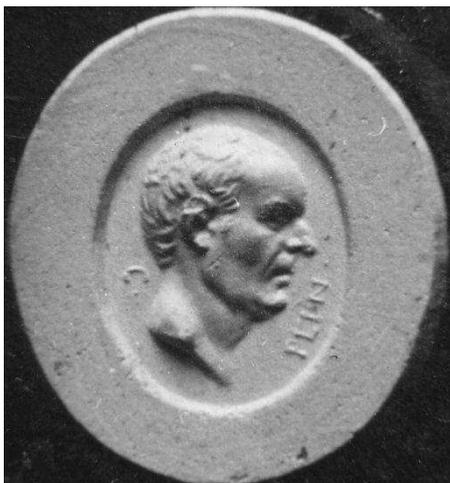
**Fig. 622**

STEFANELLI 2007, n° III/41.

**PLANCHE 91**



**Fig. 623**  
VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 104/2.



**Fig. 624**  
CADES 1839, Centuria VI, n° 61.



**Fig. 625**  
CADES 1836, Nott, 5, n° 275.



**Fig. 626**  
CADES 1836, IV, pl. B/30.



**Fig. 627**  
SPIER 2007, n° X14.



**Fig. 628**  
SPIER 2007, n° 21.



**Fig. 629**  
RIC VII, Antioch, n° 82.

**PLANCHE 92**



**Fig. 630**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 526.



**Fig. 631**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 859.



**Fig. 632**  
VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 64/2.



**Fig. 633**  
VOLLENWEIDER 1967-1983, II, pl. 75/2a.



**Fig. 634**  
ZAZOFF 1983, pl. 95/1.



**Fig. 635**  
NEVEROV 1976a, n° 131.



**Fig. 636**  
VOLLENWEIDER 1966, pl. 92/1.



**Fig. 637**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 75.



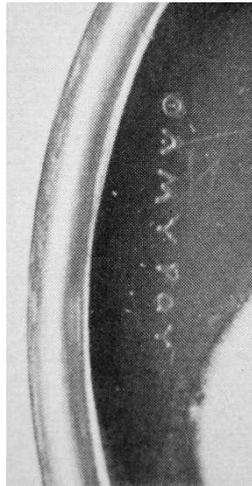
**Fig. 638**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 78.

**PLANCHE 93**



**Fig. 639**

VOLLENWEIDER 1966, pl. 28/5.



**Fig. 639<sup>bis</sup>**

VOLLENWEIDER 1966, pl. 28/3.



**Fig. 640**

ZAZOFF 1983, pl. 94/1.



**Fig. 641**

ZAZOFF 1983, pl. 94/7.



**Fig. 642**

ZWIERLEIN-DIEHL 2007, n° 675.



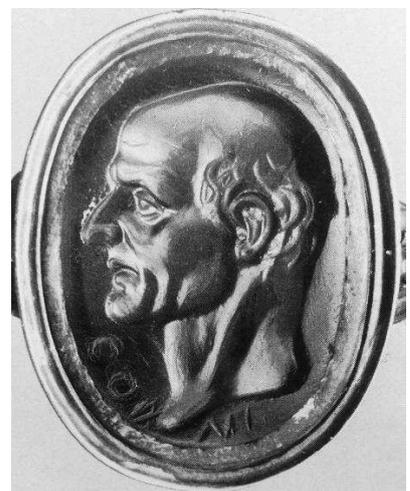
**Fig. 643**

ZAZOFF 1983, pl. 126/7.



**Fig. 644**

AGDS IV, Hannover, n° 452.



**Fig. 645**

AGW III, n° 2616.

**PLANCHE 94**



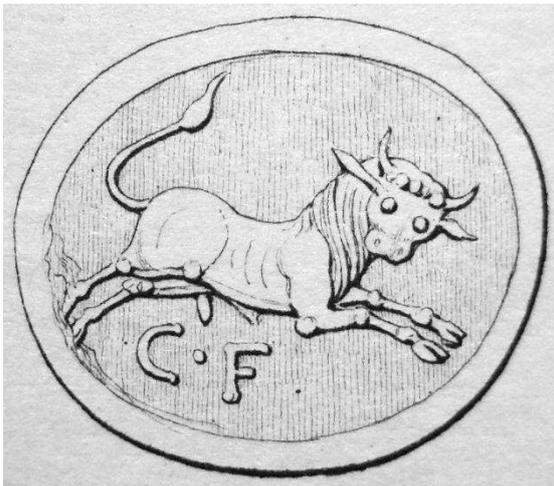
**Fig. 646**  
HENIG 2009, fig. 4.



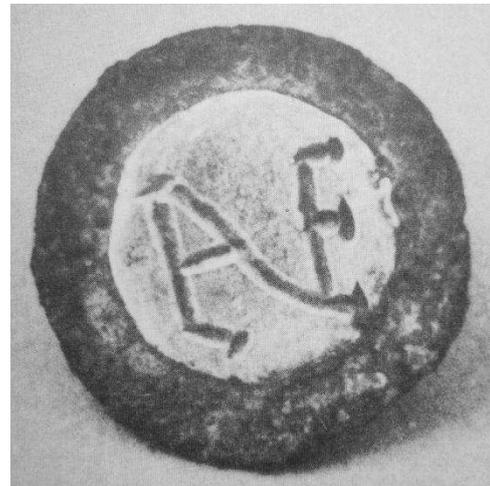
**Fig. 647**  
*LIMC* VIII, 2, « Roma », n° 106.



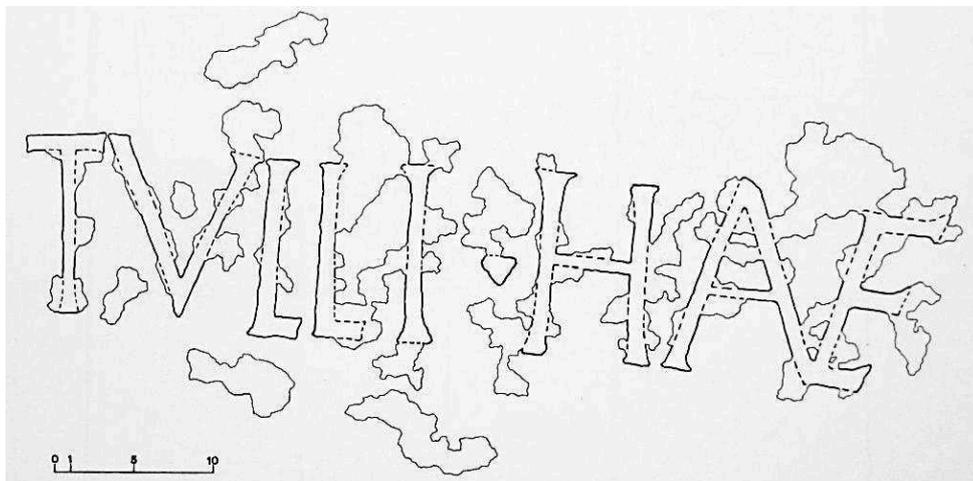
**Fig. 648**  
KENT, [...] 1973, n° 748/R.



**Fig. 649**  
PANOFKA 1851, pl. I/20.



**Fig. 650**  
*Aquileia* 1992, n° cat. 123.



**Fig. 651**  
GASPERINI 1999, fig. 6.

**PLANCHE 95**



**Fig. 652**  
KAGAN, NEVEROV 2000, n° cat. 62/12, ill. 2.



**Fig. 653**  
CADES 1836, IV, pl. B/69.



**Fig. 654**  
HÖLSCHER 1964, ill. 2.



**Fig. 655**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 63.



**Fig. 656**  
FRANKE, HIRMER 1972, n° 765 V.



**Fig. 657**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 924.



**Fig. 657<sup>bis</sup>**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 72.

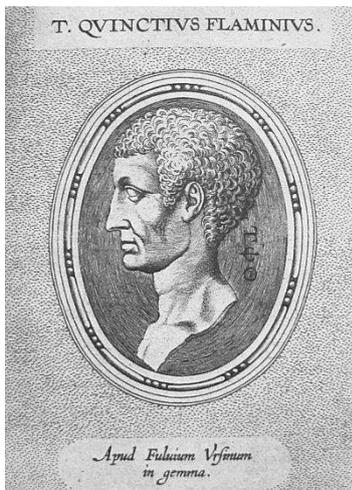


**Fig. 658**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 920.



**Fig. 658<sup>bis</sup>**  
FRANKE, HIRMER 1972, n° 579 V.

**PLANCHE 96**



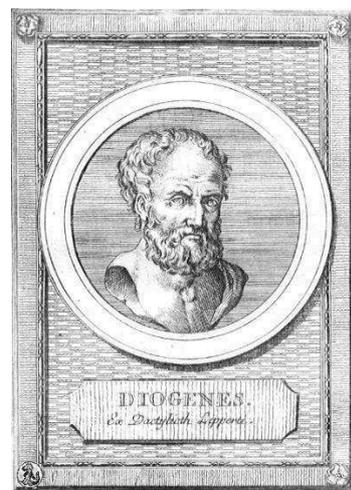
**Fig. 658<sup>ter</sup>**

ZWIERLEIN-DIEHL 1986, ill. 92.



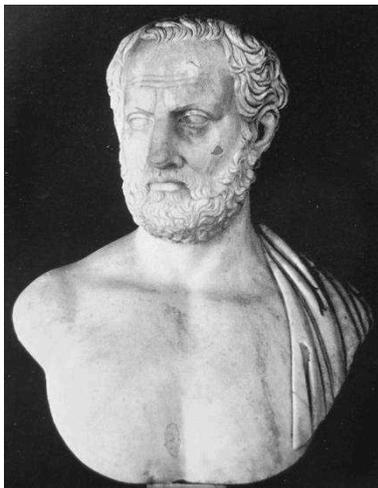
**Fig. 659**

ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 925.



**Fig. 659<sup>bis</sup>**

LIPPERT 1762, II, pl. 169.



**Fig. 659<sup>ter</sup>**

RICHTER 1965, I, fig. 828.



**Fig. 660**

NEVEROV 1976a, n° 119.



**Fig. 661**

BOARDMAN 1968b, n° 31.



**Fig. 662**

STEFANELLI 2009a, fig. 7.



**Fig. 663**

STEFANELLI 2009a, fig. 9.



**Fig. 664**

GIULIANO 2009, fig. 6.

**PLANCHE 97**



**Fig. 665**  
GIULIANO 2009, fig. 3.



**Fig. 666**  
STEFANELLI 2009b, fig. 14.



**Fig. 667**  
KAGAN 2006, fig. 21a.



**Fig. 668**  
KAGAN 2006, fig. 22b.



**Fig. 669**  
AGDS IV, Hannover, n° 1764.



**Fig. 670**  
STEFANELLI 2006, fig. 1.



**Fig. 671**  
STEFANELLI 2007, n° II/407.

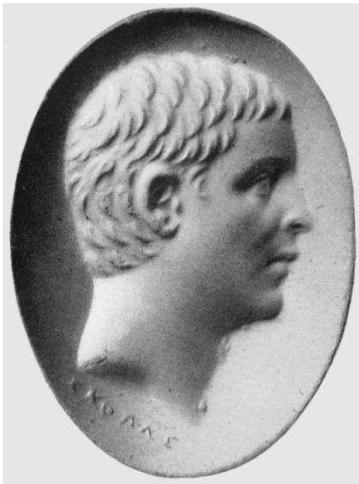


**Fig. 672**  
TASSINARI 2006, fig. 10.

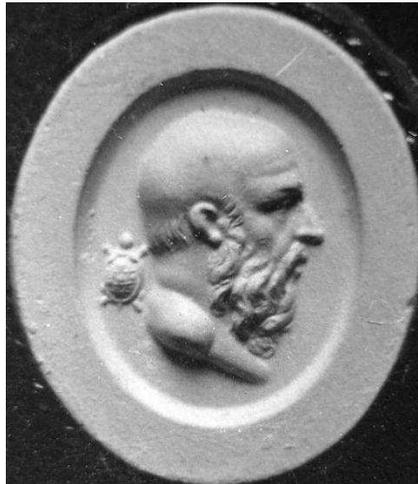


**Fig. 673**  
WALTERS 1926, n° 1965.

**PLANCHE 98**



**Fig. 674**  
VOLLENWEIDER 1966, pl. 15/3.



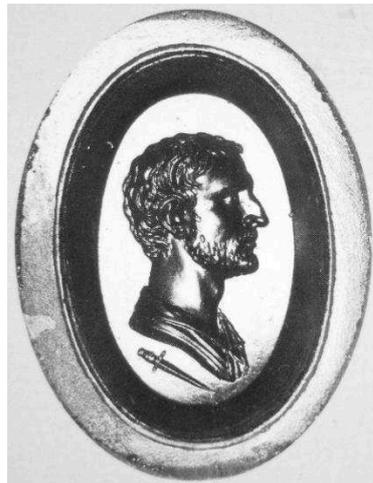
**Fig. 675**  
CADES 1836, IV, pl. B/16.



**Fig. 676**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 135.



**Fig. 677**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 537.



**Fig. 677bis**  
STEFANELLI 2009a, fig. 21.



**Fig. 678**  
MORET 1997, n° 231.



**Fig. 679**  
GIULIANO 2009a, fig. 5.



**Fig. 680**  
GIULIANO 2009a, fig. 37b.



**Fig. 681**  
GIULIANO 2009a, fig. 9.

**PLANCHE 99**



**Fig. 682**  
RRC, n° 380/1.



**Fig. 683**  
LIMCV, « Herakles », n° 1822.



**Fig. 684**  
SNG American Numismatic Society, 2, Lucania, n° 65.



**Fig. 685**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 54.



**Fig. 686**  
PANOFKA 1851, pl. IV/12.



**Fig. 687**  
PANOFKA 1851, pl. II/44.



**Fig. 688**  
CADES 1836, IV, pl. H/9.

**PLANCHE 100**



**Fig. 689**  
PANOFKA 1851, pl. IV/28.



**Fig. 690**  
AGW II, n° 1200.



**Fig. 691**  
HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 10.30.



**Fig. 692**  
HENIG 1975, n° 82.



**Fig. 693**  
LE BLANT 1896, pl. I/75.

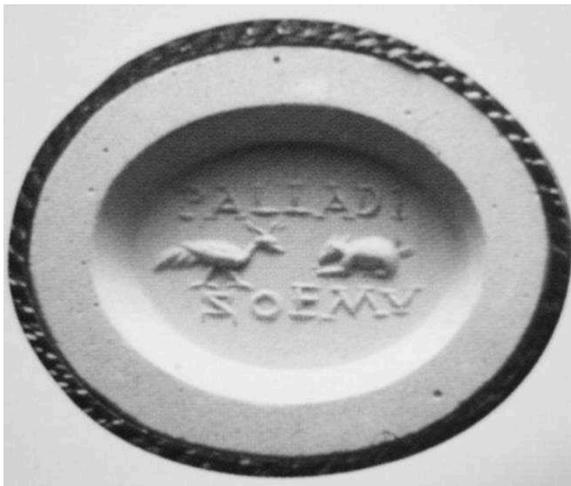


**Fig. 694**  
MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 720.



**Fig. 695**  
RPC II, n° 2243.

**PLANCHE 101**



**Fig. 696**  
VITELLOZZI 2010b, n° 386.



**Fig. 697**  
POPE-HENNESSY 1965, fig. 54.



**Fig. 698**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 436.



**Fig. 699**  
AGWI, n° 229.



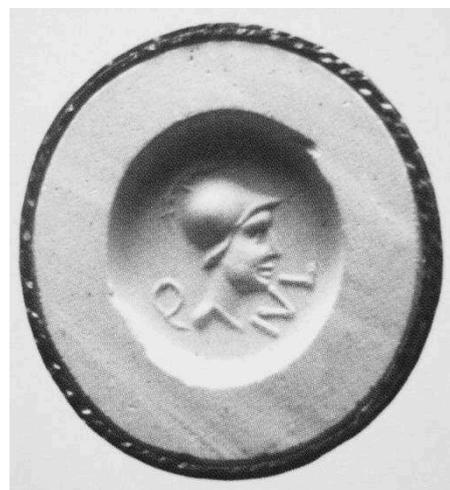
**Fig. 700**  
AGDS I, 1, n° 832.



**Fig. 701**  
REINACH 1895, pl. 52/20<sup>1</sup>.



**Fig. 702**  
AGWI, n° 384.



**Fig. 703**  
VITELLOZZI 2010b, n° 68.

**PLANCHE 102**



**Fig. 704**  
AMBROSINI 2011, fig. 121a.



**Fig. 705**  
VITELLOZZI 2010b, n° 112.



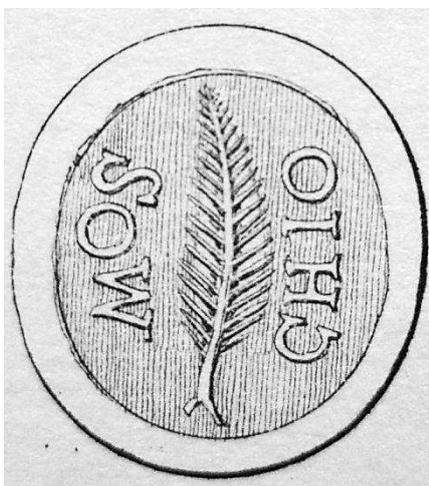
**Fig. 706**  
PANOFKA 1851, pl. II/29.



**Fig. 707**  
WALTERS 1926, n° 2375.



**Fig. 708**  
VITELLOZZI 2010b, n° 218.



**Fig. 709**  
PANOFKA 1851, pl. IV/44.



**Fig. 710**  
BOARDMAN, WAGNER 2003, n° 112.

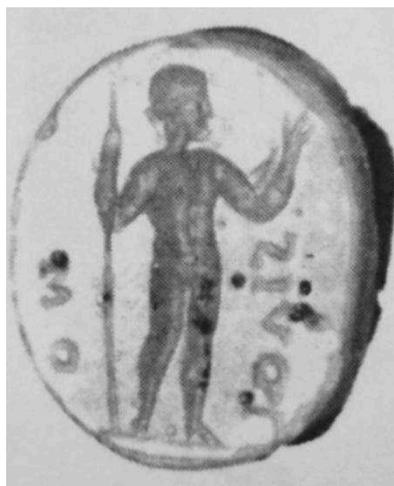


**Fig. 711**  
BOARDMAN, WAGNER 2003, n° 205.

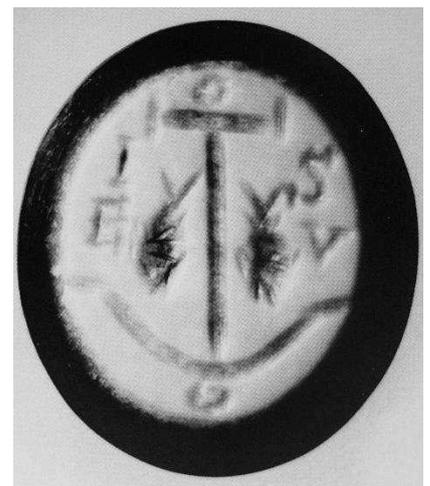
**PLANCHE 103**



**Fig. 712**  
SPIER 2007, n° 3.



**Fig. 713**  
BOARDMAN, WAGNER 2003, n° 261.



**Fig. 714**  
SPIER 2007, n° 209.



**Fig. 715**  
BOARDMAN, WAGNER 2003, n° 411.



**Fig. 716**  
BOARDMAN, WAGNER 2003, n° 462.



**Fig. 717**  
BOARDMAN, WAGNER 2003, n° 475.



**Fig. 718**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 714.

**PLANCHE 104**



**Fig. 719**  
MEYER 2006, n° cat. G 2.



**Fig. 720**  
BOARDMAN, WAGNER 2003, n° 486.



**Fig. 721**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2002, n° cat. 64.



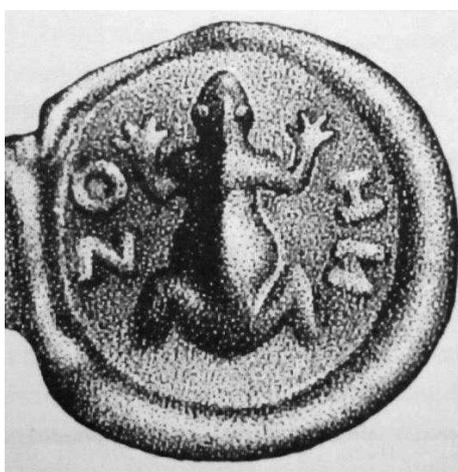
**Fig. 722**  
VITELLOZZI 2010b, n° 449.



**Fig. 723**  
VITELLOZZI 2010b, n° 456.



**Fig. 724**  
WEISS 2007, n° 645.



**Fig. 725**  
GRADVOHL 2012, fig. 1.



**Fig. 726**  
AGDS III, Kassel, n° 26.

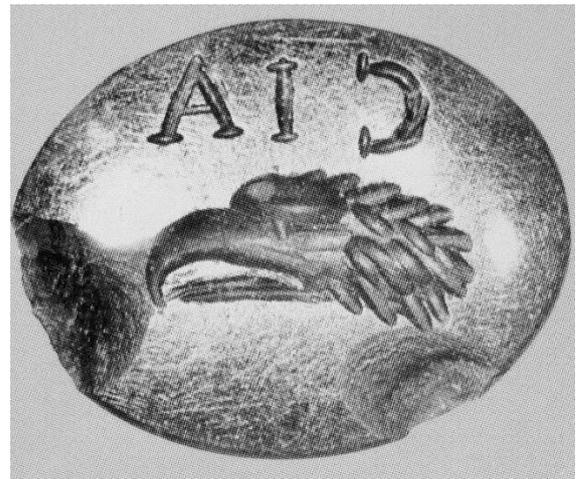


**Fig. 727**  
AGW III, n° 2122.

**PLANCHE 105**



**Fig. 728**  
CADES 1834, Centuria IV, n° 82.



**Fig. 729**  
WEISS 2007, n° 474.



**Fig. 730**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 35.



**Fig. 731**  
WEISS 2007, n° 540.



**Fig. 732**  
AGDS I, 2, n° 974.



**Fig. 733**  
MORET 1997, fig. 108.



**Fig. 734**  
CADES 1836, pl. J/18.

**PLANCHE 106**



**Fig. 735**  
AGDS III, Kassel, n° 63.



**Fig. 736**  
CADES 1836, IV, pl. C/20



**Fig. 737**  
AGDS III, Kassel, n° 50.



**Fig. 738**  
AGW II, n° 1341.



**Fig. 739**  
CADES 1836, IV, pl. K/58.

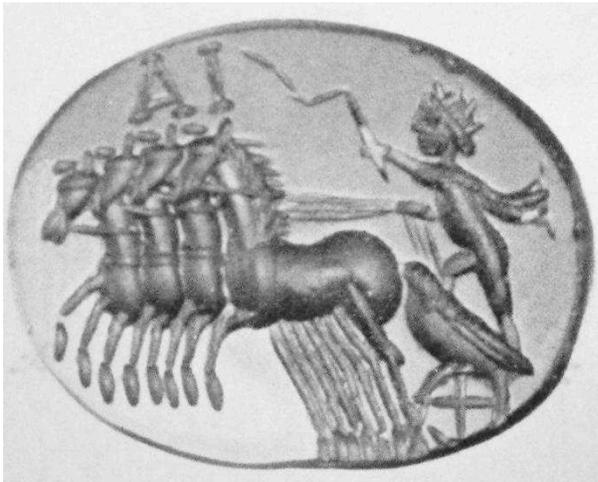


**Fig. 740**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 100.



**Fig. 741**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 473.

**PLANCHE 107**



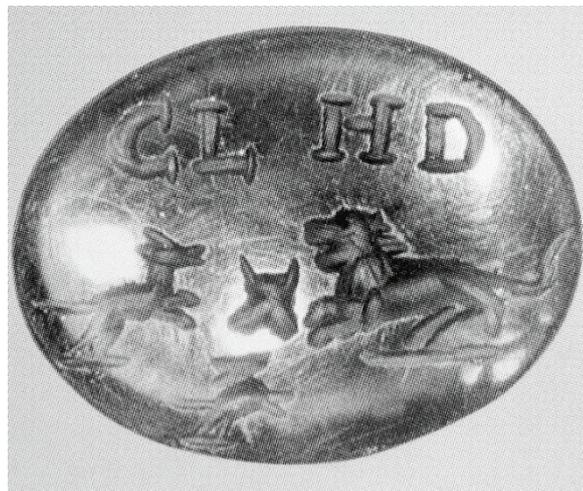
**Fig. 742**  
AGDS III, Kassel, n° 158.



**Fig. 743**  
AGDS III, Braunschweig, n° 79.



**Fig. 744**  
AGW II, n° 1538.



**Fig. 745**  
WEISS 2007, n° 407.



**Fig. 746**  
AGW II, n° 1537.



**Fig. 747**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 540.



**Fig. 748**  
PANOFKA 1851, pl. I/28.

**PLANCHE 108**



**Fig. 749**  
AGDS I, 2, n° 826.



**Fig. 750**  
CADES 1836, II, pl. A/83.



**Fig. 751**  
MORET 1997, n° 123.



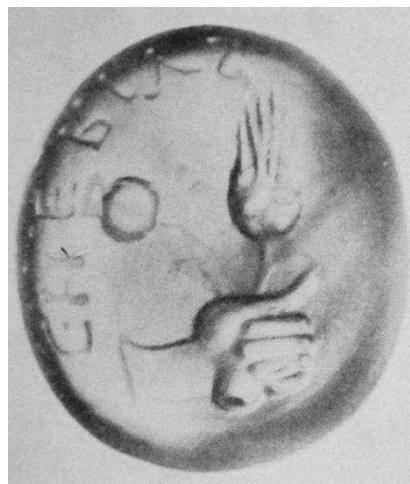
**Fig. 752**  
CADES 1836, III, pl. E/106.



**Fig. 753**  
VOLLENWEIDER 1966, pl. 49/2.



**Fig. 754**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 703.



**Fig. 755**  
AGDS III, Kassel, n° 93.



**Fig. 756**  
HOEY MIDDLETON 1991, n° 29.

**PLANCHE 109**



**Fig. 759**  
MASTROCINQUE 2008, n° cat. Ro 28



**Fig. 760**  
AGW III, n° 2168.



**Fig. 761**  
AGW III, n° 1751.



**Fig. 762**  
AGDS IV, Hannover, n° 1234.



**Fig. 763**  
SPIER 2007, n° 74.



**Fig. 764**  
CADES 1836, IV, pl. K/16.



**Fig. 765**  
MARTINI 1971, n° 91.

**PLANCHE 110**



**Fig. 766**  
CADES 1836, IV, pl. K/37.



**Fig. 767**  
AGW II, n° 1061.



**Fig. 768**  
AGDS III, Kassel, n° 77.



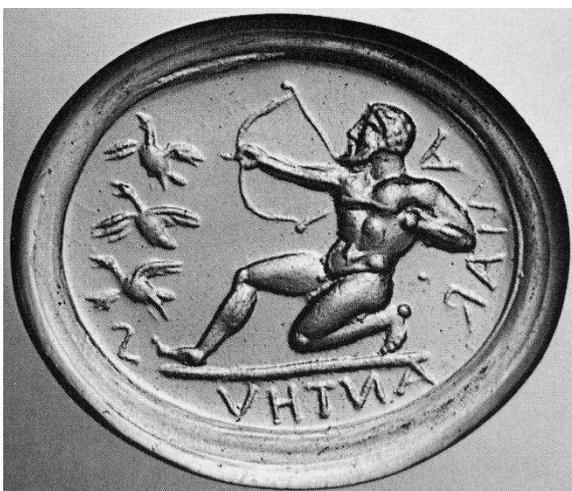
**Fig. 769**  
BERRY 1968, n° 132.



**Fig. 770**  
*Road to Byzantium*, n° cat. 147.



**Fig. 771**  
MORET 1997, n° 125.



**Fig. 772**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 112.



**Fig. 773**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 194.

**PLANCHE 111**



**Fig. 774**  
RICHTER 1956, n° 341.



**Fig. 775**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 305.



**Fig. 776**  
VOLLENWEIDER 1995, n° 117.



**Fig. 777**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 241.



**Fig. 778**  
MORET 1997, fig. 193.



**Fig. 779**  
MORET 1997, fig. 138.



**Fig. 780**  
*LIMC* VIII, « Tyché », 2, n° 31.



**Fig. 781**  
CADES 1836, *Nott*, 3, n° 149.



**Fig. 782**  
STEFANELLI 2007, n° II/486.

**PLANCHE 112**



**Fig. 783**  
AMBROSINI 2011, fig. 115a.



**Fig. 784**  
AMBROSINI 2011, fig. 116a.



**Fig. 785**  
AGW II, n° 742.



**Fig. 786**  
MARTINI 1971, n° cat. 116.



**Fig. 787**  
AGDS IV, Hannover, n° 1590.



**Fig. 788**  
WEISS 2007, n° 389.



**Fig. 789**  
AGDS IV, Hannover, n° 1578.



**Fig. 790**  
AGDS I, 2, n° 998.

**PLANCHE 113**



**Fig. 791**  
AGDS I, 2, n° 1014.



**Fig. 792**  
AGDS I, 3, n° 2799.



**Fig. 793**  
AGDS I, 3, n° 2330.



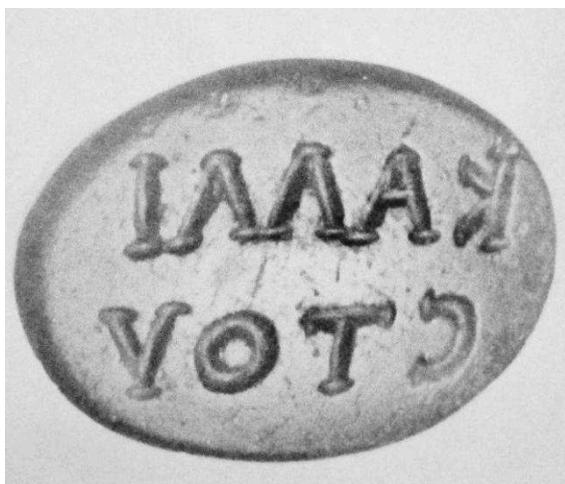
**Fig. 794**  
AGDS III, Kassel, n° 87.



**Fig. 795**  
AGW II, n° 1426.



**Fig. 796**  
AGDS III, Braunschweig, n° 98.



**Fig. 797**  
AGDS III, Kassel, n° 115.



**Fig. 798**  
CADES 1836, IV, pl. S/199.

**PLANCHE 114**



**Pl. 799**

CADES 1836, II, pl. M/13.



**Pl. 800**

GUIRAUD 1988, n° 909.



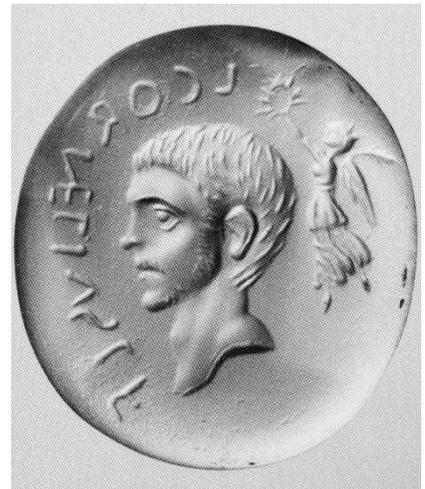
**Pl. 801**

MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 219.



**Pl. 802**

WEISS 2007, n° 229.



**Pl. 803**

WEISS 2007, n° 377.



**Fig. 804**

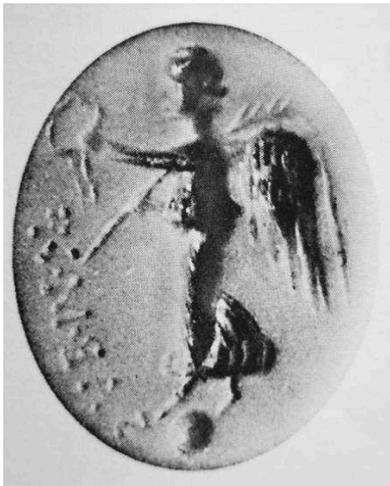
CADES 1836, IV, pl. C/275.



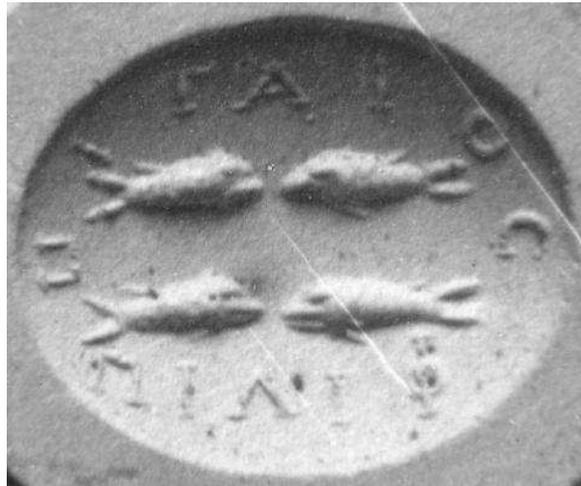
**Fig. 805**

AGW III, n° 2149.

**PLANCHE 115**



**Fig. 806**  
 GUIRAUD 2008, n° 1137.



**Fig. 807**  
 CADES 1836, *Nott*, 6, n° 325.



**Fig. 808**  
 CADES 1836, *Nott*, 2, n° 123.



**Fig. 809**  
 VOLLENWEIDER 1972-1974, I, pl. 7/14.



**Fig. 810**  
 AGW I, n° 144.



**Fig. 811a**  
 AGW II, n° 1153.



**Fig. 811b**  
 AGW II, p. 139.

**PLANCHE 116**



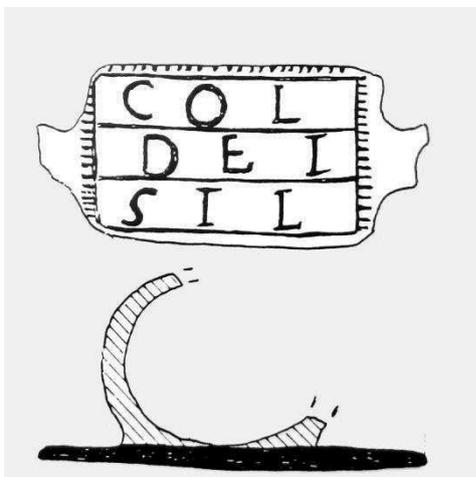
**Fig. 811c**  
PANOFKA 1851, pl. IV/45.



**Fig. 812**  
IMHOOF-BLUMER 1890, pl. V/6.



**Fig. 813**  
*Kölner Münzkabinett*, 43, n° cat. 254.

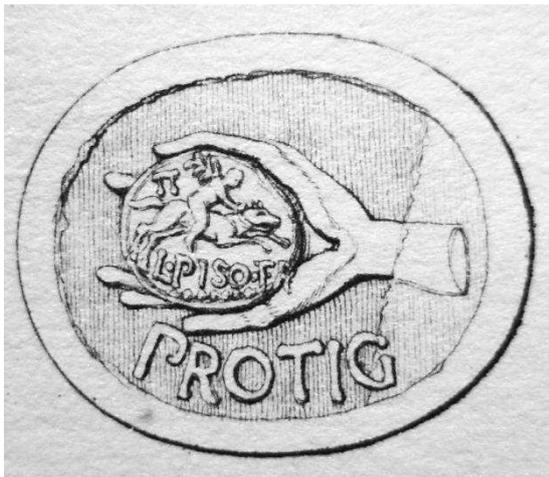


**Fig. 814**  
COLLINGWOOD, WRIGHT 1991, n° 2422.52.



**Fig. 815**  
AGW III, n° 2151.

**PLANCHE 117**



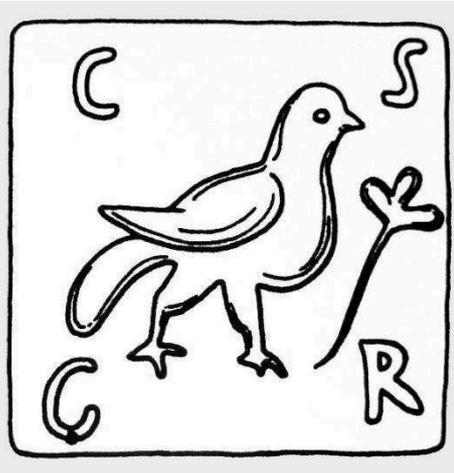
**Fig. 816**  
PANOFKA 1851, pl. II/48.



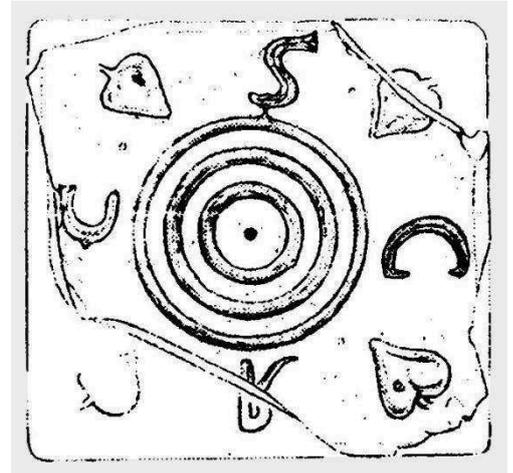
**Fig. 817**  
BOARDMAN, [...] 2009, n° 345b.



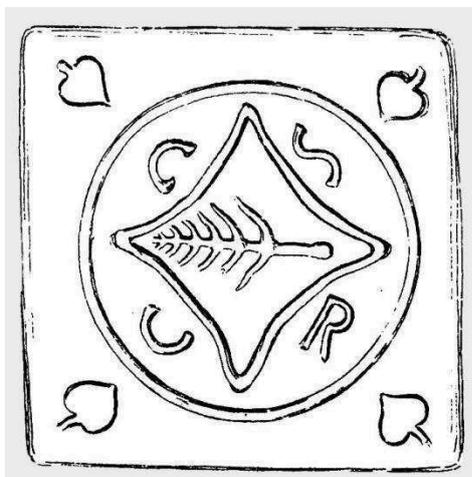
**Fig. 818**  
FURTWÄNGLER 1900, pl. XXVI/39.



**Fig. 819**  
PFAHL 2012, n° cat. 708.



**Fig. 820**  
PFAHL 2012, n° cat. 718.

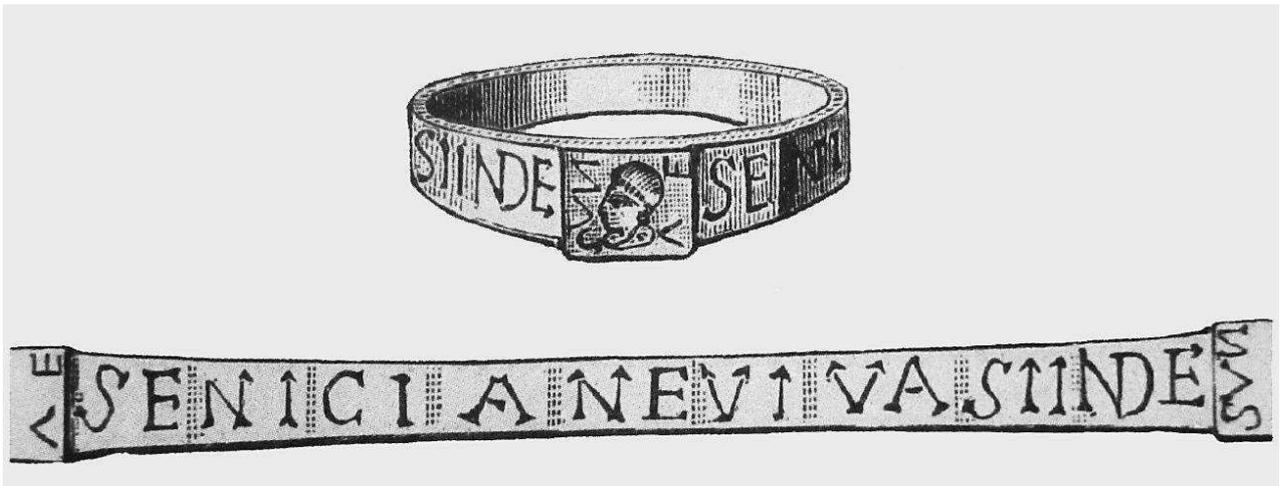


**Fig. 821**  
PFAHL 2012, n° cat. 722.



**Fig. 822**  
CORBY FINNEY 1994, fig. 1.

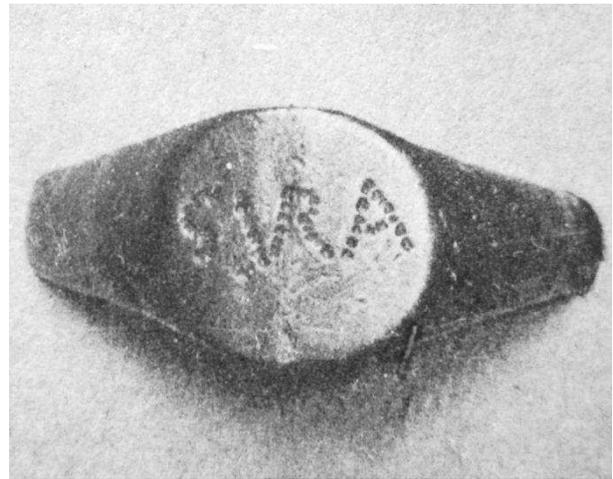
**PLANCHE 118**



**Fig. 823**  
CORBY FINNEY 1994, fig. 5.h



**Fig. 824**  
AGDS IV, Hannover, n° 1302.



**Fig. 825**  
Henkel 1913, n° 56.



**Fig. 826**  
BOARDMAN, [...] 1978, n° cat. 134.



**Fig. 827**  
FRANKE, HIRMER 1972, n° 85.



**Fig. 828**  
FRANKE, HIRMER 1972, n° 77.

**PLANCHE 119**



**Fig. 829**  
GUIRAUD 1996, fig. 79.



**Fig. 830**  
HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 9.28.



**Fig. 831**  
BERGES 2002, n° 67.



**Fig. 832**  
HOEY MIDDLETON 1991, n° 156.



**Fig. 833**  
SPIER 2007, n° 61.



**Fig. 834**  
AGDS I, 2, n° 895.

**PLANCHE 120**



**Fig. 835**  
HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 7.29.



**Fig. 836**  
HENIG, MCGREGOR 2004, n° cat. 4.61.



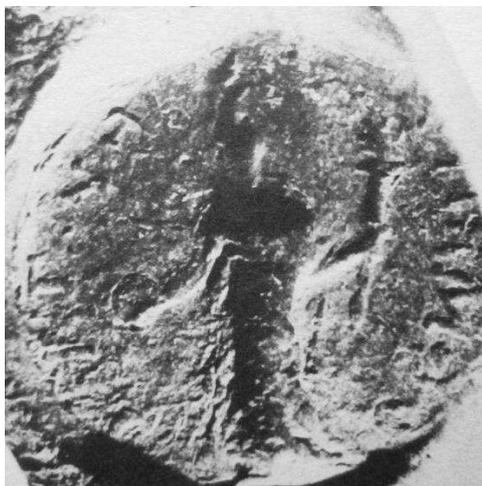
**Fig. 837a**  
FURTWÄNGLER 1896, n° 6578.



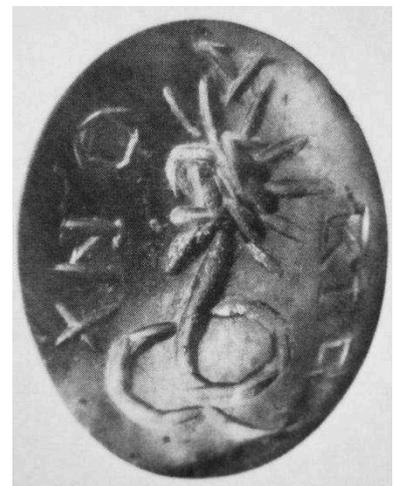
**Fig. 837b**  
PANOFKA 1851, pl. I/5.



**Fig. 838**  
GSA – K (1968), n° cat. 171.



**Fig. 839**  
BOUSSAC 1992, n° cat. Hé 18.



**Fig. 840**  
PHILIPP 1986, n° 134.

**PLANCHE 121**



**Fig. 841**  
VOLLENWEIDER, AVISSEAU-BROUSTET 2003, n° 214.



**Fig. 842**  
PANOFKA 1851, pl. I/44.



**Fig. 843**  
FURTWÄNGLER 1900, pl. L/52.



**Fig. 844**  
CADES 1836, II, pl. F/4.



**Fig. 845**  
MASTROCINQUE 2003, n° 58.



**Fig. 846**  
COLLINGWOOD, WRIGHT 1990, n° 2411.29.

**PLANCHE 122**



**Fig. 847a**  
PANOFKA 1851, pl. IV/15.



**Fig. 847b**  
FRANKE, HIRMER 1972, n° 163.



**Fig. 848**  
BERRY 1968, n° 139.



**Fig. 849a**  
GESZTELYI 2000, n° 180.



**Fig. 849b**  
LIMC III, 2, « Danuvius », n° 6.



**Fig. 850**  
BOARDMAN 1970, fig. 667.



**Fig. 851**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 324.

**PLANCHE 123**



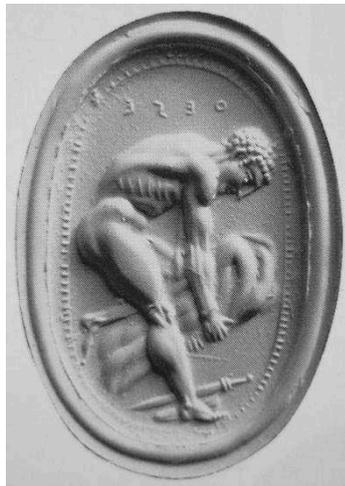
**Fig. 852**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 330.



**Fig. 853**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 312.



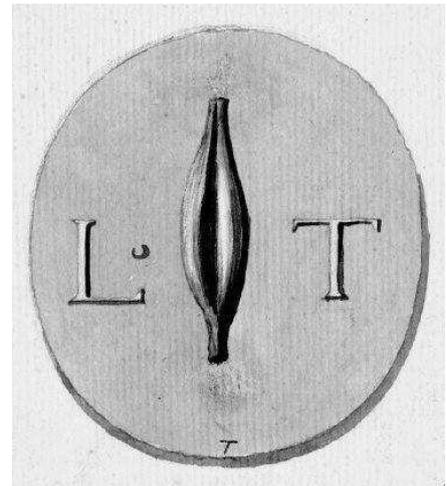
**Fig. 854**  
AMBROSINI 2011, fig. 82a.



**Fig. 855**  
ZWIERLEIN-DIEHL 2007, fig. 336.



**Fig. 856**  
WALTERS 1926, n° 670.



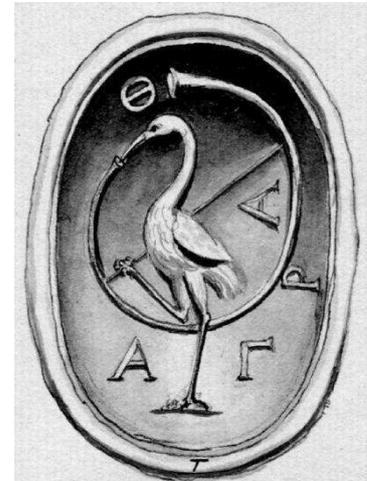
**Fig. 857**  
© [britishmuseum.org](http://britishmuseum.org), Gem 2683.



**Fig. 858**  
© [britishmuseum.org](http://britishmuseum.org), Gem 2635.



**Fig. 859**  
ŚLIWA 2014, n° cat. 91.



**Fig. 860**  
© [britishmuseum.org](http://britishmuseum.org), Gem 2457.

**PLANCHE 124**



**Fig. 861**

SCARISBRICK, [...] 2016, n° cat. 155.



**Fig. 862**

SCARISBRICK, [...] 2016, n° cat. 147.



**Fig. 863**

PANOFKA 1851, pl. II/20.



**Fig. 864**

CADES 1836, III, pl. E/104.



**Fig. 865**

SPIER 2007, n° 445.



**Fig. 866**

LANG 2012, n° cat. G TypA67.



**Fig. 867**

LANG 2012, n° cat. G TypA87.



**Fig. 868**

AGW III, n° 2538.

**PLANCHE 125**



**Fig. 869**  
CADES 1836, III, pl. G/14.



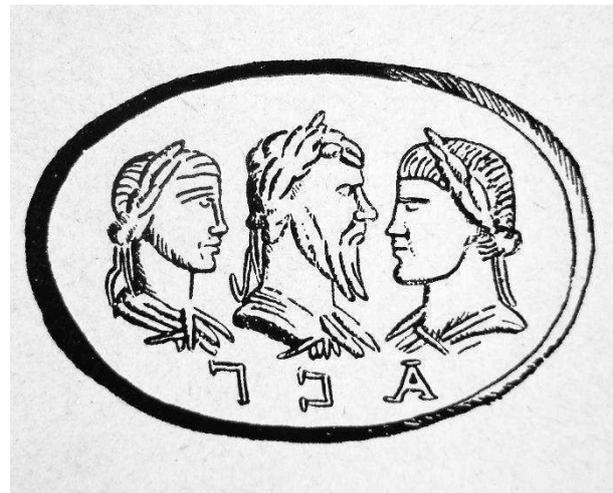
**Fig. 870**  
CADES 1836, IV, pl. B/49.



**Fig. 871**  
CADES 1836, IV, pl. B/50.



**Fig. 872**  
*Road to Byzantium*, n° cat. 96.



**Fig. 873**  
GERASIMOV 1946, fig. 71.



**Fig. 874**  
AGDS II, n° 516b.



**Fig. 875**  
SPIER 2007, n° 39.



**Fig. 876**  
SPIER 2007, n° 25.

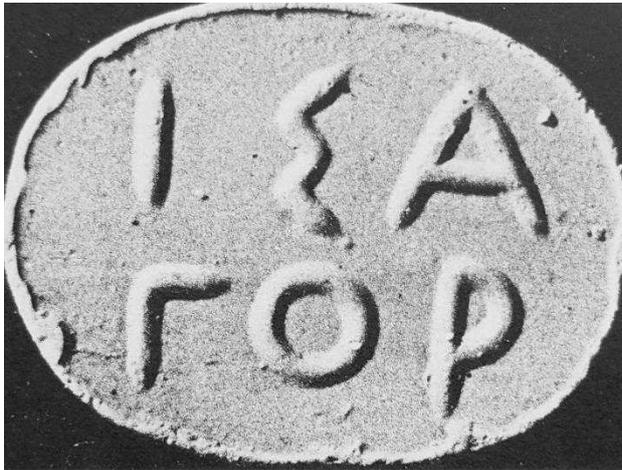
**PLANCHE 126**



**Fig. 877**  
SPIER 2007, n° 42.



**Fig. 878**  
SPIER 2007, n° 40.



**Fig. 879**  
RICHTER 1968, n° 484.

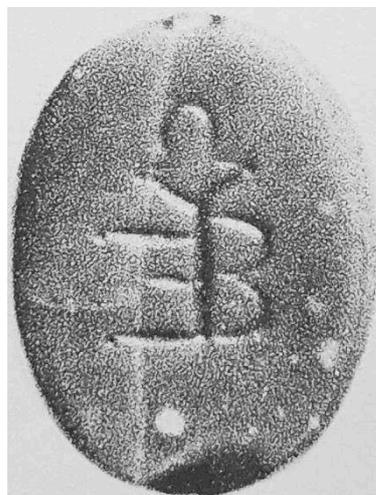


**Fig. 880**  
*LIMC* VII, 2, « Rea Silvia », n° 17.



**Fig. 881**

© [britishmuseum.org](http://britishmuseum.org), Finger Ring 188.



**Fig. 882a**



**Fig. 882b**

RICHTER 1968, n° 485.

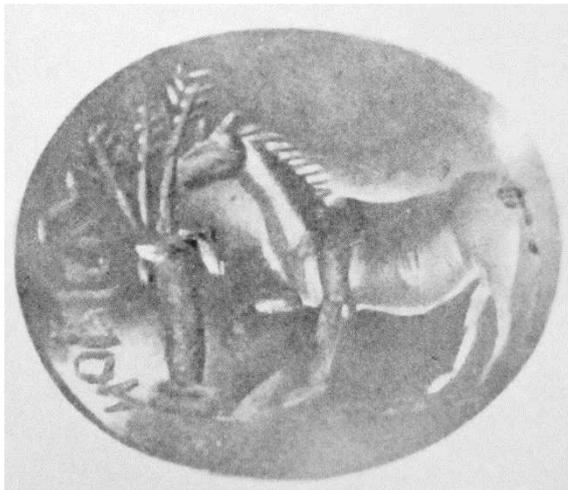
**PLANCHE 127**



**Fig. 883**  
HENIG 1975, n° 212.



**Fig. 884**  
AGW I, n° 303.



**Fig. 885**  
AGDS III, Kassel, n° 98.



**Fig. 886**  
AGDS III, Kassel, n° 97.



**Fig. 887**  
AGDS IV, Hannover, n° 1166.

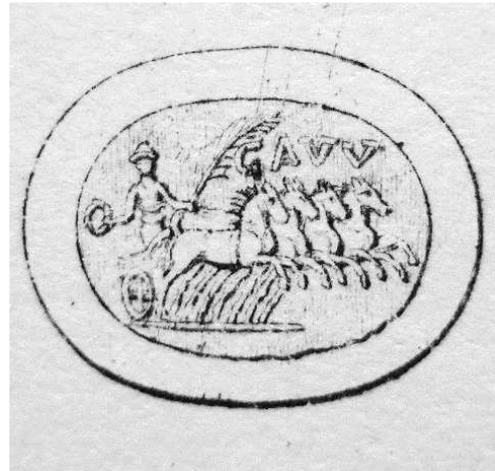


**Fig. 888**  
AGW I, n° 372.

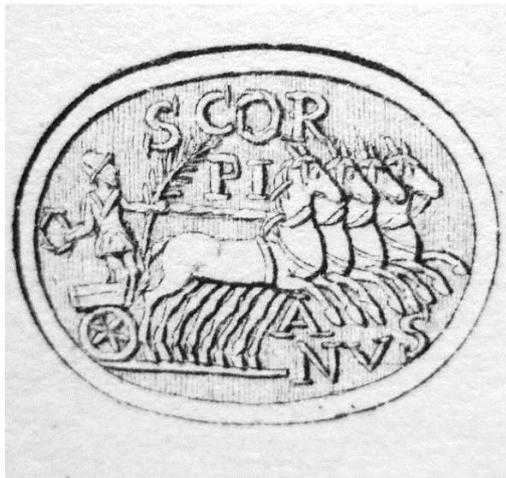
**PLANCHE 128**



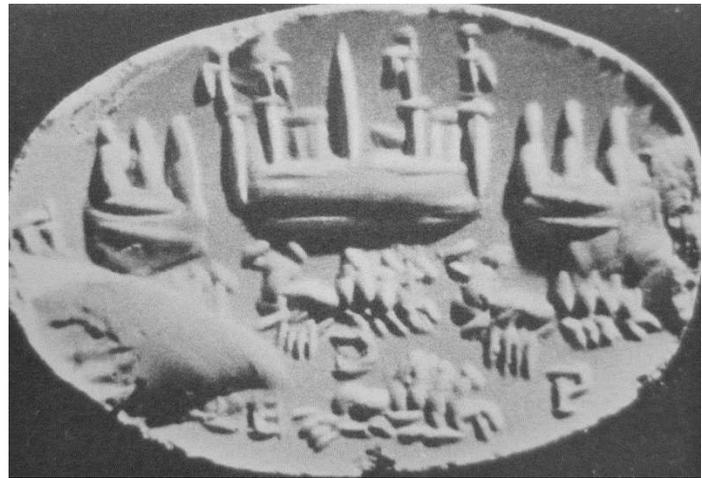
**Fig. 889**  
WEISS 2007, n° 438.



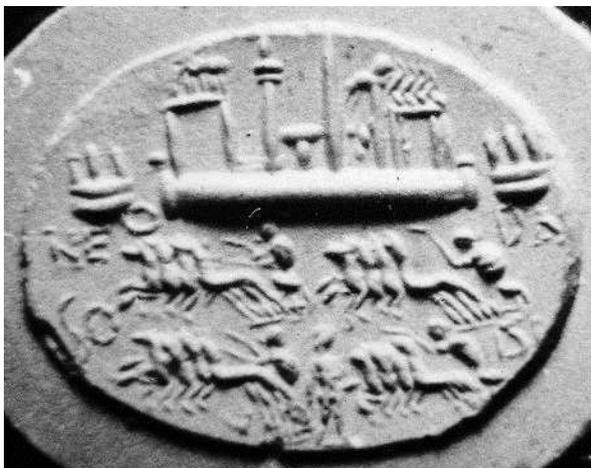
**Fig. 890**  
PANOFKA 1851, pl. III/3.



**Fig. 891**  
PANOFKA 1851, pl. III/2.



**Fig. 892**  
RICHTER 1971, n° 366.



**Fig. 893**  
CADES 1836, IV, pl. C/75.

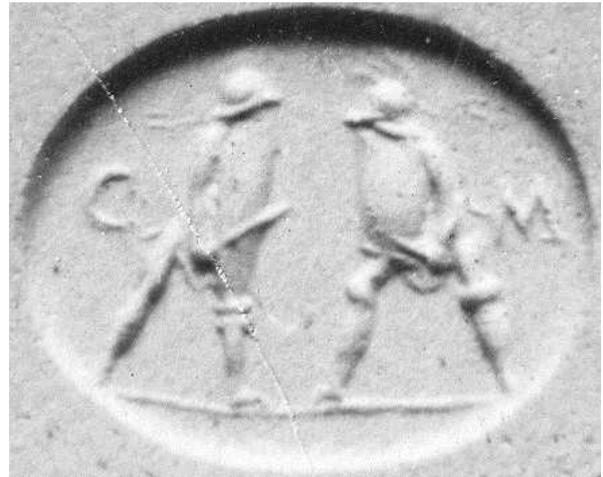


**Fig. 894**  
CADES 1836, IV, pl. C/79.

**PLANCHE 129**



**Fig. 895**  
WALTERS 1926, n° 2107.



**Fig. 896**  
CADES 1839, Centuria VI, n° 58.



**Fig. 897**  
FURTWÄNGLER 1896, n° 8488.



**Fig. 898**  
DE MATTEIS 2004, pl. LXXXVI/1 (détail).



**Fig. 899**  
AGW III, n° 1682.



**Fig. 900**  
MASTROCINQUE 2008, n° Fi 81/D.

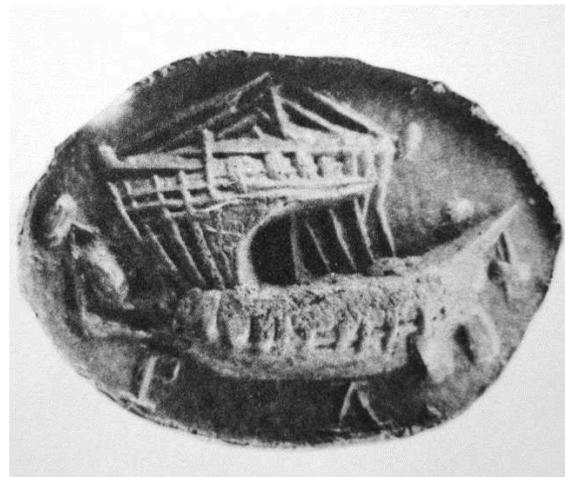


**Fig. 900<sup>bis</sup>**  
REINACH 1895, n° II/18, 2.

**PLANCHE 130**



**Fig. 901**  
MAFFEI 1709, pl. 71.



**Fig. 902**  
BERRY 1968, n° 192.



**Fig. 903**  
CADES 1836, IV, pl. N/13.



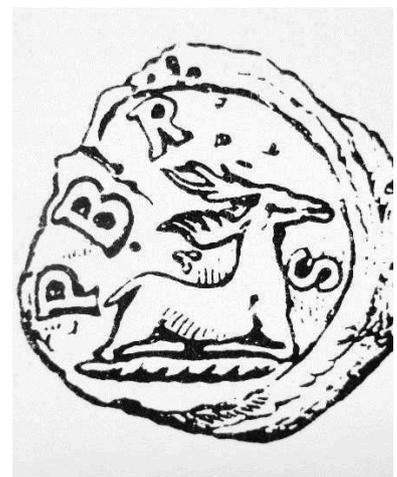
**Fig. 904**  
SEAR 2002-2004, I, fig. 2043



**Fig. 905**  
WEISS 2007, n° 480.



**Fig. 906**  
PANOFKA 1851, pl. II/26.



**Fig. 907**  
COLLINGWOOD, [...] 1990, n° 2411.37.

**PLANCHE 131**



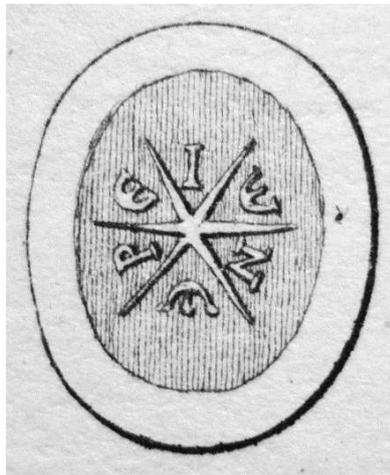
**Fig. 908**  
AGW III, n° 2137.



**Fig. 909**  
WALTERS 1926, n° 1662.



**Fig. 910**  
MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 758b.



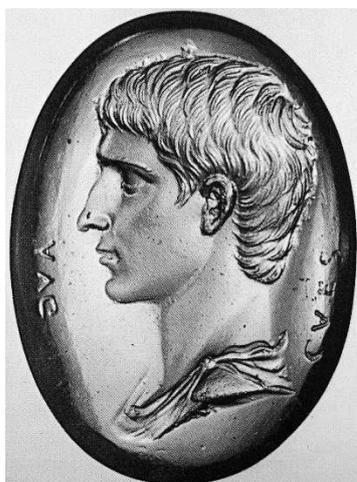
**Fig. 911**  
PANOFKA 1851, pl. II/10.



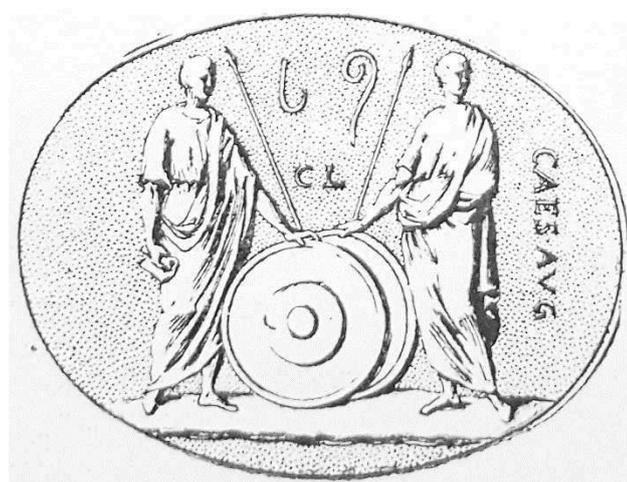
**Fig. 912**  
VOLLENWEIDER, [...] 2003, n° 166.



**Fig. 913**  
AGDS I, 3, n° 2811.



**Fig. 914**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 560.



**Fig. 915**  
REINACH 1895, n° II/18, 5

**PLANCHE 132**



**Fig. 916**  
PLANTZOS 1999, n° 3.



**Fig. 916<sup>bis</sup>**  
MØRKHOLM 1991, n° 297.



**Fig. 917**  
AGDS IV, Hannover, n° 1604.



**Fig. 918**  
SPIER 2011, pl. 1.



**Fig. 919**  
BOARDMAN 1970, n° 441.



**Fig. 920**  
RICHTER 1971, n° 77.



**Fig. 921**  
AGDS II, n° 526.



**Fig. 922**  
LE BLANT 1896, n° 321.



**Fig. 923**  
PANOFKA 1851, pl. I/32.

**PLANCHE 133**



**Fig. 924**  
HOEY MIDDLETON 1991, n° 88.



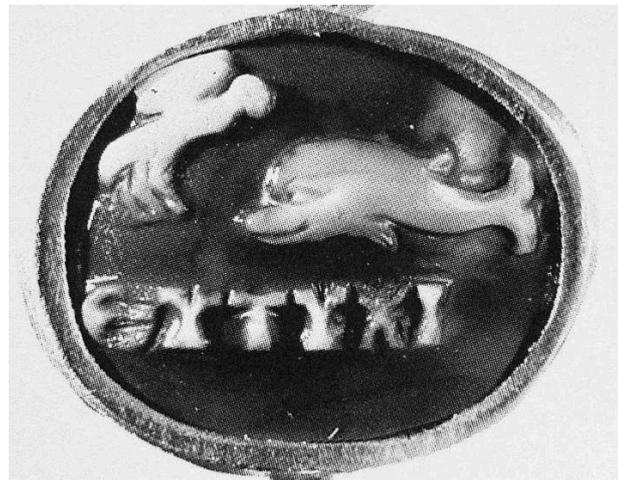
**Fig. 925**  
PANOFKA 1851, pl. II/12.



**Fig. 926**  
MAASKANT-KLEIBRINK 1978, n° 860.



**Fig. 927**  
ZWIERLEIN-DIEHL 1986, n° 738.



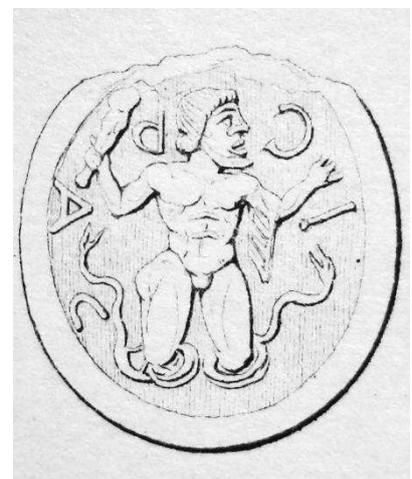
**Fig. 928**  
TONDO, VANNI 1990, n° 145.



**Fig. 929**  
SCARISBRICK, [...] 2017, n° cat. 162.



**Fig. 930**  
SCARISBRICK, [...] 2017, n° cat. 182.



**Fig. 931**  
PANOFKA 1851, pl. I/4.